COLLÈGE DE FRANCE - CNRS
CENTRE DE RECHERCHE D'HISTOIRE
ET CIVILISATION DE BYZANCE

TRAVAUX ET MÉMOIRES
15

MÉLANGES JEAN-PIERRE SODINI

Ouvrage publié avec le concours
de la Fondation Ebersolt du Collège de France
et de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance
52, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris
2005

HISTOIRE ET CIVILISATION DE BYZANCE

Unité mixte de Recherche n° 7572
Centre National de la Recherche Scientifique
Collège de France

TRAVAUX ET MÉMOIRES

Fondés par Paul LEMERLE
Continués par Gilbert DAGRON

Rédaction du volume :

F. BARATTE, V. DÉROCHE, C. JOLIVET-LÉVY, B. PITARAKIS

Composition : Anne GOLOUBKOFF
Composition et infographie : Fabien TESSIER

La correspondance relative à la rédaction sera adressée au Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 52, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris

Les commandes sont reçues par l'Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 52, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris - Téléphone : 01 44 27 17 79 - Fax : 01 44 27 18 85 - E-mail : achcbyz@college-de-france.fr

ISBN 2-9519198-7-5
ISSN 0577-1471

CENTRE DE RECHERCHE D'HISTOIRE
ET CIVILISATION DE BYZANCE

MONOGRAPHIES

(Format 17,5 x 24 cm)

Vol. 1 à 12 diffusés par DE BOCCARD, 11 rue de Médicis, 75006 Paris

1. LEFORT (J.) – *Villages de Macédoine. Notices historiques et topographiques sur la Macédoine orientale au Moyen Âge.* 1. *La Chalcidique occidentale*, 218 p., 13 cartes couleurs en dépliant, 1982.
2. MANGO (C.) – *Le développement urbain de Constantinople (IVe-VIIe siècles)*, 76 p., 8 ill., 1985-1990.
3. BELLIER (P.), BONDOUX (R.-CL.), CHEYNET (J.-CL.), GEYER (B.), GRÉLOIS (J.-P.), KRAVARI (V.) – *Paysages de Macédoine. Leurs caractères, leur évolution à travers les documents et les récits des voyageurs.* Présentation par J. LEFORT, 316 p., 6 fig., 2 cartes en dépliant, 1986.
4. DAGRON (G.) et FEISSEL (D.) – *Inscriptions de Cilicie.* Avec la collaboration de A. HERMARY, J. RICHARD et J.-P. SODINI. 297 p., LXVI pl. h.-t., 1987.
5. BEAUCAMP (J.) – *Le statut de la femme à Byzance (IVe-VIIe siècle).* I. *Le droit impérial*, L-374 p., 1990.
6. BEAUCAMP (J.) – *Le statut de la femme à Byzance (IVe-VIIe siècle).* II. *Les pratiques sociales*, XXXII-494 p., 1992.
7. LAIOU (A. E.) – *Mariage, amour et parenté à Byzance aux XIe-XIIIe siècles*, 210 p., 1992.
8. SALIOU (C.) – *Le traité d'urbanisme de Julien d'Ascalon. Droit et architecture en Palestine au VIe siècle,* 160 p., 12 fig., 1996.
9. MAGDALINO (P.). – *Constantinople médiévale. Études sur l'évolution des structures urbaines*, 120 p., 2 cartes, 1996.
10. GARSOÏAN (N. G.) et MAHÉ (J.-P.) – *Des Parthes au Califat. Quatre leçons sur la formation de l'identité arménienne*, 120 p., 22 fig., 1997.
11. BEAUCAMP (J.) et DAGRON (G.), éd. – *La transmission du patrimoine. Byzance et l'aire méditerranéenne*, 272 p., 1998.
12. KIOURTZIAN (G.) – *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes des Cyclades de la fin du IIIe au VIIe siècle ap. J.-C.*, 315 p., LX pl. h.-t., 2000.

Vol. 13 et suivants diffusés par l'Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance - 52, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris

13. LANIADO (A.) – *Recherches sur les notables municipaux dans l'Empire protobyzantin*, XXXI-296 p., 2002.
14. FEISSEL (D.) et GASCOU (J.), éd. – *La pétition à Byzance*, 200 p., 2004.
15. BEAUCAMP (J.), éd., avec la collaboration de AGUSTA-BOULAROT (S.), BERNARDI (A.-M.), CABOURET (B.) et CAIRE (E.) – *Recherches sur la chronique de Jean Malalas, I,* 203 p., 2004.
16. ZUCKERMAN (C.) – *Du village à l'Empire : autour du Registre fiscal d'Aphroditô (525/526)*, 287 p., XX pl. h.-t., 2004.
17. DURAND (J.) et FLUSIN (B.), éd. – *Byzance et les reliques du Christ*, 259 p., 2004.
18. LOUKAKI (M.) avec la coll. de JOUANNO (C.) – *Discours annuels en l'honneur du patriarche Georges Xiphilin*, 2005.



HOMMAGE À JEAN-PIERRE SODINI

Διαβάζοντας τα μάρμαρα

En lisant les marbres

ELYTIS

« En lisant les marbres » : c'est bien ainsi qu'a commencé le parcours scientifique de Jean-Pierre Sodini, devant les carrières et les basiliques d'Aliki. Mais il a été plus encore l'homme qui a su faire parler les marbres et, au-delà du parcours technique de la carrière au bloc sculpté, faire revivre leur insertion concrète dans l'économie de l'Antiquité tardive, et leur diffusion dans tout le bassin méditerranéen jusqu'à Valmagne en France : de Thasos, puis Istanbul, l'horizon du chercheur s'est élargi jusqu'à Rome, Carthage, les Balkans, l'Asie Mineure et la Syrie ; mosaïque, céramique, objets métalliques, eulogies, architecture et fouille de terrain l'ont disputé au marbre. Mais à travers ses nombreuses contributions partout on retrouve cette même volonté de dépasser l'étude de l'objet pour lui-même et d'aboutir à une interprétation authentiquement historique, un état (exhaustif !) de la question qui ouvre de nouveaux horizons, de nouvelles lectures de matériels que l'on croyait connaître et qui trouvent leur dimension historique dans des ouvrages comme Hommes et richesses *et* The Economic History of Byzantium. *Ces qualités qui ont fait de sa thèse d'État sur Aliki et de ses publications sur Xanthos des modèles dans un genre d'études reconnu, l'architecture religieuse paléochrétienne, s'affirment peut-être encore davantage dans les publications sur Déhès, une fouille d'habitat rural novatrice qui a fait école en montrant la richesse de conclusions historiques que pouvait apporter l'archéologie de l'Antiquité tardive, une fois confrontée aux perspectives de l'histoire – un apport que synthétisa par la suite un article des* Dumbarton Oaks Papers. *Et le travail continue à Qal'at Sem'an et Byllis…*

Chercheur tôt intégré à l'équipe de Paul Lemerle du temps des séminaires de l'EPHE puis du Collège de France, il a été aussi à son exemple enseignant, animateur d'équipe, éditeur. Plus de trois décennies d'enseignement à la Sorbonne et une disponibilité hors du commun lui ont permis de former une génération de chercheurs dans des domaines variés, et de prodiguer à l'envi conseils et directions de recherche dont quelques fruits peuvent se lire dans les pages qui suivent. De même qu'il avait su ne pas se cantonner à l'architecture monumentale pour s'intéresser aux constructions plus modestes d'un village de Syrie du Nord, il a remis à l'honneur des objets plus humbles, mais si révélateurs du quotidien byzantin, et suscité plusieurs thèses sur les objets en bronze ou en verre et sur la production et la circulation des céramiques. Et chaque entreprise de fouille a été création d'une équipe de recherche, et occasion de publications collectives. Des volumes collectifs encore,

comme l'ample recueil des séances du Congrès International des Études byzantines de 2001 sur les villages – un thème qu'il a contribué à lancer –, n'auraient pu voir le jour sans son inlassable et discrète activité éditoriale, celle-là même dont il avait fait preuve dans l'édition posthume du grand catalogue de N. Firatlı des sculptures figurées du Musée Archéologique d'Istanbul.

Sa rafraîchissante indifférence aux grandeurs d'établissement n'a pu empêcher celles-ci d'affluer à la mesure du rayonnement de ses publications : Senior Fellow de Dumbarton Oaks de 1992 à 1997, membre du Deutsches Archäologisches Institut depuis 1997, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 2001, membre du Comité des Travaux historiques et scientifiques, correspondant de l'Académie d'Athènes depuis 2004. Rien n'a pu changer sa jeunesse d'esprit, ni son humour parfois de potache, qui, avec sa bonne humeur communicative, font merveille sur les bords de la Seine, du Potomac ou du Vjosa, dans le Massif Calcaire ou en Lycie. Partout le voici qui plaisante dans les langues autochtones, mêlant au besoin le grec, l'arabe ou le turc pour le plaisir d'un jeu de mots. Mais sous l'apparente décontraction de l'homme, c'est avec une rare ténacité que le savant a défriché sans relâche et labouré en profondeur le vaste champ que ses amis et élèves parcourent aujourd'hui dans ce volume écrit avec lui et pour lui.

TABULA GRATULATORIA

Catherine ABADIE-REYNAL
Irina ACHIM
Alexander AÏBABIN
Jean ANDREAU
Theodora ANTONOPOULOU
Pamela ARMSTRONG
Anna AVRAMÉA
Johanne AZPEITIA

Csanad BALINT
Janine et Jean-Charles BALTY
François BARATTE
Claudia BARSANTI
Bernard BAVANT
Pier Franco BEATRICE
Joëlle BEAUCAMP
Nicolas BEAUDRY
Albrecht BERGER
Marie-Françoise BILLOT
Jean-Luc BISCOP
Patrick BLANC et Véronique BLANC-BIJON
Pierre-Marie BLANC
Maria BONFIOLI
Michel BONIFAY
Charles BONNET
Charalambos BOURAS
Ariane BOURGEOIS
Susan A. BOYD
Leslie BRUBAKER
Michèle BRUNET
Vera BULGURLU

Olivier CALLOT
Maria CAMPAGNOLO

Nano CHATZIDAKIS
Pascale CHEVALIER
Evangelos CHRYSOS
Mireille CORBIER
Patrice CRESSIER

Gilbert DAGRON
Jean-Paul DEMOULE
Martin DENNERT
Vincent DÉROCHE
Alain DESREUMAUX
Antonino DI VITA
Lourdes DIEGO BARRADO
Patrick DONABEDIAN
Pauline DONCEEL-VOÛTE
Jutta DRESKEN-WEILAND et Albrecht WEILAND
Marie et Thomas DREW-BEAR
Jannic DURAND

Josef ENGEMANN
Rodoniki ETZEOGLOU

Vera VON FALKENHAUSEN
Denis FEISSEL
Bernard FLUSIN
Martine FOURMONT
Jean-Luc FOURNET
Marie-Geneviève FROIDEVAUX

Thierry GANCHOU
Jean GASCOU
Oleg GRABAR
Alessandra GUIGLIA GUIDOBALDI
Anne Marie GUIMIER-SORBETS

Nergis Günsenin

Paul et Lydie Hadermann-Misguich
John Haldon
Marc Heijmans
Marie-Christine Hellmann
Judith Herrin
James Howard-Johnston
Jean-Louis Huot

Catherine Jolivet-Lévy

Maria Kambouri-Vamvoukou
Ioli Kalavrezou
Sophia Kalopissi-Verti
Michel Kaplan
Michel Kazanski
James G. Keenan
Herbert L. Kessler
Widad Khoury
Georges Kiourtzian
Yves de Kisch
Denis Knoepfler
Chryssavgi Koutsikou
Tony Kozelj et Manuela Wurch-Kozelj

Angeliki Laiou
Stavros Lazaris
Jean Leclant
Nicole Lemaigre Demesnil
Christian Le Roy
Wolf Liebeschuetz

Henry Maguire
Cyril Mango
Anne-Marie Manière-Lévêque
Jean-Yves Marc
Bernadette et Jean-Marie Martin
Marielle Martiniani-Reber
Maria Mavroudi
Michael McCormick
Sophie Métivier
Brigitte Mondrain
James Morganstern
Cécile Morrisson
Arthur Muller
Marlia Mundell Mango
Alexander Musin

Etleva Nallbani
John W. Nesbitt
Andreas Nicolaïdès

Dominique Orssaud

Maria Panayotidi
Arietta Papaconstantinou
Pagona Papadopoulou
Silvia Pedone
Patrick Périn
Urs Peschlow
Platon Petridis
Dominique Piéri
Brigitte Pitarakis
Grégoire Poccardi
Nathalie Poulou-Papadimitriou
Annie Pralong
Samuel Provost

Claudia Rapp
Marcus Rautman
Marie-Patricia Raynaud
René Rebuffat
Gisela Ripoll

Irfan Shahid
Catherine Saliou
Andreas Schminck
Erich Schilbach
Werner Seibt
Michel Sève
Jonathan Shepard
Georges Sideris
Lydie Simon
Jean-Michel Spieser
Alexandra Stefanidou
Gojko Subotić

Alice-Mary TALBOT
Tatiana et Fabien TESSIER-RIVERA
Petros THEMELIS
Pierre TOUBERT
May TOUMA
Giusto TRAINA
Yoram TSAFRIR
Christina TSIGONAKI

Catherine VANDERHEYDE
Peter VAN DEUN
Vassiliki VEMI
Panayotis L. VOCOTOPOULOS
Joanita VROOM

Christopher J. WALTER
Rainer WARLAND
Chris WICKHAM
David WINFIELD

Asnu-Bilban YALÇIN
Anastasia YANGAKI

Maria ZOUBOULI
Stephen ZWIRN

ABRÉVIATIONS

AA	*Archäologischer Anzeiger*
AAAS	*Annales archéologiques arabes syriennes*
AAASH	*Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*
AASS	*Acta Sanctorum*
ABME	*'Αρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς 'Ελλάδος*
ABSA	*Annual of the British School at Athens*
ACO	*Acta Conciliorum Oecumenicorum*
ADAJ	*Annual of the Department of Antiquities of Jordan*
AEMTh	*'Αρχαιολογικὸ Ἔργο στὴ Μακεδονία καὶ Θράκη*
AJA	*American Journal of Archaeology*
Anat. St.	*Anatolian Studies*
An. Boll.	*Analecta Bollandiana*
Annuario	*Annuario della Scuola archeologica di Atene e delle Missioni italiane in Oriente*
ANRW	*Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*
AnTard	*Antiquité tardive*
ArchDelt	*'Αρχαιολογικὸν Δελτίον*
ArchEph	*'Αρχαιολογικὴ 'Εφημερίς*
AthMitt	*Athenaïsche Mitteilungen*
BAH	Bibliothèque d'archéologie et d'histoire
BAR IS	British Archaeological Report, International Section
BASOR	*Bulletin of the American Schools of Oriental Research*
BCH	*Bulletin de Correspondance hellénique*
BEFAR	Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome
BÉO	*Bulletin d'Études orientales*
BHG	*Bibliotheca hagiographica graeca*
BMGS	*Byzantine and Modern Greek Studies*
BNJ	*Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*
Bonn	Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae, Bonn 1828-1897
BSl.	*Byzantinoslavica*
BullAIEMA	*Bulletin de l'Association Internationale pour l'Étude de la Mosaïque Antique*
Byz.	*Byzantion*
Byz. Forsch.	*Byzantinische Forschungen*
BZ	*Byzantinische Zeitschrift*
CArch	*Cahiers archéologiques*
CFHB	Corpus Fontium Historiae Byzantinae
CIAC	Congrès international d'archéologie chrétienne
CJ	*Codex Justinianus*

Corso Rav	*Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina*
CRAI	*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus*
CSCO	Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium
CTh	*Codex Theodosianus*
DACL	*Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*
DamMitt	*Damaszener Mitteilungen*
DChAE	Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας
DOC	PH. GRIERSON *et al.*, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, Washington D.C., 1966-1999, 5 vol.
DOP	*Dumbarton Oaks Papers*
EAM	*Enciclopedia dell'Arte medievale*
EEBS	*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*
EHB	*The Economic History of Byzantium From the Seventh through the Fifteenth Century*, éd. A. LAIOU,Washington D.C., 2002, 3 vol.
EI et EI²	*Encyclopédie de l'Islam*, 1re et 2e éd.
FelRav	*Felix Ravenna*
GRBS	*Greek, Roman and Byzantine Studies*
Hommes et richesses	*Hommes et richesses dans l'empire byzantin*, 2 vol., Paris, 1989-1991
IGLS	*Inscriptions grecques et latines de Syrie*
IRAIK	*Izvestija Russkogo arheologičeskogo instituta v Konstantinopole*
IstMitt	*Istanbuler Mitteilungen*
JAC	*Jahrbuch für Antike und Christentum*
JDAI	*Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts*
JHS	*Journal of Hellenic Studies*
JÖB	*Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik (avant 1969, JÖBG)*
JRA	*Journal of Roman Archaeology*
JRS	*Journal of Roman Studies*
KST	*Kazı Sonuçları Toplantısı*
MAMA	*Monumenta Asiae Minoris antiqua*
MÉFRA	*Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*
MÉFRM	*Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge. Temps modernes*
MGH	*Monumenta Germaniae Historica*
MM	F. MIKLOSICH et J. MÜLLER, Acta et diplomata graeca medii aevii, I-VI, Vienne, 1860-1890
MUSJ	*Mélanges de l'Université Saint-Joseph*
Nov.	Corpus Iuris Civilis III. Novellae
ODB	*Oxford Dictionary of Byzantium*
PG	Patrologiae cursus completus, series graeca, éd. J.-P. Migne
PL	Patrologiae cursus completus, series latina, éd. J.-P. Migne
PLRE	*The Prosopography of the Later Roman Empire*
PraktAE	*Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*
PBSR	*Papers of the British School at Rome*
PMBZ	*Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit*
RA	*Revue archéologique*

RAC	*Reallexikon für Antike und Christentum*
RAN	*Revue archéologique de Narbonnaise*
RivAC	*Rivista di archeologia cristiana*
RCRF	*Rei Cretariae Romanae Fautorum Acta*
RDAC	*Report of the Department of Antiquities of Cyprus*
REB	*Revue des Études byzantines*
REG	*Revue des Études grecques*
RESEE	*Revue des Études sud-est européennes*
RH	*Revue historique*
RN	*Revue numismatique*
ROC	*Revue de l'Orient chrétien*
RSBN	*Rivista di studi bizantini e neoellenici*
SC	Sources chrétiennes
SEG	*Supplementum epigraphicum graecum*
Syn. CP	*Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, H. Delehaye éd.
TAPhA	*Transactions of the American Philological Association*
TAD	*Türk Arkeoloji Dergisi*
TIB	Tabula Imperii Byzantini
TM	*Travaux et Mémoires*
TM, Monogr.	Travaux et Mémoires, Monographies
ZPE	*Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*
ZRVI	*Zbornik Radova Vizantološkog Instituta*

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DE JEAN-PIERRE SODINI DE 1970 À 2005*

1970

Mosaïques paléochrétiennes de Grèce, *BCH* 94, 1970, p. 699-753.

1971

en coll. avec O. Picard, *Collection Stathatos Hélène. IV : Bijoux et petits objets*, Paris 1971.

Epigraphica, *TM* 4, 1971, p. 477-480.

Mosaïques paléochrétiennes de Grèce, compléments, *BCH* 95, 1971, p. 581-584.

1973

Epigraphica : une inscription de Salamine de Chypre injustement attribuée à Justinien Ier, *TM* 5, 1973, p. 373-384.

1974

en coll. avec N. Duval, Ch. Pietri, E. Will, Art de l'Antiquité tardive, *RA* 1974, p. 141-151.

1975

Note sur deux variantes régionales dans les basiliques de Grèce et des Balkans : le tribèlon et l'emplacement de l'ambon, *BCH* 99, 1975, p. 581-588.

1976

À l'époque paléochrétienne : permanence de la Grèce, *Les dossiers de l'Archéologie*, mars-avril 1976, p. 88-92 (mosaïques de Grèce et de Turquie).

* Ne sont indiqués que les comptes rendus développés et les articles de vulgarisation significatifs.

Sculptures lyciennes d'époque paléochrétienne à représentations humaines et animalières, *RA* 1976, p. 337-348.

L'ambon de la Rotonde Saint-Georges : remarques sur la typologie et le décor, *BCH* 100, 1976, p. 493-510.

c-r. N. DUVAL, *Sbeitla* : *RA* 1976, p. 364-366.

c.-r. A. CAMERON, *Porphyrius the Charioteer* : *RA* 1976, p. 376-377.

1977

Remarques sur la sculpture architecturale d'Attique, de Béotie et du Péloponnèse à l'époque paléochrétienne, *BCH* 101, 1977, p. 423-450.

en coll. avec John H. HERRMANN, Exportation de marbre thasien à l'époque paléochrétienne, *BCH* 101, 1977, p. 471-511.

Témoignages archéologiques sur la persistance à l'époque paléochrétienne et byzantine de rites funéraires païens, dans *La mort au Moyen-Age* (Colloque de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public), Strasbourg 1977, p. 11-21.

c.-r. H. P. LAUBSCHER, *Reliefschmuck des Galeriusbogens* : *REG* 1977, p. 136-138.

1978

Mosaïques paléochrétiennes de Grèce : l'atelier de Klapsi et de Loutra Hypatis, *BCH* 102, 1978, p. 557-561.

1979

en coll. avec D. FEISSEL, Un arc byzantin à Cassandra, *BCH* 103, 1979, p. 321-326.

1980

en coll. avec A. LAMBRAKI, T. KOŽELJ, Les carrières de marbre à l'époque paléochrétienne, dans *Aliki, I* (Études Thasiennes IX), Paris 1980, p. 79-137.

Une iconostase byzantine à Xanthos, *Actes du Colloque sur la Lycie antique*, Paris 1980, p. 119-148.

L'artisanat urbain à l'époque paléochrétienne (IVe-VIIe s.), *Ktèma* 4, 1980, p. 71-119.

Les mosaïques de la Basilique d'Hermione, *BullAIEMA* 8, 1980, p. 86-88 (Table Ronde : Mosaïques, découverte et restauration).

La aparicion de Bizancio, dans *Historia Universal*, Barcelone 1980, p. 50-55.

c.-r. M. SPIRO, *Critical Corpus of the Mosaic Pavements on the Greek Mainland*, 1978 : *BullAIEMA* 8, 1980, p. 162-169.

c.-r. G. CVETKOVIČ-TOMASEVIČ, *Les Mosaïques paléobyzantines de pavement* (Dardanie, Macédoine, Epirus Novus), Belgrade 1978 : *BullAIEMA* 8, 1980, p. 175-178.

Article sur l'urbanisme paléochrétien (p. 1091-1097), notices sur Daphni, Anthémios de Tralles, Isidore de Milet ; remaniement (en coll. avec C. Jolivet) de l'article Byzance (Art), dans *L'Encyclopedia Universalis,* volume de complément, Paris 1980.

1981

en coll. avec G. TATE, B. et S. BAVANT, D. ORSSAUD, J.-L. BISCOP, *Déhès (Syrie du Nord), Campagnes I-III (1976-1978 : Recherches sur l'habitat rural),* Paris 1981.

Les cryptes d'autel paléochrétiennes : essai de classification, *TM* 8, 1981 (*Hommage à Paul Lemerle)*, p. 437-458.

1982

Un chapiteau mixte d'époque paléochrétienne à Delphes, *Rayonnement Grec, Hommages rendus à Ch. Delvoye,* Bruxelles 1982, p. 325-340.

en coll. avec J.-L. BISCOP et J.- M. DENTZER, Le Saray de Kanawat, *Syria* 59, 1982, p. 257-318.

1983

en coll. avec D. MONNA et P. PENSABENE, L'identification des marbres : sa nécessité, ses méthodes, ses limites, *Revue de l'Art* 60, 1983, p. 35-46.

en coll. avec J.-L. BISCOP, Travaux récents au sanctuaire syrien de Saint Syméon le Stylite, *CRAI,* Avril-Juin 1983, p. 335-372.

Notice sur la Syrie du Nord dans le Catalogue de l'exposition *Au Pays de Baal et d'Astarté*, p. 274-278.

Notices sur les églises du massif calcaire et Saint-Syméon, *Le Monde de la Bible*, nov-déc. 1983, p. 20-27.

en coll., *Encyclopédie des Métiers, La charpente et la construction en bois*, tome 1, 3, *Les charpentes paléochrétiennes*, 1983, p. 127-132.

c.-r. F. W. DEICHMANN, *Corpus der Kapitelle der Kirche von San Marco zu Venedig* : *BZ* 76, 1983, p. 373-375.

1984

en coll. avec K. KOLOKOTSAS, *Aliki, II : La basilique double* (Études Thasiennes X), Paris 1984.

La sculpture architecturale à l'époque paléochrétienne en Illyricum, *Rapports du Xe Congrès International d'Archéologie Chrétienne*, Thessalonique 1980, p. 31-119 = *Actes du Xe Congrès International d'Archéologie Chrétienne (Thessalonique), 1980*, Città del Vaticano - Thessalonique 1984, vol. I, p. 207-298.

Les dispositifs liturgiques des basiliques paléochrétiennes en Grèce et dans les Balkans, *Corso Rav* 31, 1984, p. 441-473.

L'habitat urbain en Grèce à la veille des invasions, dans *Villes et peuplement dans l'Illyricum protobyzantin,* Colloque organisé par l'Ecole Française de Rome en 1982, Rome 1984, p. 314-397.

en coll. avec J.-L. BISCOP, Qal'at Sem'an et les chevets à colonnes de Syrie du Nord, *Syria* 61, 1984, p. 267-330.

Remarques d'un « archéologue » sur la conservation et la présentation des sites archéologiques au Proche-Orient, *Lettre d'information Archéologie Orientale* 7, avril 1984, p. 10-12.

en coll. avec G. TATE, Maisons d'époque romaine et byzantine (IIe-VIe) siècles du Massif Calcaire de Syrie du Nord. Étude typologique, dans *Apamée de Syrie. Bilan des recherches archéologiques 1973-1979. Aspects de l'architecture domestique d'Apamée. Actes du Colloque tenu à Bruxelles les 29, 30 et 31 mai 1980* (Miscellanea 13), ed. J. Balty, París 1984, p. 377-393.

1985

Archéologie, les grands atlas Universalis, Paris 1985, section Byzance, p. 132-145 (en coll. avec C. MORRISSON, M. KAZANSKI, J. LEFORT et J.-M. SPIESER).

c.-r. du catalogue *Exposition du Conseil de l'Europe à Istanbul* : *Universalia* 1985.

c.r. F. W. DEICHMANN, *Rom, Ravenna, Konstantinopel, Naher Osten* : *Bulletin monumental*, 1985, fasc. IV, p. 356-357.

c.-r. F. W. DEICHMANN, *Einführung in die christliche Archäologie* : *BZ* 78, 1985, p. 391-396.

1986

Les tombes privilégiées dans l'Orient Chrétien (à l'exception du diocèse d'Égypte), *L'inhumation privilégiée du IVe au VIIe siècle en Occident,* Colloque de Créteil 1984, éd. Y. DUVAL et J.-Ch. PICARD, Paris 1986, p. 233-243.

c.-r. C. BALMELLE *et alii, Le décor géométrique de la mosaïque romaine* : *BullAIEMA*, 11, 1986, p. 391-392.

1987

en coll. avec J.-L. BISCOP, Églises syriennes apparentées à Qal'at Sem'an : les exemples de Turin et de Fasuq dans le Gebel Wastani, *Syria* 64, 1987, p. 107-129.

en coll. avec M. KAZANSKI, Byzance et l'Art « Nomade » : remarques à propos de l'essai de J. Werner sur le dépôt de Malaja Pereščepina (Pereščepino), *RA* 1987, p. 71-83.

Marques de tâcheron inédites à Istanbul et en Grèce, *Artistes, artisans et production artistique au Moyen-Age, II, Commande et travail*, éd. X. BARRAL I ALTET, Paris 1987, p. 503-518.

1988

Sculpture architecturale, briques, objets métalliques d'époques paléochrétienne et byzantine (Appendice IV), dans G. DAGRON et D. FEISSEL, *Inscriptions de Cilicie*, Paris 1988, p. 231-258.

La création des villes à l'époque byzantine, dans *La Ville Neuve, une idée de l'Antiquité ?,* Cahiers du groupe scientifique Terrains et Théories en Archéologie (CNRS - Université de Paris I), Paris 1988, p. 203-220.

Géographie historique et liturgie : l'opposition entre Antiochène et Apamène, dans *Géographie historique du monde méditerranéen*, dir. H. AHRWEILER, Paris 1988, p. 203-220.

Travaux récents sur des bâtiments byzantins et géorgiens à l'Ouest d'Antioche, *JRA* 1, 1988, p. 229-234.

1989

Remarques sur l'iconographie de Syméon l'Alépin, le premier stylite, *Monuments Piot* 1989, p. 29-53.

Le commerce des marbres à l'époque paléochrétienne, dans *Hommes et Richesses dans l'Empire Byzantin I*, Paris 1989, p. 163-186.

Les églises de Syrie du Nord, dans *Archéologie et Histoire de la Syrie II,* éd. J.-M. DENTZER et W. ORTHMANN, Sarrebruck 1989, p. 347-372.

en coll. avec A. NACCACHE, Le décor architectural en Syrie byzantine, dans *Archéologie et Histoire de la Syrie II,* éd. J.-M. DENTZER et W. ORTHMANN, Sarrebruck 1989, p. 477-490.

en coll. avec J.-L. BISCOP, Travaux à Qal'at Sem'an, *Actes du XIe Congrès International d'Archéologie Chrétienne de Lyon (1986)*, Rome 1989, p. 1675-1694.

Les groupes épiscopaux en Turquie (à l'exception de la Cilicie), *Actes du XIe Congrès International d'Archéologie Chrétienne de Lyon (1986)*, Rome 1989, p. 405-426.

1990

en coll. avec C. METZGER et A. PRALONG : † N. FIRATLI, *Catalogue des Sculptures byzantines figurées du Musée d'Istanbul*, 1990.

Éphèse chrétienne, *Le Monde de la Bible* 64, Mai-Juin 1990, p. 42-45.

Baptistères du Proche-Orient, *Le Monde de la Bible* 65, juillet-août 1990, p. 45-47.

Villes et campagnes en Syrie du Nord : échanges et diffusion des produits d'après les témoignages archéologiques, dans *Models of Regional economies in Antiquity and the Middle Ages to the 11th Century* (Proceedings of the 10th Int. Econ. Hist. Congress, Leuven 1990), éd. E. AERTS, J. ANDREAU et P. ORSTED, Louvain 1990, p. 72-83.

1991

en coll. avec J.-C. NOU (photographe), S. CLEUZIOU, P. AMIET, M. BARRUCAND, E. WILL, *Mémoires d'Euphrate et d'Arabie*, Paris 1991.

en coll. avec M. ÖZSAIT, Sarcophages à colonnes et église byzantine dans la région de Néapolis de Pisidie, *RA* 1991, p. 43-62.

Notices sur les tuiles et le bronze, *Encyclopédie des Métiers, La couverture*, 1991.

Rome, Constantinople et le Proche Orient: le témoignage de Ravenne, *JRA* 4, 1991, p. 398-409 (à propos du livre de F. W. DEICHMANN, *Ravenna*).

1992

en coll. avec C. ABADIE, Études Thasiennes XIII : *Céramique paléochrétienne d'Aliki*, Paris 1992.

en coll. avec E. VILLENEUVE, Le passage de la céramique byzantine à la céramique omeyyade, dans *La Syrie de Byzance à l'Islam, VIIe – VIIIe siècle* , éd. P. CANIVET et J.-P. REY-COQUAIS, Paris 1992, p. 195-218

Introduction à la sculpture protobyzantine et différentes notices sur des statues et des chapiteaux, Catalogue de l'exposition sur *Byzance dans les Collections Françaises (nov. 1992-fév. 1993)*, p. 30-33, 36-37, 39-41.

Paul triomphe d'Artémis, *Ulysse (la culture du voyage)* n° 24, mai-juin 1992, *Turquie : autour d'Éphèse*, p. 41-43.

Urbanisme et architecture à Constantinople, *Dossier d'Archéologie* 176, nov. 1992, p. 12-24.

1993

Restes byzantins au Sud de Fethiye (Makri, Telmessos) en Lycie Occidentale, *Euphrosynon, Mélanges M. Chatzidakis*, II, Athènes 1993, p. 549-560.

L'ambon dans l'église primitive, *La Maison-Dieu* 193, 1993, p. 39-51.

Notice sur Qal'at Sem'an dans *Syrie, Mémoire et Civilisation*, catalogue de l'exposition sur la Syrie à l'IMA (sept. 1993-févr. 1994), p. 350-357.

La contribution de l'archéologie à la connaissance du monde byzantin (IVe-VIIe s.), *DOP* 47, 1993, p. 139-184.

Un type particulier d'acanthe à Qal'at Sem'an : les feuilles à limbe recreusé en cuiller, *L'acanthe dans la sculpture monumentale de l'Antiquité à la Renaissance*, éd. L. PRESSOUYRE, Paris 1993, p. 113-132.

Notice sur Qal'at Sem'an dans le Catalogue *Syrien, von den Aposteln zu den Kalifen* (Linz, Déc. 93-Avril 94), éd. E. RUPRECHTSBERGER, p. 128-143.

L'iconographie de saint Syméon l'Alépin, dans *Les Saints et leurs Sanctuaires à Byzance. Textes, Images et Monuments*, éd. C. JOLIVET-LÉVY, M. KAPLAN, J.-P. SODINI (Byzantina Sorbonensia 11), Paris 1993, p. 25-33.

Aux origines de l'architecture religieuse byzantine, la coupole, *Atlas de l'Histoire de l'Art*, Enc. Universalis, Paris 1993, vol. I, p. 188-189.

c.-r. P. DONCEEL-VOUTE, *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban* : *BullAIEMA* 14, 1993, p. 279-289.

c.-r. G. TCHALENKO, *Églises syriennes à bêma* : *AnTard* 1, 1993, p. 242-253.

1994

Les ambons médiévaux à Byzance : vestiges et problèmes, *Thymiama à la mémoire de Laskarina Boura*, Athènes 1994, p. 303-307.

Le goût du marbre à Byzance, *Études Balkaniques. Cahiers Pierre Belon* 1, 1994 (Actes de la table ronde n° 9, XVIIIe Congrès Int. des Études Byzantines, Moscou 1990), p. 179-201.

Images sculptées et propagande impériale du IVe au VIe siècle : recherches récentes sur les colonnes honorifiques et les reliefs politiques à Byzance, *Byzance et les Images*, Paris 1994, p. 43-94.

1995

Eulogies trouvées à Qal'at Sem'an (Saint-Syméon près d'Alep) ne représentant pas le saint, dans *Orbis romanus christianusque ab Diocletiani aetate usque ad Heraclium. Travaux sur l'Antiquité Tardive rassemblés autour des recherches de N. Duval*, Paris 1995, p. 225-236.

La sculpture médio-byzantine : le marbre en ersatz et tel qu'en lui-même, *Constantinople and its Hinterland*, éd. C. MANGO et G. DAGRON, Aldershot 1995, p. 289-311.

Un templon byzantin à Saint-Syméon près d'Alep (Qal'at Sem'an) ?, *Studien zur byzantinischen Kunstgeschichte. Festschrift für H. Hallensleben zum 65. Geburtstag*, éd. B. BORKOPP, B. SCHELLEWALD et L. THEIS, Amsterdam 1995, p. 99-109.

La ville de Thasos à l'époque protobyzantine : les lacunes de la topographie, *Congrès international « La Macédoine Byzantine », Thessalonique oct. 1992*, Thessalonique 1995, p. 279-294.

Habitat de l'Antiquité Tardive, *Topoi* 5, 1995, p. 151-218.

Découvertes récentes à Qal'at Sem'an, *Actes du XIIe Congrès International d'Archéologie Chrétienne, Bonn 1991*, Vatican-Münster 1995, p. 348-368.

L'organisation liturgique des églises en Palestine et Judée, *The Roman and Byzantine Near East, JRA suppl.* 14, 1995, p. 304-311 (c.-r. de *Ancient Churches revealed,* éd. Y. TSAFRIR, Jérusalem 1993).

c.-r. J. MORGANSTERN, *The Fort at Dereağzı and other Material Remains in its Vicinity: from Antiquity to the Middle Ages*, (avec M. KAZANSKI), S. UENZE, *Die spätantiken Befestigungen von Sadovec* : *RA* 1995, p. 160-169.

1996

en coll. avec L. BUCHET, Réoccupation médiévale d'édifices religieux paléochrétiens : les cas de Xanthos (Turquie) et Qal'at Sem'an (Syrie), *L'identité des populations archéologiques, XVI*[es] *Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes*, Éditions APDCA, Sophia Antipolis 1996, p. 367-388.

en coll. avec H. CANBILEN et P. LEBOUTEILLER, La basilique de l'Acropole haute de Xanthos, *Anatolia Antiqua* 4, 1996, p. 201-229.

en coll. avec C. MORRISSON, préface à la traduction du livre de R. HODGES et D. WHITEHOUSE, *Mahomet, Charlemagne et les origines de l'Europe*, Paris 1996.

notices Qal'at Sem'an et Sculpture Architecturale dans le *Dictionary of Art*, éd. J. SCHARF, McMillan, Londres 1996, vol. 25, p. 771-772, et vol. 9, p. 587-594.

1997

en coll. avec D. ORSSAUD, Les lampes tournées de Qal'at Sem'an et leurs parallèles dans le bassin méditerranéen, dans *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI*[e] *Congrès de l'AIECM2*, Aix-en-Provence 1997, p. 63-72.

Habitat de l'Antiquité Tardive (2), *Topoi* 7, 1997, p. 435-577.

1998

Les paons de Saint-Polyeucte et leurs modèles, *Aetos, Studies in honour of Cyril Mango,* éd. I. ŠEVČENKO et I. HUTTER, Stuttgart et Leipzig 1998, p. 306-313.

en coll. avec M. GÉRARD, Y. PERSON, C. METZGER, Argiles et eulogies en forme de jetons : Qal'at Sem'an en est-il une source possible ?, dans *Materials Analysis of Byzantine Pottery*, éd. H. MAGUIRE, Washington 1998, p. 9-24.

Les inscriptions de l'aqueduc de Kythrea à Salamine de Chypre, dans *Eupsychia, Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler* (Byzantina Sorbonensia 16), Paris 1998, p. 619-634.

Les routes de pèlerinage au Nord Sinaï et au Neguev, dans *Le Sinaï. 4000 ans d'histoire pour un désert*, éd. D. VALBELLE et Ch. BONNET, Paris 1998, p. 119-126.

en coll. avec C. BARSANTI et A. GUIGLIA GUIDOBALDI, La sculpture architecturale en marbre au VIe siècle à Constantinople et dans les régions sous influence constantinopolitaine, dans *Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae*, Pars II, éd. N. CAMBI et E. MARIN, Vatican-Split 1998, p. 301-376.

Tables de Xanthos, *DChAE,* 4e série, 20, 1998 (dedicated to the memory of D. I. Pallas), p. 41-46.

1999

Notices "Olive" et "Sculpture", dans le *Guide to the Postclassical World*, Harvard University Press 1999, p. 619-620 et 686-687.

2000

Le commerce des marbres en Méditerranée, *V Reunio d'Arqueologie Cristiana Hispanica*, Barcelone 2000, p. 423-448.

Productions et échanges dans le monde protobyzantin (IVe-VIIe s.) : le cas de la céramique, *Byzanz als Raum*, Vienne 2000, p. 181-208.

Les monuments du Patriarcat d'Antioche, dans *Le Trésor de l'Orthodoxie : son histoire, sa tradition, son Art et ses Monuments* (en grec), Athènes 2000, vol. 2, p. 136-163.

Dossier d'Archéologie 256, sept. 2000, en co-direction avec C. MORRISSON, *Les échanges au Moyen-Age, Justinien, Mahomet, Charlemagne, Trois empires dans l'économie médiévale.*

en coll. avec Sk. MUCAJ, Les mosaïques de Byllis, *Archeologia*, déc. 2000, p. 23-24.

c.-r. G. ROUX, Salamine de Chypre XV. *La basilique de la Campanopétra,* Paris, 1998 : *JRA* 13, 2000, p. 767-778.

2001

La hiérarchisation des espaces à Qal'at Sem'an, dans *Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident*, éd. M. KAPLAN, Paris 2001, p. 251-262.

Introduction du *Colloque International. Passage de la céramique byzantine à la céramique islamique*, Amman 1996, éd. E. VILLENEUVE et P. WATSON, Beyrouth 2001, p. 3-5.

Atria et cours dans les sites de pèlerinage du monde byzantin, dans *Colloque International, Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IVe et le XIIe s.*, éd. Ch. SAPIN, Éd. du CTHS, Paris 2001, p. 37-49.

Notice 53, Chapiteaux de la Rotonde de Damous el Karita, Catalogue de l'exposition *Tunisie : du christianisme à l'islam ; IVe-XIVe siècle*, éd. Ch. LANDES et H. BEN HASSEN, Lattes 2001, p. 151-154.

2002

La sculpture « proconnésienne » de Damous el Karita à Carthage : avant ou après 553 ?, *Mélanges Gilbert Dagron* (TM 14), Paris 2002, p. 579-592.

en coll. avec C. MORRISSON, The Sixth-Century Economy, *EHB*, p. 171-220.

Marble and Stoneworking in Byzantium, Seventh-Fifteenth Centuries, *EHB*, p. 129-146.

La basilique de la Vierge Marie de Pétra et les églises de Jordanie, *JRA* 15, 2002, p. 691-699.

2003

sous la dir. de M. KAZANSKI, en coll. avec P.-M. BLANC, S. BOULOGNE et V. SOUPAULT-BECQUELIN, *Qala'at Sem'an*, IV, *Rapport final*, fasc. 3 : *Les objets métalliques*, Beyrouth 2003

Archaeology and Late Antique Social Structures, dans *Theory and Practice in Late Antique Archaeology*, éd. L. LAVAN et W. BOWDEN, Late Antique Archaeology 1, Leyde 2003, p. 25-56.

en coll. avec D. ORSSAUD, Les productions en Brittle Ware de Déhès et de Qal'at Sem'an, *Actes du 7e Congrès International de la Céramique Médiévale du Bassin Méditerranéen*, éd. Ch. et D. BAKIRTZIS, Thessalonique 2003, p. 491-504.

en coll. avec G. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD et de nombreux auteurs, Discussion – Table Ronde : De Rome à Byzance, de Fostat à Cordoue : évolution des faciès céramiques en Méditerranée (Ve-IXe siècles), éditée par M. BONIFAY, *Actes du 7e Congrès International de la Céramique Médiévale du Bassin Méditerranéen*, éd. Ch.et D. BAKIRTZIS, Thessalonique 2003, p. 525-596.

La sculpture architecturale de Transjordanie, dans *La Jordanie à l'époque protobyzantine*, éd. N. DUVAL, Beyrouth 2003, p. 123-145.

2004

L'Asie Mineure, dans *Le Monde Byzantin I. L'Empire romain d'Orient (330-641)*, éd. C. MORRISSON, PUF, Paris 2004, chap. XII, p. 349-372.

en coll. avec O. DUSSART, B. VELDE et P.-M. BLANC, Glass from Qal'at Sem'an (Northern Syria) : The Reworking of Glass during the Transition from Roman to Islamic Compositions, *Journal of Glass Studies* 46, 2004, p. 67-83.

Les annexes liturgiques des basiliques de Byllis, dans *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Actes du IVe colloque international de Grenoble (10-12 oct. 2002)*, éd. P. CABANES et J.-L. LAMBOLEY, Grenoble et Paris 2004, p. 431-446.

Qal'at Sem'an, le choc des photos et le poids de l'histoire, dans *Le voyage archéologique en Syrie et au Liban de Michel Jullien et Paul Soulerin en 1888*, éd. L. NORDIGUIAN, Beyrouth 2004, p. 99-110.

2005

Les fragments d'architecture de la basilique de Bir Ftouha, dans *Bir Ftouha: a Pilgrimage Church Complex at Carthage*, éd. S. T. STEVENS *et al.*, Portsmouth 2005, p. 257-269.

Deux chapiteaux byzantins découverts à l'abbaye de Valmagne (Hérault), *CRAI*, avril-juin 2003 [2005], p. 867-887.

Cahiers de Science et Vie 86, avril 2005, *« Trésor d'Orient ... les métamorphoses de Byzance »*, éditorial et collaboration.

La naissance de l'habitat médiéval en Méditerrranée byzantine : le cas de Gortyne (VIe-VIIIe s.), dans *Creta Romana e Protobizantina, Atti del Convegno Internazionale (Iraklion, 20-30 sett. 2000)*, Padoue 2005, II, p. 669-686.

Comptes rendus de fouilles

- Argos : *BCH* 92, 1968, p. 1003-1021 et 1039-1045 ; 93, 1969, p. 977-986.
- Thasos : *BCH* 94, 1970, p. 855-866 ; 95, 1971, p. 790-795.
- Xanthos : *AJA* 75, 1971, p. 181 ; 76, 1972, p. 188 ; 77, 1973, p. 192-193 ; 80, 1976, p. 188-189 ; 81, 1977, p. 320 ; 82, 1978, p. 336-338 ; *TAD* 19, 1970, p. 169-173 ; 20, 1973, p. 120-127 ; 21, 1974, p. 133-138 ; 24, 1977, p. 64-65 ; *Anatolia Antiqua* 6, 1998, p. 468-471 ; *Anatolia Antiqua* 7, 1999, p. 380-396 ; *Anatolia Antiqua* 8, 2000, p. 366-374 ; *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 237-241.
- Byllis (Albanie), (en coll avec N. Beaudry *et al.*), *BCH* 126 (2002), p. 659-684 ; 127 (2003), p. 622-639.

Notices bibliographiques sur les mosaïques

BullAIEMA 2, 1970, p. 477-486 ; 3, 1971, p. 183-197 ; 5, 1973, p. 177-183 ; 6, 1976 p. 243 et 291-293 ; 7, 1978, p. 136-151 et 300-306.

ARCHITECTURE

LA RÉSIDENCE DE L'ACROPOLE LYCIENNE À XANTHOS : UN MODÈLE DE LA MÉDITERRANÉE ORIENTALE

par Anne-Marie Manière-Lévêque

Summary: The large *domus* at Xanthos presents one of the best specimens of this type of a city residence in the Eastern Mediterranean. While the symmetrical planning of its central part adheres to the classical tradition, the imposing axis of reception chambers exposes the crucial role of the private residence in the social life of high dignitaries in the Late Antiquity.

Cette « *domus* » fait partie des édifices dégagés lors des premières fouilles de Xanthos. Ch. Delvoye, à qui H. Metzger avait confié ce dossier en 1954, y avait vu une « basilique » associée à « la résidence de l'Évêque ». S'il n'y avait eu au départ la volonté de Jean-Pierre Sodini et Christian Le Roy[1], l'étude des installations proto-byzantines de l'acropole lycienne n'aurait pu voir le jour et l'identification de cet établissement n'aurait pu être établie, ce qui aurait été regrettable au vu de la connaissance qu'il nous apporte sur l'habitat en Méditerranée orientale.

Située sur l'acropole lycienne, à l'abri d'une enceinte fortifiée, elle est totalement intégrée à l'environnement et présente plusieurs niveaux étagés selon la déclivité naturelle du rocher[2]. Construite au milieu du IVe s. ap. J.-C., elle a subi plusieurs transformations et agrandissements (superficie au sol évaluée à 1650 m²) au point d'investir progressivement toute une partie de la surface de ce promontoire au détriment des échoppes installées en rez-de-chaussée le long du rempart oriental, et probablement aussi au détriment des établissements du secteur Sud-Est. Les récents travaux menés depuis 1994[3] ont permis de compléter le relevé et de caler une

1. Tous mes remerciements aussi à notre actuel chef de mission, Jacques des Courtils, qui a permis la poursuite de ce programme.

2. Les deux niveaux supérieurs détruits sont attestés par les départs des escaliers visibles dans les espaces 29 et 15ne. Dans le premier cas il s'agit d'un rez-de-chaussée surélevé, de trois ou quatre marches tout au plus, qui surmontait les petites salles orientales de l'aile Nord. Dans le second cas le départ de l'escalier se faisait depuis un puits de lumière vers une terrasse qui couvrait les annexes séparant les deux modules de l'aile Ouest.

3. Les 4/5 de l'édifice ont été dégagés entre 1953 et 1956.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 3-10.

chronologie relative, à défaut d'une datation plus précise, jusqu'à sa destruction brutale par un séisme survenu au VIIe s. ap. J.-C.[4]. Malgré les nombreux remaniements, le plan (pour la partie conservée) a gardé tout au long de sa durée de vie une lisibilité et une organisation pour le moins conservatrice dans ce contexte lycien, hellénisé puis romanisé. En dépit de quelques innovations rendues nécessaires pour les besoins d'une société attachée aux rituels sociaux, il n'y a pas de modification notable dans la distribution ou la répartition des espaces. Cette caractéristique, pour le moins banale dans les édifices de l'Orient méditerranéen, semble prendre à Xanthos une plus grande importance dans la mesure où l'évolution du bâti, pour ce que nous en connaissons, se traduit essentiellement par la juxtaposition de modules semblables, reproduisant le noyau primitif du IVe s. ap. J.-C. L'examen approfondi du plan[5] établi avec ses différentes phases est révélateur à ce sujet : cette singularité est en effet difficilement perceptible sur le terrain, puisque que l'édifice a subi d'importantes mutilations au Nord à la suite de l'agrandissement du théâtre puis de la reconstruction de l'enceinte, et a été amputé de toute son aile Sud en 1956[6].

La maison appartient à la catégorie des grandes résidences urbaines de notables dont elle possède les caractéristiques essentielles : une distribution centrée sur un espace à ciel ouvert, combiné à une séquence axiale dont la monumentalité est magnifiée par un décor savamment organisé avec bassins et fontaines aux placages marmoréens. L'imposant péristyle et les multiples grandes salles ont bien été conçus comme des espaces d'accueil, voire « publics », éléments indispensables aux habitations des *aedes principum* telles que les décrit Vitruve dans son livre VI d'architecture[7].

Le module originel

Malgré l'absence de niveaux stratigraphiques dans les salles contiguës au rempart Nord, les travaux de ces dernières années ont permis d'identifier le module originel qui occupe tout l'angle Nord-Ouest de la résidence. Le plan initial comportait au moins deux secteurs autonomes, chacun composé d'une grande salle flanquée de part et d'autre d'annexes. Le premier, établi le long de la rue qui divise l'acropole dans le sens Nord-Sud, était vraisemblablement un appartement privé[8], alors que le second, dont la pièce principale (13ne) s'ouvrait sans aucun doute sur une cour munie d'un passage couvert, devait être voué aux réceptions. Ce dispositif (grande salle – la superficie atteint 89 m^2 –, sur un portique), est semblable à ce que l'on trouve dans l'habitat hellénistique puis romain d'Olynthe, mais aussi en

4. A propos de la chronologie et l'identification des salles voir A.-M. Manière-Lévêque, The house of the Lycian acropolis at Xanthos, *Late Antique Archaeology Use* (sous presse).
5. Une partie des salles détruites a pu être restituée.
6. Cette destruction est liée à la recherche des niveaux plus anciens de l'acropole lycienne.
7. Voir à ce propos la dernière édition de Vitruve, *De l'architecture*, *livre VI*, texte établi, traduit et commenté par Louis Callebat, Paris 2004, livre VI, p. 21.
8. Édifié sur les vestiges d'un précédent établissement dont l'emprise nous est inconnue.

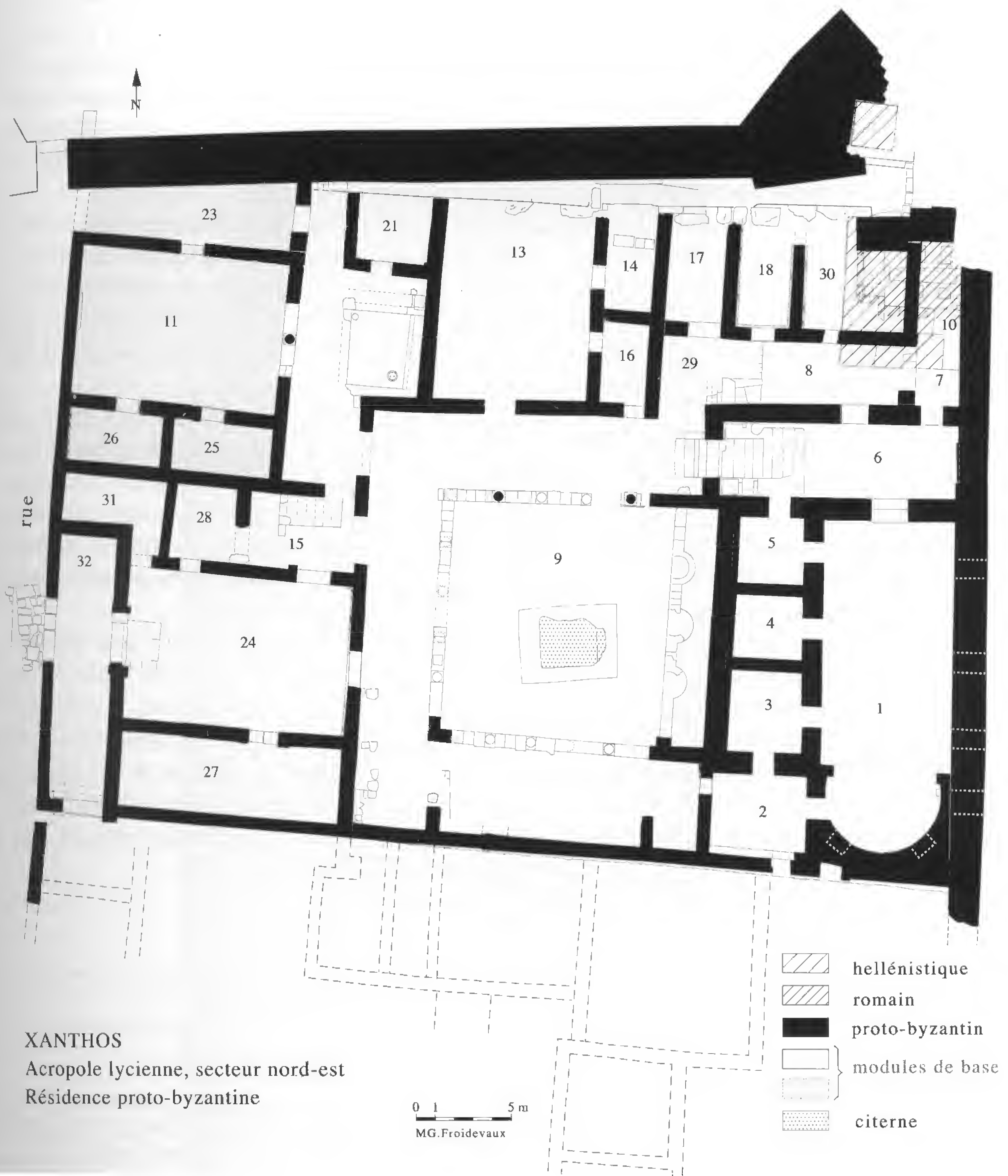


Fig. 1 – Plan. Résidence de l'acropole lycienne de Xanthos.

Anatolie, notamment à Priène. La distribution de l'espace « officiel » du premier établissement de l'acropole au IVe s. ap. J.-C. reprend un schéma identique à celui du secteur de réception de la maison 33 de Priène[9], avec une orientation semblable et surtout une évolution analogue. À Priène, la *prostas* a été intégrée au portique Nord du grand péristyle, de la même manière le portique initial de Xanthos, qui reliait les deux secteurs autonomes, a subi plusieurs transformations et réaménagements[10] avant de constituer, à une époque située entre la fin du Ve s. et le début du VIe s. ap. J.-C., l'aile Nord de l'immense péristyle sur lequel s'ouvraient (directement ou indirectement) quatre modules identiques.

Trois d'entre eux étaient des espaces liés à la vie sociale du maître de maison. Au Nord la salle 13ne, un grand *œcus*, dont la décoration nous est totalement inconnue, a été amputée de son annexe occidentale, mais a conservé ses deux annexes orientales mosaïquées. Ces deux dernières ont été réduites lors de l'extension de l'établissement pour l'aménagement des pièces de service et la construction d'un escalier menant à l'étage inférieur.

À l'Ouest le nouvel ensemble reliant le vestibule (32ne) au péristyle était un espace d'accueil identifié à un *tablinum*. Il disposait d'une très grande pièce 24ne (100 m² de superficie) et de quatre annexes[11] à l'origine. Les fouilles récentes menées dans les salles Nord ont permis de mettre au jour un important matériel céramique de resserre (80 % au total) dont les contenances sont à mettre en rapport avec un stockage domestique[12] vraisemblablement lié aux distributions quotidiennes du maître de maison à ses subordonnés.

Au Sud un grand *triclinium*[13] encadré par des annexes et une alcôve méridionale (toutes mosaïquées) répondait symétriquement au secteur de réception de l'aile Nord.

Enfin le quatrième module, la salle 11ne avec ses trois annexes, a toujours conservé un caractère plus privé[14] qui se trouva accentué après l'implantation de la petite cour à deux portiques et nymphée qui en commandait l'accès. À cet appartement fut adjointe l'annexe occidentale du grand *œcus* de l'aile Nord, transformé pour la circonstance en *cubiculum*. Cet ensemble a pu être le quartier réservé aux

9. Pour son évolution voir P. GROS, *L'architecture romaine, 2 Maisons, palais, villas et tombeaux*, Paris 2001, p. 47, fig. 31.

10. Les trois compositions géométriques polychromes de sol encore en place sont antérieures à l'installation du péristyle.

11. Les deux salles Sud ont été réunies pour former un seul espace 27ne.

12. Par opposition à un stockage économique nécessitant une installation particulière pour maintenir les grands contenants en place. L'étude céramique est réalisée par E. PELLEGRINO, Rapport sur l'étude préliminaire de la céramique mise au jour dans les secteurs de l'Acropole lycienne et de l'Agora romaine, *in* Xanthos et le Letoon, Rapport sur la campagne de 1999, *Anatolia Antiqua* 8, 2000, p. 348-362 ; ID., Les céramiques issues des fouilles menées en 1995 et 2000 sur l'acropole lycienne de Xanthos, *Anatolia Antiqua* 10, 2002, p. 245-260 ; ID., Présentation des céramiques issues des fouilles menées sur l'acropole lycienne de Xanthos (1998-1999), *Anatolia Antiqua* 11, 2003, p. 215-221.

13. La fonction de la salle est attestée par la disposition des tapis (mosaïques et revêtement de marbre) mis au jour en 1954.

14. Depuis le IVe s. ap. J.-C., le seuil recoupé dans le mur Ouest de la salle principale et l'ouverture d'un canal, appartiennent à une époque antérieure.



Fig. 2 – Vue générale de la résidence depuis l'enceinte Nord de l'acropole lycienne avec matérialisation des limites des quatre modules.

invités ou aux hôtes de passage[15]. Dans cette éventualité il faut admettre que nous n'aurions aucune information concernant les appartements du maître de maison et de sa famille.

LE PÉRISTYLE, ÉLÉMENT RÉGULATEUR

Les agrandissements successifs et la multiplication des modules, ont provoqué le léger décalage vers l'Est de l'espace à ciel ouvert, ce qui a permis d'obtenir un péristyle parfaitement centré et parfaitement adapté à sa fonction principale : celle de réguler toutes les circulations internes. L'accès aux différentes unités de la résidence pouvait se faire de façon directe pour les trois grandes salles des espaces de réception que sont le grand *œcus* au Nord, le *tablinum* à l'Ouest et le *triclinium* au Sud ; ou de façon indirecte pour l'appartement privé de l'angle Nord-Ouest et pour le grand complexe de réception de l'aile orientale. Ce schéma des circulations permet d'affirmer que le péristyle de cet établissement, en dépit de sa datation tardive, représente bien un développement de la *pastas* de la maison grecque[16]. De fait la déambulation à l'abri des intempéries était assurée grâce aux toitures supportées par quatorze colonnes de granite sur base et stylobate en calcaire, qui couvraient intégralement les trois portiques.

Le péristyle de la maison de Xanthos illustre bien la définition orientale qu'en donne P. Gros dans son volume sur l'architecture romaine privée : lieu de divergence et de convergence des parcours[17] mais aussi point de convergence optique[18] depuis les ailes Nord, Ouest et Sud, le grand complexe oriental étant situé à l'étage inférieur. Ainsi les larges portes de l'*œcus* Nord, du *tablinum* et du *triclinium* Sud permettaient aux convives une « échappée visuelle » dont l'aboutissement était l'immense nymphée à trois niches qui occupait tout le côté Est de la cour et dont les dimensions exceptionnelles en font un des exemples les plus aboutis de toute l'Anatolie[19]. On comprend dès lors l'intérêt d'une telle distribution des espaces. La position privilégiée des salles d'apparat, qui ménageait une vue sur l'une des installations les plus spectaculaires de la résidence, devait être agréable pour les convives mais aussi flatteuse pour le propriétaire. Dans ce schéma l'appartement privé, relégué dans l'angle Nord-Ouest de l'édifice, semble au premier abord totalement replié sur lui-même et exclu du processus. Pour autant, la salle principale, dont l'ouverture a été élargie jusqu'à 3,80 m pour établir une double volée, bénéficiait, par une diagonale il est vrai, de la vue sur le péristyle et son nymphée, mais aussi de l'échappée vers la courette. La partie découverte de ce faux *atrium* était agrémentée d'un petit nymphée

15. A propos de l'identification des appartements d'hôtes voir J. BALTY, Nouvelles mosaïques d'Apamée : fortune et déclin d'une demeure (Ve-VIe siècles), *VI Coloquio Internacional Sobre Mosaico Antiguo*, Guadalajara 1994, p. 188.

16. A propos du développement de la *pastas* voir GROS, *L'architecture romaine 2* (cité n. 9), p. 46.

17. GROS *L'architecture romaine 2* (cité n. 9), p. 46.

18. GROS *L'architecture romaine 2* (cité n. 9), p. 51.

19. L. ÖZGENEL, Public Use and Penetration in late antique Houses in Asia Minor : Architectural Measures and special Control, *Late Antique Archaeology* (sous presse).

bordant sur le Nord un pavement en marbre blanc irrigué en permanence qui lui cachait, dans l'angle Sud-Est, une citerne reliée à un système de récupération des eaux de pluie. Si les dimensions de ces installations sont sans commune mesure avec celles du grand nymphée, en revanche, les quelques éléments encore en place (crépinette à décor floral et margelle surmontant la citerne) ainsi que les trois réseaux hydrauliques indépendants attestent le soin apporté à cette installation et une qualité d'ouvrage identique à celle mise en œuvre dans toutes les grandes salles.

La séquence axiale

Elle débute à l'Ouest par la succession vestibule, *tablinum*, péristyle pour aboutir au grand complexe oriental situé en contrebas qui lui se développe du Nord au Sud (configuration du terrain oblige) et apporte une note originale dans cette séquence pour le moins canonique. Ce qui frappe en premier lieu dans cette suite, c'est la dimension des espaces : 45 m^2 pour le vestibule, 100 m^2 pour la salle 24ne, 380 m^2 pour le péristyle[20], 50 m^2 pour le vestibule précédent le *triclinium* à abside de 200 m^2, le total représentant pratiquement la moitié de la surface au sol de l'édifice[21] ! L'alternance entre grandes surfaces et surfaces réduites, la multiplication des niveaux, la décoration ainsi que l'éclairage graduel ont été savamment étudiés et participaient à la « mise en scène » de cette architecture monumentale. On peut réellement parler de scénographie dans le sens moderne du terme ! De fait le visiteur en pénétrant dans cette maison passait depuis la rue étroite (largeur 2 m) par une petite porte, un passage, pour atteindre le vestibule sombre qui constitue un véritable sas entre la voie publique et le domaine privé de la maison. Arrivé au sommet d'un premier escalier qui forme le seuil effectif de l'établissement, du reste beaucoup plus large que le précédent, il pouvait au premier coup d'œil découvrir le *tablinum* éclairé par quatre fenêtres hautes réparties dans ses murs Nord et Sud et en arrière-plan le péristyle dominé par le nymphée au travers de l'ouverture opposée située dans l'axe. Après cette première étape le convive de marque était invité à pénétrer dans le péristyle dont il contournait l'espace central par le Nord avant d'emprunter l'escalier menant au complexe oriental.

La seconde partie du parcours devait être tout aussi impressionnante que la première et a nécessité d'importants travaux : remontage du mur extérieur, déplacement de l'ancienne poterne, surcreusement du rocher pour implanter le grand escalier et les nouveaux sols à 60 cm en dessous des précédents et enfin élargissement des parois qui supportaient le voûtement de l'ensemble. L'éclairage, les solutions adoptées pour la décoration tout comme les matériaux utilisés participaient à la magnificence des lieux. Mais reprenons le parcours de notre visiteur. Au

20. Sa surface est à peu près équivalente à celle du péristyle de la maison aux consoles d'Apamée (Syrie) ou de la maison de Peristerias à Stobi. Par contre elle est supérieure à celle des péristyles des « Hanghaüser » d'Éphèse dont le plus grand ne dépasse pas les 210 m^2. Pour les plans en général voir Gros, *L'architecture romaine 2* (cité n. 9), pour celui de Pergé voir Özgenel, Public Use and Penetration (cité n. 19).

21. Bien évidemment de la surface connue.

débouché du portique Nord il devait emprunter le large escalier entièrement plaqué de marbre. Au fur et à mesure de sa progression il bénéficiait de la fraîcheur apportée par les bassins fontaines (fraîcheur accentuée par la proximité du grand nymphée et la situation orientale de ce complexe) qui encadraient l'escalier. Enfin il pénétrait dans le *triclinium* où l'organisation des placages, animés par l'éclairage provenant de trois fenêtres hautes et d'une fenêtre circulaire[22], guidait son regard vers le Sud à l'emplacement de l'abside surélevée. L'absence d'aménagement particulier en dehors d'une crépinette placée à l'extrémité orientale de l'emmarchement, et la présence de quatre annexes occidentales alignées, vraisemblablement utilisées pour ranger le matériel amovible, attestent une utilisation qui dépasse le simple banquet. La séquence axiale de la maison de Xanthos, comme dans bien d'autres *domus* de la Méditerranée orientale, aboutit à la grande salle de réception où le maître de maison recevait ses amis et ses pairs à l'occasion de grandes cérémonies alors que les subordonnés et les *clientes* ne dépassaient pas le *tablinum*.

De ces quelques lignes se dégagent deux idées majeures. La résidence de l'acropole appartient bien à la série des *domus* de Méditerranée orientale (Apamée de Syrie, Antioche, Pergé, Éphèse, Aphrodisias, Pergame...), où la distribution des salles centrée sur un espace à ciel ouvert démontre, au-delà de la permanence d'un modèle architectural, l'enracinement profond de la culture hellénistique. Par ailleurs la multiplicité des espaces d'accueil, leur monumentalité et d'une manière générale l'ampleur de l'édifice, dans une ville qui n'est même plus une capitale provinciale à l'époque proto-byzantine, indique l'importance de la vie sociale des hauts dignitaires dans cette société hiérarchisée et le rôle éminent de leur demeure comme instrument de pouvoir.

22. Il s'agit d'une ancienne poterne transformée.

LE CHANTIER DU MARTYRIUM DE SAINT-SYMÉON
DU DESSIN À LA MISE EN ŒUVRE

par Jean-Luc BISCOP

Summary: The sanctuary built around the relics of Saint Symeon the Stylite underwent modifications not only after its construction, as is the case with any building witnessing intense use, but also before its completion by the architect. There are traces of mistakes in the positioning of the building and of changes of mind and counter-orders during the construction work itself. These allow us to put forward some hypotheses on the design and constructional progress of this major monument of early Christianity.

Malgré son unité architecturale apparente, le grand martyrium cruciforme de Saint-Syméon a été, comme la plupart des édifices antiques de Syrie du Nord, remanié entre sa construction, intervenue après la mort du stylite (459), et l'époque médio-byzantine marquée par les reconquêtes de Nicéphore Phocas au Xe siècle. Certains signes trahissent la hâte avec laquelle a été mené le premier chantier. Les fautes de taille, avec certains claveaux mal intradossés, ou d'appareillage, comme le décalage de moulures par exemple, n'ont pas été reprises (fig. 1 et 2). D'autres, tels les raccords incertains entre pans de murs, permettent de différencier le travail des équipes et, dans certains cas, d'envisager une chronologie relative (fig. 3). À peine terminé, l'édifice a été enrichi de structures complémentaires qui ont partiellement gommé le décor originel. Le porche S de la basilique S, les auvents et les portiques, dont l'accrochage aux façades a laissé de profondes empreintes dans la modénature, ont été de toute évidence ajoutés après la première vague de construction (fig. 4 et 5). Des modifications, enfin, ont été portées au cours même du chantier et le maintien en place des éléments inutilisés permet, dans certains cas, d'imaginer les dispositions du projet et le sens de la progression du chantier.

* Je remercie le Dr. Bassam Jammuz, directeur général des antiquités et des musées, et le Dr. Michel al Maqdissi, directeur des fouilles, pour le soutien qu'ils ont apporté à l'étude de Qal'at Sem'an, les collègues qui sont associés à la recherche sur le monument et, par dessus tout, Jean-Pierre Sodini qui a dirigé la mission depuis 1980 et sans qui ce travail n'aurait pu voir le jour.

Les dessins sont de l'auteur. Les élévations (fig. 16, 25, 26, 27, 30, 31, 32 et 33) ont été mises au point à partir de restitutions photogrammétriques réalisées par André Carrier (Centre de recherche archéologique de Valbonne) et de relevés complémentaires.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 11-36.

Le plan du martyrium cruciforme

Bien que de plan centré, le martyrium n'a pas pu être implanté à partir d'un tracé circulaire, puisque le centre de la composition était occupé par l'objet de la mise en scène. Il n'a pu être mis en place que par un système polygonal d'éléments rectilignes. L'architecte Michel Écochard, consulté en 1934 au sujet de la restauration du porche, s'est intéressé à la géométrie du plan de l'édifice[1]. Tenu de contourner la relique, comme l'architecte du projet, il a joint graphiquement les sommets proches, mais non contigus, de l'octogone pour dessiner deux carrés égaux et concentriques faisant approximativement un demi angle droit[2] (fig. 9). Les prolongements des côtés se recoupent pour former une étoile à huit branches, quatre pointées sur le centre des nefs (points I, K, M et O)[3] et quatre dans lesquelles s'inscrivent les absidioles d'angle (points J, L, N et P)[4]. L'étoile est à peu près centrée sur la base carrée de la colonne du stylite et calée sur les prolongements de ses médianes et de ses diagonales. La coïncidence du plan avec la figure ont permis à M. Écochard d'affirmer que le tambour octogonal et les chapelles d'angle appartenaient à la même composition. Certaines anomalies dans l'architecture et la construction lui ont fait dire en revanche que les quatre basiliques n'en faisaient pas partie. On remarque en effet que les arcs diaphragmes qui joignent l'enveloppe extérieure et l'octogone sont postérieurs à ce dernier et que les consoles placées juste sous la pénétration de ces arcs, de part et d'autre de l'absidiole NW, sont incongrues dans cette configuration.



Fig. 1 – Archivolte de la fenêtre N du mur E de la basilique N.



Fig. 2 – Raccord décalé de l'assise d'appui de fenêtre, basilique N, façade N, angle NW.

1. M. Écochard, Le sanctuaire de Qal'at Sem'ân : notes archéologiques, *BÉO* 6, 1936, p. 61-90.2. Écochard, Le sanctuaire (cité n. 1), fig. 6, p. 73. L'auteur prétend pourtant que la figure a pu être implantée sur le terrain à partir du point central.
3. Points 5, 7, 1 et 3 d'Écochard, Le sanctuaire (cité n. 1).
4. Points 6, 8, 2 et 4 d'Écochard, Le sanctuaire (cité n. 1).



Fig. 3 – Raccord entre l'arc de tête de l'absidiole NW et le reste du cul-de-four.

Les prolongements des lignes de l'étoile d'Écochard passent par les points les plus éloignés du martyrium : les angles NW et NE de la nef centrale de la basilique N et, symétriquement, les angles SW et SE de la nef centrale de la basilique S. La basilique E qui a été conçue comme une église à part entière, avec absides à l'E, a une orientation propre, déjà relevée par Howard C. Butler[5], qui s'écarte de l'axe de la figure de près de 5,18 gr, soit un peu plus de 4° et demi[6]. La branche W, raccourcie à cause de la forte déclivité, a un plan, bas-côtés compris, carré et centré sur le sommet I. Ses diagonales sont alignées avec les droites IK et IO. Les branches S et N en revanche, libres de contraintes topographiques, sont parfaitement centrées sur les pointes K et O respectivement, qui se superposent avec les diagonales des nefs. Toute étoile construite à partir d'un octogone régulier a des rapports géométriques simples : les branches font un demi angle droit et sont perpendiculaires entre elles. Leur côté est égal au rayon du cercle circonscrit à l'octogone. Les points K, M et O forment un angle droit très précisément et les distances KM et OM sont égales. Le point I, lui, s'éloigne de près d'un mètre vers l'W de la position qu'il devrait occuper pour former un carré parfait avec les autres points. Il se trouve, comme le sommet idéal au départ de la déclivité occidentale, dans une situation qui ne permettait pas le marquage pérenne de son emplacement. L'étoile et l'octogone présentent par ailleurs des irrégularités systématiques. Les côtés de l'octogone correspondant aux basiliques ont des mesures comprises entre 11,36 m (W) et 11,09 m (S) tandis que les autres, qui n'ouvrent que sur les absidioles d'angle, sont légèrement plus courts, variant de 11,06 m (NW) à 10,84 m (SW). Les valeurs moyennes pour chacune des

5. H. C. Butler, *Publications of an American Archaeological Expedition to Syria in 1904-1905 and 1909*. II B, *Architecture, Section B, Northern Syria*, Leyde 1920, p. 281 et pl. XXIII : l'axe de la basilique E et la parallèle à l'axe de la basilique W, partant tous deux du centre de la colonne, s'écartent, selon l'auteur, de 2.43 m au fond de l'abside.

6. Et non pas 3°, comme le disait Écochard, Le sanctuaire (cité n. 1), fig. 4, p. 67.


Fig. 4 – Trace de l'Auvent de la porte E du mur S de la basilique E.


Fig. 5 – Portique N de la basilique N.

deux familles s'écartent d'une trentaine de centimètres. Celles de la deuxième famille mesurent assez exactement dix fois le module M* (1.092 m) à partir duquel ont été dessinées les façades des basiliques, notamment la septentrionale (cf. *infra* p. 27). Cette alternance d'arcs larges, ouverts sur une nef, et étroits, ne desservant qu'un espace sans profondeur, a pu être obtenue en rapprochant les pointes J, L, N et P du centre de la figure. La figure étoilée a été tracée et déformée de manière à prendre en compte les caractéristiques du lieu et, loin de prouver que le plan initial était limité au tambour octogonal et aux absidioles, montre au contraire que tout l'édifice résulte d'une composition unitaire. Unitaire et simple ; aussi le projet a-t-il pu être scindé en structures élémentaires, pans de murs, colonnades, absides dont l'exécution a été confiée à des équipes qui ont travaillé côte à côte sous l'autorité de l'architecte pour assurer la coordination de l'opération. Les murs des bas-côtés et les absidioles d'angles, d'une part, et les culs-de-four et leur arc de tête, d'autre part, se raccordent selon des joints incertains et presque linéaires qui marquent la séparation entre les différents sous-chantiers. On remarque, par exemple, que pour les absides, l'arc de tête a toujours été monté avant le cul-de-four (fig. 3).

L'INFRASTRUCTURE OCCIDENTALE

Syméon avait fait ériger sa colonne au sommet d'une crête assez escarpée, à l'W notamment. L'architecte chargé d'édifier le martyrium a choisi de niveler le rocher sur la plus grande surface possible de l'emprise du projet. C'est du côté des absides orientales que le bâtiment est posé à peu près au niveau du sol naturel. Sous les basiliques N et S, le rocher a été creusé d'un bon mètre. Conservé sous les murs, il joue le rôle de soubassement (fig. 4). Le rocher a été retaillé au pied de la colonne de

Syméon elle-même qui a du coup, gagné près de 1.5 m de hauteur dans sa présentation[7]. Du côté W en revanche, la mise à niveau du site a nécessité l'édification d'un ouvrage imposant sous la moitié occidentale de la basilique[8]. C'est par là qu'a dû commencer le chantier. Jouissant d'une élévation plus grande, cette partie domine le paysage et sera choisie en 969 par le patriarche Christophoros pour y faire bâtir son *kastron*, puis, quelques années plus tard, par l'armée byzantine comme point stratégique de la fortification. L'infrastructure[9] devait porter non seulement la partie occidentale de la basilique W mais aussi le système de terrasses périphériques. Elle devait enfin clore le sanctuaire à l'W. Elle est formée d'une file de quatre arcs sous la façade W de l'église et de quatre arcatures sous les murs latéraux et les colonnades de séparation des nefs, respectivement. Un cinquième arc médian a été ajouté à cette série. Ces cinq arcatures butent contre le rocher ou le remblai à l'E. Elles sont contrebutées à l'extérieur par des contreforts de même épaisseur occupant l'espace compris entre la façade et le mur d'enceinte, c'est-à-dire toute la largeur de la terrasse.

Sous le mur N, l'infrastructure est faite d'un grand arc unique de près de 7.90 m de portée retombant à l'W sur un pilier engagé d'une largeur module de 1.33 m. À l'E, il prend appui sur une cuve creusée dans le rocher qui, d'après sa profondeur et sa forme allongée légèrement trapézoïdale (élargie vers le S), pourrait avoir été une tombe[10]. Elle a dû être rebouchée à l'aplomb du bloc d'imposte N qui prend appui sur elle, ce qui prouve que le projet ne s'est embarrassé d'aucune contrainte (fig. 6).



Fig. 6 – Tombe sous l'imposte E
de l'arc N d'infrastructure W basilique S.

7. J. Mattern, *Villes mortes de Haute Syrie*, Beyrouth 1944, pl. 45, 1 ; J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, BAH 42, Paris 1947, pl. XXIV ; G. Tchalenko, *Villages antiques de Syrie du Nord*, BAH 50, Paris 1953, pl. CLXXX, 2 ; J.-P. Sodini, notice sur Qal'at Sem'an dans le catalogue *Syrien, von den Aposteln zu den Kalifen*, Linz, déc. 93-avril 94, éd. E. Ruprechtsberger, p. 128-143.

8. J.-P. Sodini et J.-L. Biscop, Travaux à Qal'at Sem'an, *Actes du XIe CIAC (1986)*, Rome 1989, p. 1678 et fig. 4, p. 1681.

9. Sodini et Biscop, Travaux (cité n. 8), p. 1675-1694.

10. Cette tombe n'avait pas encore été dégagée au moment de la publication de Sodini et Biscop, Travaux (cité n. 8).

Le contrefort occidental est un peu moins épais (1.20 m environ), légèrement de biais vers le N (une trentaine de centimètres). Ses quatre assises inférieures, deux au-dessus de l'imposte et une au dessous, sont liées à la fois avec l'infrastructure et le mur d'enceinte[11]. Au-dessus, les assises ne sont pas liaisonnées avec le bâtiment ; sans doute l'étaient-elles avec le mur d'enceinte. Lors de la réalisation du *kastron*, il a été coiffé d'un mur à double parement, plus épais vers l'intérieur, partiellement conservé de nos jours jusqu'au niveau de la corniche[12].

Sous la colonnade N, l'arc unique sans impostes de 10,90 m (juste 10 fois le module M*, comme pour les grands arcs de l'octogone !) a été tendu entre le nu de la paroi intérieure W qu'il pénètre tangentiellement, et le rocher sur lequel il s'appuie sans saillie à l'E. Il surplombe la grande carrière de 13 m de profondeur, 19 m de diamètre, qui a été imprudemment creusée sous les supports[13]. Il est orné à la clef, face S, d'une croix inscrite dans un médaillon. Le contrefort occidental de l'arc est fendu par un coup de sabre vertical médian. La partie orientale est liée à l'infrastructure, la partie occidentale est liée à la *mandra*. L'assise visible la plus basse du parement extérieur, celle qui affleure en haut du glacis de terre d'où émerge le bâtiment, présente une saillie de plinthe d'une quinzaine de centimètres. Un surhaussement de 0,25 m de haut et 1,38 m de large semble correspondre à l'aboutissement du contrefort. Mais il est décalé, ainsi que les deux assises qui le surmontent, de 0,30 m vers le N par rapport aux assises supérieures du mur (fig. 7). Ce décalage est égal au biais du contrefort N. On est donc conduit à penser qu'une erreur d'implantation a été commise et transmise dans le tracé de l'assise de plinthe en début de



Fig. 7 – Parement extérieur de la *mandra* et contrefort médian N de l'infrastructure occidentale.



Fig. 8 – Les deux blocs d'imposte W de l'arcature d'infrastructure sous la colonnade S de la basilique W.

11. Ces assises, dégagées après la publication de Sodini et Biscop, Travaux (cité n. 8), ne sont pas représentées dans l'axonométrie de la fig. 4 p. 1681, où nous avions estimé, à tort, que le coup de sabre se prolongeait jusqu'à la fondation.

12. J.-L. Biscop, The *kastron* of Qal'at Sim'an, dans *Muslim Military Architecture in Greater Syria from the Coming of Islam to the Ottoman Period*, éd. H. Kennedy, Leyde 2006, p. 81 et fig. 20.

13. J.-P. Sodini, J.-L. Biscop, P.-M. Blanc et D. Orssaud, Qal'at Sem'an : quelques données nouvelles, *Actes du XIIe CIAC, Bonn 1992*, Bonn 1996, p. 356.

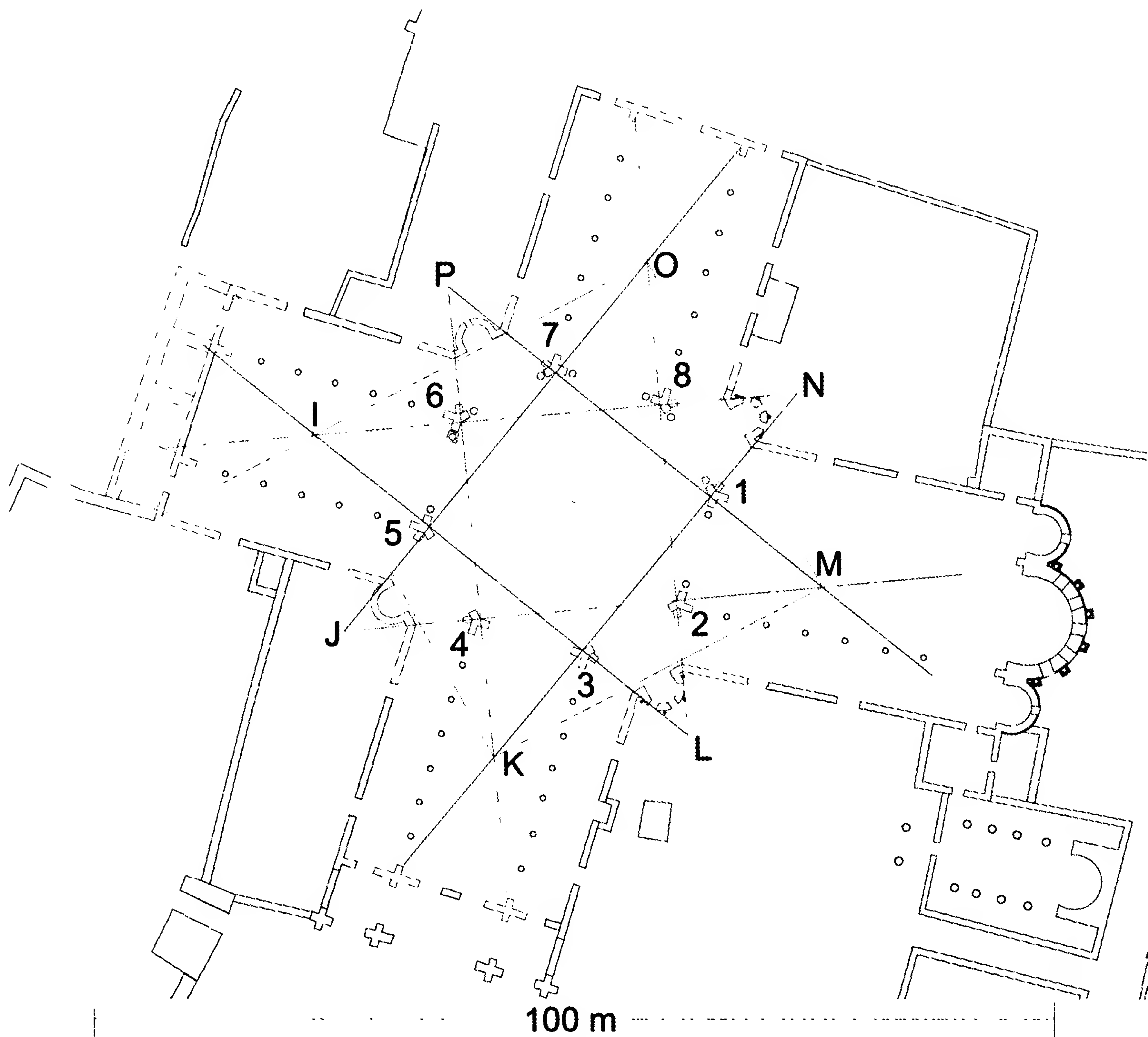


Fig. 9 – Plan du martyrium et tracé directeur, échelle de 1/1000.

chantier. Cette erreur, confirmée pour le contrefort N, a été corrigée, pour le contrefort médian N, dès la troisième assise, en carreau dans le parement extérieur (et donc sans lien avec la maçonnerie intérieure) ou à la quatrième où le bloc est en boutisse, ce qui permet de constater qu'il est bien dans l'alignement rectifié.

Sous la colonnade S, le système se compose de deux arcs sensiblement égaux portés par deux piliers engagés et un pilier médian carré dimensionnés à partir du même module de 1,33 m. L'appareillage du pilier W présente une anomalie qui signale un changement dans la construction. Les deux blocs de l'imposte, dont les longueurs sont bien complémentaires, se trouvent sur deux assises différentes (fig. 8). Le plus haut, à l'E et profilé sur trois faces, occupe l'emplacement normal de l'imposte. L'autre, situé 1,33 m plus bas, indique le niveau initialement prévu pour le départ de l'arc. Il aurait permis de lancer une arcade unique comme au N. Le contrebutement extérieur présente la même disposition qu'au N, une moitié liée au *martyrion* et l'autre construite avec la *mandra*. Il est possible, d'ailleurs, que le

premier contrefort ait été monté avec un temps de retard : les quatre assises inférieures, sans présenter de coup de sabre net, ne semblent pas liées avec le reste de l'appareil. Comme la colonnade S, le mur S est porté par un système, identique en dimensions et implantation, de deux arcs. Il est contrebuté, non pas par un contrefort plein, mais par un arc.

L'arc médian, moins épais (0,86 m), sans lien avec le bâtiment, a été glissé ultérieurement, conformément au projet ou non, dans le seul but de réduire de moitié la portée des poutres du plancher de la nef centrale. Le contrefort extérieur n'est pas non plus lié au corps de l'infrastructure, mais fait partie du mur d'enceinte, jusqu'au niveau de l'imposte de départ des arcs d'ouverture, ce qui incite à rapprocher chronologiquement tous ces ouvrages. Les six assises supérieures encore visibles aboutissaient sans lien au parement intérieur du mur (fig. 10).

Les arcs N ont été construits selon le concept initial d'un grand arc unique pour franchir la portée, alors que les arcs S ont obéi à un contre-projet de prudence. Le changement a été commencé en cours de chantier sous la colonnade S, puis confirmé sous le mur S quand on a décidé de ne pas étendre la carrière vers le S. Au sein de cette progression générale du chantier allant du N vers le S, il est possible que l'arc sous la colonnade N, gratifié d'un ornement sommital et situé à un emplacement stratégique, ait été réalisé et décintré le premier.

Le mur d'enceinte qui se situe à 4,30 m environ de la façade W a une épaisseur moyenne de 1,37 m, module très proche de celui des piliers de l'infrastructure. Il est lié aux éléments qui prolongent les contreforts des arcs. Il était percé de quatre grandes fenêtres cintrées éclairant les espaces ainsi délimités. Le fragment en place de l'imposte commune aux deux fenêtres médianes montre que ces arcs se déployaient sur tout l'intervalle séparant les contreforts. Le pincement des claveaux



Fig. 10 – Contrefort médian de l'infrastructure, vue du S.

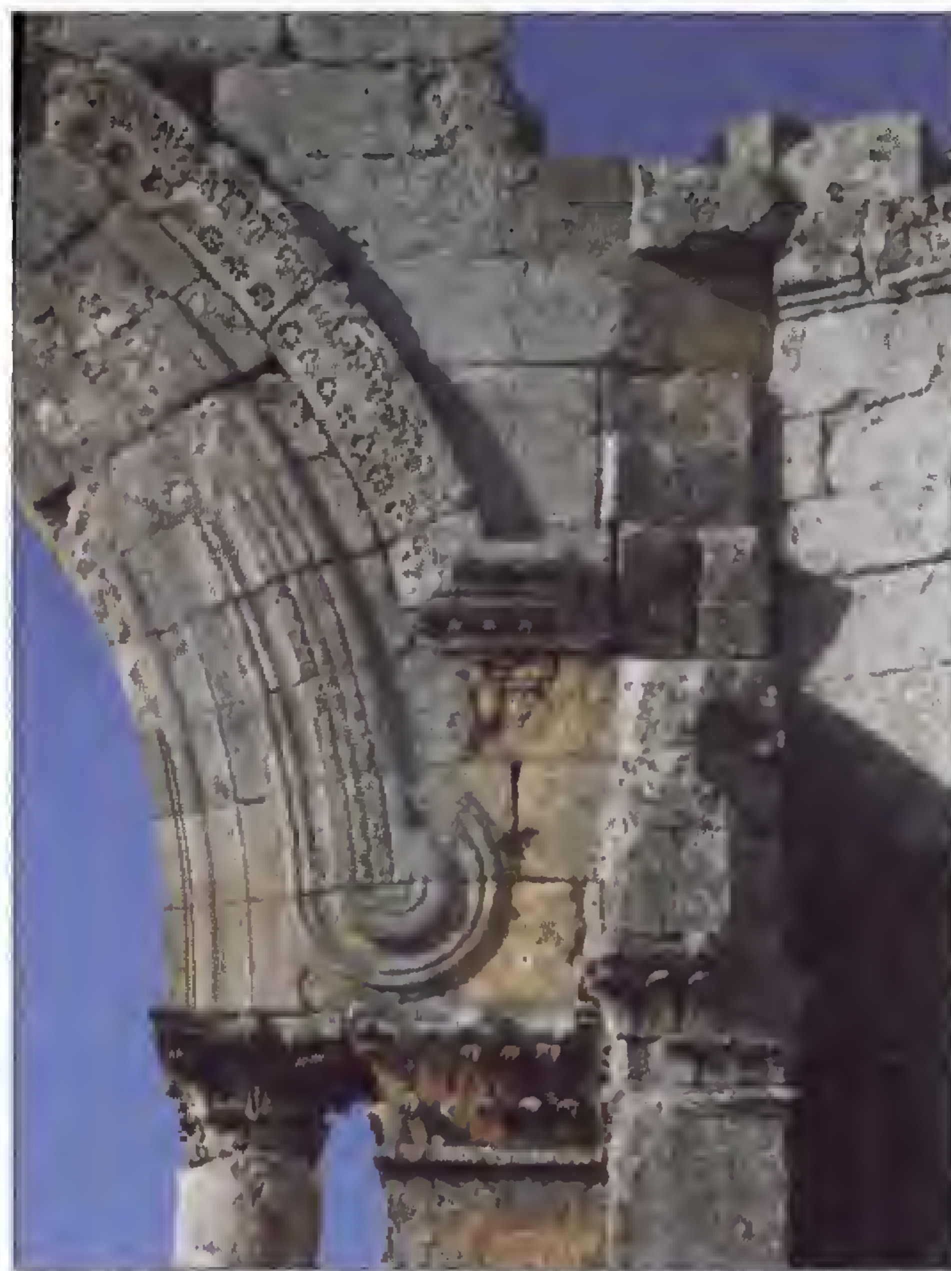


Fig. 11 – Angle 7 de l'octogone et extrémité S de la colonnade W de la basilique N.

retrouvés dans l'éboulis W correspond à un cintre de cette ampleur. La *mandra* se prolongeait au N, où elle a été presque entièrement démontée lors des travaux de Christophoros, et au S où elle a peut-être été dévoyée pour suivre le tracé actuel. La structure cloisonnée que formait le soubassement du mur W de la basilique, la partie du mur d'enceinte qui lui faisait face et les éléments de refend qui les joignent portaient la terrasse, initialement en pierre, de dégagement W de la basilique W. Les contacts de la maçonnerie montrent que la partie *mandra* de cette structure a été montée après la partie basilique. Néanmoins, la correspondance des ouvertures en élévation, le recours à un même module de dimensionnement et surtout la liaison architectonique que constitue l'arc dans le prolongement du mur latéral S de la basilique montrent qu'il s'agissait d'un projet unique dans lequel on a distingué deux phases de construction : l'infrastructure, essentielle pour l'avancement du chantier, et l'enceinte et les terrasses, extensions secondaires. Les arcs de sustentation des terrasses latérales qui assuraient au N et au S la continuité des circulations ont été traités avec beaucoup moins de précaution. Ne devant pas porter de charges lourdes, ni participer au contrebutement, ni enclore le site, ils n'étaient même pas fondés sur le rocher, mais à peine enterrés dans la couche d'éclats de taille. Ils ont été traités comme des constructions adventices de moindre importance et leur fragilité explique sans doute le sort qui leur a été réservé par Christophoros, puis par le génie byzantin, lors des travaux de fortification[14].

Le tambour octogonal

Le tambour octogonal[15] n'est plus conservé que sur les trois cinquièmes de son élévation et sur cinq côtés seulement. Les piliers engagés qui devaient recevoir les arcades d'extrémité des colonnades ont été liés à l'appareillage de l'octogone et implantés perpendiculairement aux côtés principaux de ce dernier, y compris à l'E qui ne devait donc pas encore, à cette phase du chantier, subir d'inflexion. Au-dessus et sur deux assises, le tambour a encore été élevé sans lien avec les nefs. À l'angle SW de la basilique N, le chapiteau, le retour horizontal de l'archivolte, le sommier et le contre-sommier ne sont pas liés au tambour, mais la forme de la queue du bloc d'angle de l'octogone qui les surmonte et fait saillie vers le N montre, avec sa rainure frontale de levage, qu'il a été posé contre l'extrados de l'arc déjà en place (fig. 11). Le contrebutement était asymétrique. Dans chaque angle les grands arcs exercent des poussées vers l'extérieur dont la résultante se situe dans le plan vertical bissecteur. Pour épauler convenablement cette structure plutôt audacieuse, les piliers engagés auraient dû être chacun associé à un jumeau symétrique par rapport à ce plan. Les arcs diaphragmes, glissés dans les encoignures ont partiellement résolu le problème mais, par rapport au modèle idéal, ils sont en retrait d'un demi mètre, s'écartent de 24 gr environ et sont plus bas que les nefs centrales (fig. 12).

14. Biscop, The *kastron* (cité n. 12), p. 80.
15. Sodini, Biscop, Blanc et Orssaud, Qal'at Sem'an (cité n. 13), p. 344.

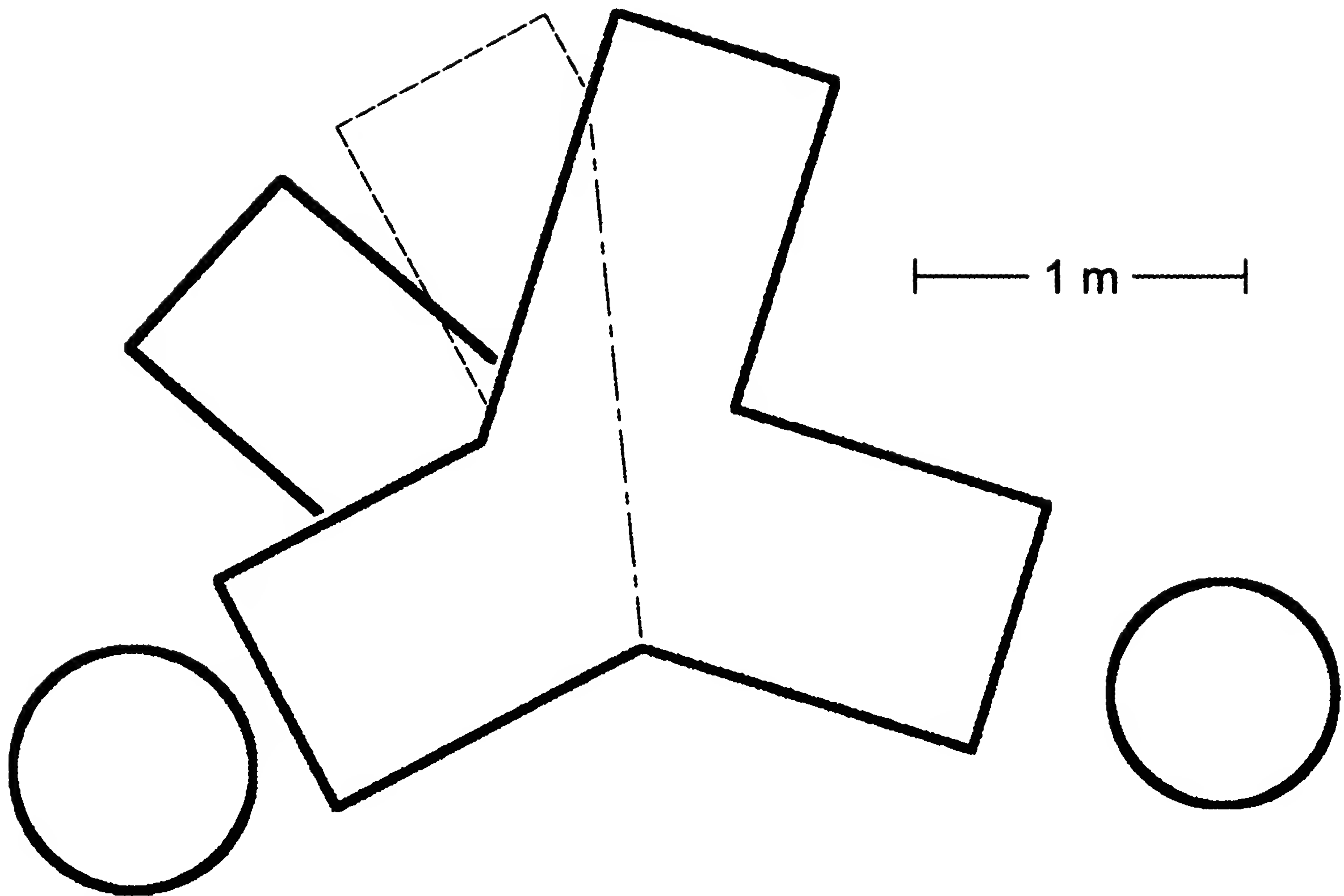


Fig. 12 – Plan du pilier 7 de l'octogone, échelle de 1/40.

On s'est interrogé sur la double rangée de consoles d'angle intérieures, présentée parfois comme une hésitation ou un repentir dans le projet[16] (fig. 13). Pour la rangée supérieure il s'agit de consoles à cul-de-lampe pyramidal mouluré portant une petite base de colonne. Les colonnettes portées par ces bases étaient adossées dans les angles et portaient visuellement, en association avec les consoles au dessus des arcs, les impostes d'angle l'ordre intérieur à trois assises qui séparait les deux étages de l'élévation de l'octogone. Le cul-de-lampe pyramidal est la forme qui traduit le mieux la résistance au cisaillement qu'engendre une charge en porte-à-faux. Il est décliné de différentes manières pour porter toutes les colonnettes de soutien de fermes ou de demi-fermes qui portent les toitures : doucines plus ou moins prononcées sur une ou trois faces, succession de fasces et baguettes, etc. Les consoles qui portent directement les éléments de deuxième assise sont elles-mêmes profilées en cul-de-lampe et les impostes sont aussi légèrement pyramidales, mais beaucoup moins évasées puisque soutenues par dessous. Les consoles de la rangée inférieure sont différentes. Non seulement le dessous n'est pas en cul-de-lampe, mais il s'élargit vers le bas à la manière des socles de bases posés sur le sol. La face inférieure, visible d'en bas, est ornée. Il n'est pourtant pas impossible que les colonnettes qu'elles portaient aient eu pour rôle de reprendre les consoles de second rang. La surface inférieure de ces dernières est un rectangle étroit, mais allongé en saillie et sans décor. Un petit chapiteau pouvait être centré sur l'extrémité de ce rectangle

16. ÉCOCHARD, Le sanctuaire (cité n. 3), p. 67. Dessin de chacun des types de console dans M. DE VOGÜÉ, *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle*, Paris 1865-1877, pl. 147.

et simuler le soutien de la console[17] comme on peut voir à l'arc de triomphe de Deir Sem'an[18], lui même inspiré du martyrium. Sous la corniche sommitale, une console, de forme très évasée dans le plan frontal, repose sur la colonne tandis que, dans le plan de bout il est vrai, le bloc a un profil cubique. Dans les angles de l'octogone, la superposition de colonnettes de diamètres à peu près égaux mais de hauteurs inégales, la plus courte étant en dessous, reste bien étrange et l'idée d'un repentir de l'architecte ne peut être écartée. Nous aurions dans ce cas la confirmation que le chantier du tambour a progressé de manière très égale sur les huit côtés[19].

Les absidioles d'angle et les arcs diaphragmes

Les consoles qui sont placées de part et d'autre de l'absidiole NW[20] sont, elles, du type à cul-de-lampe pyramidal. Coiffées d'une base circulaire, elles étaient destinées à porter une colonnette. Du sol jusqu'au niveau de l'appui des fenêtres des bas-côtés N de la basilique W et W de la basilique N, l'appareillage atteste d'une progression régulière de la mise en œuvre. À droite (NE), l'assemblage présente la même régularité en dépit de la juxtaposition de deux systèmes incompatibles, console et arc. À gauche (SW) l'assemblage n'est pas homogène : le bloc d'imposte[21] ne jouxte pas le chapiteau de pilastre gauche de l'absidiole et le vide de deux centimètres qui les sépare a été comblé par un mortier de chaux. Le bloc semble avoir été glissé en sous-œuvre sous la partie gauche du sous-sommier déjà posé sur le chapiteau. À droite, les retours horizontaux des moulures du sommier et du sous-sommier ont des longueurs différentes, parce que les blocs qu'ils ornent sont eux-mêmes de longueurs différentes. Les décors linéaires, qui donnent aux monuments syriens de l'antiquité tardive de la région une forte unité architecturale, suivent des principes de composition classiques (régularité, symétrie, etc.), mais cette règle s'effaçait devant celle qui voulait que, par économie, on retaillait le moins possible les blocs. À gauche, les retours ont la même longueur parce que l'un d'entre eux (le bloc supérieur, en toute logique) a été recoupé pour insérer l'arc diaphragme. Les contre-sommiers gauche et droite présentent en face verticale d'extrados la rainure de levage utilisée en cas d'exiguïté interdisant l'utilisation de la pince faute de point d'ancrage[22]. Ces deux claveaux ont donc été mis sur cintre après la construction des arcs diaphragmes. On peut proposer un schéma de mise en œuvre

17. Butler, *PAES* II B (cité n. 5), pl. XXIV, donne une restitution où c'est le cul-de-lampe de la console de second rang qui joue le rôle de chapiteau pour la colonne inférieure.

18. Butler, *PAES* II B (cité n. 5), ill. 281, p. 266.

19. Les blocs de console des trois angles détruits ont été identifiés.

20. Sodini et Biscop, Travaux à Qal'at Sem'an (cité n. 8), fig. 6, p. 1684 ; Écochard, Le sanctuaire (cité n. 1), fig. 3, p. 66 et pl. XI, 3 et 4.

21. Lettre l chez Écochard, Le sanctuaire (cité n. 1).

22. J.-L. Biscop, Les techniques de construction, p. 193, dans : *Déhès, campagnes I-III. Recherches sur l'habitat rural,* extrait de *Syria* 57, 1980. Description du procédé : J.-L. Biscop, Deir Déhès, Monastère d'Antiochène, *Syria* 98, 1997, p. 5 et pl. 20.

assez précis de cet ensemble (fig. 14) et en conclure que l'idée de modifier le projet et d'insérer ces arcs a germé et a été expérimentée à gauche. Elle a été reprise à droite avec plus d'assurance. Le lit d'attente de l'imposte NW de l'arc diaphragme SW n'est pas parallèle au lit de pose du sommier (fig. 15). L'épure de ce bloc a été tracée de manière intuitive. Son symétrique en revanche[23] a été dessiné rationnellement. Les arcs de gauche et de droite se différencient encore, un peu plus haut : ils sont tous deux extradossés et coiffés d'une corniche cintrée à denticules et profil en doucine décorée d'acanthe comme sur l'arc de tête de l'absidiole et sur de nombreux éléments du monument, à commencer par les grands arcs de l'octogone[24]. À gauche, la moulure suit le lit en coupe et s'enfonce dans un évidement grossier de la paroi du bas-côté. À droite, elle est coupée franchement à la verticale du nu de la paroi, selon les règles de l'art. À l'extérieur, la prise des arcs diaphragmes dans les murs se remarque de part et d'autre de l'absidiole au dessus du niveau de l'appui des fenêtres. Elle se traduit par deux coups de sabre plus proches l'un de l'autre que ne le laisse attendre l'épaisseur des arcs. La queue des blocs, en effet, a été taillée en coin pour claver horizontalement la structure dans les murs et améliorer leur performance en contrebutée. Côté SW, le bloc d'imposte mouluré, qui joue le rôle de montant de fenêtre à la seconde assise, se distingue par l'entaille supérieure qui a été faite pour le glissement en sous-œuvre depuis l'intérieur de la fenêtre. Au-dessus, les trois autres blocs correspondent au sous-sommier qui a permis de surhausser l'arc, au sommier et au contre-sommier. Au NE, la pénétration est assurée par cinq blocs (un claveau de plus).



Fig. 13 – Consoles superposées de l'octogone, angle 8.

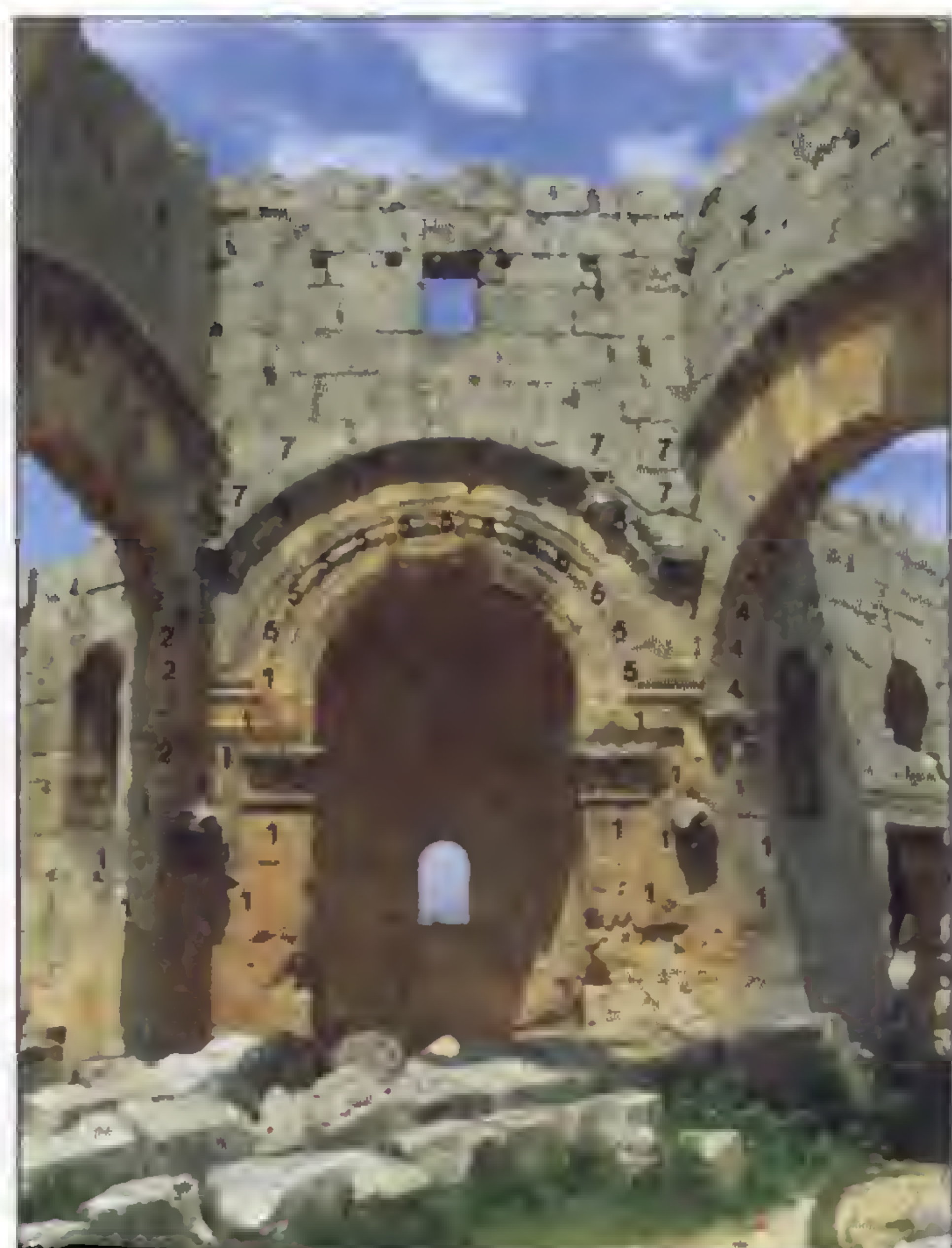


Fig. 14 – Absidiole NW vue de l'intérieur avec numérotation des étapes de montage des blocs.

23. Lettre k chez Écochard, Le sanctuaire (cité n. 1).

24. J.-P. Sodini et J.-L. Biscop, Qal'at Sem'an et les chevets à colonnes de Syrie du Nord *Syria* 61, 1984, p. 273.

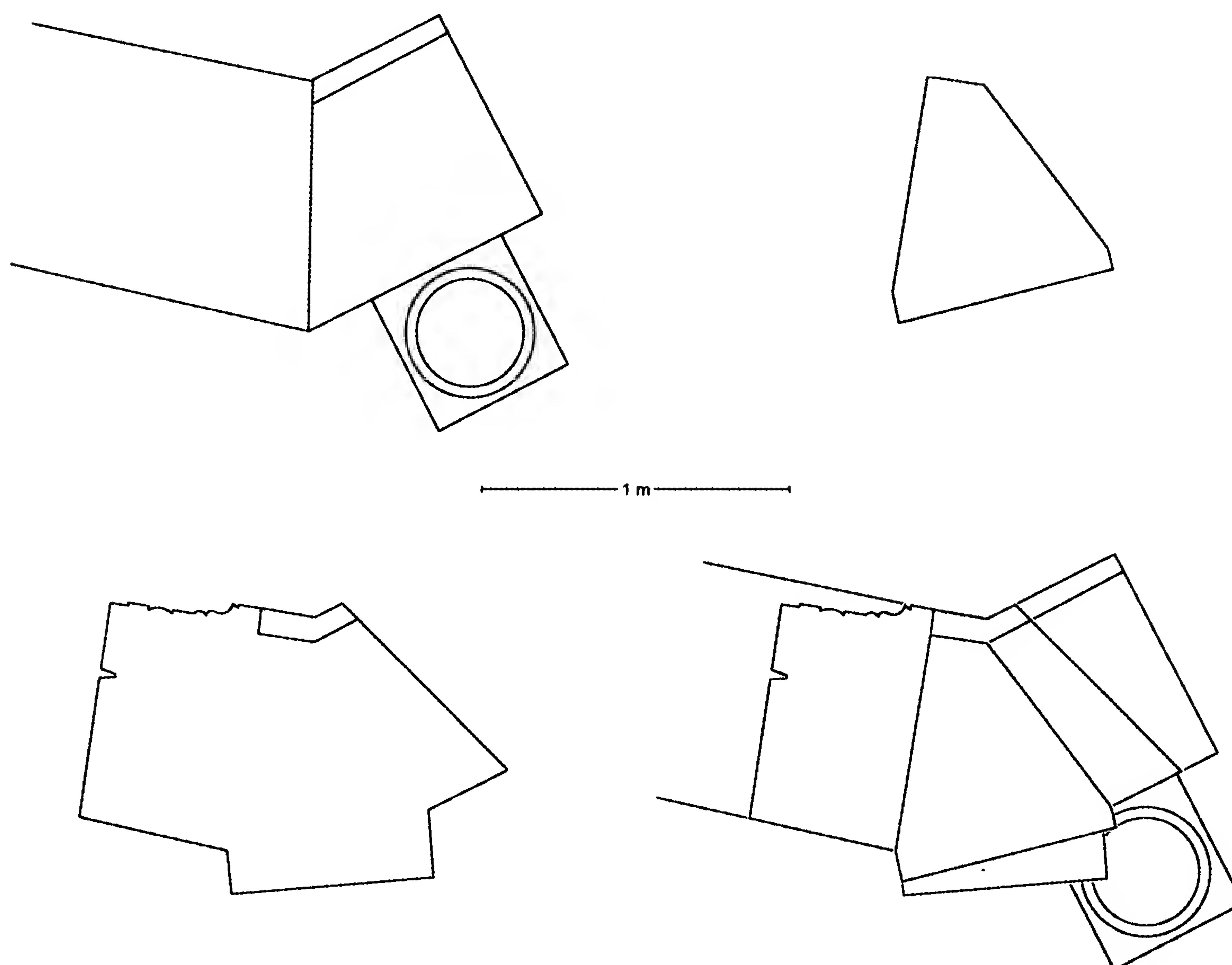


Fig. 15 – Blocs d'angle SW de l'absidiole NW :
console, imposte et sous-sommier de l'arc-diaphragme, échelle de 1/40.

Les arcs diaphragmes et l'arc de tête de l'absidiole portent, hormis les blocs d'écoinçon, cinq assises de parpaings et une de corniche ordinaire, liées entre elles pour former contre le grand arc de l'octogone un volume trapézoïdal. La fenêtre rectangulaire sans décor qui surplombe la chapelle est inscrite au centre du panneau dans la hauteur des troisième et quatrième assises. La régularité de l'appareillage montre que ce système, assez pauvre en comparaison du reste du monument, remonte à la construction de la superstructure. Le projet initial, privé des diaphragmes, devait avoir une élévation plus simple, mais un décor riche et homogène. La corniche cintrée de l'archivolte de l'absidiole culmine à la hauteur de l'assise de corniche extérieure des murs des bas-côtés. Ces trois éléments étaient donc en continuité pour fermer les bas-côtés. Le segment de corniche du passage trapézoïdal aurait été de niveau avec ceux des bas-côtés. Vers le centre, le bloc aurait joué le rôle de corniche cintrée à l'intérieur, à moins que l'idée de coiffer l'archivolte ne soit venue qu'après le projet de surélévation. Les colonnettes portées par les consoles devaient être reprises par des impostes plantées dans le mur au dessus des retours horizontaux de moulure pour soulager les demi-fermes. Ces pièces de charpente, axées sur les côtés de l'étoile à huit branches, auraient été encastrées, de l'autre côté, dans des mortaises creusées dans le revers des grands arcs ou dans le pilier engagé des colonnades de nefs ou bien encore dans l'angle obtus formé par ces deux supports. Il pouvait également y avoir une console du même type que celles qui surmontaient les chapiteaux de colonnades des nefs. Les colonnettes sur consoles de l'absidiole auraient joué un triple rôle architectural : porter, visuellement tout au

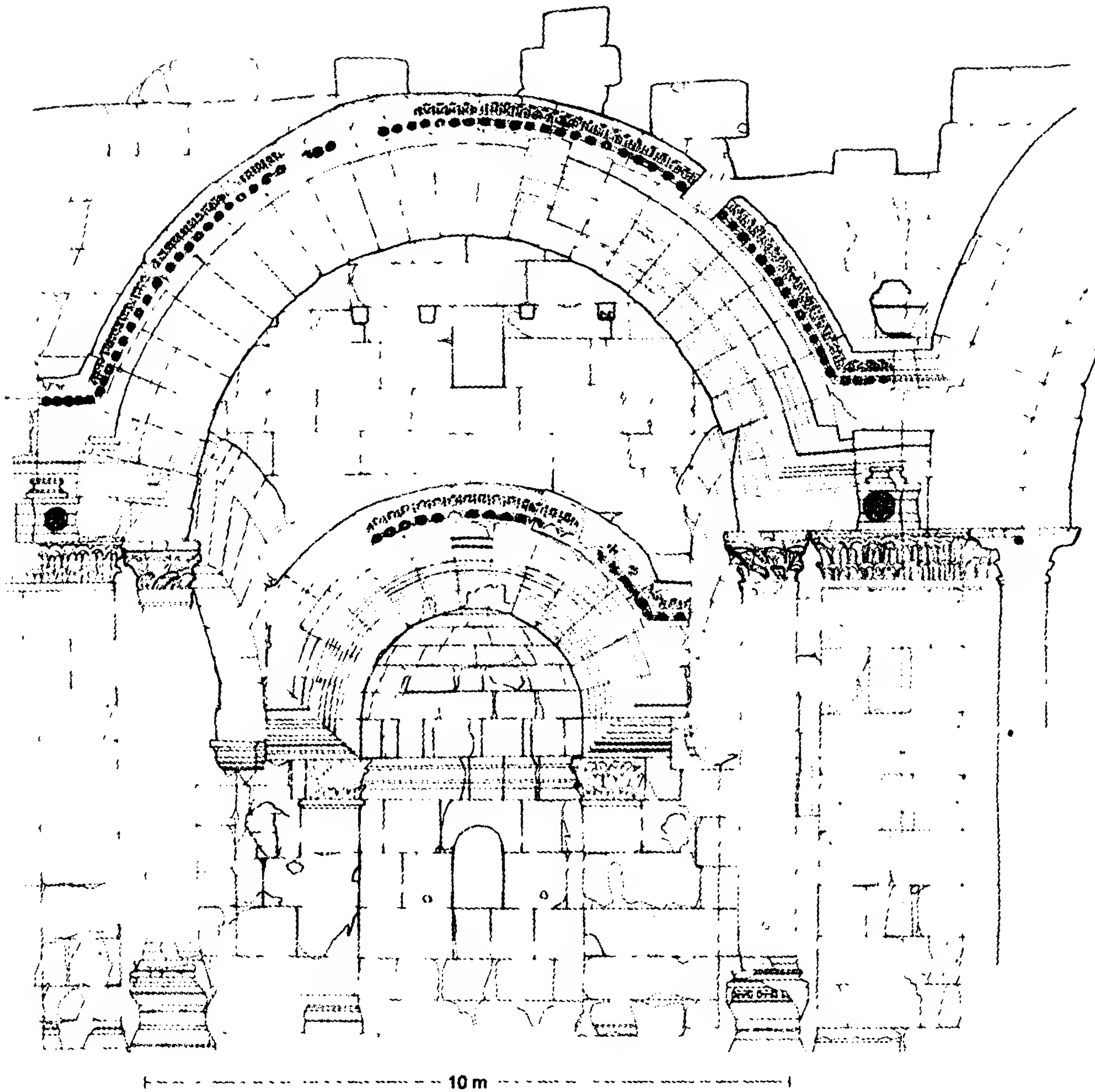


Fig. 16 – Élévation intérieure de l'absidiole NW, échelle de 1/200.

moins, les demi-fermes de noue, souligner le pli des murs des bas-côtés et cadrer les retours horizontaux des moulures des archivoltes (fig. 16).

La chapelle d'angle SW a malheureusement été remaniée en 1962, notamment dans les angles avec les basiliques. Il semble, à l'examen de l'assise inférieure encore en place, que l'arc diaphragme ait eu, côté extérieur, un montant partant du niveau du sol. On pourrait alors penser que l'insertion de l'arc avait déjà été prévue au début de la construction de ce mur (fig. 17). Comme son homologue du NW, elle était basse. Elle a été dotée à l'extérieur, de part et d'autre de sa fenêtre unique, d'un décor de colonnes sur piédestal[25] qui, avec les deux pilastres et cinq consoles, annonce le décor extérieur des chapelles NE et SE.

Les absidioles NE et SE sont plus élevées que les bas-côtés. Le volume trapézoïdal qui surmonte les arcs diaphragmes a été conçu globalement et non plus comme une surélévation postérieure. Au NE, l'oculus central[26] qui occupe pleinement le pan de mur sur l'arc de tête rappelle celui de l'arc triomphal[27]. Ces deux absidioles ont été traitées avec monumentalité à l'intérieur comme à l'extérieur où le développement des ordres plaqués, partiellement initialisé au SW pour border la

25. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), p. 276 et fig. 19 à 21.

26. J.-P. Sodini et J.-L. Biscop, Travaux récents au sanctuaire syrien de Saint Syméon le Stylite, *CRAI* avril-juin 1983, fig. 34, p. 367.

27. Sodini, Biscop, Blanc et Orssaud, Qal'at Sem'an (cité n. 13), p. 360.

fenêtre unique, a trouvé, autour des trois fenêtres, une forme systématiquement alternée console/imposte pour porter une architrave circulaire moulurée mais pas (encore) des blocs à conque (fig. 18 et 19).

Le volume initial du martyrium était simple et très fortement inspiré du système basilical des églises : octogone central, nefs centrales et réseau de bas-côtés. La modification intervenue en cours de chantier pour répondre, imparfaitement, à un souci de stabilité a introduit un niveau supplémentaire dans la cascade de toitures qui prenait naissance au centre de la composition et a rompu la continuité des bas-côtés[28].

Les basiliques

La symétrie entre les bras de la croix a été d'emblée affirmée par des similitudes morphologiques simples : dimensions, en plan et en élévation, des nefs et des bas-côtés, toitures à croupe contrastant avec celles des basiliques axiales, couvertes en bâtières fermées par des pignons à oculus monumentaux[29]. La pratique du site et le cheminement organisé des pèlerins en provenance du passage double et du baptistère ont vite donné à la branche S un rôle prépondérant consacré par les quatre portes S, d'abord, puis par l'adjonction du porche triple. Différence surprenante à l'intérieur, les basiliques N et S n'ont pas le même nombre de colonnes : cinq paires pour la première et six pour l'autre. Elles partagent cependant des anomalies en plan. Le mur E de la basilique N est percé de deux portes (une correspondant à la cinquième travée et l'autre à cheval entre la seconde et la troisième travée) et un arc ouvrant sur le tombeau situé en face de la quatrième. Vers le milieu du mur W, deux assises de montant droit moulurées verticalement indiquent qu'une porte devait ouvrir sur la troisième travée (fig. 20). Un changement du projet a fait abandonner cette ouverture tandis qu'une autre, 2,15 m plus au N, se situe légèrement à cheval sur les deuxième et troisième travées, comme sa jumelle orientale. Il semble donc que la modification ait été motivée par le souci de symétrie entre les deux murs latéraux et que le projet initial prévoyait trois ouvertures par mur aux première, troisième et cinquième travées. C'est ce que l'on trouve, avec plus de régularité, dans la basilique S au niveau des seconde, quatrième et sixième travées. Mais, ici aussi, un changement en cours de chantier a abouti à la condamnation des portes médianes qui n'ont jamais été achevées. Elles ont bien toutes deux été montées, avec chambranle complet, et coiffées d'une plate-bande appareillée finie (tableau, embrasure intérieure et trous de pivot supérieur), mais les montants n'ont pas été recreusés derrière le tableau (fig. 21). Côté W, l'ouverture a dû être bouchée par un remplissage sans doute démonté lors des travaux de mise en valeur. Côté E, une

28. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), fig. 102, p. 328. Le plan de toitures correspond à l'état réalisé. Les nefs centrales W et E sont erronées : elles n'avaient pas de croupe.

29. Sodini, Biscop, Blanc et Orssaud, Qal'at Sem'an (cité n. 13), p. 360 et fig. 5, p. 361 : l'oculus flanqué de ses deux fenêtres occupait un fronton et non pas un pan de mur rectangulaire. La présence de quatre blocs d'angle de corniche parmi les éboulis W avait suggéré à tort l'hypothèse d'une croupe au sommet de la nef centrale W. Deux d'entre eux proviennent en fait de la façade occidentale avancée du *kastron*.



Fig. 19 – Absidiole SE, entablement de l'ordre extérieur.



Fig. 18 – Absidiole NE, entablement de l'ordre extérieur.

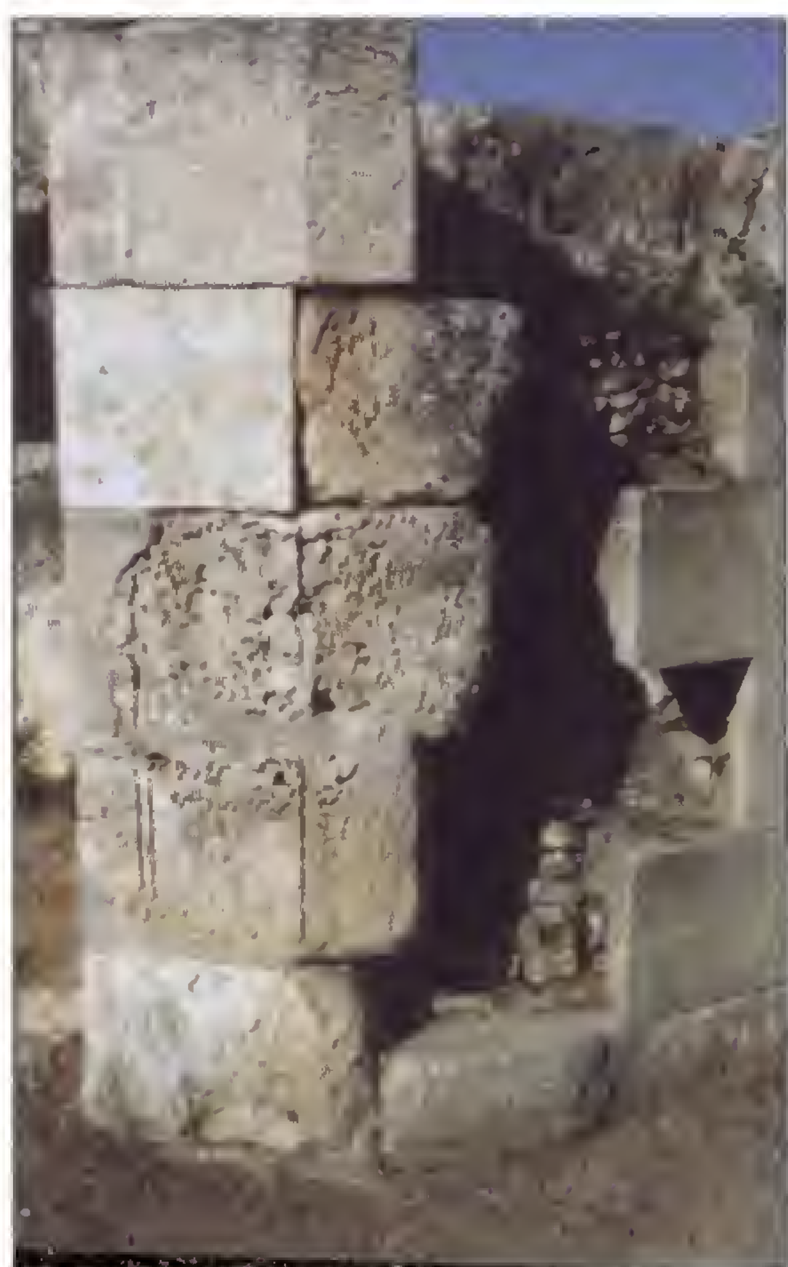


Fig. 17 – Chapelle d'angle SW, base du montant SW.



Fig. 21 – Plate-bande appareillée de l'ouverture centrale inachevée du mur E de la basilique S.

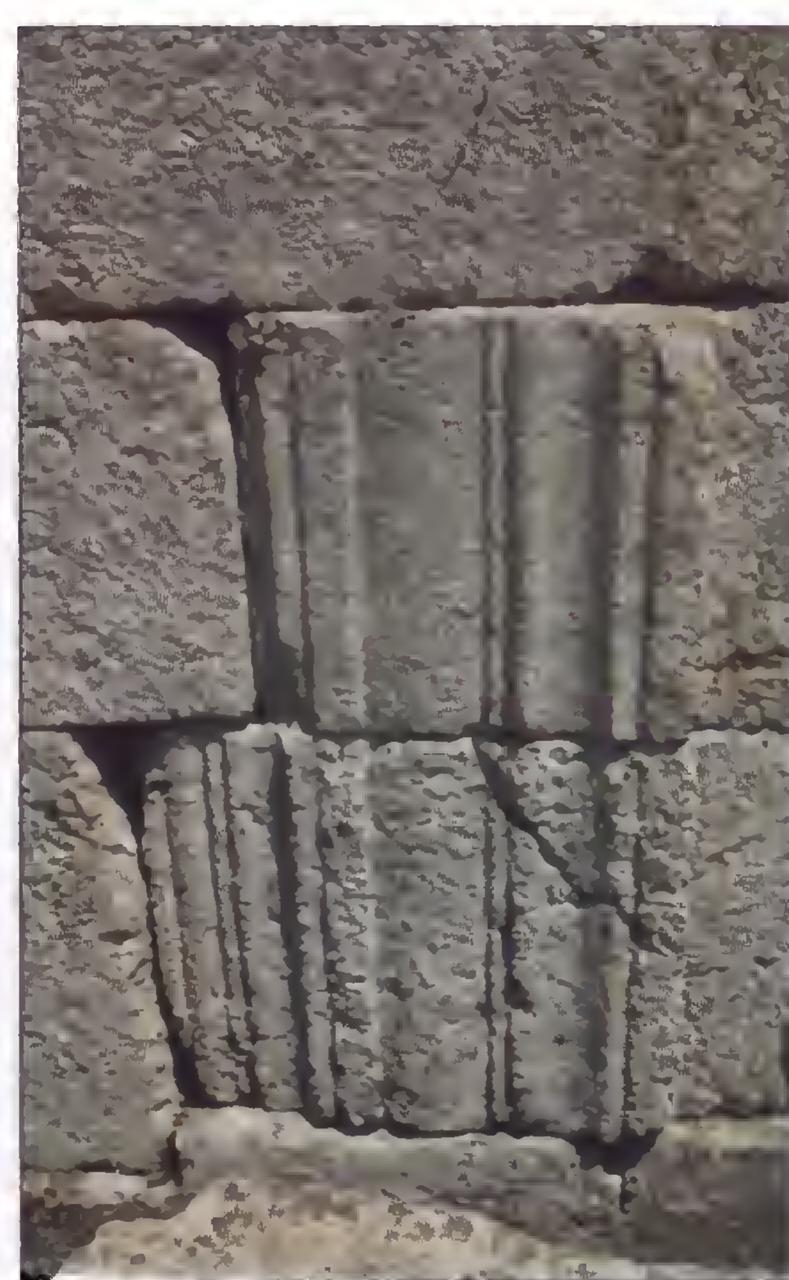


Fig. 20 – Les deux assises inférieures du montant droit de la porte non réalisée dans le mur W de la basilique N.



Fig. 22 – Bloc inférieur de trumeau de fenêtre à bandeaux extérieurs de moulures séparés.



Fig. 23 – Bloc inférieur de trumeau de fenêtre à bandeaux extérieurs de moulures communs.

chapelle de faible profondeur (1,54 m) donne la réplique au tombeau de la basilique N. On peut se demander si le plan S à six colonnes ne correspond pas au modèle de base puisqu'il permettait de rythmer, théoriquement du moins, les trois portes avec les entrecolonnements (sept). Il semble en tout cas que, pour l'une et l'autre basilique, il n'y avait pas de rapport de composition entre la structure intérieure et les façades extérieures qui avaient, elles, un décor fortement rythmé.

Les murs latéraux, du moins ce qu'il en reste, des bas-côtés des basiliques W et N font appel à un vocabulaire décoratif identique : bases, appui des fenêtres, moulure cernant les ouvertures, corniche. De plus, les éléments effondrés des nefs (blocs d'arcades avec décor et système d'appui de demi-fermes[30], de corniche extérieure, d'appui de claire-voie, de trumeau, d'arc de fenêtre avec décor et système de colonnettes d'appui de ferme et enfin de corniche sommitale) sont identiques. Le décor pour les deux bâtiments présente une grande unité. Le système d'appui de ferme, par exemple, est simple : les consoles supports de colonnette sont traitées comme des tronçons de corniche ; les flancs sont plats et le profil se réduit à une doucine simple ; la base de colonne qui la surmonte est tout juste épannelée en tronc de cône. La cohérence et la similarité du décor invitent à penser que ces deux parties du martyrium ont été non seulement conçues mais aussi réalisées en même temps.

Sur la façade W de la basilique N, les fenêtres et les trumeaux ont une largeur moyenne de 1,092 m, variant entre 1,07 m et 1,14 m, qui correspond, pour les parties pleines, au double passage de la moulure faisant retour en équerre au niveau du bloc inférieur (fig. 25). Les blocs inférieurs de montant de fenêtre, qui encadrent le linteau des portes (faux-trumeaux) et présentent, eux, un retournement circulaire de moulure, ont la même largeur. Cette mesure constitue un module (M* = 1,092 m) égal au 1/24 de la longueur totale de la façade (26,22 m) et règle, avec de très faibles écarts, l'ensemble de la composition en largeur comme en hauteur. L'appui des fenêtres se situe à une hauteur de 3M* et la corniche (arête supérieure de la doucine) à 7M*. Toutes les ouvertures s'inscrivent dans la trame carrée construite à partir de ce module : les deux portes et leur encadrement (3M* de large, 4M* de haut), les sept fenêtres (2M* de haut) et les arcs de décharge des portes, plus larges que les fenêtres et dont le cintre circonscrit un carré. On s'attendrait à ce que la trame, sur laquelle s'appuie de façon aussi rigide le dessin d'élévation, coïncide avec les extrémités du mur. Or elle est décalée de 0,40 m vers le S donnant aux deux bouts des portions de module dont la somme donne bien une unité. Ce décalage correspond à la distance qui sépare le cadre extérieur des deux blocs inférieurs de montants S de la porte médiane esquissée au bas de la façade. Autrement dit, si l'on glissait la trame de 0,40 m vers le N elle coïnciderait précisément aussi bien avec la façade d'un bout à l'autre qu'avec ce fragment d'ouverture. Il y a donc fort à parier que nous sommes en présence des restes de l'ébauche d'une façade à trois portes dessinée à partir de la même grille, puis abandonnée au profit du système actuel moyennant un léger glissement. Le mur E présente symétriquement le même rythme. Dans la partie

30. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), description des colonnes d'appui de fermes. Restauration fidèle de ces systèmes à consoles et colonnettes dans Butler, PAES II B (cité n. 5), pl. XXIV, coupe transversale et longitudinale.

centrale, les trumeaux séparant les portes des fenêtres sont plus étroits (0,90 m au S ; 0,93 m au N) à cause du dimensionnement du tombeau (3 + 1/4M*). Sur les deux façades W et E, la modénature est très serrée et ne permet aucune variation. La taille des blocs, trumeaux, faux-trumeaux, linteaux de portes, était tributaire du motif géométrique. Les irrégularités de mise en œuvre ont été compensées par la façon de traiter le retournement du bandeau extérieur de la moulure qui, dans les situations étroites, a été réduit à un seul élément (fig. 22 et 23).

Large de 24,98 m, la face N de la basilique N était à peine plus courte que les façades latérales (fig. 26). La partition en trois nefs est traduite en partie basse de la façade par un exhaussement d'une assise de la moulure d'appui de fenêtres comme pour monumentaliser le dispositif de la porte centrale par rapport aux portes latérales. Les baïonnettes que forme l'assise d'appui, théoriquement à l'aplomb extérieur des claires-voies, sont décalées d'une douzaine de centimètres vers l'intérieur. L'ensemble de la façade mesure 23 modules (M*) de largeur. La présence d'une seule baie sur la largeur des bas-côtés a donné plus d'aisance à la conception qui a pu s'affranchir d'un rythme par modules entiers.

Il y a un lien géométrique entre le décor et l'architectonique des baies. Les portes du mur W sont couvertes par des linteaux surmontés d'une corniche (3M* de long ; 1M* de haut en tout). Exception faite des claveaux des arcs des fenêtres, la stéréotomie orthogonale des parpaings et des linteaux s'accorde à la trame régulière qui règle le décor et les percements de la façade W (fig. 27). La modénature de la façade E respecte le même principe décoratif, le même module et le même rythme qu'à l'W mais il s'écarte de la trame au niveau du tombeau qui imposait des contraintes de plan et d'élévation. Les portes des murs E et N sont couvertes par des plates-bandes appareillées, système plus élaboré faisant appel à une stéréotomie oblique qui réapparaît dans le Massif calcaire à Saint-Syméon[31]. Ces structures clavées à trois éléments sur la hauteur de deux assises remplacent les linteaux et contiennent la partie horizontale du chambranle et sa corniche. Comme pour les fenêtres voisines, l'exécution est plutôt maladroite. L'alignement horizontal des éléments moulurés, de la porte N en particulier, n'a pas été assuré ; les tremblements de terre ne sont que partiellement responsables du désordre (fig. 24). Le décor de la façade N révèle en revanche une parfaite maîtrise du dessin et de la taille de la pierre. La plate-bande contre sommiers en double assise y est déclinée sous trois formes : trois claveaux à l'E, trois claveaux à crossettes latérales à l'W et cinq claveaux à crossettes au centre. Les lits en coupe convergent parfaitement vers le milieu du seuil (fig. 28). La façade N qui était plus de deux fois plus haute que les murs latéraux a été confiée à une équipe très qualifiée. L'équipe chargée des bas-côtés, moins expérimentée et moins familière de l'architrave, a commencé par le mur W en progressant du S vers le N. On a remarqué à l'angle NW du bâtiment un décalage de 0,07 m de hauteur entre les deux tronçons d'assise d'appui des fenêtres juste à l'E du pilastre d'angle (fig. 2). Il marque le raccord du travail de l'équipe du pignon avec celui de l'équipe des bas-côtés, raté à cause d'un défaut d'horizontalité. Elle est passée à l'E en commençant le travail à partir du pan N déjà réalisé au moins jusqu'au niveau des fenêtres. On peut se

31. Biscop, Deir Déhès (cité n. 22), p. 27 et pl. 70.

demander si l'équipe des bas-côtés n'a pas été tentée, en progressant vers le S, de relever le défi de la plate-bande, avec un résultat mitigé pour la porte N, plus d'assurance pour la porte S...

Le pan de mur N de la basilique W conservé autour de la porte E (largeur : 3M*) présente une grande similitude avec les murs de la basilique N (fig. 29). Il ne reste pas assez d'éléments en place pour pouvoir faire des rapprochements métriques systématiques. Les triples fenêtres ont dû céder la place à des doubles faute de place. La façade W avait la même largeur que la basilique N, mais l'élévation était différente puisqu'il y avait au rez-de-chaussée de la nef centrale une baie quadruple. Les portes latérales en revanche étaient couvertes par des plates-bandes appareillées à



Fig. 24 – Plate-bande appareillée de la porte S du mur E de la basilique N.

trois claveaux sur la hauteur de deux assises. Pour des raisons climatiques, sans doute, et comme on a vu au sujet des portes médianes de la basilique S, elles n'ont jamais été terminées : l'embrasure sur les montants N encore en place des deux ouvertures n'a pas été recreusée et on doit supposer qu'aussitôt montées elles ont été condamnées. Les basiliques N et W ont vraisemblablement été construites en même temps et selon une répartition des tâches analogue.

La similitude des façades E et W de la basilique S au niveau des portes ne se retrouve pas à la hauteur des fenêtres. À l'W, les pans de mur qui séparent les portes sont percés de deux fenêtres et ceux d'extrémité d'une seule, tandis qu'à l'E il n'y a qu'une fenêtre par pan de mur (fig. 30 et 31). Il y a bien à l'E comme à l'W des mesures récurrentes (plusieurs fenêtres et trumeaux ont une largeur de 1,28 m), mais on ne trouve pas de relation aussi stricte qu'au N entre les pleins et les vides. À l'W, la moulure qui cerne les fenêtres n'entoure pas l'encadrement des portes mais vient buter contre le chambranle, parfois de manière étriquée faute d'espace. À l'E, le nombre réduit des fenêtres permet un étalement confortable des retours horizontaux de moulure. On trouve même à la place de la simple butée contre le chambranle, au N de la fenêtre N et au S de la fenêtre médiane S, la formule de l'enroulement de la moulure sur elle-même, inspirée des archivoltes arrières des grands arcs N, W et S de l'octogone et destinée à faire fortune sur les églises du VIe siècle de la région (fig. 11). Si, comme au N, on met en parallèle dans cette basilique l'évolution de la construction avec le degré de complexité du couvrement des baies, on constate une

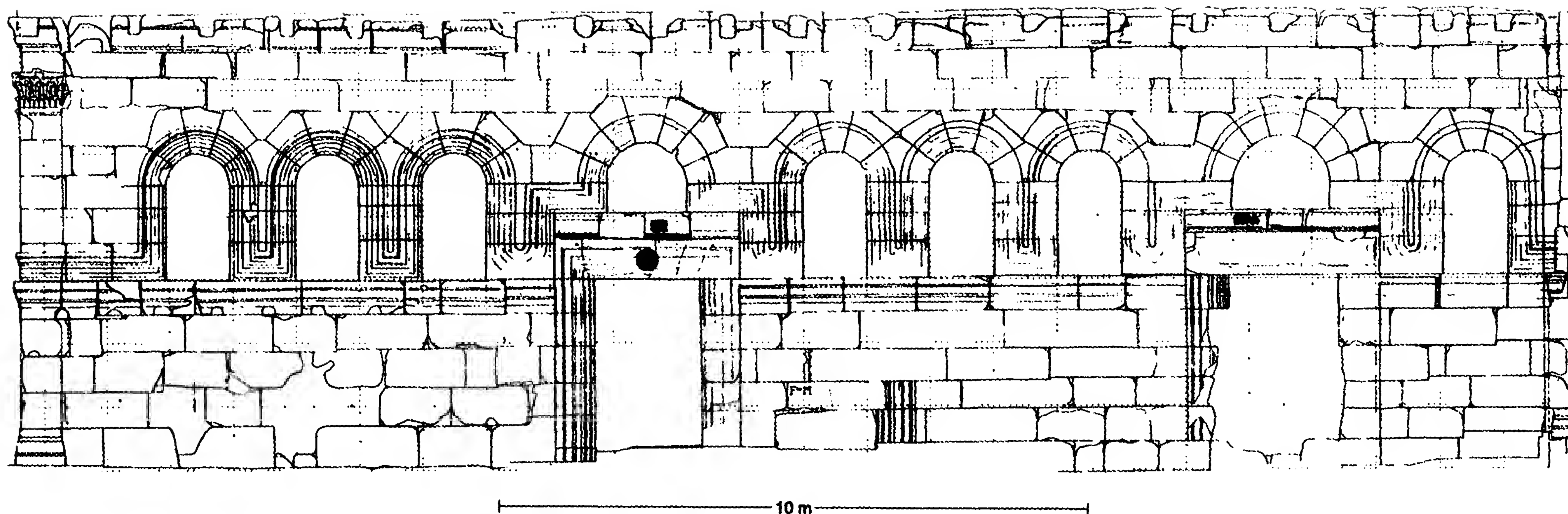


Fig. 25 – Façade W de la basilique N et quadrillage de 1.092 m, échelle de 1/200.

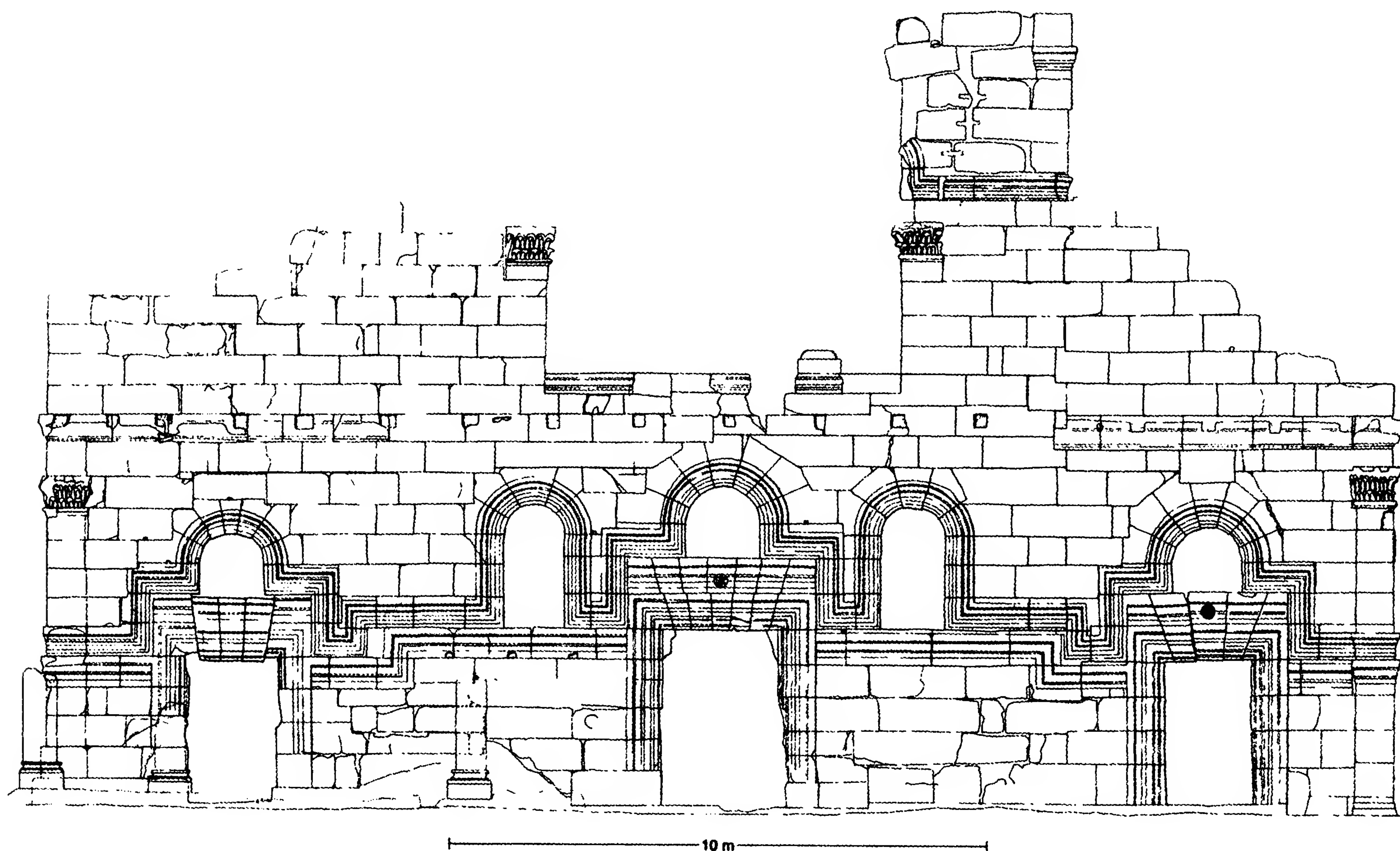


Fig. 26 – Façade N de la basilique N, échelle de 1/200.

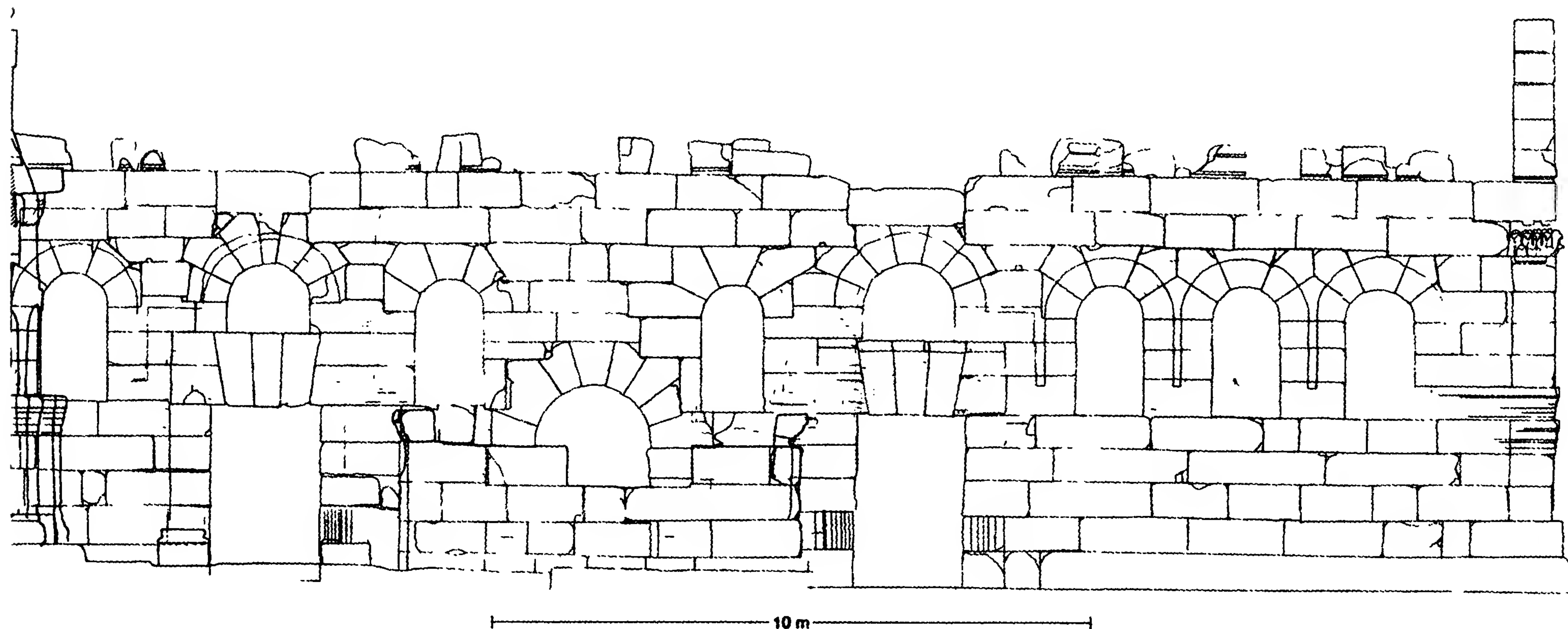


Fig. 27 – Façade E de la basilique N, échelle de 1/200.

progression du chantier d'W en E et du S vers le N. La porte S et la porte médiane du mur W étaient couvertes par un linteau, la porte N ainsi que la porte S du mur E par une fausse plate-bande[32], enfin les deux portes médianes et N du mur E étaient couvertes par une plate-bande appareillée à crossettes à trois claveaux.

La façade S de la basilique S est quasi complète[33]. Les bas-côtés se terminent par des demi-pignons coiffés de corniches rampantes et la nef par une croupe, donnant à la façade un couronnement horizontal fortement souligné par la double assise de corniche. Le décor extérieur de l'étage de claire-voie combine une mouluration continue, qui cerne les fenêtres comme à l'W et au N, à une réplique partielle du décor intérieur : console, colonnette, imposte, tous les deux trumeaux. Ce décor se propageait le long des claires-voies W et E comme l'attestent les quelques blocs conservés (X082, bloc d'assise inférieur de corniche sommitale à impostes intérieure et extérieure) et rappelait un peu le traitement extérieur des absidioles d'angle NE et SE et de l'abside principale. La moulure de cerne a un profil très voisin de celui qui serpente à l'W et au N. Elle ne diffère que par l'absence d'une baguette au pied de la doucine. Les consoles supports de colonnettes intérieures et extérieures sont profilées en cul-de-lampe. Le système intérieur est appliqué à l'extérieur sans signification architectonique et la transposition baroque de ce décor dépourvu de fonction permet de penser que la basilique S est postérieure aux basiliques W et N.



Fig. 28 – Plate-bande appareillée de la porte W du mur N de la basilique N.



Fig. 29 – Pan de mur N de la basilique W (cliché A. Carrier).

32. Dans ce cas le bloc central n'est pas vraiment clavé en compression, mais suspendu entre deux blocs (faux sommiers) placés en porte à faux.

33. J.-P. Sodini, Qal'at Sem'an : le choc des photos et le poids de l'histoire, *Le voyage archéologique en Syrie et au Liban de Michel Jullien et Paul Soulerin en 1888*, éd. L. Nordiguian, Presses de l'Université Saint-Joseph, Paris 2004, p. 99 et couverture.

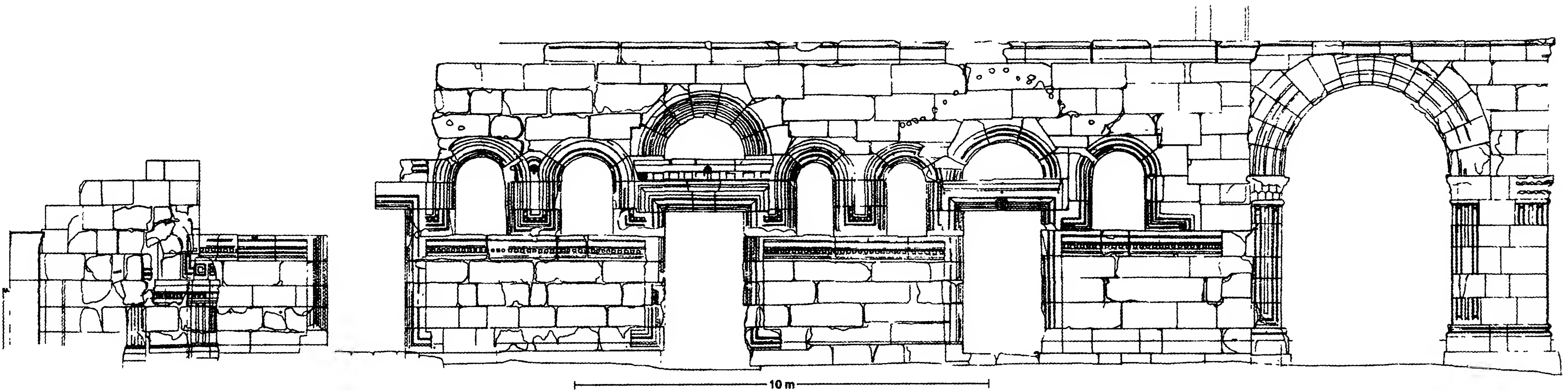


Fig. 30 – Façade W de la basilique S, échelle de 1/200.

10 m

Fig. 31 – Façade E de la basilique S, échelle de 1/200.

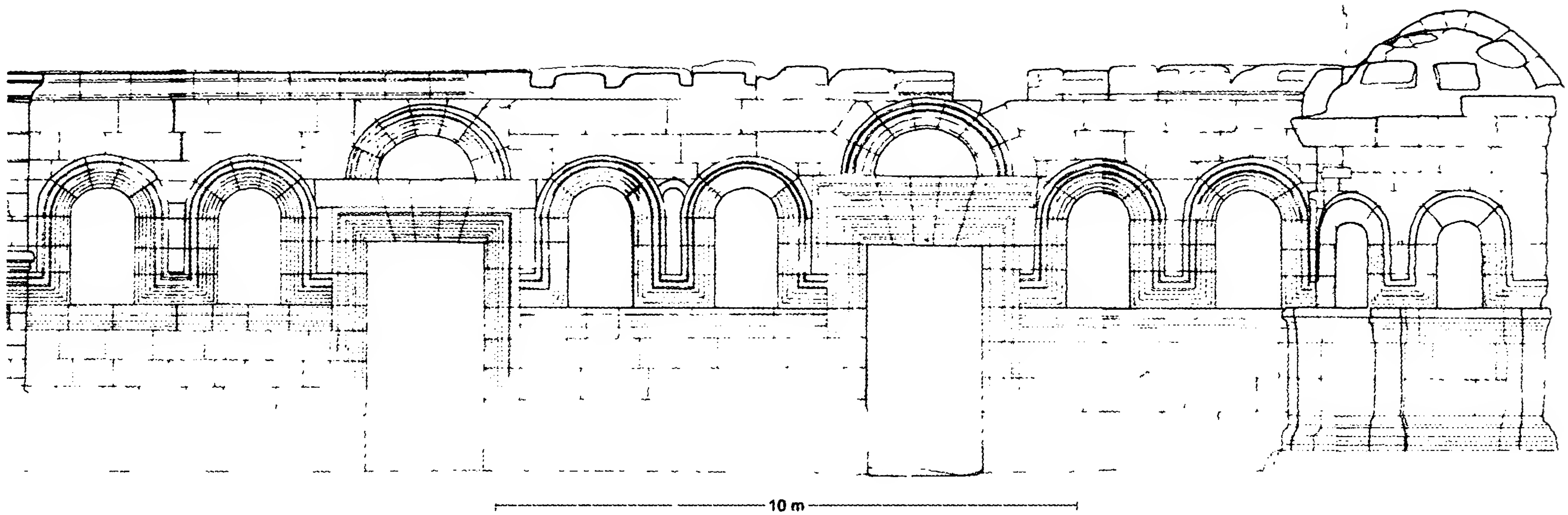


Fig. 32 – Façade N de la basilique E, échelle de 1/200.

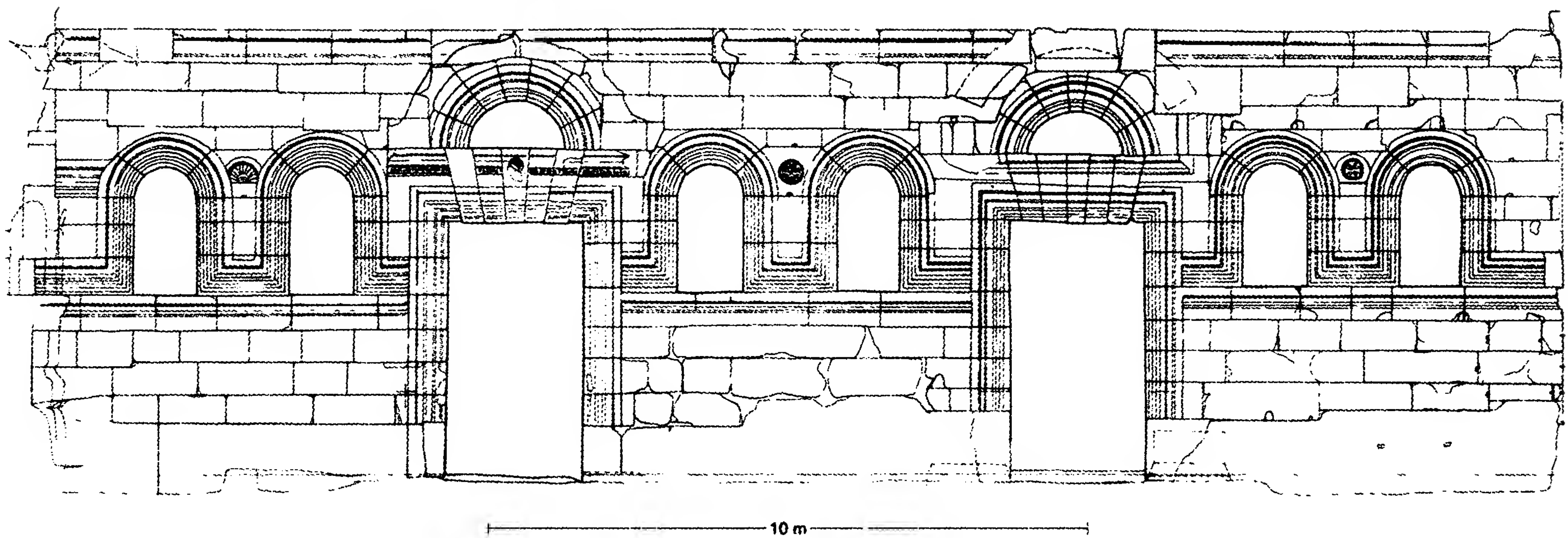


Fig. 33 – Façade S de la basilique E, échelle de 1/200.

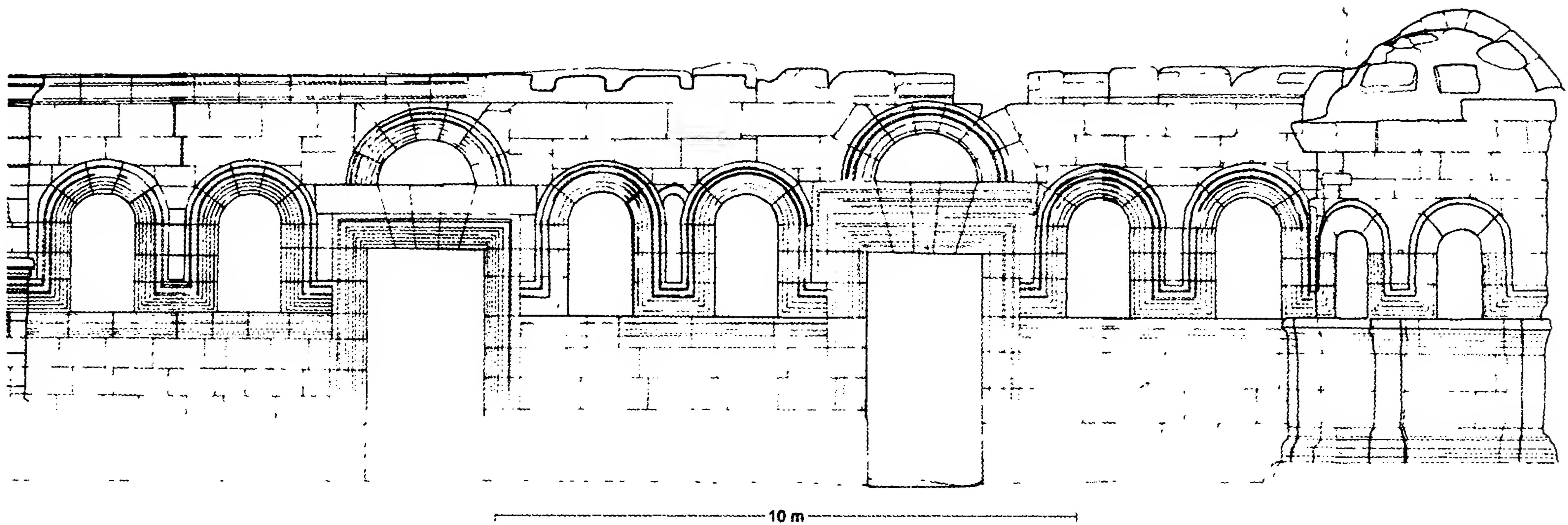


Fig. 32 – Façade N de la basilique E, échelle de 1/200.

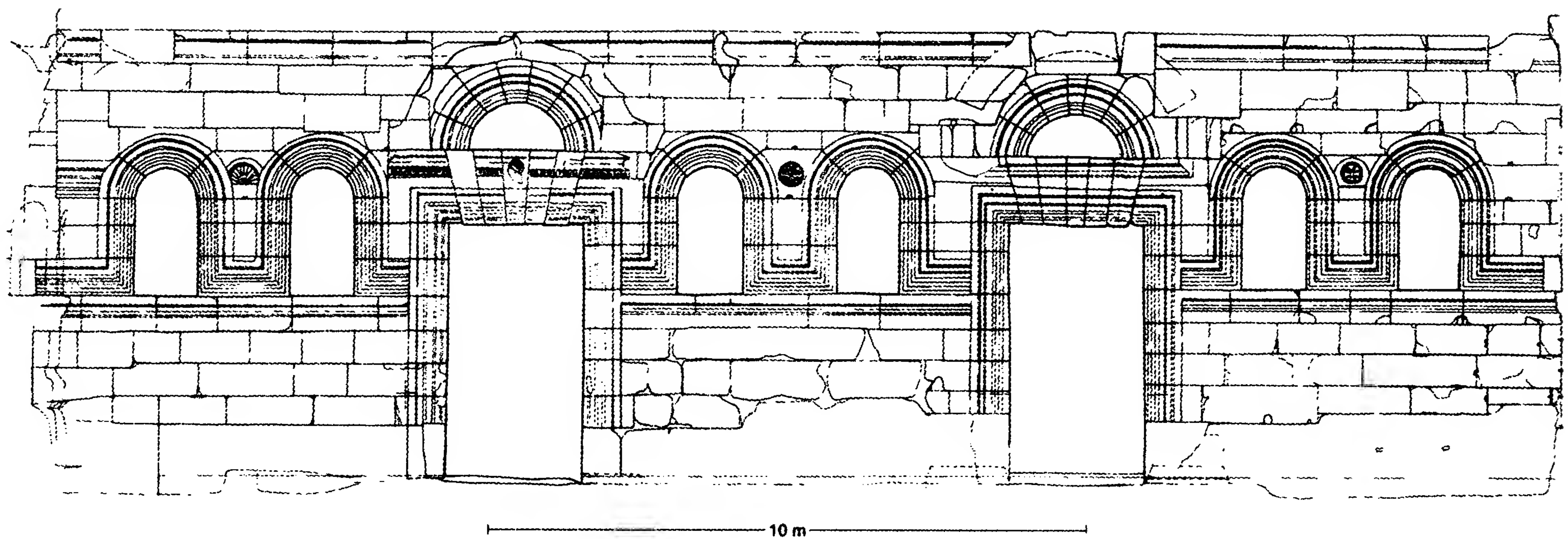


Fig. 33 – Façade S de la basilique E, échelle de 1/200.

Le module M* des façades latérales de la basilique N réapparaît dans la composition des murs de la basilique E (fig. 32 et 33). Façade N, les fenêtres (largeur : M*) et les cadres de portes (largeur : 3M*) ont des largeurs modulaires mais celles des trumeaux ont été modifiées (3/4M* pour les faux-trumeaux contre les portes, M* + 1/4 pour les trumeaux). Entre deux fenêtres voisines, il est passé de M* à M* + 1/4, et entre les portes et les fenêtres il est passé de M* à 3/4M*. Ce glissement a été permis par la simplification du motif mouluré qui cerne les fenêtres et non plus les portes, comme aux basiliques W et N, mais bute contre le chambranle. Les portes ont été monumentalisées par un surdimensionnement en élévation et l'utilisation de la plate-bande appareillée à trois claveaux sur la hauteur de deux assises, cadre mouluré et corniche. Cette façade est symétrique et régulière : deux fenêtres, une porte, deux fenêtres, une porte, deux fenêtres. Les paires de fenêtres, légèrement plus espacées, sont reliées d'archivolte à archivolte par un motif en coquille. La partie orientale de ce mur, reconstruite dans les années 60, ne peut malheureusement plus faire l'objet de vérifications métriques.

Le mur S respectait la même régularité et la même symétrie. Les deux portes sont légèrement plus larges (3M* + 1/4) et sur-monumentalisées par l'usage d'une plate-bande appareillée à cinq claveaux. Les assises inférieures du mur sont régulièrement appareillées jusqu'au niveau de l'appui des fenêtres. Pour les assises supérieures la construction a pris de l'avance côté E au niveau de l'annexe S incluse. Joint incertain et raccords en sous-œuvre montrent que l'étage des fenêtres a été monté avec un temps de retard par rapport au sous-ensemble du chevet.

Le décor extérieur de l'abside centrale[34] reprend dans sa composition générale celui des absidioles NE et SE avec l'alternance colonnes / consoles (correspondant aux pleins et aux vides) et l'entablement à deux assises. Il s'inspire, au niveau de l'architrave de couronnement, de la corniche intermédiaire des grands arcs de l'octogone avec les blocs échancrés en quart de sphère, dont la concavité complète le cul-de-lampe des consoles ou des impostes et accentue simultanément l'effet d'encorbellement (fig. 34). Mais alors que, dans le tambour, ordres à impostes et consoles se trouvent, compte tenu de la largeur des arcs, dans le rapport de un pour six, ils retrouvent autour de la grande abside le rythme binaire des absidioles. Cette combinaison syncrétique constitue la forme finale d'une recherche ornementale qui accompagne la progression du chantier de l'W vers l'E et servira ensuite de modèle pour plusieurs édifices majeurs de la région : Basufan[35], Turmanin[36], Qalb Lozé[37], Banqusa[38], Arshin[39] et Kimar[40]. À l'intérieur, l'arc triomphal de la grande abside[41],

34. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), p. 269 et fig. 3, p. 270.
35. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), p. 282.
36. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), p. 287.
37. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), p. 291.
38. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), p. 304.
39. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), p. 309.
40. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), p. 312.
41. Sodini et Biscop, Chevets à colonnes (cité n. 24), p. 273 et fig. 10, p. 274.

situé juste au-dessous du pignon, a reçu un décor particulièrement riche. L'archivolte y est traitée avec un jeu d'arceaux intercalés entre les denticules et la frise, et se présente comme une version miniaturisée et cintrée de l'assise triple de l'octogone. L'emploi d'un système décoratif aussi directement inspiré et interprété de celui du tambour confirme la chronologie relative qui situe le chevet en fin de chantier.

Les claires-voies et colonnades des nefs ont été démontées, dès le Xe siècle pour certaines d'entre elles. Il ne reste que les montants d'extrémité, à l'extérieur de l'octogone et contre les murs de fond des basiliques. Leur mise en œuvre a été nécessairement confiée aux équipes les plus qualifiées. L'étude du catalogue des blocs à terre permettra d'en trouver les règles de composition.



Fig. 34 – Chevet de la basilique E, entablement de l'ordre extérieur.

Conclusion

Dans sa conception initiale, le martyrium avait un volume cruciforme très simple où le tambour octogonal central à toiture pyramidale était le seul composant particulier dans un assemblage d'éléments classiques de l'architecture religieuse : nefs, bas-côtés et absides. La géométrie d'appui du plan était épurée. Une douzaine de lignes en forme d'étoile ont suffi à caler le bâtiment. Les basiliques W et E devaient être alignées selon un axe perpendiculaire à celui des deux autres. L'élévation s'annonçait très aérienne. Seuls les frontispices auraient assuré la liaison entre les murs de l'enveloppe extérieure et les parties hautes. Le tambour ne devait être relié aux nefs qu'au niveau des claires-voies. Pour la réalisation du projet, l'architecte a remis aux maîtres maçons des dessins d'exécution tramés favorisant une certaine forme d'industrialisation de la taille de la pierre. Les basiliques occidentale et septentrionale ont été édifiées les premières après la mise à niveau du site à l'W. L'infrastructure occidentale a été réalisée en deux temps. La partie portant le martyrium proprement dit a été édifiée en début de chantier. La construction du mur d'enceinte, de la partie occidentale des contreforts, des terrasses extérieures et de l'arc médian soutenant le plancher de la nef centrale a été différée. Dans les quatre angles de la croix, les murs gouttereaux des bas-côtés devaient être reliés par un pan biais de même hauteur, percé d'une absidiole. Tandis que l'octogone avait atteint la

hauteur des arcs de colonnades des nefs, que le mur du bas-côté N de la basilique W était monté jusqu'au niveau de l'appui des fenêtres et que la mise sur cintre de l'arc de tête de l'absidiole NW était déjà engagée, il a été décidé d'insérer les quatre paires d'arcs diaphragmes pour surélever l'espace trapézoïdal et améliorer le contrebutement du tambour. L'absidiole SW, construite avec une ébauche d'ordre extérieur plaqué, a dû être modifiée en partie haute par la pénétration des arcs diaphragmes. Les absidioles NE et SE ont été ensuite bâties avec leur ordre extérieur plaqué complet sur une hauteur supérieure aux gouttereaux des bas-côtés. La basilique méridionale, tournée vers l'arrivée des pèlerins, et la basilique orientale ont été construites en dernier avec un décor architectural riche et abondant. Les formules expérimentées à l'W et au N y ont été à la fois généralisées et assouplies. La plate-bande appareillée a été progressivement préférée au linteau sur le martyrium comme sur l'ensemble des constructions du sanctuaire, depuis le grand bâtiment oriental du monastère jusqu'au propylée en passant par le baptistère et le bâtiment des tel'Aqibriniotes[42], où le système a été généralisé. Les ordres plaqués d'appui de ferme qui se comptaient en grand nombre au revers des trumeaux des claires-voies ont été transférés à l'extérieur, formule qui sera reprise dans les angles du petit tambour octogonal du baptistère.

De toutes les modifications subies par le bâtiment entre le début et la fin de sa réalisation, la plus sévère a certainement été l'inflexion de la basilique E. Elle niait de toute évidence le principe fondamental de la composition. On peut imaginer la contrariété de l'architecte contraint d'infliger à son plan cette distorsion ! Elle illustre le rapport parfois tendu qui existait entre le commanditaire d'un bâtiment et le maître d'œuvre. Le projet avait été lancé pour célébrer la mémoire de Syméon autour de la colonne qui continuait d'attirer la foule des pèlerins, et toute la composition était axée par rapport à la relique. On ignore quels furent les critères d'orientation choisis pour la basilique E qui aboutirent à cette déviation. Le procédé a probablement été d'orienter l'axe de l'abside sur le soleil levant un jour remarquable[43], mais dans les sources publiées on ne trouve guère de mention sur le choix de ce jour. La seule indication que je connaisse est donnée par un texte égyptien du XIIIe siècle[44] qui suggère que cette orientation se faisait par rapport à la position du soleil à l'approche du solstice d'été[45], mais le caractère tardif de ce texte et son origine non syrienne empêchent d'affirmer que ce fut bien là le procédé suivi à Qal'at Sem'an.

42. SODINI et BISCOP, Travaux (cité n. 8), p. 1687.

43. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens* (cité n. 7), p. 96, a abordé la question de l'orientation des églises syriennes mais ne donne pas d'information sur le principe et la méthode permettant de déterminer la direction du Levant.

44. *La perle précieuse traitant des sciences ecclésiastiques*, chap. 27, éd. et trad. J. PÉRIER, PO XVI, fasc. 4, p. 658-659.

45. Le 21 *bouneh* « parce que ce jour-là le soleil se lève juste à l'Orient », *loc. cit.*, p. 659.

DEIR SIM'ÂN, MONASTÈRE NORD-OUEST : PRÉSENTATION DE L'ÉGLISE

par Johanne Azpeitia

avec un appendice épigraphique par Alain Desreumaux

Summary: The late-fifth-century church of the NW monastery at Deir Sim'an displays the architectural innovations of the preceding decades and reflects the prosperity that this North-Syrian village owed to the numerous pilgrims. New Syriac inscriptions, rich in data, corroborate the dating proposed.

Le village de Deir Sim'ân se situe au nord de la Syrie, dans le gebel Sim'ân, en contrebas du site de Qal'at Sim'ân (fig. 1), où s'installera Syméon l'Ancien pour pratiquer son ascèse[1]. Le nom antique grec du village était Télanissos[2]. Le village existait déjà avant la construction du sanctuaire cruciforme de Saint-Syméon, et même avant la venue de Syméon sur le site, puisque les textes mentionnent Télanissos comme étant un bourg[3]. Les témoignages n'indiquent pas s'il existait déjà des structures organisées pour recevoir les visiteurs, mais ils nous montrent clairement que Syméon suscite un mouvement de pèlerinage dès le second quart du ve siècle, et peut-être légèrement avant : Deir Sim'ân a probablement connu une amorce de développement dès cette époque. Mais c'est après le décès du saint et le lancement d'un chantier de grande envergure pour la construction du martyrion que le développement du village a été le plus important, puisqu'il est en rapport direct avec l'essor du pèlerinage vers le sanctuaire de Saint-Syméon.

Le village comporte, dans sa périphérie, trois établissements religieux : l'un au nord-ouest, le second au sud-ouest, et le dernier au sud-est. Ces ensembles monastiques sont complétés par une église, sise dans la périphérie nord-est du village. Le monastère nord-ouest est un ensemble de sept édifices délimitant une cour inté-

1. À cet emplacement, après la mort du saint en 459, sera construit le martyrion cruciforme, Qal'at Sim'ân.

2. Dans les sources syriaques : Tellnešin.

3. Notamment dans l'ouvrage de P. Canivet, A. Leroy-Molinghen, *Théodoret de Cyr, Histoire des moines de Syrie*, I, Paris 1977, p. 171. Syméon arrive à Deir Sim'ân vers 412. Quand l'ascète arrive dans le bourg, en 412, il s'installe dans une petite construction qui semble en relation avec un établissement religieux modeste : celui-ci n'existe plus et aurait fait place au monastère nord-ouest.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 37-65.

rieure. Ce monastère possède un tombeau collectif accolé à l'église, deux bâtiments à portique, une tour[4], et deux bâtiments annexes : le principal édifice du monastère est l'église[5]. A proximité du monastère, à l'ouest, se trouve un monument tétrastyle et une colonne ayant probablement servi à un stylite[6].



Fig. 1 – Carte de Qal'at Sim'ân et Deir Sim'ân (TCHALENKO, *Villages antiques*, II, pl. CXXIV).

I. LE PLAN

Par ses dimensions, l'église est la construction la plus importante du monastère (fig. 2-3). Elle est orientée et de plan basilical (fig. 4)[7]. Son chevet, percé de trois fenêtres, est plat avec une abside inscrite dans un massif de pierres[8]. L'édifice possède en tout cinq accès : deux sur le côté sud, un sur la façade occidentale et enfin deux sur le côté nord[9]. L'intérieur de l'église est divisé en trois nefs par deux rangées de sept supports : cinq colonnes et deux piliers à chaque extrémité. De part et d'autre de l'abside sont disposées deux pièces annexes. La pièce au nord de l'abside communique directement avec cette dernière par une porte[10].

4. Ces deux édifices sont caractéristiques des monastères d'Antiochène.

5. Et, chronologiquement, sûrement le premier bâtiment construit.

6. Voir I. PEÑA, P. CASTELLANA, R. FERNANDEZ, *Les stylites syriens*, Milan 1975, p. 147-153.

7. H. C. BUTLER, *Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria in 1904-1905 and 1909. Architecture. Northern Syria,* Leyden 1920, avait déjà réalisé un plan juste dans l'ensemble, mais qui s'avère faux et incomplet dans le détail.

8. Cette formule, avec la solution d'un chevet plat, est la plus usitée dans les églises d'Antiochène.

9. Au IVe s., pour l'Antiochène, l'accès à l'église s'effectuait essentiellement par le côté sud du bâtiment. À partir du Ve et au VIe s., sous l'influence du type basilical, l'église est accessible non seulement par le sud, mais aussi par les côtés ouest et nord.

10. En règle générale, pour l'Antiochène, la pièce sise au nord de l'abside est considérée comme étant le diaconicon, et celle au sud comme étant le martyrion.



Fig. 2 – Deir Sim'ân, monastère nord-ouest. Vue aérienne (crédit Y. Guichard).

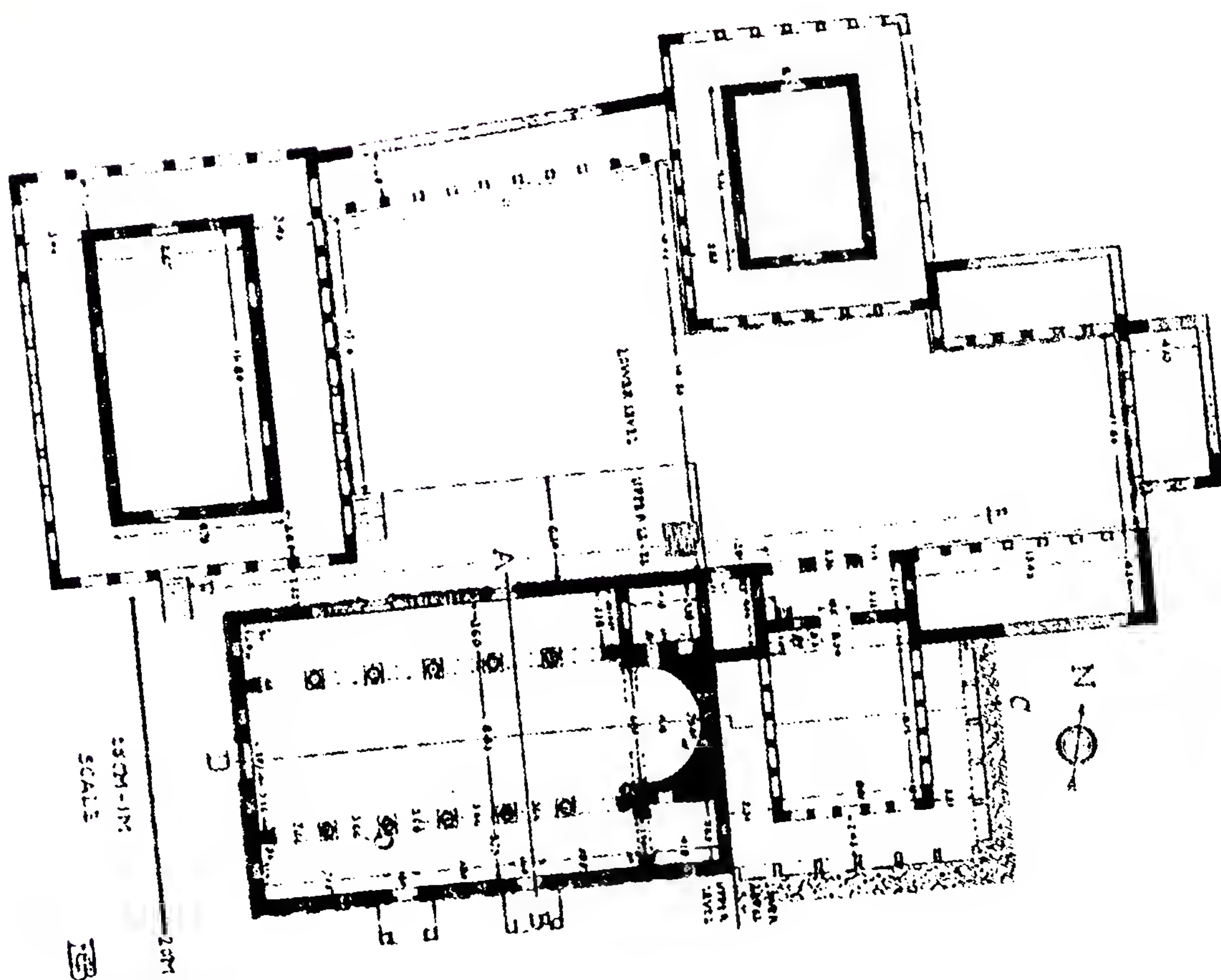


Fig. 3 – Monastère nord-ouest, plan (BUTLER, *Archaeological Expeditions to Syria*, II B, p. 271, ill. 286).

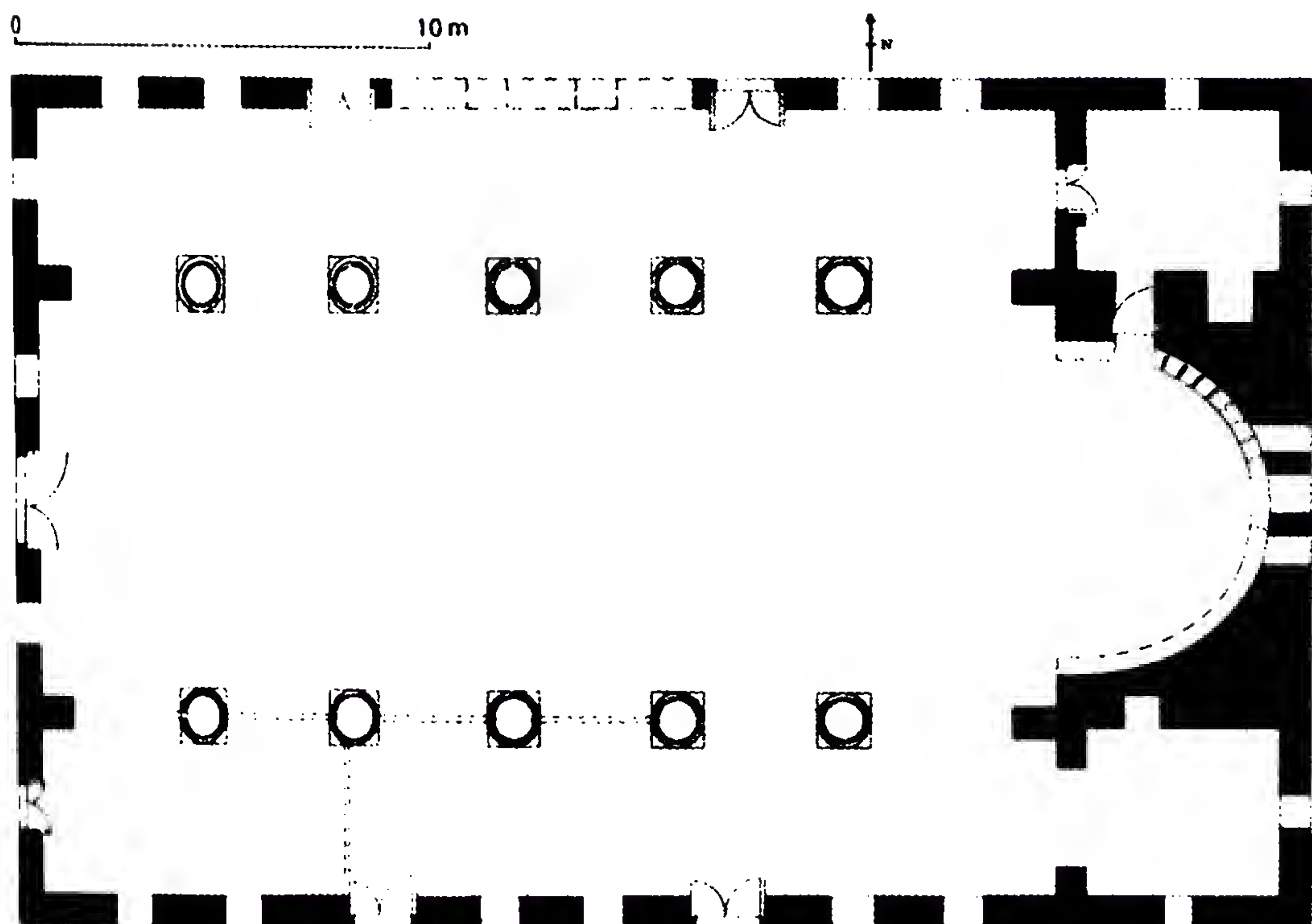


Fig. 4 – Monastère nord-ouest, plan de l'église (dessin J. Azpeitia).

II. L'ÉLÉVATION EXTÉRIEURE

La façade du bas-côté sud

L'édifice est entièrement construit en appareil orthogonal simple à joint vif. Un corps de moulures situé à mi-hauteur sépare la façade, ainsi que les autres murs, en deux registres. Cette corniche est interrompue ponctuellement par les deux accès[11], et sert d'appui aux sept fenêtres de la façade[12]. Ces ouvertures, à linteau échancré en plein-cintre, sont enveloppées de moulures qui se poursuivent sur toute la façade et relient entre eux les quatre murs de l'édifice[13]. Il n'y a pas de trace de portique sur cette façade, mais sont conservées les empreintes de deux auvents en bâtières[14]. Les accès, surmontés d'un arc de décharge[15], étaient masqués par des rideaux et comportaient un système de fermeture[16] installé dans l'épaisseur des ouvertures. Les rideaux sont fréquemment utilisés pour voiler les accès des églises, comme en témoignent les traces architecturales ou certains pavements de mosaïque (fig. 5). Devant la façade sud, un dallage est partiellement conservé dans la zone ouest : les dalles utilisées sont en calcaire, de dimensions variables[17].

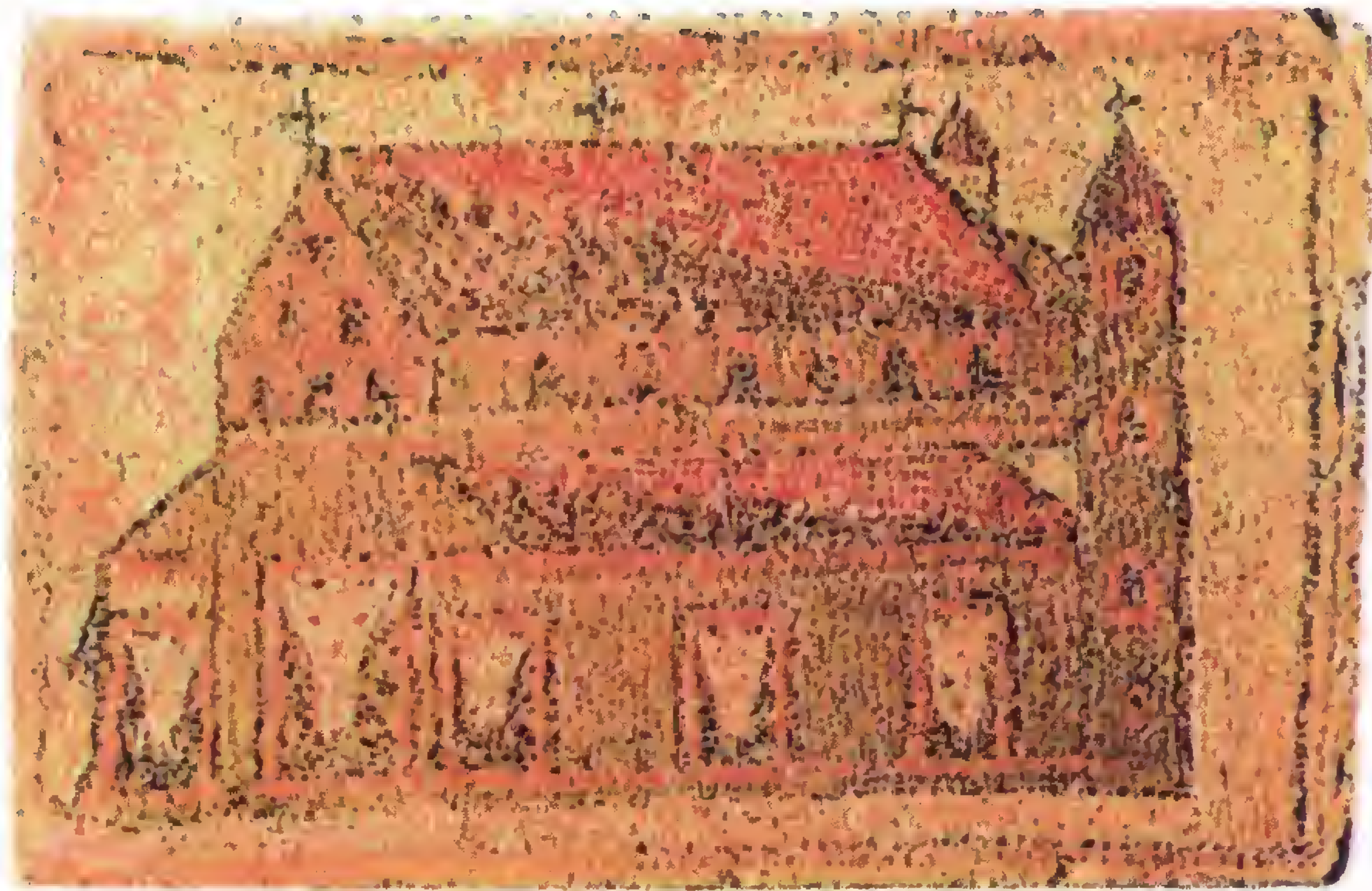


Fig. 5 – Représentation d'église (probablement syrienne).
Panneau conservé au musée du Louvre (sous le nº d'inv. MNE 613).

11. La double ouverture vers le sud reste l'une des exigences liturgiques fondamentales de l'Antiochène (hommes à l'est ; femmes à l'ouest).

12. Une de ces fenêtres éclaire la pièce annexe sud.

13. Ces moulures enveloppent également les portes. Ce parti ornemental se reproduit sur toutes les façades.

14. Un auvent au-dessus de chaque accès.

15. Les arcs de décharge des deux portes possédaient probablement un barreau vertical.

16. Ce dispositif se compose d'une porte à doubles battants de dimensions inégales et s'ouvrant vers l'intérieur de l'église.

17. Les dimensions d'une des dalles sont 1,34 m sur 1,03 m, pour une épaisseur de 27 cm.

La façade ouest

La façade est dotée d'une grande porte centrale et d'une porte beaucoup plus petite située sous la fenêtre proche de l'angle sud-ouest (fig. 6)[18]. Cette petite porte desservait le bas-côté sud. Au niveau de la plate-bande clavée de cette porte principale se trouve une dizaine de cavités plus ou moins carrées qui correspondent aux poutres disparues d'un portique abritant la façade sur toute sa longueur.

L'arc de décharge de la porte centrale servait d'appui à une baie triple, dont les arcs étaient supportés par deux colonnettes à chapiteaux corinthiens. Les extrémités nord et sud de la façade occidentale forment une « excroissance » rectangulaire au lieu de suivre le tracé oblique du toit en appentis et crée ainsi une sorte de mur bahut. Ce parti architectural, hérité de l'architecte Julianos[19], s'inspire de la façade nord du bras septentrional du sanctuaire cruciforme de Saint-Syméon : cette dernière possédait le même « mur-écran » et une baie triple au-dessus de la porte centrale. La baie triple était surmontée de plusieurs assises puis d'un fronton triangulaire reposant probablement sur une corniche moulurée et possédant des rampants moulurés. Le fronton comportait une ouverture (fig. 7)[20].



Fig. 6 – Deir Sim'ân, monastère nord-ouest, église façade occidentale.

18. Les deux accès présentent le même système de fermeture à doubles battants inégaux pivotant vers l'intérieur de l'église, sur le même principe que ceux des accès sud, ainsi qu'un rideau extérieur fixé sur le linteau.

19. L'architecte a utilisé la baie triple pour la façade occidentale de l'église éponyme à Brād (datée de 399). Cette baie triple en façade occidentale se retrouve notamment à la basilique ouest de Behyō (datée de 402), ainsi qu'à l'église du monastère de Deir Déhès (datée du premier quart du Ve siècle).

20. Soit une fenêtre cintrée, soit un oculus.



Fig. 7 – Qal'at Sim'ân, basilique nord, façade nord.

La façade nord

Dans son état originel, la façade comportait deux accès interrompant le corps de moulures principal, sur lequel s'appuyaient sept fenêtres disposées deux à deux entre les portes. Les angles sont encore conservés en élévation, tandis que la zone centrale est effondrée[21]. La porte ouest comporte une inscription syriaque gravée sur le linteau.

L'angle nord-ouest de l'église se trouve contre l'angle sud-est du portique du bâtiment conventuel nord-ouest. Un étroit passage[22] entre les deux bâtiments permet une circulation depuis la façade ouest de l'église vers la cour centrale. Au-dessus de ce passage devait exister une structure[23] reliant le bâtiment conventuel nord-ouest et le bas-côté nord de l'église. Cet aménagement permet un accès direct entre le bas-côté nord de l'église et le bâtiment conventuel nord-ouest[24]. La façade donne sur une terrasse comportant un escalier à double volée à son extrémité orientale. La présence de cet escalier nous indique que l'église a été construite sur le point le plus élevé du monastère, afin de mieux la mettre en valeur par rapport aux autres édifices de l'ensemble.

21. Toutefois, la zone centrale doit être conservée sur quelques assises mais elles sont enfouies sous les décombres de la colonnade nord et la claire-voie.

22. La largeur du passage mesure environ 2 m.

23. Plus tardive.

24. Il faut peut-être voir dans cet accès direct un usage liturgique particulier, réservé à certaines personnes.

Le chevet

Dans l'angle nord-est, le mur de chevet est conservé jusqu'à la corniche sommitale, et seulement juste au-dessus des fenêtres pour sa partie centrale (fig. 8). Il est percé de cinq fenêtres avec linteau échancré en plein-cintre. Trois d'entre elles sont groupées et éclairent l'abside. La fenêtre sud ouvre sur le martyrion et celle au nord éclaire le premier niveau du diaconicon. Les fenêtres du chevet sont toutes décorées de moulures enveloppantes qui les relient en formant des angles droits. Ces moulures, ainsi que les fenêtres, reposent sur le groupe de moulures déjà présent sur les autres façades. Le mur de chevet de l'église se prolonge en contrebas où il s'ouvre en arcosolia : en effet, ce mur constitue également le côté occidental du tombeau collectif du monastère, et la galerie supérieure du portique du tombeau s'appuie sur le chevet. Ce dernier a dû être construit postérieurement à l'église, comme en témoignent les moulurations du chevet dégradées et surtout le coup de sabre bien visible entre les façades nord de l'église et du tombeau.

III. L'ÉLÉVATION INTÉRIEURE

Les pavements de mosaïque

Le sol de la nef centrale comporte de nombreuses tesselles éparses, ainsi qu'un fragment de pavement retrouvé en place[25]. Elles sont assez grossières, en calcaire, de couleur blanche et mesurent en moyenne 1 centimètre de côté. Il s'agit sûrement des vestiges d'un pavement qui couvrait peut-être la nef centrale et le bas-côté sud[26].



Fig. 8 – Monastère nord-ouest, église, chevet.

25. Les tesselles ont été repérées dans la zone de la colonnade sud. Le pavement a été retrouvé en place contre la deuxième base, depuis l'ouest, de la colonnade sud.

26. Pour l'instant, il est impossible de préciser les zones à pavement de mosaïque dans l'église, ainsi que de déterminer la présence ou l'absence de décor dans les pavements.



Fig. 9 – Monastère nord-ouest, église : synthronon avec engravures.



Fig. 10 – Qal‘at Sim‘ân, basilique est : synthronon avec engravures.



Fig. 11 – Monastère nord-ouest, église : pilier de chancel.

Le sanctuaire

Le mur interne de l'abside conserve son cul-de-four sur trois assises, tandis que le mur externe est conservé sur une hauteur plus importante. Le cul-de-four est orné d'une corniche[27]. L'arc absidal était surhaussé et décoré de moulures[28]. L'abside est percée de trois fenêtres à linteau échancré en plein-cintre qui ouvrent sur le tombeau collectif. L'apport de lumière était donc nettement diminué, voire inexistant : cette lacune a dû être compensée par des éclairages artificiels.

Un synthronon a été découvert contre le mur d'abside (fig. 9). Il n'est pas visible partout, car l'abside est encombrée par un grand nombre de blocs effondrés, mais il est très bien conservé dans la moitié nord[29] où il commence contre le montant est de la porte menant au diaconicon. Les blocs formant le synthronon présentent des rainures rectangulaires rayonnantes. Ces rainures permettaient l'encastrement d'une structure, probablement en bois, sur laquelle s'installait le clergé. Le synthronon comportait probablement une place centrale privilégiée signalée par un aménagement particulier. En effet, c'est ce que semblent indiquer des rainures situées sous la fenêtre centrale. Ce dispositif, relativement rare dans la région, est identique à celui présent dans l'abside centrale de l'église orientale du martyrion cruciforme de Saint-Syméon (fig. 10).

Le sanctuaire était probablement clos par une barrière de chancel, dont un pilier est pour l'instant conservé[30] (fig. 11).

La pièce annexe nord

En règle général, la pièce annexe au nord de l'abside permettait d'y déposer les objets nécessaires au déroulement de la liturgie : il semble que la pièce nord de cette église ait tenu ce rôle puisque qu'il s'y trouve un profond placard[31]. De plus, cette pièce communique avec le sanctuaire au moyen d'un couloir pourvu d'une porte[32]. Depuis le bas-côté nord, l'accès à la pièce s'effectue par une porte[33]. Cette porte était voilée par des rideaux, et présente un système de fermeture. Ce dispositif, comme ceux des autres portes, était constitué de deux battants d'inégale longueur pivotant vers l'intérieur du diaconicon. La pièce est éclairée par une fenêtre au nord et une à l'est.

27. Markianos Kyris, architecte du v[e] s., a introduit la corniche à la naissance du cul-de-four de l'abside.

28. Il est presque entièrement détruit, excepté son départ, dont il subsiste trois blocs de chaque côté.

29. Quelques blocs de la moitié sud sont également visibles. Pour l'instant, le synthronon ne possède qu'un degré. Les blocs formant le synthronon mesurent 39 cm de large pour 39 cm de haut. À l'extrémité nord, la première rainure se situe à 18 cm (côté intérieur de l'abside)et 25 cm (côté contre le mur de l'abside) du bord du bloc. Ces rainures sont espacées de 38 cm (à l'extérieur) et 33 cm (à l'intérieur).

30. Les autres piliers, ainsi que les plaques, n'ont pas été repérés pour l'instant. Il en va de même pour l'autel.

31. Ce placard est aménagé dans la paroi sud. Les rainures pour l'insertion d'étagères en bois sont bien visibles.

32. Avec système de fermeture à battant unique pivotant vers le couloir.

33. L'accès au diaconicon par une porte est caractéristique des églises d'Antiochène.

La pièce possédait un étage[34], comme c'est le cas pour le diaconicon de l'église du monastère de Deir Déhès (fig. 12-13) ou celui de l'église de la Vierge à Seih Sleimān. Cet étage[35] communiquait probablement avec le premier niveau par un escalier ou une échelle en bois. Ce deuxième niveau était couvert par un toit en appentis dans le prolongement de la toiture du bas-côté nord.



Fig. 12 – Diaconicon, paroi orientale.

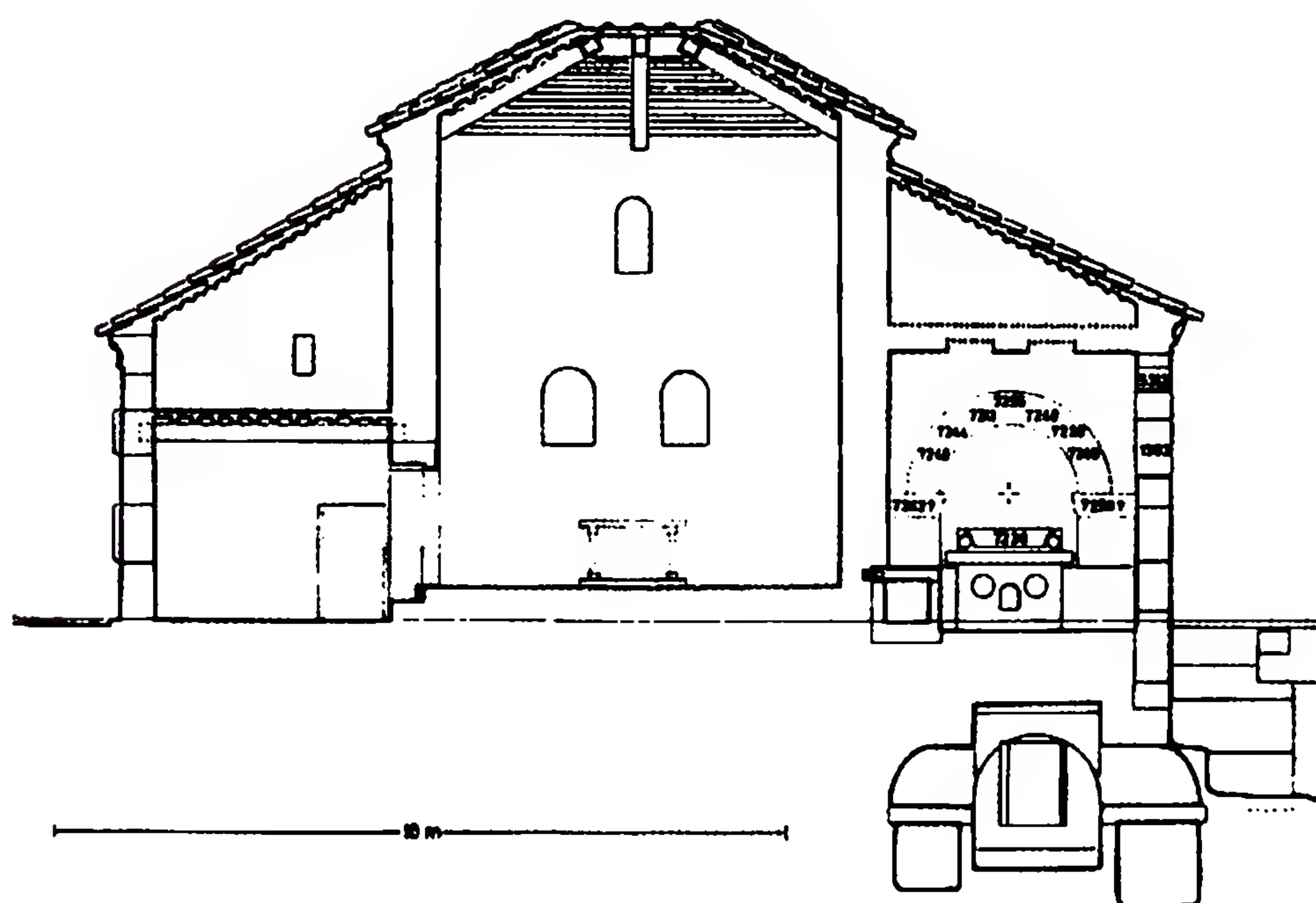


Fig. 13 – Deir Déhès, église du monastère. Coupe transversale sur le sanctuaire et les annexes (diaconicon à gauche). Restitution de J.-L. Biscop.

34. Comme en témoignent les trous de poutres dans les murs nord et sud, ainsi que la rainure pour le plancher dans les murs ouest et est.

35. Il est de hauteur restreinte et peu éclairé.

La pièce annexe sud

L'état actuel de la pièce ne permet pas d'affirmer son rôle de martyrion[36]. Le seul aménagement visible est une niche rectangulaire aménagée dans le mur commun avec l'abside, près de l'angle nord-ouest de la pièce. Cette pièce ouvre sur le bas-côté sud par un arc en plein-cintre[37] décoré de moulures et d'un médaillon. Il est porté par deux piliers à impostes moulurées qui présentent une rainure rectangulaire sur leur face latérale. Ces rainures indiquent qu'un dispositif installé à travers l'arc s'y glissait, et se calait sur les piédroits de l'arc. Ce phénomène n'est pas propre à cette église et se rencontre dans d'autres monuments : l'église du monastère sud-ouest de Deir Sim'ân, l'église du monastère de Deir Déhès, l'église de Mšabbak. Ces structures[38] ont été installées après la réalisation de l'ornementation des arcs et des portes et n'entraient pas dans le parti originel. Ces traces indiquent un changement dans la liturgie à un moment donné, entraînant ainsi de légères modifications architecturales pour cette pièce bâtie avant la variation liturgique[39]. Le martyrion était éclairé par deux fenêtres : l'une à l'est, l'autre au sud. Le martyrion comportait un étage[40] similaire à celui du diaconicon : il ne s'agit pas d'une tour[41]. L'étage était couvert par un toit en appentis prolongeant directement celui du bas-côté correspondant.

Les colonnades

Maintenant effondrées, les deux colonnades de la nef étaient composées de cinq colonnes et d'un pilier à chaque extrémité. Les bases portaient des fûts monolithes avec un profil mouluré au sommet et un léger renflement à la base. Trois bases de la colonnade sud présentent des rainures sur leurs faces orientales et occidentales qui indiquent une séparation[42] entre le bas-côté sud et la nef centrale (fig. 4). Le bas-côté était lui-même divisé puisque l'une des bases comporte une rainure sur son côté sud. Cette division crée un espace restreint à l'ouest[43] desservi par la petite porte sud de la façade occidentale. Ces aménagements liturgiques correspondent sans doute à la séparation entre hommes et femmes : les hommes se plaçaient devant, les femmes derrière ; ou bien les hommes à l'est, et les femmes à l'ouest. Les colonnes étaient

36. En règle générale, en Antiochène, la pièce annexe au sud de l'abside est un martyrion : elle peut contenir un ou plusieurs reliquaires, un sarcophage.

37. Il s'agit, pour cette pièce, de la forme d'ouverture la plus fréquemment utilisée dans l'architecture religieuse de cette région.

38. Système de fermeture et rideaux sur les accès.

39. Voir J.-L. BISCOP, *Deir Déhès, monastère d'Antiochène, étude architecturale*, Beyrouth 1997, p. 17.

40. Les parois nord et sud comportent des trous de poutres et les parois ouest (claveaux de l'arc) et est sont entaillées par la rainure du plancher. Le plancher reposait perpendiculairement sur les poutres.

41. Comme c'est le cas pour l'église nord-est de Deir Sim'ân qui posséd

42. Ces engravures se prolongent d'environ 10 cm sur le fût. Pour l'instant, la séparation est conservée sur 9,6 m, mais elle se prolongeait peut-être sur toute la longueur de la nef.

43. L'espace ainsi crée s'arrête quelques centimètres avant la porte sud-ouest.



Fig. 14 – Chapiteau corinthien simple.



Fig. 15 – Chapiteau corinthien « à feuilles fouettées par le vent »



Fig. 16 – Chapiteau corinthien à guirlande.

couronnées par trois types de chapiteaux corinthiens : le chapiteau corinthien simple[44] (fig. 14), le chapiteau à « feuilles fouettées par le vent » (fig. 15)[45], le chapiteau corinthien à guirlande positionné près du sanctuaire pour le mettre en valeur (fig. 16)[46]. L'utilisation de ces types de chapiteaux, notamment à « feuilles fouettées par le vent », montre la filiation avec le sanctuaire de Saint-Syméon.

Les arcs de la colonnade sud étaient outrepassés, alors que les arcs de la colonnade nord semblent juste surhaussés. Les arcades de la colonnade sud étaient constituées de la manière suivante : le chapiteau portait un dé à intrados incurvé, puis un sommier double[47], un contre-sommier, un claveau médian, une contre-clef de part et d'autre de la clef (fig. 17-19). Les dés comportent, sur la face dirigée vers le bas-côté, un corbeau, et les deux sommiers doubles possèdent, sur la même face, une cavité carrée. Ces corbeaux portaient des poutres[48] qui s'encastraient dans le sommier double au-dessus : ces poutres soutenaient la toiture du bas-côté sud. Ces arcs étaient moulurés côté nef centrale, tandis que la face des blocs dirigée vers les bas-côté est sans ornement. Des éclairages étaient probablement suspendu à l'intrados des clefs[49].

Les arcs supportaient une architrave moulurée. Celle-ci est moulurée sur deux faces opposées : l'une des faces constitue l'architrave extérieure, l'autre face dirigée vers l'intérieur de l'édifice possède une frise de denticules supplémentaire. Cette architrave servait d'appui à l'étage de la claire-voie qui comportait dix fenêtres avec linteau échancré en plein-cintre[50] et moulurées sur la face extérieure. Les montants des fenêtres de la claire-voie étaient constitués, à l'intérieur[51], par des blocs avec base de colonnette. Les fûts, qui étaient goujonnés à la base, n'ont pour l'instant pas

44. Ce type présente deux factures différentes dans son traitement : l'une est sèche et géométrique, l'autre plus naturaliste. Ce type est représenté a Qal'at Sim'ân (notamment dans l'église du monastère et dans l'octogone du martyrion cruciforme), à Bāsūfān dans l'église Saint-Phocas datée de 491/492 (voir Ch. STRUBE, *Baudekoration im nordsyrischen Kalksteinmassiv*, Mayence 2002, pl. 122 f), dans l'église de Mšabbak.

45. Ce type s'inspire directement de Qal'at Sim'ân où il est utilisé, par exemple, dans l'octogone du martyrion cruciforme.

46. Ce type de chapiteau n'est pas le plus répandu à Qal'at Sim'ân. On le trouve dans la basilique sud, dans l'église conventuelle et dans la partie souterraine (voir STRUBE, *Baudekoration* [cité n. 44], pl. 105 b).

47. Le lit d'attente des sommiers doubles est plat ou forme une double pente.

48. Ces poutres sont les demi-entraits de la toiture en appentis du bas-côté. L'autre extrémité des demi-entraits reposaient dans des cavités creusées au sommet de la façade des bas-côtés. Ils faisaient 30 cm de large et s'encastraient dans une cavité de 60 cm de long et creusée dans la corniche sommitale des murs de bas-côtés. Leur espacement était de 1,50 m environ. Les arbalétriers s'engageaient dans des cavités aménagées sous la corniche soulignant les fenêtres de la claire-voie.

49. L'intrados de la clef du troisième arc (depuis l'ouest) comporte encore un élément de suspension en fer.ait une tour au-dessus du martyrion et sûrement aussi sur le diaconicon.

50. Donc vingt au total, d'après H. C. Butler.

51. Ce système n'est pas fréquent et indique une influence du sanctuaire de Saint-Syméon (fig. 22-23). À l'église Sainte-Croix de Résāfa (datée de 518), ce système est utilisé à l'intérieur et à l'extérieur de la claire-voie.



Fig. 17 – Colonnade sud, premier support (depuis l'est) en ordre de chute.



Fig. 18 – Colonnade sud, troisième support (depuis l'est) en ordre de chute.

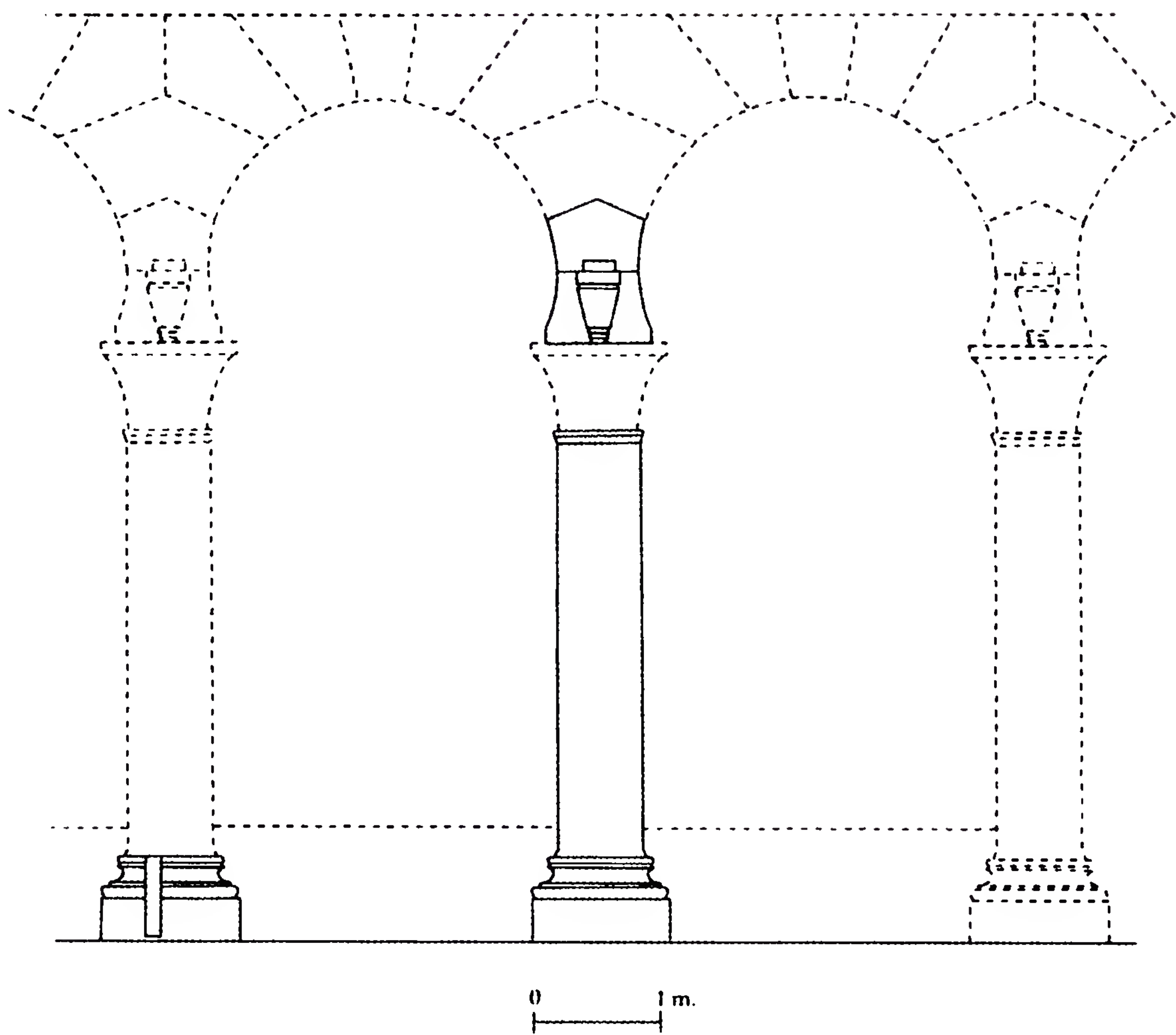


Fig. 19 – Restitution d'élévation de la colonnade sud (à gauche, 2e colonne depuis l'ouest), vue depuis le bas-côté sud.



Fig. 20 – Église de Qalblōze, colonnade nord, bloc colonnette de la claire-voie.



. 21 – Église de Qalblōze, restitution de l'élévation (DE VOGÜÉ, *Syrie Centrale*, pl. 126).

été retrouvés. Ces colonnettes[52] portaient peut-être de petits chapiteaux ou se trouvaient placées sous des corbeaux, comme ceux, encore en place, dans l'église de Qalblōze (fig. 20-21)[53]. Des blocs avec corbeaux étaient disposés au sommet pour réduire la portée des poutres de la charpente à ferme de la nef centrale qui était couverte par un toit à double pente.

L'enduit

Les parois de l'église étaient recouverte d'un enduit conservé à certains endroits, notamment autour et sur la face intérieure de la fenêtre orientale du bas-côté nord[54], sur le mur oriental du bas-côté nord, sur l'assise portant l'imposte du pilier oriental de la colonnade nord, sur les piliers de l'arc du martyrion. Cet enduit, à base de calcaire, se présente sous forme de plaque dont l'épaisseur varie entre 0,4 et 0,6 centimètres. La base de la paroi sud du bas-côté sud comporte également des traces d'enduit formé de deux couches d'une épaisseur totale de 1,5 centimètres.



Fig. 22 – Qal'at Sim'ân, basilique sud, façade sud,
blocs colonnettes entre les fenêtres (intérieur).

52. Elles indiquent une influence de l'architecture de Qal'at Sim'ân.
53. Voir M. DE VOGÜÉ, *Syrie Centrale, architecture civile et religieuse, du Ier au VIIe siècle*, Paris 1865-1877, pl. 126.
54. Au-dessus de la porte du diaconicon.



Fig. 23 – Qal'at Sim'ân, basilique sud, façade sud, blocs colonnettes entre les fenêtres (extérieur).

Conclusion

L'église du monastère nord-ouest est un édifice de grande dimension dont le mode de construction et la décoration architecturale indiquent la prospérité économique des commanditaires[55]. C'est après la construction du sanctuaire de Qal'at Sim'ân, dans le courant de la fin du ve et du début du vi^{e} siècle, que le village a connu sa plus grande phase de développement économique[56]. Cette croissance économique se traduit essentiellement par une activité d'édification qui étend ainsi la superficie du village d'origine, vers l'est et le sud. De nombreux indices suggèrent que l'église et le monastère nord-ouest[57] sont probablement à dater entre la fin du ve siècle et le début du vi^{e} siècle après J.-C., pendant ou après la construction du sanctuaire de Saint-Syméon. D'après certaines inscriptions, l'église et son monastère ont peut-être été construit dans les années 475/490. En effet, l'inscription syriaque sur le linteau de la porte nord-ouest[58] mentionne un fondateur du nom de Syméon. Aucune datation n'est indiquée dans cette inscription mais le nom de Syméon est peut-être à

55. L'appareil orthogonal utilisé pour la construction de l'église nécessite des ouvriers spécialisés dans la taille des blocs, mais également un équipement pour la mise en place des blocs lors de la construction, donc des moyens financiers importants.

56. Cet essor s'inscrit dans une tendance plus générale puisque la région connaît, entre 450 et 480/500 notamment, une expansion économique et démographique importante. Voir G. Tate, Les campagnes de la Syrie du nord à l'époque proto-byzantine, *Hommes et richesses dans l'empire byzantin*, éd. C. Morrisson *et al.*, I, Paris 1989, p. 65-77.

57. Sur les quatre ensembles religieux que compte le village, le monastère nord-ouest est le premier construit.

58. Cette inscription jusqu'à présent inédite a été relevée par l'auteur ; voir l'édition qu'en donne dans ce même volume A. Desreumaux, p. 56-58.

rapprocher d'un architecte du même nom, mentionné dans une inscription grecque, qui a construit un groupe d'auberges datées de 479[59], à l'est du village. Cette datation reste une hypothèse[60], mais la forte filiation de l'église avec Qal'at Sim'ân[61] vient étayer l'idée que l'église pourrait avoir été construite dans la même période que le sanctuaire de Saint-Syméon et avoir bénéficié des ouvriers et artisans venus travailler sur le chantier de l'ensemble martyrial. Sur le plan architectural, l'église du monastère nord-ouest est un exemple de synthèse entre les apports des décennies précédentes, notamment ceux de Markianos Kyris et Julianos[62], et les innovations architecturales et décoratives apportées par Saint-Syméon.

59. Cette inscription a été relevée par W. K. Prentice et publiée dans les *Archaeological Expeditions to Syria* (cité n. 7), *Division III. Greek and Latin inscriptions, section B, northern Syria, part 6, Djebel Sim'ân*, Leyde 1922.

60. Il faut rester prudent sur ce rapprochement. En effet, les langues des inscriptions sont différentes, et les notions d'architecte et de fondateur renvoient peut-être à deux réalités distinctes : il peut s'agir de deux personnages.

61. Certains éléments comme les colonnettes de support de toiture de la nef, les traitements nouveaux de l'acanthe, la présence des moulures continues qui enveloppent les fenêtres, les portes et les arcs de décharge sont inspirés de Saint-Syméon.

62. Au v[e] s., l'architecte Markianos Kyris a introduit la corniche à la naissance du cul-de-four de l'abside et une décoration architecturale (surtout des moulurations) autour de l'arc absidal ainsi que sur les façades des églises, et a développé l'emploi du chapiteau corinthien. Il a réintroduit l'appareil orthogonal simple. Une des innovations de l'architecte Julianos est l'introduction de la baie triple en façade occidentale (voir la n. 16).

Appendice : Les inscriptions syriaques
par Alain Desreumaux

À Dayr Sim'ān, dans l'église et le tombeau du monastère nord-ouest[1], ont été relevées cinq inscriptions syriaques répertoriées D.S.Syr. 1 à D.S.Syr. 5 par la mission française de Saint-Syméon, dirigée par J.-P. Sodini. D.S.Syr. 1 avait été trouvée par la mission de Princeton au début du XXe siècle et publiée par Enno Littmann[2]. Quatre autres, qui avaient échappé à la mission étatsunienne, ont été récemment découvertes par Johanne Azpeitia qui étudie le bâtiment[3].

Cet ensemble d'inscriptions vient augmenter la documentation archéologique sur ce qui est considéré comme le plus ancien couvent de Télanissos[4], celui qui aurait succédé à la « petite maisonnette » où Syméon était demeuré enfermé pendant trois ans avant de monter sur sa colonne, sur la colline au-dessus du village.

Inscription D.S.Syr. 1

Dans l'abside, entre la fenêtre sud et la fenêtre médiane ; graffiti formé d'un mot gravé verticalement, de haut en bas (comme nombre d'inscriptions syriaques), sous une croix.

Hauteur totale : 44 cm ; longueur du mot : 34 cm ; module régulier : 3 cm ; plus grande lettre : T (9 cm).

Croix rhombique (9 x 5 cm), au sommet et à la traverse bifides, et à jambage en queue d'aronde.

Le mot est abimé à la fin et mon dessin diffère de celui de Littmann dont la lecture me paraît toutefois la plus probable : ܬܝܕܘܣܝܣ, Tydwsys, et l'interprétation « Théodose » la moins incertaine, bien que cette transcription syriaque du nom grec ne soit pas encore attestée (on trouve T'dws, T'ds, T'wdws, T'dwsyws et surtout

1. G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord. Le massif du Bélus à l'époque romaine*, t. I (BAH 50), Paris 1953, p. 211-214 ; t. II, pl. CCVIII.

2. E. Littmann, *Syria. Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria in 1904-5 and 1909*. Division IV. *Semitic Inscriptions*. Section B. *Syriac Inscriptions*, Leyde, Brill, 1934, n° 38, p. 32-33.

3. Je suis très reconnaissant à l'équipe de Saint-Syméon pour son accueil à Qal'at Sim'ān, qui a permis le travail sur les lieux et l'a rendu si agréable ; je remercie particulièrement Jean-Luc Biscop qui m'a guidé sur le terrain et Johanne Azpeitia dont j'ai apprécié l'aide et la collaboration lors du relevé des inscriptions du couvent.

4. « Dans la dernière décade du Ve siècle » selon Tchalenko 1953, p. 213.

T'wdwsyws). On notera la forme exagérément haute du Y qui se confond avec un N. Avec Littmann, en remarquant la forme caractéristique du S à longue queue, on situera l'inscription à partir du VIIe siècle.

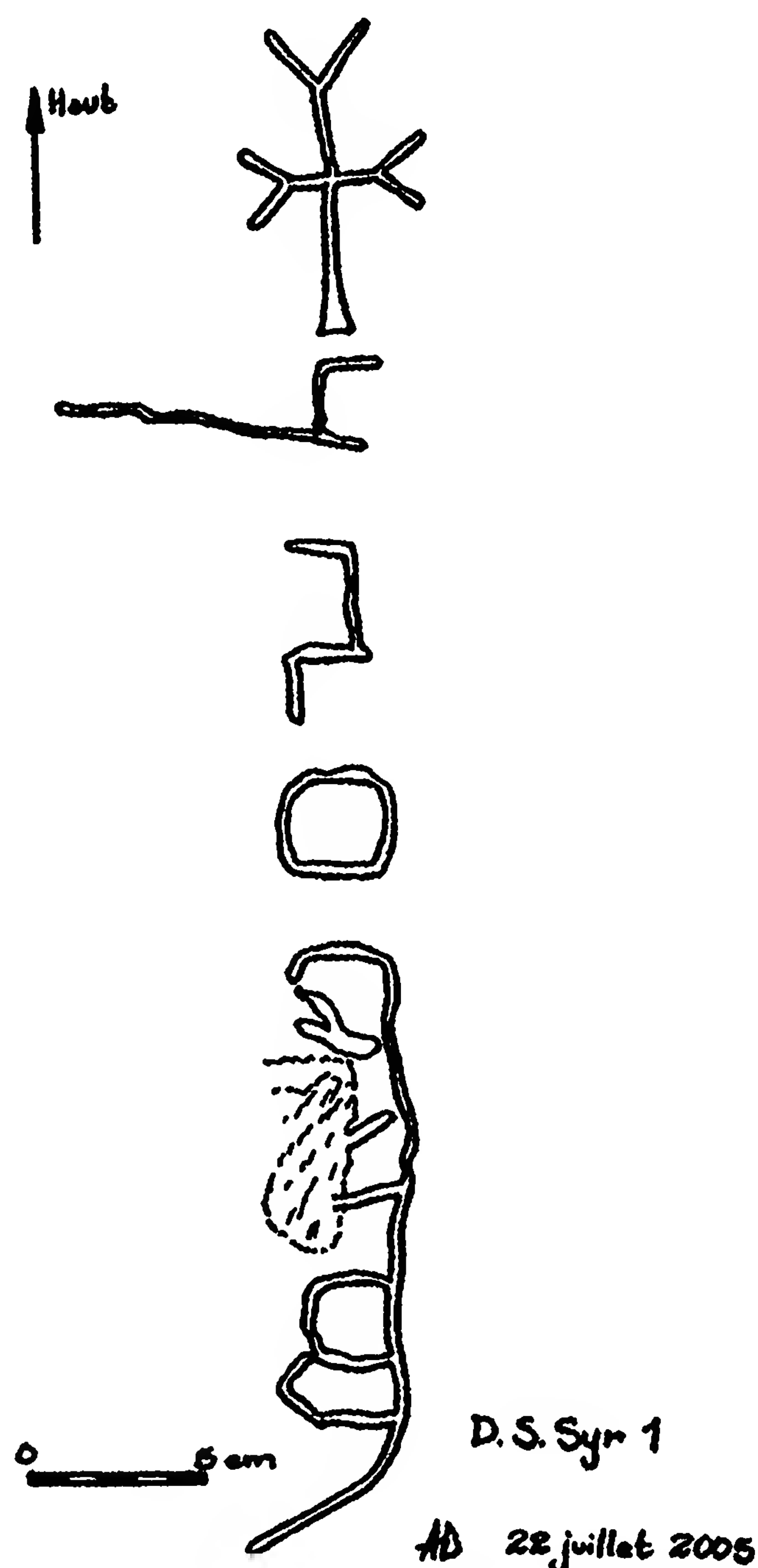


Fig. 1 – *Dayr Sim'ān. Inscription syriaque D.S.Syr. 1*
(relevé A. Desreumaux). Éch. : 1/5e

INSCRIPTION D.S.SYR. 2

Sur la façade extérieure du bas-côté nord, sur le bandeau du linteau (longueur totale : 210 cm) de la porte nord-ouest, brisé en trois fragments (respectivement, de droite à gauche : 40 cm, 118 cm, 52,5 cm) et tombé à terre.

L'inscription est constituée d'une ligne continue précédée et suivie d'une croix. Longueur totale : 195 cm. Au début, à droite, la croix est de type rhombique, mais c'est la traverse qui est la plus longue (hauteur : 5 cm ; largeur : 8 cm) ; il s'agit d'une croix bifide cantonnée de perles dans chacun des quadrants[5]. À la fin, à gauche,

5. On n'en connaît pas de parallèle strictement identique répertorié. Type de la même famille que le n° 97 (codé BBB-p-0-00-3) selon la typologie Couson-Desreumaux dans J.-B. HUMBERT et A. DESREUMAUX, *Fouilles de Khirbet es-Samra en Jordanie* 1. *La voie romaine, le cimetière, les documents épigraphiques* (Bibliothèque de l'antiquité tardive 1), Turnout 1998, p. 324.

c'est une croix *quadrata* (6 x 6,5 cm) bifide[6] ; les très nombreux parallèles répertoriés[7] indiquent que l'on trouve ce modèle dès 425 ap. J.-C. et qu'il y en a de nombreuses attestations datées au cours de tout le VIe siècle, au VIIe siècle et après.

Les trois fragments de l'inscription (longueurs respectives, de droite à gauche : 36 cm, 117 cm ; 41 cm), sont jointifs, les deux brisures n'ayant par chance que légèrement affecté la fin du fragment 1, la fin du fragment 2 et le début du fragment 3 : la lettre de la première brisure (entre les fragments 1 et 2) n'a pas été vraiment détruite, mais seulement son jambage à gauche ; la seconde brisure a simplement affecté la dernière lettre à cheval sur les fragments 2 et 3. Longueur de la partie écrite : 174 cm.

L'inscription peut être considérée en assez bon état, hormis le fragment 1 dont les lettres sont en partie effacées et malaisées à lire. La trace d'une troisième lettre impose Y après MR ; devant le Š, qui possède une longue base horizontale, R est probable (le point est difficile à lire) ; après D, une trace laisse supposer le Y de la *lectio plena*. M est suivi d'un trait oblique qui est la forme grossière du R ; W est fermé et non attaché à droite, ce qui oblige à supposer qu'il est précédé de D, R ou Z ; N est clair ; enfin, la dernière lettre, à moitié amputée, ne peut être que '.

L'écriture est un bel estranghela écrit horizontalement de droite à gauche. Module : 2 cm ; plus petite lettre : Y (1 cm) ; plus hautes lettres : L et T (4 cm).

La graphie est régulière. Les hampes des L et des T sont bien parallèles ; les N finaux sont aussi parallèles, mais selon un angle plus fermé, comme les ' ; les ' ne sont pas munis de leur apex inférieur ; les Q ne sont pas rectangulaires, mais quasi triangulaires : cette forme est due au ductus que l'on trouve dans certains manuscrits[8].

Cette belle écriture, digne des manuscrits soignés, pourrait donc être datée de la fin du Ve siècle. Toutefois, étant donnée la difficulté de donner une date précise à l'écriture d'une inscription hélas non datée, il faut être prudent. On trouvera peut-être, par exemple, que cette inscription présente des points communs avec une inscription du linteau du couvent de Dayr Tell 'Adeh, datée, elle de 605 de l'ère d'Antioche, soit 556-557 ap. J.-C.[9]

Nous proposons la lecture suivante, dans laquelle subsistent deux questions. À la fin, dans l'expression w'l mn dqr', le L est suivi d'un trait incurvé, comme s'il fallait lire w'ld mn dqr', ce qui n'est pas correct ; il s'agit sans doute d'un lapsus que nous corrigeons en tenant compte du parallélisme interne de la formule ; d'autre part, la lettre que nous restituons entre parenthèses a été oubliée par le lapicide : l'avant-dernier mot en effet ne peut être compris que de cette façon, selon la formule traditionnelle « ... pour les siècles. Amen. ».

6. *Ibid.*, type no 48 (codé BBB-0-0-00-2), p. 322.
7. *Ibid.*, p. 349.
8. Par exemple le manuscrit Vat. sir. 160 (W. H. P. HATCH, *An Album of dated Syriac Manuscripts*, Boston 1946, pl. V, daté de 521 de l'ère d'Antioche, soit 473-4 ap. J.-C.). Il est amusant de constater que ce manuscrit contient une *Vie de Simon le Stylite*.

Fig. 2 – *Dayr Sim'ān. Inscription syriaque D.S.Syr. 2*
(relevé A. Desreumaux et J. Azpeitia). Éch. : 1/10e

Fig. 3 – *Dayr Sim'ān. Inscription syriaque D.S.Syr. 3*
(relevé A. Desreumaux). Éch. : 1/10e

+ ܡܪܝ ܪܫܕܝܪܐ ܡܪܘܢܐ ܕܘܟܪܢܗ ܠܒܘܪܟܬܐ ܕܥܡܠ ܘܬܩܢ ܥܘܡܪܗ
ܕܐܠܗܐ ܨܠܘܬܗ ܬܗܘܐ ܥܠ ܡܢ ܕܟܬܒ ܘܥܠ ܕܡܢ ܕܩܪܐ
ܠܥ[ܠ]ܡܝܢ ܐܡܝܢ +

+ mry ršdyr' mrwn' dwkrnh lbwrkt' d'ml wtqn 'wmrh d'lh' ṣlwth thw' 'l mn dktb w'l dmn dqr' l'(l)myn 'myn +

« Que soit bénie la mémoire de Mâr Mârônâ, supérieur du couvent, qui a peiné et qui a (r)établi la demeure de Dieu : sa prière soit sur celui qui a écrit et sur celui qui lit, pour les sièc(l)es. Amen. »

INSCRIPTION D.S.SYR. 3

Au-dessus de la porte sud-est de l'église, sur le rebord de la corniche inclinée à 45°, l'inscription est très difficile à lire et impossible à photographier et à estamper ; elle n'est visible qu'en fin d'après-midi. Nous l'avons étudiée et relevée en effectuant des empreintes à la pâte à modeler, par segments successifs.

Dimensions du linteau : 18 x 260 cm ; longueur totale de l'inscription : 187 cm.

Celle-ci consiste en une longue ligne (135 cm) marquée au début et à la fin par une croix : au début, une croix quadrata à empattement (ou cunée)[10] ; à la fin, une croix quadrata pattée ployée[11]. Module de l'écriture : 1,5 cm ; plus petite lettre : Y (0,5 cm) ; plus grande lettre : L (3 cm). L'écriture est très semblable à celle de D.S.Syr. 3, sauf la forme des ' qui diffèrent sur un point caractéristique : ceux de D.S.Syr. 3 possèdent l'apex inférieur du ' estranghela classique. Les deux inscriptions peuvent cependant être datées de la même période.

Au début, le mot est illisible. On pourrait supposer ܡܪܝ, mry, le titre ecclésiastique « Mâr ». Au milieu, nous suppléons entre crochets les deux lettres illisibles, en nous guidant sur la formule identique à celle de l'inscription précédente.

+ [...] ܩܫܝܫܐ ܡܪܘܢܐ ܕܘܟܪܢܗ ܠܒܘܪ[ܟܬ]ܐ ܕܠܐܐ ܓܪ ܘܐܛܪܦ
ܒܥܘܡܪܗ ܕܐܠܗܐ ܨܠܘܬܗ ܬܥܕܪܝܢ ܐܝܢ ܘܐܡܝܢ +

+ [...] qšyš' mrwn' dwkrnh lbwr[kt]' dl'' gr w'ṭrf b'wmrh d'lh' ṣlwth t'dryn 'yn w'myn +

« [...] le prêtre Mârônâ – sa mémoire soit bé[ni]e – car il s'est fatigué et s'est démené dans la demeure de Dieu. Que sa prière nous aide. Ainsi soit-il et amen. »

9. LITTMANN 1934, inscriptions n° 16A, p. 15. Littmann lit 650, soit 601-602 ap. J.-C., mais sa restitution du chiffre des dizaines n'est pas sûre.

10. Type 198 (modèle JJJ-0-0-00-2) dans COUSON-DESREUMAUX 1998, p. 329, dont les plus anciens parallèles sont datés de la fin du v[e] siècle.

11. Type 245 (modèle VVV-0-0-00-2) dans COUSON-DESREUMAUX 1998, p. 332.

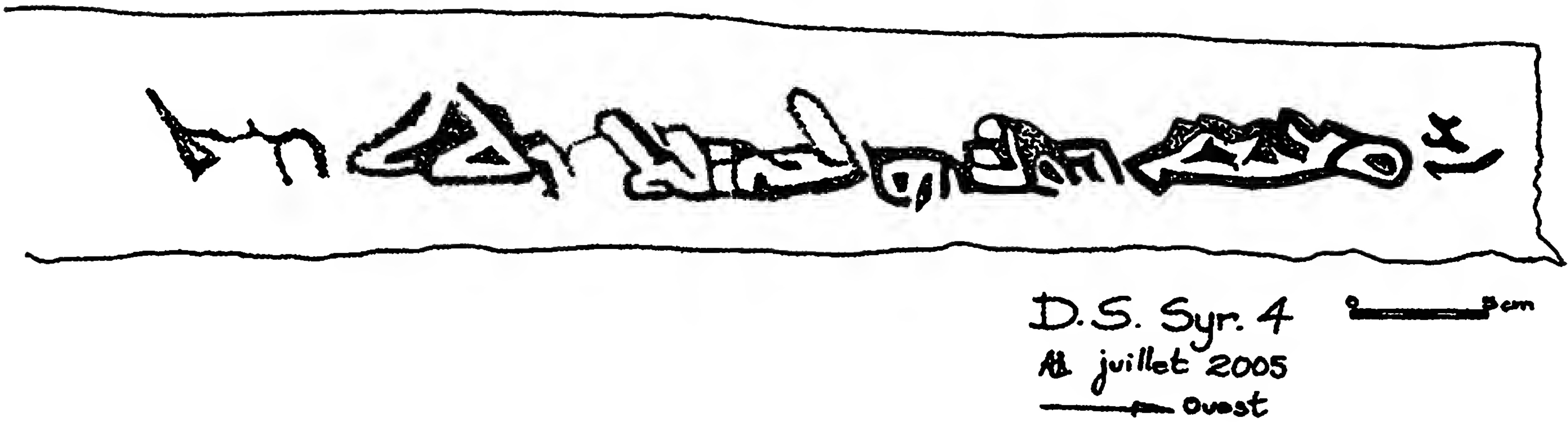


Fig. 4 – *Dayr Sim'ān. Inscription syriaque D.S.Syr. 4*
(relevé A. Desreumaux). Éch. : 1/5e

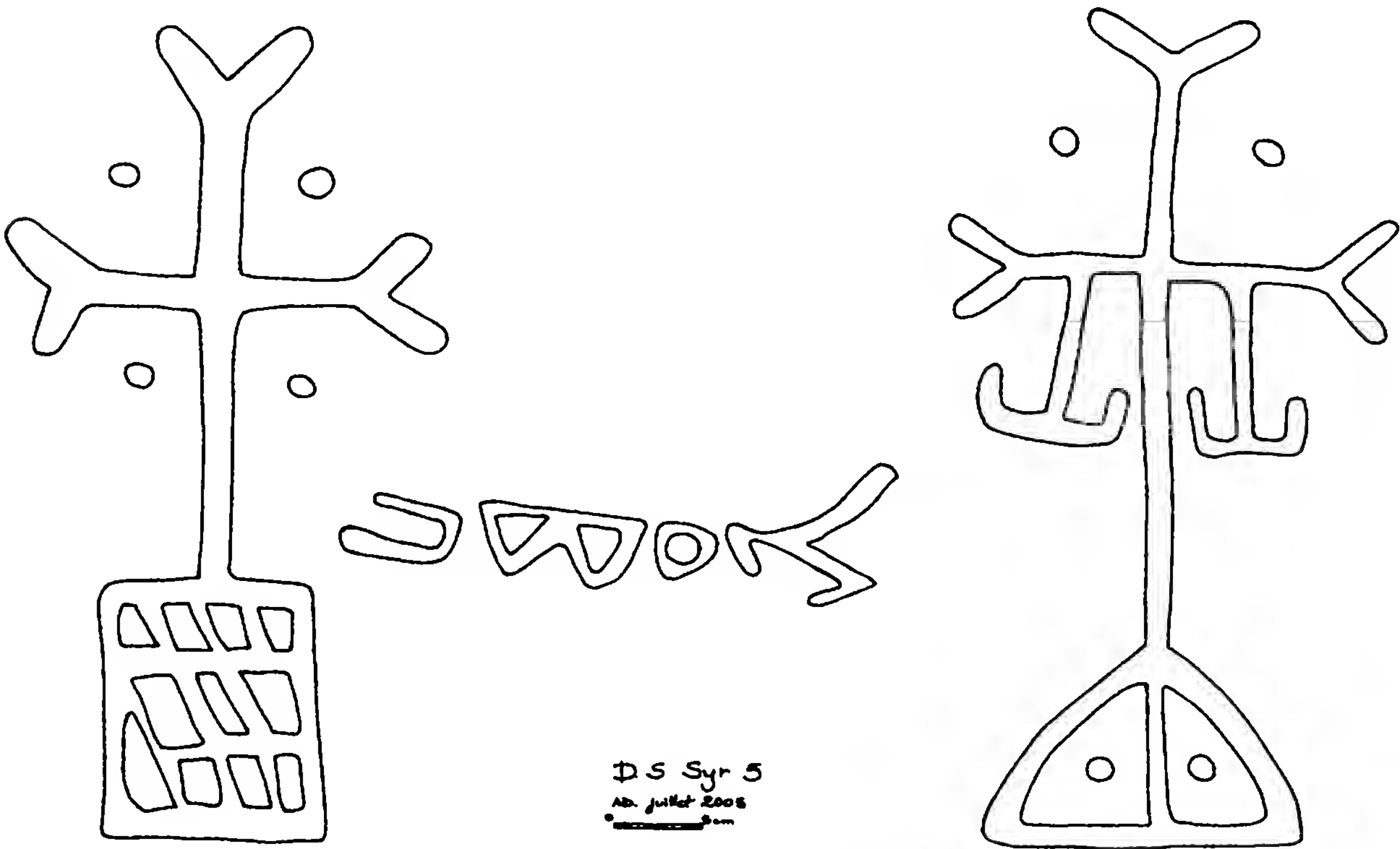


Fig. 5 – *Dayr Sim'ān. Inscription syriaque D.S.Syr. 5*
(relevé A. Desreumaux). Éch. : 1/10e

INSCRIPTION D.S.SYR. 4

Sur l'imposte tournée vers le nord, du pilier d'angle sud-est du chœur, dont l'angle ouest est cassé. La pierre est fortement patinée de couleur rouille.

Une petite inscription (longueur : 47 cm) en lettres en relief détouré. Le début est défectueux, puisque le coin est cassé ; il pouvait y avoir le titre ecclésiastique Mâr ou une croix. L'inscription est restée inachevée. Module : 2 cm ; toutes les lettres ont tendance à se plier à ce module, sauf L et T qui restent cependant courts (3 cm) ; on notera la ligature « arabisante » L' dans laquelle le ' recoupe la hampe du L.

[...] ܩܫܝܫܐ ܕܘܟܪܢܗ ܠܒܘܪܟܬ[ܐ] ܕܠܐܐ ܘ[ܥܡܠ]

[...] qšyš' dwkrnh lbwrkt['] dl'' w[‘ml]
« [...] prêtre – sa mémoire soit bénie – qui a fatigué et [a peiné]... »
Le texte est identique au début de l'inscription D.S.Syr. 3. Cependant, la paléographie ne permet pas de la situer à la même époque : elle doit être plus récente.

INSCRIPTION D.S.SYR. 5

Sur le linteau (69 x 145 cm) de la porte centrale du mur oriental du tombeau monastique, donnant accès au premier étage de la galerie, qui se trouve au niveau du sol extérieur, le premier niveau correspondant à l'excavation. Grande gravure (47 x 80 cm) sur la face orientale, extérieure, celle qui était offerte à la vue des passants.

Il s'agit d'un mot horizontal entre deux croix. À gauche, croix (47 x 26 cm) rhombique à tête et traverse bifides et à jambage simple, cantonnée d'une pastille dans chaque quadrant, posée sur un socle cubique (15 x 13 cm) décoré d'un treillis en biais. À droite, croix immissa (49 x 26 cm) à tête et traverse bifides et à base simple, cantonnée d'une pastille dans les deux quadrants supérieurs, ornée, sous les bras, de suspensions en forme d'oméga, et fichée dans un socle triangulaire décoré de deux pastilles symétriques.

L'inscription est un simple mot ; longueur 32 cm ; module 4 cm ; lettre la plus haute ' (9 cm), la plus petite W (3 cm). La datation de l'inscription est incertaine, s'agissant de quatre lettres seulement. Celles-ci peuvent être placées du Ve au VIIIe siècle.

On lit + ܐܘܣܒ +, 'wsb, Ēūseb, forme courte de ܐܘܣܒܝܘܣ, ‘wsbyws, Ēūsebīōs, « Eusèbe ». Ce nom est porté par plusieurs supérieurs de monastères syriens et désigne certains monastères de la région[12]. Aurait-on donc affaire ici au nom du couvent, gravé sur le linteau d'une façade bien exposée ? Il est toutefois inhabituel de trouver la gravure monumentale d'un simple nom propre en façade d'un tombeau monastique, sans titulature et sans invocation particulière. On pourrait aussi faire l'hypothèse, même si cela n'est pas attesté ailleurs, qu'il s'agit de l'abréviation du mot grec εὐσέβεια, « piété », un appel au passant ou au visiteur du monastère en général ou du tombeau en particulier.

12. Voir E. HONIGMANN, Nordsyrische Klöster in vorarabischer Zeit, *Zeitschrift für Semitistik* 1, 1922, p. 17, 21, 22, 27 et E. LITTMANN, Zur Topographie der Antiochene und Apamene, *ibid.*, p. 173.

L'APPORT DES INSCRIPTIONS À L'HISTOIRE DU BÂTIMENT

On constate que les trois inscriptions monumentales de l'église, D.S.Syr. 2, D.S.Syr. 3 et D.S.Syr. 4 sont de formulations semblables, avec quelques variantes.

Dans celle de la porte nord, le deuxième verbe peut signifier un acte de fondation, mais a surtout le sens de « consolider, confirmer, affermir, restituer, restaurer ». Le premier verbe, qui décrit une activité pénible en général, a en particulier le sens spirituel des exercices ascétiques ; il convient parfaitement à un fondateur ou un restaurateur de monastère tel que l'affirme le deuxième verbe.

Dans celle de la porte sud, deux autres verbes décrivent l'activité du prêtre Mārōnā. Le premier (repris par l'inscription du pilier du chœur) signifie « se fatiguer par le travail » ; le second, dont la racine comporte le sens d'« agiter », serait plus clair à la forme réflexive 'ṭṭrf qui signifie « s'épuiser, s'inquiéter ». On pourrait supposer là encore un oubli du lapicide ; on peut aussi enregistrer la forme factitive dans ce sens. De toute façon, l'inscription dit clairement que le prêtre Mārōnā s'est beaucoup fatigué à la tâche dans le couvent.

Les trois inscriptions concernent le même personnage, nommé Mārōnā, dont elles soulignent le labeur monastique ; D.S.Syr. 2 précise de plus qu'il a restauré le couvent.

Le personnage

Mry, Mâr, est la titulature habituelle des dignitaires ecclésiastiques ; ršdyr' désigne un supérieur de couvent ou de monastère. Le nom de celui-ci, Mrwn', Mārōnā, est un nom hellénistique ancien peu attesté[13] ; évidemment distinct du nom Marôn[14], dont il est peut-être un diminutif, il ne paraît pas attesté dans la littérature syriaque ni l'ancienne onomastique[15]. En revanche, il est connu dans au moins deux graffiti syriaques de Dayr Sim'ān[16], trouvés dans le couvent dit du sud-ouest, nommant Abbā Mārōnā, ainsi que dans une inscription de Ḫirbat Ḥasān[17]. La suggestion de Littmann (p. 36) d'y voir le nom syriaque connu sous la forme Μαρωνας dans les inscriptions grecques est à retenir. Dans la région, on trouve ce nom dans une inscription grecque de Zebed, datée du IVe siècle[18]. Dans la *Vie*

13. Μαρωνας se trouve dans une épitaphe du IIe-IIIe siècle du Bashan (*SEG* 28, 1978, n° 1346). Je ne retiens pas ici les conjectures Μαρωνος (*SEG* 42, 1346) et Μαρωνα (*SEG* 47, 2038) dans des inscriptions dont plusieurs lettres sont douteuses ou effacées.

14. Bien attesté, lui, tant en grec, Μαρων (depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'époque byzantine) qu'en syriaque, ܡܪܘܢ, Mārōn.

15. Contrairement à ce que dit H. J. W. DRIJVERS & J. F. HEALEY, *The Old Syriac Inscriptions of Edessa and Osrhoene. Texts, Translations and Commentary* (Handbuch der Orientalistik I. 42), Leiden, Boston, Köln 1999, p. 208, à propos d'une inscription dans laquelle, de plus, la lecture de ce nom est incertaine et qu'on ne peut retenir comme attestation.

16. LITTMANN 1934, inscriptions n° 43 et 45, p. 35-37.

17. H. POGNON, *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul*, Paris 1907, n° 81, p. 143 et pl. XXXIII.

18. L. JALABERT & R. MOUTERDE, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* II. *Chalcidique et Antiochène* (BAH 32), Paris 1939, n° 315, p. 183-184.

syriaque *de Syméon le Stylite*, apparaît, d'après le manuscrit BL Add. 14484 (VIe siècle), le personnage de ܡܪܢܣ, Mrns[19], que Bedjan vocalise Mārenes, ce qui me paraît non justifié : si la leçon Mrns est la bonne, il faut y voir le nom grec Marônas. Toutefois, il est possible que cette leçon ne soit qu'une lecture fautive du nom ܡܪܝܣ, Mrys, celle du manuscrit du Vatican plus ancien (il est daté de 474) : la variante s'expliquerait par la confusion possible entre Y et N. Par contre, il serait possible que le manuscrit du Vatican, bien que plus proche des événements, mais considéré comme peu fiable, ait commis déjà l'erreur, le nom Marônas étant rare, au profit de Maris, bien connu, tandis que le manuscrit de Londres nous aurait conservé la bonne leçon, plus difficile.

La formule mémoriale ܕܘܟܪܢܗ ܠܒܘܪܟܬܐ ܕ, dwkrnh lbwrkt' d, « Que sa mémoire soit bénie pour... »[20] (ce qu'il a fait, etc.) est une expression bien attestée dans plusieurs inscriptions syriaques de la région[21]; on la trouve aussi dans la *Vie* syriaque *de Syméon le Stylite* appliquée au périodeute Mār Bas[22].

Le bâtiment

L'établissement est appelé « demeure de Dieu ». Le mot 'wmr', 'ūmrā, « demeure », employé en contexte ecclésiastique désigne d'abord une cellule monastique (cella), mais aussi le couvent tout entier (koinobium). Il se trouve dans nombre d'inscriptions syriaques, notamment de Syrie et du Tur Abdin[23]. L'expression « demeure de Dieu » est plutôt rare[24]. D'après toutes les attestations, je suggère que, tandis que dayrā désigne le lieu et l'ensemble des bâtiments conventuels, le mot 'ūmrā signifie plutôt le couvent au sens institutionnel. Il est possible qu'une autre nuance nous échappe : dans les listes des lettres monophysites[25], tous les couvents sont désignés comme dayrā, sauf deux, appelés 'ūmrā [26] sans que les traducteurs modernes tentent

19. Éd. P. BEDJAN, *Acta Martyrum et Sanctorum*, t. IV, 1894, p. 528 ; trad. H. HILGENFELD dans H. LIETZMANN, *Das Leben des Heiligen Symeon Stylites* (TU 32, 4), Leipzig 1908, § 27 et BEDJAN, p. 542, traduction HILGENFELD, § 53.

20. La formule est traduite *cujus nomen sit benedictum* par PAYNE SMITH I, col. 898.

21. En premier lieu, dans la célèbre inscription de Zebed, datée de 512 ap. J.-C., où elle se trouve mot pour mot : voir M. A. KUGENER, Note sur l'inscription trilingue de Zebed, *Journal asiatique*, 10, 9, 1907, p. 509-524. Un autre exemple très clair (avec variante verbale) se trouve dans l'inscription de la plaque de béma publiée avec une belle photo par H. SALAME-SARKIS, Syria grammata kai agalmata, *Syria* 66, 1989, p. 313-319 et pl. LXVI : dwkrnh nhw' lbwrkt' dkwl d'ml, « que sa mémoire soit bénie pour tout ce qu'il a peiné. » (Les lectures et la traduction de l'auteur sont à corriger sur plusieurs points). À Basoufan, dans une inscription datable de 491 à 496, la formule, sans le D subordonnant, est au pluriel : « Que leur mémoire soit bénie. » (H. POGNON 1907, n° 21, l. 15).

22. Édition BEDJAN, *AMS*, t. IV, p. 527 ; traduction H. HILGENFELD 1908, § 26.

23. Voir dans POGNON 1907 et dans A. PALMER, A Corpus of Inscriptions from Ṭūr 'Abdīn and environs, *Oriens christianus* 71, 1987, p. 53-139, *passim*.

24. En dehors de la présente inscription, je ne l'ai trouvée que dans l'inscription de Bēth Ēl, dans le Tur Abdin, datée 775-790 (PALMER 1987, n° B9, ligne 12, p. 110) où elle désigne le couvent lui-même, sans équivoque.

25. HONIGMANN 1922 et A. CAQUOT, Les couvents du massif calcaire dans quatre lettres monophysites du VIe siècle, dans TCHALENKO 1958, t. III, p. 63-83.

26. HONIGMANN 1922, p. 30.

de différencier les deux désignations. On comprend, en tout cas, que l'activité de Mārōnā visée ici est l'ensemble de son activité monastique et le labeur que représente la restauration tant matérielle que spirituelle du couvent, et pas seulement la construction, la réparation, le réaménagement ou l'embellissement de l'église conventuelle sur le linteau de laquelle l'inscription est gravée.

La bénédiction

La bénédiction finale est exprimée selon une formule qui devint classique et resta employée dans de nombreuses inscriptions syriaques de Syrie du Nord. C'est une invocation pour l'intercession du saint personnage, en faveur de celui qui a écrit l'inscription et de quiconque vient en ce lieu et la lit (c'est-à-dire qui prononce cette formule).

Des documents historiques

Les nouvelles inscriptions de l'église du couvent dit du nord-ouest à Dayr Sim'ān nous apportent une information de valeur, hélas non datée. Toutes trois ont été gravées en mémoire du supérieur restaurateur de ce couvent, ce qui expliquerait l'absence de date, absence qui peut paraître étrange, quand on connaît l'inclination des bâtisseurs syriaques à inscrire des dates sur leurs monuments et étant donné l'importance des lieux. On considérera en outre qu'au ve siècle, le nombre d'inscriptions syriaques (chrétiennes) datées n'est pas encore très grand[27]. Il reste, en l'occurrence, que l'œuvre du restaurateur du couvent fut significative au point qu'on ait gravé à deux reprises après sa mort (puisqu'on invoque sa prière) la mémoire de son nom. Ces inscriptions représentent une étape historique supplémentaire dans ce qu'on sait de l'histoire locale de Dayr Sim'ān, l'antique Télanissos byzantine[28], qui tourne autour de celle de Syméon le stylite, connue par des textes grecs et syriaques[29].

Arrivé en 412 ap. J.-C. à Telnešil, Syméon est accueilli par le vieillard Bara'tōn dont le fils Mārīs est le chef du village. Mārīs fait construire, dans l'enceinte du couvent, qui « semble avoir été tout petit à l'arrivée de Syméon »[30], un oikiskos pour Syméon. Celui-ci y est visité par le périodeute Mār Bas. Syméon y reste trois ans, après quoi il monte sur la colline où sa renommée attire les foules. Un autre document, la *Vie de Daniel*, dont un passage raconte la visite d'un groupe de moines

27. J'en ai compté seulement une demi-douzaine avant 500 ap. J.-C. et un peu plus d'une douzaine de 500 à 550 ap. J.-C.

28. Τελάνισσος κώμη dans Théodoret de Cyr, *Histoire Philothée* XXVI, 7 (éd. et trad. P. CANIVET, SC 257, 1979, p. 170 et suiv.) ; ܬܠܢܫܝܠ, Tlnšyl, Telnešīl dans la *Vie* syriaque (BEDJAN IV, p. 526, etc.), ܬܠܢܫܝܢ, Tlnšyn, Telnešīn selon le ms. du Vatican.

29. Les documents historiques sont rassemblés et analysés par A.-J. FESTUGIÈRE, *Antioche païenne et chrétienne. Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie*, Paris 1959, p. 312 et suiv., p. 493-506.

30. FESTUGIÈRE 1959, p. 312.

syriens à Télanissos après 429[31] indique que ceux-ci « logèrent dans un très grand koinobion qui faisaient preuve d'un très excellent et vertueux genre de vie, où saint Syméon avait reçu sa formation à l'ascèse » : il est vraisemblable qu'il s'agit du couvent de Mārīs qui avait dû être considérablement agrandi.

Syméon meurt en 459 ; l'*Histoire Philothée* de Théodoret avait été achevée autour de 444, mais la notice sur Syméon a été révisée après la mort de celui-ci[32]. Le manuscrit le plus ancien de la *Vie* syriaque est écrit en 474, les deux autres sont postérieurs peut-être d'un siècle.

Quant aux trois couvents de Dayr Sim'ān, si le couvent du nord-ouest est datable par l'architecture, de la fin du vᵉ siècle, les deux autres seraient du VIᵉ siècle et seraient de toute façon tous trois postérieurs à la mort du saint[33] ; il reste à concilier cette évaluation avec l'indication de la *Vie de Daniel* selon laquelle il y avait déjà un grand koinobion à Télanissos lors de leur visite au stylite.

Parmi ces données, où peut-on situer les inscriptions de Dayr Sim'ān ?

Le plus simple est de comprendre que le couvent du nord-ouest est le couvent de Mārīs – celui qui a accueilli Syméon en 412 – mais notablement agrandi par Mārōnā dont les deux plus anciennes inscriptions, D.S.Syr. 2 et 3, bénissent la mémoire pour son labeur matériel et spirituel. Ce personnage n'a pas laissé de trace dans les textes, sauf si on l'identifie avec Mrns, l'un des trois chefs du village selon la *Vie* syriaque[34]. Ce grand couvent nouveau pourrait même être celui dont parle la *Vie de Daniel*, donc datable entre 429 et 459. Sinon, il faut interpréter – et peut-être est-ce plus prudent – les inscriptions comme témoignage d'une restauration postérieure du grand couvent lui-même, restauration qui pourrait se situer à la fin du vᵉ siècle ou au milieu du VIᵉ, si l'on considère que la paléographie est plutôt à dater de la même période que l'inscription de Dayr Tell 'Adeh. On pourrait d'ailleurs dans ce cas penser que Mārōnā est le même personnage dont le nom est gravé sur les murs du couvent du sud-ouest.

Qu'il s'agisse ou non de l'un ou l'autre des personnages cités plus haut, il faut interroger les architectes et les archéologues. Ne serait-il pas possible que l'actuel couvent du nord-ouest soit ce grand koinobion dont parle la *Vie de Daniel*, construit, non pas comme l'estime Tchalenko à la fin du vᵉ siècle[35], mais dans le deuxième quart, et restauré par Mārōnā à la fin du vᵉ ou au milieu du VIᵉ siècle ? Il faut examiner toutes les traces possibles de restaurations, de réaménagements et d'embellissements.

31. FESTUGIÈRE 1959, p. 355.

32. P. CANIVET, *Le monachisme syrien selon Théodoret de Cyr* (Théologie historique 42), Paris 1977, p. 31-32.

33. FESTUGIÈRE 1959, p. 313, s'appuyant sur TCHALENKO 1953, p. 206 et 211-218, les date entre 480 et la fin du VIᵉ siècle.

34. HILGENFELD, § 27 (BEDJAN, p. 528) et 53 (BEDJAN, p. 542).

35. TCHALENKO 1953, t. I, p. 222.

SAINT-SERGE DE MATIANÈ, SON DÉCOR SCULPTÉ ET SES INSCRIPTIONS

par Catherine JOLIVET-LÉVY et Nicole LEMAIGRE DEMESNIL
avec un appendice épigraphique par Denis FEISSEL et Jean-Luc FOURNET

Summary: Architecture, decoration and inscriptions of an unpublished rock-hewn church near Matiane (nowadays Göreme) allow a datation in the 6th c., confirmed by a decorative sculpture close to that of a church in the area, Güllü dere 3, probably from the same workshop. There are two inscriptions in the porch and two, cryptographic, on the east side of the nave – on the whole, 3 invocations to saint Sergius, which is the first known attestation of his cult in Cappadocia; the church was probably his, one more proof of the links between Cappadocia and Syria in the Early Byzantine period.

Cette nouvelle église se trouve au nord du village récemment rebaptisé Göreme, l'ancienne Matianè des Actes de Hiéron (devenue successivement Maçan, puis Avcılar), au lieu-dit Mesevli[1]. Elle est creusée en hauteur, à environ 4 mètres au-dessus du sol actuel, dans un large cône. Isolée au milieu des vergers, difficile d'accès, on comprend qu'elle ait pu échapper à l'attention des spécialistes, d'autant qu'ayant été transformée en pigeonnier, son porche avait été muré[2]. Or, elle présente au moins deux caractéristiques qui lui confèrent un intérêt exceptionnel : un décor sculpté, qui permet de l'associer à d'autres monuments protobyzantins de la région, et des inscriptions, dont deux cryptées, qui témoignent de la dévotion portée à saint Serge, à qui l'église était probablement dédiée. Après une description de l'édifice, nous présenterons son décor, puis ses inscriptions.

1. Sur le site de Matianè, F. HILD et M. RESTLE, *Kappadokien (Kappadokia, Charsianon, Sebasteia und Lykandos)*, TIB 2, Vienne 1981, p. 231 et, en dernier lieu, N. THIERRY, *La Cappadocè de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout 2002, fiche n° 2 ; le schéma de localisation p. 44 permet de situer approximativement notre église, qui est à environ 400 mètres au nord-ouest du tombeau n° 10.

2. Nous en devons la connaissance à Pierre Lucas : qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 67-84.

Description du monument

Compte tenu de l'implantation en hauteur de l'église, qui rappelle celle de certains tombeaux antiques conservés dans le village, et des irrégularités de l'excavation, il n'est pas exclu qu'elle ait été creusée à partir d'un ancien tombeau[3]. L'entrée dans l'église est précédée, au nord, par un court porche voûté en berceau, en partie écroulé, où sont conservées, du côté ouest, deux des inscriptions présentées plus loin : une invocation à saint Serge peinte en rouge, accostant une croix, inscrite dans un médaillon, et, au-dessous, l'épitaphe gravée d'une certaine Kyriakè (inscr. 1-2). Ce porche donne, par une ouverture rectangulaire, dans la partie orientale du naos. La nef unique, basilicale, dessine au sol un plan assez ramassé, d'un type connu dans d'autres églises cappadociennes de dimensions et sans doute de datation comparables[4] (fig. 1).

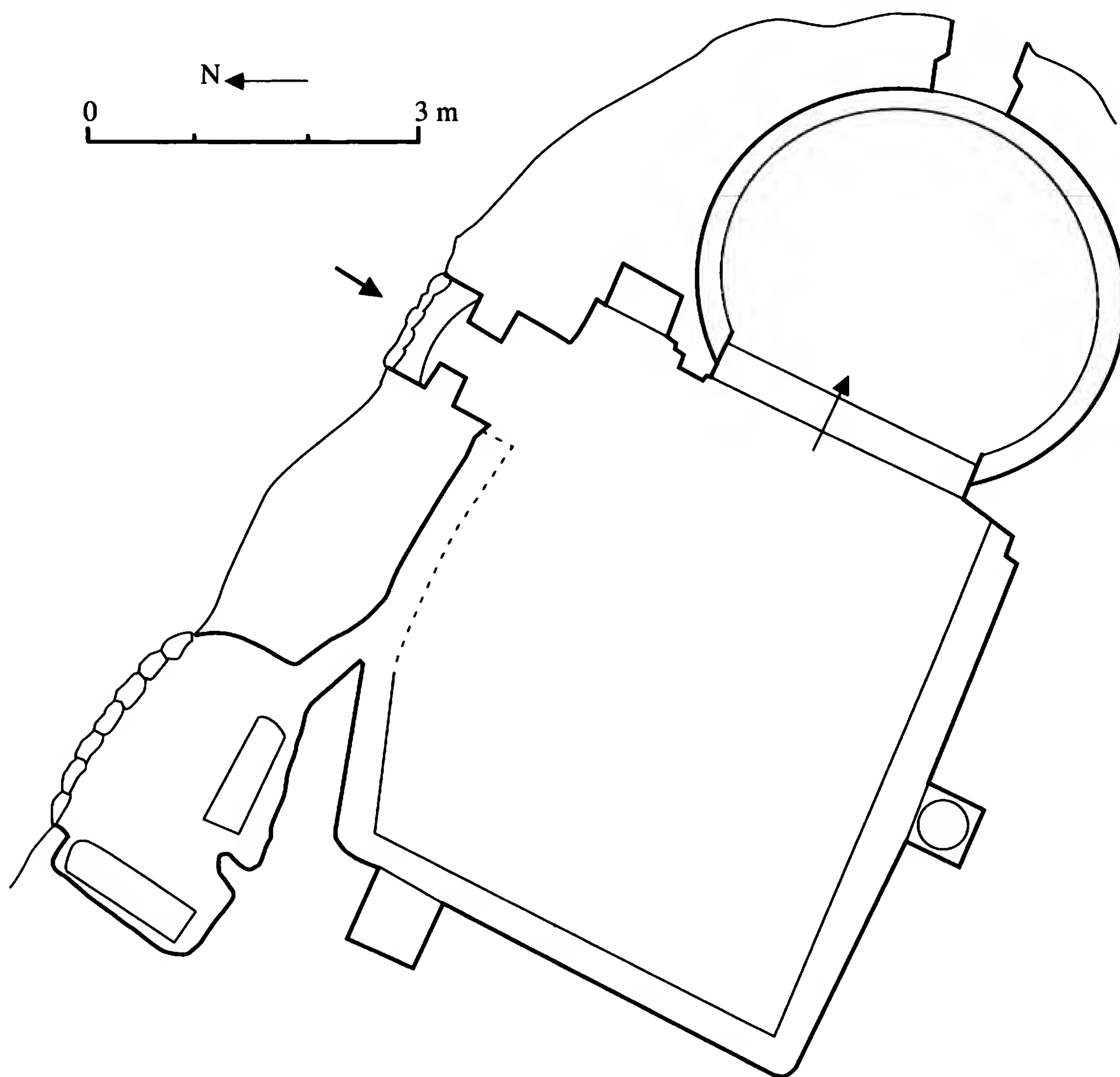


Fig. 1 – Plan de l'église Saint-Serge (N. Lemaigre Demesnil, M.-P. Raynaud).

3. La présence, dans le porche, d'une inscription funéraire gravée ne suffit pas à confirmer cette hypothèse, les inhumations dans le porche des églises étant monnaie courante. Notons cependant que dans le tombeau n° 10 voisin, de nombreuses croix gravées attestent une utilisation chrétienne ultérieure.

4. Citons l'église n° 6 de Zelve (N. Thierry, *Haut Moyen Âge en Cappadoce. Les églises de la région de Çavuşin* II, Paris 1994, fig. 111, p. 362), Haçlı kilise de Kızıl Çukur (*ibid.*, fig. 72, p. 254) ou encore Yamanlı kilise près d'Avanos (Thierry, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* [cité n. 1], fiche n° 9).



Fig. 2 – Nef : plafond et paroi occidentale.

La partie nord est irrégulière : la paroi, loin d'être d'équerre, est quasi concave et une annexe funéraire a été aménagée postérieurement au nord-ouest. Un plafond sculpté d'une croix sous arcade entre deux palmiers couvre la nef (fig. 2). Le « mobilier » se limite à un banc qui longe les parois sud et ouest et s'interrompt rapidement au nord, conséquence probable des remaniements qu'a subis cette partie de l'église. Quelques niches sont creusées dans les parois. L'une, rectangulaire, dans la partie nord du mur ouest, est de datation difficile, mais le décor peint sur la paroi semble tenir compte de sa présence : elle serait donc primitive[5]. Une autre, à fond plat, ménagée au centre de la paroi sud, abrite une cuve[6] ; la troisième, dans la paroi orientale – au nord de l'abside – est creusée dans un champ rectangulaire délimité par un jeu de moulures en

5. Elle présente autour de son ouverture, un espace en retrait permettant d'insérer une plaque de fermeture ; à l'intérieur, un rebord permettait de poser une tablette ; une niche de dimensions similaires existe également à l'ouest de la paroi nord de Yamanlı kilise sans que l'on puisse affirmer son caractère primitif, ni déterminer sa fonction.

6. Sur les cuves dans les églises rupestres de Cappadoce : S. A. WALLACE, *Byzantine Cappadocia: the planning and function of its ecclesiastical structure*. I, Thèse dactylographiée, Canberra 1991, p. 125-130 ; N. TETERIATNIKOV, *The Liturgical Planning of Byzantine Churches in Cappadocia* (Orientalia Christiana Analecta 252), Rome 1996, p. 95-108 ; en dernier lieu : N. LEMAIGRE DEMESNIL, Architecture et liturgie, *Dossiers d'Archéologie* 283, 2003, p. 18-25, en particulier p. 22-24.

retrait[7] (fig. 3). Cette dernière a vraisemblablement servi de niche de prothèse, bien que dans les monuments de haute époque de la région celle-ci soit le plus souvent placée à l'extrémité est du mur nord de la nef et non dans la paroi orientale[8]. C'est au-dessus de cette niche que sont écrites à la peinture rouge deux invocations cryptées adressées à saint Serge par la même personne, un certain Longinos ; la plus longue est inscrite dans une *tabula ansata* (inscr. 3-4).



Fig. 3 – Vue vers l'est : paroi orientale de la nef, abside et niche de prothèse.

L'abside, légèrement décalée vers le sud, s'ouvre dans la paroi orientale par un arc en plein cintre légèrement surhaussé, qui prend appui sur deux pilastres (fig. 3). Celui du sud a conservé sa base cubique, que surmontent deux fasces, et son couronnement, dont la mouluration, simple, consiste en une fasce inférieure raccordée par un anglet à une gorge supérieure, le tout surmonté d'un étroit bandeau. L'archivolte de l'arc absidal est rehaussé d'un corps de moulures : deux bandeaux en saillie encadrent une bande plate, ornée d'une ligne brisée de fuseaux (ou feuilles lancéolées en zigzag), motif sur lequel nous reviendrons. Surélevée par rapport au naos[9], l'abside, de vastes dimensions, dessine au sol un plan en demi-cercle outrepassé. Elle ne paraît pas avoir comporté de chancels à l'entrée et de ses

7. La petite cavité creusée dans cette niche date de la transformation de l'église en pigeonnier.

8. L'emplacement de la niche de prothèse dans le mur oriental est attesté à Haçlı kilise de Kızıl Çukur, mais il s'agit ici d'une niche qui a été excavée dans un second temps : N. Lemaigre Demesnil, *L'architecture religieuse en Cappadoce jusqu'au milieu du IXe siècle*, Thèse de doctorat, Université Paris I, 2000, p. 140. Dans notre église, il pourrait s'expliquer par des contraintes d'ordre technique liées à la présence d'un monument préexistant ; l'entrée, dans la partie orientale du mur nord, occupe en effet la place habituelle de la niche de prothèse et les dimensions de la masse rocheuse dans laquelle a été excavée l'église ne permettaient guère de reporter plus à l'est prothèse et abside.

9. 0,30 cm ca.

aménagements liturgiques ne subsiste que le banc qui longe la paroi. Une fenêtre, légèrement décentrée vers le nord, l'éclaire. L'abside est couverte d'un plafond, qui repose sur la paroi par l'intermédiaire d'une corniche composée de modillons portant une bande plate[10]. Ce type d'entablement, qui rappelle celui de l'église paléochrétienne du lieu-dit Aptal (Avanos), reste exceptionnel en Cappadoce[11]. La forme de l'abside et son mode de couverture, qui sont manifestement un indice d'ancienneté, permettent de mieux comprendre ceux de certaines absides protobyzantines de la région, caractérisées par une conque enveloppante, voire presque hémisphérique, au sommet relativement plat[12]. Le champ central du plafond est sculpté d'un grand médaillon enfermant une croix (fig. 6).

Malgré des irrégularités, l'ensemble fait preuve d'un certain souci de monumentalité, dont témoignent les détails de l'élévation et du décor architectonique. Ainsi, une haute bande plate a-t-elle été laissée en réserve le long du mur nord de la nef (sauf dans sa partie occidentale), au-dessous d'une corniche qui court sous le plafond. Quelques édifices de Cappadoce – telle l'église n° 4 de Zelve, où elle longe toute la paroi nord de la nef – présentent ce même type de bande plate, qui peut être considérée comme un indice en faveur d'une datation haute[13]. Un pilastre d'angle limite au sud la paroi orientale, tandis que du côté nord, le pilastre, surmonté d'un chapiteau sommaire[14], ne se prolonge pas au-delà de l'encadrement réservé à la niche de prothèse.

DÉCOR

Le décor de l'église associe sculptures et peintures réalisées directement sur le rocher, sans enduit, le plus souvent au trait et dans une gamme de couleurs réduite au rouge, au vert et au jaune. Au plafond de la nef, dans l'axe de l'abside, est sculptée une grande croix latine sous arcade, qu'encadraient deux palmiers ; la destruction du plafond dans la partie nord de l'église a fait disparaître l'un d'eux, un des bras de la croix et la section de l'arcade qui le surmontait (fig. 2, 4). La croix est montée sur un court piédestal, à l'ouest, tandis que le bras oriental et le bras sud sont prolongés par une perle en forme de goutte. Les bras latéraux sous-tendent un arc outrepassé. Le feuillage du seul palmier conservé est rendu de façon schématique par deux masses

10. Sauf dans la partie occidentale où le plafond vient buter contre l'arc absidal.

11. THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* (cité n. 1), p. 98-99 (sch. 20) et LEMAIGRE DEMESNIL, *L'architecture religieuse en Cappadoce* (cité n. 8), p. 17 et pl. 1b.

12. Comme, par exemple, à Hagios Stéphanos et dans les églises n° 3 et 5 de Güllü dere : N. THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce. Les églises de la région de Çavuşin*. I, Paris 1983, p. 1, 119, 183.

13. Pour Zelve n° 4 : THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce* II (cité n. 4), pl. 182 c ; voir aussi : N. LEMAIGRE DEMESNIL, Les églises paléochrétiennes de Cappadoce : nouveaux éléments de datation, *Histoire de l'Art* 42-43, 1998, p. 27-39, en particulier p. 31.

14. Son profil rappelle celui des chapiteaux des deux pilastres qui encadrent l'entrée dans l'abside de la basilique de Durmuş, également à Matianè – sur celle-ci, voir THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* (cité n. 1), fiche n° 8 – ainsi que ceux d'une église inédite d'Uçhisar, Karanlık kemer vadisi kilisesi n° 1 (notes personnelles).

parcourues de quelques gorges ; au-dessus, un bouton prolonge le tronc[15]. Les deux croix latines, encadrées de palmiers, sculptées au plafond de la nef de l'église nº 3 de Güllü dere offrent les parallèles les plus proches pour cette composition de tradition paléochrétienne, au demeurant rare en Cappadoce[16] (fig. 5). La représentation de la croix triomphale au plafond du naos est, en revanche, attestée dans une série de monuments attribués pour la plupart à l'époque protobyzantine[17]. Croix et palmier



Fig. 4 – Détail du plafond de la nef.



Fig. 5 – Güllü dere nº 3 : détail du plafond de la nef.

15. Même schématisation à Balkan dere nº 3 (THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* [cité n. 1], pl. 14c p. 96) et dans une salle funéraire située à l'est de Durmuş kilisesi (P. LUCAS, Les établissements monastiques de la basse vallée de Göreme et de ses abords, *Dossiers d'Archéologie* 283, 2003, p. 33). Pour les rares exemples de palmiers sculptés en Cappadoce : THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce*. I (cité n. 12), p. 119.

16. J. LAFONTAINE-DOSOGNE, L'église aux trois croix de Güllü dere en Cappadoce et le problème du passage du décor iconoclaste au décor figuré, *Byz*. 35, 1965, p. 175-207 ; THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce* I (cité n. 12), p. 117-133 ; LEMAIGRE DEMESNIL, *L'architecture religieuse en Cappadoce* (cité n. 8), p. 108-117. Voir aussi : F. HILD, *Das byzantinische Strassensystem in Kappadokien*, Vienne 1977, fig. 37 (linteau remployé à Tilköy).

17. LEMAIGRE DEMESNIL, *L'architecture religieuse en Cappadoce* (cité n. 8), p. 358-360 ; voir aussi THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* (cité n. 1), p. 102 et, pour les croix couvrantes peintes, p. 125-126. De nombreuses stèles funéraires de la région témoignent de la vitalité du thème à l'époque protobyzantine : N. THIERRY, Un problème de continuité ou de rupture. La Cappadoce entre Rome, Byzance et les Arabes, *CRAI* 1977, p. 98-144 (en particulier p. 114-121).

sont rehaussés de peinture[18]. Les bras de la croix sont ornés d'une ligne de cercles sécants et tangents déterminant des croix, tandis qu'à la croisée une petite croix verte s'inscrit dans un cercle rouge. L'arcade qui surmonte la grande croix latine est ornée d'une ligne brisée de fuseaux (ou feuilles lancéolées), rehaussés de rouge sur un fond vert, analogue à celle dont la présence a déjà été mentionnée à l'archivolte de l'arc absidal[19]. On reconnaît là un motif courant, sous diverses variantes, dans le répertoire ornemental, tant sculpté que peint, du Haut Moyen Age[20].

Sur les parois de la nef, la sculpture disparaît, mais les peintures imitent un décor architectonique (fig. 2). Deux lignes parallèles, rouge et verte, décrivent des arcatures outrepassées, au nombre de trois sur chacune des parois sud et ouest, arcatures qui reposent sur des consoles diversement ornées (croix, motifs géométriques)[21]. Chaque arcade abrite une petite croix (verte sur fond jaune ou rouge), inscrite dans un médaillon gravé et peint. Le long de la paroi occidentale, des feuilles lancéolées s'insèrent entre les bras de la croix, les couleurs – rouge, verte et jaune – variant d'un motif à l'autre[22]. Ce décor peint rappelle un peu, en plus simple, celui qui rehausse les parois de l'église n° 4 de Zelve[23] et ses couleurs alternées, relativement bien conservées, témoignent – modestement – du goût de la polychromie qui caractérisait la décoration des églises protobyzantines.

À l'archivolte de l'arc absidal, sur la bande plate médiane, on retrouve, sculptée, une ligne brisée de fuseaux, motif déjà signalé, d'exécution assez fruste[24] (fig. 3). Comme sur l'arcade du plafond de la nef, les éléments fusiformes, rehaussés de

18. Des rehauts de peinture sur les sculptures sont également conservés dans les églises n° 1 et 2 de Zelve : THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce* II (cité n. 4), p. 327, 335-339, ainsi qu'à Balkan dere n° 3 (notes personnelles).

19. On peut comparer cette croix sous arcade à celle d'une église d'Akören, en Cilicie (début VIe s.) : F. HILD / H. HELLENKEMPER, *Kilikien und Isaurien*, 2, TIB 5, Vienne, 1990, fig. 48 ; G. MIETKE, Survey der römische-frühbyzantinischen Siedlung Akören in Kilikien, 1996-1997, *Araştırma Sonuçları Toplantısı*, Ankara 1998, p. 76.

20. Citons les exemples de Güllü dere n° 3 (THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce* I [cité n. 12], pl. 48a), de Balkan dere n° 3, d'Aptal, de Yamanlı kilise (THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* [cité n. 1], pl. 14c p. 96 ; p. 98, sch. 20 p. 99 ; fig. 79, p. 104), d'une salle funéraire souterraine située à l'est de Durmuş kilisesi (cf. n. 15). Pour la ligne brisée de feuilles lancéolées (ou d'éléments fusiformes obtenus par l'entrecroisement de demi-cercles) dans les décors peints, voir par exemple Saint-Jean Baptiste de Çavuşin, Hagios Stéphanos (*ibid.*, sch. 27 p. 117, sch. 41 p. 125), Güllü dere n° 2 (THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce* I [cité n. 12], p. 115, pl. 44b), l'église de Joachim et Anne de Kızıl Çukur ou l'église des Archanges de Zindanönü (THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce* II [cité n. 4], p. 233 et pl. 116b, p. 292 et pl. 149a).

21. Un motif de lignes diagonales sécantes, sur un champ rectangulaire délimité par une bande jaune et orné de points, rappelle le décor d'un chapiteau de Durmuş kilisesi (notes personnelles) et celui des demi-colonnes doubles de la basilique n° 32 de Madenşehir, dans le Kara dağ (S. W. RAMSAY et G. BELL, *The Thousand and One Churches*, Londres 1909, p. 216, fig. 176 ; K. BELKE, *Galatien und Lykaonien*, TIB 4, Vienne 1984, p. 141, fig. 39, 40.

22. Motif sud : croix rouge et feuilles vertes dans un médaillon cerné de jaune (ligne intérieure) et de rouge (ligne extérieure) ; motif médian : croix verte et feuilles jaunes, les couleurs du médaillon étant inversées ; motif nord : croix jaune et feuilles vertes dans un médaillon cerné d'un trait rouge à l'intérieur, vert à l'extérieur.

23. THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce* II (cité n. 4), p. 352-353, pl. 184b-186b.

24. On peut le comparer au motif qui décore une paroi sculptée de croix, en face de Durmuş kilisesi, au nord-ouest : THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce* I (cité n. 12), pl. 95f.

peinture rouge, se détachent sur un fond vert, la similitude des deux frises assurant l'unité de l'ensemble. L'arc absidal qui, du naos, paraît surmonter la croix sculptée dans l'abside, fait ainsi écho à l'arcade qui abrite la croix du plafond du naos. Si la présence d'un corps de moulures longeant les arcatures ou l'arc absidal est relativement courante dans les églises de Cappadoce d'époque protobyzantine[25], la frise de feuilles lancéolées (ou de fuseaux) lui est plus rarement associée. Elle se retrouve, soigneusement sculptée, à Yamanlı kilise, près d'Avanos[26], ainsi que dans une salle aujourd'hui souterraine excavée à l'est de Durmuş kilisesi[27], où les feuilles encadrent des boutons floraux. Deux petites croix peintes, en médaillon, marquent l'entrée de l'abside, l'une sur la paroi orientale de la nef, à droite, au niveau de la base de l'arc, l'autre au sommet de l'intrados de l'arc absidal[28].

Au plafond de l'abside est sculpté un grand médaillon qui enferme une croix, montée sur un court piédestal occidental[29] (fig. 6). Une petite croix de Malte en médaillon orne la croisée et un décor de disques imitant des cabochons les bras.



Fig. 6 – Plafond de l'abside de Saint-Serge.

25. Citons les exemples de Durmuş kilisesi, de l'église d'Özkonak, de Saint-Jean Baptiste de Çavuşin et de Güllü dere n° 3.

26. THIERRY, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* (cité n. 1), fig. 79, p. 104.

27. Cf. supra n. 15.

28. La première, dessinée au trait rouge, se détache sur un fond vert et s'inscrit dans un cercle de points rouges, la seconde est rouge sur le fond vert du médaillon.

29. Pour d'autres exemples cappadociens de croix sculptées dans l'abside, voir Güllü dere n° 3, Zelve n° 1 et peut-être Yamanlı kilise. Le thème est plus fréquemment peint : C. JOLIVET-LÉVY, *Les églises byzantines de Cappadoce. Le programme iconographique de l'abside et de ses abord*, Paris 1991, p. 45-46 (Güllü dere n° 5), 47 (église de Joachim et Anne, abside sud), 54 (église du stylite Nicétas), 70-71 (Karşı Becak), 76 (Mezarlar altı kilise), 161-163 (Hagios Stephanos), 171-172 (Kurt dere) ; on peut ajouter à ces exemples deux églises inédites d'Uçhisar : Karanlık kemer vadisi kilisesi n° 2 et l'église de Çatal kaya n° 1.



Fig. 7 – Güllü dere n° 3 : détail du plafond de la nef.

Dans chacun des quadrants délimités par la croix a été laissé en réserve un disque saillant orné d'une croix gravée : au centre d'un cercle rouge s'inscrit une petite croix de Malte, dont les contours sont rehaussés d'un trait rouge, tandis que l'espace entre les bras est peint en vert. La couronne qui entoure la grande croix centrale est composée de deux baguettes saillantes encadrant une bande plate, sur laquelle court une ligne brisée de feuilles lancéolées (ou fuseaux), entre lesquelles s'insèrent des boutons (ou perles). L'ensemble est proche, par la composition, les motifs ornementaux et la technique d'exécution de la partie centrale du plafond de l'église n° 3 de Güllü dere[30] (fig. 7) ; cependant, l'exécution très régulière, au compas, qui caractérise cette dernière, laisse place, à Saint-Serge, à un tracé un peu plus hésitant, trahissant une main moins expérimentée.

30. Où, cependant, le motif se limite au zigzag d'éléments fusiformes, sans les perles intermédiaires ; voir supra n. 16.

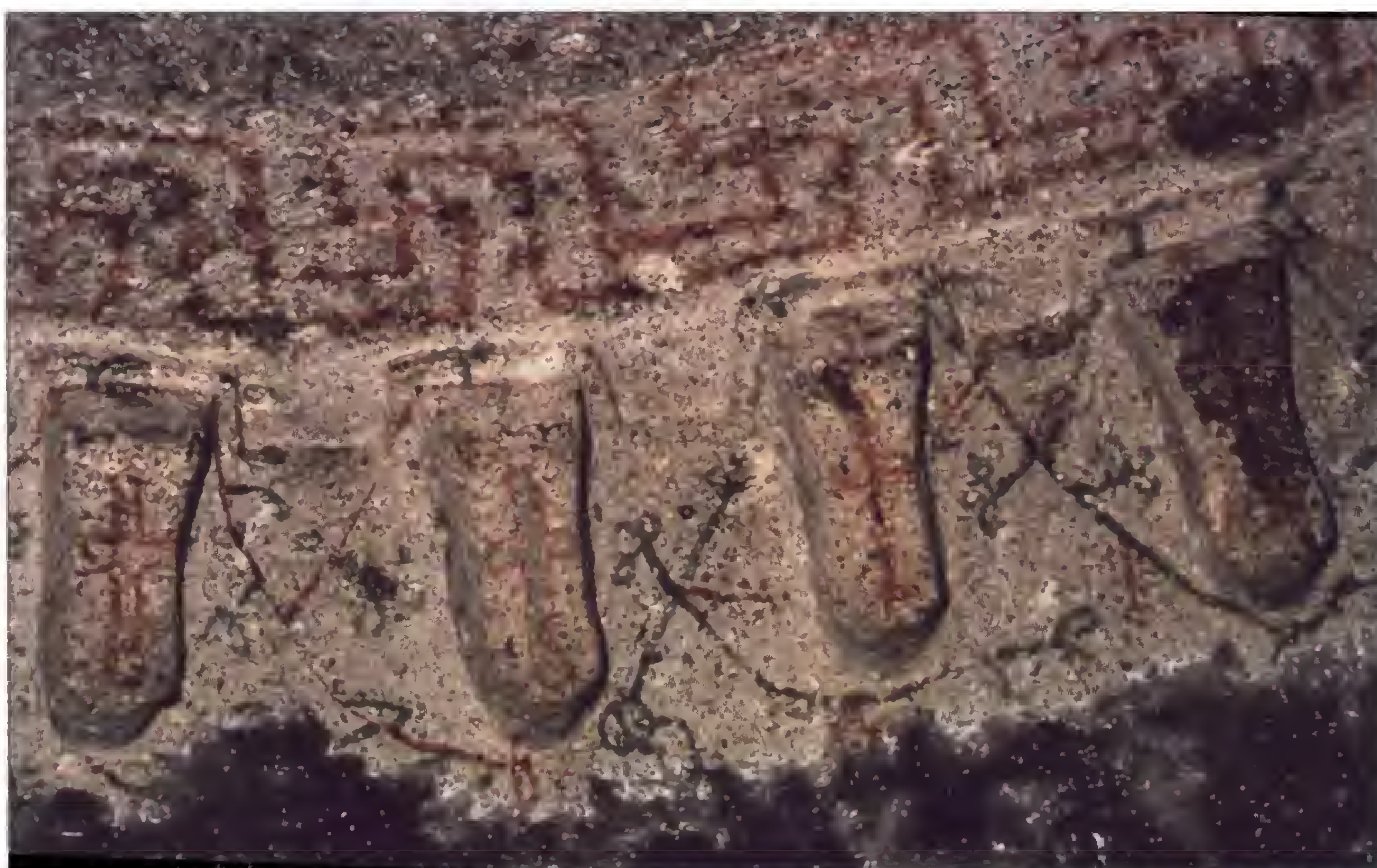


Fig. 8 – Saint-Serge, abside : frise de grecques et modillons (détail).

Sous le plafond de l'abside, une frise de grecques peinte en rouge court sur la bande plate, tandis que les modillons – quatorze au nord et seize au sud – se répartissent de part et d'autre d'un médaillon saillant, sur lequel est sculptée une croix, placée dans l'axe de la croix sculptée du plafond (fig. 8). Ce décor rappelle, en plus fruste, celui de la salle nº 3 de Balkan dere, qui présente également, sous le plafond, une corniche composée de plusieurs fasces ; l'église construite protobyzantine de Soğanlı, Ak kilise, aujourd'hui détruite, présentait aussi des modillons décorés[31]. Dans notre église, chaque modillon porte un motif peint au trait, souvent une croix (quinze modillons), mais aussi une palme ou un arbre stylisé (trois cas), un petit animal (un quadrupède, un oiseau, un scorpion ?), voire une simple ligne verticale, des diagonales, une série de points ou des lettres grecques. La présence dans l'église d'inscriptions cryptées fait penser que les motifs qui ornent les modillons pouvaient être investis d'une valeur magique[32]. L'espace entre les modillons était orné par un rinceau de vigne, bien conservé surtout du côté sud, où l'on voit ses rameaux, ses feuilles vertes et ses grappes de raisin rouges. D'allure grêle, mais cependant réaliste, il s'apparente aux représentations paléochrétiennes, comme, en Cappadoce, celle de l'église nº 1 de Balkan dere ou celle, plus schématique, d'une salle funéraire

31. N. Teteriatnikov, A Group of Early Churches in Cappadocia : Evidence for Dating, *VV* 55 (80. 2), 1998, p. 232-237, fig. 3 (Ak kilise), 4 (Balkan dere). Ajoutons à ces exemples celui de la salle souterraine proche de Durmuş kilisesi, déjà mentionnée (cf. supra n. 15).

32. Pour les signes à fonction magique : T. Matantseva, Les amulettes byzantines contre le mauvais œil du Cabinet des Médailles, *JAC* 37, 1994, p. 110-121.

de Göreme[33]. Ce décor se poursuivait probablement sur l'ensemble de la paroi absidale, car à gauche de la fenêtre, la chute de l'enduit, qui l'a ensuite recouverte, révèle la présence de peinture rouge et verte (ornements et/ou croix).

Deux saints martyrs en chlamyde (une croix à la main), du côté sud de l'abside[34], et, plus à gauche, un troisième personnage, très mal conservé, témoignent d'une phase postérieure (xe siècle ?) d'occupation de l'édifice, peut-être contemporaine de l'aménagement de la chambre funéraire, irrégulière, située au nord-ouest du naos[35].

Conclusion

L'église Saint-Serge de Matianè s'intègre parfaitement, par son architecture comme par son décor, dans le corpus des églises cappadociennes de l'époque protobyzantine et une datation au VIe siècle peut être proposée. Les similitudes observées avec Güllü dere n° 3, qui fut d'abord attribuée, mais certainement à tort, à l'époque iconoclaste[36], suggère l'hypothèse d'un même atelier d'excavateurs / sculpteurs pour ces deux monuments. Le nom de l'auteur des inscriptions cryptées, Longinos, est un nouveau témoignage de la popularité de ce nom dans la région. C'est en effet en Cappadoce, d'où il passait pour être originaire et où il aurait été enterré après avoir subi le martyre, qu'est d'abord mentionné, par Grégoire de Nysse, le culte du centurion Longin, culte largement diffusé, dès les Ve-VIe siècles, dans le monde chrétien[37] ; le nom de Longinos est d'ailleurs attesté, au VIe siècle, aussi bien en Cappadoce qu'en Isaurie et en Syrie[38]. Les trois invocations peintes dans l'église, et

33. Pour Balkan dere n° 1 : N. Thierry, Peintures paléochrétiennes en Cappadoce. L'église n° 1 de Balkan dere, *Synthronon. Art et archéologie de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Paris 1968, p. 53-59, en particulier p. 54-56 et fig. 1 et 3 ; l'auteur propose des comparaisons avec les mosaïques de pavement paléochrétiennnes et avec les peintures de Baouit. Quelques maigres fragments d'un rinceau comparable sont également conservés sur la paroi orientale de l'église n° 6 de Zelve (observation personnelle). Pour la salle funéraire de Göreme : N. Thierry, Découvertes à la nécropole de Göreme (Cappadoce), *CRAI* 1984, p. 687-690, fig. 21 et sch. 13.

34. Au-dessus est creusée une cavité oblongue, mais elle ne paraît pas contemporaine.

35. Une tombe, d'axe nord-sud, est surmontée d'un *arcosolium* grossier, une autre est creusée dans le sol le long de la paroi sud. La partie nord de cette annexe a été remaniée lors de la transformation de l'église en pigeonnier.

36. Cf. supra n. 16.

37. Sur le dossier hagiographique de Longin : *Homélies festales d'Hésychius de Jérusalem*, éd. M. Aubineau, II (Subsidia Hagiographica 59, 2], p. 778-901.

38. Pour les Cappadociens nommés Longinos : S. Métivier, *La Cappadoce (IVe-VIe siècle). Une histoire provinciale de l'Empire romain d'Orient* (Byzantina Sorbonensia 22), Paris 2005, p. 317, n. 446, que nous remercions pour ces références. Outre l'évêque de Tyane présent au concile de Constantinople de 553 (D. Berges et J. Nollé, *Tyana. Archäologisch-historische Untersuchungen zum südwestlichen Kappadokien*, II, Bonn 2000 [Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien, 55, 2], p. 392), on peut mentionner un moine de Jérusalem (Cyrille de Scythopolis, *Vie de Théodose*, trad. A.-J. Festugière, *Les Moines d'Orient* III/3, Paris 1963, p. 57) et un frère du monastère de Choziba (A.-M. Schneider, Das Kloster der Theotokos zu Choziba im Wadi el Kelt, *Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte* 39, 1931, p. 297-332 [p. 319, inscr. 30]). Trois inscriptions chrétiennes attestent également l'usage du nom de Longinos en Cappadoce : G. de Jerphanion et J. Jalabert, Inscriptions d'Asie Mineure (Pont, Cappadoce, Cilicie), *Mélanges de la Faculté Orientale de Beyrouth* 3, 1908, p. 437-477 (p. 455, n° 17) ; L. Robert, *Hellenica. Recueil d'épigraphie, de numis-*

la dédicace à saint Serge qu'elles supposent, apportent en outre un témoignage unique sur la diffusion en Cappadoce du culte de ce saint, le caractère cryptographique de deux d'entre elles étant probablement censé augmenter leur efficacité[39]. Très répandue au VIe siècle en Syrie et Mésopotamie, la dévotion à saint Serge, partie du martyrium de Resafa[40], n'avait pas été jusqu'à présent relevée en Cappadoce. Des liens avec la Mésopotamie et la Syrie avaient aussi été évoqués à propos de certaines particularités de l'église n° 3 de Güllü dere, tels son plan à nef transversale ou la rare représentation de l'évêque de Damas, Agathange. Saint-Serge de Matianè apporte ainsi un nouveau témoignage sur les liens qui unissaient, à l'époque protobyzantine, la Cappadoce à la Syrie, chère au dédicataire de cet article.

APPENDICE ÉPIGRAPHIQUE

INSCRIPTIONS DU PORCHE (D. Feissel)

Les deux inscriptions sont situées l'une au-dessus de l'autre sur la paroi ouest du porche, qui précède, au nord, l'entrée dans l'église.

1. Invocation à saint Serge (VIe s. ?) (fig. 9)

Grande croix pattée, peinte en rouge et inscrite dans un cercle, avec, dans les deux cantons inférieurs de la croix une dédicace à saint Serge, peinte de la même main. Les cinq lignes du texte sont coupées en deux par le pied de la croix (par une barre verticale dans la transcription). Ligature omicron-upsilon sauf à la fin de la l. 2.

῞Αγηε Σ|έργι βωή-
θη τ̣ὸν δ|οῦλόν σου
Σέρ̇γην (?) | μ̣ετ̇ὰ παν-
τ̇ὸ̇ς τοῦ ὕ|κου̇ [*vacat* ?]
(καὶ) τοῦ χω|ρ̣ί̣ο̣υ̣

Lire : ῞Αγιε Σέργιε βοήθει, Σέργιον, οἴκου.

matique et d'Antiquités grecques, II, Paris 1946, p. 156 ; THIERRY, Un problème de continuité ou de rupture (cité n. 17), p. 119 et fig. 22 (n° 8). Pour le nom de Longinos en Isaurie et en Syrie : J. R. MARTINDALE, *PLRE*, vol. III B, Cambridge 1992, p. 795-796.

39. À mettre en relation avec la production, bien attestée, d'objets prophylactiques avec l'image de saint Serge, dérivés des eulogies fabriquées à Resafa : en dernier lieu Ch. WALTER, *The Warrior Saints in Byzantine Art and Tradition*, Aldershot 2003, p. 146-162 (p. 153).

40. E. KEY FOWDEN, *The Barbarian Plain. Saint Sergius between Rome and Iran*, Berkeley / Los Angeles 1999, étudiant la large diffusion du culte de saint Serge au VIe s., ne fait aucune mention de la Cappadoce ; en dernier lieu : D. VAN DE ZANDE, The Cult of Saint Sergius in its Socio-Political Context, *Eastern Christian Art* 1, 2004, p. 141-152.

Saint Serge, viens en aide à ton serviteur Sergios (?) avec toute sa maison et le village.

Dans cette invocation de type banal, le seul point douteux est le nom de l'intéressé. Seules les deux dernières lettres sont clairement peintes en rouge. Les lettres précédentes ont été, non pas peintes, mais incisées dans le tuf (ou incisées après effacement d'un autre nom ?). On croit lire sur la photographie les lettres CPEPΓ, suivies d'un espace avant la désinence HN.

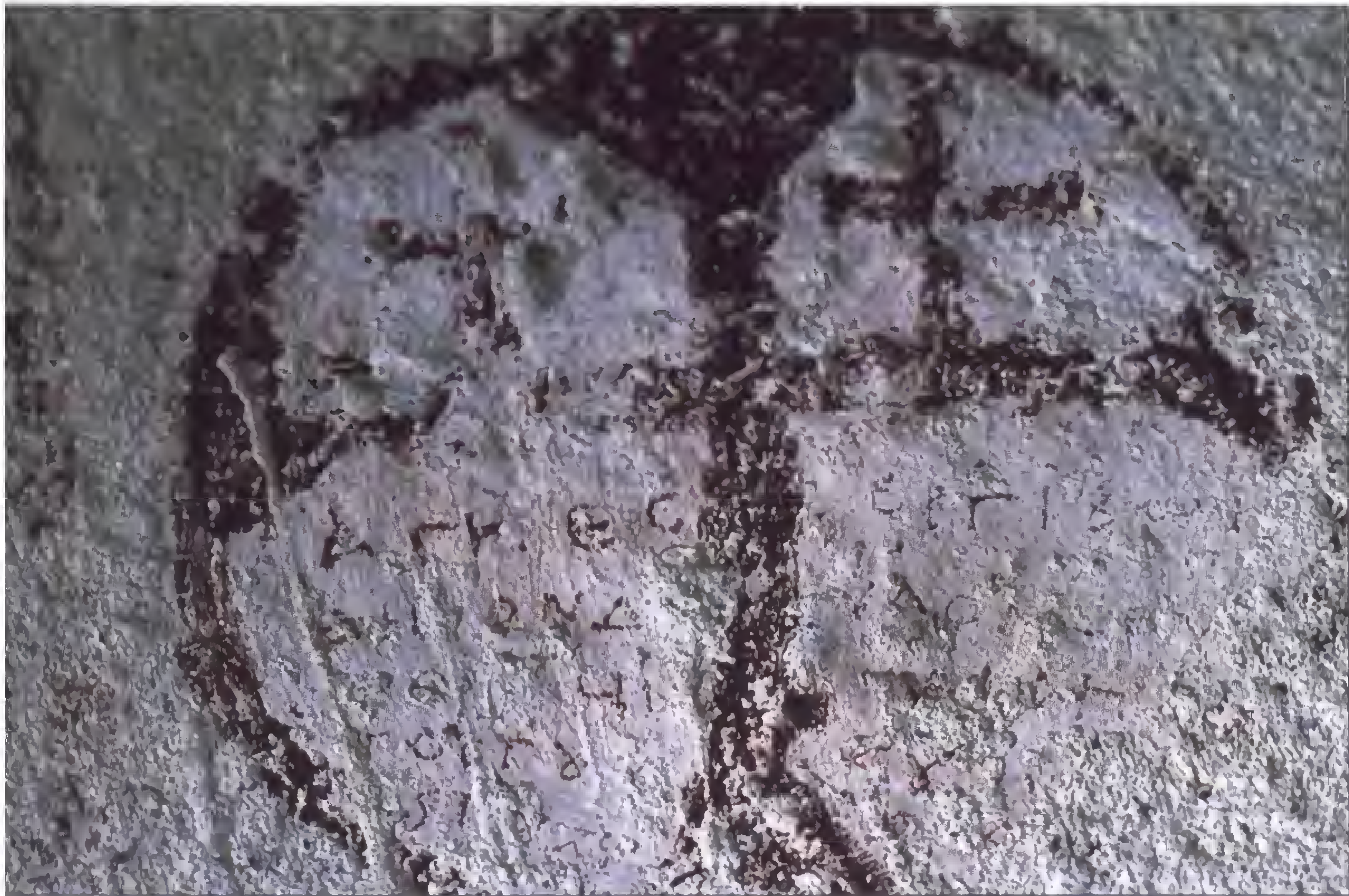


Fig. 9 – Porche : invocation à saint Serge.

2. *Épitaphe de Kyriakè (VIe s. ?) (fig. 10)*

Inscription de cinq lignes gravée sous la précédente, sans doute au-dessus d'une tombe, aujourd'hui disparue, qui pouvait être creusée dans le sol du porche.

† Ἀνεπαύσατ[ο]
Κυρι̣α̣κὴ ἐν̣δ[ι]-
κτιῶνι ϛʹ μενὶ Φ̣-
ευραρίου ιαʹ .
Ṇ Ạ Ḥ Ṇ OMA

Lire : ἰνδικτιῶνι, μηνί.

Kyriakè est décédée dans la 6e indiction, au mois de février, le 11 (...).

L. 3-4, le nom du mois présente apparemment la forme Φευραρίου pour Φεβρουαρίου, variante bien attestée à partir du IIe s. ap. J.-C. (cf. D. FEISSEL, *TM* 8, 1981, p. 148-150). On pourrait à la rigueur lire ici Φευγαρίου, mais cette forme du mot paraît inusitée. La ligne 5 reste à déchiffrer.



Fig. 10 – Porche : épitaphe de Kyriakè.

INSCRIPTIONS DE LA PAROI ORIENTALE DE LA NEF (J.-L. Fournet)

Les deux textes relevés sur la paroi orientale de la nef, au-dessus de la niche de prothèse (fig. 3), deux invocations très formulaires écrites par la même personne, un certain Longinos, ont l'intérêt, outre de confirmer la consécration de cet édifice à saint Serge, d'être cryptographiques. Le code utilisé est un des plus connus de la cryptographie grecque, usité depuis l'époque hellénistique jusque dans les manuscrits médiévaux[41]. Il consiste à diviser l'alphabet grec (y compris les lettres à valeur numérale) en trois sections et à inverser l'ordre de chacune. Cela donne les équivalences suivantes :

41. La meilleure présentation est, à ma connaissance, celle de J. DORESSE, Cryptography, dans *The Coptic Encyclopedia*, VIII, p. 65-67. Voir aussi les quelques lignes de V. GARDTHAUSEN, *Griechische Paläographie*, 2e éd., Leipzig 1913, II, p. 301. F. WISSE a étudié son emploi dans le domaine copte : Language Mysticism in the Nag Hammadi Texts and in Early Coptic Monasticism, *Enchoria* 9, 1979, p. 101-120. Pour sa fortune dans les manuscrits médiévaux, voir B. DE MONTFAUCON, *Palæographia Græca*, Paris 1708, p. 288 (la première description moderne de ce code).

α = θ	ι = ϙ	ρ = ϡ
β = η	κ = π	σ = ω
γ = ζ	λ = ο	τ = ψ
δ = ς	μ = ξ	υ = χ
ε = ε	ν = ν	φ = φ
ς = δ	ξ = μ	χ = υ
ζ = γ	ο = λ	ψ = τ
η = β	π = κ	ω = σ
θ = α	ϙ = ι	ϡ = ρ

Il était très en vogue dans l'Égypte chrétienne, où il était employé aussi bien dans des textes littéraires ou dans des documents que dans des graffiti[42]. Un graffito, du VIe/VIIe siècle, retrouvé sur les murs d'une cellule du monastère de saint Épiphane en Haute Égypte, offre ce qui est actuellement le meilleur parallèle à nos inscriptions[43] : ⲡⲉⲁⲃ[44]ⲗⲃⲗⲱ[ⲗⲛ]‖ ⲯⲗⲛϛⲗ̣ⲭ̣ⲟⲗⲙⲱ[ⲗⲭ]‖ ϥⲥⲑⲛⲛⲃⲱⲡ[ⲑϥ]‖ ⲕⲑⲛⲯⲗⲱⲯⲗ[ⲭ]‖ ⲗϥⲡⲗⲭⲑⲯⲗⲭ̣, etc., soit, en clair, κ(ύρι)ε, βοήθησ[ον] | τὸν δοῦλόν σ[ου] | Ἰωάννης κ[αὶ] | παντὸς το[ῦ] | οἴκου αὐτοῦ, κτλ. Je ne suis cependant pas en mesure de fournir d'autres exemples d'inscriptions ainsi cryptées pour la région d'où proviennent nos deux textes[45].

On peut se demander quelle raison a poussé Longinos à rédiger son inscription de façon cryptée. Le contenu du texte (une demande de protection adressée à saint Serge) n'a rien, au VIe siècle, qui nécessite sa dissimulation – bien au contraire, puisqu'il témoigne de la dévotion de celui qui l'appose sur les murs de l'église. Par ailleurs, le système de cryptage employé était trop connu pour qu'il y ait eu vraiment volonté de cacher au profane le contenu de l'inscription. La raison est probablement à chercher dans la valeur mystique dont était investie la cryptographie. Comme le fait remarquer F. Wisse dans son étude de la cryptographie chez les chrétiens d'Égypte[46], « seven of the cryptograms (...) are or contain petition to God. Coding such prayers could only have been useful if it was believed that the code was a heavenly script which was more likely to receive divine attention » . Ainsi, en ayant recours à la cryptographie, Longinos pensait conférer à son invocation une valeur quasi magique qui lui donnait plus de chance d'être exaucée.

42. Voir les exemples rassemblés par F. WISSE, Language Mysticism (cité n. 41).
43. W. E. CRUM and H. G. EVELYN WHITE, *The Monastery of Epiphanius at Thebes*, II, New York 1926, n° 702 (p. 147, 330 et 386), révisé par WISSE, Language Mysticism (cité n. 41), p. 106-107, n° 3.
44. Ici ⲁⲃ = ⲏ.
45. D. Feissel, que j'ai interrogé à ce sujet, me confirme ne pas connaître d'inscriptions de ce type.
46. WISSE, Language Mysticism (cité n. 41), p. 120.

3. *Invocation cryptée (fig. 11)*

Description : dimensions l. 0,50 cm, ht. 0,35 cm. – Inscrite dans une *tabula ansata* et écrite à la peinture rouge. Les lignes sont réglées par des traits de la même couleur. Les deux dernières lignes sont plus serrées et d'un module plus petit. La dernière, très aplatie et effacée, est difficile à lire. – L'écriture est une onciale, qui pourrait être du ve ou vi^e^ siècle ; le contexte architectural et décoratif de l'église incite à préférer le vi^e^ siècle. On notera le ductus de certaines lettres : *alpha* à barre brisée (Ⲁ), *epsilon* arrondi (Є), *koppa* ouvert (Ϥ), *ômega* lunaire (Ꞷ), *sampi* en forme de *lambda* pourvu d'une haste verticale (⩚).– Édité d'après une photographie.

texte crypté	texte en clair
+ ΘΖϘΕΩΕϡΖϘ	+ Ἅγιε Σέργι,
ΗΛΒΑΒΩΛΝΨΛ	βοήθησον τὸ-
ΝϚΛΧΟΛΝΩΛΧ	ν δοῦλόν σου
ΟΛΝΖϘΝΛΝΠΘϘ	Λονγῖνον καὶ
ΨΒΝϚΛΧΟΕΝ	τὴν δούλεν
ΩΛΧΞΘΡϘΘΝ	σου Μαρίαν
ΠΘϘΨΟΝΚΘΡΘΞΕΝ ..	καὶ τὸν παρ̣α̣μ̣εν ..
..ΛΩ... Ο .. Ṇ +	..οϲ... λ .. ν̣ +

6 l. ΞΘϡϘΘΝ
7 l. ΚΘ̣ϡ̣Θ̣Ξ ?

5 l. δούλην

Saint Serge, viens en aide à ton serviteur Longinos, à ta servante Maria et à ...

Fig. 11 – Paroi orientale de la nef : invocation de Longinos en *tabula ansata*.

1. Σέργι : il n'y a pas lieu de restituer un *epsilon* final. Ce vocatif en -ι est à rapprocher de κύρι (pour κύριε) que l'on rencontre dans la prose impériale et byzantine (cf. les exemples relevés par S. B. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Göttingen 1913, p. 146, n. 2 et § 278, p. 168, ainsi que par F. T. Gignac, *A Grammar of the Greek Papyri of the Roman and Byzantine Periods*, II, Milan 1981, p. 27).

4. Λονγῖνον : l'absence d'assimilation régressive est un phénomène banal (voir les nombreux exemples papyrologiques chez Gignac, *o. c.*, I, Milan 1976, p. 168).

6. ΞΘΡϘΘΝ : Longinos a fait une erreur en donnant au ρ sa valeur normale et non cryptée. Il semble commettre la même faute d'inattention à la l. 7, où il doit falloir lire ΚΘ̣ϡ̣Θ̣Ξ̣ à la place de ΚΘ̣Ρ̣Θ̣Ξ. Je n'arrive cependant pas à donner un sens à cette séquence et à ce qui la suit.

4. Invocation cryptée du même Longinos (fig. 12)

Description : dimensions l. 17 cm, ht. 20 cm. – Même écriture à la peinture rouge que l'inscription 1. La seule différence est que celle-ci n'est pas inscrite dans une *tabula ansata* et que les lignes ne sont pas réglées. – Édité d'après une photographie.



Fig. 12 – Paroi orientale de la nef : autre invocation de Longinos.

texte crypté	texte en clair
┼ ΘΖϙΕ	┼ Ἅγιε
ΩΕϠ	Σέρ-
ΖϙΗΛΒ	γι, βοή-
ΑϙΨΛΝ	θι τὸν
ςΛΧΟΛΝ	δοῦλόν̣
ΩΛΧΟΛṄ	σου Λὸν
Ζ̣ϙ̣ΝΛΝ ┼	γ̣ῑ̣νον ┼

4-5 l. βοή|θει

Saint Serge, viens en aide à ton serviteur Longinos.

5 ςΛΧΟΛΝ̣ : la dernière lettre ne ressemble pas à un *nu* (à moins que celui-ci n'ait été inversé).

ÉTUDE D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE EN SCYTHIE MINEURE :
LA BASILIQUE À CRYPTE D'HISTRIA

par Irina ACHIM

Summary: A crypt in the altar area of the 5th-6th-century basilica in Histria was built over a former pagan *bothros*, with a staircase for access from the south. This feature finds local parallels in Scythia Minor, but it cannot be associated with certainty with a martyr cult.

Limitant à l'ouest l'îlot résidentiel de la ville tardo-antique, la basilique à crypte se trouve à 50 m à l'est de la *porta principalis* de la ville, à l'endroit connu comme la « Grande Place », à peu près dans l'axe de la porte (fig. 1)[1]. Installée au-dessus de constructions existantes, dans un endroit où l'impact visuel demeure fort et en réutilisant certains éléments, cette petite basilique s'ajoute aux nombreux monuments chrétiens d'Histria. Elle a été fouillée par Grigore Florescu entre 1949 et 1952 et les résultats ont été publiés dans le premier volume de la série Histria. Depuis, le monument n'a jamais bénéficié d'une nouvelle recherche archéologique, exception faite de la zone située au nord qui a été bouleversée par des sondages d'auteur inconnu.

La perspective du travail repris en 2002 par une équipe de l'Institut d'Archéologie de Bucarest devait répondre à un double objectif : d'une part faciliter par une nouvelle recherche un projet de restauration de ce qui est jusqu'à présent la seule basilique à crypte de la ville tardo-antique d'Histria, et, d'autre part, éclairer la problématique des relations de ce monument avec l'îlot d'époque romaine qui le précède.

Édifice de dimensions relativement modestes (19,60 m de longueur pour 12,20 m de largeur), la basilique possède trois nefs, une abside semi-circulaire saillante, à l'est, et une crypte d'autel rectangulaire à escalier méridional. Celle-ci est située à la corde de l'abside et s'avance dans la nef centrale. À l'ouest se trouve un narthex indivis, dont les accès ne peuvent être décelés (fig. 2). Les murs, mal conservés et

1. Le site n'a bénéficié au fil du temps que d'une documentation réduite et de peu de publications : *Histria. Monografie arheologică = Histria I*, Bucarest 1954, p. 167, fig. 57-58 ; P. AURELIAN, Sectorul « Poarta Mare », *Materiale şi Cercetări arheologice* 8, 1962, p. 389-396, pl. III-IV ; I. BARNEA, *Les monuments paléochrétiens de Roumanie = MPR*, Città del Vaticano 1977, p. 135-136, fig. 45/1 ; E. POPESCU, Les antiquités paléochrétiennes d'Histrie, dans *Christianitas daco-romana*, Bucarest 1994, p. 314-316, fig. 3-4.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 85-97.

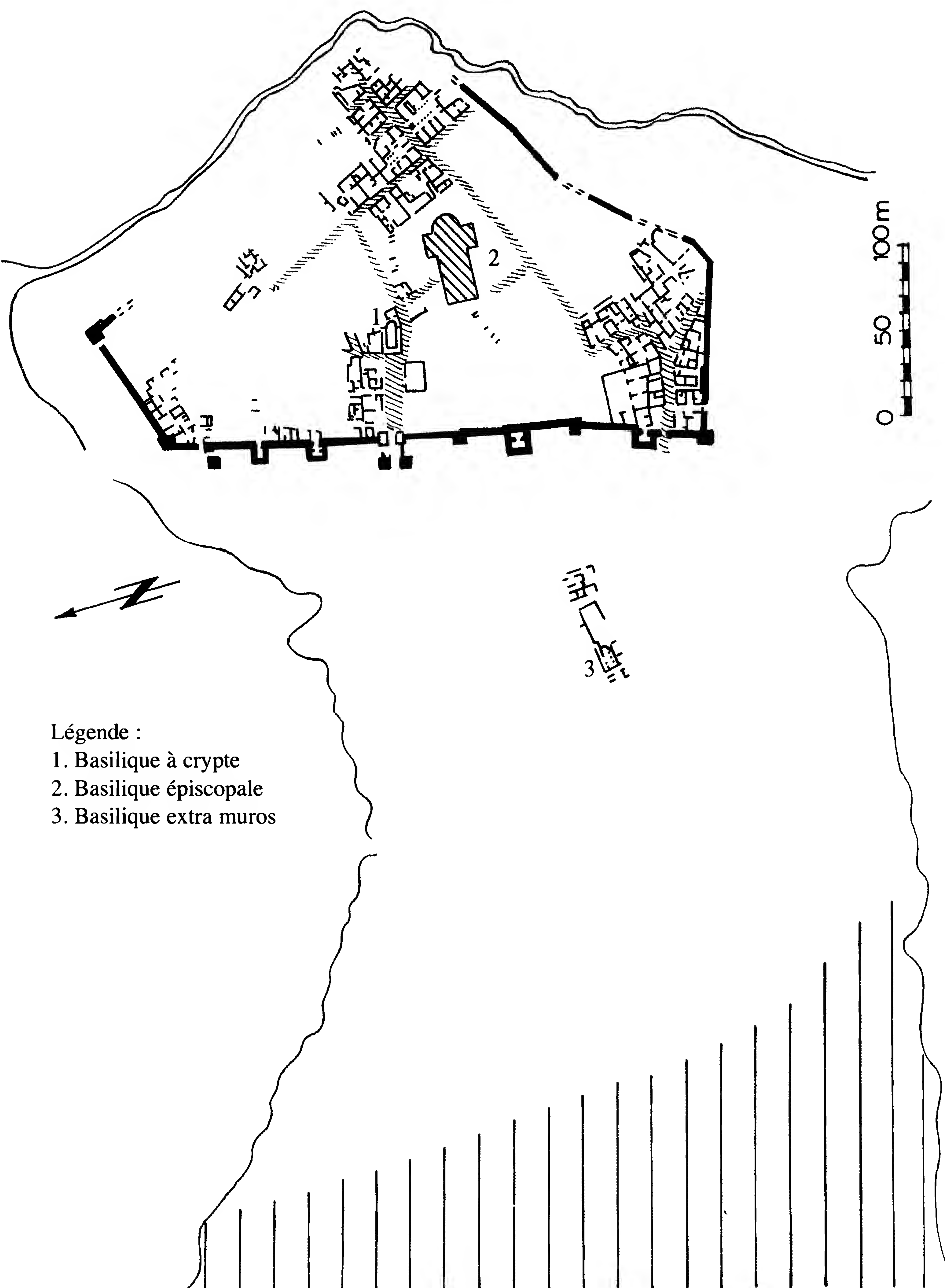


Fig. 1 – Histria. Plan de la ville tardive (d'après A. SUCEVEANU-M.V. ANGELESCU, Nouvelles données concernant Histria à l'époque romaine, *Ktema* 19, 1994, p. 207, fig. 10).

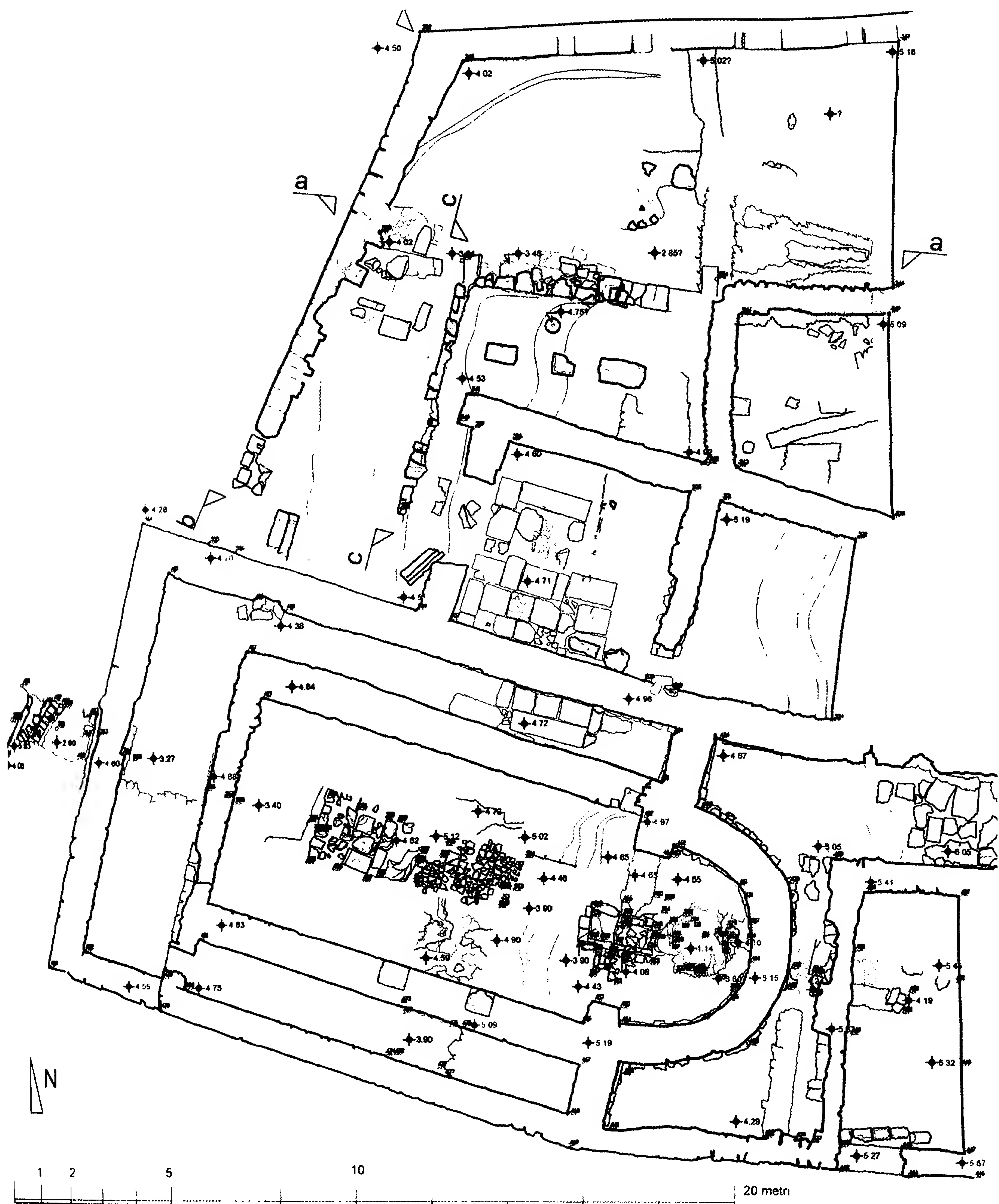


Fig. 2 – Basilique à crypte et l'îlot primitif d'époque romaine.
Relevé arch. I. Băldescu, 2004.

restaurés, épais d'environ 0,70 m, sont construits en moellons irréguliers de pierre locale (schiste vert), liés au mortier. Un grand nombre de pièces de remploi a été mis en évidence à l'occasion des dernières fouilles archéologiques.

Le dallage n'existe plus, à l'exception d'une zone restreinte dans la nef centrale. Au cours des fouilles, nous n'avons pu recueillir dans cette basilique que des fragments dispersés de pièces architectoniques provenant, fort probablement, de la structure portante des collatéraux. Dans l'état actuel de conservation de la basilique, il reste très difficile d'établir les traces de l'autel et/ou d'un ciborium, même si, dans son rapport, le fouilleur avait signalé l'existence possible de ce dernier[2] (fig. 3). Des stylobates, appartenant probablement au type des murettes basses avec colonnade, on a retrouvé *in situ* trois bases carrées, deux sur celui de droite (entraxe 1,63 m) et un sur celui de gauche.

À l'exception de la crypte, les traces des installations liturgiques et de la décoration intérieure de ce monument ont complète-ment disparu. On note que la basilique est caractérisée par une faible déclinaison vers le nord et également par une asymétrie générale due à la trame du réseau de rues (fig. 4).



Fig. 3 – Colonnette de ciborium ? Marbre.
Histria, Musée du site archéologique (photo I. A., 2003)

2. Parmi les rares pièces architectoniques trouvées par Grigore Florescu se trouve une colonnette à cannelures hélicoïdales conservée dans le musée du site, en marbre blanc, qui porte un marquage illisible. Ses dimensions sont : haut. cons. 73 cm ; diam. inf. 26 cm. Voir *Histria I* (cité n. 1), p. 167.

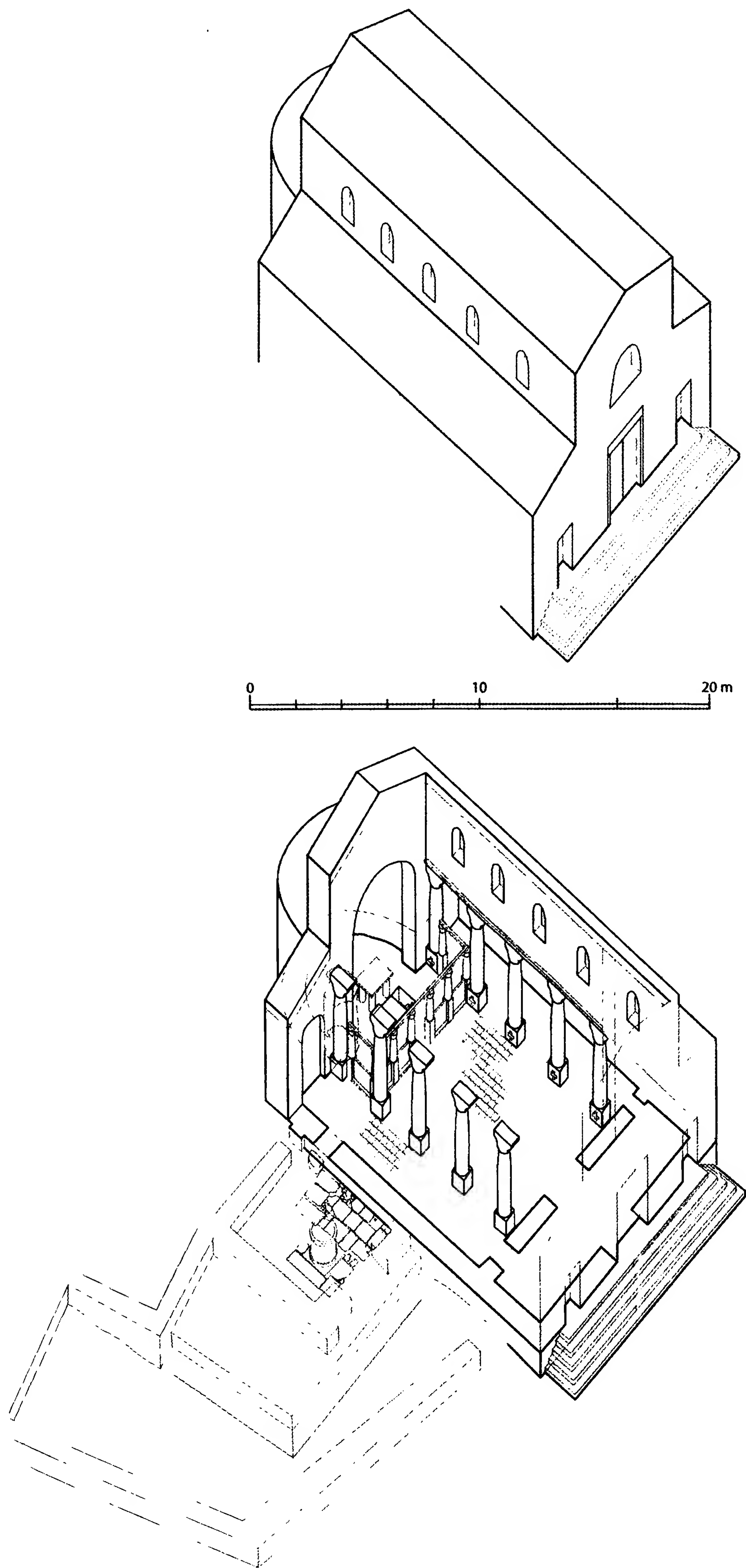


Fig. 4 – Axonométrie de la basilique. Relevé arch. I. Băldescu, 2004.

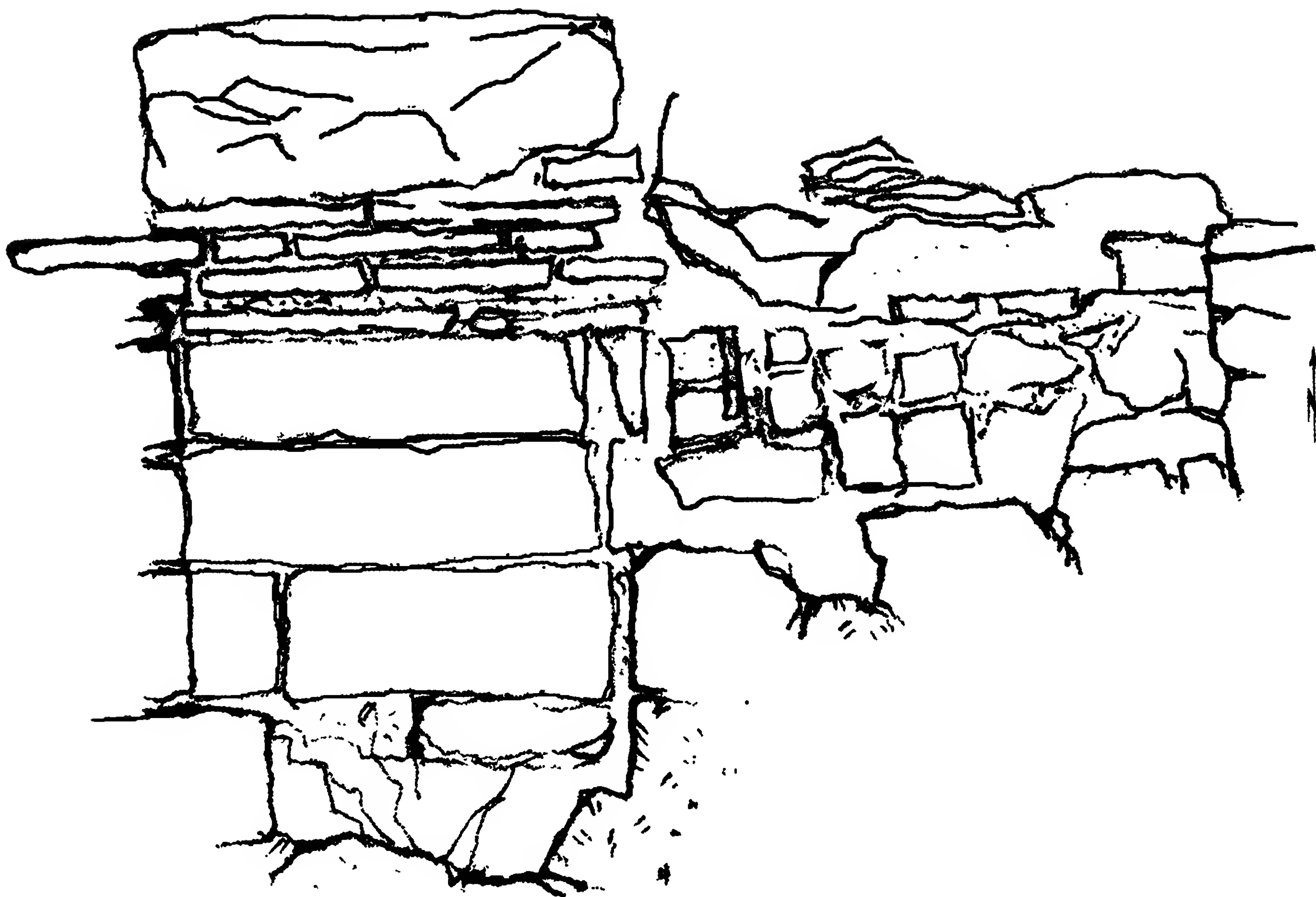


Fig. 5 – La paroi nord de la crypte. Relevé arch. I. Băldescu, 2003.

La crypte, orientée, implantée sous le niveau du pavement de la seconde phase de la basilique, présente une forme rectangulaire, à escalier d'accès située du côté sud[3]. Elle avait été aménagée directement sur le rocher, avec des parois maçonnées, revêtues d'un *opus mixtum* qui est conservé sur les parois nord, sud et ouest. La crypte mesure en surface 1,96 m de longueur pour 1 m de largeur. La profondeur était de 1,34 m (sur la paroi nord). L'escalier d'accès se compo-sait de trois degrés (deux en briques et le troisième en calcaire). En raison de la dispa-rition du haut du massif maçonné, le système de couverture de la fosse d'autel nous échappe complètement. Néanmoins, on peut supposer une couverture avec une ou plusieurs dalles, servant aussi pour l'insertion, au-dessus, de la table d'autel. On note également l'absence de traces du pavement de la fosse, dont le fond a été bouleversé à une date indéterminée.

3. I. Barnea, Éléments d'art grec des basiliques paléochrétiennes de la Scythie Mineure, *DChAE* 4, 1964-1965, p. 333-343 ; Idem, Monumenti paleocristiani della Scizia Minore, *Corso Rav* 18, 1971, p. 23-48 (spécialement 40-41) ; Idem, Le cripte delle basiliche paleocristiane della Scizia Minore, *RESEE* 19, 3, 1981, 489-505 ; J.-P. Sodini, Les cryptes d'autel paléochrétiennes : essais de classification, *TM* 8 = *Hommage à P. Lemerle*, Paris 1981, p. 437-458. Au corpus des cryptes à accès sud présenté par J.-P. Sodini, *ibid.*, p. 453-458, on peut ajouter la crypte de la basilique de Louloudies, près de Kitros, en Grèce, également pourvue d'un escalier méridional : voir E. Marke, Anaskaphe sta Louloudia Kitrous, *AEMTh* 7, 1993, p. 227, fig. 1, pl. 4.

Malheureusement, il est impossible, en l'état actuel, d'arriver à une solution satisfaisante en ce qui concerne la forme d'origine de cette fosse. Il convient de préciser que la partie orientale de la paroi septentrionale de la crypte présente un rétrécissement par rapport à sa partie ouest (fig. 5). De même, on distingue une différence considérable de profondeur et de technique de construction entre les deux parties de ce mur, d'autant plus que la liaison entre elles n'est pas assurée. Quant à la paroi orientale, on a pu déduire qu'elle avait été repoussée plus à l'est à l'occasion de travaux de restauration antérieurs.

À notre avis, la crypte comprenait, outre l'espace central carré, une petite niche orientale, moins profonde que le carré central. En l'absence du moindre vestige de placage dans la moitié est de la fosse, il est tentant de penser à un autre type d'appareil, probablement en marbre. Aucune trace d'un reliquaire ou d'une caisse à reliques n'a été découverte (fig. 6).



Fig. 6 – Vue de l'abside de la basilique avec le puits et la crypte (photo I. A., 2003)











Fig. 7 – Les amphores trouvées entières dans le bothros (photo I. A., 2003).

En 2003, pendant la deuxième campagne de fouille de la basilique, la surprise a donc été grande de découvrir dans l'espace de l'abside, à l'est de la crypte, un puits (*bothros*), creusé directement dans le rocher[4] et qui atteint la profondeur de – 4,63 m par rapport au niveau du sol actuel. Son remplissage, encore inédit, contient des trouvailles nombreuses et très variées : plusieurs types d'amphores (dont cinq exemplaires entiers, fig. 7), assiettes, cruches, marmites et vases miniatures (amphores, coupes), un fragment d'autel miniature en terre cuite, des lampes, quelques morceaux de peinture noirâtre et blanche, des terre cuites architecturales, trois graffiti[5] (dont un illisible) (fig. 8), une grande quantité d'os[6], une terre cuite qui représente une figure juvénile (Apollon ?) (fig. 9), une statuette mal conservée de femme enceinte, objet qui peut être mis en relation avec un culte d'Artémis, sœur d'Apollon, protectrice, entre autres, des accouchements. Il est certain que le puits a fonctionné dès le Ier siècle ap. J.-C., peut-être même un peu plus tôt, et jusqu'au IIIe siècle, et que l'histoire de son fonctionnement et de la formation de son remplissage témoigne de l'aspect de la zone et de certaines de ses transformations.

La zone située au nord de l'édifice de culte paléochrétien est occupée par des structures dont les ruines ne sont pas facilement lisibles et dont l'interprétation reste difficile. Il s'agit de deux bâtiments, peribolos et podium, bâtis avec des moellons

4. D'une profondeur de 3 m et d'un diamètre de 2 m, il ne représente pas un *unicum* à Histria. Dans la zone sacrée de la cité, à l'entrée du sanctuaire dit « de Zeus », comme aussi très près de notre édifice, dans la basilique civile dite « à Apollon archaïque », ont été découverts d'autres *bothroi*. Récemment, à l'occasion du Colloque « Histria. 90 ans de fouilles », Bucarest 24 septembre 2004, Mme C. Domăneanţu a présenté une synthèse sur la pluralité des zones sacrées dans les cités grecques et, en relation avec ce sujet, elle a fourni une analyse des *bothroi* d'Histria. Pour le bothros du temple de Zeus, voir G. Bordenache, V. Eftimie, S. Dimitriu, Šantierul arheologic Histria. Sectorul T (1960, 1961, 1963), *Materiale şi cercetări arheologice* 9, 1970, p. 178-186 (bothros : 184-186, fig. 2, 6) ; pour celui de la basilique « à Apollon archaïque », voir C. Domăneanţu, dans *Cronica cercetărilor arheologice din România. Campania 2002. A XXXVII-a sesiune naţională de rapoarte arheologice*, Covasna 2-6 iunie 2003, p. 165-166.

5. On note la présence d'un graffito sur la paroi d'une amphore avec le texte : IHIATP(Ω). Comme il est impossible de déterminer si la dernière lettre était omega ou omicron, on ne peut pas établir s'il s'agit d'une dédicace ou simplement d'une épiclèse. L'épithète *iatros* (« le guérisseur », « le médecin ») est connue à Histria à travers plusieurs inscriptions (7-8) publiées dans le corpus épigraphique concernant la Scythie Mineure et elle est généralement attribuée à Apollon, voir *s.v.* Apollon, *RE* II, 1, col. 54, 80, 109. Le culte d'Apollon Iatros est également connu à Apollonia Pontica, Magnesia, Olbia, Pantikapaion, Phanagonia, Tanais. L'existence probable de son sanctuaire avait été signalée par M. Flot-Lambrino, au début du XXe siècle, au-dessous de la basilique dite « Pârvan », près du mur d'enceinte méridional de la cité, voir M. Flot-Lambrino, *Les vases archaïques d'Histria,* Bucarest 1938, p. 97, 356-358.

6. Avant l'achèvement de la recherche nous ne pouvons offrir aucune information concernant la sélection de l'espèce, la mise à mort, l'âge d'abattage, la découpe, la destination des morceaux et les bâtiments liés à cette série des gestes rituels. Parmi les nombreux fragments ostéologiques, on retrouve des bovins, des ovins et caprins, mais aussi des chiens et des animaux marins (dauphin). Je remercie A. Bălăşescu du Musée National d'Histoire de Roumanie, chargé de l'analyse, de m'avoir fourni cette information. La contribution de M. Leguilloux, Sacrifices et repas publics dans le sanctuaire de Poséidon à Ténos : les analyses archéozoologiques, *BCH* 123, 2, 1999, p. 423-455 avec la bibliographie antérieure, apporte des éclaircissements sur certains aspects du sujet. Retenons, à cet égard, le témoignage de Jean Chrysostome, *Homélie sur Babylas*, 5, SC 362, Paris 1990, p. 303, relatif au temple d'Apollon à Daphné, où les adorateurs sacrifient des troupeaux de bœufs en l'honneur de leur dieu préféré.

de calcaire et des pièces de remploi (dont une inscription funéraire hellénistique[7]). L'appareil est en carreaux et boutisses et les murs sont très arasés. Le podium est partiellement recouvert par l'annexe nord de la basilique (fig. 10). Une différence considérable de niveau est observable entre l'enceinte dite « peribolos » et le podium. Il reste à résoudre les rapports entre ces deux constructions, d'une part, et leur possible relation avec le bothros, d'autre part.

On ne disposera guère d'indices chronologiques pour une datation certaine de la crypte et de la basilique elle-même avant que la recherche archéologique ne soit achevée. En effet, plusieurs sondages entrepris à l'intérieur et aussi à l'extérieur de la basilique ont permis de déceler la présence de plusieurs niveaux romains : les restes d'un dallage dans la nef centrale, à l'ouest de la zone du pavage en brique, également dans le collatéral nord, un sol couvert de béton, plusieurs murs partout dans l'édifice, la canalisation d'une rue et les restes de plusieurs bâtiments devant le narthex. Toutes ces structures se trouvent à des profondeurs différentes sous le pavement de la phase la plus tardive de la basilique, allant de - 0,50 m jusqu'à - 1,60 m (directement sur le rocher). Il est possible qu'un laps de temps se soit écoulé entre l'abandon du *bothros* (scellé par un mur à tracé nord-sud, bien évidemment postérieur au puits) et l'implantation de la basilique (vers la fin du v[e] s.).



Fig. 8 – Graffito sur la paroi d'une amphore provenant du puits dans l'abside (photo I. A., 2003).



Fig. 9 – Terre cuite avec la représentation d'une figure juvénile (Apollon ?) (photo I. A., 2003).

7. D. M. PIPPIDI, *Inscripţiile din Scythia Minor greceşti şi latine* I, Bucarest 1983, n° 250.

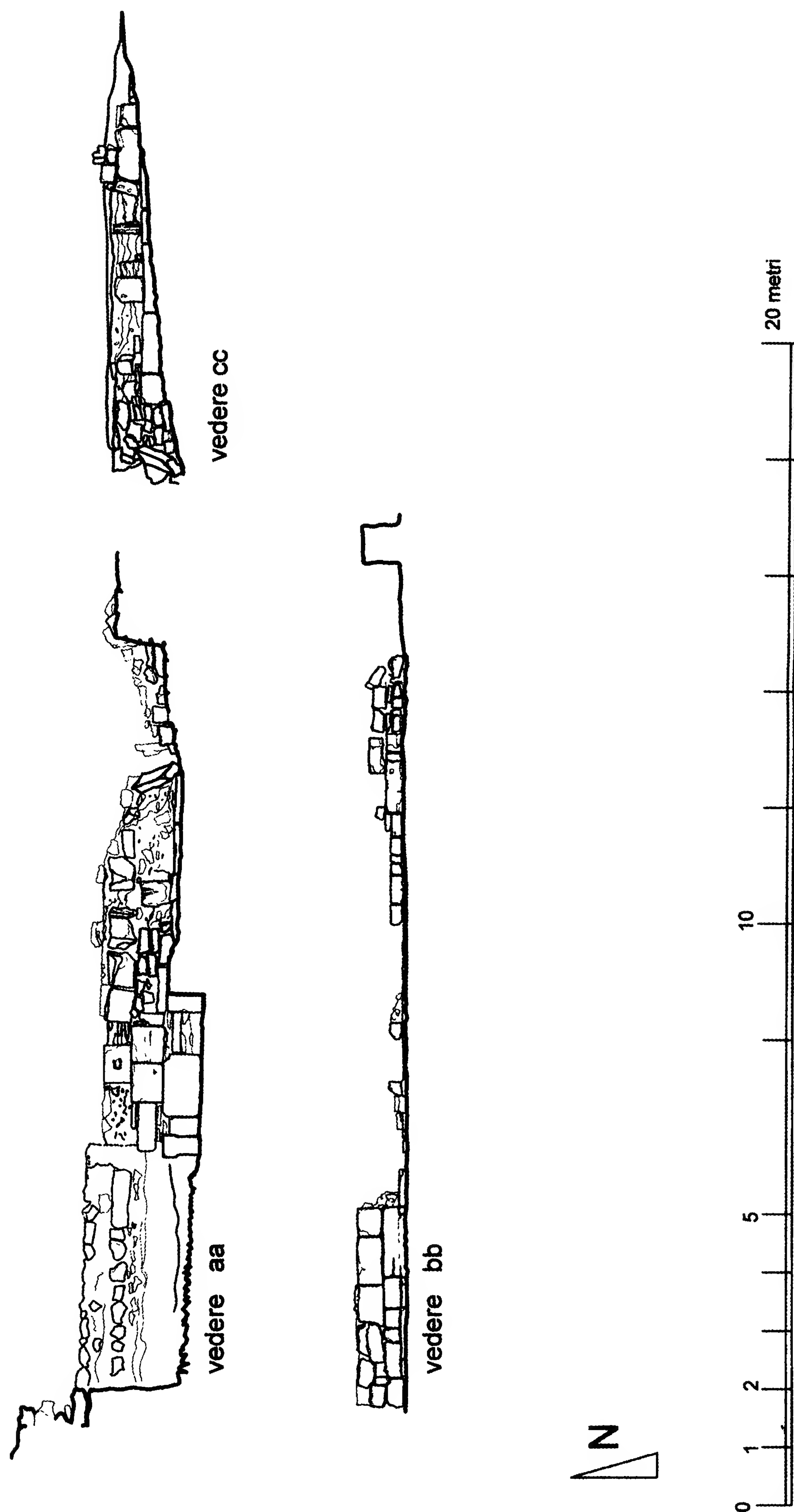


Fig. 10 – Relevé des murs du peribolos (en bas) et du podium (en haut), I. Băldescu, 2004.

On note au moins trois moments importants :
– puits/*bothros* appartenant à un espace cultuel d'époque romaine (Iᵉ-IIIᵉ s.), sanctuaire ou aire sacrée d'Apollon Iatros ?, divinité éponyme d'Histria, hypothèse de travail séduisante qui, bien évidemment, ne représente pas un a priori dans notre raisonnement de départ ;
– deux phases d'existence de la basilique paléochrétienne entre le Vᵉ et le VIᵉ s.

Enfin, pour une meilleure compréhension de notre monument quelques éclaircissements s'imposent. Sans aucun doute la longue histoire de la cité d'Histria et donc son importante tradition urbaine ont contraint les architectes de l'époque de trouver des solutions techniques pour l'implantation[8] de cette basilique. Comme on a déjà pu le constater, certaines structures architecturales ont été complètement arasées pour lui laisser la place, même si des vestiges dont l'interprétation reste difficile subsistent au-dessous de la basilique. En poursuivant le développement de l'îlot primitif, on peut observer que l'alignement des pièces, cohérent depuis la zone septentrionale de la basilique jusqu'au mur le plus avancé vers le nord de l'îlot, se laisse donc identifier comme témoignage d'un bâtiment de représentation avec une ouverture possible sur les trois axes de circulations situés au nord, à l'ouest et au sud. De même, il paraît que les irrégularités du plan de l'édifice chrétien lui-même sont dictées par l'existence de cette rue qui se trouve sur son flanc droit. Les faibles témoignages livrés par la fouille menée en 2003 et l'absence du moindre matériel épigraphique ne nous laissent pas la possibilité d'identifier les structures architectoniques hétérogènes autour de la basilique et surtout au nord de celle-ci. En l'occurrence, la question d'un sanctuaire dédié à Apollon Iatros à proximité, précédant le bâtiment cultuel chrétien, doit attendre l'achèvement de la recherche archéologique pour trouver une réponse.

Quant à la crypte, comme J.-P. Sodini l'avait remarqué dans son article de 1981, elle fait partie d'un groupe restreint, documenté par un petit nombre d'exemples – six – dont trois se trouvent en Scythie Mineure[9]. L'inventaire des fosses à reliques pour l'ensemble de la province nous a permis de constater à première vue qu'elles sont encore bien plus fréquentes par rapport au nombre des basiliques elles-mêmes. En tant qu'infrastructure possible de l'autel, la fosse devient un témoin matériel incontestable de son emplacement[10] même si la nature du dépôt de reliques s'avère plutôt difficile à discerner. De même, en règle générale l'association autel/crypte

8. Au sujet de la continuité cultuelle voir F. GANDOLFO, Luoghi dei santi e luoghi dei demoni : il riuso dei templi nel Medioevo, dans *Settimane... di Spoleto* 36, 2, 1988, p. 917-923 ; J. VAES, Nova construere sed amplius vetusta servare : la réutilisation chrétienne d'édifices antiques (en Italie), dans *ACIAC* 11, 1, p. 299-321 ; G. CANTINO WATAGHIN, ... Ut haec aedes Christo Domino in ecclesiam consecratur. Il riuso cristiano di edifici antichi tra tarda antichità e alto medioevo, dans *Settimane... di Spoleto* 46, 2, 1999, p. 673-751.

9. Les trois autres exemples sont documentés en Macédoine, à Saint Démétrios de Thessalonique, à Thasos (la basilique cruciforme) et à Louloudies. Voir SODINI, Cryptes (cité n. 3), p. 453-454 avec la bibliographie antérieure. Pour Saint Démétrios, voir aussi N. LASKARIS, *Monuments funéraires paléochrétiens (et byzantins) de Grèce*, Athènes 2000, p. 337-345, fig. B 1, 4-5.

10. N. DUVAL, Architecture et liturgie : les rapports de l'Afrique et de l'Espagne à l'époque byzantine, dans *V Reunió d'arqueologia cristiana hispànica*, Cartagena 16-19 d'abril de 1998, Barcelone 2000, p. 13-28, spécialement p. 21-23 pour le dépôt des reliques.

d'autel ne semble pas pouvoir prouver d'une manière irréfutable que la consécration de l'autel était assurée par la présence des reliques, car les éclaircissements qu'apportent sur ce point les dispositions conciliaires et d'autres documents liés à la discipline liturgique sont très tardifs[11]. Cependant, on remarquera que, sur ce territoire entre le Danube et la Mer Noire, l'autel ne semble être consacré par des reliques que dans certains cas ; ainsi, elles trouvent leur place, le plus souvent, dans une simple fosse surmontée par la table ou dans une salle souterraine placée au niveau du sanctuaire ; on note qu'elles n'ont jamais été identifiées dans la base de l'autel proprement dit et que le phénomène du dédoublement de ce dépôt n'est pas attesté en Scythie Mineure.

On se demande si l'implantation de notre fosse d'autel était censée répondre aux exigences du rite, et donc à une tradition liturgique spécifique, ou simplement à l'importance du monument. Il faut peut-être juger comme possible l'existence d'un culte martyrial non attesté ou étranger à Histria. L'escalier méridional nous laisse croire que la fosse était accessible au moins aux membres du clergé. Une explication fonctionnelle dans le cadre offert par l'ouverture de l'abside pour cet escalier sud n'est pas acceptable, puisqu'on avait la place pour un escalier oriental ou bien occidental. L'examen attentif des vestiges archéologiques nous montre que, à part les cryptes pourvues d'un accès occidental, la fosse à escalier méridional est le seul type à chercher en Dobroudja et que ce modèle de crypte connaît un succès plutôt régional, bien circonscrit de point de vue géographique. Dans le cadre de cette typologie restreinte des cryptes, le manque quasi total de reliquaires ne permet pas de porter un jugement quelconque sur leur rôle exact dans le culte des reliques en Scythie Mineure.

Faute de documentation épigraphique, littéraire ou bien de nature archéologique l'identification d'un culte martyrial restera une question ouverte à Histria. Faut-il supposer qu'il s'agit de la translation des reliques d'un martyr d'une autre ville de la Scythie Mineure à une époque d'émergence de ce culte ? La réponse est-elle à chercher à Tomis, métropole ecclésiastique de la province, où plus de 60 martyrs sont attestés ?

Je me contenterai enfin de constater que le territoire de la Scythie Mineure reste tributaire d'une tradition liturgique et architecturale inspirée par des grands centres chrétiens comme Thessalonique ; mais il ne manque pas d'originalité et les schémas mis en circulation expriment, à plus d'un titre, la marque d'une forte tradition régionale dans le culte des reliques, capable d'assurer la diffusion d'un modèle local à l'échelle de ce qu'on peut définir comme une « province liturgique »[12].

11. Le IIe Concile œcuménique de Nicée, a. 787, c. 7 : « ... impiam itaque christianos accusantium haeresim et aliae impietatis subsecutae sunt : sicut enim venerabilium imaginum vultum abstulerunt ab ecclesia, ita et alios quosdam mores desesuerunt, quos et oportet renovari, et secundum scriptam et non scriptam legislationem denuo detineri. Quotquot ergo venerabilia templa consecrata sunt absque sanctis reliquiis martyrum, definimus in eis reliquiarum una cum solita oratione fieri positionem. Et si a praesenti tempore inventus fuerit episcopus absque lipsanis consecrare templum, deponatur, ut ille qui ecclesiasticas traditiones transgreditur », cf. P. P. Ioannou, *Discipline générale antique (IVe-IXe s.). 1, 1 Les canons des conciles œcuméniques*, Grottaferrata 1962, p. 260-261.

12. P. Donceel-Voûte, Le fonctionnement des lieux de culte aux VIe-VIIe siècles : monuments, textes et images, dans *ACIAC* 13, 2, Cité du Vatican 1998, p. 97-156, spécialement 121-132.

ORIGINALITY IN BYZANTINE ARCHITECTURE

by Charalambos Bouras

Résumé : Le fait que l'appréciation de l'originalité en art et en architecture ne figure pas dans les textes ne signifie pas qu'elle n'existait pas. L'analyse de nombre de monuments religieux parvenus jusqu'à nous certifie que l'architecture exprimait et satisfaisait non seulement le besoin d'expression religieuse, mais encore parfois une volonté d'amélioration de l'espace et des formes architecturales, à l'initiative des commanditaires ou des architectes. Ces preuves d'originalité sont plus fréquentes à partir du XIe siècle.

The intent to originality dominates modern cultural output and has convinced us of the superiority of those periods that can claim a high degree of artistic and intellectual creativity. It also challenges us to trace elements of originality in cultures that are generally agreed to have been conservative, such as Byzantine culture. A collective volume published some ten years ago by A. R. Littlewood[1] assembled fifteen systematic studies on originality in the literature, art and music of Byzantium, in an attempt to investigate and interpret every form of originality in these spheres.

With regard to matters of architecture, especially that of the Middle and Late Byzantine period, R. Ousterhout[2] restated his familiar views[3] and developed the theory that Byzantine architecture created a variety of types and distinctive stylistic features, mainly when it was responding to certain demands of place, function and decoration, or when these types derived from changes that were dictated during the erection of the buildings. These views are essentially correct, but relegate to second place the individual creativity of the architects, or the artistic intentions of those who took the initiative in the erection, the founders: state officials in the case of public buildings or ordinary users. The question needs to be posed in a different manner.

1. A. R. Littlewood ed., *Originality in Byzantine Litterature, Art and Music*, Oxford 1995.
2. R. Ousterhout, Beyond Hagia Sophia: Originality in Byzantine Architecture, in Littlewood, *Originality* (cit. n. 1), p. 167-185.
3. Idem, Originality in Byzantine Architecture: The Case of Nea Moni, *Journal of the Society of architectural Historians* 51, 1992, p. 48-60; Idem, *Master Builders of Byzantium*, Princeton 1999, p. 97-204, 243.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 99-108.

A. Cutler[4] has written at length on the negative attitude or indifference of the Byzantines to the idea of originality. The literary sources, certainly, are silent on the question of creativity and the tendency to innovation in art and architecture. The appropriate terminology to express these concepts does not even exist,[5] and there are very few cases in which a building was regarded as notable because it possessed something "ξένον"[6].

Apparently, moreover, no book on the theory of architecture was written in Byzantium, or has certainly not been preserved, and the anonymity of the architects[7] and the silence prevailing with regard to matters of the design of buildings have been the object of frequent comment. Although the risk of generalisation is always present, the great lacunae in our knowledge of the above questions are due to nature of the Byzantine texts. Even when these exhibit an intent to evaluate (as with the *ekphraseis*), the praise is awarded either to the building itself, mainly for its size, variety and the sumptuous materials used, or to the founder.[8] Never, or very rarely, to the architect or the compositional virtues of the building.

If, however, the Byzantine critique of architecture passes over its essence in silence, so, too, to a great degree, does the modern history of Byzantine architecture over the last hundred years. Adherence to typology, comparison of ground plans and the search for a model in every case, combined with a defective knowledge of non-ecclesiastical architecture[9] and with the view that in the Middle Byzantine period buildings were erected only by practically experienced master-craftsmen,[10] has arrested any inclination to detect creativity, originality, or even improvisation. The excessive importance attached to the role played by Constantinople as the only artistic centre in the Middle and Late Byzantine period is also unjustified, and is due once more to the one-sided nature of the literary sources of the period.

The large number of Middle and Late Byzantine monuments known today allows us to divert attention for a while from the literary sources to the study of the buildings themselves[11] and to an analysis of the elements of originality in them. That

4. A. CUTLER, Originality as a Cultural Phenomenon, in LITTLEWOOD, *Originality* (cit. n. 1), p. 203-216, A. KAZHDAN, A. CUTLER, Imitation, *ODB*, p. 989 and Innovation, *ibid.*, p. 997.

5. A. CUTLER, Originality (cit. n. 4), p. 203. The word πρωτοτυπία, which means "originality" in Modern Greek, had a completely different sense in Byzantium : see DU CANGE, col. 1269.

6. Between the buildings of the palace of Digenes Acrites, one could see "... πεντακούβουκλα ξένα, μετὰ μαρμάρων φαεινῶν λίαν ἀστραπηβόλων ...", ed. I. MAUROKORDATOS, *Διγενὴς 'Ακρίτης*, Oxford 1956, p. 21, v. 50.

7. OUSTERHOUT, *Master Builders* (cit. n. 3), p. 39-57.

8. The restoration or the renovation of old buildings was also praiseworthy, CUTLER, Originality (cit. n. 4), p. 208.

9. C. MANGO, *Byzantine Architecture*, New York 1976, p. 11.

10. OUSTERHOUT, *Master Builders* (cit. n. 3), p. 58-85. Opposing views have reasonably been expressed by Th. MATHEWS (review in *Journal of the Society of architectural Historians* 60, 2001, p. 86-87) and H. BUCHWALD (review in *JÖB* 51, 2001, p. 474-478).

11. "...it is we, not the Byzantines who see (and applaud) innovations in a dozen fields of activity...", CUTLER, Originality (cit. n. 4), p. 214.

is, to a search for general design features that made some buildings unique, or which led them to play the role of model for other, later structures.

R. Ousterhout's dictum that Byzantine architecture is a response to needs is indeed valid in many cases: it represents the solution of architectural problems. To these monuments may be assigned a large number of examples in which the desire to inhume distinguished personages in immediate proximity to the place of the divine liturgy led to variations of existing building types, and occasionally to unprecedented compositions with chapels, porticoes, narthexes surmounted with two domes,[12] and closed burial passageways. These were sometimes incorporated in the original design of the church and sometimes added later. Occasionally, however, things go beyond direct or indirect needs. And it is here, mainly, that we can detect the artistic intent of the architects or founders, and by extension the new artistic creation.

The modification of existing types is the most common way of creating variations, with immediate repercussions on the interior space and exterior form of the churches. Variations of existing types are due to:

a) The abandonment of functions, which may lead to original variations. An example here is provided by two domed cruciform churches in Greece,[13] which were built without a *diakonikon*: the ceremony of the Lesser Exit from the sanctuary had long fallen into disuse and the *diakonikon* now served simply as a sacristy, which might easily be located at a different point.

b) Structural reasons. Nea Moni on Chios, the model for churches of the so-called island octagon type, was susceptible to earthquakes because only limited buttressing was provided for the disproportionately large dome by the shallow side niches. In all the copies of it, both on Chios[14] and in the region of Macedonia and Thrace,[15] the shallow niches were replaced by much stronger barrel vaults.[16]

c) Reasons concerning the appropriate size, that is, the relationship of the size to the type of the building. A domed cruciform church, for example, could be neither very large nor very small. When a large congregation had to be housed, as in the case of Hagia Sophia in Kiev,[17] a new variation of it was created through the addition of

12. Sl. Ćurčić, The twin domed narthex in Paleologan Architecture, *Recueil des travaux de l'Institut d'études Byzantines,* XIII, Belgrade 1971, p. 333-344.

13. In two 12th century churches of Thebes, Hagia Photeine and a ruined chapel of unknown dedication, we have a bipartite sanctuary with prothesis and bema, without diakonikon. See Ch. and L. Bouras, Ἡ ἑλλαδικὴ ναοδομία κατὰ τὸν 12ο αἰῶνα, Athens 2002, p. 150, 151, 154, 155, 359.

14. The churches of Hagios Georgios Sykouses, Panagia Krina and of the Holy Apostles in Pyrgi: see A. C. Orlandos, *Monuments byzantins de Chios*, Athens 1930, pl. 49, 32 and 39 respectively.

15. The church of Metamorphosis on Chortiates near Thessaloniki (N. Nikonanos, Ἡ ἐκκλησία τῆς Μεταμόρφωσης τοῦ Σωτῆρος στὸν Χορτιάτη, *Κέρνος*, Thessaloniki 1972, p. 102-110) and possibly the church of Hagios Spyridon of Selymbria (H. Hallensleben, Die ehemalige Spyridonkirche in Silivri-Selymbria, in *Studien zur Spätantiken und Byzantinischen Kunst, F. W. Deichmann gewidmet*, Bonn 1986, p. 35-46.

16. Ch. Bouras, Twelfth and Thirteenth Century Variations of the Single Domed Octagon Plan, *DChAE* 9, 1977-79, p. 21-32.

17. Mango, *Byzantine Architecture* (cit. n. 9), p. 325, fig. 357, 358.

side aisles and a series of narthexes.[18] When, on the other hand, the building was small, as in domed cruciform churches intended as side chapels, the katholika of small monasteries or *metochia*, in addition to a variety of transitional architectural solutions, masonry filling the four corner bays was considered sufficient and columns were abandoned, leading to the emergence of the variations of the contracted cross-in-square churches[19] applied in a large number of monuments. Precisely the same idea of contracting the type in order to serve smaller-scale uses can be seen in churches of the Greek cross octagon domed type (such as the chapel above which the campanile was erected in the monastery of Hosios Loukas[20]), and in churches of the "Athonite" type with semicircular side conches, found in a large number of small churches,[21] most of them late examples.

d) Inadequate technical expertise. A successful innovation in Greece during the 13th century was the creation of a new type, that of the cross-vaulted church.[22] Three-aisled cross-vaulted churches, which are divided into two groups,[23] may be regarded as a variation of cross-in-square churches in which the dome, carried on pendentives, is replaced by barrel vaults, a form of vaulting much more easy to construct.[24] Aisleless cross-vaulted churches, early examples of which are to be found in the Peloponnese,[25] were invariably small buildings whose roofing took the form of plain barrel vaults and was of a much simpler form than that of domed churches.

e) Purely aesthetic considerations. Some of the modifications of existing types seem to have had no other reason than to produce aesthetic interest in the interior of the churches. The addition of columns that did not carry any load[26] increased the visual interest and monumental impression of the building as a whole. An extreme example of the non-functional use of columns is provided, of course, by San Marco in Venice,[27] while columns placed in contact with the walls in order to set off the

18. OUSTERHOUT, *Master Builders* (cit. n. 3), p. 19, fig. 11.

19. The term "contracted inscribed cross domed church" was introduced by A. ORLANDOS, Μεσαιωνικὰ Μνημεῖα Ὠρωποῦ καὶ Συκαμίνου, *DChAE* per. 2, v. 4, 1927, p. 42. See also Ch. BOURAS, Ἅγιος Στέφανος Ριβίου Ἀκαρνανίας, *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης* 3, 1967-1968, p. 47-53.

20. Ch. BOURAS, Δύο μικροὶ ναοὶ ὀκταγωνικοῦ τύπου ἀνέκδοτοι, *DChAE* 3, 1962-1963, p. 137-165.

21. A. C. ORLANDOS, Σταχυολογήματα ἐκ μονῶν τῆς Πίνδου, *ABME* 5, 1939-1940, p. 164-168; I. KARATZOGLOU, *Ναοὶ Ἀθωνιτικοῦ τύπου στὰ Θεσσαλικὰ Ἄγραφα*, Athens 2001, p. 123-134.

22. A. C. ORLANDOS, Οἱ σταυρεπίστεγοι ναοὶ τῆς Ἑλλάδος, *ABME* 1, 1935, p. 41-52; H. M. KÜPPER, *Bautypus und Genesis der Griechischen Dachtransept Kirche*, Wien 1996. There are several theoretical approaches to the problems concerning the originality of the cross-roofed Greek churches.

23. ORLANDOS, Οἱ σταυρεπίστεγοι ναοὶ (cit. n. 22), p. 48-50.

24. *Ibid*., p. 41 and 52.

25. Ch. BOURAS, Ὁ Ἅγιος Γεώργιος τῆς Ἀνδρούσης, *Χαριστήριον εἰς Α. Κ. Ὀρλάνδον*, Athens 1966, II, p. 284-285.

26. The use of columns for the articulation of the facades as well as of the interior surfaces is common in Roman architecture (see M. WILSON JONES, *Principles of Roman Architecture*, London 2000, p. 118). In Byzantine church architecture it is unknown before the 11th century.

27. O. DEMUS, *The Church of San Marco in Venice*, Washington 1960, p. 100-102. For a catalogue of the columns which adorn the interior and the facades of the church, see L. LAZZARINI, Le pietre e i

space are to be found in the Fatih mosque at Ainos,[28] the church of the Mouchliotissa in Constantinople,[29] and in narthexes like those of Nea Moni on Chios,[30] Hagios Andreas *en te krisei*,[31] and the Hagioi Theodoroi,[32] also in Constantinople. In the last named church, non-bearing columns were attached to the south wall, with the objective of enhancing its visual appearance.[33] In Hagios Nikolaos at Kambia[34] and Hagios Nikolaos at Korthi on Andros,[35] the use of columns in place of a wall between nave and narthex created a new impression of the interior space and produced original variations of the types of these two churches.

The opening of niches in the thickness of the walls,[36] that have no obvious function and whose sole purpose is to organise the interior space of the church, created some original new designs in a limited number of cases.

The intent to originality and the creation of interior spaces of special interest is also to be detected in the combination of two different types in certain churches.

The Hagioi Apostoloi in the Athenian Agora[37] is a true typological *unicum* in Byzantine architecture and (as Choisy[38] noted), a masterpiece of harmony and clarity in its conception.[39] In it, an octaconch church with a circular tracing and four axes of symmetry is combined with a domed tetrastyle cross-in-square church that retains the hallmarks of its Constantinopolitan descent. The composition of the church attests to a carefully studied design, as does the relationship between the narthex and the conches on the two side facades of the church. The form of the dome, the tracing of the main square space, the pseudo-kufic decorative brickwork in the masonry, the series of horizontal dentil bands, and the early date, leave no doubt that the Hagioi

---

marmi colorati della basilica di S. Marco a Venezia, *Storia del' arte Marciana: l'architettura*, ed. R. Polacco, Venice 1997, p. 317-325.

28. S. Eyice, Trakya'da Bizans Devrine ait Eserler, *Belleten* XXXIII, 131, 1969, p. 351-354, fig. 84, 89; R. Ousterhout, The Byzantine Church of Enez, *JÖB* 35, 1985, p. 265, 266.

29. N. Brunov, Die Panagia Kirche auf der Insel Chalki in der Umgebung von Konstantinopel, *BNJ* 6, 1927-1928, p. 516, fig. 7.

30. Orlandos, *Monuments* (cit. n. 14), pl. 10, 11.

31. A. van Millingen, *The Byzantine Churches of Constantinople*, London 1912, p. 113-119.

32. *Ibid*, p. 246-251.

33. According to the drawings of Ch. Texier: see C. Mango, Constantinopolitana, *JDAI* 80, 1965, p. 320, fig. 12, 13, 14.

34. R. W. Schultz, S. H. Barnsley, *The Monastery of Saint Luke of Stiris, in Phocis*, London 1901, p. 69, pl. 57, 59.

35. D. Basileiades, Βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Ἄνδρου. Ὁ ναὸς τοῦ ἁγίου Νικολάου Κορθίου, *ArchEph* 1960, p. 17-37, fig. 2.

36. As in the churches of the Panagia of Mouchli in Constantinople (Brunov, Die Panagia, cit. n. 29) and of Hagios Demetrios in Euboia (A. C. Orlandos, Ὁ παρὰ τὸ χωρίον Ἅγιος τῆς Εὐβοίας ναὸς τοῦ Ἁγίου Δημητρίου, *ABME* 7, 1951, p. 168-171, fig. 1).

37. A. Frantz, *The Church of the Holy Apostles,* The Athenian Agora 20, Princeton 1971.

38. A. Choisy, *Histoire de l'architecture*, II, Paris 1905, p. 34, 35.

39. *Ibid*.: "on sent qu'une loi règne dans ces groupements d'arcades, d'absidioles de coupoles... l'impression d'une unité puissante... c'est la clarté même de l'art grec...".

Apostoloi is directly connected with the Panagia in the Hosios Loukas monastery,[40] a monument that also has a large number of new formal features.

Another example of types being combined in the interests of originality is provided by the Palaiopanagia at Manolada in the western Peloponnese.[41] The church is in the type of the domed free-cross church combined with a wide ambulatory roofed with low hemispherical vaults. Churches of the free cross type are usually small, but in this case the church is larger, and the Constantinopolitan element of the ambulatory lends the Palaiopanagia even greater volume. The tendency to originality[42] can also be detected in the manner in which the dome is supported, with the curved corners of the bearing square, a rare arrangement[43] that was of decisive importance for the impression of the interior space of the monument.

A combination of basilica and the Constantinopolitan five-domed cross-in-square church created the Mystras type,[44] the earliest example of which is the Hodigitria, one of the two churches in the Vrontochi monastery. The precision of the calculation of the dimensions at ground floor level in order to produce the cross-shape of the first floor reveals that the Hodigitria is the product of systematic design[45] and precludes the view that it derived from modifications made during the course of its erection.[46] The intent to originality is evident in the overall composition of the building.[47]

An intent to originality, possibly imposed by the founders, is also to be found in cases of the free interpretation of an ancient model. This is true of Nea Moni on Chios, the centralised octagonal shape of which, and the pairs of columns attached to the walls between the conches, imitate an Early Christian mausoleum.[48] However, it acquires its own medieval character thanks to the disproportionately large dome, the modification in the form of the columns, and the elevation of the octaconch to a second vertical level. The clear intention of the architect to make the centralised octaconch shape the dominating feature of his creation can be seen in the reduction of the height and the overshadowing of both the sanctuary and the narthex, the concealing of the Platytera from the east niche of the nave and the clear distinction between the first and second level.

40. FRANTZ, *The Church of the Holy Apostles* (cit. n. 37), p. 21.

41. A. C. ORLANDOS, Ὁ Ἅγιος Δημήτριος τῆς Βαράσοβας, *ABME* 1, 1935, p. 118, fig. 15; Ch. BOURAS, Ἡ Παλαιοπαναγιὰ στὴν Μανωλάδα, *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς* 4, 1969-1970, p. 233, 264; BOURAS, Ἑλλαδικὴ ναοδομία (cit. n. 13), p. 224, 225, 354, 356, 361.

42. BOURAS, Ἡ Παλαιοπαναγιά (cit. n. 41), p. 247, 249.

43. *Ibid.*, p. 251 n. 1-7, 252 n. 1-5.

44. H. HALLENSLEBEN, Untersuchungen zur Genesis und Typologie des Mystratypus, *Marburger Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, 18, 1969, p. 105-118.

45. The galleries were necessary for the ceremonies of the Mistra court and the security of its members. For the arithmetical relationships between the diameter of the central dome and the width of the aisles see *ibid.*, p. 113-115, fig. 8.

46. OUSTERHOUT, *Master Builders* (cit. n. 3), p. 104, 105.

47. H. BUCHWALD, *JÖB* 51, 2001, p. 477, considers the above statement as completely hypothetical.

48. Ch. BOURAS, *Nea Moni on Chios: History and Architecture*, Athens 1982, p. 139-145. See also M. CHATZIDAKIS, review of the book in *Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν* 1983, p. 189-190.

Views have been expressed[49] attributing the originality of Nea Moni a) to the modification of a cruciform church during the course of its erection,[50] b) to the intent to give it an "exotic air",[51] and c) to the adaptation of the architecture to a broad iconographic programme in its mosaic decoration;[52] none of these, however, withstand scrutiny. The evident originality of the building can only be interpreted as a medieval version of an ancient centralised model, dictated by a specific artistic will, on the part either of the founders or of the architect, regarding the design of the interior space of the church.

The intentions of the founders, however, did not invariably lead to such successful results. Some of the most important and original churches in the kingdom of Serbia[53] were built by craftsmen who were ignorant of Byzantine building and vaulting methods, but who were obliged to incorporate domes in their work and create surfaces destined to receive extensive iconographic programmes. These churches can hardly be described as Byzantine.

The intent to originality, to the creation of a work of architecture that is not an imitation of what has gone before and corresponds fully to the demands firmly established since ancient times, for functionality, solidity and beauty, is to be found in "the most impressive Middle Byzantine church plan"[54] or "the most sophisticated achievement in structural design since Hagia Sophia",[55] the katholikon of the monastery of Hosios Loukas in Phokis.

Systematic analysis of this building reveals not only its adaptation to the demands of a major shrine of pilgrimage in medieval Greece,[56] but also its exceptional statics, which have kept the building virtually intact, and the maturity of its morphology, which is inexplicable in a pioneering work. In fact, nothing in the interior space, in the proportions of masses and spatial units, the handling of the natural light, and the balance of static forces, is suggestive of experimentation. We have a church that is large by Byzantine standards, with a number of Constantinopolitan

49. R. Ousterhout, Originality in Byzantine Architecture: The Case of Nea Moni, *Journal of the Society of Architecture Historians* 51, 1992, p. 49-60; Id., Beyond Hagia Sophia (cit. n. 2), p. 174-181; id., *Master Builders* (cit. n. 3), p. 97-100, 276.

50. The incorporation of strong corbels to fasten the colonnettes, at a height of 3.30 m in the eight surrounding pilasters and of 2.45 m in the four corner ones, demonstrates that the unusual design of the katholikon was implemented from the very beginning of its erection. The theory that it was modified is considered groundless by Th. Mathews (review in *Journal of the Society of Architectural Historians* 60, 2001, p. 87) and H. Buchwald (review in *JÖB* 51, 2001, p. 477).

51. There is nothing exotic in the individual architectural forms of Nea Moni. On the contrary, they go back to the morphology of the Middle Byzantine monuments of the capital city. See Bouras, *Nea Moni* (cit. n. 48), p. 152 f.

52. The scenes from the Christological cycle in the nave are confined to eight and scarcely differ in number from those usually found in domed cruciform churches.

53. V. Korać, Le travail d'un groupe d'architectes dans la Rascie du xiiie siècle, *Comptes rendus de l'Académie serbe des sciences et des arts, cl. des sc. hist.* (*GLASS*) 334, 1983, p. 21-35.

54. R. Krautheimer, *Early Christian and Byzantine Architecture*, Harmondsworth 1986, p. 340.

55. Ousterhout, *Master Builders* (cit. n. 3), p. 204.

56. Schultz, Barnsley, *The Monastery of Saint Luke* (cit. n. 34), p. 19, 21, 22, 23, 33.

morphological elements, but also with some that are new and which made it truly unique at the time of its erection, a little after the year 1000.[57] Naturally enough, the katholikon of Hosios Loukas became the model for the largest and most opulent churches of Greece[58] in the following two hundred years.

All this may be explained not only in terms of the financial means available, but also of the presence of a creative architect who had great design skills. As has properly been observed,[59] the katholikon of Hosios Loukas could not possibly have been erected without a design, given the exceptional complexity of its forms and structures. The decisive presence of a talented architect in the monastery of Hosios Loukas is also indicated by the existence of two more original, unparalleled monuments contemporary with the katholikon, in which the dome is supported on an octagon : the church in the monastery's *metochion* at Antikyrra[60] and that of the small "contracted" church on which the modern campanile of the monastery,[61] which has already been mentioned, now stands.

The church at Antikyrra, which no longer survives,[62] had a strong substructure (like the katholikon) and a system of eight columns in contact with the walls, which supported the dome by way of arches. Publications of the monument are unfortunately inadequate[63] and the comments on it contain many errors.[64] It is clear, however, that this was a simplified variation of the monastery katholikon, adapted to the smaller scale and with morphological features similar to those of the katholikon, which assign it to the same building programme.

Precisely the same is true of the little church beneath the campanile,[65] which also has a strong substructure and retains the vaulting with squinches identical in every way to that of the katholikon. The coincidence of three typologically similar churches in the same monastery and at the same period is strong evidence that all

57. The historical and chronological problems of the Monastery and its monuments are solved, thanks to recent research : M. CHATZIDAKIS, À propos de la date et du fondateur de Saint Luc, *CArch* 19, 1969, p. 127-150; N. OIKONOMIDES, The First Century of the Monastery of Hosios Loukas, *DOP* 46, 1992, p. 245-255; D. SOPHIANOS, Ἡ Μονὴ τοῦ Ὁσίου Λουκᾶ, Athens 1992, p. 55-79.

58. For the so called Greek cross octagon domed churches, see E. STIKAS, *L'église byzantine de Christianou*, Paris 1951, p. 35-47; KRAUTHEIMER, *Early Christian and Byzantine Architecture* (cit. n. 54), p. 385-388.

59. H. BUCHWALD, review of OUSTERHOUT, *Master Builders* (cit. n. 3), *JÖB* 51, 2001, p. 476.

60. P. LAZARIDES, Μεσαιωνικὰ Φθιώτιδος καὶ Φωκίδος, *ArchDelt* 19, 1964, II, p. 227-230, pl. 265-271; E. STIKAS, Τὸ οἰκοδομικὸν χρονικὸν της μονῆς Ὁσίου Λουκᾶ Φωκίδος, Athens 1970, p. 226-242, pl. 175-178; A. H. S. MEGAW, Archaeology in Greece, 1962-1963, *Archaeological Reports for 1962-1963*, p. 21-22.

61. BOURAS, Δύο μικροὶ ναοὶ (cit. n. 20), p. 164-171.

62. M. CHATZIDAKIS, Μεσαιωνικὰ Φθιώτιδος καὶ Φωκίδος, *ArchDelt* 19, 1964, p. 226.

63. Measured drawings of the church ruins are accomplished by the architects of the Archaeological Service M. Dores and M. Philippa. The drawings remain unpublished.

64. As the statements of STIKAS, Τὸ οἰκοδομικὸν χρονικὸν (cit. n. 60) that the basement was older than the main church and that its type was similar to that of Nea Moni, ignoring that the columns of the Antikyrra church, contrary to those of the Chian katholikon, supported the vaults.

65. BOURAS, Δύο μικροὶ ναοὶ (cit. n. 20); M. CHATZIDAKIS, Μεσαιωνικὰ Φθιώτιδος καὶ Φωκίδος, *ArchDelt* 21, 1966, p. 26-27, pl. 26, 27, 28.

three were the work of the same architect, who was noted for his creativity and artistic originality.

The state of our knowledge of a large number of Middle and Late Byzantine monuments precludes generalisations. It is apparent that in the Byzantine empire, architects existed alongside master craftsmen, repeated models alongside new creations, the dynamic evolution of buildings alongside design. Dynamic development involving annexes and modifications was commonly found[66] in churches and secular buildings, but we should not regard it as generalised phenomenon, nor exaggerate its significance. The two well-known passages in Michael Psellos'[67] Chronicle concerning the successive radical modifications during the erection of the Peribleptos on the one hand and of Hagios Georgios of Mangana on the other are excessive and reflect Psellos' intent to defame the royal founders[68] by accusing them of squandering public funds, arrogance and superficiality.[69]

The dynamic interventions of the Byzantine founders or the later managers of the monuments stand in contrast with the design of buildings. The direct connection between originality and design is evident from the foregoing, given that new ideas require a process of trial and error that is carried out on paper or in models.[70] By definition "design is a process, a dynamic interaction between concept and contingency, between the generic and the specific; it evolves progressively as multiple individual decisions are assimilated into the whole."[71] The fact that no Byzantine designs or models have so far been discovered does not mean that there was no design in several, at least, Middle and Late Byzantine buildings. The mathematical knowledge essential to design is attested by the widespread applications of arithmetic and practical geometry, which were widely deployed in the military arts.[72]

Against the flat denial that architectural design was practised by the Byzantines[73] may be marshalled the following fact: the erection of an exact copy of a building can only be achieved by way of a design. We may mention the cases of the katholika of

66. H. BUCHWALD, Retrofit-Hallmark of Byzantine Architecture, *Form, style and Meaning in Byzantine Church Architecture*, Aldershot 1999, p. III, 1-22. See also Ch. BOURAS, Ἱστορία τῆς Ἀρχιτεκτονικῆς, II, Athens 1994, p. 192, 193. Nevertheless, we know some cases of reaction against the alteration of existing buildings, as for instance by the orders in the typikon of the Kosmosoteira monastery, L. PETIT, Typikon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos (1152), *IRAIK* 13, 1908, p. 56, 68.

67. M. PSELLOS, Χρονογραφία, ed. B. KARALIS, Athens 1992, I, p. 137-143 and II, p. 149-155.

68. *Ibid.*, I, p. 29, 30 (introduction by B. KARALIS).

69. If something like this had been the case in Nea Moni, Psellos would certainly not have missed the opportunity to criticise it.

70. The planning would have involved drawings and models and would not have taken place directly on the site, where the technical and financial difficulties would have been insuperable.

71. WILSON JONES, *Principles of Roman Architecture* (cit. n. 26), p. 49.

72. D. SULLIVAN, *Siegecraft*, Washington 2000, p. IX-XVIII (bibliographical selection of both the Byzantine sources and the modern relative works). See also E. M. BRUINS, *Codex Constantinopolitanus Palatii Veteris no. 1*, Leiden 1964, passim.

73. OUSTERHOUT, *Master Builders* (cit. n. 3), p. 58-85.

Vatopedi and Iviron monasteries,[74] the church of Profitis Ilias in Thessaloniki and the Komnineion in Thessaly,[75] and finally the katholikon of the Hosios Loukas monastery and the church of the Soteira Lykodemou in Athens.[76] The transfer of dozens of numbers relating to dimensions from the original to the copy through memory alone is inconceivable.

The monuments cited above attest to the fact that, despite the silence of the literary sources, and above and beyond the usual repetitions of buildings, there were certain tendencies to artistic originality in Byzantine architecture that derived either from the founders or from the architects, when the latter were in a position to make use of a design and had the instructions or consent of the person commissioning the building.

The most important of our examples were built in the 11th century, and indeed at its beginning. The increased interest in painting shown by the urban aristocracy of Constantinople at this period, and the emergence of amateur painters, who were members of the aristocracy or educated clerics,[77] has already been noted. Against the background of a progressive society[78] with a wide range of interests, it is likely that men of the same social class also held views on architecture, which they discussed with architects.[79]

Against this view it could be argued that almost all the phenomena of originality are to be found in Greece, not in the Byzantine capital. Provincial Helladic church building was more progressive than that of the cultural centre of Constantinople.[80] Unfortunately, the literary sources reveal nothing of the social and economic conditions in the provinces, or the relations of the local Greek aristocracy with the capital of the empire. Very little is known of the officials who came to Greece and were associated with the erection of important monuments.[81] These are matters that remain to be dealt with by historical research in the future.

74. St. Mamaloukos, Ζητήματα σχεδιασμοῦ στὴ βυζαντινὴ ἀρχιτεκτονική, *DChAE* 24, 2003, p. 199, 120, 122.

75. Ch. Bouras, Ἡ ἀρχιτεκτονικὴ τοῦ καθολικοῦ τῆς μονῆς Ἁγίου Δημητρίου Στομίου (τ. σάγεζι), *DChAE* 24, 2003, p. 160-161.

76. Ch. Bouras, The Soteira Lykodemou at Athens : Architecture, *DChAE* 25, 2004, p. 22, 23. In this case the dimensions of the copy are equal to the three quarters of those of the original.

77. N. Oikonomides, L'artiste – amateur à Byzance, *Artistes, artisans et production artistique au Moyen-Age*, ed. X. Barral i Altet, Paris 1986, p. 45-50.

78. Oikonomides, *ibid.*; A. Kazhdan, A. W. Epstein, *Change in Byzantine Culture in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Berkeley 1985, p. 39, 40, 198, 199; A. Cutler, J. M. Spieser, *Byzance Médiévale*, Paris 1996, p. 207, 211, 221,

79. H. Buchwald, review of Ousterhout, *Master Builders* (cit. n. 10), p. 477.

80. Bouras, Ἑλλαδικὴ ναοδομία (cit. n. 13), p. 368-370.

81. D. Sophianos, Ἡ Μονὴ τοῦ Ὁσίου Λουκᾶ, Athens 1992, p. 55-56; idem, Ὅσιος Λουκᾶς, Athens 1989, p. 51-54, 67 n. 97-99.

ARCHITECTURE D'INTÉRIEUR : LE PENTAPYRGION

par Gilbert DAGRON

Summary: The *pentapyrgion* described in *De cerimoniis* II 15 is an arrangement of five "towers" or show-cases, a unique ensemble designed, allegedly by the emperor Theophilos, for decorating the nuptial chamber of the Magnaura. For the festivities of Easter – and for the reception of important embassies should they arrive around that date – this ensemble, symbolizing fertility and renewal, was moved to the apse of the throne room, the Chrysotriklinos. This paper attempts to explain the texts, their context and the symbolism they convey, whith no claim however to a complete reconstruction of the decorum.

Les historiens ou philologues qui ont travaillé sur le cérémonial de la cour byzantine des IXe-Xe siècles, à commencer par Du Cange et Reiske[1], ont eu à imaginer la forme et la fonction de ce meuble ou décor auquel les sources donnent le nom de *pentapyrgion*. Leurs définitions sont rarement fausses, mais presque toujours imprécises.

- Jean Ébersolt : « Vaste armoire composée de cinq tours, dans les compartiments desquels on exposait, au moment des réceptions, différents objets » ; il ajoute en note que chacune des tours (πυργία) avait des compartiments (μεσοκάρδια)[2].
- René Janin : « Une vaste armoire à cinq pans, œuvre de Théophile, dans laquelle on exposait des vases, des couronnes, etc. »[3].
- Albert Vogt : « Une sorte de vaste armoire — un trésor — composée de cinq tours séparées les unes des autres par des panneaux (μεσοκάρδια), à l'intérieur desquels étaient exposés des couronnes, des vases et autres œuvres de prix. Ce genre de meuble était connu à Byzance, et ceux du Chrysotriklinos et de la Magnaure n'étaient pas d'une extraordinaire rareté... Généralement, ces armoires à tours se plaçaient dans l'atrium des palais[4]. Ici, il semble qu'on le plaçait

1. DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis, s. v.* ; I. I. REISKE, *Constantini Porphyrogeniti imperatoris De cerimoniis aulae byzantinae*, Bonn, II (commentaire), p. 683-685.

2. *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des cérémonies*, Paris 1910, p. 82.

3. *Constantinople byzantine*, 2e éd., Paris 1964, p. 115-116

4. Cette indication vient de REISKE *(loc. cit.* n. 1*)*, qui, dans une première interprétation à laquelle il renonce, renvoie à *Chron. Cassinense*, III, 34.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 109-117.

ailleurs... Voici... ce que nous pouvons imaginer à l'aide des documents iconographiques qui nous sont parvenus. Le *pentapyrgion* avait probablement une base à laquelle on accédait par quelques marches. Aux fêtes, on plaçait ce grand meuble au fond de la conque impériale du Chrysotriklinos et devant lui se trouvait, sur une petite estrade, la table impériale. L'empereur atteignait sa place par un escalier qui se trouvait devant le podium et par lequel nul autre que lui et sa famille ne passait. Pour le service de table, il y avait sur le côté gauche un marchepied de quelques degrés arrivant à la hauteur de l'estrade. C'est là que se tenait le préfet de la Table. Les autres serviteurs restaient en bas de l'estrade, à proximité du préfet de la Table, passant à ce dernier les plats qu'il présentait au souverain. L'échanson, pour verser les vins, passait, comme de nos jours, derrière l'empereur et montait, pour son service, par les marches du *pentapyrgion* qui se trouvaient en retrait par rapport au marchepied du préfet de la Table »[5].

- E. Baldwin Smith, dans sa recherche sur le symbolisme architectural, décrit sous le nom de *pentapyrgion* le plan architectural à coupole centrale et quatre coupoles d'angle, à la fois religieux et palatial, illustré à Byzance par la Nouvelle Église et par la Chalkè[6].
- Mark J. Johnson, dans le si utile *Oxford Dictionary of Byzantium*, se réfère à ce même plan type : « A construction with five towers or domes, the central member of which is taller than the four minor domes or towers of the corners »[7].

Quelques mises au point sont nécessaires.

Malheureusement, la documentation iconographique imprudemment invoquée par Albert Vogt est illusoire[8].

Le *pentapyrgion* n'est pas une architecture symbolique banale. Le terme ne se rencontre, à ma connaissance, qu'à propos de la décoration du Chrysotriklinos et de la Magnaure; le Traité de Philothée, en 899, ne l'évoque qu'à propos de Pâques, en le qualifiant de « fameux objet d'art » (περιφανὲς κτῆμα)[9] ; les *Continuateurs de Théophane* n'en parlent pas, mais le Pseudo-Syméon, Léon le Grammairien et le *Continuateur de Georges le Moine* incluent le *pentapyrgion* d'or parmi les

5. *Constantin Porphyrogénète, Le Livre des cérémonies, Commentaire,* I, Paris 1935, p. 103-104.

6. *Architectural Symbolism of Imperial Rome and the Middle Ages*, Princeton 1956, p. 193-196.

7. *ODB*, s.v. « Pentapyrgion ».

8. Les références données par VOGT (cité n. 5) sont les suivantes : 1/ une miniature du Skylitzès de Madrid représentant le banquet au cours duquel les dignitaires demandèrent à Basile Ier la grâce de son fils Léon (SKYLITZÈS, éd. THURN p. 169, image que Vogt connaît à travers le Général L. DE BEYLIÉ, *L'habitation byzantine. Recherches sur l'architecture civile des Byzantins et son influence en Europe*, Grenoble 1902-1903, p. 130-131) ; or rien n'indique que ce banquet avec l'empereur à sa « table à part » se déroule au Chrysotriklinos, et le *pentapyrgion* n'apparaît pas ; 2/ une mosaïque du baptistère de Saint-Marc de Venise qui représente le « Festin d'Hérode » (d'après Ch. DIEHL, *Manuel d'art byzantin*, 2e éd., Paris 1926, II, p. 805), qui n'a aucun rapport avec le Chrysotriklinos ; 3/ une peinture de la Péribleptos de Mistra (d'après G. MILLET, *Monuments byzantins de Mistra*, Monuments byzantins II, Paris 1910, pl. 120), où est figurée la Cène avec une architecture à coupole en arrière-fond. Aucune représentation ne peut, semble-t-il, aider à interpréter les textes.

9. Éd. N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles*, Paris 1972, p. 203 l. 5.

merveilles attribuées à l'empereur Théophile (avec les orgues d'or, l'arbre d'or à oiseaux mécaniques), et les deux derniers donnent le nom de celui qui l'a fabriqué : un responsable des ateliers impériaux d'orfèvrerie particulièrement ingénieux, qui se trouvait être un parent du patriarche Antoine Ier Kassimatas (821-837)[10]. Peut-être ce parrainage compromettant explique-t-il le silence des *Continuateurs de Théophane*, moins indulgents pour l'iconoclasme du chef de l'Église que pour celui de l'empereur lui-même.

C'est sans doute l'équivalence entre *pentapyrgion* et *pentakoubouklon* qui a conduit certains commentateurs à banaliser la construction de Théophile. Elle est fondée sur un texte, celui du *Taktikon de l'Escurial* (971-975), qui appelle par deux fois πεντακούβουκλον[11] le meuble que le Traité de Philothée (899), pour le même cérémonial de Pâques, appelle πενταπύργιον[12]. Mais l'assimilation n'est pas généralisable et a toutes les apparences d'un abus de langage. Étymologiquement d'abord. Un πυργίον (diminutif de πυργός) est une « tour » et parfois, par extension, l'étage supérieur d'une maison ; comme le note Reiske dans son commentaire, un πυργίσκος désigne une sorte de coffre-fort ou d'armoire permettant de conserver ou d'exposer des objets précieux, l'équivalent d'un θησαυροφυλάκιον, et πυργίς signifie « placard »[13]. Κουβικούλιον, κουβούκλ(ε)ιον, κούβουκλον (du latin *cubiculum*) a un tout autre sens : c'est une « chambre » ou, assez habituellement en grec byzantin, une « coupole » (d'où la définition donnée par Kriaras : θολωτὴ στέγη, θόλος, κιβώριον, τροῦλλος). Le *pentapyrgion* doit donc désigner un meuble à « cinq tours » plutôt qu'à « cinq coupoles », et ne correspond pas au symbolisme, en effet très habituel, des églises, ex-voto, reliquaires ou édifices palatiaux en croix grecque inscrite (ou quinconce), avec une coupole centrale flanquée, dans les angles, de quatre coupoles de moindre élévation et ampleur. La topographie du Grand Palais apporte une confirmation. Le Πεντακούβουκλον/Πεντακουβούκλειον des sources historiques désigne un « très vaste triklinos » à cinq coupoles situé « vers la Galerie de Marcien », qui était, au moins pour sa décoration, l'œuvre de Basile Ier ; il était relié à un oratoire tétraconque consacré à saint Paul, que le même Basile aurait construit ou restauré, et que Constantin Porphyrogénète aurait embelli de peintures ; il se trouvait à proximité d'une autre église, dédiée par Léon VI à la

10. PSEUDO-SYMÉON, Bonn, p. 627 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, p. 215 ; *Georges le Moine Continué*, Bonn, p. 793.

11. Éd. OIKONOMIDÈS, *Listes* (cité n. 9), p. 275 l. 4 et 6 (seules mentions dans le *Taktikon de l'Escurial*).

12. *Ibid.*, p. 203 l. 5 (seule mention dans le Traité de Philothée).

13. REISKE, *loc. cit.* n. 1 ; voir aussi Ph. KOUKOULÈS, *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, II, 2, Athènes 1948, p. 85 ; Ai. CHRISTOPHILOPOULOU, Τὰ εἰς τοὺς ναοὺς τῆς Κωνσταντινουπόλεως αὐτοκρατορικὰ στέμματα, *Hellénika* 15, 1957, p. 279-285, notamment p. 283 et n. 3. Références utiles : ARTÉMIDORE, éd. A. PACK, *Artemidori Daldiani onirocriticon*, I, 74, p. 81 l. 8-9, où apparaît l'équivalence entre πυργίσκος, κίστη et θησαυροφυλάκιον ; la *Souda* définit πυργίσκος comme « meuble domestique » (σκεύη κατ' οἶκον), éd. A. ADLER, *Suidae Lexicon*, IV, p. 274 ; voir aussi HÉRONDAS, éd. O. CRUSIUS, *Herondae Mimiambi opera*, VII, l. 15, p. 56 (πυργίς).

martyre Barbara[14]. Pour les Constantinopolitains du milieu du xe siècle, la désignation de *Pentakoubouklon* renvoyait sans équivoque à ce bâtiment.

Si l'on admet que le *pentapyrgion* d'or était bien l'une des merveilleuses inventions du règne de Théophile — et il n'y a pas de raison sérieuse d'en douter — on comprend mieux que sa place habituelle ait été à la Magnaure, vaste salle du trône qui porte la marque de cet empereur[15]. Au xie siècle, Jean Skylitzès raconte, d'après la *Continuation de Théophane*, comment Théophile, dès son avènement, réunit pour les punir les assassins qui avaient aidé son père à tuer Léon V : il place la scène à la Magnaure, « c'est-à-dire — ajoute-t-il — au *pentapyrgion* »[16]. Assimilation hâtive ? Plus probablement indication précise du lieu où, à la Magnaure, l'empereur convoque les assassins : non dans la salle du trône elle-même, mais dans la chambre impériale qui occupe l'extrémité est du collatéral nord.

C'est là, en effet, que se trouvait ordinairement le *pentapyrgion*, décoration profane associée au cérémonial de mariage (στεφάνωμα). Les chapitres du *Livre des cérémonies*[17] correspondant à cette fête y font allusion comme à un élément permanent du décor de la chambre nuptiale de l'empereur, au terme d'une cérémonie ainsi décrite. La bénédiction religieuse a lieu selon la tradition à Saint-Étienne du Palais de Daphnè, où le couple impérial reçoit les couronnes nuptiales, le plus souvent des mains du patriarche ; une glose précise que l'empereur porte le *stemma* lorsqu'il reçoit cette couronne (ἐστεμμένος στεφανοῦται). Les nouveaux mariés, couronne en tête, escortés par les dignitaires, passent par l'Octogone, l'Augousteus et la Main d'Or, et sont salués par les dèmes et leurs orgues, lorqu'ils sortent du Consistoire, empruntent l'escalier conduisant du Triklinos des Candidats à la Magnaure, puis s'engagent dans le *pastos* (παστός, παστάς). Ce terme est intéressant : il ne désigne pas la chambre nuptiale elle-même, mais l'architecture provisoire qui y conduit, la tente ou le passage couvert, décoré de tentures ou étoffes précieuses, qui est aménagé tout exprès lors des mariages par les « tapissiers » (παστοποιοί), selon une tradition remontant à l'Antiquité grecque, pour escorter la mariée ou les mariés jusqu'au θάλαμος nuptial[18] ; à la Magnaure, ce παστός

14. *Théophane Continué*, Bonn, p. 335 (*Vita Basilii*, 90), voir aussi p. 147, 331, 450 ; Constantin Porphyrogénète, *De cerimoniis*, II, 15, Bonn, p. 598 ; R. Janin, *La Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin*, I : *Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*, 3 : *Les églises et les monastères*, 2e éd., Paris 1969, p. 57 (Barbara 4), 393 (Paul 1), où la traduction de *pentakoubokleion* par « grand bâtiment composé de cinq pièces » ne peut convenir pour un *triklinos* de réception ; Ébersolt, *Grand Palais* (cité n. 2), p. 139.

15. Non seulement Théophile décora la Magnaure, mais il y tint par deux fois le *silention* : à son avènement pour juger et punir les assassins de Léon V, et au moment de mourir pour confier au peuple sa veuve et son fils (Génésios, éd. A. Lesmüller-Werner et I. Thurn, p. 36 et 51 ; *Théophane Continué*, Bonn, p. 138).

16. Skylitzès, éd. Thurn p. 49 ; d'après *Théophane Continué*, Bonn, p. 85, qui ne mentionne pas le *pentapyrgion*.

17. I, 48 (39) et 50 (41), Bonn, p. 196-202, 213.

18. Voir C. Vatin, *Recherches sur le mariage et la condition de la femme mariée à l'époque hellénistique*, Paris 1970, p. 211-228 ; voir aussi Ph. Koukoulès, *Βυζαντινῶν βίος καὶ πολιτισμός*, IV, Athènes 1951, p. 89-91. Voir *De cerimoniis*, II, 15, Bonn, p. 571 l. 7-9, 580 l. 9-15 ; J. Haldon, *Constantine Porphyrogenitus, Three treatises on Imperial Expeditions*, Vienne 1990, p. 140 (C 740, scolie).

commence, semble-t-il, au bas de l'escalier d'accès au collatéral nord, s'étend sur toute la longueur de ce collatéral, et aboutit à une chambre nuptiale (κοιτών = θάλαμος) occupant l'abside nord-est[19]. Les mariés montent alors εἰς τὴν κόγχην τοῦ παστοῦ, « là où se trouve le lit d'or impérial », et déposent sur ledit lit leurs στέμματα, tandis que les dignitaires de la Chambre « accrochent les couronnes nuptiales dans le *pentapyrgion*, là où se trouve le lit impérial » (καὶ ἀποτιθοῦσιν τὰ μὲν στέμματα ἐν τῷ αὐτῷ κραβάττῳ, τὰ δὲ στεφάνια κρεμῶσιν οἱ τῆς τάξεως τοῦ κουβουκλείου ἐν τῷ πενταπυργίῳ ἐν ᾧ ἵσταται ὁ βασιλικὸς κράβαττος). Aussitôt après, les mariés s'en vont, par un itinéraire de retour un peu différent, festoyer au Triklinos des XIX Lits. Nous avons là, en même temps qu'un cérémonial de mariage, un rituel de fécondité favorisant la naissance de porphyrogénètes. Dans la « chambre nuptiale », qui ne semble pas faire réellement fonction de chambre à coucher, le lit symbolique de la joie et de la vie se trouve en surélévation dans un décor permanent « à cinq tours », dans les compartiments intérieurs desquelles sont suspendues les couronnes nuptiales.

Il n'y avait pas au Chrysotriklinos « un autre *pentapyrgion* », comme on le dit parfois[20]. Pour honorer le jour de Pâques, écrit Philothée, et souligner la quasi-identification de l'empereur au Christ ressuscité, on exposait dans l'abside centrale de cette salle du trône « le fameux *pentapyrgion* » (de la Magnaure). Le *Livre des cérémonies* confirme que c'est bien cette décoration, exceptionnellement déplacée à l'occasion de Pâques, qui est conservée ou reconstituée pour recevoir, le dimanche 31 mai 946, la première ambassade venue de Tarse afin de négocier un échange de prisonniers[21]. Et lorsque, « un assez grand nombre de jours s'étant écoulés, les amis saracènes redemandèrent à voir et rencontrer l'empereur », le Chrysotriklinos avait été « dépouillé de son ornementation » des cinq tours et l'on fut contraint d'exposer les pièces d'orfèvrerie dans « la tour qui se trouve en permanence et tous les jours dans le Chrysotriklinos » (ἐν τῷ ἀδιαλείπτῳ καὶ καθ' ἑκάστην ἱσταμένῳ ἐν τῷ Χρυσοτρικλίνῳ πυργίῳ)[22]. On peut donc conclure que le *pentapyrgion* de la Magnaure est un meuble unique, mais démontable, à l'exception peut-être de l'une de ses tours, qui pourrait avoir été fixe et qui était en tout cas reproduite à l'identique au Chrysotriklinos au milieu du Xᵉ siècle.

Bien que ce ne soit sans doute pas son contexte d'origine, c'est dans le cérémonial de Pâques et au Chrysotriklinos que nous pouvons comprendre l'agencement de ce « meuble », qui place en hauteur et bien en vue les souverains qui y prennent place, et qui sert de décor à une mise en scène de la *basileia*. Toutes les sources insistent sur son élévation par rapport au niveau normal de l'abside, déjà surélevée de quelques marches. La partie conservée du chapitre sur le cérémonial du dimanche de Pâques[23] prévoit que l'empereur dîne à une petite « table à part » ; et une note (Χρὴ δὲ

19. Voir aussi *De cerimoniis*, II, 15, Bonn, p. 567 l. 12-13.
20. ÉBERSOLT, *Grand Palais* (cité n. 2), p. 72 et n. 4.
21. II, 15, Bonn, p. 580 l. 6-7.
22. *Ibid.*, p. 586 l. 15-20. Cette nouvelle audience de l'ambassade arabe se situe vers le mois d'août 946, et le décor de Pâques a été démonté.
23. *De cerimoniis*, I, 18, qui commence dans Bonn, p. 61 l. 5 et dans VOGT, II, p. 56 l. 9.

εἰδέναι ὅτι), qui n'est pas une glose, précise : « s'il y a [alors à Constantinople] des ambassadeurs de grandes nations et qu'il plaît à l'empereur de les inviter, la petite table d'or est installée en haut, là où se trouve le *pentapyrgion* et c'est là que s'assied l'empereur[24], tandis que les ambassadeurs s'asseyent à la grande table d'or [en contrebas du *pentapyrgion*]. À gauche du *pentapyrgion*, on installe un escabeau à plusieurs marches sur lequel monte le préposé à la Table[25], et il se tient en haut pour servir l'empereur, tandis que les serviteurs se tiennent en bas; des serviteurs se tiennent également sur le côté [droit][26] dudit *pentapyrgion*, qui a aussi des marches, et par lequel monte l'échanson »[27]. Pour la cérémonie du baiser, le jeudi de la semaine suivant Pâques, le décor est encore en place, mais l'empereur s'assied sur un siège d'or situé « devant » le *pentapyrgion* avec le patriarche — assis sur un siège identique mais un peu en retrait —, pour assister avec lui aux diverses « entrées » des dignitaires et des métropolites, puis manger avec lui à la « table séparée »[28].

Le *Livre des cérémonies* donne une liste sommaire du mobilier que l'on transporte, de la Magnaure ou d'ailleurs, pour la décoration du Chrysotriklinos à Pâques et à l'occasion de quelques grandes ambassades : « le *pentapyrgion*, les trônes impériaux, les lits, la table d'or, etc. »[29]. Le *Taktikon de l'Escurial* indique avec plus de précision les emplacements de ces meubles pour le dimanche de Pâques[30]. On apporte et on place au milieu du *pentakoubouklon* la petite table d'or de l'empereur, sertie de pierres précieuses et de perles ; sont disposés de part et d'autre de cette table le trône (σένζον) de l'Hippodrome et ceux de Théophile et de Constantin. Plus bas[31], « dans le triklinos », c'est-à-dire dans l'espace central du Chrysotriklinos, est placée la (grande) table d'or. « Vers l'intérieur du Chrysotriklinos » (sans doute vers l'est par rapport à la grande table) est placé le « lit de la tristesse » et sur celui-ci le trône de Maurice et un bassin ; « du côté extérieur » (vers l'ouest, par rapport à la grande table), se trouve le « lit de la joie » et sur celui-ci un petit trône (σένζον) « récemment fabriqué », qui se trouve en permanence sur l'estrade (= dans l'abside surélevée) du Chrysotriklinos, et, posé sur un siège (ἐπάνω σελλίου), le τριμίνσιον[32]. En ces commémorations de la mort et de la Résurrection du Christ, la

24. Cette petite table d'or de l'empereur a frappé Harun Ibn Yahya, voir son récit rapporté par IBN ROSTEH, trad. M. CANARD, dans A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, II, 2, Bruxelles 1950, p. 387. Elle était fréquemment déplacée, ainsi, pour la visite d'Olga, on la transporte du *pentapyrgion* à l'Aristètèrion (II, 15, Bonn, p. 597 l. 16-18).

25. Éd. OIKONOMIDÈS, *Listes* (cité n. 9), p. 305-306.

26. Le manuscrit donne ἐξ ἀριστερῶν, que nous proposons de corriger.

27. Bonn, p. 70 ; VOGT I, p. 64.

28. I, 23 (14), Bonn p. 91-96 ; VOGT I, p. 84-88.

29. II, 15, Bonn, p. 580 l. 6-9 : Ὁ δὲ Χρυσοτρίκλινος ἐξωπλίσθη, καθὼς εἴωθεν τὸ Πάσχα ἐξοπλίζεσθαι, ἤγουν διὰ τοῦ πενταπυργίου καὶ τῶν βασιλείων θρόνων, τῶν κραβάττων τε καὶ τῆς χρυσῆς τραπέζης καὶ τῶν λοιπῶν μεθ' ὧν τὸ Πάσχα κοσμεῖται.

30. Éd. OIKONOMIDÈS, *Listes* (cité n. 9), p. 275.

31. Ici comme dans le *De cerimoniis*, l'opposition ἄνω-κάτω signifie « en haut de la salle » (c'est-à-dire à l'est), « en bas de la salle » (c'est-à-dire à l'ouest).

32. Monnaie divisionnaire souvent utilisée par l'empereur pour des distributions. OIKONOMIDÈS (*loc. cit.* n. 30) suppose qu'il pourrait s'agir d'un collectif pour désigner l'argent destiné à être distribué aux convives.

symbolique générale n'est pas douteuse. Le « lit de la tristesse », comme l'a bien vu Nicolas Oikonomidès, est celui sur lequel on dépose le corps des empereurs défunts[33] ; Maurice, dont le trône est posé sur ce lit, est l'empereur qui symbolise le mieux aux yeux des Byzantins le deuil, la douleur, le repentir et la vanité des grandeurs du monde, en raison de son assassinat et du massacre de ses enfants[34] ; le bassin « à laver les verres » évoque peut-être la purification ; le « lit de la joie » est très probablement celui de la chambre nuptiale de la Magnaure, qui prenait place dans le *pentapyrgion* comme symbole de la vie et de la fécondité ; le petit trône qui le surmonte pourrait être celui d'un porphyrogénète ; la ou les monnaies placées sur le *sellion* à proximité rappelleraient le geste de la *sparsio*. Les éléments de ce décor correspondraient au faisceau d'idées qui font l'originalité des rituels de résurrection : victoire sur la mort, procréation, jubilation, profusion, richesse[35] ...

Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines. Il faudrait pouvoir imaginer maintenant l'agencement des cinq éléments du *pentapyrgion* à partir de la description qu'en donnent deux passages du chapitre sur les ambassades du *Livre des cérémonies*, dont je propose ici, pour plus de clarté, une traduction :

> « À noter que : dans les quatre compartiments intérieurs de la tour du milieu (ἐν τοῖς τέσσαρσι μεσοκαρδίοις τοῦ μεσοπυργίου) du *pentapyrgion*, ainsi que dans le compartiment intérieur de devant de la tour de devant (καὶ εἰς τὸ ἔμπροσθεν μεσοκάρδιον τοῦ ἔμπροσθεν πυργίου) et dans les compartiments intérieurs de devant de la tour de droite et de la tour de gauche (εἰς τοῦ δεξιοῦ καὶ ἀριστεροῦ πυργίου τὰ ἔμπροσθεν μεσοκάρδια), on suspendit différents objets précieux provenant de l'église du saint mégalomartyr Dèmètrios et pris parmi ceux qui sont conservés dans le Phylax. Aux panneaux de bois reliant le *pentapyrgion* aux murs (ἐν δὲ τοῖς ξυλίνοις ἐκδέταις τοῖς ἀπὸ τὸ πεντα-πύργιν ἐν τοῖς τοίχοις), on attacha les ceintures nuptiales, celles qui sont ornées de pierres et de perles et celles qui sont conservées dans le Phylax »[36].

> « À noter que : un assez grand nombre de jours s'étant écoulés, les amis saracènes demandèrent à voir et rencontrer l'empereur, et comme le Chrysotriklinos avait été dépouillé de son ornementation décrite plus haut, on suspendit dans la tour qui se trouve en permanence et tous les jours dans le Chrysotriklinos, dans les compartiments intérieurs de ladite tour (ἐν τοῖς τοῦ αὐτοῦ πυργίου μεσοκαρδίοις), les trois couronnes — vers l'est, la couronne verte des Saints-Apôtres ; à droite, la couronne bleue de la très sainte Théotokos du Phare ; à gauche, la couronne bleue du saint mégalomartyr

33. *De cerimoniis*, I, 69 (60), Bonn, p. 275 l. 16.
34. Voir G. Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le « césaropapisme byzantin »*, Paris 1996, p. 161.
35. Voir, par exemple, les rituels anciens sous-jacents dans les courses de l'Hippodrome.
36. II, 15, Bonn, p. 582 l. 2-11.

Dèmètrios — avec leurs croix[37]. Les trois colombes des trois couronnes furent suspendues dans le compartiment intérieur de ladite tour vers l'ouest (ἐν τῷ πρὸς δύσιν μεσοκαρδίῳ τοῦ αὐτοῦ πυργίου). De part et d'autre de ladite tour avaient été placés deux trônes (ἔνθεν δὲ κἀκεῖσε τοῦ αὐτοῦ πυργίου ἔστησαν θρόνοι δύο) : à droite en regardant vers l'est, celui d'Arcadius, sur lequel s'assit Romain, l'empereur porphyrogénète couronné par Dieu, et à gauche, le trône de saint Constantin [destiné à Constantin Porphyrogénète ?]. De chaque côté, c'est-à-dire à droite et à gauche du Chrysotriklinos, furent placés les autres trônes impériaux et les deux lits d'or, de même que les deux montants en argent qui servent à lever la portière ouest »[38].

Les indications données par ces textes sont précises, mais embarrassantes. Sur les cinq tours-armoires qui constituent le *pentapyrgion*, quatre sont clairement localisées : une au centre, une « sur le devant », une à droite et une à gauche. La disposition suggérée est donc cruciforme, non en quinconce ni en arc de cercle, et le cinquième élément devait être un ὄπισθεν πυργίον faisant pendant à l'ἔμπροσθεν πυργίον, c'est-à-dire une tour du fond, non mentionnée dans le premier texte parce que masquée par les autres dans l'assemblage complet du *pentapyrgion* et non pourvue de décoration ; mais cette tour du fond pourrait être l'élément permanent du Chrysotriklinos décrit dans le second texte, lorsque les autres éléments ont disparu et que ses compartiments, redevenus visibles, peuvent recevoir des objets précieux.

Les μεσοκάρδια nous sont présentés non pas comme des étagères où l'on poserait ces objets, mais comme des « compartiments intérieurs » dans lesquels on les suspend et qui correspondent aux quatre faces d'un meuble carré. Le terme dérive probablement de καρδία, le cœur, qui, par métaphore désigne souvent en grec, comme dans toutes les langues, l'« intérieur » d'une chose : μεσοκάρδιον est donc, en quelque sorte, un pléonasme. Le πυργίον central du premier texte est le seul à recevoir des objets d'exposition dans ses quatre « compartiments intérieurs », comme le πυργίον unique du second texte, qui précise sans équivoque la position de ces μεσοκάρδια : à l'est pour le *stemma* vert, à droite (= au sud) pour le *stemma* bleu de la Théotokos du Phare, à gauche (= au nord) pour le *stemma* bleu de Saint-Dèmètrios, et à l'ouest pour les colombes, qui, comme les croix, sont associées aux *stemmata* dans la présentation symbolique des églises palatines où ils sont conservés[39]. Pour les tours-armoires de droite, de gauche et de « devant » du premier

37. Voir II, 15, Bonn, p. 581 l. 15-582 l. 2, où les trois *stemmata*, attribués à Constantin Porphyrogénète, sont dans la même disposition, mais suspendus à l'arc de l'abside orientale du Chrysotriklinos, chacun avec sa colombe et sa croix, les objets exposés dans le *pentapyrgion* étant différents.

38. II, 15, Bonn, p. 586 l. 15 - 587 l. 15. Ces « montants » ou « mâts » d'argent sont appelés « colonnettes dorées » dans le *Taktikon de l'Escurial* (*loc. cit.* n. 30).

39. Voir Christophilopoulou (cité n. 13), p. 282 n. 2, qui cite Nicolas Mésaritès, éd. A. Heisenberg, *Nicolaos Mesaritès, Die Palastrevolution des Johannes Komnenos*, Programm des königlichen Alten Gymnasiums zu Würzburg für das Studienjahr 1906/1907, Würzburg 1907, p. 35.

texte, on ne fait usage que de leur compartiment intérieur « de devant »[40], sans doute pour des raisons de visibilité. Cette explication est, en tout cas, très probable en ce qui concerne les tours latérales : elles sont assez proches des murs de l'abside et reliées à eux par des panneaux de bois, auxquels sont « attachées » (et non plus « suspendues ») des pièces de moindre importance mais qui rappellent la symbolique du mariage, les ceintures nuptiales des impératrices.

Cette étude des sources lève quelques ambiguïtés, mais ne permet pas de comprendre comment les éléments de ce décor extraordinaire s'étageaient pour ne pas couper l'abside de la salle du triklinos et permettre la circulation et la visibilité de ceux qui s'y donnaient en spectacle. Il est en tout cas probable que ces cinq meubles d'exposition curieusement agencés étaient des objets d'orfèvrerie d'assez petite taille, puisqu'ils étaient prévus pour la conque latérale nord de la Magnaure et non pour l'abside centrale du Chrysotriklinos.

Nous nous garderons d'aller plus loin, laissant à un collègue plus perspicace, comme l'ami auquel ces pages sont dédiées, le soin de proposer une véritable reconstitution.

40. L'expression est un peu équivoque pour les tours-armoires de droite et de gauche, puisqu'elle ne nous dit pas si l'observateur de référence regarde l'abside (les compartiments seraient dans ce cas tournés vers l'est) ou le *pyrgion* lui-même (les compartiments seraient alors tournés, l'un vers le nord, l'autre vers le sud).

FORMES ARCHITECTURALES ET GÉOGRAPHIE HISTORIQUE : L'ÉGLISE DE BASSIT ET LE CORPUS NORD-SYRIEN

par Nicolas BEAUDRY

Summary: This paper briefly describes a sixth-century church being excavated at Ras el Bassit, on the North Syrian coast. Excavated parallels being rare in the coastal area, it is then compared to the models of church architecture and ritual topography in the regions of Antioch and Apamea, testing them in an area where provincial boundaries are not known.

Depuis les premières explorations du Marquis de Vogüé, l'archéologie byzantine en Syrie du Nord s'est intéressée en priorité à l'arrière-pays, concentrant ses efforts dans la fouille des capitales provinciales et dans l'étude des villages du Massif calcaire (fig. 1). La région côtière a reçu beaucoup moins d'attention, en partie sans doute à cause d'un paysage montagneux et boisé qui se prêtait mal aux grandes campagnes de prospection[1]. Les vestiges paléochrétiens de la basse vallée de l'Oronte ont été visités à plusieurs reprises[2], mais leur recensement systématique reste à faire et leur datation est souvent compliquée par des remplois d'époque médiévale. Le relevé des vestiges de Séleucie de Piérie par l'équipe de Princeton a rapidement été détourné au profit de la fouille d'une église tétraconque, avant d'être interrompu par la Deuxième Guerre mondiale[3]. À la bouche de l'Oronte, la fouille d'al Mina a livré des vestiges byzantins qui n'ont pas été publiés[4] ; le mobilier lui-même a fait l'objet d'un tri qui rend son interprétation

1. Il convient cependant de mentionner les recherches épigraphiques (*IGLS* III.1, III.2, IV, VII).

2. J. MÉCÉRIAN, Expédition archéologique dans l'Antiochène occidentale, *MUSJ* 40, 1964, p. 1-144 ; J. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Itinéraires archéologiques dans la région d'Antioche. Recherches sur le monastère et sur l'iconographie de S. Syméon Stylite le Jeune*, Bruxelles 1967 ; W. DJOBADZE, *Archaeological investigations in the region west of Antioch on-the-Orontes*, Stuttgart 1986 ; T. A. SINCLAIR, *Eastern Turkey: An architectural and archaeological survey* IV, Londres 1990.

3. R. STILLWELL, Outline of the campaigns, dans *Antioch on-the-Orontes* III : *The excavations 1937-1939*, éd. R. STILLWELL, Princeton 1941, p. 1-34 ; W. A. CAMPBELL, The martyrion at Seleucia Pieria, *ibid.*, p. 35-54.

4. C. L. WOOLLEY, Excavations near Antioch in 1936, *The Antiquaries Journal* 17, 1937, p. 1-15, pl. I-XIV ; IDEM, Excavations at al Mina, Sueidia, I: The archaeological report, *JHS* 38, 1938, p. 1-30.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 119-136.

difficile[5]. Plus au sud, Ibn Hani livre des vestiges byzantins plus ou moins fragmentaires[6], mais l'urbanisation de Lattakié paraît décourager toute recherche d'envergure dans l'ancienne Laodicée[7]. Encore récemment, les seuls autres sites protobyzantins fouillés et publiés en Antiochène occidentale étaient le monastère de saint Barlaam sur le Mont Cassios[8] et celui de saint Syméon de Jeune sur le Mont Admirable[9], d'où l'intérêt d'une église en cours de fouille à Bassit.

Ras el Bassit est un cap situé à environ 50 km au nord de Laodicée, à peu près à mi-chemin vers Séleucie et la bouche de l'Oronte (fig. 1). Le cap abrite une baie, dominée au nord par la masse du Mont Cassios, et l'un des meilleurs mouillages de la côte levantine[10]. Bassit-Posideion est connue pour les travaux qu'y a menés Paul Courbin de 1971 à 1984, et pour leur contribution à la connaissance de l'âge du Fer levantin[11]. Ces travaux ont aussi révélé une dernière période d'intense activité du IIIe au VIe siècle de notre ère, marquée notamment par une industrie céramique tournée vers l'exportation[12] et par d'importantes constructions de grand appareil. C'est aussi à cette période qu'appartient un grand ensemble au pied de l'acropole, repéré dans la forêt dès 1971 et d'abord interprété comme une grande basilique à trois nefs[13]. En 1973, un sondage dans l'angle nord-est du complexe livrait deux pièces, dont l'une au moins appartenait à une synagogue vers le tournant du VIe siècle. Courbin s'intéressant à des occupations plus anciennes, l'exploration et l'étude du monument n'ont pas été poursuivies et il est demeuré pratiquement inédit. Les travaux ont repris en 2000 à Bassit avec cet ensemble pour objet d'étude, révélant non plus une grande basilique, mais un complexe comprenant une église orientée et construit dans le grand appareil simple typique de l'architecture de calcaire nord-syrienne des Ve et VIe siècles. Les travaux se sont concentrés jusqu'à présent sur cette église, exposant l'essentiel de son plan et permettant la restitution d'une partie de ses élévations (fig. 2)[14].

5. H. PAMIR et S. NISHIYAMA, The Orontes Delta Survey : Archaeological investigation of ancient trade stations/settlements, *Ancient West & East* 1, 2002, p. 304 ; T. VORDERSTRASSE, The romanization and christianization of the Antiochene region : The material evidence from three sites, dans *Culture and society in later Roman Antioch : Papers from a colloquium, London, 15th December 2001*, éd. I. SANDWELL et J. HUSKINSON, Oxford 2004, p. 94-95 : EAD., A port of Antioch : late antique al-Mina, dans *Antioche de Syrie : Histoire, images et traces de la ville antique*, éd. B. CABOURET, P.-L. GATIER et C. SALIOU, Lyon 2004, p. 363-372.

6. M. TOUMA, *La céramique byzantine de la Syrie du Nord du IVe au VIe siècle*, thèse de doctorat, Université de Paris-I Panthéon-Sorbonne 1984.

7. La dernière contribution importante demeure l'esquisse du plan de la cité : J. SAUVAGET, Le plan de Laodicée-sur-Mer, *BÉO* 4, 1934, p. 81-114, pl. 24-26.

8. DJOBADZE, *Archaeological Investigations* (cité n. 2), p. 3-53.

9. DJOBADZE, *Archaeological Investigations* (cité n. 2), p. 57-113.

10. P. SANLAVILLE, *Aperçu géographique sur le site de Ras-el Bassit*, rapport inédit, Lyon 1976.

11. P. COURBIN, Une nouvelle fouille française sur la côte syrienne : a-t-on retrouvé l'antique Posideion à Ras el Bassit ? *Archéologia* 116, 1978, p. 4862 ; IDEM, Bassit, *Syria* 63, 1986, p. 175-220.

12. Les exportations comprennent notamment de grands bassins (J. W. HAYES, North Syrian mortaria, *Hesperia* 36, 1967, 337-347, pl. 73 ; M. VALLERIN, Pelves estampillés de Bassit, *Syria* 71, 1994, p. 171-204). La production locale comprend d'autres céramiques communes dont l'étude est en cours.

13. P. COURBIN, Rapport sur la fouille de Ras el Bassit 1971, *AAAS* 22, 1972, p. 45-61 ; IDEM, Ras el Bassit : rapport sur la campagne de 1972, *AAAS* 23, 1973, p. 25-38.

14. N. BEAUDRY, *La basilique de Ras el Bassit, une église paléochrétienne sur la côte de la Syrie du Nord*, thèse de doctorat, Université de Montréal et Université de Paris-I Panthéon-Sorbonne 2004.

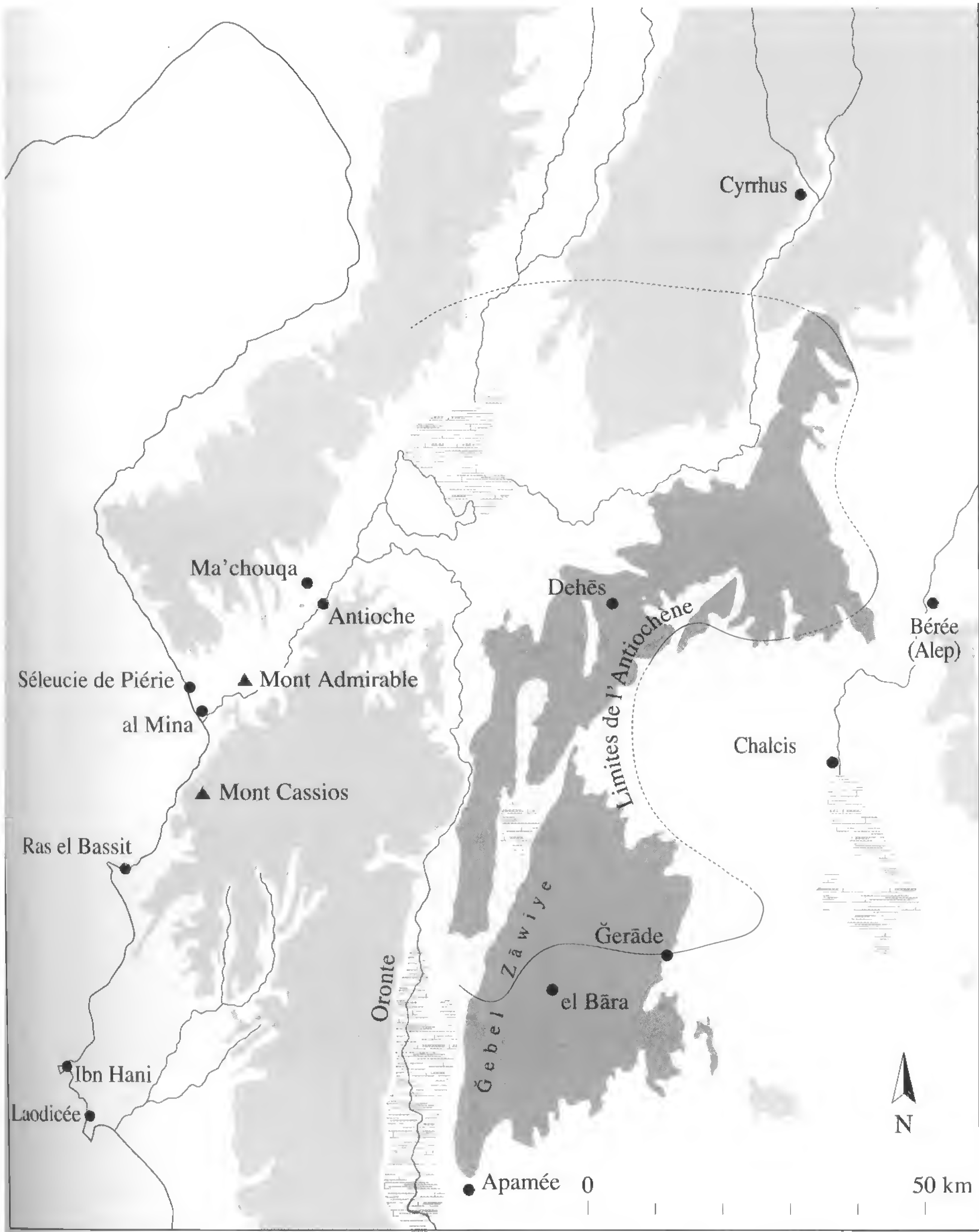


Fig. 1 – La Syrie du Nord byzantine, le Massif Calcaire (en gris foncé) et les limites de l'Antiochène. Adapté de SEYRIG 1958 et FEISSEL 2000.

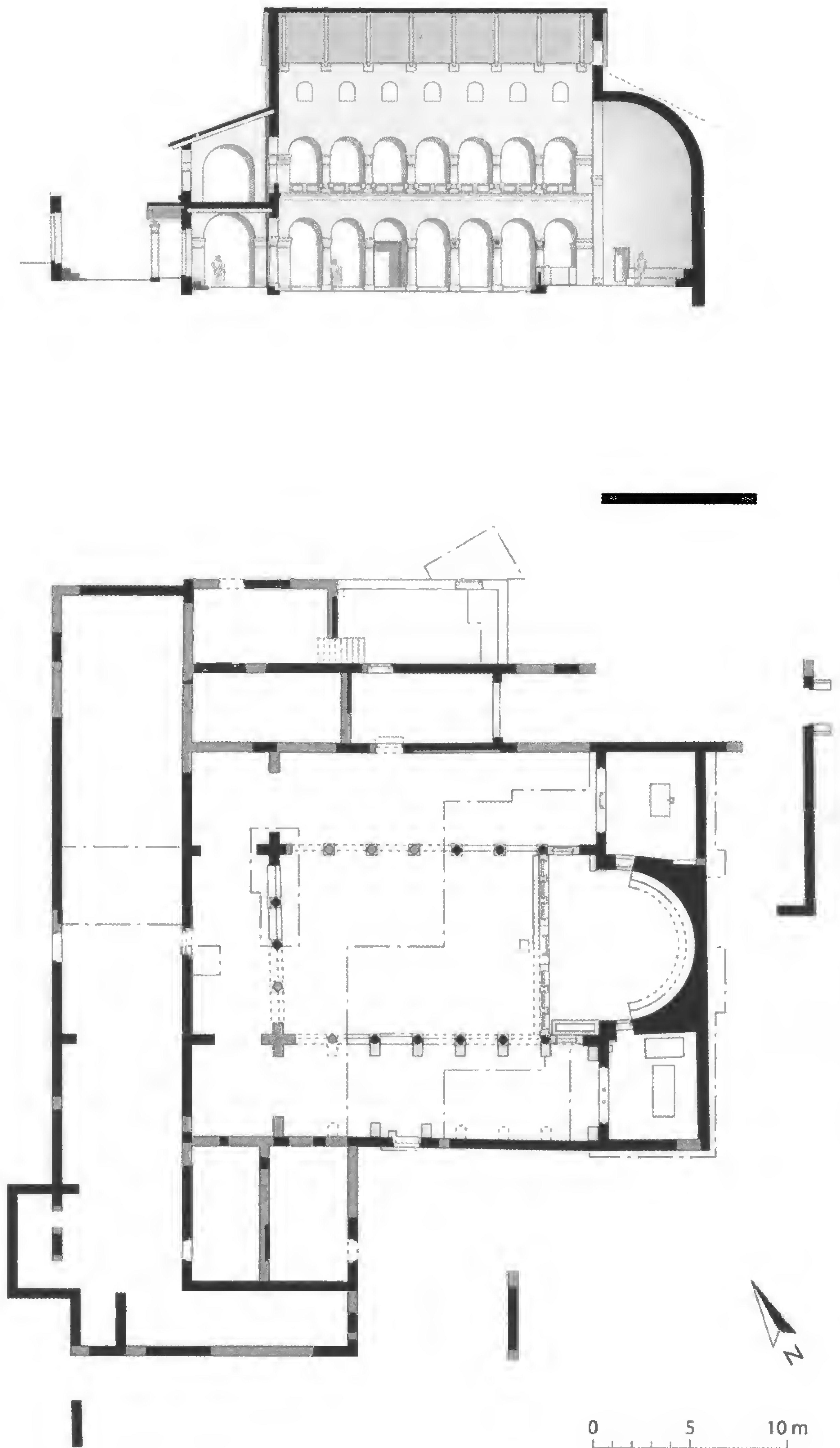


Fig. 2 – Ras el Bassit : coupe longitudinale restituée de l'église et plan simplifié du complexe ecclésial (restitutions en gris et en pointillés), octobre 2004.
Relevés SCA, NB, MP, MS, NZ ; dessin NB.

Les pages qui suivent rapporteront brièvement les résultats de ces travaux en cours dans l'église de Bassit. Les parallèles nord-syriens faisant défaut dans la région côtière, on cherchera à vérifier jusqu'à quel point des modèles tirés de l'arrière-pays peuvent s'appliquer à un monument comme celui-ci, et l'on soulignera quelques caractères qui révèlent une économie originale de l'espace sacré.

L'ÉGLISE DE RAS EL BASSIT

Le complexe ecclésial de Bassit est situé au pied de l'acropole, dans un mur d'enceinte identifié en partie à l'ouest et à l'est (fig. 2, 3). Il comprend des pièces au nord, dont celles qui ont été sondées par Courbin en 1973. Une pièce au sud-ouest portait un étage ; une pièce postérieure s'appuie sur son mur de fond et ouvre



Fig. 3 – Le complexe ecclésial vu vers le nord-est, septembre 2002. Cliché NB.

Les missions à Bassit ont été dirigées par le Prof. J.-Y. Perreault et financées par la Faculté des arts et sciences de l'Université de Montréal. L'étude de l'église a bénéficié du soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, du Ministère des Affaires étrangères (France), du Ministère des Relations internationales (Québec), de l'Université de Montréal, de la Région Île-de-France et du Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche (Québec). Il est prévu que les travaux s'étendront aux pièces annexes dès 2005.



Fig. 4 – Façade occidentale de l'église, vers le nord-est, septembre 2001. Cliché NB.



Fig. 5 – Revers de la façade et colonnade occidentale, vers l'ouest, septembre 2002. Échelle 2 m. Cliché NB.

vers l'est sur ce qui paraît être une cour. La partie orientale du complexe reste à explorer.

La façade occidentale de l'église est préservée en partie jusqu'à la corniche (fig. 4). Elle est percée d'une unique porte centrale, surmontée d'un linteau gravé d'un médaillon crucifère et protégée à l'origine d'un auvent ; elle était percée en outre de fenêtres rectangulaires.

L'église est une basilique à trois nefs (fig. 2)[15]. Une colonnade occidentale détermine un narthex intérieur (fig. 5), qui forme avec les bas-côtés un collatéral en U autour de la nef centrale. Tous les sols du *quadratum populi* sont des mortiers de terre, du moins dans leur dernier état. Le narthex et les bas-côtés étaient surmontés d'une tribune en U ; le revers de la façade laisse d'ailleurs voir quelques-uns des logements des poutres qui portaient la tribune occidentale. Selon les endroits, cet étage était pavé de mortier lisse, de mosaïque de galets ou d'une mosaïque de tesselles de tuileau. Dans la nef, où les colonnades et les murs gouttereaux se sont abattus l'un sur l'autre, de grandes parties des élévations ont pu être lues en plan dans les éboulements, dont une travée complète jusqu'aux chapiteaux du deuxième ordre. L'analyse de ces éboulements paraît en outre confirmer l'existence d'un deuxième ordre sur la colonnade occidentale. Dans le collatéral méridional, des piliers adossés aux supports de la colonnade et au mur extérieur appartiennent à une campagne de réparations et de consolidation, probablement à la suite d'un séisme.

Dans son premier état, le sanctuaire était surelévé de deux degrés à la corde de l'abside et fermé d'un chancel à ce niveau. Dans une deuxième phase, le sanctuaire a été étendu à la travée orientale, surélevée au niveau de l'abside, pavée d'*opus sectile* et fermée sur trois côtés par un chancel de calcaire. Une tombe a été construite à cette occasion à la limite méridionale du sanctuaire ; bien que pillée, elle a livré des restes humains désarticulés. L'abside a été pourvue d'un *synthronon* de deux degrés, en partie détruit et en partie couvert par une petite chapelle médiévale associée à des sépultures et à un mobilier du XIIe siècle et de la première moitié du XIIIe. Des fragments d'une épaisse *mensa* rectangulaire appartiennent sans doute à l'autel dans son dernier état[16], mais la chapelle médiévale a effacé toute trace de son emplacement d'origine (fig. 6).

L'abside est flanquée de deux pièces (fig. 2) ; chacune ouvre sur l'abside par une porte et sur le bas-côté par un arc, fermé à l'origine d'une clôture périssable encastrée dans les montants et pourvue d'un portillon central[17]. Dans l'annexe sud, très perturbée par plusieurs phases de récupération, une puissante fondation de grands blocs fait face à l'accès occidental ; une tombe a été insérée entre celle-ci

15. Longueur intérieure totale *ca.* 26,1 m ; longueur des nefs *ca.* 20,9 m ; largeur intérieure *ca.* 20,0 m.

16. Profil de type F.1 d'E. CHALKIA, *Le mense paleocristiane. Tipologia e funzioni delle mense secondarie nel culto paleocristiano*, Vatican 1991.

17. Le seuil de la pièce sud a gardé les restes d'un mortier qui scellait une clôture en place ; une concentration de clous dans la pièce nord pourrait appartenir à une clôture ou à son portillon.



Fig. 6 – Chapelle médiévale dans l'abside, vers l'est, septembre 2002.
Échelle 2 m. Cliché NB.



Fig. 7 – Annexe méridionale de l'abside : empierrement, vers l'est, septembre 2002.
Échelle 2 m. Cliché NB.

et le mur de l'abside. La partie septentrionale de la pièce était pavée ; ailleurs, le sol était un remblai de terre sur un empierrement, probablement une préparation pour un pavement ou un mortier de terre (fig. 7).

Au contraire de l'annexe sud, l'annexe nord est demeurée pratiquement scellée sous sa couche de destruction[18]. Elle a livré une table pratiquement complète, constituée d'une *mensa* rectangulaire[19], de cinq colonnettes[20] et d'une dalle de marbre fondée sur un lit de mortier et entourée d'une bordure (fig. 8). Alors que les pieds de ce type de table sont normalement encastrés dans le sol ou dans des mortaises pratiquées dans une base[21], la *mensa*, les colonnettes et la dalle de Bassit étaient



Fig. 8 – Annexe septentrionale de l'abside : table effondrée sur le sol du dernier état, vers l'est, septembre 2001. Échelle 2 m. Cliché NB.

18. À l'exception d'une fosse dans son angle sud-ouest, probablement un sondage destiné à vérifier la présence d'un pavement de marbre récupérable.

19. Moins épaisse, mais de même profil que les fragments attribués au maître-autel (voir n. 16) ; cf. N. Beaudry, Un autel et son reliquaire à Ras el Bassit (Syrie du Nord), *Hortus Artium Medievalium* 11, 2005, p. 111-122.

20. Chacune porte une marque d'assemblage et un monogramme ; cf. Beaudry, Un autel et son reliquaire (cité n. 19), fig. 9-10.

21. N. Duval, L'architecture chrétienne et les pratiques liturgiques en Jordanie en rapport avec la Palestine : recherches nouvelles, dans *'Churches built in ancient times': Recent studies in early Christian*



Fig. 9 – Reliquaire de l'annexe septentrionale de l'abside, vers l'ouest, septembre 2001. Échelle 15 cm. Cliché NB.

simplement posées l'une sur l'autre, sans goujons, et on n'a relevé aucune trace d'un mortier destiné à assurer la cohésion de l'assemblage. Du côté oriental, la dalle est percée d'un entonnoir qui conduisait, par un tube de plomb, au compartiment scellé d'un reliquaire ; celui-ci communiquait à son tour, par un canal en forte pente dans la cloison mitoyenne, avec un second compartiment, plus profond et accessible, dont le couvercle a été trouvé à proximité (fig. 9)[22]. Le compartiment scellé a livré deux *capsellae* métalliques et un coffret, qui contenaient des reliques, ainsi qu'une ampoule de verre. Le sol de la pièce était un mortier de terre.

Le décor extérieur paraît se limiter à une simple corniche en façade et au médaillon du linteau (fig. 4) ; les encadrements des portes ne sont pas ornés et le linteau de la façade n'est pas mouluré. À l'intérieur, le décor sculpté se limite à peu près aux moulures des bases des piliers, aux clôtures, aux chapiteaux, aux impostes et aux bases des colonnes des tribunes. Les parapets, les plaques latérales et les piliers du chancel du dernier état ne présentent que de simples tableaux lisses ; seules les plaques de chancel orientées vers la nef portent des croix déterminées par des incisions. Comme c'est souvent le cas en Syrie dès le Ve siècle[23], les chapiteaux sont tous différents ; les motifs les plus courants, feuilles d'eau angulaires et médaillons crucifères, présentent des variations qui trahissent la recherche de solutions originales à partir d'un vocabulaire limité. Les feuilles sont fortement géométrisées et restent soumises à la surface de la corbeille, dont elles expriment tout le volume et toute la masse (fig. 10).



Fig. 10 – Chapiteau B.747, haut. 49 cm. Cliché NB.

archaeology, éd. K. PAINTER, Londres 1994, p. 174-175 ; IDEM, Architecture et liturgie dans la Jordanie byzantine, dans *Les églises de Jordanie et leurs mosaïques. Actes de la journée d'études organisée le 22 février 1989 au Musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon*, éd. N. DUVAL, Beyrouth 2003, p. 72-73. L'encastrement peut n'être que peu profond, particulièrement si la base est un plateau de table en remploi, mais la surface sera normalement piquée pour permettre un scellement au mortier (S. BATZ, The church of St. Theodore at Khirbet Beit Sila, *Israel Museum Studies in Archaeology* 1, 2002, fig. 5 et 10) et l'assemblage pourra en outre être assuré par des goujons (J.-P. SODINI et K. KOLOKOTSAS, *Aliki* II : *La basilique double*, Athènes 1984, p. 18-21, fig. 14-16 et 18a).

22. BEAUDRY, Un autel et son reliquaire (cité n. 19).

23. C. STRUBE, *Baudekoration im Nordsyrischen Kalkensteinmassiv*, Mayence 1993-2002.

Quelques plaques et éclats d'enduits blancs ont été préservés ; à ce jour, un seul bloc présente des traces de polychromie. L'abside était ornée d'une mosaïque pariétale de tesselles de verre ; elle a reçu en outre deux décors successifs de marbres champlevés. Le premier, très fragmentaire, n'est connu que par quelques remplois ; il comprend au moins un médaillon crucifère et un tableau historié datable du VIe siècle[24]. Le second, une frise animalière dans un méandre de svastikas, débordait dans les travées orientales des collatéraux (fig. 11) ; sa composition trouve son plus proche parallèle dans la frise du tétraconque de Séleucie, postérieure au séisme de 528[25].

Entre ce séisme et la conquête arabe, la Syrie du Nord connaît d'autres violents séismes, la peste, une invasion perse, et une seconde invasion suivie de plusieurs décennies d'occupation. Ces catastrophes s'accompagnent d'un net déclin démographique et économique documenté par l'archéologie[26] ; l'épigraphie et les résultats des fouilles de Déhès[27], notamment, suggèrent que la construction de maisons s'interrompt dans le Massif calcaire vers le milieu du siècle et que la construction d'églises cesse au début du VIIe. L'église de Bassit est très certainement postérieure à 528, mais son décor architectural invite à préférer une date plus basse, peut-être

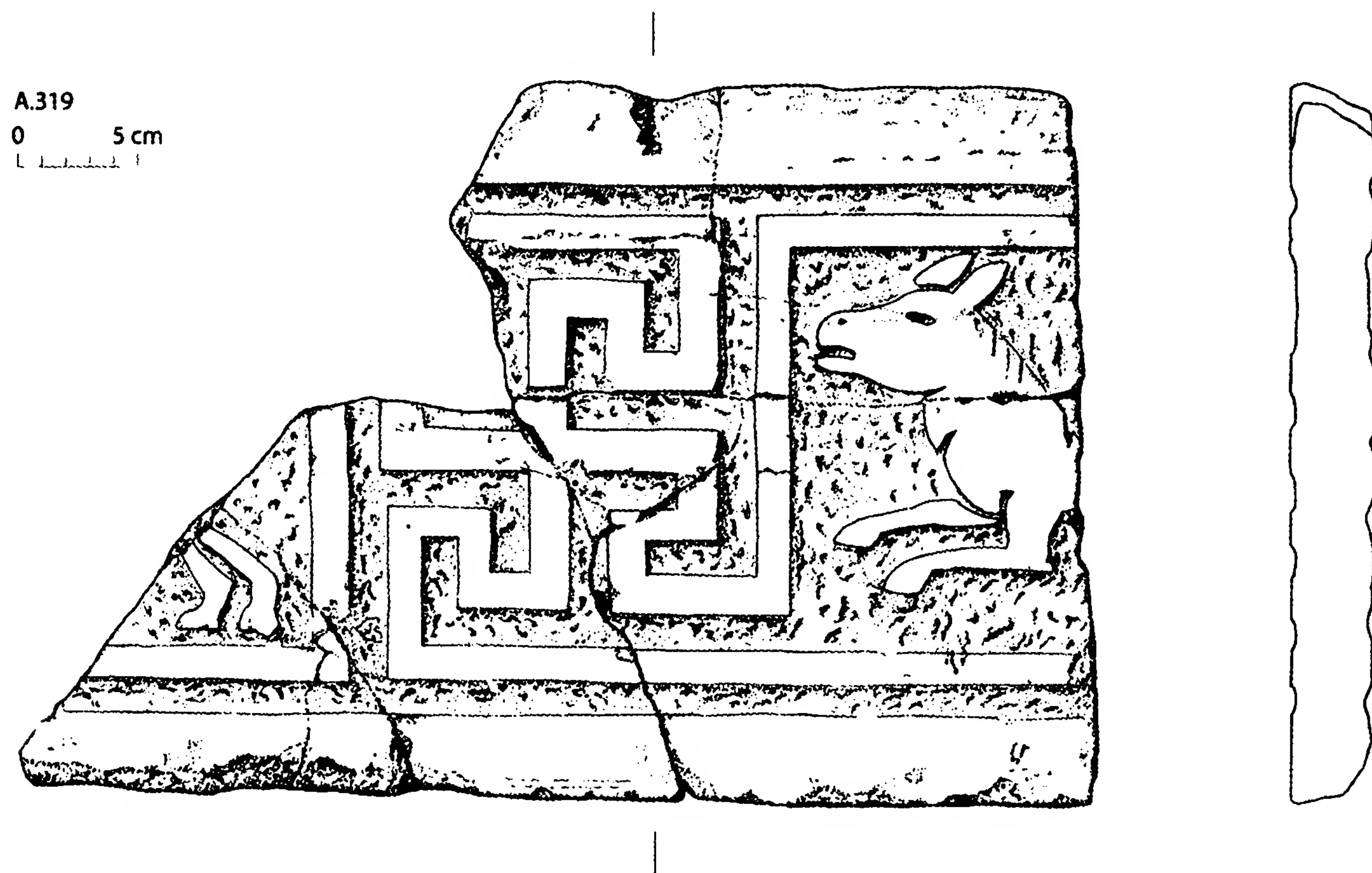


Fig. 11 – Fragment de frise animalière en champlevé. Dessin SCA.

24. Cf. S. BOYD, Champlevé production in early Byzantine Cyprus, dans *Medieval Cyprus: Studies in art, architecture, and history in memory of Doula Mouriki*, éd. N. PATTERSON ŠEVČENKO et C. MOSS, Princeton 1999, p. 49-70.

25. R. STILLWELL, Catalogue of sculpture, in *Antioch-on-the-Orontes* III : *The excavations 1937-1939*, éd. R. STILLWELL, Princeton 1941, p. 116-134 ; S. BOYD, The relief decoration of the church building at Seleucia Pieria, dans *Antioch : The lost ancient city*, éd. C. KONDOLEON, Princeton et Worcester 2000, p. 220-223.

26. G. TATE, *Les campagnes de la Syrie du Nord du IIe au VIIe siècle: un exemple d'expansion démographique et économique à la fin de l'antiquité* I, Paris 1992 ; C. FOSS, Syria in transition, A.D. 550-750 : An archaeological approach, *DOP* 51, 1997, 189-269.

27. J.-P. SODINI, G. TATE, S. BAVANT, J.-L. BISCOP et D. ORSSAUD, Déhès (Syrie du Nord), campagnes I-III (1976-1978) : recherches sur l'habitat rural, *Syria* 75, 1980, p. 1-301.

dans la seconde moitié du VI[e] siècle[28]. Elle aura connu au moins une campagne de réfections et de modifications, vraisemblablement à la suite d'un séisme qui aura exigé la consolidation du collatéral méridional. La frise animalière et la table de l'annexe nord de l'abside appartiennent à un dernier état, postérieur à ces réfections[29]. L'analyse de la couche d'effondrement invite à attribuer la destruction de l'église à un second séisme ; un *follis* frappé par Héraclius, scellé sous la toiture effondrée, fixe son *terminus post quem* à 617-619, entre la brève reconquête byzantine de la Syrie sur les Perses et sa perte aux mains des Arabes[30].

Architecture et aménagement liturgique en Syrie du Nord

Hors des capitales de Syrie Première et de Syrie Seconde, Antioche et Apamée, l'essentiel du corpus archéologique protobyzantin se concentre dans les villages du Massif Calcaire, et c'est avant tout à partir des églises de ces villages qu'a été défini le corpus ecclésiastique nord-syrien. Les inscriptions datent les premières églises du deuxième quart du IV[e] siècle. Or, la répartition des inscriptions datées a aussi permis de tracer les limites du territoire d'Antioche, qui comptait les années suivant une ère césarienne (49 av. J.-C.) alors qu'Apamée, Chalcis et Cyrrhus utilisaient une ère séleucide (312 av. J.-C.). Le territoire d'Antioche comprend les chaînons nord et ouest et la partie septentrionale du Ğebel Zāwiye, la partie méridionale de ce dernier appartenant au territoire d'Apamée (fig. 1)[31]. La cartographie de l'architecture ecclésiale et des aménagements liturgiques a confirmé dans ces deux provinces des particularismes très marqués[32].

L'accès principal aux premières églises d'Antiochène se faisait par le sud, à partir d'une cour, selon le modèle offert par l'habitat villageois. Du IV[e] au VI[e] siècle, l'accès

28. Sous réserve des résultats des travaux en cours, les sols du premier état n'ayant été que peu sondés à ce jour.

29. Le type de la table à colonnettes aurait été introduit en Jordanie dans la seconde moitié du VI[e] siècle (A. Michel, Le culte des reliques dans les églises byzantines de Jordanie, *Hortus Artium Medievalium* 5, 1999, p. 31-34 ; Eadem, *Les églises d'époque byzantine et umayyade de la Jordanie, V[e]-VIII[e] siècle. Typologie architecturale et aménagements liturgiques (avec catalogue des monuments)*, Turnhout 2001, p. 61-68).

30. Le mobilier scellé sur le sol de l'annexe nord de l'abside confirme une datation du VII[e] siècle.

31. H. Seyrig, Inscriptions grecques, dans *Villages antiques de la Syrie du Nord. Le Massif du Bélus à l'époque romaine* III, éd. G. Tchalenko, Paris 1958 : p. 2-62 ; D. Feissel, Ères locales et frontières administratives dans le Proche-Orient protobyzantin, dans *Byzanz als Raum : Zu Methoden und Inhalten der historischen Geographie des östlichen Mittelmeerraumes*, éd. K. Belke, F. Hild, J. Koder et P. Soustal, Vienne 2000, p. 68-72 et fig. 1.

32. J.-P. Sodini, Géographie historique et liturgie : l'opposition entre Antiochène et Apamène, dans *Géographie historique du monde méditerranéen*, éd. H. Ahrweilwer, Paris 1988, p. 201-206 ; P. Donceel-Voûte, Provinces ecclésiastiques et provinces liturgiques en Syrie et Phénicie byzantines, dans *Géographie historique au Proche-Orient (Syrie, Phénicie, Arabie, grecques, romaines, byzantines). Actes de la Table Ronde de Valbonne, 16-18 septembre 1985*, éd. P.-L. Gatier, B. Helly et J.-P. Rey-Coquais, Paris 1988, p. 212-217 ; Eadem, La mise en scène de la liturgie au Proche-Orient, IV[e]-IX[e] s. : 'les provinces liturgiques', dans *The Christian East, its institutions & its thought: A critical reflection. Papers of the International Scholarly Congress for the 75[th] Anniversary of the Pontifical Institute, Rome, 30 May – 5 June 1993*, éd. R. F. Taft, Rome 1996, p. 313-338 ; Eadem, Le fonctionnement des lieux de culte aux VI[e]-VII[e] siècles : monuments, textes et images, *CIAC XIII (Split – Poreč 1994)*, éd. N. Cambi et E. Marin, Split et Vatican 1998, vol. II, p. 98.

principal se déplace graduellement vers une porte axiale dans la façade occidentale, mais les églises conservent cependant des accès méridionaux souvent très ornés[33]. L'accès occidental se généralise plus tôt en Apamène. L'accès principal à l'église de Bassit est probablement aussi à la façade occidentale, face à une porte dans le mur de clôture. L'église conserve cependant des accès latéraux, dont l'un à partir d'une cour méridionale ; ce trait paraît hérité de l'architecture domestique, mais il pourrait avoir été déterminé en partie par des structures antérieures à l'église.

Le chevet triparti, canonique en Syrie du Nord, montre à partir du ve siècle une nette spécialisation des pièces qui flanquent l'abside[34]. En Antiochène, la pièce nord est parfois interprétée comme celle où le clergé se serait préparé pour la célébration de la Messe[35] ; elle s'ouvre par une porte sur le collatéral et, habituellement, une seconde porte donne accès à l'abside. La pièce sud est le *martyrion*, où sont exposés les reliquaires ; elle s'ouvre sur le collatéral par un arc normalement fermé d'une clôture. Les « reliquaires-meubles »[36] peuvent y prendre la forme de petits sarcophages, avec un couvercle à double pente et à acrotères, ou celle de stèles ; leur couvercle est percé pour permettre l'introduction d'un liquide, habituellement de l'huile d'olive, sanctifié par contact et recueilli par un second orifice ou dans une coupelle ménagée sur la face ou le côté de la cuve[37]. Même après le développement des façades occidentales, les églises d'Antiochène conservent souvent plus d'une porte du côté sud ; la porte orientale, plus grande et plus ornée, permet aux pèlerins un accès direct au *martyrion*[38]. Avec la multiplication des reliques, il peut même se développer vers le sud et être accessible directement de l'extérieur[39]. En Apamène, le *martyrion* est l'annexe nord et son accès est souvent plus discret qu'en Antiochène, mais le plan du chevet laisse généralement voir la même spécialisation des annexes.

33. J.-P. SODINI, Les églises de Syrie du Nord, dans *Archéologie et histoire de la Syrie* II : *La Syrie de l'époque achéménide à l'avènement de l'Islam*, éd. J.-M. DENTZER et W. ORTHMANN, Sarrebruck 1989, p. 349-351.

34. G. TCHALENKO, *Villages antiques de Syrie du Nord. Le Massif du Bélus à l'époque romaine*, Paris 1953-1958, pl. IX.

35. On n'évoquera ici cette hypothèse que pour l'opposer à la fonction martyriale, attestée par l'archéologie, d'une des annexes des églises nord-syriennes.

36. DUVAL, L'architecture chrétienne (cité n. 21), p. 180 ; IDEM, Architecture et liturgie (cité n. 21), p. 79.

37. J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie. Essai sur la genèse, la forme et l'usage liturgique des édifices du culte chrétien, en Syrie, du IIIe siècle à la conquête musulmane*, Paris 1947, p. 163-167 ; M. T. CANIVET, Le reliquaire à huile de la grande église de Ḥuarte (Syrie), *Syria* 55, 1978, p. 153-162 ; W. GESSEL, Das Öl der Märtyrer. Zur Funktion und Interpretation der Ölsarkophage von Apamea in Syrien, *Oriens Christianus* 7, 1988, p. 183-202 ; etc.

38. P. DONCEEL-VOÛTE, Le rôle des reliquaires dans les pèlerinages, *CIAC XII (Bonn 1991)* I, éd. E. DASSMANN, K. THRAEDE et J. ENGEMANN, Münster 1995, p. 195-196. Ces accès septentrionaux peuvent aussi correspondre, du moins dans les églises à *bêma* (qui ne représentent qu'une partie du corpus), à une subdivision transversale de l'église (cf. EADEM, *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban : décor, archéologie et liturgie*, Louvain-la-Neuve 1988 ; J. LASSUS, Églises d'Apamène, *BÉO* 25, 1972, p. 5-36 ; J.-P. SODINI, compte rendu de *Églises syriennes à bêma*, de G. TCHALENKO, Paris 1990, *AnTard* 1, 1993, p. 242-253).

39. P. ex. à l'église orientale de Bāfetīn : G. TCHALENKO, *Églises de village de la Syrie du Nord*, Paris 1979-1980 ; IDEM, *Églises syriennes à bêma*, Paris 1990.

Le plan de l'église de Bassit ne laisse voir aucune spécialisation : les deux annexes ouvrent sur les collatéraux par des arcs fermés de clôtures, et les deux communiquent avec l'abside par des portes (fig. 2). Cependant, la tombe de l'annexe sud peut suggérer que cette pièce possédait des fonctions martyriales, selon l'usage antiochéen, puisque les tombes privilégiées tendent à se regrouper *ad sanctos*, près des reliques[40]. Aucun reste de reliquaire n'a encore été identifié avec certitude, mais les proportions de la puissante fondation qui fait face à l'accès de la pièce à partir du collatéral correspondent à celles d'un sarcophage ou d'un grand reliquaire, plutôt qu'à celles d'une table. Le pavement de la partie nord de cette annexe exprime certainement une hiérarchie entre celle-ci et son pendant septentrional, ainsi peut-être qu'un profil aux bases des piédroits de son arc. Enfin, la tombe du sanctuaire tend à confirmer l'existence d'un pôle martyrial méridional[41].

Le plan et l'élévation de l'église montrent cependant des caractères rares ou inconnus en Antiochène : un *synthronon*, un narthex ouvrant sur la nef par une colonnade, des tribunes sur le narthex et les collatéraux. On rapporte un *synthronon* dans l'église Sud de Banqūsa, proche de la Chalcidique, qui possède en outre un narthex ouvert sur l'extérieur par une triple baie[42]. Une église de Ma'chouqa, au nord d'Antioche, était dotée d'un narthex et possédait peut-être aussi un *synthronon*, mais elle a été remaniée à plusieurs reprises et présenterait d'autres caractères étrangers aux modèles de l'Antiochène occidentale et méridionale[43]. On ne rapporte pas d'églises à tribunes en Antiochène, ni d'esonarthex formant une nef transversale comparable à celle de Bassit[44].

Ces caractères existent en revanche en Apamène, où le *synthronon* est fréquent[45]. Dans son deuxième état, l'église à atrium d'Apamée comprend une nef centrale barlongue, déterminée sur trois côtés par les colonnades d'un collatéral en U[46]. Le chevet, complexe, comprenait une abside en profond retrait, pourvue d'un *synthronon* et flanquée de deux annexes ouvertes sur la nef par des portes ; des reliquaires ont été trouvés en place dans l'annexe nord. Les collatéraux se terminaient par des absides ; bien qu'on n'ait trouvé aucune trace d'un escalier, ils portaient probablement une

40. J.-P. Sodini, Les « tombes privilégiées » dans l'Orient chrétien (à l'exception du diocèse d'Égypte), dans *L'inhumation privilégiée du IVe au VIIIe s. en Occident*, éd. Y. Duval et J.-Ch. Picard, Paris 1986, p. 236. Il est vrai que l'emplacement de cette tombe pourrait aussi avoir été déterminé par la proximité de l'abside.

41. Le sanctuaire de l'église de Mazra'a el 'Ulya contient un sarcophage « massif » du côté sud que P. Donceel-Voûte (*Pavements* [cité n. 38], p. 178-186) hésite, en l'absence de dispositif de récupération d'un liquide sanctifié, à désigner comme un reliquaire. Le *martyrion* contenait deux reliquaires et un fragment de colonnette à chapiteau, en place, qui aurait servi de support à un récipient recevant l'huile ; comme à Bassit, l'annexe nord contenait une table (*ibid.*).

42. Lassus, *Sanctuaires* (cité n. 37), p. 14-15, fig. IV.4.

43. Donceel-Voûte, *Pavements* (cité n. 38), p. 174-177 (Ve à VIIe s. ?).

44. Lassus, *Sanctuaires* (cité n. 37), p. 21, sans compter cependant les tribunes au-dessus des porches (Sodini, Les églises [cité n. 33], p. 361) et la terrasse du collatéral sud de l'église de Qalblōze.

45. Donceel-Voûte, Mise en scène (cité n. 32), p. 324.

46. Donceel-Voûte, *Pavements* (cité n. 38), p. 216-225.

tribune[47]. Le collatéral tournant trouve aussi des parallèles dans les églises d'el Bāra[48] : l'esonarthex de la grande église extra-urbaine E.1 (el Ḥoṣn), doublé à l'extérieur d'un portique, ouvre sur la nef par une file de quatre colonnes ; celui de l'église E.4, par une triple baie ; les autres possèdent un esonarthex qui aura pu jouer le même rôle[49]. Les églises E.1, E.4 et E.5 étaient également pourvues de tribunes sur les collatéraux et le narthex, la colonnade occidentale des deux premières se répétant à l'étage. Ces églises d'el Bāra constituent une série locale, les églises paroissiales et monastiques des villages voisins ne possédant pas de tribunes[50], mais leurs caractéristiques se reconnaissent dans d'autres églises d'Apamène. La petite église polygonale de Muğleyya ne possède qu'un seul collatéral, qui enveloppe une petite nef centrale[51] ; la basilique A de Deir es-Sleib est pourvue d'un narthex ouvert sur un atrium par une triple baie, comme l'église sud de Banqūsa, mais à la différence de cette dernière, elle est pourvue de tribunes[52].

Les types régionaux souffrent évidemment des exceptions, notamment aux confins des provinces. L'église Sud de Banqūsa était pourvue d'un *synthronon* ; exceptionnellement, le *martyrion* de l'église antiochéenne de Deir Sētā est l'annexe nord de l'abside[53]. L'évolution de l'église de Ğerāde, située dans le Ğebel Zāwiye aux confins de l'Antiochène et de l'Apamène, est intéressante à cet égard[54]. Construite au ve siècle selon le schéma « antiochéen », avec un *martyrion* méridional, elle a vu celui-ci transféré dans le collatéral nord suivant le modèle « apaméen », alors qu'une porte était percée entre le collatéral sud et l'abside ; son chevet aura donc été inversé. Le sanctuaire a été étendu à la travée orientale, et la première travée du collatéral nord a été fermée pour former un vestibule au nouveau *martyrion*. Or, l'église conserve des caractères nettement antiochéens, notamment un autel au fond de l'abside[55], un *bêma* dans la nef[56] et une subdivision transversale au niveau de celui-ci.

Les limites de l'Antiochène restent indéfinies au sud-ouest, Antioche et Laodicée comptant toutes deux les années selon des ères césariennes (resp. 49 et 48-47 av. J.-C.)[57].

47. J.-P. FOURDRIN, Les églises à nef transversale d'Apamène et du Ṭūr ʿAbdin, *Syria* 62, 1985, p. 325-327 ; DONCEEL-VOÛTE, *Pavements* (cité n. 38), p. 217.

48. TCHALENKO, *Villages* II (cité n. 34), pl. XII et CCXII ; LASSUS, *Sanctuaires* (cité n. 37), p. 21-22 ; SODINI, Les églises (cité n. 33), fig. 90 ; J.-P. FOURDRIN, L'église E.5 d'el Bāra, *Syria* 69, 1992, p. 171-210.

49. LASSUS, *Sanctuaires* (cité n. 37), p. 21. G. TCHALENKO restitue des triples baies aux églises E.2 et E.3 (*Villages* II [cité n. 34], pl. XII).

50. FOURDRIN, Églises à nef transversale (cité n. 47) ; IDEM, Église E.5 (cité n. 48), p. 188 n. 19.

51. TCHALENKO, *Villages* II (cité n. 34), pl. XII.

52. DONCEEL-VOÛTE, *Pavements* (cité n. 38), p. 61-69.

53. LASSUS, *Sanctuaires* (cité n. 37), p. 14-15, fig. IV.5.

54. TCHALENKO, *Églises de village* (cité n. 39), fig. 487 ; IDEM, *Églises syriennes à bêma*. Sur le tracé des limites provinciales dans cette partie du Ğebel Zāwiye, cf. P.-L. GATIER, « Grande » ou « petite Syrie Seconde » ? Pour une géographie historique de la Syrie intérieure protobyzantine, dans *Conquête de la steppe et appropriation des terres sur les marges arides du Croissant fertile*, éd. B. GEYER, Lyon 2001, p. 100.

55. DONCEEL-VOÛTE, Mise en scène (cité n. 32), p. 324.

56. Ce dispositif est, sinon propre à l'Antiochène, du moins rare hors de ses limites : cf. TCHALENKO, *Églises syriennes à bêma* (cité n. 38) ; SODINI, c. r. d'*Églises syriennes à bêma* (cité n. 38), p. 247.

57. SEYRIG, Inscriptions grecques (cité n. 31) ; FEISSEL, Ères locales (cité n. 31), p. 69. Séleucie, bien que dépendant du patriarcat d'Antioche, a conservé une ère séleucide (109 av. J.-C.), mais le corpus épigraphique ne permet pas de départager son territoire de celui d'Antioche (*ibid.*, p. 70).

Il n'est donc pas exclu que Bassit ait été située aux confins de deux territoires provinciaux, ce qui pourrait expliquer un *martyrion* « antiochéen » parmi des caractères « apaméens ». Des modifications à la topographie de l'église auraient même accentué ces caractères « apaméens » : le sanctuaire a connu une extension dans la travée orientale, comme celui de Ǧerāde ; son *synthronon* est un ajout au projet initial ; son annexe nord a accueilli un reliquaire à huile fonctionnel et a peut-être été pourvue d'un vestibule matérialisé par un rideau[58]. Cette interprétation de l'église ne rend cependant compte ni de la table de son annexe nord, ni de la symétrie de son chevet.

AU-DELÀ DES MODÈLES NORD-SYRIENS

La pièce nord possède un caractère martyrial, et elle est équipée pour répondre à la demande en huile sanctifiée caractéristique des provinces nord-syriennes. Cependant, l'association d'un reliquaire à une table (ou, à plus forte raison, à un autel) implique des rites étrangers à la liturgie nord-syrienne telle qu'elle est documentée par l'archéologie. La pratique du dépôt sous l'autel ne se serait répandue en Palestine et en Arabie que dans le cours du VI[e] siècle[59]. Des reliquaires au couvercle percé, conçus pour des rituels de sanctification par contact, ont été trouvés dans des *loculi* fermés ; inaccessibles, ils avaient forcément changé de fonction[60]. Le reliquaire de Bassit, au contraire, a été réalisé en fonction de l'assemblage au sein duquel il a été trouvé[61], ce qui démontre la fusion délibérée de différentes « fonctions » attribuées aux reliques, plutôt que l'adaptation d'un mobilier à de nouvelles fonctions. L'insertion d'un reliquaire dans une base peut laisser son couvercle accessible[62], ou la dalle couvrant le *loculus* peut être percée d'un orifice correspondant à celui d'un reliquaire[63]. Des

58. Le sommier double B.582 du support oriental de la colonnade nord porte une mortaise sur son parement nord.

59. DONCEEL-VOÛTE, Mise en scène (cité n. 32), p. 328 ; MICHEL, *Églises* (cité n. 29), p. 72-81.

60. Église Saint-Jean de Khirbet es-Samra (A. DESREUMAUX et J.-B. HUMBERT, notices dans *La voie royale : 9000 ans d'art au Royaume de Jordanie*, Paris 1986, p. 251 ; MICHEL, *Églises* [cité n. 29], p. 73, fig. 35, 74, 197) ; église Est de Pella (A. MCNICOLL et al., Preliminary report on the University of Sydney's fifth season of excavation at Pella in Jordan, *ADAJ* 1984, p. 55-86, pl. X-XII ; MICHEL, *Églises* [cité n. 29], p. 122).

61. Il est retaillé dans un pilier de clôture, reconnaissable aux rainures sur ses faces latérales ; ses petits côtés et sa face inférieure n'ont pas été dressés et sa face inférieure n'est pas horizontale (BEAUDRY, Un autel et son reliquaire [cité n. 19.), p. 117-118.

62. Église Nord d'Esbous : M. PICCIRILLO, Il presbiterio della chiesa nord di Hesban-Esbus in Giordana, dans *Orbis romanus christianusque ab Diocletiani aetate usque ad Heraclium. Travaux sur l'Antiquité tardive rassemblés autour des recherches de Noël Duval (avec sa bibliographie raisonnée)*, éd. F. BARATTE, J.-P. CAILLET et C. METZGER, Paris 1995, p. 213-223 ; MICHEL, *Églises* (cité n. 29), p. 73 fig. 36, 299 ; église Saint-Basile de Riḥab : *ibid.*, p. 77, p. 214-215, fig. 188.

63. C'est l'interprétation qui a été proposée d'une dalle rectangulaire, percée en son centre, trouvée dans l'église Nord du *castrum* d'Umm er-Rasas : J. BUJARD, Les églises géminées de la forteresse de Kastron Mefaa/Umm er-Rasas (Jordanie), *AnTard* 4, 1996, p. 177 ; cf. cependant MICHEL, *Églises* (cité n. 29), p. 413. L'église Saint-Théodore de Khirbet Beit Sila a livré un assemblage complet comprenant une dalle percée d'un orifice central ; d'après le fouilleur, le reliquaire aurait été amovible, ce qui aurait pu permettre la récupération d'un liquide sanctifié (BATZ, The church of St. Theodore, [cité n. 21]). Un *loculus* taillé *a novo* à même le socle peut aussi recevoir un couvercle percé (M. AVIAM, Ḥorvat Ḥesheq : a church in the Upper Galilee, dans *Ancient churches revealed*, éd. Y. TSAFRIR, Jerusalem 1993, p. 54-65 ; L. DI SEGNI, The Greek inscriptions at Ḥorvat Ḥesheq, *ibid.*, p. 67).

reliquaires associés à des autels auront donc pu permettre des formes de sanctification par contact, mais l'intégration d'un dispositif fonctionnel de circulation d'huile dans une base de table paraît trouver ses seuls parallèles à Ravenne[64].

L'association des reliques à un autel combine des rites que la pratique nord-syrienne mettait en scène dans des espaces autonomes et clairement distincts. Les portes latérales de l'abside réunissent ces différents pôles cultuels derrière les clôtures des annexes et du chancel, le long d'un même axe transversal (fig. 2). Cet axe trouve des parallèles en Cilicie, dans des portes symétriques reliant l'abside aux annexes[65], comme à Bassit, ou sous la forme caractéristique d'un passage logé derrière l'abside[66] auquel on a attribué des fonctions martyriales[67] ; il se reconnaît dans les églises du nord et du nord-est de Chypre sous la forme de passages entre les absides[68]. Ce regroupement des différents pôles cultuels du chevet se matérialise en Palestine et en Jordanie par l'extension du sanctuaire aux bas-côtés[69] ; il répond certainement à une conception différente de l'espace sacré de celle qu'expriment les modèles nord-syriens.

Un grand appareil simple, des volumes simples et un chevet triparti rattachent l'église de Bassit à la tradition architecturale du Massif Calcaire. Son *martyrion* l'associe à l'Antiochène, mais son *synthronon*, sa nef transversale et sa tribune en U trouvent leurs parallèles les plus proches en Apamène. Ces caractères ne sont cependant pas propres à cette province. Le *synthronon* est canonique en Grèce et dans les Balkans ; on a évoqué des parallèles égyptiens pour les églises d'el Bāra[70] ou égéens pour le *tribèlon* de l'église E.4[71], des parallèles qui pourraient aussi être

64. Sant'Apollinare Nuovo et Museo arcivescovile : F. W. DEICHMANN, *Ravenna, Hauptstadt des spätantiken Abendlandes* I : *Geschichte und Monumente*, Wiesbaden 1969, p. 74-75, fig. 112-114 et 118 ; IDEM, *Ravenna, Hauptstadt des spätantiken Abendlandes* II.1 : *Kommentar: Die Bauten bis zum Tode Theoderichs des Großen*, Wiesbaden 1974, p. 139, fig. 105-108 et 111.

65. Alahan, Dağ Pazarı, etc. : R. T. EDWARDS, Two new Byzantine churches in Cilicia, *Anat. St.* 32, 1982, fig. 2 ; H. HELLENKEMPER, Early church architecture in Southern Asia Minor, dans *'Churches built in ancient times' : recent studies in early Christian archaeology*, éd. K. PAINTER, Londres 1994, fig. 13, 25 ; R. BAYLISS, The Alacami in Kadirli : transformations of a sacred monument, *Anat. St.* 47, 1997, p. 57-87, pl. XI-XVI ; S. HILL, *The early Byzantine churches of Cilicia and Isauria*, Aldershot 1996, fig. 2-3, 14, 24, 26, 28, 35, 36, 53, 56 ; IDEM, Alahan and Dağ Pazarı, dans *Ancient Anatolia. Fifty years' work by the British Institute of Archaeology at Ankara*, éd. R. MATTHEW, Londres 1998, fig. 25.2, 25.5, 25.9, 25.12.

66. Korykos, Kadirli, etc. : J. RUSSELL, Christianity at Anemurium (Cilicia), *CIAC XI (Lyon, Vienne, Grenoble, Genève, Aoste 1986)*, éd. N. DUVAL, P. BARITEL, et F. PERGOLA, fig. 2 ; HELLENKEMPER, Early church architecture (cité n. 65), fig. 4, 5 ; S. HILL, *Byzantine churches* (cité n. 65), fig. 5, 9, 10, 15, 18-20, 25, 27, 34, 39, 47-50, 54, 59-60.

67. HILL, *Byzantine churches* (cité n. 65), p. 28-37.

68. Lamboussa, Soloi, Karpasia, etc. : A. PAPAGEORGHIOU, L'architecture paléochrétienne de Chypre, *Corso Rav* 32, 1985, p. 301-303.

69. DONCEEL-VOÛTE, Mise en scène (cité n. 32) ; MICHEL, *Églises* (cité n. 29), p. 54-55. Cf. aussi le passage derrière l'abside à Ostracine (église fouillée par l'équipe de l'Université Ben Gourion : E. D. OREN, A Christian settlement at Ostrakine in North Sinai, dans *Ancient churches revealed* (cité n. 63), p. 308.

70. FOURDRIN, Église E.5 (cité n. 48), p. 188 n. 17.

71. SODINI, Églises de Syrie du Nord (cité n. 33), p. 361. L'église Hors-les-Murs de Dibsi Faraj (DONCEEL-VOÛTE, *Pavements* [cité n. 38], p. 78) présente aussi un *tribèlon*, une forme courante en Grèce et dans les Balkans mais « rare » en Syrie (SODINI, c. r. d'*Églises syriennes à bêma* [cité n. 38], p. 282).

évoqués pour Bassit si ce n'était d'un support supplémentaire dans l'axe de l'église. Les tribunes existent aussi à Chypre et en Cilicie.

L'axe de circulation transversal du chevet paraît étranger aux modèles de Syrie du Nord, et l'assemblage original de la table et du reliquaire de l'annexe nord y est sans parallèle. Ensemble, ils suggèrent à tout le moins une plus grande exposition de la côte aux rites et aux formes architecturales étrangers, qu'ils proviennent des provinces littorales voisines ou même de la capitale et du monde égéen, peut-être par l'intermédiaire des métropoles régionales. Située aux confins méditerranéens de la Syrie et prenant part au commerce méditerranéen, Bassit était forcément une ville-frontière exposée aux métissages. Si la pénétration de la culture matérielle importée décroissait avec la distance à la mer[72], comme décroissait la pénétration de l'hellénisation et de l'orthodoxie, la pénétration de rites ou d'idées architecturales étrangers à la Syrie du Nord aura certainement pu décroître de la même manière[73].

Conclusion

La prudence s'impose évidemment dans l'interprétation de ce monument, qui demeure la seule basilique *intra-muros* fouillée à ce jour dans une région où les limites provinciales et le poids des métropoles ne sont pas connus ; des circonstances historiques particulières pourraient rendre compte en partie de certains de ses caractères. L'église de Bassit ouvre néanmoins un corpus régional sur un monument original, réalisé par une équipe probablement locale, limitée dans son répertoire décoratif et technique mais exposée autant aux pratiques nord-syriennes qu'à celles de provinces voisines.

La topographie des églises a souvent été considérée en des termes essentiellement géographiques, postulant la permanence à l'échelle régionale des rites et de leur mise en scène, la forme seule des dispositifs connaissant des variations[74]. Or, la construction d'églises s'essouffle en Syrie du Nord à la fin du VIe siècle, sous l'effet sans doute d'une série de désastres qui auront pu affecter les formes de dévotion[75]. Le corpus n'offre alors plus que peu de parallèles, au moment même où les églises de Palestine et d'Arabie manifestent une nouvelle relation aux reliques[76]. Sans minimiser le poids des traditions et des métropoles régionales, une approche plus diachronique permettra peut-être d'envisager l'église de Bassit non seulement en fonction des modèles nord-syriens et des modèles des provinces voisines, mais aussi dans le cadre d'une évolution plus large des formes de dévotion et de leurs manifestations matérielles.

72. Touma, *La céramique byzantine* (cité n. 6).
73. R. Krautheimer, *Early Christian and Byzantine architecture*, Harmondsworth 1986, p. 135.
74. Donceel-Voûte, Mise en scène (cité n. 32) ; Eadem, Fonctionnement (cité n. 32), p. 101.
75. F. R. Trombley, War and society in rural Syria c. 502-613 A.D. : Observations on the epigraphy, *BMGS* 21, 1997, p. 154-209.
76. Donceel-Voûte, Mise en scène (cité n. 32), p. 328 ; Michel, *Églises* (cité n. 29), p. 72-81.

LES SOLS EN *OPUS SECTILE* ET LEUR CONTEXTE ARCHITECTURAL DANS LA BASILIQUE ÉPISCOPALE DE XANTHOS

par Marie-Geneviève FROIDEVAUX* et Marie-Patricia RAYNAUD**

Summary: Replaced in its architectural context of the 6th and the 11th c., the study of the *opus sectile* floors of the episcopal basilica at Xanthos provides an opportunity to start afresh the research on the evolution of the Early Byzantine "small module panels" and of the Middle Byzantine knotted compositions in the whole Mediterranean basin.

Nous participons avec un réel plaisir depuis plusieurs années à l'étude de la basilique de Xanthos en collaboration avec J.-P. Sodini ; nous souhaitons le remercier pour la confiance qu'il nous porte.

Située dans le quartier est du site de Xanthos[1], cette vaste église mesure hors tout 74 m, de l'atrium au chevet, pour une largeur de 29 m ; elle est reliée par son portail occidental au grand *cardo* de la ville. Elle fut édifiée à la fin du V[e] ou au début du VI[e] siècle. La basilique a été construite en utilisant beaucoup de matériaux de remploi provenant des bâtiments romains voisins détruits. Ce monument a été l'objet de nombreux remaniements au cours des décennies qui suivirent sa construction, peut-être à la suite de destructions sismiques répétées. Dans la seconde moitié du VII[e] siècle, un cimetière s'installa dans la partie est et sud-est de l'église alors désaffectée ; puis le site connut une longue période d'abandon. Il fut partiellement réoccupé au XI[e] siècle probablement par un monastère. Un incendie entraîna au XIII[e] siècle l'abandon complet.

Cet ensemble se compose d'un atrium quadriportique d'environ 650 m^2 dont l'aile ouest reçoit l'entrée principale de la basilique dans laquelle on descend par un escalier de sept marches (fig. 1). Un narthex, formé par le portique oriental de l'atrium, s'ouvre par cinq portes monumentales sur une nef flanquée de bas-côtés,

* IRAA - Paris, CNRS. Elle travaille sur l'architecture de la cathédrale.
** Centre H. Stern de recherche sur la mosaïque - Paris, CNRS. Elle étudie les sols de l'édifice.

1. Sur la Lycie byzantine, voir C. FOSS, The Lycian Coast in the Byzantine Age, *DOP* 48, 1994, p. 1-52 (rééd. dans C. FOSS, *Cities and Fortresses and Villages of Byzantine Asia Minor*, Aldershot 1996, II) ; S. TSUJI (éd.), *The Survey of Early Byzantine Sites in Ölüdeniz Area (Lycia, Turkey)*, Osaka Univ. 1995 ; C. FOSS, Cities and Villages of Lycia in the Life of St Nicholas of Holy Zion, *Greek Orthodox Theological Review* 36, 1991, p. 303-309 ; P. CROSSMANN, H.G. SEVERIN, *Frühchristliche und byzantinische Bauten in Südöstlichen Lykien. Ergebnisse zweier Surveys*, Tübingen 2003.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 137-161.

menant au sanctuaire. Une abside imposante, percée de trois fenêtres, assise sur un épais socle semi-circulaire, présente une partie haute à trois pans (suivant le modèle constantinopolitain). Elle enchâsse un synthronon à cinq degrés montant vers une plate-forme annulaire ; le socle du siège de l'évêque est placé dans l'axe de ces degrés. Un grand baptistère tétraconque fut construit, peu de temps après l'église, au nord-est, contre le chevet de l'abside, et près de deux mètres en contrebas du niveau de sol du sanctuaire. Cette basilique révèle un réseau très important de canalisations d'eau[2] qui comporte certaines installations assez originales.

Les sols en *opus sectile*, dont nous allons parler ici, se situent dans le narthex, dans la nef et dans le baptistère. Une observation même rapide des divers sols de la basilique épiscopale a clairement montré que le choix des techniques de pavement n'était pas fortuit : les pavements en *opus sectile* et dallages en marbre étaient les plus prisés[3]. Ils étaient ici réservés aux espaces importants du monument, dans l'axe de l'église (centre du narthex, nef centrale, sanctuaire) et au baptistère. En revanche, les espaces de circulation étaient recouverts de sols en mosaïque[4] au décor principalement géométrique. À certains emplacements, qui ne semblent pas choisis par hasard, les tapis de mosaïque étaient particulièrement soignés, comme pour souligner les endroits stratégiques ou pour indiquer la direction du baptistère[5].

Les sols en *opus sectile* de Xanthos ont été fabriqués et restaurés durant les deux grandes périodes de construction du monument, les uns durant l'époque protobyzantine (notamment ceux du narthex et de la nef centrale) (fig. 1) et les autres à l'époque médiobyzantine au XI[e] siècle (sol de l'église installée dans l'ancien baptistère) (fig. 2). On a pu relever une constante dans les interventions médiobyzantines : les sols protobyzantins ont dans la mesure du possible été conservés, et parfois restaurés. En revanche, à l'occasion de l'installation de nouvelles structures, les pavements ont été radicalement repensés comme à l'emplacement obturé de la cuve, et probablement aussi dans la nouvelle abside, malheureusement détruite. Ces témoins attestent la qualité technique d'un atelier au style affirmé, qui ne se contente pas d'imiter les pavements anciens.

2. J.-P. Sodini, M.-G. Froidevaux, M.-P. Raynaud, La basilique Est : rapport sur la campagne 2001, *Anatolia Antiqua* 10, 2002, en particulier p. 317-323.

3. À propos de la vogue byzantine du marbre (de remploi) sous toute ses formes, on renverra, parmi d'autres, à l'article suivant : J.-P. Sodini, Le goût du marbre à Byzance : sa signification pour les Byzantins et les non-Byzantins, *Cahiers Balkaniques, Cahiers Pierre Belon* 1-1994, *Actes du XVIII[e] Congrès international d'études byzantines,* Moscou 1990, p. 177-201 ; voir aussi J.-P. Sodini, Marble and Stoneworking in Byzantium, seventh-fifteenth centuries, dans A. Laïou (éd.), *EHB* I, Washington 2001, p. 129-146.

4. Les mosaïques couvrent les sols de l'atrium, des compartiments nord et sud du narthex, des bas-côtés nord et sud de la nef, des annexes nord et sud du baptistère, cf. M.-P. Raynaud, Les mosaïques de la basilique épiscopale de Xanthos (Turquie), mémoire de DEA, soutenu en 1992 à l'université de Paris I, sous la direction de J.-P. Sodini ; M.-P. Raynaud, Les pavements de la basilique épiscopale, *Dossiers d'Archéologie* 239, déc. 1998, p. 80-83.

5. À l'entrée, dans les compartiments nord et sud du narthex, dans le vestibule et l'annexe nord du baptistère. Parfois même des panneaux figurés sont ajoutés à la trame, comme dans l'angle nord-ouest de l'atrium (grenadier) et surtout à l'entrée du bas-côté nord : rare panneau au décor figuré représentant deux cerfs et des oiseaux de part et d'autre d'un cratère, symbole de la Source de Vie. Ces deux panneaux semblent baliser le trajet du baptistère. On retrouve aussi un décor recherché dans l'annexe sud du baptistère : composition centrée de cercles, rare et compliquée, entourée d'une bordure en méandres, à petits panneaux figurant des scènes de chasse.

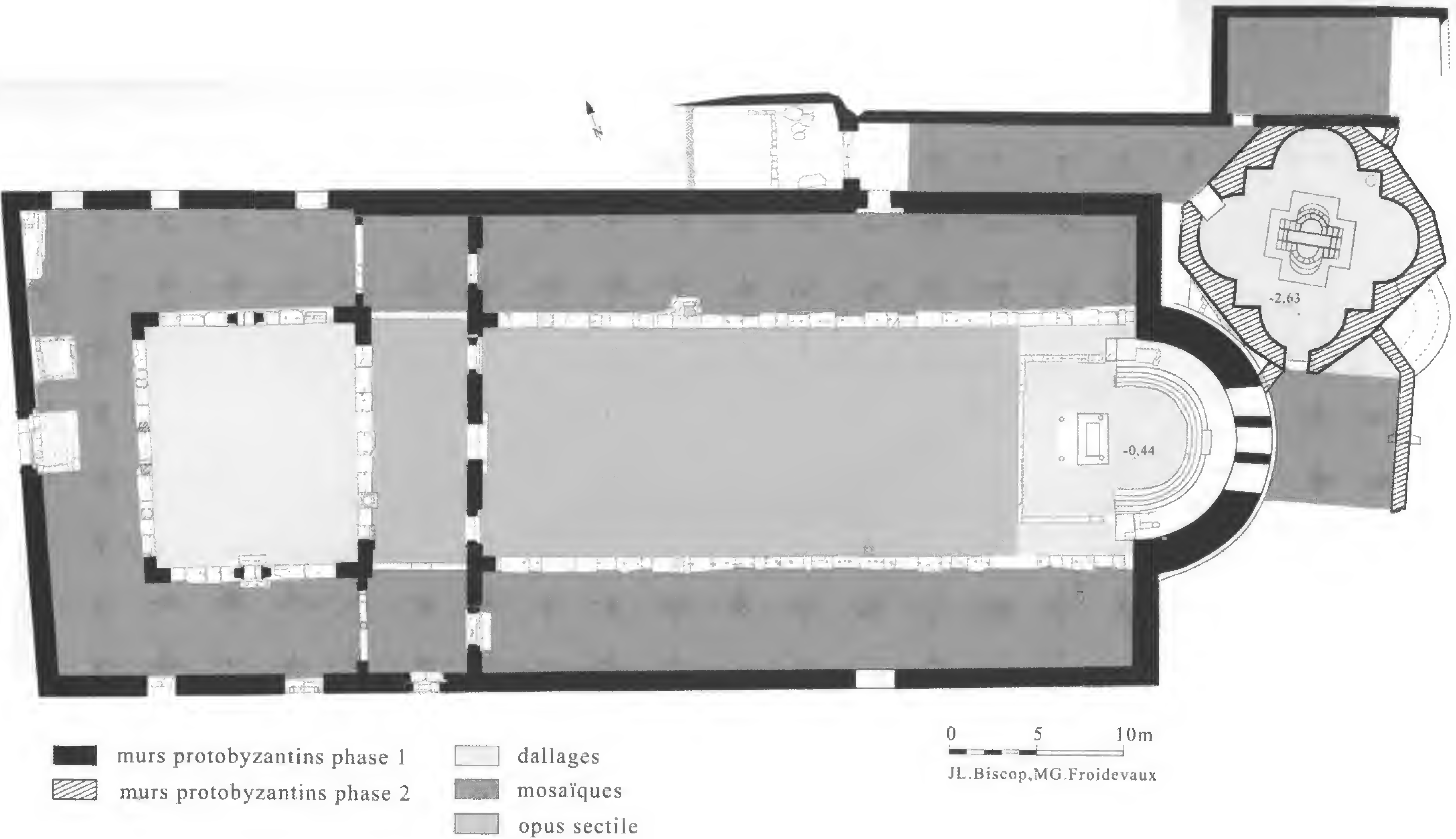


Fig. 1 – Basilique épiscopale, état protobyzantin.

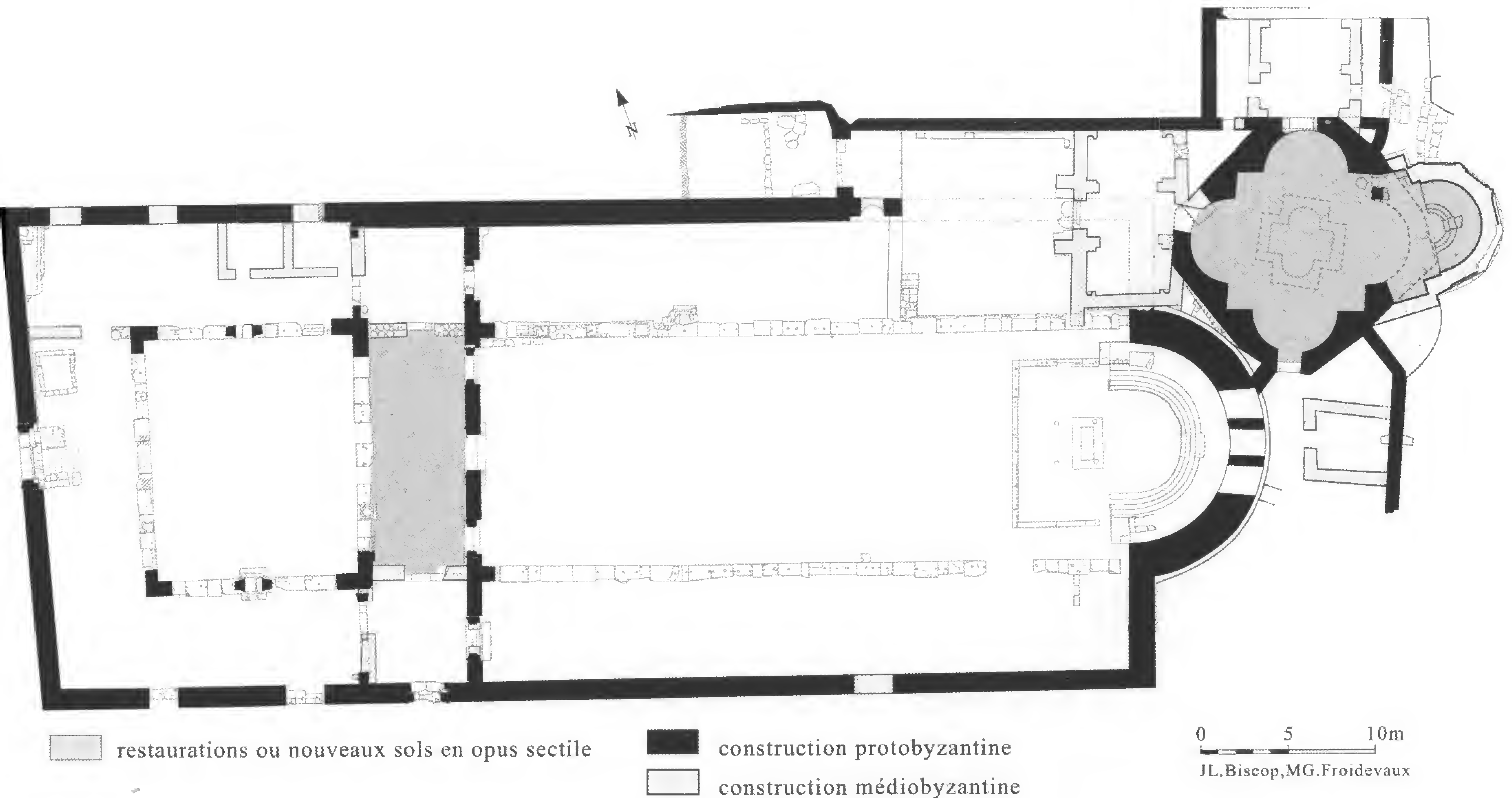


Fig. 2 – Basilique épiscopale, état médiobyzantin.

ATRIUM ET NARTHEX

Dès la construction, à l'époque protobyzantine, le portique oriental de l'atrium a été spécialisé en narthex. Les trois autres portiques de l'atrium communiquent entre eux sans entrave, leurs tapis de mosaïque sont continus. La cour centrale est dallée de calcaire blanc. Le stylobate recevait sur chacun de ses côtés une porte médiane. Sur les petits côtés nord et sud, de part et d'autre de la porte, deux arcs étaient probablement tendus ; sur les longs côtés, deux colonnes étaient disposées de chaque côté de la porte ; des parapets clôturaient l'espace central auquel on accédait par ces quatre portes.

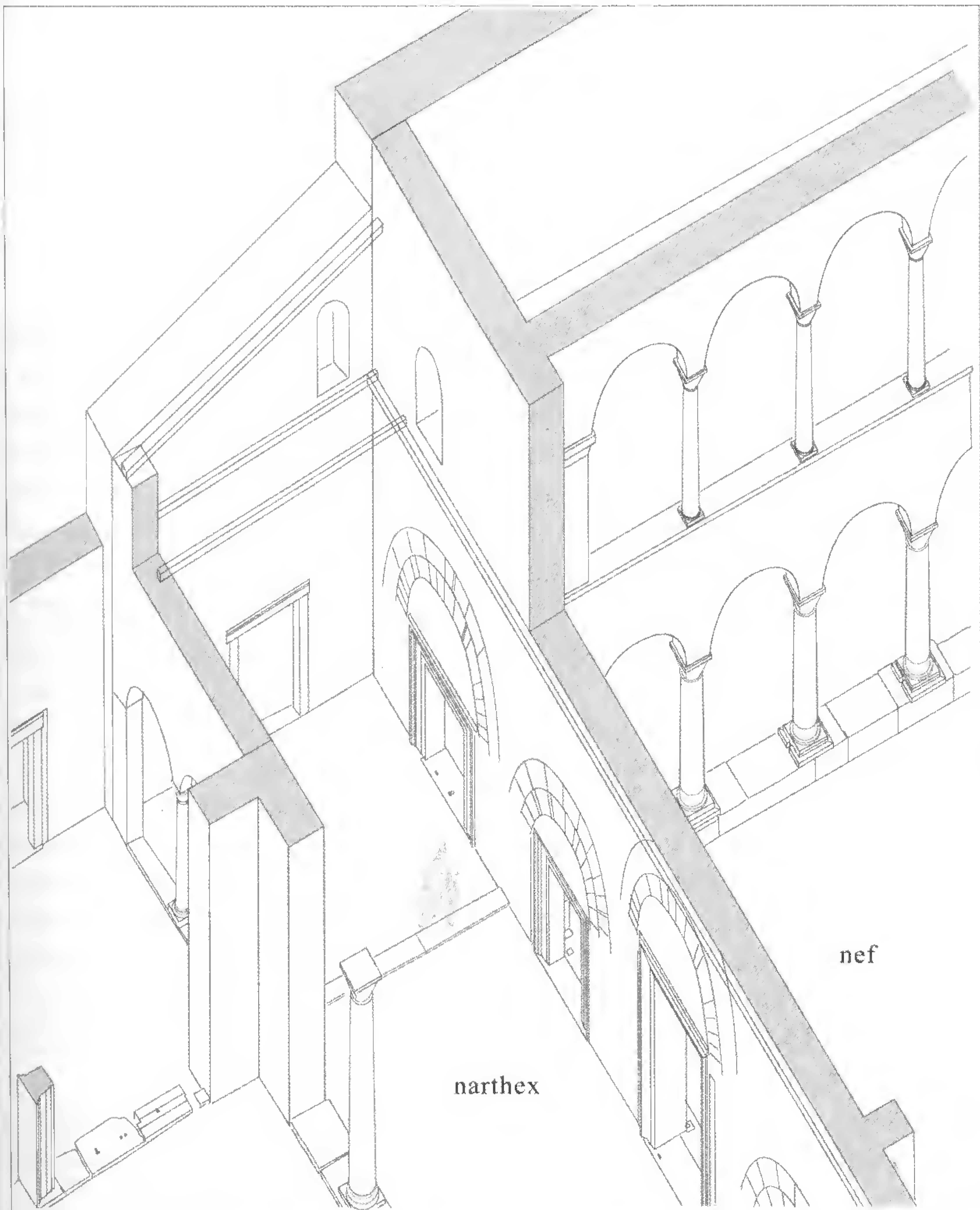


Fig. 3 – Proposition de restitution de l'état protobyzantin.

Le narthex a été séparé des portiques nord et sud par deux arcades doubles retombant sur un pilier central (fig. 3). La présence de ces arcades semble confirmer l'existence d'une tribune permettant l'accès à celles des bas-côtés. La partie centrale du narthex est séparée de ses compartiments nord et sud par deux petits stylobates. Le mur oriental du narthex est percé de cinq portes, trois ouvrant sur la nef et deux sur les bas-côtés (fig. 4) ; la porte centrale est de beaucoup la plus grande (3,74 m sous le linteau), nous pouvons la restituer et donc avoir une idée approximative de la hauteur de la tribune. Les linteaux et jambages de ces portes sont des récupérations de portes romaines, certains sont décorés de frises sculptées. Sur ce mur, entre les portes et sur une hauteur de 80 cm, nous avons pu retrouver quelques fragments en place ainsi que les empreintes et les trous de scellement du placage. Le décor faisait alterner marbre blanc et schiste.

À la période médiobyzantine, des séparations ont été installées dans les portiques réoccupés de l'atrium ; les portes donnant sur les bas-côtés ont été rétrécies et le narthex fut cloisonné (fig. 2).

Sol de l'époque protobyzantine

L'*opus sectile* de l'époque protobyzantine de la partie centrale du narthex, très soigné et coloré, semble avoir beaucoup souffert des séismes qui ont ébranlé la cathédrale : certaines plaquettes ont été retrouvées très profondément enfoncées sous le linteau et les piédroits des portes, énormes blocs parfois retrouvés à l'endroit même de leur chute. Ces destructions semblent avoir surtout affecté la partie sud de l'espace. Le pavement est conservé sur un quart de sa surface (fig. 5). La partie la mieux conservée se situe au nord[6] ; au sud, seuls quelques lambeaux sont préservés. Quant à la partie axiale, devant la porte centrale, elle est malheureusement totalement détruite, ce qui ne permet pas de restituer un programme décoratif précis en cet emplacement privilégié.

C'est un *opus sectile* au décor « geometrico a piccoli elementi » selon la classification proposée par F. Guidobaldi et A. Guiglia-Guidobaldi[7]. Nous l'appellerons par commodité « *opus sectile* de petit module à panneaux ».

Le pavement est composé de petits panneaux, alignés par deux ou trois sur la largeur du narthex, ornés de trames géométriques couvrantes (fig. 10a) ou de décors centrés simples. Ces panneaux sont généralement cernés de deux bordures successives, l'une formée d'un listel uni et la seconde à décor géométrique (sauf dans les angles sud-ouest et nord-ouest). On y remarque d'abord une caractéristique de ce type de pavement, le jeu de contrastes entre parties claires (marbres blancs ou clairs) et parties sombres (principalement constituées d'ardoise ou schiste et de quelques fragments de marbres foncés).

Les matériaux utilisés sont très divers et colorés, donnant un aspect presque bariolé à l'ensemble ; ce sont en majorité des marbres, mais aussi beaucoup de

6. La relative bonne conservation de ce secteur s'explique par une assise directement fondée sur le rocher.

7. F. Guidobaldi, A. Guiglia-Guidobaldi, *Pavimenti marmorei di Roma dal IV al IX secolo*, Città del Vaticano 1983, surtout p. 319-327 (production italienne) et p. 327-348 (zone d'influence byzantine). Le chapitre sur les pavements byzantins constitue le principal bilan des recherches sur ce domaine. Nous donnerons plus loin plus de détails sur ce groupe de pavements.

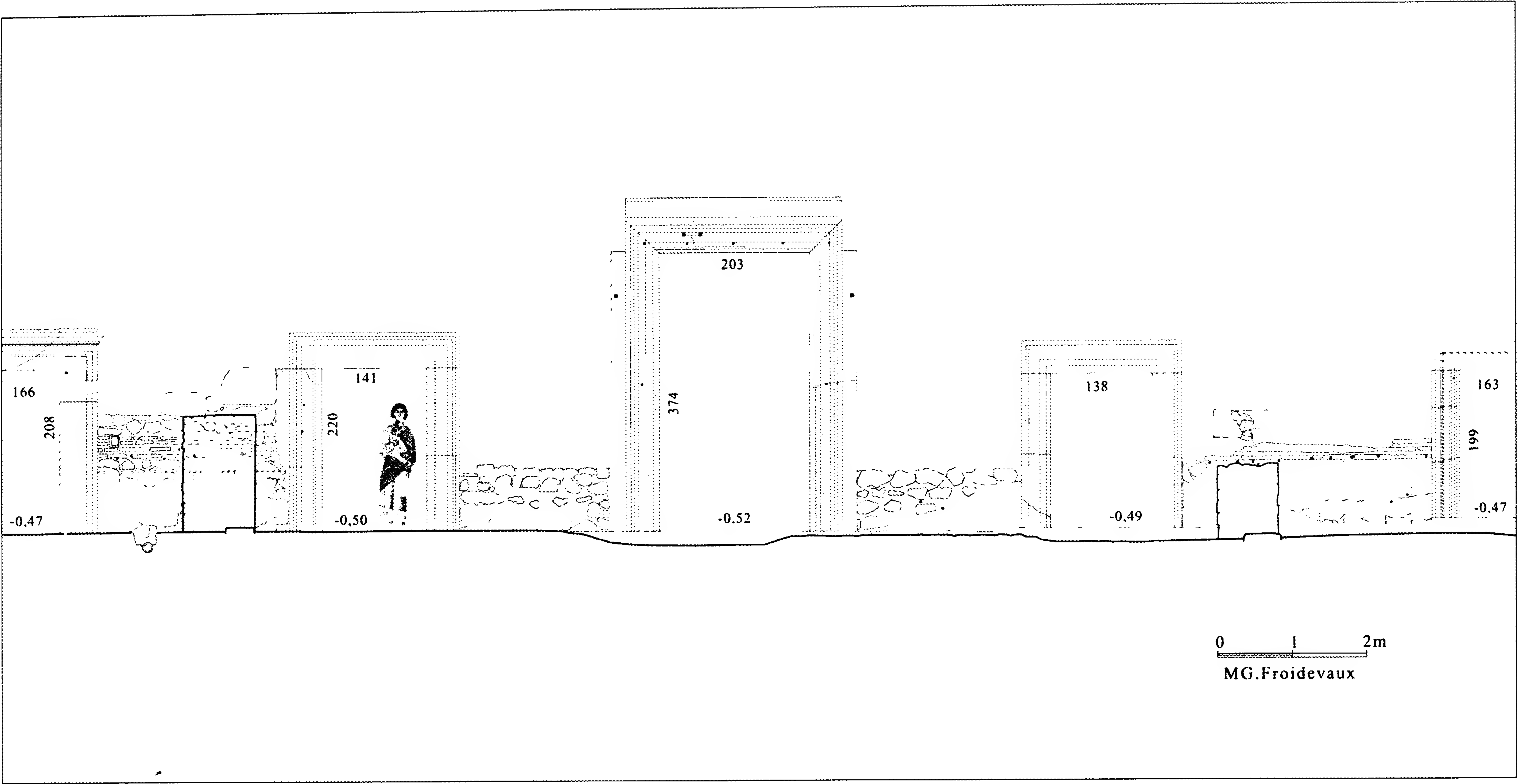


Fig. 4 – Basilique épiscopale de Xanthos. Élévation-restitution des portes entre nef et narthex.

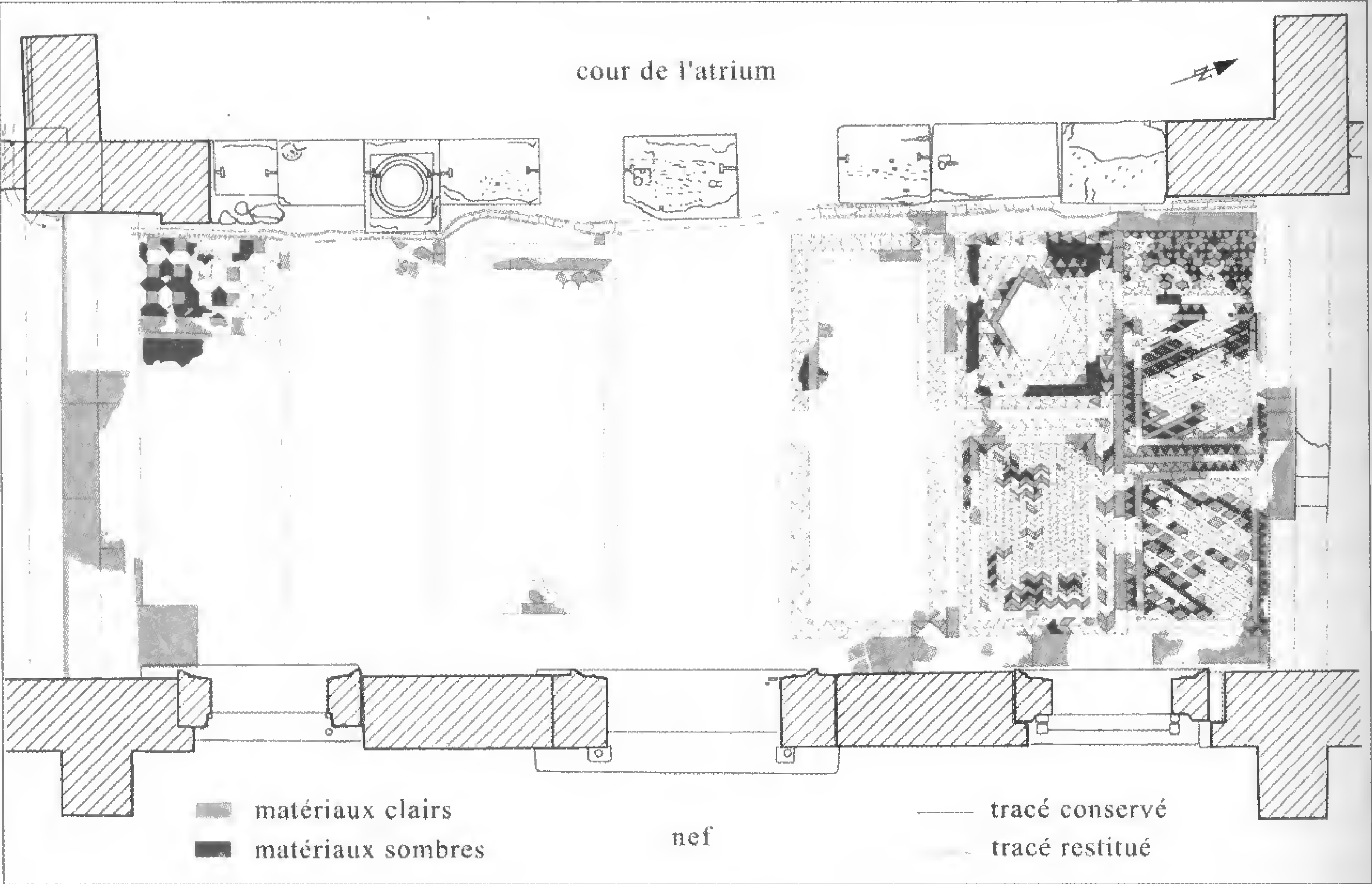


Fig. 5 – Partie centrale du narthex à l'époque protobyzantine.

cour de l'atrium

nef

phase paléobyzantine

phase médiobyzantine

réparations médiobyzantines

tracé conservé

tracé restitué

0 3 m

M.-P. Raynaud

Fig. 6 – Réparation du narthex à l'époque médiobyzantine.

schistes, quelques terre cuites et des calcaires. Les marbres clairs sont en majorité blancs, gris pâle et bleu pâle (Proconnèse), mais il s'y trouve aussi des marbres roses, jaunes et gris chinés (Chemtou, Pavonazetto, Iasos « Fleur de pêcher », Biggio antico). Les marbres sombres, peu nombreux, sont rouges, bleu foncé, gris foncé ou verts (Rosso antico, Porphyres, Cipollin, brèche de Thessalie). Un des listels unis d'encadrement est en marbre vert (Cipollin de Karystos de tons plus ou moins soutenus). On observe que les plaquettes sont directement enfoncées dans le mortier, sans calages d'éclats de marbre ou de terre cuite, trait commun à presque tous les pavements en *opus sectile* de petit module à panneaux ; la petite taille des plaquettes ne nécessitait pas ce type de calage de nivellement.

Les trames géométriques sont variées, sans grande originalité : on y reconnaît chevrons, quadrillage de losanges, damier de triangles, hexagones flanqués de carrés, octogones sécants, composition d'écailles, autant de motifs retrouvés partout et tout au long de l'évolution de l'*opus sectile* de petit module à panneaux[8]. Si un trait nous paraît suffisamment original dans l'*opus sectile* du narthex pour être souligné, c'est la présence de bordures d'encadrement à motif géométrique (dents de scie, ligne d'épines, ligne de chevrons, ligne de triangles) venant doubler les habituels listels unis. Cela évoque davantage l'organisation du décor adoptée par les mosaïstes de Xanthos (les mosaïques de l'atrium en sont un excellent exemple) plutôt que celle des paveurs de marbre.

On notera que les éléments de ce pavement sont taillés avec soin et précision (fig. 10b), les arêtes sont nettes, les formes régulières (plaquettes prédécoupées ?) et les joints étroits.

Sol de l'époque médiobyzantine (fig. 6)

Les restaurations effectuées autour du XIe siècle sur le sol du narthex concernent surtout la partie nord. Ils consistent en un large bouchage des zones lacunaires, sans respect des motifs d'origine, par des plaques de formes plus ou moins régulières, plaques entières ou simples fragments de marbres de remploi.

Ces marbres sont très divers, tacheté bleu-gris, bleu clair de Proconnèse, divers marbres blancs, blancs à fines rayures noires, vert de Thessalie ou encore marbre bleu foncé. L'une des principales plaques est très grande (1,50 x 0,80 m) et forme un rectangle presque complet, en marbre vert de Thessalie. On note l'absence de l'ardoise à cette époque.

LA NEF ET LE SANCTUAIRE

La nef, de 14 m de large, est séparée de ses bas-côtés par de lourds stylobates dont les blocs sont ravalés, comme dans l'atrium, du seul côté de l'espace central. Ils suppor-

8. Cette technique du petit module à panneaux ne semble pas avoir innové dans le domaine du répertoire décoratif, comme l'affirmait déjà J. LASSUS, La mosaïque romaine, organisation de surface, dans *La Mosaïque gréco-romaine, IIe Colloque international pour l'étude de la mosaïque antique (CMGR* II*), Vienne 1971*, Paris 1975, p. 327-338. Aucun motif ne lui semble propre, le vocabulaire décoratif utilisé est le même que celui de la mosaïque, sans recherches particulières.

taient un ensemble de bases surmontées de colonnes couronnées d'un chapiteau, qui devaient être au nombre de 12 de chaque côté, si l'on tient compte de la mesure des entraxes probablement conservés par les restaurateurs du XI[e] siècle. Ceux-ci durent remonter la colonnade après les destructions des siècles précédents ; certains fûts de colonnes en marbre ayant été brisés, ils furent obligés, pour retrouver la hauteur de l'ensemble, d'installer parfois bases, colonnes retaillées et chapiteaux sur des socles qui ne faisaient peut-être pas partie de la construction de la fin du V[e] siècle et qui auraient été récupérés des vestiges romains. Deux d'entre eux furent retrouvés englobés dans une maçonnerie postérieure. Le diamètre important des bases, la robustesse des fûts de colonnes en marbre qui gisent encore au pied du stylobate, et la taille des chapiteaux corinthiens retrouvés dans les fouilles, ainsi que la présence sur le site d'un grand nombre d'éléments d'ordre différent aux modules beaucoup plus petits, tous de l'époque protobyzantine, nous permettent d'envisager l'existence d'une tribune (fig. 3).

Le stylobate conservé du chancel délimite l'espace, pris sur la nef, de la clôture du sanctuaire au centre duquel on peut voir encore les traces de l'emplacement de l'autel et du ciborium sur la limite exacte entre la nef et le synthronon. Dans le sanctuaire fut mise au jour une conduite traversant la nef, du stylobate nord au stylobate sud. Elle contourne l'autel, se glisse sous la partie orientale de la table et semble servir à alimenter un dispositif de réserve d'eau à cet endroit, installation probablement à vocation liturgique[9].

La nef de la cathédrale n'a été utilisée qu'à l'époque protobyzantine. Le sol a pourtant connu deux types de pavements successifs, en un temps relativement court, entre la fin du V[e] et la fin du VI[e] siècle. Le premier était un dallage combinant grandes dalles et panneaux en *opus sectile* : les plaques ont totalement disparu, mais leurs empreintes sont restées visibles dans le mortier, dans les zones observables. Ce dallage qui date vraisemblablement de la construction de la cathédrale a été détruit peu de temps après[10]. Le second pavement, imposé par la destruction du précédent, est constitué d'une vaste mosaïque. Il fut probablement réalisé à la hâte afin de rétablir rapidement le déroulement du culte. Après récupération de toutes les dalles et plaquettes du pavement précédent, le mortier ancien a été conservé et a servi de *statumen* à la nouvelle mosaïque : le lit de pose des tesselles recouvre en effet directement l'ancien mortier de l'*opus sectile* ; la réutilisation du support antérieur a dû faire gagner beaucoup de temps aux mosaïstes[11].

9. J.-P. SODINI, M.-G. FROIDEVAUX, Basilique Est, *Anatolia Antiqua* 7, 1999, en particulier p. 386-388.

10. La question de sa destruction reste ouverte : l'observation du mortier a montré un microfissurage très important ; cette perte de cohésion a dû provoquer le détachement des éléments du dallage. En étudiant le phénomène subi à la même époque par les mosaïques de la nef sud lors de leur restauration par P. Blanc et L. Krougly et lors de la fouille qui a suivi leurs observations, les arguments en faveur d'une destruction partielle de la cathédrale par un séisme se sont imposés. Le secteur le plus touché correspondait aux zones bâties sur un terrassement artificiel, réalisé pour compenser la pente de la colline. Les parties assises sur le rocher ont moins souffert (secteur nord de l'édifice). Voir J-P. SODINI, M.-P. RAYNAUD, Basilique Est, *Anatolia Antiqua* 6, 1998, p. 469-471.

11. Pourtant, à terme, le microfissurage que nous y avons observé fut très préjudiciable à la bonne conservation de la mosaïque (infiltrations d'eau, proliférations végétales dans les fissures, accélération de la désintégration du lit de pose et désolidarisation des tesselles).

Le tiers oriental de la nef, après l'abandon de l'église et la destruction de sa couverture, a dès le VIIe siècle été utilisé en cimetière[12], qui s'est développé dans la partie orientale du bas-côté sud. Les tombes y sont serrées et contiennent souvent chacune plusieurs squelettes[13]. Elles ont manifestement été creusées dans des lacunes de la mosaïque, perforant le mortier de *l'opus sectile* antérieur.

Le sanctuaire est entièrement dallé de marbre dans sa partie clôturée comme dans l'abside. Il n'a connu qu'une phase de sol ; les degrés du synthronon étaient plaqués de marbre.

Le sol en opus sectile

C'est en nettoyant les lacunes de la mosaïque postérieure à la recherche de traces permettant d'en restituer le décor que l'on a trouvé le mortier fin et gris de l'*opus sectile*, qui porte encore les empreintes des dalles, très nettes et lisibles ; l'absence d'usure de ces négatifs confirme la rapidité de l'intervention de recouvrement par la mosaïque. Ces empreintes ont été systématiquement relevées (fig. 7) et complétées lors de la dépose de certaines mosaïques par les restaurateurs (M. Dupage, puis P. Blanc et L. Krougly).

On a eu recours ici à une technique d'*opus sectile* appelée par P. Donceel-Voûte « technique mixte », associant *opus sectile* et grandes dalles de marbre[14].

La première impression en étudiant le décor de ce pavement est le sentiment d'un désordre. De toute évidence, la pose de ce sol n'a pas fait l'objet d'une planification remarquable. À l'observation, cependant, un certain effort de cohérence émerge, malgré l'impossibilité d'étudier la moitié sud de la nef, recouverte de mosaïques. Une longue bande contre le stylobate nord est conservée, dont la presque totalité est constituée d'un dallage de grandes plaques de dimensions irrégulières, posées selon l'axe nord-sud. Seuls quelques panneaux étaient ornés d'un *opus sectile* de petit module, un à l'ouest et deux à l'est, présentant le décor le plus simple, un damier oblique de carrés. La partie ouest semble avoir fait l'objet de décors un peu plus compliqués. Cette bande semblait limitée au sud par une bande de dalles unie, même si la continuité de ce listel n'est pas avérée.

Le secteur central du pavement, en partie lisible, contient davantage de panneaux en *opus sectile* ; notamment à l'ouest près des portes, l'agencement de panneaux

12. Installé contre l'ancien sanctuaire, resté dans la mémoire un lieu sacré et très repérable en raison de la hauteur conservée de l'abside.

13. J.-P. SODINI, L. BUCHET, Réoccupation et démographie médiévale d'édifices religieux proto-byzantins : les cas de Xanthos (Turquie) et Qal'at Sem'an (Syrie), dans *L'identité des populations archéologiques*, Sophia-Antipolis 1996, p. 367-388.

14. P. DONCEEL-VOÛTE, *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban. Décor, archéologie et liturgie*, Louvain-la-Neuve 1988, t. 1, p. 450. Elle cite en exemple l'abside de la Sainte-Croix de Résafé et le baldaquin de Séleucie de Piérie. À Chypre, les exemples des thermes de la Campanopetra et du baptistère de Saint-Epiphanios, tous deux à Salamine, se rattachent aussi à cette technique : un rôle décoratif majeur est donné aux veines marquées des grandes plaques de marbre (en Proconnèse dans le second exemple) ; la disposition des plaques fait jouer les veines selon un effet de miroir (effet de marqueterie) ; D. MICHAELIDES, Opus sectile in Cyprus, dans *The Sweet Land of Cyprus. 25th Jubilee Spring Symposium of Byzantine Studies, Birmingham 1991*, éd. A. A. M. BRYER et G. S. GEORGHALIDES, Nicosie 1993, p. 4.

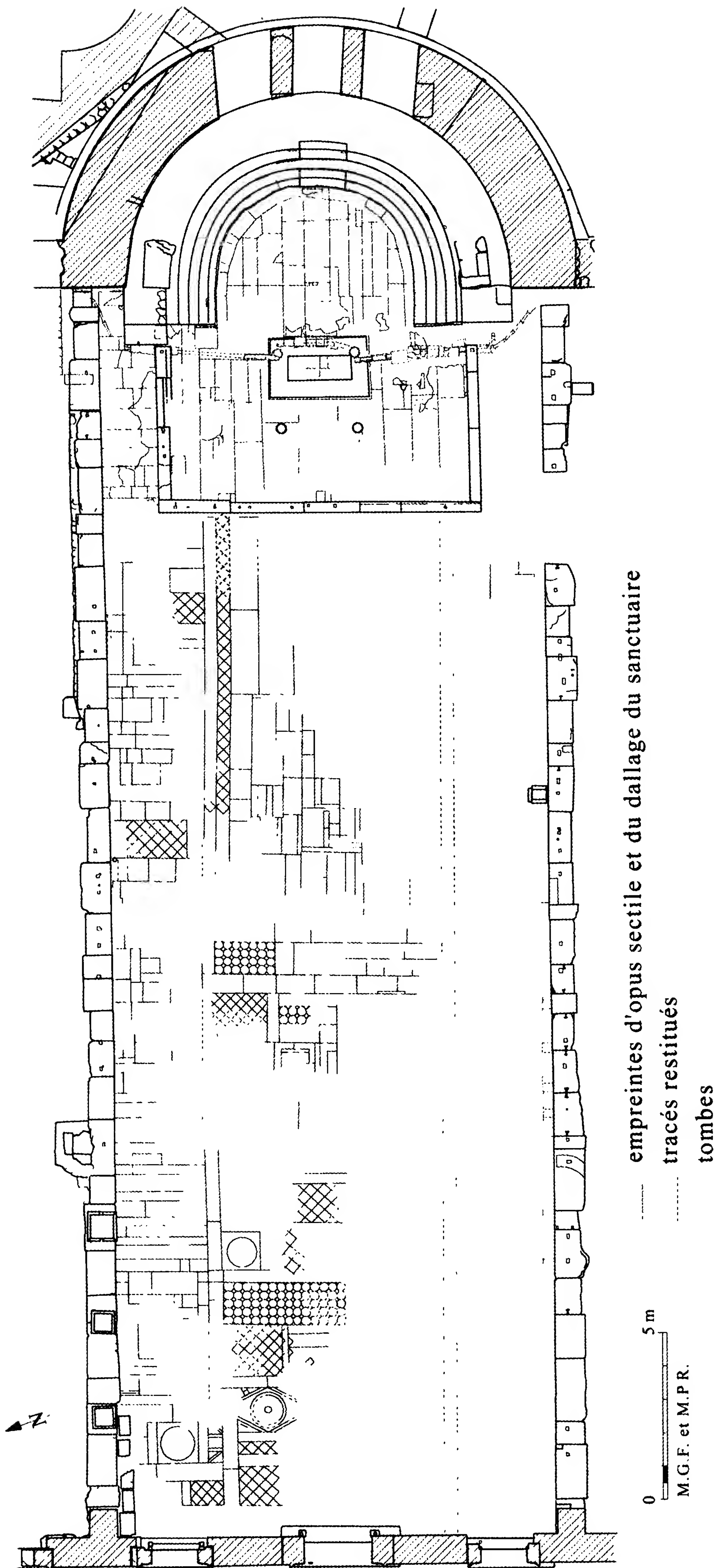


Fig. 7 – Époque protobyzantine.
Nef centrale : traces du premier sol en opus sectile, et dallage du sanctuaire.

rectangulaires de taille variable est assez proche de celui du narthex, même si le module des éléments est ici environ deux fois plus grand. Les panneaux sont séparés par de larges bandes unies. On rencontre quelques exemples de compositions centrées, cercle inscrit dans un carré, cercle inscrit dans un losange ou hexagone. Les tapis en *opus sectile* semblent se raréfier en avançant vers le sanctuaire, faisant une place de plus en plus grande au dallage de marbre dont les plaques sont orientées d'abord selon un axe nord-sud, puis est-ouest dans la moitié orientale, dans le secteur très perturbé par les tombes. Le dallage du sanctuaire à l'intérieur de la clôture est orienté aussi dans le sens est-ouest.

Si l'on projette au sud une bande de dallage symétrique à la bande nord, on obtient un décor tripartite, homogène dans son ensemble, plus riche en *opus sectile* côté ouest. Cette restitution est tentante et probablement influencée par l'étude du décor de la mosaïque qui a immédiatement remplacé l'*opus sectile* détruit ; il s'agit aussi d'une composition en trois longues bandes est-ouest, chacune subdivisée en petits panneaux au décor géométrique ou centré. En revanche, les bandes sont, dans la mosaïque, de largeur identique, alors qu'elles étaient très inégales dans le premier pavement, où la bande centrale mesure plus du double des bandes latérales. La division tripartite du sol serait le reflet au sol des trois portes donnant sur le narthex.

L'examen des empreintes a montré qu'elles étaient de profondeur inégale. L'étude des autres pavements de la cathédrale, en particulier celui du baptistère, a permis de constater que les plaques de schiste, largement utilisées sur ce site, sont beaucoup moins épaisses que les plaques de marbre. L'alternance, dans les panneaux d'*opus sectile*, de plaques d'épaisseurs différentes laisse supposer un décor en opposition de matériaux — ardoise et marbres — et donc en opposition de tons clairs et de tons sombres[15], puisque les marbres sont principalement à Xanthos des marbres clairs, où l'emploi du Proconnèse domine. La qualité de la taille des plaquettes, autant qu'on puisse en juger par les empreintes, semble bonne, les tracés sont assez réguliers. Le module relativement grand des éléments peut s'expliquer par la dimension de la zone à couvrir (30 x 13 m) et l'alternance avec de grandes plaques unies. On constate l'absence de bandes décorées de motifs autour des panneaux, contrairement aux bordures observées dans le narthex.

Comme on l'a vu plus haut, cet *opus sectile* a été rapidement remplacé par une mosaïque[16], qui a gardé la même organisation générale du décor. Dans les exemples de pavements successifs à cette époque en Méditerranée orientale, c'est généralement un *opus sectile* qui a remplacé une mosaïque, logique évolution vers un décor plus riche, et non le contraire comme ici. On peut suggérer trois explications : celle, circonstantielle, de la grande hâte apportée à remettre sur pied l'église épiscopale atteinte par un séisme ; celle, technique, d'une résistance relativement meilleure des mosaïques aux secousses telluriques ; enfin celle, financière, du moindre coût d'un pavement en *opus tessellatum*.

15. On retrouve la même alternance entre les marbres et les ardoises dans les placages muraux protobyzantins du narthex et du baptistère.

16. La netteté des empreintes, les calages avec des dalles remployées et le remploi du support primitif laissent penser que ce sont les mosaïstes eux-mêmes qui ont retiré toutes les plaques.

LE BAPTISTÈRE[17]

En étudiant l'espace entre le baptistère et le chevet de l'église, nous avons conclu que le baptistère avait été construit un peu plus tard que l'église, au cours du VIe siècle probablement[18].

L'entrée principale du baptistère se trouve à l'ouest, légèrement décalée vers le nord pour éviter l'angle nord-est de la basilique ; une autre porte s'ouvre sur le sud. Une piscine baptismale s'étend, à peine désaxée, au centre du tétraconque, approvisionnée par un circuit de canalisations sophistiqué (fig. 8). La salle était luxueusement décorée, avec un dallage, des placages sur les murs en marbre et ardoise, et des mosaïques sur la coupole. Des annexes ont été rajoutées au nord et au sud du bâtiment.

Au XIe siècle, la partie est du bas-côté nord de l'église en ruine fut creusée pour établir une nouvelle circulation vers le baptistère ; on descend alors sur une esplanade à l'est de laquelle fut ajouté un petit narthex voûté aux parois couvertes de fresques ouvrant sur l'entrée recentrée du baptistère. Le tétraconque fut alors remanié pour être transformé en église (fig. 9). Les fonts baptismaux furent remblayés et couverts par des dalles de marbre ; l'absidiole orientale fut arasée pour élever une nouvelle abside avec un synthronon à deux gradins. Devant ce nouvel espace fut dressée une iconostase entièrement constituée d'éléments de remploi, qui présentait sur son architrave les médaillons d'une *Déisis*[19]. Les annexes ont été subdivisées.

Sol de l'état protobyzantin (fig. 8)

Le sol du baptistère tétraconque est pavé d'un dallage dont l'agencement s'organise autour de la piscine plaquée de marbres. Les lignes directrices du dallage suivent celles du contour de la plate-forme de la cuve. Le dallage conservé est très fragmentaire, limité aux zones situées en périphérie, en particulier dans la moitié ouest où les murs sont conservés sur une grande hauteur. L'observation des empreintes des dalles disparues a permis la restitution d'une grande partie du décor. Le support de dallage est constitué d'un mortier rose (riche en terre cuite pilée) assez fin.

Il s'agit d'un pavement formé de grandes plaques de marbre clair, séparées par d'étroites bandes de schiste. Les grandes plaques sont de dimensions très variables, principalement taillées dans du marbre de Proconnèse. Les bandes d'ardoise ne séparent pas obligatoirement toutes les plaques, en revanche elles sont parfois doubles. L'aspect général est celui, assez irrégulier, d'un quadrillage noir et blanc[20],

17. Le pavement du baptistère a fait l'objet d'une présentation sous forme de posters : J.-P. SODINI, M.-G. FROIDEVAUX, M.-P. RAYNAUD, Pavements du baptistère de Xanthos, dans *Colloque Asmosia VII, Thasos, EFA, 14-20 sept. 2003*, à paraître. L'objectif de cette présentation était notamment d'essayer avec les spécialistes du marbre présents d'identifier un certain nombre de marbres trouvés à Xanthos à l'aide de macro-photographies. Nous remercions tout particulièrement le professeur Lazzarini d'avoir bien voulu observer nos documents et de nous avoir donné des réponses judicieuses.

18. J.-P. SODINI, M.-G. FROIDEVAUX, Recherches sur le tétraconque et son raccord avec l'abside de la basilique, *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 237-239.

19. J.-P. SODINI, Une iconostase byzantine à Xanthos, dans *Actes du Colloque sur la Lycie Antique*, Bibl. IFEA 27, Paris 1980, p. 110-148.

20. Si, pour certains, ce type de sol constitue un simple dallage, pour d'autres, il appartient à la famille des *opus sectile* du fait de l'emploi de matériaux différents.

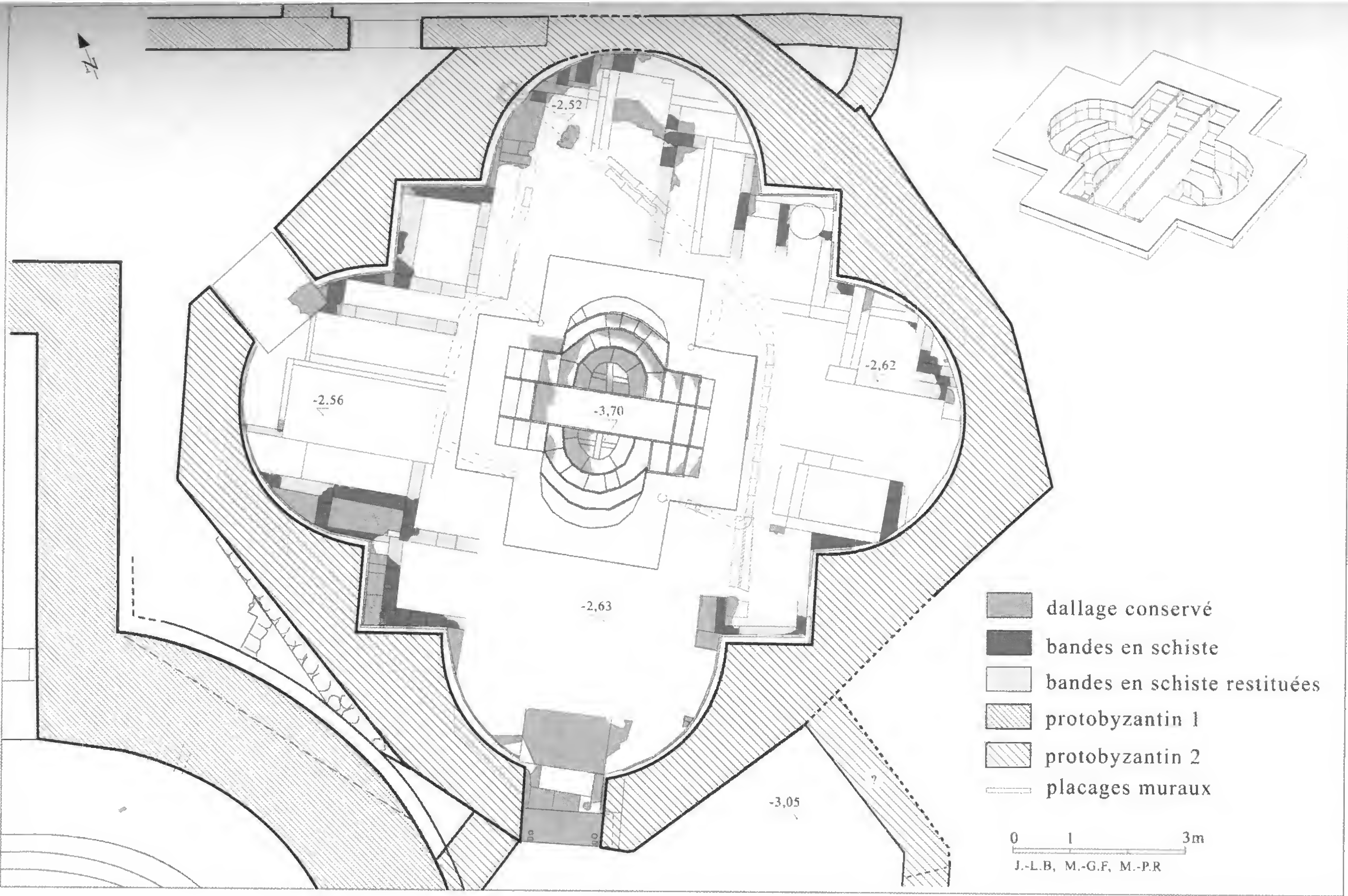


Fig. 8 – Baptistère. Époque protobyzantine.

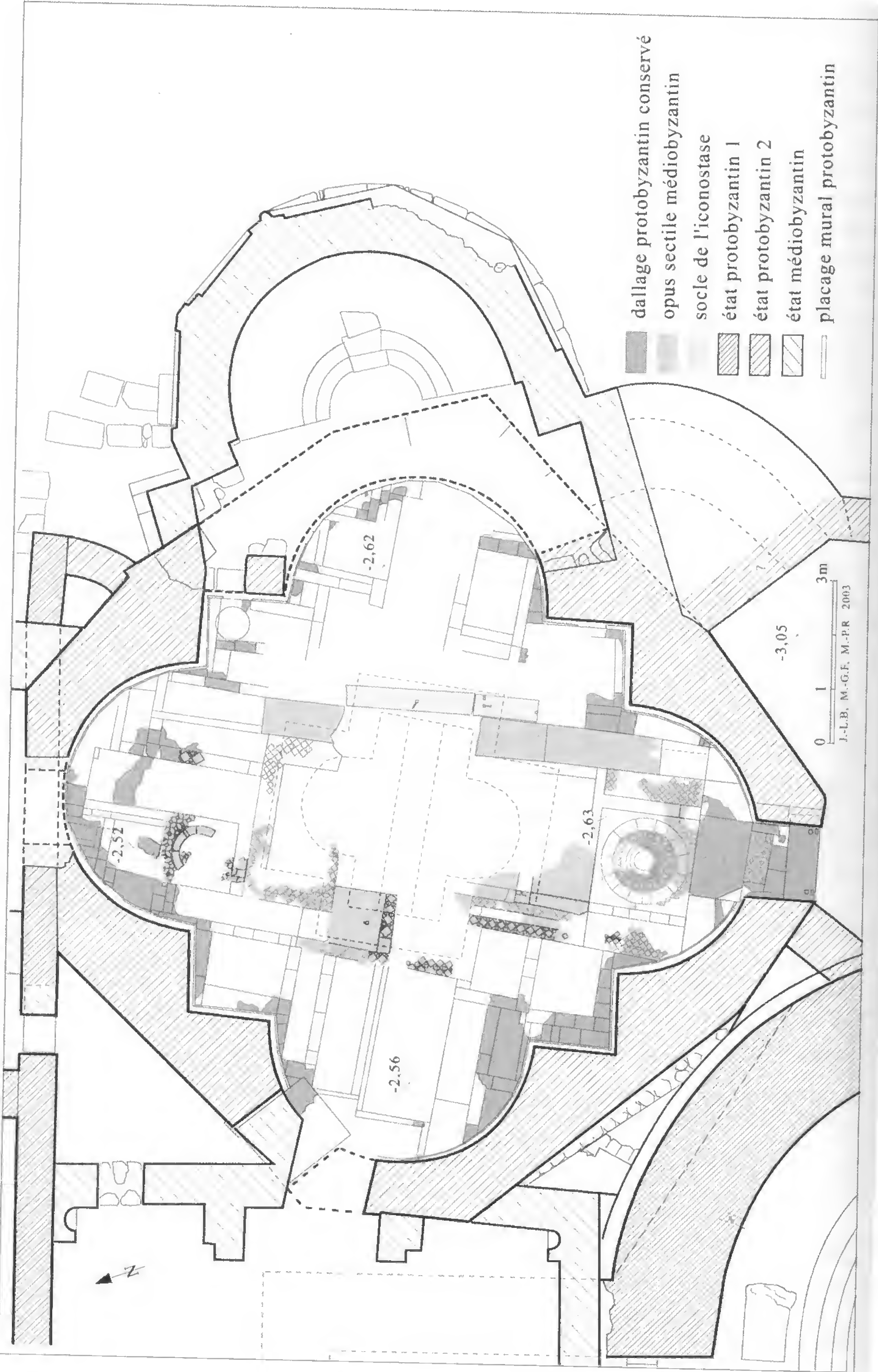


Fig. 9 – Baptistère. État médiobyzantin.

qui ne détournait pas l'attention de la plate-forme centrale contenant la cuve. Le pavement est soigneusement découpé en lisière afin de faire joint avec les placages pariétaux encore souvent en place sur une faible hauteur.

La piscine est relativement bien conservée (fig. 10e), grâce au remblaiement réalisé au XI[e] siècle pour poser le sol de la nouvelle chapelle. Elle est formée de deux cuvons semi-circulaires séparés par un couloir d'axe est-ouest, qui descend par trois marches pour remonter du côté opposé. On accède aux cuves, de part et d'autre de ce couloir, par d'étroites volées de cinq marches (fig. 8). L'accès devait se faire depuis l'ouest et la sortie côté est. Les cuvons en demi-cercle s'étagent sur trois gradins plaqués de marbres divers. Le fond de chacun est orné d'une croix de forme grossière, en marbre vert (Cipollin de Karystos ou brèche verte de Thessalie) sur fond clair (Pavonazzetto de Phrygie, Proconnèse). Les marches sont recouvertes en majorité de marbres clairs (blancs, gris, Pavonazzetto et Proconnèse) ; les contre-marches sont en marbres clairs et Cipollin.

Sol de l'état médiobyzantin

Le changement de destination et la transformation de l'architecture du bâtiment au XI[e] siècle ont entraîné d'importantes modifications au niveau du pavement (fig. 9 et 10c-e). Les vestiges du dallage protobyzantin ont été conservés, notamment sur la périphérie du bâtiment. Des réparations y ont été d'ailleurs portées, tel le remplacement d'un bandeau d'ardoise par des plaques de marbres colorés (brèche coraline de Bithynie, rouge et rose), ou d'un autre bandeau par un décor de lignes de carrés sur la pointe (fig. 10d), interventions témoignant d'une certaine liberté créative et d'un nouveau répertoire.

En revanche, parallèlement à ces restaurations ponctuelles, l'obturation de la cuve a entraîné la conception d'un nouveau sol à cet emplacement. Il est différencié par l'usage d'un mortier gris assez cendreux. Son organisation a respecté la trame originelle dans ses grandes lignes, en faisant alterner des grandes surfaces séparées par des bandes étroites. Les grandes surfaces sont constituées soit de dalles de marbre comme précédemment, soit d'un *opus sectile* de très petit module, au décor géométrique varié : on observe deux compositions centrées circulaires (fig. 10c) inscrites dans des carrés (bouclier de triangles, composition de carrés et carrés sur la pointe), et des décors couvrants à base d'octogones sécants et tangents (fig. 10d), de quadrillages de carrés et carrés sur la pointe, d'octogones tangents. Le dessin d'ensemble est ferme et varié, jouant sur les oppositions de couleurs.

Les éléments d'*opus sectile* sont de très petites dimensions, allant jusqu'à un morcellement proche de l'éclat[21]. Leur découpe est irrégulière[22] et de forme approximative (fig. 10d), laissant souvent le mortier visible. Il s'agit de plaques de remploi retaillées (placages muraux, récupération de dallages).

Parmi les matériaux utilisés à l'époque médiobyzantine, on note l'absence presque totale du schiste, peut-être considéré comme trop fragile ou de moindre valeur, et se

21. Comme on l'observe pour les triangles successivement emboîtés les uns dans les autres, en opposition de couleur.

22. Probablement réalisée à la marteline.

prêtant moins facilement à la découpe en tout petits éléments. La prédilection byzantine pour le marbre intervient sans doute également dans ce choix presque exclusif de ce matériau. La majorité des marbres employés reste le Proconnèse, un marbre blanc fortement veiné de noir (Mylasa ?) et toute une gamme de marbres gris, blancs, bleu clair, chinés. On a pu identifier à plusieurs reprises l'utilisation de brèche coraline rouge ou rose, peut-être parfois du marbre de Iasos (Fleur de Pêcher) pour certain roses, des Pavonazzetto (ou marbre de Skyros ?), des marbre verts (Cipollin de Karystos principalement, brèche de Thessalie), différents gris, blancs tachetés. Il en résulte une diversité de tons donnant un aspect chatoyant et vif au dallage, qui joue moins systématiquement sur le contraste de tons clairs/sombres observé à l'époque protobyzantine, que sur de simples jeux de couleurs.

On peut supposer qu'à Xanthos les marbriers de ce nouveau lieu de culte, qui avaient sous les yeux le pavement en petit module à panneaux protobyzantin du narthex, ont été influencés par son répertoire. Ils ont associé cette influence à leur connaissance évidente du répertoire médiobyzantin, tel qu'on peut le voir à l'église Saint-Nicolas de Demre (Myra)[23] (fig. 11f), devenue d'une importance capitale dans la région. À ce répertoire, on peut attribuer l'adoption de compositions centrées, telles le bouclier d'ogives (qui existait depuis longtemps mais ici avec effet de fractionnement particulier) et l'alternance de tapis rectangulaires ou carrés au remplissage géométrique très dense, aéré par de larges plaques en marbre plein. Les artisans qui ont travaillé à la pose de ce pavement médiéval étaient probablement, pour cet ouvrage modeste, des artisans locaux au fait des nouvelles modes, qui ont respecté les parties de sols conservées tout en adoptant certaines caractéristiques nouvelles.

Un incendie entraîna au XIIIe siècle l'effondrement de la coupole couverte de mosaïques protobyzantines[24] et l'abandon du site jusqu'à une occupation ottomane sommaire.

LES PAVEMENTS EN MÉDITERRANÉE ORIENTALE, DU Ve AU XIIIe SIÈCLE

La présence dans un même édifice de pavements en *opus sectile* protobyzantin et médiobyzantin permet pour l'essentiel de bien mettre en évidence les spécificités des pavements de ces deux périodes de décoration[25].

Pavements de petit module à panneaux

Les pavements en *opus sectile* de petit module à panneaux ont été en vogue à l'époque protobyzantine, en particulier dans la partie orientale de la Méditerranée.

23. Y. DEMIRIZ, Demre'deki Aziz Nikolaos Kilisesi – Die Nicolaos-Kirche zu Demre, *TAD* 15/1, 1966, p. 13-34 ; Y. ÖTÜKEN, Opus sectile-Fußböden in der Türkei. Neue Funde und Konservierungsfragen, in *Neue Forschungen im Kaiserpalast,* 1999, p. 41-45. 'On y trouve des boucliers, des bandes à décor géométrique et de grandes plaques de marbre.

24. C. JOLIVET-LEVY, M.-P. RAYNAUD, Xanthos, mosaïques murales, *Anatolia Antiqua* 8, 2000, p. 366-371.

25. Les ouvrages principaux sur le domaine sont les suivants : GUIDOBALDI, GUIGLIA-GUIDOBALDI, *Pavimenti* (cité n. 7) ; U. PESCHLOW, Zum byzantinischen Opus sectile-Boden, dans *Festschrift für Kurt Bittel*, Mayence 1983 ; pour Chypre, A.H.S. MEGAW, Byzantine Architecture and Decoration in

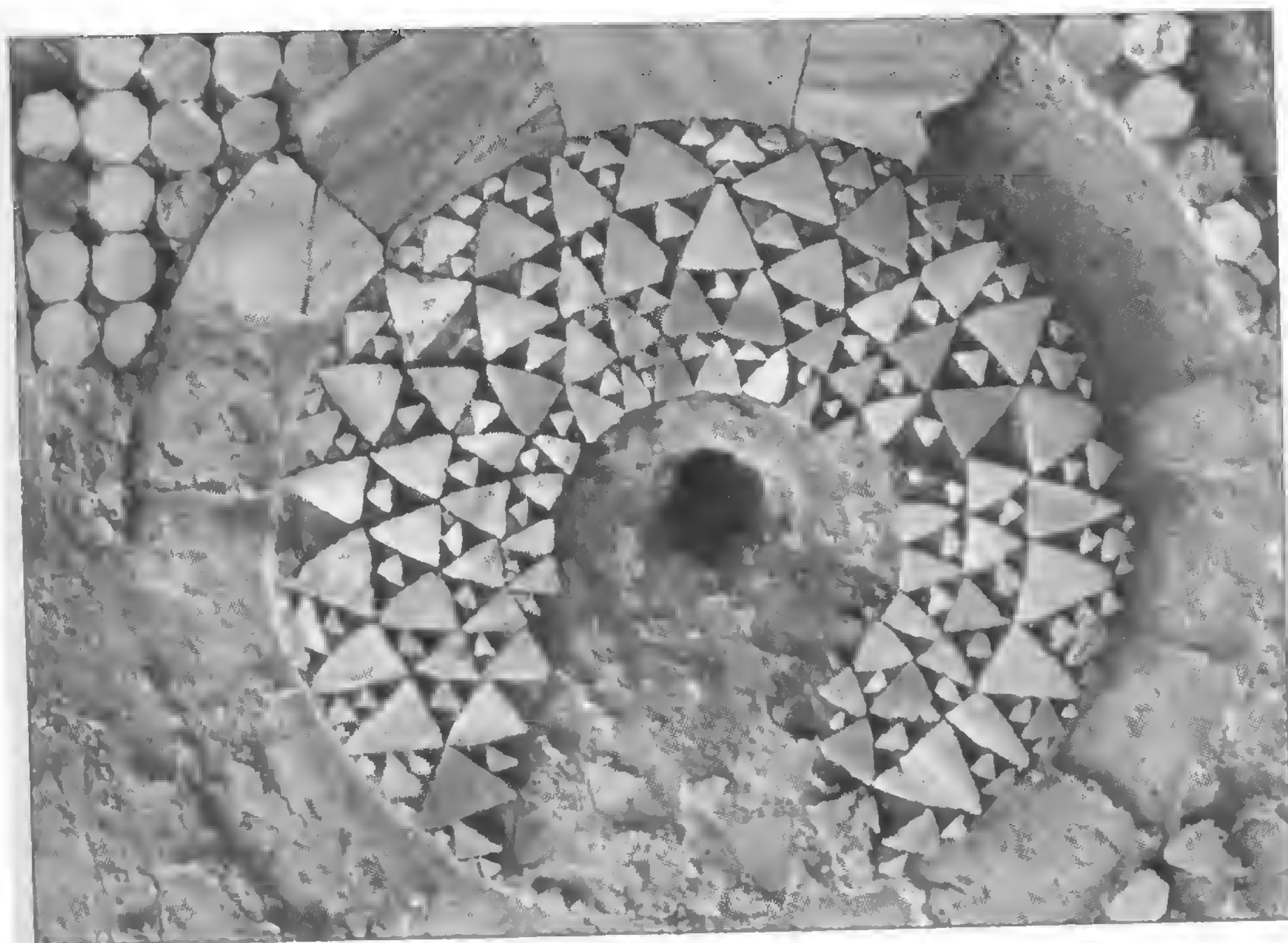


a

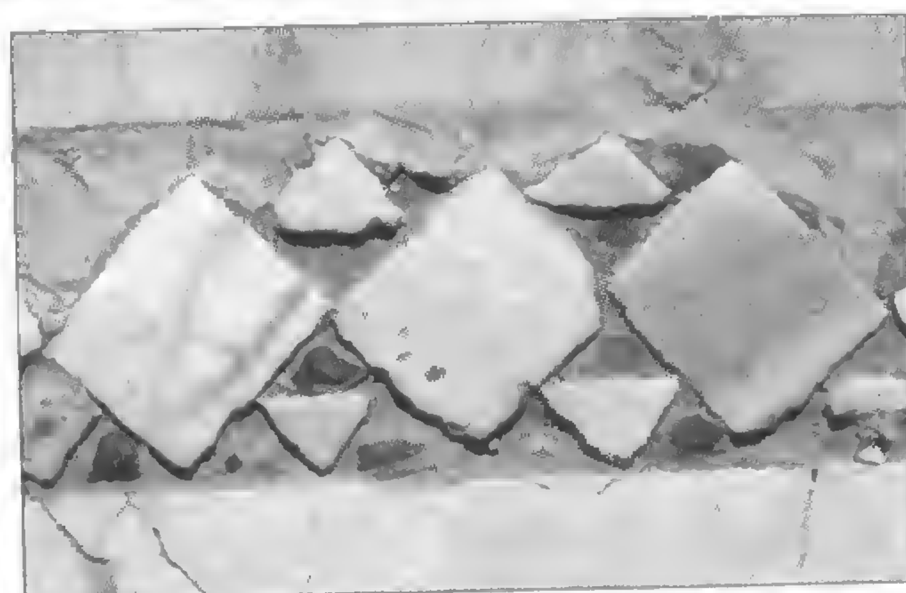


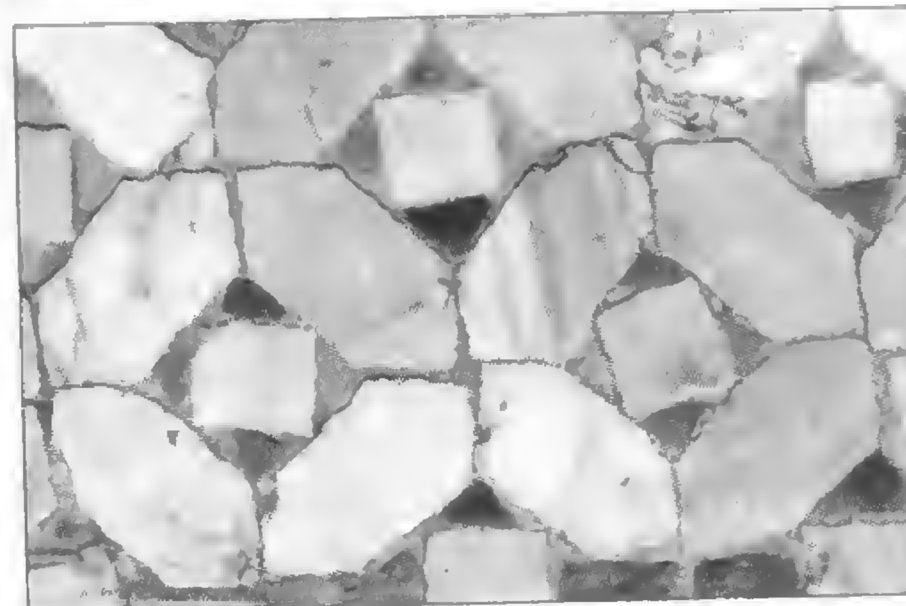
b

Fig. 10 a et b – Xanthos, opus sectile protobyzantin du narthex
c, d, e – Opus sectile médiobyzantin du baptistère



c





d



e

Ils présentent une composition générale en panneaux carrés ou rectangulaires, séparés par un quadrillage de bandes plus ou moins régulier. Les panneaux sont ornés d'*opus sectile* de module réduit (plaquettes de 15 à 20 cm) au décor géométrique d'apparence très variée, déclinant à l'infini les possibilités des compositions isotropes, par la disposition inventive d'éléments prédécoupés. L'organisation d'ensemble se fait parfois autour d'un motif central plus compliqué (composition centrée, motif particulier), ou autour d'une grande plaque de marbre. Les bandes sont constituées de listels unis de marbre ou de pierre[26]. Les bordures d'encadrement à décor géométrique sont très rares : à Xanthos, dans le narthex, elles en sont d'autant plus originales. Le décor est exclusivement géométrique.

Le morcellement du décor des panneaux constitue l'essentiel du caractère décoratif. Les éléments sont en majeure partie de forme simple (plutôt à arêtes droites : carré, polygone, triangle, losange, plus rarement des éléments à bords curvilignes : triangle curviligne, fuseau). Le matériau de prédilection employé est le marbre, souvent mêlé à des pierres locales (calcaire jaunâtre à Chypre, calcaire blanc à Apamée, ardoise à Xanthos...). Les marbres sont essentiellement des remplois provenant de monuments antérieurs.

L'opposition de valeur entre pierres sombres et pierres claires est le second principe décoratif de base. Peu de pavements cependant présentent une symétrie ou une régularité parfaite dans l'emploi des différents matériaux. Aucun calage n'est nécessaire pour assurer le nivellement de ces tout petits fragments, simplement enfoncés dans un mortier épais.

* * *

La vogue de l'*opus sectile* de petit module à panneaux dans la partie orientale de la Méditerranée[27] semble avoir pris naissance en Syrie du Nord[28] à la fin du IVe ou au tout début du Ve siècle, à Antioche[29] et dans la région[30] (fig. 11c). Chypre constitue

Cyprus : Metropolitan or provincial ?, *DOP* 28, 1974, p. 57-88 ; MICHAELIDES, Opus sectile (cité n. 14) ; pour la Syrie, DONCEEL-VOÛTE, *Pavements* (cité n. 14), p. 450. On renvoie à ces ouvrages pour leur bibliographie, très complète ; ne seront cités ici que les ouvrages plus récents ou généraux pour chaque exemple retenu.

26. MICHAELIDES, Opus sectile (cité n. 14) a très justement parlé de l'aspect « patchwork » de ces sols.

27. Seuls quelques exemples, les mieux conservés ou publiés récemment, seront repris ici ; pour une étude plus exhaustive, se reporter à la bibliographie donnée note 25.

28. Nous renvoyons en général à l'ouvrage de DONCEEL-VOÛTE, *Pavements* (cité n. 14).

29. En particulier la Villa de Yakto du Ve siècle : J. LASSUS, Une villa de plaisance à Yakto, dans *Antioch-on-the Orontes, II*, Princeton, 1938, p. 95-147, fig. 32-33, 36, 39, 43-50, les thermes F (autour de 540) : W.A. CAMPBELL, The Martyrion at Seleucia Pieria, dans *Antioch-on-the-Orontes*, III, *The excavations 1937-39*, Princeton-Oxford-La Haye, 1941, plan II.

30. À Apamée, la cathédrale de l'est, datée du second quart du VIe siècle, est un bon exemple : J.-Ch. BALTY, Le groupe épiscopal d'Apamée, dit cathédrale de l'est — Premières recherches, dans *Fouilles d'Apamée de Syrie 7*, Bruxelles 1972, p. 187-208, pl. LXXVII-LXXIX ; on évoquera un séminaire de l'École Normale Supérieure par J. Balty, en janvier 2004, sur l'*opus sectile* de la Cathédrale (à paraître). À Qala'at Seman, basilique est : DONCEEL-VOÛTE, *Pavements* (cité n. 14), t. 1, p. 225-240 (fin du Ve-début du VIe siècle) ; à Résafa, en particulier dans l'église Sainte-Croix : Th. ULBERT, *Resafa II, Die Basilika des Heiligen Kreuzes in Resafa-Sergiupolis*, Mayence 1986 ; DONCEEL-VOÛTE, *Pavements* (cité n. 14), t. 1, p. 273-279.

un autre foyer de production, dont les premiers exemples ont fait leur apparition presque simultanément, et qui a rayonné dès le ve siècle pour connaître son plein épanouissement au VIe siècle[31] (fig. 11a et b). Très vite ce type de sol gagne les îles égéennes[32], et la côte d'Asie Mineure[33]. À Xanthos, on citera, en dehors de la basilique épiscopale, le pavement « mixte » du *triclinium* à abside de la maison de l'Acropole lycienne, de la même époque, qui associe tapis en *sectile* et bandes de marbre ou d'ardoise. L'*opus sectile* de l'abside du sanctuaire de l'église de l'Agora (VIe siècle aussi) est formé de dalles disposées en éventail tandis que devant le sanctuaire sont placés des tapis rectangulaires bordés[34]. Au Létoon, la basilique byzantine comportait un pavement du même type[35]. Rappelons les principaux exemples turcs de Korykos et Meriamlik[36], d'Ephèse[37], de Sardes[38], et ceux d'Elaiousa Sebasté[39], d'Amorium en Phrygie[40], de Kürsünlü[41], de Sagalassos dans les fouilles récentes d'un baptistère du

31. Voir les articles de A. Papagheorghiou et de A.H.S. Megaw en bibliographie à la fin de MICHAELIDES, Opus sectile (cité n. 14), ainsi que d'autres publications de ce dernier auteur. Parmi les nombreux exemples chypriotes, nous prendrons celui du portique est du Gymnase de Salamine, réalisé au ve siècle avec des éléments provenant du sol plus ancien (vers 300) du théâtre : MICHAELIDES, Opus sectile (cité n. 14), p. 70, note 5-7. L'exemple de la Campanopétra (église et petits thermes) constitue un des plus beaux ensembles d'*opus sectile* à petit module : G. ROUX, *Salamine de Chypre, XV, La basilique de la Campanopétra*, Paris 1998. À Amathonte, la basilique de la Colline, de la fin du VIe ou début du VIIe siècle, offre dans la nef centrale un décor en trois bandes est-ouest qui rappelle celui de Xanthos, avec un sanctuaire en dalles de Proconnèse. La dépose et l'étude du support et des plaquettes a apporté quantité d'informations précieuses sur ce type de pavement : A. PRALONG, La basilique de l'Acropole d'Amathonte (Chypre), *RivAC* LXX/1-2, 1994, p. 412-455, fig. 5-7, 10. À Kourion (basilique épiscopale), signalons l'usage en remploi de plaques en champlevé ; sur ce sujet : S. BOYD, The decorative program of the champlevé revetments from the Episcopal Basilica at Kourion in Cyprus, dans *CIAC* XI, Rome 1989, vol. II, fig. 16, p. 1821-1841.

32. En Crète, à Gortyne, église du VIe siècle : cf. la communication de R. FARIOLI à l'occasion du IXe Colloque international sur la mosaïque antique, Rome 2001 (*CMGR* IX, sous presse) ; on signale des exemples à Cos, Samos, la cathédrale de Mytilène à Lesbos et, presqu'en face de Xanthos, à Rhodes.

33. La bibliographie est dispersée pour les exemples de Turquie, pour lesquels il manque une étude d'ensemble. Un corpus des mosaïques de Turquie, qui regroupera les collaborations internationales sur le sujet, est actuellement en cours d'élaboration.

34. Il existait quelques photos anciennes dans le Fonds Delvoye (église de l'Acropole), que m'a aimablement communiquées A.-M. Manière-Lévêque, ainsi que des dessins du *triclinium* de la maison de l'acropole lycienne, de P. Coupel et de M.-G. Froidevaux.

35. H. METZGER, Fouilles du Létoon en 1963, *TAD* 13, 1964, p. 103-106, fig. 1.

36. E. HERZFELD, S. GUYER, *Korykos und Meriamlik, MAMA* II, Manchester 1930.

37. Pour les pavements de la basilique Saint-Jean, H. HÖRMANN, dans *Die Johanneskirche in Ephesos* (Forschungen in Ephesos, IV-3), Vienne 1951, p. 170, pl. XL 5, LXVI, LXXIV ; autre exemple dans une maison, W. JOBST, *Römische Mosaïken aus Ephesos I, Die Hanghaüser des Embolos* (Forschungen in Ephesos, VIII/2), Vienne 1977, fig. 51.

38. Le bel exemple du gymnnase n'a pas fait l'objet d'étude récentes : A. RAMAGE, The Fourteenth Campaign at Sardis (1971), *BASOR*, 1972, p. 9-39, fig. 14-16 ; C. FOSS, *Byzantine and Turkish Sardis*, Harvard University Press 1976, p. 40, fig. 12 ; G.M.A. HANFMANN, Excavations and Restorations in Sardis, *TAD* 20, 1, 1973, fig. 11 et 12, p. 100 et 101.

39. La basilique byzantine est présentée dans E.E. SCHNEIDER, 1997, Excavations and Research at Elaiussa Sebaste, *KST* 20, 1998, p. 385-402 ; *ibidem*, 21. 1999, p. 237-248.

40. C.S. LIGHTFOOT, E.A. IVISON, Amorium Excavations 1994, the Seventh Preliminary Report, *Anat. St.* 45, 1995, p. 105-136.

41. Église d'Hagios Aberkios près de Kurşunlu (Bursa) : M.I. TUNAY, E.G. ERDOGAN, M. TEKIN, H.F. YILMAZ, Recent Excavations in the Church of Hagios Aberkios, Province of Bursa (Turkey), *CArch* 46, 1998, p. 65-72.

VI[e] siècle. Quelques exemples sont attestés à Constantinople[42], parmi lesquels nous citerons ceux de Sainte-Sophie, de la Kalenderhane Camii (partie des V[e]-VI[e] siècles), la basilique du Sérail (Saraçhane Camii). Ce type de pavement s'est simultanément développé en Grèce[43] (fig.11d) et jusqu'en Istrie[44].

Vers le Sud de la Méditerranée, ces pavements en *opus sectile* semblent avoir eu moins de succès ; il en existe en Jordanie[45], en Palestine[46], mais en Afrique du Nord, la diffusion semble beaucoup plus dispersée[47]. En Europe occidentale[48], on a observé à Rome au VI[e] siècle un groupe de pavements de petit module à panneaux[49] (fig. 11e), qui semblent influencés, selon F. Guidobaldi, par les pavements de la Méditerranée orientale plutôt que par une autre série de

42. Cf. GUIDOBALDI et GUIGLIA-GUIDOBALDI, *Pavimenti*. (cité n. 7), n. 658.

43. À Philippes, citons les pavements de l'octogone et du baptistère, des basiliques A, B, Γ ; voir l'article d'ensemble de A. GUIGLIA-GUIDOBALDI, I pavimenti in *opus sectile* di Filippi, Tipologia i ascendenze, dans *CIAC* XI, Rome 1984, p. 153-166. Plus récemment, C. KOUKOULI-CHRYSANTHAKI, C. BAKIRTZIS, *Philippi*, Athènes 2003, avec de bonnes illustrations ; Thèbes de Phthiotide : A. K. NTINA, Phthiotic Thebes, conservation and restoration work, directed by Pavlos Lazaridis, dans *Θωράκιον. Αφιέρωμα στη μνημή του Παύλου Λαζαρίδη,* Athènes 2004, p. 53-62, avec un excellent exemple dans le baptistère ; thermes d'Arachovitika, site récemment publié, M. GEORGOPOULOU-VERRA, A previously unknown Early Christian Complex at Arachovitika (Achaia), dans *Θωράκιον*, *op. cit.*, p. 75-86 ; une très bonne photo du baptistère de Néa Anchialos est donnée dans l'article cité plus haut de A.K. NTINA, *Θωράκιον*, *op. cit.*, n. 55, pl. 20. P. LAZARIDIS, *PraktAE* 1970, p. 40. fig. 2 et pl. 54. En Macédoine, à Thessalonique, outre les pavements de Saint-Démétrius et Sainte-Sophie, des fouilles récentes ont dégagé un certain nombre de pavements en *opus sectile* dans des maisons urbaines, voir la communication de M. Vitti au IX[e] Colloque international sur la mosaïque antique, Rome 2001 (*CMGR* IX, sous presse). À Véria, P. ASSIMAKOPOULOU-ATZAKA, Τα ψηφιδωτά δάπεδα και τα μαρμαροθετήματα στη Βεροία και στην ευρυτέρη περιοχή της, dans *Βεροίας Μελετήματα*, Véria 2003, p. 18-20, fig. 13-14. La région de Corinthe est caractérisée par un style particulier, dit « ad articolazione di quadri » : F. GUIDOBALDI, Pavimenti in *opus sectile* di Corinto e Nikopolis, originalità e area di diffusione, dans *CIAC* X, *Thessalonique 1980,* Rome 1984, p. 167-182.

44. Bargala : B. ALAKSOVA, C. MANGO, Bargala, preliminary report, *DOP* 25, 1971, p. 265-281 ; Stobi : J. WISEMAN, D. MANO ZISSI, Stobi, a City of Ancient Macedonia, *Journal of Field Archaeology*, 1976, p. 269-302, fig. 21, 24-27.

45. Pour le tétraconque d'Umm Qeis Gadara, M. PICCIRILLO, *The Mosaics of Jordan,* Amman 1993, p. 328-329, fig. 691-692, 694 ; à Gerasa, églises Saint-Théodore, Saint-Jean Baptiste : J. W. CROWFOOT, *Early Churches in Palestine*, Londres 1941 ; enfin à Pétra, nef centrale de la cathédrale : Z.T. FIEMA, C. KANELLOPOULOS, T. WALISZEWSKI, R. SCHICK, *The Petra Church*, Amman 2001, en particulier p. 214-217, fig. 50, 67, 79, 81, 96.

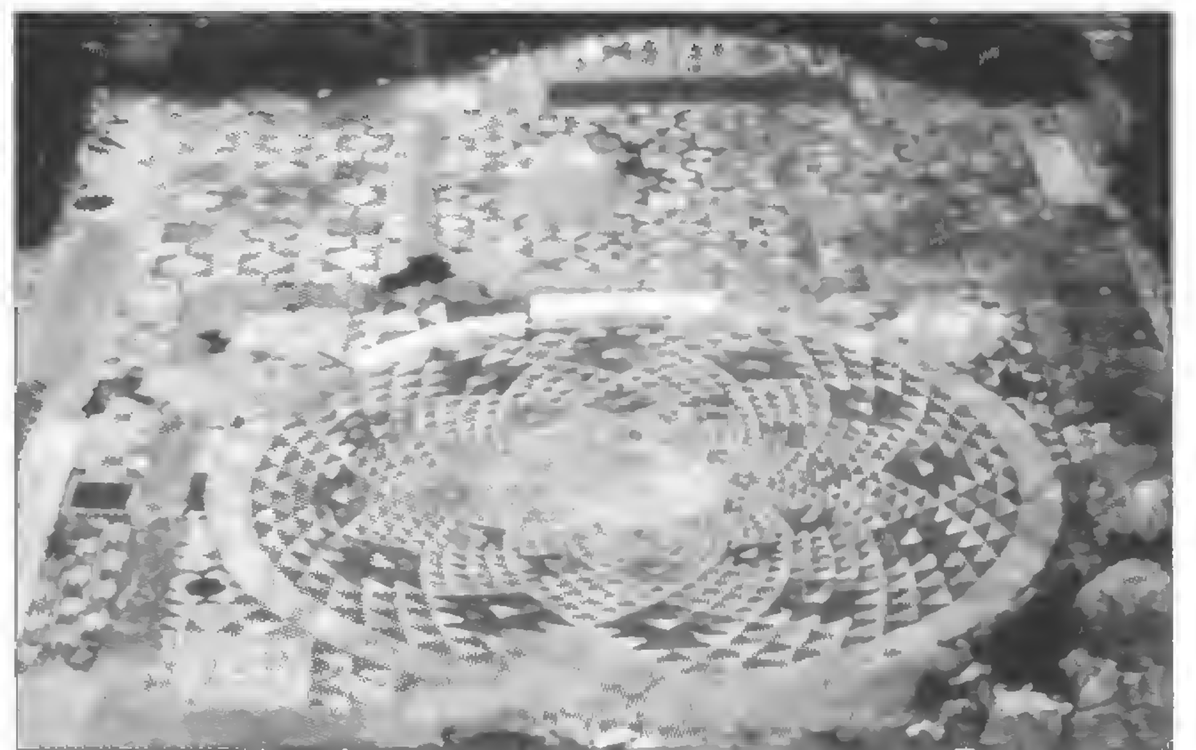
46. Eglise Saint-Jean : D. BALDI, B. BAGATTI, *Saint Jean Baptiste dans le souvenir de sa patrie*, Studium Biblicum Franciscanum - Collectio Minor, n° 27, Jérusalem 1980, p. 79, pl. XII, 2.

47. Pour la Libye (église est de Cyrène, el Atrun, Ptolémaïs), voir J.B. WARD-PERKINS, R.G. GOODCHILD, *Christian Monuments of Cyrenaica*, éd. J. REYNOLDS, Society for Libyan Studies, Monograph 4, 2003 ; en Tunisie, citons l'exemple de la maison à la Cascade d'Utique : M. ENNAIFER, *Utique*, *Corpus des mosaïques de Tunisie*, I, pl. V ; il existe quelques exemples à Thuburbo Majus.

48. Pour cette partie, se reporter à l'ouvrage de base de GUIDOBALDI, GUIGLIA-GUIDOBALDI, *Pavimenti* (cité n. 7), p. 319-327.

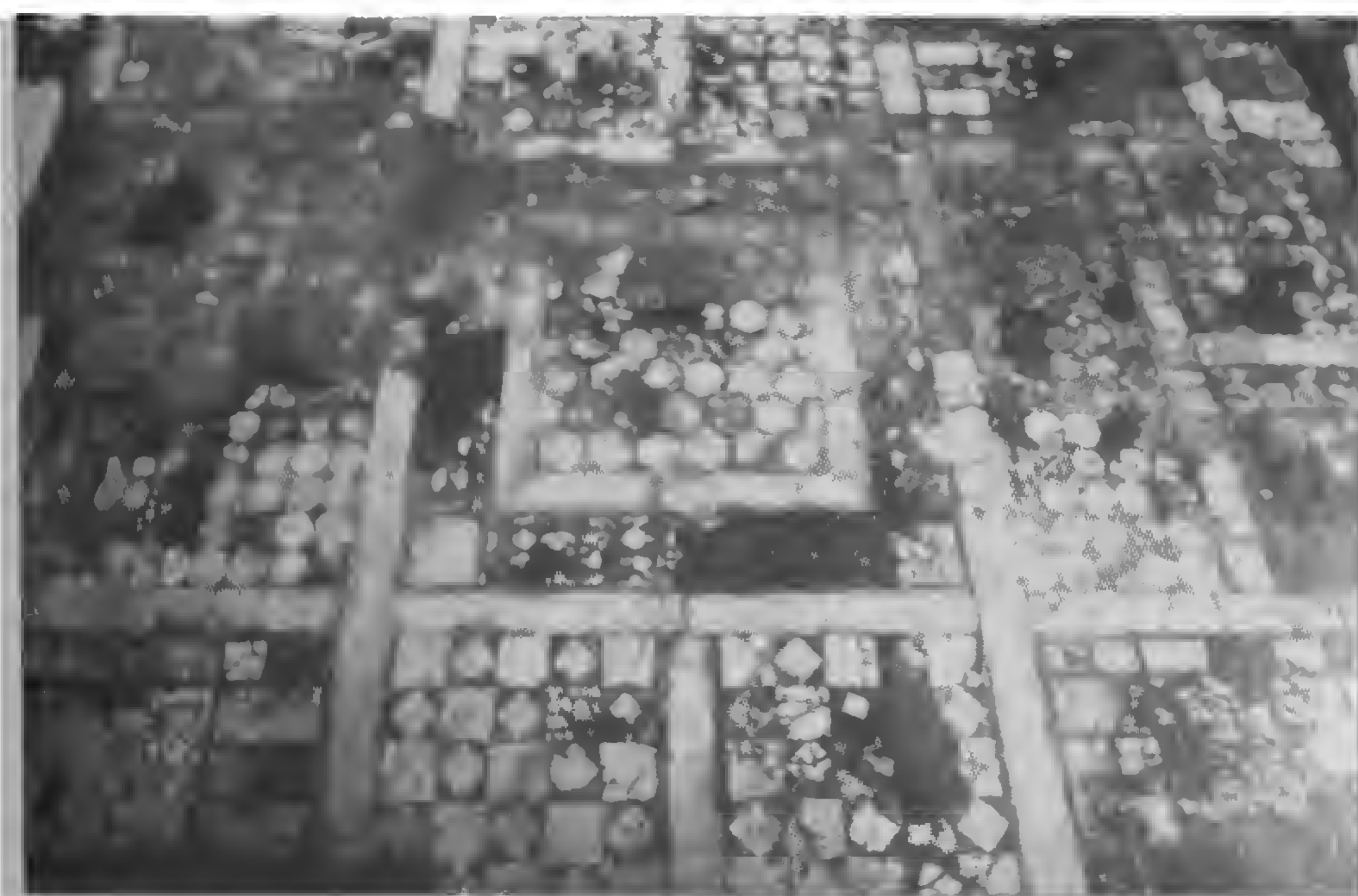
49. *Ibid.* : église des Quatre-Saints-Couronnés, p. 315-319, Sta Maria Antica, p. 280-294 ; pour la basilica Emilia : A. GUIGLIA-GUIDOBALDI, I pavimenti in opus sectile delle tabernae della basilica Emilia : Testimonianze Bizantine a Roma nel VI secolo, dans *III Colloquio Internazionale sul Mosaico Antico, Ravenne 1980* (*CMGR* III), Ravenne 1984, p. 505-513.


a


b


c


d


e


f

Fig. 11 a – Sardes, portique du Gymnase
b – Thermes de la Campanopétra à Salamine
c – Qala'at Sem'an
d – Philippes, octogone
e – Rome, Basilica Emilia
f – Myra, Saint-Nicolas

pavements d'Italie septentrionale des ve-vi^e siècles[50]. En Gaule aussi quelques exemples dispersés[51] sont connus.

La grande période de l'*opus sectile* à petit module à panneaux en Méditerranée orientale est le vi^e siècle, en particulier l'époque justinienne, pendant laquelle ces pavements vont jusqu'à se substituer aux mosaïques. Les exemples se raréfient par la suite.

Opus sectile en compositions à entrelacs[52]

L'exemple du second pavement du baptistère de Xanthos, de l'époque médiobyzantine, nous a amené à étudier les caractéristiques de ce type de sol. U. Peschlow a montré de quelle façon relativement continue s'est élaboré, entre les premiers exemples de ce type au ve et ceux du xie siècle, le style des pavements médiobyzantins. Les premiers exemples, peu nombreux, semblent provenir de la région d'Antioche (v^e- vi^e siècle), très en marge de la mode du petit module. Leur évolution est retracée à travers des exemples de la région de Constantinople. La mode de ce type de pavements prend toute son ampleur à la fin du xe siècle. Elle s'est répandue dans la zone d'influence byzantine orientale, puis à partir du xiie, dans la zone occidentale, en Italie particulièrement et en France.

Les caractéristiques de ces sols sont bien définies à partir du xie siècle :
- goût des compositions centrées en entrelacs, vastes, dessinées par des bandes blanches doublées de bandes à décor linéaire géométrique ;
- grande plaque unie circulaire ou carrée marquant le centre des motifs, en marbre ou pierre généralement de couleur (Porphyre, Serpentine, Thessalie ou autre), parfois appelée « tondo » ;
- remplissage des zones résiduelles par des compositions géométriques de très petit module, les éléments atteignant la taille de tesselles ou d'éclats (d'où l'appellation « mosaïques de marbre » parfois utilisée), avec jeu de contraste entre les parties unies et les parties très finement morcelées (damiers de tesselles ou d'éclats, incrustations gravées ou ajourées) ;
- utilisation presqu'exclusive de marbres de remploi.

À Constantinople, haut lieu de ces *opus sectile* à l'époque médiévale, on citera les exemples de l'Hebdomon[53], Saint-Jean Stoudios, Kalenderhane Camii (église du xiie siècle)[54], le monastère du Pantocrator, le secteur du palais du Boukoléon. Ailleurs

50. Milan, S. Giovanni dei Fonti, Grado, Riva S. Vitale : GUIDOBALDI, GUIGLIA-GUIDOBALDI, *Pavimenti* (cité n. 7), p. 321-327.

51. Voir les exemples de Fondettes près de Tours (M. BLANCHARD-LEMÉE, Lyonnaise, II,4, *Recueil Général des Mosaïques de la Gaule*, n° 664, pl. XXVIII-XXIX), de la Verrerie à Arles et de Poitiers.

52. Cette dénomination nous semble actuellement la meilleure pour caractériser ces sols en *opus sectile* ; H. KIER, *Der Mittelalterliche Schmuckfussboden unter besonderer Berücksichtigung des Rheinlands*, Düsseldorf 1970 ; PESCHLOW, Opus sectile (cité n. 25), p. 435-447 ; SODINI, Le goût du marbre (cité n. 3), p. 177-201 ; S. EYICE, Two Mosaic Pavements from Bithynia, *DOP* 17, 1963, p. 373-383.

53. M R. DEMANGEL, *Contribution à la topographie de l'Hebdomon*, Paris 1945.

54. C.L. STRICKER, Y. DOGAN KUBAN, *Kalenderhane in Istanbul. The Buildings, their History, Architecture and Decoration. Final Reports on the Archaeological Exploration and Restoration at Kalenderhane Camii 1966-1978*, Mayence 1997.

en Turquie, outre l'exemple déjà évoqué de l'église Saint-Nicolas de Demre à Myra (fig. 11f), Iznik et Bursa[55] constituent d'excellents exemples.

En Grèce, citons la Kosmosotira de Pherai (Macédoine orientale), le mont Athos, Hosios Loukas[56] et la Néa Moni de Chios.

En Italie, la répartition de ce type de pavements se fera de façon inégale dès le début du XI[e] siècle. Les régions les plus riches sont la Sicile[57], l'Italie du sud[58] et l'Italie du Nord[59]. Un style tout particulier se crée autour de Venise[60], au XII[e] et au début du XIII[e] siècle. Enfin en Italie centrale, la production des Cosma[61], le style cosmatesque, à la fois inspiré de cet art et des pavements de petit module à panneaux italiens, naîtra au XII[e] siècle. Cette appellation est parfois utilisée abusivement pour définir l'ensemble de ce type de pavements médiévaux.

En France, l'exemple le plus connu est celui de l'abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire (XI[e]-XII[e] siècles). Cette mode s'est répandue partout, jusqu'à Kiev dans la basilique Sainte-Sophie, et perdurera sous une forme nouvelle à travers les pavements en marbre de la Renaissance.

À l'époque protobyzantine à Xanthos, on remarque, tant dans les sols que pour les placages muraux, l'alternance du marbre et de l'ardoise, permettant de faire jouer les contrastes. À l'époque médiobyzantine, on retiendra que si les artisans ont respecté les restes du dallage antérieur, ils l'ont délibérément complété par un *opus sectile* bien caractéristique de leur époque (Myra), sans hésiter à imiter ce nouveau type de décor dans le modeste monastère de Xanthos. On trouve dans ces trois pavements d'époques différentes à la fois le respect des tendances régionales et la présence éventuelle de particularités originales.

Ainsi nous pouvons constater à Xanthos une particularité qui se retrouve souvent dans l'architecture byzantine : le contraste important entre la qualité moyenne des techniques de construction du gros œuvre et la qualité exceptionnelle du décor mural et du décor des sols, autant dans le soin apporté à la recherche des motifs et des compositions que dans le choix des matériaux à la fois précieux et décoratifs.

55. Iznik-Nicée (Sainte-Sophie) : A. M SCHNEIDER, *Die römischen und byzantinischen Denkmäler von Iznik-Nicaea*, Berlin 1943, p. 15-16 ; Iznik et Bursa : EYICE, Two Mosaic Pavements (cité n. 52), fig. 3-4.

56. R.W. SCHULTZ, S.H. BARNSLEY, *The Monastery of Saint Luke in Phocis*, Londres 1901, pl. XXVII, XXX-XXXII.

57. Martorana à Palerme au XII[e] siècle, chapelle Palatine à Monréale.

58. Sur des pavements médiévaux plusieurs communications ont été faites au IX[e] Colloque international sur la mosaïque antique, Rome 2001 (*CMGR* IX, sous presse) : sur Bari par R. CARRINO, sur Capoue par L. SPECIALE ; citons aussi les exemples de Reggio di Calabria et de Montecassino.

59. À S. Agata dei Goti, à S. Angelo in Formis, dans la cathédrale de Salerne, à S. Vicenzo al Volturno. Pour une étroite combinaison de mosaïque et d'*opus sectile*, citons Pomposa (H. STERN, Le pavement de la basilique de Pomposa (Italie), *CArch* 18, 1968, p. 157-169) et St-Victor de Ravenne.

60. Un courant un peu à part mêlant aussi mosaïques et *opus sectile* s'est développé autour de Venise, Murano et Torcello : X. BARRAL I ALTET, *Les mosaïques de pavement médiévales de Venise, Murano, Torcello,* Paris 1985.

61. D.F. GLASS, *Studies on Cosmatesque Pavements*, BAR IS 82, Oxford 1980. L'auteur remet en question l'origine de ce style, jusqu'alors recherchée à Byzance à travers le pavement de Montecassino (texte de Léon d'Ostie, XII[e]) ; elle étaie par des exemples italiens la thèse d'une élaboration progressive depuis le VI[e] siècle, plutôt qu'une brutale importation, même si ce type de pavement n'eut pas en Italie à l'époque protobyzantine la vogue qu'il connut en Orient.

L'*EKPHRASIS* D'UN BAPTISTÈRE BYZANTIN[1]

par Bernard FLUSIN

Summary: The *ekphrasis* of a baptistery from the *Progymnasmata* by an anonymous Byzantine rhetorician in *Marc. gr.* 444 is here reedited and provided with a translation. The author, clearly influenced by Basilakes, belongs between the 12th and the mid-14th century. The non-identified baptistery, a separate building, was provided with an elaborate cycle of paintings either contemporary with or slightly earlier than the *ekphrasis*.

Parmi les exercices préparatoires auxquels doit se soumettre tout jeune Byzantin s'initiant à la rhétorique, il en est un qui intéresse plus spécialement l'archéologue ou l'historien de l'art : l'*ekphrasis*, surtout quand elle est consacrée à des monument disparus. Le tome premier des *Rhetores graeci* de Ch. Walz en contient plusieurs et nous voudrions attirer ici l'attention sur l'une d'entre elles. Il s'agit de la description d'un baptistère, qui fait l'objet du douzième *progymnasma* de la série que Walz publie sous le titre : 'Ανωνύμου προγυμνάσματα[2]. Signalée par H. Hunger[3], elle ne paraît pas avoir suscité l'intérêt qu'elle mérite et nous aimerions, en hommage amical, soumettre à Jean-Pierre Sodini les petites énigmes que posent ce texte et le gracieux monument qu'il décrit.

Les *progymnasmata* dont il est question sont édités par Walz d'après un témoin unique : le *Marcianus graecus* 444[4]. D'après E. Mioni[5], ce manuscrit, légué à Venise par le cardinal Bessarion[6], est un recueil factice de dix fascicules réunis au XVe siècle

1. En tête de cet article, je souhaite remercier particulièrement V. Déroche et C. Jolivet, qui m'ont fait profiter de nombreuses remarques. Il n'était pas de ma compétence de proposer un commentaire iconographique du texte que j'édite, mais le dossier que C. Jolivet m'a généreusement communiqué m'a aidé à préciser certaines de mes conclusions.

2. Ch. WALZ, *Rhetores graeci*, t. I, Stuttgart 1832 (réimpression 1968), p. 597-648.

3. H. HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, Bd. 1 (Handbuch der Altertumswissenschaft, Abt. 2 : Byzantinisches Handbuch, t. 5), Munich 1978, p. 103.

4. Le Professeur A. Rigo a bien voulu examiner sur place le manuscrit et nous l'en remercions tout particulièrement. Nous avons disposé d'autre part du microfilm conservé à la Section grecque de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes.

5. E. MIONI, *Bibliothecae divi Marci Venetiarum codices graeci manuscripti*, t. II, *Thesaurus antiquus. Codices 300-625*, Rome 1985, p. 215-218.

6. L'*ex libris* de Bessarion, en haut du fol. 1, montre que dès le XVe s. le manuscrit avait le contenu que nous lui connaissons : locus 84, diversa rhetorica et gnomica et Pindarus, libr. B(essarionis) car. Tusculani.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p; 163-181.

en un même volume. Le deuxième de ces fascicules (fol. 9-24) est tout entier consacré aux *progymnasmata* dont il est ici question. Il est formé de deux quaternions de papier. La dimension de la page est de 220 x 135 mm. Le texte est écrit sur deux colonnes de 38 lignes chacune, chaque colonne occupant une surface de 150 x 36 mm. L'écriture est soignée. Les titres, rubriqués, sont écrits dans l'espace laissé vacant en tête de chaque exercice. Dans certains cas, ils s'intègrent mal à la mise en page, mais il nous a semblé qu'ils étaient de la même main que le texte principal. Mioni, aux folios 11-14 et 18-23 a relevé la présence d'un filigrane : la lettre R, sommée d'une croix, qu'il identifie avec le numéro 5525 du répertoire de Mošin, daté de 1358[7]. Notre manuscrit aurait donc été copié au milieu du XIV[e] siècle.

La date du manuscrit fournit un *terminus ante quem* pour celle du texte qu'on y trouve, et nous ajouterons que le *Marcianus*, même si le texte qu'il porte est très correct, est plutôt une simple copie qu'un manuscrit autographe ou revu par l'auteur. D'autre part, le fait que l'exercice numéro X soit une *sunkrisis* (parallèle) entre Grégoire le Théologien et Basile le Grand implique que nous soyons, au plus tôt, au V[e] siècle. Pour tenter de préciser la date, nous proposerons quelques observations.

L'exercice numéro VII, le « lieu commun », a pour thème le voleur sacrilège[8] et le traitement par notre auteur anonyme fournit une première indication. Il décrit en effet certaines pratiques inspirées par la piété dans les termes suivants : « Pour nous, juges, nous avons reçu comme part d'héritage la tradition ancienne d'honorer tout d'abord la divinité et de lui rendre un culte, et de faire paraître mille témoignages de cet état d'esprit, en particulier d'orner et de couronner avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des perles les divines images (θείας εἰκόνας) et de gratifier ce qui est réellement précieux de ce qui, parmi nous, paraît précieux... Et c'est pourquoi celui qui ferait le tour de nos temples pourrait voir qu'ils sont embellis de matières précieuses de cette sorte[9]. » Plus loin, imaginant que des membres de la famille du coupable pourraient tenter d'éveiller la pitié, il exhorte ainsi les juges (fictifs) auxquels il s'adresse : « Si ces gens viennent à vous entourer et tendent leurs mains pour vous supplier, rappelez-vous quelles mains cet individu a dépouillées, hélas, de ses mains sacrilèges ! S'ils arrachent les cheveux de leur tête, n'allez pas

7. V. A. MOŠIN, *Filigranes des XIII[e] et XIV[e] s.*, Zagreb 1957, t. II, T. 620. Le Professeur Rigo confirme la présence du filigrane relevé par Mioni et nous en signale un autre (arbalète) à dater sans doute des années 1370. Une correspondance exacte avec les filigranes relevés par Mošin lui paraît cependant difficile à établir.

8. Κοινὸς τόπος, κατὰ ἱεροσύλου (WALZ, I, p. 611). Le rhéteur et sophiste Nicolas propose déjà ce sujet précisément pour cet exercice (*Nicolaus Sophista*, *Progymnasmata*, éd. J. FELTEN, [Rhetores Graeci 11], Leipzig 1913, p. 38 et 39).

9. Ἡμεῖς, ὦ ἄνδρες, ἄνωθεν, ὥσπερ τινὰ κλῆρον πρῶτον διεδεξάμεθα, τὸ θεῖον τιμᾶν μὲν καὶ σέβεσθαι· τῆς δὲ τοιαύτης ἐννοίας τεκμήρια καὶ ἄλλα μὲν πλεῖστα ἀναδείκνυσθαι, μετὰ δέ γε τῶν ἄλλων καὶ τῷ χρυσῷ καὶ ἀργύρῳ, λίθοις τε τῶν τιμίων καὶ μαργάροις τὰς θείας εἰκόνας κατακοσμεῖν τε καὶ περιστέφειν, καὶ τοῖς παρ' ἡμῖν δοκοῦσι τιμίοις τὰ ὄντως τίμια δεξιοῦσθαι... διὰ τοῦτο καὶ περιιὼν ἴδοι τις τοὺς ἡμετέρους νεὼς ταῖς τοιαύταις τιμίαις ὕλαις κεκαλλωπισμένους (WALZ, I, p. 615).

oublier l'ornement qu'il a enlevé aux divines images[10] ! » Par souci du beau langage, notre anonyme évite ici d'employer des termes trop techniquement chrétiens, mais la réalité qu'il a en vue est bien claire : des églises avec des icônes ornées d'or, d'argent, de pierreries et de perles. Le terme de *theiai eikones* est du reste repris dans l'*ekphrasis* que nous éditons pour désigner les « divines images des saints », représentées cette fois sur des mosaïques[11]. Notre texte, qui mentionne sans insistance particulière des icônes dans les églises, doit être nettement postérieur à la deuxième crise iconoclaste et au rétablissement de l'Orthodoxie. Son vocabulaire conduirait du reste lui aussi à le dater de l'époque médiévale[12].

Pour aller plus loin, il faut recourir à des arguments d'ordre littéraire. Le premier point à signaler est que les *progymnasmata* de l'Anonyme font une large place au christianisme : c'est le cas bien sûr pour l'*ekphrasis* du baptistère, et nous venons de le voir aussi pour le septième exercice (*koinos topos*), mais nous pourrions invoquer déjà le cinquième (*anaskeuè*) où l'auteur s'en prend au paganisme des poètes[13], et surtout les huitième (éloge de l'humilité) et neuvième (critique de l'orgueil), avec de nombreuses références scripturaires[14], ou encore le dixième[15] (parallèle entre Grégoire le Théologien et Basile le Grand) et le treizième (thèse : faut-il faire usage de l'agriculture ?), où l'exemple d'Adam est invoqué[16]. Or l'éditrice des *progymnasmata* de Basilakès porte au crédit de cet auteur le fait d'avoir introduit des thèmes chrétiens dans les collections d'exercices rhétoriques[17]. H. Hunger, qu'elle invoque à ce propos, nous paraît plus nuancé[18] mais il reste que, dans les collections médio-byzantines conservées et identifiées, c'est bien celle de Basilakès qui la première s'ouvre au christianisme.

10. Εἰ δὲ καὶ περισταῖεν οὗτοι καὶ χεῖρας πρὸς ἱκεσίαν ἀνάσχοιεν, ἃς αὐτὸς χεῖρας βεβήλοις χερσὶ φεῦ ἀπεγύμνωσεν ἐνθυμήθητε· ἂν δὲ καὶ τὰς τῆς κεφαλῆς τρίχας ἐκτίλλωσι, μὴ τοῦ παρ' αὐτοῦ περιαιρεθέντος κόσμου τῶν θείων εἰκόνων ὑμεῖς ἐπιλάθησθε (WALZ, I, p. 618).

11. Voir plus bas, ligne 48.

12. Par exemple, une recherche sur le mot ἀποδραπετεύειν (cf. l. 123-124) dans le TLG de l'Université de Californie donne la répartition suivante : cinq attestations en-dehors de notre texte dont quatre chez Nicéphore Basilakès (à l'actif, intransitif) et une chez Théodore Métochite (actif, transitif).

13. Οἳ γὰρ ἐν τοῖς μεγίστοις τῷ τοῦ ψεύδους πατρὶ προσεῖχον, καὶ περὶ τὸ σέβας ψευδόμενοι οὐκ ἐφρόντιζον (WALZ, I, p. 609).

14. WALZ, I, p. 618-625 (éloge de l'humilité) ; p. 625-630 (dénigrement de l'orgueil). Pour les références scripturaires, voir par ex. p. 626-627, avec mention du serpent dans le paradis terrestre, puis de l'Incarnation.

15. WALZ, I, p. 630-636.

16. WALZ, I, p. 644-648.

17. « L'introduzione di soggetti cristiani in un corpus progimnastico costituisce una – in seguito ben fortunata – innovazione del Basilace », A. PIGNANI, *Niceforo Basilace. Progimnasmi e monodie*. Testo critico, introduzione, traduzione, Byzantina et Neo-Hellenica Neapolitana X, Naples 1983, p. 43.

18. « In the case of ethopoeia, Christian or contemporary topics were exceptions. Yet, of the approximatively two dozen character-drawings of Nicephorus Basilaces (twelfth century) in Walz's collection, about twelve are concerned with subjects taken from the Old and the New Testaments, one dealing even with a "modern" topic », (H. HUNGER, On the Imitation (Mimesis) of Antiquity, *DOP* 23-24, 1969-1970, p. 21).

La présence de sujets chrétiens n'est du reste pas le seul point de rapprochement entre Basilakès et l'Anonyme. Relevons un détail : comme réfutation (*anaskeuè*) et comme confirmation (*kataskeuè*), notre auteur choisit de traiter de « ce qu'on dit du platane », et dont il montre successivement la fausseté (exercice V) et la vérité (exercice VI)[19]. Dans les deux cas, l'origine qu'il attribue à cet arbre est intéressante : le platane naîtrait de la métamorphose de la sœur des Aloades, Ôtos et Éphialte. On sait en effet qu'après que les deux géants avaient tenté d'escalader l'Olympe, alors qu'ils avaient été foudroyés par Zeus, leur sœur, en deuil, avait obtenu du dieu d'être transformée en arbre. Un *progymnasma* conservé dans deux collections différentes[20] reprend cette légende. La sœur des Aloades y est appelée Élatè, et se trouve transformée bien sûr en sapin, illustrant ainsi une expression de l'*Odyssée* : parmi les arbres couvrant l'île de Calypsô se trouve « le sapin haut comme le ciel », ἐλάτη τ᾽ ἦν οὐρανομήκης[21]. Pour Nicéphore Basilakès, la sœur des Aloades s'appelle Platanos, et c'est en platane qu'elle se transforme[22]. Cette forme assez rare de la légende[23] est à peu près celle que nous retrouvons dans l'Anonyme[24], avec cette différence que *platanos* y est explicitement[25] un nom commun. Autre rapprochement : la narration qu'on lit chez l'Anonyme (exercice II, « Narration : Polydore ») a le même thème qu'une narration de Basilakès[26]. Dans le tableau qui suit, nous mettons en parallèle la première partie des deux textes (envoi de Polydore par Priam chez Polymestor), en soulignant les mots significatifs qu'ils ont en commun :

19. WALZ, I, p. 609-612 ; p. 612-614.

20. LIBANIUS, *Progymnasmata*, 3. 38, éd. R. FOERSTER, *Libanii opera*, t. 8, Leipzig 1915, p. 56-57 ; cf. SEVERUS SOPHISTA, éd. WALZ, I, p. 539.

21. *Odyssée*, 5, 239.

22. Voir Nicéphore Basilakès, *narratio* 6 (*progymnasma* 13) : éd. A. PIGNANI, *Niceforo Basilace* (cité n. 17), p. 86. La narration suivante est également consacrée aux Aloades. L'éditrice signale la relation entre la *narratio* 6 de Basilakès et les narrations similaires de Libanios et de Sévère (« Il progymnasma 13, ad esempio, si direbbe la ripresa metafrastica dell'analoga esercitazione sulla storia di Platano libaniana o severiana », avec réf. à FÖRSTER, p. 57 ; WALZ, I, p. 539 ; JACOBS, p. 60). Mais elle n'explique pas qu'au sapin de Libanios et de Sévère ait succédé le platane de Basilakès (PIGNANI, *op. cit.*, p. 40-41).

23. On trouve la mention de la métamorphose d'Élatè dans H. CANCIK et H. SCHNEIDER, *Der neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, t. III, Stuttgart 1997, col. 960, *s. v.* Elate ; mais l'article Platane, *ibid.*, t. IX, Stuttgart 2000, col. 1094, ne contient aucun renvoi aux Aloades ni à leur sœur.

24. WALZ, I, p. 609-614.

25. C'est cette volonté de distinguer entre un nom commun et un nom propre, nous semble-t-il, qui explique la précision un peu curieuse qu'on trouve dans le titre : Ἀνασκευή, ὅτι οὐκ ἀληθῆ τὰ κατὰ τὴν πλάτανον τὸ φυτόν (WALZ, I, p. 609).

26. WALZ, I, p. 441, narr. 15 ; éd. PIGNANI, p. 91-93.

Nicéphore Basilakès, progymn. 17 (éd. Pignani, p. 91-92)	***Rhéteur anonyme*** (Walz, I, p. 600-601)
[...] Πρίαμος... προμηθεῖται τῆς πόλεως σωτηρίαν, παιδὸς καὶ χρυσοῦ φυλακὴν καὶ φιλίαν Θρᾳκὸς πρὸς τὴν τύχην ὥσπερ ἀντισοφίζεται. ὁρᾷ τὸν τῶν παίδων χορὸν καὶ τῶν μὲν τὴν ἀκμὴν τοῖς Ἕλλησιν ἀνθιστᾷ... Πολύδωρον δὲ τῆς ἡλικίας ἀπόμαχον ἀποσπᾷ μὲν τοῦ πολέμου, ἐγχειρίζει δὲ Πολυμήστορι καὶ πρὸς τὴν ἐπιοῦσαν τύχην παῖδα καὶ χρυσὸν ταμιεύεται, ἵν' ἐσύστερον καὶ Ἴλιος ἔχῃ τὸν ἀνορθώσοντα καὶ τὸ λοιπὸν τοῦ γένους τὸν ζωπυρήσοντα. Δέχεται τὸν παῖδα ὁ Θρᾷξ, ὑποδέχεται τὸν χρυσὸν καί, τὸ τῆς μάχης ἀστάθμητον ὑφορώμενος, ἐπέχει τέως τῆς γνώμης τὸ βάρβαρον, ὑποκρύπτεται τὸ φιλόχρυσον, σχηματίζεται τὸ φιλόφιλον.	[...] Πρίαμος πράττει τι σοφὸν καὶ τῆς ἡλικίας τῆς ἑαυτοῦ ἄξιον, καὶ τὴν τύχην ὡς ἐδόκει ἀντισοφίζεται· τοὺς μὲν γὰρ ἄλλους αὐτοῦ παῖδας τῷ πολέμῳ ἐκδίδωσιν... ἕνα δ 'αὐτῶν ἁπαλὸν πάνυ καὶ πολεμικῶν ἔργων δι' ἡλικίαν ἄγευστον ἐπιτυγχάνοντα πρὸς τὸν Θρᾳκῶν τότ' ἄρχοντα Πολυμήστορα πέμπει, καὶ πολλοῦ φίλον ἐκείνῳ δοκοῦντα· μετ' ἐκείνου δὲ καὶ χρυσὸν ἱκανὸν ἐκπέμπει, ζώπυρόν τε, τοῦ γε νῦν καὶ τῆς Τροίας καὶ τῶν πραγμάτων πάλιν ἀνόρθωσιν. Ὁ δὲ βάρβαρος δέχεται τὸν Πολύδωρον καὶ τὸν χρυσὸν ἐπιδέχεται, καὶ ἀδίκους εὐθὺς ὀφθαλμοὺς ἐπιβάλλει τοῖς χρήμασι, καὶ θάνατον μὲν παραχρῆμα τοῦ μειρακίου καταψηφίζεται· ἀλλὰ τὸ τοῦ πολέμου τὸ ἄδηλον ὑφορώμενος τέως ἐπέχει τὴν χεῖρα ὁ Φρὺξ καὶ συντηρεῖ δῆθεν τὸν παῖδα, καὶ τὸν φιλοῦντα πρὸς αὐτὸν ὑποκρίνεται·

Comme on le voit, les deux *progymnasmata* présentent, à la fois dans l'économie du récit et dans le choix des expressions, des ressemblances qui ne s'expliquent pas seulement par une communauté de thème. D'une façon générale, la narration de l'Anonyme – qui commence par exemple avec un rappel des motifs de la guerre de Troie – est plus détaillée et plus lourde que celle de Basilakès, dont elle apparaît comme un développement. Au total, il est raisonnable de supposer qu'existe entre les exercices de Basilakès et les *progymnasmata* anonymes une relation directe et la probabilité nous paraît être que l'Anonyme a connaissance de l'œuvre de Basilakès, dont il s'inspire. Nous proposerons donc de voir dans ces *progymnasmata* anonymes une œuvre médiévale antérieure à 1360 et probablement postérieure au milieu du XIIe siècle[27].

La date que nous proposons d'assigner à ce texte ne donne qu'une indication imprécise sur celle du baptistère[28], dont nous supposerons ici qu'il est un monument

27. Rappelons que Basilakès naît vers 1115 et meurt vers 1180, voir A. GARZYA, Un lettré du milieu du XIIe siècle : Nicéphore Basilakès, *RESEE* 8, 1970, p. 611-621 ; ID., Fin quando visse Niceforo Basilace ?, *BZ* 64, 1971, p. 301-302 (repris dans A. GARZYA, *Storia e interpretazione di testi bizantini*, Londres 1974, n°s VIII et IX).

28. Il ne fait pas de doute que l'anonyme décrit ici un baptistère, et non une simple phiale. On sait à quel point, du fait en particulier des cérémonies de la bénédiction des eaux au 6 janvier, la phiale, devant l'église, peut prendre des aspects qui sont ceux du baptistère : voir G. MILLET, Recherches au

bien réel. Rien n'oblige en effet l'auteur d'une *ekphrasis* à décrire un monument contemporain. L'exemple de Georges Pachymère[29], qui choisit comme thème pour son *progymnasma* « l'Augoustéon », c'est-à-dire en fait la statue de Justinien qui se dresse sur la place de ce nom, peut servir d'exemple : plus de sept cents ans séparent le monument de sa description. On remarquera cependant que Pachymère décrit l'état actuel de la statue. On peut donc supposer que l'Anonyme décrit un monument qu'il a sous les yeux ainsi que ses élèves et les lecteurs pour lesquels il écrit. Mais ce baptistère, ou certaines de ses parties, peut être ancien et bien antérieur au texte composé. Rien n'indique explicitement, dans l'*ekphrasis* que nous examinons, que le monument soit récent ou ancien ; rien n'indique non plus, même si l'auteur insiste sur l'unité de ce qu'il décrit, que toutes ses composantes soient d'une même époque. Comme aucune identification ne s'impose, il convient d'être prudent et d'envisager la possibilité que les divers éléments signalés par l'Anonyme remontent à des époques différentes.

Pour l'essentiel, le baptistère en question est un bâtiment séparé, situé au centre de la cour du monastère, sans doute à l'ouest de l'église, si l'on comprend que le nouveau baptisé, quand il ressort par la porte orientale du baptistère, va se rendre à l'église où il jouira « d'une illumination plus grande et plus pure[30] ». Les expressions qu'emploie l'Anonyme, plutôt qu'un atrium quadrangulaire, évoquent un espace circulaire[31], bordé de plusieurs bâtiments. Le baptistère est carré, avec quatre portiques et deux portes, l'une dans le portique est, l'autre à l'ouest. À l'intérieur, la *kolumbèthra* est une vasque de marbre soutenue par une colonnette. Elle est entourée d'un muret sur lequel se dressent les colonnettes qui soutiennent une coupole qui est peut-être simplement celle d'un ciborium[32]. L'espace intérieur est donc divisé : d'abord, ce que l'Anonyme appelle un *pronaos* ; puis, derrière le muret (circulaire ?) et les colonnes, sous la coupole, la « chambre » (*thalamos*) où se trouve la vasque.

Le fait que le baptistère décrit par l'Anonyme soit séparé plaide en faveur d'une datation haute. On sait en effet qu'à l'époque médiobyzantine, l'habitude semble s'être établie de baptiser dans des cuves baptismales mobiles[33]. La construction de

Mont Athos (phiale et simandre de Lavra), *BCH* 29, 1905, p. 109-123. Mais le terme même de *kolumbèthra* (l. 2 ; 8; 66) est caractéristique du baptistère (voir MILLET, *op. cit.*, p. 115-116); voir aussi l. 33 (βαπτιζόμενος), 57-61.

29. WALZ, I, p. 578-583.

30. Voir l. 61-62. L'expression fait allusion à la communion que le nouveau baptisé reçoit tout de suite après le baptême.

31. Voir l. 14 (un axe parfaitement central) ; l. 17-18 (la bosse d'un bouclier).

32. On peut hésiter. Le terme employé, *orophè* (l. 72, 77), est identique à celui qui désigne le « plafond » du pronaos (cf. l. 86). D'autre part, l'espace délimité autour de la vasque par le muret doit être assez considérable pour former ce que l'auteur appelle une « chambre » (*thalamos*). Mais rien n'est dit de la façon dont cette coupole rejoindrait le reste du toit, et les colonnettes disposées sur un muret, qui supportent cette coupole, rendent plus vraisemblable l'existence d'un baldaquin.

33. Voir par ex. J. LAFONTAINE-DOSOGNE, La tradition byzantine des baptistères et de leur décor, et les fonts de Saint-Barthélémy à Liège, *CArch* 37, 1989, p. 49-50 : « À la période mésobyzantine, les baptêmes se faisaient vraisemblablement dans les églises paroissiales à l'aide de bassins mobiles ».

baptistères séparés n'est pas attestée[34]. À l'époque protobyzantine, elle est au contraire habituelle. Ils peuvent être diversement situés par rapport à l'église à laquelle ils se rattachent. Il n'est pas rare qu'ils soient à l'ouest[35]. Le complexe de Poreč ou la basilique d'Argala à Lesbos peuvent fournir un parallèle pour la situation d'un baptistère dans l'axe de l'église[36]. Pour les portiques entourant le bâtiment, nous renverrons au baptistère de l'église Saint-Serge de Gaza tel que le décrit Chorikios[37]. Le fait que, dans le cas qui nous occupe, la *kolumbèthra* ne soit pas un bassin dans lequel on descend, comme à époque ancienne, mais une simple vasque de marbre posée sur une colonnette, ne s'oppose pas à une datation haute : le baptistère des Chalkoprateia, si les identifications sont correctes, avait une vasque posée sur un pilier[38] ; on peut aussi penser qu'un baptistère ancien a été adapté aux usages médiévaux, c'est-à-dire à des baptêmes qui, sauf exception, sont des baptêmes d'enfants.

Les arguments en faveur d'une datation haute pour la structure du baptistère sont forts. Quelques indices peuvent laisser cependant hésitants, comme par exemple la sensation de fraîcheur qui se dégage de l'*ekphrasis*, et qui se concilierait mieux avec une œuvre d'art récente ; ou encore, l'aspect léger et gracieux du bâtiment, alors que les baptistères protobyzantins nous paraissent dans l'ensemble plus massifs. Ce n'est ici qu'une impression de lecture. Mais nous voudrions signaler aussi un texte qui pourrait laisser penser que la construction de baptistères séparés, dans la Constantinople médiévale, n'avait pas été entièrement interrompue. Il s'agit du témoignage de Clavijo, qui, après avoir visité Constantinople en 1402, décrit en ces termes la cour de Saint-Georges des Manganes : « Devant la porte, il y a une grande cour, dans laquelle il y a plusieurs maisons et plusieurs jardins. Le bâtiment principal, celui de l'église, se trouve derrière ces jardins. À l'extérieur, devant la porte de l'église se trouve une grande fontaine pour le baptême (*una pila de baptizar*), d'un très bel ouvrage, et qui est surmontée d'une coupole portée par huit piliers de marbre blanc, sculptés et ornés de figures[39] ». Les fouilles effectuées pendant le mandat français indiquent où se trouvait ce baptistère supposé[40], nécessairement médiéval

34. *Ibid.*, p. 50.

35. Voir S. Ristow, *Frühchristliche Baptisterien*, JAC. Ergänzungsband 27, Münster 1998, p. 16.

36. Voir par ex., pour Poreč, R. Krautheimer, *Early Christian and Byzantine Architecture*, Harmondsworth 1975², fig. 242 ; pour la basilique d'Argala, A. Khatchatrian, *Les baptistères paléochrétiens*, Paris 1962, p. 102 et fig. 156. Je remercie C. Jolivet et J.-M. Spieser de m'avoir signalé ces exemples.

37. Choricios, *Laudatio Marciani* I, éd. R. Foerster et E. Richtsteig, *Choricii Gazaei opera*, Leipzig 1929, p. 9 : ἀπὸ γὰρ τῆς στοᾶς, ἣν εὐμήκη προσεῖπον, πρὸς βορέαν ἄνεμον μάλιστα περίστυλος ἵδρυται χῶρος πρὸς μυσταγωγίαν ἐξαίρετος (« Or, depuis le portique dont j'ai dit qu'il était d'une bonne longueur, se dresse du côté de Borée un édifice à péristyle réservé à l'initiation aux mystères », traduction F. M. Abel, Gaza au VIe siècle d'après le rhéteur Chorikios, *Revue biblique* 40, 1931, p. 14). Je remercie D. Renaut d'avoir attiré mon attention sur ce texte.

38. Voir Th. Mathews, *The Early Churches of Constantinople. Architecture and Liturgy*, Pennsylvania State Univ. Press, 1977², p. 30.

39. Cf. G. Le Strange, *Clavijo. Embassy to Tamerlane 1403-1406*, Londres 1928, p. 77.

40. Voir. R. Demangel et E. Mamboury, *Le quartier des Manganes*, Paris 1939, p. 22, pl. III et V ; cette pl. V est reproduite par C. Mango, Les monuments et l'architecture du XIe s. et leur signification

puisque les Manganes sont une fondation de Constantin IX. Même si, comme il semble, Clavijo parle bien de fonts baptismaux[41], on peut se demander s'il n'a pas vu une simple fontaine comme on en trouve fréquemment dans l'atrium des églises. C'est ce que semble indiquer la relation d'un voyageur russe qui, s'étant rendu à Constantinople une vingtaine d'années avant Clavijo, décrit les Manganes en ces termes : « De là, on se rend aux Manganes et l'on pénètre dans le monastère par le sud. Il y a là une grande vasque de pierre sur une colonne devant la façade de l'église, et au-dessus de cette vasque, il y a un baldaquin couvert de plomb. Il est entouré de colonnes entre lesquelles il y a des barrières de pierre. Les évangélistes et les apôtres sont sculptés sur les barrières, et les colonnes sont sculptées elles aussi[42]. » En sens inverse, on peut faire valoir que Clavijo, dans le cas de Saint-Jean de Pétra, devant un monument semblable, parle clairement d'une simple fontaine, sur la description de laquelle nous reviendrons plus tard. La présence d'un baptistère devant l'église des Manganes fournirait, pour l'*ekphrasis* anonyme, un parallèle important, parce qu'il attesterait, à Constantinople, l'existence d'un baptistère séparé clairement médiobyzantin, et qui, de plus, se situe dans la cour d'un monastère. On voit cependant qu'elle n'est pas assurée.

La décoration picturale du baptistère est intéressante. Si nous laissons de côté les mosaïques extérieures, dans les portiques, pour nous attacher aux peintures à proprement parler, l'Anonyme signale tout d'abord, dans la coupole ou le baldaquin, au-dessus de la vasque, le baptême du Christ, dont la présence n'est guère surprenante[43]. D'autres peintures, réparties par tableaux ou par panneaux (*pinakèdon*[44]), ornent le plafond[45] et forment quatre ensembles : le Prodrome enseignant et baptisant la foule, puis accueillant Jésus[46] (trois scènes) ; le char de feu d'Élie[47] ; une ou

historique et sociale, *TM* 6, 1976, p. 351-365, pl. 5, qui, dans son commentaire, p. 363, voit dans le baptistère signalé par Mamboury sur son plan « une fontaine octogonale ». Voir aussi Th. MATHEWS, *The Byzantine Churches of Istanbul : a photographic Survey*, Londres 1976, p. 200-205.

41. Pour G. LE STRANGE, *Clavijo* (cité n. 39), p. 77 et R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. I – Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique. 1 – Les églises et les monastères*, Paris 1969², p. 73-74, la « pila de baptizar » du voyageur espagnol est bien une cuve baptismale, mais C. MANGO, *The Art of the Byzantine Empire, 312-1453*, Toronto 1986², p. 219, plus prudent, parle de « bathing font ».

42. Cf. G. MAJESKA, *Russian Travelers to Constantinople in the Fourteenth and Fifteenth Centuries*, Washington 1984, p. 138 ; pour la date du voyage de ce visiteur anonyme, voir *ibid.*, p. 118 : « The original work drawn of for the "Tale" and the "Dialogue" has now been firmly dated by Mango to the period between late 1389 and early 1391 ».

43. Sur les représentations du baptême du Christ, voir G. RISTOW, *Die Taufe Christi* [Iconographia Ecclesiae Orientalis], Recklinghausen 1965. La représentation du baptême du Christ au-dessus de la piscine baptismale est attestée déjà à Ravenne.

44. Le terme est rare. En utilisant le TLG de l'Université de Californie, nous n'avons trouvé, outre ce passage de la *Rhétorique anonyme*, que peu d'attestations, qui toutes renvoient à un même vers d'Aristophane, *Ranae*, v. 824.

45. Nous employons ce terme, faute de mieux, pour traduire le grec ὀροφή, mais il ne préjuge en rien de la forme de la couverture du baptistère.

46. Matth. 3, 1-15. La scène de l'accueil de Jésus par le Baptiste que mentionne l'Anonyme est caractéristique de Matthieu et ne se retrouve ni dans les deux autres synoptiques, ni chez Jean.

47. IV *Regn*. 2, 11.

plusieurs scènes de l'histoire de Jacob et de Laban, montrant l'épisode où Rachel cache les idoles de son père qu'elle a emportées[48] ; enfin, plusieurs épisodes de l'Exode[49] (passage de la Mer Rouge ; Moïse guidant Israël ; les eaux amères ; le rocher transporté ; la manne et les cailles ?). De ces scènes, l'Anonyme sait reconnaître qu'elles sont appropriées au baptême. Pour l'Exode, à l'exception du rocher transporté, bien connu de la tradition juive, mais qui n'est pas scripturaire, les épisodes mentionnés sont en effet des types habituels de ce sacrement. La présence d'Élie ne surprend pas non plus, et Grégoire de Nazianze, par exemple, dans son *Homélie sur le baptême*, fait allusion au char de feu qui emporte le prophète[50]. La scène la plus inattendue est peut-être celle que le peintre emprunte à la Genèse, avec Laban recherchant ses idoles que Rachel a cachées sous le bât de son « ânesse », en fait, de sa chamelle[51]. Si certains épisodes de la fuite de Jacob devant Laban sont rattachés au baptême[52], ce n'est pas le cas habituellement, nous semble-t-il, de cette scène précise, mais on voit bien comment un tel choix peut s'ancrer dans la tradition exégétique. L'Anonyme fait allusion à la conversion de Rachel, qui se détache des dieux de son père pour se tourner vers le vrai Dieu : elle est ainsi un modèle de la conversion, et donc du baptême. Théodoret, dans ses *Questions sur la Genèse*, fait état d'une interprétation de ce genre quand il signale que, pour « certains », Rachel avait volé les dieux de Laban parce qu'elle leur était encore attachée[53]. L'un des auteurs auxquels il est fait allusion est peut-être Jean Chrysostome qui, dans ses *Homélies sur la Genèse*, mentionne l'attachement de la famille de Laban pour les idoles[54], puis va dans le sens d'une exégèse baptismale de *Genèse* 31 : si Rachel met les idoles sous les bâts de ses chameaux, c'est pour tourner en dérision les faux dieux qu'elle honorait jusque là[55]. L'épisode, qui représente le triomphe de la vraie religion sur l'idolâtrie[56], est ainsi bien en situation dans un baptistère, mais il fait appel à une interprétation assez élaborée.

48. La description de l'Anonyme semble impliquer que trois scènes sont représentées : *Gen.* 31, 20-21 (fuite de Jacob avec ses femmes, ses enfants et ses troupeaux) ; *Gen.* 31, 23-25 (Laban rejoint Jacob) ; *Gen.* 31, 34 (Rachel cachant sous le bât de sa chamelle les idoles que cherche son père). On remarquera l'erreur que commet l'Anonyme, qui parle d'une ânesse.

49. Leur dénombrement exact est difficile. L'Anonyme fait référence à *Ex.* 14, 22, 29 (passage de la Mer Rouge) ; 14, 27 ; 15, 4-5 (Pharaon englouti) ; 15, 22 (Moïse guidant Israël) ; 15, 25 (eaux de Marra) ; 17, 5 (Raphidin). La dernière scène (transport du rocher) n'est pas scripturaire. Le dernier épisode mentionné est plus difficile d'interprétation. La référence à *Ex.* 16, 3 (les Hébreux regrettent les nourritures d'Egypte) est claire, mais le peintre a dû représenter en fait tout le miracle de la manne et des cailles (*Ex.* 16, 13-14). Ces épisodes de l'Exode sont mentionnés dans les Ps. 77, 104 et 105, dont l'iconographie fournit souvent un parallèle intéressant pour les peintures du baptistère.

50. Greg. Naz., *Oratio* XL. 3 (SC 358, p. 202) ; XL. 6 (*ibid.*, p. 206-208).

51. La scène faisait l'objet d'une miniature dans la Genèse Cotton : cf. K. WEITZMANN, H. L. KESSLER, *The Cotton Genesis. British Library Codex Cotton Otho B. VI*, Princeton 1986, p. [97] et fig. 319 (Rachel est sous une tente).

52. C'est le cas du premier épisode mentionné : Jacob fuyant Laban avec ses femmes, ses enfants et ses troupeaux, Gen. 31, 21 mentionnant explicitement le passage d'une rivière.

53. THÉODORET, *Quaestiones in Octateuchum*, éd. FERNANDEZ-MARCOS, SAENZ-BAADILLOS, Madrid 1979, p. 80.

54. JEAN CHRYSOSTOME, *Hom. in Genes.*, PG 54, col. 499.

55. *Ibid.*, col. 502-503.

56. Voir GREG. NAZ., *In sanctum Pascha*, 21, PG 36, col. 652.

Le plafond du baptistère, à côté de tableaux inspirés de l'Ancien Testament, emprunte des scènes au Nouveau Testament, plus spécialement au début de l'évangile de Matthieu : le Précurseur enseignant, baptisant les Juifs, accueillant Jésus. De telles scènes, qui se rattachent au baptême de Jésus, paraissent assez rares. G. Ristow[57] en signale deux exemples : le premier est emprunté aux miniatures du *Paris. gr.* 543, du XIIe s. ; le second, aux fresques de l'église du monastère de Graćanića (XIVe s.). Mais il existe aussi un témoignage important, celui d'un voyageur russe qui, à la fin du XIIe s., décrit en ces termes le baptistère de Sainte-Sophie de Constantinople : « Il y a là (*scil.* : à Sainte-Sophie) encore un baptistère avec de l'eau, où l'on a peint le baptême du Christ par Jean dans le Jourdain, avec l'histoire, c'est-à-dire comment Jean a enseigné les gens et comment de petits enfants et des hommes se sont jetés dans le Jourdain. Tout cela fut peint par un artiste appelé Paul de mon vivant, et il n'y a pas de peinture de ce genre ailleurs[58]. » À en croire ce témoignage, ces fresques du baptistère de Sainte-Sophie dateraient donc du XIIe siècle. Elles fournissent un parallèle important et peut-être un modèle pour les peintures semblables que signale l'Anonyme.

Dans l'ensemble, la décoration picturale du baptistère annonce déjà ce que le manuel de Denis de Fourna propose comme programme-type pour une phiale ou un baptistère[59]. Plutôt qu'à l'époque paléochrétienne, elle appartient au Moyen Âge byzantin, et sa complexité inviterait peut-être même à la situer à l'époque des Paléologues.

Sur le lieu où se trouvait le baptistère, nous ne savons qu'une chose avec certitude : il s'agit d'un monastère[60] du Prodrome. Le fait que des portraits impériaux figurent sur les mosaïques extérieures laisse penser que des empereurs, ou un empereur et une impératrice par exemple, ont joué un rôle dans la fondation ou la refondation soit du monastère, soit du baptistère seulement. On est tenté bien sûr de chercher parmi les monuments de Constantinople. Les églises dédiées au Prodrome n'y manquent pas, mais les monastères qui portent son nom sont plus rares[61]. On peut songer aux deux plus célèbres : le Stoudios et Saint-Jean de Pétra. Nous n'avons trouvé aucun indice en faveur du premier ni dans son histoire, ni dans ce qui nous est conservé de ses bâtiments[62]. La présence, devant la basilique, d'un atrium

57. RISTOW, *Die Taufe Christi* (cité n. 35), p. 50.

58. Cf. MANGO, *The Art of the Byzantine Empire* (cité n. 41), p. 237 ; B. DE KHITROWO, *Itinéraires russes en Orient*, Genève 1889, p. 96. S. EYICE, Le baptistère de Sainte-Sophie d'Istanbul, *Atti del XI Congresso internazionale di Archeologia Cristiana,* t. II, Studi di Antichità Cristiana 32, p. 257-273, cite ce texte, mais semble douter de la validité du témoignage sur l'auteur des peintures.

59. Διονυσίου τοῦ ἐκ Φουρνᾶ, Ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης, éd. A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, Saint-Pétersbourg 1909, p. 221-222 (Πῶς ἱστορίζεται φιάλη).

60. L'équivalence *semneion*-monastère est constante et enregistrée par certains lexiques : PS. ZONARAS, éd. J. TITTMANN, Leipzig 1808 (réimpr. Amsterdam 1967), col. 1637 *s. v.* σεμνεῖον ; col. 1825, *s. v.* φροντιστήριον.

61. Voir JANIN, *Églises et monastères*² (cité n. 41), p. 410-442.

62. *Ibid.*, p. 430-440.

carré assez fermé nous semble interdire de situer ici notre baptistère[63]. Le cas de Saint-Jean de Pétra mérite peut-être plus d'examen[64]. On sait en effet que ce monastère est une fondation qui remonte au règne d'Alexis Ier Comnène, dont la mère, Anne Dalassène, a joué un rôle à cette occasion[65]. Les portraits impériaux pourraient s'expliquer ainsi. Lors de cette fondation, Jean le Jeûneur avait trouvé des bâtiments en ruines[66], et l'idée de construire un baptistère séparé aurait pu être suggérée par des structures déjà existantes. La refondation du Prodrome de Pétra, sans doute à la fin du XIIIe siècle, pourrait également avoir été une occasion soit de construction, soit de restauration d'un baptistère, le second fondateur, Jean Iôalitès, qui était *prôtasecretis*, ayant pu obtenir une aide de la part de l'empereur qu'il servait[67]. Cependant, ce que nous savons de l'aspect de Saint-Jean de Pétra n'est guère favorable à cette hypothèse. Des bâtiments, il ne reste rien, mais le témoignage de Clavijo nous fait pénétrer dans sa cour : « Au-dessus de la porte d'entrée extérieure qui conduit à l'église, quand on approche, on voit la face de saint Jean en mosaïque, un portrait travaillé avec richesse et finesse ; et tout de suite au-dessus du couloir d'entrée est placée une coupole basse qui s'élève sur quatre arches, et sous laquelle on passe pour accéder au bâtiment principal, l'église ... En passant sous cette coupole, on arrive à une grande cour entourée de portiques derrière lesquels se trouvent des bâtiments. Là poussent des cyprès et bien d'autres arbres. Derrière, près de l'entrée principale de l'église se dresse une fontaine, sous une belle coupole que soutiennent huit colonnes de marbre blanc, et la vasque de la fontaine est formée d'un bloc de pierre blanche[68]. » D'après ce témoignage, la cour de Pétra, vers 1400, est une cour à portiques ornée d'une simple phiale sous une coupole qui est située assez près de l'entrée de l'église et nullement au centre de la cour. L'allure d'ensemble de cette cour peut être voisine de celle que décrit l'Anonyme, mais une identification semble exclue.

Pour notre édition, nous avons utilisé l'unique manuscrit connu, le *Marcianus graecus* 444 (= V), grâce à un microfilm conservé à la Section grecque de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes. Le Professeur A. Rigo a déchiffré pour nous une note marginale en tête du texte, peu lisible sur le microfilm. Pour les enclitiques, nous avons respecté les habitudes du copiste. Nous signalons dans l'apparat critique les points principaux où nous nous écartons de l'édition Walz, *Rhetores Graeci*, t. I, Stuttgart 1832, p. 638-644 (= Walz).

63. Sur la basilique du Stoudios et son atrium, voir Th. F. MATHEWS, *The Early Churches of Constantinople. Architecture and Liturgy*, Pennsylvania State Univ., 1977², p. 19-27.

64. La notice qu'on trouve dans JANIN, *Églises et monastères*² (cité n. 41), p. 421-429, est peu satisfaisante. Sur l'histoire de Pétra, on peut voir maintenant G. TURCO, La diatheke del fondatore del monasterio di S. Giovanni Prodromo Petrae e l'*Ambr.* E 9 Sup., *Aevum* 75, 2001, p. 327-380 ; X. LEQUEUX, Jean Mauropous, Jean Mauropodès et le culte de saint Baras au monastère du Prodrome de Pétra à Constantinople, *An. Boll.* 120, 2002, p. 101-109.

65. Voir TURCO, La diatheke (cité n. 64), p. 350, l. 9-12.

66. TURCO, La diatheke (cité n. 64), p. 352, l. 85-92.

67. LEQUEUX, Jean Mauropous (cité n. 64), p. 103, n. 11.

68. LE STRANGE, *Clavijo* (cité n. 39), p. 62.

Description du temple qui, au monastère du Baptiste, contient le bassin baptismal[1]

S'il est naturel de louer tous les édifices[2], dont l'invention a procuré aux hommes les plus grands avantages, il faut le faire plus encore pour ceux où la divinité habite et reçoit un culte, à proportion de la différence qu'il y a entre les hommes et Dieu et de la distance qui sépare, pour la nature et pour le lieu, le ciel de la terre — car ils sont des cieux assurément eux aussi, puisqu'ils ont accueilli dans leur sein l'être céleste –, et plus encore que pour tous ceux qu'il y a en chaque endroit, < il faut le faire > pour celui qui, érigé dans le monastère du Baptiste, contient la piscine dans laquelle Celui qui est pur par nature nous a lavés de la souillure contre nature, dans la mesure où, plus extraordinaire que tout autre, il regorge des ornements les plus variés et des grâces les plus extraordinaires, et où, lui qui est consacré à celui qui est beau d'une beauté dépassant celle des fils des hommes, il ne manque d'aucune des parures que l'on trouve en ce monde.

Doté d'une telle excellence, il a obtenu aussi l'emplacement le meilleur. Il occupe en effet le centre de la cour et la domine comme un axe parfaitement central, si bien qu'un spectateur pourrait comparer l'ensemble de cette cour à un corps d'un genre nouveau et ce temple à un cœur, la partie la plus belle du corps, et par laquelle il tient ensemble tout entier. Ou plutôt, on dirait que cette cour forme un bouclier au centre duquel ce temple a été piqué comme un *omphalos* d'or qui resplendit merveilleusement et rivalise avec les rayons du soleil. La plus grande partie de ce temple, en effet, est ornée[3] de mosaïques tapissées d'or et, quand les traits de la lumière du soleil viennent les frapper, il est impossible de savoir duquel des deux côtés ils naissent et lequel ils vont frapper : viennent-ils du disque solaire vers les mosaïques, ou des mosaïques au disque solaire ? Et je crois que les bâtiments et les espaces qui, à l'intérieur, bordent le monastère ont demandé que cette parure qui fait leur orgueil ne fût pas circonscrite en un seul endroit de sorte que lui seul en eût la jouissance, mais qu'elle se dressât au milieu d'eux tous comme leur trésor commun et commune fierté, afin que chacun d'eux en profitât également, sans qu'aucun fût avantagé par rapport aux autres, causant ainsi à tous la plus grave des injustices.

1. Sur le terme *kolumbèthra*, désignant la piscine baptismale, voir G. MILLET, Recherches sur le Mont Athos (phiale et simandre de Lavra), *BCH* 29, 1905, p. 115-116. Comme il ne s'agit pas ici d'une « piscine » dans laquelle on descend, nous avons traduit le terme par « bassin ».

2. Dans la marge, une note marginale, de la main du copiste, explique quel type d'exorde emploie l'anonyme : « exorde en épicheirème *a minore* ».

3. Le verbe employé ici, κατακέκασται, n'est signalé dans les dictionnaires que chez Empédocle et dans ce texte (voir LSJ et A. BAILLY, *s. v.* κατακαίνυμαι).

Ἔκφρασις τοῦ ἐν τῷ Βαπτιστοῦ σεμνείῳ τεμένους τοῦ τὴν κολυμβήθραν περιέχοντος.

Πάντας μὲν οἴκους ἁπλῶς εἰκὸς ἐπαινεῖν, ἐπὶ οὐ σμικρᾷ θεραπείᾳ τῶν ἀνθρώπων ἐξευρημένους, τοσοῦτον δὲ πλέον ἐν οἷς τὸ θεῖον οἰκεῖ τε καὶ θεραπεύεται, ὅσον ἀνθρώπων θεὸς διενήνοχε καὶ ἀπὸ γῆς οὐρανὸς φύσει τὲ καὶ τόπῳ διέστηκεν - οὐρανοὶ γὰρ πάντως καὶ οὗτοι, εἴπερ καὶ τὸν οὐράνιον ἐκολπώσαντο - τοσούτῳ δ ᾽ αὖθις τῶν ἑκασταχοῦ πάντων πλέον τὸν ἐν τῷ τοῦ Βαπτιστοῦ φροντιστηρίῳ ἑστηκότα καὶ τὴν κολυμβήθραν περιέχοντα, ἐν ᾗ ὁ τῇ φύσει κεκαθαρμένος τὸν παρὰ φύσιν ῥύπον ἡμῶν ἀπεσμήξατο, ὅσῳ τῶν ἄλλων ἁπάντων ἐξαισιώτερος, καὶ κόσμοις παντοίοις καὶ ξέναις χάρισι βέβριθε, καί, οἷα τῷ παρὰ τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων ὡραίῳ κάλλει καθιερωθείς, οὐδενὸς ὡραΐσματος τῶν ὁπόσα τῷ παρόντι βίῳ λειπόμενος.

Οὕτω δὲ περικλυτὸς ὤν, καὶ τοῦ κρείττονος χώρου τετύχηκε. Τῆς γὰρ αὐλῆς τὸ μέσον ἐπέλαβε καὶ ὥσπερ κέντρον μεσαίτατον ταύτης ὑπερανέστηκεν, ὥστ' ἰδών, τὴν μὲν πᾶσαν αὐλὴν σώματι καινῷ τινι ἂν εἰκάσειας, τὸν δὲ ναὸν τουτονί, καρδίᾳ, τῷ καλλίστῳ μέρει τοῦ σώματος, καὶ δι' οὗ πᾶν συνίσταται, ἢ μᾶλλον, τὴν μὲν κατ' ἀσπίδα φαίης ἐσχηματίσθαι, τὸν δὲ οἷά τινα χρυσοῦν ὀμφαλὸν μέσον αὐτῆς ἐμπεπάρθαι, ἐξαίσιον οἷον ἀποστίλβοντα καὶ ταῖς ἡλιακαῖς ἀκτῖσιν ἐρίζοντα. Ψηφίσι γὰρ χρυσοπάστοις τὸ πλεῖστον μέρος αὐτοῦ κατακέκασται, αἷς καὶ προσβαλλουσῶν τῶν τοῦ ἡλίου βολῶν, ἀμήχανόν ἐστιν εὑρεῖν ὁποτέρωθεν ἐξανίσχουσι καὶ τίνι προσβάλλουσι, πότερον | (20v) ἐκ τοῦ δίσκου ταῖς ψηφίσιν, ἢ ἐκ τῶν ψηφίδων τῷ δίσκῳ. Οἶμαι δὲ οὐκ ἀξιῶσαι τοὺς ἐντὸς περὶ τῷ φροντιστηρίῳ οἴκους καὶ χώρους ἑνὶ γέ τινι μέρει τἄγαλμα τουτὶ περιγραφῆναι, ὥστε μόνον ἐκεῖνο τούτου κατατρυφᾶν, ἀλλ' ὥσπερ κοινὸν κτῆμα τούτων καὶ καύχημα μέσον αὐτῶν πάντων ἑστάναι, ἵν' ἕκαστος τὸ ἴσον αὐτοῦ ἀπολαύοιεν καὶ μηδεὶς τῶν ἄλλων πλείονος ἔχοιτο, ὡς ἀδικῶν ἐν τούτῳ πάντας περὶ τὰ μέγιστα.

***App. font.*:**
6-7 τὸν οὐράνιον ἐκολπώσαντο : cf. Basil. Caesar., *In sanctam Christi generationem*, PG 31, col. 1460.43 **11** τῷ – κάλλει : Ps. 44. 3 **14** κέντρον μεσαίτατον : Sext. Empir., *Adversus Mathematicos*, IX. 284, 7 ; Aster. Amas., *Hom.* 7, 4, 3 (ed. C. Datema, *Asterius of Amasea, Hom. I-XIV*, Leiden 1970) ; Eusth. Macrembol., *Hysm. et Hysm.*, I, 5, 2 (ed. M. Marcovich, Münich-Leipzig 2001)

***App. crit.*:**
3 προοίμιον ἐπιχειρήματος ἐκ τοῦ ἐλάττονος in marg. V **5** ἀπὸ corr. Walz : ἐπὶ V **10** ξέναις Walz : ξένοις V **13** περίκλυτος V **19** αὐτοῦ V Walz e corr. : αὐτῆς leg. Walz **24** ἐκεῖνο : ἐκεῖν(ον) V Walz **25** ἶσον V

Il se dresse donc comme nous l'avons dit et, tout autour de lui, des cyprès partout ont poussé[4], qui dépassent le toit de ce temple dont ils sont assez distants pour que celui qui le désire puisse passer dans l'intervalle et faire le tour sans se heurter. Depuis leur racine jusqu'à leur cime, ils montent parfaitement droit, mais de l'extrémité de leur chevelure de feuillage, ils s'inclinent vers le temple, qu'ils désignent du doigt pour ainsi dire et, dans les doux bruissements qu'ils émettent sous les souffles du vent, on les entend presque dire ces paroles : « Celui qui, à l'intérieur, reçoit le baptême, bientôt viendra s'étendre parmi nous. » Et à ces mots, on dirait, à les voir, que les arbres bondissent, et que pour ainsi dire ils exultent de fierté.

Le temple est construit avec quatre côtés égaux entre eux, et l'ensemble du bâtiment est en effet muni d'autant de portiques, dont chacun occupe l'un des côtés. Là où ils se rejoignent, ces portiques sont heureusement ajustés et l'on ne dirait pas, à le voir, que le bâtiment en ait quatre : il semblerait plutôt que l'ensemble ne formât qu'un seul corps, tant l'art du maçon[5] est précis. Un toit s'étend par-dessus les portiques, et c'est là aussi l'œuvre du maçon. Les parties basses du bâtiment, depuis la terre jusqu'à quelque hauteur, en tout point de leur pourtour sont consolidées par des pierres blanches : comme des jambes, elles sont bottées[6] et cuirassées, pour ainsi dire, de matériaux plus résistants. Quant au sculpteur, comment dire comment il a su polir les pierres et leur donner de l'éclat, ou comment il les a ornées des reliefs les plus variés ? À l'art du sculpteur succède un art différent qui, comme je l'ai dit, baigne de mosaïques les portiques et revêt d'or, pour ainsi dire, les bâtiments : tout est tapissé d'or, tout jette des éclairs et regarde de haut le soleil. Le peintre, sur les murs, compose les divines images de divers saints et des effigies impériales : ce n'est pas avec des couleurs apprêtées qu'elles sont peintes, mais avec des mosaïques, elles aussi, présentant les couleurs les plus variées, et telles qu'il convient pour composer une image. Voilà donc comment tout est couvert de mosaïques.

Pour la clôture des portiques, c'est un autre art qui l'a imaginée. En effet, la voûte qui somme chaque portique est supportée par des colonnes et, entre les colonnes, des boiseries légères, bellement polies et ciselées, s'adaptent heureusement les unes aux autres ou encore aux colonnes, et voilà quelle clôture ont les portiques nord et sud. Quant aux deux autres, ils sont fermés par des portes – il n'y a là je crois rien de déplacé ni de superflu – dont l'une ouvre à l'ouest, l'autre à l'est : l'une se déploie devant ceux qui, sortant des ténèbres occidentales de l'impiété, accourent sincèrement vers le bain divin, et elle les présente au bassin comme une offrande précieuse. Puis, quand ils ont mystérieusement déposé leur souillure et reçu l'illumination, l'autre porte les mène vers l'Orient sublime, afin qu'ils y jouissent d'une illumination plus grande et plus pure. Rien donc, dans ce temple, n'est futile ou dépourvu de justification.

4. Une note marginale, de première main, signale que la description procède « à partir du contenant ».
5. Nous traduisons ainsi le grec *domètôr*, litt. constructeur.
6. Nous avons conservé la leçon du manuscrit (ἐμπεπεδίλωται), qui est un hapax. Walz corrige.

Καὶ οὔτω μέν, ὡς ἔφημεν, ἔστηκε, περὶ δὲ τοῦτον κυπάριττοι πάντη ἀναπεφύκεσαν, ὑπερανεστηκυῖαι τῆς τοῦ ναοῦ ὀροφῆς, τοσοῦτον τούτου ἀφεστηκυῖαι ὅσον τὸν βουλόμενον μεταξὺ ἀπροσψαύστως περινοστεῖν· καὶ ἀπὸ μὲν ῥίζης ἄχρι καὶ κορυφῆς πάντη ἀνατρέχουσιν ὄρθιαι, ἄκραις δὲ κόμαις ἐπινενεύκασι πρὸς τὸν νεὼν καὶ οἷον εἰπεῖν δακτυλοδεικτοῦσι, μονονοὺ φωνὰς ἀφιᾶσιν ἐν τοῖς ὑπὸ τῶν πνοῶν ὑποψιθυρίσμασιν, ὡς οὗτος ὁ ἐντὸς βαπτιζόμενος μετὰ μικρὸν ἐν ἡμῖν στρωθήσεται, καὶ ἐπὶ τῷ λόγῳ εἴποις ἰδὼν τὰ φυτὰ περισκαίρειν καὶ οἷον εἰπεῖν ἐπαγάλλεσθαι.

Κατεσκεύασται δ' ὁ ναὸς ἐπὶ πλευραῖς ἴσαις ἀλλήλαις τέσσαρσι· τοσαύταις γὰρ στοαῖς τὸ πᾶν κτίσμ' ἀπήρτισται. Ἑκάστη στοὰ ἑκάστης πλευρᾶς ἐπελάβετο. Ἐπὶ ταῖς ἀλλήλων ἑνώσεσιν εὐφυῶς πως αἱ στοαὶ ἡρμοσμέναι τυγχάνουσιν. Οὐκ ἂν εἴποις ἰδὼν τὸ κτίσμα τετράστοον, ἀλλ' ἓν σῶμά σοι τὸ πᾶν δόξειεν. Οὕτως ἡ τέχνη ἠκρίβωται τῷ δομήτορι. Ὄροφος ἐφύπερθεν τῶν στοῶν ἐκτετάννυσται, ἔργον καὶ τοῦτο δομήτορος. Τὰ κάτω μέρη τῷ κτίσματι ὅσον ἀπὸ γῆς μέχρι τινος πέριξ πάντη λίθοις λευκοῖς κατεστήρικται, καὶ οἷα πόδες ἰσχυροτέραις ὕλαις ἐμπεπεδίλωται καὶ οἷον εἰπεῖν καταπέφρακται. Ὁ δέ γ' ἑρμογλύφος πῶς ἂν εἴποις <πῶς> τοὺς λίθους ἀπέξεσέ τε καὶ ἀπεστίλβωσεν, ἢ πῶς αὐτοὺς τοῖς λαξεύμασι κατεποίκιλεν ; Τὴν λαξευτικὴν ἑτέρα διαδέχεται τέχνη καὶ τὰς στοὰς ἐπιλούει ψηφίσιν ὡς ἔφημεν, καὶ οἷα χρυσῷ ἐπενδύει τὰ κτίσματα· τὰ δ' ὅλα χρυσῷ καταπέπασται, ὅλα ἐξήστραπται, ὅλα τοῦ ἡλίου καταπεφρόνηκεν. Ὁ δέ γε γραφεὺς ἐπὶ τοῖς τοίχοις εἰκόνας θείας διαφόρων ἁγίων συντίθησι καὶ στήλας βασιλικάς, οὐκ ἐκ χρωμάτων δὲ κατασκευαστῶν, ἀλλ' ἐκ ψηφίδων καὶ αὗται γεγράφαται, παντοῖα χρώματα φερουσῶν, καὶ ὅσοις εἰκόνα συγκεῖσθαι εἰκός. Οὕτω τὸ πᾶν κατεψήφωται.

Ὁ μέντοι φραγμὸς τῶν στοῶν ἄλλης τέχνης ἐξεύρημα· ἑκάστης γὰρ τὸ ἄκρον κύρτωμα ὑπερανέχουσι κίονες, μεταξὺ δὲ τῶν κιόνων ξύλα λεπτὰ εἰς κάλλος ἐξεσμένα καὶ τετορευμένα εὐφυῶς πως ἀλλήλοις καὶ τοῖς κίοσιν ἥρμοσται, καὶ φραγμὸς ταῦτα τῇ τ' ἀρκτικῇ καὶ μεσημβρινῇ γίνεται. Τὰς δ' ἑτέρας δύο πύλαι ἐμφράττουσιν, οἶμαι δ' οὐκ ἀπᾶδον οὐδὲ περιττὸν καὶ ταύτας τὴν μὲν ἐκ δύσεως, τὴν δ' ἐξ | (21) ἀνατολῶν ἠνεῷχθαι, ἀλλ' ἡ μὲν τοῖς ἐκ ζόφου δυτικοῦ τῆς ἀσεβείας προσελθοῦσι καὶ τῷ θείῳ λούματι προσδραμοῦσι γνησίως ἀναπετάννυται καὶ τῇ κολυμβήθρᾳ τούτους δῶρον δωρεῖται πολύτιμον, εἶτα μυστικῶς τὸν ῥύπον ἀπολουθέντας καὶ λαμπρυνθέντας ἡ ἑτέρα τούτους παραπέμπει πρὸς τὴν ἐξ ὕψους ἀνατολήν, πλείονος καὶ καθαρωτέρας λαμπηδόνος κατατρυφήσοντας. Οὕτως οὐδὲν ἀργὸν τοῦ ναοῦ καὶ λόγου λειπόμενον.

61 τὴν – ἀνατολήν : cf. Lc. 1, 78.

28 ἐκ τοῦ περιέχοντος in marg. V **30** καὶ[2] V : τῆς Walz **33** ὑποψιθυρίσμασιν post corr. (υ s. l.)V : ὑποψιθηρίσμασιν ante corr. V **34** στρωθήσεται Walz : στ(αυ)ρωθήσεται V **43** ἐμπεπεδίλωται V: ἐμπεπέδωται corr. Walz **44** πῶς addidi **48** γε γραφεὺς V : γεγραφὼς Walz **55** ἀρκτικῇ καὶ μεσημβρινῇ V: ἄρκτῳ καὶ μεσημβρίᾳ Walz

C'est ainsi que l'extérieur du temple est réparti entre les arts les plus variés, qui ont, pour ainsi dire, tous mis leur point d'honneur à apporter leur contribution. Quand on entre, aussitôt s'étend sous vos yeux tout le sol du temple, couvert de pierres blanches choisies avec soin. En son centre est piquée une colonnette basse, sur laquelle vient prendre appui le bassin, fait lui aussi d'une pierre blanche taillée, bien sûr, à l'éclat admirable : marbre, dirai-je, véritablement miroitant. Une chambre, autre merveille, enserre ce bassin, autour duquel en effet s'enroule un ouvrage tout petit qui, depuis le sol, s'élève à quelque hauteur et se trouve à quelque distance du bassin, autour duquel il forme comme une ronde. Sur cet ouvrage prennent appui des colonnettes espacées et rangées en file qui supportent au sommet de leurs chapiteaux un plafond[7] arrondi en coupole, œuvre du maçon. En cet endroit en effet le sculpteur de pierre se retire devant le maçon, et le maçon le cède au sculpteur de pierre. L'un étend le dallage du sol, l'autre érige tout autour le muret ; puis, à tour de rôle, l'un dresse les colonnes tandis que l'autre incurve le plafond. Et voilà comment cette chambre est exécutée.

À l'intérieur de ce plafond, le peintre mêle toutes ses couleurs et peint là le baptême du Sauveur : à certains moments, quand, en dessous, la vasque divine est remplie d'eau sainte, aussitôt on le voit dans l'eau comme si son baptême était accessible à nos sens, et le Dieu qui toujours demeure dans les cieux, alors, pour moi, descend pour approcher la terre. Peintre, je baise votre main ou, si vous le voulez, votre ingéniosité : car vous peignez sur les eaux, ce qui, de beaucoup, est tout à fait impossible.

Tout le reste de l'espace s'enroule autour de cette chambre extraordinaire, à l'extérieur, et, l'entourant comme d'une couronne, semble être pour elle un vestibule sur le plafond duquel le peintre de nouveau, épuisant en divers tableaux tous les prestiges de son art, a représenté tout ce qui s'accorde avec le divin baptême : voici le Baptiste enseignant le peuple et baptisant ceux qui viennent à lui ; là-bas, on peut voir le Très Pur, comme s'il était souillé, réclamant le baptême et le Baptiste résister pour un temps à cette demande. Là-bas, Élie, vers le feu, dans le feu, marche dans les airs sans être nullement brûlé : clair témoignage sur le miracle dont jadis il bénéficia. Que jadis en effet ce zélateur fervent soit réellement emporté dans le feu sans être brûlé, c'est assurément l'œuvre de la puissance divine. Qu'il ne le soit pas aujourd'hui dans cette représentation non plus, c'est une faiblesse de la peinture. L'art, en effet, est impuissant devant la nature du feu et il arrive donc que la faiblesse de la peinture, peut-on dire, reproduise et imite la force divine, de sorte que, quand elle réussit à atteindre la réalité, elle est digne de louange et que, quand elle la manque, elle est plus louable encore.

7. Nous traduisons ainsi, faute de mieux, le grec *orophè*.

Καὶ τὰ μὲν ἐκτὸς τοῦ νεὼ ὡδὶ παντοίαις τέχναις μεμέρισται καὶ ὡσανεί τις ἔρανος φιλοτιμίας αὐτῶν ἀνεγήγερται· εἰσιόντι δὲ τοῦ ναοῦ εὐθὺς τοὔδαφος πᾶν λίθων λευκῶν σοι τοῖς ἐκκρίτοις ἐπέστρωται, μέσον δὲ τούτου χθαμαλή τις κιονὶς ἐνεπάρη, καθ' ἥσπερ ἡ κολυμβήθρα ἐρήρεισται, ἡ δὲ καὶ αὐτὴ λίθος λευκὴ λελαξευμένη ὡς τὸ εἰκός, καὶ θαυμάσιον ἀποστίλβουσα, καὶ ὄντως μαρμαῖρον, ἵν' οὕτως εἴπω, τὸ μάρμαρον. Θάλαμος δέ, τέρας ἄλλό τι, ταύτην ἐμπεριείληφε. Περὶ γὰρ αὐτὴν κτίσμά τι μικρὸν ὅσον ἀπὸ γῆς μέχρί τινος ἀνεστηκός, καὶ ταύτης ἱκανὸν διεστὼς περιελίττεται καὶ χορείαν ὡσανεί τινα ἀπαρτίζει.Ἐπὶ δέ γε τούτου κιονίδές τινες διασταδὸν κατὰ στίχον στηρίζονται, ἅπερ ἄκραις κεφαλαῖς κεκυρτωμένην ὀροφήν, δομήτορος ἔργον, ἀνέχουσιν. Ἐνταῦθα γὰρ λιθοξόος δομήτορι ὑπεξίσταται καὶ δομήτωρ λιθοξόῳ ὑποχωρεῖ. Ὁ μὲν γὰρ στρώννυσι τοὔδαφος, ὁ δὲ τὸ τοιχίδιον περιίστησιν, εἶτ' ἐν μέρει τῷ μὲν οἱ κίονες ἀνατρέχουσι, τῷ δ' αὖ ἐπικυρτοῦται ἡ ὀροφή, καὶ οὕτως ὁ θάλαμος ἀπαρτίζεται.

Τῆς δ' ὀροφῆς ἔνδον ταύτης ὁ γραφεὺς ὅλα χρώματα συγκεράννυσι καὶ τὸν βαπτισμὸν τοῦ Σωτῆρος ἐκεῖ καταζωγραφεῖ· ὅστις δὴ καὶ κατὰ καιρόν, τῆς θείας κάτω κολυμβήθρας ὕδατος ἐμπλησθείσης ἁγίου, ἔνδον εὐθὺς τοῦ ὕδατος ὁρᾶται, αἰσθητῶς ὡσανεὶ βαπτιζόμενος, καὶ ὁ τοῖς ἄνω ἀεὶ ἐμφιλοχωρῶν θεὸς κάτω δι' ἐμὲ τηνικαῦτα γίνεται καὶ προσπελάζει τῇ γῇ. Φιλῶ σου τὴν χεῖρα, γραφεῦ, εἰ δέ γε βούλει, τὴν ἐπίνοιαν. Καθ' ὑδάτων γὰρ γράφεις, ὅπερ πολλῷ τῶν λίαν ἀδυνάτων ἐστίν.

Ὁ μέντοι γε λοιπὸς χῶρος περιειλεῖται τῷ ξένῳ τούτῳ θαλάμῳ ἐκτὸς καὶ ὥσπερ στέφανος αὐτὸν περιτρέχει, καὶ προνάῳ τούτου τινὶ ἔοικεν.Ἐπὶ μέντοι γε τὴν ὀροφὴν τούτου πάλιν ὁ γραφεὺς τῆς σφετέρας τέχνης πᾶν τὸ φιλότιμον πινακηδὸν ἐξαντλεῖ καὶ πᾶν ὅτιπερ συμβάλλον τῷ θείῳ βαπτισμῷ καταγέγραφε· τὸν Βαπτιστὴν τὸν λαὸν ἐκδιδάσκοντα, τοὺς προσερχομένους βαπτίζοντα. Ἴδοις ἐκεῖ τὸν κεκαθαρμένον ὥσπερ ἕνα τῶν ῥυπαρῶν αἰτοῦντα τὸ βάπτισμα, τὸν δὲ Βαπτιστὴν πρὸς τὴν αἴτησιν μεχρί τινος ἀπαρνούμενον. Ἐκεῖ Ἠλίας κατὰ πῦρ σὺν πυρὶ ἀεροβατῶν καὶ μηδόλως φλεγόμενος, ὅπερ καὶ σαφῶς μαρτυρεῖ τῷ περὶ αὐτὸν πάλαι θαύματι. Τὸ μὲν γὰρ πάλαι ταῖς | (21v) ἀληθείαις τὸν ζηλωτὴν πυρὶ κατέχεσθαι καὶ μηδόλως φλέγεσθαι, θείας πάντως δυνάμεως· τὸ δὲ μὴ καὶ νῦν γεγραμμένον ἐνταῦθα, τῆς γραφῆς ἀσθένεια πέφυκεν. Ἀδυνατεῖ γὰρ πρὸς φύσιν πυρὸς ἡ τέχνη, συμβαίη τοίνυν θεϊκὴν ἰσχὺν τὴν ἀσθένειαν τῆς γραφῆς ὥσπερ διατυποῦν καὶ μιμεῖσθαι. Οὕτως ἡ γραφὴ καὶ τῆς ἀληθείας ἐπιτυγχάνουσα ἐπαινετή, καὶ ταύτης ἀποτυγχάνουσα ἐπαινετωτέρα καθέστηκε.

77-78 τὸν βαπτισμὸν τοῦ Σωτῆρος : cf. Matth. 3, 16 ; Mc 1, 9-11 ; Lc 3, 21-22 ; Jn 1, 32 **82** Καθ' ὑδάτων... γράφεις : Diogenianus, *Paroemia*, 5. 83. 1 ; Lucian., *Cataplus*, 21, 4 ; Greg. Nyss., *In Eccl.*, 5, 532, 18 **88** τὸν Βαπτιστὴν – βαπτίζοντα : cf. Matth. 3, 1-12 **89-90** τὸν κεκαθαρμένον – ἀπαρνούμενον : cf. Matth. 3, 13-15 **90-91** Ἠλίας – ἀεροβατῶν : cf. IV Regn. 2, 11 **92** ζηλωτὴν : cf. III Regn. 19, 10, 14.

70 χορείαν corr. Walz : χωρείαν V **75** αὖ ἐπικυρτοῦται V : αὖ κυρτοῦται Walz **92** ταῖς ἀληθείαις V : τῆς ἀληθείας Walz **93** μηδόλως V : μηδὲ Walz

Ensuite, le peintre a représenté Jacob avec ses femmes et ses troupeaux, fuyant son beau-père, et Laban encore lui-même qui les rattrape et réclame ses dieux, que Rachel a volés et cachés sous le bât de son ânesse, nourrissant envers eux un amour violent que plus tard elle a reporté sagement vers le Dieu véritable. Voici encore Israël qui fuit l'Égypte et traverse la mer Rouge, Pharaon englouti par les flots, Moïse guidant Israël, avec à la main la verge miraculeuse que peu après il jette dans l'eau dont il change le goût pour ceux qui ne veulent pas changer leur volonté ; puis encore les Israélites[8] portant sur un char le rocher à la source abondante, dans la pensée qu'ils se feraient du tort s'ils n'emportaient avec eux la preuve de leur propre incrédulité : car, n'abandonnant pas celle-ci, ils ne s'écartaient pas non plus du rocher qui la stigmatisait. Ensuite, le peintre leur donne la nourriture d'Égypte qu'ils réclamaient et, pour représenter ces nourritures, il s'est servi avec sagesse et à-propos, plus qu'ailleurs, de boue et de couleurs : car elles sont bien telles, quand on les compare à la manne et au reste. Et de plus il a fait en sorte qu'en mangeant, ils se remémorent la boue et la corvée de briques : ce qui les faisait peiner, les malheureux, c'étaient des choses semblables qu'ils mangeaient. En un mot, tout ce qui est type et modèle du divin baptême, tout cela, le peintre l'a représenté ici.

Mais peintre, pourquoi avoir élevé ces tableaux tout en haut vers le toit ? Pourquoi ne pas les avoir peints en bas sur les murs ? Que cherchez-vous par là ? Pourquoi avoir choisi cette place qu'on ne peut approcher ? Je devine votre ruse, et ce n'est pas en vain que je m'applique à pénétrer vos procédés tortueux. Non, vous ne sauriez m'échapper, Apollon, à moi qui suis Thémistocle ! Vous avez rendu des oracles ambigus : mais je vais mettre en pièces votre énigme. Écoutez donc. Vous savez bien que votre art, qui peut tromper la vue, est vaincu par le toucher et que les créations de vos couleurs, l'eau et le feu, ont échangé leurs natures : l'eau est toute sèche, le feu très froid. Et c'est pourquoi les éléments que vous avez créés, vous les avez tenus à l'abri du toucher afin qu'ils échappent au contrôle, et vous les avez suspendus pour que la vue seulement les atteigne, afin qu'ils la trompent et qu'elle les juge bien réels.

J'ai pénétré tout à fait votre pensée, et votre but ne m'échappe pas. Mais je vous loue pour votre art, par lequel vous savez imiter ainsi de telles choses, et plus encore je vous loue pour votre ingéniosité, grâce à laquelle, par votre art, vous avez su attacher à vous-même et à ce temple doué de toutes les grâces une louange qui n'est ni banale, ni mince.

8. Le texte grec dit « Israël », puis passe au pluriel.

Μετὰ τοῦτο τὸν Ἰακὼϐ σὺν γυναιξί τε καὶ θρέμμασι δραπετεύοντα τὸν κηδεστὴν ἔγραψεν, ἔτι δὲ καὶ αὐτὸν τὸν Λάϐαν τούτους καταλαμϐάνοντα καὶ τοὺς σφετέρους θεοὺς ζητοῦντα, οὕσπερ ἡ Ῥαχὴλ κλέψασα ὑπὸ τῷ σάγματι τῆς ὄνου κατέκρυψε, πόθον πολὺν εἰς αὐτοὺς τρέφουσα, ὅνπερ ὕστερον πρὸς τὸν ἀληθῆ θεὸν νουνεχῶς μετεκέντρισεν. Ἐπὶ τούτοις ὁ Ἰσραὴλ τὴν Αἴγυπτον φεύγει διὰ τῆς Ἐρυθρᾶς, ὁ δὲ Φαραὼ ὑποϐρύχιος γίνεται. Καὶ ὁ Μωϋσῆς τῷ Ἰσραὴλ ἡγούμενος, μετὰ χεῖρας τὴν θαυματοποιὸν ῥάϐδον ἔχων καὶ μετὰ μικρὸν αὐτὴν ἐμϐάλλων τῷ ὕδατι, καὶ μεταϐάλλων αὐτοῦ τὴν πόσιν τοῖς μὴ μεταϐαλλομένοις τὴν γνώμην. Μετὰ τοῦτο πάλιν ὁ Ἰσραὴλ ἐφ᾽ ἁμάξης τὴν πολύκρουνον πέτραν φέρων ὥσπερ ζημίαν ἡγούμενοι ἂν μὴ μεθ᾽ ἑαυτῶν τὸν ἔλεγχον τῆς σφετέρας ἀπιστίας φέρωσι· ταύτης γὰρ οὐκ ἀφιστάμενοι, οὐδὲ τῆς στηλιτευούσης ταύτην πέτρας διίσταντο. Εἶτα τούτοις τὴν αἰτηθεῖσαν Αἰγυπτιακὴν τροφὴν ὁ γραφεὺς δίδωσι, καὶ σοφῶς καὶ εὐστόχως, εἴπερ ἐν ἄλλῳ, τῷ πηλῷ τε καὶ χρώμασιν ἐν ταύταις ἐχρήσατο. Τοιαῦται γὰρ αὗται τῷ τε μάννᾳ καὶ τοῖς ἑτέροις συνεξεταζόμεναι, πρὸς δὲ καὶ ἵν᾽ ἐσθίοντες τοῦ πηλοῦ καὶ τῆς πλινθίας ἀναμιμνήσκωνται· οἷς μοχθοῦντες οἱ ἄθλιοι, τοιούτοις ἐτρέφοντο. Καὶ ἁπλῶς εἰπεῖν, ὁπόσα τύποι καὶ ὑπογραμμοὶ τοῦ θείου βαπτίσματος, πάντα τῷ γραφεῖ ἐκεῖ καταγέγραπται.

Ἀλλ᾽, ὦ γραφεῦ, τίνος χάριν τὰς γραφὰς ταύτας ἦρας ὑψοῦ καὶ πρὸς τῇ ὀροφῇ ἀλλ᾽ οὐ τοῖς τοίχοις κάτω ἐνέγραψας ; Τί σοι τὸ πρᾶγμα βούλεται ; Τί τὸ τοῦ τόπου σοι ἀπλησίαστον ; Ὑποτοπάζω σου τὸ μηχάνημα, οὐ τηνάλλως ἐπιϐάλλω τοῖς σοῖς σκαιωρήμασιν, οὔ με τὸν Θεμιστοκλέα λάθοις, ὦ Ἄπολλον. Σὺ μὲν ἀνεῖλες λοξά, ἐγὼ δὲ καταξανῶ σου τὸ αἴνιγμα. Ἄκουε δή. Οἶσθα τὴν μὲν σὴν τέχνην ἀπατῶσαν μὲν ὄψιν, ἡττωμένην δ᾽ ἁφῆς, τὰ δὲ σὰ τοῖς χρώμασι πεπλασμένα ὕδωρ καὶ πῦρ, τὰς φύσεις ἀνταμειψάμενα, καὶ τὸ μὲν κατάξηρον ὄν, τὸ πῦρ δὲ ὑπέρψυχρον, ἔνθέν τι καὶ τῆς μὲν ἁφῆς τὰ σὰ στοιχεῖα διέστησας ἵν᾽ ἀποδραπετεύῃ τὸν ἔλεγχον, τῇ δ᾽ ὄψει μόνῃ ἀπήρτησας, ἵν᾽ ἀπατᾷ καὶ ἀληθῆ ταύτῃ κρίνηται.

Ἔχω σου πάντως τὸν νοῦν, οὐκ ἀποτυγχάνω σου τοῦ σκοποῦ, ἀλλ᾽ ἐπαινῶ σε τῆς τέχνης, δι᾽ ἧς τοιαῦτα ταύτῃ μιμῇ, ὑπερεπαινῶ σε τῆς ἐπινοίας, ἐν ᾗ τῇ τέχνῃ | (22) σαυτῷ τε καὶ τῷ διὰ πάντων κεχαρισμένῳ τούτῳ ναῷ οὐ τὸν τυχόντα περιῆψας ἢ σμικρὸν ἔπαινον.

98-99 τὸν Ἰακὼϐ – κηδεστὴν : cf. Gen. 31, 20-21 **99** αὐτὸν τὸν Λάϐαν – καταλαμϐάνοντα : cf. Gen. 31, 23-25 **100-101** τοὺς σφετέρους θεοὺς – κατέκρυψε : cf. Gen. 31, 30-34 **102-103** ὁ Ἰσραὴλ – Ἐρυθρᾶς : cf. Ex. 14, 22, 29 ; Ps. 77, 13 ; Ps. 105, 9 **103** ὁ δὲ Φαραὼ – γίνεται : cf. Ex. 14, 28 ; Ps. 105, 11 **103-104** ὁ Μωυσῆς – ῥάϐδον ἔχων : cf. Ex. 15, 22; Ex. 17, 5 **104-105** αὐτὴν ἐμϐάλλων – πόσιν : cf. Ex. 15, 25 **106** τὴν πολύκρουνον πέτραν : cf. Ex. 17, 5-6 ; Ps. 77, 15-16 ; Ps. 104, 41 **109** τὴν αἰτηθεῖσαν – τροφὴν : cf. Ex. 16, 3 ; Ps. 77, 18-20 **111** τῷ – ἑτέροις : cf. Ex. 16, 13-15 ; Ps. 77, 24-28 ; Ps. 104, 40 **112** τοῦ – πλινθίας : cf. Ex. 1, 14 **119** οὔ με – Ἄπολλον : cf. Hdt VII, 143.

109 διίσταντο V : διίστανται Walz **113** οἷς V : καὶ οἷς Walz **124** ἀπατᾷ V : ἀπατᾶν Walz **124** ἀληθῆ V : ἀληθῶς Walz

LA RECONSTRUCTION DE SAINT-PHILOXÈNE À OXYRHYNCHOS : L'INVENTAIRE DRESSÉ PAR PHILÉAS LE TAILLEUR DE PIERRES[1]

par Arietta PAPACONSTANTINOU

Résumé : The papyrus presented here is an inventory of stones, capitals and column bases that were used for the late sixth-century reconstruction – most probably a considerable enlargement – of the church of the most popular local martyr in the city of Oxyrhynchos in Egypt. Neglected until now because of its technical nature, this text sheds light on the more concrete aspects of architectural procedures on a late antique building site.

En 1972, Cyril Mango publia un recueil de textes littéraires relatifs à l'architecture et, plus généralement, aux arts byzantins[2]. Cet ouvrage a fait date, entre autres parce qu'il a permis de prendre conscience non seulement du regard que les Byzantins portaient sur leurs monuments, mais aussi de l'importance de ces textes pour la compréhension de certains aspects de l'architecture byzantine et pour l'élucidation de son vocabulaire propre. Toutefois, les textes réunis par Mango ne parlent que subsidiairement de l'architecture – ou le font dans le cadre rhétorique de l'*ekphrasis*, où la construction littéraire l'emporte, si l'on peut dire, sur la construction architecturale. On manque, pour Byzance, de textes aussi bien techniques que théoriques sur ce domaine.

Cette absence peut être partiellement compensée par la conservation de plusieurs textes documentaires qui mettent en lumière certains aspects pratiques du processus architectural et artisanal. Ces textes, écrits sur papyrus, sont restés longtemps ignorés. Leur nature est très particulière, et bien différente des textes réunis par Cyril Mango : il s'agit le plus souvent de documents comptables, inventaires, reçus, ordres de paiement d'ouvriers, devis, ou commandes de décor. Ceux qui se rapportent directement et

1. Cet article a bénéficié d'indications fournies par Jean Gascou et Jean-Michel Spieser, et surtout par Jean-Pierre Sodini, qui ne se doutait pas, sur le moment, de leur destination. Je les en remercie, ainsi qu'Adam Bülow-Jacobsen qui m'a fait parvenir une reproduction de l'original. Une édition du texte présenté ici sera donnée dans un recueil de papyrus d'époque byzantine relatifs à l'architecture et l'artisanat préparé en collaboration avec le dédicataire de ces Mélanges.

2. C. MANGO, *The art of the Byzantine Empire 312-1453*, Sources and Documents in the History of Art, Englewood Cliffs (NJ) 1972 (réimprimé dans la série « Medieval Academy Reprints for Teaching », n° 16, Toronto 1986).

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 183-192.

exclusivement à l'architecture sont relativement rares. J'ai choisi de présenter ici l'une des pièces les plus originales de ce corpus, un inventaire dressé par le tailleur de pierres Philéas sur un bout de papyrus d'environ 28 x 10 cm à l'occasion de la reconstruction de l'église Saint-Philoxène à Oxyrhynchos en Moyenne-Égypte. D'après l'écriture, le texte date de la fin du VI[e] ou du début du VII[e] siècle[3].

1 + Γνῶσις λίθ(ων) μετρηθ(έντων) ἐν τῇ οἰκοδ(ομῇ) τοῦ ἁγί(ου) Φιλοξένου δι(ὰ) Φιλέου λαοξόου, τῦβι ιδ ἰνδ(ικ.) ιγ, οὕ(τως)·
[.] δόμ(ου) τοῦ β . ε . . . λίθ(οι) ννννλε, ἄλλ(οι) ννννλε, ἄλλ(οι) δόμ(ου) Θωμᾶ λίθ(οι) ρπζ, (γίνεται) λίθ(οι) [. .] τῶν κεφαλίδων βνζ.
ἄλλ(οι) νμε (γίνεται) λί(θοι) ϙε, ἄλλ(οι) λίθ(οι) τμς, ἄλλ(οι) τκη, ἄλλ(οι) ννμβ, (γίνεται) λίθ(οι) ρϙβ, ἄλλ(οι) δόμ(ου) ε λίθων ϡξ, ἄλλ(οι) νννννιβ, (γίνεται) λίθ(οι) σξβ.
4 ἐν τῷ πυλῶνι α δόμ(ου) λίθ(οι) νκθ, λίθ(οι) οθ, ἄλλ(οι) δόμ(ου) ε λίθ(οι) τϙε, ἄλλοι λίθ(οι) νιβ, λίθ(οι) ξβ, ἄλλ(οι) δόμου β λίθων ρκδ, ἄλλ(οι) λίθ(οι) ννζ, λίθ(οι) ρζ,
ἄλλ(οι) νκδ, (γίνεται) λίθ(οι) οδ, ἄλλ(οι) λίθ(οι) οδ, ἄλλ(οι) νκγ, (γίνεται) λίθ(οι) ογ, ἄλλ(οι) λίθ(οι) ογ, ἄλλ(οι) ννννννννννζ, (γίνεται) λίθ(οι) φζ, ἄλλ(οι) λίθ(οι) οβ, ἄλλ(οι) ννν-
ννννννννννννννννκδ, (γίνεται) λίθ(οι) ϡοδ

κεφαλίδας πη, ὁμοί(ως) κὲ κεφαλίδας λβ, (γίνεται) κεφαλίδ(ες) ρκ, καὶ βάσεων ρκ, καὶ ὑπὲρ τῶν εἰλημ(άτων) τῶν ἀψίδ(ων) ἐργάται ιη
8 μέτρ(α) κοσμήσεων τῶν ἀψίδων ιθ ἀνὰ πήχ(εις) ζ πήχ(εις) ρλγ, καὶ τῶν κοσμήσεων τῶν θυρῶν η ἀπὸ πηχ(ῶν) δ πήχ(εις) λβ
τὸ ἔργον Βίκτορι οἰκοδ(όμῳ) χαράγμ(ατα) ρκε, τῶν χαραγμ(άτων) μ νό(μ.) α (ἥμισυ) σὺν δαπ(άνῃ), νό(μ.) δ β′ μη′.

+ Liste des pierres comptées lors de la construction de Saint-Philoxène, par Philéas le tailleur de pierres, le 14 tybi de la 13[e] indiction, comme suit :

[.] mur 2 . . . . ., 50+50+50+50+35 pierres ; encore 50+50+50+50+35 ; d'autres, pour le mur de Thomas, 187 pierres, au total 257 pierres [. .] des chapiteaux ;

encore 50+45, soit 95 pierres ; encore 346 pierres ; encore 328 ; encore 50+50+50+42, soit 192 pierres ; d'autres, pour le mur 5, 960 pierres ; encore 50+50+50+50+50+12, soit 262 pierres ;

3. P. Cairo inv. 10122, transcrit dans *The Oxyrhynchus papyri*, XVI, éd. B. P. GRENFELL, A. S. HUNT et H. I. BELL, Londres 1924, n° 2041.

Pour le portail du premier mur, 50+29 pierres, 79 pierres ; d'autres pour le mur 5, 395 pierres ; encore 50+12, 62 pierres ; d'autres pour le mur 2, 124 pierres ; encore 50+50+7 pierres, 107 pierres ;

encore 50+24, soit 74 pierres ; encore 74 pierres ; encore 50+23, soit 73 pierres ; encore 73 pierres ; encore 50+50+50+50+50+50+50+50+50+50+7, soit 507 pierres ; encore 72 pierres ; encore 50+50+50+

50+50+50+50+50+50+50+50+50+50+50+50+50+50+50+50+24, soit 974 pierres.

88 chapiteaux ; de même encore 32 chapiteaux, soit 120 chapiteaux, et 120 bases. Et pour les les intrados des arcs, 18 ergatai.

Mesures pour la décoration des arcs : 19 fois 7 coudées, 133 coudées ; pour la décoration des portes, 8 fois 4 coudées, 32 coudées.

Pour son travail, à Victor le maçon, 125 charagmata, les 40 charagmata valant 1,5 nomisma, plus les frais, 4 2/3 1/48 nomismata

Dédiée à un martyr local fort populaire, l'église Saint-Philoxène est attestée pour la première fois à Oxyrhynchos en 487 par un ordre de paiement[4]. Au VI[e] siècle, le culte du saint avait pris un essor considérable dans cette cité de Moyenne-Égypte. D'après le calendrier stationnal de la ville pour l'année 535-536, Philoxène était le plus populaire des martyrs locaux : pour sa fête du 22 choiak (18 décembre), l'évêque célébrait quatre synaxes consécutives, nombre sans équivalent pour les autres saints de la ville, et comparable à celui des festivités de la nativité et de l'épiphanie[5]. Un oracle sous le patronage du saint fonctionnait aussi dans le sanctuaire à cette époque[6]. C'est certainement ce développement du culte qui est à l'origine de l'« *oikodomè* » dont il est question dans notre texte. Il s'agit selon toute vraisemblance d'un agrandissement de l'église initiale, qui devait être à l'origine une simple chapelle martyriale. C'est une évolution typique de bon nombre d'églises dédiées à des martyrs, qui reflète l'extraordinaire essor du culte des saints au VI[e] siècle. L'exemple le plus célèbre – et le mieux étudié pour l'Égypte – est celui de l'église Saint-Ménas dans le célèbre sanctuaire du saint dans la Maréotide (Abū Mīnā)[7].

L'inventaire, dont nous conservons la teneur complète, décompte 5454 pierres, dont 2136 explicitement pour des murs et 79 pour une porte, ainsi que 120 chapiteaux et 120 bases. Un tel nombre de colonnes paraît à première vue considérable, mais il est tout à fait possible d'en justifier la présence. Dans le texte, les 120 chapiteaux sont

4. *The Oxyrhynchus papyri*, XVI, n° 1950.

5. A. PAPACONSTANTINOU, La liturgie stationnale à Oxyrhynchos dans la première moitié du 6[e] siècle. Réédition et commentaire de *POxy* XI 1357, *REB* 54, 1996, p. 150-152.

6. A. PAPACONSTANTINOU, *Le culte des saints en Égypte des Byzantins aux Abbassides*, Paris 2001, p. 203-204 ; EAD., Les oracles chrétiens dans l'Égypte byzantine : le témoignage des papyrus, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 104, 1994, p. 281-286.

7. P. GROSSMANN, *Abu Mina*, I, *Die Gruftkirche und die Gruft*, Mainz 1989. Sur l'évolution du culte des saints, voir A. PAPACONSTANTINOU, The cult of saints: a haven of continuity in a changing world?, dans *Egypt in the Byzantine World, 450-700*, éd. R. BAGNALL, sous presse.

séparés en deux ensembles, l'un de 32 et l'autre de 88 pièces. Il est possible que ce partage reflète la destination des colonnes, par exemple 32 pour l'intérieur et 88 pour l'extérieur ou inversement. L'église très longue du cimetière sud d'Antinoopolis (fig. 1), par exemple, avait quatre colonnades de 20 colonnes chacune, ainsi que quatre colonnes placées transversalement à chaque bout, soit justement un total de 88 colonnes à l'intérieur de l'édifice[8]. La basilique à cinq nefs d'Abū Mīnā (fig. 2), au contraire, avait quatre colonnades de huit colonnes chacune, soit 32 colonnes à l'intérieur[9]. Le complexe de la basilique à transept d'Hermopolis (fig. 3) avait un nombre total de colonnes supérieur à 120, avec 44 colonnes dans l'église et de nombreux portiques à l'extérieur[10]. On peut certes supposer que l'église Saint-Philoxène était conforme à l'un ou l'autre de ces modèles, mais en l'absence de restes identifiés il est impossible d'en proposer la moindre reconstitution. On ignore, par exemple, si lors de la reconstruction l'ancien édifice est resté en place et a été simplement agrandi ou s'il agissait d'une construction à neuf, si la nouvelle église avait des tribunes, ou enfin si on a affaire à une grande église avec des dépendances modestes ou à une église de taille moyenne entourée d'un important complexe.

La nature oraculaire du culte de Philoxène pourrait faire pencher pour la seconde hypothèse, car l'activité oraculaire prenait sans doute place dans une dépendance à l'extérieur de l'église elle-même. Cette hypothèse est renforcée par la mention l. 8 de 19 arcs à décorer. Ceux-ci devaient former un ensemble, et il paraît vraisemblable qu'on ait ici affaire à la colonnade de la nef centrale. Il s'agirait dans ce cas d'une colonnade de huit colonnes, qui forme neuf arcs, soit 18 pour les deux colonnades ; l'arc supplémentaire pourrait être, par exemple, l'arc transversal faisant face à la porte centrale. Seuls les arcs des colonnades encadrant la nef centrale auraient donc été décorés, ce qui paraît assez crédible. En revanche, la mesure donnée pour ces arcs (7 coudées @ 4,40 m[11]) est surprenante : si elle correspond au demi-cercle de l'intrados, cela suppose pour la colonnade un entraxe d'environ 1,39 m qui, même avec des colonnes très fines, laisserait un entrecolonnement – et donc un passage – d'un mètre à peine. Ceci paraît peu probable, particulièrement dans un édifice qui se voulait aussi imposant. Il est bien sûr possible d'envisager un décor partiel des intrados, qui seraient plus longs que les 7 coudées décorées. Ceci est d'autant plus probable, que le dix-neuvième arc, sans doute transversal avec un portée plus grande que les autres, semble lui aussi être décoré sur la même longueur. S'agissant d'un document du tailleur de pierres, il ne s'agit ici probablement que de décoration sculptée, et il n'est pas exclu que celle-ci ait été complétée par une partie peinte.

8. P. GROSSMANN, *Christliche Architektur in Ägypten*, Leyde 2002, pl. 55.
9. GROSSMANN, *Christliche Architektur*, pl. 19.
10. GROSSMANN, *Christliche Architektur*, pl. 59.
11. D'après Erich Schilbach, la coudée utilisée dans la construction ou l'arpentage (κτιστικὴ πήχη ou γεωμετρικὸς πῆχυς, voire βασιλικὸς πῆχυς) mesurait 62,46 cm (E. SCHILBACH, *Byzantinische Metrologie*, Münster 1970, p. 21). De nombreuses coudées locales sont toutefois connues, avec des valeurs allant de *ca*. 46 cm à plus d'un mètre. La valeur habituellement attribuée à la coudée égyptienne est inférieure à 50 cm, mais le contexte suppose une unité de mesure relativement grande. Comme on le voit, même le βασιλικὸς πῆχυς semble trop petit.

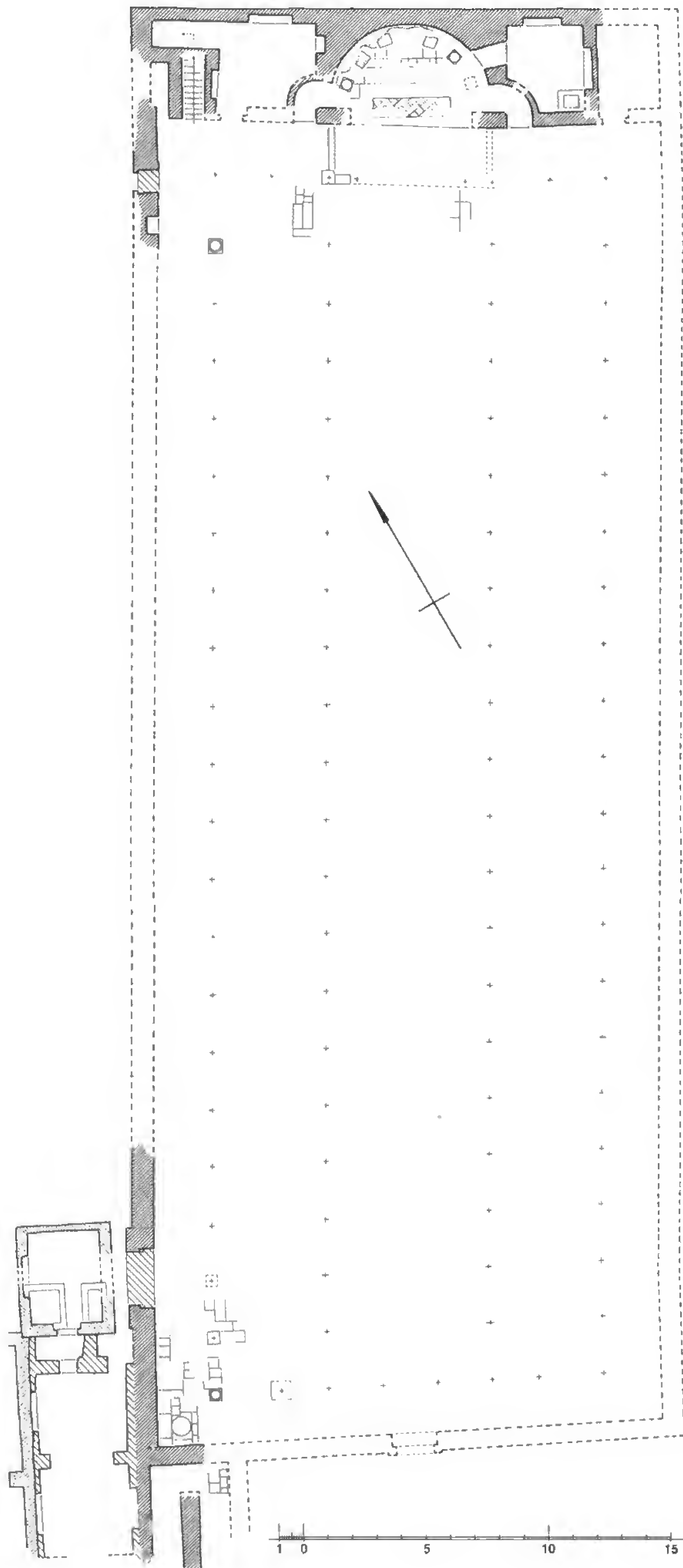


Fig. 1 – Église du cimetière sud d'Antinoopolis
(d'après P. GROSSMANN, *Christliche Architektur in Ägypten*, Leyde 2002, pl. 55).

Il est aussi question ligne 7 de la fourniture de 18 ἐργάται pour les intrados des arcs. Ce terme désigne dans le vocabulaire architectural grec un treuil ou cabestan, utilisé pour tirer les bateaux ou pour soulever des charges lourdes[12]. On voit toutefois assez mal l'usage que l'on pouvait faire de 18 de ces machines. D'un autre côté, la mention de 18 ouvriers — l'autre acception possible du terme — dans un inventaire de blocs de pierre a de quoi surprendre. Il faut toutefois noter l'emploi de ce terme dans un autre document oxyrhynchite avec un sens qui est nécessairement différent des deux acceptions habituelles[13]. Dans cet inventaire d'objets de décoration provenant d'un ensemble thermal, on trouve la mention d'un πτύχιν [συκ]άμωρ(ον) τοῦ μ[εγ]άλ(ου) ἐργάτου (« un panneau en sycomore du grand *ergatès* »). Ces deux mentions seraient par exemple compréhensibles si *ergatès* désignait une partie des arcs ou des arcades entre deux colonnes. En l'absence de confirmation, toutefois, le sens de ce terme reste malheureusement assez obscur.

Il est remarquable enfin que ce texte fasse uniquement mention de chapiteaux, de bases et d'arcs, sans évoquer les fûts de colonne correspondants. On peut penser que ces derniers étaient d'une pierre différente de celle des chapiteaux, ou qu'ils avaient fait l'objet de récupération. Dans un cas comme dans l'autre, ils auraient été livrés par quelqu'un d'autre que Philéas. Des colonnes pouvaient aussi se cacher derrière le terme λίθοι, comme on le voit par exemple dans la *Vie de Barthélémy le jeune*, où λίθος est manifestement employé pour désigner le fût d'une colonne en alternance avec κίων[14]. Dans l'inventaire de Philéas, il est toutefois clairement exprimé qu'il s'agit de pierres destinées à des murs ou des portes.

Dans plusieurs cas, mais non dans tous, les pierres sont comptées par cinquantaine. On ignore s'il s'agit d'une unité purement comptable, ou si cela correspondait à quelque réalité matérielle, par exemple des blocs de transport. Normalement, un total est donné pour chaque compte par cinquantaine (l. 3, 4, 5, 6). Ce procédé n'est pas respecté l. 2, où le total donné à la fin de la ligne (257) ne correspond à rien. En additionnant les chiffres donnés dans cette même ligne, on arrive à 657, ce qui porte à se demander si le scribe ne s'est pas trompé en mettant un β (βνζ = 257) à la place d'un χ (χνζ = 657). Malheureusement, la lacune à la fin de la ligne ne permet pas de savoir quel rapport il y avait entre les 187 pierres du mur « de Thomas », les chapiteaux qui suivent, et le total de 257 mentionné à la fin. La construction au génitif laisse plusieurs possibilités ouvertes, notamment [μετά] τῶν κεφαλίδων et [ἄνευ] τῶν κεφαλίδων.

On note aussi que les murs sont désignés par un numéro d'ordre. Ici il est question essentiellement du mur 2 et du mur 5, mais il est aussi fait mention du portail du « premier » mur. Il est difficile d'interpréter l'expression « mur de Thomas » à la

12. A. K. Orlandos et I. N Travlos, Λεξικὸν τῶν ἀρχαίων ἀρχιτεκτονικῶν ὅρων, Athènes 1986, s.v.

13. *The Oxyrhynchus papyri*, XVI, éd. B. P. Grenfell, A. S. Hunt et H. I. Bell, Londres 1924, n° 1925.

14. PG 127, col. 481D-484A.

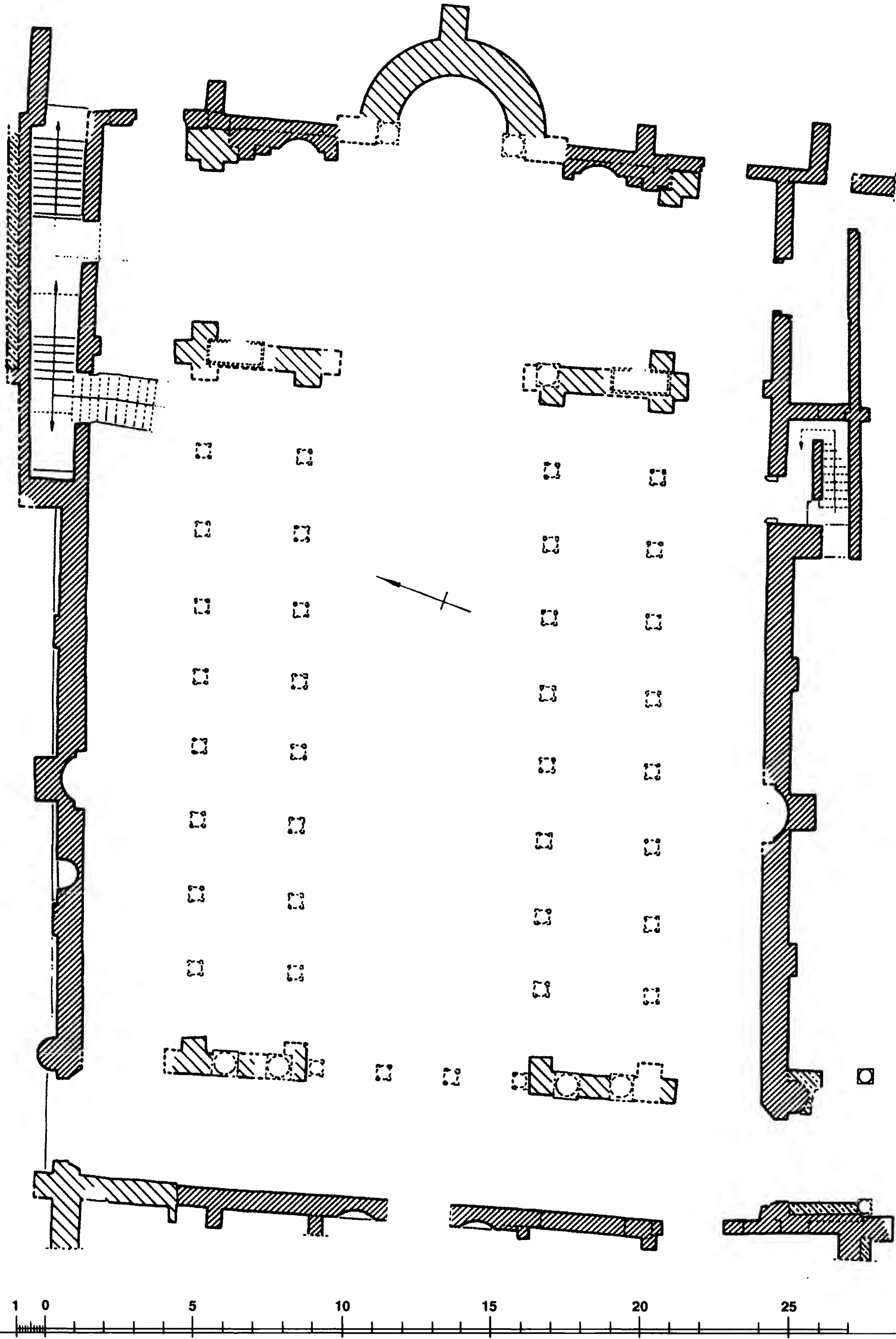


Fig. 2 – Église martyriale d'Abū Mīnā
(d'après P. GROSSMANN, *Christliche Architektur in Ägypten*, Leyde 2002, pl. 19).

ligne 2 : il pourrait s'agir d'un voisin dont la maison ou le terrain était mitoyen, d'un donateur ou d'un maçon. Si on considère que toutes les pierres mentionnées ici sont pour les murs 2 et 5, et donc que tous les chiffres qui suivent la mention d'un mur se rapportent à ce même mur, on arrive à 2548 pierres pour le mur 2 et 1679 pour le mur 5. Dans ce cas, il faudrait considérer que les pierres du début de la ligne 3 sont elles aussi pour le mur de Thomas, qui totaliserait ainsi 1148 pierres.

Pour la décoration des portes, les mesures données sont de huit fois 4 coudées (*ca.* 2,50 m). Comme souvent, cette décoration ne concerne sans doute que le linteau. Ceci supposerait une largeur de porte d'environ 2m, ce qui paraît vraisemblable. Plus haut, il est question de 79 pierres pour le portail (πυλών par opposition à θύρα) du premier mur, sans doute plus monumental que les autres portes[15].

La séparation du texte en deux « paragraphes », avec les trois dernières lignes nettement distinctes des six premières, correspond à un changement dans le contenu. Jusqu'à la ligne 6, il est question de pierres pour les murs, alors que les lignes 7 et 8 concernent les colonnades et la décoration. La dernière ligne, enfin, mentionne le paiement d'un ouvrier qui a effectué 125 χαράγματα, au prix d'un solidus et demi pour 40 χαράγματα. À la fin de la ligne, le produit 4 + 2/3 + 1/48 correspond exactement à ce que Victor devait toucher (4,6875 *nomismata*).

Le sens de χάραγμα, en revanche, n'est pas clair. Χαράσσω désigne notamment le fait de graver une inscription lapidaire. Se pose toutefois la question de l'unité à laquelle on a affaire. Si la quantité de 125 lettres convient tout à fait à une inscription de dédicace, le prix payé ici – un solidus et demi pour 40 lettres – paraît trop élevé[16]. Un χάραγμα pourrait bien sûr correspondre à une inscription complète, mais il faudrait alors admettre que l'on a fait exécuter 125 inscriptions gravées dans l'église rénovée, ce qui est peu vraisemblable. Du reste, on ne fixerait sans doute pas de prix forfaitaire par quarantaine pour des inscriptions dont la taille peut considérablement varier. D'autres sens sont attestés, qui s'accorderaient mieux avec le contexte. Dans la *Vie d'Euthyme* par Cyrille de Scythopolis, χαράσσω renvoie au tracé effectué sur le sol : « καὶ χαράξας αὐτοῖς ἐκκλησίαν καὶ σκηνὰς κύκλῳ ἐπέτρεψεν αὐτοῖς οἰκοδομῆσαι τὴν ἐκκλησίαν καὶ μεῖναι ἐκεῖ »[17]. De même le terme διαχαράσσω dans la *Vie de Syméon stylite le Jeune* qui est plus explicite encore : « Καὶ ταῦτα εἰπὼν θεωρεῖ ἄγγελον Κυρίου μέτρον κατέχοντα καὶ διαχαράσσοντα ἴχνη μοναστηρίου καὶ ἐν αὐτῷ ἁγίας ἐκκλησίας »[18]. Dans les *Parastaseis syntomoi chronikai*, en revanche, le terme est utilisé avec le sens de « portrait », sans désigner nécessairement un portrait « gravé ». Après avoir détruit un « temple des idoles » attribué à Galien, Constantin construisit une église dédiée à la Théotokos, « καὶ

15. G. Husson, *Oikia. Le vocabulaire de la maison privée en Égypte d'après les papyrus grecs*, Paris 1983, s.v. πυλών, p. 243-246.

16. C. Morrisson, J.-C. Cheynet, Prices and wages in the Byzantine world, *EHB*, tableau 18, p. 864.

17. *Vie d'Euthyme* 15, éd. E. Schwartz, *Kyrillos von Skythopolis*, Leipzig 1939, p. 24, l. 26-27.

18. *Vie de Syméon stylite le Jeune* 95, éd. P. Van den Ven, *La vie ancienne de saint Syméon Stylite le Jeune (521-592)*, I, Bruxelles 1962, p. 74 ; voir aussi 96 (p. 74) : ἐπέτρεψεν τοῖς μαθηταῖς αὐτοῦ διαχαράξαι μοναστήριον κατὰ τὸν δειχθέντα αὐτῷ τύπον.

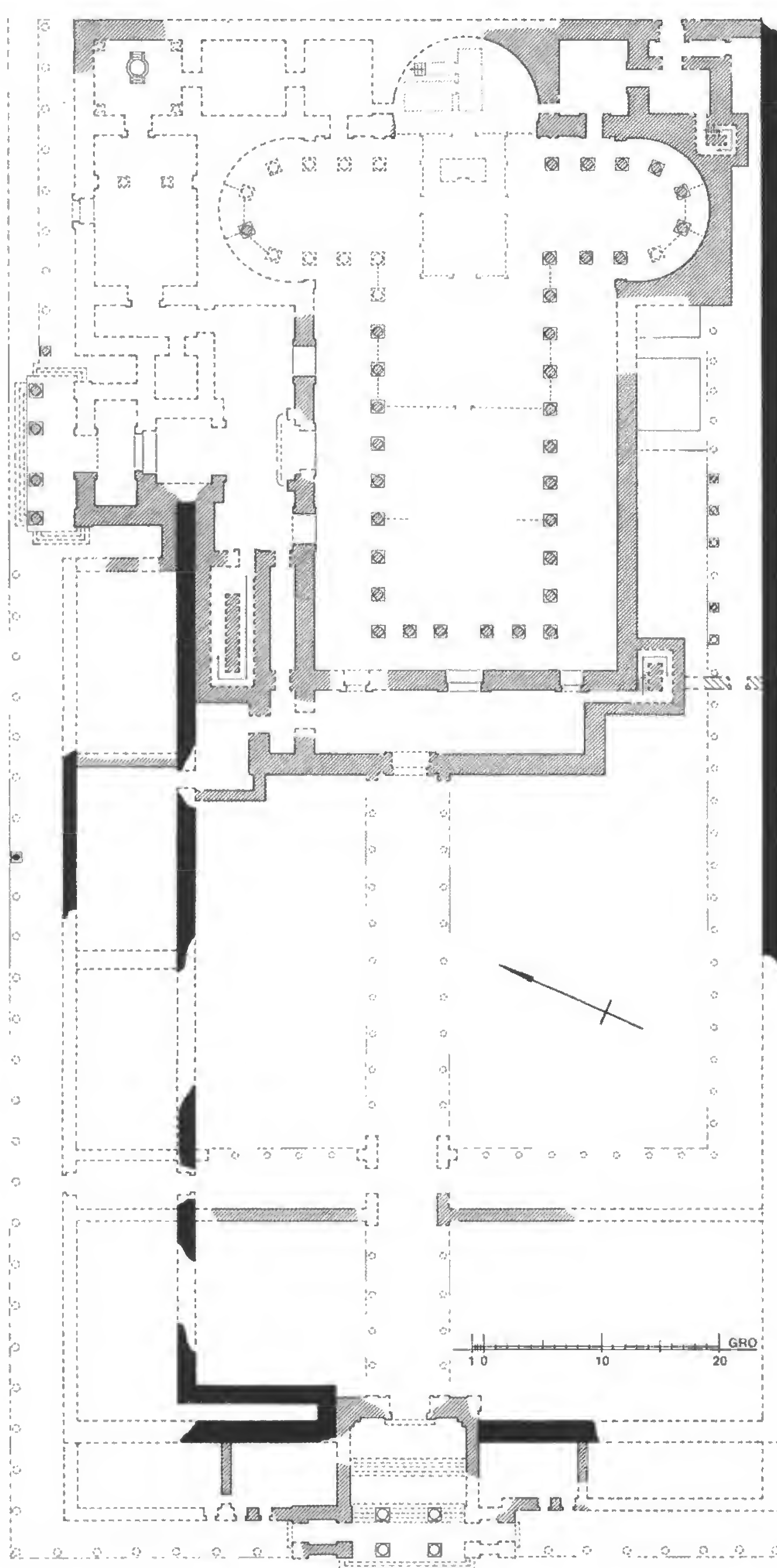


Fig. 3 – Église à transept d'Hermopolis
(d'après P. GROSSMANN, *Christliche Architektur in Ägypten*, Leyde 2002, pl. 59).

ἑαυτὸν ἐκχαράξας καὶ τὴν μητέρα καὶ Ἰησοῦν καὶ τὴν Παρθένον, πανηγυρικὰς ἑορτὰς ἐπετέλει εἰς ἡμέρας ιβ´ »[19]. Dans un autre passage, Théodose voit la « stèle » (τὴν στήλην) de Julien devant la Monnaie et, furieux, il demande à ceux qui l'accompagnent « τίνος ἂν εἴη τὸ χάραγμα »[20]. Ce terme peut donc recouvrir trois activités différentes, toutes compatibles avec la construction ou la décoration d'une église[21]. Comme il s'agit ici d'un inventaire établi par un tailleur de pierre, il est peu probable qu'il soit question de portraits. Le plus vraisemblable est que Victor ait été chargé de tracer au sol l'emplacement de quelque chose, travail lui aussi très qualifié et s'accordant mieux avec le qualificatif οἰκοδόμος qui lui est appliqué. Ces 125 tracés pouvaient concerner les colonnes, puisqu'il en est question dans les lignes qui précèdent. Le travail de Victor aurait consisté à prendre les mesures et tracer sur le sol l'emplacement des 120 bases de colonnes livrées par Philéas. Les cinq tracés supplémentaires pourraient concerner des points d'articulation ou de croisement, sans nécessairement correspondre à des emplacements de colonnes.

*
* *

L'apport d'un tel document pour l'histoire des procédés architecturaux protobyzantins n'est peut-être pas évident à la première lecture. L'absence totale de contexte peut laisser perplexes ceux qui ne sont pas habitués à la documentation papyrologique, et nuit à la compréhension de certains points. En même temps, il permet de jeter sur une étape de la construction un regard ponctuel précis et concret, qui manque cruellement dans les autres catégories de textes. Une accumulation de documents de même nature ne fera peut-être pas avancer notre connaissance de la théorie architecturale protobyzantine, mais elle pourrait véritablement éclairer de manière concrète plusieurs aspects de la mise en œuvre et de la logistique d'un chantier architectural.

19. *Parastaseis syntomoi chronikai* 53 ; A. CAMERON et J. HERRIN (*Constantinople in the early eighth century: the* Parastaseis syntomoi chronikai, Leyde 1984, p. 128-129) traduisent « portraying himself ».

20. *Parastaseis syntomoi chronikai* 46, CAMERON-HERRIN, *Parastaseis* (cité n. 19) p. 122 ; la traduction donnée ici pour χάραγμα est « likeness » (p. 123).

21. Le terme χάραγμα peut aussi désigner la monnaie de bronze qui était en circulation, mais l'équivalence 1 : 26,6 avec le solidus paraît peut probable à cette époque.

UN EXEMPLE D'ARCHITECTURE CIVILE EN GRÈCE : LES MAISONS PROTOBYZANTINES DE DELPHES (IVe-VIIe S.)*

par Platon PÉTRIDIS

Summary: Among the ruins of the Early Byzantine town of Delphi, a small number of luxury houses can be recognized. The article tries to restitute their plan and elevation, to describe some details of their internal decoration and to insert them into the network of the retaining walls, streets and stairways established since the Antiquity.

... νιώθω να μου φέγγουν απ' τις όχθες τις πλαϊνές
κάτι φαναράκια - των δασκάλων μου οι σκιές...
D. SAVVOPOULOS

Méconnus par les guides, restés en dehors des circuits touristiques et par conséquent dépourvus de tout panneau explicatif, entièrement négligés ou peu étudiés par les archéologues des générations précédentes et très souvent démolis pour poursuivre la fouille des couches antérieures, les restes de la ville protobyzantine de Delphes constituent des énigmes séduisantes pour l'archéologue qui s'intéresse à la période qui suivit la fermeture de l'oracle. Bâtiments séculiers dans leur majorité, ces vestiges sont conservés en grand nombre et à une hauteur considérable, essentiellement hors du *Péribole* du sanctuaire d'Apollon, mais également à l'intérieur de celui-ci[1]. Car, si au VIe siècle av. J.-C. l'agrandissement du domaine sacré s'est fait aux dépens de l'habitat, à partir du IVe siècle de notre ère, c'est l'inverse qui se produit : le profane occupe progressivement ce qui était autrefois réservé au sacré.

Le plus grand nombre des bâtiments de cette période a été mis au jour par la *Grande Fouille* (1892-1903). D'autres ont été fouillés à l'occasion de l'extension

* Je remercie M. Vincent Déroche d'avoir lu mon manuscrit et apporté de précieuses remarques.

1. Pour une carte illustrant l'étendue des vestiges de la période protobyzantine, voir P. PÉTRIDIS, Delphes dans l'Antiquité tardive : première approche topographique et céramologique, *BCH* 121, 1997, p. 683 fig. 1.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 193-204.

partielle de la fouille[2] ou dans le cadre d'aménagements nouveaux à l'intérieur du site archéologique[3]. De tous ces bâtiments, je vais essayer de présenter ici les lieux d'habitation spacieux qui peuvent se classer dans une large catégorie dont le professeur J.-P. Sodini a publié un catalogue exhaustif dans la revue *Topoi* en 1997[4].

Les maisons vont être insérées dans le tissu urbain de cette ville au tracé irrégulier qu'a été Delphes à partir du IVe siècle de notre ère et je vais essayer de décrire leur plan et restituer, autant que possible, les détails de leur élévation et de leur décoration. Il faut tout de suite noter que, à l'exception de la ***Maison C*** (*Maison au Sud-Est du Péribole*) qui a fait l'objet de nettoyages préliminaires dans les années 1960 et 1980[5] et de recherches systématiques depuis 1990[6], les informations qui concernent les autres bâtiments qui vont être énumérés proviennent essentiellement de rapports de fouilles, parfois très brefs, publiés dans le *BCH* ou de comptes rendus inédits, ainsi que de plans ou de simples croquis, pour la plupart inédits[7]. Quelques informations très utiles, vu la détérioration rapide de ces bâtiments, ont été puisées dans un article publié en 1981 par P. Amandry, ancien directeur de l'École Française d'Athènes, intitulé « Chronique Delphique »[8] et surtout dans le mémoire inédit de V. Déroche sur la sculpture paléochrétienne du site[9]. L'observation sur place ainsi que la prise de vues deviennent de nos jours très difficiles à cause de la végétation très dense qui entoure ces vestiges : ces bâtiments ne sont que rarement nettoyés parce qu'ils se situent en dehors des zones habituellement traversées par les touristes.

*
* *

À Delphes, la grande inclinaison du terrain a conduit depuis l'époque archaïque à la création de terrasses avec la construction de forts murs de soutènement orientés Est-Ouest[10]. Des voies qui conduisaient aux portes du Sanctuaire d'Apollon ont été

2. P. AMANDRY, Chronique Delphique (1970-1981), *BCH* 105, 1981, p. 722.

3. Tel est le cas du nettoyage entrepris en 1961 en vue de la meilleure présentation de l'entrée du sanctuaire dans le secteur au Sud-Est du *Péribole* (cf. *infra* n. 5).

4. J.-P. SODINI, Habitat de l'Antiquité Tardive (2), *Topoi* 7, 1997, p. 435-577. Dans cet article l'auteur mentionne une des maisons de Delphes, la *Maison C* ou *Villa au Sud-Est du Péribole* (p. 462-463, fig. 42-43).

5. G. DAUX, *BCH* 86, 1962, p. 909-912 ; V. DÉROCHE-Y. RIZAKIS, *BCH* 109, 1985, p. 863.

6. V. DÉROCHE, *BCH* 115, 1991, p. 700-702 ; IDEM, *ArchDelt* 46, 1991, B1 *Χρονικά*, p. 202-203 ; V. DÉROCHE-P. PÉTRIDIS, *BCH* 116, 1992, p. 709-711 ; EIDEM, *ArchDelt* 47, 1992, B1 *Χρονικά*, p. 218-220 ; EIDEM, *BCH* 117, 1993, p. 641-644 ; EIDEM, *ArchDelt* 48, 1993, B1 *Χρονικά*, p. 223-225, pl. 72 ; EIDEM, *BCH* 118, 1994, p. 423-428 ; V. DÉROCHE-P. PÉTRIDIS-A. BADIE, *BCH* 119, 1995, p. 649-650 ; EIDEM, *BCH* 120, 1996, p. 847-851 ; EIDEM, *BCH* 121, 1997, p. 754-755 ; EIDEM, *ArchDelt* 52, 1997, B2 *Χρονικά*, p. 451-452, pl. 176 ; EIDEM, *BCH* 122, 1998, p. 543-547.

7. Les documents inédits sont conservés aux archives de l'École Française d'Athènes. Je remercie le personnel de la planothèque, de la photothèque, de la bibliothèque et des archives manuscrites pour son aide.

8. AMANDRY (cité n. 2), p. 673-769. Le chercheur de l'époque tardive sera plus intéressé par les p. 724-740.

9. V. DÉROCHE, *Études sur Delphes paléochrétienne*, *Mémoire de 3e année*, Athènes 1986. La partie qui concerne la ville est comprise entre les pages 119 et 152.

10. Je remercie Mme E. Trouki d'avoir mis à ma disposition sa thèse de doctorat inédite intitulée *'Αναλήμματα καὶ Περίβολοι. Soutènements et Péribole de Delphes construits en pierres travaillées*, Strasbourg 1993.

tracées sur les abords Sud de ces terrasses. Ces voies continuaient à servir, à l'époque tardive, à la circulation dans la direction Est-Ouest, comme elles le font d'ailleurs de nos jours. Dans la direction Nord-Sud ce sont essentiellement des escaliers qui ont été utilisés, à l'exception de l'ancienne *Voie Sacrée* qui, après sa réfection à l'époque protobyzantine avec des matériaux de remploi, a continué à monter en pente douce et en zigzag de l'*Agora Romaine* jusqu'à la terrasse où se dressait autrefois le temple d'Apollon.

La fondation des bâtiments tardifs très souvent sur des couches archaïques ou même sur le rocher naturel nous prive d'informations sur l'étendue exacte de la ville juste avant l'abandon de l'oracle et la naissance de ce que nous qualifierons de ville protobyzantine. Toutefois, la présence de tombes à faible distance du mur Ouest du sanctuaire montre que l'étendue de la ville à la fin de l'époque romaine n'était pas très grande. Une véritable vague de constructions se manifeste de la fin du IVe au milieu du VIe siècle de notre ère : les tranchées effectuées par la *Grande Fouille* montrent que la ville protobyzantine s'étendait à l'Est jusqu'à la fontaine *Castalie* et à l'Ouest jusqu'aux abords du village actuel encerclant même des tombes de la nécropole Ouest. La construction de la *Grande Citerne à contreforts* dans la région Ouest correspond sans doute à l'augmentation des besoins en eau dans cette partie de la ville. La limite Sud est inconnue, les recherches s'étant obligatoirement arrêtées sur la terrasse du chemin qui mène de l'entrée du site au musée.

Le nombre exact de ces maisons n'est pas facile à établir avec certitude : je présenterai plus bas les huit que je considère comme certaines, mais l'existence d'autres habitations de ce type ne peut pas être exclue dans une ville de la taille de Delphes. À des maisons privées appartenaient sans doute les murs parfois décorés de niches qui affleurent dans des endroits éloignés de ce que devait être le centre de la ville, comme la région au Nord-Ouest de la *Grande Citerne à contreforts* et l'espace au Nord-est de la *Maison à Péristyle* jusqu'à *Castalie*.

La transformation de l'ancien sanctuaire en zone urbaine est assurée par l'existence d'au moins deux maisons dans l'espace autrefois sacré et c'est par elles que commencera notre énumération :

***Maison A. À l'emplacement de la* niche de Cratéros *et de la* Maison d'Antinoüs**[11]. Sur la terrasse de l'opisthodome du temple d'Apollon, la niche qui abritait l'offrande représentant la chasse pendant laquelle Alexandre fut sauvé par Cratéros[12] a été divisée à une époque tardive en trois pièces ; elle a été prolongée d'un avant-corps divisé également en trois pièces par des piliers de briques portant des arcatures[13] et elle a été pourvue d'un étage supérieur disposant d'une sortie sur l'*Escalier du Théâtre*[14]. L'avant-corps empiétait sur le dallage, également tardif, de la

11. AMANDRY (cité n. 2), p. 736.
12. *Sanctuaire d'Apollon*, *Atlas*, *FD* II, Paris 1975, pl. III, n° 540.
13. Ces piliers de briques et le reste des interventions tardives ont été entièrement rasés (voir J. BOUSQUET, Inscriptions de Delphes, *BCH* 83, 1959, p. 155-156 n. 5).
14. L'escalier en calcaire, fait de blocs de remplois, a été démonté en 1974 ; il était plus large que celui d'origine, actuellement restitué. Voir AMANDRY (cité n. 2), p. 691-697.

place de l'opisthodome. L'ensemble avait été considéré comme un édifice thermal[15] à cause de la découverte de grandes canalisations.

Très proches de ces thermes et à l'Ouest de ceux-ci, les deux pièces qui s'appuient sur le mur Ouest du *Péribole*[16] constituent ce qui avait été conventionnellement appelé *Maison d'Antinoüs*[17] à cause de la découverte dans l'une d'elles de la statue du favori d'Hadrien. La pièce Sud mesure 7,40 sur 5,48 m tandis que la pièce Nord, dans laquelle a été découverte la statue, mesure 7,75 sur 5,41 m[18]. Des traces de dallage de marbre et d'enduit rouge sombre sur les murs ont été signalées par les fouilleurs. La liaison de ces deux pièces avec l'ensemble thermal installé dans la niche de l'*offrande de Cratéros* dans le cadre d'un ensemble d'habitation plus vaste me paraît une hypothèse tentante, mais la fonction de ces deux salles reste toujours énigmatique : salles d'apparat ou chapelle avec salle d'attente, selon que la présence de la statue d'Antinoüs est interprétée comme simplement décorative ou cultuelle[19].

Maison B. À l'Est de la Lesché des Cnidiens. Dans la zone entre la *Lesché des Cnidiens*, l'*ex-voto de Daochos* et l'angle Nord-Est du *Péribole*, l'absence de monuments importants a permis, malgré la pente très rude, la construction de bâtiments tardifs[20]. L'accès à ces bâtiments se faisait plutôt par le côté Sud à l'aide d'un escalier. Des fouilles ont en effet mis au jour en 1949 une « grande construction de l'époque chrétienne »[21]. Il s'agit d'un complexe de pièces[22] dont seul l'angle d'un mur est actuellement visible[23]. On se trouve très probablement devant un triclinium rectangulaire et ses annexes. La pièce centrale, large de 6, 85 m, était flanquée par une pièce à l'Est et deux à l'Ouest[24]. Les murs portaient des traces d'enduit rouge et blanc et étaient conservés, au moment de la fouille, à plus de 3 m de hauteur. La découverte à proximité immédiate d'un plat en céramique peinte du type *de la Grèce Centrale* montre que la maison était en usage dans la seconde moitié du VIe siècle, mais nous ne possédons pas d'indications sur le moment de sa construction.

15. F. COURBY, *La terrasse du Temple*, *FD* II, Paris 1927, p. 237. BOUSQUET (cité n. 13) considère que « caractériser ces constructions comme thermes, c'est en exagérer l'importance : il s'agit seulement d'une habitation ». Amandry rejette l'hypothèse d'une installation privée (AMANDRY [cité n. 2], p. 736 n. 90). Je pense qu'il faudrait tout simplement réconcilier les deux avis en admettant qu'il s'agit des thermes privés d'une Maison qui s'étendait jusqu'au mur Ouest du Péribole en englobant les deux pièces de la *Maison d'Antinoüs*.

16. AMANDRY (cité n. 2), p. 688 fig. 10.

17. *Atlas* (cité n. 12), n° 431.

18. COURBY (cité n. 15), p. 203 et p. 241-243.

19. On aurait toutefois du mal à penser qu'à une époque comme le VIe ou le VIIe siècle, on rendait hommage à un mortel divinisé au IIe siècle de notre ère et dont la statue était posée debout et en face de l'entrée, mais sans socle et mutilée.

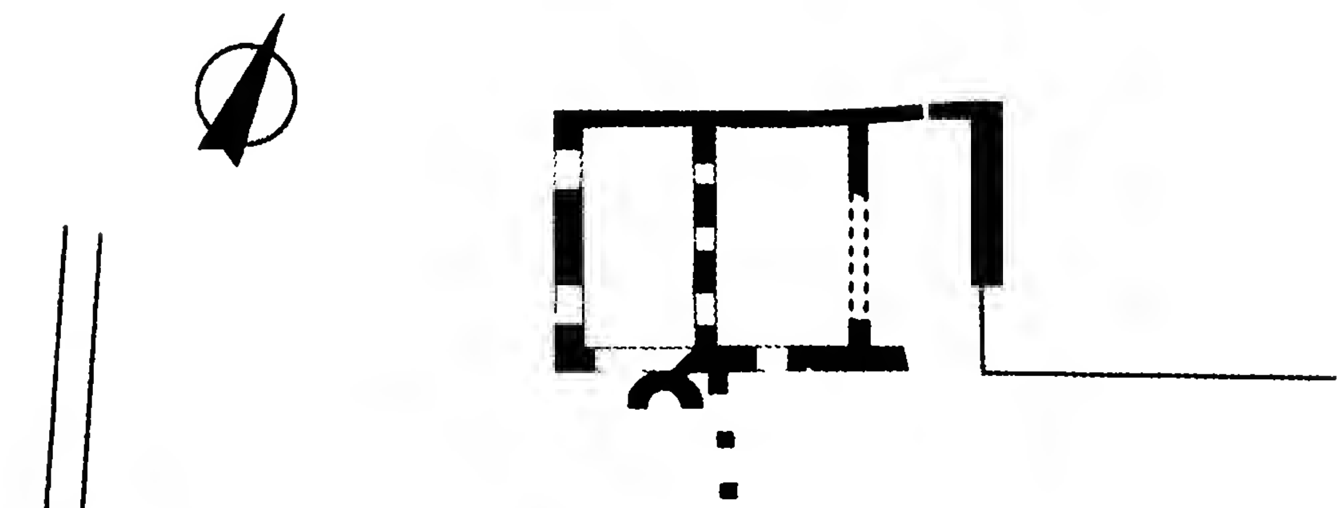
20. P. AMANDRY, *BCH* 107, 1983, p. 856-858.

21. P. AMANDRY - L. LERAT - J. POUILLOUX, *BCH* 74, 1950, p. 326-327. Le plan de ces vestiges est publié en pointillé dans J. POUILLOUX, *La Région Nord*, *FD* II, Paris 1960, pl. 1.

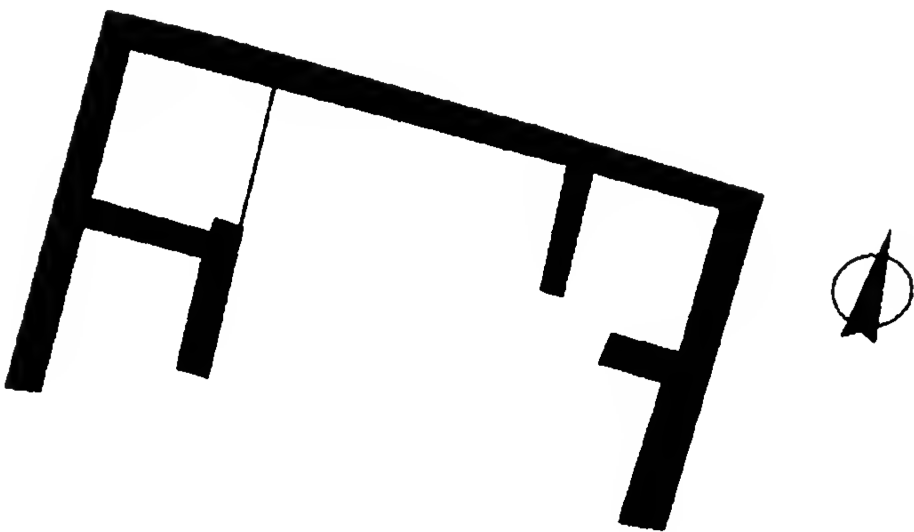
22. *Atlas* (cité n. 12), n° 603.

23. Le reste a été démonté pour continuer la fouille plus bas.

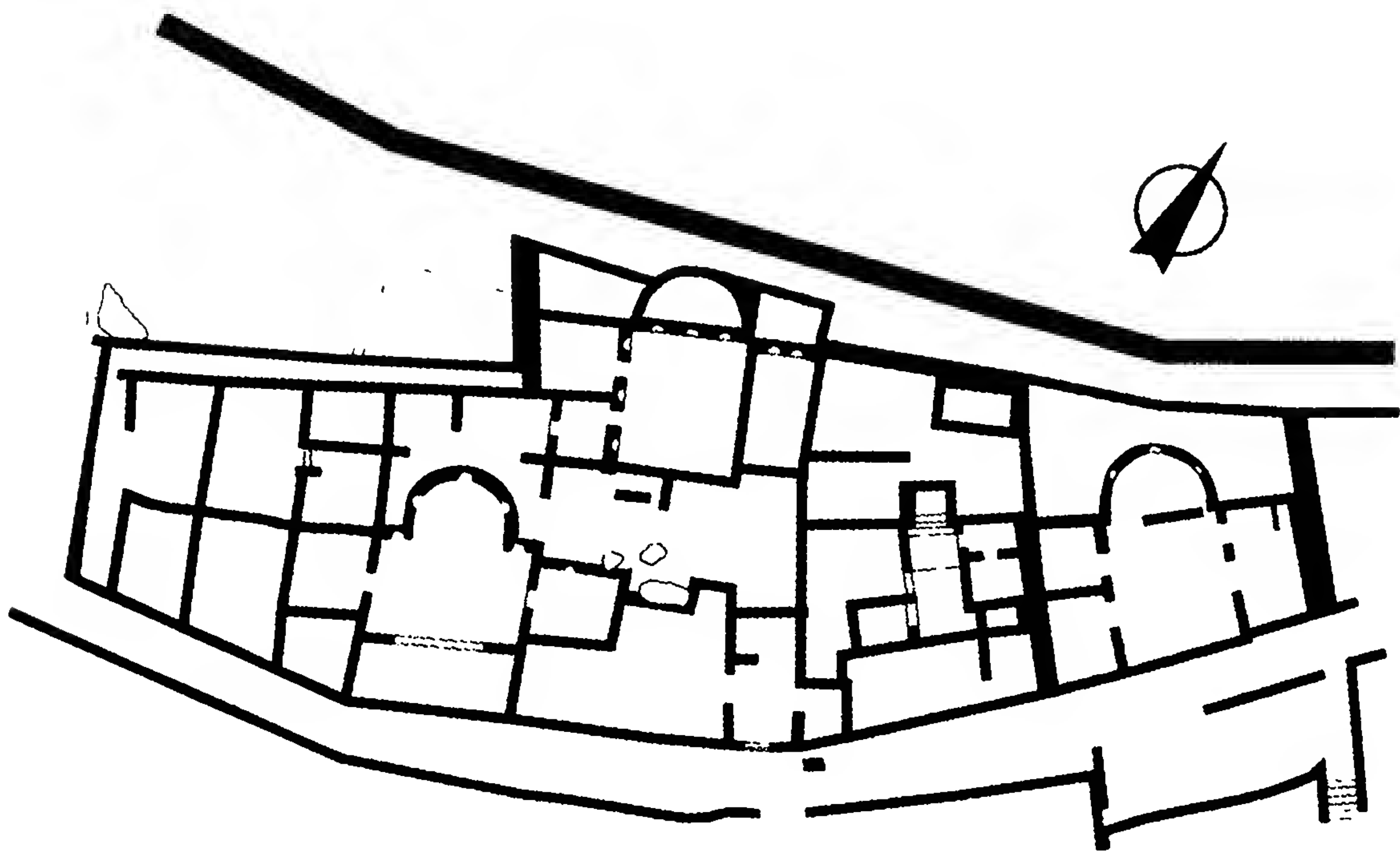
24. Un dispositif analogue avec un triclinium flanqué de deux pièces d'un côté et d'une de l'autre est reproduit également dans au moins deux des triclinia de la *Maison C*.



Maison A

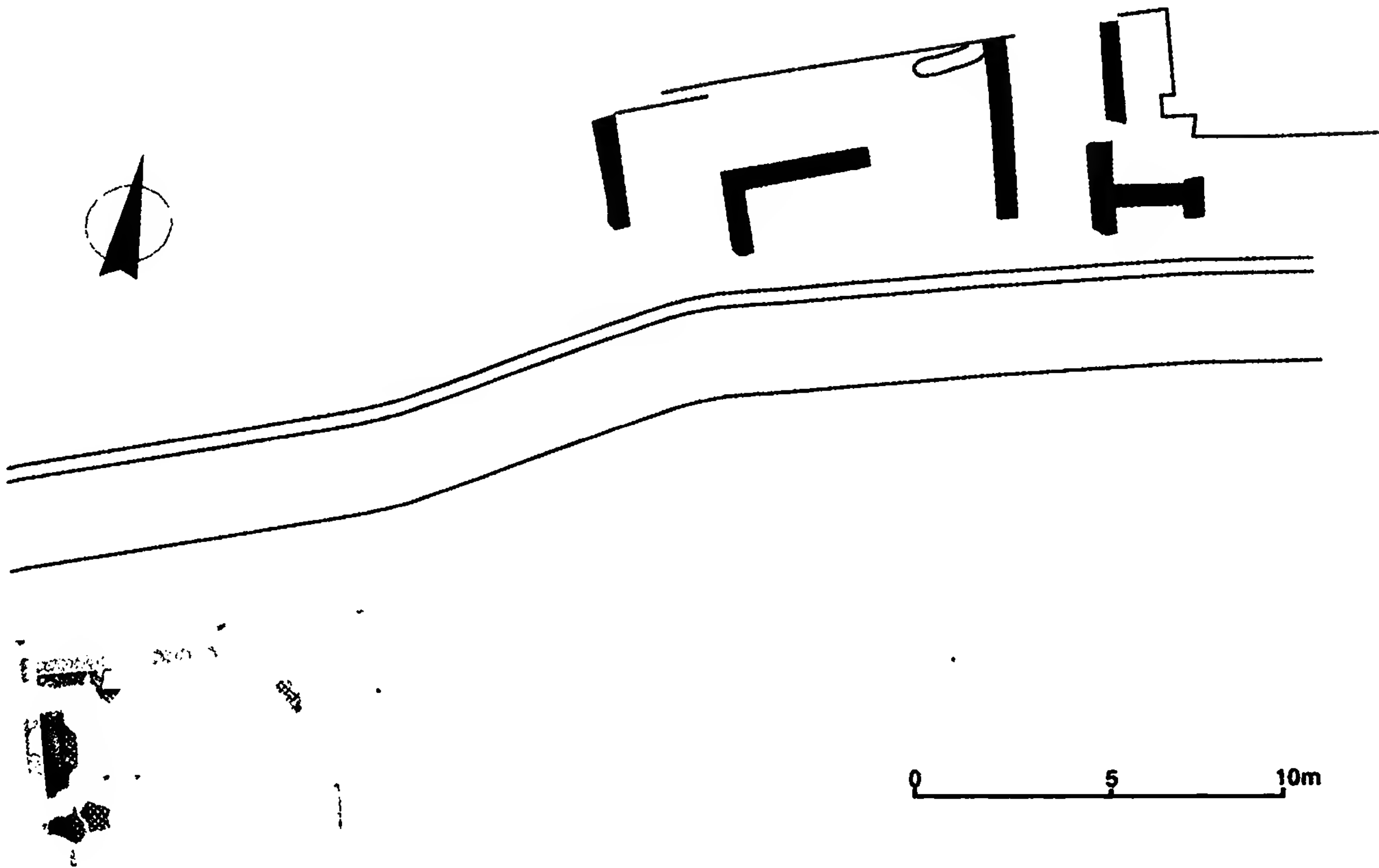


Maison B



0 5 10m

Maison C



Maison D

Plans des maisons protobyzantines de Delphes. Dessin Kalliopi Dimou

En sortant du sanctuaire d'Apollon, au Sud-Ouest de l'*Agora Romaine*, on rencontre un grand complèxe architectural qui s'étale en plusieurs niveaux le long du mur Sud du *Péribole*. Il s'agit de la ***Maison C ou Maison au Sud-Est du Péribole***[25], seule habitation de cette époque presque exhaustivement fouillée[26] et étudiée qui constitue en même temps l'habitat le plus étendu et complexe à notre connaissance de Delphes protobyzantine avec 65 m de longueur et plus de 30 m de profondeur. Elle s'organise sur deux terrasses et se divise en trois unités : la première en partant de l'Est est constituée d'un triclinium à abside qui s'appuie sur le rocher, de deux pièces annexes accolées du côté Ouest et d'une seule du côté Est. La deuxième unité comprend un complexe thermal qui occupe toute la profondeur de la maison, du *praefurnium* au Sud jusqu'à la citerne qui l'alimente tout au Nord. La troisième unité est la plus étendue. Une série de pièces rectangulaires au rez-de-chaussée s'est transformée dans un deuxième temps pour donner naissance à un large triclinium à abside ornée de niches ; des pièces utilitaires se regroupaient entre les thermes et une pièce voisine du nouveau triclinium dotée d'une niche ; au premier étage, une cour donnait accès à une pièce presque carrée ornée de niches (encore un triclinium, mais sans abside) entourée de deux petites pièces à l'Ouest et d'une seule à l'Est. Plus haut encore, au second étage, ce dernier triclinium supportait encore un triclinium, à abside cette-fois ci. Les sols étaient couverts de carreaux ou de mosaïques bichromes en noir et blanc avec des motifs géométriques et les murs étaient couverts d'enduits colorés (rouge, bleu, jaune). L'accès à cette maison se faisait par la rue qui longe sa façade du côté Sud[27]. Une sortie vers l'étroit chemin qui sépare la *Maison C* du mur Sud du *Péribole* est également probable.

Après une première construction probablement vers la fin du IVe siècle de notre ère, des remaniements se produisent au cours du VIe, tandis qu'après l'abandon de la maison en tant que résidence, des artisans viennent s'y installer vers la fin du VIe siècle en bouchant les passages entre les pièces. Ils utilisent l'espace jusqu'aux premières décennies du VIIe siècle. Des inhumations de bébés et d'adultes (six au total) sont attestées un peu partout dans le secteur et à des hauteurs différentes.

En continuant notre chemin vers l'Ouest, entre la *Maison C* et le musée actuel, on rencontre un sol en mosaïque en tesselles noires, blanches et roses formant un décor essentiellement végétal et géométrique[28]. Cette mosaïque a été attribuée à une église[29], à mon avis à tort, à cause sans doute de l'existence à cet endroit au XIXe siècle de l'église de Saint-Georges de Castri[30]. Le sol et un petit nombre de

25. AMANDRY (cité n. 2), p. 729, fig. 49-50.

26. Voir *supra* n. 5 et 6.

27. Un seuil est attesté au rez-de-chaussée de la troisième unité ; l'existence d'autres portes qui donnaient directement accès au triclinium de la première unité ou à des pièces utilitaires du côté Ouest est très probable.

28. P. ASSIMAKOPOULOU - ATZAKA, *Σύνταγμα τῶν παλαιοχριστιανικῶν ψηφιδωτῶν δαπέδων τῆς Ἑλλάδος II. Πελοπόνησσος - Στερεὰ Ἑλλάδα*, Βυζαντινὰ μνημεῖα 7, Thessalonique 1987, p. 197-198, pl. 352-353 (avec la bibliographie et les différentes datations proposées pour cette mosaïque).

29. E. GOFFINET, L'église Saint-Georges à Delphes, *BCH* 86, 1962, p. 260 ; AMANDRY (cité n. 2), p. 736 n. 92.

30. Cette interprétation reflète une idée très répandue, celle de la succession des cultes dans un lieu.

murs encore visibles pourraient appartenir à une maison, que nous appellerons conventionnellement ***Maison D* ou *Maison à l'emplacement de Saint-Georges***. Un stylobate de colonnade de l'autre côté du chemin des touristes et un peu plus à l'Est que la mosaïque appartient très probablement à cette maison et constitue la preuve de l'existence d'une cour péristyle. La construction de cette maison a sans doute interrompu la rue qui allait de *Castalie* à l'Est jusqu'à la nécropole Ouest, une rue qui, de toute façon, déjà à l'époque du sanctuaire, comme le montre E. Trouki[31], ne s'étendait pas très loin de la *Maison D*, faisant un détour vers le Nord-Ouest pour rejoindre une autre rue à un niveau supérieur. Le terrain étant très bouleversé par les constructions et aménagements modernes, il est impossible d'avoir des informations précises sur l'étendue du bâtiment et la forme ou la nature de ses pièces.

Plus haut que la *Maison D*, toujours à l'Ouest du Sanctuaire d'Apollon et entre la *Grande Citerne à Contreforts* et l'*Hermeion* antique, on rencontre les vestiges de deux maisons.

***Maison E. Sous la* Nouvelle Maison de fouilles**[32]. Ensevelie de nos jours sous la *Nouvelle Maison de fouilles* de l'École Française d'Athènes construite dans les années 1970, cette maison a livré un plan partiel assez confus qui illustre probablement des phases différentes d'occupation[33]. Un impluvium légèrement trapézoïdal couvert de dalles en terre cuite, toujours en vue dans la cour de la maison moderne, occupait le centre d'une grande cour autour de laquelle se disposaient les pièces de la maison : on reconnaît une longue pièce orientée Est-Ouest au Sud de la citerne, ainsi que quatre autres à l'Ouest de celle-ci, dont une dallée. Entre ces pièces et un escalier d'usage plutôt public, on rencontre un dallage fait de blocs de calcaire remployés et bordé de blocs creusés d'une rigole et décorés de croix gravées. S'agit-il des installations thermales de la maison ou d'une fontaine publique ? L'état très fragmentaire d'une mosaïque découverte lors de la fouille indique l'existence d'un étage où pouvait se trouver un triclinium décoré de mosaïques. L'accès à la maison est à chercher plutôt du côté Nord, par une des rues qui mènent encore aujourd'hui vers le Portique Ouest. Une inhumation de bébé est attestée sur le sol de la pièce dallée.

***Maison F. À l'Est de* l'Ancienne Maison de fouilles**[34]. Sur une terrasse plus basse que la *Maison E* et immédiatement à l'Est de *l'Ancienne Maison de fouilles* de l'École Française d'Athènes bâtie en 1935, les fouilles ont mis au jour un triclinium à abside décorée de trois niches[35] avec un sol couvert de mosaïque à motifs géométriques et floraux. Au Nord-Est de cette pièce se situe un long corridor couvert de plaques en terre cuite ornées d'ondulations et de demi-cercles. Son mur Nord est couvert de stuc à l'imitation d'un appareil isodome. Une ouverture à peine discer-

---

Fr. Bommelaer, *Guide de Delphes, Le site*, Paris 1991, p. 237, note toutefois que « la forme du bâtiment paléochrétien n'est pas connue ».

31. Trouki (cité n. 10), pl. 777.

32. Amandry (cité n. 2), p. 733, fig. 56.

33. Archives de l'École Française d'Athènes, plan n° 7328. Relevé et dessin : M. Schmid.

34. Amandry (cité n. 2), p. 733, fig. 53-54. Un plan des restes découverts est conservé aux archives de l'École Française d'Athènes et porte le n° 10575. Relevé et dessin : M. Schmid.

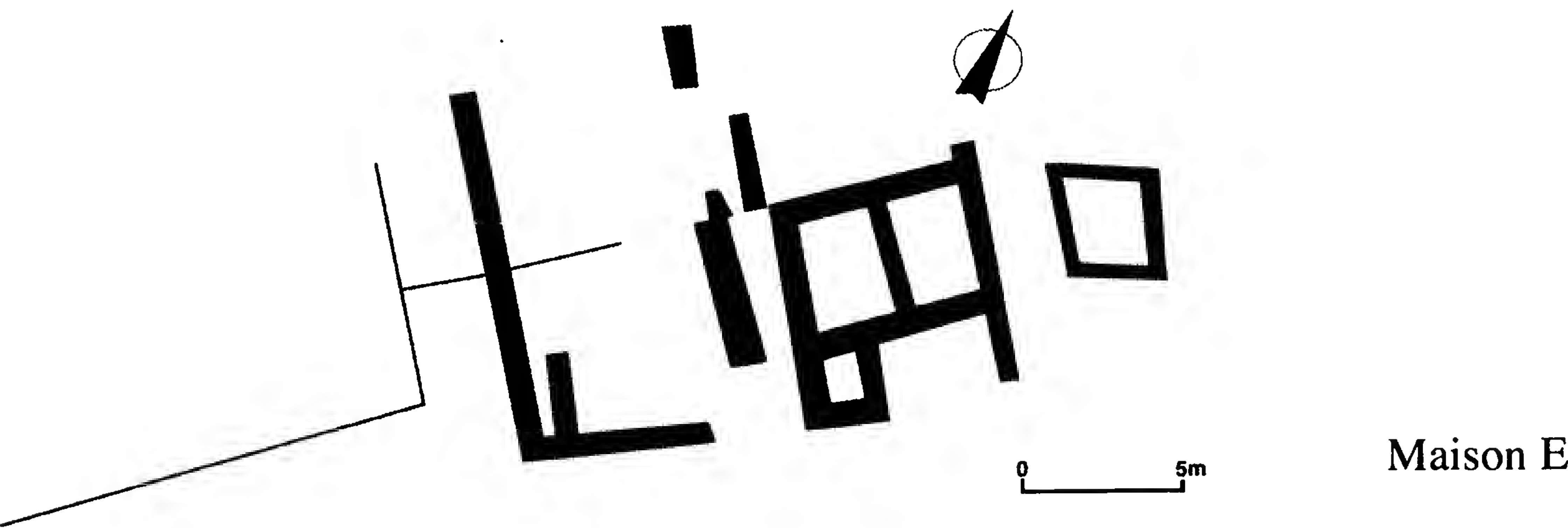
35. Le plan de ces niches est semblable à celui des niches du triclinium occidental de la *Maison C*.

nable, munie d'un seuil, donnait accès à une série de pièces plus au Nord, aujourd'hui enfouies sous plusieurs mètres de remblais. Une porte s'ouvrait à l'extrémité Est du corridor. À l'Ouest, de gros blocs de remplois servent de seuil pour passer du corridor à ce que je suppose être une grande cour également dallée, autour de laquelle s'organisait toute l'habitation. À l'Est, une niche apparaît dans la suite du mur qui sépare le corridor de la cour. Un autre corridor perpendiculaire à la cour s'ouvre vers l'Est, ce qui laisse supposer que la maison s'étendait aussi dans cette direction. Le triclinium, faute de place, se trouvait à l'Ouest de la cour et pas directement en face de l'entrée principale située certainement au Sud de la cour, aujourd'hui complètement disparue. La faible profondeur conservée du triclinium par rapport à l'envergure de son abside amène à penser que la maison s'étendait vers le Sud en couvrant une partie de la rue qui menait vers l'ancien *Hermeion*. La ressemblance du plan de ses niches avec celles du second état de l'habitat de la *Maison C* daterait cette maison du VIe siècle.

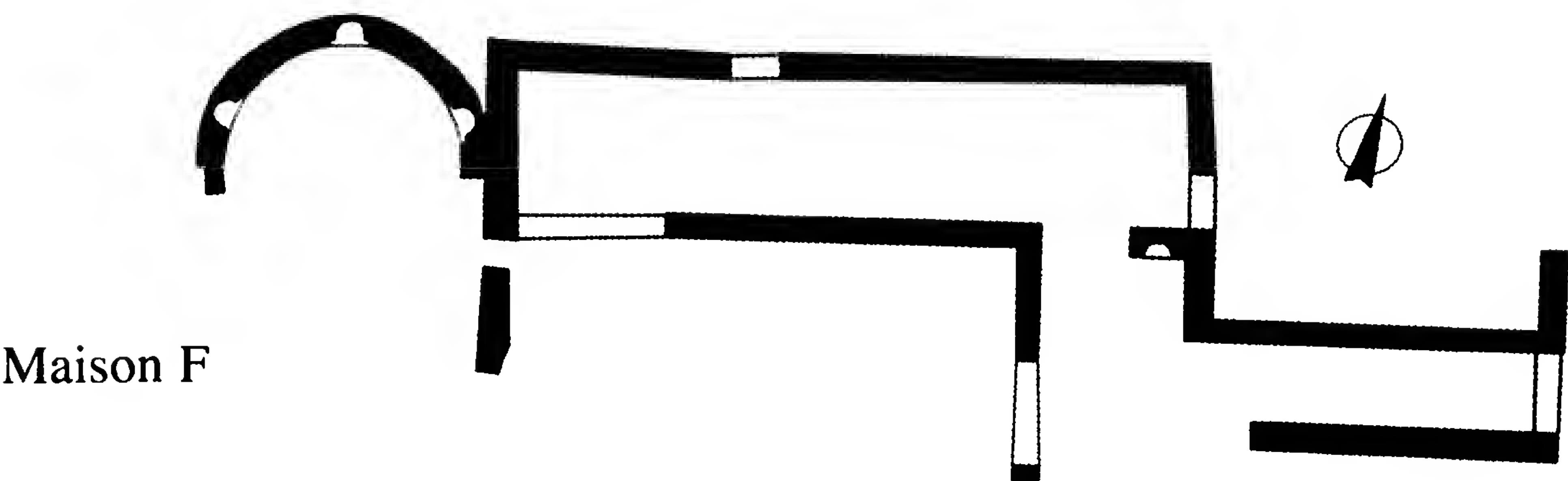
Maison G, à l'Ouest du Portique Ouest[36]. Avec comme dimensions conservées 31 m de longueur et 17 m de profondeur, cette maison dispose d'un plan plutôt facile à interpréter avec, au centre, une cour pavée de mosaïques multicolores et munie d'un bassin central aux parois revêtues de plaques de marbre bleu et blanc. Le triclinium se trouve à l'Est de la cour, rectangulaire, apparemment sans abside, orné d'un sol mosaïqué aux motifs géométriques, d'une superficie d'environ 70 m^2, et suivi de deux pièces annexes au Nord. Une pièce carrée également ornée de mosaïques se trouve au Nord de la cour, mais elle ne communique pas directement avec le triclinium. La partie Ouest est occupée par de petits thermes, dont on a mis au jour un hypocauste au Sud et une grande salle à abside au Nord. Les mosaïques portent des motifs géométriques et les tesselles sont de couleurs variées (bleu, blanc, rouge, rose, noir). Un étage est ici fort probable, le nombre des pièces au rez-de-chaussée paraissant insuffisant. Une reconstruction qui respecta le plan original est attestée, certains murs empiétant sur la bordure des mosaïques. Dans une dernière phase d'occupation, l'espace du triclinium est divisé et les passages entre les différentes pièces sont bouchés, exactement comme dans la *Maison C*. L'ensemble avait été interprété au moment de sa fouille comme « Thermes romains » à cause de l'existence de l'hypocauste, malgré la constatation que les dimensions du bâtiment « sont celles d'une grande maison »[37]. Très vite on a reconnu qu'il s'agissait tout simplement du modèle très répandu d'une grande maison possédant des thermes privés[38].

Maison H, à l'emplacement du Portique Ouest[39]. Pendant la période protobyzantine, le Portique Ouest « a été encombré de constructions parasitaires, byzantines et romaines » selon l'expression des fouilleurs de l'époque[40]. Autrefois considérée

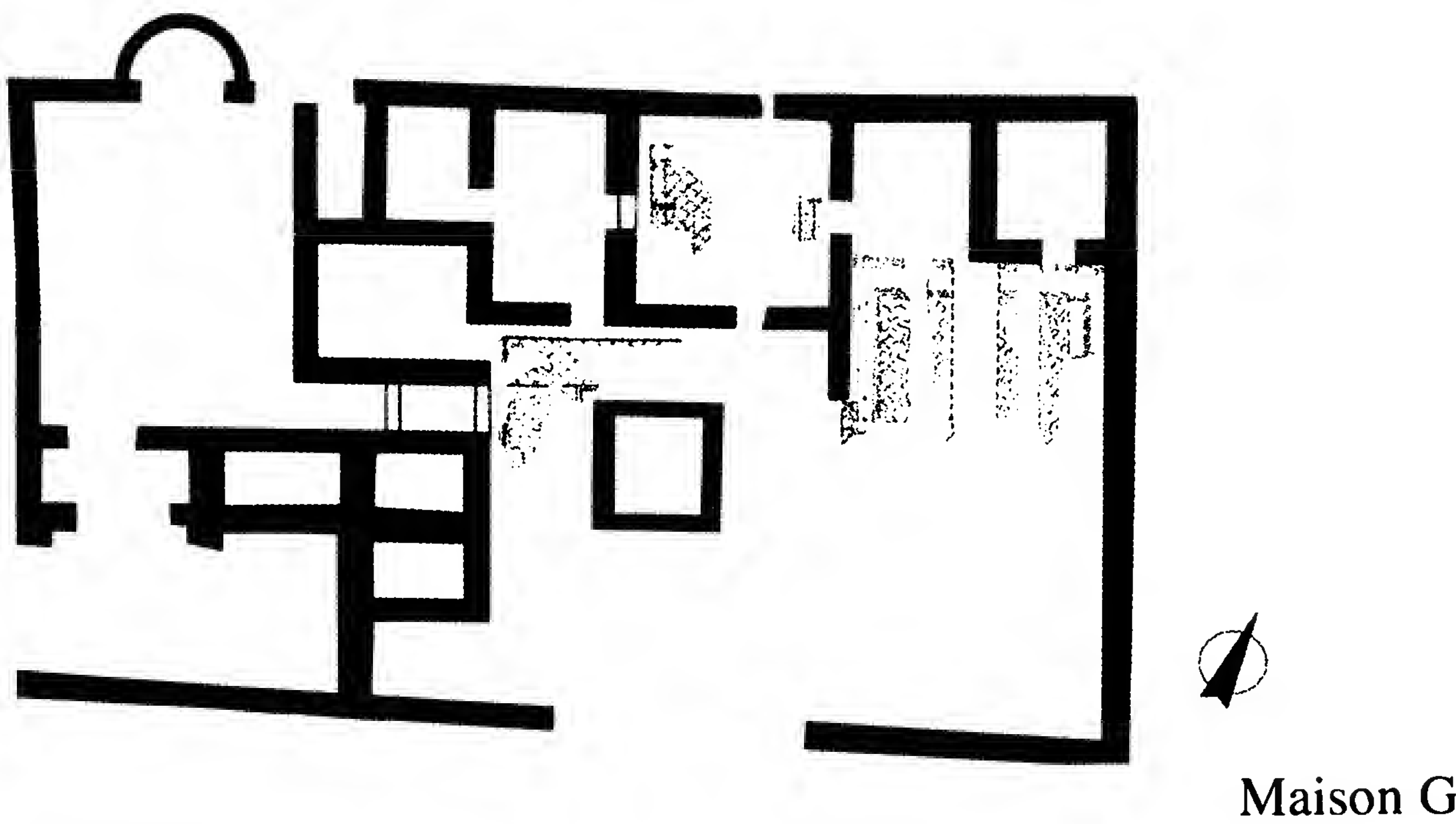
36. P. AMANDRY (cité n. 2), p. 732.
37. P. AMANDRY, *BCH* 64-65, 1940-1941, p. 264-265.
38. P. AMANDRY, *BCH* 66-67, 1942-1943, p. 345.
39. P. AMANDRY (cité n. 2), p. 729 et p. 732, fig. 52.
40. P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *BCH* 46, 1922, p. 512. Sur les fouilles des années 1920 voir aussi : P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, *BCH* 47, 1923, p. 516 ; IDEM, *BCH* 48, 1924, p. 476 ; R. FLACELIÈRE, *BCH* 49, 1925, p. 75-99 ; IDEM, *BCH* 52, 1929, p. 503-505 ; également deux lettres de P. de la Coste-Messelière



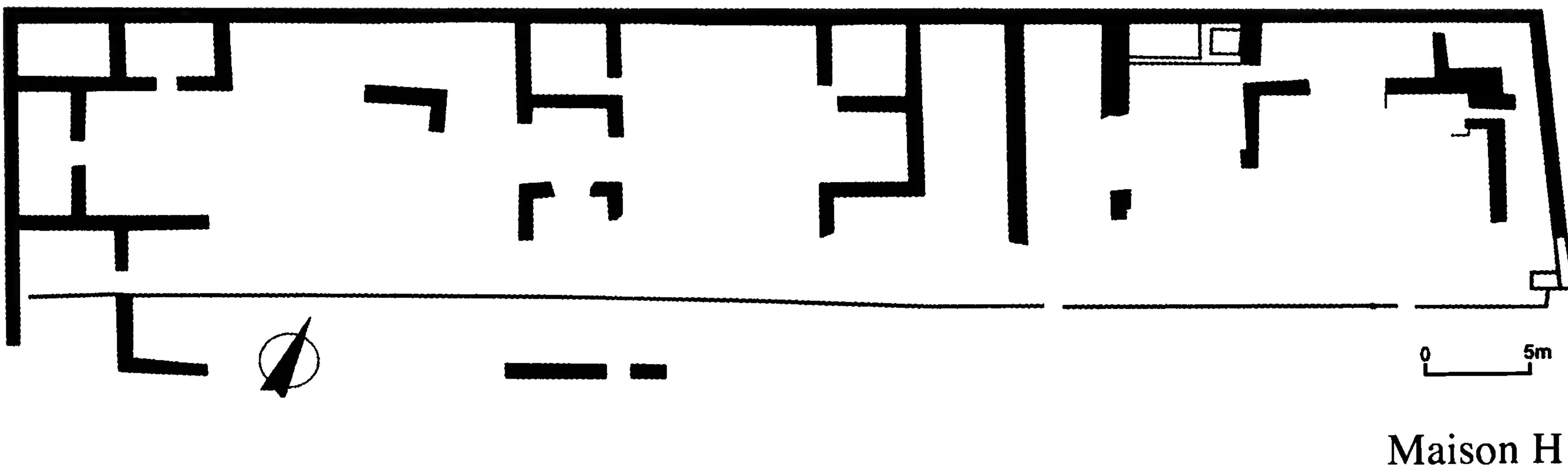
Maison E



Maison F



Maison G



Maison H

Plans des maisons protobyzantines de Delphes. Dessin Kalliopi Dimou

comme une église byzantine[41], la maison qui occupa le Portique déjà au IVe et Ve siècle adapta son plan au rectangle préexistant du portique. Sur le côté Est, on se trouve encore une fois devant des installations thermales, mais de taille plus importante que dans les autres maisons examinées. Les baignoires étaient plaquées de marbre. À l'Ouest, on rencontre des espaces ouverts (ou à moitié couverts) qui peuvent correspondre à deux cours alternant avec des espaces fermés (pièces d'habitation ?). Une extension vers le Sud, empiétant sur la voie publique, est attestée dans la moitié Ouest ; c'est à cet endroit qu'il faut sans doute chercher le triclinium. Les sols étaient couverts de marbre, de carreaux en terre cuite ou de mosaïques à tesselles noires et blanches et au décor géométrique. Certains murs étaient couverts de plaques de marbre blanc. L'extension du bâtiment vers le Sud empiéta sur la rue et coupa une partie du passage vers une des portes de l'ancien sanctuaire. Dans une phase postérieure d'utilisation, des passages sont fermés, on détruit la mosaïque pour faire passer une rigole. Deux inhumations ont également été découvertes.

*
* *

Les maisons dont il a été question ici ont été construites à l'intérieur de bâtiments préexistants, à l'emplacement de ceux-ci ou dans des terrains vierges de toute construction[42]. Elles occupent l'espace libre entre les voies principales qui parcourent le site d'Est en Ouest, les escaliers qui facilitent la circulation dans la direction Nord-Sud et le flanc de la montagne. Il s'agit par conséquent de constructions qui s'étalent en longueur, avec leur façade donnant vers le Sud et une partie aveugle du côté Nord à cause du rocher sur lequel elles s'appuient. La forte inclinaison du terrain permet une utilisation du relief très habile avec la construction de plusieurs niveaux (trois ou quatre par exemple) sans toutefois masquer la vue aux voisins de la terrasse supérieure. Leur profondeur varie selon celle de la terrasse, mais elle est plutôt réduite. Quelquefois, comme dans le cas de la *Maison F* et de la *Maison H* par exemple, les constructeurs, pour agrandir la profondeur de ces bâtiments privés, n'hésitent pas à empiéter sur la rue, réduisant ainsi considérablement l'espace public.

---

adressées à Ch. Picard, alors directeur de l'EFA, datant l'une de 1923 (Archives manuscrites de l'EFA, Dossier Delphes 1-1923) et l'autre de 1924 (Archives manuscrites de l'EFA, Dossier Delphes 1-1924) ; enfin une lettre de R. Flacelière sur le déblaiement du Portique Ouest (Archives manuscrites de l'EFA, Dossier Delphes 1-1929). Pour des rapports sur des travaux plus récents menés dans le Portique Ouest voir : V. Déroche-Y. Rizakis, *BCH* 108, 1984, p. 861-866 ; Idem, *BCH* 109, 1985, p. 863-864. Les plans correspondants conservés aux archives de l'Ecole Française d'Athènes portent les nos 12145 et 12146.

41. P. de la Coste-Messelière, *BCH* 49, 1925, p. 80. Idem, lettre de 1923 mentionnée *supra* n. 40 : « Dans le tiers Ouest du Portique a été amorcé le dégagement d'une chapelle byzantine (dont les fondations reposent plus bas que le sol antique) : subsistent sur place, trois piédestaux de colonnettes et une absidiole. 5 inscriptions ont été trouvées dans les murs, ruinés, de cette chapelle », et plus bas : « Le mur d'église byzantine (partie Ouest du Portique) a livré en juillet-août 8 bases de statues dont 3 inscrites ». L'« absidiole » dont il est question dans la lettre, aujourd'hui disparue, appartenait très probablement au triclinium de la Maison protobyzantine installée dans le portique. D'ailleurs, R. Flacelière écrivait déjà en 1929 que « les murs romains qui ont été dégagés plus à l'Ouest n'appartiennent plus à des thermes, mais à des maisons » (*BCH* 52, 1929, p. 504).

42. Il est toutefois difficile de savoir avec certitude si la fondation d'une maison sur le rocher naturel signifie l'absence de constructions préexistantes à cet endroit ou tout simplement leur démolition systématique. La tendance des habitants de Delphes à éviter les gros travaux et à exploiter au maximum les structures anciennes en pierre nous amène à admettre, au moins pour les

Les plans des maisons de Delphes varient assez dans leurs détails, chose normale pour un site doté d'un passé très riche qui lui légua des constructions de forme et d'usage assez précis (temples, trésors, portiques), mais également assez spécial quant à sa géomorphologie. La pente du terrain est abrupte, les éboulements d'énormes rochers survenus dans des périodes antérieures à la fondation des maisons constituent des obstacles que les constructeurs sont appelés à surmonter. Ils choisissent la solution la plus économique, préférant modifier le plan du bâtiment et contourner les rochers[43]. Toutefois, les plans de ces maisons suivent en gros un type généralisé dans l'empire romain, à savoir celui d'une maison aux salles disposées autour d'une cour[44]. Un élément commun à toutes les maisons de Delphes est l'existence d'un ou plusieurs triclinia, grandes salles de réception, avec ou sans abside, munis de pièces annexes. Une dernière caractéristique de ces maisons est la présence de bains privés. Le fait que les thermes de la *Maison C* soient construites dès la première phase du bâtiment[45], c'est-à-dire vers la fin du IVe siècle, montre qu'il est difficile d'admettre que l'apparition et la multiplication des thermes privés sont dues à l'influence de la propagande chrétienne qui enseignait la pudeur ; nous sommes également loin de l'époque où la ville ne disposera plus des moyens nécessaires pour entretenir les vastes complexes thermaux comme les *Thermes de l'Est*. La présence d'un espace thermal destiné à l'usage des propriétaires et de leurs hôtes constitue plutôt la preuve d'un certain luxe recherché par les riches de cette ville de province.

Pour la construction de cet habitat, on a utilisé des moellons de taille variable et des briques liés au mortier et pour certains endroits, comme les angles ou les fondations, des pierres taillées provenant de bâtiments plus anciens. La dégradation progressive des enduits qui couvraient les murs révèle un certain soin dans la disposition des pierres et des briques, mais aucune des maisons n'est construite avec un appareil de moellons et briques disposés en losange que l'on rencontre dans la troisième phase de l'*Agora Romaine*, qui ne date pas d'avant fin IIIe-début IVe siècle. Des niches placées de manière symétrique ou asymétrique rythmaient les parois internes des murs (*Maisons C*, *F*). Le nombre de fragments d'enduits peints est extrêmement réduit par rapport à la superficie de ces vestiges, mais il nous donne une idée des couleurs vives (rouge, jaune, bleu) qui ornaient l'intérieur de ces demeures. Dans un cas (*Maison F*), l'enduit du mur reproduisait une imitation de pierres taillées. Les parties inférieures de certains murs étaient couvertes d'un plaquage de marbre (*Maison H*). Pour couvrir les sols, on utilisait du marbre (*Maison H*), des carreaux en terre cuite (*Maisons C*, *E*, *F*), ou des mosaïques

---

maisons les plus éloignées du Sanctuaire d'Apollon, une élévation dans des terrains non construits jusqu'alors.

43. C'est le cas de la pièce C 18 de la *Maison C* où le rocher tombé a été laissé sur place et masqué d'une mince couche de briques et d'enduit.

44. Des parallèles dans J.-P. Sodini, L'habitat urbain en Grèce à la veille des invasions, *Villes et peuplement dans l'Illyricum protobyzantin*, Rome 1984, p. 341-397. Les p. 344-359 sont consacrées aux maisons avec pièces disposées autour d'une cour, simple ou à péristyle. Des parallèles également dans Sodini (cité n. 4).

45. Contrairement aux autres exemples connus en Grèce où les thermes ont été introduits après coup dans des bâtiments préexistants (Sodini [cité n. 44], pl. 386).

(*Maisons C*, *D*, *E*, *F*, *G*, *H*) que l'on trouve non seulement dans les triclinia, mais aussi dans les thermes, les cours et dans les pièces de taille réduite. Leurs motifs étaient essentiellement géométriques ou végétaux. Dans les thermes de la *Maison C*, des fragments de marbre irréguliers couvraient le sol d'une pièce (apodytérion ?).

Des objets qui animaient les intérieurs de ces maisons sont parvenus jusqu'à nous essentiellement des lampes et de la vaisselle en céramique, éléments plutôt utilitaires que décoratifs. Des fragments provenant de tables polylobées, de plateaux et de pieds de tables en marbre[46], retrouvés un peu partout sur le site, ainsi que le moule d'un élément de suspension de polykandélon, sont toutefois là pour nous rappeler le luxe de ces maisons. Quant aux objets plus anciens, certaines des sculptures en ronde-bosse ont servi à la construction des murs les plus tardifs[47], d'autres ont probablement été conservées et utilisés à des fins décoratives plutôt que cultuelles, telle la statue d'Antinoüs qui, même mutilée, a été retrouvée debout et en face de l'entrée de la pièce qui l'avait accueillie[48].

Un autre trait commun de certaines de ces Maisons (*Maisons C*, *G*, *H*) est la subdivision des salles spacieuses par la construction de cloisons et le bouchage de certains passages. Ces aménagements reflètent soit un changement de caractère dans l'occupation de l'espace (on passe de l'habitat à l'atelier) soit l'apparition d'un habitat de « pauvres » ; ils datent de la fin du VIe et du début du VIIe siècle. Des inhumations effectuées entre les diverses occupations ou après l'abandon définitif sont attestées dans trois cas (*Maisons C*, *E*, *H*).

* * *

Les maisons protobyzantines de Delphes qui viennent d'être présentées ici sont difficilement comparables à leurs contemporaines des riches provinces de l'Empire, aux décors luxueux, abondamment ornées d'œuvres d'art[49]. Elles constituent toutefois des exemples intéressants de résidences urbaines parce qu'elles montrent la façon dont un modèle d'habitation très répandu dans le monde romain s'adaptait dans une ville moyenne de province aux possibilités financières ou aux goûts des habitants, mais, surtout, aux irrégularités du terrain. Nous ne sommes pas en mesure de préciser la raison (politique, démographique, économique ou autre) qui a provoqué l'augmentation de leur nombre et leur dispersion sur les flancs de la montagne autour du sanctuaire à partir du IVe siècle, mais cette prospérité de Delphes[50] ne constitue pas un cas unique[51]. En revanche, il est certain que le changement dans la nature de l'occupation et la subdivision de leurs espaces internes vers la fin du VIe siècle reflète une réalité historique attestée également ailleurs dans l'Illyricum[52].

46. G. Roux, Problèmes déliens, *BCH* 105, 1981, p. 41-78 en part. p. 71-78 ; Déroche (cité n. 9), p. 117-118. Un usage exclusivement religieux des tables en marbre est à exclure : leur découverte dans des contextes séculiers (tels les *Maisons C* et *H*) le prouve.

47. C'est le cas par exemple de la moitié inférieure d'une statue féminine drapée découverte dans la structure du mur 237 de la *Maison C*.

48. Voir *supra*, *Maison A*.

49. Sodini (cité n. 4), p. 516.

50. Attestée également par la réfection de l'*Agora Romaine* et le nouveau pavement de l'ancienne *Voie Sacrée*.

51. Sodini (cité n. 44), p. 393-394.

52. Sodini (cité n. 44), p. 396.

À PROPOS DE LA NOTION DE PLAN SEMI-SYMÉTRIQUE DANS LES ÉDIFICES BALNÉAIRES ROMAINS[1]

par Grégoire POCCARDI

Summary: The significant rise of bathing pratic in Rome, beginning with the end of the Republic, brought the construction of many baths. That rapid evolution implied continuously bigger building, at first at Rome with imperial patronage, then in the provinces. In that context appear new spatial and architectural notions, aiming at rationalizing the spaces so as to facilitate the frequentation of the building. Among them, the notion of "half symmetrical" planning has been devised in an attempt to define and classify those buildings, so as to correct the up to now more usual notion of "half-axial". This paper tries to define the notion of "half symmetrical", what it implies and whether it is fitting to the real known buildings.

La notion de « plan semi-symétrique » est désormais entrée dans le vocabulaire descriptif des bains romains, en particulier à la suite des travaux d'Y. Thébert sur les thermes d'Afrique du Nord[2], pour certains en remplacement du terme « traditionnel » de plan semi-axial[3]. Elle se définit comme étant une forme d'organisation spatiale d'un certain nombre d'édifices de bains d'époque impériale, principalement localisés en Afrique du Nord et en Italie, caractérisés par la juxtaposition d'un secteur symétrique et d'un secteur qui ne l'est pas. Parler de plan « semi-symétrique » présuppose déjà l'existence de plans purement symétriques (et de plans dépourvus de symétrie).

Le concept d'asymétrie ne présente pas de difficulté de définition. Les espaces sont agencés sans aucune volonté de créer une symétrie entre eux. En revanche, la notion de symétrie impose un schéma rationnel où chaque pièce doit avoir une place

1. Je tiens à remercier O. De Cazanove pour sa lecture attentive et ses remarques pertinentes à propos d'un sujet aussi abstrait pour les non-spécialistes des bains romains.

2. H. BROISE et Y. THÉBERT, *Les Thermes Memmiens*, dans *Recherches Archéologiques Franco-Tunisiennes à Bulla Regia II. Les Architectures*, Rome, Coll. de l'EFR, 28/II,1, 1993, p. 399-405 et Y. THÉBERT, *Thermes Romains d'Afrique du Nord et leur contexte méditerranéen*, Rome, BEFAR, 315, 2003, p. 120-122 et 319-340 suivi par A. BOUET, *Thermes publics et privés en Gaule Narbonnaise*, Rome, Coll. de l'EFR, 320, 2004, p. 181-182.

3. D. KRENCKER, E. KRÜGER, H. LEHMANN et H. WACHTLER, *Die Trierer Kaiserthermen*, I, Augsbourg 1929, p. 180-181 (pl. VII) : « halbachsiale », repris par exemple par I. NIELSEN, *Thermae et Balnea, the Architecture and cultural History of Roman Public Baths*, Aarhus 1990 ou F. YEGÜL, *Baths and Bathing in the Classical Antiquity*, New-York / Cambridge (Mass.), 1992, « half-axial type ».

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 205-220.

et un plan bien conçus, afin de pouvoir créer une symétrie autour d'un axe principal. Cela implique que chaque moitié du monument est une image inversée de l'autre, avec un dédoublement de toutes les pièces (forme et fonction) ne se situant pas sur cet axe. On comprendra facilement que la grande majorité des bains rencontrés ont été élaborés selon un plan asymétrique, mais qu'une partie non négligeable de ceux-ci, principalement des grands ensembles de prestige qui ne représentent qu'une petite minorité des édifices balnéaires, en particulier les thermes impériaux de Rome, ont été conçus selon un plan symétrique.

Tout d'abord, le plan semi-symétrique représente donc une solution intermédiaire, le problème étant de déterminer si nous sommes devant une forme de transition, devant un passage progressif de l'asymétrie à la symétrie, ou alors devant une solution dérivée par rapport à un modèle symétrique déjà existant. Dans cette dernière optique, l'existence d'une partie symétrique dans le bain impliquerait d'abord que le concept ait été déjà envisagé à l'échelle de l'ensemble de l'édifice.

Ensuite, deux possibilités sont théoriquement envisageables : soit un secteur froid symétrique et un secteur chauffé asymétrique, soit l'inverse, c'est-à-dire un secteur froid asymétrique et un secteur chauffé symétrique[4].

Concevoir un secteur froid symétrique est relativement facile, car seul le *frigidarium*, unique pièce balnéaire et centre de gravité du secteur, est doté d'aménagements particuliers (piscines)[5]. Il est plus complexe, en revanche, de concevoir un secteur chauffé de plan symétrique, car celui-ci est composé de nombreuses pièces aux fonctions et aux aménagements différents (au minimum, *tepidarium*, étuve, *caldarium* ; au maximum, « *destrictarium* », *tepidaria* dédoublés — d'entrée et de sortie —, étuve et *caldarium*, sans compter une *natatio* chauffée). Dans le cas d'un secteur chauffé à itinéraire rétrograde[6], le concept de symétrie est facilement concevable ; il suffit d'aligner des pièces qui possèdent chacune un plan symétrique : par exemple, un *caldarium* pourvu de deux baignoires identiques placées en opposition. Il n'en est pas de même pour un secteur chauffé à itinéraire continu ou même mixte[7], car le *caldarium*

4. Dans la théorie, nous ne suivrons donc pas entièrement la définition du plan semi-symétrique donnée par THÉBERT, *Thermes Romains d'Afrique du Nord* (cité n. 2), p. 319-340, qui considère que seul le secteur froid doit être symétrique avec dédoublement de certaines pièces en opposition avec un secteur chauffé toujours asymétrique. Nous préférons une définition plus large défendue par BOUET, *Thermes en Gaule Narbonnaise* (cité n. 2), p. 181-182, qui considère avec raison que la semi-symétrie ne peut se définir qu'en fonction d'un secteur symétrique vis-à-vis d'un secteur non symétrique, mais que rien n'oblige que ce soit toujours le secteur froid par rapport au secteur chauffé.

5. Un *frigidarium* de plan symétrique, même si cette pièce constitue souvent l'espace le plus important du secteur froid, n'implique pas que ce secteur entier soit de plan symétrique ; il faut que l'ensemble du secteur présente une symétrie ou une logique de symétrie. Cela exclut de cette catégorieles Thermes de la Marciana ou de Porta Marina à Ostie et les Petits Thermes de la Villa Hadriana à Tivoli, considérés comme des « semi-symétriques » (*half-axial ring type*) par NIELSEN, *Thermae et Balnea* (cité n. 3), II, p. 5 (C. 25) et p. 9 (C. 55).

6. Un secteur chauffé à parcours rétrograde peut se définir comme une succession de pièces chauffées dans laquelle le baigneur est obligé de revenir sur ses pas pour rejoindre le *frigidarium*.

7. Contrairement à l'itinéraire rétrograde, le parcours continu permet de créer un circuit sans que le baigneur ait l'obligation de revenir sur ses pas. L'avantage est d'éviter les flux croisés des baigneurs qui entraient dans le secteur chauffé et de ceux qui en sortaient. Le parcours mixte n'est qu'une solution intermédiaire où une partie du circuit est rétrograde et une partie est continu.

est placé en avant-dernière position du parcours après les pièces du bain de propreté (« *destrictarium* » et étuve). La seule solution est alors qu'il soit en partie, voire entièrement dédoublé comme dans les grands ensembles symétriques de type impérial. La grande faiblesse de cette solution est qu'on ne voit pas pourquoi on aurait créé un secteur chauffé symétrique, avec toutes les difficultés techniques que cela comporte, à côté d'un secteur froid asymétrique, alors que celui-ci est plus facile à concevoir de manière symétrique. Enfin, le parcours d'un secteur chauffé asymétrique peut être aussi bien continu que rétrograde[8].

Sur le plan théorique, la semi-symétrie comme la symétrie peuvent recouvrir de multiples solutions. En fait, on s'aperçoit que les solutions adoptées sur le terrain ne couvrent pas l'ensemble des solutions possibles. Du moins, l'une de celle-ci est très majoritaire (secteur froid symétrique et secteur chauffé asymétrique à parcours continu).

Au total, la semi-symétrie est une catégorie de plan plutôt rare. C'est en Afrique du Nord (Proconsulaire et Byzacène principalement) que l'on en trouve le plus grand nombre, une dizaine en tout (fig. 1-8)[9]. Pour l'Italie, nous ne possédons que six exemples[10], dont quatre à Rome : le Bain du Baptistère (fig. 9), le Bain du Latran (fig. 10)[11], les Thermes de Maxence sur le Palatin (fig. 11)[12] et le *balneum* des Frères Arvales (fig. 12)[13] ; un à Ostie : les Thermes du Forum (fig. 13) ; un à Ferentum (fig. 14) ; quelques exemples en Gaule dont un seul (incertain) en Narbonnaise : les Thermes du Palais du Miroir à Saint-Romain-en-Gal ; deux à Paris : les Thermes de Cluny (fig.15) et de la rue Gay Lussac[14] ; un à Barzan en Aquitaine[15] ; un en

8. THÉBERT, *Thermes Romains d'Afrique du Nord* (cité n. 2), p. 320, BOUET, *Thermes en Gaule Narbonnaise* (cité n. 2), p. 181 ou comme YEGÜL, *Baths and Bathing* (cité n. 3), p. 131 (*half-axial type*) conçoivent les deux possibilités dans le secteur chauffé de plan sans symétrie, contrairement à NIELSEN, *Thermae et Balnea* (cité n. 3), II p. 52 (fig. VIII), qui ne le conçoit que continu (*half-axial ring type*).

9. Bain de Pompéianus de Oued Athménia, Petits thermes de Madaure, Grands thermes de Thaenae, Thermes du Forum de Thubursicu Numidarum, Grands thermes de Thysdrus, Thermes de la Palestre de Gigthis, Thermes sud-est de Thignica et Thermes Memmiens de Bulla Regia. Il faut peut-être y ajouter les Thermes nord d'Acholla et le cas litigieux des Thermes de Zilil au Maroc (THÉBERT, *Thermes Romains d'Afrique du Nord* [cité n. 2], p. 321-322).

10. Le bain de la villa de Procoio à Pianabella au sud d'Ostie pourrait présenter un plan semi-symétrique, en raison d'un *frigidarium* probablement de plan symétrique. Toutefois, les éléments en notre possession ne nous permettent pas de nous prononcer de manière définitive (M. G. LAURO, Villa suburbane ad Ostia, *Archeologia Laziale*, VI, 1984, p. 224-228).

11. G. PELLICCIONI, Le nuove scoperte sulle origini del Battistero Lateranense, *Mem. Pont. Acc.*, 3, 1912, p. 59-114.

12. J. J. HERRMANN Jr, Baths of Maxentius in the Palace, *MDAI(R)*, 83, 1976, p. 403-424 : il s'agit d'un plan tout à fait remarquable, car le plan est semi-symétrique, fortement influencé par le type « impérial », mais à itinéraire mixte.

13. Ce petit édifice de bain directement lié à un sanctuaire a un plan particulier composé d'un secteur froid de plan parfaitement symétrique et d'un secteur chauffé dédoublé qui l'est aussi, mais dont les axes respectifs sont décalés.

14. A. BOUET, Les modèles thermaux et leur diffusion en Gaule, dans *Termas romanas en el Occidente del Imperio*, II colloquio internacional de Arqueologia de Gijon (Gijon, 1999), éd. V. GARCIA ENTERO et F. OCHOA, Gijon 2000, p. 43-44 : dans le premier cas, on est dans un itinéraire rétrograde, alors que dans le second, il est possible de voir un itinéraire mixte.

15. *Thermae Gallicae : Les thermes de Barzan (Charente-Maritime) et les thermes des provinces gauloises*, dir. A. BOUET, Bordeaux 2003.

Germanie[16] : le Bain du *Castellum* à Boudobriga (fig. 16)[17], un seul exemple en Grande-Bretagne : le bain d'Aesica (fig. 17)[18] ; un en Grèce : les Thermes-Temple d'Argos (fig.18)[19] ; un en Asie Mineure égéenne avec les Thermes de Cn. Vergilius Capito à Milet (fig. 19)[20] et enfin un en Égypte à Kôm el-Dosheh dans le Delta oriental du Nil (fig. 20)[21]. Au total, on comptabilise une grosse vingtaine d'édifices (mais la liste demeure ouverte), qui, pour toute la période impériale et dans tout l'Empire, ont adopté ce plan[22]. Ajoutons à cette liste le bain d'Hippias décrit par Lucien, que Y. Thébert restitue comme étant de plan semi-symétrique, contrairement au schéma présenté par F. Yegül[23]. Les régions où le plan semi-symétrique est le mieux attesté sont aussi celles où l'on trouve la majorité des grands édifices thermaux de plan symétrique de type impérial.

Parmi tous les cas de figure possibles de « semi-symétrie », certaines solutions sont plus logiques que d'autres.

Notons d'abord que tous les édifices thermaux énumérés ci-dessus sont postérieurs aux premiers exemples de plan symétrique (les Thermes de Néron à Rome), à l'exception des Thermes de Cn. Vergilius Capito à Milet, datés du milieu du Ier siècle de notre ère.

Ensuite, la plupart des édifices de plan semi-symétrique sont constitués d'un secteur froid symétrique associé à un secteur chauffé asymétrique. Cette constatation est liée à deux éléments. Le premier est l'hétérogénéité du secteur chauffé, composé de pièces aux fonctions spécialisées et variées, enserré par les espaces de service ; à celui-ci répond un secteur froid, dont le *frigidarium* est le seul espace réellement balnéaire, autour duquel s'organisent les autres espaces non balnéaires du secteur. Le second est plus idéologique. Les entrées étaient toujours aménagées du côté du secteur froid. C'est dans cette partie du bain que le baigneur entrait, se déshabillait et s'attardait avant ou après le bain. C'est cette partie, plus spacieuse, qui est aménagée de manière plus monumentale (vastes pièces, jeux d'architecture,etc.). Il n'est donc pas étonnant de

16. Les thermes de Xanten (*contra* BOUET, *Thermes en Gaule Narbonnaise*, cité n. 2, p. 182) ne sont pas insérés dans cette liste, car la basilique n'est pas située exactement dans l'axe du *frigidarium*. Il en est de même pour les Thermes de l'Est à Nida Heddernheim à cause de la position de la piscine du *frigidarium*.

17. W. HEINZ, *Römischen Bäder in Baden-Würtemberg. Typologische Untersuchungen*, Tübingen, 1979, pl. 9.

18. J. COLLINGWOOD BRUCE, *Handbook to the Roman Wall*, Newcastle, 1947, p. 151.

19. P. AUPERT, Les thermes comme lieux de culte, dans *Les Thermes Romains* (Actes de la table ronde organisée par l'École française de Rome, Rome, 11-12 novembre 1988), Rome, Coll. de l'EFR, 142, 1991, p. 189, fig. 4.

20. F. KRISCHEN et A. VON GERKAN, *Thermen und Palästren*, dans *Milet, I, 9, Ergebnisse der Ausgrabungen seit dem Jahre 1889*, Berlin, 1928, pl. I.

21. G. DARESSY, À travers les kôms du Delta, Kôm el-Dosheh, *Annales des Services des Antiquités Égyptiennes* 12, 1912, p. 169-213.

22. On ne classera pas parmi les édifices de plan semi-symétrique les bains dont les *frigidaria* comportent des piscines dissymétriques placées en opposition, comme le bain de Calleva Atrebatum (Silchester) et les Thermes de Viroconium Cornoviorum (Wroxeter) en Grande-Bretagne ; *contra* BOUET, *Thermes en Gaule Narbonnaise* (cité n. 2), p. 182, qui classe ces édifices parmi les semi-symétriques.

23. THÉBERT, *Thermes Romains d'Afrique du Nord* (cité n. 2), p. 108-111 (pl. XXII-2) et F. YEGÜL, The small city bath in classical antiquity and a reconstruction study of Lucian's « Bath of Hippias », *Archeologia Classica*, XXXI, 1979, p. 108-131.

trouver une grande majorité de secteurs froids symétriques. Pourtant, certains établissements présentent une organisation opposée avec un secteur froid asymétrique et un secteur chauffé symétrique : le Bain du Château à Aescia (Greatchester) en Grande-Bretagne) et peut-être le Bain du *Castellum* à Boudobriga (Boppard am Rhein) en Germanie. Ils font exception et ne sont pas représentatifs du concept élaboré à la même époque en Italie, en Afrique du Nord ou ailleurs dans l'Empire.

Si, comme on l'a dit, la règle est plutôt la juxtaposition d'un secteur froid symétrique et d'un secteur chauffé non symétrique, en revanche, toutes les grandes catégories de parcours sont attestées, continu (en grande majorité), mixte ou rétrograde. Toutefois, l'élaboration d'un plan semi-symétrique va souvent de pair avec la réalisation d'un parcours continu ou semi-continu. Au-delà des parcours continus, que l'on retrouve dans la très grande majorité des exemples nord-africains[24], aux Thermes du Forum à Ostie, au bain du Latran, au bain du Baptistère à Rome, ainsi qu'au bain de Kôm el-Dosheh en Égypte, certains autres exemples présentent un parcours mixte, comme les Thermes de Maxence sur le Palatin, ou rétrograde, comme ceux de Ferentum (Viterbe), les Thermes-Temple d'Argos et les Thermes de Cluny à Paris. Plus étrange est la solution adoptée au *balneum* des Frères Arvales à la Magliana où l'on a, en partie, un dédoublement du secteur chauffé qui fait que l'un des itinéraires est continu alors que le second, décalé à l'est, est rétrograde. Les deux exemples possédant un secteur chauffé symétrique — le Bain du Château à Aescia (Greatchester) en Grande-Bretagne et le Bain du *Castellum* à Boudobriga (Boppard am Rhein) en Germanie — ont adopté le parcours linéaire rétrograde.

Cela signifie que le plan semi-symétrique représente principalement une réalisation minimaliste du plan symétrique de type impérial comme en Afrique et en Italie ; peut-être toutefois, dans quelques cas, constitue-t-il le fruit d'un concept différent et moins complexe.

Du point de vue chronologique, les plans semi-symétriques, tout comme les plans symétriques, sont d'époque impériale. Les premiers exemples sont à placer au milieu du Ier siècle avec le cas problématique des Thermes de Cn. Vergilius Capito à Milet. Cet exemple est toutefois très particulier, car il se situe dans une région fortement imprégnée d'influences hellénistiques, aux traditions architecturales différentes de celles de Rome. Or, le plan symétrique de type impérial naît à Rome à la même époque (Thermes de Néron). En Asie Mineure, les premiers thermes de plan symétrique sont datés des années 100 ap. J.-C. (Thermes de Humeitepe à Milet, Thermes de Varius et ceux du Port à Éphèse). Les Thermes de Cn. Vergilius Capito pourraient alors être interprétés comme une première tentative inachevée de concevoir un grand ensemble balnéaire symétrique, avec un secteur chauffé encore pourvu d'une étuve disposée de manière latérale, comme on peut le voir à la même époque dans certains édifices de bains (asymétriques) de Pompéi (Thermes Suburbains, Thermes du Centre)[25].

Les autres bains de plan semi-symétrique sont datés des IIe et IIIe siècles. On possède un exemplaire antérieur à cette fourchette chronologique avec les Thermes

24. À l'exception du Bain de Pompéianus à Oued Athémnia et du cas plus litigieux des Thermes de Zilil (Maroc) qui ont des parcours chauffés rétrogrades.

25. THÉBERT, *Thermes Romains d'Afrique du Nord* (cité n. 2), p. 121.

de Zilil (dans le nord du Maroc), dont la phase 1 est datable du dernier tiers du Ier siècle. Certains sont plus tardifs comme les Thermes de Maxence sur le Palatin (début du IVe siècle), mais surtout comme les bains privés de Pompéianus à Oued Athemnia (IVe siècle) et encore plus de Kôm el-Dosheh (Ve ou début du VIe siècle).

La plupart des exemples cités sont des thermes publics, c'est-à-dire de grands bains publics souvent financés par de généreux donateurs : ce fut le cas des Thermes du Forum ou de M. Gavius Maximus à Ostie — ce personnage n'étant autre que l'un des préfets du Prétoire de l'empereur Antonin le Pieux (138-161), qui finança le complexe le plus important de la ville — ou encore de ceux situés sur le Palatin financés par Maxence, dernier empereur à avoir choisi Rome comme capitale (306-312). À Bulla Regia, les Thermes Memmiens, principal établissement balnéaire de la ville, sont un don de Iulia Memmia, fille de l'un des consuls des années 191-192.

Toutefois, l'adoption du plan semi-symétrique n'est pas une exclusivité des grands ensembles thermaux. On a quelques exemples d'édifices de bains privés appartenant à des *villae* comme, en Afrique du Nord, le bain de Pompeianus à Oued Athmenia, celui de la villa de Sidi-Ghrib et peut-être un exemple en Italie (Villa Maritime de Procoio à Pianabella). On retrouve également ce choix dans les bains publics du sanctuaire de la Magliana, du Latran et du Baptistère à Rome.

La superficie des édifices les plus grands oscille autour de 5000 m² (Thermes du Forum à Ostie, Thermes Ouest de Githis en Afrique Proconsulaire, Thermes de Iulia Memmia à Bulla Regia, Thermes de Cn. Vergelius Capito à Milet). On en trouve aussi de petites dimensions avec moins de 1000 m² (*balneum* des Frères Arvales à Rome, Bain du Château à Greatchester en Grande-Bretagne ou bain de Kôm el-Dosheh en Égypte) ; celui de l'hypothétique villa de Henchir Safia ne fait même que 150 m². Les bains de plan semi-symétrique peuvent donc atteindre des dimensions raisonnables, mais ils ne concurrencent jamais les grands ensembles thermaux ayant adopté des plans symétriques, principalement ceux de type impérial.

En conclusion, si la définition théorique du « plan semi-symétrique » ne peut pas être synonyme de reproduction moins ambitieuse d'un modèle symétrique (de type impérial), toutefois, la majorité des réalisations semi-symétriques sont directement inspirées par celui-ci, et c'est la raison pour laquelle elles sont surtout présentes en Italie et en Afrique du Nord orientale. Les deux édifices à secteur chauffé symétrique — le Bain du Château à Aescia (Greatchester) en Grande-Bretagne et le Bain du *Castellum* à Boudobriga (Boppard am Rhein) en Germanie — ne sont, ni par la logique de conception (s'il en existe réellement une), ni par la taille, similaires aux grands ensembles semi-symétriques de la Méditérannée occidentale. Il faut aussi distinguer le cas des Thermes de Cn. Vergilius Capito à Milet, qui semble plus une évolution du plan des grands édifices thermaux d'Asie Mineure occidentale vers la symétrie qu'une version dégradée des grands ensembles thermaux de plan symétrique de type impérial apparus à Rome au milieu du Ier siècle..Enfin, la semi-symétrie, comme la symétrie, n'est pas seulement réservée à des édifices publics assez importants ; elle a été appliquée aussi pour des bains de taille plus modeste, et à une époque tardive pour des bains de *villae* ou dans l'exemple remarquable de Kôm el-Dosheh dans le delta oriental du Nil.

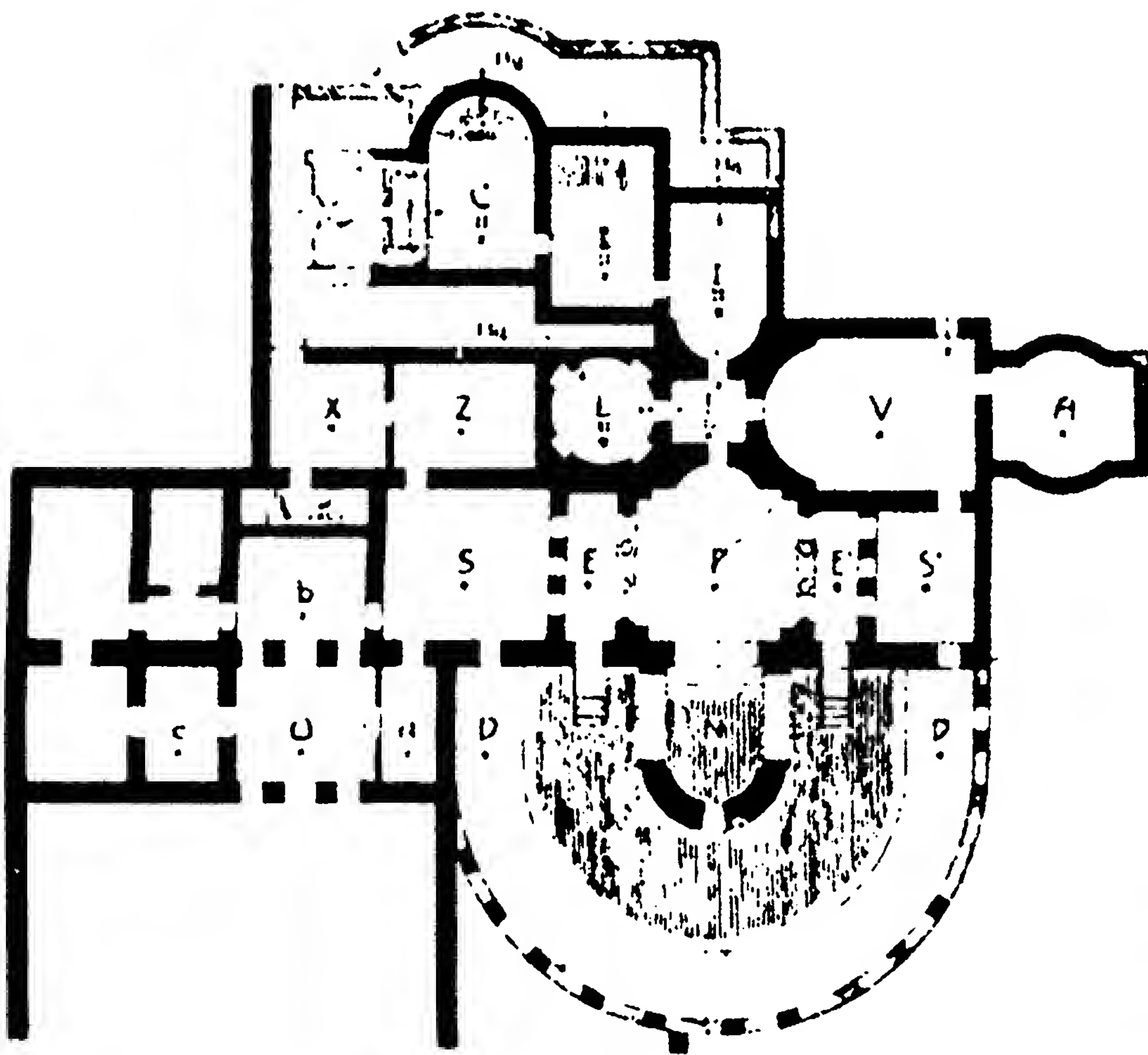


Fig. 1 – Bain de Pompéianus à Oued Athménia (Numidie) : Krencker, Krüger, Lehmann et Wachtler, *Die Trierer Kaiserthermen* (cité n. 3), fig. 316.

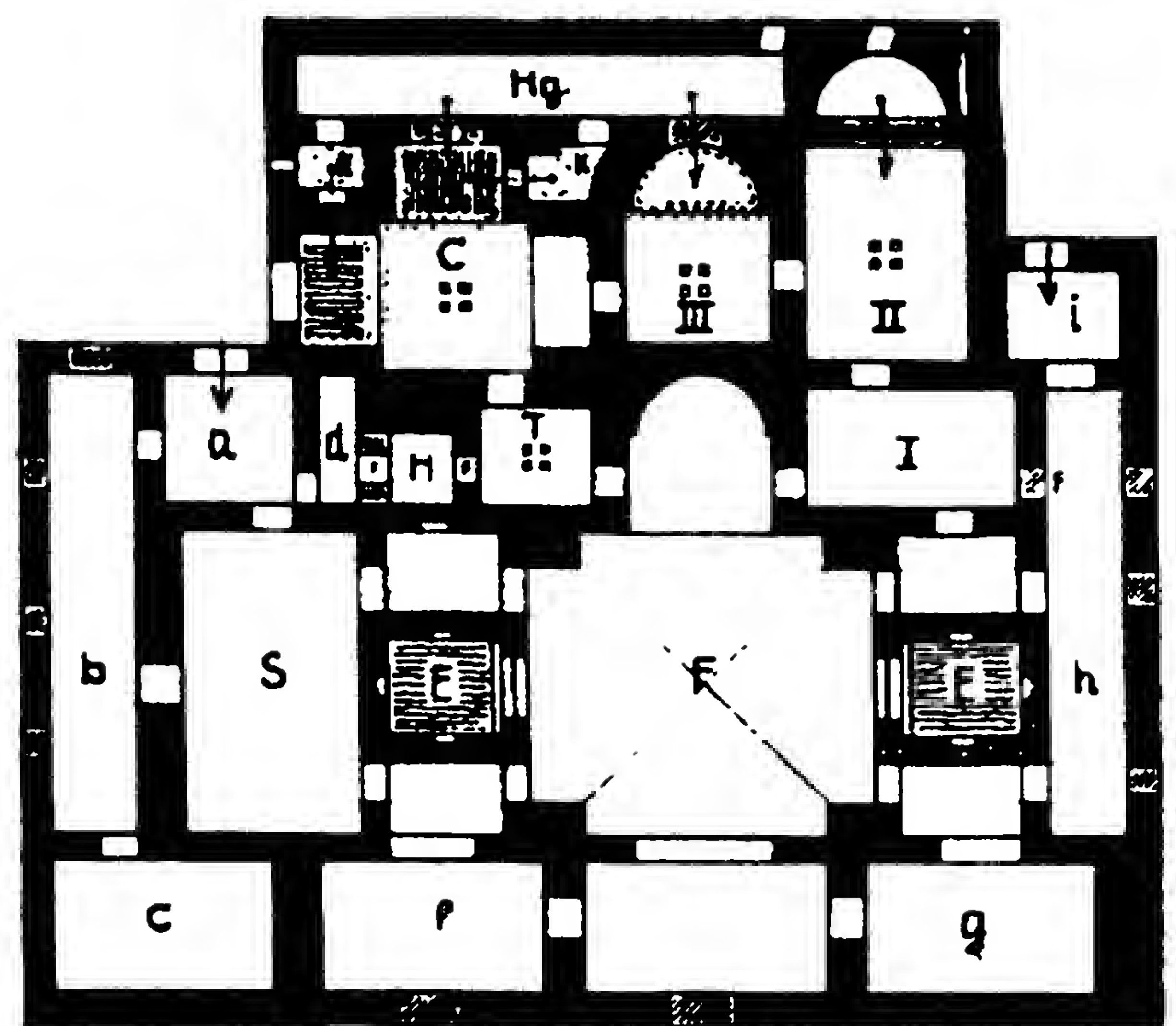


Fig. 2 – Petits thermes de Madaure (Afrique Proconsulaire) : Krencker, Krüger, Lehmann et Wachtler, *Die Trierer Kaiserthermen* (cité n. 3), fig. 314.

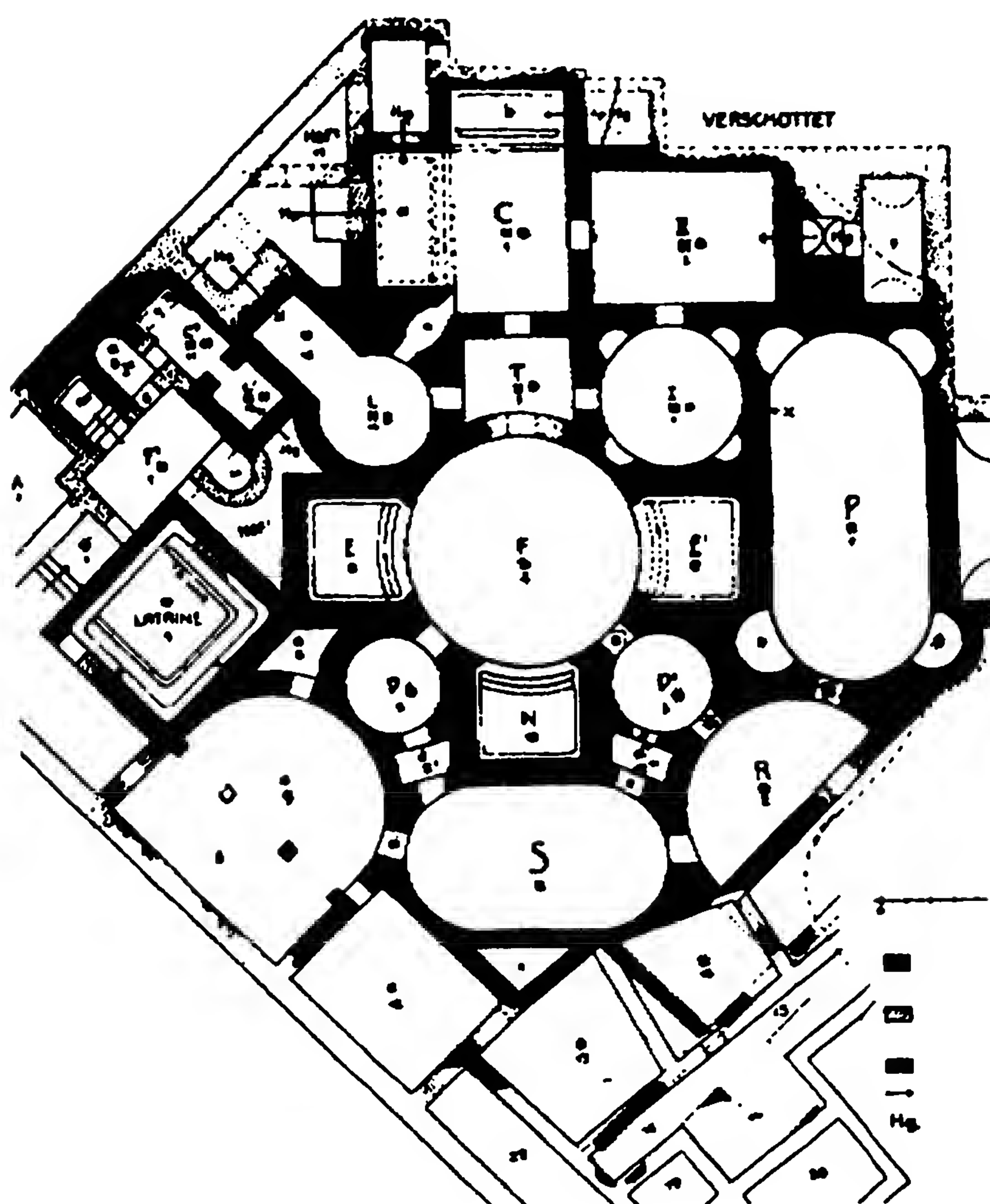


Fig. 3 – Grands thermes de Thaenae (Byzacène) : Krencker, Krüger, Lehmann et Wachtler, *Die Trierer Kaiserthermen* (cité n. 3),fig. 317.

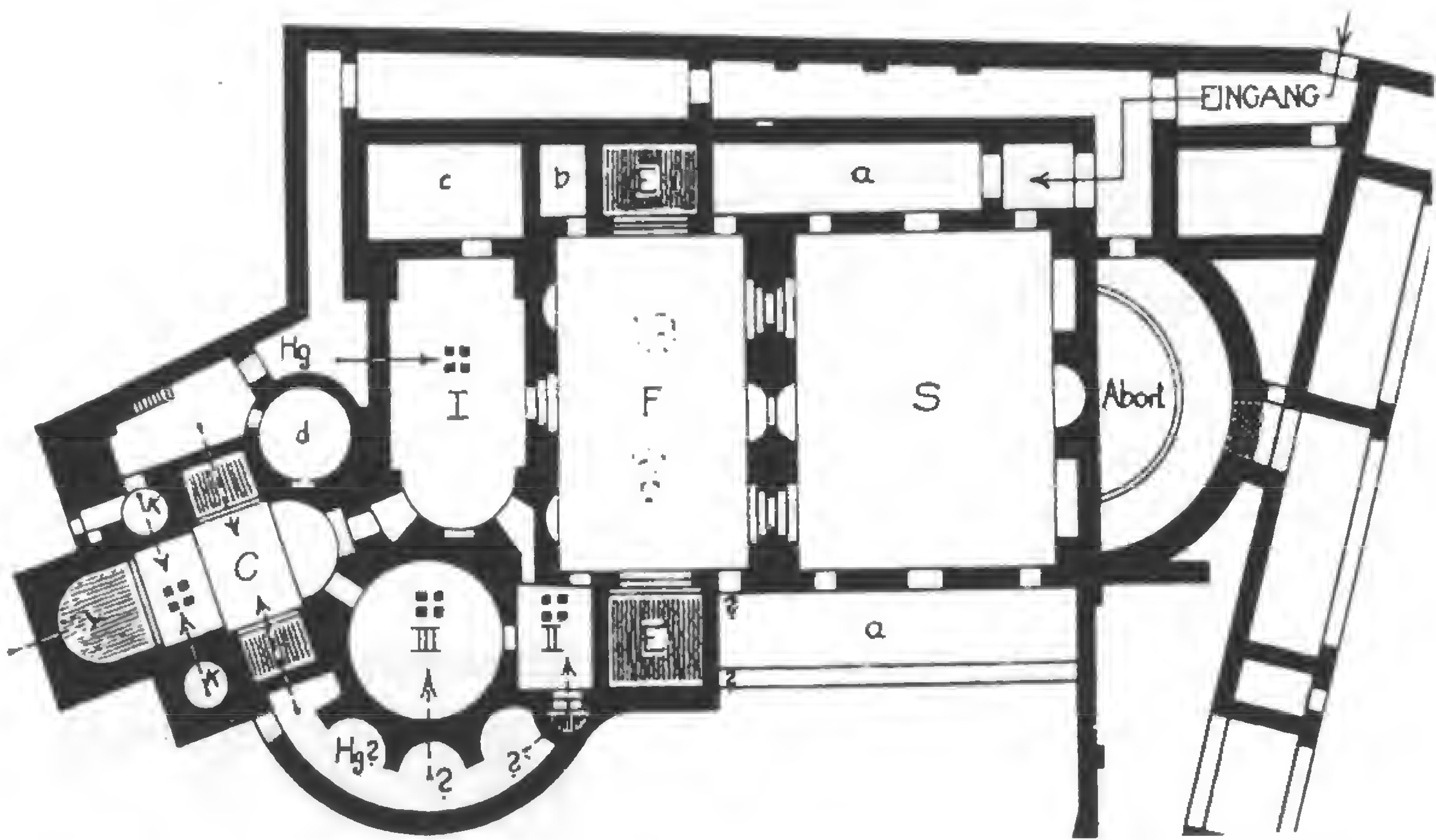


Fig. 4 – Thermes de Thubursicu Numidarum (Afrique Proconsulaire) :
Krencker, Krüger, Lehmann et Wachtler, *Die Trierer Kaiserthermen* (cité n. 3), fig. 276.

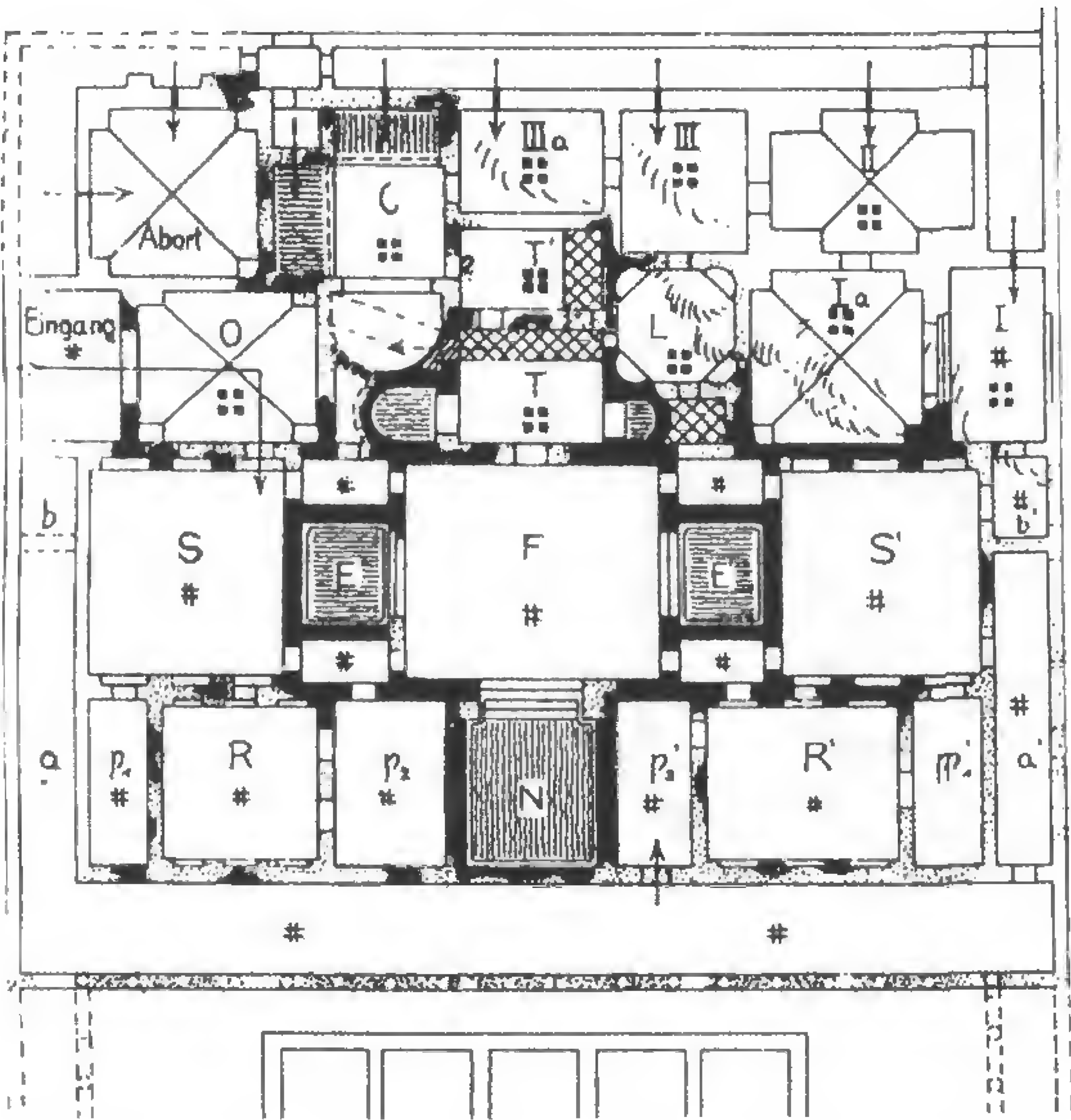


Fig. 5 – Grands thermes de Thysdrus (Byzacène) : Krencker, Krüger, Lehmann et Wachtler
Die Trierer Kaiserthermen (cité n. 3), fig. 265.

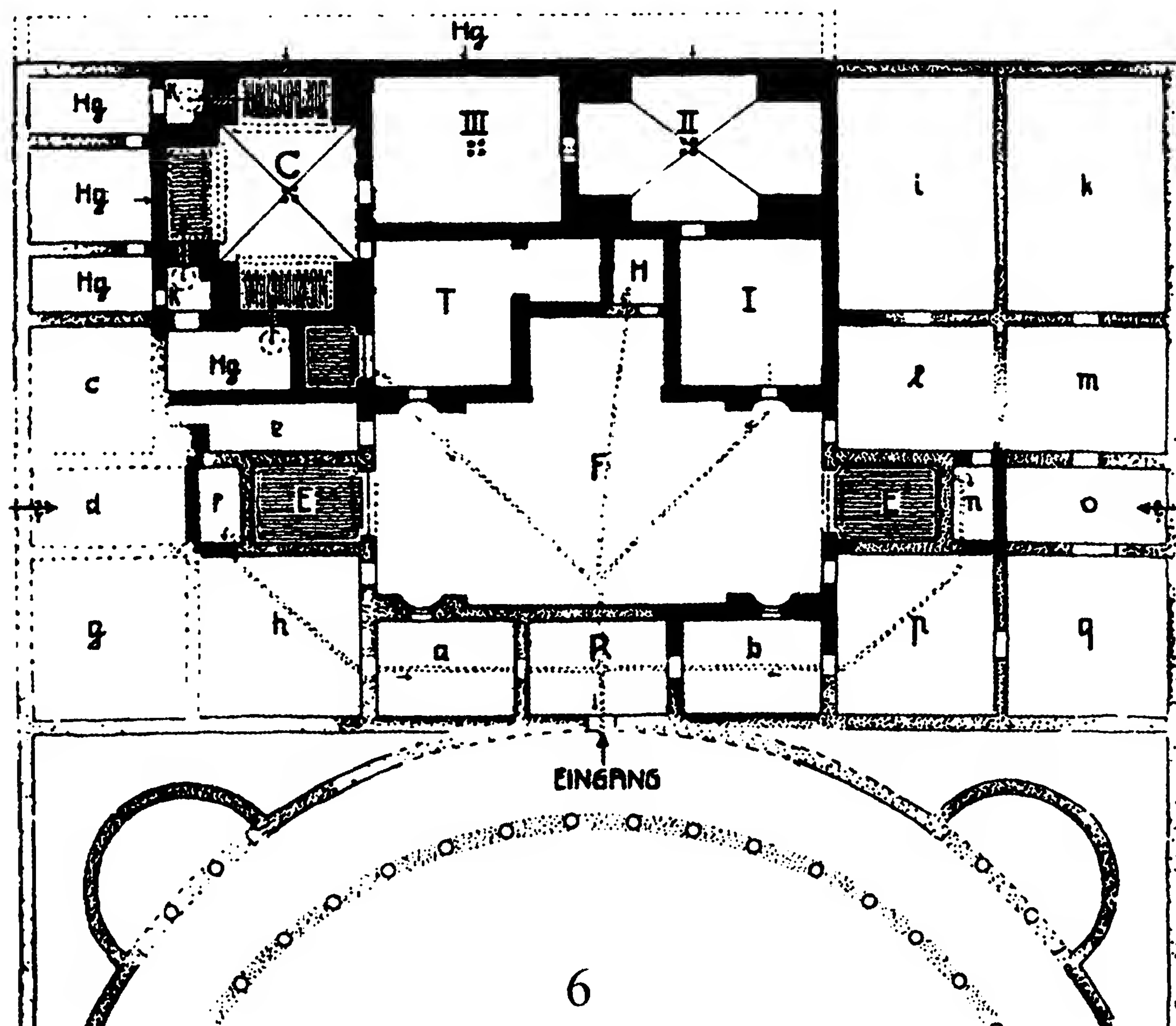


Fig. 6 – Thermes de la Palestre de Gigthis (Tripolitaine) :
Krencker, Krüger, Lehmann et Wachtler, *Die Trierer Kaiserthermen* (cité n. 3), fig. 243.

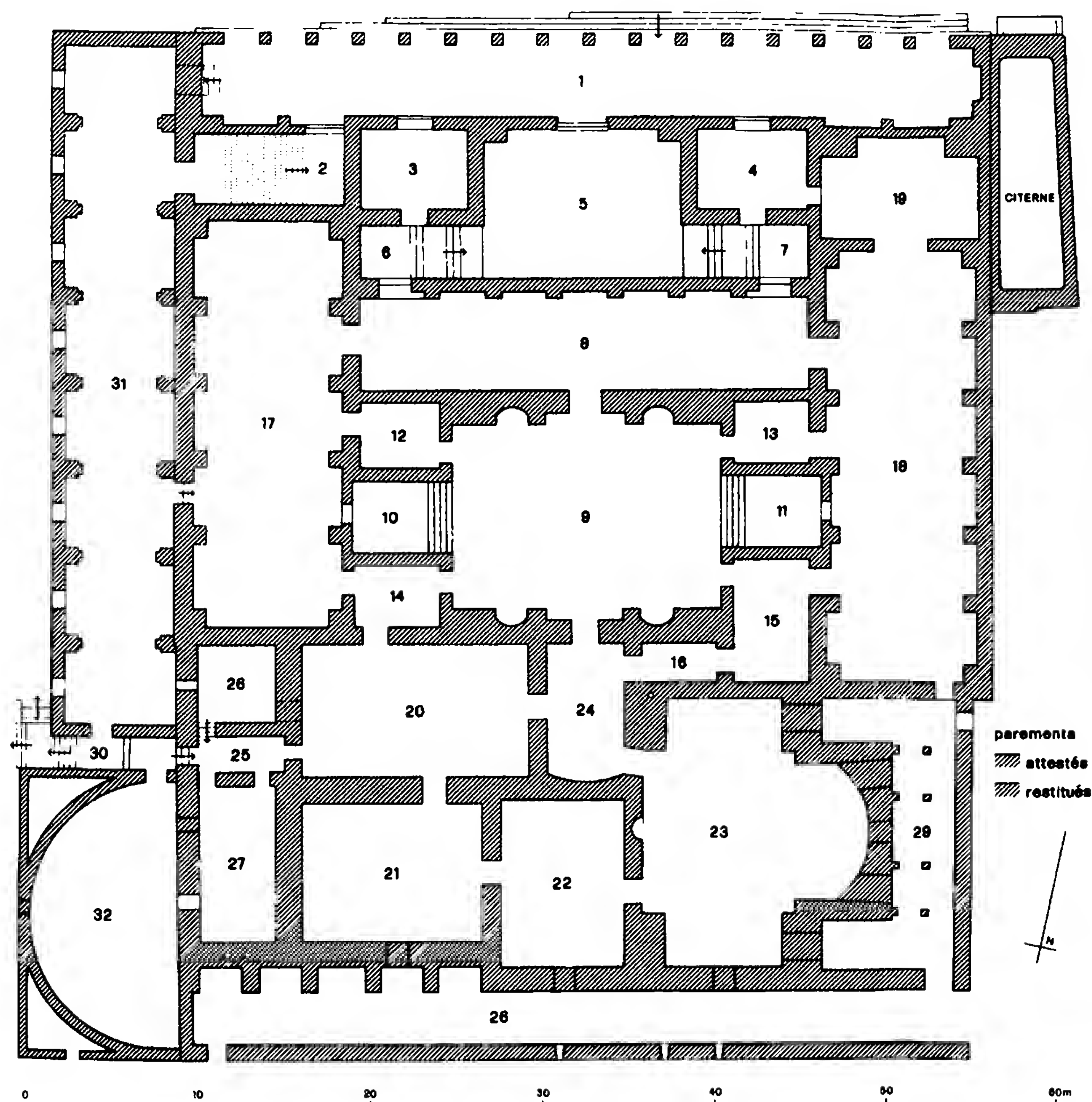


Fig. 7 – Thermes Memmiens de Bulla Regia (Afrique Proconsulaire) :
Broise et Thébert, Les Thermes Memmiens, (cité n. 2), pl. IIIa.

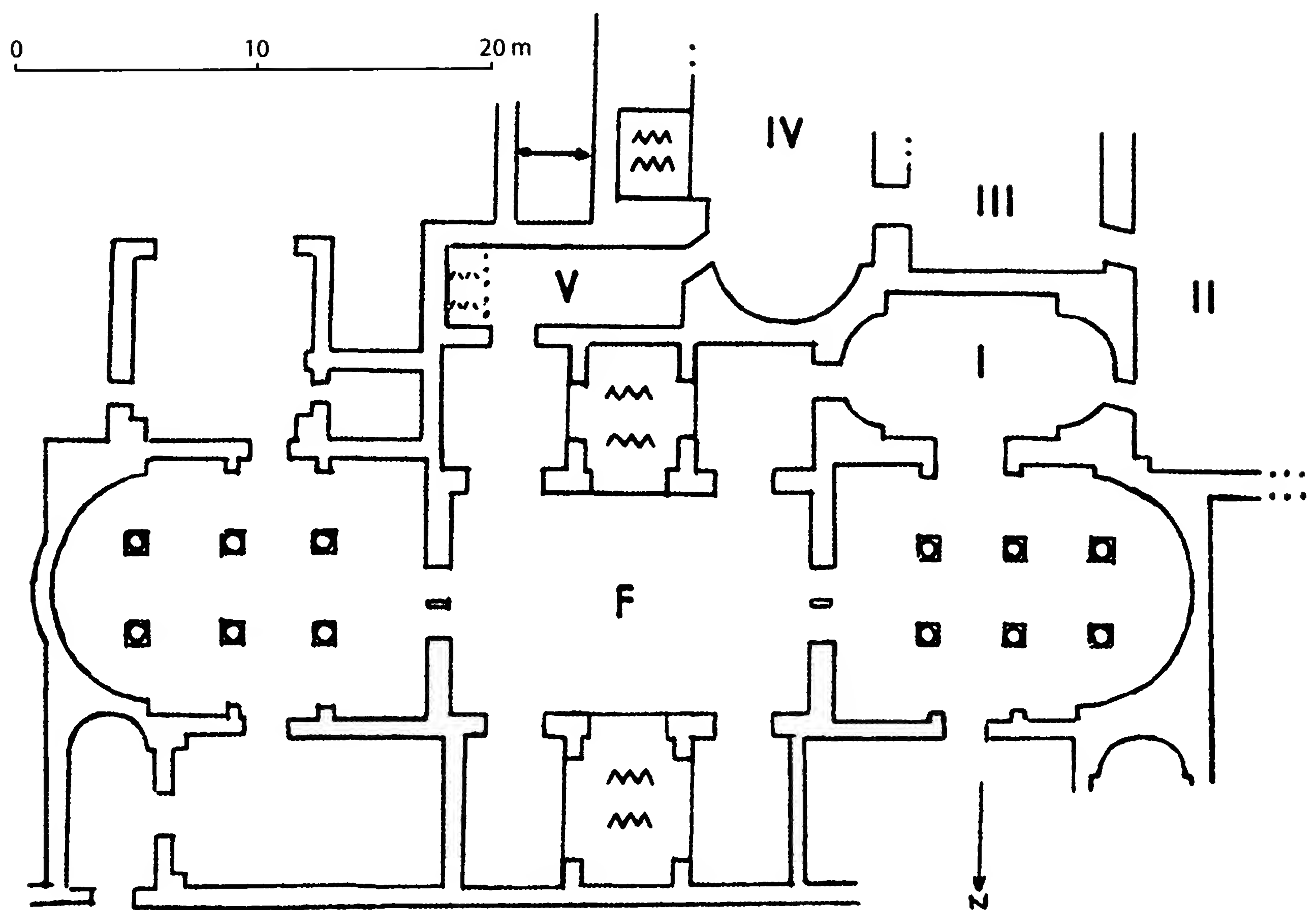


Fig. 8 – Thermes Sud-Est de Thignica (Afrique Proconsulaire) :
Thébert, *Thermes Romains d'Afrique du Nord* (cité n. 2), pl. LVI (4).

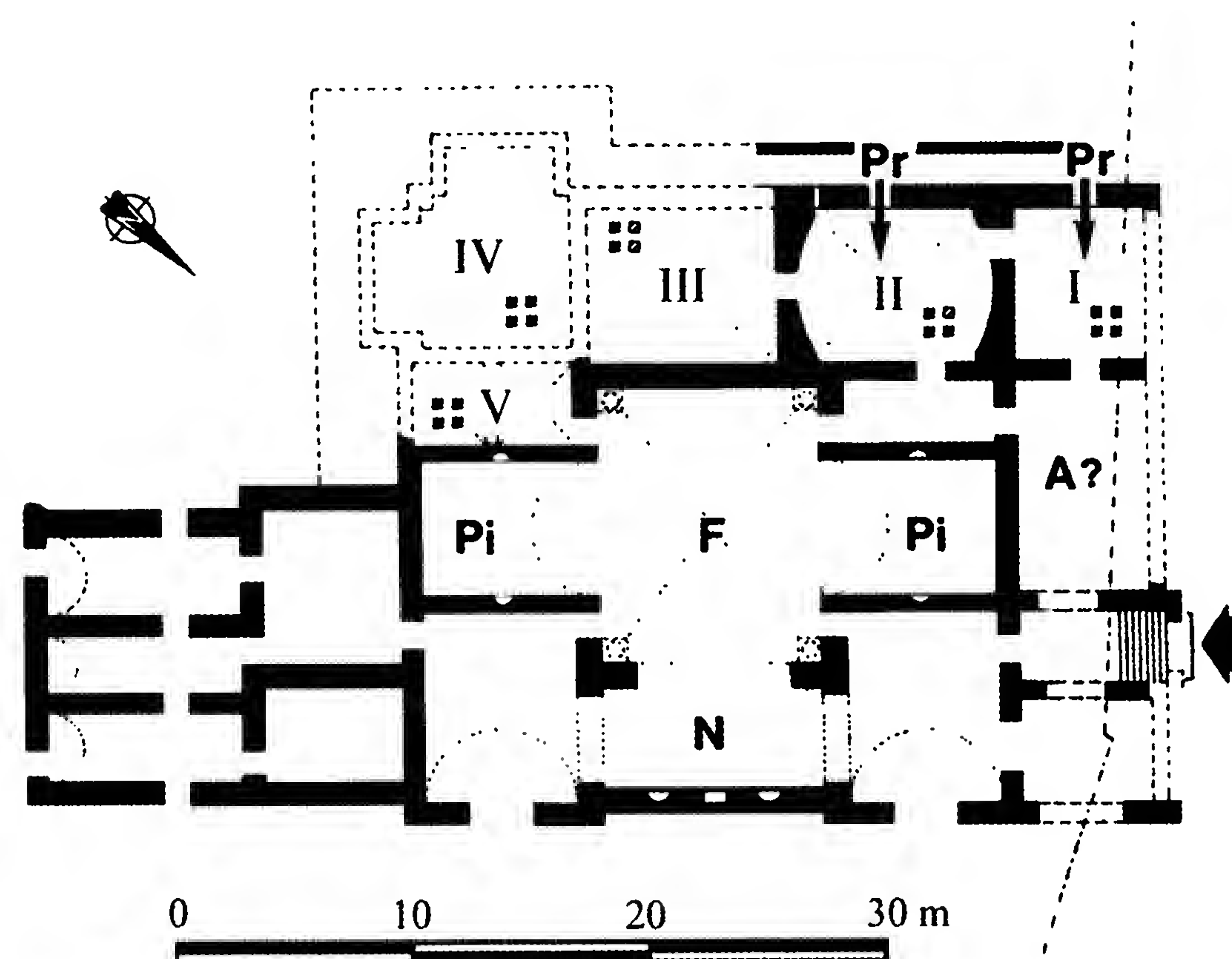


Fig. 9 – Bain du Latran (Rome) : Nielsen, *Thermae et balnea* (cité n. 2), II, fig. 51.

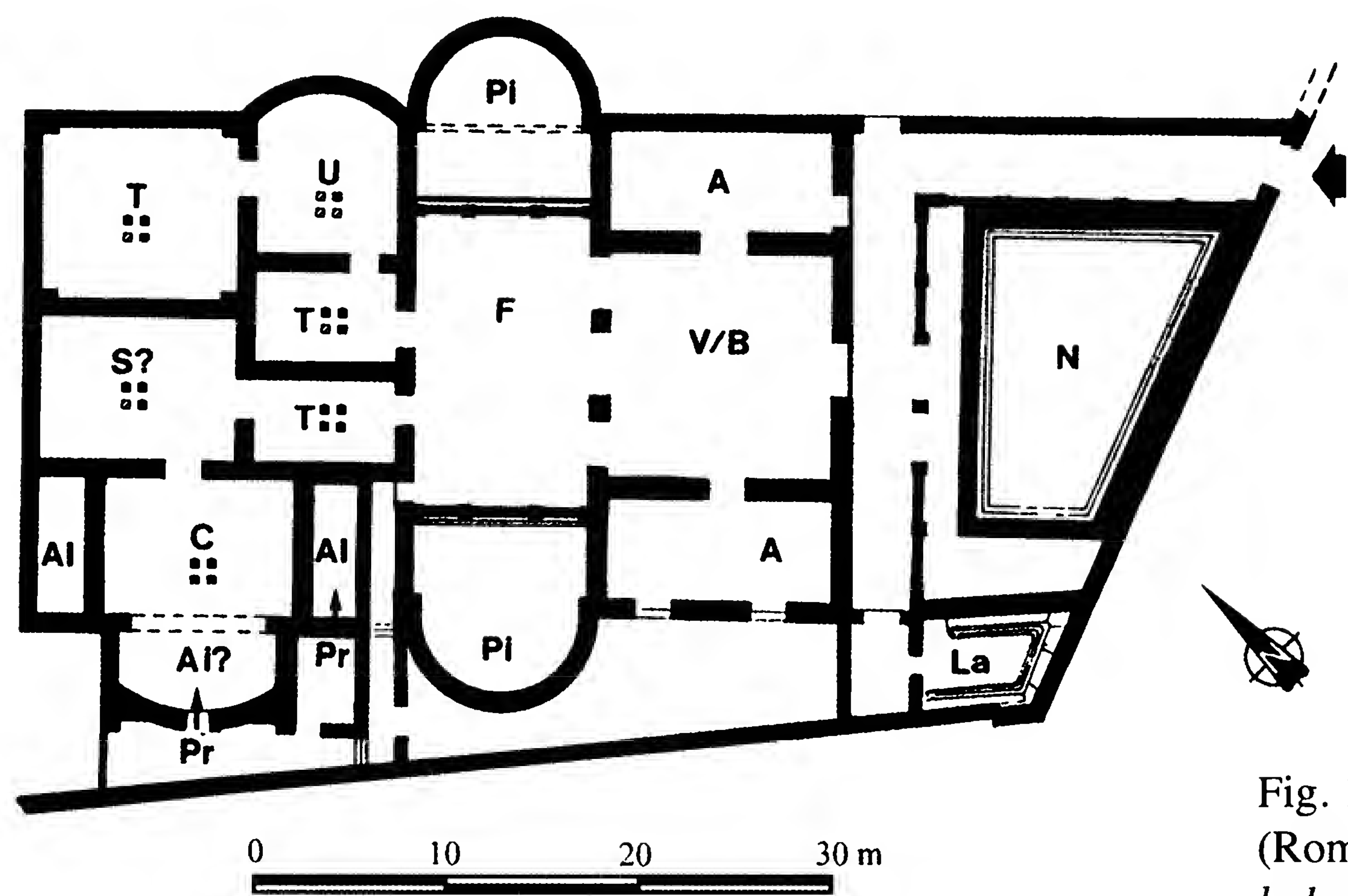
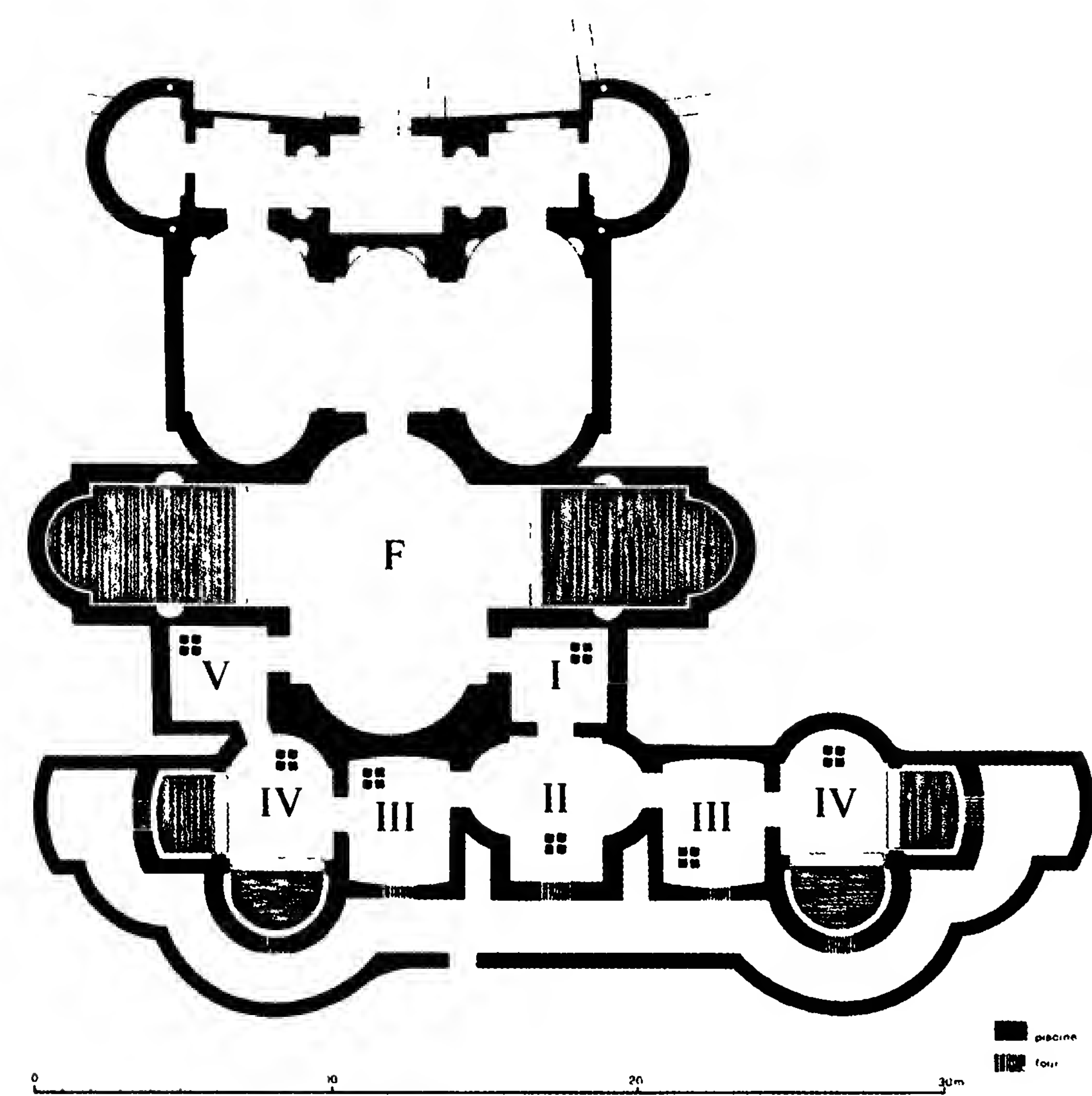


Fig. 10 – Bain du Baptistère (Rome) : Nielsen, *Thermae et balnea* (cité n. 2), II, fig. 50.

Fig. 11 – Thermes de Maxence sur le Palatin (Rome) : interprétation Nielsen, *Thermae et balnea* (cité n. 2), II, fig. 60.



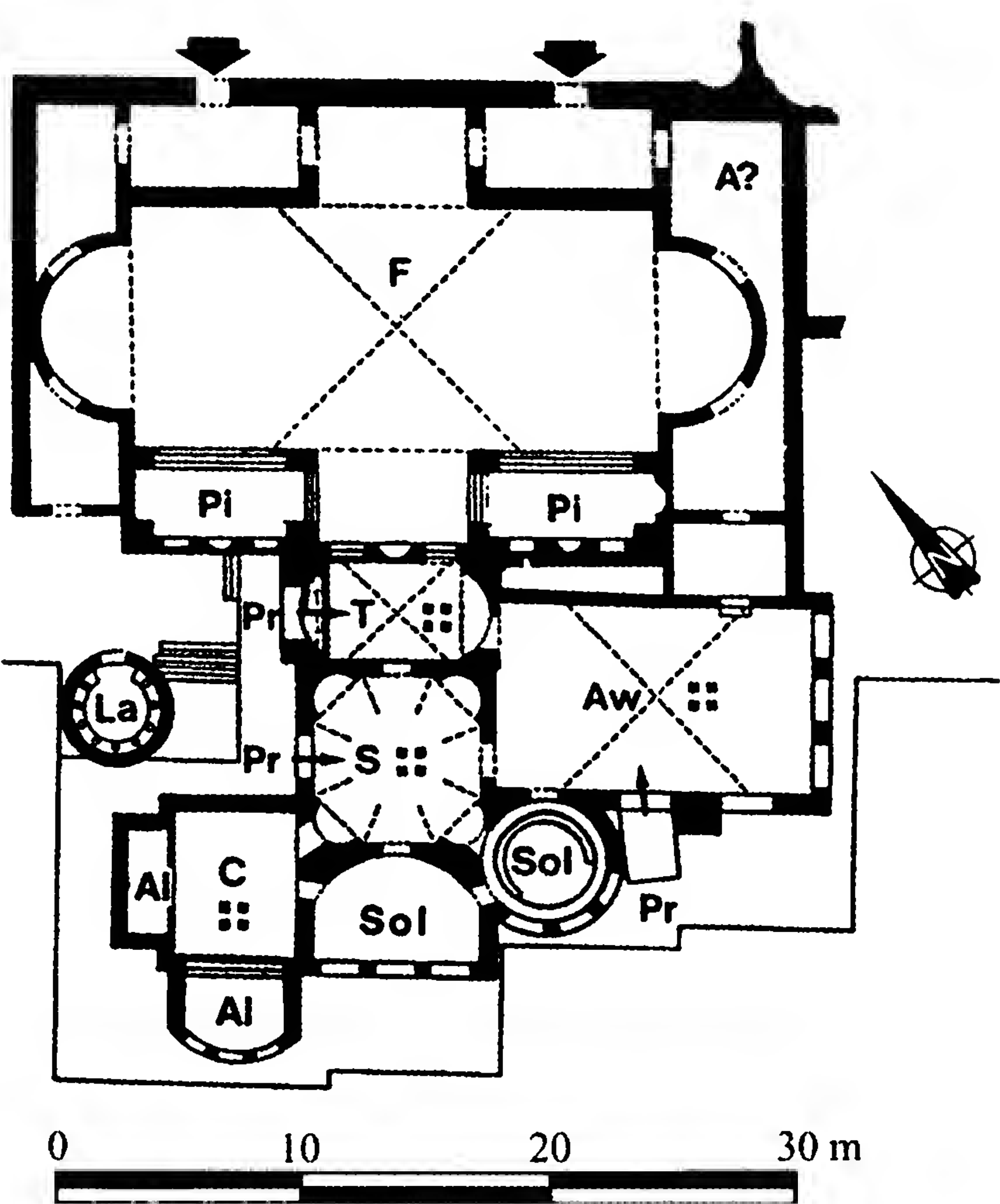


Fig. 12 – Bain des Frères Arvales à la Magliana (Rome) : H. Broise et J. Scheid, *Recherches Archéologiques à la Magliana : le balneum des Frères Arvales*, Rome 1991.

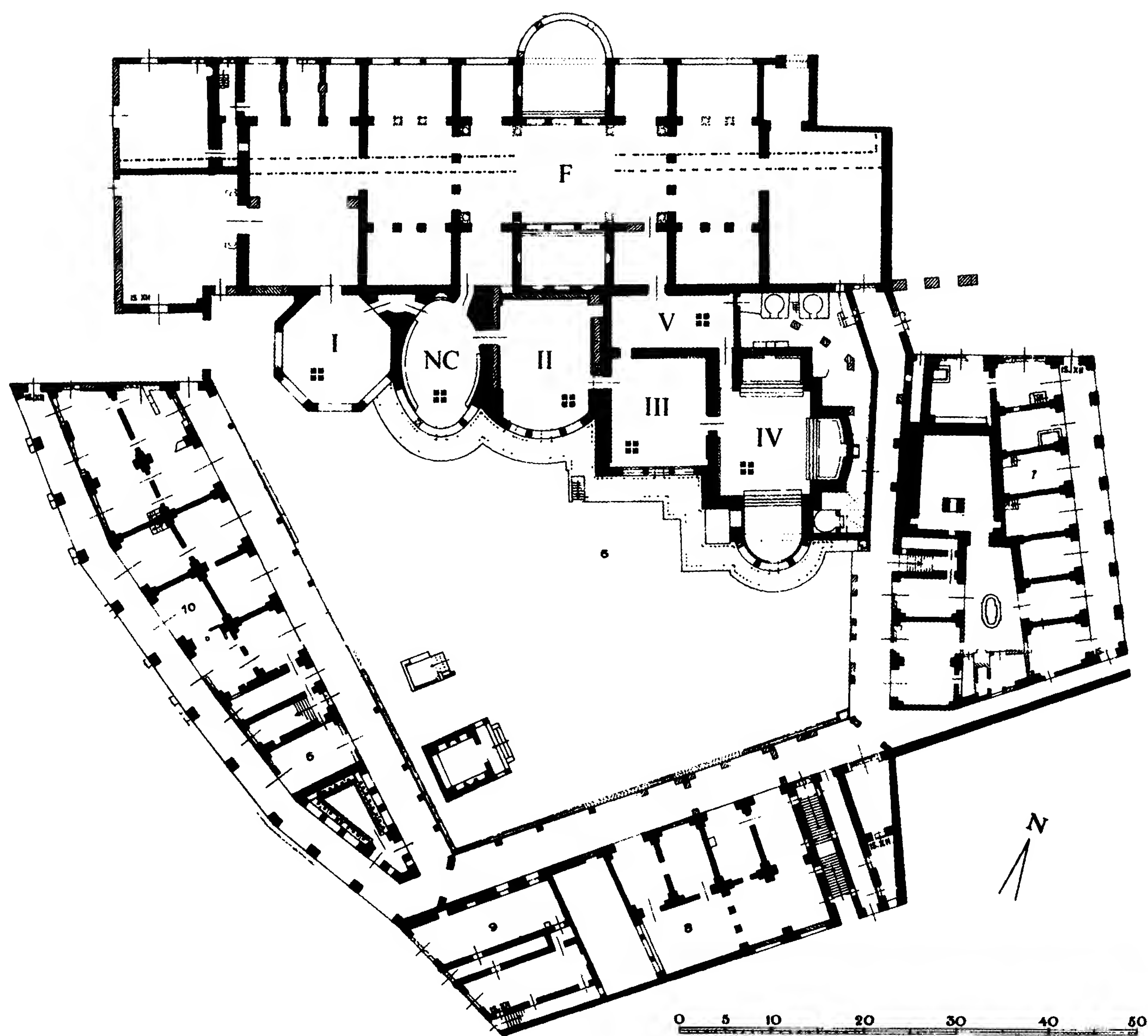


Fig. 13 – Thermes du Forum ou de M. Gavius Maximus (Ostie) :
AA.VV., *Scavi di Ostia I – Topografia Generale*, Rome, 1953. Pl. VIII.

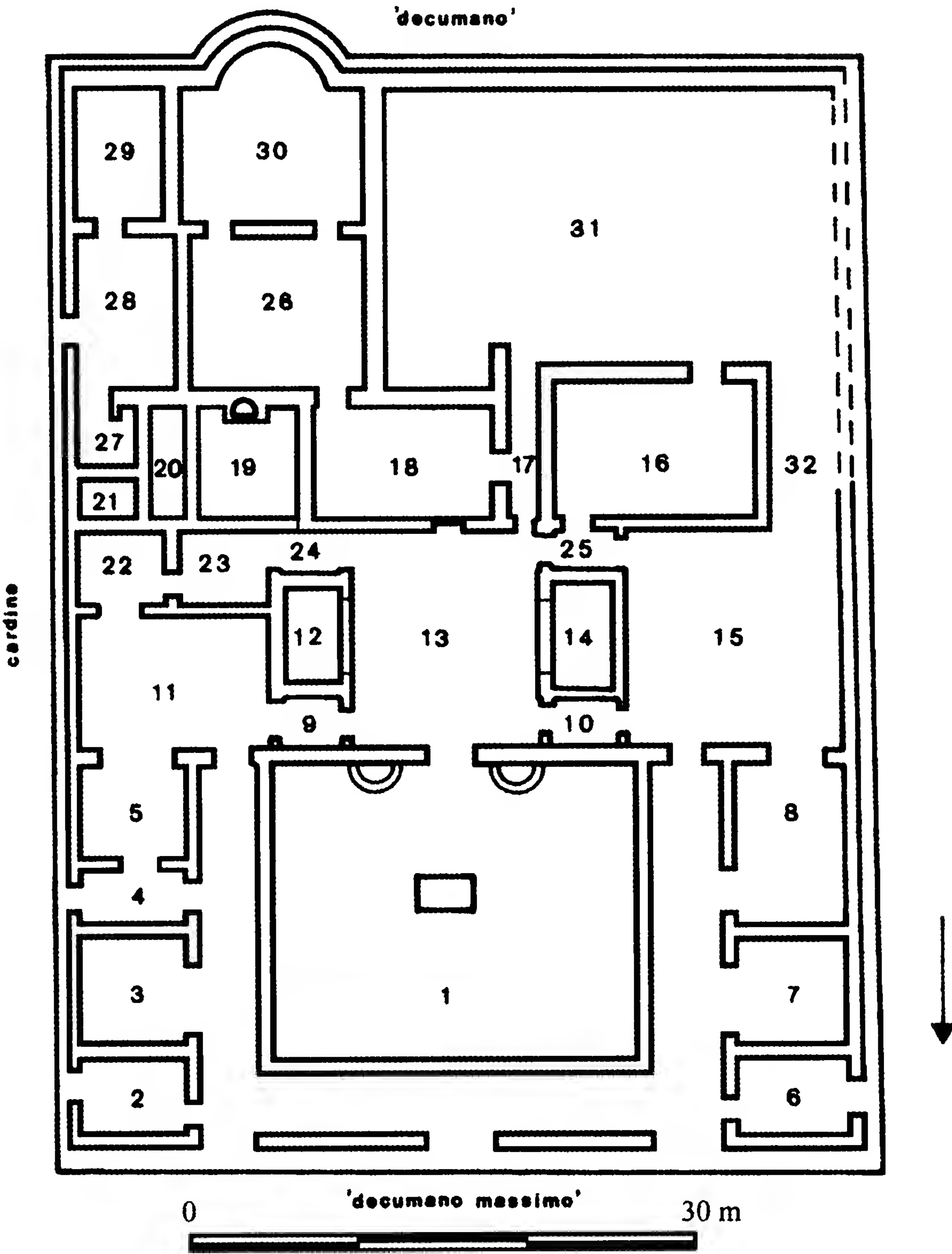
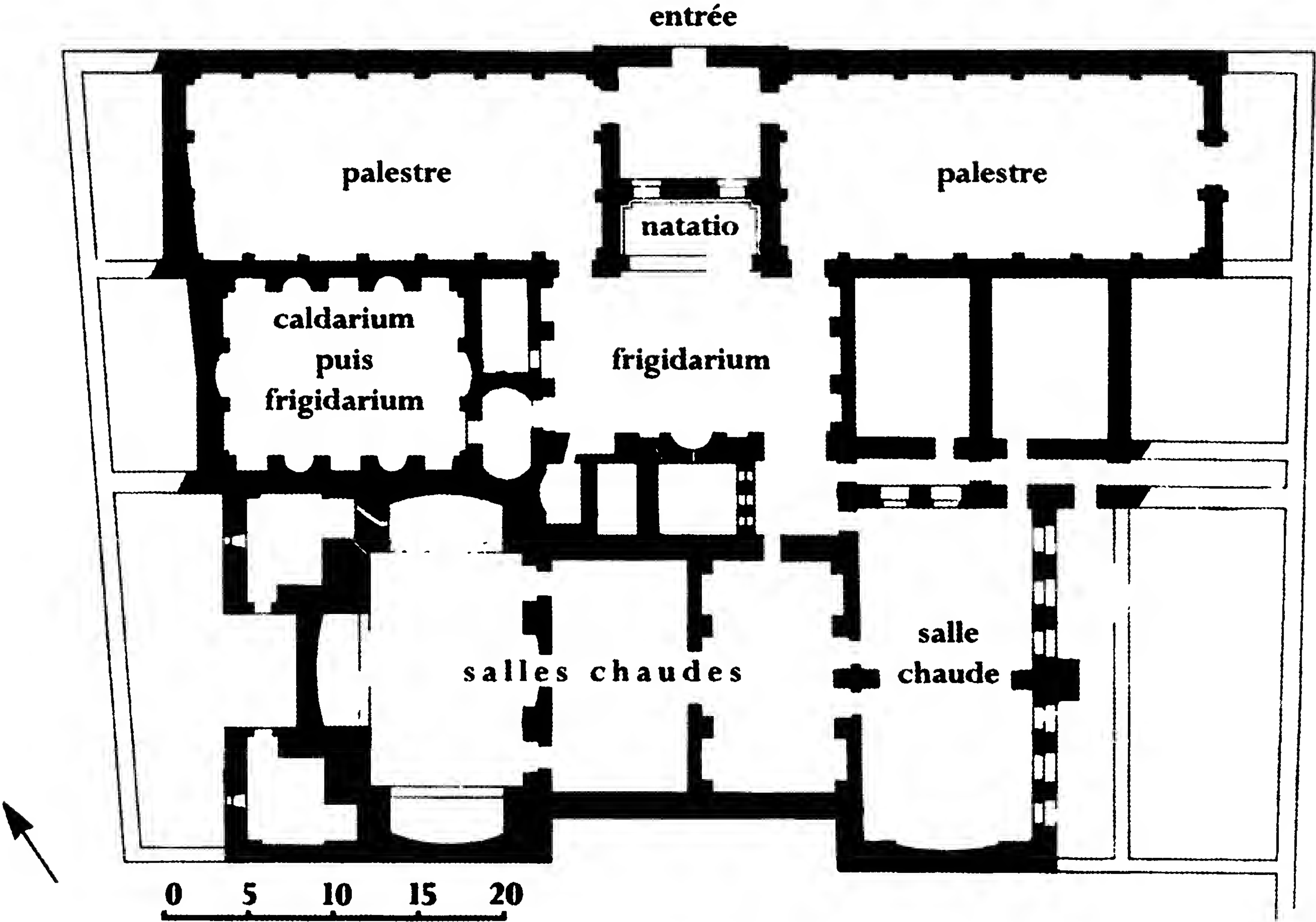


Fig. 14 – Thermes de Ferentium (Italie) : E. Papi, *L'Etruria dei Romani,* Roma 2000, p. 127.

Fig. 15 – Thermes de Cluny à Lutèce : Proposition J.-P. Adam et H. Delhumeau.



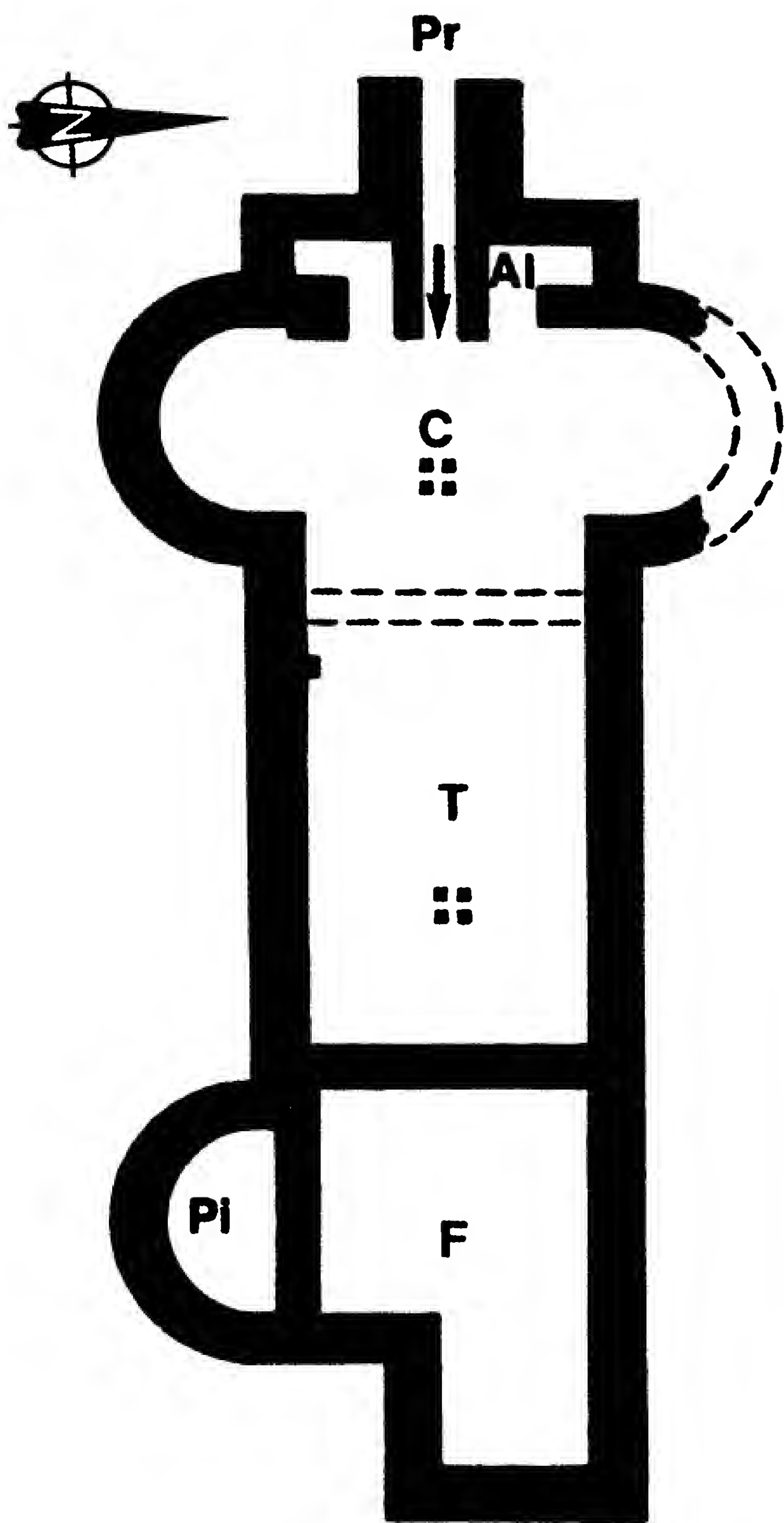


Fig. 16 – Bain du Château de Boudobriga (Boppard am Rhein) en Germanie) : Nielsen, *Thermae et balnea* (cité n. 2), II, fig. 159.

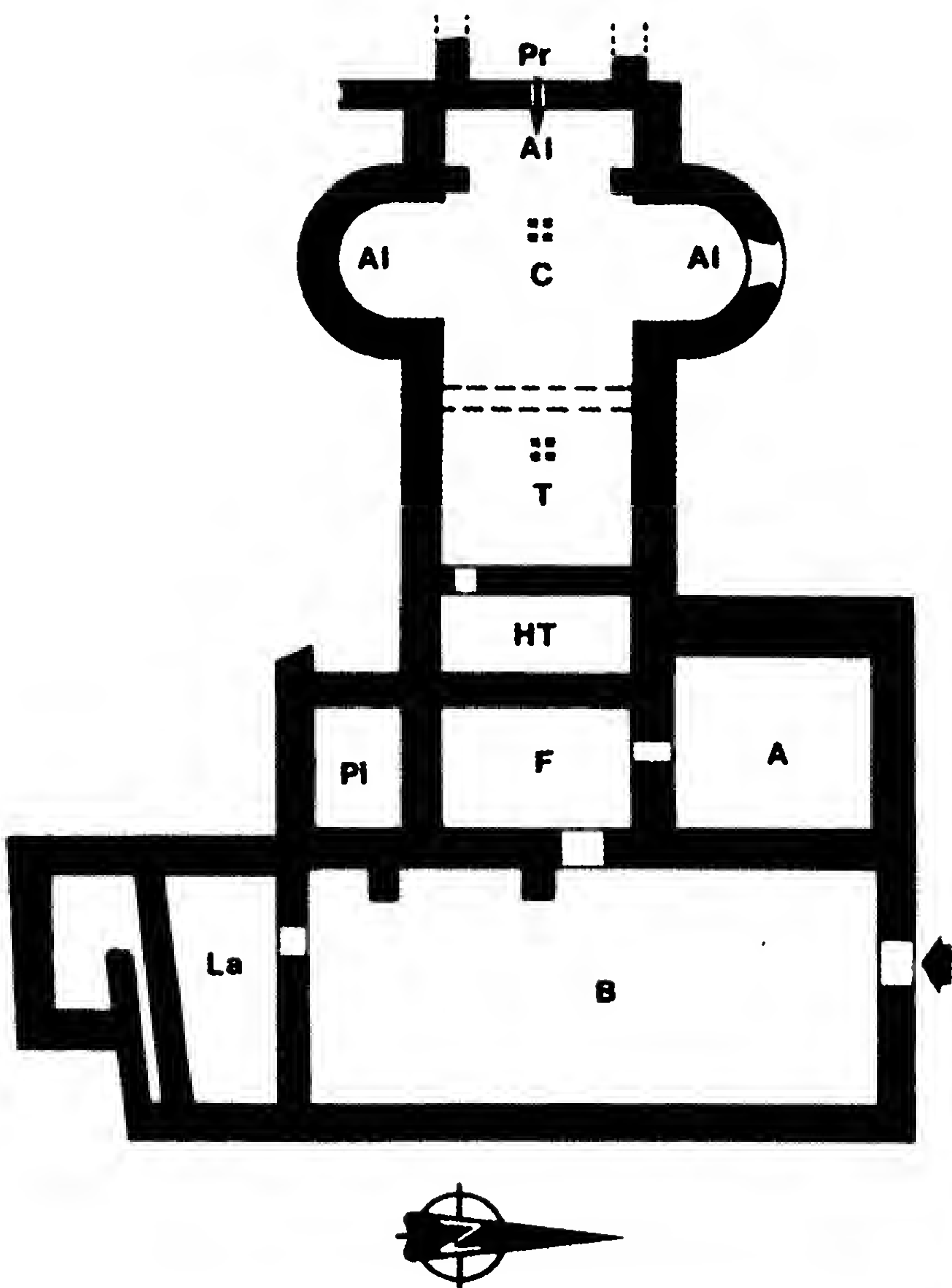


Fig. 17 – Bain d'Aesica (Greatchester) en Grande-Bretagne : interprétation Nielsen, *Thermae et balnea* (cité n. 2), II, fig. 135.

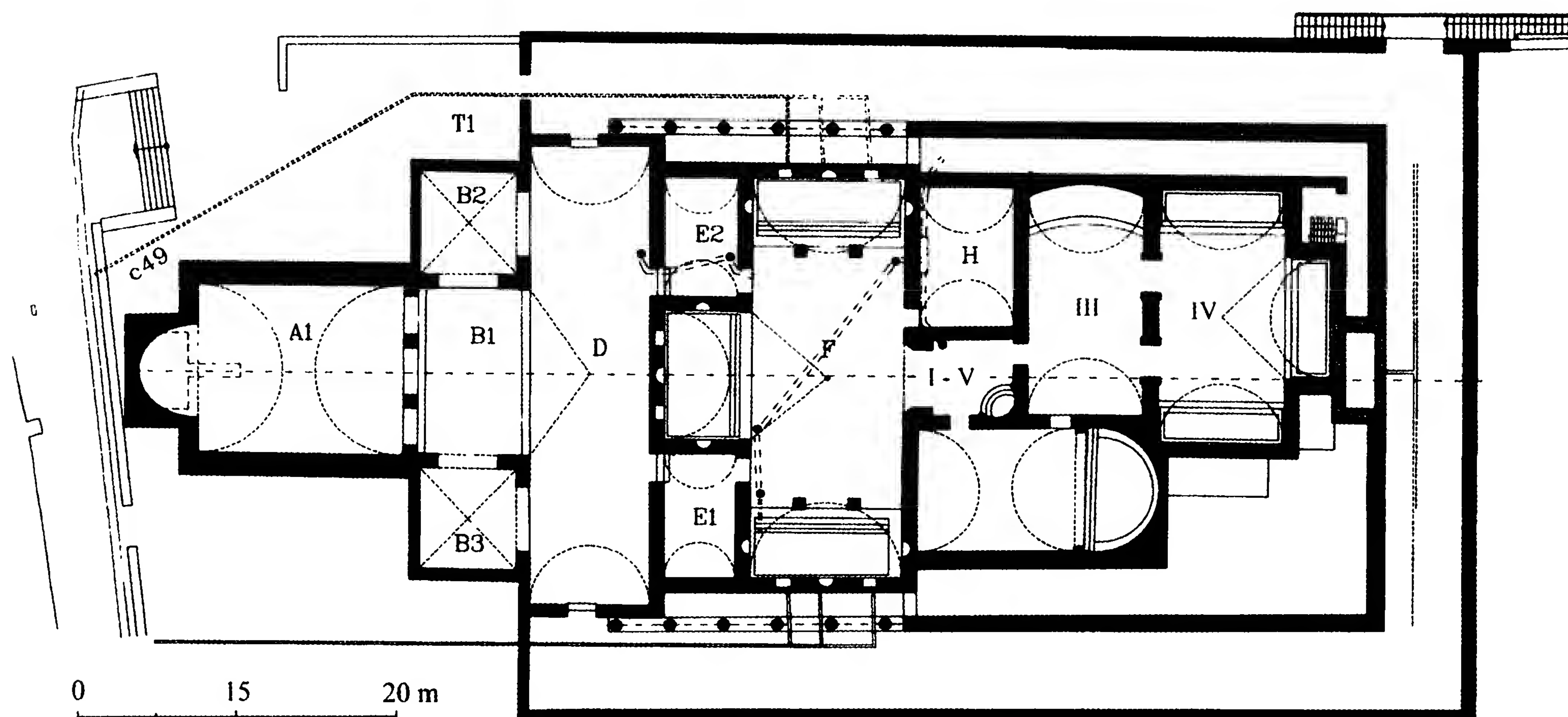


Fig. 18 – Temple – Thermes d'Asclépios (Argos) : Aupert, Les thermes comme lieux de culte (cité n. 18), p. 189 (fig. 4).

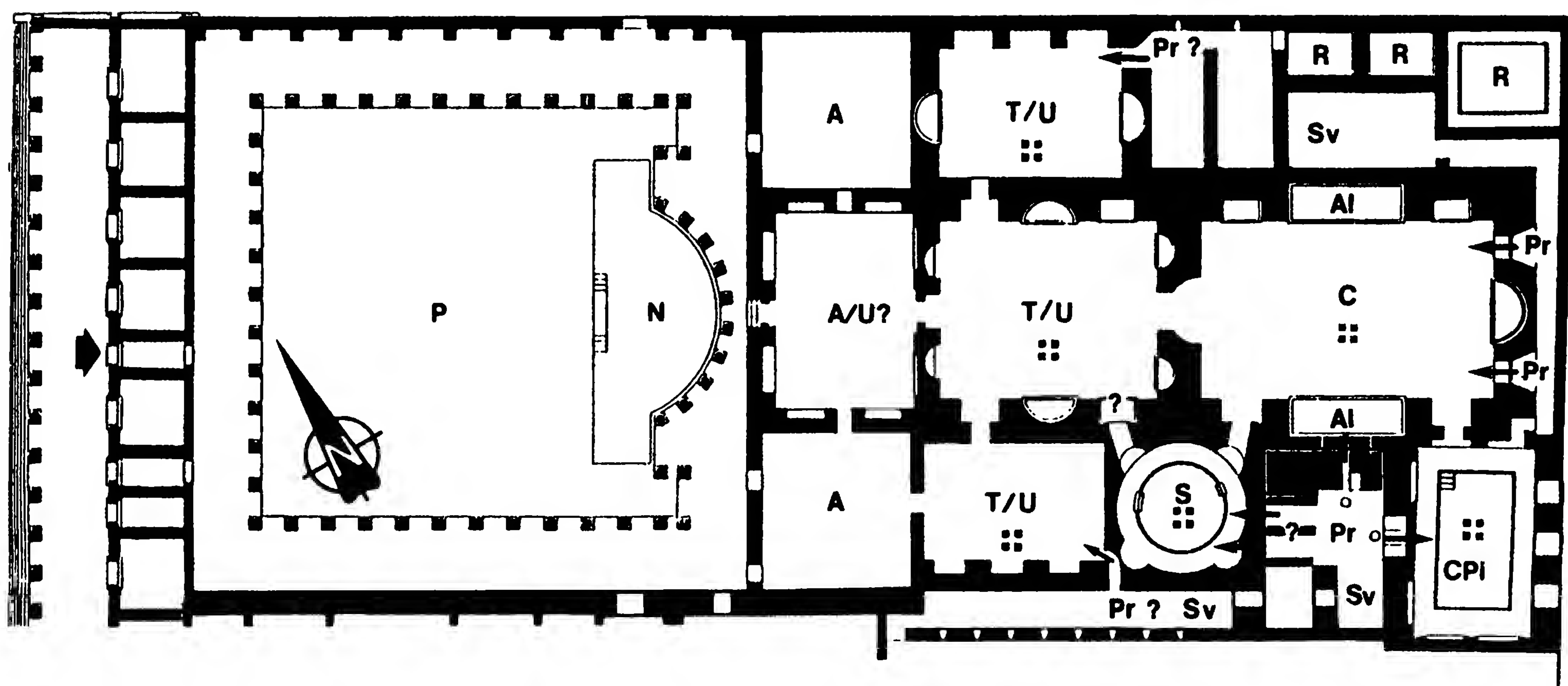


Fig. 19 – Thermes de Cn. Vergilius Capito à Milet : interprétation Nielsen, *Thermae et balnea* (cité n. 2), II, fig. 229.

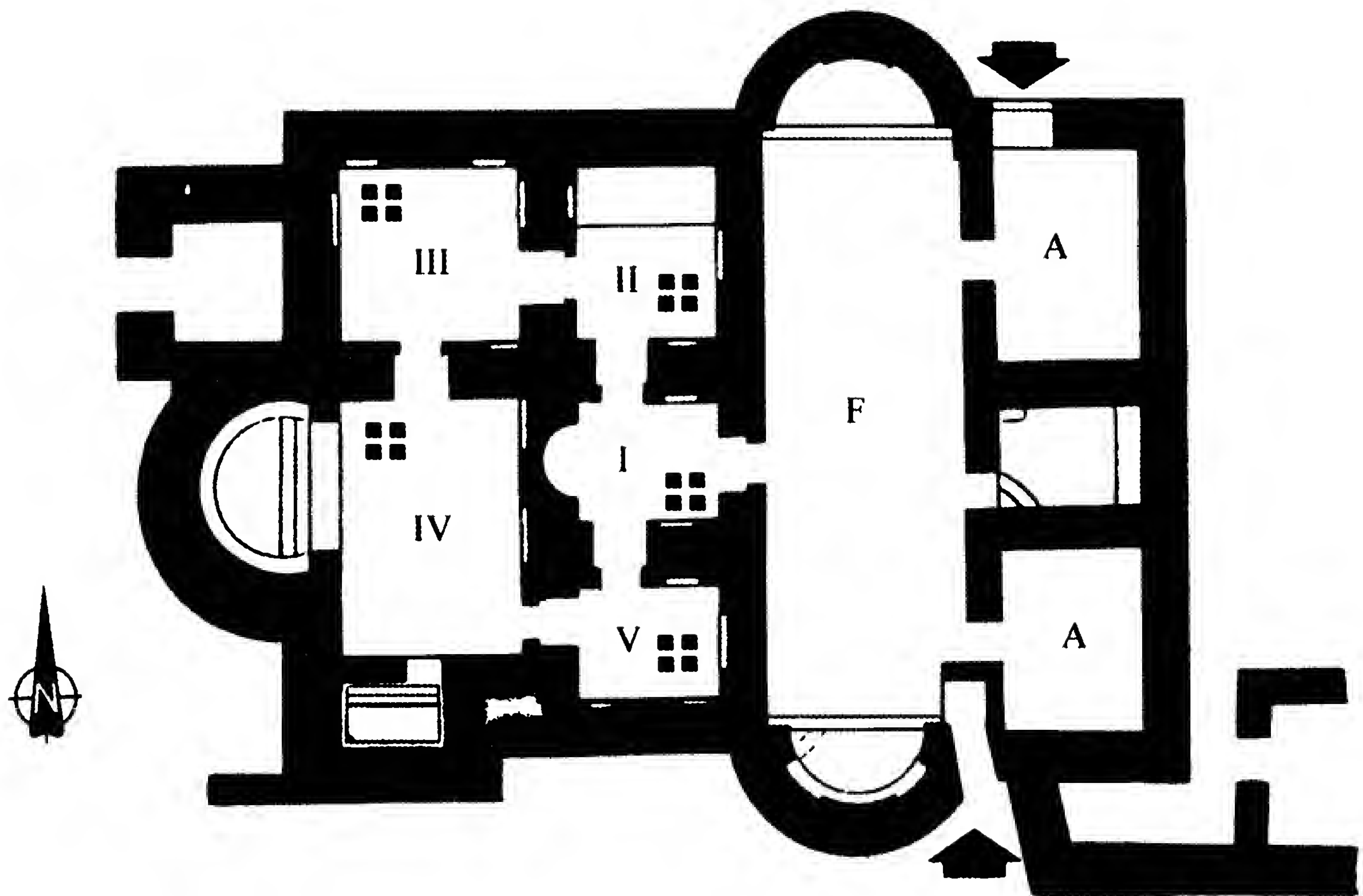


Fig. 20 – Bain de Kôm el-Dosheh (Basse-Égypte): Daressy, Kôm el-Dosheh (cité n. 21)

Code des différentes pièces balnéaires

I (= T)	:	*Tepidarium* d'entrée
II	:	« *Destrictarium* »
III (= S)	:	Étuve (*laconicum* ou *sudatorium*)
IV (= C)	:	*Caldarium* (pièce du bain chaud)
V (= T)	:	*Tepidarium* de Sortie
F	:	*Frigidarium* (pièce du bain froid)
A	:	Vestiaire ou *Apodyterium*

SOME *OPUS SECTILE* FLOOR PANELS FROM PANTANASSA NEAR PHILIPPIAS (EPIRUS)

by Panayotis L. VOCOTOPOULOS

Résumé : La fouille de l'église de la Pantanassa près de Philippias en Épire, du XIIIe s., a révélé les restes d'un pavement en *opus sectile*. Les médaillons entrelacés contiennent des figures d'hommes et d'animaux, qui correspondent à la partie réservée du marbre blanc ; le reste de l'espace, recreusé, était garni d'incrustation en marbre coloré. Les parallèles les plus proches sont les pavements de la basilique de Stoudios et du monastère du Pantocrator à Constantinople, où néanmoins le décor se compose d'éléments en marbre blanc insérés sur un fond de marbre coloré. On suggère que les panneaux de la Pantanassa, qu'on peut dater du XIIIe s., ont été importés de Constantinople.

During the excavation of the katholikon of the monastery of Pantanassa near Philippias, about 15 km northwest of Arta, built by the ruler of Epirus Michael II (1230/1-1268) and enlarged by his son Nikephoros I (1268-1296)[1] an *opus sectile* floor was uncovered in the narthex, decorated with a central and four corner discs, linked to each other by large interlacing straps (fig. 1). On the east side of this floor were embedded two elongated marble panels, each decorated with three knotted medallions containing birds and quadrupeds and interlaced with the border (fig. 2, 4). Foliated branches fill the interior of the circles and of the spandrels. The background was cut sharply into the white marble, and these spaces were filled with pieces of purple and dark green marble, carved into the shape to be filled. Details are engraved in the white stone.

The floor was detached for safety reasons and is temporarily stored in Arta[2]. Parts of four more similar slabs were recently found. The Pantanassa panels are a welcome addition to the scanty and barely studied corpus of Byzantine *opus sectile* pavements with figural decoration.

1. The Pantanassa katholikon, measuring 31,75 x 24,65 m., is probably the largest extant Late Byzantine church in Greece; its excavation is carried out by the Archaeological Society of Athens. Excavation reports have appeared in *Athens Annals of Archaeology* 5, 1972, p. 87-97 ; 6, 1973, p. 402-412, and 10, 1977, p. 149-164, and in *PraktAE* 1977, 1987-1994 and 1996-2001.
2. P. L. VOCOTOPOULOS, *PraktAE* 1988, p. 97, pl. 69 ; 1992, p. 151-152, fig. 1, pl. 60b.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 221-227.

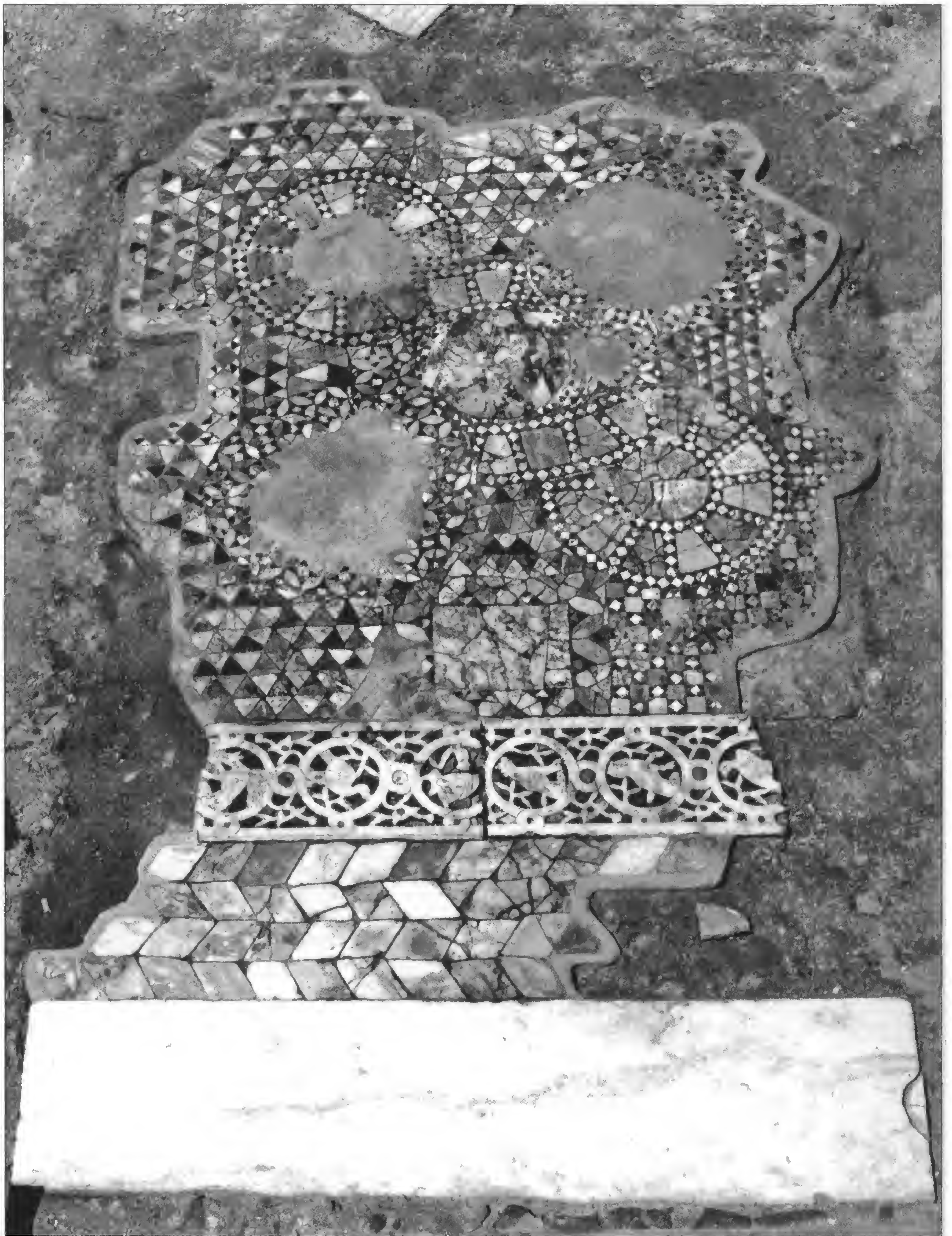


Fig 1 – Pantanassa. Opus sectile floor in the narthex.

All slabs are *ca*. 25 cm wide and 7-7.8 cm thick. The first two panels measure 53 x 25 cm[3]. In the first one (Panel A, fig. 2), the upper two roundels contain birds carved in alternating directions. The first is perched on a branch, while the second one stands on the ground. The third roundel is adorned with a griffon, whose wings and legs protrude on the circle (fig. 3). The first two medallions of panel B contain a seated feline, the third one a bird looking back, whose legs are not preserved (fig. 4). Both panels are broken at their ends, but preserve most of the cut marbles of the background. Panels A and B, embedded in the narthex floor, are not in their original position, since their ends are broken and the interlace motif is not continued from one panel to the other. It is not clear where they were originally laid, since large parts of the pavement, especially in the centre of the nave, are missing.

Part of a third panel (C) was used in the walling of a cist tomb excavated in 2000 in the north part of the narthex[4] (fig. 5). It measures 25 x 34 x 7 cm and contains the greater part of two medallions. In the right one a beardless huntsman raises his sword in order to strike a lion attacking him, carved in the left roundel. The man grasps a scabbard with his left hand. The intarsia filling the background have all disappeared.



Fig. 2 – Pantanassa. Panel A.



Fig. 3 – Pantanassa. Roundel with griffon from panel A.

3. Idem, *PraktAE* 1988, p. 97, pl. 68b, 69, 70a ; 1992, p. 151-152, pl. 60b, 61a.
4. Idem, *PraktAE* 2000, p. 140, pl. 83a.



Fig. 4 – Pantanassa. Panel B.

A similar panel, embedded in the floor of the sanctuary of the cemetery church in the nearby village of Romia, was recovered the same year[5] (Panel D, fig. 6). It is broken at the ends and the lower right corner is missing. It is 24.8 cm high, 59/40 cm wide and 7 cm thick. In the first two roundels a griffon and a lion, raised on their hind legs, confront each other. The lion is looking back. In the partly preserved third medallion a quadruped attacks an animal, of which only the head is left. Of the cut stones of the ground only six are left.

A small fragment with the end of a scroll of foliage, measuring 16.5 x 11.5 cm and 7.8 cm thick, was found in 2001 to the south of the monument, southeast of the belfry tower rising there[6] (Panel E, fig. 7). The last fragment to be unearthed, preserving two thirds of a roundel containing a bird, was found in September 2004 4.80 m east of the central apse[7] (Panel F, fig. 8). It measures 20 x 23 x 7.5 cm. The bird is turned to the right but looks back. Like the middle bird of panel A and the one on panel B, its wing forms a stylised circle at its base.

5. *Ibid*, p. 140, pl. 82.
6. Idem, *PraktAE* 2001, p. 110, pl. 66b.
7. B. Petrakos, Τὸ Ἔργον τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας κατὰ τὸ 2004, Athens 2005, p. 37, fig. 28.



Fig. 5 – Pantanassa. Panel C.



Fig. 6 – Pantanassa. Panel D.



Fig. 7 – Pantanassa. Panel E.



Fig. 8 – Pantanassa. Panel F.

The nearest parallels to the Pantanassa panels are the opus sectile floors of two Constantinopolitan monuments: the basilica of St John of Stoudios, usually dated about 1060, when Isaac I Comnenus retired there[8], and the south church of the monastery of Pantocrator, founded by John II Comnenus after 1118[9]. In both of them figured roundels and animals in frames of various shapes stand out against a ground of coloured marbles. Marble units with hunting scenes and a labourer from an obviously similar pavement were found in 1911 near Rhaidestos in Eastern Thrace[10]. A.H.S. Megaw has suggested that such pavements were in vogue in the capital as early as the ninth century[11]. In Southern Greece the only known pavement with a background of coloured intarsia appears to be the no longer extant flooring of the monastery of Zerbitsa in Laconia[12].

It is noteworthy that in Constantinople and its hinterland the decoration is made of white marble units embedded in the coloured ground, while in Pantanassa the figured roundels and the floral scrolls are left in the white marble slab, and the hollowed spaces are filled with coloured marble intarsia. Parallels in Greece are poorly preserved in remains of the pavements of ruined churches at Alepospita near Lamia, at Triada near Psachna in Euboea and at Kokkino Nero on Mount Kissavos, in Eastern Thessaly; a twelfth century date has been suggested for all three examples. There is no indication that the champlevé decoration of these pavements



Fig. 9 – Hagia Triada (Euboea). Architrave of the iconostasis (detail).

8. Ph. Schweinfurth, Ein Mosaik aus der Komnenenzeit in Istanbul, *Belleten* 17, 1953, p. 496, 498, fig. 2, with a dating in the Palaeologan period; A.H.S. Megaw, Notes on Recent Work of the Byzantine Institute in Istanbul, *DOP* 17, 1963, p. 339, with the eleventh century dating which is now generally accepted; Th. Mathews, *The Byzantine Churches of Istanbul. A Photographic Survey,* University Park and London 1976, p. 143-144, pl. 15.15-19.

9. Schweinfurth, Ein Mosaik (cit. n. 8), p. 495-500, fig. 1, 3-5; Idem, Der Mosaikfussboden der Komnenischen Pantokratorkirche in Istanbul, *AA* 1954, col. 253-260; P. Underwood, Notes on the Work of the Byzantine Institute in Istanbul: 1954, *DOP* 9-10, 1956, p. 299-300, fig. 115-116; Megaw, Notes (cit. n. 8), p. 335-340, fig. 2-3, 4-5; Mathews, *Byzantine Churches* (cit. n. 8), p. 71-72, pl. 10.24-25.

10. B.A. Panchenko and N.K. Kluge, *IRAIK* 16, 1912, p. 380-381, pl. IV.

11. Megaw, Notes (cit. n. 8), p. 339-340.

12. Ch. Bouras and L. Boura, *Ἡ ἑλλαδικὴ ναοδομία κατὰ τὸν 12ο αἰῶνα,* Athens 2001, p. 149, 150 n. 2.

stood out against a background of marble intarsia. From the first example a spandrel slab has been published, with two confronted peacocks on a hollowed background and from the second one parts of a slab with a frontal eagle, again on a hollowed background[13]. In the pavement of a triconch church at Kokkino Nero, birds of prey, one of them attacking a quadruped, are preserved in the spandrels of the floor. The background appears to have been filled here with triangular cut stones[14].

Interlaced roundels containing rosettes or various animals are also encountered in Middle Byzantine reliefs, e.g. in the templon epistyle of the katholikon of Hosios Loukas, in templon shafts in St Sophia at Ohrid and at Sebasteia in Phrygia[15] and in the architrave of the iconostasis of Hagia Triada in Euboea (Pl. 9). In the last example the ground is hollowed, as in the Pantanassa pavement slabs.

The floor panels at Pantanassa, where the figured roundels and floral scrolls stand out against pieces of marble cut into the shape to be filled, are related to the Constantinopolitan examples rather than to those in southern Greece. They are not the only metropolitan feature in this outstanding monument. The church belongs to the Constantinopolitan four-column variant of the cross-in-square with extra bays for the sanctuary, whereas the other churches of the same type in the Despotate of Epirus belong to the two-column variant, typical of the Helladic school. The walls, articulated with blind arches, and built with alternating courses of roughly hewn stones and of bricks, where the concealed course technique is occasionally used, also betray the influence of metropolitan architecture[16]. One cannot affirm whether the Pantanassa *opus sectile* slabs were made *in situ* by craftsmen trained in the capital or were imported from the region of Constantinople. The second hypothesis seems more probable, since no comparable example is known in the numerous churches preserved in the areas that belonged to the Despotate of Epirus. The extant *opus sectile* pavements with representations of men and animals have been dated to the eleventh and twelfth century, but the technique may well have survived in the thirteenth century.

13. BOURAS and BOURA (cit. n. 12), p. 57, fig. 37d; A. ORLANDOS, Ἡ Ἁγία Τριὰς τοῦ Κριεζώτη, *ABME* 5, 1939-40, p. 10, fig. 6.

14. N. NIKONANOS, *Βυζαντινοὶ ναοὶ τῆς Θεσσαλίας ἀπὸ τὸ 10ο αἰῶνα ὥς τὴν κατάκτηση τῆς περιοχῆς ἀπὸ τοὺς Τούρκους τὸ 1393*, Athens 1979, p. 111, 113-114, pl. 53.

15. A. GRABAR, *Sculptures byzantines du Moyen Age II (XIe-XIVe siècle)*, Paris 1976, p. 42, 57-58, 71-72, pl. VIb, XXIVa,b, XLIb, d.

16. P. L. VOCOTOPOULOS, Church Architecture in the Despotate of Epirus: The Problem of Influences, *Zograf* 27, 1998-1999, p. 80-81, 85, 91.

SITES ET RÉGIONS

LA DERNIÈRE RÉPARATION PAÏENNE DU TEMPLE D'APOLLON À DELPHES

par Vincent DÉROCHE

Summary: This study proposes a critical revision of P. Amandry's hypothesis concerning the violent destruction by Christians of the Apollo temple at Delphi under Constantius II and its restoration under Julian. The evidence available, set against the background of our meager data on Julian's specific actions in favor of the temples and of a parallel case-study of the Parthenon at Athens, rather suggests a gradual abandonment of the site by the pagans.

Nous ne pourrons peut-être jamais appréhender vraiment la dernière période d'activité (ou d'assoupissement ?) du sanctuaire apollinien de Delphes parce que les traces archéologiques et les témoignages littéraires ou épigraphiques sont insuffisants[1]. Mais il vient s'y ajouter un problème de cloisonnement disciplinaire : les données proprement archéologiques sont trop rarement vraiment confrontées par les archéologues aux données des textes, et vice-versa pour les historiens et philologues, ce qui engendre pour Delphes une littérature scientifique bifide, en deux branches sans véritable communication. La présence de l'oracle attire naturellement l'attention sur le temple où se donnaient les consultations : le bâtiment porte-t-il des traces d'une fin violente que l'on pourrait attribuer aux chrétiens ? É. Bourguet se l'était demandé au moins pour le secteur de l'adyton qui lui paraissait particulièrement dévasté, mais se contentait de formuler une hypothèse et renonçait à toute affirmation, faute d'indices clairs[2]. De petits morceaux de poros du temple se retrouvent dans plusieurs

1. Pour le peu que nous savons du processus de christianisation à Delphes, voir V. DÉROCHE, Delphes : la christianisation d'un sanctuaire païen, *Actes du XIe CIAC*, Rome 1989, p. 2713-2723 ; pour un bon état de la question en Grèce, avec bibliographie, voir L. FOSCHIA, La réutilisation des lieux de culte païens par les chrétiens en Grèce propre (IVe-VIIe siècle), *REG* 113, 2000, p. 413-434 — j'ai plaisir à remercier L. Foschia pour les renseignements qu'elle m'a aimablement fournis, ainsi que D. Feissel, J. Gascou et C. Zuckerman. Voir aussi B. CASEAU, Polemein lithois. La désacralisation des espaces et des objets religieux païens durant l'Antiquité tardive, dans : *Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident*, éd. M. KAPLAN, Paris 2001, p. 61-123, qui met bien en relief l'importance des contextes locaux.

2. Il envisage brièvement l'hypothèse d'une « destruction systématique » qui est venue à l'esprit des fouilleurs, avant de conclure qu'il ne serait « pas de bonne méthode » d'aller plus loin : *Les ruines de Delphes*, Paris 1914, p. 250.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 231-244.

bâtiments et aménagements tardifs — en particulier le grand mur 206 de l'Atlas de Delphes, la « Voie Sacrée » et la « maison de l'Antinoüs » — ce qui prouve qu'il avait déjà subi certains dommages. Enfin, les témoignages de voyageurs et le carnet de la Grande Fouille montrent sans ambiguïté que la colonnade du temple s'est effondrée sur place[3] ; en revanche, les fondations du stylobate ont été pillées à date tardive à la recherche du métal des scellements[4]. On ne trouve sur les blocs du temple pas de trace de graffito chrétien, sauf un, alors qu'ils abondent sur l'autel de Chios et les Trésors restés debout ; encore moins de traces de mortier qui indiqueraient des aménagements intérieurs. Tout cela tend à un scénario assez simple : après un incendie et une réparation, le temple a été finalement laissé à l'abandon sans destruction systématique, sauf peut-être l'adyton. Les blocs ne sont pas remployés par les chrétiens pendant l'Antiquité tardive, sans doute pour des raisons techniques : les blocs étaient trop gros pour les besoins, et taillés en poros, une pierre peu recherchée, alors que les blocs des Trésors et d'autres monuments en marbre étaient à disposition[5]. En attendant la publication définitive du temple[6], P. Amandry a dressé avec sa précision coutumière un bilan des traces matérielles de l'histoire du bâtiment de sa construction au IVe siècle av. J.-C. jusqu'à la ruine, dont la date reste à déterminer[7]. L'événement majeur fut un violent incendie qui rongea la face interne de la colonnade de poros, après lequel on rebâtit le temple ; on combla avec un stuc abondant les dommages du feu sur les blocs qu'on retaillait, d'où la perte de tout ou partie des cannelures des colonnes, parfois on répara en jumelant des morceaux de tambours fixés par des crampons de métal ; blocs d'épistyle et chapiteaux reçurent des réparations analogues, et les triglyphes furent entaillés pour recevoir directement une charpente légère pour la couverture (les larmiers, sans doute trop endommagés, furent éliminés). Lors de l'incendie, les boucliers pris aux Galates ornaient encore les métopes, et la silhouette de l'un d'eux reste dessinée par le stuc qu'il a protégé des flammes. Le résultat de l'opération devait faire piètre figure, mais il s'agissait encore clairement d'un temple dorique périptère qui ne pouvait avoir été restauré que dans le cadre du culte apollinien[8].

3. J. H. MIDDLETON, The temple of Apollo at Delphi, *JHS* 9, 1888, p. 282-318, rapporte p. 310 la trouvaille de 32 tambours de colonnes en 1875.

4. On trouvera une bonne photographie de l'état après fouilles dans BOURGUET, *Les ruines* (cité n. 2), fig. 81 p. 251.

5. Il faut abandonner définitivement l'hypothèse hardie de L. DYGGVE, Les traditions cultuelles de Delphes et l'Église chrétienne, *CArch* 3, 1948, p. 9-28, qui croyait à une récupération du temple en basilique chrétienne : il ne nous reste aucune trace des modifications architecturales qu'aurait entraînées cette conversion (insertion d'une abside, de barrières de chancel, etc.).

6. P. Amandry et E. Hansen donneront bientôt une publication détaillée qui remplacera enfin le travail maintenant dépassé de F. COURBY, FD II, *La terrasse du Temple*, Paris 1927.

7. Chronique delphique (1970-1981), *BCH* 105, 1981, p. 673-769, plus particulièrement p. 681-687 ; on trouvera du même auteur un inventaire encore plus précis des blocs dans La ruine du temple d'Apollon à Delphes, *Acad. royale de Belgique*, *Bull. de la cl. des lettres et des sc. mor. et pol.*, 5e s., t. 75, 1989, p. 26-47, plus particulièrement p. 28-36, avec un beau dossier photographique.

8. Dans son article de 1989, La ruine (cité n. 7), P. Amandry n'exclut pas une réutilisation des blocs dans un autre but, mais le mal que se sont donné les auteurs de cette réfection pour conserver une architecture de style dorique en poros — un style et un matériau passés de mode dans l'Antiquité tardive — ne peut s'expliquer que par la volonté de remettre le temple lui-même aussi près que possible de son état ancien.

Est-il possible de dater cette réparation ? Pausanias et Plutarque ont encore vu le temple entier au IIe siècle[9], et on ne peut donc attribuer la réfection à l'empereur Domitien, dont les travaux sur le temple sont commémorés par une inscription de l'an 84[10]. Pausanias et Plutarque constituant un terminus post quem, le terminus ante quem est fourni par la christianisation du sanctuaire : l'édit de Théodose en 392 qui interdit les cultes païens rendait superflue une telle remise en état, et il semble bien que le réaménagement lié à la désacralisation du sanctuaire — ce qu'on appelle à tort la « Voie sacrée » — remonte en fait au Ve siècle[11]. Dans cet intervalle de temps assez large, des restes d'une inscription sur deux orthostates et une base inscrite de statue attribuent des travaux de réfection importants (après un incendie ?) à Cn. Claudius Leonticus, un proconsul d'Achaïe sous Septime Sévère ou Caracalla, donc juste avant ou après 200 ap. J.-C.[12]. C'est donc à ce proconsul que P. Amandry proposait en 1981 de rattacher cette ultime réfection. Le tableau d'ensemble s'accordait bien avec la qualité médiocre des travaux, peu concevable au IIe siècle, avec le caractère purement littéraire des attaques des Pères de l'Église contre la Pythie, qui n'impliquent aucune connaissance réelle d'un éventuel fonctionnement de l'oracle à leur époque[13], et avec le bilan dressé par J.-M. Spieser sur la fin des sanctuaires païens dans toute la Grèce, où les destructions violentes par les chrétiens sont rarissimes[14].

Mais en 1989 P. Amandry proposa un raisonnement radicalement différent qui attribuait l'incendie certainement aux chrétiens et la réfection probablement à l'empereur Julien, le tout dans quelques décennies du IVe siècle[15]. Par comparaison avec les dégâts subis par les autres bâtiments antiques pour lesquels un incendie est attesté, en particulier le temple d'Apollon à Corinthe lors du sac de 146 av. J.-C. et l'Apadana de Persépolis par les troupes d'Alexandre, P. Amandry considère que les dégâts subis à Delphes sont d'une gravité inouïe qui laisse penser à un incendie volontaire auquel on aurait apporté une grande quantité de combustible — or, dans la période définie,

9. Il faut donc considérer que les dégâts causés par l'incursion des Maides vers 84 av. J.-C. ont été faibles ; voir G. DAUX, *Delphes au IIe et au Ier siècle*, Paris 1936, p. 392-405.

10. *Syll.* 3, 821A. On hésiterait de toute façon à attribuer un travail aussi médiocre à l'époque de Domitien.

11. Voir DÉROCHE, La christianisation (cité n. 1). On notera qu'en 408 une loi remet les temples, désacralisés, à la disposition des collectivités, ce qui rend d'autant plus compréhensible la récupération du sanctuaire par la cité de Delphes : *CTh* 16, 10, 19.

12. R. FLACELIÈRE, FD III 4 (2), p. 269 ; A. PLASSART, FD III 4 (3), p. 331. Les passages conservés de l'inscription mutilée sur la réfection parlent de feu (*pur*) et de toiture (*orophè*).

13. Voir P. AMANDRY, *La mantique apollinienne à Delphes*, Paris 1950, avec p. 21-23 un passage révélateur des outrances de la polémique chrétienne : ses auteurs, Origène et Jean Chrysostome, n'ont visiblement aucune expérience concrète de Delphes.

14. La christianisation des sanctuaires païens en Grèce, *Neue Forschungen in griechischen Heiligtümern*, Tübingen 1976, p. 309-320 ; R. P. C. HANSON, The transformation of Pagan Temples in the Early Christian Centuries, *Journal of Semitic Studies* 23, 1978, p. 257-267, arrivait indépendamment à des conclusions analogues pour tout l'Empire ; voir aussi H. SARADI-MENDELOVICI, Christian attitudes towards pagan monuments in Late Antiquity, *DOP* 42, 1990, p. 47-61, qui conclut que la tolérance était la règle générale, et la destruction l'exception. Pour un catalogue des conversions de temples, voir J. VAES, Christliche Wiederverwendung antiker Bauten : ein Forschungsbericht, *Ancient Society* 17, 1986, p. 305-443 ; M. MILOJEVIC, Retrofit Ecclesia : A non-conforming building type, *Byz. Forsch.* 24, 1997, p. 3434-366, annonce une mise à jour.

15. La ruine (cité n. 7).

seuls les chrétiens pourraient avoir eu la volonté et la capacité de réaliser cette destruction, et P. Amandry rapproche de cette hypothèse une inscription de Delphes déjà connue, mais mystérieuse[16]. Mutilée, elle reproduit deux lettres des préfets du prétoire en 342-344, en réponse à des plaintes du grand-prêtre d'Apollon qui dénonce, sans les préciser, les embarras que lui causent des personnages dont la dénomination nous est dérobée par une lacune[17] : comme C. Vatin se l'était déjà demandé, P. Amandry propose d'identifier ces trublions anonymes avec les chrétiens de Delphes. Les protestations de soutien et de sympathie que prodiguent les préfets du prétoire ne nous donnent pas davantage un contexte concret. Une fois l'incendie attribué aux chrétiens du IVe siècle, il ne reste plus que l'empereur Julien comme candidat possible à la restauration ultime du bâtiment, seul à pouvoir réunir volonté et capacité pour une telle opération avant la fermeture définitive des temples païens[18] — l'édit de Théodose II en 435 marque la déchéance juridique définitive des temples en Orient[19].

Ce scénario séduisant se heurte à plusieurs difficultés que je crois insurmontables et qui me conduisent à revenir à l'attribution à Cn. Leonticus comme la plus probable, à défaut d'être certaine[20]. En effet, il est en toute rigueur impossible de démontrer que ce ne sont pas les chrétiens qui ont causé l'incendie, ni Julien qui a ordonné la réparation, puisque les dates et les modalités de ces deux événements nous échappent : nous ne pouvons produire que des arguments de vraisemblance, mais la convergence de ceux-ci me paraît suffisante pour emporter la décision. Les traces de la violence de l'incendie, bien réelles, ne permettent pas d'affirmer une intervention

16. C. VATIN ne l'a pas publiée dans son article Les empereurs du IVe siècle à Delphes, *BCH* 86, 1962, p. 229-241, mais l'a étudiée dans sa thèse inédite que cite AMANDRY, La ruine (cité n. 7), p. 41-42. Dans l'attente de la publication définitive des inscriptions delphiques de l'époque, l'inscription reste à proprement parler inédite, mais on trouvera une traduction de la partie conservée dans P. ATHANASSIADI, The Fate of Oracles in Late Antiquity ; Didyma and Delphi, *DChAE* 15, 1989-1990, p. 271-278 (exactement p. 276), avec la suggestion intéressante que ce grand-prêtre, le comte Félicianus, pourrait avoir été un parent de Constantin.

17. Les formules utilisées suggèrent néanmoins à J. Gascou que les embarras dont se plaint le grand-prêtre sont de nature administrative ou fiscale : des fonctionnaires locaux auraient pu vouloir imposer au sanctuaire des charges ou taxes dont il se jugeait dispensé, et s'en plaindre aux préfets est une démarche logique. Le fait que le gêneur éventuel soit mentionné au singulier et que ses activités soient résumées par le verbe *διοχλεῖν* s'expliquerait bien mieux dans ce cas que dans celui de voies de fait d'un commando de chrétiens lancés par l'évêque du lieu. Je remercie J. Gascou et D. Feissel pour leurs conseils à ce sujet.

18. La cité de Delphes avait bien sûr encore certaines ressources, assez du moins pour qu'on les ponctionne pour donner des jeux dans la « Ville éternelle » (ici Constantinople), ce dont les Delphiens se sont plaints avec succès en 424 : *CTh* 15, 5, 4. La *Lettre* 35 de Julien (BIDEZ 198), 408 B-C, dont l'authenticité est contestée, confirme indirectement le fait : ce texte plaide pour que les Argiens soient dispensés de financer les jeux et spectacles de la capitale provinciale, Corinthe, et mentionne au passage que Corinthe n'a pas respecté non plus les immunités traditionnelles d'Élis et de Delphes — ce qui implique que les Delphiens ont été mis à contribution. Mais cette richesse ne suffirait pas à expliquer la réfection d'un temple, travail alors passé de mode. T. E. Gregory (voir *infra* n. 38) tire à tort de ce texte l'attestation du maintien des Jeux Pythiques jusqu'en 424, ce qui n'y est nullement dit.

19. *CTh* 16, 10, 25. Mais cette date ne peut pas signifier une rupture brutale : l'application des lois impériales est notoirement inégale et dépendante de la bonne volonté des autorités locales ; de plus la ligne de l'administration centrale a évolué, puisque déjà en 458 une Novelle de Majorien (*Nov. Majorien* IV, 1) interdit en Occident de démonter les temples pour des remplois.

20. Dernière possibilité : un incendie et une réparation sur initiative locale après Cn. Leonticus et avant Julien, dont nous n'aurions aucune trace épigraphique — c'est justement au IIIe s. que les documents épigraphiques se raréfient brutalement.

humaine : le vent, le temps et la température du jour fatidique ont pu être favorables à l'incendie, mais nous n'en saurons jamais rien ; le poros léger du temple a pu être plus vulnérable qu'un autre ; enfin, le bric-à-brac d'ex-voto a pu donner un secours décisif à l'incendie[21]. En revanche, vers le milieu du IVe siècle il est très difficile d'imaginer qu'une communauté chrétienne de Grèce ait pu s'imposer à ce point dans un sanctuaire prestigieux : l'inscription atteste le maintien du grand-prêtre et donc la persistance du culte païen[22], et on s'accorde à penser que la christianisation de la Grèce est au IVe siècle encore nettement en retard sur celle de l'Orient chrétien, où les évêques les plus énergiques ont souvent du mal à triompher des sanctuaires[23].

Julien a-t-il rebâti un nombre significatif de temples ? Le dossier épigraphique de son activité en la matière, en fait très restreint, a été récemment résumé par K. Dietz[24] qui rectifie les bilans de J. Arce[25] et Al. N. Oikonomides[26]. Mis à part une restauration à Damas et une à 'Anz dans la région de Bostra, les efforts de Julien ne sont attestés que par une inscription de Thessalonique, qui prouve une restauration, et par deux inscriptions jumelles latines à Beyrouth et à Ma'ayan Barukh en Phénicie, qui lui accordent

21. Il y avait par exemple un char de course suspendu au plafond de la cella, offert par le cocher vainqueur.

22. Un texte de l'époque semble confirmer le maintien de l'activité du sanctuaire, HIMERIUS, *Discours* 12, 6, pour le départ de Flavianus, en 357 ou 361, qui mentionne au présent les péans chantés à Delphes, mais cette allusion dans un texte d'une éloquence ampoulée ne vaut pas attestation certaine. Rappelons que les Lupercales sont encore attestées à Rome en 494 par une lettre du pape Gélase.

23. Pour ces difficultés encore au Ve s., voir à Gaza la *Vie de Porphyre de Gaza*, éd. GRÉGOIRE-KUGENER ; commentaires récents : R. VAN DAM, From Paganism to Christianity at Late Antique Gaza, *Viator* 16, 1985, p. 1-20 ; P. CHUVIN, Christianisation et résistance des cultes traditionnels, dans *Hellénisme et christianisme*, éd. M. NARCY et E. REBILLARD, Villeneuve d'Ascq 2004, p. 15-34. En Grèce propre, le corpus des inscriptions attiques tardives montre qu'il y a encore des dédicaces païennes très avant dans le Ve s. : E. SIRONEN, *The Late Roman and Early Byzantine inscriptions of Athens and Attica*, Helsinki 1997. Le retard de la christianisation de la Grèce, en particulier la rareté des monastères, a été souligné et peut-être exagéré par T. E. GREGORY, The Survival of Paganism in Christian Greece, *American Journal of Philology* 107, 1986, p. 229-242, et F. R. TROMBLEY, Paganism in the Greek World of the End of Antiquity : the Case of Rural Greece and Anatolia, *Harvard Theological Review* 78, 1985, p. 327-352. A Athènes même, le dernier bilan de P. CASTRÉN, Paganism and Christianity in Athens and vicinity during the 4th to 6th centuries AD, dans : *The Idea and Ideal of the Town between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, éd. G. P. BROGIOLO et B. WARD-PERKINS, Leyde-Boston-Cologne 1999, p. 211-223, conclut à l'absence de pression chrétienne significative avant ca 450-460. G. FERNANDEZ, Proclo y la desacralizacion del Partenon, *Erytheia* 9, 1988, p. 3-10, a bien noté qu'une inscription vers 450-460 (IG III^2, 3.818) atteste encore la procession de la barque panathénaïque, et donc le maintien d'une partie du culte malgré les interdictions impériales ; voir B. NAGG, A Late Panathenaic Document, *Ancient World* 3, 1980, p. 107-111. Une destruction sur ordre de Constantin est exclue par l'inscription de Félicianus, et par la modération générale de la politique de Constantin sur ce point, malgré quelques mesures isolées et une loi vite rapportée dont Eusèbe de Césarée exagère sciemment la portée (voir R. M. ERRINGTON, Constantine and the Pagans, *GRBS* 29, 1988, p. 309-318).

24. Kaiser Julian in Phönizien, *Chiron* 30, 2000, p. 807-855, avec une annexe de W. ECK, p. 857-859. S. CONTI, *Die Inschriften Kaisers Julians*, Stuttgart 2004, se borne à reprendre ces données.

25. Reconstrucciones de templos paganos en epoca del emperador Juliano (361-363), *Rivistà dell'Antichità* 5, 1975, p. 201-213, et *Estudios sobre el emperador Fl. Cl. Juliano*, Madrid 1984.

26. Ancient Inscriptions Recording the Restoration of Greco-Roman Shrines by the Emperor Fl. Cl. Julianus (361-363 AD), *Ancient World* 15, 1987, p. 37-42. K. Dietz a en effet bien montré qu'il faut renoncer à interpréter comme une dédicace de l'époque de Julien l'inscription retrouvée dans la basilique de l'Ilissos (sans doute d'époque augustéenne, cf. SEG 35, 146) et que Serdica et Iasos ne peuvent non plus être retenus.

le titre de *restaurator templorum* sans prouver une construction précise[27]. Deux inscriptions de Samos attestent l'une la construction d'un temple avant 361 par Aedesius, personnage connu par Eunape, et l'autre la dévotion envers Héra d'un gouverneur Ploutarchos qui devait être en fonctions pendant le règne de Julien, mais pas de programme impérial[28]. C'est en fait peu, comme il fallait s'y attendre pour un règne bref ; les sources littéraires ne permettent d'ajouter que les cas d'Aigai en Cilicie et de Daphnè.

L'obstacle majeur pour une attribution de cette restauration de Delphes à Julien se trouve néanmoins dans le dossier littéraire sur Julien et la fin du paganisme : il est invraisemblable qu'un tel événement n'ait pas suscité entre chrétiens et païens une polémique qui aurait laissé des traces littéraires[29], si Julien en était l'instigateur ; or, nous n'avons aucun texte, de Julien ou de ses adversaires chrétiens, qui lui attribue une activité édilitaire à Delphes[30]. Julien et Delphes entretiennent pourtant dans la littérature scientifique moderne des rapports étranges à cause du célèbre « dernier oracle de Delphes » qui aurait été rendu à Oribase, médecin ami intime de Julien envoyé par celui-ci, en trois hexamètres :

Εἴπατε τῷ βασιλεῖ · χαμαὶ πέσε δαίδαλος αὐλά.
Οὐκέτι Φοῖβος ἔχει καλύβαν, οὐ μάντιδα δάφνην
Οὐ παγὰν λαλέουσαν, ἀπέσβετο καὶ λάλον ὕδωρ.
« Dites à l'empereur que la superbe demeure s'est écroulée,
Phoibos n'a plus de gîte, ni de laurier prophétique,
Ni de source parlante ; même l'eau parlante est tarie »[31].

27. Comme l'ont bien vu Al. N. Oikonomides et K. Dietz, l'expression ἀνανεώτου τῶν ἱερῶν de Thessalonique est le parfait équivalent de *restaurator templorum*, et implique une forme de communication entre Macédoine et Phénicie. Les commentateurs s'accordent à y voir un écho du programme de reconstruction du temple de Jérusalem. Le programme de Julien a rencontré un écho plus général, en particulier auprès des curiales en Afrique comme le propose d'après l'épigraphie T. Kotula, Julien Auguste et l'aristocratie municipale d'Afrique. Réflexions méthodologiques, *Antiquités africaines* 30, 1994, p. 271-279 ; on notera l'épithète *restitutor sacrorum* à Thibilis qui semble désigner le rétablissement des cérémonies païennes plutôt que celui des lieux de culte (voir plus bas), mais, comme en Orient, ces belles paroles restèrent sans effet visible sur les bâtiments.

28. Cf. L. Robert, *Hellenika* IV, p. 55-59. Aidesius pourrait en théorie être le célèbre philosophe mentor de Julien bien connu par Eunape, 461, mais cette hypothèse est à écarter si L. Robert a raison d'y voir un gouverneur (Aidesius est mort avant l'avènement de Julien).

29. Delphes est régulièrement citée dans des ouvrages chrétiens, mais de manière évidente d'après les renseignements des sources littéraires antiques, et jamais en fonction d'événements contemporains à Delphes ; voir Amandry, *La mantique* (cité n. 13). Delphes, au sens concret du terme, est absente de l'actualité de l'Antiquité tardive qui commente avec passion des oracles datant de plusieurs siècles av. J.-C. !

30. Le silence de Julien serait d'autant plus incompréhensible qu'il a pour Delphes une profonde vénération ; voir son *Contre les Cyniques ignorants*, 188a. La décadence des oracles païens le peinait, d'après la mention amère de leur silence dans son *Contre les Galiléens* 198 C, Loeb p. 372, dont l'éditeur pensait qu'elle portait spécifiquement sur Delphes. On a parfois supposé à tort qu'il était intervenu à Delphes là où les sources mentionnent clairement la Castalie de Daphné près d'Antioche ; ainsi G. Bowersock, *Julian the Apostate*, Cambridge (Mass.) 1978, p. 93, a cru qu'Ammien Marcellin 22, 12, 8 attestait une purification par Julien de la Castalie de Delphes alors qu'il s'agit de la Castalie de Daphnè, réparée par Hadrien — voir J. Fontaine et al., *Ammien Marcellin. Histoires*, t. III, Paris 1996, n. 959 et 960 p. 322-323. Le silence de la Castalie de Delphes est d'ailleurs bien attesté par Thémistios, *Oratio* 27, 333d, comme l'a bien vu G. Agosti dans son article érudit La conversione della fonte Castalia in un pannello del mosaico della chiesa di Qasr el-Lebia, dans *Des Géants à Dionysios. Mélanges de mythologie et de poésie offerts à Francis Vian*, éd. D. Accorinti et P. Chuvin, Alessandria 2003, p. 541-564.

31. Trad. P. Amandry.

Ce texte nous est transmis par deux auteurs, l'historien byzantin Kédrénos au XIIe siècle[32] et l'historien arien Philostorge[33], mort vers 426, dans l'un des fragments connus par l'intermédiaire de la *Passio Artemii*[34]. Parmi la foule des commentateurs, nous n'en retiendrons que quatre, C. Vatin[35], C. M. Bowra[36], H. W. Parke[37] et T. E. Gregory[38]. La mention de l'eau parlante a fait penser à C. Vatin que ce texte visait la source Castalie du sanctuaire de Daphnè près d'Antioche, où l'oracle de l'eau parlante est bien attesté ; or, Julien s'est lui-même beaucoup occupé de ce sanctuaire lors de son passage à Antioche. H. W. Parke a bien montré que les sources littéraires de l'Antiquité tardive, en particulier Claudien, attribuent aussi sans ambiguïté à la Castalie delphique une qualité oraculaire qui justifie le texte transmis par Kédrénos et Philostorge ; l'adresse (« Dites à l'empereur ... ») implique d'ailleurs que Julien n'est pas présent physiquement, ce qui aurait été le cas à Daphnè. La structure interne du texte et les données historiques sur Castalie confirment donc les dires de Kédrénos et Philostorge : l'oracle a été rendu à Delphes, ou du moins le texte le prétend avec cohérence. H. W. Parke suppose donc qu'Oribase est allé à Delphes, n'a pas reçu d'oracle et en a forgé un pour ne pas revenir bredouille — ce qui expliquerait le raffinement littéraire et la mélancolie de ce texte, qui semble sympathiser avec les malheurs du sanctuaire. C. M. Bowra, qui écrivait avant les analyses que nous venons de voir, suppose que l'auteur de l'oracle connaissait bien Delphes et distinguait clairement le temple (*aula*), l'adyton (*kaluba*), et les deux sources Castalie et Cassotis, mais qu'il écrit après le règne de Julien parce qu'il présuppose le temple détruit — ce qui amène logiquement à supposer une destruction violente[39] par les chrétiens entre 384[40] et 426 (mort de Philostorge), plus exactement sous Arcadius (395-408). L'oracle serait alors la production d'un fin lettré chrétien, s'inscrivant dans une polémique anti-païenne bien connue qui récupère les oracles antiques (vrais ou inventés) pour en faire a posteriori les annonces ou l'aveu de la victoire du Christ ; dans ce cas, la consultation par Oribase est une pure invention pour les besoins de la cause. Le parallèle avec un passage d'un discours de Grégoire de Nazianze contre Julien suggère d'ailleurs que l'auteur s'en est inspiré, et donc que l'« oracle » a été écrit après la

32. Bonn p. 532.
33. *Philostorgius Kirchengeschichte*, éd. J. BIDEZ, Berlin 1972², chap. 7, 1, p. 77.
34. Chap. 35, éd. B. KOTTER, p. 221-222. L'attribution à Jean Damascène, que propose l'éditeur, paraît impossible et il faut revenir à un « Jean de Rhodes » inconnu par ailleurs et difficile à dater, mais ce dernier point a peu d'importance ici.
35. Les empereurs (cité n. 16), p. 229-241.
36. ΕΙΠΑΤΕ ΤΩΙ ΒΑΣΙΛΕΙ, *Hermes* 87, 1959, p. 426-435 (réimpr. dans *On Greek Margins*, Oxford 1970, p. 233-244).
37. Castalia, *BCH* 102, 1978, p. 199-219, en particulier n. 35 p. 213.
38. Julian and the Last Oracle at Delphi, *GRBS* 24, 1983, p. 355-366.
39. C. M. Bowra croyait en effet, comme Homolle, à une destruction systématique de *tout* le temple — ce qui n'est sûrement pas le cas.
40. À cause d'un poème de Claudien de 398 (*IV Cons.*, v. 143-144) qui fait allusion à Delphes intacte en 384 ; comme l'a bien noté GREGORY, Last Oracle (cité n. 38), p. 362-363, d'autres poèmes de Claudien et de Nonnos constituent des « attestations » du maintien du culte païen à Delphes à des dates bien plus basses.

mort de Julien[41]. T. E. Gregory enfin, dans un article subtil, cherche à faire la synthèse de ses prédécesseurs et revient comme H. W. Parke à l'hypothèse d'une consultation réelle par Oribase ; mais il propose comme auteur — avec plus de vraisemblance — le clergé païen de Delphes, soucieux d'obtenir l'aide financière de l'empereur à travers cet appel à l'aide codé ; la déchéance du temple qu'évoque le texte n'est pas nécessairement une destruction complète, mais plutôt un manque de moyens — et le dossier archéologique réuni depuis lors par P. Amandry permet maintenant d'y lire aussi une allusion à l'état piteux du temple après l'incendie et la réparation sommaire qui a suivi. La réalité de la consultation d'Oribase a trouvé un autre défenseur en la personne de M. Henry qui propose de voir dans ce fameux oracle l'attestation de dégâts causés par un séisme local inconnu par ailleurs qu'elle date de l'automne 362, mais son raisonnement repose uniquement sur la chronologie des déplacements de Julien dans lequel elle insère la consultation d'Oribase, considérée d'avance comme un fait réel — or, c'est justement ce qu'il faudrait démontrer[42]. Au total, malgré H. W. Parke et T. E. Gregory, l'hypothèse d'un faux chrétien mis très vite en circulation après la mort de Julien reste la plus vraisemblable[43].

La simple liste de telles divergences d'opinion incite à la modestie dans les conclusions, et fait voir à quel point nos données sont ambiguës et ne doivent pas être trop sollicitées : en rester aux points assurés est primordial.

Je propose de les résumer comme suit :

1. Philostorge est la source de Kédrénos comme l'a bien vu C. M. Bowra, et Kédrénos invente le projet de restauration du temple (qu'il est le seul à mentionner) en le déduisant du texte même de l'oracle[44],

2. comme l'a bien souligné H. W. Parke, trop peu écouté, toutes les mentions littéraires d'un fonctionnement de l'oracle delphique dans l'Antiquité tardive sont des scènes de genre et non des attestations — on ne tirera rien de sûr d'Himérius, Claudien, Nonnos et autres qui utilisent Delphes et la Pythie comme un simple symbole,

3. la réfection du temple telle que nous la connaissons à Delphes paraît trop médiocre pour être attribuée à Julien[45],

4. Julien avait bel et bien la volonté de restaurer les temples et surtout les cérémonies du culte païen, en particulier sacrifices et oracles, mais il semble n'en

41. GRÉGOIRE, *Discours* 5, 32 ; le rapprochement est dû à O. LAMPSIDES, *Platon* 9, 1957, p. 133-135, qui en exagère néanmoins la littéralité.

42. Le témoignage de Libanius et les phénomènes sismiques du IVe s. de notre ère, *Phoenix* 39, 1985, p. 36-61, plus spécialement p. 50-53. Les mentions de Delphes qu'elle croit voir dans la correspondance de Libanius sont en réalité des allusions littéraires ou des proverbes dont on ne peut rien tirer sur Delphes au IVe s. (on se reportera aux lettres 314, 633, 1266 et 1488) ; il est beaucoup plus significatif que Libanius ne dise rien de spécifique sur Delphes dans son oraison funèbre sur Julien, qu'il loue pourtant d'avoir entrepris de restaurer les temples.

43. Voir en ce sens AMANDRY, La ruine (cité n. 7), p. 45. A mon sens, l'argument décisif est celui de C. M. Bowra : dès le début du Ve s., un chrétien comme Philostorge trouvait avantageux de mentionner cet oracle, ce qui s'accorde mal avec une intention favorable au paganisme.

44. *Pace* GREGORY, Last Oracle (cité n. 38), p. 357.

45. Il est vrai que l'on pourrait citer *contra* sa lettre à son oncle le *comes* Julien où il suggère une reconstruction assez sommaire du temple d'Apollon à Daphnè : si on ne retrouve pas toutes les colonnes d'origine, on pourra en faire de nouvelles en un appareil de briques et mortier qui sera recouvert de stuc — *Lettre* 80 BIDEZ, éd. BIDEZ p. 88. Les normes de l'architecturalement acceptable

avoir pas eu le temps et surtout n'avoir rencontré que peu d'assistance à ce sujet — ce dont il se plaint souvent dans ses écrits,

5. il a réellement consulté plusieurs oracles, dont Delphes, mais à propos de la Perse[46], et l'oracle rendu à Oribase est sans doute le reflet de cette entreprise, plus ou moins déformé par des chrétiens[47],

6. nous n'avons aucune attestation certaine d'une intervention de Julien à Delphes. Son programme idéologique de restauration du paganisme était bien connu, en particulier en 362 l'envoi de Vettius Agorius Praetextatus en Grèce comme proconsul d'Achaïe chargé de restaurer temples et cultes païens[48] ; cela obligeait Julien à prendre publiquement position pour se justifier, comme dans l'affaire de l'expulsion de la dépouille mortelle du chrétien Babylas hors de Daphné et de la reconstruction du temple d'Apollon à cet endroit[49]. La vigueur de son entreprise obligeait aussi ses adversaires chrétiens, encore plusieurs années après sa mort, à suivre à la trace ses faits et gestes pour les dénigrer : les chrétiens ont largement commenté l'échec du projet de restauration du Temple de Jérusalem par Julien, qui savait que pour la théologie chrétienne la ruine définitive du Temple était une preuve incontournable de la vérité du christianisme[50]. Il est invraisemblable qu'ils n'aient pas mentionné un projet analogue dans un sanctuaire aussi prestigieux que Delphes. Le règne de Julien suit de plus le séjour à Athènes de Grégoire de Nazianze qui polémiquera ensuite contre Julien, mais Grégoire ne mentionne pourtant pas Delphes dans son *Carmen de se ipso* ou ses *Invectives contre Julien*[51]. Toutes ces raisons font que l'argument *a silentio*, en général suspect à juste titre, prend ici valeur de preuve démonstrative : une société ancienne passe aisément sous silence ce qu'elle juge secondaire, au grand désespoir de l'historien moderne qui est d'un autre avis, mais non ce qu'elle juge essentiel. Or, si ce n'est pas Julien qui a ordonné une réfection du temple, celle-ci est

---

dans l'Antiquité tardive sont souvent difficiles à saisir, mais il est clair que Julien veut obtenir rapidement une reconstruction à l'identique au moins en apparence — ce ne fut pas le cas pour la réparation de Delphes.

46. THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, 3, 21, éd. HANSEN p. 200 (l'oracle cité là est repris dans KÉDRÉNOS, Bonn p. 538).

47. GREGORY, Last Oracle, (cité n. 38), p. 364, a raison de pointer que le chrétien Philostorge reconnaît bon gré mal gré que les oracles ont repris brièvement leur fonctionnement sous le règne de Julien, sans doute grâce à la faveur impériale : *Histoire ecclésiastique* 7, 12, éd. BIDEZ p. 98. En revanche, il a commis un double lapsus (cité n. 38, n. 16 p. 358 et p. 364) en suggérant que cette reprise des oracles a commencé par Delphes : Philostorge indique clairement qu'il s'agit de Daphnè, après l'éloignement des reliques de Babylas. Il faut se rappeler que Constance avait interdit les oracles en 357 — *CTh* 9, 16, 4 ; le simple rétablissement des oracles était une sorte de révolution, avant même toute reconstruction de temples.

48. AMMIEN MARCELLIN, *Histoires* 22, 76.

49. Cette expulsion n'empêcha pas le temple d'Apollon à Daphnè de brûler presque aussitôt après, en quoi les chrétiens reconnurent bien entendu une punition divine.

50. Même Ammien Marcellin, éminemment favorable à Julien, mentionne l'échec en passant : *Histoires*, 23, 1, 2-3. G. LACERENZA, Giuliano imperatore nella tradizione ebraica, dans *Da Costantino a Teodosio il Grande*, Naples 2003, p. 197-220, a retrouvé dans la littérature rabbinique des traces d'un accueil positif des mesures de Julien par certains milieux juifs.

51. *Discours* 4-5, SC 309, 1983 ; *Autobiographical Poems*, éd. WHITE, Cambridge 1996 (je remercie P. Maraval d'avoir attiré mon attention sur cette source). Les invectives d'Éphrem contre Julien sont aussi muettes sur ce point, mais il est clair qu'il n'est bien informé que sur les faits et gestes de Julien en Orient.

quasi certainement de date plus haute, à l'époque où le sanctuaire païen pouvait encore mobiliser des ressources même réduites — et plus on remonte vers le règne de Constantin, et moins il est vraisemblable que les chrétiens aient eu assez de pouvoir pour incendier le temple. Nous revenons donc pour Delphes à la banalité de l'évolution que l'on discerne habituellement en Grèce, une lente décrépitude des sanctuaires païens sous le regard de chrétiens peu offensifs par rapport à ceux des provinces orientales, avec des sursauts de dynamisme païen irrémédiablement obscurs parce que locaux[52].

*
* *

Un parallèle de sanctuaire illustre fouillé très tôt sans attention particulière aux états tardifs se présente aussitôt : le Parthénon d'Athènes. Avant le bombardement de Morosini, le Parthénon a connu plusieurs épisodes « tardifs » de dégâts, réparations et réaménagements qu'il est difficile d'interpréter faute de description lors du dégagement. Dans ces vicissitudes, quatre nous intéresseront particulièrement : 1. un incendie bien attesté par les blocs, mais difficile à dater, 2. une réfection de la colonnade intérieure qui récupère des blocs de stoas hellénistiques de l'Agora, 3. la récupération de blocs du Parthénon dans des murs « tardifs », 4. la transformation du Parthénon en église ; les trois premiers phénomènes ont de bonnes chances d'être liés. La bibliographie est trop riche pour être intégrée exhaustivement dans cet essai qui ne prétend pas donner une solution définitive.

1. Commençons par la description la plus objective possible, celle des blocs restés sur l'Acropole par M. Korres[53] : un incendie a entraîné de nombreux dégâts sur la colonnade et le mur Ouest (l'entrée) ; les réparations ont imposé beaucoup de retaillage, en particulier un nouvel encadrement de la porte qui la rétrécit et l'abaisse. Cette réparation est liée à celle du mur Est, que défonce l'abside de l'église paléochrétienne : la réfection a donc lieu avant l'aménagement de cette église[54].

2. et 3. W. B. Dinsmoor Jr. a établi une connexion claire avec des remplois du Parthénon sur l'Agora[55] : des murs tardifs, datés par leur fouilleur de ca. 450-475 ap. J.-C.[56], remploient une forte quantité de tambours de la colonnade intérieure d'origine du

52. Voir G. Fowden, Bishops and temples in the Eastern Roman Empire AD 320-435, *Journal of Theological Studies* 29, 1978, p. 53-78. P. Grossmann, Tempel als Ort des Konflikts in christlicher Zeit, *Cahiers du CEPOA* 7, Louvain 1995, p. 181-201, arrive à des conclusions analogues pour l'Égypte, où les temples sont démontés pour la récupération de matériaux plus souvent que pour y installer des églises. Sous un titre trop modeste, *Provincial Cilicia and the Archaeology of Temple Conversion*, Oxford 2004, R. Bayliss a donné un bon aperçu de la question pour l'Orient, qui conclut à un maximum de violence chrétienne contre les temples dans la décennie 380, et à la quasi absence de conversion en églises avant le milieu du ve s.

53. *Μελέτη αποκαταστάσεως του Παρθενώνος* 4, Athènes 1994, p. 35-40. Voir aussi, du même auteur, The Parthenon from Antiquity to the Nineteenth Century, dans *The Parthenon and its Impact in Modern Times*, Athènes 1994, p. 136-161, en particulier p. 146-148.

54. *Ibid.*, n. 22 p. 37 ; l'auteur note p. 36 la similitude avec Delphes.

55. New Fragments of the Parthenon in the Athenian Agora, *Hesperia* 43, 1974, p. 132-155.

56. S. Miller, *Hesperia* 40, 1971, p. 264-277.

Parthénon ; d'autre part, des fragments de cette colonnade se trouvent déjà dans une stoa « Late Roman » antérieure à 435. La discordance avec le bilan de M. Korres est que les fragments de la colonnade intérieure retrouvés sur l'Agora ne portent pas de marque d'incendie : s'agit-il d'une autre catastrophe antérieure ? D'autre part, les blocs ont été retrouvés dans un état de fraîcheur qui exclut un long séjour à l'air libre : la catastrophe de la colonnade intérieure serait donc survenue peu avant la construction des murs tardifs du ve siècle — ce qui exclut de rapporter cette destruction aux Hérules en 267. Enfin, une stoa hellénistique de l'Agora a été démontée pour fournir une nouvelle colonnade intérieure au Parthénon, dans une reconstruction de qualité très médiocre.

4. L'excellente étude déjà ancienne de F. W. Deichmann[57] décrit les aménagements de la basilique paléochrétienne qui suivit : aménagement d'une abside orientale, percement de trois portes, traces de chancel. Le terminus ante quem est fourni par des tombes de la seconde moitié du VIe siècle[58] et par des inscriptions[59]. Cette basilique connaît encore d'autres réaménagements médiévaux qui ne nous concernent pas ici.

L'ambiguïté de ces données est manifeste dès que l'on essaie de fixer la chronologie absolue de chaque événement. J. Travlos a proposé d'attribuer l'incendie aux Hérules et la réfection comme temple à l'empereur Julien[60]. Son attribution de l'incendie aux Hérules repose sur une argumentation faible — l'absence d'attestation littéraire d'une autre cause de ruine du Parthénon — mais une autre explication de la catastrophe n'enlèverait rien à l'hypothèse d'une intervention de Julien. J. Travlos postule celle-ci d'après deux attestations littéraires de la présence de la statue d'Athéna dans le temple à la fin du IVe et au début du Ve siècle[61] : le temple n'était donc plus en ruine, et seul Julien a pu le réparer à une telle époque ; or, nous avons des mentions de sa bienveillance envers Athènes[62]. Le silence des sources sur une entreprise aussi significative s'expliquerait par deux raisons symétriques : les

57. Die Basilika im Parthenon, *AthMitt* 63-64, 1938-1939, p. 127-138. Voir aussi M. KORRES, Συμβολή στη μελέτη του χριστιανικού Παρθενώνος, *Πέμπτο συμπώσιο βυζαντινών και μεταβυζαντινών αρχαιολογίας και τέχνης*, Athènes 1985, p. 36-38, très descriptif ; noter néanmoins n° 33 p. 37 : le sanctuaire aurait connu deux clôtures de chancel successives, ce qui implique une certaine durée d'existence. Voir en dernier lieu S. JIVKOV, Early Christian Basilica of Our Lady on the Acropolis in Athens, *Hortus Artium Medievalium* 6, 2000, p. 197-203.

58. Une autre inhumation de même époque a été découverte récemment : *ArchDelt* 46, B, 1, 1996, *Chron.*, p. 25.

59. La plus ancienne inscription sûrement datée à l'époque était de 694, mais des dates plus hautes ont été proposées depuis lors pour certaines (voir *infra).*

60. Ἡ πυρπόλησις τοῦ Παρθενῶνος καὶ ἡ ἐπισκευή του κατὰ τοὺς χρόνους τοῦ αὐτοκράτορος Ἰουλιάνου, *ArchEph* 1973, p. 218-136.

61. ZOSIME, 4, 18, en parle ; un passage célèbre de la *Vie de Proclus* par Marinos mentionne son enlèvement — ce qui implique sa présence jusque-là.

62. JULIEN, *Lettre aux Athéniens* 13, 370 H, éd. BIDEZ p. 255 (en réalité, il s'agit de promesse de bienfaits pour les Athéniens s'ils se rallient à lui contre Constance : dans ce contexte, une telle promesse est peu significative) ; MAMERTINUS mentionne en 363 des bienfaits de Julien envers Athènes et Éleusis (*Gratiarum actio*, 9, 3-4), mais en des termes très généraux ; enfin, HIMÉRIUS 47, 12 atteste le maintien des Panathénées (voir J. W. LEOPOLD, Himerius and the Panathenae, *Ancient World* 12, 1985, p. 121-127).

chrétiens auraient passé Julien sous silence, et les païens auraient eu peur d'en parler. Toute cette construction est fragile du point de vue des indices archéologiques : faute de pouvoir dater la catastrophe, nous ne pouvons être sûrs qu'elle n'a pas eu lieu bien avant Julien, auquel cas elle aurait donné lieu à une réparation anonyme antérieure à lui, ou au contraire qu'elle n'a pas eu lieu après Julien, ce qui exclut encore mieux l'intervention de ce dernier[63]. Mais elle est encore plus fragile par rapport aux sources écrites, comme l'a bien vu A. Frantz dans sa réponse[64] : Julien a effectivement rebâti des temples ruinés dans les provinces orientales, mais nous ne sommes justement pas sûrs que le Parthénon ait été en ruines à l'époque de Julien ; ensuite et surtout, le silence des sources, en particulier Ammien et Zosime, est inconcevable en pareil cas. « The silence is all the more significant in the case of Julian, whose actions during his whole public life were more fully and continuously documented than those of any other public official of his time »[65]. Pour rester en accord avec le cadre chronologique défini par W. B. Dinsmoor Jr., A. Frantz suggère une réfection par les soins du préfet Herculius (407-412) — hypothèse aussi impossible à exclure qu'à démontrer, en l'état de notre documentation. En réalité, nos sources essentielles sur les activités de Julien en Attique sont Libanios et Eunape. Ce dernier raconte que Julien a rencontré le hiérophante d'Éleusis qui l'a séduit par ses prédictions, et qu'après la mort de Constance il a renvoyé le hiérophante en Attique avec beaucoup de dons magnifiques pour prendre soin des *hiéra* de la Grèce[66] ; mais, contrairement à beaucoup de commentaires modernes, cela n'implique pas nécessairement une reconstruction des édifices de culte, mais simplement leur entretien et surtout le bon fonctionnement des cérémonies — d'autant que, dans le contexte d'Éleusis, l'expression *ta hiera* désigne les cérémonies des mystères plutôt que des bâtiments. Cela concorde avec l'*Épitaphios* de Libanios sur Julien : celui-ci n'est intervenu à Athènes que par lettres, pendant qu'il était à Naïssus dans l'attente des initiatives de Constance en 361 ; il a fait rouvrir les temples d'Athènes, et plus spécifiquement le Parthénon, réglé une querelle entre des familles sacerdotales, mais n'a pas entamé de constructions[67]. Compte tenu de ces données, le fait que l'attribution à Julien de la dernière réfection païenne du Parthénon trouve encore créance[68] prouve surtout que cette

63. Cette seconde hypothèse a nettement la préférence de W. B. Dinsmoor Jr. On a d'ailleurs suggéré que le Parthénon aurait pu être une des victimes du tremblement de terre de mai 363 (K. W. Russell, The Earthquake of May 19, A.D. 363, *BASOR* 238, 1980, p. 47-64), et dans ce cas Julien, mort pendant l'été 363, n'aurait pas eu le temps de lancer des travaux.

64. Did Julien the Apostate rebuild the Parthenon ?, *AJA* 83, 1979, p. 395-401.

65. *Ibid.*, p. 399.

66. Exactement « πρὸς τὴν ἐπιμέλειαν τῶν Ἑλλάδος ἱερῶν », *Vies des sophistes* 476 ; le nom du hiérophante qu'Eunape cache par piété est Nestorios, connu par Zosime ; Eunape est ici une source de première main, puisqu'il a été initié lui-même par Nestorios.

67. *Épitaphios*, 114, éd. Förster II, p. 284. Le seul édit conservé de Julien sur les temples, en 362 — *CTh* 15, 1, 3 — autorise seulement les gouverneurs de provinces à entamer de nouveaux chantiers publics exclusivement lorsqu'il s'agit de temples, tandis que pour tous les autres domaines ils doivent d'abord achever les chantiers de leurs prédécesseurs : on peut parler d'un encouragement des initiatives locales, mais pas d'une obligation systématique.

68. Korres, *Μελέτη* (cité n. 53), p. 36 ; S. Jivkov, Christian Adaptations in Athens in Late Antiquity (end of 5th – beginning of 7th century), *Hortus Artium Medievalium* 9, 2003, p. 213-219.

personnalité hors du commun n'a pas cessé de fasciner les esprits plus de seize siècles après sa mort.

Autant les dernières activités édilitaires du paganisme se ressemblent à Delphes et à Athènes par leur médiocrité et l'impossibilité de les situer dans le temps, autant ces deux temples connaissent ensuite des sorts divergents sous le christianisme triomphant. Le temple d'Apollon à Delphes semble laissé à l'abandon, avant même que la quasi disparition de l'habitat pendant le VIIe siècle ne condamne le site entier au même sort. Le Parthénon en revanche a sûrement été transformé en église chrétienne consacrée à la Vierge[69], au plus tard vers 600, lorsque la présence des Slaves entraîne une nouvelle contraction de l'habitat urbain et un repli sur l'Acropole et ses alentours immédiats[70]. Mais la conversion eut-elle lieu plus tôt ? C. Mango a proposé de déduire d'un passage de la *Théosophie de Tübingen* que la présence d'un même oracle païen « crypto-chrétien » sur la Vierge et l'Incarnation dans un temple de Cyzique et au Parthénon d'Athènes implique que ce dernier a été converti en église de la Vierge, comme celui de Cyzique pour lequel nous avons les attestations de Jean d'Antioche et Malalas ; or, le comput eschatologique de la *Théosophie* impose de considérer qu'il a été rédigé avant 508, et donc que le Parthénon est devenu église au plus tard alors[71]. Néanmoins, l'enjeu du texte à cet endroit est à proprement parler d'avoir un oracle de plus, et non une église de plus : l'érection d'une église n'est pas absolument démontrée. L'examen archéologique donne si peu d'éléments chronologiques sûrs que les archéologues recourent en réalité à des critères de vraisemblance déduits des sources littéraires pour proposer une datation, ce qui donne une variété assez déroutante[72]. En fait, nous n'avons que

69. Voir la publication récente d'une inscription d'Ikaria qui atteste le même phénomène de conversion d'un temple en église de la Vierge pendant l'Antiquité tardive, mais sans date précise (riche compte rendu de D. FEISSEL, *REG* 117, 2004, p. 711-712, avec les parallèles).

70. Les inscriptions de clercs au Parthénon sont considérées comme la preuve d'une fonction liturgique, mais les dates les plus anciennes que suggèrent avec prudence A. ORLANDOS et L. VRANOUSSIS, *Les graffiti du Parthénon*, Athènes 1973, p. 28-30, sont loin d'être assurées. Le n° 74 commémore un évêque dont la mort n'est datée que par l'indiction, et seules la graphie et la formulation suggèrent 595 ; le n° 141 mentionne un diacre avec une indication chiffrée, 99, qui pourrait être son âge aussi bien qu'une datation par année du monde 6099, soit 591 ap. J.-C. (l'usage si tôt de cette ère byzantine est peu probable).

71. The Conversion of the Parthenon into a church : the Tübingen Theosophy, *DChAE* 1995, p. 201-203. Pour la *Théosophie*, voir en dernier lieu P. F. BEATRICE, *Anonymi monophysitae Theosophia*, Leyde/Boston 2001, qui propose de voir dans ce texte une œuvre de jeunesse du futur patriarche Sévère d'Antioche.

72. A. FRANTZ, *DOP* 19, 1965, p. 185-205, proposait une conversion seulement au moment de l'invasion slave vers 580 ; EAD., *The Athenian Agora* XXIV. *Late Antiquity A. D. 267-700*, Princeton 1988, p. 70-71 et p. 92, admet la possibilité de la conversion en églises du Parthénon et de l'Asklepieion vers la fin du règne de Justinien (ca. à partir de 550). CASTRÉN, Paganism (cité n. 23), hésite à affirmer la conversion avant les Slaves. FERNANDEZ, Proclo (cité n. 23), repousse de même la conversion après la venue des Slaves (exactement en 583 !). Le bilan prudent de B. WARD-PERKINS, Re-using the Architectural Legacy of the Past, entre idéologie et pragmatisme, dans *Idea and Ideal* (cité n. 23), p. 225-244, maintient à juste titre la certitude vers 580-600, tout en notant que la présence de tombes de la seconde moitié du VIe s. ferait pencher vers ca. 550. JIVKOV, Christian Adaptations (cité n. 68), p. 215, pense à une conversion sous Justinien (et de même pour l'Érechthéion), tout en reconnaissant l'absence d'indices décisifs. En tout dernier lieu, l'article remarquablement érudit de G. V. LALONDE, Pagan Cult to Christian Ritual : the Case of Agia Marina Theseiou, *GRBS* 45, 2005, p. 91-117, aboutit en passant aux mêmes conclusions p. 115-116.

deux certitudes : 1. la présence d'inscriptions qui remontent peut-être au VIIe siècle pourrait corroborer une conversion au plus tard au moment des invasions slaves, 2. la présence de tombes de la seconde moitié du VIe siècle[73] laisse penser à une inhumation *ad sanctos*, donc à la présence d'une église avec les reliques habituelles sous l'autel. Les développements locaux nous échappent, une fois encore, mais deux périodes apparaissent possibles pour une telle conversion du point de vue de l'histoire générale de l'Orient chrétien : la vague d'interdictions de plus en plus sévères du culte païen, de 392 à 435, et la répression des individus restés païens, du milieu du règne de Justinien jusque vers 580 ; la seconde période paraît ici nettement plus probable, et expliquerait le seul indice archéologique utilisable pour une datation, les tombes du VIe s.

Concluons sur un aveu d'ignorance relative : à un moment ou un autre entre 200 et 400 ap. J.-C., ces deux temples illustres, d'Apollon à Delphes et d'Athéna sur l'Acropole, ont connu chacun une réfection destinée à maintenir leur fonctionnement comme bâtiment cultuel. Ce fait atteste une certaine vitalité du paganisme finissant, mais la médiocrité du travail, à base de remplois, vient tempérer cette impression positive. Surtout, la transition avec le christianisme semble avoir été graduelle et peu violente : pas de preuve définitive d'acharnement des chrétiens contre le temple à Delphes, et à Athènes simple enlèvement de la statue de culte et destruction de certaines métopes jugées offensantes. Lorsque le Parthénon est transformé en église, les motivations de cette récupération sont d'abord pragmatiques et sa vocation religieuse antique ne joue sans doute pas un rôle déterminant dans le choix de ce bâtiment comme nouvelle église.

73. En particulier *AJA* 16, 1912, fig. 14 p. 547.

DE SAINTE-IRÈNE AU DOMAINE DE RUFIN
TROIS NOTES DE TOPONYMIE CONSTANTINOPOLITAINE

par Denis FEISSEL

Summary: **1**. St. Eirene, Constantinople's first cathedral, became known as "the Old Church" *(ecclesia antiqua)* following the construction of St. Sophia in 360. Its later appellation "St. Eirene the Old-and-New" first appears in Malalas, whose neglected testimony thus shows that this name was a consequence of the post 532 Justinianic reconstruction of the church. The name of "St. Eirene the Old" is first used to distinguish between the old cathedral and the homonymous church on the Golden Horn by Photius in the 9th c. **2**. The likely eponym of the urban district *Ta Meltiadou* is Meltiades, mentioned by Malalas in 562. **3**. The suburban property of Rufinus, where the monk Sabas stayed in 511-512, belonged to Rufinus the brother of Demostratus. This identification, convincingly argued by E. Stein, is reasserted against the attempt by Al. Cameron to identify the place with the famous monastery of Rufinianae.

1. DE L'*ECCLESIA ANTIQUA* À « SAINTE-IRÈNE-ANCIENNE-ET-NOUVELLE »

Le groupe épiscopal de Constantinople, tel qu'il se constitue au milieu du IVe siècle, comporte deux églises voisines, plus tard communément appelées Sainte-Irène et Sainte-Sophie[1]. Ces deux monuments existent encore à peu près sous la forme que leur donna Justinien après l'incendie de 532, mais leur origine remonte beaucoup plus haut : Sainte-Irène était antérieure à Constantin, qui selon Socrate l'embellit et l'agrandit, et Sainte-Sophie fut inaugurée en 360 par Constance II. De cette longue histoire monumentale, l'archéologie s'est chargée de déterminer les phases, jusqu'aux transformations médiévales et modernes[2]. Parallèlement, l'appellation des deux églises a connu elle aussi des formes successives, mieux étudiées dans le cas de Sainte-Sophie[3]

1. On désignera ainsi, par convention, les deux églises à une époque quelconque. Les noms exactement attestés dans les sources sont cités plus bas dans la langue d'origine, ou traduits entre guillemets.

2. Pour Sainte-Irène, la monographie de W. S. GEORGE, *The Church of Saint Eirene at Constantinople*, Oxford 1913, est remplacée par celle de U. PESCHLOW, *Die Irenenkirche in Istanbul*, IstMitt, Beihefte 18, Tübingen 1977. Les principales sources sont exposées par R. JANIN, *Les églises et les monastères de Constantinople*, Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin I, tome 3, 2e éd., Paris 1969, p. 103-106 ; voir aussi A. BERGER, *Untersuchungen zu den Patria Konstantinupoleos*, Poikila Byzantina 8, Bonn 1988, p. 452-454.

3. Voir en particulier G. DOWNEY, *Harvard Theological Review* 52, 1959, p. 37-41 ; G. DAGRON, *Constantinople imaginaire*, Paris 1984, p. 231.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 245-260.

que dans celui de Sainte-Irène. Or les sources antiques[4] puis médiévales ne manquent pas pour retracer, dans ce cas également, une histoire du nom remarquable à plus d'un titre. Outre le nom d'Εἰρήνη, auquel les commentaires s'intéressent avant tout, l'étude portera ici sur le développement d'une nomenclature complexe, accumulant autour de l'appellation de base des épithètes (« sainte », « ancienne », « nouvelle ») dont chacune rencontre ailleurs bien des parallèles, mais dont l'ensemble aboutit à un résultat singulier. D'autre part, histoire du nom et histoire de l'édifice seront, autant que possible, mises en relation. Par quelles étapes, et pour quelles raisons, est-on passé entre le ve et le xe siècle de l'*ecclesia antiqua* au titre, un peu déconcertant, de « Sainte-Irène-Ancienne-et-Nouvelle » ?

La première mention de Sainte-Irène et de Sainte-Sophie n'est pas antérieure au ve siècle. Autour de 425, la *Notitia urbis Constantinopoleos* les cite respectivement sous les simples noms d'« Ancienne-Église » et de « Grande-Église »[5]. Toute cité avait sa Grande-Église, la cathédrale. Beaucoup avaient aussi leur ἀρχαία ou παλαιὰ ἐκκλησία, connue à l'occasion sous un nom supplémentaire[6], mais qui souvent se distinguait suffisamment par son antiquité pour n'avoir pas besoin d'autre appellation. Plus d'une fois l'Ancienne-Église apparaît, de façon sûre ou au moins probable, comme l'église épiscopale primitive de la cité. On distinguait ainsi à Antioche la παλαιὰ ἐκκλησία, réputée d'origine apostolique, de la cathédrale fondée par Constantin, parfois appelée νέα ἐκκλησία[7]. À Scythopolis, à l'arrivée de saint Sabas, l'évêque célèbre la synaxe à « l'Ancienne (sainte) église », située *intra muros* : comme à Antioche, ce pourrait être la cathédrale primitive[8]. L'ἀρχαία ἐκκλησία de Gaza, située hors les murs, n'était pas ou n'était plus l'église épiscopale au temps de l'évêque Porphyre, dont la cathédrale était *intra muros* (cette dernière s'appelait d'ailleurs Eirènè)[9].

Le cas de Tyr est plus compliqué. L'ἀρχαία ἁγία ἐκκλησία connue en 518 par les Actes d'un synode local[10] était peut-être la cathédrale ou l'ancienne cathédrale de Tyr. On ne sait s'il faut l'identifier à l'ἀρχαία ἁγία Μαρία attestée par l'épitaphe d'un clerc[11]. Tyr avait en tout cas plus d'une église de la Vierge. « Sainte-Marie »,

4. Deux ont bénéficié de rééditions récentes : SOCRATE, *Kirchengeschichte*, éd. G. Ch. HANSEN, Berlin 1995 ; MALALAS, *Chronographia*, éd. I. THURN, Berlin-New York 2000.

5. *Notitia urbis Constantinopoleos*, éd. SEECK p. 231, 6-7 : *Ecclesiam magnam, Ecclesiam antiquam.*

6. À Hermoupolis, par exemple, l'ἀρχαία ἐκκλησία est appelée Anastasia : cf. *P. Strasb.* 471, 3-4, d'après J. GASCOU, *Mélanges Faivre* (cité n. 25), p. 120.

7. Voir G. DOWNEY, *A History of Antioch in Syria*, Princeton 1961, p. 336 et n. 82. Sur les appellations de la cathédrale constantinienne d'Antioche, dite « Concorde » et « Pénitence », cf. DOWNEY, *op. cit.*, p. 345-346, et J. GASCOU, *ZPE* 96, 1993, p. 138 ; sur sa localisation, qui reste hypothétique, C. SALIOU, *Syria* 77, 2000, p. 217-226.

8. E. SCHWARTZ, *Kyrillos von Skythopolis*, Leipzig 1939, *Vie de Sabas*, p. 163, 1 ἐν τῇ ἀρχαίᾳ ἐκκλησίᾳ (un seul manuscrit ; variantes ἀρχαίᾳ ἁγίᾳ, ἁγίᾳ καὶ ἀρχαίᾳ).

9. MARC LE DIACRE, *Vie de Porphyre, évêque de Gaza*, 20, éd. GRÉGOIRE-KUGENER, p. 17, 8, situe « l'Ancienne-Église » à l'Ouest de la ville (à 50 stades, précise Chôrikios), tandis que « l'église appelée Eirènè » était en ville (*infra* n. 28) : voir *op. cit.*, p. LVIII-LIX, et notes p. 94-96.

10. *ACO* III, p. 85, 3.

11. J.-P. REY-COQUAIS, *Inscriptions... de Tyr*. I. *Inscriptions de la nécropole* (*Bulletin du Musée de Beyrouth* 29, 1977), p. 103, n° 187 : Σορὸς διαφέρων Βαλλικίου ὑποβολήος (= ὑποβολέως) τῆς ἀρχέας ἁγίας Μαρίας.

mentionnée par d'autres inscriptions, ne paraît pas identique à « Sainte-Marie-l'Ancienne »[12]. Tyr avait encore une « Sainte-Marie de Iampsoupha », elle aussi connue par les Actes de 518, et clairement distinguée là de « l'Ancienne sainte église »[13]. Une erreur tenace, qui remonte à Ducange, a fait attribuer parfois l'église de Iampsoupha à Constantinople[14].

L'*ecclesia antiqua* de la capitale devait-elle cette épithète à son antiquité absolue de cathédrale primitive, ou à son antériorité au regard d'une autre église ? Faux dilemme probablement, les deux réponses étant fondées mais à des époques différentes. Il existe bien, selon le texte même de la *Notitia*, une église dite *Irene* dans la VIIe Région[15], mais ce document ne mentionne pas en contrepartie une *Irene* plus ancienne. La *Notitia* oppose en fait *ecclesia antiqua* et *magna ecclesia* comme l'église épiscopale primitive (qu'elle n'appelle pas Eirènè) et l'actuelle cathédrale (qu'elle n'appelle pas Sophia). Entre les deux églises du nom d'Eirènè, les sources de haute époque ont recours à des distinctions d'ordre non pas chronologique, mais topographique. L'ancienne Sainte-Irène y est habituellement identifiée comme contiguë à Sainte-Sophie[16], tandis que la nouvelle, au bord de la Corne d'Or, est dite παραθαλασσία ou παρὰ (πρὸς) θάλασσαν. Dès 431 (date voisine de celle de la *Notitia*), des moines de la capitale désignent l'église de la VIIe Région comme « la sainte église Eirènè du bord de mer »[17]. Quelques années plus tard, la *Vie* d'Auxence mentionne la même église, de façon semblable, comme « la sainte Eirènè du bord de mer »[18]. Celle-ci sera restaurée, après le milieu du siècle, par un ancien compagnon d'Auxence,

12. Deux sarcophages de la même nécropole (*ibid.*, p. 81-83, n°s 147 et 148) appartiennent à des clercs « de Sainte-Marie » (Ἁγίας Μαρίας, sans plus), ce qui incite à distinguer entre deux églises de la Vierge (*ibid.*, p. 132 : « peut-être des églises différentes »).

13. La foule du parti chalcédonien, réunie dans l'Ancienne-église le dimanche 16 septembre 518, exige la réouverture de l'église de Iampsoupha, reprise au parti sévérien. Les acclamations appellent cette dernière, de façon elliptique, « Mère-de-Dieu », ou « Sainte-Marie » (*ACO* III, p. 86, 29 εἰς τὴν Θεοτόκον ἄγωμεν ; p. 86, 31 εἰς τὴν ἁγίαν Μαρίαν ἄγωμεν ; p. 88, 28 ἄνοιξον τὴν Θεοτόκον). L'évêque annonce (*ibid.*, p. 90, 9) qu'il célébrera la synaxe du dimanche suivant ἐν τῷ οἴκῳ τῆς ἁγίας Μαρίας τῷ ἐν Ἰαμψούφοις (ou εὐκτηρίῳ οἴκῳ τῆς δεσποίνης ἡμῶν τῆς ἐνδόξου καὶ θεοτόκου παρθένου Μαρίας, *ibid.*, p. 89, 40-90, 1). Le toponyme Iampsoupha a été expliqué par E. HONIGMANN, *Byz.* 20, 1950, p. 343 (« le nom hébraïque de la Mer des Roseaux, Yam Sûph »).

14. La confusion vient du fait que les Actes de Tyr (518) sont insérés dans ceux du concile de Constantinople (536). Ainsi JANIN, *Églises et monastères* (cité n. 2), p. 185 (d'après Ducange). L'index topographique des Actes par R. SCHIEFFER enregistre la même église à la fois à Constantinople et à Tyr (*ACO* IV, 3, 3, Berlin 1984, p. 93 et 308).

15. *Notitia CP*, 8 (*Regio septima*), éd. SEECK p. 235, 11 : *Irenen*.

16. Ainsi chez SOCRATE (cité n. 4), JUSTINIEN (*Nov.* 3, cf. n. 33), PROCOPE (*De aedificiis*, I, 2, 13, éd. HAURY p. 19, 1-5 : Ἐκκλησίᾳ δὲ τῇ μεγάλῃ ὅμορον οὖσαν ... τὴν τῆς Εἰρήνης ἐπώνυμον ... ἐδείματο) ; plus tard, NICÉPHORE, *Epitome*, 63, éd. MANGO p. 132 (ὃς πλησιαίτατα τῆς μεγάλης ἐκκλησίας ἵδρυται).

17. *ACO* I, 1, 5, p. 8, 9 : ἐν τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ Εἰρήνῃ τῇ παραθαλασσίᾳ. D'après ce libelle de moines de Constantinople (Basileios, Thalassios et autres), des prêtres s'étant exprimés dans cette église contre l'hérésie de Nestorius s'étaient vus empêchés de parler. Le document est antérieur non seulement à 444 (JANIN, *Églises et monastères* [cité n. 2], p. 106), mais à la convocation du concile de 431.

18. *BHG* 199 (PG 114, col. 1380 C) : Auxence, peu après son arrivée dans la capitale en 442 (l'an 35 du règne de Théodose II), fait avec d'autres pieux laïcs (σπουδαῖοι) ses exercices de dévotion ἐν τῇ ἁγίᾳ Εἰρήνῃ τῇ παρὰ θάλασσαν. Le clergé de cette église s'était distingué dans l'opposition à Nestorius (cf. n. 17), ce qui a pu lui attirer des fidèles de même opinion.

l'économe Marcien[19]. Il faut attendre le IXe siècle pour que Sainte-Irène-l'Ancienne soit explicitement opposée sous ce nom à son homonyme de la Corne d'or[20].

Le nom d'Eirènè n'en remontait pas moins aux premiers temps de l'*ecclesia antiqua*, au plus tard à sa transformation par Constantin, témoin Socrate dont l'*Histoire ecclésiastique* (vers 440) apporte sur la fondation de Sainte-Irène et de Sainte-Sophie, et sur l'appellation des deux églises, les renseignements les plus précis et les plus anciens[21]. L'historien attribue en effet à Constantin la fondation de deux églises, l'une sous le nom d'Eirènè, l'autre sous celui des apôtres[22]. Et il souligne au même chapitre l'antériorité de Sainte-Irène sur Sainte-Sophie : « L'empereur (Constance II) construisit la Grande-Église à présent appelée Sagesse (Sophia), qui est rattachée à celle qui a le surnom de Paix (Eirènè), que le père de l'empereur (Constantin), de petite qu'elle était auparavant, avait fait croître en beauté et en grandeur »[23]. Socrate, en une autre occasion, confirme le nom des deux églises : élu en 337 évêque de la capitale, Paul est ordonné « dans l'église qui porte le surnom de Paix, contiguë à celle qui à présent se nomme Grande et Sagesse »[24].

Ces surnoms de style antique ne sont pas le propre de Constantinople. Comme Jean Gascou l'a récemment montré dans deux essais éclairants d'« onomastique ecclésiale »[25], on relève jusqu'en plein VIe siècle de multiples cas d'appellations semblables, souvent données à des églises épiscopales. Sans référence au patronage d'un saint, ni à des notions de « haute théologie », ce sont formellement, souligne l'auteur, des *signa* comparables à ceux de l'anthroponymie. Leur origine s'avère souvent liée à des événements historiques, ecclésiastiques ou autres, plutôt qu'à un symbolisme abstrait. Deux surnoms d'églises, Anastasia[26] et Eirènè, ont joui à Constantinople et ailleurs d'une faveur particulière. Gascou réunit, en dehors de la

19. De façon anachronique (comme l'a noté JANIN, *Églises et monastères* [cité n. 2], p. 106), une autre version de la *Vie* d'Auxence prétend faire remonter la construction de l'église par Marcien aux années 440 (*BHG* 201, chap. 4, éd. CLUGNET, *ROC* 8, 1903, p. 4, 8-9) : Συνῆν ποτὲ τῷ Μαρκιανῷ κατὰ τὸν ὑπ' ἐκείνου δομηθέντα περικαλλῆ τῆς Εἰρήνης ναὸν τὸν πρὸς θάλασσαν ὁ θεῖος οὗτος Αὐξέντιος. Comparer la *Vie* de Marcien, avec dans le présent volume les remarques de C. MANGO, p. 323-324.

20. Cf. *infra* n. 36-40.

21. Voir G. DAGRON, *Naissance d'une capitale*, Paris 1974, p. 392-393 (Sainte-Irène) et 397-399 (Sainte-Sophie).

22. SOCRATE (cité n. 4) I, 16, 2, p. 54,20 - 55,1 : καὶ ἐν ταύτῃ τῇ πόλει δύο οἰκοδομήσας ἐκκλησίας μίαν μὲν ἐπωνόμασεν Εἰρήνην, ἑτέραν δὲ τὴν τῶν ἀποστόλων ἐπώνυμον.

23. SOCRATE (cité n. 4) II, 16, 16, p. 109, 9 -13 : καὶ ὁ βασιλεὺς τὴν μεγάλην ἐκκλησίαν ἔκτιζεν, ἥτις Σοφία μὲν προσαγορεύεται νῦν, συνῆπται δὲ τῇ ἐπωνύμῳ Εἰρήνης, ἣν ὁ πατὴρ τοῦ βασιλέως μικρὰν οὖσαν τὸ πρότερον εἰς κάλλος καὶ μέγεθος ηὔξησεν.

24. SOCRATE (cité n. 4) II, 6, 7, p. 96, 23-24 : ἐν μὲν τῇ τῆς Εἰρήνης ἐπωνύμῳ ἐκκλησίᾳ καὶ ἐχομένῃ τῆς νῦν Μεγάλης καὶ Σοφίας ὀνομαζομένης. On remarque le nom double Μεγάλη καὶ Σοφία, comparable aux noms doubles d'églises égyptiennes (du type Εἰρήνη ἡ καὶ Εὐλογία, *infra*, n. 29). Sûrement appelée Μεγάλη ἐκκλησία dès sa fondation par Constance, la cathédrale ajouta ensuite le surnom de Σοφία, que Socrate considère comme en usage « maintenant » (II, 6, 7 et II, 16, 16).

25. J. GASCOU, *ZPE* 96, 1993, p. 135-140 ; ID., *Ἄνθρωπος λαϊκός, Mélanges... Alexandre Faivre*, Fribourg 2000, p. 119-130.

26. GASCOU, *Mélanges Faivre* (cité n. 25), p. 120-123, met en garde contre la confusion, récurrente chez les modernes, entre Anastasia et Anastasis. Sur l'Anastasia de Constantinople, voir dans le présent volume C. MANGO, p. 322.

capitale, cinq exemples d'églises placées sous le signe de la Paix (*Pax*, Εἰρήνη)[27] : la *basilica Pacis* est l'église épiscopale d'Hippone au temps de saint Augustin[28] ; un papyrus arsinoïte, daté de 477, est adressé à l'« église catholique Paix dite aussi Bénédiction »[29] ; à Gaza, la « sainte église appelée (ou surnommée) Eirènè » est probablement la cathédrale[30] ; à Myra, au VIe siècle, la cathédrale est encore dite simplement Eirènè[31] ; à Arabissos, enfin, une église de ce nom passait pour avoir été le théâtre des pourparlers de 629 entre Héraclius et Shahrbaraz[32].

En aucun cas, jusqu'ici, on n'est encore passé d'Εἰρήνη à Ἁγία Εἰρήνη. Cette dernière appellation apparaît cependant à Constantinople dès 535, dans la *Novelle* 3 de Justinien, texte officiel où l'église est désignée comme « la vénérable maison de la Sainte-Paix, rattachée à la très sainte Grande-Église »[33]. On ne s'étonnera pas que, vers la même époque, Ἁγία Εἰρήνη se trouve aussi chez Malalas (texte sur lequel, pour les besoins de l'exposé, on reviendra un peu plus loin), tandis que Procope, dans le style ancien qu'il affecte et qui était celui de Socrate, s'en tient à l'église « du nom de Paix »[34].

Après un silence de près de trois siècles, l'église est à nouveau mentionnée dans le *Récit sur la construction de Sainte-Sophie* (IXe siècle), cette fois sous le nom de « Sainte-Irène-l'Ancienne »[35]. À la différence de l'*ecclesia antiqua* du Ve siècle, le nom d'ἁγία Εἰρήνη ἡ παλαιά vise désormais sans aucun doute à la distinguer de son homonyme de la Corne d'or. C'est ce que dit explicitement, vers la même époque, le patriarche Photius dans son abrégé de la *Vie* de Paul le Confesseur, son lointain prédécesseur intronisé en 337. Paul, écrit Photius, « est ordonné évêque dans l'église du nom de Sainte-Irène, *à laquelle le temps, par opposition avec la nouvelle, a donné d'être appelée ancienne* »[36]. La comparaison s'impose, pour le

27. J. GASCOU, *ZPE* 96, 1993, p. 136 ; *Mél. Faivre* (cité n. 25), p. 123-125 (joignant à la série les cas de Myra et Arabissos). Je dois à l'amitié de l'auteur l'indication d'une Eirènè encore méconnue, à Alexandrie, comme il le montrera prochainement.

28. Cf. H. LECLERCQ, *DACL* VI, 2, col. 2495.

29. *P. Köln* III 152, 3-4 : Εἰρήνῃ τῇ καὶ Εὐλογίᾳ καθολικῇ ἐκκλησίᾳ καλουμένῃ | [.......] τῆς Ἀρσ[ινοιτῶ]ν [πό]λ[εω]ς.

30. MARC LE DIACRE, *Vie de Porphyre*, 18, 3 (τῆς ἁγίας ἐκκλησίας τῆς καλουμένης Εἰρήνης, éd. GRÉGOIRE-KUGENER p. 15-16, et n. 1 p. 16) ; *Vie*, 62, 3 (τὴν ἁγίαν ἐκκλησίαν τὴν ἐπώνυμον Εἰρήνην, *ibid.*, p. 9) ; *Vie*, 77, 2 (τῇ ἁγίᾳ ἐκκλησίᾳ τῇ ἐπωνύμῳ Εἰρήνῃ, *ibid.*, p. 61).

31. *Vie de saint Nicolas de Sion*, 68, éd. ANRICH p. 50, 3-4 : τῆς ἁγίας τοῦ Θεοῦ καθολικῆς καὶ ἀποστολικῆς ἐκκλησίας Εἰρήνης.

32. Cf. GASCOU, *Mélanges Faivre* (cité n. 25), p. 124-125 et n. 29.

33. *Nov.* 3, 1, éd. SCHOELL-KROLL, p. 20, 19-30 : ὁ προσκυνητὸς οἶκος τῆς ἁγίας Εἰρήνης ὁ τῇ ἁγιωτάτῃ μεγάλῃ ἐκκλησίᾳ συνημμένος. Datée de 535, la *Novelle* 3 est concomitante de la reconstruction de Sainte-Sophie et de Sainte-Irène.

34. PROCOPE, *De aedificiis* I, 2, 13 (cité n. 16).

35. *Récit*, 1, éd. PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, I, p. 75, 3 : ἐν τῇ ἁγίᾳ Εἰρήνῃ τῇ παλαιᾷ. Voir aussi *Patria*, III, 26, éd. PREGER, p. 222, 13 : εἰς τὴν ἁγίαν Εἰρήνην τὴν παλαιάν.

36. PHOTIUS, *Bibliothèque*, cod. 257, éd. HENRY, VIII, p. 9, 3-6 : χειροτονεῖται ὁ Παῦλος ἐπίσκοπος ἐν τῇ τῆς ἁγίας Εἰρήνης ἐπωνύμῳ ἐκκλησίᾳ, ἣν ὁ χρόνος ἀντιδιαστέλλων τῆς νέας ἔδωκε καλεῖσθαι παλαιάν. La même explication se lit en propres termes dans la *Vie* de Paul du recueil métaphrastique (PG 116, col. 884 B), dont la relation est étroite avec l'abrégé de Photius.

même épisode, entre ce texte et celui déjà cité de Socrate[37], où l'église Eirènè n'est dite encore ni sainte, ni ancienne. Si l'épithète ἁγία apparaît dès 535, il est plus difficile de dire à quelle date remonte παλαιά ou ἀρχαία. R. Henry, pour son édition de Photius, a disposé du texte (aujourd'hui encore inédit) de la *Vie ancienne* de Paul, qui serait le texte même abrégé par Photius, et considère les mots que nous venons de souligner comme « une glose du texte [de la *Vie ancienne*] qui porte seulement ἐν τῇ τῆς ἁγίας Εἰρήνης ἐπωνύμῳ ἐκκλησίᾳ τῇ ἀρχαίᾳ »[38]. La même formule est répétée par Photius, cette fois sans commentaire, pour évoquer le transfert sous Théodose I[er] des reliques de Paul « dans l'église Sainte-Irène appelée l'Ancienne, que l'empereur Constantin avait agrandie en largeur et en longueur, de petite qu'elle était, et à laquelle (Paul) avait présidé »[39]. En attendant que la *Vie ancienne* de Paul soit éditée et datée, on ne saurait affirmer que « Sainte-Irène-l'Ancienne » soit une appellation déjà protobyzantine.

Le texte de Photius n'avait pas échappé à Ducange, pour qui Sainte-Irène-l'Ancienne fut « ainsi appelée pour se distinguer de la Nouvelle, l'église Sainte-Irène plus tard édifiée par Marcien »[40] — à savoir l'église « du bord de mer » dite encore Sainte-Irène du Pérama. Tout en suivant Ducange, Janin s'est interrogé en outre sur une variante plus problématique : « Les auteurs l'appellent τὴν παλαιάν, τὴν ἀρχαίαν (l'ancienne) pour la distinguer de celle du Pérama bâtie par Marcien au V[e] siècle, et aussi τὴν παλαιὰν καὶ νέαν, peut-être après sa reconstruction au VIII[e] siècle[41] ».

De façon constante en effet, et, peut-on dire, officielle, le *Synaxaire de Constantinople* (X[e] siècle) désigne Sainte-Irène comme ἡ ἁγία Εἰρήνη ἡ ἀρχαία καὶ νέα : par exemple au 28 avril, jour de l'inauguration de cette église[42], ou pour en situer d'autres à proximité de celle-ci[43]. Nulle part ne se trouve la formule ἡ ἀρχαία καὶ ἡ νέα, qui pourrait faire imaginer la mention conjointe de deux églises, l'une ancienne, l'autre nouvelle[44]. Cet assemblage d'épithètes antithétiques, qu'on

37. *Supra* n. 24.

38. HENRY (cité n. 36), p. 9, n. 1. La date présumée de la *Vie ancienne* serait le V[e] s., ce qui est peut-être un peu tôt pour la formule citée.

39. PHOTIUS (cité n. 36), p. 18, 7-10 : εἰς τὴν ἐκκλησίαν τῆς ἁγίας Εἰρήνης τῆς ἀρχαίας καλουμένης, ἣν Κωνσταντῖνος ὁ βασιλεὺς εἰς πλάτος καὶ μέγεθος ἐκ βραχυτέρας ἀνήγειρεν. Nous rectifions ici la traduction de Henry, qui remplace sans raison Constantin par Constance. La même erreur, commise aussi par Janin, a été corrigée par G. DAGRON, *Naissance d'une capitale*, p. 393, n. 3. Cf. SOCRATE (cité n. 4), I, 16, 16.

40. DU CANGE, *Constantinopolis christiana*, Paris 1680 (réimpr. Bruxelles 1964), p. 147 : « Sic autem appellata, ut *a nova*, ea scilicet aede S. Irenes, quam postmodum Marcianus excitavit, distingueretur. » Sur Sainte-Irène « du bord de mer », cf. *supra* n. 17-19.

41. JANIN, *Églises et monastères* (cité n. 2), p. 104.

42. *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae*, éd. DELEHAYE, col. 638, 8.

43. *Synaxarium*, col. 272, 2 (τοῦ ἁγίου Χριστοφόρου πλησίον τῆς ἁγίας Εἰρήνης τῆς ἀρχαίας καὶ νέας) ; col. 818, 5 et 840, 11 (Saint-Tryphon, cf. JANIN, *Églises et monastères* [cité n. 2], p. 489-490). *Synaxarium*, col. 417, 57, enregistre aussi à Sainte-Irène τῆς παλαιᾶς καὶ νέας la synaxe du martyr Agathangelos et de ses compagnons. Même appellation dans les *Typika* cités par BERGER, *Untersuchungen* (cité n. 2), p. 453 n. 156.

44. Le lapsus de JANIN, *Églises et monastères* (cité n. 2), p. 539, situant Saint-Christophe près de Sainte-Irène τῆς ἀρχαίας καὶ τῆς νέας, a induit en erreur PESCHLOW, *Irenenkirche* (cité n. 2), p. 22, n. 37.

serait tenté de croire d'origine populaire, repose en fait sur un modèle rhétorique. On relève, par exemple, une figure analogue pour l'antique Smyrne restaurée sous Marc-Aurèle : la cité, au dire d'Ælius Aristide, « renaît depuis le commencement, changeant d'âge, *à la fois ancienne et nouvelle*, comme on dit que le phénix revient de lui-même à la vie »[45]. L'expression n'est pas pour autant dénuée de fondement réel, à Smyrne comme à Constantinople. On sait que Sainte-Irène fut restaurée à plusieurs reprises, après les incendies de 532 et 564, et après le séisme de 740. L'importante réfection du VIII[e] siècle, qui transforme les parties hautes de l'édifice, pourrait justifier l'épithète νέα comme Janin le suggère, non sans réserve, rien n'excluant cependant une allusion aux travaux du VI[e] siècle[46]. Les sources du X[e] siècle ne permettent pas de trancher, mais il y a lieu de rappeler que, quatre siècles plus tôt, Malalas qualifiait Sainte-Irène dans les mêmes termes.

Dans sa relation de l'attentat manqué de 562 contre Justinien (le fameux « complot des banquiers »)[47], Malalas dresse une liste détaillée des conjurés dont le texte le plus complet est celui des *Excerpta* de Constantin VII, tandis que le texte abrégé du manuscrit d'Oxford omet la formule qui nous intéresse[48]. Au nombre des conjurés figure « le banquier Markellos, celui des Ciliciens, ayant son officine près de Sainte-Irène-Ancienne-et-Nouvelle, un proche d'Aithérios le curateur »[49]. On reviendra dans la deuxième partie de cet article sur la formule onomastique liant le banquier au curateur. C'est la topographie qui importe d'abord, à commencer par la mention problématique des Ciliciens. On a considéré Markellos comme natif de Cilicie[50] ; pourquoi alors ὁ τῶν Κιλίκων et non ὁ Κίλιξ ? Il n'y a pas non plus de raison de rapporter cette précision à l'activité du banquier, qu'on voit mal se limiter aux ressortissants d'une province en particulier. Il existait en revanche, au temps de la *Chronique Pascale*, un lieu-dit « les Victoires, près

45. ÆLIUS ARISTIDE, *Or.* 20, 19 : ἡ πόλις ... πάλιν ἐξ ἀρχῆς ἀναφύεται μεταβαλοῦσα τὴν ἡλικίαν, ἡ αὐτὴ παλαιὰ καὶ νέα γενομένη, ὥσπερ τὸν φοίνικα ἀναβιώσκεσθαι λόγος αὐτὸν ἐξ αὐτοῦ.

46. Voir JANIN (cité n. 41). Prudence également chez BERGER, *Untersuchungen* (cité n. 2), p. 453 : « Bei welcher dieser Wiederherstellungen die Eirenenkirche den Beinamen *he palaia* (oder *archaia*) *kai nea* erhielt, den sie in den Synaxaren trägt, ist nicht mehr festzustellen. »

47. L'épisode (connu seulement par Malalas, dont Théophane dépend) est résumé par E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, II, 1949, p. 779. Pour C. ZUCKERMAN, *Du village à l'Empire, Autour du registre fiscal d'Aphroditô (525/526)*, CHCB Monogr. 16, Paris 2004, p. 91-92, le lourd endettement de l'État envers les banquiers a poussé certains d'entre eux à la conspiration.

48. *Excerpta de insidiis*, 49, éd. DE BOOR p. 173, 30-175, 18 = MALALAS XVIII, 141, éd. THURN p. 425, *1-429, *54. Ni le Malalas abrégé (Bonn p. 493, 1-495, 5 ; éd. THURN p. 425, 33-429, 77), ni le texte correspondant de Théophane (éd. DE BOOR p. 237, 15-238, 18) ne mentionnent Sainte-Irène. Texte traduit et commenté par E. JEFFREYS et al., *The Chronicle of John Malalas*, Melbourne 1986, p. 301-303.

49. MALALAS, éd. THURN p. 426,*4-*6 : Μάρκελλος ὁ ἀργυροπράτης ὁ τῶν Κιλίκων ὁ ἔχων τὸ ἐργαστήριον πλησίον τῆς ἁγίας Εἰρήνης τῆς ἀρχαίας καὶ νέας ὁ κατὰ Αἰθέριον τὸν κουράτορα. Trad. JEFFREYS, *loc. cit.* : « Markellos, the money dealer from Cilicia who had his workshop near St Eirene the Old and the New, who was from the household of Aitherios the *curator* ». Le Malalas abrégé (éd. THURN p. 426, 36) mentionne simplement « le banquier Markellos ». Sur ce point précis de l'édition Thurn, voir FLUSIN (cité n. 55), p. 134-135.

50. JEFFREYS (cité n. 48) ; MARTINDALE, *PLRE* III, p. 816, Marcellus 4.

des Ciliciens »[51], passage sur lequel Cyril Mango a rappelé l'attention[52]. La banque de Markellos étant située à proximité de Sainte-Irène, il se pourrait qu'un lieu-dit οἱ Κίλικες[53] soit à chercher également dans ces parages. Ce qui est sûr, c'est que Sainte-Irène fait fonction chez Malalas de repère topographique, dans les termes mêmes qui seront plus tard ceux du *Synaxaire*. On imagine mal que les excerpteurs de Constantin VII aient interpolé dans le texte du chroniqueur l'appellation de Sainte-Irène en usage de leur temps[54] : un tel ajout est peu plausible, compte tenu de ce que l'on sait de leur méthode de travail[55]. Le texte de Malalas paraît ici d'autant plus fiable que, dans une affaire d'État encore récente, l'auteur a pu disposer d'une source documentaire plus ou moins officielle : de fait, l'identité détaillée du banquier Markellos, avec sa formule onomastique développée et la localisation précise du siège professionnel[56], correspond à ce qu'on connaît par des documents de même époque (VIe-VIIe siècle). Partie intégrante de cette sorte de fiche d'identité, la formule « Sainte-Irène-Ancienne-et-Nouvelle » a toute chance d'appartenir au texte original de la chronique, de peu postérieur aux événements de 562.

Dans ces conditions, l'épithète νέα se réfère nécessairement à la refondation entreprise par Justinien au lendemain de la sédition Nika[57]. À la même époque, à Jérusalem, l'église de la Vierge édifiée par le même empereur (de 531 à 543) prit dans l'usage local le nom de Νέα ἐκκλησία[58]. On comprend qu'à la différence de cette fondation *ex nihilo*, Sainte-Irène ne soit pas devenue simplement la Néa : c'eût été sacrifier le beau titre d'*ecclesia antiqua*, lié aux origines du christianisme à Byzance. Cumulant les adjectifs « Ancienne et Nouvelle », la formule forgée sous Justinien rendait justice à la fois à un passé vénérable et à la prestigieuse nouveauté de l'édifice reconstruit.

2. Le quartier de Miltiade et son éponyme

51. *Chronicon Paschale*, Bonn p. 494, 11 : ἔνθα νῦν καλοῦνται αἱ Νῖκαι, πλησίον τῶν Κιλίκων. On ne voit pas clairement si la Chronique rapporte cette indication topographique (qui ne se trouve pas, en l'état actuel, dans le texte correspondant de Malalas, Bonn p. 320) à la fondation par Byzas de la ville primitive, ou au mariage de Byzas avec Phidaleia, relaté dans la même phrase.

52. C. Mango, *DOP* 54, 2000, p. 178 n. 37 : « "The Cilicians", if that is the right reading, appears to refer to a locality ». Le manuscrit a κηλίκων ; la correction Κιλίκων est corroborée par le passage cité de Malalas ; l'alternative κυλίκων ne serait pas vraisemblable.

53. Plutôt que τὰ Κιλίκων, aucun quartier de Constantinople n'ayant pour éponyme un ethnique.

54. L'hypothèse d'une interpolation, jadis avancée par Patzig (*non vidi*), est jugée non convaincante par Jeffreys, *loc. cit.* (n. 48).

55. B. Flusin, Les *Excerpta* constantiniens et la *Chronographie* de Malalas, dans *Recherches sur la Chronique de Jean Malalas*, I, éd. J. Beaucamp et al., CHCB Monogr. 15, Paris 2004, p. 119-136.

56. Pour la façon de situer l'officine du banquier (ὁ ἔχων τὸ ἐργαστήριον πλησίον κτλ.), comparer à Constantinople le cas du copiste (καλλιγράφος) Théodôros (*PMBZ* 7346, milieu du VIIe s.), ὅστις εἶχε τὸ ἐργαστήριον εἰς τὸν ἅγιον 'Ιωαννοφωκᾶν *(ACO, ser. sec.*, II, 2, 2, p. 652, 22 ; version latine, *ibid.*, p. 653, 19-20 : *qui habuit stationem ad sanctum Iohannophocam*). Voir aussi, dans un papyrus ravennate, la souscription d'un notaire de Rome : J.-O. Tjäder, *Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445-700*, I, Lund 1955, n° 17 (début du VIIe s. ?), l. 59-60 : *tabell(io) urb(is) Rom(ae), habens stationem in porticum de Subora, reg(ione) quarta* ; et à Ravenne même, *ibid.*, n° 6 (575), l. 28-29 et 42 ; et n° 35 (572), l. 88-89 (*habens stationem ad Monitam in porticum Sacri Palati*).

57. Procope, *De aedificiis*, I, 2, 13.

58. Procope, *De aedificiis*, V, 6, 2, éd. Haury p. 162, 6 : νέαν ἐκκλησίαν καλοῦσι τὸ ἱερὸν οἱ ἐπιχώριοι. Cf. D. Feissel, *AnTard* 8, 2000, p. 99-100, avec les références littéraires et épigraphiques.

La notice circonstanciée relative au banquier Markellos[59], qui avait son siège près de Sainte-Irène, indique pour finir qu'il était lié à un autre personnage, en ajoutant à son nom ὁ κατὰ Αἰθέριον. Ce point appelle un détour par la prosopographie, digression qui, pour finir, nous ramènera à la toponymie.

Le sens de κατὰ suivi d'un nom de personne a été, pour l'époque protobyzantine, éclairé par Alan Cameron, à partir des inscriptions comme des sources littéraires[60]. On savait que ce tour fournit en grec médiéval une des formes du surnom — comme en témoigne abondamment le Continuateur de Théophane — et fut à l'origine d'un certain nombre de noms de famille, comme Kantakouzènos, Kataphlôros ou Katakalôn[61]. Il en va autrement des sources antiques tardives, où la formule « untel ὁ κατὰ untel » n'introduit généralement pas un surnom[62] mais indique un lien personnel, de parenté ou de dépendance, entre deux individus : parenté plus ou moins proche[63], y compris la filiation[64] ; dépendance plus ou moins étroite, tantôt subordination hiérarchique, tantôt appartenance à une clientèle. Pour mettre en évidence un lien de ce genre, l'indice décisif est que le personnage de référence (au nom introduit par ὁ κατὰ) correspond régulièrement, quand sa fonction est précisée, à une figure distinguée de l'État ou de l'Église, encore en vie ou récemment décédée. Même quand sa fonction n'est pas indiquée, le nom du personnage est quelquefois assez peu banal pour suggérer une identification plus ou moins sûre.

Bon nombre d'exemples de ce genre ont été cités par Cameron[65], en particulier d'après l'épigraphie[66]. De nouvelles inscriptions confirment le phénomène[67]. Qu'il s'agisse d'un lien de service ou de parenté, les exemples les plus probants sont ceux

59. Ci-dessus n. 49.

60. Al. CAMERON, Cyril of Scythopolis, V. Sabae 53, a note on κατὰ in late Greek, *Glotta* 56, 1978, p. 87-94.

61. Nombreux exemples, *ibid.*, p. 90.

62. C'est néanmoins le cas d'un Θωμᾶ κατὰ Μυώβρωτων (pour μυόβρωτον, « rongé par les souris ») dans une épitaphe de Sélymbria expliquée par H. GRÉGOIRE, en note à A. WILHELM, *Byz.* 6, 1931, p. 466-467, n° 16, avec le complément *ibid.*, p. 530. La bonne lecture de Grégoire a échappé à C. ASDRACHA, *ArchDelt.* 53, 1998, I, *Μελέτες* (2002), n° 219 (voir mes remarques, *REG* 117, 2004, p. 713, n° 523).

63. Degré de parenté indéterminé : cf. n. 69-70 ; parenté entre deux frères : cf. p. 367 et n. 113.

64. CAMERON (cité n. 60), p. 93-94, cite au VIe siècle le cas d'Anicia Juliana, fille de Placidia, que Paul Helladikos (Clavis 7531) appelle Ἰουλιανῆς τῆς κατὰ Πλακιδίαν (c'est apparemment le seul cas où la formule concerne une femme).

65. Pas plus que ce savant nous n'avons l'intention d'en faire un inventaire exhaustif. Rappelons du moins ici l'hypothèse de P. MAAS, *BZ* 22, 1913, p. 248-249, pour qui le syriaque *dbit* est la traduction du grec ὁ κατὰ, et qui compare des exemples dans l'une et l'autre langue.

66. CAMERON (cité n. 60), p. 92-93, rappelle deux épitaphes du Pont (F. CUMONT, *Byz.* 6, 1931, p. 530-531) où κατὰ est suivi des noms célèbres de Vitalien et d'Armatios. Précisons que la croix inscrite de Μεσε(μ)βρίου κατὰ Θέογνι(ν) (citée par CUMONT, *ibid.*) provient d'Émèse (*IGLS* V, 2479) ; ma réédition, dans *Trois donations byzantines au Cabinet des Médailles*, éd. D. FEISSEL, C. MORRISSON, J.-Cl. CHEYNET, Paris 2001, p. 31, n° 8, ne permet pas de trancher entre trois Théognis possibles (cf. *PLRE* III, p. 1303-1304).

67. Dans l'épitaphe *Corinth* VIII 3, 550, L. ROBERT, *REG* 79, 1966, p. 764, a reconnu la formule onomastique κατὰ [- -]βανον, en songeant au nom [Λί]βανον ; je suggère un nom plus courant à l'époque tardive, Νικέᾳ κατὰ [Σιλ]βανόν, sans pouvoir identifier le personnage de référence.

qui indiquent expressément la fonction du personnage de référence. À Thessalonique un certain Martinos, mort en 525, avait été fonctionnaire préfectoral, au service d'un ex-préfet lui aussi décédé : Μαρτίνῳ τῷ θαυμ(ασιωτάτῳ) ἐπα[ρχικῷ] τῷ κατὰ τὸν τὴν ἔνδ[οξον μνή]μην ἀπ[ὸ ἐπ]άρχων Λ[......]νον[68]. À Résafa-Sergioupolis le métropolite Sergios était déjà qualifié, dans une dédicace datée peu après 518, de « parent » (συγγενής) du chôrévêque Marônios[69] ; une mention posthume du même Sergios indique ce lien de parenté sous la forme τοῦ κατὰ Μαρώνιν τὸν χωρεπίσκ(οπον)[70].

À défaut de titre explicite, l'identification du personnage de référence peut être suggérée par la fonction de celui qui se réfère à son nom. C'est ainsi que le sceau d'un *Stefani* (?) κο[υ]βικουλαρίου κατὰ Ἀντίοχον, au VIIe siècle, a été attribué à tort à un cubiculaire du palais d'Antiochos[71]. Il ne s'agit pas là d'un toponyme (il faudrait τῶν κατὰ Ἀντίοχον), mais d'un lien personnel entre deux dignitaires. Le cubiculaire Stéphanos pourrait être un proche du cubiculaire et sacellaire Antiochos, connu par un sceau de la même époque[72].

Encore au VIIe et au VIIIe siècle, des sources littéraires confirment la persistance d'emplois analogues. Dans les Actes du concile de 680-681, les moines Geôrgios et Stéphanos, appelés l'un et l'autre ὁ κατὰ Μακάριον, sont des proches de Makarios, le patriarche d'Antioche condamné par le concile pour ses convictions monothélites[73]. En 766, le spathaire Χριστοφόρος ὁ κατὰ τὸν πατρίκιον Ἱμέριον devait faire partie de l'entourage d'un patrice Himérios inconnu par ailleurs[74].

Toutefois, le *locus classicus* sur lequel Cameron a justement appuyé sa démonstration reste la liste évoquée plus haut des conjurés de 562. Quatre d'entre eux sont ainsi désignés par Malalas[75] :

Ἀβλάβιος ὁ κατὰ Μελτιάδην ὁ μελιστής,
Μάρκελλος ὁ ἀργυροπράτης (...) ὁ κατὰ Αἰθέριον τὸν κουράτορα,
Ἰωάννῃ τῷ λογοθέτῃ τῷ κατὰ Δομνεντζίολον,
Ἰσάκιος ὁ ἀργυροπράτης ὁ κατὰ Βελισάριον τὸν πατρίκιον.

68. D. FEISSEL, *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine*, Paris 1983, p. 130-131, n° 134, 2-5. Je rectifie ici mon édition sur deux points : τὴν ἔνδ[οξον μνή]μην et non ἐνδ[οξ(οτάτην) ; le nom mutilé du préfet devait commencer par alpha ou lambda (note *ibid.*, p. 250 ; le choix est large, entre Aurèlianos, Likinianos, Longinos, Loukianos, etc.). Le personnage de référence, non identifié, fut probablement préfet d'Illyricum dans le premier quart du VIe s.

69. *SEG* 41, 1537 (après 518).

70. *SEG* 48, 1867 (après 528).

71. G. ZACOS et A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals* I, 1, Bâle 1972, 498 : « cubicularios (at the palace of) Antiochos » ; cf. *PMBZ* 6899.

72. ZACOS-VEGLERY (cité n. 71), 747 ; cf. *PLRE* III, p. 91, Antiochus 6 ; *PMBZ* 505.

73. Cf. *PMBZ* 1989 (Georgios), 4670 (Makarios), 6920 (Stéphanos).

74. THÉOPHANE, éd. DE BOOR p. 438, 14, cité par CAMERON (cité n. 60) ; cf. *PMBZ* 1100 (Christophoros) et 2590 (Himerios), hésitant entre lien de parenté ou de service.

75. Le texte cité ici est celui des *Excerpta* (cf. n. 48). La formule ὁ κατὰ τὸν a disparu du texte abrégé de Malalas (sauf pour Isakios), et de celui de Théophane (sauf pour Iôannès), pour être remplacée dans l'abrégé de Malalas par un simple génitif : Ἀβλάβιος ὁ Μελτιάδου, Ἰωάννῃ τῷ Δομετιόλου (Bonn p. 493, 13 et 14). L'apparence ainsi créée d'un lien de filiation n'a pas d'appui dans la réalité (pour Iôannès et Domentziolos, voir n. 79).

La formule ὁ κατὰ conduit à distinguer chaque fois deux personnages, la profession du premier étant indiquée sans exception, et le titre du second pouvant l'être aussi. De là Cameron conclut à bon droit que chacun des quatre était, par sa profession, au service d'un haut dignitaire[76]. Parmi les personnages de référence, deux sont sûrement identifiés : le curateur Aithérios[77] (qui était à la tête de la maison impériale d'Antiochos) et le patrice Bélisaire[78]. Le cas de Domentziolos est moins simple. On a voulu voir en ce dernier le père de notre Iôannès, logothète en 562, et identifier celui-ci au patrice Iôannès, ambassadeur de Justin II en 567[79]. Ces identifications ne sont pas convaincantes. Non seulement il y a loin de logothète à patrice (si tant est que le logothète ait poursuivi sa carrière après la conjuration de 562), mais aucune source ne donne au père de l'ambassadeur le nom de Domentziolos : le patrice de 567 se serait appelé Iôannès Komentiolos ou plutôt, semble-t-il, fils de Komentiolos[80]. Dans ces conditions, rien ne porte à croire que le Domentziolos de 562 ait été le père du logothète Iôannès. Il pourrait s'agir en revanche du curateur Domentziolos[81], attesté à partir de 578 et dont la carrière se prolonge jusqu'en 605. Iôannès serait en ce cas lié par sa profession au curateur Domentziolos, comme Markellos l'était au curateur Aithérios.

Quant au nom de Meltiadès, absent des répertoires prosopographiques, l'analogie avec les trois cas précédents incite à voir en lui un puissant personnage, encore en vie en 562. Or on connaît à Constantinople, du moins de source médiévale, un quartier dit τὰ Μελτιάδου[82]. Là se trouvait l'église Saint-Philippe, située dans la partie occidentale de la ville[83]. Variante tardive de Miltiadès, le nom fait évidemment écho au passé glorieux de l'Athènes classique — catégorie de noms plutôt rare dans l'Antiquité tardive. Même à Athènes, où au Ve siècle de notre ère le patrice Théagénès se flattait d'être un descendant du grand Miltiade[84], le nom n'est plus attesté sûrement au Bas-Empire. Il est vrai que l'on trouve dans l'*Anthologie*

76. CAMERON (cité n. 60), p. 91-92 : « Ablabius was a musician employed by Meltiades, Marcellus the personal banker of Aitherius, John the personal logothete of Domentziolus, and Isaac a banker in Belisarius' own household. »

77. Cf. *PLRE* III, p. 21-22, Aetherius 2. Considérée par J. MARTINDALE, *ibid.*, comme « apparently unpublished », une inscription de bornage du domaine d'Aithérios (qui se trouvait à l'Hebdomon) a en réalité été éditée par G. MENDEL, *BCH* 1909, p. 432 (voir mes remarques, *REG* 117, 2004, p. 714, n° 525).

78. *PLRE* III, p. 181-224, Belisarius 1 (p. 219 sur la conjuration de 562).

79. *PLRE* III, p. 413, Domnentiolus ; p. 672-674, Ioannes 81.

80. MÉNANDRE LE PROTECTEUR, fr. 15, éd. MÜLLER, *FHG* IV, p. 220 : Ἰωάννην τὸν Κομεντίολον (*sic* ; lire Κομεντιόλου ou peut-être κατὰ Κομεντίολον ?). L'ambassadeur lui-même se serait appelé Komentiolos d'après le texte corrompu de THÉOPHANE DE BYZANCE, fr. 1 (cf. *PLRE* III, p. 674). Outre deux homonymes un peu plus tardifs (*PLRE* III, p. 321-326), signalons un Komentiolos, clerc d'Andrinople, dont l'épitaphe date de 575-577 (ma réédition, *BCH* 119, 1995, p. 379-386, d'où *SEG* 44, 588).

81. Outre mes remarques, *TM* 9, 1985, p. 472-473, voir maintenant *PLRE* III, p. 413-414, Domentziolus 1.

82. JANIN, *Constantinople byzantine*², Paris 1964, p. 389-390. Il n'existe pas de « parenté possible » (*ibid.*, p. 264) entre Ta Meltiadou et le faubourg de Mélantias, si ce n'est une vague assonance.

83. Sur Saint-Philippe ἐν τοῖς Μελτιάδου, JANIN, *Églises et monastères* (cité n. 2), p. 493-494.

84. Cf. *PLRE* II, p. 1063-1064, Theagenes.

Palatine l'épitaphe d'un Patérios, fils de Miltiadès et Attikia, originaire à la fois d'Athènes et d'Égine, mort à 24 ans et qui avait étudié le droit romain[85] ; mais son attribution au Ve siècle reste sujette à caution[86]. Le dernier personnage historique de ce nom, avant la fondation de Constantinople, est le pape Miltiade (310-314)[87]. L'extrême rareté du nom dans l'Orient byzantin suggère d'identifier l'éponyme du quartier de Miltiadès au personnage de ce nom impliqué, au moins indirectement, dans les événements de 562.

3. Saint Sabas a-t-il séjourné aux Rufinianes ?

Venu en ambassade à la cour d'Anastase, le moine Sabas, au dire de son hagiographe Cyrille de Scythopolis, passa l'hiver 511-512 dans une propriété proche de Constantinople, τὸ προάστειον Ῥουφίνου τοῦ κατὰ Δημόστρατον[88]. Par une correction minime, mais non sans conséquence, Alan Cameron a proposé de lire τὸ κατὰ Δημόστρατον : le nom de Dèmostratos ne serait pas en rapport avec celui de Roufinos, l'éponyme du domaine, mais avec le domaine lui-même, dont Roufinos serait le fondateur et Dèmostratos l'actuel propriétaire[89]. Cette conjecture ingénieuse mérite davantage d'être examinée que la correction tout à fait invraisemblable δημοσία στράτα, proposée par le Père Janin[90]. Est-elle pour autant nécessaire ?

On connaît, il est vrai, plusieurs cas de propriétés urbaines ou suburbaines portant un nom de personne sous la forme κατὰ τὸν δεῖνα. À cet égard, la principale source alléguée par Cameron est la Novelle 159, datée de 555[91]. Le testament du glorio-

85. *Anth. Pal.* VII, 343, 2-4 : Μιλτιάδου φίλον υἷα καὶ Ἀττικίης βαρυτλήτου, Κεκροπίης βλάστημα, κλυτὸν γένος Αἰακιδάων, ἔμπλεον Αὐσονίων θεσμῶν. L'épithète Αἰακίδης (descendant d'Éaque, roi d'Égine) indique l'origine éginète ; comparer le cas de l'Éacide Skylakios, vicaire d'Asie en 343, dont la double ascendance, attique et éginète, est expliquée par L. Robert, dans *Laodicée du Lykos, Le nymphée*, Québec-Paris 1969, p. 350.

86. H. Beckby, *Anthologia graeca*², Munich 1957, II, p. 588, qualifie l'épigramme de « Steininschrift a. d. 5. Jh. n. C. », d'après Wifstrand et Peek. J'ignore où ces savants ont exprimé leur opinion.

87. Ch. Pietri, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, II, 2, Rome 2000, p. 1513, met en doute l'origine africaine de ce pape, indiquée seulement par le *Liber Pontificalis*. D'autres Miltiades, plus anciens, sont connus à Rome : cf. H. Solin, *Die griechischen Personennamen in Rom*², Berlin-New York 2003, p. 189 (cinq cas, dont le pape Miltiade).

88. Cyrille de Scythopolis, *Vie de Sabas*, éd. Schwartz (cité n. 8), p. 145, 6. Trad. A.-J. Festugière, *Les moines d'Orient*, III, 2, Paris 1962, p. 71 et n. 134 : « Ῥουφίνου τοῦ κατὰ Δημόστρατον ne peut signifier que "du Rufin contemporain de Démostrate", mais ce Démostrate est totalement inconnu. » Festugière n'a pas connu l'explication de Stein (cité n. 109).

89. C'est le point de départ de l'article de Cameron (cité n. 60), p. 88 : « What Cyril is saying then is that Sabas stayed at the προάστειον of Rufinus which *at that time belonged to* a certain Demostratus » (mots soulignés par l'auteur).

90. R. Janin, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins*, Paris 1975, p. 39, n. 3 : « Les éditeurs ne se posent aucune question concernant Δημόστρατον où nous verrions volontiers la confusion avec δημοσία στράτα. Il n'y avait pas d'autre villa de Rufinus que celle qui était sur la route impériale du sud. »

91. Cameron (cité n. 60), p. 88 (lire *Novel* 159 et non 150), déclare ne pas connaître d'autre exemple en grec, mais signale d'après le *Thesaurus linguae latinae* des emplois comparables de *cata* en latin (cf. n. 95).

sissime Hiérios, cité en propres termes par la Novelle (mais antérieur à celle-ci d'au moins un demi-siècle)[92], énumère une série de maisons et de domaines, à Antioche et à Constantinople, où l'on relève notamment[93] :

τὴν οἰκίαν τὴν ἐν 'Αντιοχείᾳ τὴν κατὰ Μαμμιανόν,
τὸ προάστειον τὸ ἐν Βλαχέρναις τὸ κατὰ Εὐγένιον καὶ 'Ιουλιανὸν τοὺς τῆς ἐνδόξου μνήμης,
τὸ προάστειον τὸ ἐν τῷ ἄκρῳ τοῦ κόλπου τοῦ Σωσθενίου τό ποτε κατὰ 'Αρδαβούριον τὸν τῆς ἐνδόξου μνήμης.

Comment comprendre qu'Hiérios lègue à ses fils des biens qui portent d'autres noms que le sien ? Pour Cameron, seul Ardabourios avait été jadis le propriétaire d'un de ces domaines, tandis que les autres noms seraient ceux de simples occupants, contemporains du testateur[94]. À bien examiner les trois cas ci-dessus, les locutions τὸ κατὰ et τό ποτε κατὰ paraissent pourtant interchangeables. Les noms qui les suivent sont chaque fois ceux de personnages du passé, plus ou moins sûrement identifiables. Le domaine du Sôsthénion avait appartenu auparavant[95] à Ardabourios, probablement le général que Zénon fit assassiner en 471[96], avant de passer à Hiérios, personnage de la génération suivante[97]. Le même écart d'une génération peut s'appliquer à la maison dite κατὰ Μαμμιανόν, à Antioche, qui avait probablement pour éponyme Mammianos, évergète d'Antioche sous Zénon d'après Malalas et Évagre[98]. Quant aux deux éponymes du domaine des Blachernes,

92. Cf. *PLRE* II, p. 1326, stemma 30. En 555, le seul survivant des quatre fils d'Hiérios, Alexandros (*PLRE* II, p. 58, Alexander 19), était certainement très âgé : son petit-neveu (*ibid.*, p. 315, Constantinus 18, petit-fils de Constantinus 17, le frère d'Alexandros) était mort avant 555, laissant une fille posthume elle-même morte en bas-âge. L'empereur, qui déboute Alexandros de ses prétentions, souligne que le testament litigieux remonte à la quatrième génération (*Nov.* 159, 2, p. 741, 29 et 742, 3).

93. *Nov.* 159, pr., éd. SCHOELL-KROLL, p. 736, 22-28. Le testament cité n'est pas celui d'Alexandros, comme l'affirme Cameron, mais celui de son père Hiérios.

94. CAMERON (cité n. 60), p. 89 : « Those who are not stated to have been former owners of his properties (e. g. Ardaburius) were perhaps only his tenants. »

95. L'adverbe ποτε souligne de manière facultative que l'appellation, bien qu'encore en usage, date d'autrefois. CAMERON (cité n. 60), p. 88, compare cet emploi de ποτε à celui de *quondam* dans un document italien du pontificat de Sergius (687-701) : *hortum cata quondam Annibonium* (réédité, après De Rossi, par L. DUCHESNE, *Liber Pontificalis*, Paris 1955, I, p. 380, 40). L'adverbe latin, cependant, porte là sur le nom de personne : il ne s'agit pas d'une appellation ancienne du lieu, mais du « jardin de feu Annibonius », qui a gardé même après sa mort le nom du propriétaire décédé. Même emploi de *quondam* pour « untel fils de feu untel », par exemple pour des témoins du testament *P. Ital.* (cf. n. 56), n° 6 (575) : *fil(ius) q(uon)d(am) Ianuari* (l. 37), *fil(ius) q(uon)d(am) Montani* (l. 39), *fil(ius) q(uon)d(am) Thomatis* (l. 43).

96. *PLRE* II, p. 135-137, Ardaburius iunior 1. Il se pourrait aussi que la propriété ait appartenu déjà à son grand-père de même nom (*ibid.*, p. 137-138, Fl. Ardaburius 3).

97. À la date du testament d'Hiérios, Ardabourios était décédé, mais non pas « dead now for more than a century » (CAMERON [cité n. 60], p. 88).

98. Voir DOWNEY (cité n. 7), p. 500-501 ; *PLRE* II, p. 705, Mamianus 1 (tenant compte aussi de *Nov.* 159). L'absence d'indication posthume de dignité (« de glorieuse mémoire » ou autre) ne signifie pas que Mammianos soit en vie à la date du testament, mais probablement que cet Antiochien n'avait pas atteint les plus hautes dignités sénatoriales.

Eugénios et Ioulianos sont dits « de glorieuse mémoire »[99], donc déjà morts à la date du testament ; eux aussi doivent être d'anciens propriétaires (ou plutôt co-propriétaires) du domaine qui a gardé leurs noms. Loin de désigner le propriétaire ou le détenteur du moment, ces maisons ou domaines dits κατὰ τὸν δεῖνα se réfèrent à un éponyme permanent, plus ou moins éloigné dans le temps.

À côté de la Novelle 159, d'autres sources confirment qu'il s'agit sous cette forme d'appellations figées, pratiquement équivalentes aux toponymes urbains plus courants du type τὰ τοῦ δεῖνα. Ainsi la Novelle 59, datée de 537, nomme-t-elle l'hospice de Samson : τοῦ κατὰ Σαμψὼν τὸν τῆς ὁσίας μνήμης ξενῶνος[100]. « Samson de vénérable mémoire », considéré au VIe siècle comme appartenant à un passé déjà éloigné[101], était le fondateur de cet établissement charitable, qui appartenait à la Grande-Église et était voisin de Sainte-Irène. Quatre-vingts ans plus tard, l'hospice de Samson et l'orphelinat de Zôtikos (dirigés tous deux par un même responsable) sont désignés en termes semblables dans la Novelle 2 d'Héraclius : τοῦ κατὰ τὴν ἔνδοξον πόλιν κατὰ Ζωτικὸν εὐαγοῦς ὀρφανοτροφείου καὶ τοῦ κατὰ Σαμψὼν εὐαγοῦς ξενῶνος[102]. La figure de Zôtikos, comme celle de Samson, est brouillée par la légende[103], mais il s'agit dans les deux cas du fondateur historique de ces pieuses maisons, et non de leur actuel responsable. La locution ὁ κατὰ Σαμψὼν ξενών alterne sans différence réelle avec l'expression synonyme, plus brève et plus courante, τὰ Σαμψών[104]. De même, un martyrion mentionné dans la *Vie* de Daniel le Stylite, sous le nom de τὰ κατὰ Βασιλίσκον, ne devait pas être situé comme on l'a dit près de la colonne du saint, à Sôsthénion sur le Bosphore[105], mais au quartier d'ordinaire appelé τὰ Βασιλίσκου[106], à l'Ouest du forum de Constantin.

Compte tenu de ces exemples, il n'y a pas de raison de corriger le texte de la *Vie* de Sabas sous la forme τὸ προάστειον Ῥουφίνου τὸ κατὰ Δημόστρατον. Ajouter à un éponyme permanent, au génitif, un second éponyme introduit par κατά se justifie

99. *PLRE* II, p. 416 (Eugenius 4) et 639 (Iulianus 14). Aucun des deux personnages n'est sûrement identifié. Iulianus, a-t-on suggéré, pourrait ne faire qu'un avec le préfet de Constantinople de 491.

100. JUSTINIEN, *Nov*. 59, 3, éd. SCHOELL-KROLL p. 319, 28.

101. PROCOPE, *Aed*. I, 2, p. 19, 8-9, voit en Samson « un homme pieux du temps passé » (ἀνήρ τις θεοσεβὴς ἐν τοῖς ἄνω χρόνοις). Cf. JANIN, *Églises et monastères* (cité n. 2), p. 561-562.

102. HÉRACLIUS, *Nov*. 2 (617), éd. J. KONIDARIS, *Fontes Minores* V, Francfort 1982, p. 78, 94-95. Sur la date, cf. *ibid*., p. 55-56.

103. L'orphelinat de Zôtikos n'est pas attesté ailleurs de source sûre. Mais la légende de Zôtikos l'orphanotrophe, qui aurait vécu sous Constantin et Constance, fait de lui le fondateur de la léproserie de même nom, au Nord de la Corne d'Or (cf. JANIN, *Églises et monastères* [cité n. 2], p. 566).

104. MALALAS, Bonn, p. 479, 12 ; THÉOPHANE, éd. DE BOOR p. 217, 10 ; p 240, 19.

105. *Vie de Daniel le Stylite* (*BHG* 489), 12, éd. DELEHAYE, p. 13, 21. JANIN, *Constantinople byzantine*[2], p. 469, confond ce martyrion avec celui de Saint-Syméon élevé par l'empereur Léon non loin de la colonne de Daniel. A.-J. FESTUGIÈRE, *Les moines d'Orient*, II, Paris 1961, p. 100, traduit sans explication : « l'entrée du martyrium du côté de Basiliskos », et sa n. 14 suit l'opinion de Janin.

106. Cf. BERGER, *Untersuchungen* (cité n. 2), p. 433-435. On connaît dans ce quartier deux églises, celle des Anargyres (fondée par Justin II et Sophie) et celle de Marthe-et-Marie (d'après les Synaxaires). La *Vie* de Daniel ne précise pas le ou les titulaires du martyrion en question ; mais la syntaxe préfigure curieusement l'usage médiéval courant (par exemple *Patria*, III, 21, éd. PREGER, p. 220, 3 : ἡ θεοτόκος τὰ Εὐγενίου) qui juxtapose au titre de l'église le toponyme correspondant.

d'autant moins que ces deux formules s'avèrent équivalentes. Il faut donc s'en tenir au texte des manuscrits, τὸ προάστειον Ῥουφίνου τοῦ κατὰ Δημόστρατον, et revenir de la toponymie à l'anthroponymie. S'agit-il là, comme on l'affirme, du domaine des Rufinianes (Ῥουφινιαναί) et de son monastère, près de Chalcédoine[107] ? En ce cas l'éponyme ne serait autre que le préfet Rufin, mort en 395. On ne connaît cependant aucun Dèmostratos à l'époque de ce dernier, et l'on voit mal pourquoi un personnage historique aussi connu que Rufin serait désigné par une périphrase de ce genre chez un auteur du VIe siècle[108]. Or une identification toute autre des deux personnages, trop rapidement écartée par Alan Cameron, a été depuis longtemps donnée par Ernest Stein[109] : « en réalité, il s'agit indubitablement d'un autre Rufin, diplomate bien connu, grand favori de Kavadh Ier, gendre du consul de 498 Jean le Scythe, et frère de Démostratus ou Timostratus, que nous connaissons également fort bien. »

Ce Roufinos et son frère sont en effet tous deux mentionnés par Procope[110]. Cameron objecte que la leçon Δημόστρατος, qui est celle des manuscrits de Procope, est contredite par Évagre, qui en effet résume le même texte de Procope en employant la forme Τιμόστρατος[111]. En faveur de la leçon d'Évagre, à laquelle déjà De Boor donnait la préférence, Cameron fait valoir l'accord de « toutes les autres sources » sur le nom Timostratos[112]. Cette unanimité serait plus convaincante si l'on était assuré que Procope et les autres désignent le même personnage, mais cette identification repose sur une reconstruction fragile. Deux séries de faits sont certaines. D'une part, quel que soit son nom, le frère de Roufinos mentionné par Procope meurt en 527. D'autre part un Roufinos plus tardif, attesté par des sources plus nombreuses, est fils de Timostratos et frère de Iôannès[113] ; ce Roufinos est encore militairement actif en 591. La reconstruction admise depuis De Boor unifie ces deux séries : le second Roufinos serait le neveu du premier, et son père Timostratos ne serait autre que le frère de Roufinos l'Ancien. Il se peut en effet que les deux Roufinos, au début et à la fin du VIe siècle, soient de la même famille. Il n'est pas impossible non plus que le vieux général de 591 ait perdu son père depuis plus de soixante ans[114]. Cependant les données philologiques sont loin de plaider en

107. JANIN (cité n. 81), p. 36-40. Sur une borne médiévale du domaine Τὰ Πίου μονῆς Ῥουφινιανῶν, voir mon commentaire, *TM* 10, 1987, p. 421-422 (annonçant à la n. 35 la présente discussion).

108. Déjà E. SCHWARTZ (cité n. 8), p. 382, n. 2, met fortement en doute l'identification de Roufinos au fameux préfet (« zum mindesten unsicher, vielleicht unrichtig »).

109. E. STEIN, *AnBoll* 62, 1944, p. 181 (ID., *Opera Minora Selecta*, 1968, p. 593). Cf. CAMERON (cité n. 60), p. 88-89 ; *PLRE* II, p. 954-957 (Rufinus 13).

110. *Bell. Pers.*, I, 17, 44. L'édition HAURY, p. 89, 22, reléguant dans l'apparat le δημόστρατος des manuscrits, adopte la correction Τιμόστρατος (d'après DE BOOR, dans l'index de son édition de Théophylacte Simocatta, p. 348 ; d'autre part les manuscrits de THÉOPHYLACTE, V, 8, 4, ont Σιμόστρατον, leçon évidemment fautive).

111. *Hist. eccl.*, IV, 12, éd. BIDEZ-PARMENTIER, p. 162, 27 : Τιμόστρατον τὸν Ῥουφίνου ἀδελφόν.

112. CAMERON (cité n. 60), p. 88 : « all other sources agree that the man (a general) was called *Tim*ostratus ».

113. Cf. *PLRE* III, p. 675 (Ioannes 87) ; 1099 (Rufinus 7) ; 1327 (Timostratus).

114. J. MARTINDALE, *PLRE* III, p. 1099, présente toutefois cet écart comme une difficulté.

faveur de l'identification, obtenue par correction, entre Dèmostratos et Timostratos.

Procope a le nom Δημόστρατος — c'est du moins la leçon des manuscrits si l'on s'en tient à la tradition directe. Cyrille de Scythopolis mentionne Ῥουφίνου τοῦ κατὰ Δημόστρατον. Ces deux sources indépendantes, comme l'a bien vu Stein, se corroborent l'une l'autre. La difficulté tient bien sûr à la leçon d'Évagre, Τιμόστρατον τὸν Ῥουφίνου ἀδελφόν, dans un résumé directement emprunté à Procope. Il se peut bien qu'Évagre ait eu sous les yeux un texte de Procope différent sur ce point de celui de nos manuscrits. Cela ne veut pas dire que sa leçon l'emporte contre l'accord des deux sources précédentes : une erreur sur le nom du frère de Roufinos a pu se produire très tôt, d'autant plus facilement qu'on connaissait au temps d'Évagre un autre Roufinos, fils de Timostratos.

Compte tenu des données de la tradition et de la carrière des personnages, mieux vaudrait à mon sens voir en Dèmostratos et Timostratos deux personnages distincts. L'acmé de Timostratos pourrait se placer vers le milieu du VIe siècle, à condition de distinguer non pas deux mais trois générations[115] :

- Roufinos 1 et son frère Dèmostratos († 527) ;
- Timostratos — peut-être fils de Roufinos 1, puisque l'un des fils de Timostratos s'appelle à son tour Roufinos ;
- les fils de Timostratos, Iôannès (attesté en 573) et Roufinos 2 (attesté en 591).

Reconstruction fragile, elle aussi, puisque l'unité même de la famille est hypothétique. Ce qui reste acquis, depuis Stein, c'est que Sabas ne passa pas l'hiver 511-512 aux Rufinianes. En indiquant que l'ascète avait élu domicile « au domaine de Roufinos, lié à Dèmostratos », l'hagiographe entendait prévenir tout risque de confusion avec le célèbre Rufin. Bien informé sur le propriétaire du domaine, il n'a omis que d'en préciser la localisation, aujourd'hui impossible à déterminer.

115. À la différence de *PLRE* II, p. 1329, stemma 36.

L'ÉLÉPHANTIASIS EN ÉGYPTE GRÉCO-ROMAINE
(FAITS, REPRÉSENTATIONS, INSTITUTIONS)*

par Jean GASCOU

Summary: Elephantiasis plagued Byzantine Egypt. The extent of its spread and the reactions of the population to it are studied in this paper.

χροιὴν μὲν φορέουσιν ἀμετροβίων ἐλεφάντων,
ὄγκους δ' ἀμφὶ δέμας κακοελκέας ἀμφιβαλοῦνται,
δάκτυλα σηπόμενοι λιποσαρκέα νηλέϊ λύθρῳ

« Ils portent sur eux la peau des éléphants à la vie sans fin
et ont le corps recouvert de tumeurs ulcéreuses malignes ;
ils pourrissent des doigts, décharnés par une inexorable sanie »
(« Manéthon », *Apotelesmatica* I, 53-55)

Cette étude est en grande partie fondée sur des œuvres littéraires et des documents tardifs d'origine ou d'ambiance égyptienne. Il ne s'agit pas là d'un choix personnel mais de données de fait. La lèpre, la grande lèpre mutilante ou éléphantiasis, semble en effet plus répandue en Égypte byzantine qu'aux époques antérieures. Pour des raisons théologiques et sociales, cette maladie a suscité alors une réflexion chrétienne et des initiatives privées et institutionnelles qui en ont accusé la visibilité dans la littérature et les documents. Je parlerai aussi d'Alexandrie et d'une manière peu flatteuse. Mais depuis quelques années, il n'est plus de mise de s'enthousiasmer sans mesure sur la « mégalopolis » antique. On lui a déjà retiré des éléments de son prestige. Alexandrie n'a pas été le centre d'art qu'on imaginait autrefois. Son Phare n'était pas en marbre blanc, mais en calcaire local. Sa bibliothèque n'était pas si colossale. La créativité littéraire et scientifique qu'on lui attribue pour le Bas-Empire est douteuse. Malgré Strabon qui vante la salubrité de son site, Alexandrie était une ville malsaine où l'éléphantiasis était endémique.

* L'auteur tient à remercier G. Husson et V. Déroche de leurs avis critiques. Leur responsabilité n'est pas engagée dans les vues exprimées ici. Les autres concours dont j'ai bénéficié sont signalés en leur lieu.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 261-285.

I. Les ΛΕΛΩΒΗΜΕΝΟΙ en Égypte tardive

Passons à un texte de l'évêque Cyrille d'Alexandrie (412-444). Daté de 418, il est tiré de la conclusion de sa sixième lettre festale (ἑορταστική), 12, 92-98.

Les festales sont des encycliques notifiant la date de Pâques aux fidèles de l'Église d'Égypte et au reste de la Chrétienté. Le comput pascal était, particulièrement au temps de Cyrille, une spécialité alexandrine. À compter du IVe siècle, ce fut une des prérogatives « internationales » de l'Église d'Égypte que de fixer la date de Pâques pour toutes les autres églises. Étoffés au cours des siècles de considérations doctrinales et pastorales, ces écrits solennels furent parfois recueillis, édités et constitués en collections. Aussi avons-nous gardé les festales de Cyrille, en cours de publication dans la collection *Sources Chrétiennes*.

La fête de Pâques est la première fête chrétienne, une fête que les Chrétiens d'Égypte célébraient avec faste et sérieux. Leurs évêques les exhortaient alors à redoubler d'observances et de bonnes œuvres. C'est ce que fait Cyrille :

> Τὸ μὲν σῶμα πάσης μοχθηρᾶς ἀφιστῶντες ἡδονῆς, ἐκκαθαίροντες δὲ καὶ τὸ πνεῦμα, καὶ πάσης αὐτὸ πονηρίας ἐλευθεροῦν ἐπειγόμενοι, λελωβημένους ἐπισκεπτόμενοι, τοὺς ἐν πενίᾳ παρακαλοῦντες, ὀρφανοῖς καὶ χήραις τὸ ἐκ τῆς συμφορᾶς ἐπελαφρίζοντες βάρος, τοῖς δεσμίοις διὰ τοῦ συναλγεῖν συνδεσμούμενοι, τοὺς κακουχουμένους ἀνακτώμενοι, ὡς καὶ αὐτοὶ ὄντες ἐν σώματι.

Soit, selon la dernière édition : « Tenons notre corps éloigné de tout plaisir mauvais, purifions aussi notre esprit, efforçons-nous de le libérer de tout mal, allons visiter ceux qui sont maltraités, invitons à manger ceux qui sont dans la misère, allégeons le fardeau que le malheur fait peser sur les orphelins et les veuves, soyons enchaînés avec les captifs en souffrant avec eux, soulageons ceux qui subissent de mauvais traitements *comme si nous l'étions dans notre corps*[1] ».

La traduction de λελωβημένους ἐπισκεπτόμενοι, par « allons visiter ceux qui sont maltraités », me paraît inexacte et nous fait perdre une partie de ce qu'il y a de concret et d'actuel dans l'écrit de Cyrille.

Ce dernier avait déjà évoqué les λελωβημένοι dans sa Ve festale (417), 8, 15 : λελωβημένους ταῖς πρεπούσαις ἀναπαύσωμεν θεραπείαις, avec cette fois pour traduction « soulageons par les soins appropriés ceux qui ont été maltraités »[2]. Vu la similitude de contexte, l'expression ταῖς πρεπούσαις ... θεραπείαις éclaire le sens du participe ἐπισκεπτόμενοι de la VIe festale : il ne s'agit pas simplement de visiter les λελωβημένοι, mais aussi de les soigner. Du reste, le verbe ἐπισκέπτομαι, comme le substantif ἐπίσκεψις, a souvent des acceptions médicales : visiter un malade, mais aussi l'examiner avec sollicitude, presque le soigner.

Qui sont donc ces λελωβημένοι ? Des « maltraités » en général ? Mais Cyrille ne parle-t-il pas en même temps des κακουχούμενοι ? Pourquoi cette redondance ?

1. P. Evieux, W. H. Burns *et al.*, *Cyrille d'Alexandrie, Lettres festales*, SC 372, Paris 1991, p. 398-399 ; le passage en italiques est une citation d'Hb. 13, 3.
2. *Ibid.*, p. 328-329.

En réalité, les λελωβημένοι ne sont pas des maltraités mais des gens qui souffrent de quelque chose de beaucoup plus précis. Quand nous aurons éclairci ce point, nous comprendrons pourquoi Cyrille veut pour eux des θεραπεῖαι.

L'explication vient d'un écrit ascétique célèbre, l'*Histoire Lausiaque* de Pallade, évêque d'Hellénopolis et contemporain de Cyrille. Ce personnage (qu'on a soupçonné de doctrines hérétiques, d'origénisme) a été très frappé par la qualité de la vie ascétique égyptienne. Il en avait une expérience directe et, sous forme d'anecdotes hautes en couleur et souvent d'une grande justesse psychologique, en a tiré une bonne partie de la matière de son livre.

Au § 6, il relate une pieuse duperie dont fut victime une vieille fille d'Alexandrie, modeste mais avare[3].

Un prêtre de la ville, nommé Macaire, était, vers la fin du IVe siècle, directeur de l'hospice des λελωβημένοι, plus exactement ἀφηγούμενος τοῦ πτωχείου τῶν λελωβημένων (plus bas ὀσπίτιον), donnée institutionnelle montrant déjà combien la traduction « maltraités » est inadaptée[4]. Il fait croire à l'avare qu'il peut lui procurer à bas prix un lot de pierres précieuses. Alléchée, la fille lui remet l'argent. Macaire le garde pour lui et s'en sert pour entretenir son hospice. Le temps passe ; ne voyant rien venir, la fille s'impatiente. Macaire luit dit que l'affaire est faite, que les pierreries sont à l'hospice et qu'elle peut venir les voir.

Arrivé au portail, Macaire dit à l'avare : « Que veux-tu voir d'abord, les hyacinthes ou les émeraudes ? — Comme tu veux », répond-elle. L'établissement était disposé sur deux étages, en haut les femmes, en bas les hommes. Il la conduit chez les femmes. « Voici les hyacinthes » dit-il en lui montrant des ἠκρωτηριασμένας γυναῖκας λελωβημένας ὄψεις ἐχούσας, soit « des femmes aux extrémités rongées et au visage mutilé ». Les émeraudes, les hommes du rez-de-chaussée, n'étaient pas en meilleur état. Édifiée, l'avare renonce à son argent.

Au § 21 de l'*Histoire Lausiaque* est traité le cas (rapporté au début du IVe siècle puisqu'il met en cause saint Antoine) d'un savant juriste d'Alexandrie, σχολαστικός, nommé Eulogios[5]. Cet homme très pieux était tenté par la vie monastique, mais, du fait du mal bien connu des ascètes de l'époque, l'ἀκήδεια, il ne se faisait pas à cet état, ni dans ce qu'il implique de sociabilité minimale avec ses confrères en ascétisme, ni dans ce qu'il implique de solitude. Il essaye donc une autre forme d'ascèse et prend en charge un κατὰ τὴν ἀγορὰν ἐρριμμένον λελωβημένον ὃς οὔτε χεῖρας εἶχεν οὔτε πόδας· τούτῳ μόνη ἡ γλῶττα ἀκατάτριπτος ὑπῆρχε πρὸς συμφορὰν τῶν ἐντυγχανόντων, soit « un *lelôbèmenos* abandonné sur la place publique qui n'avait ni mains ni pieds. Il n'avait d'intacte que la langue, pour le malheur de

3. Éd. BUTLER, p. 23-24 ; éd. BARTELINK, p. 34-36.

4. Cet établissement est signalé vers la même époque par l'ascète occidental Jean Cassien, *Conf.* XIV, 4, éd. PICHERY, SC 54, p. 186, sous le nom de *xenodochium* (*beatum Macarium singularis mansuetudinis ac patientiae virum, qui xenodochio ita apud Alexandriam praefuit*).

5. Éd. BUTLER, p. 64-68 ; éd. BARTELINK, p. 104-114 (l'édition présente ici un défaut d'impression qui la rend inutilisable). La forme d'ascèse dont il va être question ici est encore signalée dans une œuvre apocryphe de s. Cyrille, *Miracles des trois enfants*, in H. DE VIS, *Homélies coptes de la Vaticane*, réimp. Louvain-Paris 1990, p. 197-198 (un dévot alexandrin des Trois Hébreux reçoit les κελεφοί chez lui le jour de la fête des Trois Enfants et en garde un jusqu'à la mort). On verra plus bas qui sont les κελεφοί.

ceux qui tombaient sur lui ». Aigri peut-être par son aspect et son impotence, ce malheureux était en effet très méchante langue.

Eulogios fait cependant le vœu d'héberger cette créature repoussante, de la nourrir, laver et soigner. Il tient bon pendant quinze ans. Après une si longue cohabitation, le mauvais caractère de l'infirme reprend le dessus. Ses sorties injurieuses lassent Eulogios. L'infirme est lassé aussi ; il veut retourner sur la place ; il réclame de la viande[6] ; il veut de la compagnie ; il étranglerait son bienfaiteur s'il le pouvait. L'affaire se solde par un arbitrage d'Antoine.

Pour notre propos, nous retiendrons qu'un λελωβημένος, selon les données alexandrines de l'époque, n'est pas un « maltraité », mais, conformément au sens le mieux attesté de λωβάομαι, un « mutilé », souffrant de dommages faciaux et de perte des extrémités. Aussi G. Bartelink, le dernier éditeur de l'*Histoire Lausiaque*, était-il plus proche de la vérité avec ses traductions « mutilati » et « storpio », mais du Cange avait déjà compris que le mot λελωβημένος ne se rapportait pas vaguement à des mutilés ou infirmes, mais à des lépreux[7].

Pour en savoir plus, nous passons à une œuvre hagiographique d'ambiance alexandrine. Il s'agit de la collection des 70 miracles (*Thaumata*) des saints Cyr et Jean, composée entre 610 et 615 par l'auteur orthodoxe Sophrone de Jérusalem. Situé à 14 milles à l'est d'Alexandrie sur la côte, non loin de Canope, le tombeau de Cyr et Jean était un centre de cures miraculeuses obtenues par l'incubation auprès des reliques.

Le miracle n° 15 traite de la guérison de l'Alexandrin Jôannès, qualifié de *lelôbèmenos*.

Le texte grec que j'en propose ci-dessous est tiré de l'édition de N. FERNANDEZ MARCOS, *Los Thaumata de Sophronio*, Madrid, 1975, p. 270 (ci-après FM), mais a été révisé sur une reproduction de l'unique manuscrit disponible, le *ms Vat. graec.* 1607. Je conserve la division en § de FM (p. 272-274). De même, j'ai emprunté à FM les sigles utilisés ici, notamment dans l'apparat critique. C se réfère au *ms Vat. graec.* 1607 ; E à l'édition *PG* 87, 3, col. 3424-3676, dans notre cas col. 3468-3469 ; L à la traduction latine d'Anastase le Bibliothécaire, 2e moitié du IXe siècle (*ms Vat. lat.* 5410), éditée dans *PG* 87, 3, en regard du texte grec des col. 3424-3676 et qui est utile vu la corruption de C. Les emprunts à L sont signalés en italiques dans la traduction. Sont pris en compte dans l'apparat critique le compte rendu de FM par W. LACKNER, *BZ* 73, 1980, p. 73-77 (ci-après Lackner) et les observations critiques de J. DUFFY, sur l'édition FM et sur C, Observations on Sophronius' Miracles of Cyrus and John, *Journal of Theological Studies* 35, 1984, p. 71-90 (ci-après Duffy) ; du même auteur, The Miracles of Cyrus and John: New Old Readings from the Manuscript, *Illinois Classical Studies*12, 1987, p. 69-177 (ci-après Duffy2). La traduction est mienne[8].

6. Son bienfaiteur le privait de viande, peut-être par ascèse, mais aussi parce qu'il espérait ainsi le guérir. Voir le passage de Galien cité plus bas.

7. *Gloss. Graec.*, s. v. λωβοί.

8. Il n'existe pas de traduction moderne intégrale publiée des *Thaumata*. M'étant astreint depuis quelques années à la révision de l'édition FM, j'espère combler prochainement cette lacune.

Περὶ Ἰωάννου τοῦ λελωβημένου

1. Καλῶς δὲ καὶ Ἰωάννης μιμούμενος τὸν Θεόπεμπτον, τὸν παρόντα καιρὸν ἐπετήρησεν, ἄγαν ἀσύγχυτον καὶ αὐτὸς τῶν στοιχείων φυλάττων τὴν σύνθεσιν καὶ πρὸς ἄλλους ἰέναι τὸν κάλαμον θέλοντα, μὴ συγχωρῶν παρελθεῖν αὐτὸν ἀδιήγητον. Οὐκοῦν καὶ τὰ κατ'αὐτὸν εὐκαίρως συγγράψωμεν, θαυμάσαντες αὐτοῦ τὸ ὀξὺ καὶ νηφάλιον. Πάθος Ἰωάννης ἔσχεν ἀπάνθρωπον ὃ πάντων ⟨ὡς⟩ εἰπεῖν τῶν σωματικῶν παθῶν μεῖζόν ἐστιν καὶ πικρότερον καὶ διὰ τοῦτο τάχα πρὸς τῶν ἰατρῶν τῇ τοῦ ἐλέφαντος ὁμωνυμίᾳ σημαίνεται.
2. Ὥσπερ γὰρ ἐκεῖνο τὸ ζῷον τῶν ἄλλων τετραπόδων ἀλκῇ διαφέρει καὶ μεγέθει τοῦ σώματος - φασὶ δὲ αὐτὸ καὶ πρὸς τοὺς λυποῦντας μνησίκακον καὶ μετὰ πολλὰς ἐτῶν περιόδους ἀμείβεσθαι πικρῶς, εἰ δυνηθῇ, τὸν λυπήσαντα, οὕτω καὶ τοῦτο τῶν ἄλλων παθῶν πολὺ μεῖζον ἰατροὶ τῇ κακίᾳ σκοπήσαντες τῷ τοῦ ἐλέφαντος ὀνόματι προσηγόρευσαν. Μωϋσῆς δὲ καὶ τὸν ἐλεφαντιάσεως νόσῳ κρατούμενον ἔξω παρεμβολῆς τε καὶ πόλεως μετὰ τοῦ λεπροῦ διωρίσατο, διὰ μὲν τοῦ λεπροῦ τὸ τῆς ἁμαρτίας ἐξορίσας παμποίκιλον, διὰ δὲ τοῦ ἐλεφαντιῶντος τάχα τὸ τῶν παθῶν ἐκδιώξας τὸ ἄγριον.
3. Λέγουσιν δὲ αὐτὸν καὶ οἱ θεῖοι τῆς Ἐκκλησίας διδάσκαλοι πλείστην τῶν ἐλεφαντιώντων ποιούμενον πρόνοιαν εἴργειν ἀρρένων τὴν πρὸς τὰ γύναια σύνοδον μέχρι τελείας τοῦ θήλεως ἐκ τῶν μηνιαίων καθάρσεως ἥτις δι'ἡμερῶν ἑπτὰ παραγίνεσθαι πέφυκεν· ὡς ἔνθεν τοῖς ἐλεφαντιῶσιν τὰ σώματα γίνεται, συντικτομένου καὶ συναύξοντος τοῦ νοσήματος αἰτίαν τοὺς φύσαντας ἔχοντος καὶ τὸ τούτων περὶ τὰς συνόδους ἀκρατές τε καὶ ἄωρον· ⟨τοῦτο⟩ καὶ τῇ κτηνώδῃ φύσει προσεῖναι τῶν Ἰὼβ τοῦ δικαίου φίλων τις ἐμαρτύρησεν· *Ὥραν*, βοῶν, *ἔθετο κτήνεσιν, οἴδασιν δὲ κοίτης τάξιν*, καὶ ταύτῃ τοὺς ἀνθρώπους εἰκότως μεμφόμενος, ὥς ὥραν μίξεως οὐ γινώσκοντας ἣν καὶ τιμᾷ καὶ φυλάττει τὰ ἄλογα.
4. Τούτῳ δέ τινες τῷ πάθει τῆς ἐλεφαντιάσεως καὶ τὸν Ἰώβ, ὡς δεινῷ καὶ μεγάλῳ, πεπαικέναι τὸν διάβολον λέγουσιν· *Ἐξῆλθεν* δέ, φησίν, *ὁ διάβολος ἀπὸ τοῦ Κυρίου καὶ ἔπαισε τὸν Ἰὼβ ἕλκει πονηρῷ ἀπὸ ποδῶν μέχρι κεφαλῆς*, τῷ μεγέθει τοῦ τραύματος αἰχμάλωτον αἵρειν ἐλπίσας τὸν δίκαιον, εἰ καὶ μηδὲν ὧν ἤλπισεν ἔδρασεν, ἐπὶ πέτραν τοῦ δικαίου καὶ οὐ ψάμμον ἐρηρεισμένον ἔχοντος τὸν θεμέλιον· κἀκεῖνος μὲν ὑπομονῇ νικήσας τὸν παίσαντα, τὸν τῆς νίκης ἤρατο στέφανον.

5. Ἰωάννης δέ, τούτῳ κρατούμενος τῷ νοσήματι καὶ κατὰ μικρὸν ὑπ'αὐτοῦ δαπανώμενος, παρὰ ἰατρῶν οὐχ'εὑρὼν τὸ γλυκὺ τῆς ἰάσεως, ἐπὶ Κῦρον ἔρχεται τὸν παυσίκακον καὶ Ἰωάννην τὸν Κύρου συμμάρτυρα, πιστεύων Χριστοῦ τοῖς θεράπουσιν ὡς, εἰ μόνον ἐθέλοιεν, εὐθὺς αὐτὸν ἰαθήσεται· οἱ δέ, τὸν πρόσφυγα θεασάμενοι καὶ τῆς πίστεως αὐτοῦ τῆς εἰς αὐτοὺς ἀγασάμενοι, βραχύτατον αὐτὸν πάνυ καιρὸν παρὰ τὸν αὐτῶν σηκὸν φιλοφρονησάμενοι καὶ τῆς εἰς αὐτοὺς πίστεως ἄξιον δεδωκότες ἀντάλλαγμα τὴν ῥῶσιν, ἀπέλυσαν.

6. Γράψω δὲ καὶ τὸ φάρμακον δι'οὗ τοιοῦτον ἀρρώστημα οἱ μάρτυρες εὐμαρῶς ἐθεράπευσαν μήπως ἰατρῶν οἱ περίεργοι Ἱπποκράτειόν τι προσενέγκαι τοὺς ἁγίους νομίσωσιν καὶ ταύτῃ τὴν ἄρρητον αὐτῶν σκορακίσωσιν δύναμιν, Ἱπποκράτην αἴτιον καὶ Γαληνὸν τῆς ἰάσεως καὶ οὐ τοὺς μάρτυρας τοὺς δεδρακότας κηρύττοντες. Ὕαλος ἦν τὸ βοήθημα, πρὸς τὸ παλαιὸν αὐτῆς εἶδος, τὴν ψάμμον, μετενεχθεῖσα μετὰ τὴν λείωσιν ⟨. . .⟩· τοῦτο γὰρ οἱ ἅγιοι δι'ἐνυπνίων τὸ βοήθημα παντὶ προσενέγκαι τῷ σώματι τῷ τὴν ἱερὰν ἔχοντι νόσον προσέταξαν. Ὁ δέ, σπουδαίως τὸ κελευσθὲν ἐργασάμενος, σπουδαιότερον τὴν νόσον ἀπέθετο.

§ **7.** Ὥσπερ γὰρ ἐκείνῳ τῷ νάματι τῆς ῥευστῆς ὑπάρχοντι φύσεως στάσις οὐκ ἦν προσφερομένῳ τῷ σώματι, ἀλλ'ἅμα τῷ προσενεχθῆναι πρὸς τοὔδαφος ἔρρεεν καίτοι μεμιγμένην ἔχον τὴν ὕαλον, οὕτως οὐδὲ τὸ τῆς ἐλεφαντιάσεως νόσημα μένειν ἠδύνατο, τούτου προσενεχθέντος αὐτῷ τοῦ καταρρέοντος ὕδατος, ἀλλὰ τούτῳ συνέρρεεν, δεδοικὸς τοὺς θεσπίζοντας καὶ τάχα δι'αὐτοὺς καὶ τὴν μιχθεῖσαν τοῖς ὕδασιν ὕαλον. Ἡμεῖς δὲ καὶ τοῦτο πρὸς αἶνον τῶν δεδρακότων τὸ θαῦμα συγγράψαντες, ἑτέρου γραφὴν ποιησώμεθα θαύματος, σὺν πᾶσιν ὑμνοῦντες τοῖς ἰαθεῖσιν τοὺς μάρτυρας.

1. ante εἰπεῖν addidi ὡς cf. L *ut ita dicamus* ‖ τῇ ... ὁμωνυμίᾳ ego : τὴν ... ὁμωνυμίαν CEFM ‖ **2.** παθῶν C an ἠθῶν? cf. L *morum* ‖ **3.** ποιούμενον Lackner cf. L *eum ... fecisse* : ποιούμενοι CEFM | ante καὶ τῇ κτηνώδῃ φύσει addidi τοῦτο | **4.** τῷ πάθει C ut vidit Duffy2 : om. τῷ EFM ‖ **5.** ὡς εἰ μόνον ἐθέλοιεν ego : ὡς εἰ μόνον εἰθέλοιεν C ὡσεὶ μόνον εἰ θέλοιεν EFM ‖ ἰαθήσεται ego : ἰαθήσεσθαι C ‖ **6.** ταύτῃ EFM : ταύτην C ‖ μετενεχθεῖσα Duffy : μετενεχθεῖσαν C μετενέχθησαν EFM ‖ post λείωσιν lac. patet ex L *et solis aquis postquam tritum fuit immistum* ut vidit Duffy ‖ **7.** ἐκείνῳ τῷ νάματι EFM : ἐκεῖνο τὸ νᾶμα C ‖ ἅμα τῷ ego : ἅμα τοῦ CEFM ‖ ἀλλὰ τούτῳ Duffy : τούτοις CEFM ‖ δεδοικός Lackner : δεδοικώς CEFM.

« Sur le *lelôbèmenos* Jôannès »

1. Jôannès, à l'exemple de Théopemptos[9], a bien guetté la présente occasion. Lui aussi prend garde à ce qu'il n'y ait absolument pas de désordre dans l'agencement des lettres. Alors que mon calame veut aller à d'autres, il ne permet pas qu'il l'omette sans lui consacrer un récit. Donc, c'est le bon moment. Après avoir admiré sa perspicacité et sa sagesse, écrivons aussi son affaire. Jôannès eut une maladie inhumaine, qui est pour ainsi dire la plus grave et la plus cruelle de toutes les affections corporelles. C'est peut-être pour cette raison qu'elle est désignée par les médecins du même nom que l'éléphant.

2. En effet, de même que cet animal se distingue des autres bêtes par la force et la grandeur de son corps — on dit aussi qu'il garde rancune contre ceux qui lui font du tort et qu'après maintes successions d'années, il fait payer cher, s'il le peut, à celui qui lui a nui, de même, des médecins, qui avaient remarqué que cette affection est bien plus grave que les autres par sa malignité, l'appelèrent du nom de l'éléphant. Moïse a aussi mis à l'écart du campement et de la cité, en même temps que le lépreux, celui qui est pris par la maladie de l'éléphantiasis, chassant par le lépreux la diversité du péché, et expulsant peut-être, par l'éléphantiasique, la férocité des maladies (?)[10].

3. Les divins maîtres de l'Église disent aussi que c'est par une marque d'extrême précaution à l'égard des éléphantiasiques que Moïse interdit le commerce des hommes avec les femmes tant que n'a pas eu lieu la purification menstruelle complète de la femme, purification qui, naturellement, se produit au bout de sept jours[11] ; que c'est de là que vient leur aspect corporel aux éléphantiasiques[12], le mal naissant et se développant en même temps qu'eux, avec pour cause les parents et leur intempérance dans leurs unions, hors du moment déterminé ; (cette abstinence) est même un principe inhérent à la nature animale[13] selon le témoignage d'un des amis de Job le juste quand il proclame : « Il a disposé un temps pour les bêtes ; ils savent l'ordre du coït »[14]. Il blâmait sans doute ainsi les humains d'ignorer le moment convenable pour le commerce sexuel, moment que même les bêtes respectent et observent.

9. Héros du miracle précédent (un démoniaque), s'insérant, par son nom, dans une séquence alphabétique limitée aux pièces 13 à 15 et sur laquelle je reviens plus bas à propos du miracle nº 13.

10. En réalité, les livres bibliques attribués à Moïse ne parlent pas de l'éléphantiasis. Le *morum* de L pourrait suggérer que le παθῶν de C est à corriger en ἠθῶν. Dans ce cas, l'expulsion de l'éléphantiasique serait destinée à conjurer la transgression sexuelle des parents (voir le § suivant), mais le § 4, qui insiste sur la violence de la maladie, montre que cette interprétation n'est pas absolument nécessaire. Peut-être le *morum* de L est-il une déformation de *morborum*.

11. Lv. 15, 19-24.

12. On pourrait voir dans τὰ σώματα un accusatif de relation allant avec le participe ἐλεφαντιῶσιν. En ce cas, il faudrait supposer comme sujet implicite de γίνεται quelque chose comme τοῦτο τὸ νόσημα. C'est ainsi que L semble avoir compris la syntaxe.

13. L'insertion de τοῦτο (sc. cette observance sexuelle) comme sujet d'une infinitive dépendant de ἐμαρτύρησεν suffit à redresser la syntaxe.

14. Job 36, 28a.

4. C'est de ce mal de l'éléphantiasis, selon certains, vu sa sévérité et sa gravité, que Job lui-même a été frappé par le diable. « Le diable, dit (l'Écriture), est sorti du Seigneur et a frappé Job d'un ulcère malin, depuis les pieds jusqu'à la tête »[15], espérant par la grandeur de la lésion enlever le juste réduit en captivité, même s'il ne réussit rien de ce qu'il espérait, car le juste avait fixé ses fondations sur la roche et non pas sur du sable[16]. Cet homme célèbre, par sa constance, fut victorieux de celui qui l'avait frappé et se ceignit la tête de la couronne de la victoire.

5. Quant à Jôannès, sous l'emprise de cette maladie qui le rongeait peu à peu sans qu'il eût obtenu des médecins la douceur de la guérison, il va trouver Cyr, qui met fin aux maux, et Jean, compagnon de martyre de Cyr ; il avait foi que si seulement les serviteurs du Christ le voulaient, il serait lui-même tout de suite guéri. Ceux-ci regardèrent le réfugié avec émerveillement et admirèrent sa foi envers eux. Ils s'occupèrent de lui avec bonté dans leur sanctuaire pendant très peu de temps, lui rendirent la santé, en digne récompense de la foi qu'il manifestait envers eux, puis le renvoyèrent.

6. Je relaterai aussi le remède par lequel les martyrs soignèrent avec aisance une telle maladie, afin que des médecins tatillons ne s'imaginent pas que les saints lui avaient présenté quelque chose de tiré d'Hippocrate, pour ainsi traiter par le mépris leur ineffable puissance et clamer qu'Hippocrate et Galien étaient les responsables de la guérison et que les martyrs n'en étaient pas les auteurs. Ce médicament, c'était du verre ramené après pulvérisation à sa forme antérieure, le sable, *puis, après broyage, simplement mélangé à de l'eau*. Car c'est ce médicament que les saints, par des songes, prescrivirent d'appliquer à tout son corps souffrant du mal sacré. Notre homme exécuta promptement l'ordre et, plus promptement encore, écarta de lui la maladie.

7. Car de même que ce flux, appartenant à la nature liquide, ne connaissait pas d'arrêt une fois appliqué au corps, mais, en même temps qu'il était appliqué, coulait sur le sol, encore qu'il eût le verre mêlé à lui, de même le mal de l'éléphantiasis ne pouvait se maintenir, une fois qu'on lui eut appliqué cette eau tombante ; au contraire, il s'écoulait avec lui, par crainte de ceux qui avaient donné l'ordre et peut-être aussi, à cause d'eux, par crainte du verre mélangé à l'eau. Quant à nous, après avoir consigné ce miracle pour honorer ceux qui l'ont opéré, relatons un autre miracle, en chantant les martyrs par des hymnes, en compagnie de tous ceux qui ont été guéris ».

Voilà établi ce que Cyrille et Pallade avaient en vue avec les λελωβημένοι : les éléphantiasiques. D'après les diagnostics et descriptions cliniques ou littéraires antiques (on vient d'en voir des échantillons), les spécialistes modernes estiment que l'éléphantiasis des Anciens correspond précisément à la lèpre, la « grande lèpre » d'aujourd'hui.

15. Job 2, 7.
16. Pr. 12, 12.

II. Les lèpres antiques

La terminologie antique de la lèpre ne recouvre pas la nôtre du fait du changement des doctrines médicales qui entraîne un renouvellement des notions, du fait aussi que toutes les lèpres n'ont pas été connues au même moment dans le bassin méditerranéen. Ainsi les Anciens entendaient-ils par le terme général de λέπρα des dermatoses variées souvent bénignes ou du moins peu invalidantes, notamment des dermatoses à desquamations (c'est le sens étymologique du mot de lèpre). Inversement, sans méconnaître la parenté morphologique entre certaines lèpres et l'éléphantiasis, ils distinguaient parfois cette dernière du tronc commun des lèpres, non seulement du fait de sa particulière gravité, mais surtout (comme on le verra) parce qu'elle n'est apparue qu'assez tard dans le monde antique et après la fixation des doctrines religieuses et médicales sur les lèpres[17]. Cette distinction est présente à l'esprit de Sophrone, puisque tout en faisant tomber l'éléphantiasique Johannès, au § 2, sous le coup des interdits bibliques qui visaient les lépreux, leur justification n'est pas la même que pour le lépreux. Encore est-elle marquée d'hésitation. D'autre part, Sophrone traite séparément la guérison du lépreux Élias dans son miracle n° 13, que je réédite et traduis dans les mêmes conditions que le n° 15[18].

Περὶ Ἠλίου τοῦ λεπροῦ

1. Τὸ εἰς Ἠλίαν δὲ τὸν λεπρὸν πραχθὲν τοῖς ἁγίοις τεράστιον, τίς ἀκούσας οὐ θαυμάσει τοὺς δράσαντας καὶ πλεῖστα δύνασθαι μαρτυρήσει ⟨...?⟩ τῷ θαύματι; Λεπρὸς ὁ Ἠλίας ἐτύγχανεν καὶ χρόνον πολὺν ἔσχε τοῦτο τὸ σύμπτωμα, οὐχ ἑνὶ μέλει λεπρὸς γνωριζόμενος, ἀλλ'ἐν ὅλῳ τῷ σώματι τῆς ἀσθενείας φέρων τὰ στίγματα, οὐχ ἅπερ ἔχων ὁ Παῦλος ἐπ'αὐτοῖς ἐσεμνύνετο - ἀρεταὶ γὰρ ἐκεῖναι καὶ πράξεις οὐράνιοι ἐν Παύλῳ τὸν Χριστὸν εἰκονίζουσαι καὶ ἀκτῖνες οἷόν τινες τοῦ τῆς δικαιοσύνης Ἡλίου τυγχάνουσαι καὶ *τέκνα φωτὸς* καὶ *υἱοὺς ἡμέρας* ποιοῦσαι τοὺς ἔχοντας, ἀλλ'ἐκεῖνα ἃ κατὰ νόμον Μωσαϊκὸν βδελυρά τε ἦν καὶ

17. Je n'oserais me prononcer sur l'étymologie des mots ἐλέφας ou ἐλεφαντίασις, termes considérés à ce jour comme métaphoriques, d'après l'analogie alléguée entre certains symptômes de la maladie et la morphologie de l'animal homonyme, en particulier la peau rugueuse (P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, I, Paris 1990, p. 338). Mais la peau des lépreux n'a pas toujours ni à tous les stades de la maladie un tel aspect. Comme Sophrone, les Anciens, sans nier un rapport avec l'éléphant, ont parfois proposé d'autres explications mettant en cause le caractère, la puissance ou la longévité de l'animal (F. Skoda, *Médecine ancienne et métaphore*, Paris 1988, p. 232-234, citant notamment Arétée IV, 13, qui ajoute la taille et la durée de vie ; voir la citation de « Manéthon » au début de cette étude). Plus tard, quand l'éléphantiasis désignera, non plus la lèpre, mais une enflure des membres inférieurs, on en comparera les effets aux pattes de l'éléphant (voir ci-dessous n. 32). En somme, cette question est obscure. Peut-être avons-nous affaire à des étiologies nées d'une similitude fortuite entre des mots d'origine différente.

18. FM, p. 269-271; *PG* 87, 3, col. 3461-3465. Pour les sigles et abréviations, voir l'introduction au miracle n° 15.

ἀκάθαρτα καὶ τὸν ⟨...⟩ γενόμενον ἄνθρωπον ἔξω παρεμβολῆς καὶ πόλεως ἤλαυνεν, ὡς βδελυρὸν καὶ ἀκάθαρτον τῶν λοιπῶν ὁμοφύλων ἀπείργοντα.

2. Ταῦτα φέρων Ἠλίας τὰ στίγματα, τῆς ἁμαρτίας ὑπάρχοντα σύμβολα ἅπερ ὁ Λόγος Θεὸς ὢν καὶ ἄνθρωπος ἐν ἀνθρώποις γενόμενος καὶ κατὰ πνεῦμα καὶ κατὰ γράμμα τῶν ἀνθρώπων ἀπήλασεν καὶ τὸν τότε θεραπευθέντα κατὰ τὸ ⟨πνεῦμα⟩ λεπρὸν, κατὰ τὸν νόμον Μωϋσέως προσενέγκαι τὸ δῶρον ἐθέσπισεν, καὶ μηδὲν πρὸς μηδενὸς ὠφελούμενος - ἄπρακτοι γὰρ κἀνταῦθα πεφύκασιν Ἱπποκράτης τε καὶ Γαληνὸς καὶ Δημόκριτος ὁ ἀδελφὸς ὁ νόθος τῆς φύσεως καὶ σὺν αὐτοῖς οἱ τοῖς λόγοις αὐτῶν βρενθυνόμενοι καὶ τὰς τούτων ἡμῖν προσηγορίας ἀντὶ μεγάλων φαρμάκων προσφέροντες, πρὸς Κῦρον καὶ Ἰωάννην τοὺς μάρτυρας ἔρχεται, τοῦ πάθους τὴν ἴασιν θέλων πορίσασθαι καὶ πιστεύων ὡς πάντως πορίσεται.

3. Οὐκ ὀλίγου δὲ παρεκταθέντος χρονικοῦ διαστήματος, μηδὲν ὀνήσας ἠθύμησεν, τῶν ἁγίων οἰκονομίαις τισὶν ταμιευομένων τὴν ἴασιν· καὶ τοῦτο παθὼν ἐκ διαβολικοῦ δηλονότι φρονήματος τοῦ καὶ αὐτὸν κωλῦσαι τῆς θεραπείας θελήσαντος καὶ τὴν τῶν ἁγίων ἐκκόψαι συμπάθειαν, μένειν ἔτι κατὰ τὸ τέμενος οὐκ ἠδύνατο. Βαρὺ γὰρ τῆς ἀκηδείας τὸ πάθος καὶ πάνυ ψυχαῖς φιλοθέοις πολέμιον καὶ μεγάλα ταύτας ἀδικῆσαι δυνάμενον, εἰ μὴ θᾶττον αὐτὸ ὡς δαιμονίου φάσμα μεσημβρινοῦ ⟨νέον ἔτι ὂν⟩ ἀποσβέσωσιν ὅπερ ὁ λεπρὸς ποιεῖν ὑπερθέμενος καὶ μὴ ἰσχύσας ἔτι φέρειν αὐτοῦ τὴν ἐκπύρωσιν, ἀπάρας ᾤχετο, καταλιπὼν τὸ τέμενος καὶ τὰ τῶν μαρτύρων θεῖα χαρίσματα καὶ ὅσον ἐπ᾽αὐτῷ τῆς οἰκείας ἀσθενείας τὴν ἴασιν.

4. Ἀλλ᾽οἱ ἅγιοι κατὰ τὸν καιρὸν αὐτὸν φθονηθέντα τῆς ῥώσεως θεασάμενοι, οἰκτείραντες ἐπελέησαν, φροντίσαντες οὐδὲν τῆς εἰς αὐτοὺς ἀλογίας καὶ ὕβρεως. Ἀναχωροῦντι δὲ κατὰ τὸ Μητρᾶ τοῦ ἁγίου μαρτύριον μεσούσης ἡμέρας ἐν μοναχῶν ὑπαντήσαντες σχήματι καὶ ἄγνοιαν συμπαθῆ προσποιησάμενοι, πόθεν ἔρχοιτο καὶ ποῖ πορεύοιτο προσηρώτησαν. Ὁ δὲ ὡς ἀληθῶς ἀγνοοῦσιν ἐπαγγελίαν ποιούμενος καὶ τοὺς ἁγίους ὠνόμασεν καὶ ⟨τὸ τέμενος⟩ ἔφρασεν. Ἀλλ᾽οἱ μάρτυρες καὶ τὴν αἰτίαν λέγειν δι᾽ἣν ἐκεῖ παρεγένετο διεκέλευον· ὁ δὲ· Τὴν αἰτίαν, ἔφησεν, βλέπετε, προφανὴς γὰρ αὕτη καὶ οὐ χρῄζει τινὸς τοῦ μηνύοντος.

5. Οἱ δὲ θεσπέσιοι πάλιν ἐπύθοντο · Καὶ τίνος, λέγοντες, ἕνεκα πρὸ τῆς τοῦ πάθους ἀπαλλαγῆς ἀνεχώρησας; Παραμονῆς τὸν χρόνον ἐσήμανεν καὶ ὡς οὐδὲν ὠφελεῖτο παραμείνας ἐμήνυεν, μάρτυρας τὰς εἰδεχθεῖς ἐκείνας λευκάδας ποιούμενος, οὐ τοὺς ἁγίους ἐν τούτῳ μεμφόμενος ὡς μὴ δυνηθέντας ἢ μὴ θελήσαντας, ἀλλ᾽ἑαυτὸν ἀνάξιον σὺν εὐλαβείᾳ καὶ δάκρυσιν εἰπὼν τοῦ δωρήματος· οἱ δὲ συμπαθέστατοι μάρτυρες ἔτι μᾶλλον αὐτὸν ἐλεήσαντες· Πείθου καὶ νῦν ἡμῖν καὶ δρομαίως ὑπόστρεφε, λέγουσιν, καὶ ὄψει Θεοῦ τὰ θαυμάσια καὶ τὴν ἐπὶ σοὶ τῶν ἁγίων ἐπίσκεψιν.

6. Πρὸς τὸ αὐτῶν οὖν ἀφικόμενος τέμενος, καμήλους εὑρήσεις ἐπὶ τὴν πηγὴν παριούσας ὡς τέτταρας καὶ τῆς τετάρτης ἐπιμελῶς τὴν κόπρον δεξάμενος τῷ τῆς πηγῆς ἀνάλυσον ὕδατι καὶ τούτῳ τῷ χρίσματι ἅπαν σου τὸ σῶμα κατάχρισον, μηδὲν ὅλως παρεχόμενος ἄχριστον, ἵνα μὴ τὸ τούτου μὴ χριόμενον μείνῃ πάλιν κατάστικτον καὶ ταύτῃ τῇ νόσῳ διηνεκῶς κατεχόμενον· καὶ ταῦτα κατὰ πρόσωπον λέξαντες, ἀφανεῖς ἀθρόον ἐγένοντο.
7. Ὁ δὲ θείαν εἶναι τὴν ὄψιν εὐθὺς λογισάμενος καὶ ὡς αὐτοί εἰσιν οἱ φαινόμενοι καὶ ταῦτα προστάξαντες μάρτυρες, σπουδαίως πρὸς τὸ σεπτὸν αὐτῶν ἔρχεται τέμενος καὶ πρὸς τῇ πηγῇ τὰς λεχθείσας αὐτῷ καμήλους εὑράμενος, τὴν τῆς τελευταίας ὀνθόν, ὡς εἶπον, ἀπέλαβεν καὶ ταύτην τῆς αὐτῶν πηγῆς ἀποβρέξας τοῖς νάμασιν, ὅλον ἑαυτὸν περιέχρισεν. Ἔσχεν δὲ κἀνταῦθα φθονοῦντα τὸν δαίμονα.
8. Τὰς γὰρ ὄψεις οὐκ ἔχρισεν, τὸ χρίσμα, φησίν, τὸ καθαῖρον αὐτὸν μυσαττόμενος, ὅθεν ἀκολούθως κατὰ τὴν τῶν ἁγίων θεόφραστον κέλευσιν, ὅλον μὲν αὐτοῦ τὸ σῶμα καθαρὸν τῶν στιγμάτων εὐθέως ἐγένετο, τὸ δὲ πρόσωπον ἔμεινεν διὰ βίου κατάστικτον, τῆς μὲν αὐτοῦ παρακοῆς οὐ κρυπτόμενος ἔλεγχος, τῆς δὲ τῶν μαρτύρων δυνάμεως καὶ παραλογιζομένης κελεύσεως κῆρυξ ἀσίγητος καὶ μάρτυς ἀληθῶς ἀξιόπιστος· καὶ πολλὰ μὲν ἑαυτὸν τῆς παρακοῆς ὁ Ἠλίας ἐμέμψατο, ὤνησεν δὲ τὸ παράπαν οὐδὲν ὥσπερ οὐδὲ Ἠσαῦ μετὰ δακρύων ἐκζητήσας αὐτοῦ τὰ πρωτότοκα.

1. μαρτυρήσει τῷ θαύματι CEFM sed hic lac. suspicor ex L *et plura posse quam istud miraculum fuerit* (pro *fieri?) attestabitur* ‖ post καὶ τὸν lac. indicaui cf. L *et a quibus alieni factus colori* : τὸν γεννόμενον ἄνθρωπον C τὸν γεννώμενον ἄνθρωπον EFM ‖ **2.** κατὰ τὸ πνεῦμα λεπρόν ego : κατὰ τὸ γράμμα λεπρόν CEFM ‖ τὴν ἴασιν C : om. τὴν EFM ‖ **3.** ἀκηδείας C : ἀκηδίας EFM ‖ νέον ἔτι ὂν ego cf. L *dum recens est* : νεανικῶς CEFM ‖ **4.** ποῖ ego : ποῦ CEFM ‖ τέμενος FM vel potius τὸ τέμενος ego cf. L *templum asseruit* : τοὺς μῆνας CE ‖ **5.** ὡς om. EFM ut uidit Lackner ‖ **6.** ἀθρόον ego : ἀθρόων C ἀθρόως EFM ‖ **7.** τῇ πηγῇ C : τῆς πηγῆς EFM ‖ ἀπέλαβεν C lectio a Duffy2 vindicata : ἐπέλαβεν EFM.

« Sur le lépreux Élias »

1. Le prodige accompli par les saints en faveur du lépreux Élias, qui l'écoutera sans admirer ceux qui l'opérèrent et sans témoigner qu'ils ont un énorme pouvoir par le miracle[19] ? Cet Élias était lépreux. Il en montra longtemps le symptôme, reconnu comme lépreux non pas par un seul membre, mais portant les stigmates de la maladie dans tout le corps. Ce n'étaient pas ceux dont s'enorgueillissait Paul, car ceux-là, c'étaient des vertus et des actes célestes, figurant le Christ dans Paul, et comme des rayons du Soleil de justice, transformant ceux qui les portaient en enfants de la lumière et fils du jour[20]. Au contraire, selon la loi mosaïque, c'étaient des marques abominables et impures, des marques qui chassaient l'homme *qu'elles avaient revêtu d'une pigmentation étrangère*[21] hors du campement et de la ville comme abominable et impur[22] et le séparaient de ses autres contribules[23].

2. Porteur de ces stigmates — ce sont les symboles du péché que le Verbe qui, étant Dieu, s'est fait homme parmi les hommes, a enlevés de l'humanité selon l'esprit et la lettre quand il ordonna au lépreux qui fut alors guéri selon l'esprit[24] d'offrir le présent selon la loi mosaïque[25] — et n'obtenant aucun secours de personne — car en cette circonstance aussi, Hippocrate, Galien et Démocrite, le frère bâtard de la nature, se trouvaient naturellement inefficaces, et avec eux ceux qui font les fiers avec leurs doctrines et nous en appliquent les noms en lieu et place de remèdes puissants[26] —, il va trouver les martyrs Cyr et Jean, voulant obtenir la guérison de son mal et ayant foi de l'obtenir en toute certitude.

3. Bien du temps se passa sans qu'il obtînt rien. Il se découragea — car les saints réservaient la guérison en vertu de certains plans. Cet affect lui vint évidemment d'un dessein diabolique, voulant à la fois l'empêcher de se soigner et faire obstacle à la compassion des saints. Il ne pouvait rester plus longtemps dans le sanctuaire. Car le vice de l'acédie est grave ; c'est le très grand ennemi des âmes pieuses, pouvant les amener à de grands péchés si elles ne l'éteignent pas tout de suite, tant qu'il est encore récent, comme une hallucination envoyée par le démon de midi. Cela, notre lépreux différa de le faire ; incapable d'en supporter plus longtemps l'embrasement, il quitta les lieux et s'en alla, abandonnant le sanctuaire, les

19. L (voir apparat critique) avait sous les yeux un texte grec différent (*et attestera qu'on peut faire plus que ce miracle*).

20. Eph. 5, 8 ; I Thess. 5, 5. Paul évoque en effet dans Gal. 4, 13-14 un mal corporel mystérieux humiliant pour l'Apôtre, une « écharde dans sa chair » (II Cor. 12, 7-9), qui aurait pu être une cause de dégoût pour ses correspondants, mais ne l'a pas été. Il n'y a pas accord dans la tradition chrétienne sur la nature de ce mal, mal dont l'Apôtre ne s'enorgueillit nullement.

21. La lacune de C pourrait se combler par une expression telle que ἀλλοτρίου χρώματος.

22. Ce passage est répété dans FM par suite d'une faute d'impression (LACKNER).

23. Lv. 13, 1-45.

24. Le κατὰ γράμμα de C (suivi par E et FM), bien que confirmé par L *secundum litteram*, contrevient à la pensée exprimée antérieurement.

25. Mt. 8, 4 ; Mc. 1, 44 ; Lc. 5, 14. Il y a ici une rupture de construction libérant la proposition avec ἐθέσπισεν du relatif ἅπερ.

26. L'auteur a en vue ce type social et intellectuel propre à l'Alexandrie tardive que l'on appelait le iatrosophiste.

charismes divins des martyrs et — autant qu'elle dépendait de lui — la guérison de sa propre maladie.

4. Mais les saints virent que pour lors il était l'objet d'une envie[27] portant sur sa santé, le plaignirent et le prirent en pitié. Ils ne firent aucun cas de son attitude irréfléchie et injurieuse envers eux. Il s'était retiré au martyrium de saint Mètras[28]. Ils vinrent à sa rencontre à midi[29], en habit monastique. Ils feignirent une ignorance bienveillante et lui demandèrent d'où il venait et où il allait. Notre homme leur fit une relation, croyant s'adresser à des gens véritablement dans l'ignorance. Il mentionna les martyrs et parla du temple. Mais les martyrs lui demandèrent aussi de dire pour quelle raison il était allé là-bas. Il répondit : « La raison, vous la voyez : elle est évidente, elle n'a besoin de personne pour l'expliquer ».

5. Ces merveilleux personnages lui demandèrent encore : « Pourquoi t'en es-tu allé avant d'être soulagé de ton mal ? » Il relata la durée de son séjour, rappelait que ce séjour ne lui avait rien valu, faisant valoir le témoignage de ces hideuses taches blanches. Il n'en faisait pas le reproche aux saints, qu'il ne taxait ni d'incapacité ni de mauvaise volonté, mais, avec piété et en larmes, il se déclarait indigne de ce don. Remplis d'une extrême compassion, les martyrs le prirent encore plus en pitié : « Écoute-nous à présent et retourne vite sur tes pas, lui disent-ils, et tu verras les prodiges de Dieu et la visite que te feront les saints ».

6. « Une fois donc revenu à leur sanctuaire, tu trouveras des chameaux à côté de la fontaine, au nombre de quatre ; tu ramasseras soigneusement les crottes du quatrième ; dissous-les dans l'eau de la fontaine. De cet onguent, enduis-toi tout le corps ; ne laisse absolument aucun endroit sans l'oindre de peur qu'une partie sans onguent ne reste encore tachée et ne continue à être sous l'emprise de cette maladie ». Ils lui dirent cela face à face puis, tout d'un coup, devinrent invisibles.

7. Élias conjectura tout de suite que cette vision était d'origine divine et que ceux qui lui étaient apparus et lui avaient donné ces ordres étaient les martyrs eux-mêmes. En toute hâte, il se rend à leur vénérable sanctuaire. Il trouva devant la fontaine les chameaux dont on lui avait parlé. Il prit, comme ils l'avaient dit, le fumier du dernier, le mouilla aux eaux de leur fontaine et s'en enduisit tout entier. Même alors, il subit l'envie du démon.

27. Une envie ou jalousie venue du démon.

28. Dédié à un martyr de la persécution de Dèce, ce martyrium était situé près de la porte du Soleil, à l'est de la ville (*Vie de Jean de Chypre*, éd. FESTUGIÈRE, p. 390). En se tournant vers un autre saint, Élias manque donc de fidélité, raison de plus pour que sa guérison soit difficile et incomplète. Il est encore possible que Sophrone mette en cause la foi d'Élias, car cet établissement refusa de passer au chalcédonisme sous Héraclius et fut le siège de l'évêque copte Benjamin au moment de la conquête arabe (*Hist. Patr., PO* 1, p. 495). On doit ajouter que l'on ne peut invoquer la *Vie de Jean de Chypre* à l'appui de l'orthodoxie de l'établissement, car la traduction et l'interprétation données pour ce passage par le P. A.-J. FESTUGIÈRE, *op. cit.*, p. 499, me paraissent discutables (il a cependant senti le problème d'après sa p. 292, de même que l'auteur de la *Vie anonyme*, éd. DELEHAYE, p. 62, qui transforme le martyrium en « petit oratoire » sans nom). Je me contente de noter qu'il est impossible que l'ascète orthodoxe Vitalios (dont il n'est pas dit dans la vie de Jean qu'il était prêtre) ait pu s'autoriser à célébrer la synaxe dans cette église à la place du clergé du lieu et y faire du scandale avec les « putains » de la ville. Il saisit plutôt l'occasion de l'affluence à la synaxe pour organiser chez lui une contre-réunion avec les pécheresses qu'il veut édifier.

29. L'heure est bien choisie : il s'agit d'étouffer dans l'œuf le démon de midi (§ précédent).

8. En effet, il ne s'enduisit pas la figure, par horreur, dit-on, pour cet onguent qui le purifiait. En conséquence, conformément à l'ordre inspiré de Dieu que lui avaient donné les saints, son corps se fit tout de suite indemne de stigmates, mais son visage demeura taché à vie, preuve non dissimulée de sa désobéissance, héraut intarissable et témoin véritablement digne de foi de la puissance des martyrs et de leur ordre négligé. Élias se reprocha grandement sa désobéissance, mais cela ne lui valut absolument rien de même qu'à Esaü quand il réclamait en pleurant son droit d'aînesse[30].

Auteur savant, artiste conscient, Sophrone a certainement voulu cette taxinomie car elle soulignait symboliquement sa pensée. Très proches, les cas d'Élias et Jôannès se succèdent à peu de distance dans les *Thaumata* ; très proches mais distincts, aussi, sous le prétexte d'une séquence alphabétique, sont-ils séparés par le n° 14 (FM, p. 271-272 ; *PG* 87, 3, col. 3465-3468), le miracle plus bref de Θεόπεμπτος, au nom opportun, « envoyé par Dieu ».

Si notre auteur se montre en la matière capable de distinctions, il semble qu'à la fin de l'Antiquité le terme de λέπρα tendait assez souvent à inclure l'éléphantiasis. De même pour une nomenclature d'origine sémitique, comme κελαφία, κελαφός ou κελεφός, attestée par des papyrus hermopolites tardifs et par des sources littéraires grecques et coptes sur lesquelles nous reviendrons. D'après leur étymologie, ces vocables se rapportent, comme λέπρα, à des dermatoses squameuses, mais recouvrent en fait l'éléphantiasis[31]. De nos jours, au terme de cette évolution, le mot d'éléphantiasis ne désigne plus la lèpre mais certaines maladies engendrant tumeurs, excroissances et difformités, alors que l'éléphantiasis au sens des Anciens est considérée aujourd'hui comme la lèpre par excellence[32].

30. Gn. 25-27.

31. Voir, en grec, les *Paralipomènes pachomiens*, § 35-36, Corpus athénien, éd. HALKIN, *Cahiers d'Orientalisme* 2, Genève, 1982, p. 92-93, avec la traduction du P. A.-J. FESTUGIÈRE, p. 144-145, Festugière notant, p. 144, n. 23, malgré sa traduction de λελωβημένος par « endommagé », l'équivalence κελεφός d'un *ms Florentinus* (la description de la maladie, qui entraîne des plaies saignantes sur les mains, ne laisse aucun doute sur la nature du mal) ; pour le copte, voir R.-G. COQUIN, *Livre de la consécration du sanctuaire de Benjamin*, Le Caire, 1975, p. 171, n. 84. Les traductions arabes du vocable ⲕⲉⲗⲗⲫⲟⲥ, à la p. 170 de cette œuvre, *majdūm* et *'ajdam*, « mutilé », soit λελωβημένος, confirment cette équivalence.

32. Ce changement est perceptible dès le Moyen Âge. Je suis reconnaissant à Mme Caroline Petit, qui vient de soutenir une thèse de doctorat sur un apocryphe tardif de Galien, de me signaler les vues du médecin Niccolo Leoniceno dont elle m'a communiqué un extrait (*Opuscula*, Bâle 1532, f° 112 r° : *illud in primis admonendum est, aliud morbi genus significari verbo Elephantiasis in libris Arabum, aliud in libris Graecorum. Rasis siquidem et Avicenna elephantiasim pro morbo accipiunt, in quo pedes et crura supra modum intumescunt, Galenus ac Paulus, omnesque graeci auctores in eodem verbo morbum intelligunt, quem Avicenna et medici juniores lepram appellant*). Par ailleurs, Prosper Alpin, médecin italien du XVIe siècle et bon connaisseur de l'Égypte, distingue une « éléphantiasis des Grecs » qui sévissait au temps de Galien (il a sans doute en vue le passage de Galien cité plus bas) et l'« éléphantiasis des Arabes », qu'il décrit comme un durcissement et un épaississement des pieds, évoquant les pattes de l'éléphant (*Histoire naturelle de l'Égypte*, Le Caire 1980, p. [148]). De même, le voyageur E. Brown (fin du XVIIe siècle) est frappé par le grand nombre des lépreux en Égypte, en particulier au Caire. Au nombre de ces lèpres, il range l'éléphantiasis, maladie qu'il caractérise en réalité comme une enflure des jambes, qui deviennent de « véritables piliers, comme des pattes d'éléphant » (in *Le voyage en Égypte*, Le Caire 1974, p. [183], avec une utile bibliographie, n. 146).

Quelques mots à présent sur la nosographie de l'éléphantiasis, tirés pour une part, du point de vue terminologique et paléopathologique, du livre bien connu de M. GRMEK[33].

Selon la médecine contemporaine, l'éléphantiasis, en toute rigueur la « lèpre lépromateuse », est une maladie infectieuse chronique affectant principalement la peau, les nerfs périphériques et les os. Ses premières manifestations sont des macules dermiques, pouvant évoluer en nodules disséminés sur la face et le reste du corps. Ces nodules peuvent infiltrer la peau, conférant au visage en particulier un aspect tuméfié et gonflé, le faciès léonin. Le développement de la maladie peut aller jusqu'à des mutilations et la chute des extrémités (se rappeler les descriptions de l'*Histoire Lausiaque*). Son agent, appelé bacille de Hansen ou *mycobacterium leprae*, est apparenté au bacille de Koch, qui détermine la tuberculose, les deux bactéries ayant la même ascendance. Il s'agit de mycobactéries, c'est-à-dire de microorganismes de la famille des champignons. Ces germes sont répandus sur toute la terre, soit à l'état libre soit en une sorte de symbiose avec les animaux, symbiose qui n'est pas toujours pathogénique, mais qui est à l'origine de symptômes variables, depuis les ulcérations légères jusqu'à la destruction des tissus et des organes (peau, poumons, ganglions).

La mycobactérie de la lèpre agit principalement sur l'homme, encore que d'une manière mystérieuse. Quand elle est endémique, la lèpre sévit surtout dans des milieux pauvres ou sous-développés, mais on ne sait pas bien mettre en rapport la pauvreté et l'épidémiologie de la lèpre. D'autres facteurs sont à l'œuvre : la densité de la population, l'hygiène personnelle et collective. Les Anciens mettaient en cause le climat, mais cela ne suffit pas à rendre compte de la diffusion de la maladie. On tend actuellement à incriminer les caractères génétiques de certains groupes humains, les capacités de résistance immunitaire des individus, et les mutations de la bactérie.

C'est une maladie contagieuse, mais assez faiblement (à la différence de la tuberculose). Il semble qu'il faut des contacts répétés et étroits, par le biais d'aérosols d'origine nasale, pour qu'elle se transmette. D'autre part, elle ne se manifeste majoritairement que par des affections bénignes.

Quant à sa diffusion actuelle, qui est instructive du point de vue de ce qui a été dit plus haut, il se trouve que les médias ont diffusé des informations précises à l'occasion de la 51e journée mondiale des lépreux qui s'est tenue le dimanche 25 janvier 2004[34]. Pour 2002, 620 672 nouveaux cas ont été détectés et, compte tenu des guérisons[35], le nombre des lépreux, d'après les renseignements communiqués à l'OMS par les autorités médicales de 110 pays, s'établissait à 534 311 personnes[36]. La maladie est endémique en Asie tropicale et subtropicale (d'où elle est sans doute

33. *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris 1994, en particulier les p. 249-252.

34. Je me réfère ici à un article du quotidien *Dernières nouvelles d'Alsace*, 25 janvier 2004, p. 5 du cahier « Politique », renvoyant en particulier à l'URL : www.sfdermato.net/allf/index.html.

35. Le traitement actuel, qui dure de six mois à un an, est une trithérapie associant les antibiotiques rifampicine, dapsone et clofazimine. Il est efficace dès la première dose.

36. Si, malgré l'efficacité du traitement, le nombre de cas reste élevé, c'est en raison de diagnostics tardifs alors que les lésions constatées sont déjà irréversibles.

originaire), le pays le plus touché en nombre de cas déclarés étant l'Inde qui offre aussi, avec son voisin le Népal, un taux de contamination particulièrement élevé. Viennent ensuite les Amériques Centrale et du Sud, le Brésil atteignant, en termes de taux, le record de contamination. L'Afrique subsaharienne vient en troisième position[37], mais, et c'est ce qui importe le plus à mon propos, dans l'ensemble nord-africain, l'Égypte n'est toujours pas épargnée[38].

Pour ce qui est de l'Antiquité, on dispose d'observations sur des restes humains — les os notamment conservant les traces de l'infection lépreuse — et des allusions, descriptions et diagnostics des Anciens. Cette documentation suggère que l'éléphantiasis existait à très haute époque dans l'Orient mésopotamien et dans l'arc syro-palestinien. Le monde hellénisé semble ne l'avoir connue que tardivement et les auteurs grecs en parlent parfois comme d'une maladie nouvelle.

III. L'Égypte foyer antique de l'éléphantiasis

On n'a pas d'attestation anthropologique claire de la grande lèpre pour l'Égypte pharaonique quelle que soit la nature de la « maladie cananéenne » des papyrus médicaux égyptiens[39]. Elle existait du moins sous les Lagides, car, si l'extrait de « Manéthon » cité en épigraphe est difficile à dater, des descriptions médicales et des restes humains assignables à l'époque ptolémaïque découverts en Basse Égypte et aux Oasis en portent témoignage[40].

À la fin de l'époque hellénistique et sous les Romains, la maladie est beaucoup plus en vue et l'Égypte, avec Alexandrie, est considérée comme le foyer de l'éléphantiasis. C'est ce qu'indique Lucrèce. Chaque climat a ses maladies spécifiques, ainsi : « Il y a une maladie appelée l'éléphant, qui naît aux bords des canaux du Nil, en pleine Égypte, et nulle part ailleurs » (*De la Nature* VI, 1114-1115).

Est elephas morbus qui propter flumina Nili
gignitur Aegypto in media, neque praeterea usquam

37. Pays particulièrement touchés en termes de taux : Madagascar (au niveau du Brésil), puis Mozambique, Angola, Centre-Afrique.

38. Noter qu'en Europe, 45 cas permanents sont signalés et 20 se déclarent encore annuellement en France, par importation.

39. G. Bouvier, docteur en égyptologie, me renvoie sur ce point à T. Bardinet, Remarques sur les maladies de la peau, la lèpre et le châtiment divin dans l'Égypte ancienne, *Revue d'Égyptologie* 39, 1988, p. 3-36, particulièrement p. 19-21.

40. Voir G. Contis, Environment, health and disease in Alexandria and the Nile Delta, dans A. Hirst et M. Silk éd., *Alexandria, Real and Imagined*, Londres 2004, p. 232 ; Grmek, *Les maladies* (cité n. 33), p. 230. À propos des Oasis, mais dans un contexte romain, Mme F. Dunand me renvoie aimablement à un ouvrage de publication imminente par Fr. Dunand, J.-L. Heim, N. Henein, R. Lichtenberg, *La nécropole de Douch (Oasis de Kharga). Tombes 73 à 92,* DFIFAO 51, Le Caire 2004, p. 25. La momie 74.3.1.5, trouvée dans la tombe n° 74 de la nécropole de Douch, constitue peut-être un cas de lèpre. Il s'agit du « squelette incomplet, très altéré, d'une femme âgée d'au moins 50 ans ». Son crâne présente une « destruction totale du bord alvéolaire antérieur, [une] résorption atteignant le plancher des fosses

Au IIe siècle, la maladie était endémique à Alexandrie selon Galien *À Glaucon*, Kühn 11, p. 142, qui en donne une étiologie fausse, mais intéressante parce qu'elle renseigne sur l'alimentation de la population, l'auteur remarquant au passage que l'éléphantiasis est encore rare, sinon inexistante, sur les confins et au dehors de l'empire :

> κατὰ γοῦν τὴν Ἀλεξάνδρειαν ἐλεφαντιῶσι πάμπολλοι διά τε τὴν δίαιταν καὶ τὴν θερμότητα τοῦ χωρίου. κατὰ δὲ τὰς Γερμανίας τε καὶ Μυσίας σπανιώτατα τοῦτο τὸ πάθος ὦπται γινόμενον. καὶ παρά γε τοῖς γαλακτοπόταις Σκύθαις σχεδὸν οὐδέποτε φαίνεται γινόμενον. ἀλλ' ἐν Ἀλεξανδρείᾳ παμπόλλη ἡ γένεσις αὐτοῦ διὰ τὴν δίαιτάν ἐστιν· ἀθάραν γὰρ ἐσθίουσι καὶ φακὴν καὶ κοχλίας καὶ ταρίχη πολλά· τινὲς δὲ καὶ ὄνεια κρέα καὶ ἄλλα τοιαῦτα παχὺν καὶ μελαγχολικὸν γεννῶντα χυμόν. ἅτε δὲ θερμοῦ τοῦ περιέχοντος ὄντος καὶ ἡ ῥοπὴ τῆς φορᾶς αὐτῶν πρὸς τὸ δέρμα γίνεται.

« Ainsi, à Alexandrie, les éléphantiasiques abondent du fait du régime comme de la chaleur de l'endroit, alors que dans les Germanies et les Mésies cette affection s'observe très rarement ; bien plus, chez les Scythes buveurs de lait, elle ne se manifeste pour ainsi dire jamais, mais à Alexandrie elle se déclare très fréquemment du fait du régime, car la population se nourrit de bouillie, de lentilles, de coquillages[41] et de poisson confit en quantité, certains même de viande d'âne ainsi que d'autres choses analogues qui engendrent une humeur épaisse et mélancolique. Comme le climat est chaud leur transit est dévié aussi vers la peau[42] ».

Pour confirmer Galien, nous avons un papyrus médical du IIe siècle traitant en particulier de l'éléphantiasis[43].

Ce texte mutilé semble avoir comporté au moins deux parties, une traitant de la cause de la maladie (αἰτία), faisant intervenir, comme Galien, la théorie des humeurs (χυμῶν) ; une autre sur les soins (l. 9 θεραπεύ]ειν τοὺς ἐλε[φαντιῶντας). On y note la saignée (φλεβοτομία), les emplâtres de poix (ὀρώπακας), les brûlures superficielles (παροπτήσεις), les vomissements provoqués par ingestion de raifort (ἀπὸ ῥαφανίνων ἔμετον).

Fondées sur une connaissance personnelle et prolongée de la vie alexandrine, les remarques de Galien obligent à remettre en cause un lieu commun qui remonte à

---

nasales et faisant disparaître l'espace sous-nasal ». Au total, « les signes cliniques indiquent une probabilité de lèpre en raison des altérations de la face et de l'état général du squelette ».

41. Les coquillages d'Alexandrie sont vantés par les Anciens (voir ORIBASE, *Coll. Med.* II, 58, BUSSEMAKER-DAREMBERG I, p. 138-139, 154), Athénée jugeant cependant certains d'entre eux indigestes (Loeb I, p. 378).

42. Je dois l'élucidation de la dernière phrase à C. Magdelaine, qui m'a communiqué, pour les termes techniques utilisés ici (ῥοπή, φορά), outre ses propres vues de spécialiste, l'étude de P. DEMONT, Équilibre et déséquilibre des «penchants» et «tendances» dans la médecine hippocratique, dans *Le normal et le pathologique dans la Collection hippocratique*, I, éd. A. THIVEL et A. ZUCKER, Nice 2002, p. 245-255.

43. MARGANNE n° 123 (*P.Mil. Vogl.* I 15 [PACK² 2340]).

Strabon XVII, 1, 7, sur la prétendue salubrité d'Alexandrie, ville qui jusqu'à l'époque moderne était en réalité malsaine, sujette à une haute mortalité, aux épidémies et à diverses endémies, liées en partie au manque d'eau, à la difficulté d'évacuer les ordures (difficulté à peine moins grave aujourd'hui) et à un habitat des plus sommaires (on a parlé à ce propos des taudis abjects de l'illustre cité). La grande lèpre y était encore observée au début du XXe siècle[44].

Plus conjectural, le dernier élément du dossier a trait à l'ἐπαφή. Ce terme se rencontre en Égypte dans les ventes d'esclaves de l'époque romaine où il est régulièrement associé à celui de ἱερὰ νόσος, soit que le propriétaire garantisse que l'esclave est libre d'ἐπαφή et d'épilepsie au moment de la transaction, soit que l'acheteur se fasse reconnaître un droit de rédhibition au cas où se déclareraient par la suite l'ἐπαφή et l'épilepsie. Que signifie au juste l'ἐπαφή ? Encore que s'y présente l'idée de « toucher » ou de « contact », les spécialistes se sont longtemps partagés entre les interprétations « saisie légale » (au profit d'un tiers ayant des droits sur le bien vendu, droits que le vendeur aurait méconnus ou cachés), ou « maladie de la peau » (comprendre « lèpre »). Or la recherche contemporaine s'oriente nettement vers le dernier sens[45]. Il n'est pas sans intérêt pour l'histoire du développement de l'infection que les ventes d'esclaves de l'époque lagide ne fassent pas état des vices cachés et en particulier de l'ἐπαφή.

IV. Attitudes devant l'éléphantiasis : une terminologie de conjuration

L'ἐπαφή nous introduit aux désignations indirectes de la grande lèpre. Dans le sens qui vient d'être établi, le terme de λελωβημένος n'est pas attesté avant la Basse Antiquité où il tend à évincer la terminologie tirée de l'éléphant que les gens de l'époque devaient juger impolie ou de mauvais augure. Sans tromper personne, λελωβημένος évitait du moins de nommer directement une maladie redoutée[46]. À cette terminologie allusive, on joindra le curieux changement de sens de l'expression de ἱερὰ νόσος, « mal sacré », qui, après avoir désigné comme on vient de le voir l'épilepsie, est couramment rapportée alors à l'éléphantiasis, en particulier

44. R. Ilbert, *Alexandrie 1830-1930*, Le Caire 1996, I, p. 382. Pour l'état sanitaire médiocre de l'Alexandrie moderne, le même auteur signale, jusqu'au début du XXe s., des épidémies de choléra, de peste, typhus, typhoïde, variole, scarlatine, de même que la tuberculose (p. 315 et 380). La mortalité était particulièrement élevée et pas seulement chez les indigènes, mais aussi chez des immigrants plus aisés, Grecs et Syriens, Occidentaux. La malaria, inexistante au XIXe s., réapparaît à partir de 1913, surtout le long du canal Mahmudiyya, foyer de moustiques. On sait qu'Alexandrie fut très durement touchée par la peste des années 541-543 (voir la chronique syriaque *ad ann. Chr.* 1234 *pert.*, CSCO 109, p. 155 : on ne trouvait plus de volontaires pour évacuer les cadavres et l'on payait jusqu'à 12 *solidi* ceux qui acceptaient de s'en charger et qui se contentaient de les jeter hors de la ville presque comme des chiens, *proiciebant quasi canes).*

45. J. Straus, *L'achat et la vente des esclaves dans l'Égypte romaine*, Munich, Leipzig 2004, p. 152-157.

46. En fait, le mot devait avoir déjà partiellement perdu sa charge métaphorique, évolution annonçant l'usage du grec moderne où λώβα et λωβός se rapportent spécifiquement à la lèpre et au lépreux (remarque de J.-L. Fournet).

dans le § 6 du miracle de Jôannès[47]. De même, les institutions destinées à secourir les lépreux portaient parfois des noms adoucis comme πτωχεῖον (hospice de pauvres), ou simplement ξενοδοχεῖον, ξενεών (hôtellerie). Quant aux documents grecs ou coptes mentionnant des maladies « corporelles » indéterminées, peut-être, avec un peu d'attention, pourrait-on les rapporter à l'éléphantiasis et mesurer ainsi l'étendue de l'endémie. Je ne crois pas me tromper du moins en y voyant le sujet d'une lettre copte saïdique publiée récemment dans laquelle un certain Apollô réconforte un *comes* Apa Démétrios (probablement un moine malgré son titre séculier) : il se dit affligé du « fléau qui affecte ton corps saint » (ⲙⲁⲥⲧⲓⲅⳉ ⲛ̄ⲧⲁⲥϣⲱⲛⲉ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲥⲱⲙⲁ ⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ). Il a en tête, poursuit-il, des saints qui étaient malades et n'en ont pas eu une utilité moins grande. Il pense en particulier à quelqu'un qui a plus enduré qu'eux et eu plus de sagesse que ceux qui siègent sur des trônes, Job qui, malgré les assauts du diable, a finalement été secouru et guéri par faveur divine. Considérée en soi, la description du mal est vague, mais l'exemple de Job en qui beaucoup de Chrétiens, d'après le § 4 du miracle de Jôannès, voyaient alors un type d'éléphantiasique, va nettement dans le sens d'une dermatose grave et même de l'éléphantiasis[48]. De même, l'effort d'Apollô pour rassurer son correspondant et le convaincre que son mal n'entraîne pas de dégradation religieuse ni morale est une manière de conjurer la crainte religieuse qui s'attachait au « mal sacré », crainte fondée sur les interdits bibliques. En invitant indirectement Démétrios à s'en remettre, comme Job, à la grâce de Dieu, Apollô reconnaît néanmoins que ce mal est incurable par les voies profanes, ce qui, en l'espèce, était la réalité[49]. L'onomastique enfin, mais j'admets que dans ce genre d'enquête, la démonstration est difficile, pourrait apporter des renseignements complémentaires, je pense ainsi aux noms-surnoms Χῶλος ou Καλη, ϭⲁⲗⲏ, bien attestés au Bas-Empire en Égypte, qui signifient « estropié » : nous avons vu en effet avec *lelôbèmenos* comment peut s'entendre, dans les conditions de l'époque, le terme d'« estropié ».

V. La prise en charge du lépreux et ses ambiguïtés

On ne saisit, jusqu'au Bas-Empire, ni réflexion sociale et morale sur la lèpre, ni prise en charge des lépreux. La société antique n'était pas charitable : la pauvreté et la maladie n'étaient pas des vertus, mais des malchances ou des malédictions, aussi ne trouvons-nous en Égypte, jusqu'à sa christianisation, aucune forme d'assistance publique en direction de ces malheureux. C'est l'affaire des médecins comme le montre le papyrus médical cité plus haut.

47. Voir toujours, sur cette évolution sémantique, A. Philipsborn, Ἱερὰ νόσος und die Spezialanstalt des Pantokrator-Krankenhauses, *Byz.* 33, 1963, p. 223-230.

48. Pour l'interprétation de l'ulcère de Job comme une manifestation d'éléphantiasis, voir par ex. Origène, *Contre Celse*, 6, 43, éd. Borret, SC 147, p. 286 ; Jean Chrysostome, *Frag. in Job*, *PG* 64, col. 549 (λωβῇ καὶ ἐλέφαντι).

49. *P. Harrauer* 57. L'interprétation proposée ici pourrait s'étendre à une autre lettre copte citée par l'éditeur à sa n. 6. Eudoxia se plaint d'un mal qui est « sur elle », probablement une maladie de peau, maladie que la patiente semble expliquer comme le châtiment de ses nombreux péchés (Ep. 199).

Il est toutefois possible que, dès l'époque romaine, quelque régime juridique spécial ait été reconnu aux lépreux. Nous en avons du moins un indice dans des rouleaux fiscaux *P. Mich.* IV 223, 224 et 225, trouvés au Fayoum et plus précisément à Karanis. Datant du 3e quart du IIe siècle, ils sont à peu près contemporains de Galien et de notre recette médicale, ce qui suggère que la maladie à laquelle ils font allusion sous le terme de λεπρός (qui se présente ici sous des graphies variables), est l'éléphantiasis.

223 (pour l'année 171-72), 1189 : le propriétaire Julius Ptolemaios paie ses impôts par l'intermédiaire d'un certain Μαξίμο(υ) λυφρο(ῦ)
224 (pour l'année 172-73), 2024, même médiation de Μαξείμ(ου) λεππροῦ
Et même cas dans 225 (173-74), 1751, Μαξίμου λεπροῦ

Puisqu'il figure aux rôles de l'impôt, ce fermier, Maximos « le lépreux », ne semble pas frappé d'incapacité particulière du fait de sa maladie. Néanmoins, l'administration tenait compte de ce caractère, soit comme discriminant et donc comme élément d'identité, soit pour d'autres raisons, fiscales ou autres. Nous n'en saurons pas plus.

À compter de l'époque chrétienne, les choses changent, en partie sous la contrainte des faits, car l'éléphantiasis se répandait, devenait plus visible, et l'on ne pouvait donc plus rester indifférent au spectacle des « mutilés » qui envahissaient les lieux publics. À la compassion devaient se mêler d'autres sentiments car, d'après l'anecdote d'Eulogios, ces gens-là, dégagés, par leur opprobre même, de toute règle sociale et religieuse, devaient souvent se comporter mal et en scandaliser et importuner plus d'un[50]. D'autre part, la lèpre est pour les Chrétiens un problème religieux spécifique, appelant une réflexion sur la condition du lépreux et la mise en place d'institutions adaptées.

Problème religieux en effet, en ce sens que l'Ancien Testament, et surtout les livres de préceptes, Lévitique et Deutéronome, parlent des lépreux comme d'êtres impurs, sujets à ces interdits évoqués par Sophrone, comme l'expulsion du campement et de la ville, la mort civile. Ces livres ne donnent pas d'étiologie de la lèpre ni des interdits, mais d'autres passages du corpus vétéro-testamentaire suggèrent que la maladie passait pour la rétribution divine d'une transgression personnelle (ainsi la désobéissance de Myriam[51], la cupidité de Giézi[52], l'arrogance d'Ozias[53]), mais le lépreux peut aussi porter le péché de tierces personnes, par exemple un parent, comme le montrent l'histoire de Joab[54] et certains aspects de celle de Giézi. La lèpre est donc une maladie religieuse punissant en quelque manière une infraction à la Loi. Du reste, dans la Bible, le diagnostic de lèpre, qui

50. De même, les bandes de lépreux de Cappadoce, comme leurs débordements peu édifiants, sont décrites par Grégoire de Nazianze, *Or.* 43, 63, éd. Bernardi, SC 384, p. 262-264.
51. Nm. 11-12.
52. IV Rg. 5, 20-27.
53. II Par. 26, 16-23.
54. II Rg. 3, 29.

est très minutieux, est porté par un prêtre et non pas par un médecin. On ne guérit pas de la lèpre, on en est « purifié » et ce terme est resté en usage chez les Chrétiens (miracle d'Élias, § 8). En somme, les prescriptions bibliques visant le lépreux font partie de la Loi juive, des « œuvres » de la Loi.

Les Chrétiens se souviendront de cette conception. Ainsi dans le miracle d'Élias, § 2, la lèpre, en ce cas une simple dermatose à macules, est présentée comme le symbole du péché : du reste, ce malade, pieux pourtant et de bonne volonté, n'obtient qu'une demi-guérison parce qu'il a douté de la puissance des saints en plusieurs manières ; il s'est découragé en tombant dans l'ἀκήδεια, autant dire dans un très grave péché. N'obtenant pas la guérison assez vite, il a quitté le sanctuaire. Bien plus, il est allé s'établir chez un autre saint, Mètras (§ 4). Cet abandon est d'autant plus coupable que l'orthodoxie de ce sanctuaire n'était pas, à l'époque, au-dessus de tout soupçon, au moins du point de vue des Chalcédoniens[55]. Enfin, de retour chez les saints et sommé par eux de s'enduire le corps d'un remède répugnant, il ne s'exécute qu'à moitié : il ne peut se résoudre à s'oindre le visage et restera donc défiguré. *Volens nolens*, par cet acte de défiance, Élias a commis un troisième péché. Ce miracle relate donc l'histoire d'un juste prisonnier du péché[56].

Apparue sur le tard, l'éléphantiasis ne tombait pas explicitement sous le coup des archaïques interdits bibliques mais comme elle était associée, dans la conscience commune, au complexe des lèpres, elle fit parfois l'objet d'une réflexion dont le miracle de Jôannès se fait l'écho (§ 3). Alors qu'elle était donc absente de l'Écriture, on y vit néanmoins une allusion dans l'ulcère de Job. Et la traduction latine d'Anastase rend en effet λελωβημένος par *ulcerosus*. L'étiologie par le péché qui sous-tend le miracle d'Élias et confère au patient quelque responsabilité, même involontaire, dans son infortune, n'est plus adaptable à des malades qui ont pour prototype Job le Juste qui n'a commis aucun péché et triomphe du diable. Aussi présuma-t-on que certains interdits dont l'Écriture ne donnait pas l'explication pouvaient être des sortes de précautions contre l'éléphantiasis. Certains semblent avoir fait entrer dans ce cas la prohibition du commerce sexuel pendant les règles des femmes, ainsi la faute religieuse pesait-elle sur les parents et non pas sur le malade. Cette théorie que Sophrone cite sans vraiment la prendre à son compte était controversée mais répandue : le docteur égyptien du ve siècle Isidore de Péluse la connaissait, sans non plus l'adopter[57]. Ce qui est sûr, c'est que Jôannès, à la différence d'Élias, n'est pas prisonnier du péché et reçoit à ce titre une guérison complète. D'autres étaient plus rigoristes d'après cet apophtegme égyptien : un anachorète refuse de recevoir les sacrements de la main d'un prêtre qu'on lui a présenté comme « pécheur », ἁμαρτωλός. Il voit en rêve un éléphantiasique

55. Voir ci-dessus n. 28.
56. FM, p. 269-271.
57. Pour la lèpre et autres maladies « involontaires », et non pas expressément pour l'éléphantiasis qu'il peut néanmoins avoir en vue (lettres 1251, éd. ÉVIEUX, SC 422, et 1489, éd. ÉVIEUX, SC 454). Dans la lettre 1251, Isidore déclare qu'il n'exprime que son sentiment personnel, laissant au public le soin de juger, ce qui montre que les « divins maîtres » de Sophrone n'étaient pas unanimes en la matière.

(κελεφός) puiser de l'eau et la lui présenter à boire, ce qu'il refuse à nouveau. Mais une voix divine lui fait comprendre que ce rêve figure la communion et qu'il n'y a pas lieu de la refuser, quelle que soit l'indignité personnelle du ministre. L'éléphantiasique symbolise donc ici nettement l'homme en état de péché[58].

Malgré ces divergences théoriques, les interdits bibliques, comme tout le reste de la Loi juive, ne pouvaient subsister tels quels[59], d'autant plus que certains interprétaient les stigmates et la maladie dont se plaint à deux reprises l'apôtre Paul dans ses épîtres comme une lèpre. C'est la position de Sophrone dans le miracle d'Élias.

Aussi, la condition des lépreux et des éléphantiasiques subit-elle à l'époque tardive un relèvement. À l'exemple de Job, on leur reconnaît la dignité spirituelle et je renvoie à ma discussion de *P. Harrauer* 57. La littérature ascétique égyptienne campe des types édifiants de moines éléphantiasiques[60]. Le culte des reliques, l'incubation auprès des tombeaux des saints, les prescriptions oniriques, ouvrent aux malades de nouveaux espoirs avec des remèdes inédits. On a vu, avec le miracle de Jôannès (§ 6), s'exprimer les préventions des saints contre Hippocrate et Galien[61]. Cyr et Jean ne soignent pas par les contraires ou le rééquilibrage des humeurs (selon le précepte profane τὰ ἐναντία τῶν ἐναντίων ἰάματα) mais, conformément à leur ligne d'ensemble (miracle n° 27 § 7), par le semblable (τοῖς ὁμοίοις τὰ ὅμοια). Aussi les thérapies suivies par Élias et Jôannès sont-elles analogiques ou symboliques. Appliqué en onguent, le crottin de chameau offre quelque affinité d'aspect avec les hideuses taches du lépreux ; le verre pilé évoque les douloureux et piquants ulcères de Jôannès.

À Antinoopolis, capitale de la province égyptienne de Thébaïde, un saint local, l'Apa Klaudios, associé à une autre gloire hagiographique de la ville, l'Apa Biktôr, soignait les *kelephoi* avec moins de doctrine, par le simple contact de sa tunique[62]. Mais, même dans ce cas, la conception analogique de l'ἐπαφή n'est pas absente.

À défaut de guérisons miraculeuses, on fait attention à ces malades, on s'occupe d'eux, sous les deux formes évoquées plus haut, soit l'hébergement chez

58. *Apophtegmes des Pères, collection systématique*, 9, 16, éd. Guy-Flusin, SC 387, p. 438-431.

59. Pour ce changement d'attitude face au « mal sacré », voir R. Lecoz, Les Pères de l'Église grecque et la médecine, *Bulletin de littérature ecclésiastique* 98, 1997, p. 149, citant Grégoire de Nazianze, *Or.* 14, 6, *PG* 35, col. 864-865, et 43, 63, éd. Bernardi, SC 384, p. 264-265. On peut ajouter Basile, *Ep.* 265, éd. Courtonne III, p. 130 : Basile critique les tendances judaïsantes d'Apollinaire de Laodicée qui voudrait, entre autres observances, restaurer les καθαρισμοὶ λέπρας μετὰ τὴν ἀπάθειαν τῆς ἀναστάσεως, des purifications de la lèpre après l'impassibilité (comprendre l'inaccessibilité au mal ou au péché) conférée par la Résurrection.

60. Voir plus haut n. 31, et, dans la collection systématique des *Apophtegmes*, 6, 22, éd. Guy-Flusin, p. 328 : un moine éléphantiasique d'Ostracine (*lelôbèmenos*, traduit justement « lépreux ») refuse l'argent que lui proposent de charitables visiteurs païens.

61. Une lecture d'ensemble des *Thaumata* montre toutefois que Cyr et Jean reprochent surtout à la médecine profane de méconnaître que certaines maladies, parce qu'elles ne sont pas d'origine naturelle, ne relèvent pas, à ce titre, de sa compétence. La lèpre et l'éléphantiasis entrent dans ce cas.

62. K. H. Kuhn et W. J. Tait, *Thirteen Coptic Acrostic Hymns*, Oxford 1996, p. 53. Le récit est visiblement l'étiologie d'un rite local. Une cure par application du vêtement d'un saint homme sur une démoniaque est encore attestée par un texte du Louvre publié par A. Jördens, dans *Paramone*, éd. J. M. S. Cowey et B. Kramer, Munich, Leipzig 2004, p. 142-156, spéc. p. 145-146.

des particuliers, comme forme d'ascèse, soit par des institutions de secours financées par de pieux particuliers, comme il y en avait à Alexandrie[63]. J'ajoute que l'hôpital de Macaire l'Alexandrin est le premier établissement de ce genre attesté en Égypte et l'un des tout premiers de l'histoire[64]. Je viens de parler d'« hôpital », mais il est établi depuis longtemps qu'il s'agissait plutôt d'hospices, d'hôtelleries où l'on dispensait un entretien minimal à des gens incapables de subvenir à leurs besoins et, pour parler comme de nos jours, des soins palliatifs. Nous savons aussi par un papyrus inédit de Vienne (*P. Vindob. G* 16334) en cours d'étude par F. Morelli qu'aux lépreux se mêlaient d'autres catégories de malades.

On trouvera, pour les cités thébaines d'Hermopolis et Antinoopolis, quelques attestations de ces établissements rassemblées dans *P. Sorb.* II 69, p. 78-79[65].

Ce codex, qui est assignable au début du VIIe siècle, fait ainsi mention de paiements de blé fiscal effectués à Hermopolis par le νοσοκομεῖον ou ξενοδοχεῖον τῶν κελεφῶν (κελεφοκομεῖον dans le codex contemporain inédit BM 1077[66]). Des lépreux mentionnés comme κελυφοί dans *VBP* IV 95, 109, par une étymologie populaire d'après κέλυφος, écorce[67], reçoivent au contraire des secours d'une grande dame locale, de même que les λελωβημένοι antinoïtes de *P. Ant.* III 202 b 13, qui sont à identifier aux κελεφοὶ 'Αντινόου de *P. Sorb.* II 69, **64** E8 et **65**, A8.

Les entrées comptables au nom des κελεφοί antinoïtes (διὰ τῶν κελεφῶν 'Αντινόου) ne font pas état de l'institution de secours, ce qui laisse à penser que l'administration considérait ces malades comme une collectivité ou même comme une sorte de syndicat et c'est ce que confirme le papyrus étudié par F. Morelli. D'après ce texte, les éléphantiasiques (λελωβημένοι) et autres malades d'un hospice de Constantinople avaient un corps représentatif composé des οἱ τὰ πρῶτα φέροντες, expression trop vague à notre goût. Ce syndicat, dont on ne nomme pas les agents exécutifs, donne quittance à un curateur égyptien de la *domus divina* pour une gratification constituée sur les domaines thébains de la défunte impératrice

63. Pour le financement de l'hôpital d'Alexandrie, on peut tirer parti des fragments coptes de l'*Histoire Lausiaque* traduits par A. DE VOGÜÉ (éd. G. BUNGE), *Quatre ermites égyptiens*, Abbaye de Bellefontaine 1994 : *vie de Pambo*, p. 101-102. À l'aide des oblations du préfet augustal Anatolios (personnage historique des années 397-399 : voir C. ZUCKERMAN, *AnTard* 6, 1998, p. 143-147) et de son économe Origène, Pambo choisit dix frères fidèles qu'il envoyait chaque année dans les îles et en Libye et à la léproserie d'Alexandrie (ⲙⲁ ⲛⲧⲉ ⲛⲓⲕⲉⲗⲁⲫⲟⲥ), chargeant les navires de grains et de pains. Il introduisit une coutume chez les frères d'Égypte et de Pernoudj (Nitrie) : chacun donne chaque année, sur le produit de son travail, une artabe de froment pour les indigents et les hospices de lépreux (*xenôn tôn kelaphôn*), ainsi qu'aux veuves et aux orphelins.

64. Hors d'Égypte, on peut citer, comme exemple de ces initiatives précoces, l'hôpital fondé à Césarée par s. Basile. Il accueillait de nombreux éléphantiasiques à en juger d'après les descriptions de GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Or.* 43, 63, éd. BERNARDI, SC 384, p. 264-265 (voir LECOZ, [cité n. 58], p. 149).

65. Voir en général sur les léproseries byzantines l'excellente étude de R. VOLK, *Gesundheitswesen und Wohltätigkeit im Spiegel der byzantinischen Klostertypica*, Munich 1983.

66. Et non pas κελυφοκομεῖον comme on voit dans l'édition récente de ce texte par L.S.B. MACCOULL, *Analecta Christiana Periodica* 67, 2001, p. 385-436. C'est un point que j'ai pu vérifier sur l'original depuis ma publication de *P. Sorb.* II 69 où ce texte est fréquemment cité.

67. Voir É. BENVENISTE, Un nom grec de la lèpre, *Revue de Philologie* 38, 1964, p. 7-11.

Théodôra († 548). On voit donc que les « mutilés » étaient capables de faire entendre leur voix ou avaient à tout le moins quelque capacité juridique.

*
* *

Il faut, pour conclure, apprécier la portée pratique de cette nouvelle condition. À l'époque tardive, le lépreux, encore que moralement réhabilité, n'est réintégré au monde que dans d'étroites limites, au prix parfois de sa liberté.

Au temps du concile de Chalcédoine (451), le diacre alexandrin Ischyrion est interné par l'évêque Dioscore dans un ξενεὼν τῶν λελωβημένων, peut-être le même que celui de l'*Histoire Lausiaque*[68] :

> (...) καὶ ἐγκλείομαι ἐν ἑνὶ ξενεῶνι τῶν λελωβημένων κατ' οὐδένα τρόπον ὑπεύθυνός τινι τυγχάνων, ἀλλ' οὐδέ, ὡς ἐδίδαξα, αἰτιάσεώς ποτε κατ' ἐμοῦ γεγενημένης. ἐπιπέμπει δὲ καὶ ἐν αὐτῶι τῶι ξενεῶνι τινὰς πάλιν ὥστε με ἀποκτεῖναι, ὡς καὶ τοῖς ἐν αὐτῶι τῶι ξενεῶνι πᾶσι πεφανέρωται (...).

« Je suis enfermé dans un hospice d'éléphantiasiques alors que je n'étais en aucune façon soumis à une obligation juridique envers quelqu'un. Au contraire, comme je l'ai montré, aucune accusation n'avait jamais été portée contre moi. Il (Dioscore) dépêche à nouveau, et dans l'hospice lui-même, des gens pour m'assassiner, comme l'ont aussi remarqué tous les résidents de l'hospice lui-même »[69].

Autrement dit, si l'intéressé avait été sous le coup d'une accusation, son enfermement chez les lépreux n'aurait pas été illégal. On voit par là que le régime des éléphantiasiques d'Alexandrie était normalement un internement, l'hôpital, en tant que lieu de sûreté, pouvant être aussi utilisé pour consigner des personnes en attente d'un jugement.

Une inscription tardive de Sardes confirme l'utilisation carcérale des hôpitaux :

> ☩Γν(ῶσις) τῶν διατυπωθ(έντων) ἤτοι καὶ ἐξωρισ-
> θέντων ἀνοσίων κ(αὶ) μυσερῶν Ἑλλή-
> νων παρὰ Ὑπερεχίου τοῦ ἐνδοξωτάτου
> ῥεφερε(νδαρίου) κ(αὶ) θί(ου) δικαστοῦ
> [ ]ιπος εἰς τὸν τῶν ἀρόστων ξενό[ν]α
> [ἐ̣ξ̣ω̣ρ̣ίσθη] ἐπὶ ἔτη ι'

68. *ACO* II 1, 215. On notera la traduction « infirmes » de A.-J. FESTUGIÈRE, *Éphèse et Chalcédoine*, Paris 1982, p. 865.

69. On est frappé par la technicité du vocabulaire d'Ischyrion, très au fait des procédures et du jargon judiciaire de l'époque (comparer *P. Oxy.* LXIII 4399).

Les l. 5-6 ont trait à un homme interné pour dix ans dans l'hôpital local pour paganisme (l. 2-3). Le terme d'*arrôstoi* qu'on a dans l'inscription peut envelopper, entre autres, les *lelôbèmenoi*[70].

Une forme d'accueil combinant l'internement et la sollicitude reposait enfin sur les monastères. Le livre de la consécration du sanctuaire de Benjamin fait ainsi état d'un gouverneur de Nikiou du VIIe siècle nommé Anatolios. Affligé d'un jeune fils éléphantiasique, à cause de la « honte des gens », il le remet à un moine de Scété en lui donnant un serviteur pour s'occuper de lui[71].

Subsistent encore beaucoup d'inconnues sur la condition réelle des éléphantiasiques et bien des faits pourraient amener à nuancer le tableau assez sombre proposé ci-dessus. Sophrone, la littérature apophtegmatique[72] et d'autres sources égyptiennes grecques et coptes suggèrent qu'en fait nombre de « mutilés » allaient et venaient librement dans les villes et campagnes. Il ne s'agit pas là d'un éloignement « hors du camp et de la ville ». Il faudrait donc déterminer dans quelles conditions ils étaient relégués dans les hôpitaux et monastères.

70. Voir *I Sard*. 7, 1,19, 1 (règne de Justinien) ; M. AMELOTTI et L. MIGLIARDI ZINGALE, *Le costituzioni giustinianee nei papiri e nelle epigrafi*², Milan 1985, n° 19, p. 136-137 ; VOLK, *Gesundheitswesen* (cité n. 65), p. 27 et n. 26. On ne corrige pas ici les graphies phonétiques du document.

71. COQUIN, *Livre de la consécration* (cité n. 31), p. 172-183, spécialement p. 174-175. L'éditeur, p. 47, remarque que la maladie de son fils aurait pu gêner Anatolios dans ses fonctions.

72. On a ici en vue un des apophtegmes concernant l'Abba Agathon, coll. alph. Agathon, n° 30. L'ascète, se rendant à la ville, trouve un *lélôbèmenos* sur son chemin (*PG* 65, col. 117, le latin ayant *leprosum*) qui lui demande de l'y porter. Le reste de l'anecdote où le malade se révèle capricieux et exigeant, évoque la relation de Pallade sur le *scholastikos* Eulogios (voir plus haut).

LA TOMBE DE CHILDÉRIC : UN TUMULUS ORIENTAL ?

par Michel KAZANSKI et Patrick PÉRIN

Summary: The recent finds on Childeric's (d. 481-482) tomb at Tournai, confronted with the archaeological data on the Huns and with the description of Attila's funeral in Jordanes, support the argument that the burial of the Frankish king examplified the influence of the "Oriental" aristocratic fashion which originated with Attila's Huns on the Romano-Germanic Occident.

Bien que de nombreuses études aient déjà été consacrées à la tombe de Childéric[1], nous avons souhaité réexaminer, à la lumière de nouvelles comparaisons, plusieurs des usages funéraires dont elle témoigne, en insistant en particulier sur les influences venant d'Europe centrale et orientale qui ont pu jouer ici.

L'un des acquis spectaculaires des fouilles menées par R. Brulet[2] dans l'environnement de la tombe de Childéric a été de démontrer qu'elle avait été probablement surmontée par un vaste *tumulus* (de 20 à 40 m de diamètre, fig. 1), à l'instar des grandes tombes « royales » scandinaves, danubiennes et anglo-saxonnes[3]. De ce fait, le *tumulus* de Childéric doit être considéré comme le plus ancien tertre « royal » de l'Occident continental, les grands *tumuli* scandinaves les plus anciens, comme celui de Högom, étant peut-être légèrement antérieurs[4], si l'on prend en compte la date des gobelets coniques en verre, portant un décor en facettes du type Straume VIIA[5].

Il convient de chercher les origines de cette coutume à l'Est, car les *tumuli* « royaux »[6] n'ont pas d'antécédents directs dans la tradition funéraire occidentale,

1. Entre autres KAZANSKI, PÉRIN 1988 et 1996 ; KAZANSKI, MASTYKOVA, PÉRIN 2002.
2. BRULET 1991.
3. MÜLLER-WILLE 1997.
4. RAMQVIST 1992.
5. STRAUME 1987. Ces cornes à boire à facettes, de type Högom/Straume VIIA, sont connues en Scandinavie, en Europe centrale, dans la zone de la civilisation de Černjahov et en Crimée (STRAUME 1987, p. 36-38). Elles proviennent d'ensembles clos datés — selon la chronologie « barbare » — soit d'une façon large de l'époque C3-D1, c'est-à-dire 300/320-400/410 (notamment à Havor), soit de la période D1 (360/370-400/410) (Amunde) (KAZANSKI 1992, p. 197). À Högom ce gobelet porte des traces de réparation et il a pu de ce fait être utilisé durant une longue période.
6. Voir à leur propos MÜLLER-WILLE 1997.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 287-298.

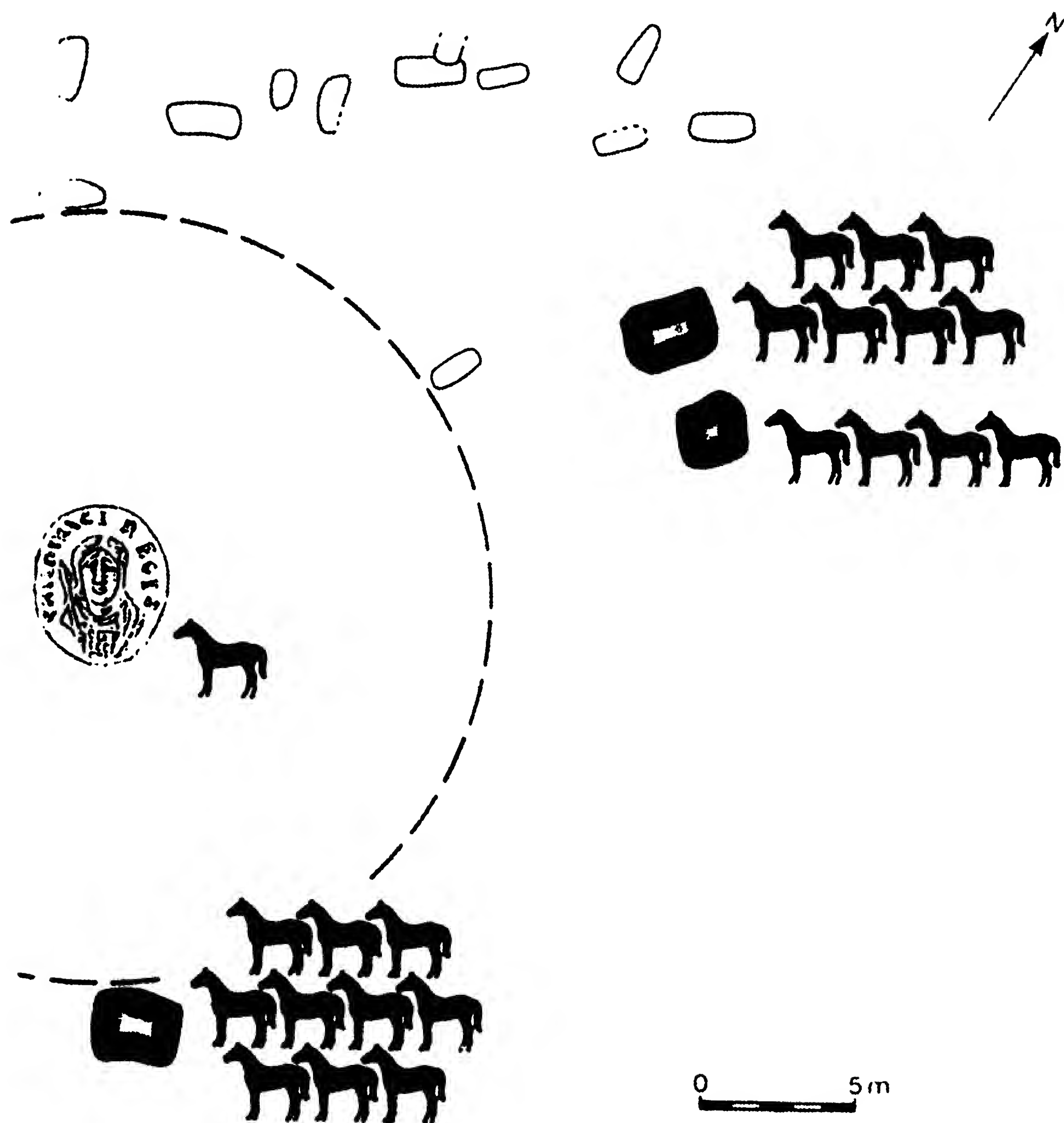


Fig. 1 – Reconstitution de la tombe de Childéric (d'après MÜLLER-WILLE 1997).

romaine ou germanique du Bas-Empire. À cet égard le grand *tumulus* de Žuran en Moravie (fig. 2), d'où Napoléon Ier dirigea la célèbre bataille d'Austerlitz, présente un intérêt particulier[7]. Ce gigantesque tertre (65 m de diamètre et 8 à 12 m de hauteur) recouvre deux chambres funéraires, anciennement attribuées aux Lombards, essentiellement du fait de la présence d'une pyxide byzantine en ivoire. Cependant, les parallèles proposés pour cet objet ne donnent pas de datation convaincante[8]. De fait, un examen récent du mobilier, dont les résultats ne sont pas encore publiés, a amené J. Tejral à la conclusion qu'une des deux chambres funéraires au moins (n° 2) était plus ancienne et appartenait à la fin du IVe ou au tout début du Ve siècle. En effet, les fragments de verres à facettes qui en provenaient, des types Straume IV et VIII, sont

7. POULIK 1995.
8. POULIK 1995, p. 63, 64, 71-75.

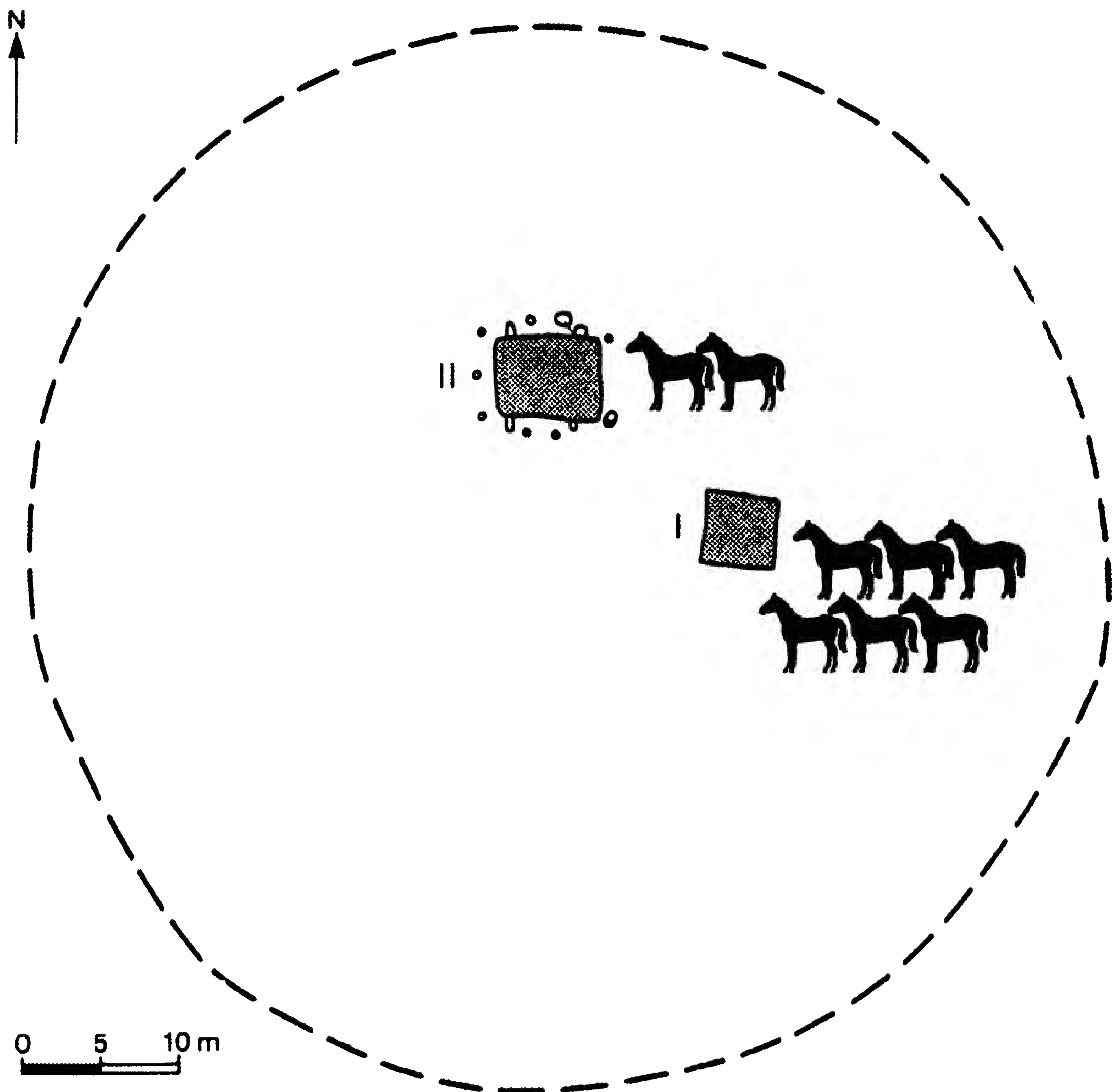


Fig. 2 – Reconstitution de la tombe de Žuran (d'après Müller-Wille 1997).

bien datés de la période D1 (360/370-400/410) de la chronologie du Barbaricum[9], tandis que l'examen des boucles en fer et des perles a donné une date très voisine[10]. Ainsi, le *tumulus* « royal » de Žuran semble bien être, dans l'état actuel des connaissances, le plus ancien de l'époque des Grandes Migrations, pour l'Europe romano-germanique[11]. Il a donc pu servir, ainsi peut-être que d'autres, aujourd'hui disparus, de modèle à celui de Childéric.

9. Straume 1987, p. 34, 38-40.
10. Nous remercions Jaroslav Tejral et Anna Mastykova pour ces précisions.
11. Cependant, il est bien possible que la chambre funéraire n° 1, découverte sous le même tumulus, appartienne à l'époque lombarde, c'est-à-dire au VIe s. En effet, elle a livré des fragments de bois, portant un décor tressé, caractéristique de cette époque (Poulik 1995, p. 79).

D'autre part, le *tumulus* est une forme typique des tombes hunniques dans les steppes d'Europe orientale[12]. Certains de ces *tumuli* steppiques, que les Huns ont partagés avec leurs vassaux alains, sont sans aucun doute des tombes de chefs. Citons à titre d'exemple les découvertes de Sovhoz Kalinina en Crimée, Brut en Ossétie du Nord, Kubej dans des steppes de Boudjak, entre le Dniestr et le Danube[13]. En effet elles contiennent un mobilier riche, tels des objets en or, des épées d'apparat, des pièces de harnachement etc. D'autre part, Jordanès, dans son récit des funérailles d'Attila, précise que les festivités liées aux funérailles se sont déroulées sur ou autour d'un *tumulus* : «.... *postquam talibus lamentis est defletus, stravam super tumulum eius quam appellant ipsi ingenti commessatione concelebrant* ... »[14]. On peut admettre que le mot *tumulus* chez Jordanès correspond au terme précis de tertre funéraire, habituel à la langue latine de l'époque romaine, et non à la dénomination générique de tombeau, plus rare dans les textes latins et surtout typique du latin occidental[15].

Selon ce récit, la dépouille royale fut enterrée de nuit, probablement ailleurs. En effet, toutes les précautions mentionnées par Jordanès, y compris la mise à mort des fossoyeurs, auraient été inutiles si l'enterrement avait lieu à l'endroit même où des milliers des personnes avaient assisté aux fastes funéraires. On connaît bien, par ailleurs, dans la steppe russe des *tumuli* de l'époque hunnique (fig. 3) contenant des restes de festin funéraire (avec ossements d'animaux domestiques et fragments de céramiques) et de foyers, mais sans aucune trace de restes humains[16]. Ces *tumuli* hunniques pourraient présenter une illustration archéologique du récit de Jordanès.

Notre interprétation du récit de Jordanès est, certes, soumise à des réserves car il s'agit d'un témoignage indirect du milieu du VI[e] siècle, venant de plus d'un milieu non hunnique, probablement slave[17]. Ajoutons qu'un autre récit de Jordanès, venant cette fois-ci du milieu wisigothique[18], attribue aux Huns un rite funéraire royal différent. Au moment difficile de la bataille des Champs Catalauniques, Attila aurait ainsi songé au suicide et ordonné de former un bûcher funéraire de selles de chevaux[19]. L'ouvrage de Jordanès nous donne donc deux interprétations différentes du rite funéraire royal hunnique, vues par des narrateurs non hunniques et de ce fait ne constituant pas un reportage direct sur les funérailles d'Attila.

12. ZASECKAJA 1994.

13. ZASECKAJA 1994 ; GABUEV 2000.

14. JORDANÈS, *Getica*, 258.

15. Nous remercions Alain Dierkens et Constantin Zuckerman pour leurs avis sur les sources écrites.

16. ZASECKAJA 1994, p. 13, 14. I.P. Zaseckaja pense que dans certains cas les os calcinés humains étaient présents, mais n'ont pas été identifiés, ce qui reste cependant à prouver.

17. En effet, le mot énigmatique *strava*, que Jordanès utilise pour qualifier les festivités funéraires sur le *tumulus* d'Attila, existe uniquement dans les langues slaves (même aujourd'hui, notamment en russe, en serbe et en ukrainien), où il signifie « repas » ou « repas funéraire » (en vieux russe) et, selon l'avis commun des philologues slavisants (voir en dernier lieu GINDIN, ŠELOV-KOVEDJAEV 1994), témoigne des origines de l'informateur de Jordanès. Les Slaves ne sont pas présents au V[e] s. dans la région danubienne et, de ce fait, leur participation, en tout cas en nombre important, aux funérailles d'Attila est peu probable. Cependant, les Antes, un peuple de langue slave, faisaient probablement partie de « l'empire » hunnique (KAZANSKI 1999, p. 41-45) et ont donc pu conserver au VI[e] s. dans leur tradition orale la mémoire de ces événements.

18. Probablement d'Ablabius, auteur du V[e] s., natif de Toulouse, selon HACHMANN 1970.

19. JORDANÈS, *Getica*, 213.

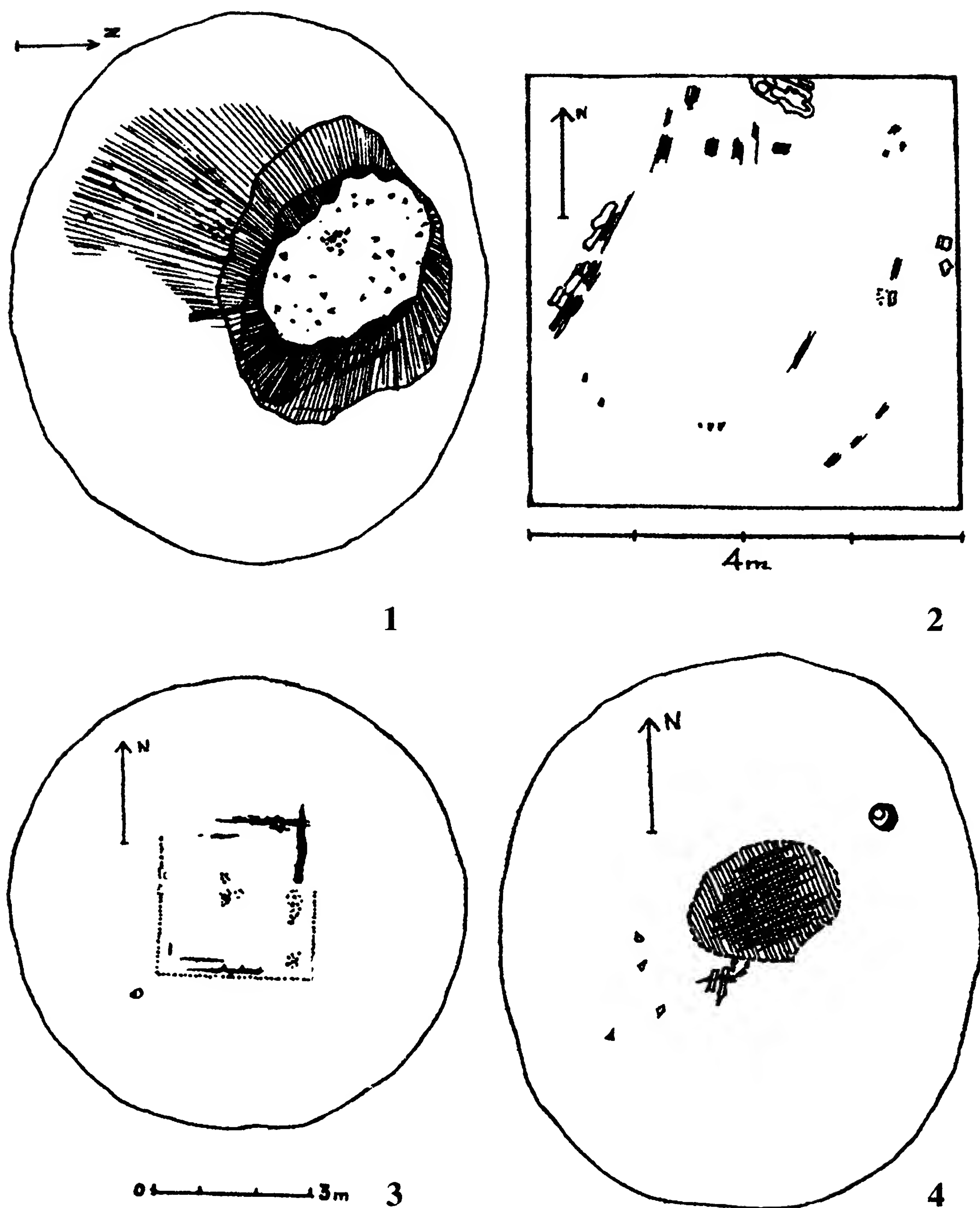


Fig. 3 – Tumuli steppiques de l'époque hunnique sur la Volga inférieure (Russie), avec des traces de bûcher et sans ossements humains.
1 : Rovnoe/D-47 ; 2 : Krasnopol'e/E-14 ; 3 : Vysokoe/E-7 ; 4 : Rovnoe/D-42 (d'après ZASECKAJA 1994).

Il est donc difficile de dire si ces *tumuli* reflètent des influences steppiques, ou bien s'il s'agit de la renaissance d'une vieille pratique germanique, attestée au Ier siècle de notre ère par les *tumuli* du type de Lübsow. Il est en tout cas clair que les antécédents possibles du *tumulus* de Childéric se situent en Europe centrale[20].

20. Cependant, il faut noter que les tumuli « royaux » sont attestés dans le monde germanique également en Suède moyenne (Medelpad), où l'influence directe de l'Europe centrale est peu probable. Nous pensons à la découverte de Högom, datée du Ve s. Ici, à Högom, un groupe de quatre grands *tumuli*

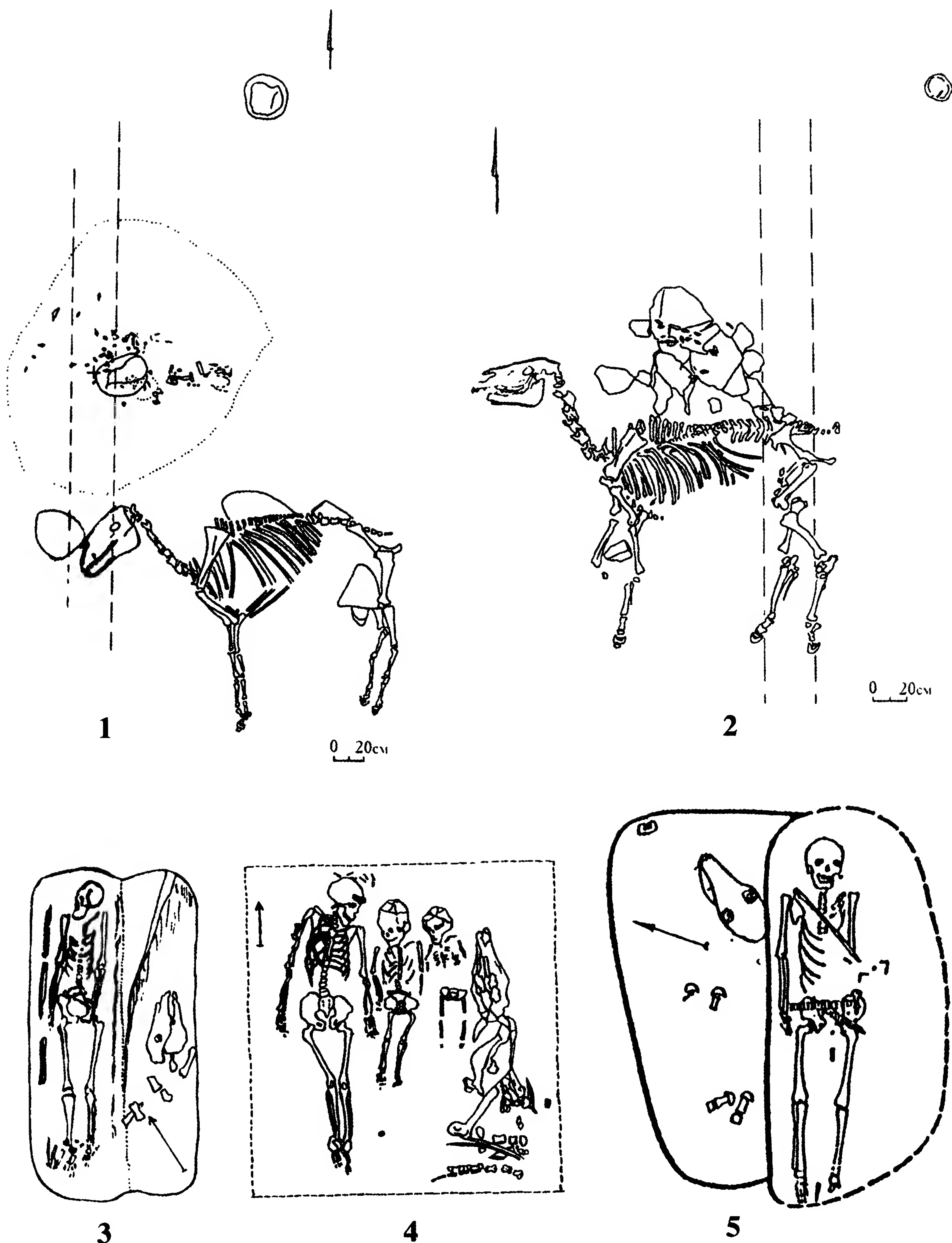


Fig. 4 – Les tombes contenant des restes de cheval chez les nomades de l'époque hunnique.
1 : Soloncanka, tumulus 1; 2 : Soloncanka, tumulus 3 ; 3 : Leninsk, tumulus 3/inhumation 12
4 : Kanattas ; 5 : Kubej, tumulus 8/inhumation 2.
1-3 : Russie ; 4 : Kazakhstan ; 5 : Moldavie.
(1,2 : d'après *Kurgan* 1999 ; 3-5 : d'après Zaseckaja 1994)

La présence de chevaux sacrifiés autour de la tombe de Childéric, mise également en évidence par R. Brulet (fig. 1), représente encore un trait culturel à coup sûr originaire d'Europe de l'Est. La coutume du dépôt d'un cheval dans la tombe ou à côté de celle-ci n'est guère connue en Occident qu'à partir de l'époque de Childéric[21], tandis qu'à l'Est, cette coutume est attestée dès l'époque romaine, notamment chez les populations iranophones de Crimée[22].

Les ossements de chevaux ont été découverts dans des tombes steppiques de l'époque hunnique (fig. 4). Des squelettes entiers de chevaux ont été ainsi mis au jour à Solončanka, en Oural du Sud (fig. 4.1,2)[23] et à Zelenokumsk, dans le Caucase du Nord[24]. La peau du cheval, avec crâne et pieds, était seule conservée à Beljaus 1, en Crimée, Kubej, en Bessarabie (fig. 4.5), Engels-Pokrovsk (*tumulus* E25), Leninsk (fig. 4.3) et Verhne-Pogromnoe (tous sur la Volga). Des crânes ou des dents étaient seulement présents à Straže, (sur le Danube moyen), Aleški, tombe de 1902 et Staraja Igren' (sur le Dniepr), Pavlovka-Sulin (sur le Don), Sovhoz Kalinina (en Crimée), Vozdviženskaja (dans le Caucase du Nord), et peuvent peut-être indiquer la seule présence de la peau du cheval. Enfin, des ossements de chevaux (sans plus de précisions) ont été reconnus à Budapest-Zugló, Aleški-Sagi, Proletarka, Melitopol', Bogačevka, Kyzyl-Adyr[25]. Il convient de noter que dans certains cas – à Solončanka, Sovhoz Kalinina, Engels-Pokrovsk, Leninsk, Kubej, Vozdviženskaja, Verhne-Pogromnoe – ce sont des sépultures sous *tumulus*[26], de même que pour la tombe de Childéric où J.-J. Chifflet[27] signale la présence d'un crâne de cheval.

Hors du monde steppique, le dépôt de chevaux, dans ou à côté des tombes, se répand à l'époque hunnique chez les populations sédentaires périphériques. Citons l'exemple de la nécropole de Sirenevaja Buhta, appartenant à la population hellénisée

---

est attesté à côté d'une nécropole formée de tertres de moindre taille. Le *tumulus* n° 2, non pillé, est surtout significatif. Ce tertre de 40 m de diamètre et de 5 m de hauteur recouvrait, sous un amas de pierres, une chambre funéraire en bois de 5 x 2 m contenant l'inhumation d'un chef militaire (RAMQVIST 1992). Le mobilier correspondant était composé d'une épée, d'un bouclier, d'une lance, de flèches, de haches, de pièces de harnachement, notamment une selle, d'une ceinture avec des objets suspendus, ainsi que d'outils, de verreries, de vaisselle de céramique, de bois et de bronze, et enfin d'un bâton en bois, interprété par les archéologues suédois comme un symbole de pouvoir (ARRHENIUS 1995). D'autres *tumuli* scandinaves, considérés auparavant comme appartenant au ve s., se sont révélés plus tardifs. Ainsi le grand *tumulus* dit « Ottarshögen » (*tumulus* d'Ottar), situé en Uppland, qui recélait sous un noyau de pierres une couche d'incinérations, a été initialement daté du ve-début du vi^e s. par une monnaie émise en 476-477. Cependant, d'après la garniture de ceinture faisant partie du mobilier funéraire, on attribue actuellement cette sépulture à la fin du vi^e s. (STRAUME 1987, p. 112, 113).

21. En dernier lieu GHENNE-DUBOIS 1991.

22. KHRAPOUNOV 1996, p. 62, 63. De nombreuses tombes de chevaux sont également attestées à l'époque romaine chez les Baltes occidentaux, mais leurs contacts avec l'Occident à l'époque qui nous intéresse restent à prouver.

23. *Kurgan* 1999.

24. ZASECKAJA 1994, Annexe 2, n° 22.

25. ZASECKAJA 1994 ; BONA 2002.

26. ZASECKAJA 1994 ; *Kurgan* 1999.

27. CHIFFLET 1655.

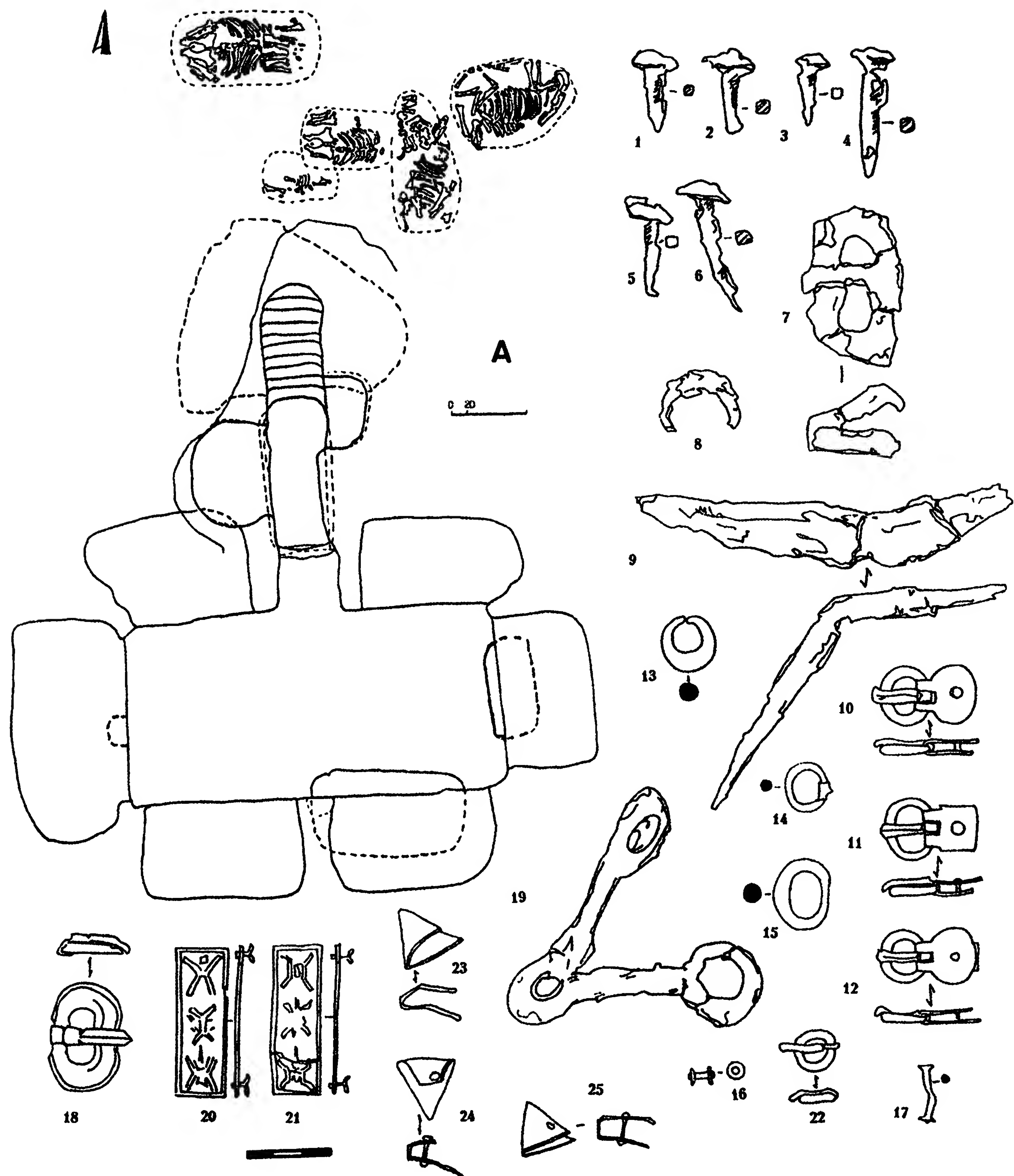


Fig. 5 – Caveau de l'époque hunnique 23/11 de la nécropole de Sirenevaja Buhta, en Crimée (Ukraine) (A) et mobilier provenant des tombes de chevaux situées autour du caveau (d'après MASLENNIKOV 1997).

du Bosphore Cimmérien, en Crimée orientale (fig. 5)[28] ou ceux des tombes d'élites germaniques découvertes à Lugi/Königsbruch, en Silésie (fig. 6)[29] et à Žuran, déjà mentionné (fig. 2). Ainsi, nous avons toutes les raisons de penser que les pratiques funéraires attestées dans la tombe de Childéric reflètent des influences de l'Est barbare, parvenues en Europe occidentale par le Danube moyen[30].

Malgré sa fin brutale (bataille du Nédao en 454), l'Empire d'Attila devait conserver un immense prestige dans la mémoire collective des peuples barbares, incarné ultérieurement par les sagas scandinaves, l'épopée des Niebelungen, ou encore le « Widsid » anglo-saxon, aussi bien que par les coutumes funéraires de prestige que nous révèle un certain nombre de sépultures privilégiées, tels que Apahida, Blučina ou Tournai. L'isolement géographique de la tombe de Childéric, qui est la plus occidentale, trouve, selon nous, une explication dans l'exil de huit ans que le roi franc effectua en Thuringe dans les années 460. Selon Grégoire de Tours, il y séduisit Basine, l'épouse de son hôte royal Bisin, qui le rejoignit par la suite en Gaule, sans doute avec son entourage, et l'épousa, puis fut la mère de Clovis[31].

Il est évident pour nous, contrairement à ce qui a été parfois avancé, que Childéric n'a pu séduire Basine qu'à la cour même du royaume de Thuringe, c'est-à-dire sur le cours moyen de l'Elbe et donc dans la zone directe d'influence culturelle des peuples germaniques « héritiers » des Huns. On s'expliquerait ainsi que Childéric ait pu avoir eu connaissance, aux contacts des Thuringiens ou de leurs voisins d'Europe centrale, des fastes funéraires en usage dans les cours royales des grandes puissances de l'Est[32]. En effet, des tombes comme celle d'un enfant à Grossörner, avec un bracelet « royal » en or massif et plusieurs sépultures de chevaux[33], confirment l'existence de rites funéraires aristocratiques, comparables à ceux de Childéric, dans le milieu thuringien du début de l'époque mérovingienne. Il est donc possible que ce soit par l'intermédiaire de Basine (et de son entourage thuringien ?)[34] qu'il ait bénéficié à sa mort d'un faste funéraire comparable à celui qui était en usage chez les souverains d'Europe centrale, qu'il s'agisse du *tumulus* ou des sacrifices de chevaux.

28. Maslennikov 1997, p. 24, 25, fig. 50.
29. La Baume 1934, p. 136, 137, fig. 66.
30. Ajoutons que le même phénomène se manifeste, semble-t-il, en Scandinavie. Ainsi les offrandes du ve s., découvertes en Suède du Sud, telles que Sjörup, Vennebo ou Sösdala, contenant notamment des pièces de harnachement, sont peut-être liées aux cultes guerriers où l'on perçoit parfois une influence continentale et même hunnique (Fabech 1989-1990 et 1991).
31. Grégoire de Tours, *Decem Libri Historiarum*, II, 12.
32. Dierkens, Périn, 2003.
33. *L'Or des princes barbares* 2000, n° 34.
34. À propos des traces archéologiques de la présence thuringienne en Gaule du Nord au début de l'époque mérovingienne, voir Böhme 1988.

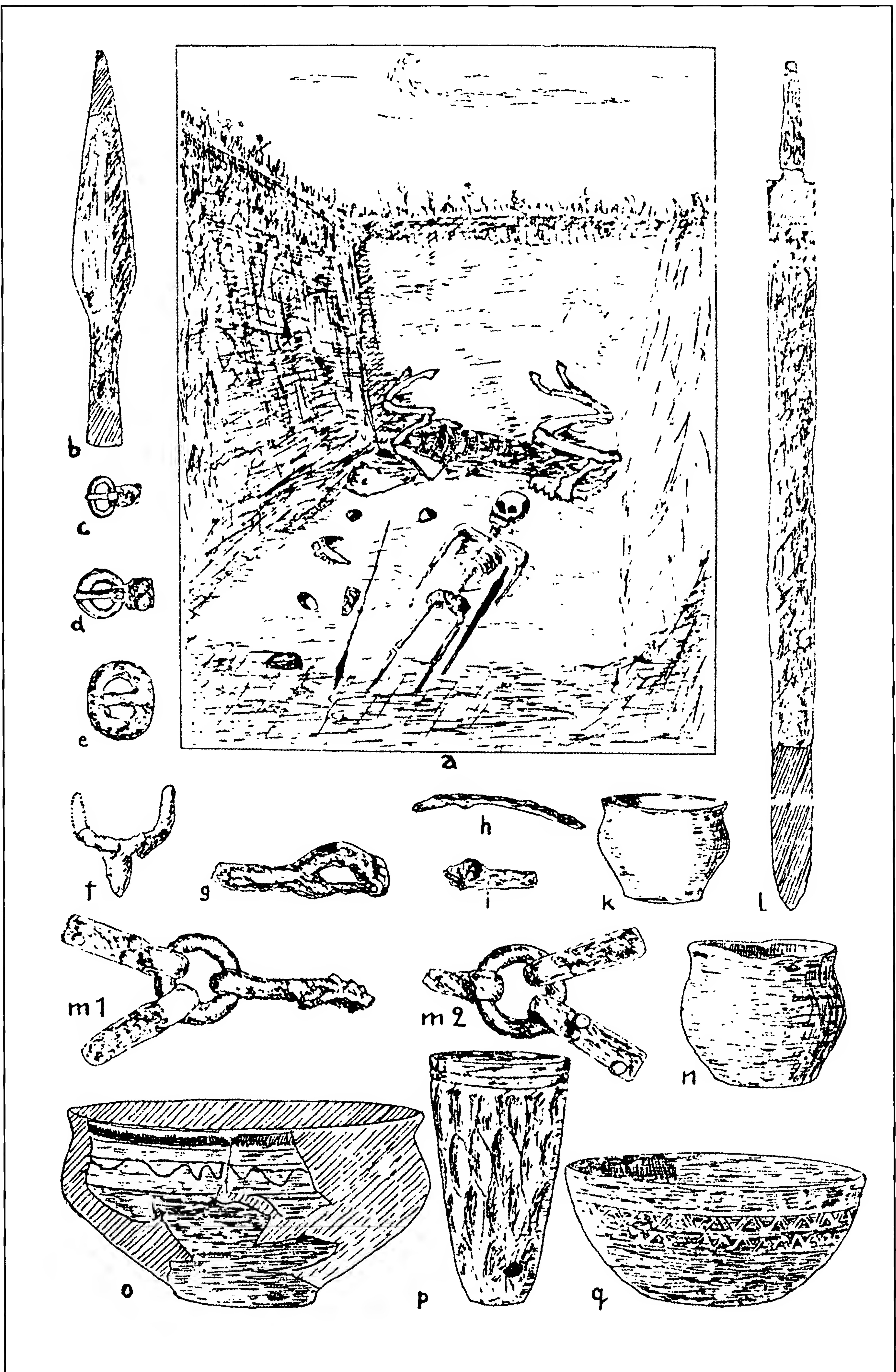


Fig. 6 – Tombe de l'époque hunnique de Lugi//Königsbruch, en Silésie (Pologne) (d'après La Baume 1934).

BIBLIOGRAPHIE

ARRHENIUS 1995 : B. ARRHENIUS, *Regalia* in Svealand in Early Medieval Times, *Tor* 27/1 1995, p. 311-335.

BÖHME 1988 : H. W. BÖHME, Les Thuringiens dans le Nord du royaume franc, *Revue Archéologique de Picardie* 1988/3-4, p. 57-69.

BONA 2002 : I. BONA, *Les Huns. Le grand Empire barbare d'Europe IVe-Ve siècles*, Paris 2002.

BRULET 1991 : R. BRULET (dir.), *Les fouilles du quartier Saint-Brice à Tournai. 2. L'environnement funéraire de la sépulture de Childéric*, Louvain-la-Neuve 1991.

CHIFFLET 1655 : J.-J. CHIFFLET, *Anastasis Childerici I*, Anvers 1655.

DIERKENS, PÉRIN, 2003 : A. DIERKENS, P. PÉRIN, The 5th - century advance of the Franks in Belgica II : history and archaeology, dans *Essays on the Early Franks* (Groningen Archaeological Studies 1), éd. E. TAAYKE, J. H. LOOIJENGA, O. H. HARSEMA, H. R. REINDERS, Barkhuis 2003, p. 165-193.

FABECH 1989-1990 : C. FABECH, Sjörup - an Old Problem in a New Light, *Meddelanden från Lunds universitets historiska museum* 8, 1989-1990, p. 101-119.

FABECH 1990 : C. FABECH, Booty Sacrifices in Southern Scandinavia : A Reassessment, dans *Sacred and Profane*, Oxford 1991, p. 88-99.

GABUEV 2000 : T. GABUEV, Mobilier d'une tombe de cavalier. Brut, Ossétie du Nord, Russie, dans *L'Or des princes barbares. Du Caucase à la Gaule Ve s. ap. J.-C.*, Paris 2000, p. 138-141.

GHENNE-DUBOIS 1991 : M.-J. GHENNE-DUBOIS, Les inhumations de chevaux et les trouvailles de Saint-Brice, dans BRULET 1991, p. 49-70.

GINDIN, ŠELOV-KOVEDJAEV 1994 : L. A. GINDIN, F. V. ŠELOV-KOVEDJAEV, Strava, dans *Svod drevnejših pis'mennyh izvestij o slavjanah,* I *(I-VI vv.)*, Moscou 1994, p. 161-169.

GRÉGOIRE DE TOURS : GRÉGOIRE DE TOURS, *Decem Libri Historiarum*, *MGH, SSRM*, I (1937-1950), éd. B. KRUSCH et W. LEVISON.

HACHMANN 1970 : R. HACHMANN, *Die Goten und Scandinavien*, Berlin 1970.

JORDANES, *Getica* : *Iordanis de origine actibusque Getarum*, éd. F. GIUNTA, A. GRILLONE, (Istituto Storico Italiano per il Medio Evo. Fonti per la Storia d'Italia 117*)*, Rome 1991.

KAZANSKI 1992 : M. KAZANSKI, Les Goths et les Huns. À propos des relations entre les Barbares sédentaires et les nomades, *Archéologie médiévale* 22, 1992, p. 191-229.

KAZANSKI 1999 : M. KAZANSKI, *Les Slaves. Les origines (Ier-VIIe siècle après J.-C.)*, Paris 1999.

KAZANSKI, PÉRIN 1988 : M. KAZANSKI, P. PÉRIN, Le mobilier funéraire de la tombe de Childéric Ier. État de la question et perspectives, *Revue Archéologique de Picardie* 1988/3-4, p. 13-38.

KAZANSKI, PÉRIN 1996 : M. KAZANSKI, P. PÉRIN, La tombe de Childéric et la question de l'origine des parures du style cloisonné, *Antiquités Nationales* 28, 1996, p..203-209.

KAZANSKI, MASTYKOVA, PÉRIN 2002 : M. KAZANSKI, A. MASTYKOVA, P. PÉRIN, Byzance et les royaumes barbares d'Occident au début de l'époque mérovingienne, dans *Probleme der frühen Merowingerzeit im Mitteldonauraum*, éd. J. TEJRAL, Brno 2002, p. 159-194.

KHRAPOUNOV 1996 : I. N. KHRAPOUNOV, Populations des montagnes et piémonts de Crimée à l'époque romaine tardive (d'après le matériel de la nécropole de Družnoe), dans *L'identité des populations archéologiques*. Sophia Antipolis 1996, p. 61-80.

Kurgan 1999 : *Kurgan s "usami" Solončanka I*, éd. A. D. TAIROV, Čeljabinsk 1999.

LA BAUME 1934 : W. LA BAUME, *Urgeschichte der Ostgermanen*, Danzig 1934.

MASLENNIKOV 1997 : A. A. MASLENNIKOV, *Semejnye sklepy sel'skogo naselenija pozdneantčnogo Bospora,* Moscou 1997.

MÜLLER-WILLE 1997 : M. MÜLLER-WILLE, Les tombes royales et aristocratiques à *tumuli*, *Antiquités Nationales* 29, 1997, p. 245-257.

L'Or des princes barbares 2000 : *L'Or des princes barbares. Du Caucase à la Gaule, Ve siècle après J.-C.*, Paris 2000.

POULIK 1995 : J. POULIK, Žuráň in der Geschichte Mitteleuropas, *Slovenská Archeologiá* 43/1, 1995, 27-109.

RAMQVIST 1992 : P. H. RAMQVIST, *Högom. The excavations 1949-1984*, Neumunster 1992.

STRAUME 1987 : E. STRAUME, *Gläser mit Facettenschlift aus skandinavischen Gräbern des 4. und 5. Jahrhunderts n. Chr.,* Oslo 1987.

ZASECKAJA 1994 : I. P. ZASECKAJA, *Kul'tura kočenvikov južnorusskih stepej v gunnskuju epohu (konec IV-V vv.)*, Saint-Pétersbourg 1994.

HAWARINE

PREMIERS RÉSULTATS, CAMPAGNES 2003-2004

par Widad KHOURY
(En collaboration avec Maryam BCHEICH, Wouroud IBRAHIM et Rim YAQOUB)*

Summary: The ancient Syrian town of Euroia/Euareia, nowadays Hawarine, probably a part of the ancient *limes*, and its area contain a rich complex of unexcavated Late antique buildings – a temple, a monumental tomb, and many churches with parallels in Syria.

Hawarine, important site de la Syrie centrale, est connu surtout à l'époque romano-byzantine. Situé à 100 km au nord de Damas et à 90 km au sud de Homs, il s'étend sur une vaste plaine intérieure dont le sol calcaire est constitué de sédiments de craie[1]. Un marchand, Fath Allah al Sayegh[2], originaire d'Alep, qui se rendait avec un compagnon de route à al Qariteine entre 1810 et 1814, s'arrêta à Hawarine et Mhine. Il rapporte que ces deux localités, dont les habitants sont habillés à la manière arabe, étaient séparées par un cours d'eau et qu'elles étaient toutes deux en ruines. Dans la première, on dénombrait une vingtaine d'habitations. Il ajoute qu'elles possédaient une tour haute et majestueuse, d'architecture très ancienne, et datant de bien avant l'apparition de la poudre.

De fait, l'histoire du site remonte incontestablement à l'époque romaine. Parmi les noms attestés qui lui sont attribués, figure celui de Euroia-Euorios et celui de Euarea-Euareia[3]. La *Notitia Dignitatum* signale qu'à Euhara, autre transcription du

* Je remercie le Dr. Michel al Maqdissi d'avoir permis les recherches sur le terrain, Mme Ellada Léonidas-Papaïoannou d'avoir corrigé le texte et M. Olivier Callot de l'avoir relu. Ma gratittude va également à M. Bertrand Lafont qui m'a offert l'hospitalité de l'IfPO, me permettant ainsi de concrétiser dans de bonnes conditions mes recherches en cours.

1. E. HONIGMANN, Historische Topographie von Syrien im Altertum, *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins* 46, 1923, p. 149-193 (notice 174, p. 184-185, *s. v.* Εὐάρεια, Εὐάροια) ; ID., *s. v.* Syria, RE, IV, A.2, col. 1549-1727, en part. col. 1720 ; D. SOURDEL, *s. v.* Huwwarin, EI², III, 1971, col. 666-667 ; D. STIERNON, *s. v.* Hawarin, *DHGE* XXIII, 1990, 626-632.

2. F. SAYEGH, *Rihlat fathallah al Sayegh al Halabi ila Badiyat al sham, 1810-1814*, Damas 1994, p. 51 et 111.

3. R. DUSSAUD, *Topographie Historique de la Syrie Antique et Médiévale*, Paris 1927, p. 263, 265-266, 268, 280 et carte VI ; E. ZANINI, Recognizione archeologica in Siria, il sito di Hawarine, *Bisanzio e l'occidente, arte, archeologia, storia, Studi in onore di Fernanda de' Maffei*, Roma 1996, p. 147-148.

4. *Notitia Dignitatum in Partibus Orientis*, XXXII, 19, éd. O. SEECK, CFHB, Berlin 1887, p. 67.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 299-316.

site, s'élevait un *Castellum* qui était sous la juridiction du *Dux* de la Phénicie, qui y disposait d'un contingent de *Equites Scutari Illyriciani*[4]. Non mentionnée par Procope et dans le *Synekdémos* d'Hieroclès, elle reparaît dans l'opuscule de Georges de Chypre (fin VI[e]-début VII[e] siècle)[5]. Le site appartient à cette époque à un personnage très puissant, Magnus le Syrien, dont la carrière commence sous Justinien pour atteindre son apogée sous Justin II et Tibère : banquier, puis *comes sacrarum largitionum* dès 566, curateur de l'oikos de Marina, puis de l'oikos d'Hormisdas, et, enfin, *comes domesticorum*. En 573, lors de la prise d'Apamée par les Sassanides, il participe au sauvetage de la relique de la Croix conservée dans la ville, qui est expédiée à Constantinople[6]. Chargé par Tibère d'arrêter Mundhir, phylarque ghassanide allié de Byzance, il l'attira, à l'été 581 ou durant l'hiver 581/582, à Hawarine, qu'il avait rebâtie et pourvue d'une enceinte, pour l'inauguration d'une église qu'il avait fait construire et le fit emmener de force à Constantinople. L'empereur lui demanda ensuite d'arrêter le fils du phylarque, Nu'man. Il tenta de s'emparer de lui par la ruse mais échoua et mourut peu après, avant l'accession au trône de l'empereur Maurice (août 582)[7]. Hawarin était un évêché depuis le V[e] siècle, suffragant de la métropole de Damas ; un de ses évêques, Jean, exilé en 519 et mort à Harlan, dans le même diocèse, semble présenté comme l'évêque des Arabes[8]. La localité fut choisie comme lieu de résidence par Yazid I[er] (680-683), qui y mourut et y fut enterré. Sous le calife Abd al-Malik (685-705), la population est encore chrétienne, au moins partiellement. Cette situation se prolonge jusque sous les Mamluks, au XIII[e] siècle[9].

1. Situation géographique et sites environnants

Le village actuel se trouve sur l'emplacement du site antique et semble avoir été fortifié à l'époque romaine. De fait, Hawarine se trouve sur l'alignement Nord-Sud du *limes* romain, à 52 km de Dmeir et à 18 km de Qaritein, et forme un de ses postes de défense avancée. Le village s'étend autour d'une haute tour byzantine[10]. Dès notre première visite des environs de Hawarine où nous avons identifié plusieurs sites et

5. E. Honigmann, *Le Synekdèmos d'Hiéroclès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*, éd. H. Grégoire, Bruxelles, 1939, p. 66, n. 9991a.

6. Sur la carrière de Magnus, voir D. Feissel, Magnus, Mégas et les curateurs des « maisons divines » de Justin II à Maurice, *TM* 9, 1985, p. 465-476, et *PLRE*, III, p. 805-807. Sur l'épisode de la relique de la croix, qui parvint en deux fois à Constantinople sous Justin II – en 566 (?), devant les protestations des habitants, seule une moitié fut emportée, et en 573/574, après la prise de la ville, le fragment restant prit à son tour le chemin de la capitale –, voir Feissel, *ibid.*, p. 466 et n. 9.

7. Jean d'Éphèse, *Historia Ecclesiae, pars tertia*, trad. E. Brooks, CSCO 106, 1936, III, 40, p. 129-130, 43, p. 132 ; Evagrius, *Historia Ecclesiae*, V, 10, 18, trad. M. Whitby, Translated Texts for Historians 33, Liverpool 2000, p. 268-269 et n. 73, p. 283 ; Michel le Syrien X, 18, éd. Chabot, II, p. 439. Sur la carrière de Magnus, voir Feissel, Magnus (cité n. 6), et *PLRE*, III, p. 805-807 ; sur les relations entre Byzance, Mundhir et Nu'man, I. Shahîd, *Byzantium and the Arabs in the sixth Century* (BASIC), I, 2, Washington 1995, p. 439-540.

8. Shahîd, *Byzantium and the Arabs* (cité n. 7), p. 717-722.

9. Stiernon, Hawarin (cité n. 1), col. 628.

10. R. Sauvaget, Remarques sur les monuments Omeyyades, *Journal Asiatique* 231, 1939, p. 1-59.

vestiges, nous avons reconnu que d'autres périodes archéologiques sont attestées dans la région. L'itinéraire de cette prospection a été accompli dans le sens des aiguilles d'une montre, prenant comme point de départ la petite ville de Qariteine au Sud[11]. Dans ce site, des vestiges des périodes romaine et byzantine ont été découverts tant dans l'enceinte du couvent de Mar Elian à l'Ouest du village, d'où provient la porte en bois, attribuée au VII[e] siècle, exposée au Musée de Damas[12], que sur le tell au Nord où s'élève une construction en grands blocs bien équarris nommée « al Maabad », c'est-à-dire le temple.

À 5 km au Nord-Ouest, se trouve Tell Osman, où l'exploration de la surface a révélé de nombreux silex taillés. À moins de 3 km plus au Nord sont situés deux petits tells avoisinants, l'un de forme trapézoïdale et l'autre de forme conique ; là aussi la surface est couverte d'éclats de silex taillés. Sur un monticule en retrait, à 200 m de l'axe Nord-Ouest et à proximité d'un petit vallon, ont été découverts plusieurs *nucleus* de silex de différentes formes. Il s'agit d'une carrière antique (fig. 1) d'où étaient extraits, puis débités sur place, les silex retrouvés dans la région.

Plus à l'Ouest apparaît le village actuel de Mhine, juché sur un tell antique. Les vestiges du site antique, qui était fortifié[13], ont disparu sous les constructions actuelles. Cependant plusieurs d'entre eux témoignent de l'occupation antique, comme le minaret médiéval où des blocs d'époque romaine ont été remployés dans les premières assises. La mosquée, aujourd'hui en ruines, semble avoir été construite sur un édifice hypostyle en briques. D'après les traces de récupération de pierre et de briques d'époque romaine, le village a apparemment été bâti sur un site romain. La présence d'imposants blocs de pierre incorporés aux constructions plus récentes, de fragments de corniche décorés, de chapiteaux et d'autres éléments épars indique l'existence d'un temple, sans doute celui décrit par M. Jullien et P. Mouterde : il était constitué d'une abside, large hors d'œuvre de 10 m, flanquée de colonnes surmontée

11. Mission syro-britannique à Mar Elian.

12. *Land des Baal*, Mayence 1982, n° 221, p. 241 ; H. STERN, Quelques oeuvres sculptées en bois, os et ivoire de style omeyyade, *Ars Orientalis* 1, 1954, p. 119-131. Le monastère a été décrit par E. Sachau (*Reise in Syrien und Mesopotamien*, Leizig, 1883, p. 52-54) puis par G. de Saxe (Johan Georg HERZOG zu SACHSEN, Sadad, Karjeten und Hawarin, *Oriens christianus*, 3[e] s., II, 24, 1927, p. 233-242) qui signale (p. 239-240 et pl. V, 2-5) le sarcophage du saint, la porte en bois qu'il attribue au VI[e] siècle et un baldaquin en bois porté par des colonnes torses qu'il semble dater du X[e] siècle. Il a donné une description plus détaillée de la porte quelques années plus tard : Johan Georg HERZOG zu SACHSEN, Die Holztüre in Deir Mar Aelian in Syrien bei Karjeten, *Oriens christianus*, 3[e] s., II, 25/6, 1930, p. 59-63. Avant lui, M. MORDTMANN, Neue Beiträge zur Kunde Palmyra's, *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe der b. k. Akademie der Wissenschaften zu München*, 1875, II-3, p. 87, y a signalé un mausolée vénéré à la fois par les chrétiens et les musulmans ; même observation chez M. JULLIEN, *Sinaï et Syrie. Souvenirs bibliques et chrétiens*, Lille 1883, p. 198, qui date le tombeau de l'époque proto-byzantine. Le manque de sources écrites anciennes ne permet pas de reconstruire l'histoire du couvent : H. KAUFHOLD, Notizen über das Moseskloster bei Nabk und das Juliankloster bei Qaryatain in Syrien, *Oriens Christianus* 79, 1995, p. 48-119. Sur l'état actuel de ce monastère cf. D. HULL et E. LOOSLEY, Dayr Mar Elian, a Monastery of the al-Qalamun, Syria : Historical Background and Project Summary, *AAAS* 45-46, 2002-2003, p. 419-424.

13. Prospection de la mission nationale syrienne en 2002 et 2003. Sur ce site, cf. P. MOUTERDE, Mission épigraphique et relevés archéologiques en Syrie (1931), *MUSJ* 16, 1932, p. 115-117.



Fig. 1 – Carrière antique au Sud de Hawarine.



Fig. 2 – Assises de la tour byzantine de Mhine.



Fig. 3 – Loculi de la tour funéraire d'al Hadath.





Fig. 4ab –Fogarra à Hawarine et al Hadath.



Fig. 4c – Étendue des fogarra vers Hawarine.

de chapiteaux portant un riche entablement, et d'un corps de bâtiment (longueur totale 12,50 m), prolongé par deux tours carrées plus récentes[14]. Le décor des corniches, en particulier, constitué de grands rinceaux végétaux contenant des larges fleurs centrales, est typique des temples romains. Il en va de même du décor des chapiteaux qui présente trois rangées de feuilles plates. Les proportions de ces vestiges suggèrent qu'il s'agissait d'un important site romain. Il faut aussi noter, d'une part, la présence de grottes creusées dans le rocher et comportant des voûtes d'époque byzantine, et, d'autre part, d'un angle de mur en un point appelé « al Hosn » (fig. 2), qui rappelle, par sa structure, le Hosn de Hawarine. Il faisait probablement partie d'un podium antique.

Al Hadath, qui se trouve à l'Est de Hawarine[15], est la découverte la plus intéressante de la région car elle permet de mettre en rapport les sites de la région avec ceux de la Palmyrène. Elle possède en effet une tour funéraire de type palmyrénien. À l'intérieur d'un espace oblong, couvert de dalles transversales encore complètes, les deux parois Est et Ouest abritent, de part et d'autre d'un couloir, des *loculi* qui s'alignent sur deux rangées visibles (fig. 3). Un puits surmonté d'un arc a été creusé à l'extrémité du couloir, au pied du mur oriental. Un mur de briques percé de meurtrières se dresse au-dessus des assises romaines. Le matériau ainsi que la forme des meurtrières suggèrent qu'il s'agit d'une surélévation d'époque islamique. Une église, selon les témoignages des gens du pays, aurait été dégagée dans les années 80. Il n'en subsiste qu'une céramique de surface et des enduits portant des traces de peinture rouge. À l'Ouest de l'église se trouve une construction aux murs inclinés. Elle est composée de deux espaces dont l'un abritait des sarcophages. L'un d'eux se trouve *in situ*. Des escaliers dans l'espace nord prouvent que cette construction était surmontée d'au moins un étage. Une inscription murale byzantine subsiste *in situ*, les bases des murs, qui ont été dépouillées de leur enduit mais dont les traces sont encore visibles, devaient en comporter aussi : selon le fouilleur, il s'agirait d'une résidence de prêtres syriens datable du VIe siècle[16]. On n'y voit plus actuellement à son emplacement, en surface, que des céramiques et des enduits portant des traces de peinture rouge. Des restes de *fogarra* romaines (fig. 4a-c), de la céramique de surface ainsi que des chapiteaux corinthiens ont été repérés entre Hawarine, Hadath et la ferme Abou Faraj.

14. JULLIEN, *Sinaï et Syrie* (cité n. 12), p. 199 et fig. p. 202 qui l'interprète comme une église à une seule nef (la fig. a été récemment republiée dans L. NORDIGUIAN, *Le voyage archéologique en Syrie et au Liban de Michel Jullien et Paul Soulerin en 1888*, Beyrouth 2004, p. 34) ; MOUTERDE, Mission (cité n. 13), y reconnaît un temple, ce qui n'exclut pas une transformation ultérieure en église.

15. DUSSAUD, *Topographie* (cité n. 3), p. 271, n° 29 (Adatha, Ḥadeth), carte VI et p. 270.

16. Direction des Antiquités de Homs : M. MOUSSLI, Chronique Archéologique, *Syria* LXII, 1985, p. 133 ; ID., Al-Hadath, *Das Altertum* 26, fasc. 3, 1980, p. 181-186 ; ID., Syrische Inschriften aus Hadata, *Altorientalische Forschungen* 11, fasc. 2, 1984, p. 371-373.

2. Description de Hawarine et des Édifices connus avant la mission de 2002

Le village compte aujourd'hui 2140 habitants[17]. Un certain nombre d'entre eux disent que leurs familles occupent les lieux depuis plus d'un siècle et que les terres appartenaient jusqu'au XIX[e] siècle à un grand propriétaire de Homs. Les petits propriétaires paysans ainsi que les saisonniers auraient abandonné les lieux à la suite de sécheresses successives. On constate pourtant un nombre important de puits, de canaux et de dispositifs d'irrigation, notamment de *foggara*, qui remontent aux époques romaine et byzantine. Le plus bel exemple se trouve à la ferme Abou Faraj, à 500 m du site[18]. Ces installations allaient au-delà, vers Guntor, Hadath et Abou Rihab[19], et faisaient partie d'un système plus étendu qui était relié aux sites de la steppe. Elles assuraient l'irrigation et la conservation des eaux de pluie, très rares dans la région. Actuellement les vestiges de ce réseau sont toujours utilisés par les habitants.



Fig. 5 – Plan de l'ensemble du site de Hawarine.

17. Chiffre communiqué par la mairie de Hawarine.
18. Où se trouvent divers éléments architecturaux dont un superbe chapiteau corinthien.

Les maisons modernes sont construites en pierre et en briques. Elles sont disposées à l'intérieur d'une structure urbaine au travers de laquelle transparaît la trame antique de l'agglomération (fig. 5). Celle-ci se déploie surtout autour d'un bâtiment central remontant à l'époque byzantine, appelé al Hosn. Mais on la retrouve aussi à d'autres endroits, notamment au Sud de l'église al Rouhbane, ainsi que sur la voie Nord entre al Hosn et l'église quadrilobée. C'est dans cette zone que l'on décèle les traces les plus évidentes des occupations antiques, les vestiges d'un mur Nord et de trois tours d'une fortification à l'Est de l'église quadrilobée. En 2002, une première prospection vers l'Ouest et le Nord a permis d'identifier deux églises qui s'ajoutent à la troisième de plan quadrilobé dont E. Zanini avait fait le premier relevé sommaire (cf. infra). Le village ancien et les nouveaux quartiers qui l'entourent s'étendent sur un terrain plat. On peut y suivre du Sud au Nord l'ensemble des édifices antiques qui semblent jalonner le sens du développement de l'agglomération à cette époque.

Église d'al Rouhbane

Cet édifice, appelé « l'église des moines » (fig. 6), est une basilique à trois nefs et à sanctuaire tripartite élevé sur le podium d'un temple romain dont l'assise de base est *in situ*. Plusieurs éléments sculptés de ce dernier sont remployés dans les piliers et la voûte de l'abside dont plusieurs chapiteaux avec acanthe datables du second siècle ap. J.-C.[20]. C'était apparemment une église à piliers, dont seul un a été dégagé. Elle s'ouvrait par trois portes sur le côté Ouest. Celui-ci est actuellement masqué par les constructions modernes. Le sanctuaire (fig. 7), qui est préservé, présente deux sacristies communiquant avec l'abside. Au Nord, le *diaconicon* s'ouvrait par une grande porte. Au Sud, le *martyrion* était percé d'une petite porte dont le linteau a été évidé en forme d'arc. Une annexe contenant deux sarcophages y est accolée.

Al Hosn

C'est ainsi que R. Sauvaget[21] a appelé cette fortification (fig. 8) en la classant parmi les monuments umayyades de l'époque de Hisham. Curieusement, à l'instar des autres monuments, ce bâtiment n'a pas fait l'objet de recherches postérieures pour le dater précisément ou pour l'inscrire dans un contexte architectural plus vaste. G. de Saxe signalait dès 1927 ce bâtiment qu'il interprétait comme un enclos élevé enfermant les restes d'une église : il donne les photos de l'extérieur, de l'intérieur et deux détails d'architecture en remploi, un linteau avec croix et un bloc décoré de couronnes de lauriers[22]. E. Zanini le mentionne en tant que monument byzantin

19. D. GÉNÉQUAND, Châteaux ommayades de Palmyrène, *Annales Islamologiques* 38, 2004, p. 3-49 (précisément p. 27-28).
20. Ch. STRUBE, *Baudekoration im Nordsyrischen Kalksteinmassiv*, I, Mayence 1993, p. 9 et pl. 7c.
21. SAUVAGET, Remarques (cité n. 10), p. 54-59 (relevé fig. 12, p. 55).
22. G. DE SAXE, Sadad (cité n. 3), p. 241 et pl. VI, 1-4.

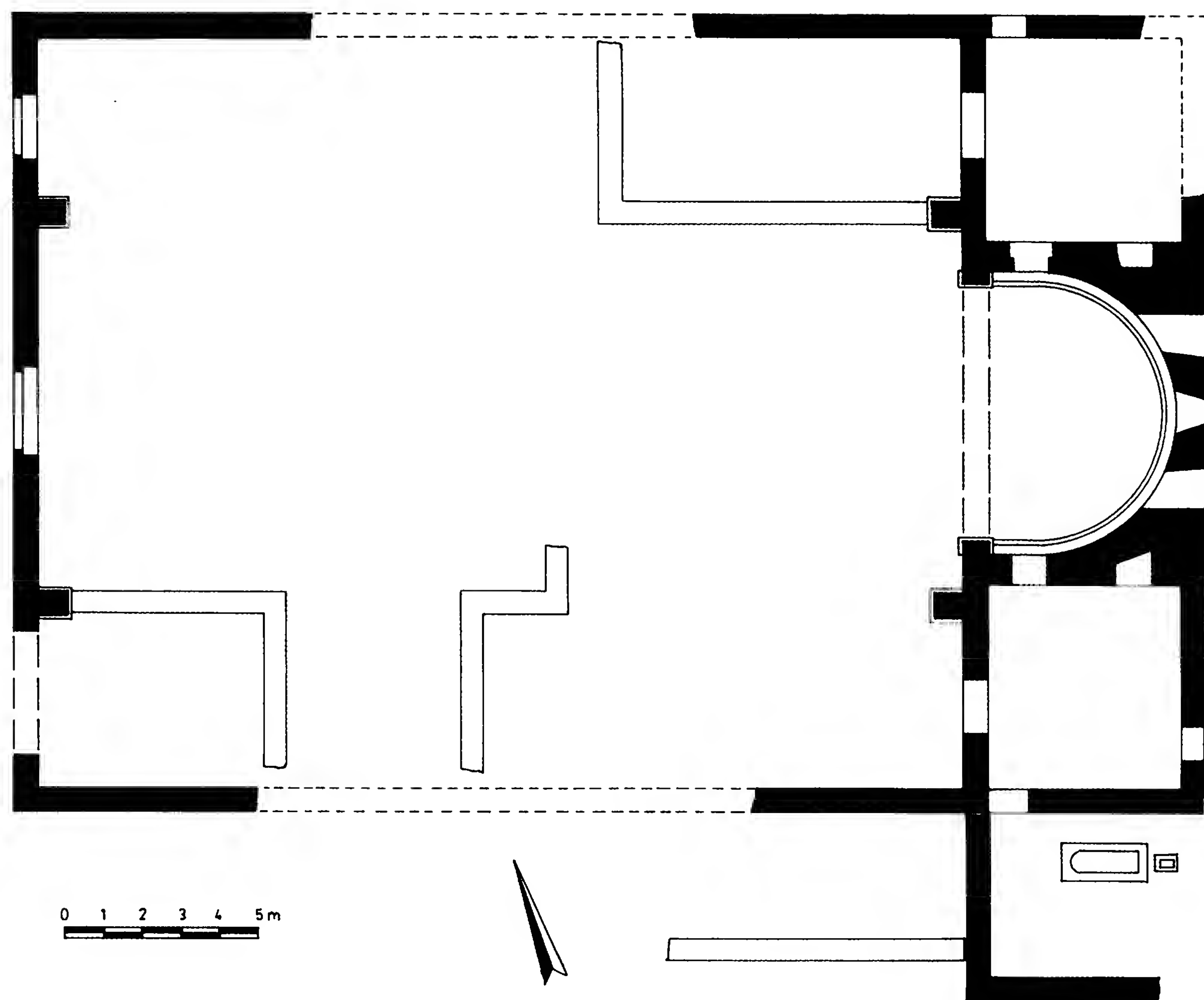


Fig. 6 – Plan de l'église d'al Rouhbane.



Fig. 7 – Église d'al Rouhbane à Hawarine.



Fig. 8 – Édifice d'al Hosn au centre de Hawarine.

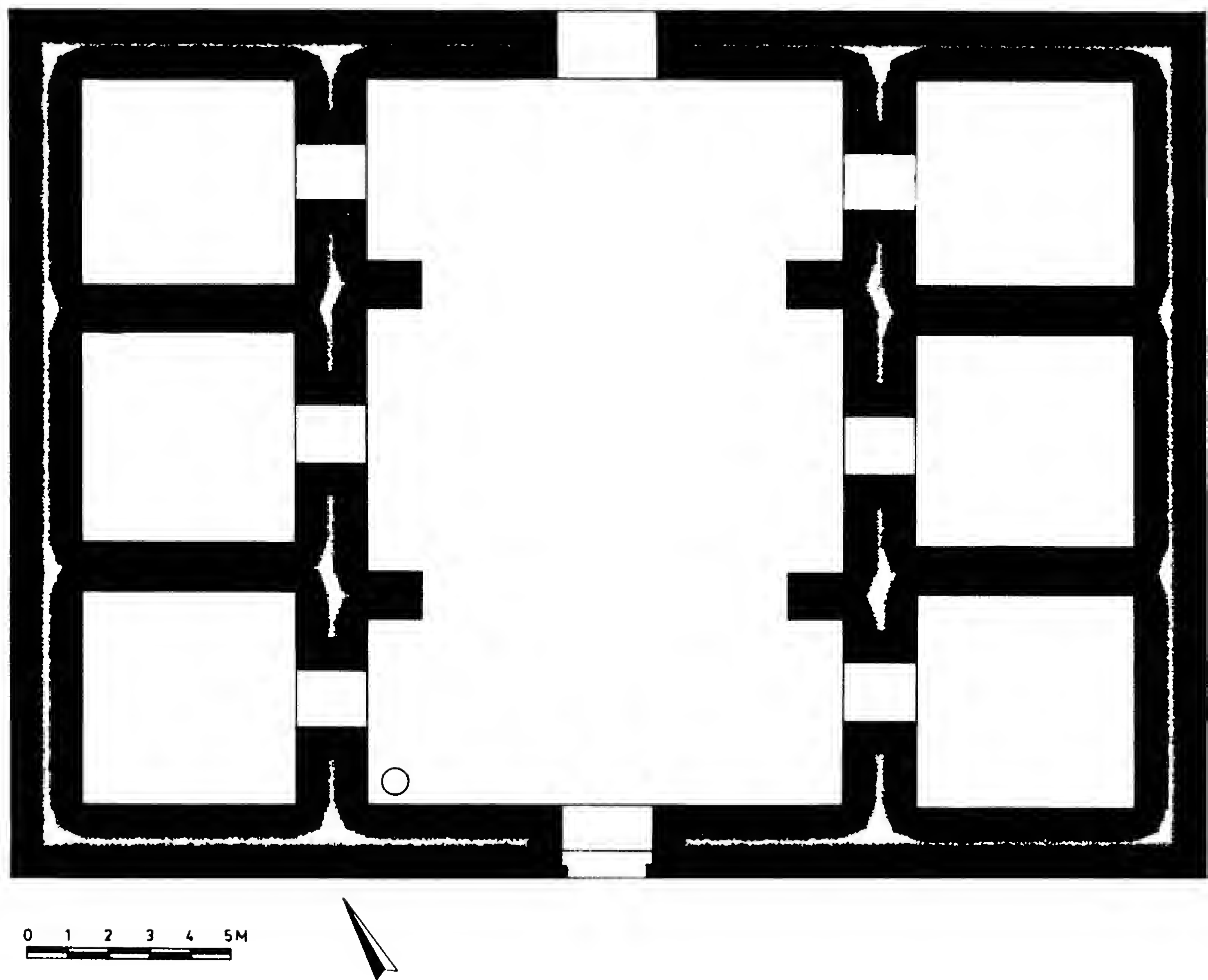


Fig. 9 – Plan d'al Hosn.

(*castellum*) dans sa présentation de Hawarine[23]. Ce point de vue semble être partagé par D. Généquand dans le cadre de son importante recherche sur les monuments umayyades de la steppe[24]. On a établi des relevés précis de ce monument et de ses façades dans le but d'en reconstituer les différentes phases architecturales. Ce matériel sera publié dans le rapport final de notre mission. Un premier relevé, inclus dans le présent article (fig. 9), semble confirmer l'hypothèse d'une construction d'époque byzantine.

Église de Jeara

Cet important bâtiment (fig. 10), dont les façades sont bien préservées, est situé à l'extrémité Nord du village. Il est construit en partie avec des blocs d'un temple romain, comme l'indiquent le nombre et les dimensions imposantes des bases qui sont remployées. L'emplacement exact de ce temple n'a pas encore été déterminé. D'autres éléments, typiques de l'époque byzantine, y figurent aussi. Le terrain présente un dénivelé qui a valu aux façades Est et Ouest d'être surélevées de 2 m. Dans son état actuel, cette église se présente comme un monument isolé à l'extrême Nord du village (fig. 11). Ceci confirme d'une certaine façon la direction Nord-Sud du développement de l'agglomération.

Le plan de cette église est rectangulaire. Il atteint environ 30 m de long sur 16 m de large. Les façades Nord et Sud sont percées de deux portes, tandis que la façade Ouest possède trois accès. Son chevet est surélevé de 2 m par des assises formées de bases antiques remployées[25]. Il était percé d'une porte dans l'annexe Sud comme le montrent des photos de 1970. Cet usage de remplois se retrouve aussi sur les autres parois de l'édifice sous lesquelles n'apparaît aucune trace de podium antique. Des restes de mortier trouvés sur le mur Sud de la sacristie Nord, ainsi qu'à l'angle Sud-Ouest, attestent la présence d'un programme décoratif. En effet des fragments de plaques en marbre gris de Turquie provenant des revêtements muraux, des tesselles de mosaïques colorées ainsi qu'un fragment de granit rouge appartenant à une table d'autel ont été trouvés sur place.

23. ZANINI, Recognizione (cité n. 3), p. 151-153, fig. 2 (relevé) et fig. 3-5 : la comparaison de la pl. VI,2 de l'article de G. DE SAXE avec la fig. 4 de ZANINI montre que l'état du monument est le même 70 ans plus tard.

24. GÉNÉQUAND, Châteaux ommayades (cité n. 19).

25. SACHAU, *Reisen*, p. 52- 54, pl. VI. ZANINI, Recognizione (cité n. 3), p. 153, renvoie à cet auteur et reproduit sa planche dans sa fig. 6 (« chiesa orientale »). Notre fig. 10 montre une certaine dégradation du bâtiment (effondrement de l'arc de la fenêtre nord de l'abside).

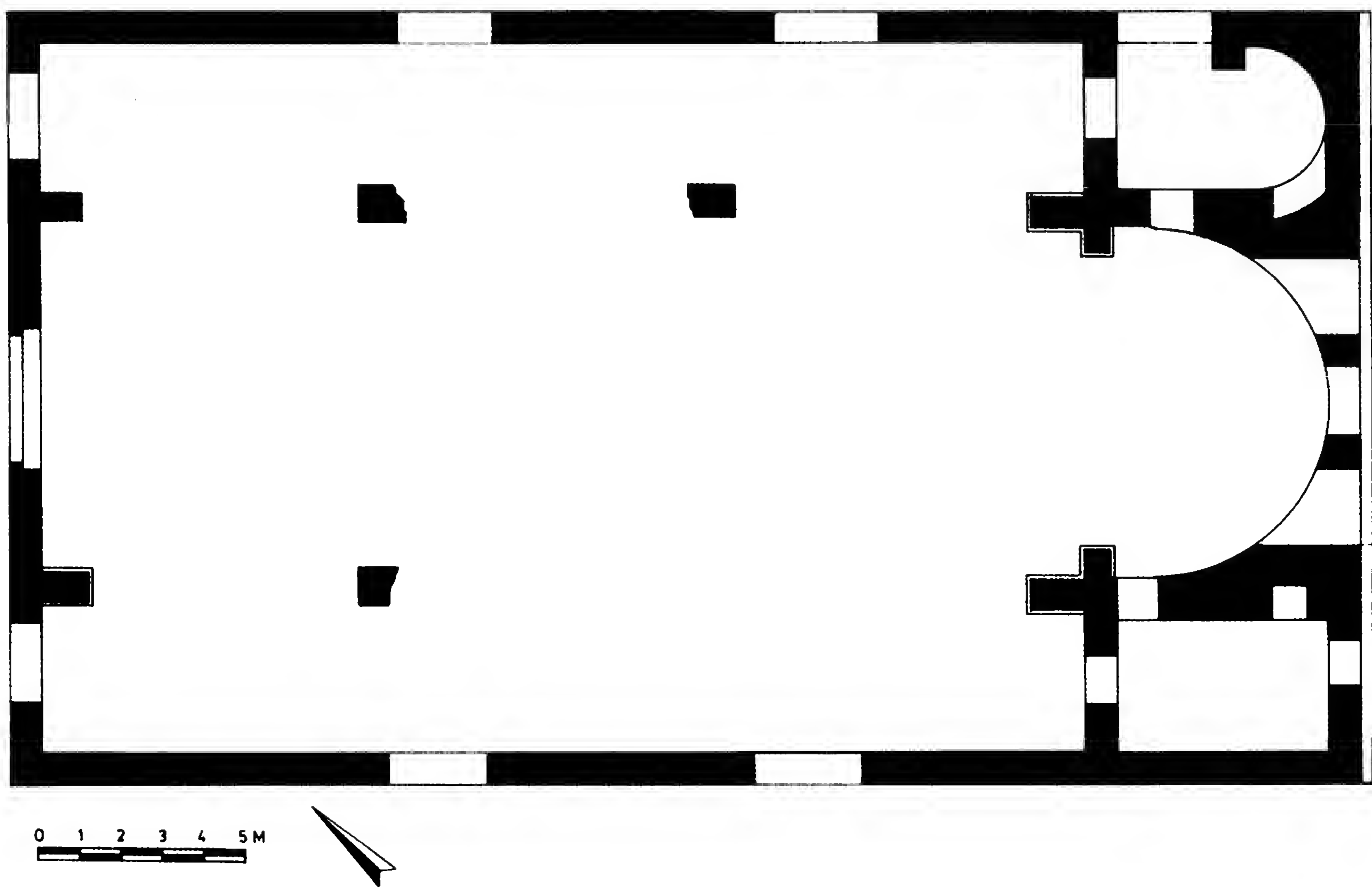


Fig. 10 – Plan de l'église d'al Jeara.



Fig. 11 – Chevet de l'église d'al Jeara.

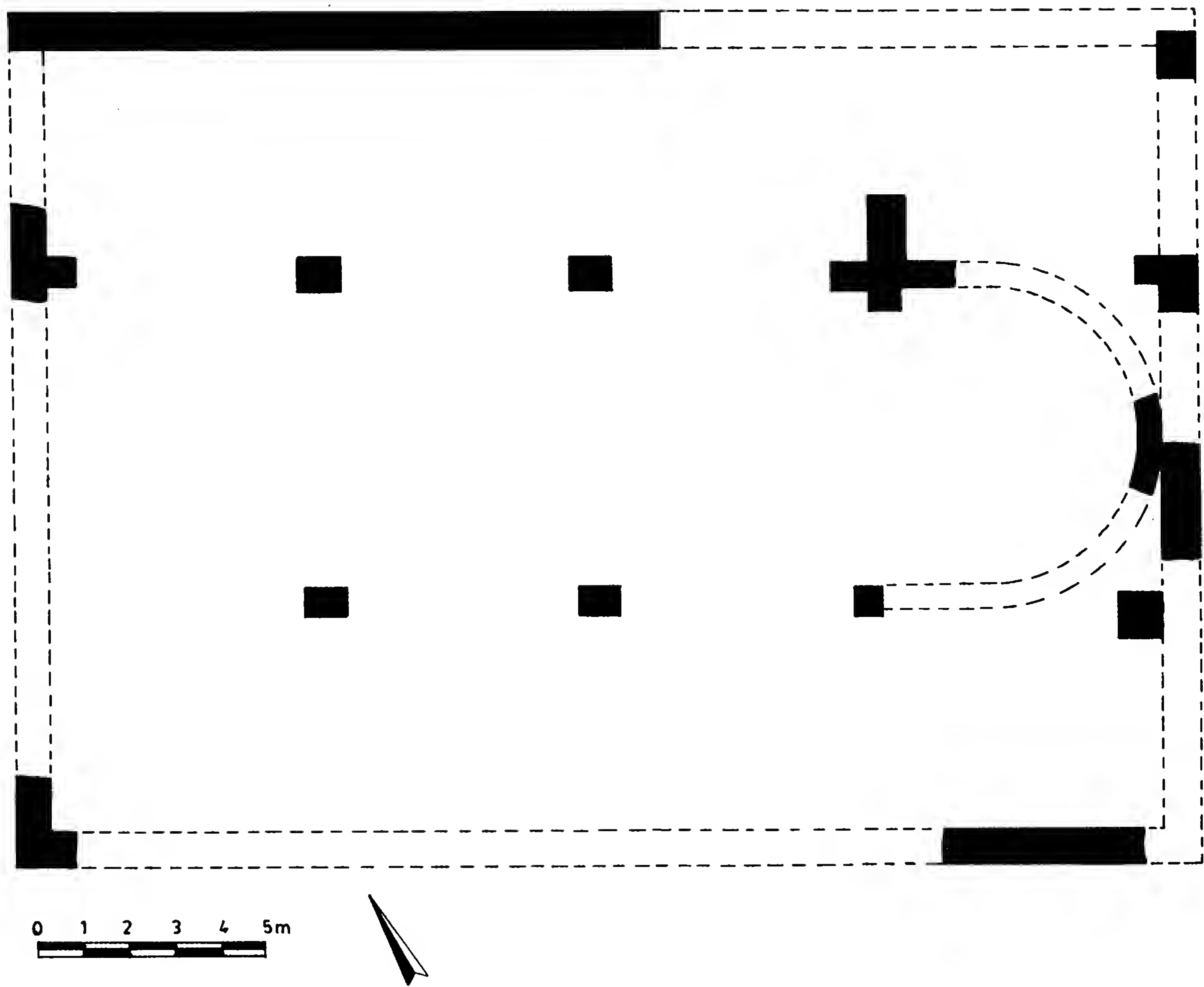


Fig. 12 – Plan de l'église de l'Ouest.



Fig. 13 – Église de l'Ouest.

3. Nouvelles découvertes

Église de l'Ouest

C'est sous ce nom que la présente étude citera les vestiges d'un bâtiment hypostyle qui se trouve à l'Ouest du site antique (fig. 12). Il est aujourd'hui entouré au Sud, à l'Est et à l'Ouest de constructions modernes en briques et en moellons. Cet édifice long de 25,14 m ne garde aucune assise de mur en élévation. La visite sur place a cependant permis de constater la présence *in situ* de deux rangées de piliers rectangulaires ainsi que des bases de pilastres sous le mur occidental moderne (fig. 13). Elle a aussi permis l'identification d'une abside flanquée de deux sacristies. Sa forme arrondie devait faire un demi-cercle d'environ 7 m de diamètre. Ces indications sommaires correspondent à l'état actuel, fort délabré, des lieux. Sans aucune fouille, les seuls indices datables proviennent du mobilier de surface où ont été identifiés des tessons d'époque paléochrétienne ainsi que des tesselles de mosaïque colorées. Les décors des maigres structures restant sur place confirment cette datation. Malgré la présence de ces éléments de datation, une incertitude demeure sur l'ensemble. Il faudrait impérativement procéder à une fouille pour vérifier une éventuelle occupation postérieure (mosquée ?).

Église du Nord

Elle se trouve au Nord-Est de l'édifice précédent (fig. 14). Les restes y sont très mal préservés, mais l'identification comme église a pu être faite grâce à quelques sondages ponctuels qui ont permis de localiser le tracé de l'abside et l'emplacement du chevet, les deux séries de piliers de la nef centrale (trois au Nord et deux au Sud),

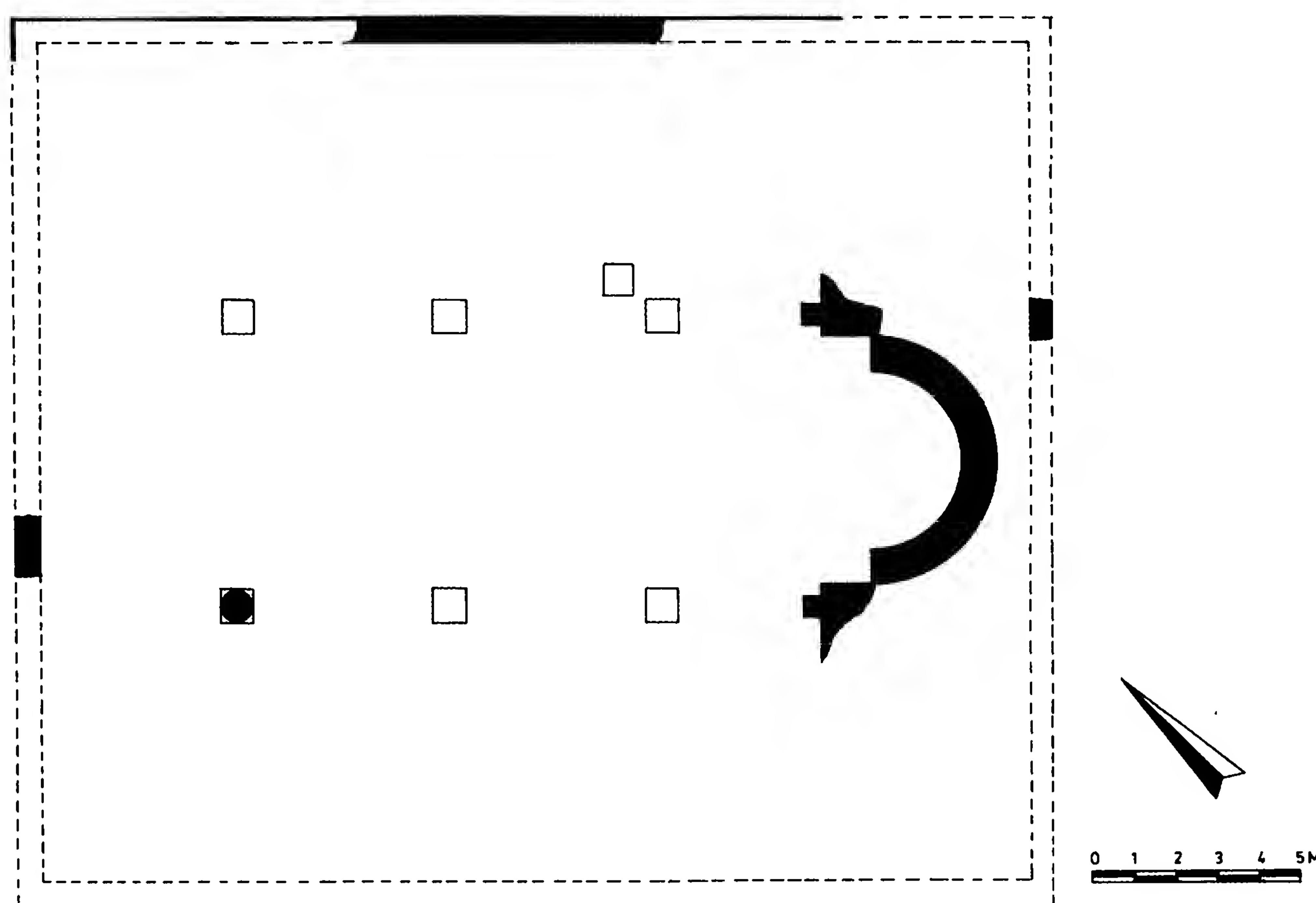


Fig. 14 – Plan de l'église du Nord II.

ainsi que l'emplacement des murs Sud et Nord. Ce dernier, mieux préservé, nous confirme que l'ensemble a été construit en pierres de remploi des époques romaine et byzantine. C'est dans ce mur qu'ont été dégagées quatre colonnettes de marbre gris qui constituaient les pieds de la table d'autel. On a aussi trouvé, remployé sans doute comme socle de pilier (fig. 15), un autel romain. Il se trouve *in situ* dans l'entrecolonnement oriental de la rangée Nord.

Cet édifice, ainsi que le précédent, feront en 2005 l'objet de fouilles qui auront pour but d'établir avec certitude la datation des bâtiments.



Fig. 15 – Socle de remploi dans l'église du Nord II.

Église quadrilobée

Cette église est située au milieu du site actuel, au Nord d'al Hosn et au Sud de l'église de Jeara. Elle a fait l'objet d'une première description et d'un relevé schématique par E. Zanini[26]. Parmi les églises de Hawarine, celle-ci se distingue par son plan centré, inscrit dans un carré (fig. 16). C'est un tétraconque dont les quatre branches sont saillantes, incurvées à l'intérieur et rectangulaires à l'extérieur. Nous sommes donc en présence d'une forme quadrilobée disposée symétriquement par rapport aux deux axes Nord-Sud et Est-Ouest. Pourtant cette symétrie est trompeuse. D'une part, les mesures en longueur et en largeur des quatre branches ne sont pas parfaitement identiques, la branche Ouest étant la plus courte et la branche Est la plus longue. D'autre part, les deux piliers d'épaulement de l'abside centrale

26. ZANINI, Recognizione (cité n. 3), p. 154-155 et fig. 8 (relevé) et fig. 9.

présentent des massifs où l'angle droit est interrompu sur les côtés Nord et Sud par l'aménagement de deux passages obliques (angle de 60 degrés), larges de 90 cm, qui ont une longueur égale aux épaisseurs des parois respectives. Les absides Nord et Sud présentent elles aussi des passages qui sont agencés à angle droit. Ils forment ainsi quatre accès latéraux dont on aperçoit encore les montants partiellement conservés. Il n'a pas été possible jusqu'à présent de dégager complètement l'abside occidentale pour pouvoir vérifier l'existence d'éventuels accès, mais celle-ci paraît peu vraisemblable. Les parois sont à double parement, interne et externe, fait de grands blocs, et le noyau intérieur est fait d'un remplissage de moellons noyés dans un mortier grossier. Leur épaisseur atteint par endroits deux mètres. Les quatre absides alternent avec les massifs d'angles et forment un carré dont la couverture devait être pyramidale, ainsi que le suggèrent les grandes quantités de tuiles et les formes de certains blocs trouvés dans les éboulis.

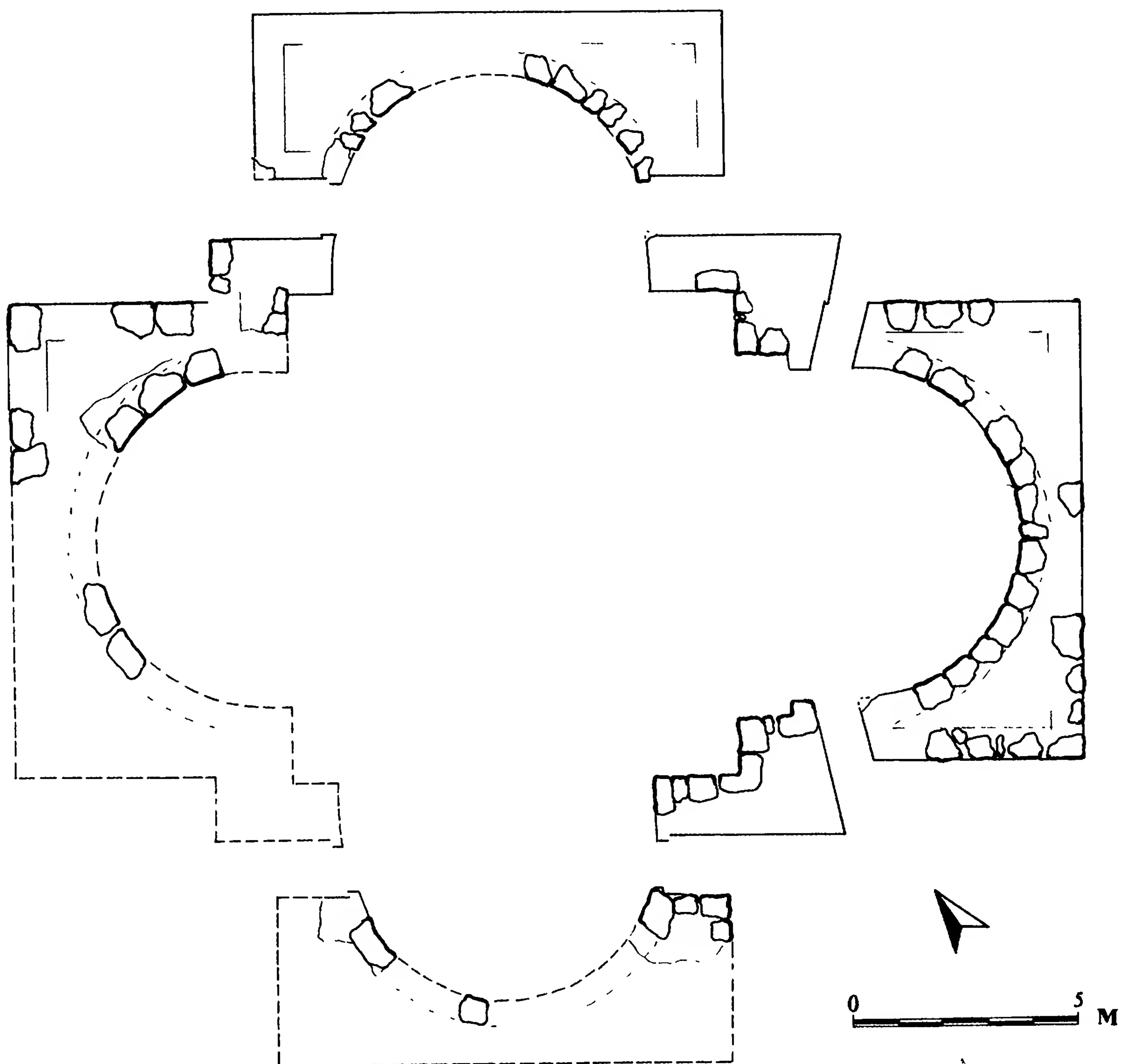


Fig. 16 – Plan de l'église quadrilobée.

Le tétraconque est une forme bien connue dans l'architecture protobyzantine, mais il n'a pas fait l'objet d'une synthèse récente. Les principaux exemples ont été rassemblés par W. E. Kleinbauer[27]. En Syrie les monuments importants sont ceux de Séleucie de Piérie, d'Apamée – auxquels il faut joindre celui d'Amida (Diyarbakir en Turquie)[28] –, de Resafa[29], de Bosra (Saints-Serge-Bacchus et Léontios de Bosra)[30] et, plus au Nord, de d'Akdegirmen Hüyük en Turquie[31] entouré d'un déambulatoire en forme de carré avec des angles arrondis. Tous ces grands tétraconques syriens ont des enveloppes extérieures rectangulaires qui masquent plutôt l'aspect cruciforme de leur stylobate intérieur. Dans le cas de Hawarine, à la différence des grands tétraconques syriens connus, il paraît difficile, faute d'espace, de supposer une colonnade intérieure, divisant l'espace central et pénétrant dans l'espace cruciforme. Malgré sa taille, de l'ordre de 24m de côté, notre édifice serait donc proche de tétraconques de dimensions plus petites, assez fréquents en en Occident (Afrique du Nord, Italie), plus rares en Orient, malgré quelques exemples en Anatolie (Pergé, Xanthos)[32]. Signalons également la repésentation en mosaïque d'un tétraconque à Tayibat al-Imam, près de Hamah[33].

Sondages. C'est surtout l'abside Est de l'église qui a été fouillée (fig. 17). Deux grands carrés de 10 m de côté ont été ouverts de manière à cerner les deux moitiés de son abside orientale ainsi que les murs flanquant l'abside au Sud et au Nord. Sous une couche de sable et de terre superficielle sont apparus des remblais contenant de la cendre, des moellons, des fragments d'enduit de préparation (chaux et poudre de calcaire avec cendres) et d'enduit de finition (chaux et poudre de briques). Un grand nombre de blocs taillés, bien équarris, forment l'ensemble du remblai. C'est à travers l'étude de ce matériel que l'on peut identifier quelques traits du programme décoratif.

27. W. E. Kleinbauer, The Origin and Functions of the Aisled Tetraconch Churches in Syria and Northern Mesopotamia, *DOP* 27, 1973, p. 89-114 ; sur le tétraconque de Pergé, sans colonnade intérieure : Id., The Double-Shell Tetraconch Building at Perge in Pamphylia and the origin of the architectural Genus, *DOP* 41, 1987, p. 277-293. En Égypte, les tétraconques de l'église justinienne d'Abou Mina et l'église Est du même site ont été récemment examinés : P. Grossmann, *Christliche Architektur in Ägypten*, Leyde-Boston-Cologne 2002, p. 37-38, fig. 18 et 104.

28. Voir la planche où les trois plans sont réunis dans J.-Ch. Balty, *Guide d'Apamée*, Bruxelles 1981, p. 105-115 et fig. 112 p. 108.

29. G. Brands, *Resafa VI, Die Bauornamentik von Resafa-Sergiupolis*, Mayence 2002, chap. VIII, p. 121-179.

30. R. Farioli Campanati, Bosra : le ricerche della missione italo-siriana nel quartiere N-E., *FelRav*, 145-148, 1993-1994 (1999), p. 97-143.

31. J. Wagner, Christliche Mosaiken in der nordlichen Euphratesia, dans *Studien zur Religion und Kultur Kleinasiens: Festschrift für Friedrich Karl Dörner zum 65. Geburtstag am 28. Februar 1976*, éd. S. Şahin, E. Schwertheim et J. Wagner, Leyde 1968, I, p. 205 sqq, fig. 1 (plan), pl 74-79 = *RbK*, IV, Kommagene-Kilikien-Isaurien, col. 345-346, fig. 68.

32. Voir l'article de Kleinbauer sur le tétraconque de Perge cité supra n. 26 ; en Lycie, signalons le baptistère de Xanthos, sans colonnade intérieure : J. des Courtils *et al.*, Xanthos, rapport sur la campagne de 2000, *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 237-241 (contribution de J.-P. Sodini et M.-G. Froidevaux).

33. A. Zaqzuq et M. Piccirillo, The mosaic floor of the Church of the Holy Martyrs at Tayibat al-Imam (Hamah), *Liber Annuus* 49, 1999, p. 443-464, précisément p. 458, pl. VII et fig. 44.



Fig. 17 – Ensemble de l'église quadrilobée pendant les travaux.







Fig. 18 – Fragments de peintures murales.



Fig. 19 – Traces de mosaïques de l'abside.



Fig. 20 – Église quadrilobée vue de l'Ouest.

La quantité et de la taille des fragments des peintures murales (fig. 18), laissent penser qu'elles couvraient l'ensemble des murs latéraux ainsi que l'intrados des arcs. Ces fragments sont tous peints de couleur rouge et brique sur un fond jaune ocre. On y discerne des silhouettes de formes amples et souples de couleur vert foncé, pouvant appartenir à des figures de saints. Des motifs végétaux sont aussi visibles par endroits. Des fragments de bordures de couleur brique foncé attestent que les scènes semblent avoir été incluses dans des cadres géométriques.

En outre le programme décoratif comportait certainement une surface mosaïquée. La voûte de l'abside orientale au moins en était couverte, car les blocs de cette abside conservent encore dans leur enduit les empreintes de tesselles sur un fond peint de couleur rose brique (fig. 19). Une grande partie de cet enduit a été récupérée ; il est cependant trop fragmenté pour que l'on puisse restituer le dessin primitif. On a trouvé quelques cubes en pierre de couleurs claires et surtout des cubes en verre doré.

À part les fouilles mentionnées ci-dessus, un petit sondage a atteint un niveau d'arrêt dans la partie méridionale de l'abside sous une épaisseur de 40 cm. Quelques rares tessons de céramique sont apparus sur un sol portant des traces d'incendie. Ce sol, qui se superpose à un mortier de ciment et de chaux mélangé à des moellons, était destiné à recevoir un pavement mosaïqué. D'autres sondages effectués ailleurs confirment ces indications (fig. 20). Enfin plusieurs éléments, dont des tuiles et des faces de blocs de pierre, portent aussi des traces d'incendie.

Conclusion

Hawarine n'a pas encore révélé ses vestiges umayyades. Seule la céramique de surface, abondante et diversifiée, nous renvoie à des époques tardives. Les églises[34] déjà connues, ainsi que les trois nouvellement découvertes s'inscrivent dans la tradition paléochrétienne tardive. La plus ancienne doit être celle d'al Rouhbane au Sud. Par son plan, elle rejoint la disposition des églises bien connues de la Syrie, notamment celles de l'Antiochène et celles découvertes à Palmyre[35]. Les églises les plus tardives sont aussi construites avec des blocs de remploi auxquels s'ajoutent les techniques byzantines du VIe siècle. L'église quadrilobée remonte au troisième quart du VIe siècle et s'intègre dans la série des églises à plan centré, mais ses structures peu soignées indiquent qu'il est aussi possible qu'elle appartienne à l'époque post-justinienne. L'absence probable de stylobate intérieur et celle de larges portes d'entrée, percées directement dans les façades, paraissent exclure l'idée d'une église principale. On peut donc suggérer d'y voir un martyrium, en annexe d'une basilique ou indépendant, ou encore un baptistère. Seules des fouilles ultérieures pourront répondre aux questions de la datation et de l'usage.

Les fortifications des bâtiments, en particulier al Hosn, appartiennent à l'époque paléochrétienne. En revanche les bases des tours et les tronçons des murs au centre, à l'Ouest et au Sud du village, semblent appartenir à un *castellum* d'époque romaine.

Ce site fait partie de l'ensemble de ceux qui appartiennent au *limes* de la Palmyrène romaine et des sites de pèlerinage qui ont prospéré en Syrie centrale à l'époque paléochrétienne. C'était peut-être un des sites d'étape dans la steppe à l'époque umayyade.

LE TERME *ANTIFOROS* ET LA *VIE* DE SAINT MARCIEN ÉCONOME DE LA GRANDE ÉGLISE

par Cyril MANGO

Summary: The term 'antiforos' designated in Late Antiquity some kind of urban feature or space whose exact nature has not been determined. It is attested at Antioch and its suburb Daphne, at Edessa and Constantinople. A neglected source, the Life of the *oikonomos* Marcian, specifies that at Constantinople it adjoined Constantine's Forum and comprised a semicircular element. It is argued here that the 'antiforos' was a provisions market, a *macellum* being documented next to Constantine's Forum. It was there, famously, that the heretic Arius met his shameful death. There follows a discussion of certain specific indications contained in Marcian's Life, namely those concerning the free distribution of bread and oil (*annona*) and the churches of St. Anastasia and St. Irene. The information bearing on the construction of the two churches is shown to be fabulous, although it does provide some valuable architectural detail. Finally, it is suggested that the Life may date from the 7th century.

Le terme ἀντίφορος, qui n'a pas d'équivalent latin, désignait pendant l'Antiquité tardive un élément d'urbanisme dont la signification précise n'a pas été établie. L'étymologie n'en est pas évidente non plus. Faut-il entendre *ante-forum* (devant un forum) ou *anti-forum* (en face d'un forum) ou encore « semblable à un forum » ? Le flottement entre ante- et anti- est d'ailleurs répandu, et pas seulement en grec (par ex. *antecessor* > ἀντικένσωρ). En français on dit *antichambre* au lieu d'antéchambre (qui aurait été plus logique), tandis qu'en anglais on écrit *antechamber*. On peut citer en grec quelques termes analogues : ἀντικονσιστώριον[1], qui était le *Vorraum* du Grand Consistoire, ἀντικάστελλος, ἀντιφρούριον[2] et ἀντίπυργος, ce dernier signifiant aussi bien *turmähnlich* que *Gegenturm*[3].

Retenons donc que *antiforos* désignait quelque chose qui faisait face à un forum ou en remplissait la fonction. Un bâtiment selon Du Cange[4] ; une place, et même une

1. *Livre des Cérémonies*, Bonn p. 404.17, 407.1.
2. Les deux chez JEAN D'ANTIOCHE, *Excerpta de insidiis*, éd. DE BOOR p. 138.7, 18.
3. J'emprunte ces définitions au *Lexikon zur byzant. Gräzitat* de E. TRAPP, fasc. 1, Vienne 1994, qui omet ἀντίφορος, sans doute parce qu'il le considère comme un nom propre, ce qui n'est pas le cas.
4. *Glossarium med. graec.*, *s.v.* : « Aedificium in suburbano Daphnensi, ad Antiochiam . . . ita forte appellatum . . . quod Foro publico obversaretur, vel quod fori usum praestaret ».

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 317-328.

place décorée suivant le Lexique de Lampe[5], qui emprunte pour le reste la définition de Du Cange : « Name of ornamental square in Daphne, suburb of Antioch ». Pas seulement à Daphnè, mais également à Antioche même, à Édesse, à Constantinople et sans doute ailleurs. Passons les textes en revue.

D'abord Antioche. Lors d'une sanglante émeute en 507 les Verts tuent le préfet de police, du nom de Mènas, suspendent son cadavre sur une statue de bronze au milieu de l'*antiforos*, puis le traînent hors de la ville pour le faire brûler[6]. Il est donc clair que l'*antiforos* était une place publique au centre de la ville plutôt qu'un bâtiment clos.

Pour Daphnè, nous avons le texte déjà cité par Du Cange. Évagre[7], en se référant à Malalas (ἱστορεῖ Ἰωάννης ὁ ῥήτωρ)[8], raconte que sous Zénon un certain Mamianos, ancien artisan promu au sénat, construisit à Daphnè « ce qu'on appelle l'*antiforos* » directement à côté des thermes publics sur un terrain occupé auparavant par un vignoble. Il y fut honoré d'une statue de bronze.

Deux attestations pour Édesse. En 495/496, après une abondante récolte, les habitants, au lieu de rendre grâces à Dieu, célèbrent une fête indécente. Ils contemplent le pantomime Trimérios et suspendent des lampes allumées dans les portiques et à l'*antiforos*[9]. Après l'inondation de 525, qui cause d'immenses dégâts, Justinien reconstruit l'église cathédrale et « ce qu'on appelle l'*antiforos* »[10]. On peut en conclure que l'*antiforos* se trouvait dans la partie basse de la ville, pas très loin du lit de la rivière Daïsan[11].

Ajoutons entre parenthèses qu'une agora byzantine semble avoir survécu à Édesse. Il s'agit de la cour (69 sur 64 m.) de la Grande Mosquée (Ulu Cami), entourée d'un mur construit en pierres de taille, couronné à l'intérieur d'une grande moulure (fig. 1). Plusieurs portes, richement moulurées, disposées à intervalles inégaux, y conduisent (fig. 2). Celle de l'Est porte sur son linteau un médaillon entouré de feuillage, à peine visible aujourd'hui, car on lui a accolé un arc en béton (fig. 3). L'intérieur du médaillon a été gratté, probablement parce qu'il représentait une croix. Au milieu de la cour plusieurs chapiteaux byzantins. Je n'ose pas affirmer que cette cour, située juste au centre de la ville, ait été l'*antiforos* d'Édesse, car elle est peut-être trop éloignée de la rivière. Il s'agit en tout cas d'un monument intéressant qui mériterait une étude détaillée[12].

5. *A Patristic Greek Lexicon*, Oxford 1961, s.v.

6. MALALAS, XVI, 6, éd. THURN p. 325.

7. *Hist. eccl.*, III, 28.

8. Le passage se retrouve en partie dans le Malalas slavon. Voir la traduction de E. JEFFREYS *et al.*, *The Chronicle of John Malalas*, Melbourne 1986, p. 213-214 en note.

9. *The Chronicle of Joshua the Stylite*, trad. W. WRIGHT, Cambridge 1882, p. 18, qui traduit à tort « town hall ».

10. PROCOPE, *De aed.*, II, 7, 6.

11. E. KIRSTEN, Edessa, eine römische Grenzstadt . . ., *JAC* 6, 1963, p. 155, croit à tort que l'*antiforos*, à cause de son nom (*Gegenforum*) se trouvait du côté opposé du Daïsan, et qu'il pourrait être identifié au portique construit sur la rivière par l'évêque Sévère (578-603) : MICHEL LE SYRIEN, X, 23, trad. Chabot, t. II, Paris 1901, p. 373.

12. Simple mention par A. GABRIEL, *Voyages archéologiques dans la Turquie orientale,* t. I, Paris 1940, p. 282 et plan assez approximatif (fig. 204).



Fig. 1 – Urfa, cour de la Grande Mosquée. Mur Ouest.



Fig. 2 – Urfa, cour de la Grande Mosquée.
Une des portes du mur Nord.

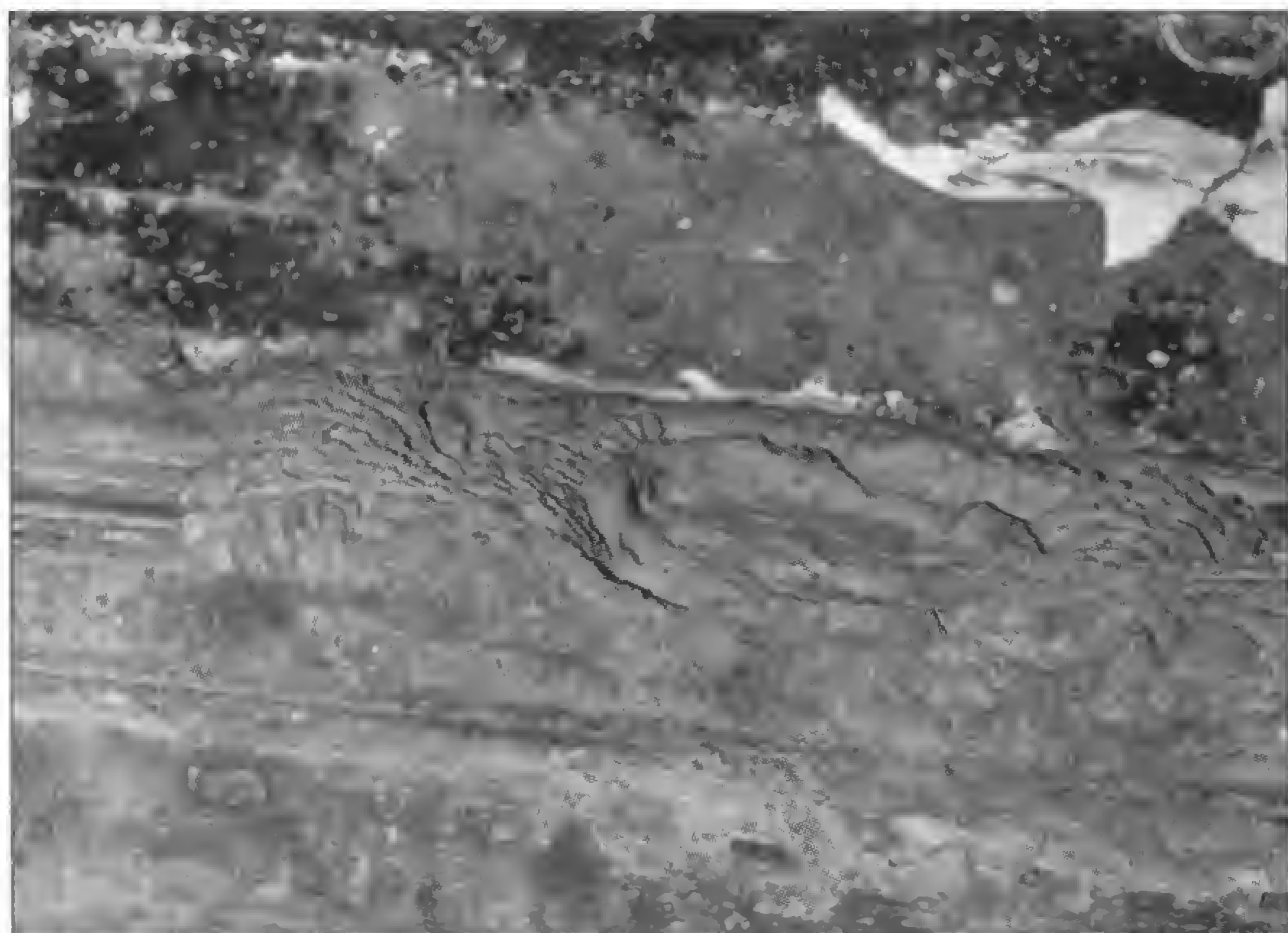


Fig. 3 – Urfa, cour de la Grande Mosquée. Ornement du linteau de la porte Est.

Pour Constantinople, nous avons deux textes bien connus. Selon le cérémonial de la fête de l'Annonciation, dans le cas où elle tombe le dimanche de la troisième semaine du carême, l'empereur (au singulier) se rend au Forum de Constantin. Après avoir assisté à une litanie à la base de la colonne, il revient par l'*antiforos*, suit le portique qui est près [du palais] de Lausos et, de là, se rend à l'église de la Théotokos des Chalkoprateia[13]. L'*antiforos* se trouvait donc à l'Est du Forum de Constantin et pas loin de ce dernier.

Deuxième texte : dans la *Vie d'André Salos*, le saint se promène à l'*antiforos* près d'une taverne où les citoyens boivent du vin assaisonné de myrrhe. Il y rencontre un avare[14]. Feu L. Rydén a utilisé ce passage (entre autres) pour établir une date relativement basse (après 950) de la *Vie*. Bien que le terme *antiforos*, dit-il, ait appartenu au vocabulaire de la basse Antiquité, il n'est pas attesté dans la toponymie de Constantinople avant le *Livre des Cérémonies*[15]. Or, cette assertion est infirmée par un troisième texte qui, quoique publié depuis cent ans, a échappé à l'attention des savants, même du Père Janin. Il s'agit de la *Vie* ancienne de saint Marcien, économe de la Grande Église (*BHG* 1032-1033), certainement antérieure au Xe siècle puisqu'elle a été paraphrasée par le Métaphraste. Longtemps négligée, elle a reçu dernièrement quelques commentaires[16] qui n'en épuisent pas tout l'intérêt. Commençons cependant par le passage qui nous concerne directement avant d'offrir quelques observations d'ordre plus général[17].

13. *Livre des Cérémonies*, Bonn p. 165 = éd. Vogt, t. I, p. 153-154 (peut-être de l'époque de Michel III). Dans une glose finale, Bonn p. 169 = éd. Vogt, p. 157, il est précisé que, du quartier de Lausos, la procession tournait à gauche pour se rendre aux Chalkoprateia. Ce texte a été utilisé pour suggérer que le palais de Lausos se trouvait au Nord et non au Sud de la Mésè : J. BARDILL, The Palace of Lausus and nearby Monuments ..., *AJA* 101, 1997, p. 75-78.

14. Éd. L. RYDÉN, *The Life of St. Andrew the Fool*, Uppsala 1995, t. II, ligne 351 s.

15. *Ibid*., t. I, p. 47.

16. R. TAFT, Byzantine Liturgical Evidence in the *Life of St. Marcian the Oeconomos*, *OCP* 48, 1982, p. 159-170 ; J.-M. SAUGET, Un épisode de la Vie de Marcianos de Constantinople accueilli dans des *Patérika* arabes, *OCP* 52, 1986, p. 271-298 ; H. SARADI, Notes on the *Vita* of St. Markianos, *BSl* 57, 1996, p. 18-25; R. SNEE, Gregory Nazianzen's Anastasia Church ..., *DOP* 52, 1998, p. 157-186 ; M. WALLRAFF, Markianos – ein prominenter Konvertit ..., *Vigiliae Christianae* 52, 1998, p. 1-29.

17. Le texte publié, d'abord par A. PAPADOPOULOS-KÉRAMEUS, *'Ανάλεκτα ἱεροσ. σταχυολογίας*, t. IV, p. 258-270 (cf. t. V, p. 402-404 – version abrégée), ensuite par M. GÉDÉON, *Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον*, Constantinople 1899, p. 272-277 (sur la base d'un seul manuscrit athonite), comporte quelques lacunes. Le texte intégral a été édité, mais non publié par le Professeur J. Wortley, qui s'est servi de neuf manuscrits. Il a eu l'obligeance de me communiquer son texte et de m'avoir autorisé à le citer. Qu'il trouve ici l'expression de ma vive reconnaissance.

Marcien est issu d'une noble famille de sang presque royal, originaire de l'ancienne Rome, mais établie à Constantinople. Il est intégré au clergé de la Grande Église et, étant très riche de naissance, s'occupe de construction d'églises. Il désire surtout en offrir une à la glorieuse sainte Anastasie pour laquelle il recherche un endroit approprié. On lui apprend qu'une femme nommée Nikô, originaire d'Antioche, qui venait de perdre son mari, avait hérité d'une maison située « près de l'hémicycle de l'*antiforos* de Constantin » (πρὸς τῷ ἡμικυκλίῳ τοῦ ἀντιφόρου Κωνσταντίνου), qu'elle se proposait de vendre pour rentrer dans son pays. Trouvant le lieu convenable pour la construction d'une église, Marcien s'entend avec la veuve et lui verse une somme dépassant 2 000 sous d'or. Mais le Diable, qui veut faire obstacle à ce pieux projet, convainc la femme qu'elle avait fait une mauvaise affaire. En effet, non seulement la maison lui fournissait une rente, elle était aussi dotée d'annones publiques (στεγονομίων τε πρὸς πορισμὸν καὶ πολιτικῶν ἡμερησίων ἄρτων χορηγίαν) qui lui revenaient avec la propriété « d'après le statut des autres maisons ». Ici l'auteur s'explique : Constantin avait conféré l'annone (τοὺς ἄρτους) pas seulement au *dèmos* de la ville, mais aussi en particulier (ἰδικῶς) aux maisons qui s'y trouvaient ainsi qu'une once d'huile par jour avec chaque ration. Ces οἰκιακὰ σιτηρέσια (= *panes aedium*) sont inscrits dans les registres publics sous la rubrique des maisons.

Persuadée par le Diable que son immeuble (τῶν οἰκημάτων) valait le double du prix qu'elle avait reçu, la femme annule le contrat. Marcien ne veut ni marchander, ni la contraindre. Il doit trouver une autre solution. Arrêtons-nous là pour le moment.

La *Vie* de Marcien nous a appris que l'*antiforos* faisait partie du Forum de Constantin et que c'était une place assez spacieuse pour jouxter un grand immeuble. Elle était pourvue d'un hémicycle près duquel ou contre lequel était bâti l'immeuble en question[18]. Le Forum de Constantin étant circulaire, on pourrait imaginer que l'*antiforos*, s'il lui était accolé, avait un côté incurvé concave, mais il pouvait également posséder une grande abside ou exèdre indépendante. Quelle était sa fonction ? À défaut d'indication directe, nous croyons ne pas nous tromper en proposant qu'il s'agissait d'un marché. La juxtaposition d'un forum civique et d'un marché aux provisions est en effet un trait courant de l'urbanisme antique[19]. Or, nous savons que le Forum de Constantin était doublé dès son origine d'un *macellum* et qu'il y avait des latrines publiques. C'est là que mourut Arius d'une mort honteuse en 336, « derrière l'agora de Constantin et le *macellum* qui est dans le portique »[20]. La latrine dans laquelle Arius mourut demeura, dit-on, inutilisée jusqu'à ce qu'un riche Arien achetât l'endroit à la municipalité et construisît une maison au dessus pour effacer ce

18. Le Métaphraste a omis les détails topographiques. Il se contente de dire que la maison κατὰ τὴν μέσην τῆς Βυζαντίδος ἀγορὰν ἵδρυτο, tout en ajoutant (de son cru ?) qu'elle était ancienne et magnifique, ayant été bâtie par Constantin le Grand : PG 114, col. 433B-D.

19. Voir C. DE RUYT, *Macellum. Marché alimentaire des Romains*, Louvain-la-Neuve 1983, p. 326-327. Exemples de *macella* à exèdre, *ibid.*, p. 288-289.

20. SOCRATE, *Hist. eccl.*, I, 38, 9.

souvenir déshonorant[21]. S'agissait-il de la même maison dont plus tard Nikô hérita ? Selon une autre source, Arius mourut près du palais du Sénat, lequel se dressait du côté Nord du Forum[22]. L'endroit était d'ailleurs commémoré par un relief figurant Arius et d'autres hérétiques, placé, dit-on, à une distance de 29 palmes de l'arc du Forum[23]. Ce relief était conspué par les passants.

En combinant les indications que nous avons citées, on peut conclure que l'*antiforos* se trouvait au Nord-est du Forum. Ceci cadre bien avec la *Notitia* de Constantinople qui enregistre deux *macella* dans la Ve Région, laquelle venait buter contre le Forum (pour son tracé approximatif voir fig. 4). Si l'un était accolé au Forum, l'autre aurait pu faire partie du Stratègion, l'ancienne agora de Byzance, incluse dans la même Région. Un petit détail est peut-être significatif. D'après la même *Notitia*, un forum théodosien fut installé au Stratègion (*Strategium, in quo est forum Theodosiacum*)[24], ce qui suggère que ce forum n'occupait pas toute la superficie de l'ancienne agora. Or, les patriographes parlent d'un grand et d'un petit Stratègion (*μέγα* et *μικρόν*)[25] comme si la place était divisée en deux, forum et marché.

Ceci dit, revenons à la *Vie* de Marcien et reprenons-en la trame. Frustré dans ses intentions par la veuve Nikô, Marcien se met à lire les écrits de Grégoire de Nazianze et tombe sur la « prophétie » selon laquelle la petite chapelle Sainte-Anastasie (plus correctement de l'Anastasis) sise au portique de Domninos, dans laquelle le saint avait prêché pendant la crise arienne, se relèverait plus grande[26]. Désireux d'accomplir cette prédiction, Marcien laisse la chapelle telle quelle (c'est là, dit l'auteur, que reposent les reliques de sainte Anastasie) et lui adjoint du côté Sud une grande église dont il décrit les éléments : cours à portiques, grosses colonnes de la nef, bas-côtés décorés de peintures, sanctuaire revêtu d'argent, baptistère, skévophylakion. La nouvelle église, construite aux frais de Marcien, est inaugurée en la présence des empereurs et du patriarche Gennade (458-471). Bientôt elle est illustrée par des miracles, surtout celui qui se produisit lors du grand incendie qui ravagea la ville de la côte Nord à la côte Sud. Marcien, le livre des évangiles à la main, monte sur le toit et apaise le feu par ses prières. Après avoir raconté un

21. SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, II, 30, 7.

22. F. HALKIN, Le règne de Constantin d'après la Chronique inédite du pseudo-Syméon, *Byz.* 29-30, 1959-1960, p. 23.

23. *Parastaseis syntomoi chronikai*, p. 44 = *Patria*, p. 173, les deux dans Th. PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. I-II, Leipzig 1901-1907.

24. Éd. SEECK, *Notitia dignitatum*, Berlin 1876, p. 233.

25. *Parastaseis*, p. 33. 22, 34. 8, 66. 7 ; *Patria*, p. 184.9. Cf. M. MUNDELL MANGO, The Commercial Map of Constantinople, *DOP* 54, 2000, p. 192.

26. La prophétie en question a été fabriquée à partir d'un passage du Discours 42, 6 de Grégoire de Nazianze (PG 36, 465A) qui se rapporte à l'accroissement de son troupeau orthodoxe et non à l'église Sainte-Anastasie. Ce passage est cité dans la *Vie* bien connue de Saint Grégoire par le prêtre Grégoire, qui daterait du VIe-VIIe siècle : éd. X. LEQUEUX, *Gregorii presbyteri Vita S. Gregorii Theologi*, CC, ser. gr. 44, Turnhout 2001, p. 178. Or, notre auteur semble avoir utilisé la *Vie* plutôt que le texte original, puisqu'il écrit Τάδε μοι προλέγει τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον (de même dans la *Vie*) au lieu de Τοῦτό μοι τὸ Πνεῦμα προλέγει τὸ ἅγιον du Discours. Si cette constatation est exacte, elle fournit un indice de plus pour la datation de notre texte.

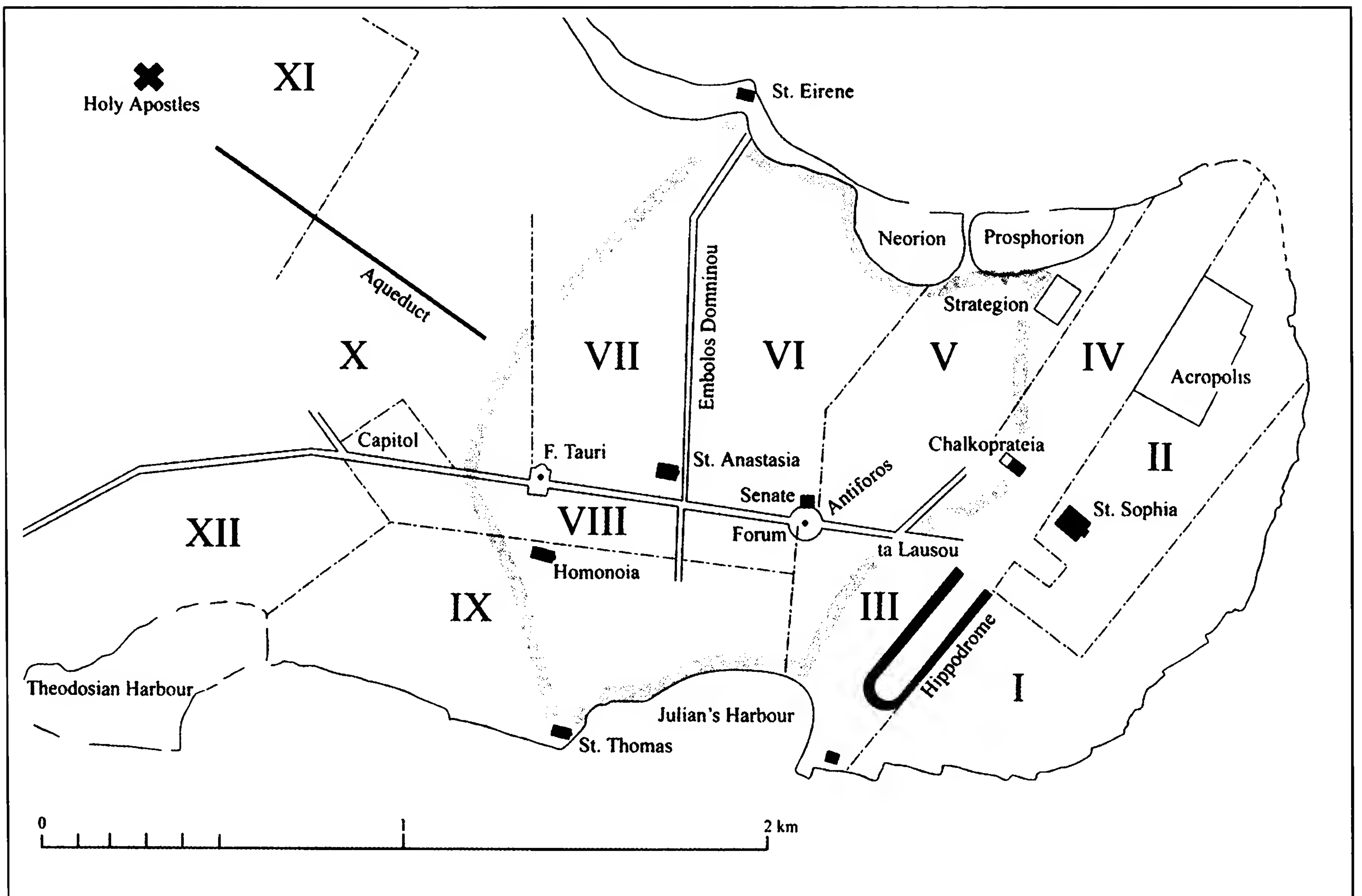


Fig. 4 – Constantinople. Étendue approximative de l'incendie de 464.

second miracle, emprunté à Sozomène[27], l'auteur se tourne vers un autre projet architectural réalisé par Marcien. Il s'agit de l'église Sainte-Irène près de la mer (c'est-à-dire celle dite du Pérama), qui était petite. Le patriarche Gennade, dans une vision juste avant de mourir, est exhorté à la démolir : son successeur (qui n'est pas identifié) va la reconstruire. Une fois l'église démolie, Marcien, qui est déjà économe, prend le projet en main. Le plan (τύπος) de la nouvelle église lui ayant été révélé en songe, il fait d'abord avancer le rivage sur la mer, car auparavant les eaux s'étendaient jusqu'au milieu de l'église actuelle. Puis il jette les fondations et fait élever une basilique à tribune ayant un toit en charpente recouvert de plomb et deux grandes colonnes encadrant le sanctuaire. Celle de gauche était légèrement inclinée par suite d'un attentat de la part du Diable. Le baptistère, semblable à la Piscine Probatique de Jérusalem, a cinq στοαί (niches ?) et un plafond voûté ou à coupoles, décoré de mosaïques représentant la guérison de malades[28]. Ayant entre-temps obtenu des reliques de saint Isidore, protecteur des marins, Marcien veut leur ériger

27. Celui de la femme enceinte tombée des tribunes. Tuée par la chute, elle fut ressuscitée par les prières des fidèles : SOZOMÈNE, VII, 5, 4.
28. Guérisons opérées par le Christ d'après le Métaphraste, PG 114, col. 445B.

une église. Il les place provisoirement dans le skévophylakion de Sainte-Irène, qui est en cours de construction. Le coffret contenant les reliques refuse d'en bouger et Marcien le dépose dans une chapelle annexe. Avant d'avoir terminé la décoration de Sainte-Irène, Marcien meurt à un âge avancé. Les travaux, y compris la dorure du plafond, sont achevés par l'impératrice Vérine, ce qui est indiqué dans une inscription. Marcien est enterré dans un monastère de Saint Jean Baptiste ἐν τοῖς Δανιήλ, près de Saint-Mokios, monastère qu'il avait construit également. Deux autres églises lui sont attribuées : Saint-Théodore à Ténétron ou Tainaron (situation inconnue) et Saint-Stratonique à Rhègion (Küçükçekmece). Cette dernière fut renversée par un tremblement de terre en 557[29].

Pour souligner l'estime dont jouissait Marcien de la part de tout le monde, l'auteur ajoute que son héros était tenu en grand honneur par les patrices Aspar et Ardabur qui, « quoiqu'ils ne partageassent pas notre vraie foi », offrirent au martyrion de Sainte Anastasie — ils habitaient tout près, vers le Nord — plusieurs vases précieux. Pour les récompenser de cet acte, Marcien ordonna que les saintes Écritures y fussent lues en langue gothique les jours de fête. C'est aussi Marcien qui institua pour le clergé ce qu'on appelle les ἑβδομαρικά (voir plus bas).

Enfin, dans une péroraison, qui varie d'un manuscrit à l'autre, l'auteur — qui s'appelle Serge — nous assure qu'il a puisé ses renseignements auprès de gens bien informés, et que dans certains cas, il a utilisé ses propres souvenirs. Il est permis d'en douter.

L'auteur des *Patria* (vers 995) a certainement connu la *Vie* de Marcien à en juger par la notice suivante : « Saint Marcien a construit l'église Sainte-Anastasie la Romaine, celle qui est à *ta Mavrianou*,[30] avec les richesses d'Aspar, tué par Léon Makellès [Léon I[er]]. Obligé de bâtir l'église à *ta Psèpha*, là où on vendait les cubes de mosaïque (ψηφάδας), il acheta le terrain pour 2 000 sous, parce que l'endroit était abominable (μυσαρόν) et qu'on y trouva les notes de saint Grégoire le Théologien, écrites cent ans auparavant, qui disaient : 'Je sais bien que ce temple sera renouvelé grand et beau. Le Saint Esprit m'en assure'. Car auparavant c'était un petit oratoire. Sainte-Anastasie avait un toit en charpente. Basile [I[er]] la recouvrit d'un toit doré »[31]. Il faut avouer que ce n'est pas très clair. L'auteur des *Patria* a-t-il mal lu la *Vie* ou en avait-il une version quelque peu différente ? A-t-il substitué le toponyme *ta Psèpha*, mieux connu à son époque, à *antiforos* ou veut-il dire que le bazar aux mosaïques se trouvait à *ta Mavrianou* ? Et pourquoi cet endroit était-il abominable ?

Sans nous arrêter à ces questions, revenons à la *Vie* de Marcien telle qu'elle nous a été transmise. Quelle en est la valeur ? D'abord, il ne s'agit pas d'une *Vie* à proprement parler. Le fond du récit est consacré à la construction de deux églises. Le reste, qui se ramène à quelques miracles obligatoires que nous n'avons pas

29. THÉOPHANE, éd. DE BOOR, p. 231.
30. Identique à *ta Domninou*.
31. *Patria*, p. 233-234. Cf. A. BERGER, *Untersuchungen zu den Patria Konstantinupoleos*, Bonn 1988, p. 444-447.

résumés, n'est que remplissage hagiographique. Il est évident que Serge (si c'est bien son nom) ne sait presque rien de son héros ou, s'il sait quelque chose, ne veut pas nous en informer. L'origine romaine qu'il attribue aux parents de Marcien est un *topos* qui se retrouve dans d'autres Vies de saints dont on ne savait pas grand-chose (par exemple celles de Sampson et Zôtikos les xénodoques). Pourtant, Marcien était un personnage de marque, bien connu à son époque. Il appartenait à la secte des Novatiens et faisait partie, encore laïc, d'un cénacle de chrétiens rigoristes, qui comprenait saint Auxence, Anthime, le futur mélode, d'autres encore. Or, ce cénacle se réunissait, et ceci dès avant l'an 430 environ[32], dans l'église Sainte-Irène au bord de la mer[33]. Marcien fut probablement sacré évêque des Novatiens de Constantinople en 438. Ensuite il se convertit à l'orthodoxie et fut nommé, peut-être en 458, au poste important d'économe de la Grande Église, où il institua des réformes dont nous allons dire quelques mots[34]. De tout ceci notre auteur ne souffle mot, soit par ignorance, soit par souci de ne pas compromettre son héros.

Ce qui est encore plus fâcheux, c'est que les circonstances entourant la construction de Sainte-Anastasie ainsi que de Sainte-Irène, c'est-à-dire le noyau même du récit, ont été manifestement inventées. Dans le cas de Sainte-Anastasie, il ne fait pas de doute qu'une grande basilique fut ajoutée à l'oratoire grégorien dès les dernières années du IVe siècle. Jean Chrysostome y prêcha[35]. Quelques années plus tard, il fut accusé au concile du Chêne (403) d'avoir vendu les plaques de marbre mises de côté pour son revêtement par le patriarche Nectaire (381-397)[36]. C'est là que se produisit le miracle de la « résurrection » d'une femme enceinte tombée de la tribune. La grande basilique, que notre auteur ignore, existait toujours vers 425 dans la VIIe Région d'après la *Notitia urbis*. Malgré l'ingénieuse hypothèse échafaudée par M. Wallraff, je ne vois aucune possibilité que Marcien (né probablement dans la première décennie du Ve siècle) ait pu contribuer à la construction de cette basilique.

Deux autres faits doivent être pris en considération. Le premier est la translation des reliques de sainte Anastasie de Sirmium à Constantinople et leur déposition dans l'église homonyme dans les portiques de Domninos. D'après Théophane, dont les dates ne sont pas très sûres pour cette époque[37], ceci eut lieu dans la première année de Léon Ier, donc en 457-458. D'autres chroniques disent simplement que c'était sous Léon Ier[38]. Or, notre auteur est très vague au sujet de ces reliques. Il mentionne

32. S'il est vrai qu'Auxence se retira en Bithynie parce qu'il prévoyait la crise nestorienne : *Vita Auxentii*, PG 114, col. 1384 D.

33. *Ibid.*, col. 1380.

34. Le background novatien est discuté à fond par WALLRAFF, Markianos (cité n. 16).

35. PG 63, col. 477, 493, où il se plaint, comme d'habitude, que son auditoire n'était pas aussi nombreux qu'il l'aurait désiré.

36. PHOTIUS, *Bibliothèque*, cod. 59, éd. HENRY, t. I, p. 53. Ceci ne signifie pas évidemment que la basilique était inachevée vers 403.

37. Éd. DE BOOR, p. 111, suivi par KÉDRÈNOS, Bonn t. I, p. 608.

38. THÉODORE LE LECTEUR (texte interpolé), PG 86/1, col. 215 B : LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn p. 114 ; F. CUMONT, *Anecdota Bruxellensia*, I, Gand 1894, p. 23.

leur déposition lors de la cérémonie de consécration, mais ne donne aucune explication de leur provenance. Si on remonte au début de son récit, on a aussi l'impression que quelque chose y manque. Marcien désire vivement construire une église dédiée à sainte Anastasie et recherche un site convenable. Pourquoi ? Est-ce parce que ses reliques viennent d'arriver ?

L'autre fait qui entre en compte est le grand incendie de septembre 464[39]. Son étendue approximative, connue par plusieurs sources, est indiquée sur la fig. 4, et il ne fait pas de doute que les portiques de Domninos se trouvaient à l'intérieur de la zone dévastée. L'hypothèse la plus simple qui se présente à l'esprit est que l'église brûla, qu'elle fut reconstruite par la suite avec le concours de Marcien et que les reliques de la sainte « Romaine » y furent déposées. C'est ainsi que l'Anastasis, symbole de la doctrine nicéenne, devint Anastasie, surnommée φαρμακολύτρια (celle qui défait les sortilèges), attribut que notre auteur connaît déjà[40]. On pourrait objecter que l'épisode de l'église épargnée par le feu avec Marcien monté sur le toit se retrouve dans l'Epitomè de Théodore le Lecteur (première moitié du VIe siècle)[41] et qu'il est répété par Théophane[42]. Ceci n'en garantit pas toutefois la véracité. Il s'agit d'un *topos*, calqué sur un épisode semblable survenu en 433, quand l'église novatienne, surnommée également Anastasis, fut sauvée du feu par les prières de l'évêque Paul, le prédécesseur de Marcien dans cette charge[43]. Un autre miracle de la même espèce, survenu soit lors de l'incendie de 464, soit lors de celui de 475, est raconté au sujet de l'église Saint-Théodore construite par le consul Sphôrakios[44].

La seconde hypothèse qu'on puisse admettre est que l'Anastasis ne brûla pas en 464, ce qui est également possible. Dans ce cas Marcien n'a pas eu à la reconstruire. Tout au plus a-t-il pu la restaurer. Qu'on choisisse le premier ou le second scénario, notre texte ne dit pas la vérité.

Quant à Sainte-Irène, l'assertion de notre auteur que l'église primitive était petite est sûrement fausse, car elle figure elle aussi dans la *Notitia urbis*, qui n'enregistre que les églises importantes. Ceci, bien entendu, n'exclut pas la possibilité d'une reconstruction peu après 471, surtout si Sainte-Irène brûla elle aussi en 464. C'est son motif qui est inventé.

Que reste-il de fiable dans la *Vie* de Marcien ? La description des deux églises a un air d'authenticité, surtout celle de Sainte-Irène avec sa grande colonne inclinée,

39. Nous suivons la date donnée par la *Chronique Pascale*, Bonn p. 595 : mercredi, 2 sept. de la 3e indiction.

40. Puisqu'il emploie l'expression φαρμακείας καταργεῖ.

41. Éd. HANSEN, *Theodoros Anagnostes Kirchengeschichte*², Berlin 1995, p. 110, nº 394. Il est loin d'être sûr d'ailleurs que le texte de l'Epitomè, tel qu'il a été reconstitué par Hansen, soit entièrement de Théodore. On y trouve, par exemple, la notice concernant l'icône de la Sainte Vierge peinte par saint Luc (p. 100, nº 353) qu'on hésiterait à attribuer à un auteur de cette époque.

42. Éd. DE BOOR, p. 112.

43. SOCRATE, VII, 39. Une simple confusion entre les deux Anastasis est peu probable, l'église novatienne étant située dans un quartier différent, près du Stratègion.

44. *Éloge de S. Théodore* par CHRYSIPPE DE JÉRUSALEM, *AASS* Nov. t. IV, p. 69-71.

l'inscription de Vérine, le baptistère à cinq niches. L'histoire de Nikô me paraît aussi contenir des données dignes de confiance. C'est le seul texte à ma connaissance qui établisse pour Constantinople une distinction entre les *panes populares* et les *panes aedium*, contrairement à l'avis de Jean Durliat[45], qui a cependant raison de dire que les *aedes* étaient des appartements et non des maisons. Un immeuble de rapport jouissait donc de plusieurs annones qui revenaient au propriétaire en sus des loyers. Également unique est le signalement de la quantité d'huile distribuée à titre gratuit[46].

La vaisselle, sans doute en argent, offerte par Aspar et Ardabur a peut-être existé[47]. Nous savons qu'Aspar en particulier prit soin de manifester sa bienveillance aux habitants de Contantinople et s'empressa personnellement pour maîtriser le feu lors du grand incendie[48]. Quant à l'affirmation de notre auteur que la maison des deux patrices se trouvait près de Sainte-Anastasie, vers le Nord, donc pas loin de la Corne d'Or, elle nous paraît douteuse pour la raison que le quartier en question était plutôt plébéien. Or, au Xe siècle on montrait encore la maison d'Aspar. D'après les *Patria*[49] elle avait été celle de Basile le parakoimomène, c'est-à-dire du tout puissant Basile Lécapène, destitué en 985. Nous savons d'autre part que la maison occupée par Basile était celle dite de Barbaros[50], qui se trouvait dans le quartier très aristocratique des Arcadianae, au Nord du Palais Impérial, endroit plus approprié à un personnage aussi important qu'Aspar.

Enfin, l'institution des ἑβδομαρικά, dont le sens exact m'échappe[51], pourrait être rapprochée d'une réforme importante attribuée à Marcien par Théodore le Lecteur : « Aussitôt nommé économe, il prescrivit que les offrandes faites à chaque église fussent encaissées par le clergé local, car auparavant tout allait à la Grande Église »[52]. Si, étant économe, Marcien prit une telle mesure, cela veut dire qu'elle était avantageuse à l'évêché. Je suppose qu'en renonçant aux offrandes, l'évêché se démettait du même coup de l'obligation d'assurer les salaires du clergé des églises en question. Il s'agit donc d'une privatisation qui aurait obligé bien des

45. *De la ville antique à la ville byzantine. Le problème des subsistances*, Coll. de l'École française de Rome 136, 1990, p. 195 s. L'importance de notre texte pour l'histoire de l'annone a été récemment signalée par C. ZUCKERMAN, Le cirque, l'argent et le peuple, *REB* 58, 2000, p. 82.

46. DURLIAT (cité n. 45), p. 220. Une loi de 408 (*CTh*, XIV, 17, 15) règle la capacité du setier utilisé pour cette distribution. À noter aussi les *horrea olearia* de la Ve Région.

47. Le calice de Dumbarton Oaks, inscrit aux noms d'Ardabur et d'Anthousa n'entre pas en compte, ayant été offert par un homonyme inconnu. Cf. les remarques de D. FEISSEL, *Bull. épigr.* 1989, 875 = *RÉG* 102, p. 483.

48. Candidus résumé par PHOTIUS, *Bibl.*, cod. 79, éd. HENRY, t. I, p. 162-163 ; ZONARAS, Bonn, t. III, p. 124.

49. II, 71, p. 188.

50. *De administrando imperio*, éd. MORAVCSIK — JENKINS, ch. 43/67.

51. Je ne trouve pas ce mot dans les lexiques. Il désigne vraisemblablement un paiement versé aux clercs hebdomadiers.

52. Éd. HANSEN, p. 106, no 376.53. Voir, par ex., JUSTINIEN, *Nov.* 67, 2 (a. 538) : ceux qui se proposent de fonder une église doivent prouver à l'évêque que la dotation est suffisante pour assurer les dépenses de la liturgie, le luminaire, etc.

églises à ne plus dépendre d'un budget central de plus en plus accablé, et à vivre de leurs propres ressources. Ceci cadre d'ailleurs avec la législation de Justinien en cette matière[53].

*
* *

Concluons. La Vie de Marcien n'est certainement pas contemporaine des événements qu'elle relate, comme certains commentateurs l'ont cru. Texte incohérent et fantaisiste, elle contient quand même quelques éléments fiables qui intéressent surtout l'archéologie. En supposant que l'histoire de Nikô est de la main de Serge et pas puisée ailleurs (ce qui est aussi possible), elle indique une connaissance des rouages de l'annone. Mais puisque l'auteur se sent obligé d'en donner une explication, on pourrait songer à une époque quelque peu postérieure à la cessation de cette institution (618). Ecrivant peut-être au VIIe siècle, l'hagiographe a voulu surtout glorifier l'église Sainte-Anastasie, dont l'origine était en partie oubliée, mais qui restait liée dans la tradition populaire au souvenir presque effacé de l'économe Marcien.

53. Voir, par ex., JUSTINIEN, *Nov.* 67, 2 (a. 538) : ceux qui se proposent de fonder une église doivent prouver à l'évêque que la dotation est suffisante pour assurer les dépenses de la liturgie, le luminaire, etc.

A NEW STYLITE AT ANDRONA IN SYRIA

by Marlia MUNDELL MANGO

Résumé : La découverte récente d'une colonne de stylite hors des murailles d'Androna en Syrie du Nord ajoute un nouveau cas d'imitateur de saint Syméon de Qala'at Sem'an. Nous ajoutons encore au dossier un autre cas méconnu, à Habsennas en Mésopotamie du Nord, qui combine les traits d'une colonne et d'une tour.

Because Jean-Pierre Sodini's important archaeological work in Syria includes Qala'at Sem'an, the shrine surrounding the column of the first stylite, Symeon the Elder (d. 459) in the Limestone Massif, the following offering may be considered appropriate in subject if not in its more humble scope. This short note, intended to thank Jean-Pierre for his support of my own work in Syria in the so-called Basalt Massif, serves as an introduction to another follower of Symeon in northern Syria, in this case at Androna. The relevant evidence known to date is somewhat scanty and requires further investigation. Future excavation of the new stylite's installation may yet uncover material to provide his identity, but already the remains of a column at Androna appear convincing. The presentation of this evidence is followed here by a brief reintroduction of another, innovative, column further north, at Habsennas in Mesopotamia.

ANDRONA

Androna (modern Andarin), situated approximately 75 km northeast of Hama (ancient Epiphaneia), is first attested as a *mansio* on the Chalcis Palmyra route in the late third century Antonine Itinerary (fig. 1). It is also referred to as a *kome* in a sixth-century (?) inscription on a mosaic pavement of unknown provenance. Yakut (AD 1225) described the site as in ruins. Despite its lack of city (*polis*) status, Androna enjoyed certain urban features. About a mile across, it had two sets of circuit walls and large extra-mural reservoirs. Its communal buildings included a *kastron*, a *loutron* (a public bath) — both built in and around 558 — numerous churches and an Umayyad bath[1] (fig. 2). Aerial photographs[2] indicate that the site was densely settled in contrast to

1. See M. MUNDELL MANGO, Excavations and Survey at Androna, Syria: The Oxford Team 1999, *DOP* 56, 2002, p. 303-310.

2. R. MOUTERDE, A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis. Organisation de la steppe en Haute Syrie romaine*, Paris 1945, pls. CX-CXIII. These are now supplemented by the series of kite photographs

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 329-342.

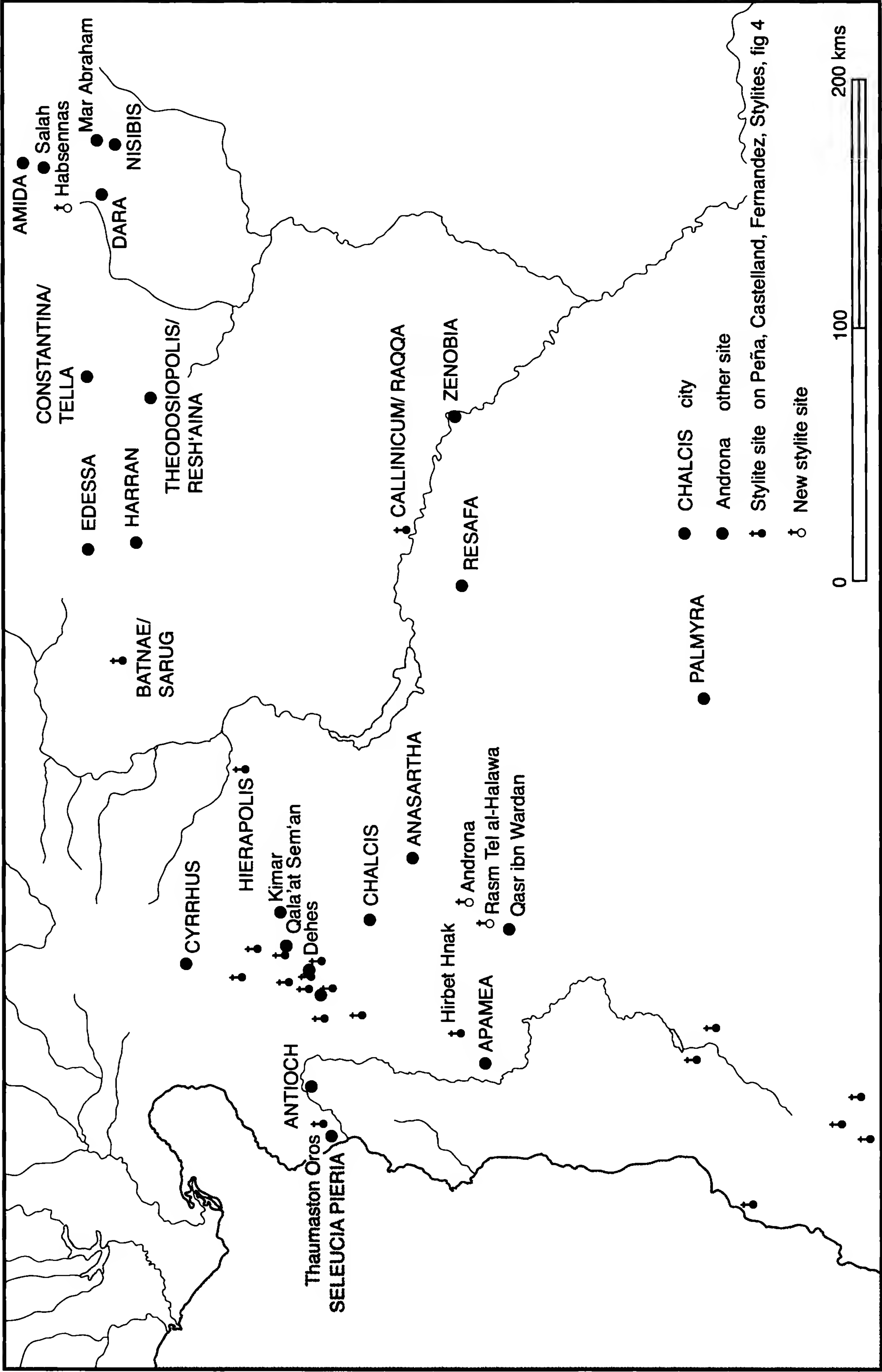


Fig. 1 – Map of northern Syria and northern Mesopotamia. Drawing A. Wilkins.

nearby Qasr ibn Wardan whose three buildings are dated 561-564[3]. To date, fifty Greek inscriptions are known at Androna[4].

Androna was explored by the Princeton Expedition under H.C. Butler in 1905 and again in the 1930's by Mouterde and Poidebard's aerial survey[5]. The site is currently the focus of an international field project involving archaeologists from the Syrian Department of Antiquities, and the universities of Heidelberg and Oxford. This project aims to elucidate the diachronic development (from Roman to Islamic) of Androna's resources, defence, size and spatial organisation. Heidelberg's team, directed by Christine Strube, did a topographical survey of the site in 1997 and subsequently excavated the *kastron*, built by one Thomas in 558-559, and a domestic complex. It has also carried out work on parts of the circuit walls including two gates[6]. The Syrian team, directed by Abdurrazzaq Zaqzuq followed by Radi Ougdeh, has excavated H. C. Butler's *praetorium* which proved to be the Umayyad bath. Oxford's work has concentrated on buildings, installations and questions relating to the use of water at this desert site, including agriculture. Accordingly, we have excavated the well- and cistern-fed public bath, built opposite the *kastron* by Thomas after 559[7], and two of the extra-mural foggara-fed reservoirs used for field irrigation; one being radiocarbon dated to the sixth-seventh centuries[8]. Our related investigation of traces of Androna's agriculture led to the discovery which forms the subject of this paper.

---

taken by R.C. Anderson during the course of our work at Androna, 1998-2003. See, e.g., MUNDELL MANGO, Androna 1999 (cit. n. 1), figs. 4-5, 20-21.

3. MOUTERDE, POIDEBARD, *Limes* (cit. n. 2), p. 175, pls. CXIV-CXV; L. JALABERT, R. MOUTERDE, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris 1955, nos. 1841-1843.

4. JALABERT, MOUTERDE, *IGLS* (cit. n. 3), nos. 1676-1713; MOUTERDE, POIDEBARD, *Limes* (cit. n. 2), p. 217, pl. CXIII; M. GRIESHEIMER, L'occupation byzantine sur les marges orientales du territoire d'Apamée de Syrie (d'après les inscriptions de *Taroutia emporon* et d'*Androna*), dans *Conquête de la steppe et appropriation des terres sur les marges arides du Croissant fertile*, ed. B. GEYER, Lyon 2001, p. 137-141; MUNDELL MANGO, Androna 1999 (cit. n. 1), p. 309 and n. 24; C. STRUBE, Androna/al Andarin. Vorbericht über die Grabungskampagnen in den Jahren 1997-2001, mit Beiträgen von U. HESS, C.P. HAASE, P. KNÖTZELE, C. MEYER, *AA* 2003, p. 30-31, 92, 112-114. New inscriptions, particularly those reused in the Umayyad bath, await publication.

5. H.C. BUTLER ET AL., *Architecture, Section A, Southern Syria. Syria, Publications of the PUAES in 1904-1905 and 1909*, I, Leiden 1930, p. 52-53; II, Leiden 1920, *Section B, Northern Syria*, p. 47-63; III, Leiden 1922, nos. 909-945. MOUTERDE, POIDEBARD, *Limes* (cit. n. 2), p. 15, 61-63, 171-174, 217, pls. CX-CXIII.

6. STRUBE, Androna (cit. n. 4), p. 25-115; EADEM, Excavations at Andarin/Androna I: the Barracks, dans *La Syrie Moyenne de la Mer à la Steppe*. Direction Générale des Antiquités et des Musées, Damascus, in press; with M. MUNDELL MANGO, Report on the fourth campaign at el Anderin in August/September 2000 in Chronique, *AAAS*, in press.

7. According to the bath's inscribed lintel. A postulated period of use into the Umayyad era is supported by the pottery finds, being studied by Nigel Pollard. All is Byzantine or transitional Late Byzantine / Umayyad; nothing is definitely Abbasid. Comparanda exist at Dehes, Resafa, and Dibsi Faraj. Imported pottery includes African Red Slip Ware, Late Roman C and D Wares, and Riley Carthage Late Roman 1 and 7 amphorae. Local wares include small buff bowls with decorated rims, Brittleware, painted "North Syria amphorae", and buff amphorae with combed decoration.

8. MUNDELL MANGO, Androna 1999 (cit. n. 1); EADEM, Excavations and Survey at Androna, Syria: The Oxford Team 2000, *DOP* 57, 2003, p. 293-297; EADEM, Oxford Excavations at Andarin (Androna: September 1998 with contributions by M. DECKER, C. MANGO, N. POLLARD, C. SALTER, A. WILSON, *AAAS*, in press; EADEM, Oxford Excavations at Andarin (Androna): September 1999, *AAAS*, in press; EADEM, Excavations at Andarin/Androna II: The Bath and Water Supply, dans *La Syrie moyenne de la*

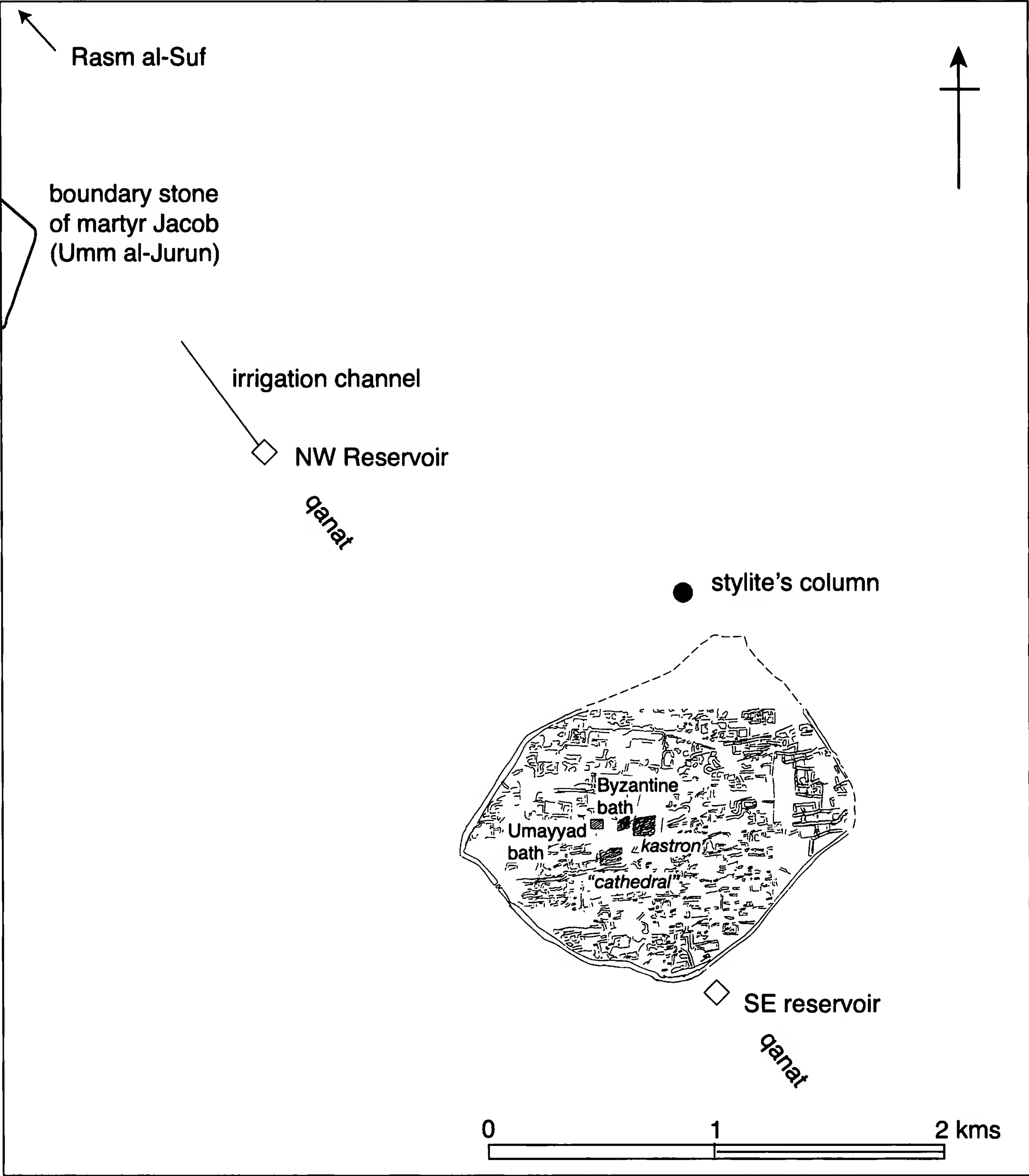


Fig. 2 – Plan of Androna and surrounding areas. Site plan digitized by A. Wickham, 1997, from aerial photograph in MOUTERDE, POIDEBARD, *Limes* (cit. n. 2), pl. CXI; surrounding locations added by C. Hritz, 2004, and redrawn by A. Wilkins.

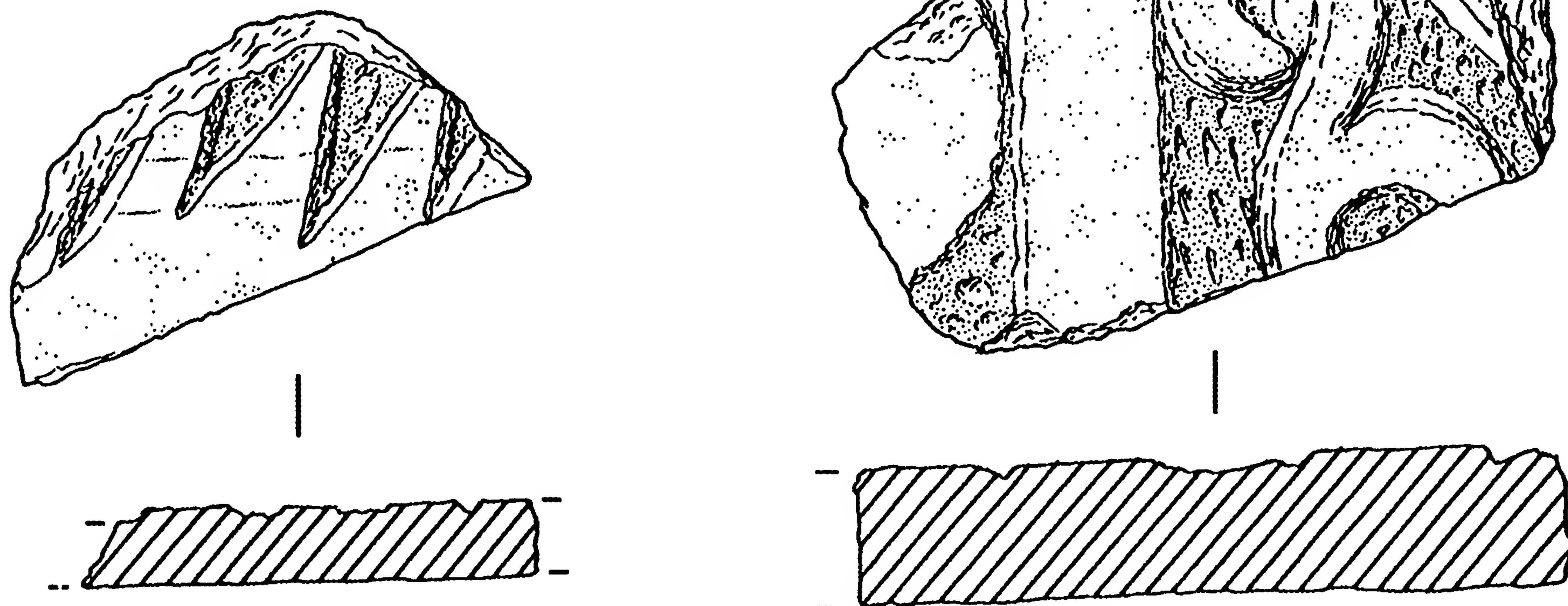


Fig. 3 – Androna, Thomas' bath of ca.560, *frigidarium*. Fragments of marble (left) and limestone (right) *champlevé* carved revetment. Drawing D. Hopkins.

Oxford's excavated buildings at Androna share certain features with those at Qala'at Sem'an and related sites in Syria. Thomas' basalt and brick bath, richly decorated in marble, glass wall mosaic[9], and wallpaintings[10], recalls in several respects (size, layout, water supply, furnaces) urban baths of the period, in particular that built in ca. 550 at Zenobia (Halebiye) on the Euphrates[11]. Prominent among urban features in the Androna bath was an extensive use of marble, by far the greatest amount of decorative material found there. A total of 506 kg of 19 types of marble[12] and other decorative stones has been classified by Olga Karagiorgou[13] according to function, dimension and weight; over half by weight is Proconnesian marble. The use of marble and some individual decorative finds have parallels at Qala'at Sem'an: champlevé revetment (fig. 3)[14], *opus sectile* pavements[15], and a slab carved with a pattern of overlapping circles (fig. 4)[16].

---

mer à la steppe. Direction Générale des Antiquités et des Musées, Damascus, in press; EADEM with C. STRUBE, Report on the fourth campaign at el Anderin in August/September 2000, dans Chronique, *AAAS*, in press; EADEM, Report on the fifth campaign at el Anderin in September 2001, dans Chronique, *AAAS*, in press; EADEM, Excavations and survey at Anderin: the Oxford team in *Hama and Orontes, history and civilization*, Damascus, in press; EADEM, Report on excavations at Andarin, September 2003, dans Chronique, *AAAS*, in press.

9. MUNDELL MANGO, Androna 1999 (cit. n. 1), p. 331.

10. MUNDELL MANGO, Androna 2000 (cit. n. 8), p. 295, fig. 8; EADEM, Andarin 1998 (cit. n. 8), fig. 4.

11. M. MUNDELL MANGO, The Centre in and beyond the Periphery: Material Culture in the Early Byzantine Empire, dans *Byzantina - Metabyzantina. La périphérie dans le temps et l'espace*, ed. P. Odorico, Paris 2003, p. 124.

12. MUNDELL MANGO, Androna 1999 (cit. n. 1),, p. 311, figs. 11-14; EADEM, Bath (cit. n. 8), figs. 5-6.

13. Her report is to appear in the final report on work carried out by the Oxford team 1998-2006.

14. S. BOYD, Champlevé Production in Early Byzantine Cyprus in *Medieval Cyprus. Studies in Architecture and History in Memory of Doula Mouriki*, eds. N.P. ŠEVČENKO and C. MOSS, Princeton, N.J. 1999, p. 49-51.

15. MUNDELL MANGO, Androna 1999 (cit. n. 1), p. 311; EADEM, Androna 2000 (cit. n. 8), p. 295, fig. 11.

16. MUNDELL MANGO, Androna 2000 (cit. n. 8), p. 294, fig. 5. W. DJOBADZE, *Archaeological Investigations in the Region West of Antioch-on-the-Orontes*, Stuttgart 1986, pl. 38 fig. 151.

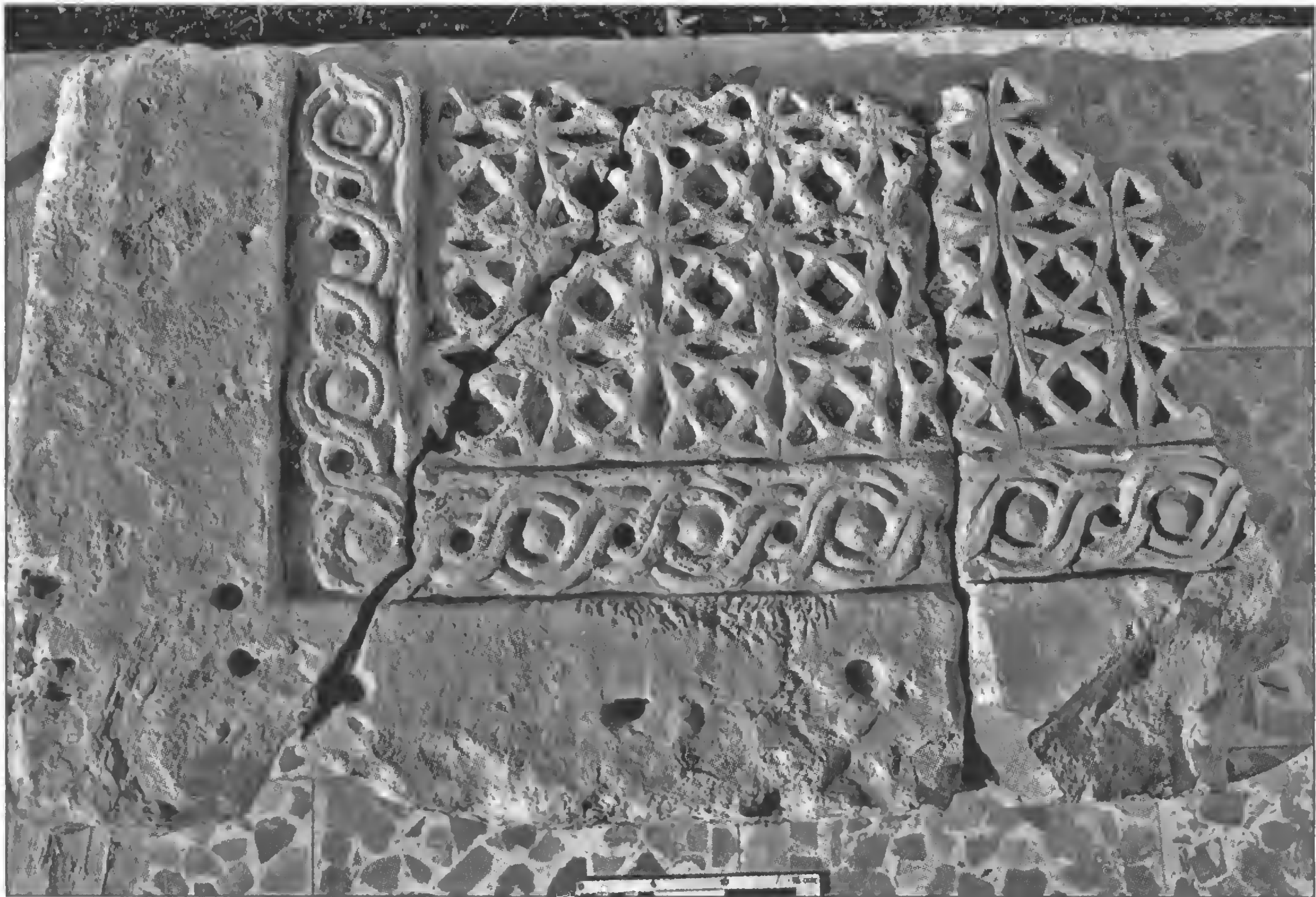


Fig. 4 – Androna, Thomas' bath of ca. 560, retrieved from cistern in entrance court. Fragmentary limestone slab. Photo M. M. Mango.

The partially excavated limestone reservoirs at Androna apparently had secondary functions in addition to irrigation, as indicated by their elaborate decoration of niches, pilasters, colonnettes and other sculpture. This array created, I have suggested elsewhere, a prestige setting for a water festival such as the Maiuma[17]. Stylistically, this sculpture finds comparisons at the complex of the younger stylite Symeon (ca 540-50) at Thaumaston Oros near Antioch, in particular both the reservoir colonnettes carved with various patterns (flutes, imbrication, palm trunk)[18] also reminiscent of work at Amida (Diyarbakir)[19], and a large, now fragmentary, relief of Jonah and the Whale[20] from the northwest reservoir which also recalls figural sculpture at Mar Abraham's monastery church (c 571) near Nisibis in Mesopotamia[21].

In addition to the *kastron* and two baths excavated, Androna had up to a dozen intra-mural churches, including that within the *kastron*. One church was dedicated to the Trinity[22]. A double church was dedicated to the archangels, presumably Michael

17. I also pointed out that one of the reservoirs may have been used for fish breeding; M. Mundell Mango, Fishing in the desert in *Golden Gate, Festschrift for Ihor Ševčenko*, eds. P. Schreiner and O. Strakhov = *Palaeoslavica* 10, 2002, p. 309-316.

18. Djobadze, *Investigations* (cit. n. 16), pls. 34-38.

19. *Ibid*., pls. 35 fig. 136; 36 fig. 145; 37 fig. 149.

20. Mundell Mango in *Hama and Orontes* (cit. n. 8), fig. 11; Djobadze, *Investigations* (cit. n. 16), pls. 39-43.

21. M. Mundell Mango, Deux églises de Mésopotamie du Nord: Ambar et Mar Abraham de Kashkar, *CArch*. 30, 1982, p. 47-70.

22. Butler's church 8; Jalabert, Mouterde, *IGLS*, no. 1677.

and Gabriel[23]. The inscription on the lintel of another church invokes St. Theodore[24]. Another cult is documented outside the walls of Androna, at about 2.8 km. to the northwest at Umm al-Jurun on a boundary inscription discovered by J. Lauffray and published in *IGLS*. In 2000 Cyril Mango located and photographed this inscription (fig. 5) which has since disappeared. It reads: "+ Boundaries of (the sanctuary of) the very holy martyr Jacob, set up following the sacred order of the very pious sovereigns Justinian and Theodora". It thus dates to AD 527-548[25]. A reliquary, minus its lid, (fig. 6) is preserved today a short distance to the north at Rasm al-Suf to where it was brought, possibly from Umm al-Jurun (fig. 2)[26]. Another cult apparently flourished at Androna, that of a stylite.

Androna's stylite was situated about 300 m. to the north of the outer walls surrounding the site (fig. 2). Here lies a scatter of basalt stones, namely long ashlar blocks and round column shaft segments, the latter extending in a near straight line, apparently as fallen (fig. 7). Thanks to an olive mill lying among the debris, the remains attracted the attention of members of our team seeking evidence of ancient agricultural activity[27]. In the following year, 1999, Michael Decker and Cassian Hall laid two trenches across the site in order to clarify the nature of a potential agricultural installation (with the column shafts acting as rollers). One trench crossed the area of the column itself, the other cut into a nearby mound. Pottery, glass and other material retrieved confirmed an Early Byzantine date for the complex. Under the column segments and ashlar blocks was uncovered not an olive pressing surface but a square area resembling the base of a



Fig. 5 – Umm al-Jurun, northwest of Androna. Loose inscription (2.00 x 0.39 m) mentioning boundary of martyr Jacob, established by Justinian and Theodora, 527-548. Photo C. Mango.

23. Butler, *Architecture* (cit. n. 5), II, B, p. 57-58; Jalabert, Mouterde, *IGLS* nos. 1691-1694. I. Peña, *Lieux de pèlerinage en Syrie*, Milan 2000, p. 18-19.

24. Butler, *Architecture* (cit. n. 5), II, B, p. 926; Jalabert, Mouterde, *IGLS* no. 1705. Peña, *Pèlerinage* (cit. n. 23), p. 26.

25. Jalabert, Mouterde, *IGLS* no. 1675 ter. A Jacob is also mentioned on a loose lintel 100 m south of the *kastron; ibid.*, no. 1687.

26. The source of other ancient worked stone brought to this village in recent years.

27. See M. Decker and A. Wilson in Mundell Mango, Androna 1999 (cit. n. 1), p. 314-316 and in Eadem, Anderin 1998 (cit. n. 8).

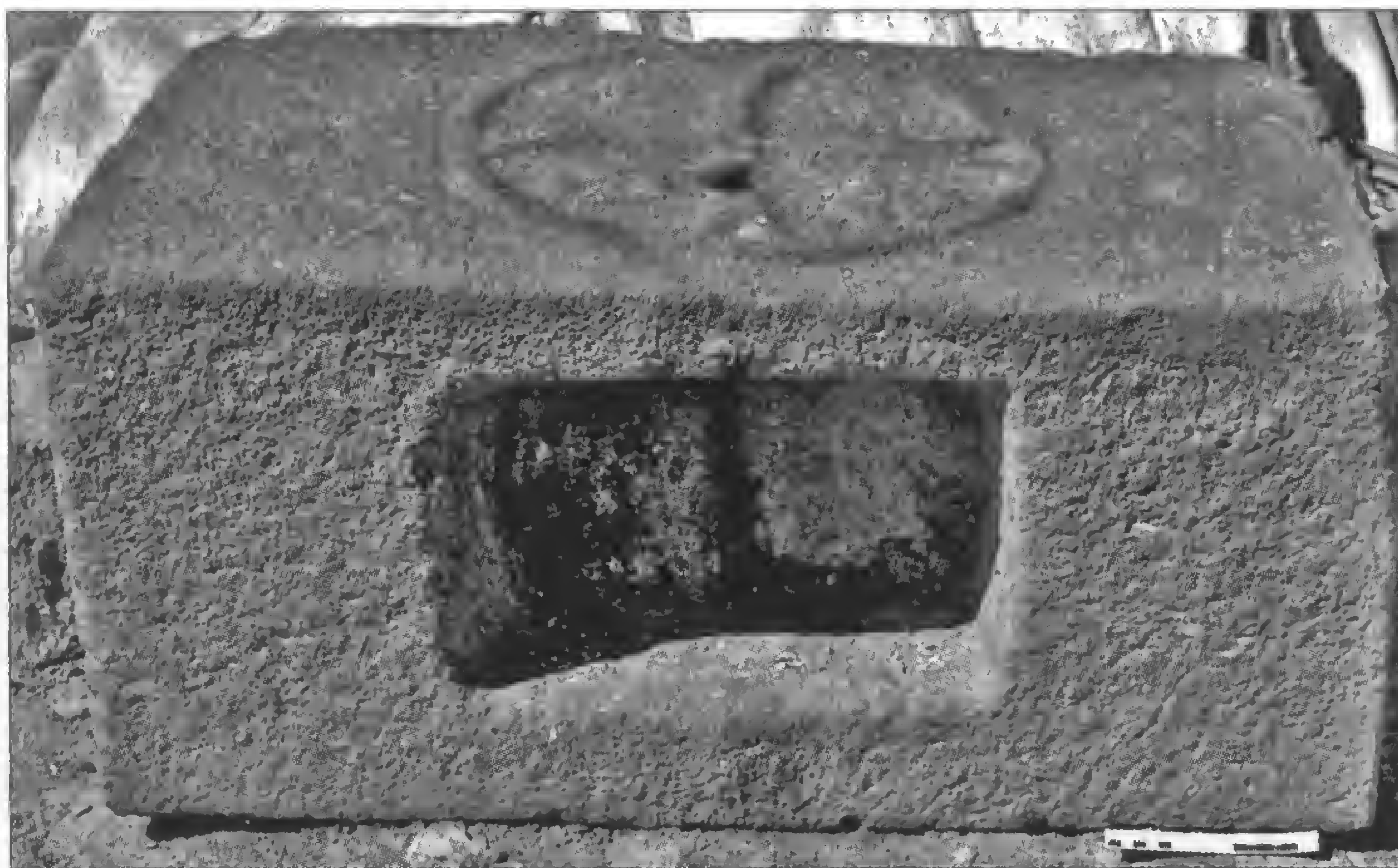


Fig. 6 – From Umm al-Jurun (?), now at Rasm al-Suf. Basalt reliquary body (0.43 x 0.55 x 0.45 m). Photo M. M. Mango.

monument[28]. The mound contained a tiled pavement. The collapsed column was planned by Richard Anderson in situ, where it remains (fig. 8). All eight shaft segments are quite large, being 0.66 to 0.82 m in diameter. The reconstructed height of the column was over 10.81 m. The segments have distinctive sinkings for metal clamps once used with metal collars to hold them together. The inescapable conclusion is that the shafts were once assembled as an upright column. Since this was an unlikely place for an honorific column supporting a statue, it is probable that the column pieces were set up for a stylite.

The column remains at Androna most closely resemble those of the sixth-century stylite at Kimar, north of Qala'at Sem'an near a road between Apamea and Cyrrhus[29] (fig. 1). Here also the column had been composed of large shaft segments (diameters 0.82-1.18 m) acting as drums bound together by metal clamps and collars. This is one of three shafts preserved in near entirety in the Limestone Massif and, like that at Sheih Barakat, once stood at 16 m; that at Srir was ca. 12 m. The height of the final columns of the Elder and Younger Symeons, now gone, may have also once reached ca. 16 m[30].

A stylite's column was composed of three main parts, the base, the shaft and the upper platform (of wood or a capital)[31]. Of these, no capital or other platform survives at Androna. The dozen ashlar blocks probably formed part of the column's

28. Mundell Mango in *Hama and Orontes* (cit. n. 8).

29. I. Peña, P. Castellana, R. Fernandez, *Les stylites syriens*, Milan 1975, p. 150-151, pl. 24, fig. 26; O. Callot, À propos de quelques colonnes de stylites syriens, dans *Architecture et poésie, hommage à G. Roux*, eds. R. Étienne, M.-T. Le Dinahet, M. Yon, Lyon 1989, p. 114-118, figs. 4, 8. I thank the author for kindly drawing his article to my attention and for providing me with a copy. See also the recent article by O. Callot and P.-L. Gatier, Les stylites de l'Antiochène, *Topoi* Suppl. 5, 2004, p. 573-596, which I have been unable to consult.

30. Djobadze, *Investigations* (cit. n. 16), p. 62-65; Callot, Stylites (cit. n. 29), p. 113.

31. Peña, Castellana, Fernandez, *Stylites* (cit. n. 29), p. 39-42.



Fig. 7 – Androna. Collapsed stylite's column. Photo R.C. Anderson.

Fig. 8 – Androna. Collapsed stylite's column. Plan R.C. Anderson.

base. The precise reconstruction of the various elements requires further work which will take account of Olivier Callot's study[32]. Regarding the other elements found at Androna, the tiled floor under the mound may have belonged to a building. Stylite columns studied by Tchalenko and Peña, Castellana and Fernandez were usually accompanied by a chapel / oratory, monastery or habitation for followers, and/or a tomb and surrounded by an enclosure[33]. Beside the collapsed column at Androna is a hole which may belong to a well, cistern or septic tank found at some sites[34]. The olive mill at Androna (figs. 7-8) may have been used in oil production carried out by monastic followers of the stylite[35].

I. Peña's study shows, unsurprisingly, a concentration of stylites in the general vicinity of Qala'at Sem'an, throughout the Limestone Massif[36]. East of this core group is a sprinkling of recorded stylites towards the Euphrates and, further to the north, in Mesopotamia (fig. 1). That mentioned by John Moschos at Hierapolis belongs to the seventh century and that at Batnae/Sarug to the tenth; the closest among those listed to the west of Androna was situated at Hirbet Knak in the eleventh[37]. Likewise relevant to Androna's column is another, basalt in material and "Doric" in style, found collapsed by H. C. Butler on a small hill at Rasm Tel al-Halawa, ca. 14 km southwest of Androna (fig. 9)[38]. Because there was no trace of

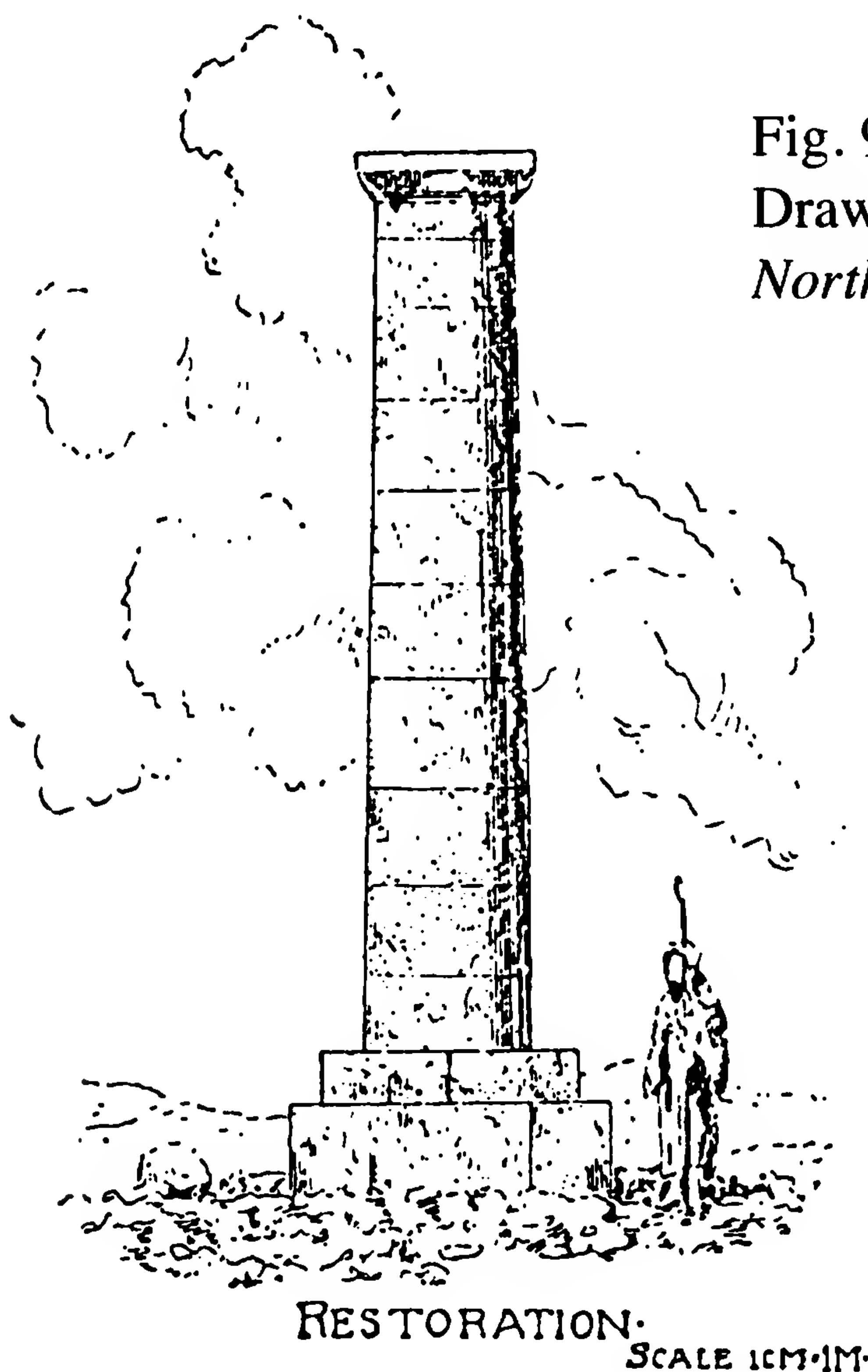


Fig. 9 – Rasm Tel al-Halawa. Roman (?) column reconstructed. Drawing after BUTLER, *Architecture. ... Section B, Northern Syria* (cit. n. 5), p. 65 ill. 64.

32. CALLOT, Stylites (cit. n. 29), p. 107-122.
33. G. TCHALENKO, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, Paris 1953-1958, I, p. 171-172, pls. L.2, LXXXVIII; PEÑA, CASTELLANA, FERNANDEZ, *Stylites* (cit. n. 29), p. 52-55, 76-77, 87-159.
34. PEÑA, CASTELLANA, FERNANDEZ, *Stylites* (cit. n. 29), p. 58-59, pl. 3.
35. As at Symeon d-Zayte's Monastery of the Column near Nisibis. See below and n. 51.
36. PEÑA, CASTELLANA, FERNANDEZ, *Stylites* (cit. n. 29), p. 87-159, fig. 1.
37. PEÑA, CASTELLANA, FERNANDEZ, *Stylites* (cit. n. 29), p. 83.
38. BUTLER, *Architecture* (cit. n. 5), I, p. 53; II, B, p. 64-65, ill. 64.

buildings there, H. C. Butler considered the column to be a Roman "landmark or boundary monument", but it may well have belonged to another stylite. Among those listed by I. Peña, the closest geographically and, presumably, chronologically to Androna may be those near Callinicum/Raqqa of the sixth century. According to Michael the Syrian[39], monks near Theodosiopolis/Resh`aina fleeing Tayaye (Arabs) in 631 travelled south to the Euphrates and founded the Monastery of the Column near a (stylite's ?) column that had been set up a century earlier at Callinicum by the empress Theodora, protectress of Monophysites and considered a native of that city, sometime between 527 and 548. Perhaps this imperial gesture had been made in response to recent local events. In 520-522, two stylites active near Callinicum, Symeon and Thomas of Dara, had been martyred during Justin I's Chalcedonian suppression of Monophysite monks[40]. This part of northeastern Syria may be seen as an outpost of stylitism which developed from the sixth century[41]. Generally contemporary with Theodora's column at Callinicum was the boundary established by her and Justinian outside Androna (at Umm al-Jurun) for the (shrine of ?) martyr Jacob[42]. Was he too a martyred stylite ? One would expect a stylite to be buried by his column. If the boundary inscription (fig. 5) discovered northwest of Androna was found in its original position, either the shrine of Jacob was located there at Umm al-Jurun, where there are remains of a large complex, or Jacob was a stylite buried by his column and the inscription marked a distant property boundary (fig. 2). If Jacob were buried at Umm al-Jurun — the possible origin of the newly discovered reliquary at Rasm al-Suf (fig. 6) — this would lessen the possibility that he was the stylite.

Whatever his precise identity, Androna's stylite was well-placed outside the walls near a northeast gate opening onto the road that probably led to the city of Anasartha (fig. 1), also a beneficiary of imperial action, in this case possibly that of Maurice, and that of Phocas, as stated in inscriptions (one later defaced) in the city's new gate and circuit walls[43]. Although positioned in the countryside, the Elder Symeon and his stylite followers were easily accessible to the public which sought their help. Often, as at Androna, their columns stood on or by main arteries connecting cities. The younger Symeon sat above the road leading from the harbour at Seleucia Pieria to Antioch; the Elder Symeon's column stood near a presumed Apamea-Cyrrhus road[44].

Further work on Androna's column is planned. The Oxford team has obtained a permit from the Director General for Antiquities and Museums, Damascus to conduct a landscape study around Androna, 2004-2005, with the intention of

39. *Chronique de Michel le Syrien*, éd. et trad. J.-B. Chabot, Paris 1899-1905, II, p. 419; III, p. 26.

40. Peña, Castellana, Fernandez, *Stylites* (cit. n. 29), p. 69.

41. It was in this region that a pagan ritual observed at the temple of Attargatis at Hierapolis — where twice annually a man mounted and stayed for a week on a column to pray for the faithful who made offerings — is thought to have served as inspiration for the Elder Symeon. Thus G. Goossens, *Hiérapolis de Syrie*, Louvain 1943, p. 131-132.

42. See footnote 25 above.

43. On Anasartha see Jalabert, Mouterde, *IGLS*, nos. 281, 288, 292, 298; Mouterde, Poidebard, *Limes* (cit. n. 2), p. 68.

44. Peña, Castellana, Fernandez, *Stylites* (cit. n. 29), figs. 9, 10, 15, 20.

integrating evidence obtained from excavation and study of the bath and reservoirs with the surrounding terrain. There we hope to gain a clearer picture of water use within local agricultural development. The study will also afford an opportunity to record all ancient vestiges in the designated area to ensure their future protection. Foremost on the list will be the stylite's column and its surrounds where recent intensification of local farming even since 1999 has led to ploughing extending right up to and within the cluster of shaft segments.

Habsennas

Some stylite columns may have been monoliths, in the case of the lower ones such as the first column of the Younger Symeon[45]; most were composite, as that of the Elder Symeon at Qala'at Sem'an[46] and — presumably — that at Androna. However, a bold innovation in column design is documented in Northern Mesopotamia, at Habsennas, the column/tower. In his list of known stylites and columns, extending from the Elder Symeon through the nineteenth century and from sixth-century Gaul to medieval Georgia and Rumania[47], I. Peña cites nine stylites in northern Mesopotamia, through the Umayyad period[48]. These include the chronicler Joshua the Stylite near Amida in the fifth century and the two martyred stylites near Callinicum in the sixth (see above). The others were located near Amida and possibly at Constantina/Tella (modern Viranşehir), in the sixth and seventh, respectively, as well as Zachariah near Edessa and Theodotos, archbishop of Amida who abdicated and mounted a column between that city and Dara, in the eighth century.

Habsennas is not included in this list and so its monument is worth a re-introduction here, as another "new" stylite's column (fig. 10). This is a partially preserved ashlar masonry column, with a base that resembles the lower stepped base of the column of the Younger Symeon[49] and an internal staircase; it still stands at the monastery of Mar Lazarus in the village of Habsennas north of Midyat in the Tur `Abdin (fig. 1). Although briefly described by Gertrude Bell in 1913 as a round bell tower, according to local information[50], its true function may be revealed in the *Life* of Symeon d-Zayte (of the Olives)[51].

45. Djobadze, *Investigations* (cit. n. 16), p. 61.
46. Callot, Stylites (cit. n. 29), p. 113-114.
47. Peña, Castellana, Fernandez, *Stylites* (cit. n. 29), p. 60-84; see fig. 4 for greater Syria.
48. In addition to two in southern Mesopotamia near Hira; Peña, Castellana, Fernandez, *Stylites* (cit. n. 29), p. 80-81; seven other stylites are recorded elsewhere in the eighth century.
49. Djobadze, *Investigations* (cit. n. 16), pl. 29 fig. 116.
50. It "is the only round tower attached to a Christian church which is known to me in Mesopotamia or in Syria", according to G. Bell, *Churches and monasteries of the Tur 'Abdin*, ed. and annotated by M. Mundell Mango, London 1982, p. 53, pl. 115.
51. S. Brock, The Fenqitho of the Monastery of Mar Gabriel in Tur 'Abdin, *Ostkirchliche Studien*, 1979, p. 174-182.



Fig. 10 – Habsennas, Monastery of Mar Lazarus. Column/tower. Photo M. M. Mango.

This text states that Symeon, a native of Habsennas, was abbot of the Monastery of the Column near Nisibis where he lived as a stylite and which he endowed with extensive olive plantations, producing oil[52]. Among other good works, he acquired and restored a ruined monastery outside the east gate of Nisibis which he provided with a "column for recluses" and a hostel[53]. After he became bishop of Harran (700-734), Symeon brought the relics of Mar Lazarus from Harran[54] to his native Habsennas where he dedicated to this saint the church of an existing monastery ("built of hewn stone") and built a new monastery. He also built at the monastery "a column (*estona* = *stylos*) for recluses" which is also called a "tower" (*borga* = *pyrgos*), in which monks took turns to live as recluses[55]. As I have previously pointed out[56], the structure's design combined the appearance of a stylite's column (*estona*) with the function (perhaps the convenience) of the tower (*borga*) of recluses of the sort mentioned in the Life of Jacob the Recluse active at nearby Salah, and observed at several sites in Syria[57]. The internal staircase of the column/tower would allow the stylite/recluse an easier ascent to the top. An earlier column/tower is apparently attested before Symeon became bishop in 700: his successor as abbot of the Monastery of the Column near Nisibis is named as Jovinian, described as a *stylite* "*who was a recluse in the tower*" (my italics) of the monastery of Mar Elisha[58]. The construction, before and in 700-734, of the latter and the Habsennas "column" with a tower-like solidity may have been a consequence of the violent storm of 646/7 when "trees were uprooted and many columns of stylites fell"[59]. However, regarding the possibility of novelty, it should be recalled that the *Life* of Luke the Stylite (ninth century) mentions that the sixth-century column of Daniel on the Bosphoros above Constantinople had "the look of a tower"[60]. I. Peña was aware of Symeon's "*borga*", from P.Y. Dawlabani's *History* of Mar Gabriel's monastery[61], but not, apparently, of his "*estona*" nor of the columnar form of the extant monument at Habsennas.

52. *Ibid.*, p. 175-176.
53. *Ibid.*, p. 176.
54. On Lazarus' monastery near Harran in Mesopotamia, possibly in the Tektek Mountains, see Mundell Mango in Bell, *Tur 'Abdin* (cit. n. 50), p. 111 and 149.
55. Brock, Fenqitho (cit. n. 51), p. 178.
56. In Bell, *Tur 'Abdin* (cit. n. 50), p. 111.
57. I. Peña, P. Castellana, R. Fernandez, *Les reclus syriens. Recherches sur les anciennes formes de vie solitaire en Syrie,* Milan 1980.
58. Brock, Fenqitho (cit. n. 51), p. 176.
59. Theophanes, *Chronicle*, ed. de Boor, p. 343; (inaccurately) cited by Peña, Castellana, Fernandez, *Stylites* (cit. n. 29), p. 62 and n. 117.
60. *Vie de Saint Luc le stylite*, ed. F. Vanderstuyf, PO XI/2, 1914, p. 51,9; cited by Peña, Castellana, Fernandez, *Stylites* (cit. n. 29), p. 37.
61. Peña, Castellana, Fernandez, *Reclus* (cit. n. 57), p. 52.

ELEUTHERNA
THE PROTOBYZANTINE CITY

by Petros THEMELIS

Résumé : Une partie d'un habitat protobyzantin, qui date du début du ve s. à la fin du VIIe s., a été mise au jour par la fouille de l'Université dans le secteur I de l'antique Éleutherna en Crète. Une basilique à trois nefs entourée d'un cimetière en est le bâtiment le plus remarquable, bâti dans la première moitié du ve s. par Euphratas, le premier évêque d'Éleutherna, qui participa au 4e concile œcuménique de Chalcédoine en 451.

THE SITE

The first excavator of Eleutherna, the distinguished British archaeologist Humfrey Payne, made a brief field survey of the site between 10 June and 31 July 1928 and concluded pessimistically: "It will be seen from these results that there seems little if any possibility of the site justifying a second campaign." However, his assessment turned out to be very wide off the mark, for the excavations conducted by the University of Crete have shown that the finds brought to light there – both movable and fixed – are sufficiently important to justify further research by a second generation of archaeologists at the very least. Ancient Eleutherna is a typical example of a Cretan city inhabited continuously at least from the "Dark Ages" to the Late Roman, Early Byzantine and Byzantine periods. The Byzantine settlement developed into the community of shepherds and small farmers of the post-medieval era that came to be called Prines, obviously on account of the huge kermes oaks (πρίνοι) that are such a dominant feature of the semi-mountainous landscape. Nowadays it is called Ancient Eleutherna (Archaea Eleftherna). On the evidence of literary references, surface indications and excavation results it is certain that there was a flourishing Minoan settlement on the same site, as well. One outcome of the University of Crete excavations in Sector I has been to shed light on aspects of the history not only of Eleutherna but of Crete generally during the periods in question, especially the critical phase of transition from paganism to Christianity.[1]

1. P. THEMELIS, Ελεύθερνα. Τομέας Ι, *Κρητική Εστία* 2, 1988, p. 298-302, pls. 5-7; IDEM, Ελεύθερνα, *Κρητική Εστία* 3, 1989/90, p. 266-270; IDEM, Ελεύθερνα. Τομέας Ι, *Κρητική Εστία* 4,1991-1993, p. 247-257; IDEM, Eleutherna, in *Aerial Atlas of Ancient Crete*, eds. J.W. MYERS, E.E.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 343-356.

The ancient Cretan city of Eleutherna stood on a spur running north-south, 390 metres above sea level at its highest, with a flat top and fairly steep sides, in the foothills of Mount Ida. The hill and the city are bounded on three sides by the Chalopota and Kyriaki torrents, which run along the west and east sides respectively and meet below the north end of the spur, where the Hellenistic bridge is situated, to continue their journey to the sea as a single stream.[2] The village of Archaea Eleutherna, which belongs to the District of Mylopotamos, stands on the saddle at the south end of the spur.

The spur forming the acropolis consists of calcareous marl of Miocene origin occurring in horizontal strata, some soft and some relatively hard, suitable for cutting flat terraces and flights of steps and for the foundations of buildings.[3] The hillsides are badly eroded, and the erosion would have been even more advanced if it had not been slowed down by the ancient and modern retaining walls. The choice of site for the settlement was determined largely by the natural fortification of the spur, the semi-mountainous terrain round about – which provides not only grazing lands and timber but also some land suitable for cultivation – and the existence of springs of good drinking water.

The city had access to the sea down a valley about ten kilometres long, and a port on the island's north coast, probably on the site of the present coastal town of Stavromenou, where a settlement inhabited continuously from Minoan to Roman times has been located and partially excavated.[4] The territory controlled by the Eleuthernians extended as far as Panormos (the ancient Pantomatrion or Amphimatrion) or even as far as Cape Dion further east, as some scholars maintain.[5] However, the position of Cape Dion is not known, and Pantomatrion or Amphimatrion was an independent town. As for Panormos, it is apparently a relatively recent name for that place, not a survival of an ancient place-name.

Eleutherna is situated in a splendid position. Among other things, the view towards the coast is extremely pleasant. Lower down the hillside was the center of the ancient city with its fine town houses, its small bath-house, its network of streets and the Basilica of Euphratas; beyond that, the stream valley leads the eye away through a landscape of green hills to the blue of the sky and sea.

Myers, G. Cadogan, Los Angeles 1992, p. 91-95; Idem, Ελεύθερνα. Τομέας I, *Κρητική Εστία* 5, 1994/96, p. 267-283; *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα. Τομέας I*, ed. P. Themelis, vol. 2, Athens 2004; A. Kalpaxis, Ελεύθερνα. Τομέας II, *Κρητική Εστία* 2, 1988, p. 302-303; Idem, Ελεύθερνα. Τομέας II, *Κρητική Εστία* 3, 1989/1990, p. 271-272; Idem, Ελεύθερνα. Τομέας II, *Κρητική Εστία* 4, 1991/93, p. 257-261; Idem, Ελεύθερνα. Τομέας II, *Κρητική Εστία* 5, 1994/96, p. 283-286; Idem, ed., *Ελεύθερνα II, 1 : Επιγραφές από το Πυργί και το Νησί*, Rethymnon 1991.

2. A. Nakassis, The Bridges of Ancient Eleutherna, *ABSA* 95, 2000, p. 353-365.

3. *Aerial Atlas* (cit. n.1), p. 91-95.

4. I. Sanders, *Roman Crete*, Warminster 1982, p. 25 ; M. Pologiorgi, *ArchDelt* 37, 1982 B2, p. 384; M. Tsipopoulou, *ArchDelt* 38, 1983, B2, p. 368-370; E. Gavrilaki, *ArchDelt* 43, 1988, B2, p. 557-558.

5. N. Platon, Πόλεις τῆς ἀκτῆς Κρήτης μεταξὺ Δρεπάνου καὶ Δίου ἄκρου, *Κρητικὰ Χρονικά* 2, 1948, p. 349-365; Van Effenterre, Les deux inscriptions de Nési, dans Kalpaxis, *Ελεύθερνα II, 1* (cit. n. 1), p. 18-21 and n. 12.

The Early Byzantine City

Life went on after A.D. 365, despite the severe blow inflicted on the Roman city of Eleutherna in that year. Early Byzantine Eleutherna was built on the ruins of the Late Roman city: in some places the ground was levelled with earth and rubble fill, elsewhere parts of the old buildings were reused or new houses were constructed, some of them actually in what had been the streets of the old town.[6] Eleutherna had been the seat of a bishopric since the early fifth century. The construction of the episcopal church in the heart of the Roman city presupposes that a flourishing Christian community had existed there in the preceding centuries. Some members of the Eleuthernian aristocracy, who went on living in the grand villas of the residential area (even if the grandeur had faded) until about the end of the fourth century, may have been converted to Christianity by then. The Oecumenical Council of Chalcedon in 451 AD was attended by Euphratas, the first Bishop of Eleutherna, while Bishop of Eleutherna at the Council of Nicaea (787 AD) was Epiphanios, disparagingly described as *anaxios* ("unworthy").

The somewhat scanty literary references to the episcopal see have been corroborated by the archaeological findings. At least three basilicas have been located within the city limits, all of them on the west side of the hill: one underneath the Byzantine church of Ayia Sotira, one at Ayios Markos and the third at Katsivelos in sector I (the eastern sector). There is also evidence for the existence of a fourth basilica (closure slabs, other architectural members and wall foundations) at Pyrgi on the acropolis.[7] The centre of the Early Byzantine town was the imposing three-aisled basilica with its annexes in sector I (fig. 1).

Crete never suffered from the incursion of the Slavs, as mainland Greece and the Peloponnese did.[8] However, the period of unrest and sociopolitical change prior to the final conquest of the island by the Arabs evidently affected Eleutherna badly and led to its gradual depopulation in the late seventh century (after 668) and its final abandonment immediately after 787. The bishopric was then moved elsewhere.[9] The inhabitants took refuge in safer places in the mountains, or in fortified positions, at least until the island was liberated by Nikephoros Phokas in 961, when they returned to Eleutherna; but this time they chose the saddle and the Pyrgi locality for the small new settlement, rather than the slopes of the spur.

6. On the form and evolution of dwelling-houses from the sixth to the eighth century see J.-P. Sodini, La naissance de l'habitat médiéval en Méditerranée byzantine : le cas de Gortyne (VIe-VIIIe s.), in *Creta Romana e Protobyzantina, Proceedings of the International Conference held at Heraklion, 23-30 September 2000*, ed. A. Di Vita (in press).

7. Kalpaxis, *Ελεύθερνα II, 1* (cit. n. 1), p. 11-15.

8. C. Morrisson et J.-P. Sodini, The Sixth Century Economy, in *EHB* 1, 2002, p. 191-193.

9. G. Konidaris, The Bishops of Crete down to the Tenth Century, *Κρητικὰ Χρονικά* 7, 1953, p. 478.



Fig. 1

Excavation in the eastern sector I has brought to light a three-aisled Early Christian basilica in a fairly good state of preservation (fig. 2 a-b). It is 24.47 m. long and 14.52 m. wide, or 15.62 m. wide if the north retaining wall is included. The shortness of the church in relation to its width is probably due to the fact that the east terrace of the residential area, on which the basilica stood, had been relatively narrow ever since the Hellenistic period. Be that as it may, the choice of that particular site for the basilica was apparently dictated by the presence there of pagan cult buildings erected at various times from the third century BC to the Roman imperial period.[10] Building material, inscriptions and a number of sculptures from earlier periods were incorporated in the structure of the basilica itself, the annexes and the wall of the south churchyard. The ruins of earlier buildings visible above ground in the open spaces round the basilica were demolished and the material reused for the paving of the spacious north and south churchyards.

The aisles are separated by arcades standing on a slightly raised socle. Each of the two arcades consists of six pillars of almost square section supporting five arches. Each slab of the socle of the south arcade has a shallow cavity to hold one of the wooden posts of a high screen that reached up to the level of the capitals. A number of limestone capitals from the pillars were found in the rubble fill, as well as a few fragments of the mullions from the double-light windows of the clerestory. Numerous limestone voussoirs from the arches also survive, each with four parallel raised fillets on the face.

The Eleutherna basilica is a typical example of the type of basilica that evolved in the Aegean region. With regard to the morphological simplicity of its plan and the proportions of the building, it can be compared to the almost exactly contemporary basilica of Olymbos in the Lavreotiki district of Attica[11] and a number of Cretan basilicas such as the somewhat later basilica near the Sanatorium at Knossos, the one called "stou Mavropapa" at Gortyn, the basilicas at Olounda, Vyzari Amariou, Finikas (Loutro) – where the annexes lie south of the narthex, as at Eleutherna – and the basilica at Syia A, where the subjects of some of the mosaics show affinities with those at Eleutherna, though they are dated later.[12]

10. P. Themelis, *Ancient Eleutherna, East Sector*, Athens 2002, p. 38-41, figs. 27-28 and 80-84. On the conversion of ancient shrines to Christian churches, or their replacement by churches, see F. D. Deichmann, Frühchristliche Kirchen in antiken Heiligtümern, *JDAI* 54, 1939, p. 105-136.

11. D. Pallas, Early Christian South-East Attica, in *Proceedings of the 2nd South-East Attica Conference*, *Kalyvia* 1986, p. 49-52, figs 5-6.

12. W.H. Freud, The Byzantine Basilica Church at Knossos, *ABSA* 57, 1962, p. 189; Sanders, *Roman Crete* (cit. n. 4), p. 92, 109, 116-117; A. Orlandos, *PraktAE* 1960, p. 308-316; K.D. Kalokyris, *Κρητικὰ Χρονικά* 13, 1959, p. 7; A. Orlandos, *Κρητικὰ Χρονικά* 7, 1953, p. 337-340, fig. 2, and p. 348-349, figs. 7-8. Cf. the basilica at Itanos A: Sanders, *Roman Crete* (cit. n. 4), p. 90. Cf. also the first phase of the Basilica of Ayios Isidoros on Chios: Ch. Pennas, The Basilica of St. Isidore: New Evidence, in *CHIOS, A Conference at the Homereion in Chios 1984*, eds J. Boardman and C.E. Vaphopoulou-Richardson, Oxford 1986, p. 312-334, fig. 4.

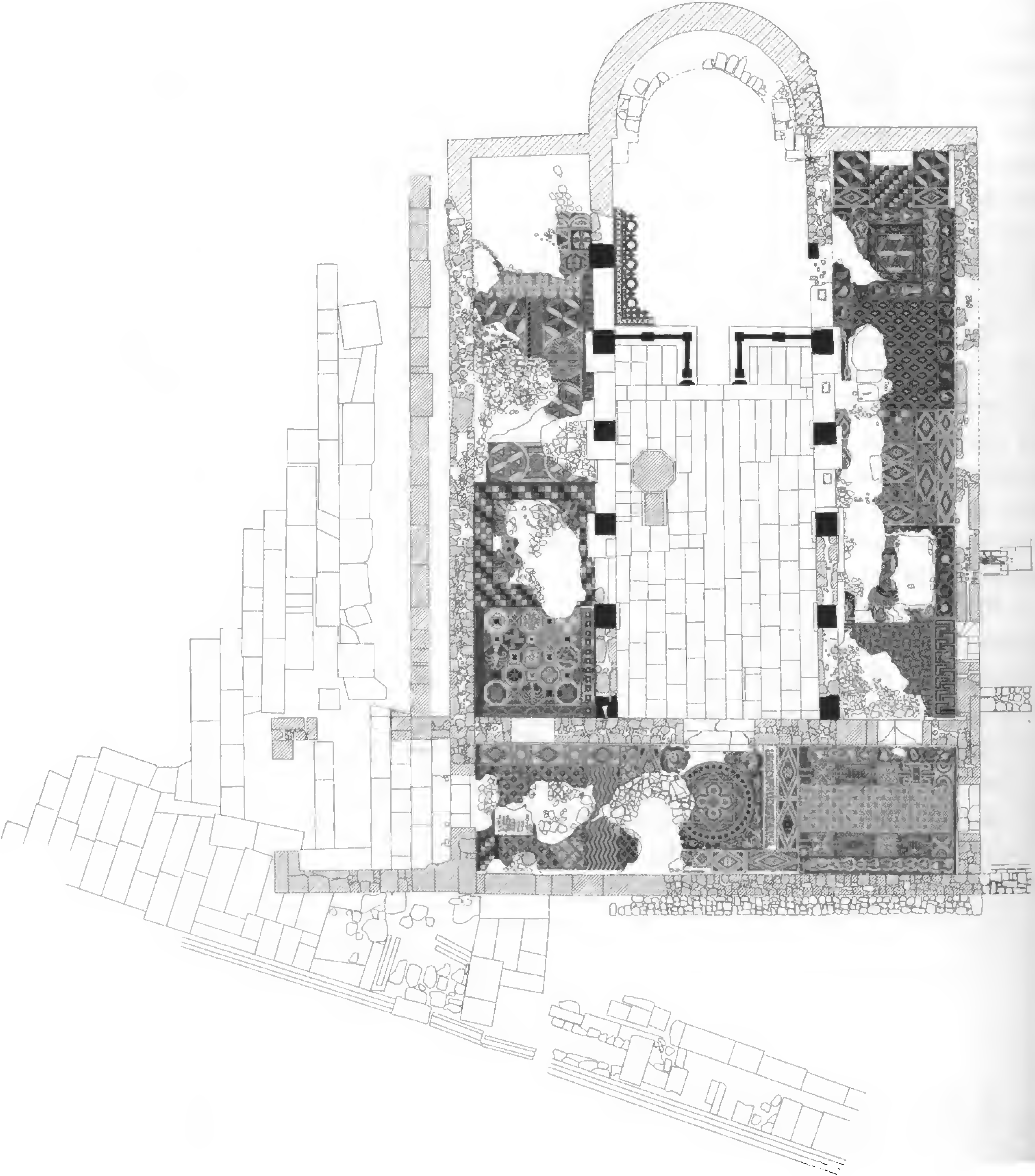


Fig. 2A

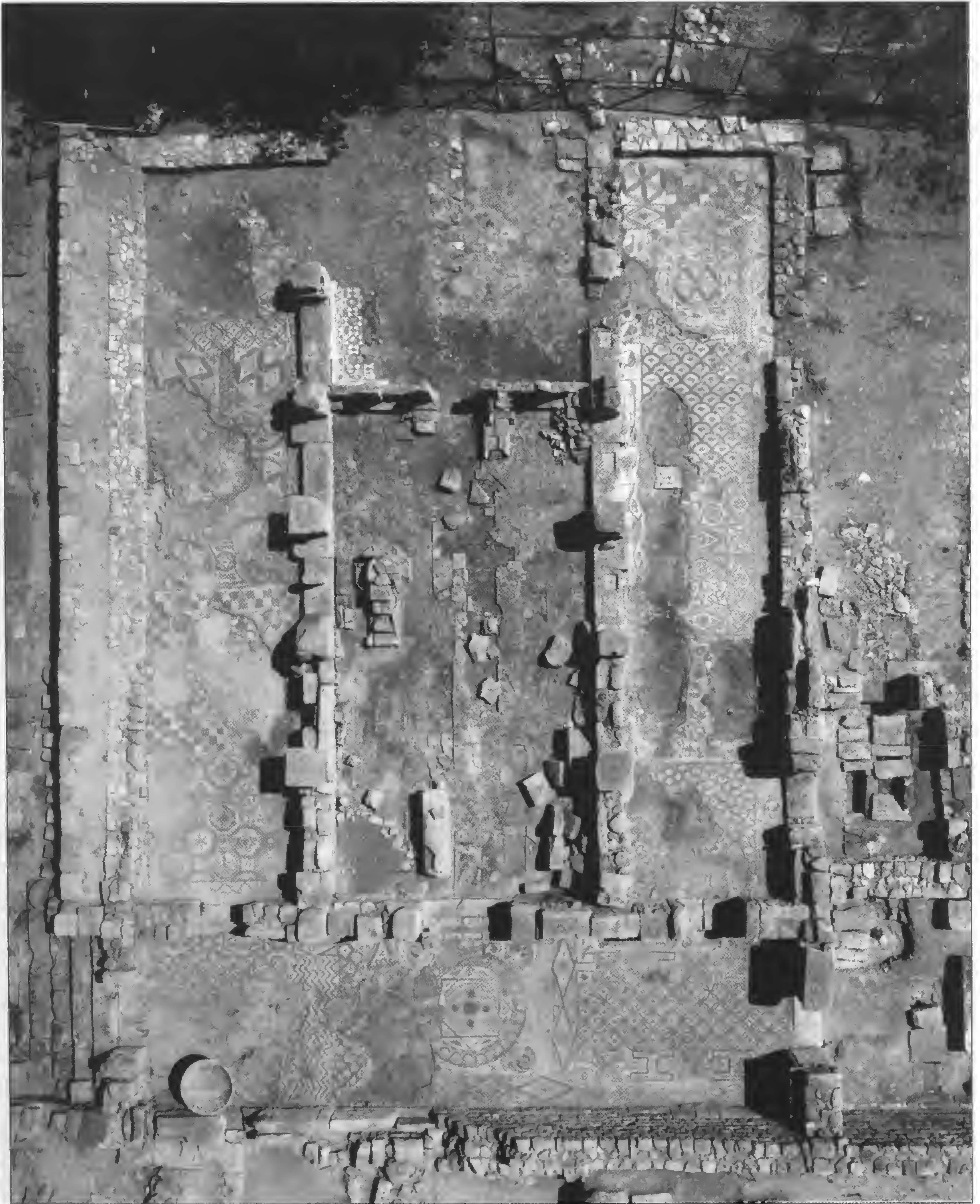


Fig. 2B

A portico with a flight of five steps leads to the main north door of the narthex.[13] The central doorway of the portico, facing north, was arched, as was the east side doorway. The voussoirs are finely carved of local calcareous marl and each bears three parallel fillets on the face. The floor of the porch at the foot of the steps, like the floor of the north churchyard of the basilica, is paved with large rectangular slabs of local limestone of irregular size. These slabs, both in the porch and in the churchyard, covered tombs. Tombs have also been found in the south churchyard, which is bounded on the south by a stout wall following an erratic line. Built into the left jamb of the central (north) doorway of the portico leading into the narthex is a block of stone inscribed with a prayer for the victory of Christ and His eternal glory or presence on earth.[14]

Just inside the narthex on the right there is a large, deep phiale made of white-veined dark grey marble standing on an unfluted limestone colonnette. Phialai inside the narthex are rare: examples are to be found in the basilicas of Amphipolis D, Kos (Mastichari) and Chersonisos B (Kastri), and also in three churches on Paros, though there they are placed by the door leading in from the narthex to the nave.[15]

At the south end of the narthex, to the right (west) of the doorway leading into the diakonikon and the row of annexes in the south wing, there survives part of a fresco consisting of alternating blue and red scales, with cinquefoils and trefoils in applied white paint conspicuous in the middle of the scales. Openwork decorative imbrication is also found on marble parapet slabs of the fourth and fifth centuries, for example on the bema closure slabs in the basilicas of Olympia and Afendellis on Lesbos.

Still in place in the large stone sill of the doorway between the narthex and the nave are the leaded iron sockets for the hinge posts of its large wooden double door. The limestone lintel, found lying on the floor in front of the doorway, is in the shape of a pedimental triangle with a circle and cross in relief on the side facing the narthex. Three archaistic double-headed hermes made of Pentelic marble, from 1.85 to 1.92 m. in height, were found in the narthex: two of them had fallen in front of the doorways leading into the north and south aisles and the third in front of the door leading to the south annexes. They had been used as the lintels of those three doors. The genitals, whether integral or inserted (on one of the hermes they were of bronze), the inserted arms and the heads had been broken off deliberately by the builders of the basilica, not so much out of religious fanaticism but rather because they hindered the reuse of the hermes as lintels[16] The two faces on the one head that has been found depict Dionysos on one side and Ariadne on the other.

13. On church porticoes see G. Gounaris, *Εισαγωγή στην παλαιοχριστιανική αρχαιολογία, Αρχιτεκτονική*, Thessaloniki 1999, p. 77-78.

14. Y. Z. Tzifopoulos, The Inscriptions, in *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα* (cit. n. 1), p. 244-245. Cf. Ch.V. Kritzas, A Dedicatory Inscription from Chersonisos, in *SEMA Menelaou Parlama*, Heraklion 2002, p. 267-280.

15. D. Pallas, *Les monuments paléochrétiens de Grèce découverts de 1959 à 1973*, Rome 1977, p. 105, 204, 217, 230, 260, who cites passages written in the late Middle Ages referring to phialae in the narthex and to ritual lustrations. Cf. A. K. Orlandos, *Ἡ ξυλόστεγος παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τῆς μεσογειακῆς λεκάνης*, Athens 1952, p. 111.

16. Themelis, *Ancient Eleutherna* (cit. n. 10), p. 98-99; Idem, Ελεύθερνα. Τομέας Ι, *Κρητική Εστία* 5, 1994/96, p. 267-289.

The nave of the basilica, with an internal width of 5.52 m., is paved with monochrome rectangular slabs of soft local limestone laid end to end in regular rows. In the bema apse are two of the original three steps of the presbyters' synthronon.[17] Very close to the socle of the north arcade and not far (2.80 m.) from the closure slab of the bema is the octagonal ambo.[18] There are four steps leading up to the low floor of the ambo, which was paved with *opus sectile*, and the low parapet consists of seven thin openwork slabs with balusters of square section set at the angles of the octagon. Each slab bears two complete circles with complete crosses, two half-circles with half-crosses (one in the middle of each long side) and four quarter-circles with quarter-crosses (one at each corner). The balusters are decorated with foliate ornamentation on the front, while their sides have vertical mortises cut at an angle to receive the tenons of the parapet slabs. Incised at the bottom of one of the slabs is the following inscription: "O Lord, remember thy servant Panchibios, Amen".[19]

The limestone reliefs of the templon – openwork and solid slabs, pillars, impost blocks, conical finials – were found scattered about in the final destruction layer of the seventh century. The inner ends of the templon bend westwards (towards the nave) on both sides of the central altar gate, forming a solea (the railed-off area between the templon and the ambo): the closure consists of four slabs, two on each side, and the solea is formed by two more slabs, one on each side. The two slabs of the solea have openwork decoration. The openwork slabs, the solid slabs of the templon and all the decorative stone-carving in the basilica appear to be the work of native stonemasons.[20] Similar foliate motifs are used to decorate the uprights supporting the slabs of the templon in the basilica at Panormos.[21]

It is interesting that fragments have been found of limestone candleholder bases in the form of a dragon's head or jaws. A characteristic feature of these items is the presence of deep incisions to resemble the dry, wrinkled skin of a dragon: it is a feature not unconnected with the softness of the local stone of calcareous marl called *alfopetra*, and also with the stylistically unsophisticated tendencies of the Eleutherna stonemasons. In the Early Byzantine workshop at Eleutherna these tendencies are particularly noticeable in a fragmentarily preserved stone lion's head carved in high relief on the front of a sima (inv. no. 2594) dated to the fifth century A.D.[22] The west wall of the nave and the pillars were covered with a thick coat of plaster and had inset

17. H.C. Butler, *Early Churches in Syria*, Princeton 1929; J. Lassus, *Sanctuaires de Syrie*, Paris 1947; P. and M.-Th. Canivet, I complessi cristiani del IV e del V secolo a Huarte (Siria settentrionale), *RivAC* 56, 1980, p. 147-172.

18. Orlandos, *παλαιοχριστιανική βασιλική* (cit. n. 15); D. Pallas, Early Christian South-East Attica, in *Proceedings of the 2nd Conference held at Kalyvia, Attica*, Athens 1986, p. 43-68.

19. Tzifopoulos, Inscriptions (cit. n. 14), p. 251, no. 10, with notes and bibliography.

20. Ch. Tsigonaki, Un atelier local de sculpture architecturale dans la région de Mylopotamos (Crète centrale): les trois chapiteaux paléochrétiens d'Eleftherna, *BCH* 122, 1998, p. 357-375, esp. 373, with bibliography to date.

21. N.E. Platon, Excavation at Panormos Mylopotamou, Crete, *PraktAE* 1948, p. 125, fig. 8.

22. A similar lion's-head sima from Eleutherna, perhaps slightly earlier than this one, is in the Rethymno Museum: see K. Davaras, *ArchDelt* 22, 1967, *Chronika*, pl. 374. Cf. the crocodile-head gargoyle from Late Roman Gortyn: A. Di Vita, *Gortyn, Crete: The Archaeology and History of an Ancient City*, Athens 2000, p. 10 and the colour cover illustration.

panels of polychrome *opus sectile* in geometric and foliate designs: rosettes with mother-of-pearl centres, palmette and lotus leaves, spirals, ivy-leaves, acanthus shoots and other motifs, mostly vegetal.[23] Similar materials and designs are to be seen in the crustae of *opus sectile* found in the deeper strata east of the Church of Ayia Sophia in Thessaloniki and at Eptapyrgio, near Thessaloniki, which are dated to the early fifth century and are therefore contemporary with the crustae from Eleutherna.[24] Many large flat pieces of broken greenish-blue glass, some with decorative incisions, were also found: they appear to have come from the window panels.

On the floor of the bema the excavators found a small section of polychrome *opus Alexandrinum* composed of recurring geometric figures (octagons, rectangles, lozenges) arranged in an austere design using slivers of white, black, grey and red marble similar to the crustae of the *opus sectile* of the wall decorations.[25] The same decorative design is found on a limestone slab from the templon of the basilica at Kastri, near Chersonesos.[26] Similar designs are to be seen on the soffit of the central arch of the tribelon (triple arched opening between the narthex and the body of the church) in the Basilica of St. Demetrios in Thessaloniki.[27]

The floors of the north and south aisles and the narthex are paved with mosaics of foliate and geometric motifs arranged in rectangular panels. The only figural subjects are a bird in an octagonal frame in the westernmost panel of the north aisle and four more birds within the border of the second panel from the east in the south aisle. The mosaics are composed of broken cubic tesserae in reddish, blackish and whitish shades. The reddish tesserae are made of terracotta and the blackish ones of black or grey marble with bluish or blue-green tinges, while the whitish ones are made of the local *alfopetra* with ochre or yellowish tinges, and here and there of marble.

The process of construction does not give the same perfect results in fitting the tesserae together as one finds in Late Roman mosaic floors; nevertheless, the geometric designs are rendered with remarkable accuracy and composed in vivid colours in original combinations. The mosaicist juxtaposes circles and semicircles of different sizes with squares, rectangles and lozenges in a harmonious succession of shapes displaying marvellous variety. There are not two identical panels.

In the narthex there are two inscriptions written with black tesserae on a greyish-white ground. One, which is incomplete, is just in front of the north door into the naos: it urges piety upon the worshipper crossing the threshold of the basilica and reminds him of the sanctity of the place he is about to enter.[28] The other, occupying

23. For general information on the technique, use and development of *opus sectile* see P. Asimakopoulou-Atzaka, *Η τεχνική opus sectile εντοίχια διακόσμηση. Συμβολή στη μελέτη της τεχνικής από τον 1ο μέχρι τον 7ο μ. Χ. αιώνα με βάση τα μνημεία και τα κείμενα*, Thessaloniki 1980.

24. Asimakopoulou-Atzaka, *Η τεχνική opus sectile* (cit. n. 23), p. 74-75, pls. 26-28.

25. A large number of these slivers of marble, found scattered about, are kept in the Rethymnon Archaeological Museum and the storeroom of the village school at Archaea Eleutherna (formerly Prines). From them it may one day be possible to reconstruct the floor.

26. A. Orlandos, *PraktAE* 1956, p. 246, fig. 2 (bottom left).

27. Asimakopoulou-Atzaka, *Η τεχνική opus sectile* (cit. n. 23), p. 81, pl. 40a.

28. Tzifopoulos, Inscriptions (cit. n. 14), p. 244.

an oblong rectangular panel measuring 2.83 x 0.37 m., is to the right of the central door into the nave; it is intact and consists of three lines: "His holiness the Bishop Euphratas built this holy temenos having erected to its height an appropriate oikos for the Archangel Michael, through whose intercessions the grace (of God) will come upon us".[29] It is known from surviving documentary evidence (Hierokles, *Synekdemos*) that Euphratas, the first Bishop of Eleutherna, attended the Fourth Oecumenical Council at Chalcedon in 451,[30] held a year after the proclamation of the chiliarch Marcian as Emperor (reigned 450-457 AD).

Abutting on the south end of the narthex is an annexe consisting of a large hall divided into three rooms (I, II and III). Room I may have been the diakonikon, where in many basilicas (until the first half of the sixth century) the church plate and Gospel books were kept.[31] In the second building phase, Room I was used for burials; on Tomb 32 a rectangular limestone slab with a six-line epitaph was found.[32]

Room II has an apse in its south wall, a stone-paved floor and an off-centre door communicating with Room I. In the first building phase it may have been the baptistery, though it seems to me more likely that the baptistery was in the building containing Room 33 – a room with a wall recess – close by the semicircular reservoir D.

The third and southernmost room, Room III, behind the apse of Room II, was used (at least in the third phase, during the sixth to seventh centuries) as a dwelling-house. It was abandoned by its occupant or occupants after the earthquake of 668/674. In the north-east corner of Room III there was an unbroken circular millstone set on an inverted Ionic column base. At the foot of the north wall were two hearths, one circular and the other rectangular. Two vases were found in the circular hearth, with seven clay vessels of various shapes and sizes and three lamps scattered round about. The shapes and other characteristics of the vases are similar to those of the pottery from graves of the sixth to seventh centuries.[33] Also found in the same room were: (a) an intact bronze oinochoe (inv. no. M2644),[34] (b) a bronze tripodic censer, (c) a bronze utensil (inv. no. M2116), (d) a cast bronze lid, probably from a lamp, and (e) an iron meat-hook bent out of shape.

The side room abutting on the west end of the south aisle was probably used as the sacristy in the first building phase of the basilica, as the design made no provision for *pastophoria* (rooms for the reservation of the Holy Eucharist and the

29. Tzifopoulos, Inscriptions (cit. n. 14), p. 241-243, with relevant bibliography.

30. J.D. Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, Florentiae 1759, Graz[2] 1960, vol. VI, col. 757; I.E. Anastasiou, *Bibliography of the episcopal catalogues of the Patriarchate of Constantinople and of the Church of Greece* (in Greek), Thessaloniki 1979, p. 29; G. Fedalto, *Hierarchia Ecclesiastica Orientalis, I: Patriarchatus Constantinopolitanus*, Padova 1988, p. 542.

31. N. Gioles, *Βυζαντινή Ναοδομία (600-1204)*, Athens 1992, p. 13.

32. Tzifopoulos, Inscriptions (cit. n. 14), p. 246-247.

33. See A. Yiangaki, *La céramique proto-byzantine d'Éleutherna: sa place en Crète et dans le bassin égéen*, Athens 2004.

34. *Aspectos de la Vida Cotidiana en Bizancio*, Exhibition Catalogue, ed. D. Papanikola-Bakirtzi, Barcelona 2003, p. 125, fig. 93.

safe keeping of liturgical books and utensils) at the east end of either the north or the south aisle. In the second phase the doorway communicating with the south aisle was walled up; the room was still accessible through a second door in its north wall and was used for burials.

Beneath the paving of the south churchyard a well-built vaulted tomb was found. It had been looted and then reused for a later burial of a woman with no grave goods. Numerous cist graves and tiled-roofed tombs dating from the seventh century AD were found among the deposits of debris in the south churchyard. Some of the bodies had been interred with pottery typical of the period, and the bronze fibulae from some of the graves (inv. nos M2065, M2297 and M2337) deserve special mention. In the north churchyard, too, there were some cist graves of the seventh century AD beneath the flagstones: these generally contained multiple burials with pottery (small amphorae, jugs, cups) as grave goods. Special mention should be made of the disc-shaped lead seal of Photeinos, a government official with the title of "apo hypaton" (inv. no. M2106), dating from the sixth to seventh century.[35]

In the north street a number of houses were built actually in the roadway, poorly constructed of material from old buildings. An interesting Early Byzantine building was found opposite the entrance door of the basilica and slightly to the west. In it there is a large rectangular room, Room 33, with a semicircular alcove. East of Room 33 are Rooms 31 and 31a, with a connecting door between them, and a row of sheds (34 and 36) along their north side. The spacious rectangular Room 33 with the alcove was probably used as a baptistery from the fifth century onwards: this hypothesis is supported by the proximity of the room to the large semicircular water tank. Among the finds from Room 33 were a bronze fibula (inv. no. M2316),[36] chains for the suspension of bronze censers and fragments of a shallow granite basin which may have been used for the anointing of catechumens with chrism.

Some roughly-built structures higher up the slope belong to the last phase of the Early Byzantine period (late seventh century). In a corner of one of the rooms is a circular hearth made of sun-dried bricks and roof tiles.[37] On the broad, high terraces south of the basilica are what appear to have been densely populated quarters of the Early Byzantine town.

The date of construction of the Eleutherna basilica coincides with the reign of Theodosios II (408-450), who is known to have helped the Cretans to recover from the disastrous consequences of an earthquake by sending material aid to various

35. K.M. Konstantopoulos, *Βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν 'Αθήναις 'Εθνικοῦ Νομισματικοῦ Μουσείου*, Athens 1917, p. 150, no. 582; G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1910, p. 475-480, nos. 11, 19, 21, 22; N. Oikonomides, *Dated Byzantine Lead Seals*, Dumbarton Oaks, Washington 1986, p. 26, no. 3031, p. 35-37 (seventh-century lead seals bearing titles ἀπὸ ὑπάτων καὶ γενικῶν κομμερκιαρίων, found in warehouses); D. Tsougarakis, *The Byzantine Seals of Crete*, Dumbarton Oaks, Washington 1990, p. 137-152.

36. On the fibulae, see N. Poulou-Papademitriou, Οι χάλκινες πόρπες, in P. Themelis, *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα*, vol. 1, Athens 2004, p. 231-255.

37. See Themelis, *Ancient Eleutherna* (cit. n. 10), p. 108, fig. 136.

cities on the island: presumably Eleutherna was one of them.[38] The motifs of the decorative mosaic floors and the *opus sectile*, when compared with others of the same kind, suggest a date in the fourth to fifth centuries. The subject matter of the decoration on stone reliefs is also compatible with the date of construction of the basilica.[39] There is a distinct preference for geometric designs, which predominate and cover the whole floor area in the Basilica of Euphratas. The human figure is entirely absent. Animal and vegetal motifs make a tentative appearance, but they are always subordinated to and integrated into the geometric composition.

It is a well-established fact that iconographic elements taken from the animal and plant kingdoms made their appearance in the geometric designs of Early Byzantine mosaic floors in the first half of the fifth century.[40] The firmly-dated Eleutherna basilica confirms that it was in the second quarter of that century that purely geometric compositions started being enriched, tentatively at first, with animal and vegetal motifs.[41] It has been asserted that the preference for geometric designs and the deliberate avoidance of figural subjects in the mosaic floors of holy places such as basilicas at that time were dictated by religious principles.[42]

It is well known that following the foundation of Constantinople and the spread of Christianity, up to about the middle of the sixth century, the Empire enjoyed a fairly high level of prosperity thanks to the relatively peaceful conditions prevailing for several decades, at least in the east.[43] But from the mid-sixth century the old order became unsettled. The population was reduced by the plague and the Empire's ability to defend itself against invasion was considerably diminished. More and more, the people tended to congregate in certain favoured areas, while the volume of trade declined noticeably and the cities and towns gradually became more agricultural in character.[44] The trend continued, with the result that in Asia Minor and elsewhere most Byzantine towns, with the exception of Constantinople and some coastal cities, "had lost their economic and social functions by the middle of the 7th century and could no longer be regarded as towns."[45]

Symptoms of that trend are apparent at Eleutherna. The episcopal basilica, after being badly damaged, was repaired in the slapdash manner typical of the second building phase, using spolia from the previous phase. The spaces between the pillars were blocked with crudely-built walls composed of all sorts of architectural members from the first phase, including stones that had formed part of the arches.

38. D. TSOUGARAKIS, Byzantine Crete, in *Crete: History and Culture* (in Greek), I, ed. N.M. PANAYIOTAKIS, Crete 1987, p. 339.

39. On the use of the terminology relating to the methods of laying mosaic floors, see P. ASIMAKOPOULOU-ATZAKA, E. PELEKANIDOU, *Σύνταγμα των παλαιοχριστιανικών ψηφιδωτών της Ελλάδος II, Πελοπόννησος-Στερεά Ελλάδα*, Thessaloniki 1987, p. 28-38.

40. P. ASIMAKOPOULOU-ATZAKA, *Mosaic Floors: An Approach to the Art of the Ancient Mosaic*, Thessaloniki 2003, p. 55-60.

41. ASIMAKOPOULOU-ATZAKA, PELEKANIDOU, *Σύνταγμα* (cit. n. 40), p. 15 and 22.

42. J.-P. SODINI, *BullAIEMA* 8, 1980, p. 169.

43. MORRISSON and SODINI, Sixth Century Economy (cit. n. 8), p. 171-220.

44. *Ibid.*

45. W. BRANDES, *The Towns in Asia Minor in the 7th and 8th Centuries*, Amsterdam 1982, p. 244.

The arcade no longer existed as such. The side aisles were isolated from the nave and were used for burials. The door to what was probably the sacristy was walled up and the room was used for two burials. The doorway into the diakonikon (Room I) was reduced to about half its original width by a roughly-built wall. The original floor level of Room I was raised by deposits of rubble and two steps were added. The second side door opening directly on to the south churchyard was also blocked up. Rough-and-ready repairs were made to the mosaic floors. The basilica of this second phase was completely destroyed by the earthquake that occurred in the last years of Constans II's reign (between 641 and 668) or soon after the accession of Constantine IV (between 668 and 674), and it was then abandoned. A bronze coin (follis) of Constans II found in the south churchyard of the basilica bears a countermark from the reign of Constantine IV (668-685).[46]

The south-east corner of the nave was used in a final third phase as a chapel during the eighth century. The chapel remained in use probably until the time of Epiphanios, the last Bishop of Eleutherna.[47] The presence in the second half of the eighth century of that last Bishop of Eleutherna, the "unworthy" Epiphanios, who attended the Council of Nicaea in 787 A.D., shows that one of the other basilicas in Eleutherna – probably Ayia Sotira, tucked away down in the valley and near a spring – was used as the episcopal church.

46. Kl. Sidiropoulos, Τα νομισματικά ευρήματα, in *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα* (cit. n. 1), p. 273, Table G: Distribution by Emperor, n. 58, and p. 286, no. 49. Cf. Kl. Sidiropoulos, Münzfunde und Münzumlauf im spätrömischen und protobyzantinischen Kreta, *Akten des XII. Internationalen Numismatischen Kongresses Berlin 1997*, Berlin 2000, p. 840-852.

47. Tzifopoulos, Inscriptions (cit. n. 14), p. 243.

ÉPIGRAPHIE

LES GRAFFITI DE L'ABSIDE DE LA BASILIQUE « *EUPHRASIENNE* » DE POREČ, UN OBITUAIRE MONUMENTAL DU HAUT MOYEN ÂGE

par Pascale CHEVALIER

Summary: More than a hundred graffiti have been cut from the 6th to the 9th century on the benches of the *synthronon* and on the *opus sectile* decoration of the apse of the cathedral at Poreč, built by bishop Eufrasius toward the middle of the 6th century. That group of *tituli* preserves mainly names of clerics, but also of some prominent lay persons, with their death date, and constitutes a manifesto of the memory of the deceased of the Parentian christian community in the High Middle Ages.

Dans le cadre des différents travaux de révision et d'étude du complexe épiscopal paléochrétien et protobyzantin de *Parentium*/Poreč en Istrie, dans l'actuelle Croatie, qui ont lieu depuis 1992 sous la direction d'Ivan Matejčić[1], Conservateur régional des Monuments historiques, nous avons été amenée à réexaminer une série bien connue de graffiti, datés entre le VIe et le Xe siècle, qui avaient été publiés dans les années 1930[2]. Cette étude, qui en est encore à ses prémices, porte sur le groupe cathédral d'une petite cité de la X *Regio Italiae*, un site « à taille humaine » pour citer Jean-Pierre Sodini, qui en a apprécié en connaisseur la grâce et le charme tout ravennate. Voilà qui justifie la présence ici de ce modeste travail en cours.

1. Que nous remercions ici chaleureusement de la confiance qu'il nous témoigne depuis des années et de son accueil au mois de février 2005, lorsque nous traitions ce dossier.

2. La publication exhaustive des graffiti observés et photographiés est comprise dans les *Inscriptiones Italiae* X, 2, *Parentium*, éd. A. DEGRASSI, Rome 1934, p. 45-57. Elle fait suite à un premier article plus limité : F. KŘIŽEK, Neue Inschriften aus der Basilika Eufrasiana in Parenzo (Istrien), *Römische Quartalschrift* 40, 1932, p. 381-387. La plupart des clichés de 1930 ont été revus à Trieste par P. RUGO, *Le iscrizioni dei secoli VI-VII-VIII esistenti in Italia II, Venezia e Istria*, Citadella 1975, p. 68-97, qui donne une nouvelle édition, fondée sur les 63 clichés conservés (4 ont disparu), parfois corrigée, mais assez abrégée de l'ensemble ; toutefois sa vision de haut-médiéviste a ici son importance.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 359-370.

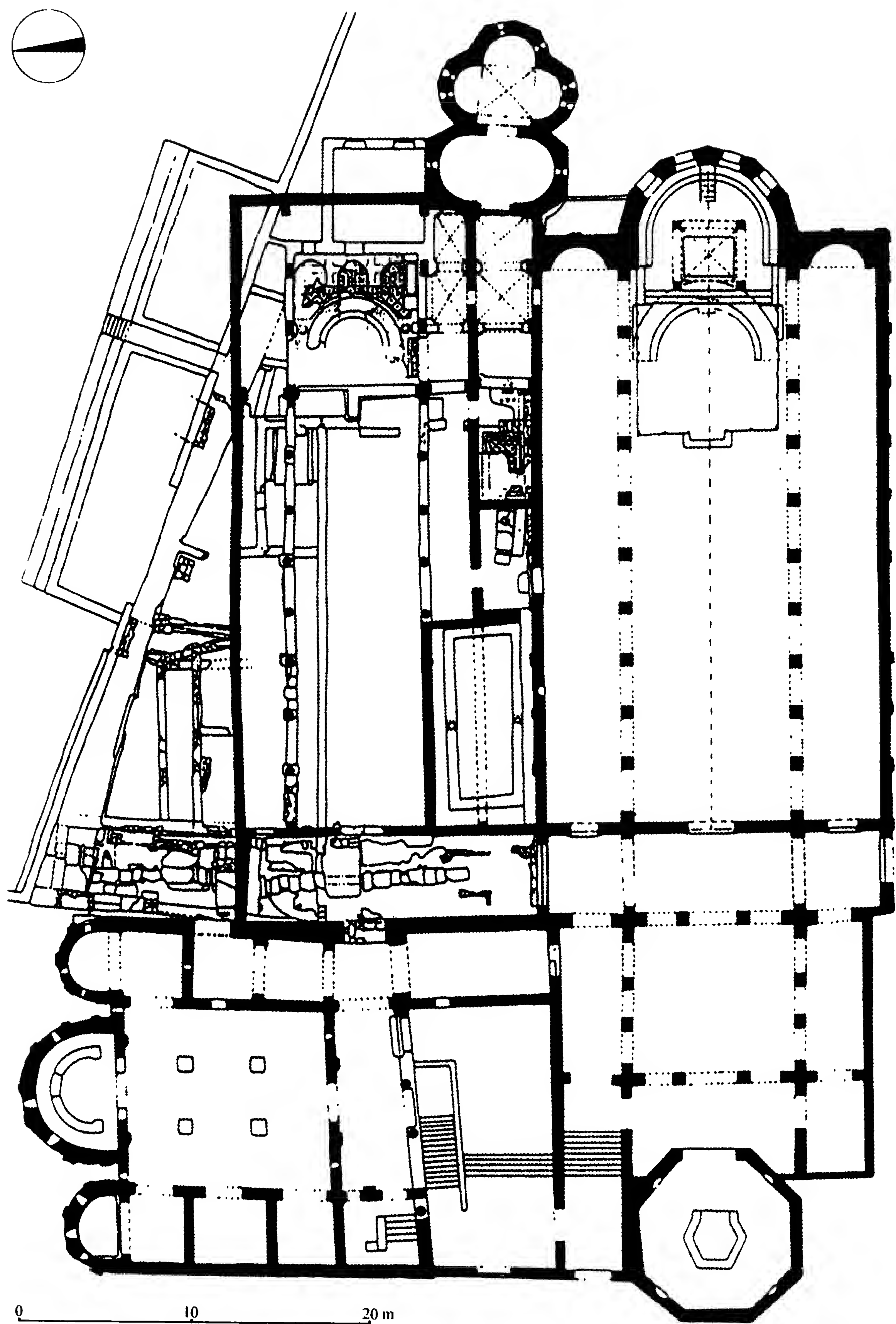


Fig. 1 – Plan du complexe cathédral de Poreč au VIe siècle, d'après Ivan MATEJČIĆ et P. CHEVALIER (cité n. 4).

Il s'agit d'inscriptions très courtes, peu profondément gravées à la pointe sèche sur le registre inférieur de la paroi de l'hémicycle absidal de la basilique du milieu du VI[e] siècle, appelée « Eufrasiana » du nom de son constructeur l'évêque Eufrasius[3]. Les recherches effectuées ces dernières années ont permis d'établir que cette église classiquement orientée, à trois nefs et triple abside, précédée par un atrium qui encadre à l'Ouest le baptistère octogonal du V[e] siècle, situé dans l'axe de l'abside centrale qui nous intéresse ici, appartenait à un groupe cathédral compact qui comportait une autre basilique au Nord et la résidence épiscopale au Nord-Ouest (fig. 1). Au milieu du VI[e] siècle, l'axe ordonnateur de l'ensemble constitué par cette église double et ses annexes est un ancien *cardo* secondaire, transformé en vestibule dès la construction de la première cathédrale à la fin du IV[e] siècle, et qui desservait précédemment la basilique double « préeuphrasienne » du V[e] siècle, dont l'église nord subsiste dans les aménagements d'*Eufrasius*[4]. La basilique « euphrasienne », qui est encore actuellement la cathédrale de la ville, a conservé une bonne partie de son décor d'origine : sculpture architecturale et mobilier liturgique en marbre de Proconnèse, stucs des intrados de la colonnade nord, mosaïque pariétale ornant les calottes absidales[5] et — plus important pour notre propos — magnifique *opus sectile* dans l'abside centrale sous la corniche de stuc limitant la base de la mosaïque en *tesselatum*, au-dessus du *synthronon*, de part et d'autre de la cathèdre axiale[6].

Les graffiti dont nous allons faire état ont été gravés quatre siècles durant sur les panneaux d'*opus sectile* et sur les grandes plaques de marbre de Proconnèse, hautes de 48 cm, qui constituent le dossier du *synthronon* (fig. 2). Les gravures ne dépassent jamais le niveau qu'il est possible d'atteindre au graffiteur se tenant debout sur la banquette, elles se concentrent tout particulièrement aux extrémités occidentales de l'hémicycle, sur le haut des plaques du dossier et les bordures inférieures des panneaux de marqueterie de marbres (fig. 3), brèches et nacre, et ce uniquement sur les éléments de couleur claire — giallo antico de Numidie (jaune crème à doré avec des veines rouges), pavonazzetto de Docimée près de Synnada en Phrygie (blanc crème avec des veines jaunes à rouges) et marbre de Proconnèse de la Mer de Marmara (blanc-gris avec des veines gris-bleu), du plus tendre au plus difficile à graver. On a été jusqu'à graffiter à moitié sur des joints de mortier de

3. Outre les travaux d'Ann Terry, on consultera — notamment pour son illustration — l'ouvrage de M. PRELOG, *The Eufrasius basilica at Poreč*, Zagreb 1968.

4. I. MATEJČIĆ et P. CHEVALIER, D'un *cardo* au 'narthex' de la cathédrale : contribution au développement du groupe épiscopal de Poreč, dans *Mélanges d'Antiquité tardive*. Studiola in honorem *Noël Duval*, Bibliothèque de l'AnTard 5, 2004, p. 149-164.

5. Les résultats des campagnes d'étude systématique de ces mosaïques par Henry MAGUIRE et Ann TERRY est actuellement sous presse.

6. A. TERRY, The *opus sectile* in the *Eufrasius* cathedral at Poreč, *DOP* 40, 1986, p. 147-164, évoque très brièvement dans la note 7 de sa page 148 « the medieval graffiti etched into many of the panels ». L'*opus sectile* est en assez bon état. On note quelques reprises limitées du XIX[e] s., qui ont souvent consisté à placer simplement une plaquette de verre par dessus un enduit peint imitant les éléments disparus. Le mortier ou le mastic de fixation sont parfaitement identifiables ; on les retrouve dans quelques joints qui ont été colmatés. Notre travail en cours consiste à cartographier également les parties remplacées ou déplacées de quelques centimètres parfois seulement, et dont certaines sont graffitées.



Fig. 2 – Vue des deux panneaux extrêmes nord-ouest de l'*opus sectile* et du dossier du synthronon (cl. P. Chevalier).



Fig. 3 – Détail de la vue précédente montrant la concentration des graffiti (cl. P. Chevalier).

l'*opus sectile* (fig. 4) et même en suivant l'arête concave d'une pièce où les lettres ont été gravées par une ou deux, les unes en dessous des autres (fig. 6). Il est probable que les graffiti étaient colorés et le demeuraient pendant une courte période après leur gravure ; cet hypothétique marquage de couleur noire ou rouge qui disparaissait avec le temps explique la lisibilité des textes dans des ensembles parfois superposés ou très entremêlés. La profondeur du trait est très variable et certains mouvements semblent avoir juste effleuré la surface, surtout pour les incisions dans le marbre de Proconnèse. Ces graffiti ne sont plus repérables aujourd'hui qu'avec un éclairage naturel ou artificiel, suivant les cas, mais toujours en lumière extrêmement rasante (fig. 5-6).

En 1934, A. Degrassi avait identifié et lu 87 graffiti différents ; 65 ont été réédités par P. Rugo en 1975, qui ne se fondait que sur les clichés de 1930 qu'il avait pu retrouver aux Archives de Trieste. Nous en avons recensé 112 en février 2005, auxquels il convient d'ajouter des gravures plus récentes (gothiques ?) : un cavalier galopant vers l'arc de tête au Sud-Ouest ; 10 chevaux au galop et un griffon orientés vers la cathèdre, incisés sur les dossiers du *synthronon* dans la moitié sud de l'hémicycle, ainsi qu'un buste de cheval sur une bordure de panneau d'*opus sectile* au Nord ; une inscription en majuscules classiques datant probablement de l'époque moderne — *Hic tempore [Ma]estatis requie(m ? –scit/scant ?) in De(o)* — sur le dossier de la banquette dans l'angle méridional ; et jusqu'à la signature d'un chanoine du XIX[e] siècle, Lodovico Babudri, dont un frère est connu comme érudit local, au Nord de la cathèdre. Nous laisserons de côté cette série d'exemples tardifs qui témoignent de la vitalité de la pratique du graffiti, mais qui n'ont plus de rapport avec la centaine d'inscriptions incisées dans les premiers siècles d'utilisation de cet espace particulièrement saint de la basilique, lieu où siège le clergé dans le sanctuaire, de part et d'autre de l'évêque et autour du maître-autel.

A. Degrassi remarquait déjà que les « *tituli* » avaient été graffités sans ordre. Les dates sont dispersées dans tout l'espace sans dispositif restituable apparent, bien qu'il soit difficile à ce stade de l'étude d'établir une chronologie relative des inscriptions successives ou de déterminer des séries contemporaines. Les critères de datation sont essentiellement paléographiques et nous n'avons pour l'instant procédé qu'à la reconnaissance, la localisation précise, la photographie, le relevé et la lecture de chacun des graffiti. Degrassi notait que beaucoup avaient déjà disparu dans les années 1930, qu'ils aient été gravés sur des pièces remplacées ou, comme il le suggérait, usés par le contact récurrent des vêtements sacerdotaux des clercs assis sur le *synthronon*[7]. Certains graffiti se retrouvent inversés, tête-bêche, ou tournés d'un quart de cercle à la suite de quelques restaurations, heureusement limitées, des bordures.

Les *tituli* ont à peu près tous la même forme : parfois précédés, rarement suivis, par une croix, ils indiquent le jour et le mois selon le calendrier romain[8], suivi d'*obitum* ou moins couramment d'*obi(i)t*, puis du nom de la personne et éventuellement de sa fonction ecclésiastique. En effet, la grande majorité des défunts est logiquement dans ce lieu masculine et ils appartiennent assez souvent au clergé (17 titres ecclésiastiques

7. DEGRASSI, *Inscriptiones Italiae* X... (cité n. 2), p. 45-46.

8. Il n'y a que sept dates donnant le quantième jour du mois du décès ; deux mentionnent la fête d'un saint.



Fig. 4 – Graffiti de bordure empiétant sur le joint de mortier de l'angle inférieur gauche du 4e panneau nord de l'*opus sectile*.
(cl. P. Chevalier)



Fig. 5 – Graffiti sur des plaquettes centrales de panneaux de l'*opus sectile* (cl. P. Chevalier).



Fig. 6 – Idem.

sont précisés, soit 15 % de l'ensemble ; on trouve deux évêques de *Parentium*, Reschivus[9] pour le VIIe siècle et Domenicus[10] pour le IXe siècle, et un évêque Iohannes de *Pola*[11], onze prêtres[12], un diacre[13], deux acolytes[14] et un clerc[15]). Néanmoins on dénombre aussi au moins 26 femmes (Adela, Agneta et Ankne, Amara, 3 Anastasia, Bona, Burga, 2 Domniga, Estefania, Felicitas, Fracha, Fumia, 2 Iusta, Lisida, Macaria, 4 Maria, Peterusa, Richelda, Valentina, 2 Vendema), soit 23 % du total, et le sexe du défunt demeure inconnu dans 18,75 % des cas, essentiellement pour des graffiti mal préservés ou partiellement illisibles. Du point de vue onomastique, trois quarts des noms sont latins tant pour les hommes que pour les femmes, avec des variantes déformées régionales (comme Fumia pour Eufemia par exemple), ou plus généralement répandues ; le quart restant est germanique. Ces derniers noms sembleraient plus tardifs et pourraient témoigner de l'installation d'éléments exogènes à partir du milieu du VIIIe siècle, précédant de peu l'entrée de l'Istrie byzantine dans l'empire carolingien. Ce point demandera à être vérifié par l'étude paléographique. Les ecclésiastiques portent tous des noms latins ou grecs latinisés. La fréquence de certains prénoms est dans la norme (pour les hommes 4 Iohannes, 4 Andreas, 3 Dominicus, 3 Petrus, 3 Marinus, 3 Martinus, 2 Leo, par exemple), mais l'occurrence de noms plus rares ailleurs peut avoir des racines régionales : comme Vitalis le grand saint de Ravenne ou Euphémie et Anastasie, saintes qui sont vénérées à Aquilée et représentées sur des médaillons en mosaïque de l'arc triomphal de la basilique « euphrasienne ». Les graffiti les plus tardifs (IXe-Xe siècles) voient apparaître des noms de famille pour des défunts laïcs qui semblent bien appartenir à la population locale de *Parentium* (Petrus Vitalago, Ioannes Ca[m]pari, Andreas Bonagratia, Mitricus Iulario, Venulenus Noucu[...], Adela Somacra[...]) ; en l'absence d'autres sources, on ne peut déterminer à quoi ils doivent leur mention privilégiée d'*obit* dans l'abside de la cathédrale : position politique ou sociale éminente au sein de la communauté chrétienne parentine, grande piété, donations, etc.

9. C'est la seule occurrence de ce nom que DEGRASSI, *Inscriptiones Italiae* X ... (cité n. 2), n° 134 p. 51, ne développe pas plus que RUGO, *Le iscrizioni dei secoli VI-VII-VIII*... (cité n. 2), n° 108 p. 80 : tous deux donnent simplement *Re[...]ep(is)c(op)o* ; *Reschivus* est lu sur le cliché ancien par R. BRATOŽ, Istrska cerkev v 7. in 8. stoletju (od smrti Gregorija Velikega do Rižanskega Placita) / La chiesa istriana nel VII e nell'VIII secolo (dalla morte di Gregorio Magno al placito del Risano), in *Acta Histriae* II — *Prispevki o Rižanskem Placitu, Istri in Furlaniji / Contributi sul placito del Risano, l'Istria ed il Friuli — Kortina pri Sv. Antonu / Cortina presso S. Antonio, 28-29-V-1993*, Koper-Capodistria 1994, texte slovène p. 64, texte italien p. 77.

10. DEGRASSI, cf. *Inscriptiones Italiae* X ... (cité n. 2), n° 160 p. 54, qui lit *Domienicus*, alors que RUGO, *Le iscrizioni dei secoli VI-VII-VIII*... (cité n. 2), n° 122 p. 88, corrige en *Domenicus*. Cet évêque, à qui l'on doit le faux *privilegium Euphrasianum*, est censé avoir siégé au IXe s.

11. DEGRASSI, cf. *Inscriptiones Italiae* X... (cité n. 2), n° 100 p. 47 ; RUGO, *Le iscrizioni dei secoli VI-VII-VIII*...(cité n. 2), n° 94 p. 70. On connaît sur la liste épiscopale de Pula un autre Jean au IXe s, mais celui-ci, inconnu par ailleurs, est visiblement du VIe s. On ignore s'il est décédé à Poreč ou s'il y était simplement commémoré.

12. Du Nord au Sud, Teodorus, Adoratus (inédit), Dominicus, Marinus, Acidus, Iustus (inédit), Nerius, Diaganeus, Leo, Andreas (inédit) et un second Marinus, cf. DEGRASSI, *Inscriptiones Italiae* X... (cité n. 2), n° 98 p. 47 ; n° 111, 113-114 p. 49 ; n° 124 p. 51 ; n° 135 p. 52 ; n° 150 p. 54 ; n° 167 p. 55.

13. Iohannes, *ibid.*, n° 177 p. 56.

14. Basilius et Mauricius, *ibid.*, n° 174 p. 56 et n° 161 p. 55.

15. Andreas, *ibid.*, n° 62 p. 55.

Grâce aux dates assurées de *dies natalis*, jour de naissance à la vie éternelle de ces défunts, on note — mais il faut tempérer cette remarque à l'aune des inscriptions perdues — plusieurs « pics de mortalité » : 13 dates en mars, 11 en juillet et en août, 10 en janvier, 9 en avril, octobre et décembre, contre 7 en septembre, 6 en juin et en novembre, 5 pendant le doux mois de mai, trois seulement en février, qui est certes le mois le plus court de l'année. Ces variations saisonnières demanderont là aussi à être éclairées au moins partiellement par la chronologie relative qu'offrira l'étude paléographique qui devrait être confiée à Carlo Tedeschi et Stefano Riccioni de Rome. Les graffiti les plus anciens pourraient refléter par exemple des décès dus à la peste de Justinien.

Leur formulaire classique d'obituaire range la plupart des graffiti parentins dans la catégorie des inscriptions mémoriales[16], qui se retrouvent surtout à l'époque, selon leur spécialiste C. Tedeschi, dans les églises urbaines, ce qui paraît normal puisque l'édifice religieux urbain remplit en ce haut Moyen Âge des fonctions aussi bien civiques que strictement religieuses. L'essentiel de ces « *iscrizioni-memorie*, qui contiennent le rappel d'un événement arrivé à un personnage lié à l'église, comme la mort »[17], se trouve à Poreč (un ensemble « richissime »), à la cathédrale de Pula[18], également en *Venetia et Istria*, et plus largement en Italie du Nord (à SS. Felice e Fortunato de Vicence, à S. Maria *foris Portas* de Castelseprio). Quelques-uns des exemples de l'*Eufrasiana* appartiennent à une autre catégorie : celles des graffiti qui ne contiennent qu'un nom, celui du graffiteur, parfois accompagné de son grade ecclésiastique ou encore de la date, voire des deux. Il ne s'agit alors que d'une marque tangible de la présence éphémère ou non du personnage sur place qui se rapproche plutôt des cas bien connus sur les grands sites de pèlerinages[19]. C'est le cas de Damianus, de Philippus, du prêtre Teodorus, des acolytes Mauricius et Basilius qui « signe » à deux reprises ou du clerc Andreas que l'on retrouve par trois fois — tous des hommes et sans doute des ecclésiastiques ; peut-on y voir un signe de désœuvrement de quelques membres du clergé au cours de longues cérémonies ? Quoi qu'il en soit, étant donné l'emplacement même des inscriptions, les personnes chargées de les graver appartenaient forcément au groupe de clercs mineurs ou de prêtres qui siégeaient là sur le *synthronon*. La concentration des graffiti augmentant vers l'arc de tête de l'abside où leur densité rend parfois la lecture ardue, au plus loin de la cathèdre épiscopale, on peut à bon droit arguer que la gravure devait être confiée à des subalternes, lecteur ou acolyte, plutôt qu'aux prêtres que la hiérarchie devait placer plus près

16. C. TEDESCHI, L'uso dei graffiti antichi e medioevali come fonti di conoscenza storica, *Cultura e scola* 126, Aprile-Giugno 1993, p. 62. Pour une définition générale des graffiti et de leurs fonctions avec un classement catégoriel similaire, on se reportera à la partie sur les graffiti chrétiens de la notice de CH. PIETRI, s.v. Graffito I (lateinisch), in *RAC*, t. 12, 1983, col. 637-667.

17. TEDESCHI, L'uso dei graffiti antichi e medioevali... (cité n. 16), p. 62.

18. RUGO, *Le iscrizioni dei secoli VI-VII-VIII...*(cité n. 2), n° 141, p. 97 : graffiti du VIIe s. en majuscules assez régulières, incisé dans le mortier et souligné par un trait horizontal, sur la face postérieure du pilastre nord de l'arc triomphal, détruit par le bombardement des alliés en 1944 — *Transitus / diaconus / sac(erdos?)*. Il a été signalé par M. MIRABELLA ROBERTI, *Il duomo di Pola*, 1943, p. 32.

19. Voir la partie de C. TEDESCHI sur les graffiti dans L. CIMARA, E. CONDELLO, L. MIGLIO, M. SIGNORINI, P. SUPINO, C. TEDESCHI, *IMAI = Inscriptiones Medii Aevi Italiae (saec. VI-XII), Lazio – Viterbo*, 1, Centro italiano di studi sull'alto Medioevo, Spolète 2002.

du centre. On trouve toutefois des graffiti épars vers le fond de l'hémicycle. Une seule inscription, d'époque carolingienne, contient une pénitence (de l'évêque Domenicus, grand pêcheur devant l'Éternel) accompagnée d'une demande de prières aux autres membres du clergé qui seront susceptibles de la lire ; deux autres souhaitent au clerc Andreas et à un certain Phylippus de demeurer toujours en Dieu. Enfin des vœux comme *Pax !* sont aussi visibles à plusieurs endroits.

On assiste ainsi dans l'abside de la cathédrale de Poreč[20], au plus près de l'autel et des reliques qui le consacrent, à une manifestation particulièrement précoce de la constitution de la mémoire des défunts dans une communauté chrétienne urbaine — clergé et fidèles inscrits sur les murs et unis dans la mort —, tandis que les vivants en communion intercèdent pour eux au moins aux dates mentionnées[21]. Dans la seconde moitié du VIe et au VIIe siècle, l'Église commence seulement à prendre progressivement en charge les soins dus aux morts, qu'assurait la famille dans le monde antique[22]. La simple écriture du nom des défunts, rappel tangible et lisible de leur *dies natalis* et de la nécessité de dire une messe anniversaire à leur profit en ce jour précis, assurait également leur présence spirituelle dans cette zone si sacrée de l'édifice, sans même qu'il soit besoin de lire le graffiti. Outre donc la célébration de leur mémoire, les personnes, clercs ou laïcs et laïques, dont les noms figuraient ainsi sur les murs de l'abside, bénéficiaient de chaque messe et de chaque office. Ailleurs, et dans le même souci qui sera aussi celui des siècles suivants du Moyen Âge occidental, des moines écriront au IXe-Xe siècles leurs noms sur l'autel lui-même[23], où depuis l'extrême fin du VIIIe siècle on posait pendant la messe les *libri memoriales* ou *libri vitae* où étaient inscrits les noms des défunts commémorés[24]. La centaine de graffiti qui constituent le précieux obituaire monumental parentin est une des premières listes connues de défunts pour les VIe-Xe siècles, hommes et femmes que finalement nous « commémorons » ici d'une certaine manière bien des siècles plus tard par la simple mention de leur existence. Ce qui conduira désormais aussi, nous l'espérons, des visiteurs à oublier pour un instant la splendeur de l'*opus sectile* protobyzantin qui les accueille...

20. Dans cette église double, la basilique sud est celle de la communauté, la basilique nord, qui communique avec l'*episcopium*, serait celle de l'évêque.

21. Diffusée par les *Dialogues* de saint Grégoire (*Dial.* IV, 57), la coutume de faire célébrer une ou plusieurs messes pour le repos de l'âme des défunts se développe à partir de la fin du VIIe s., cf. PH. BERNARD, La christianisation de l'espace et du temps, B. Les temps de la liturgie, dans *Histoire du Christianisme*, t. 3, *Les Églises d'Orient et d'Occident (432-610)*, dir. J.-M. MAYEUR, CH. et L. PIETRI, A. VAUCHEZ, M. VENARD, Paris 1998, p. 1047.

22. Voir à ce sujet C. TREFFORT, *L'Église carolingienne et la mort, Christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, PUL, Lyon 1996.

23. Comme les tables d'autel du Sud-Ouest de la France (Moissac ou Minerve) avec des graffiti dont les plus anciens datent du IXe s., ou celle de Reichenau-Niederzell en Bavière, avec ses 300 noms gravés au plus tard aux Xe-XIe s., cf. *Die Altarplatte von Reichenau-Niederzell*, éd. D. GEUENICH, R. NEUMÜLLERS-KLAUSER, K. SCHMID, Hanovre 1983.

24. Des rouleaux rassemblant les noms des défunts de chaque communauté chrétienne étaient apparus dès le VIIe siècle en Irlande, par conséquent à une date plus proche de celle de nos premiers graffiti. Mais on connaît surtout les multiples *libri memoriales* carolingiens, qui consignent les noms de ceux pour lesquels on doit prier avec la date de leur décès, mais pas encore dans l'ordre calendaire des futurs nécrologes, cf. par exemple O. G. OEXLE, Memoria und Memorialüberlieferung im früheren Mittelalter, *Frühmittelalterliche Studien* 10, 1976, p. 70-95.

ÉPITAPHES DE MARINS DE L'ÎLE DE MARMARA (PROCONNÈSE)

par Nergis GÜNSENIN

Summary: Three 19th-century funeral inscriptions vividly recall the Greek-speaking seamen of the island of Marmara near Istanbul, and their ships.

Qui sont les *Marmaralı*, les habitants de l'île de Marmara (fig. 1), ces gens qui vivent sur des terres bien connues des byzantinistes ? Que représente cette île pour eux ? Savent-ils dans quel espace au passé riche d'histoire ils vivent ? Pour les habitants d'aujourd'hui ces terres sont des terres « d'exil » qui sont des terres remplies de souvenirs... Les Turcs, les Grecs, les Albanais, les musulmans, les chrétiens, les juifs, vivaient autour de mosquées, d'églises, de monastères, de synagogues ... C'était un bel exemple parmi d'autres en Méditerranée orientale, où toutes ces communautés ont, pendant des siècles, cohabité pacifiquement. Et puis, il y a eu des guerres, des déplacements de population, et ils se sont quittés les larmes aux yeux. Mais la deuxième et la troisième génération n'ont pas oublié : elles ont cherché à se retrouver, elles se sont rappelé le passé, se sont embrassées et ont pleuré à nouveau, sans parler la même langue, répondant seulement à l'appel de la terre natale. Cela se passe ainsi dans l'île de Marmara, mais aussi dans le village de *Yeni Marmara* en Grèce, la Nouvelle Marmara, fondée par les Grecs déplacés.

Cette familiarité avec la population de l'île, acquise au fil des années à l'occasion de mes campagnes de recherches et de fouilles sous-marines[1], m'a poussée à vouloir lui rendre hommage, et particulièrement à ses marins. C'est pourquoi j'ai choisi d'étudier les épitaphes de marins que j'ai pu trouver dans l'île. Rappeler ces gens de la mer, c'est leur rendre hommage en les faisant sortir de l'oubli...[2]

1. Cf. N. GÜNSENIN, L'épave de Çamaltı Burnu I (île de Marmara, Proconnèse) : résultats des années 1998-2000, *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 117-133 ; L'épave de Çamaltı Burnu I (île de Marmara, Proconnèse) : résultats des années 2001-2002, *Anatolia Antiqua* 11, 2003, p. 361-376 ; A 13th-Century Wine Carrier : Çamaltı Burnu, *Archaeology Beneath the Seven Seas*, éd. G. BASS, Thames and Hudson, Londres 2005, p. 118-123.

2. Pour l'histoire des îles de Marmara, voir F. W. HASLUCK, *Cyzicus*, Cambridge 1910, p. 30-38 et R. M. ERTÜZÜN, *Kapıdağ Yarımadası ve Çevresindeki Adalar*, Ankara 1964, p. 249-298. Voir aussi deux nouveaux ouvrages écrits par l'ancien maire de Marmara, Ahmet ENÖN, *Marmara Adası'nda Sekiz Bin Yıl*, Istanbul 2003, et *Marmara Adası'nın Insanları*, Istanbul 2004.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 371-381.

Épitaphe I (fig. 2)

Conservée dans le musée de plein air de Saraylar (fig. 3) provenant du cimetière situé au sommet du port[3].

Dimensions : long. 164 cm ; larg. 75 cm ; épaisseur 12 cm.

État de conservation : parfaitement conservée. Deux petites cavités circulaires, profondément creusées, prennent place dans les angles supérieurs.

Trois inscriptions ont été sculptées sur cette dalle funéraire ainsi qu'un bateau, dans la partie inférieure.

1. La première inscription comporte sept lignes gravées en relief sous une sorte de petit édicule galbé surmonté par une croix grecque qui semble posée sur un objet finement incisé, qui pourrait être une cloche (?). Chaque ligne prend place dans un cartouche aux extrémités arrondies et aux contours réguliers de très faible épaisseur. Les lettres, majuscules, sont soignées et remplissent le champ épigraphique qui leur a été réservé.

Le texte comporte plusieurs fautes d'orthographe et une faute de grammaire.

2. La deuxième inscription compte cinq lignes incisées en lettres capitales dans un champ épigraphique non limité. Elle comporte plusieurs fautes d'orthographe et de grammaire.



Fig. 1 – Localisation de l'île de Marmara.

3. Je remercie Nuşin Asgari qui m'a donné les renseignements et l'autorisation de publication.



Fig. 2 – Épitaphe I.

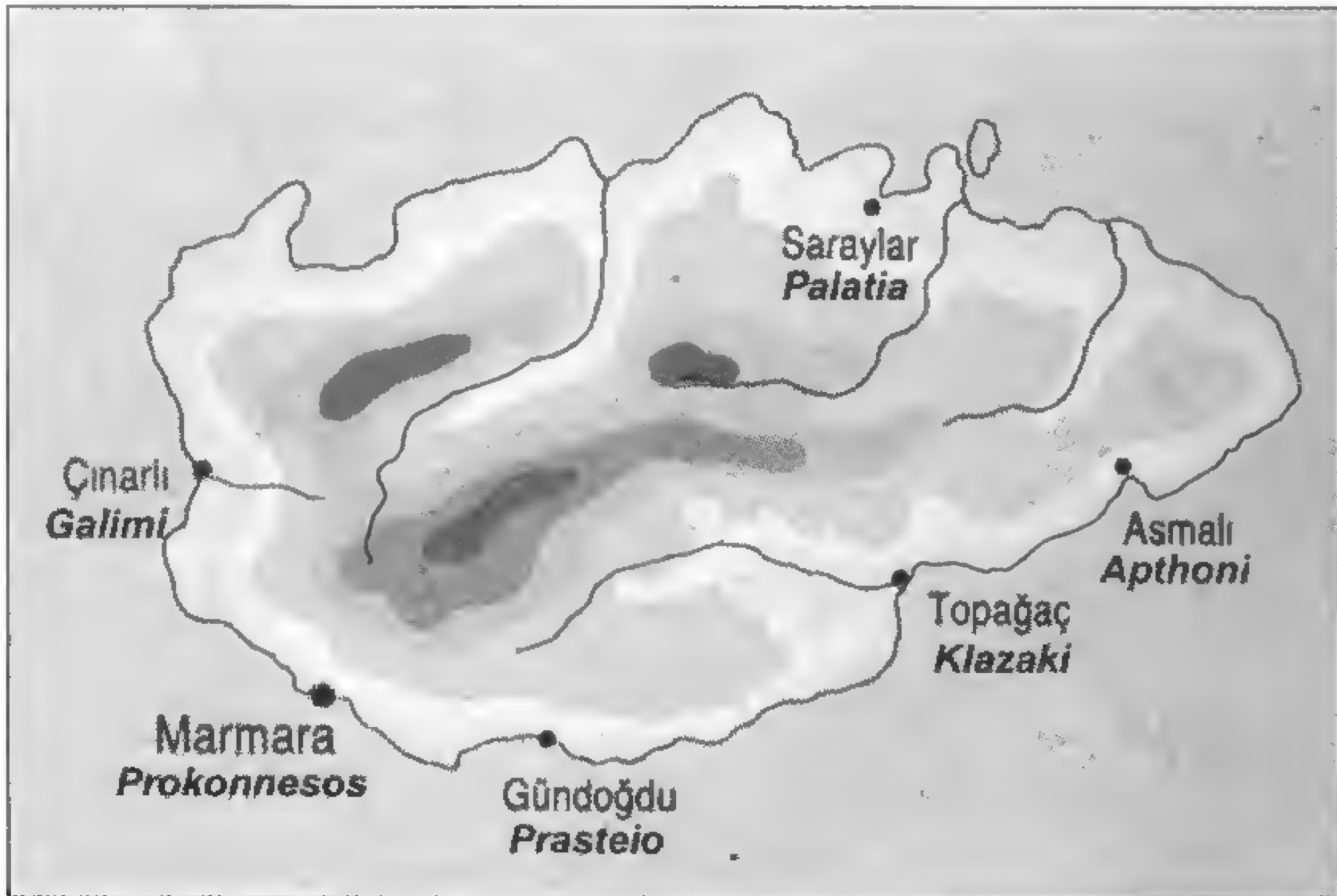


Fig. 3 – Localisation de l'habitat dans l'île de Marmara.

3. La dernière inscription a été incisée dans l'espace laissé libre, à gauche, par le bateau qui occupe le milieu de la partie inférieure de la dalle. Elle compte six lignes en lettres capitales. Elle comporte plusieurs fautes.

+ ΕΝΘΑΔΕ ΚΕΙΤΑΙ ΤΟ	*Ci-gît l'humble corps*
ΤΑΠΕΙΝΟΝ ΣΩΜΑ ΤΙ-	*de la servante*
Σ ΔΟΥΛΗΣ ΤΟΥ ΘΕΟΥ ΑΣΕΙΜΕ-	*de Dieu Asimeneia*
ΝΕΙΑΣ ΓΗΝΕΙ ΤΟΥ ΜΗΧ-	*épouse de Michilis ;*
ΗΛΗ Ο ΘΕΟΣ ΜΑΚΑΡΙ-	*que Dieu rende*
ΣΙ ΤΙΝ ΨΙΧΙΝ ΑΥΤΗΣ	*son âme bienheureuse.*
ΟΚΤΟΒΡΙΟΥ 7 1809	*7 octobre 1809.*

L'ordre chronologique des incriptions sur la dalle est intéressant. D'après Mme Asgari, la croix, la cloche (?), la première inscription et le bateau ont été faits

ΜΝΙΣΤΙΤΙ ΚΙΡΗΕ ΤΟΝ ΔΟΥ-	*Souviens-toi, Seigneur,*
ΛΟΝ ΣΟΥ ΓΛΙΓΟΡΙ ΓΗΟΣ ΤΟΥ	*de ton serviteur Gligoris,*
ΜΑΚΑΡΙΤΙ ΜΙΧΗΛΙ	*fils du bienheureux Michilis.*
ΕΩΝΙΑ Υ ΜΝΙΜΙ ΑΥΤΟΥ	*Que son souvenir soit éternel.*
1824 ΥΟΥΛΙΟΥ.	*Juillet 1824.*

en premier, puis la troisième inscription, la deuxième inscription étant gravée en dernier.

ΜΝΗΣΤΙΤΙ	*Souviens-toi*
ΤΟΝ ΔΟΥΛΟΝ	*de ton serviteur*
ΣΟΥ ΓΙΩΡΓΙΣ	*Giorgis,*
ΓΙΟΣ ΤΟΥ ΠΑΠΑ	*fils du papas*
ΘΕΟΦΑΝΙ 1820	*Theophanis.*
ΑΥΓΟΥΣΤΟΥ 16	*16 août 1820.*

Description du bateau[4] (fig. 4a) : il s'agit d'un *sacolève*[5], voilier de cabotage traditionnel grec qui est caractérisé par son gréement qui, dans l'exemple photographié, comporte un grand mât avec une grande voile à livarde, une basse voile carrée surmontée d'un petit hunier carré, et un mât avant gréé, semble-t-il, d'une voile latine (fig. 4b). Le mot utilisé en turc pour sacolève est *çekeleve*[6]. Ce sont des

4. Je remercie Stéphane Yérasimos et Kostis Smyrlis pour la lecture des inscriptions.
5. Une référence classique est celle de F. -E. Pâris, *Souvenirs de marine conservés*, vol. 2, Paris 1884, planche 91 : caboteur sacolève grec, 1835.
6. A. Güleryüz, *Kadırgadan Kalyona Osmanlı'da Yelken, Ottoman Sailing Ships From Galleys to Galleons*, Istanbul 2004, p. 73.

voiliers rapides de commerce, à deux mâts, de longueur moyenne de 14,95 m, utilisés la plupart du temps en Égée, en Adriatique et dans la mer de Marmara. Dans ce type de bateau, appelé aussi *celbe*[7], l'avant et l'arrière étaient de même apparence. Les *çekeleve* utilisés dans la marine ottomane comportaient 10 à 13 sièges. Leur voilure, à cause de sa forme particulière, était appelée voile de *çekeleve*.



Fig. 4a – Détail du sacolève.

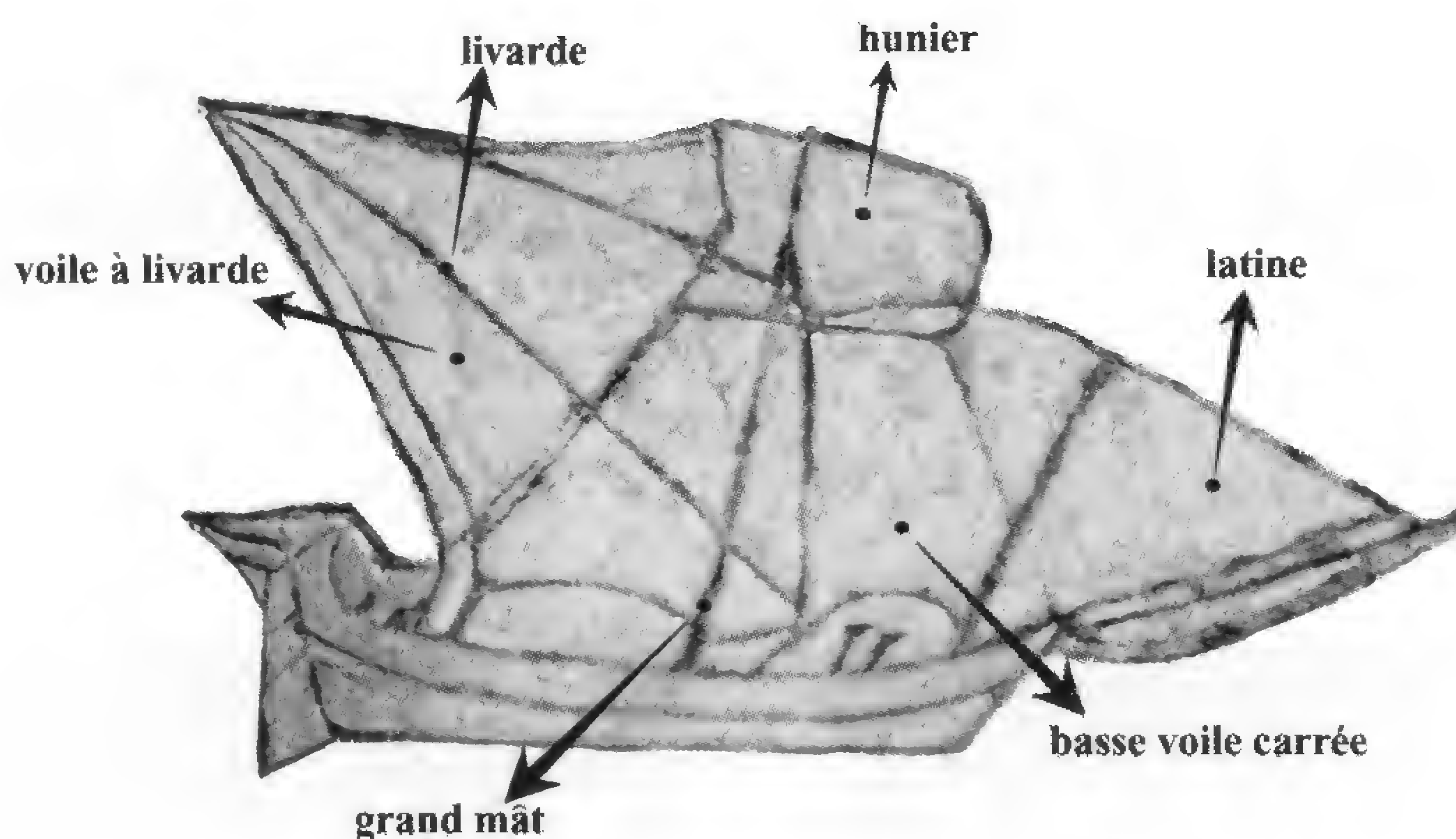


Fig. 4b – Détail du gréement.

7. H. Kahane et R. - A. Tietze, *The Lingua Franca in the Levant, Turkish Nautical Terms of Italian and Greek Origin*, Urbana 1958, p. 563-564, 838.

Fig. 5 – Épitaphe II.



Fig. 6 – Détail de l'aigle à deux têtes.



Fig. 7– Détail de la santala.

Épitaphe II (fig. 5)

Pièce errante trouvée près de la maison des fouilles de Çamaltı Burnu I, dans le port de pêche.

Dimensions : long. 180 cm ; larg. 90 cm ; épaisseur 20 cm.

État de conservation : plaque de marbre en deux fragments jointifs. Nombreux éclats sur les bords de la pièce. Le bandeau supérieur est en partie cassé. Le décor est usé. Le revers de la plaque ainsi que les tranches n'ont pas été polis.

Description : le bandeau supérieur porte un aigle à deux têtes aux ailes déployées sculpté en très léger relief au milieu d'un cartouche au fond légèrement creusé (fig. 6). La base est horizontale, les côtés, arrondis dans leur partie supérieure, se terminent en forme d'accolade dont la pointe centrale n'est pas conservée. L'oiseau porte, sur chaque tête, une crête très protubérante ; ses pattes, écartées, semblent prolongées par des éléments difficiles à identifier. Les plumes des ailes et de la queue sont marquées par des incisions profondes et régulières. Au bas de la pierre et au milieu, un bateau sommairement incisé.

Description du bateau[8] (fig. 7) : il s'agit d'une embarcation de pêche traditionnelle grecque appelée *santala*. Selon l'ouvrage dirigé par Kostas Damianidis[9], la santala est une embarcation typique de la mer de Marmara, avec un rapport de la largeur sur la longueur de 1/6. Cette embarcation est employée par les Grecs de Marmara pour la pêche de la bonite, du maquereau et de la sardine. Il existe différents modèles selon la longueur et le nombre de rames : *kondelo* avec 2 paires de rames et *bouyante* avec 3 à 5 paires de rames. Le mot utilisé en turc pour santala est *sandal*[10].

L'inscription : huit lignes gravées d'une belle écriture cursive régulière occupent toute la largeur de la plaque. Les lignes sont bien séparées les unes des autres.

’Ενθάδε κείμενος δοῦλος τοῦ θε-
οῦ ’Αναστάσιος Χ(ατζῆ) Πασχάλη τῷ
1812 γεννηθεὶς τὸν ἁλιέα μετήρ-
χ̣ετο, ἐν ἀνδρικῇ δὲ ἡλικίᾳ τῆς ὁ-
ρ̣άσεως στερη̣θεὶς καὶ ὑπὸ νόσου
τὸ σῶμα αὐτοῦ καταμαραν-
θ̣ὲν ἐτελεύτησεν τῇ 23 Νοεμ(βρίου)
τ̇οῦ 1863 ἔτους

Le serviteur de Dieu
qui gît ici Anastasios
(fils) de Chatzi Paschali, né en 1812,
s'occupait de la pêche ;
privé de la vue à l'âge adulte
et son corps tout fané par la maladie,
il mourut le 23 novembre
de l'année 1863.

8. Je remercie Eric Rieth qui m'a apporté sa connaissance de l'iconographie des bateaux. Je remercie aussi Annie Pralong pour sa collaboration à la rédaction de cet article.

9. *Shipbuilding and ships of the Eastern Mediterranean and the Black Sea in the 18th and 19th centuries*, Ministry of Culture, National Hellenic Research Foundation, Institute of Neohellenic Research, Hellenic Maritime Museum, éd. K. Damianidis, Athènes 1995, p. 127-128.

10. Cf. aussi Kahane et Tietze (cité n. 7) p. 564-567, p. 839.

Épitaphe III (fig. 8)

Dalle trouvée dans le cimetière d'Asmalı. Les dimensions ne sont pas connues.

État de conservation : dalle en bon état à l'exception des angles supérieurs qui sont cassés. Les motifs décoratifs, en léger relief, portent des traces d'usure.

Description : au sommet de la dalle prend place, en léger relief, une croix inscrite dans une couronne de laurier terminée par deux rubans flottants. La première inscription (1), en trois lignes, est incisée au-dessus de la couronne dont elle suit la courbure, et de part et d'autre des rubans flottants : elle est en lettres capitales, suivie du nom du défunt, en cursive. Sous celle-ci est gravé un poème (2) en lettres cursives, elles aussi bien soignées, qui compte 12 lignes réparties en trois quatrains, nettement séparés. L'inscription est bien centrée : elle occupe la moitié de la largeur de la plaque et est bordée par de larges marges. À noter que la taille des lettres augmente progressivement : les quatre premières lignes sont les plus petites, les quatre dernières, les plus grandes. Au milieu de la dalle, sous l'inscription, prend place un bateau, en léger relief lui aussi usé, dont le nom est incisé dans la partie inférieure de la dalle.



Fig. 8 – Épitaphe III.

(1)
ΤΩ ΠΟΛΥΚΛΑΥΣΤΩ ΣΥΖΥΓΩ
ΚΑΙ ΠΑΤΡΙ
Ἀποστόλῳ Λεκῷ

(2)
Διαβάτα μου σταμάτησον
ταπείνωσον τὸ ὄμμα
σκέψου πῶς ἤμην ὡς καὶ σὺ
πρὶν νὰ ταφῶ στὸ χῶμα.

Ἤμην ὡς ναύτης τολμηρὸς
δραγόρος φημησμένος
λιμένας ἀνασκεύαζα
τώρα ; ἐξηπλωμένος !

Πρὶν νὰ προφθάσω νὰ χαρῶ
πῶς πόθη ἡ καρδιά μου
αὐτὸ τὸ κρύο μάρμαρο
φέρω στὴν ἀγκαλιά μου.
Δράγα

(1)
AU TRÈS PLEURÉ ÉPOUX
ET PÈRE
Apostolos Lekos

(2)
Voyageur, arrête,
baisse le regard,
pense que j'étais comme toi
avant que je sois enseveli sous terre.

J'étais, en tant que marin, téméraire,
dragueur célèbre,
je réparais des ports,
maintenant ? allongé !

Avant de pouvoir jouir (de la vie)
comme mon cœur désirait
ce marbre froid
je serre dans mes bras.
Drague

Description du bateau (fig. 9) : une drague est un appareil servant à retirer du fond de l'eau du sable ou du gravier dont le nom classique est celui de cure-molle[11]. La drague est à la fois la machine à draguer et le bateau qui en est équipé. La drague ici dessinée présente à gauche une cheminée haute (signe d'ancienneté) associée à la machine à vapeur, et au milieu, deux sortes d'échelle qui pourraient représenter les chaînes à godets de la drague.



Fig. 9 – Détail de la drague.

11. Cf. la définition donnée par F.-E. PÂRIS et P. -M. de BONNEFOUX, *Dictionnaire de la marine à voiles*, Paris 1848, p. 224 : « cure-molle. S.f. Dredging machine, Boat to carry the mud away. Machine à curer en usage dans les ports, havres, rades et bassins ; c'est une sorte de grand ponton où l'on fait agir de vastes cuillers saillant en dehors sur les côtés, qui se chargent au fond, et qui, au moyen d'une trappe ou bascule, se vident, ensuite, dans les bateaux tels que les Marie-Salopes, que l'on présente au-dessous pour recevoir la vase molle ou autres dépôts dont ces cuillers se remplissent... On fait, aujourd'hui, des Cure-Molles à vapeur... Les godets y sont en tôle, ils forment une chaîne sans fin, et ils remontent par un plan incliné, après avoir gratté le fond. Ils se renversent ensuite, et laissent tomber la vase dans une coulisse, d'où elle se déverse dans la Marie-Salope qui est amarrée le long de la Cure-Molle ».

À droite, la superstructure en hauteur pourrait correspondre à la passerelle. Cette représentation est intéressante, car unique dans la région. D'après Eric Rieth, la forme de la coque et des équipements fait plutôt penser, avec toute la prudence nécessaire, aux bâtiments en service au début du XX[e] siècle, ce qui nous donne la date de l'épitaphe.

La tradition de représenter le métier des défunts sur leur pierre tombale remonte au moins à l'antiquité grecque. Apparement cette tradition a été suivie aussi par les Grecs de l'île de Marmara. La plupart d'entre eux, comme les habitants d'aujourdhui, étaient des marins. Ces trois pierres tombales repérées dans les villages de l'île confirment bien cette tradition, et nous fournissent de précieuses indications sur la forme des bateaux utilisés au XIX[e] et au début du XX[e] siècle (fig. 10)[12].



Fig. 10 – Les îles de Marmara.

12. A. MILLAS, *Προποντίδα « μιά θάλασσα τῆς 'Ρωμιοσύνης »*, Athènes 1992, p. 26. Cette carte, faite par Millas, me paraît intéressante du point de vue topographique et pour les exemples de voiliers qui y sont représentés.

ENÉPIGRAPHOS PLINTHOS

par Georges KIOURTZIAN

Summary: Through the publication of a recently edited funerary inscription incised on a 6th century brick, now at the Archaeological Museum of Konya, the author deals with Byzantine bricks discussing the main steps of their production and technique. He describes the materials, the shape and dimensions, the colors, as well as their use by the Byzantine builders. The discussion of the Konya inscription is followed by a series of inscriptions similarly written on bricks.

Cette étude a pour point de départ une inscription chrétienne conservée au Musée archéologique de Konya qui vient d'être publiée par B. H. McLean[1]. Dans le cadre restreint de son catalogue épigraphique, l'éditeur donne une transcription incomplète du texte et joint une illustration[2]. Ce document mérite cependant une étude plus approfondie. La brique, de couleur ocre-brun, est pratiquement de forme carrée (36 x 35 cm de côté sur 4 cm d'épaisseur), elle porte sur une de ses faces une inscription de 12 lignes (hauteur moyenne de lettres : 2 cm) et l'état de conservation est parfait (fig. 1).

	Μνήμη εἱερέ-	*Mémoire des prêtres*
	ων τῆς κατο-	*de la sainte Église*
	λικῆς κὲ ἀποσ-	*catholique*
4	τολικῆς ἁγίας	*et apostolique*
	τοῦ Χ(ριστο)ῦ ᾿Εκλησίας.	*du Christ.*
	᾿Ενορχίζω ὑμᾶς	*Je vous adjure,*
	τὸν κλῆρον τὸν νῦ⟨ν⟩	*le clergé présent*
8	κὲ τὸν ⟦τὸν⟧ ἐπερκόμε-	*et à venir et tous ceux*
	νον κὲ πάντας τοὺς	*de ma lignée,*
	ἐν τῷ γένῳ μου, Π(ατέ)ρα κὲ	*par le Père et le Fils*
	Υ(ἱὸ)ν κὲ Ἅγι(ον) Πν(εῦμ)α, τὸν τά-	*et le Saint Esprit,*
12	πον κοσμήσατε.	*ornez le tombeau.*

1. B. H. McLEAN, *Greek and Latin Inscriptions in the Konya Archaeological Museum* (British Institute of Archaeology at Ankara), Londres 2002, p. 78, n° 222.

2. La photographie du corpus de B. H. McLEAN (cité n. 1) ne montre pas la brique dans son intégralité. L'avant-dernière ligne est incomplète et la dernière n'est pas visible. Nous proposons ici une nouvelle photographie de ce document qui nous a été aimablement communiquée par M. Thomas Drew-Bear.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 381-398.



Fig. 1 – Cliché Thomas Drew-Bear.

L'inscription a été gravée avec un instrument pointu (roseau taillé ou bien objet métallique), avant la cuisson de la brique. Un christogramme constantinien est gravé au milieu des l. 1-2, ce qui indique a priori que la brique date de l'époque protobyzantine[3]. En outre, les lettres A, Λ, M, Π et E, C de forme lunaire, sont caractéristiques de cette période. Dans le troisième mot de la l. 7, le N est gravé à l'envers. La

3. Voir la discussion de H. ZILLIACUS, *Sylloge inscriptionum christianarum veterum Musei Vaticani. Acta Instituti Romani Finlandiae* I, 2 ; *Commentarii*, Helsinki 1963, p. 97-98. Ce signe, ainsi que les croix « monogrammatiques » ou « étoilées », d'après nos quelques exemples datés, sont attestés de la seconde moitié du IVe siècle à la fin du VIe siècle (cf. G. KIOURTZIAN, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes des Cyclades*, Paris 2000, p. 154-155, n. 68).

dernière lettre de la même ligne a été omise par mégarde, le graveur ayant été gêné par le manque de place comme à la l. 9. À la l. 8, il a essayé d'effacer sa dittographie. Ligatures : l. 1 MH, l. 10 AK, toutes deux motivées par le manque de place, le christogramme ayant été de tout évidence gravé en premier. Abréviations : (l. 5 ; 10 ; 11) seuls les *nomina sacra* sont abrégés (un trait horizontal au-dessus du mot, sauf pour ΑΓΙ à la l. 11). L'écriture n'est pas élégante mais elle est profonde, nette et assez bien dessinée ; malgré son support, elle possède une monumentalité indéniable. Comme certaines briques byzantines, celle-ci a reçu un marquage δαχτυλιὰ (cf. n. 16) fait avec les doigts du briquetier avant la cuisson. Ici, il s'agit d'un motif en zigzag assez libre qui parcourt en diagonale toute la face inscrite. Aux lignes 10 et 11, le premier éditeur n'a pas compris les abréviations des *nomina sacra* (ΠΡΑΚΕ) et (ΥΝ, ΑΓΙΠΝΑ). Indépendamment de nous, dans *Epigraphica Anatolica* 36, 2003, A. Łajtar, p. 51-52 et P. J. Thonemann, p. 94, ont corrigé simultanément les lectures défectueuses de B. H. McLean (*i.e.* les lignes 10 et 11) sans autre commentaire.

I. Support

Avant de commenter l'inscription il semble utile de s'intéresser à son support en essayant de situer la brique du Musée de Konya au sein de la production byzantine de ce type des matériaux. Sans dresser une typologie complète de cette famille d'objets archéologiques, disons tout de suite qu'il s'agit ici d'une brique cuite (πλίνθος ὀπτὴ) excluant ainsi de cette étude la brique crue (πλίνθος ὠμὴ)[4]. Dans le monde grec, l'usage de la brique n'est pas attesté avant l'époque hellénistique[5]. Ce matériau était utilisé par les Romains, dont naturellement les Byzantins prolongèrent les techniques et les variétés qui resteront, d'après les rares études sur le sujet[6], presque invariables de la période protobyzantine jusqu'au Moyen Âge tardif et au-delà. Mais c'est au Bas-Empire que l'usage de la brique se généralisa dans le monde romain, quand la production de ce matériau connut un grand développement.

4. Πλίνθος ὠμή, βαλλομένη εἰς θεμέλιον ἐγγὺς ποταμοῦ, οὐχ ὑπομένει μίαν ἡμέραν. Ὀπτὴ δὲ, ὡς λίθος διαμένει (*Apophthegmata Patrum*, PG 65, col. 316). Sur la fabrication des briques crues (*kerpiç*) en Turquie d'aujourd'hui, voir L. Robert, *À travers l'Asie Mineure*, Paris 1980, p. 299-304, avec de très belles photographies.

5. C. Balandier, Un rempart en briques cuites à Apollonia d'Illyrie (Albanie) ?, dans *La brique antique et médiévale, production et commercialisation d'un matériau*, éd. P. Boucheron, H. Broise et Y. Thébert, Rome 2000, p. 81.

6. D'une manière générale, la bibliographie concernant les matériaux de construction dans la partie occidentale de l'Empire Romain est très riche (cf. la bibliographie citée par T. Helen, *Organisation of Roman Brick Production*, Helsinki 1975 et *Roman Brick and Tile, Studies in Manufacture, Distribution and Use in the Western Empire*, éd. A. McWhirr, BAR IS 68, Oxford 1979). Pour l'Orient et plus spécialement pour l'Empire byzantin, la recherche est bien moins avancée. La seule littérature existante concerne les briques estampillées (cf. *infra* n. 20). Dans le recueil collectif *La brique* (cité n. 5), seulement deux articles sur vingt-huit ont un rapport avec la brique byzantine. Aux pages suivantes je me référerai donc souvent aux articles ou ouvrages des archéologues grecs qui font œuvre de pionniers dans ce domaine. C'est pourquoi j'utiliserai souvent une terminologie empruntée au grec moderne.

La brique cuite, appelée en grec βήσαλον[7] (écrit aussi βήσσαλον, du latin *bessalis*[8]) ou encore πλίνθος[9] (diminutif πλινθάριον) et parfois τοῦβλον[10], peut être qualifiée par :

a. le mode de fabrication
b. la forme
c. les dimensions
d. la couleur
e. l'usage

Nos sources sur la fabrication des briques dans l'Empire byzantin, à part quelques brèves informations[11], sont quasiment nulles. Les paragraphes qui suivent se fondent donc sur des études et recherches modernes[12] qui semblent confirmer que dans la partie orientale de l'Europe, les principales étapes de production des briques ont peu évolué de l'époque byzantine jusqu'au XIX[e] siècle. Cependant, si les gestes essentiels de tout briquetier sont à peu près identiques, les modes de fabrication — disons les secrets d'atelier — peuvent varier d'une briqueterie à l'autre, surtout d'une province à une autre, où les habitudes, les traditions locales et les matières premières disponibles sont parfois différentes.

Des questions, certes très importantes, dépassent le cadre de cette étude : l'emplacement des briqueteries (près d'un gisement de terre argileuse, ou d'un bois,

7. ALEXANDRE DE TRALLES, éd. TH. PUSCHMANN, Berlin 1878-1879, VII, 22 ; THÉOPHANE CONTINUÉ, *Chronographia*, éd. I. BEKKER, Bonn 1838, p. 123, 11 (où l'on trouve la graphie βίσαλον). Le mot a survécu jusque dans le grec moderne sous les formes βήσαλον (morceau de brique, ou de céramique, que l'on chauffe pour l'utiliser comme une bouillotte) et βότσαλον (galet).

8. VITRUVE, *De Architectura* (Loeb Classical Library), Harvard - Londres 1962, V. 10 2 (*Supraque laterculis bessalibus pilae struantur ita dispositae...*) et VII. 4 2 (*Ex altera parte bessalibus laterculis pillae substruantur...*).

9. GRÉGOIRE DE NYSSE, PG 46, col. 1097 (ὀστρακίνη πλίνθος) ; GEORGES KÉDRÉNOS, *Compendium Historiarum* I, éd. I. BEKKER, Bonn 1838, p. 298 : Ἡ παρ' Ἕλλησιν ὀπτὴ πλίνθος λατέρκουλον παρὰ Ῥωμαίοις λέγεται.

10. NICÉTAS CHONIATÈS, éd. I. BEKKER, Bonn 1835, p. 139 et 927 (*Glossarium*) : τοῦβλοι πλίνθοι ὀπταί, *lateres cocti*. Cf. DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, Lyon 1688 (réimpr. Graz 1958) s.v. qui signale également la graphie τούβουλον plus près du mot latin *tubulus* (cf. P. G. W. GLARE, *Oxford Latin Dictionary*, Oxford 1968-1982, s.v.) dont le mot grec dérive. Τούβουλον ou τοῦβλον désignait aussi à l'origine la tuile et plus spécifiquement les tuiles creuses avec lesquelles on construisait toits et coupoles.

11. CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, *De Administrando Imperio*, éd. GY. MORAVČSIK et R. J. H. JENKINS, Washington 1967, p. 184.

12. Pour la rédaction de ce paragraphe j'ai consulté avant tout l'œuvre de K. THÉOCHARIDOU et surtout son article, Συμβολὴ στὴ μελέτη τῆς παραγωγῆς οἰκοδομικῶν κεραμικῶν προϊόντων στὰ βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ χρόνια, *DChAE* 13, 1985-1986, p. 97-111. On trouve un bon résumé en anglais de cet article dans un ouvrage récent, R. OUSTERHOUT, *Master Builders of Byzantium*, Princeton 2000, p. 128-133. J'ai consulté le lemme ὀπτόπλινθος dans Μεγάλη Ἑλληνικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία, Athènes (sans date, mais l'ouvrage serait des années 1920), t. 20, ainsi que H. LECLERCQ dans *DACL* II, 2, Paris 1925, col. 1320-1326, s.v. brique ; N. K. MOUTSOPOULOS, *Ἐκκλησίες τῆς Καστοριᾶς, 9ος-11ος αἰώνας*, Thessalonique 1992, p. 456-460 ; M. GIANNOPOULOU et S. DEMESTICHA, *Τσκαλαριά* (Ἵδρυμα Γ. Ψαρόπουλου-Κέντρο Μελέτης Νεώτερης Κεραμεικῆς), Athènes 1998 ; BALANDIER, Un rempart (cité n. 5), p. 77-85, et A. FENET, L'apport des fours à briques traditionnels de la région d'Apollonia..., *La brique* (cité n. 5), p. 103-111 ; E. MARKI, Ἡ ἐπιχειρηματικότητα στὸ Βυζάντιο, dans *Ἡ ἐπιχειρηματικότητα στὴ Θεσσαλονίκη ἀπὸ τὴν ἀρχαιότητα ὡς τοὺς νεώτερους χρόνους* (Thessalonique, sous presse).

mais pas trop loin d'une ville, d'une route ou de la mer, afin que le transport de briques ne coûte pas cher...) et l'organisation de la production (petites briqueteries indépendantes, fabriques appartenant à un établissement monastique ou à l'État)[13].

a. Le mode de fabrication

La matière première est la terre argileuse, mais sa teneur en argile, sels minéraux, matières organiques ou sable plus ou moins fin, varie naturellement d'un gisement à un autre. À cette terre on ajoutait, au besoin, du sable (rôle de dégraissant/matière inerte)[14] et beaucoup plus rarement de la paille hachée (liant)[15]. On évitait autant que possible des terres contenant du calcaire qui en se calcifiant au four risquaient, plus tard, de fragiliser la brique. On débarrassait aussi la terre des petits cailloux ou des racines (on trouve cependant dans les briques byzantines une importante quantité de petits cailloux qui contribuent à la cohésion de la terre et à la solidité du produit final). La terre ainsi nettoyée (pour les produits de très grande qualité elle était tamisée), restait à l'air libre sous un hangar un certain temps afin que les sels minéraux et les autres matières organiques se dissolvent ou se décomposent.

Ensuite, dans une petite fosse, on mélangeait cette terre avec une certaine quantité d'eau (environ la moitié du volume total de la terre) pour la formation de l'argile-pâte, que les ouvriers mixaient d'abord avec des pioches puis pétrissaient avec leurs pieds. Plus le mélange était homogène, plus la brique était consistante et résistante. Ce mélange était laissé au repos dans la fosse au moins une journée.

La pâte d'argile était ensuite sortie de la fosse, elle était retravaillée avec les mains par les ouvriers, et déposée en tas tout près de l'endroit où l'on fabriquait les briques. Les tas étaient recouverts de nattes ou de toiles de jute afin que l'argile ne sèche pas trop vite. Puis on fabriquait des briques en leur donnant la forme souhaitée, à l'aide d'un τύπος (moule en bois ou en métal). Ce travail se faisait soit à même la terre, soit sur un banc. Un autre instrument que le briquetier utilisait était une sorte de règle en bois, πῆχυς (lissoir), qu'il passait sur le moule pour enlever le surplus de l'argile et égaliser la surface. Ensuite le briquetier traçait sur la brique encore fraîche, avec ses doigts, ce que l'érudition moderne appelle la δαχτυλιὰ[16] (marquage) : lignes diagonales, zigzag, croisillons, boucles, croix... Il lui arrivait parfois d'apposer sur la brique l'empreinte de la paume d'une main[17], ou celle de la patte d'un animal familier[18]. Soulignons que la

13. Cf. THÉOCHARIDOU, Συμβολή (cité n. 12), p. 97-100 (emplacement) et p. 110-111 (organisation de la production).

14. P. LERICHE, La brique crue en Mésopotamie ..., dans *La brique* (cité n. 5), p. 14, n. 20. En effet, une terre argileuse pure en cuisant se craquellerait.

15. *Ibid.*, p. 14-15. Signalons que la paille hachée est principalement utilisée pour les briques crues.

16. A. ORLANDOS, *Ἡ ξυλόστεγος παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τῆς μεσογειακῆς λεκάνης* II, Athènes 1954, p. 241 ; R. GINOUVÈS et R. MARTIN, *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine* I, Athènes–Rome 1985, p. 54 proposent : marque, trait incisé, traces de doigts ; R. REBUFFAT, Les briques du complexe fortifié de Jublains, *La brique* (cité n. 5), p. 164, n. 11, préfère le néologisme « briques empreintées » pour éviter le plus ambigu « marquées ».

17. Catalogue *The City of Mystras*, Athènes 2001, p. 110-111 (Tilers-Brickworkers), photo. 125.

18. P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine Orientale*, Paris 1945, p. 395 : empreinte de la patte d'un chien.

δαχτυλιὰ n'est pas une signature du maître-briquetier[19] : les motifs exécutés avec les doigts sur la surface de la brique permettaient d'une part, de vérifier et compter la production et, d'autre part, de favoriser la fixation du mortier. Sur les briques byzantines on trouve encore des estampilles diverses[20], des sceaux, des monogrammes, des ligatures de deux ou trois lettres, des lettres éparses, voire des textes beaucoup plus développés comme le nôtre. Il est certain que ces signes sont une forme de signature, de la fabrique ou du commanditaire, ou indiquent la destination de la production[21].

Les briques ainsi formées étaient étalées à l'air libre pour un premier séchage au soleil, qui durait environ une journée. C'est à ce moment que l'on pouvait graver sur la brique, encore fraîche, un texte comme celui de notre inscription. Il s'en suivait un second séchage, beaucoup plus long (cela dépendait des conditions climatiques), sous hangar.

La dernière étape était la cuisson des briques, soit dans des fours spéciaux (κλίβανος ou κάμινος)[22], soit dans les fabriques les plus rudimentaires, en tas libres, recouverts d'une couche épaisse de terre glaise et entremêlées avec le combustible. Le choix de la matière combustible (tourbe, bois ou charbon), l'intensité du feu (la cuisson de la brique byzantine se situe autour des 700 C°)[23], cuisson dans un four (chaleur plus ou moins également répartie) ou en tas libre (perte de la chaleur, meilleure cuisson du bas vers le haut et du milieu vers la périphérie) ont leur importance. La cuisson, qui durait plusieurs jours, aboutissait au produit fini, ὀπτὴ πλίνθος ou βήσσαλον prête à l'emploi. Bien sûr, les briquetiers byzantins ignoraient tout ce que nous savons aujourd'hui sur la pyrogénation des briques mais leur expérience remplaçait avantageusement cette ignorance.

b. La forme

Les briques byzantines ont généralement une forme carrée. On en trouve naturellement d'autres qui sont rectangulaires ou encore trapézoïdales (pour les arcs et autres constructions voûtées). Les autres formes sont rares, exceptées les briques circulaires utilisées pour les hypocaustes dans les thermes[24]. Il est à noter que les maîtres d'œuvre byzantins (οἰκοδόμοι, ἐργολάβοι, κτίστες ou μαΐστορες) pouvaient fractionner un βήσσαλον pour l'adapter à un emploi spécifique[25].

19. Cf. les remarques de G. LECUYOT et C. RAPIN, Les briques marquées en Asie Centrale, dans *La brique* (cité n. 5), p. 37, n. 26.

20. Les seules briques byzantines étudiées sont les estampillées. La parution du livre de J. BARDILL, *Brickstamps of Constantinople* I-II, New York 2004, rend à présent inutile la longue bibliographie plus ancienne.

21. *Ibid.*, p. 19 et 21-23.

22. Cf. THÉOCHARIDOU, Συμβολή (cité n. 12), p. 100-108. FENET, L'apport des fours, dans *La brique* (cité n. 12), p. 107-110.

23. Les expertises en laboratoire ont montré qu'il s'agissait de la température moyenne de cuisson de la brique byzantine (THÉOCHARIDOU, Συμβολή [cité n. 12], p. 109, n. 76). Cependant une bonne brique nécessite des températures plus élevées : 850-900 C°.

24. La seule exception que je connaisse se trouve en Égypte : J.-L. BOVOT, Une curieuse construction en briques rondes à Tôt, *Journal of Coptic Studies* 2, 1992, p. 79-90.

25. GINOUVÈS et MARTIN, *Dictionnaire* I (cité n. 16), pl. 3 (schémas de fragmentation des briques cuites).

c. Les dimensions

Les dimensions ne sont pas standard. Elles varient de briqueterie à briqueterie et d'un monument à l'autre, voire dans le même monument[26].

Le choix d'exemples cités en note n'est certes pas exhaustif et ne prend en compte que des basiliques helladiques de l'époque protobyzantine, mais il permet cependant d'observer une assez grande variété de dimensions durant cette période. Ceci autorisa jadis A. Orlandos à écrire que le βήσσαλον byzantin mesure en moyenne 30 x 42 cm de côté sur 3 à 5 cm d'épaisseur[27].

d. La couleur

Elle est tributaire d'une part de la composition des terres utilisées, de leur teneur en sels minéraux et oxydes et, d'autre part, de la durée et la qualité de la cuisson. Malgré l'érosion et surtout l'oxydation dues au temps et aux conditions climatiques, les briques byzantines présentent une couleur brune rougeâtre assez vive[28]. Les briques marrons foncées ou légèrement grisâtres sont beaucoup plus rares. Je signale un seul exemple, textuel, où il est question de λευκόχροια βήσσαλα (briques de couleur blanchâtre) fabriquées dans l'île de Rhodes[29].

e. L'usage

Chez les Byzantins la brique cuite ne sert pas uniquement à construire. Elle est aussi utilisée pour le dallage des sols[30], plus rarement pour le revêtement des murs. Elle entre également dans la composition du décor des monuments. Accessoirement elle peut servir comme support d'une inscription car elle coûte bien moins cher qu'une stèle de pierre et la gravure est plus facile. Enfin elle peut servir comme couverture de tombes[31].

26. LEMERLE, *Philippes* (cité n. 18), p. 395, 489 et 492, relève dans la basilique A un type de brique *courant* dont les dimensions sont 29 x 30 cm de côté sur 3 cm d'épaisseur, mais dans un autre monument voisin, basilique B, il signale des briques qui mesurent : 22 x 28 cm à 29 x 38 cm de côté sur 4 ou 4,5 cm d'épaisseur. Les plus grandes briques que P. Lemerle trouvera dans ce monument sont employées dans la maçonnerie des voûtes et mesurent 39 x 39 cm de côté sur 4 cm d'épaisseur. À Thessalonique, dans les fouilles de l'Agora (période paléochrétienne), on a trouvé des briques mesurant 31 x 40 cm de côté, sur 5 à 5,5 cm d'épaisseur (cf. K. THÉOCHARIDOU, *'Η ἀρχιτεκτονικὴ τῆς 'Αγίας Σοφίας Θεσσαλονίκης*, Athènes 1994, p. 172-173). Les mêmes dimensions sont signalées pour une partie de l'appareillage de la basilique de l'Achéiropoïétos, sporadiquement pour Saint-Démétrios et Sainte-Sophie de Thessalonique (VIIe-VIIIe siècle). Plus tard, aux IX-Xe siècles, nous constatons la même inégalité dans les dimensions des briques, cf. MOUTSOPOULOS, *Καστοριά* (cité n. 12), p. 456-460. Des mesures semblables se remarquent dans de nombreuses basiliques helladiques. Pour Constantinople, voir à présent BARDILL, *Brickstamps* (cité n. 20), p. 102-106.

27. ORLANDOS, *Παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ* II (cité n. 16), p. 241.

28. *Ibid.*, p. 241 ; N. K. MOUTSOPOULOS, *'Η βασιλικὴ τοῦ ἁγίου 'Αχιλλείου στὴν Πρέσπα* II, Thessalonique 1989, p. 171-172.

29. *Patria Kônstantinoupoleôs*, éd. TH. PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum* I, Leipzig 1901, p. 91-92.

30. D. NALPANTIS, *'Ανασκαφή στὸ οἰκόπεδο τοῦ Μουσείου Βυζαντινοῦ Πολιτισμοῦ στὴ Θεσσαλονίκη*, Athènes 2003, p. 84-86 et pl. 4-5.

31. TH. PAZARAS, 'Ανασκαφὴ νεκροταφείου στὴ θέση Λιμόρι 'Επανομῆς, *AEMTh* 8, Thessalonique 1994, p. 246-247.

II. Analyse du texte

a. Contenu

L. 1-2 : Μνήμη εἰερέων. Le pluriel ἱερεῖς nous assure que l'inscription a été apposée sur un monument collectif. Les tombeaux communs à la mémoire des membres du clergé ne sont pas rares[32]. D'autres exemples épigraphiques nous sont connus partout dans l'Empire.

La formule initiale μνήμη εἰερέων, très brève, est relativement rare. Les seuls parallèles que je connaisse viennent de Lycaonie : deux de la région même d'Iconium[33], deux autres de Lystra[34], un dernier de Pappa-Tiberiopolis[35].

Par ἱερεὺς on comprend habituellement πρεσβύτερος (prêtre). Doit-on cependant limiter la signification du terme dans notre inscription aux seuls prêtres ? Ce mot est même parfois appliqué aux évêques[36]. Faute de savoir d'où vient notre brique (évêché, village, monastère...), il est prudent de la considérer comme appartenant à un monument funéraire réservé au clergé de l'endroit qui comprenait, vraisemblablement, tous les grades de la hiérarchie ecclésiastique locale.

L. 2-5 : κατολικῆς κὲ ἀποστολικῆς ἁγίας τοῦ Χριστοῦ ἐκλησίας. Cette formule qui est connue dans tout l'Empire (Orient et Occident) peut désigner selon les circonstances :

a. L'Église universelle, fondée par les apôtres du Christ et qui embrasse toute l'œcuménè chrétienne[37]. D'après P. Lemerle[38] les attestations de cette formule ne remontent pas au-delà du IVe siècle, ce qui fournit pour notre inscription un *terminus post quem*.

b. Le même auteur signale que les termes καθολικὴ ἐκκλησία apparaissent également dans une série de lettres que l'empereur Constantin adressa aux évêques africains, lors de la crise donatiste. Dans ce contexte très particulier[39], καθολικὴ ἐκκλησία n'a plus la signification d'Église universelle mais d'Église orthodoxe, par opposition à une autre Église jugée hérétique. La crise arienne du IVe siècle, puis les

32. P.-L. Gatier, *IGLS* XXI (*Inscriptions de Jordanie* 2), Paris 1986, n° 75 : Κ(ύρι)ε Ἰ(ησο)ῦ Χ(ριστ)ὲ μνήσθητι τῶν ἐνθάδε κληρικῶν τε κ(αὶ) μοναχῶν κ(αὶ) λοιπῶν. J.-P. Rey-Coquais, *Inscriptions grecques et latines découvertes dans les fouilles de Tyr (1963-1974)*, I *: Les inscriptions de la nécropole*, Paris 1977, n° 167 : Θεσίδιν τῶν εὐλαβεστάτων ἱερέων ; *MAMA* VI, n° 237 : Ἡρῷον διαφέρον τῶν εὐλαβεστάτων ψαλταναγνωστῶν τῶν ὀρθοδόξων.

33. *MAMA* VIII, nos 322 : Μνήμη Νικομᾶ et 323 : Μνήμ⟨ν⟩η Ἀλέκτορος Δομνίνου ἐκσκουβίτορος.

34. *Ibid.*, nos 49 : Μνήμη⟨ς⟩ Ἐπιπανίας et 50 : Μνήμη Παύλου.

35. *Ibid.*, n° 335 : Μνήμη Τατηδος.

36. *TAM* IV,1 n° 358 : Ἱερεὺς ἀθανάτου Τριάδος, Λεόντιος ἐπίσκοπος ἐνθάδε κατάκιται... Vraisemblablement ἱερεὺς = ἐπίσκοπος aussi dans une autre inscription : *MAMA* I, n° 162. Signalons enfin un témoignage textuel dans la *Collectio tripartita, Justinian on Religious and Ecclesiastical Affairs*, éd. N. Van der Wal et B. H. Stolte, Groningen 1994, p. 14 : πρῶτός ἐστι πάντων τῶν ἱερέων ὁ πάπας Ῥώμης.

37. Voir la définition de καθολικὴ ἐκκλησία par Cyrille de Jérusalem (348-386 ?), PG 33, col. 1044.

38. Lemerle, *Philippes* (cité n. 18), p. 94-101.

39. *Ibid.*, p. 97, n. 1.

querelles christologiques durant les ve et vi^e siècles, ont probablement renforcé cette signification, au moins pendant des périodes de crises religieuses[40].

c. L'étude des papyrus égyptiens a revélé qu'une église appelée καθολικὴ ἐκκλησία est une église plus importante que celles qui se trouvent dans la même localité. En quelque sorte la cathédrale, là où le culte est assuré par l'évêque ou ses collaborateurs les plus proches. Dans le cas d'un village, ce serait l'église qui fonctionne de façon permanente comme lieu de culte, contrairement aux nombreuses églises secondaires (μαρτύρια et autres εὐκτήρια)[41].

L. 6-11 : l'adjuration commence par le verbe ἐνορκίζω qui, dans ce type d'inscription, alterne souvent avec les verbes de la même famille ὁρκῶ ou ὁρκίζω ; il est comme ailleurs suivi d'un double accusatif. Si l'adjuration s'adresse premièrement aux membres du clergé en fonction (présents et futurs) et seulement en deuxième lieu aux membres de famille des défunts, c'est parce qu'assez tôt l'Église prendra l'initiative, par l'intermédiaire d'agents particuliers (κανονικαί, δεκανοί)[42], d'organiser la réglementation des κοιμητήρια (cimetières)[43]. Un petit ensemble d'adjurations, et même de malédictions, à l'adresse du clergé chrétien afin qu'il veille au respect des sépultures est attesté à Athènes[44], Sparte[45], Delphes[46], Amphipolis[47] et à Olympos[48] en Lycie. De toutes ces épitaphes les plus proches de la nôtre par la formule me semblent être celles de Sparte et d'Amphipolis en Macédoine, toutes les deux attribuées aux ve-vi^e siècles.

L'adjuration dans notre inscription est faite par la formule trinitaire, fondement de la foi orthodoxe[49].

40. A. Ferrua, *La polemica antiariana nei monumenti paleocristiani*, Vatican 1991, p. 119-154 (cf. le compte rendu dans *Bull. ép.* 1992, 598), rassemble un grand nombre d'inscriptions comportant la formule « église catholique » et autres formules trinitaires (cf. *infra* n. 49), qu'il rattache à la crise arienne. Il considère que la plupart de ces inscriptions, qui sont majoritairement funéraires, constituent une réponse orthodoxe aux adeptes de la doctrine arienne. Cependant prudence et réserve doivent être de mise devant un florilège d'inscriptions venues de provenances diverses et dont la chronologie est incertaine pour la plupart d'entre elles.

41. E. Wipszycka, Καθολικὴ et les autres épithètes qualifiant le nom ἐκκλησία : contribution à l'étude de l'ordre hiérarchique des églises dans l'Égypte byzantine, *Journal of Juristic Papyrology* 24, 1994, p. 80-210 ; Ead., *Études sur le Christianisme dans l'Égypte de l'Antiquité tardive,* Studia Ephemeridis Augustinianum 52, Rome 1996, p. 157-175. N'oublions pas que plus tard l'église principale d'un monastère est toujours appelé τὸ καθολικὸν τῆς μονῆς.

42. Pour ces fonctions appartenant aux ordres mineurs voir E. Hanton, Lexique explicatif du Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure, *Byz.* 4, 1927-1928, p. 53-136.

43. Cf. à ce propos la belle inscription de l'archevêque d'Éphèse, Hypatios (R. Meriç, R. Merkelbach, J. Nollé et S. Şahin, *Die Inschriften von Ephesos* VII, 2, n° 4135, p. 437-438) ; ainsi que la *Collectio tripartita* de l'empereur Justinien (cf. n. 36) p. 106 : Περὶ ἱερέων. Οἱ τάφοι κελεύσει τῶν ἱερέων ἀνανεοῦνται...

44. E. Sironen, *The Late Roman and Early Byzantine Inscriptions of Athens and Attica*, Helsinki 1997, n° 226.

45. *IG* V 1, 822.

46. M. Guarducci, *Epigrafia greca* IV, Rome 1978, p. 345-346.

47. D. Feissel, *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine*, Athènes 1983, n° 215.

48. H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, Paris 1922, n° 284 (amélioré par D. Feissel, *BCH*, 104, 1980, p. 468-469).

49. Les inscriptions contenant de telles formules datées sont rares. Seule la Syrie nous fournit 16 inscriptions datées qui permettent un classement, car dans la formule trinitaire il convient de distinguer

L. 11-12 : τὸν τάπον κοσμήσατε. Aux dernières lignes vient le commandement des prêtres décédés à leurs collègues ainsi qu'à leurs parents qui sont vivants. On attendrait de la part des occupants du tombeau, une interdiction de toute autre inhumation, laïque en l'occurrence, puisque le monument est réservé aux ecclésiastiques. Or ici on adjure le clergé et les descendants des morts d'orner le tombeau. C'est l'unique exemple que je connais. D'habitude ce sont les vivants qui se vantent d'avoir orné le monument funéraire d'un parent défunt. Le verbe κοσμῶ, extrêmement courant en épigraphie funéraire païenne, a habituellement ce sens.

b. Étude philologique

L'inscription gravée sur la brique du Musée de Konya comporte quelques particularités qu'il est utile d'expliquer. Je ne m'attarderai pas sur le iotacisme (εἱερέων l. 1), ni sur la monophtongaison (κὲ, six fois dans notre texte), ni encore sur la simplification des consonnes géminées (ἐκλησίας l. 5). Ce qui est plus intéressant est la graphie τῷ γένῳ μου au lieu τῷ γένει μου. La transformation d'un substantif neutre de la troisième déclinaison, en neutre de la deuxième est peu commune et illustre, avant tout, la croissante difficulté qu'ont les gens de peu d'instruction à manier le datif et la déclinaison des mots. Elle pourrait aussi résulter de l'analogie avec l'article τῷ et de la litanie de noms masculins qui précèdent γένος. Un cas analogue est connu dans une inscription de Tènos[50]. D'autres particularités sont dignes d'intérêt : les graphies κατολικὴ pour καθολική ; ἐπερκόμενον pour ἐπερχόμενον ; τάπον pour τάφον. Dans ces transformations, d'une occlusive sourde aspirée en simple occlusive sourde avec élimination de l'aspiration (Θ = th > t ; X = kh > k et Φ = ph > p), on ne peut voir qu'un effet de la prononciation locale. En revanche, dans ἐνορχίζω pour ἐνορκίζω nous avons un processus inverse.

Ces graphies sont connues sporadiquement un peu partout dans l'Empire, mais c'est en Phrygie orientale qu'elles sont les plus fréquentes (dès les IIe-IIIe siècles de notre ère). Ce phénomène, qui s'observe surtout sur les mots grecs, a été étudié par C. Brixhe[51] qui signale « qu'il doit remonter aux premiers contacts entre Grecs et Phrygiens : ceux-ci, ne possédant pas d'aspirées dans leur langue, ont assimilé les aspirées grecques, encore occlusives, à leurs propres occlusives sourdes et, quand ils écrivaient le grec, ils disposaient dès lors de deux graphèmes interchangeables pour le même phonème... L'absence d'aspirées et leurs avatars spirants était une caracté-

---

trois variantes qui comprennent souvent des formes hybrides : Ἁγία τριάς (A) ; Πατὴρ, υἱὸς καὶ ἅγιον πνεῦμα (B) ; Εἷς θεὸς καὶ ὁ Χριστὸς αὐτοῦ καὶ τὸ ἅγιον πνεῦμα (C). Les A et B sont admises comme orthodoxes, mais pour la C un doute subsiste. L. JALABERT et R. MOUTERDE, *IGLS* II, n° 306, p. 175, pensent que c'est une formule juive (Εἷς θεὸς) christianisée par l'ajout du nom de Christ et celui du Saint-Esprit et qu'elle constitue un particularisme local, courant en Syrie. Quoi qu'il en soit, l'inscription la plus ancienne daterait de 369 (B) et c'est la seule attestation de formule trinitaire pour ce siècle. Le Ve siècle fournit 4 C et 2 B, alors que pour le VIe siècle nous avons 9 occurrences : 7 B, 1 A et 1 C.

50. KIOURTZIAN, *Cyclades* (cité n. 3), n° 141.

51. C. BRIXHE, La langue comme critère d'acculturation : l'exemple du grec d'un district phrygien, *Hethitica* VIII, 1987, p. 58-59 ; IDEM, *Essai sur le grec anatolien au début de notre ère*, Nancy 1984, p. 110-112.

ristique du grec populaire de Phrygie. Le phénomène débordait le cadre de la région. Il est possible que la Phrygie en fut l'épicentre ».

c. Datation

La brique du Musée de Konya se situe chronologiquement entre le IVe siècle (la formule de l'église catholique qui constitue un *terminus post quem*)[52] et le VIe siècle (formes des lettres mais surtout christogramme constantinien qui constitue un *terminus ante quem*)[53]. Mais d'autres indices corroborent une datation plus serrée : l'adjuration, qui est adressée au clergé présent et futur, rapproche notre inscription des épitaphes de Sparte[54] et d'Amphipolis en Macédoine[55], qui sont toutes les deux attribuées aux Ve-VIe siècles. Un autre élément qui permettrait une datation au VIe siècle est la formule trinitaire par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dont la fréquence à ce siècle semble être la plus significative[56]. Enfin je signale les ressemblances paléographiques et phonétiques entre notre inscription et un autre texte gravé également sur une brique dont la datation est quasi assurée (*ca.* 582 ap. J.-C.)[57].

d. Conclusion

La brique du Musée de Konya porte une inscription commémorative apposée sur un tombeau collectif appartenant aux membres du clergé d'une localité inconnue (ville, village, monastère, on ne sait...) quelque part autour d'Iconium, métropole de Lycaonie.

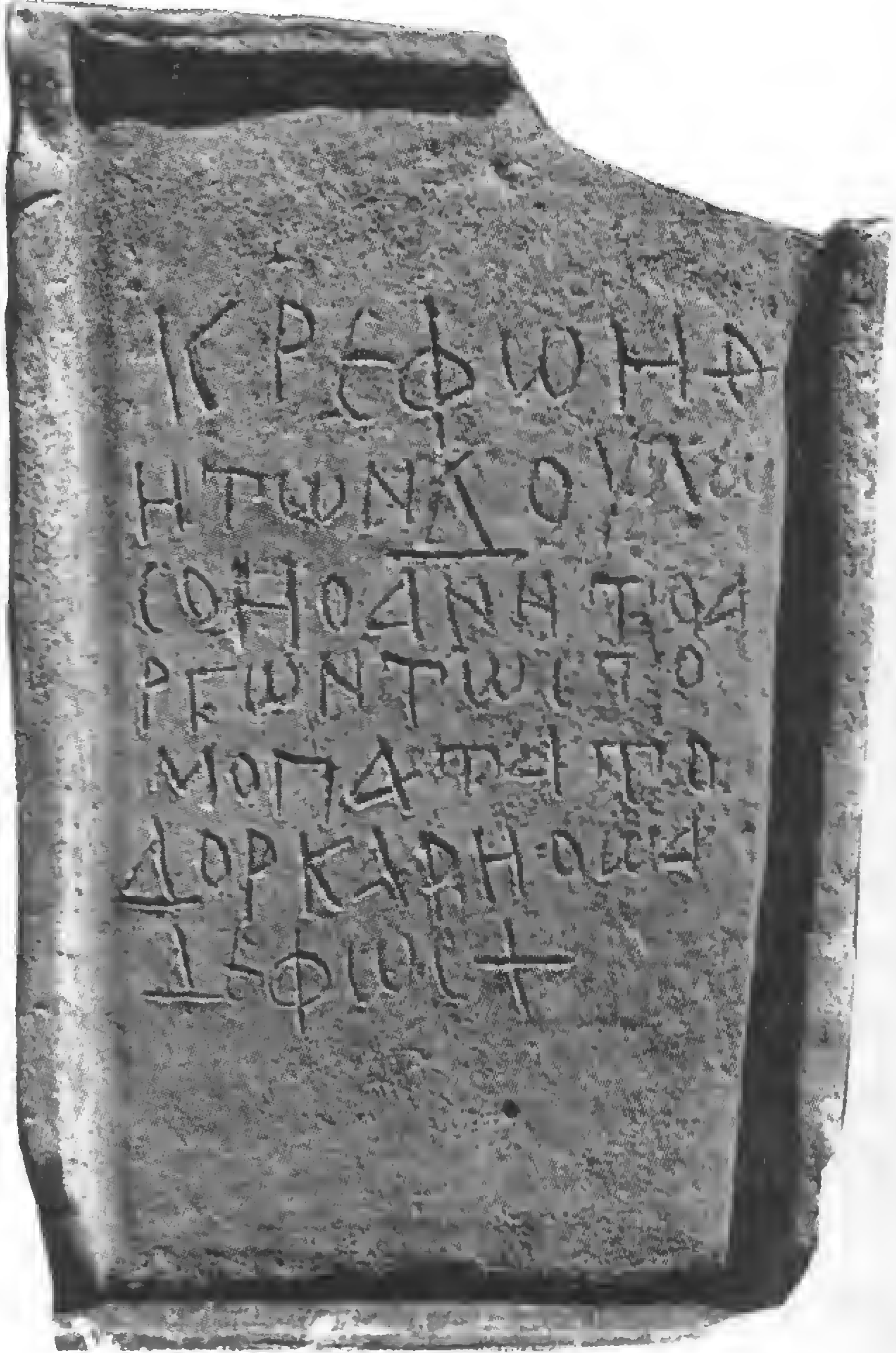
Divers éléments autorisent sa datation au VIe siècle. À la même période, l'Empire est secoué par la dispute entre orthodoxes et opposants au concile de Chalcédoine, c'est-à-dire la querelle monophysite[58]. Cependant, bien des questions demeurent sur la diffusion du monophysisme en Lycaonie. E. Honigmann signale que nous ne connaissons « aucun évêque lycaonien monophysite ni pour le début du VIe siècle, ni pour d'autres temps »[59], et notre inscription ne comporte rien qui puisse nous conduire à la placer dans ce contexte de polémique religieuse.

52. Cf. *supra* n. 38.
53. Cf. *supra* n. 3.
54. Cf. *supra* n. 45.
55. Cf. *supra* n. 47.
56. Cf. *supra* n. 49.
57. Voir appendice, n° 3.
58. P. MARAVAL, La politique religieuse de Justinien, dans *Histoire du christianisme*, 3, *Les Églises d'Orient et d'Occident*, dir. J.-M. MAYEUR, CH. et L. PIETRI, A. VAUCHEZ, M. VENARD, Paris 1998, p. 399-425.
59. E. HONIGMANN, *Évêques et évêchés monophysites d'Asie antérieure au VIe siècle*, Louvain 1951, p. 136.

Appendice

Dans cet appendice, je propose un choix de documents qui présentent soit des points communs avec notre inscription, soit illustrent l'usage des briques comme support épigraphique.

1. Parmi les inscriptions du Musée archéologique d'Istanbul publiées pour la première fois par C. Mango et I. Ševčenko figure au n° 23 une invocation gravée sur une « terracotta tile with raised rim on three sides » (ht. 47 ; lg. 33 ; ép. 2,2 cm et 4,5 cm avec le rebord). Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'une brique, mais l'inscription présente de curieuses analogies avec la nôtre. Le texte, dans un grec assez difficile à comprendre, a pu déconcerter les premiers éditeurs. Leur transcription (A) apparaît ci-dessous et à côté (B) ma propre lecture.



C. Mango and I. Ševčenko, Some recently acquired Byzantine Inscriptions at the Istanbul archaeological Museum, *DOP* 32, 1978, p. 19-20, n° 23, fig. 23.

	(A)	(B)	
	Κ(υ)ρ(ι)ε φωηθ-	Κ(ύ)ρ(ι)ε φωήθ-	*Seigneur*
	η των δουλω⟨ν⟩	η τῶν δοῦλω(ν)	*vient toujours*
	σο⟨υ⟩ Ηοανη το α-	σο(υ) 'Ηοάνη τὸ(ν) ἀ-	*en aide à ton*
4	ργων τω Στο-	ργὼν τὼ στό-	*serviteur Jean*
	μοπατα το	μ⟨α⟩, πά(ν)τα· το(ῦ)	*le bègue,*
	δορκαρηο ω α-	Δορκαρήο(υ) ὠ ἀ-	*le frère de*
	δεφως	δε(λ)φώς	*Dorkarios.*

L'expression στόμα ἀργόν, que j'interprète ici avec le sens de bègue, se retrouve dans une ancienne scholie d'Eschyle (στόμαργος, ὁ μὴ ἔχων τὸ στόμα ἀργὸν)[60]. Est-ce que l'écriture de ce texte curieux correspond à une sorte de « plaisanterie », reproduisant les difficultés de Jean à prononcer correctement certains groupes consonantiques (ν+τ dans πάντα ; λ+φ dans ἀδελφὸς) en éliminant certains phonèmes (ainsi que β, parfois ν ou ου) ? C'est une hypothèse naturellement invérifiable ici mais qui se vérifie ailleurs[61].

60. *Scholia Graeca in Aeschylum quae existant omnia*, éd. O. L. Smith, vol. 2/ 2, Leipzig 1982 (*scholion* 447d, l.1).
61. C. Brixhe, *Bulletin de dialectologie grecque*, *REG* 103, 1990, p. 224.

À la l. 6, embarrassant également semble le terme Δορκάριος. S'agit-il d'un nom propre, d'un surnom ou encore d'un nom de métier ? Les premiers éditeurs penchent pour la dernière proposition. En effet δόρκη/α se rencontre dans l'œuvre de Constantin Porphyrogénète[62]. Il est donc vraisemblable que le frère de Jean était un fabriquant d'articles en cuir, peut-être militaires.

Cette inscription peut être datée du VIIIe ou IXe siècle.

2. Brique avec une inscription grecque provenant de Karaatch-téké près de Varna (ht. 31, lg. 45, ép. 3,9 cm) conservée au Musée archéologique de Varna. Cliché V. Yotov.

B. FILOV, *Bulletin de l'Institut archéologique Bulgare* 12, 1938, p. 432-433, fig. 215 ; V. BEŠEVLIEV, *Spätgriechische und Spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin 1964, n° 146, p. 98, pl. 52, photo. 145.



Κύριε βοήθη	*Seigneur viens*
τῇ καμίνῳ.	*en aide*
ΕΦ	*au four (!)*

62. CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, *De administrando imperio*, éd. GY. MORAVCSIK et R. J. H. JENKINS, Washington 1967, p. 110 et 250 où le terme δόρκα signifie bouclier en cuir.

Les précédents éditeurs ont lu respectivement : Τήκα (Filov) et Τηκανω[63] (Beševliev), en pensant à des noms propres qui ne sont pas attestés. Beševliev se demande si Τηκανος est une forme barbare de δεκανός. Ces solutions me paraissent infondées car je lis clairement sur la brique à la l. 2 : τῇ καμίνῳ[64] (les lettres M et I sont gravées un peu plus bas à l'intérieur de la boucle).

Plus bas dans le champ laissé libre par la δαχτυλιὰ apparaissent deux autres lettres : ΕΦ. Pourrait-il figurer là le nom du propriétaire du four ? (*e. g.* 'Εφροσύνου). L'hypothèse est tentante mais invérifiable. Une autre possibilité est d'avoir là un chiffre concernant la production[65].

Une invocation en faveur d'un four à briques, aussi incongrue qu'elle puisse paraître, est plausible eu égard aux ratés de fabrication. L'Église, d'ailleurs, parmi les εὐχαὶ et ἀκολουθίαι qu'elle élabora pour attirer la protection divine sur divers métiers (marins, pécheurs, vignerons, cultivateurs de terre, fabricants de soie...), inclut dans son Euchologe pas moins de deux ἀκολουθίαι εἰς κάμινον[66].

La brique daterait de la période protobyzantine.

3. Brique portant une inscription grecque trouvée (avant 1876) dans la région de Mitrovica (ancienne Sirmium) et aujourd'hui conservée au Musée archéologique de Zagreb. Ht. 35 ; lg. 35 ; ép. 5,5 cm. Bon état de conservation. Sur cette pièce il existe une bibliographie locale assez importante ; je ne citerai ici que les éditions qui me paraissent importantes ou les commentateurs qui ont apporté une amélioration à la lecture du texte grec.

J. Brunšmid, *Eranos Vindobonensis*, Vienne 1893, p. 331-333 ; cf. G. I. Bratianu, *Privilèges et franchises municipales dans l'Empire byzantin*, Paris 1936, p. 63 (d'où H. Grégoire, *Byz.* 12, 1937, p. 688) ; Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica* I, Berlin 1963, p. 303.

V. Hoffiller, Prolegomena zu Ausgrabungen in Sirmium, dans *Bericht über den VI. Internationalen Kongress für Archäologie, Berlin 1939*, Berlin 1940, p. 519, pl. 59a (d'où L. Robert, *Bull. ép.* 1941, 102).

Bizantini, Croati, Carolingi, Alba e tramonto di regni e imperi, éd. C. Bertelli *et alii*, Milan 2001, p. 286 (uniquement la trad. du texte grec en italien), p. 278 (photographie).

63. Signalons que le terme τυκάνη est attesté en grec et désigne un instrument agricole, le *tribulum* des Romains = traîneau à dépiquer ; cf. E. Kriaras, Λεξικὸ τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας, Thessalonique 1977, t. 5, s.v. δουκάνη.

64. *Anecdota Graeca I : Lexica Segueriana*, éd. I. Bekker, Berlin 1814, p. 270 : Κάμινος, τὸ κατασκεύασμα, ὅπου ὀπτᾶται ὁ κέραμος καὶ λίθος, καλεῖται δὲ καὶ ἰπνός. Hésychius dans son *Lexicon*, éd. K. Latte, Copenhague 1966, vol. II, donne deux autres significations, dont une qui présente un certain intérêt : κάμινοι : εὔπλευροι βόες, ἰσχυροὶ καὶ εὐίσχιοι, mais ce nom étant masculin, je ne pense pas que sa signification corresponde à notre inscription.

65. Bardill, *Brickstamps* (cité n. 20), p. 19-20.

66. I. Goar, *Εὐχολόγιον, sive ritualis ... orientalis Ecclesiae*, Paris 1647, p. 718-719.



Κ(ύρι)ε βοήτι τῆς πό-
λεος κὲ ῥῦξον τὸν Ἄβα-
ριν
κὲ πύλαξον τὴν Ῥω-
μανίαν
κὲ τὸν γρ-
άψαν-
τα.
Ἀμήν.

*Seigneur vient en aide
à la ville et brise
l'Avar
et protège la
Romanie
et celui
qui a
écrit.
Amen.*

Au début de l'inscription figure une croix monogrammatique que tous les éditeurs transcrivent sans raison Χρ(ιστέ). À la l. 1 dans βοήτι les lettres O et H sont combinées dans une ligature (?) qui n'a rien de naturel ; cependant j'hésite à transcrire βότι (seule la forme βόθι est connue) ou encore βήτι (non attesté).

À la l. 2, tous les éditeurs proposent, d'après J. Brunsmit : κ' ἔρυξον τὸν Ἄβαριν. Je ne pense pas qu'il s'agisse de la bonne lecture.

En 1937, H. Grégoire a proposé une autre lecture « il faut lire naturellement κὲ ῥύξον (ῥίξον), "terrasse l'Avare", et non ἔρυξον ». Il suppose, sans doute, qu'il s'agit d'une forme du verbe ῥίπτω (en grec moderne ρίχνω), transformé par un banal iotacisme. Cette restitution est cohérente par le sens qu'elle propose ; cependant, si en grec moderne ρίξω et ρίψω sont interchangeables, je doute fort que cela ait été le cas au VIe siècle, même dans le langage populaire. La morphologie invite à lire κὲ ῥῦξον (ῥῆξον), 2e personne du singulier de l'impératif aoriste[67] du verbe ῥήγνυμι (briser), à condition de le prendre au sens figuré : briser l'Avar, c'est détruire l'armée, le peuple des Avars...

Les questions historiques que soulève ce texte sont étudiées par les précédents éditeurs et nous n'y revenons pas. Signalons cependant que nous avons là un rare témoignage dont la datation est assez précise (prise de Sirmium par les Avars en 582) et sur lequel nous trouvons des similitudes phonétiques avec notre brique de Konya (Τ remplace Θ et Π remplace Φ).

4. Au Musée archéologique de Nicosie est conservée depuis 1935 une « terracotta slab », qui servait de couvercle à un larnax lui-même en céramique. En réalité, il s'agit d'une brique de dimensions un peu exceptionnelles (ht. 56,6 ; lg. 55,7 ; ép. 2,6 cm). Cliché D. Papanicola-Bakirtzi.

T. B. MITFORD, Some new Inscriptions from Early Christian Cyprus, *Byz.* 20, 1950, p. 134-136, fig. 9.

Ἀπο-	*Que soient*
στρα-	*mis en*
φήτωσα-	*déroute*
ν ἰς τὰ ὠπίσο	*et que soient*
κὴ κατεσχυνθή-	*confondus ceux qui*
τοσαν οἱ λωγιζό-	*méditent de*
μενοί μοι κακά.	*me faire du mal.*

67. Cette forme est connue non seulement dans l'Ancien ou le Nouveau Testament mais également dans l'hymnographie byzantine.



Une fissure traverse la brique sans véritablement endommager le texte. On observe sur la face inscrite deux δαχτυλιὲς qui forment un X et qui occupent toute la surface. Trois petites croix monogrammatiques se trouvent, l'une juste au-dessus de la l. 1, l'autre à la fin de la l. 2 (le P est à l'envers) et la dernière à la fin de la l. 7.

Le texte gravé sur la brique est le psaume 34, 4. Les citations scripturaires et plus spécialement les psaumes sont relativement rares dans les inscriptions funéraires. Leur rôle alors ne se limite pas à un contexte uniquement eschatologique mais elles tentent parfois de garantir le tombeau contre la destruction ou la violation, comme c'est le cas dans ce document chypriote. Cette brique daterait de la période protobyzantine.

5. Brique primitivement scellée dans la maçonnerie d'une arcade de la basilique C de Néa Anchialos (ancienne Thèbes de Phthiotides). Brisée en deux fragments qui s'accordent, elle est incomplète dans la partie inférieure (ht. max. conservée 15 ; lg. 27,5 ; ép. 3 cm). Sous l'inscription apparaît un motif en zigzag réalisé avec le même instrument que celui utilisé pour graver le texte.

P. LAZARIDIS, 'Ανασκαφαὶ Νέας 'Αγχιάλου, *PraktAE*, 1969, p. 21, pl. 23a. Cf. A. CAMERON, *Porphyrius the Charioteer*, Oxford 1973, p. 276 ; IDEM, *Circus Factions*, Oxford 1976, p. 149 et 314.



Νηκᾷ ἡ τύχη
Πρασίνων τῶν ὀρ-
θοδόξων.

Que la Tychè
des Verts orthodoxes
soit victorieuse !

Deux croix de forme latine sont visibles, l'une au début de l'inscription et l'autre à la fin. D'après Lazaridis, ce texte fait allusion à la célèbre sédition Nika à Constantinople (532) et suppose qu'un ouvrier venu de la capitale travailler à Thèbes, membre de la faction des Verts, a gravé la brique. Les suppositions de Lazaridis sont rejetées à juste titre par Alan Cameron, qui ne voit dans cette inscription qu'une acclamation — chose habituelle parmi les supporters de telle ou telle faction — d'un partisan des Verts, très vraisemblablement originaire de Thèbes[68].

68. Les témoignages épigraphiques et textuels sur les supporters de diverses factions à travers l'Empire byzantin sont nombreux, cf. ALAN CAMERON, *Circus Factions*, Oxford 1976, p. 314-317.

Pierre et sculpture

AN EARLY BYZANTINE CHANCEL-SCREEN PIECE FROM ISTANBUL

by Asnu-Bilban YALÇIN

Résumé : La restauration de la muraille maritime à Istanbul a fait apparaître divers blocs de sculpture architecturale dans la région du palais du Boukoléon. Parmi eux figurait un fragment de pilier de chancel qui, tout en présentant des similitudes avec les pièces bien connues du Musée archéologique, comporte une réprésentation unique en son genre de Tychè. Cet exemplaire protobyzantin vaut non seulement par son iconographie exceptionnelle, mais encore par ce qu'il nous apprend sur le lieu de trouvaille.

Despite the rapid rate of building development, the city of Istanbul still continues to give out archaeological material derived from chance discoveries and drilling works. These objects are mostly rescued by the Museum but some times the material is bound to be lost through carelessness. Moreover there are only a few cases of notable restoration work and rescue excavations from which such material has come out.[1]

Out of such collected material, there is to begin with an interesting piece, a fragment of a pier of chancel screen,[2] which was found in the area of Boukoleon in 1994 during the restoration of the sea walls (fig. 1-2).[3]

The pier, in Proconnesian marble, survives in its upper portion[4] and, despite its fragmentary condition, its shape is easily readable. The structure is not exactly a square in section, since its main face has a rounded projecting part like a half-

1. In recent years I have been carrying out research on the unknown and unpublished Byzantine sculpture material of Istanbul. In this context I am registering numerous sculptural pieces such as capitals, piers, slabs etc. Some of these findings are *in situ*, discovered in the same places, but for most of them the provenance is unknown.

2. The fragment was already presented at the XIX International Congress of Byzantine Studies held in Copenhagen in August 1996.

3. The restoration was carried out under advice of Dr. M. I. Tunay, to whom I am indebted for the availability of the material that includes also the piece presented here. For general information about the findings see M. I. TUNAY, Byzantine archaeological findings in Istanbul during the last decade, in *Byzantine Constantinople, Monuments, Topography and Everyday Life*, ed. N. NECIPOĞLU, Leyden 2001, p. 217-231.

4. The piece has the following measurements: h. 0,58 m., w. 0,25 m. t. 0,28 m. (the square field is 0,25 x 0,25 m.).

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 401-406.

column. Its top part is topped by a square "capital". The fragmentary pier is decorated on the main side, on the back side and on the two sides of the square summit. One lateral side presents the groove to fit the parapet.

In the main face, the projecting half-column form is framed on both sides with borders of winding vine-shoots with leafs and small scrolls, all elegantly and naturalistically carved. The half-column is decorated with fine acanthus foliage that forms a frame to a hunting scene. Here there is visible a hunter shooting a lion with a lance, all worked "à jour". Beneath, the second acanthus frame is mostly destroyed. The backside has the traditional soffit motive.



Fig. 1

On the main face there is a large moulding to frame the top square and it contains a female figure which can be singled out perhaps to be a Tyche. She is represented turned to the left with her legs in an act of motion. The arms are outstretched and carry a circle form, which is probably a wreath. The figure is dressed with a long cloth which is fluttered by the wind. On the head is a mural crown. On the other side, up to the fitting groove of the square moulding, which is degraded toward the inside, there are two large acanthus leaves unfolded in spiral fashion to form a central button.



Fig. 2

A second pier – also found in Istanbul and better preserved[5] – has the same shape, with a projecting half-column and square field crown (fig. 3).[6] It is decorated on the front and it presents on both sides flutes for joints.

The decoration on the main face is very rich: at the base there is a moulding decorated with small triangular leaves with the end-points turned over downwards. On top there is an acanthus chalice from which begins a winding foliage with pomegranates. Schematised shoots frame both sides of the half-column with spiral forms that have small foliage endings. A square field decorated on each side with a pomegranate, inside a double moulding, tops the half-column.



Fig. 3

5. I found this piece in 1993, in private hands. The owner, who did not want to reveal the exact place of origin, told me that it came from the Asian part of the city. I returned recently, but could not find the pier. I was told that it had been sold.

6. The pier, in marble, has the following measurements: h. 1,20 m., w. 0, 29 m. and t. 0,25 m.

7. A. GRABAR, *Sculptures Byzantines de Constantinople (IVe-Xe siècle)*, Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul XVIII, Paris 1963, p. 76-80, pl. XXVI-XXXIII; N. FIRATLI, *La sculpture byzantine figurée au Musée Archéologique d'Istanbul* (Catalogue revu et présenté par C. METZGER, A. PRALONG et J.-P. SODINI, Bibliothèque de l'Institut Français d'Études Anatoliennes XXX, Paris 1990, p. 142-148, cat. 281-294, pl. 87-91 (with bibliography).

These fine pieces possibly belong to the group of well-known piers of chancel screens preserved in the Archaeological Museum of Istanbul and generally considered to be of Constantinopolitan origin: these piers were found in the city, in the banlieue, in Izmit/Nicomedia[7] and in Iznik/Nicaea.[8] The piers are homogeneous in shape and decoration: they present the same half-column form on the front with an exuberant decoration. Tendrils with animals and various scenes – the so-called "inhabited scrolls"[9] – human protomes, orans etc., are the main subjects of these piers dated to the first half of the sixth century.

Despite their homogeneity, these piers can present some variations in decoration and technique. U. Peschlow has identified three groups based on those characteristics: in group A there are the piers with the half-column decorated "à jour" and the soffit motive on the back; group B contains piers with similar decoration, though ones that have not been worked "à jour"; group C contains piers with decoration on both sides[10]. According to this classification, our example falls within group A (in the case of the fragment from Boukoleon) and group B (for the pier from the Asian shore). Nevertheless the first piece is different from all others in that it does not have, in the square top, a bust or any type of hunting scene. The female figure is of interest on account of its uniqueness; it is not to be found in any other pier of a similar type known until now.

Iconographical details show that the female figure is a Tyche, representing as always some city, in this case Constantinople. In fact, between the other Tyches, Constantinople is represented turreted and veiled, wearing a long tunic with a mantle on top[11]. Similar iconography is to be found on bronze reliefs of a wood casket from Croatia, where Tyches of Constantinople, Carthago, Nicomedia and Siscia are seen advancing towards Rome, which is enthroned at the centre[12]. In this case, the movement of the legs, the fluttering dress, the position of the offering the wreath, are very close to the one on our pier. The casket from Croatia is dated to around 351, the period in which we have the greatest number of representations in art.

8. F. Guidobaldi, C. Barsanti, A. Guiglia Guidobaldi, *S. Clemente. La scultura del VI secolo*, Roma 1992, p. 205, fig. 314; U. Peschlow, Zum Templon in Konstantinopel, in *ΑΡΜΟΣ, Τιμητικὸς τόμος στὸν καθηγητὴ Κ. Μουτζόπουλο*, Thessaloniki 1991, p. 1454-1455, cat. 2, pl. 3-5; C. Barsanti, *The Iznik-Nicaea's Archaeological Museum: in search of a catalogue, Iznik throughout history*, ed. I. Akbaygil *et al.*, Istanbul 2003, p. 274, fig. 27.

9. For the inhabited scroll see: J. M. Toynbee, J. B. Ward Perkins, Peopled scrolls: a Hellenistic motif in Imperial art, *PBSR* 18, 1950, p. 2-43; C. Dauphin, The development of the sculpture and mosaic art from late imperial times to the seventh century A.D., *Levant* 19, 1987, p. 183-213; C. Dauphin, Symbolic or decorative? The inhabited scroll as a means of studying some early Byzantine mentalities, *Byz.* 48, 1978, p. 10-34.

10. Peschlow, Zum Templon (cit. n. 8), p. 1456-1457.

11. J. Strzygowski, Die Tyche von Konstantinopel, *Analecta Graeciensia* Vol. 42, 1893, p. 144 ss.; J. M. Toynbee, Roma and Constantinopolis in late antique art, *JRS* 1947, p. 142, p. 136; A. Cutler, Tyche, *ODB*, vol. 3, p. 2131. For the Tyche of Constantinople in the early period see G. Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris 1974, p. 41 ss. For the Tyche in the ancient and Roman periods see: J. Gy. Szilagyi, Tyche, in *Enciclopedia dell'Arte Antica e Classica*, Roma 1966, vol. VII, p. 1038-1041.

12. Toynbee, Roma and Constantinopolis (cit. n. 11), p. 142 and fig. *ibid.*

Dealing now with formal structure and iconography, the pier is close to the other examples preserved in the Archaeological Museum of Istanbul, in particular that with inv. n 4191[13] in the case of the scene of the hunter holding his lance, which is similar to our example. Moreover, the hunter's pose, with one leg bent forward, the right arm drawn back and the left held forward with the lance, reminds of the *venatio* scenes on the diptycha, such as the one in the Hermitage, which is dated to the first half of the fifth century or later, and the ones on the diptychon of the Consul Areobindus (506) at Zurich[14]. In this last example the pose of the lion raised on his hind legs is very similar to the one on our pier. Comparisons can also be made with the mosaics of the Great Palace, where, in the scene of the tiger hunt, the hunters are similar to our case, though with more elaborated poses and dresses[15].

On the matter of the original context of the group in the Museum, Grabar affirms that they possibly belong to churches of the sixth century[16]. The lack however of any Christian sign, or indeed of any religious motifs, makes Peschlow assume a likely secular use for them[17]. This may in fact be so, given that we do not know the precise location of their discovery. Indeed, in our case, the pier fragment comes from the area of Boukoleon, where a palace complex is known to have existed already in the fifth century[18].

In conclusion, this little fragment with its unique iconography and its place of discovery, makes an important contribution to the study of this particular class of Byzantine architectural sculpture. It is in honour of one of the experts in this field, J.-P. Sodini, that these few lines have been written.

13. GRABAR, *Sculptures* (cit. n. 7), p. 79, pl. XXX/4; FIRATLI, *La sculpture* (cit. n. 7), p. 147-148, cat. 294, pl. 91.

14. W.F. VOLBACH, *Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters*, Mainz 1952, p. 41, cat. n° 59 (diptychon of Hermitage), p. 25, cat. n° 8 (diptychon of Zurich).

15. W. JOBST, B. ERDAL, C. GURTNER, *Istanbul. The Great Palace Mosaic*, Istanbul 1997, p. 39, fig. 21.

16. GRABAR, *Sculptures* (cit. n.7), p. 77.

17. PESCHLOW, Zum Templon (cit. n. 8), p. 1463. Peschlow is aided in this affirmation by the discovery of a similar pier in the Mausoleum of Theodoric in Ravenna: R. HEIDENREICH, H. JOHANNES, *Das Grabmal Theoderichs zu Ravenna*, Wiesbaden 1971, p. 17-21, fig. 17-21.

18. For a general bibliography on Boukoleon see: W. MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon zur Topographie Istanbuls*, Tübingen 1977, p. 225-228.

UNA NOTA SULLA SCULTURA AD INCROSTAZIONE E IL TEMPLON DELLA PANAGHIA EPISCOPI DI SANTORINI

Claudia BARSANTI, Silvia PEDONE

Résumé : La varieté sophistiquée des thèmes décoratifs et des ornements qui fait du templon de la Panaghia de Santorin un unicum révèle une combinaison singulière de motifs médiobyzantins et protobyzantins, amalgamés et réélaborés dans un langage formel d'un ton très médiobyzantin, souligné par la technique du champlevé dont le succès dans les zones helladiques est manifeste dès le X[e] siècle. Ce goût semble faire écho au climat de renaissance latent dans l'art constantinopolitain de l'époque comnène, tourné vers la réutilisation intentionnelle et nostagique de formes de cet âge d'or. Ce programme qui inspire le projet architectural et décoratif ambitieux du chantier « contarinien » de San Marco à Venise se retrouve aussi dans la petite église de Santorin.

Queste brevi riflessioni traggono spunto da una più ampia ricerca sulla scultura a incrostazione – o a *champlevé* – il cui progetto nacque, nell'ormai lontano 1977, da un « incontro » con gli straordinari materiali emersi dagli scavi di Selçikler, l'antica Sebaste di Frigia[1]. Dall'Asia Minore[2], l'indagine si è allargata coinvolgendo gran

1. Nell'agosto del 1977, nel corso di una missione di studio finanziata dal C.N.R. e diretta da Fernanda de' Maffei, ebbi l'opportunità di visitare gli scavi di Selçikler, dove Nezih Firatlı ci illustrò i lavori in corso permettendoci tra l'altro si fotografare gran parte del cospicuo materiale scultoreo recuperato: N. FIRATLI, Découverte d'une église byzantine à Sébaste, *CArch* 19, 1969, p. 151-166; IDEM, Uşak-Selçikler kazısı ve çevre arahtırmaları 1966-1970, *TAD* XIX, 2, 1970, p. 109-160. Sarebbe stata purtroppo, quella, l'ultima stagione di scavi: Firatlı morì infatti improvvisamente e d'allora le indagini s'interruppero e Selçikler fu per così dire dimenticata. Decisi dunque, alcuni anni dopo, di proporre come argomento della mia tesi di dottorato lo studio dei materiali scultorei di Sebaste nel più ampio e problematico quadro della produzione scultorea mediobizantina dell'Asia Minore: *Testimonianze di età macedone in Asia Minore: le sculture della chiesa nord di Sebaste di Frigia*. Con un'ampia appendice dedicata alla storia e alla diffusione della scultura ad incrostazione (Università di Roma – « La Sapienza », 1987). Si veda al riguardo C. BARSANTI, Una proposta d'identificazione per il committente dell'iconostasi della chiesa nord di Sebaste di Frigia, in *The 17th International Byzantine Congress, Abstracts of Short Papers,* Washington D.C. 1986, p. 28-29. Manca a tutt'oggi un catalogo dei materiali recuperati negli scavi di Sebaste (conservati nel Museo di Uhak), i quali continuano ad essere pubblicati solo con brevi e generiche notazioni critiche: cf. da ultima E. PARMAN, *Ortaçağda Bizans Döneminde Frigya (Phrygia) ve Bölge Müzelerindekì Bizans Taş Eserleri*, Eskişehir 2002, p. 113-115, 129-130, 150-151, tav. 30-33, 53-56, 75-76.

2. Per una densa sintesi degli obiettivi e dei preliminari risultati per questa fase della ricerca, cf. C. BARSANTI, Scultura anatolica di epoca mediobizantina, in *Atti della giornata di studio organizzata dal Gruppo di Coordinamento C.N.R., « Storia dell'Arte e della Cultura Bizantina », Roma 4 dicembre*

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 407-425.

parte dell'Oriente Mediterraneo, la capitale bizantina e l'area greco-balcanica, per approdare infine sulle coste italiane, ultima tappa di questo lungo e affascinante viaggio nel quale recentemente mi ha affiancato con grande entusiasmo Silvia Pedone[3].

Sbarcata in Italia, la ricerca si è dapprima concentrata nel Meridione, per poi risalire lungo la costa adriatica, con una sosta irrinunciabile nel San Ciriaco di Ancona, fino alla laguna veneta, con dei risultati, ancora preliminari, ma che lasciano già intravedere un quadro documentario più ampio di quanto finora creduto ed estremamente variegato, in cui si fondono e si confondono suggestioni bizantine, inflessioni islamiche e accenti latini[4]. Alquanto diverso, ma ricco e composito, appare il fascinoso quadro culturale che fa da sfondo alle esperienze artistiche che si diffondono in area veneta sulla scia dell'apertura del cantiere della ricostruzione del San Marco di Venezia, ugualmente iniziata nel 1063 dal doge Domenico Contarini (1043-1071) e completata entro la fine del secolo, sotto il dogado di Vitale Falier (1084-1096)[5].

Molto è stato scritto su questa grandiosa impresa, ma molti sono ancora i quesiti sollevati dall'ambizioso progetto della nuova fabbrica del San Marco ispirata al modello architettonico dell'*Apostoleion* costantinopolitano e dalle scelte che guidarono il fastoso apparato decorativo in larga parte impreziosito da raffinati ornati a *champlevé,*

1986, ed. C. Barsanti, A. Guiglia Guidobaldi, A. Iacobini (Milion 1), Roma 1988, p. 275-306. Sono ampiamente debitrice a Jean-Pierre Sodini, al quale mi è particolarmente gradito offrire queste pagine: i suoi studi sulla scultura dell'Asia Minore hanno rappresentato infatti un fondamentale punto di riferimento e una lezione di metodo per le mie ricerche, soprattutto il contributo dedicato a Une iconostase byzantine à Xanthos, in *Actes du colloque sur la Lycie Antique* (Bibliothèque de l'Institut Français d'Études Anatoliennes d'Istanbul XXVIII), Paris 1980, p. 121-148.

3. La dott.ssa Silvia Pedone ha concretizzato le sue ricerche in una tesi di laurea in Storia dell'Arte Bizantina, presso la Facoltà di Lettere, Università di Roma « La Sapienza », relatore la collega Alessandra Guiglia, correlatore chi scrive, dal titolo: *La decorazione scultorea a champlevé negli edifici bizantini dall'XI al XIV secolo* (A.A. 2002/2003).

4. Non mi soffermo sulle testimonianze della Puglia e neppure sulle sculture delle Marche, riconducibili all'attività di una bottega specializzata nella tecnica dell'incrostazione, formatasi con buone probabilità nel cantiere del San Ciriaco di Ancona, forse nell'orbita di quel *magister Leonardus*, artefice dei plutei messi in opera nel 1189, dei quali condividono appunto le medesime, preziose, soluzioni decorative; di essi ho già estesamente trattato in due contributi: C. Barsanti, Una nota sulla diffusione della scultura a incrostazione nelle regioni adriatiche italiane tra xi e xiii secolo, in *La sculpture byzantine, viie-xiie siècle. Actes du colloque international, Athènes 2000* (in corso di stampa); Eadem, Una nota sulla diffusione della scultura a incrostazione nelle Marche medievali, in *San Ciriaco. La cattedrale di Ancona, genesi e sviluppo*, a cura di M.L. Canti Polichetti, Milano 2003, p. 284-288, 293.

5. Sulla storia del monumento e i tempi della terza ricostruzione della basilica, oltre all'ancor fondamentale saggio di R. Cattaneo, Storia architettonica della basilica, in *La basilica di San Marco in Venezia illustrata nella storia e nell'arte da scrittori veneziani*, ed. F. Ongania, Venezia 1890, p. 99-189, rimasto incompiuto per la prematura scomparsa del suo autore, si veda O. Demus, *The Church of San Marco in Venice* (DOS VI), Washington D.C. 1960; R. Polacco, *San Marco. La Basilica d'Oro*, Milano 1991; F. Zuliani, Il cantiere di San Marco e la cultura figurativa veneziana fino al sec. XIII, in *Storia di Venezia. Temi. L'arte*, I, ed. R. Pallucchini, Roma 1994, p. 21-144; Idem, *La basilica di San Marco. Il cantiere,* Milano 1995; Idem, Nuove proposte per la veste architettonica della San Marco contariniana, in *Storia dell'arte marciana: l'architettura.* Atti del Convegno internazionale di studi, Venezia, 11-14 ottobre 1994, ed. R. Polacco, Venezia 1997, p. 153-163 (in cui si ribadisce il probabile coinvolgimento di un architetto bizantino nel progetto marciano); W. Dorigo, *Venezia romanica. La formazione della città medievale fino all'età gotica*, Venezia 2003, p. 167-214.

ancora oggi quasi integralmente conservati malgrado le modifiche subite dallo storico edificio sino ai nostri giorni[6] (fig. 1).

La critica è concorde nell'attribuire ad « un'*équipe leader* » di artefici bizantini, ritenuti per lo più di provenienza costantinopolitana[7], l'ideazione e la realizzazione di questo superbo progetto decorativo. Sottolineando l'omogeneità stilistica e il tono particolare di *revival* paleocristiano che domina il cantiere, è stato nel contempo posto l'accento sul sapiente eclettismo che ne caratterizza le scelte, riconducibili all'unità di significato che presiedette all'impresa, mirata all'evocazione di un monumento, quale appunto l'*Apostoleion* costantinopolitano nella redazione giustinianea, che doveva dunque apparire « antico ». In sintonia con questo generale clima di *revival*, gli artefici del decoro marciano diedero prova di grande creatività e capacità mimetica nei riguardi dell'antico, esibendosi talora in fedeli copie dei



Fig. 1 – "*Tavola dimostrante la varietà dei marmi adoperati nella costruzione della basilica*", acquerello realizzato da N. Girotto nel 1885ca. (da *I marmi di San Marco* 2000).

6. Una splendida immagine esemplificativa dei decori marciani a *champlevé*, qui riprodotta alla fig. 1, è offerta dall'acquerello realizzato da N. Girotto nel 1885 ca. per l'apparato illustrativo de *La basilica di San Marco*, ed. F. Ongania, Venezia 1888-1893, cf. S. Minguzzi, Aspetti della decorazione marmorea e architettonica della basilica di San Marco, in I. Favretto, E. Vio, S. Minguzzi, M. Della Villa Urbani, *Marmi della Basilica di San Marco*, Milano 2000, p. 29-121: fig. a p. 35.

7. H. Buchwald, The Carved Stone Ornaments of the High Middle Ages in San Marco, Venice, *JÖBG* 11-12, 1962/1963, p. 169-210; 13, 1964, p. 137-170; F. Zuliani, *I marmi di San Marco* (Alto medioevo 2), Venezia 1970, p. 138-161; J.O. Richardson, *The Byzantine Element in the Architecture and Architectural Sculpture of Venice, 1063-1140* (Diss. Princeton 1988), Ann Arbor 1989, p. 44-46; E. Russo, Sulla decorazione scultorea del San Marco contariniano, in *Storia dell'arte marciana: sculture, tesoro, arazzi. Atti del Convegno internazionale di studi, Venezia, 11-14 ottobre 1994*, ed. R. Polacco, Venezia 1997, p. 125-163: 127, 141; Minguzzi, Aspetti (cit. n. 6), p. 29-121 (il cui pensiero al riguardo resta tuttavia nebuloso) ; Dorigo, *Venezia* (cit. n. 5), p. 214.

pezzi presi a modello, cimentandosi talaltra in estrose rielaborazioni « in stile neogiustinianeo » con disinvolte, intriganti, contaminazioni, nell'intento appunto di evocare e di reprodurre nella basilica marciana la *facies* giustinianea dell'*Apostoleion*[8].

E' stata peraltro ricondotta proprio a quell'*équipe* bizantina la diffusione d'innovative soluzioni decorative, fino ad allora sconosciute in area lagunare, in particolare, la tecnica dello *champlevé*, che divenne tra l'altro la principale interprete di questo fenomeno « neogiustinianeo », imponendosi dunque come la grande protagonista della fabbrica contariniana[9]. Con questa raffinata tecnica vennero decorate, ad esempio, le cornici che sottolineano l'imposta delle volte dell'ordine inferiore, l'abaco dei capitelli e le cimase che si sovrappongono ai plutei dei matronei. La medesima tecnica venne inoltre largamente impiegata nel ricco decoro dell'esedra della porta centrale interna della basilica, dove, oltre i piccoli capitelli, gli archivolti delle nicchie[10] e le modanature delle cornici, impreziosisce pure otto lastrine del rivestimento della base delle nicchie, che generalmente sfuggono all'occhio del visitatore, sulle quali si alternano tre differenti motivi a intreccio vimineo e cinque diverse composizioni con figure animali[11].

Assai più elaborate appaiono le stesure ornamentali che rivestono i quattordici capitelli ionici ad imposta, tutti concentrati nel braccio occidentale – sono infatti collocati nei due angoli in gruppi di tre e in coppia, ma speculari, lungo le pareti – la cui struttura decorativa richiama quella degli esemplari giustinianei in opera nelle gallerie della Santa Sofia giustinianea[12] e fors'anche, si potrebbe ipotizzare, quella dei perduti capitelli dell'*Apostoleion*. Ma le delicate trame dei motivi lavorati *à jour*,

8. ZULIANI , Il cantiere di San Marco (cit. n. 5), p. 21-38.

9. Sulla diffusione del modello decorativo marciano nelle lagune e in terraferma: BUCHWALD, Carved Stone Ornaments, 1962/1963 (cit. n. 7), p. 175-180 ; RICHARDSON, *Byzantine Element* (cit. n. 7) ; ZULIANI, Il cantiere di San Marco (cit. n. 5), p. 50-58; RUSSO, Decorazione scultorea (cit. n. 7), p. 131-132; DORIGO, *Venezia* (cit. n. 5), p. 241-253.

10. R.M. DENNERT, *Mittelbyzantinische Kapitelle: Studien zu Typologie und Chronologie* (Asia Minor Studien Bd. 25), Bonn 1997, cat. 306, p. 142, tav. 54.

11. L'unica illustrazione delle singole lastrine è fornita dalle tavole de *La ducale Basilica, Dettagli*, vol. V, 8, ed. F. ONGANIA, Venezia 1883, tav. 366, n. 81, 83, 88, 91, 92, 94; parzialmente ripublicate BUCHWALD, Carved Stone Ornaments, 1962/1963 (cit. n. 7), p. 172-174, fig. 1-2, e da RICHARDSON, *Byzantine Element* (cit. n. 7), p. 46, 55, fig. I-37; RUSSO, Decorazione scultorea (cit. n. 7), p. 131. Il motivo, una stuoia schematica, della placchetta n. 92 è identico a quello che decora i due plutei in opera nella tomba del doge Vitale Falier, nel nartece, che O. DEMUS (Zwei Dogengräber in San Marco, Venedig, *JÖBG* 5, 1956, p. 41-59; IDEM, *San Marco* [cit. n. 5], p. 117, fig. 26-29), ha identificato come elementi di spoglio delle recinzioni delle cappelle laterali della basilica, cf. inoltre BUCHWALD, Carved Stone Ornaments, 1962/1963 (cit. n. 7), p. 185-188, fig. 15; ZULIANI, *I Marmi* (cit. n. 7), cat. 126-133, p. 152; RUSSO, Decorazione scultorea (cit. n. 7), p. 134.

12. Cf. F.W. DEICHMANN, *Corpus der Kapitelle der Kirche von San Marco zu Venedig*, Wiesbaden 1981, cat. 25-29, 33-36, 42-44, p. 35-39, tav. 4-6; DENNERT, *Kapitelle* (cit. n. 10), cat. 49-50, p. 29-31, 185, tav. 10. Gli esemplari marciani possono essere avvicinati ai quattro capitelli della chiesa di San Nicola a Mesopotami, forse spoglie protobizantine rilavorate nell'XI secolo (*ibid.*, cat. 48, p. 29, tav. 10). Più in generale, sul recupero dei modelli giustinianei nei capitelli di epoca mediobizantina cf. IDEM, Zum Vorbildcharakter justinianischer Bauplastik für die mittelbyzantinische Kapitellproduktion, in *Spätantike und byzantinische Bauskulptur*, ed. U. PESCHLOW, S. MÖLLERS, Stuttgart 1998, p. 119-131.

tipiche delle sculture del VI secolo, vennero reinterpretate dagli artefici del cantiere marciano in modo decisamente originale: ne riprodusso infatti l'apparenza con un vero e proprio *trompe-l'œil*, utilizzando la tecnica dello *champlevé* che ne esalta ancor più gli effetti superficiali e rabescanti dell'ornato, sempre più simile ad una trama tessile[13]. I motivi, impaginati con grande equilibrio e rigorose simmetrie, risaltano contro il fondo incrostato di mastice color porpora o azzurro cupo, con un trattamento levigato delle superfici il cui aspetto prezioso, quasi metallico – che è stato non a torto assimilato dal Buchwald a quello del niello[14] – può essere del resto avvicinato proprio ai raffinati motivi di gusto analogo che vediamo intagliati ed ageminati sull'intelaiatura della porta bronzea di San Clemente, realizzata in quegli stessi anni in un'officina di Costantinopoli[15].

Il decoro varia da capitello a capitello, con girali e tralci dal disegno infinitamente vario, così come è attentamente variata la distribuzione degli ornati sussidiari – trecce, tralci, foglie, elementi quadridigliati, etc. – intagliati sugli echini, sui balustri e sulle volute, che nei due capitelli angolari sono disposte opportunamente in posizione diagonale.

Sulle imposte di sette capitelli si snodano e s'intrecciano rami girali, con fogliami e pampini che fuoriescono da cantari o da vasi, da trofei di cornucopie oppure dalle fauci di una protome leonina (fig. 2), un tema iconografico quest'ultimo assai frequente nel repertorio « contariniano »[16]. Sono invece interamente ricoperte da una



Fig. 2 – Venezia, basilica di San Marco: capitelli ionici ad imposta in opera nell'angolo tra il transetto sud e la navata centrale (da R. Farioli Campanati 1982).

13. Ancora attuali e pertinenti le osservazioni al riguardo di L. Bréhier, Études sur l'histoire de la sculpture byzantine, *Nouvelles Archives des Missions Scientifiques et Littéraires* n. s. 3, 1911, p. 19-109, in part. p. 96-99.

14. Buchwald, Carved Stone Ornaments, 1962/1963 (cit. n. 7), p. 172.

15. Cf. B.F. Forlati, in *Le porte bizantine di San Marco*, Venezia 1969, p. 9-21, tav. 2-3, 7-9; R. Polacco, Porte ageminate e clarate in San Marco a Venezia, in *Le porte bronzee dall'antichità al secolo XIII*, ed. S. Salomi, Roma 1990, p. 279-292: 285, tav. CCXXXV-CCXXXVII, fig. 24-29.

16. Cf. Buchwald, Carved Stone Ornaments, 1962/1963 (cit. n. 7), p. 174-175, fig. 10; Deichmann, *Corpus* (cit. n. 12), cat. 33-36, 42-44, p. 37-39, tav. 5-6; R. Farioli Campanati, La cultura artistica, in *I Bizantini in Italia*, Milano 1982, p. 326, n. 164, fig. 226; Richardson, *Byzantine Element* (cit. n. 7), p. 47-49, fig. I-43; Russo, Decorazione scultorea (cit. n. 7), p. 128-129; Dennert, *Kapitelle* (cit. n. 10), cat. 50, p. 29-31, 185, tav. 10.



Fig. 3 – Venezia, basilica di San Marco: capitelli ionici ad imposta in opera nell'angolo tra il transetto nord e la navata centrale (da W. DORIGO 2003).

trama a maglie cuoriformi, contenenti foglie di tipo diverso, le imposte dei tre capitelli in opera nell'angolo nord-ovest[17] (fig. 3), mentre le due coppie addossate alle pareti laterali mostrano clipei con croci arricchite da palmette[18].

Molteplici sono le citazioni, talora puntualissime, dei motivi desunti dal repertorio bizantino, sebbene un raffronto diretto con i modelli metta pienamente in evidenza la sostanziale autonomia di linguaggio degli artefici del decoro plastico marciano rispetto all'eterogeneo sistema di fonti cui attinsero, un'autonomia che conferisce d'altronde una piena identità stilistica a quella che convenzionalmente e a pieno titolo viene ormai definita « maniera contariniana ».

Un problema posto dall'articolato decoro a *champlevé* del San Marco è del resto proprio quello dei suoi modelli. Volgendo innanzi tutto l'attenzione alla capitale bizantina si deve purtroppo lamentare la totale scomparsa dell'*Apostoleion*, quello che sarebbe stato appunto il modello per eccellenza della fabbrica contariniana, e assai poche sono le informazioni che si riescono a ricavare al riguardo dalle testimonianze dei contemporanei: anche Costantino Rodio, pur decantando la ricchezza e la varietà dei materiali marmorei che completavano l'arredo dell'edificio nel suo poema dedicato a Costantino VII Porfirogenito (913-959), ne descrive però in modo troppo sommario l'articolazione, che talora paragona a quella della Santa Sofia[19]. Non è dunque improbabile che anche i rivestimenti marmorei dell'*Apostoleion* fossero impreziositi da pannelli e bordure a intarsi policromi realizzati, come quelli della

17. DEICHMANN, *Corpus* (cit. n. 12), cat. 25-27, p. 35-36, tav. 4; RUSSO, Decorazione scultorea (cit. n. 7), p. 129; DORIGO, *Venezia* (cit. n. 5), p. 212-213.

18. Sia questi capitelli, sia le due coppie addossate alla parete di controfacciata, recano una seconda imposta, con decori ugualmente incrostati, attribuibile ai lavori del XIII secolo: BUCHWALD, Carved Stone Ornaments, 1962/1963 (cit. n. 7), p. 174, 181, fig. 12; DEICHMANN, *Corpus* (cit. n. 12), cat. 33-36, p. 37-38, tav. 5; RICHARDSON, *Byzantine Element* (cit. n. 7), p. 49; RUSSO, Decorazione scultorea (cit. n. 7), p. 130.

19. Cf. C. MANGO, *The Art of the Byzantine Empire 312-1453. Sources and documents*, Englewood Cliff 1972, p. 200; ed inoltre R. GNOLI, *Marmora romana,* Roma 1982, p. 48-49, 82.

Santa Sofia, con la tecnica dell'*opus sectile*[20], una tecnica preziosa che fu sovente riprodotta proprio dallo *champlevé*, adottato come soluzione alternativa, più economica e rapida nell'esecuzione, o soluzione di ripiego, specie in quelle aree geografiche dove non erano facilmente reperibili i materiali marmorei[21].

Nel panorama documentario della capitale bizantina mancano, allo stato attuale, significative attestazioni relative alla diffusione della tecnica a *champlevé*, che sembrerebbe peraltro ignorata fino ad epoca relativamente tarda. Dobbiamo infatti attendere il XIV secolo per incontrare le uniche testimonianze superstiti di rivestimenti a *champlevé* ancora in opera: nel *parekklesion* della chiesa della Pammakaristos[22] e nella chiesa del monastero di Chora. Nel primo caso le cornici a *champlevé* corrono sopra le arcate del *naos*, lungo tutto il perimetro dell'edificio a croce greca, con la precisa funzione di separazione del rivestimento marmoreo da quello musivo (fig. 4a-c). Il motivo decorativo è composto da piccoli leoni rampanti entro medaglioni circolari che si giustappongono ad un fregio continuo segnato dallo svolgersi di un sottile racemo vegetale che dà origine, a sua volta, a spazi cuoriformi che accolgono piccole figure di pavoni, singole o a coppie, alternate a semplici foglie aperte ad ali. Gli ornati, ritagliati con grande cura, si stagliano su un fondo



Fig. 4a-c. Istanbul, chiesa della Pammakaristos (Fetiye Camii): la cornice a *champlevé*.

20. Si veda al riguardo l'intervento di A. Guiglia Guidobaldi dal titolo « I marmi di Giustiniano », che sarà pubblicato negli atti del VII Convegno Internazionale di Studi, *Medioevo Mediterraneo: l'Occidente, Bisanzio e l'Islam dal tardoantico al secolo XII, Parma 21-25 settembre 2004.*

21. In favore dell'autonomia del procedimento a *champlevé* rispetto alla tecnica dell'*opus sectile*, si è comunque espressa S. Boyd, A little-known technique of architectural sculpture: champlevé reliefs fron Cyprus, in *XVI. Internationaler Byzantinistenkongress, Akten II/5* (*JÖB* 32, 5), Wien 1982, p. 313-325.

22. H. Belting, C. Mango, D. Mouriki, *The Mosaics and Frescoes of St. Mary Pammakaristos (Fethiye Camii) at Istanbul* (DOS XV), Washington D.C. 1978, p. 79, fig. 5-7, 10, 94-95; P. Assemakopoulou - Atzaka, *Ἡ τεχνικὴ opus sectile στὴν ἐντοίχια διακόσμηση· συμβολὴ στὴ μελέτη τῆς τεχνικῆς ἀπὸ τὸν 1. μέχρι τον 7. Μ.Χ. αἰῶνα μὲ βάση τὰ μνημεῖα καὶ τὰ κείμενα* (Βυζαντινὰ Μνημεῖα 4), Thessaloniki 1980, p. 150, tav. 76b.

riempito di mastice dalla tonalità grigio-azzurra, mentre, al contrario, la cornice dei medaglioni e la sagoma rampante dei leoni sono state realizzate « in negativo » e riempite di mastice rosso bruno.

Nella chiesa di Chora l'impiego della tecnica a *champlevé* è invece limitato ai sei pannelli triangolari sopra la trifora che si apre nella parete absidale, decorati con un raffinato motivo a racemi vegetali su un fondo nero bluastro (fig. 5), per i quali, tuttavia, è stata anche suggerita un'attribuzione al XII secolo e dunque alla fase comnena dell'edificio[23]. A questi si aggiungono: il gruppo di frammenti pertinenti al rivestimento parietale della chiesa sud del monastero di Costantino Lips[24] e un fregio marmoreo, che svolgeva analoga funzione, recuperato nella Kalenderhane Camii[25], entrambi datati ad epoca paleologa.

Assai più copiosa è la documentazione in area ellenica dove la decorazione a *champlevé* ebbe larga diffusione a partire dal IX secolo. Tra gli esempi più significativi, peraltro già messi in rapporto con Venezia[26], sono il *katholikon* di Hosios Loukas (inizio XI secolo)[27] e il *katholikon* di Daphni (fine XI secolo)[28], nei quali le cornici con ornati a *champlevé,* coordinate ai rivestimenti marmorei, ne scandivano



Fig. 5 – Istanbul, chiesa del monastero di Chora (Kariye Camii Müzesi): l'interno dell'abside e particolare del decoro a *champlevé*.

23. Cf. BUCHWALD, Carved Stone Ornaments, 1962/1963 (cit. n. 7), p. 160-161; ASSEMAKOPOULOU - ATZAKA, *Opus sectile* (cit. n. 22), p. 150, tav. 76°; R.G. OUSTERHOUT, *The Architecture of the Kariye Camii in Istanbul* (DOS XXV), Washington D.C. 1987, p. 45, fig. 61, entrambi con datazione al XII secolo; diversamente M. SUPUT, Les reliefs byzantins remplis de pâte colorée des XIIIe et XIVe siècles, *Zograf* 7 1977, p. 36-44: 43-44, ha proposto una datazione più tarda. Dal complesso di Chora proviene anche un frammento di icona a *champlevé* che arricchisce l'esiguo catalogo di questo tipo di manufatto: Ø. HJORT, The Sculpture of Kariye Camii, *DOP* 33, 1979, p. 201-289: 288, fig. 132.

24. A. GRABAR, *Sculptures byzantines du Moyen Age (XIe-XIVe siècle)* (Bibliothèque des Cahiers Archéologiques XII), Paris 1976, cat. 128, p. 127-129, tav. CIV-CV.

25. U. PESCHLOW, Architectural sculpture in Kalenderhane, in *Istanbul. The Buildings, their History, and Decoration. Final Reports on the Archaeological Exploration and Restoration at Kalenderhane Camii 1966-1978*, ed. C.L. STRIKER, Y.D. KUBAN, Mainz 1997, p. 101-111: cat. 67, p. 108, tav. 131.

26. RICHARDSON, *Byzantine Element* (cit. n. 7), p. 44-45. Più in generale, sull'arredo interno delle chiese mediobizantine si vedano le riflessioni di R. OUSTERHOUT, *Master Builders of Byzantium*, Princeton 1999, p. 234-238, il quale, però, non sembra interessato alla tecnica dell'incrostazione.

27. A. GUIGLIA GUIDOBALDI, s.v. Hosios Lukas, in *EAM*, VII, Roma 1996, p. 219-224.

28. GRABAR, *Sculptures byzantines* (cit. n. 24), cat. 49, p. 63-64, tav. XXXIV.

i piani architettonici. Al lessico decorativo marciano sono stati avvicinati i resti del decoro di un altro edificio ellenico, la chiesa della SS. Trinità di Kriezoti in Eubea, datata tra la seconda metà dell'XI e la prima metà del XII secolo. Queste sculture mostrano infatti una selezione di ornati a *champlevé* di gusto affine, come il motivo della treccia e le fitte trame di reticoli contenenti elementi vegetali, tra i quali, un fregio di foglie a due punte contrapposte entro motivi cuoriformi; questo tipo di foglia stilizzata, di lontana ascendenza sasanide, appare in verità assai vicina a quelle presenti sui capitelli ionici ad imposta del San Marco[29] (fig. 3). Altrettanto importante è infine la testimonianza offerta da un altro splendido monumento della Grecia, il *templon* della chiesa della Panaghia Episcopi sull'isola di Santorini (fig. 6), caratterizzato, come l'arredo marciano, da uno stile eclettico, nel quale la tecnica dell'incrostazione è stata impiegata in modo analogo per riprodurre mimeticamente gli effetti della trama a traforo dei manufatti costantinopolitani del VI secolo.

Claudia Barsanti

Il templon della Panaghia Episcopi[30]

Stando alla testimonianza di un epigrafe, oggi perduta, la piccola chiesa dedicata alla Vergine, situata nell'entroterra dell'isola, nei pressi di Mesa-Gonia, sarebbe stata fondata da un imperatore di nome Alessio, nel quale è stato in passato riconosciuto Alessio I (1081-1118)[31], il capostipite della dinastia Comnena, mentre, di recente, si è piuttosto preferito identificarlo con Alessio II (1180-1183)[32]. E' un'ipotesi interes-

29. A.K. Orlandos, Ἡ ἁγία Τριὰς τοῦ Κριεζῶτι, *ABME* 5, 1939-1940, p. 3-16, fig. 7-13; Grabar, *Sculptures byzantines* (cit. n. 24), cat. 51, p. 65, tav. XXXVIII; Russo, Decorazione scultorea (cit. n. 7), p. 131.

30. Ringrazio sentitamente il Dott. Helias Pennas, Eforo per le Cicladi, per la sua cordiale disponibilità e per aver agevolato la mia visita al monumento concedendomi, inoltre, il permesso di realizzare alcune riproduzioni fotografiche, in parte utilizzate nel presente articolo.

31. L'epigrafe, che si trovava sulla porta « maistra » della chiesa, venne trascritta da Antonio Giustiniani, messo apostolico per la Santa Sede, il quale, nel corso di un viaggio attraverso le Cicladi, visitò nel 1701 anche la piccola chiesa di Santorini: « Ἀλέξιος ἐν Χ(ριστ)ῷ τῷ Θ(ε)ῷ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ὁ Κομνινὸς καὶ πιστὸς Βασιλεύς [Alessio in Cristo, il Dio, imperatore dei Romani, Comneno e pio imperatore] con l'espressione del tempo, che regnò, cioè 685 (corrispondente, si precisa in una nota, all'anno 1085) dalla salutifera Incarnazione del Redentore », cf. G. Hofmann, *Vescovadi cattolici della Grecia. V. Thera (Santorino)*, Roma 1941, p. 94-95. Di essa danno notizia anche molti viaggiatori che sbarcarono sull'isola tra il XVIII e il XIX secolo, i quali la mettevano in rapporto al ritratto di un imperatore affrescato in una nicchia nel vano sud-ovest del nartece, oggi quasi completamente perduto. Non si conoscono altre fonti che possano confermare questa tradizione: si è persa anche traccia di un sigillo dello stesso imperatore sul quale vi era l'immagine della chiesa di Episcopi: M.E. Mendrinos, *Panaghia Episcope the Byzantine Church of Santorini*, Santorini 2000, p. 6. La chiesa della Panaghia, insieme alle sue numerose proprietà terriere, è stata per secoli oggetto di un contenzioso tra la chiesa greca e il clero latino: J.C. Delendas, *The Catholics of Santorini. A Contribution to the History of the Cyclades,* Athens 1949.

32. L'ipotesi, che si basa su un diverso calcolo della datazione riferita da Giustiniani, è stata proposta da A. Tsitouridou, Επισκοπή Σαντορίνης· Ἵδρυμα του Αλεξίου Α Κομνηνού ή του Β, in *Αμητός. Τιμητικός τόμος για τον καθήγητη Μανόλη Ανδρόνικο,* Thessalonique 1987, p. 917-921, ed è stata accolta da Ch. Walter, A New Look at the Byzantine Sanctuary Barrier, *REB* 51, 1993, p. 209, e da Ch. Bouras, L. Bouras, *Ἡ ἑλλαδικὴ Ναοδομία κατὰ τὸν 12ο αἰῶνα,* Athina 2002, p. 156-157.

sante ma ugualmente priva di concreti riscontri documentari, ragion per cui si preferisce mantenere la prima datazione che inquadrerebbe peraltro la fondazione della chiesa nell'ambito di quella vasta riorganizzazione politica, militare e religiosa promossa da Alessio I, volta a consolidare l'autorità imperiale, anche attraverso una serie di fondazioni monastiche nelle isole più periferiche[33], che rappresentavano l'ultimo baluardo di ortodossia e di resistenza di fronte all'espansione delle potenze straniere. E' legata appunto al nome di Alessio I la fondazione dei monasteri di San Giovanni a Patmos[34] e della Hozoviotissa ad Amorgos[35], mentre si deve a Eumathius Philocales, inviato appunto da Alessio I a governare la turbolenta isola di Cipro, la fondazione del monastero di San Giovanni Crisostomo a Koutsovendis[36].



Fig. 6 – Santorini, chiesa della Panaghia Episcopi: il *templon*.

33. Per le vicende del regno di Alessio I Comneno: F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Ier Comnène*, Paris 1900; Idem, The Earlier Comneni, in *The Cambridge Medieval History*, IV, Cambridge 1923, p. 318-350 ; E.R.A. Sewter, *The Alexiad of Anna Comnena*, Penguin Books 1969; G. Ostrogorsky, *L'impero Bizantino*, Torino 1968. Sulla politica religiosa dei Comneni si veda M. Angold, *Church and Society in Byzantium under the Comneni. 1081/1261*, Cambridge 1995.

34. A.K. Orlandos, *Ἡ ἀρχιτεκτονικὴ καὶ αἱ βυζαντιναὶ τοιχογραφίαι τῆς Μονῆς Πάτμου*, Athina 1970 ; S.A. Papadopoulos, *Il monastero di San Giovanni il teologo a Patmo: storia e arte*, Patmo 1990.

35. J.T. Bent, *Aegean Islands*, Chicago 1965, p. 474-475; L. Marangou, *Amorgos Monastero della Panaghia Chozoviotissa*, Atene (1988) 1999.

36. C. Mango, J. W. Hawkins, St. Chrysostom, Koutsovendi, *DOP* 18, 1964, p. 333-339 ; C. Mango, The Monastery of St.Chrysostomos at Koutsovendis (Cyprus) and Its Wall Paintings. Part I: Description, *DOP* 44, 1990, p. 63-94.

Non contraddicono questa cronologia né le forme architettoniche dell'edificio – un impianto a croce greca iscritta con cupola su alto tamburo sostenuta da quattro colonne di spoglio[37] – né il decoro pittorico[38] e neppure lo splendido *templon* che domina l'interno del *naos*[39] (fig. 6).

L'articolata struttura architettonica del *templon* chiude l'intera fronte del presbiterio, appoggiandosi alle due colonne orientali del *naos*[40]. Esso presenta il consueto schema trabeato scandito da otto colonnine a sezione poligonale concluse al vertice da capitellini scantonati che sorreggono gli epistili[41] (fig. 7).

La sontuosa decorazione a *champlevé,* che ne riveste la fronte[42], crea un effetto d'insieme paragonabile a quello di un prezioso manufatto di oreficeria, dove la componente strutturale delle singole parti viene completamente annullata a vantaggio di quella ornamentale, con un procedimento tecnico che, prendendo a prestito le parole di Jean-Pierre Sodini, rappresenta un *ersatz,* vale a dire un'alternativa più economica a soluzioni decorative e a materiali più preziosi e costosi[43]. Il mastice

37. Le attuali forme architettoniche dell'edificio, una variante regionale dell'impianto a croce iscritta, sono il risultato di successivi interventi che l'avrebbero sovrapposto ad una basilica, da cui proverrebbe appunto parte del materiale scultoreo riutilizzato nella chiesa. L'edificio si dilata ad ovest con due vani laterali, accessibili dal *naos* attraverso un arco sostenuto da colonne, e con due ambienti laterali al nartece, di cui solo quello nord è attualmente accessibile dall'interno; la forma a « T » rovesciata è stata tuttavia alterata nel XVIII secolo da una cappella addossata al lato sud. Sulla storia architettonica e sul decoro scultoreo e pittorico dell'edificio resta fondamentale il contributo di A.K. ORLANDOS, *'Η Πισκοπὴ τῆς Σαντορήνης (Παναγία τῆς Γωνιᾶς), ABME* 7, 1951, p. 178-214; in seguito si registrano solo brevi citazioni, per le quali cf. la bibliografia fornita da Ch. BOURAS, L. BOURAS, *'Ελλαδικὴ Ναοδομία* (cit. n. 32), p. 158. Si veda inoltre la breve monografia di MENDRINOS, *Panaghia Episcope* (cit. n. 31), edita dall'Accademia Gentium pro Pace di Roma in occasione del 9° centenario della fondazione dell'edificio.

38. In particolare C. JOLIVET, Les débuts de la peinture byzantine en Grèce, *Revue de l'Art* 38, 1977, p. 57; D. MOURIKI, Stylistic Trends in Monumental Painting of Greece During the Eleventh and Twelfth Centuries, *DOP* 34-35, 1980-1981, p. 102, fig. 41-43, che ne sottolinea lo stile '*retardataire*', ancora legato all' espressivo linguaggio lineare che caratterizza la pittura ellenica della prima metà dell'XI secolo; non dissimile il commento di K. SKAWRAN, *The Development of the Middle-Byzantine Fresco Painting in Greece*, Pretoria 1982, p. 161-162, fig. 127-139.

39. ORLANDOS, *Πισκοπὴ* (cit. n. 37), p. 190-198, fig. 8, 10-12; brevi cenni in M. CHATZIDAKIS, *s.v.* Ikonostas, in *RbK*, III, Stuttgart 1978, col. 333; ASSEMAKOPOULOU - ATZAKA, *Opus sectile* (cit. n. 22), nota 3 a p. 151; G. DIMITROKALLIS, *Παλαιοχριστιανικοί και βυζαντινοί μαίανδροι,* Athina 1983, p. 161-162; GRABAR, *Sculptures byzantines* (cit. n. 24), nota 1 a p. 77; MENDRINOS, *Panaghia Episcope* (cit. n. 31), p. 17 (con riproduzioni a colori alle fig. di p. 14, 17, 40, 42, 44); Ch. BOURAS, L. BOURAS, *'Ελλαδικὴ Ναοδομία* (cit. n. 32), p. 157, fig. 170.

40. Sull'origine, funzione ed evoluzione delle recinzioni liturgiche in epoca mediobizantina, si veda soprattutto: A. W. EPSTEIN, The Middle Byzantine Sanctuary Barrier: Templon or Iconostasis?, *Journal of the British Archaeological Association* 1981, p. 134-757; Ch. WALTER, The Origin of the Iconostasis, *Eastern Churches Review* 3, 1981, p. 251-267; J.-M. SPIESER, Liturgie et programmes iconographiques, *TM* 11, 1991, p. 575-590; WALTER, Sanctuary Barrier (cit. n. 32), p. 203-228.

41. Gli architravi della *prothesis* e del *diakonikon* sono posti leggermente più in basso, ma tale dislivello viene mascherato da tavole di legno sulle quali è stato ripreso, con la pittura, il motivo del tralcio.

42. Il retro è invece completamente privo di decorazione.

43. J.-P. SODINI, La sculpture médio-byzantine : le marbre en ersatz et tel qu'en lui-même, in *Constantinople and its Hinterland, Papers from the Twenty-seventh Spring Symposium of Byzantine Studies, Oxford, April 1993,* ed. C. MANGO, G. DAGRON (Society for the Promotion of Byzantine Studies 3), Aldershot 1995, p. 289-311.

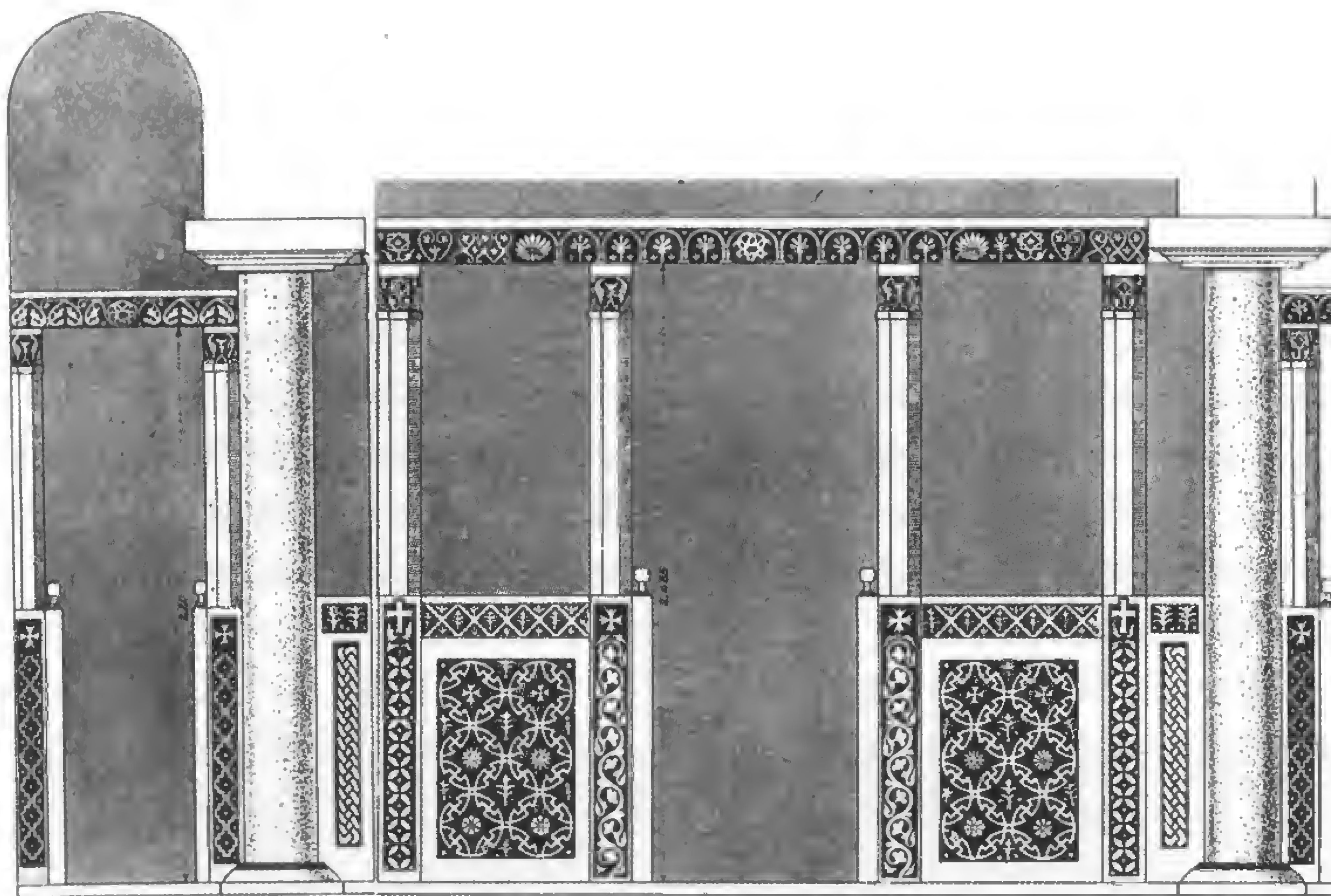


Fig. 7 – Santorini, chiesa della Panaghia Episcopi: il *templon* nella restituzione grafica di A.K. Orlandos.

cerato, dal duplice timbro, rosso scuro e nero-verdastro, è campito a zone cromatiche alterne[44]; là dove l'impasto ceroso è caduto si nota il fondo scavato di pochi millimetri con la superficie rugosa atta a farlo meglio aderire[45].

Il *templon* della Panaghia Episcopi rientra in un gruppo di arredi liturgici ugualmente caratterizzati da una tecnica tutta giocata sugli effetti cromatici e polimaterici, testimoniata da numerosi esempi diffusi in Asia Minore e in Grecia a partire dal X secolo, con epistili sovente figurati[46] oppure aniconici[47]. Non sembrerebbe avere invece paralleli la sofisticata decorazione del *templon* della Panaghia che esibisce un singolare abbinamento di ornati medio- e paleobizantini amalgamati e rielaborati con un

44. Purtroppo i più recenti risarcimenti non rispettano le alternanze. Anche la cornice nel *parekklesion* della chiesa costantinopolitana della Pammakaristos presenta uno analogo contrappunto cromatico.

45. Cf. MENDRINOS, *Panaghia Episcope* (cit. n. 31), fig. a p. 44. Un'indagine sui materiali e i procedimenti tecnici della scultura ad incrostazione, con particolare riferimento all'area veneta, è stata condotta per una tesi di dottorato da Fabio Coden (Università di Padova), che ne ha riassunto i punti essenziali in un intervento dal titolo « Scultura a intreccio ad incrostazione di mastici: confronti fra la tecnica orientale e quella occidentale », presentato al VII Convegno Internazionale di Studi, *Medioevo Mediterraneo: l'Occidente, Bisanzio e l'Islam dal tardoantico al secolo XII, Parma 21-25 settembre 2004*.

46. Cf. *supra*, nota 1 ed inoltre CHATZIDAKIS, Ikonostas (cit. n. 39), p. 332-333; SODINI, Une iconostase byzantine (cit. n. 2); IDEM, Sculpture médio-byzantine (cit. n. 43), p. 296-299.

47. E' questo il caso dei frammenti dei già citati arredi liturgici della chiesa di Kriezoti (ORLANDOS, Κριεζώτι [cit. n. 29], p. 1-5, 9-14; GRABAR, *Sculptures byzantines* [cit. n. 24], cat. 51, p. 65, tav. XXVIII) e di quelli di Agnadi in Locride (*Ibid.*, p. 64, tav. XXXVIII), dei più tardi *templa* della chiesa di Samari (*Ibid.*, cat. 82, p. 99-100, tav. LXXI; C. VON SCHEVEN-CHRISTIANS, *Die Kirche der Zoodochos Pege bei Samari in Messenien,* Diss. Bonn 1980, tav. 17-19) e della chiesa di Porta Panaghia presso Pyli, in Tessaglia (GRABAR, *Sculptures byzantines,* cit. n. 24, p. 149, tav. CXXXI c-d; SUPUT, Reliefs byzantins [cit. n. 23], p. 37, fig. 3).

linguaggio formale ormai squisitamente mediobizantino, del quale si fa appunto splendida interprete la tecnica a *champlevé*, i cui effetti preziosi, esaltati dalle policromie brillanti, evocano peraltro quello che doveva essere l'aspetto degli scintillanti *templa* delle chiese costantinopolitane[48]. Di essi poco o nulla resta, ma indicativa delle tendenze di gusto e, soprattutto, del clima di revival latente nella cultura artistica costantinopolitana dell'età comnena è la testimonianza offerta dall'astratta composizione vegetale ispirata al vocabolario ornamentale del VI secolo che decora i plutei della chiesa sud del monastero del Pantocrator[49]; un fenomeno, quello del revival, che coinvolge e guida, come si è visto, in modo intenzionale e programmatico anche tutto il progetto architettonico e decorativo della fabbrica contariniana del San Marco di Venezia.

Tralasciando al momento una descrizione dettagliata della ricca decorazione, di cui avrò modo di trattare più estesamente in altra sede, vorrei sottolineare l'originalità di alcune scelte ornamentali che fanno del *templon* della Panaghia Episcopi un vero e proprio *unicum*, e non solo nel contesto locale, ma anche nel più ampio panorama degli arredi liturgici mediobizantini. Questo carattere di eccezionalità, esaltato anche da una fattura accuratissima, di grande qualità, potrebbe in effetti segnalare l'intervento di una committenza importante, forse, come vuole la tradizione, quella di Alessio Comneno, e dunque adombrare sotto tale prospettiva un gusto proveniente dalla capitale.

Piuttosto singolare è, ad esempio, la sequenza dei nove archetti su colonne binate con base e capitello, interrotta da tre bugne in rilevo con motivi fiorati e triplice intreccio di otto che occupa lo spazio centrale dell'epistilio. Tutti gli archetti accolgono infatti un motivo insolito, privo di riscontri nella pur ricca varietà di ornati che caratterizza questo schema decorativo[50]: tre palmette, una più grande affiancata da due di minori dimensioni, ugualmente caratterizzate da un sottile stelo con infiorescenza a corolla, dai lobi arrotondati (fig. 8). Altrettanto originale è il motivo che si dispone sui lati: un sottile tralcio si svolge intrecciandosi a formare motivi a cuore, all'interno dei quali si trovano steli con corolle simili a quelli ospitati dagli archetti; sulla destra il decoro è completato da una stella a otto punte formata da due quadrati intrecciati, che reca alla base due foglie aperte ad ali e, al centro, una rosetta[51]. L'epistilio laterale destro è decorato da una serie di cinque archetti, interrotta al centro da una bugna, mentre quello a sinistra presenta figure cuoriformi contenenti mezze foglie d'acanto spinoso, una bugna mediana e un sottile stelo vegetale che si avvolge negli spazi di risulta (fig. 9).

48. Cf. Barsanti, Scultura a incrostazione (cit. n. 4).

49. Grabar, *Sculptures byzantines* (cit. n. 24), cat. 79, p. 94-95, tav. LXIII.

50. Il motivo degli archetti, largamente diffuso nelle sue molteplici varianti, dall'Anatolia all'area greco-balcanica, analizzato in modo approfondito da Sodini (Une iconostase byzantine [cit. n. 2], p. 135-142), che ne ha inquadrato la genesi e l'evoluzione formale, è stato oggetto di un più recente studio di H. Buchwald, Chancel Barrier Lintels Decorated with Carved Arcades, *JÖB* 45, 1995, p. 233-276, che ha cercato di interpretarne anche il significato alla luce di un gran numero di esempi, tra i quali, non compare tuttavia l'epistilio del *templon* in questione.

51. Nel disegno pubblicato dall'Orlandos, *Πισκοπή* (cit. n. 37), fig. 8, è riprodotta erroneamente una seconda stella sull'estremità sinistra dell'epistilio mediano, dove, in realtà, vi è un'altra figura cuoriforme.

Gli otto piccoli capitelli scantonati sono invece rifiniti da motivi ornamentali comuni al repertorio mediobizantino: nei due centrali, che segnano il varco d'accesso al bema ed in quelli del *diakonikon*, vi sono due uccelli affrontati ai lati di una fonte, mentre una foglia lanceolata decora i triangoli obliqui. Negli altri compare il motivo dei due quadrati intrecciati con al centro e ai lati piccoli volatili, mentre alla base si aprono in modo speculare due fogliette. Questa tipologia di capitelli, presa di recente in esame dal Dennert[52], comprende per lo più esemplari di piccole dimensioni, anche con decori a *champlevé*, come quelli di Makrinitza presso



Fig. 8 – Santorini, chiesa della Panaghia Episcopi, il *templon*: particolare dell'epistilio.



Fig. 9 – Santorini, chiesa della Panaghia Episcopi, il *templon*: particolare dell'epistilio.

52. Dennert, *Kapitelle* (cit. n. 10), p. 141-142, tav. 54-55.

Volos[53] e del San Marco di Venezia[54]. A questi si possono aggiungere due piccoli capitelli, ugualmente scantonati, rinvenuti a suo tempo nell'area della chiesa di Sant'Isidoro a Chio, decorati da figure animali e steli vegetali sulle facce oblique[55]. Gli otto pilastrini del parapetto recano tutti, in alto, una piccola croce con bracci a estremità ansate: sei di tipo greco con perlinature e due fogliate di tipo latino. Sulla fronte dei due pilastrini centrali si svolge un sinuoso tralcio vegetale che accoglie nelle sue anse singolari corolle floreali, mentre i due esterni sono decorati da cerchi o fiori, formati da quattro fusi, un motivo assai diffuso, confrontabile, per la vicinanza geografica, con analoghi pilastrini rinvenuti a Paros[56]. Gli altri pilastrini mostrano un ornato con croci scalinate (fig. 10), motivo anch'esso piuttosto banale, come pure la treccia che decora la fronte dei segmenti marmorei inseriti a colmare lo spazio tra le colonne e i pilastrini che inquadrano i plutei mediani[57].

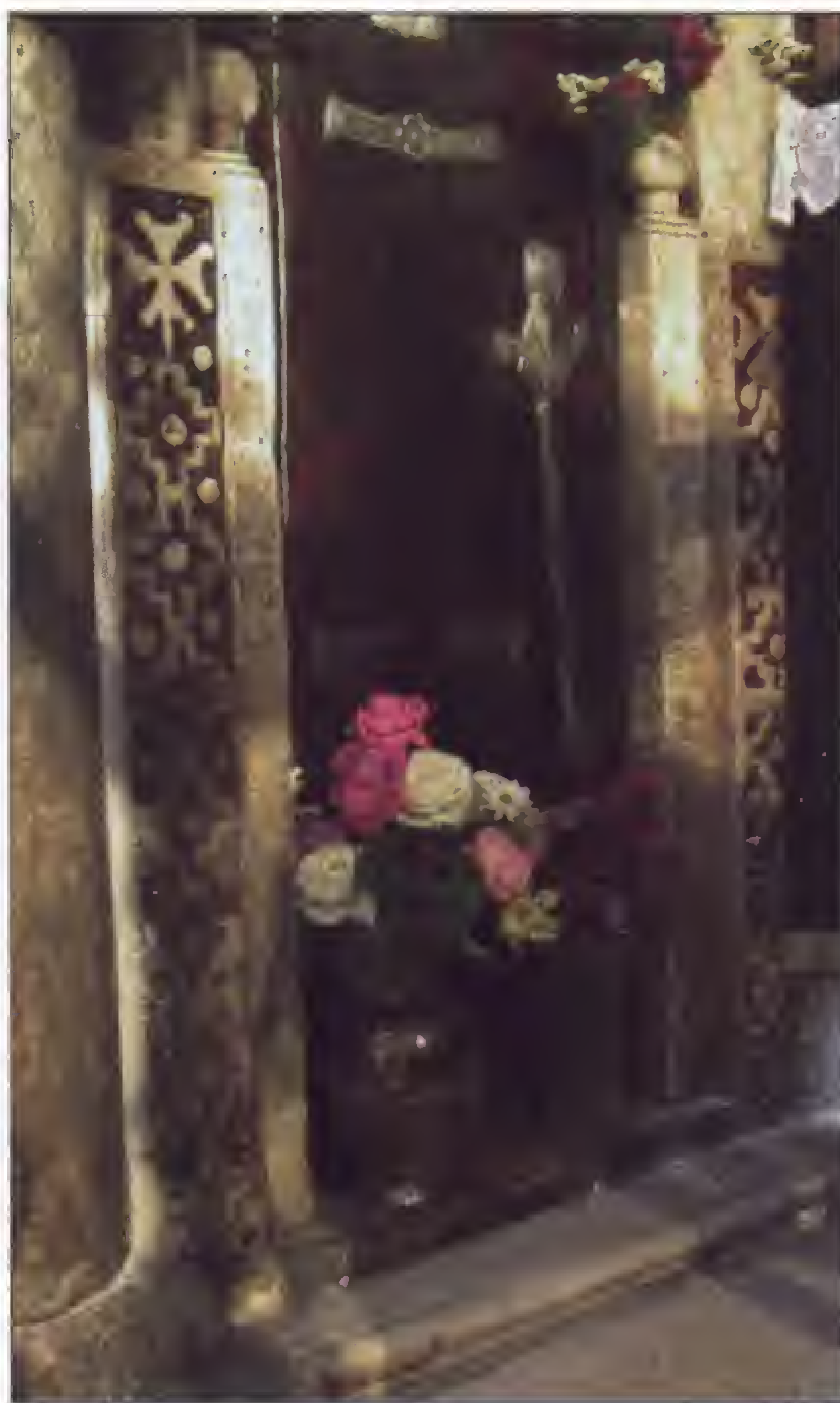


Fig. 10 – Santorini, chiesa della Panaghia Episcopi, il *templon*: pilastrini.

53. *Ibid.*, cat. 304, tav. 54; Suput, Reliefs byzantins (cit. n. 23), p. 36-44; T. Pazaras, Reliefs of a sculpture workshop operating in Thessaly and Macedonia at the end of the 13th and beginning of the 14th century, in *L'art de Thessalonique et des pays balkaniques et les courants spirituels au XIVe siècle, Belgrade 1985*, Belgrade 1987, p. 159-182.

54. Dennert, *Kapitelle* (cit. n. 10), cat. 307, tav. 215.

55. G. A. Sotiriou, 'Αρχαιότερα χριστιανικὰ μνημεῖα Χίου, *ArchDelt* 2, 1916, p. 28-30, fig. 5.

56. Ch. Pennas, *Μελέτη μεσοβυζαντινής γλυπτικής Νάξος-Πάρος*, Athina 2000, p. 10-11, fig. 9, 11.

57. Questo motivo è presente, ad esempio, per rimanere in tema, nel repertorio dei decori a *champlevé* del San Marco, ed esattamente, nei capitelli ionici ad imposta e negli archivolti dell'esedra.



Fig. 11 – Santorini, chiesa della Panaghia Episcopi, il *templon*: pluteo.

Straordinaria è infine la composizione decorativa dei due plutei che chiudono la fronte del *templon* (fig. 11). Essa recupera uno schema, tra l'altro piuttosto raro, di età giustinianea, splendidamente esemplificato da una transenna in opera nella galleria nord della Santa Sofia che mostra la stessa decorazione, formata da otto cerchi, intersecati a meandri di svastiche, arricchita da inserti vegetali e croci[58], riproducendo con la tecnica dell'incrostazione gli effetti del traforo, con una soluzione decorativa di sorprendente effetto mimetico che, come si è visto, venne largamente praticata nel cantiere marciano.

Sono piuttosto rari anche gli esempi mediobizantini decorati da uno o più cerchi con fusi e meandri di svastiche: allo stato attuale posso infatti segnalare solo tre sculture, datate al XII secolo, tutte concentrate nella regione di Mani[59].

58. C. Barsanti, Le transenne, in A. Guiglia Guidobaldi, C. Barsanti, *Santa Sofia di Costantinopoli. L'arredo marmoreo della grande chiesa giustinianea*, Cit. del Vaticano 2004, p. 525-527, fig. 303-304, con un ampio excursus su questo schema decorativo, testimoniato nell'ambito del VI secolo anche da una pseudotransenna del Monte Nebo e da un meno noto pluteo riutilizzato nella chiesa di San Demetrio a Pieiron (Veroia), nonché da una serie di plutei, soprattutto di ambito italiano, che ne configurano tuttavia la variante con il motivo isolato dal *continuum* decorativo.

59. N.B. Drandakis, *Βυζαντινά Γλυπτά της Μάνης*, Athina 2002, p. 230, fig. 346, p. 250 fig. 378-379, p. 252, fig. 381-382.

Parrebbe ugualmente ispirato alle trame lavorate a giorno dell'arredo plastico della Santa Sofia giustinianea, in particolare a quelle intagliate sulla fronte degli architravi dei finestrati al piano delle gallerie[60], anche il motivo – un reticolo a larghe maglie romboidali entro le quali sono ospitati elementi vegetali – che decora la cimasa del *templon*. Del resto un modello per tal genere di ornamentazione gli artefici del *templon* lo avevano, non a caso, proprio sotto gli occhi: un capitello imposta di VI secolo riutilizzato sulla colonna meridionale all'interno del bema del tipo a bande disposte a zig-zag incrociate simmetricamente, le cui maglie romboidali e triangolari accolgono, appunto, stilizzati elementi vegetali[61] (fig. 12).

Non pertinenti al *templon*, ma ugualmente realizzati con la tecnica a *champlevé* e caratterizzati da un analogo eclettico recupero di forme giustinianee, sono da segnalare, sempre nella Panaghia Episcopi, una lastra attualmente inclusa nella pavimentazione del presbiterio con uno schema a pelte radiali e croce centrale[62],



Fig. 12 – Santorini, chiesa della Panaghia Episcopi: capitello-imposta di spoglio (da M.E. MENDRINOS 2000).

60. Cf. H. KÄHLER, *Die Hagia Sophia*, Berlin 1967, fig. 65.

61. ORLANDOS, *Πισκοπή* (cit. n. 37), fig. 6; MENDRINOS, *Panaghia Episcope* (cit. n. 31), fig. a p. 19. Sulla diffusione e le varianti di questa particolare tipologia di capitello, che ha come referenti gli esemplari giustinianei in opera nelle gallerie della Santa Sofia, si veda A. GUIGLIA GUIDOBALDI, I capitelli della basilica giustinianea della Theotokos, oggi di S. Caterina, sul Monte Sinai, in *Costantinopoli e l'arte delle province orientali*, a cura di F. DE' MAFFEI, C. BARSANTI, A. GUIGLIA GUIDOBALDI (Milion 2), Roma 1990, p. 265-342, in part. p. 280-286. Il motivo in questione potrebbe essere avvicinato anche alla sequenza regolare di rombi con fiori quadrigigliati che riveste uniformemente le cimase che si sovrappongono ai plutei in opera nei matronei della basilica marciana: BUCHWALD, Carved Stone Ornaments, 1962/1963 (cit. n. 7), p. 174, fig. 22-29; GRABAR, *Sculptures byzantines* (cit. n. 24), tav. XLVI, LI; RUSSO, Decorazione scultorea (cit. n. 7), p. 132.

62. ORLANDOS, *Πισκοπή* (cit. n. 37), p. 196-197, fig. 11; MENDRINOS, *Panaghia Episcope* (cit. n. 31), fig. a p. 14.

confrontabile, ad esempio, a quello che decora un frammento di lastra dal Palazzo di Teodorico, oggi nel Museo Nazionale di Ravenna[63]; inoltre due strette cornici oggi inserite nei pilastri del nartece, ai lati della porta d'ingresso[64] con una *guilloche*; ed infine una lastra posta capovolta nella lunetta della porta principale alla chiesa, visibile dall'interno, con una grande croce perlata, affiancata a sinistra da una complessa disposizione di croci più piccole. Su quest'ultima si distinguono alcune lettere greche rovesciate, che sembrerebbero indicare un'origine più antica della lastra, forse proveniente dagli scavi dell'antica città di Thera.

Qualche riflessione infine sull'identità stilistica del *templon*. La straordinaria *varietas* di temi decorativi e ornati, ecletticamente ispirati a epoche diverse, che qualifica il nostro *templon* richiama in modo significativo quella tendenza estetica verso un repertorio di forme tradizionali, combinata alla ricerca di forme volutamente sfarzose, che risentono ormai del vasto successo riscosso, già nel secolo precedente, dalla tecnica a *champlevé,* sul suolo greco. Volgendo lo sguardo alla capitale ci si rende invece conto dell'esiguità di testimonianze significative, alle quali è forse possibile ovviare prendendo in considerazione uno dei cantieri che sarebbero stati maggiormente influenzati da Costantinopoli, ovvero la Basilica di San Marco a Venezia, dove il tipo di decorazione a *champlevé* è abbondantemente impiegato sia all'interno che all'esterno dell'edificio e dove si coglie appunto un analogo revival di forme paleobizantine.

L'impiego di questa tecnica decorativa sorprende sia per la vastità sia per la qualità esecutiva, soprattutto se si tiene conto della totale assenza di precedenti nell'ambito geografico italiano prima del cantiere marciano, modello tra l'altro ampiamente riecheggiato da un gran numero di edifici del territorio, e che fa riflettere sulla presunta provenienza di questo tipo di decorazione proprio da Costantinopoli[65]. A tale ipotesi, che chiama in causa il gusto della capitale bizantina per il decoro policromo e polimaterico[66], si oppone il più realistico dato della pressoché totale assenza a Costantinopoli, in epoca mediobizantina, di testimonianze relative alla tecnica a *champlevé,* che sembra in effetti, come si è visto,

63. Cf. F. Berti, Materiali dai vecchi scavi del Palazzo di Teodorico, II, Elementi di decorazione architettonica e frammenti diversi, *FelRav* 109/110, 1975, p. 114, tav. III, 5.

64. Orlandos, *Πισκοπή* (cit. n. 37), p. 192, 194, fig. 9 (l'altro frammento).

65. Cf. *supra,* nota 9.

66. Paradigmatici al riguardo sono i resti del decoro architettonico e liturgico della chiesa nord del monastero fondato nel 907 da Costantino Lips (N. Firatli, *La sculpture byzantine figurée au Musée d'Istanbul. Catalogue revu et présenté par C. Metzger, A. Pralong et J.-P. Sodini* (Bibliothèque de l'Institut français d'Études anatoliennes d'Istanbul XXX, Paris 1990, p. 183-194, tav. 389-405) e i meno noti frammenti più recentemente recuperati nell'area del Boukoleon, le cui caratteristiche formali hanno suggerito una datazione al ix secolo: N. Asgari, Istanbul temel kazılarından haberler – 1983, *II. Araştırma Sonuçları Toplantısı*, Izmir 1984, p. 45-46, fig. 12-19; A. Iacobini, L. Perria, *Il Vangelo di Dioniso. Un manoscritto bizantino da Costantinopoli a Messina,* Roma 1998, n. 77 a p. 68 e fig. 31; M. Mundell Mango, Polychrome Tiles found at Istanbul: Typology, Chronology, and Function, in *A Lost Art Rediscovered. The Architectural Ceramics of Byzantium*, ed. S.E.J. Gerstel, J.A. Lauffenburger, University Park 2001, p. 13-41: 23, fig. 7. Sul diffuso impiego del colore e della doratura nella scultura architettonica mediobizantina cf. M. Altripp, Beobachtungen zur Polychromie byzantinischer Bauplastik, *JÖB* 52, 2002, p. 259-270.

entrare in scena nel decoro architettonico solo sul volgere del XIII secolo. E questi esempi, se da un lato lasciano un ragionevole dubbio sulla presenza o meno della tecnica a *champlevé* anche negli edifici d'età precedente, dall'altro, visto lo stato delle attuali conoscenze, non aiutano a risolvere i molti problemi relativi alle sfere d'influenza, alla trasmissione dei modelli e alla circolazione di maestranze tra Oriente e Occidente nel corso dell'XI-XII secolo. Come dunque interpretare la testimonianza offerta dal *templon* di Santorini ?

Va allora forse considerata come una testimonianza che adombra un criptico richiamo alla capitale, proprio nell'intenzionale speranza di recuperare insieme alle forme decorative anche quell'età « dell'oro » cui nostalgicamente si guarda, oppure dobbiamo tenere conto dell'impossibilità di spiegare esaurientemente la giusta dinamica di scambi, che, come si diceva poc'anzi, vede sul piatto della bilancia le relazioni tra Bisanzio, priva in questo momento di testimonianze a *champlevé*, e l'introduzione proprio di questa tecnica nel cantiere marciano, innegabilmente legato alle novità artistiche della capitale.

L'alta qualità del *templon* della Panaghia Episcopi di Santorini, congiuntamente al tono di *revival,* che si esprime nel recupero di forme neogiustinianee, potrebbero dunque offrire un evidente segnale di fusione tra un gusto per gli effetti preziosi, tipico della produzione costantinopolitana già dal X secolo, e l'ormai diffusa 'specializzazione' ellenica per la tecnica a *champlevé* che ne imita gli effetti. Per quanto appaia delicata la questione, è però d'obbligo domandarsi, in conclusione, perché non considerare le novità in ambito lagunare come la testimonianza di questa 'fusione' realizzata e sperimentata da artefici greco-costantinopolitani chiamati a Venezia che ne giustificherebbe soprattutto l'elevata qualità esecutiva.

Silvia Pedone

LE CIBORIUM DE L'ÉGLISE DE LA DORMITION DE LA VIERGE À KALAMBAKA (THESSALIE)

par Catherine VANDERHEYDE

Summary: The ciborium above the altar of the Dormition church at Kalambaka (Thessaly) is made of different reused marbles combined with sculptures and paintings. This liturgical complex has not been produced during the Early Byzantine period only, since the study of its low relief decoration shows that its different pieces have been carved or at least assembled at the beginning of the 12th century.

Le ciborium et l'ambon de l'église de la Dormition de la Vierge à Kalambaka suscitent de nombreuses questions. En effet, ces deux installations liturgiques intègrent des remplois appartenant à diverses époques et présentent des parties décorées de peintures attribuées au XVIIe siècle. Cette imbrication d'éléments hétéroclites, particulièrement complexe à démêler, suggère l'utilisation continue de ces installations cultuelles au cours des siècles. Cette étude sera uniquement consacrée au ciborium de cette église et à l'énigme chronologique qu'il pose[1]. Puisse cette contribution traduire ma reconnaissance envers Jean-Pierre Sodini qui, au cours de ses multiples recherches en archéologie byzantine, a maintes fois souligné l'importance des remplois dans la construction et les installations liturgiques des édifices religieux.

UN CIBORIUM PROTOBYZANTIN OU MÉSOBYZANTIN ?

Hormis l'église de la Panagia Katapoliani à Paros[2] et celle de la Dormition de la Vierge à Kalambaka, rares sont les édifices religieux byzantins dont l'autel est

1. Je tiens à remercier vivement la 7e Éphorie des Antiquités byzantines et postbyzantines de même que le métropolite Séraphim, évêque de Stagoi et des Météores, qui m'ont autorisée à étudier ce ciborium. Merci aussi à Roland Étienne, qui, en tant que directeur de l'École française d'Athènes, a permis la réalisation des missions à Kalambaka. Toute ma gratitude va également à Olga Karagiorgou qui a bien voulu mettre à ma disposition son mémoire ayant trait à l'architecture de l'église byzantine de Kalambaka (Oxford 1995). Mes remerciements vont enfin à Yannis Varalis, pour son aide dans la préparation et le bon déroulement des missions effectuées sur place, ainsi qu'à Philippe Collet qui a réalisé la couverture photographique du ciborium.

2. A. D. MITSANI, Το παλαιοχριστιανικό κιβώριο της Καταπολιανής Πάρου, *DChAE* 19, 1996-1997, p. 319-333.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 427-442.

encore surmonté d'un ciborium[3]. Cette installation liturgique, très répandue dans les églises protobyzantines, l'est beaucoup moins à partir de la période mésobyzantine. La réduction de la taille de l'espace consacré au culte, résultant du caractère de plus en plus privé de l'architecture religieuse à cette époque, ne permettait plus l'érection d'une installation cultuelle aussi monumentale à l'intérieur du sanctuaire[4]. Par ailleurs, les encadrements d'arcs qui nous sont parvenus de cette période sont tellement fragmentaires qu'il est souvent difficile de les attribuer à un ciborium ou à un arcosolium. Tel est par exemple le cas pour deux fragments d'encadrements d'arc provenant de Dramesi en Thesprotie[5].

Néanmoins, force est de constater que le ciborium, l'ambon et le synthronon se maintiennent généralement dans les églises mésobyzantines liées à un évêché. Si, au fil des siècles, elles furent l'objet de restaurations, de réaménagements ou de reconstructions, la plupart de ces églises épiscopales de plan basilical présentent une phase de construction plus ancienne remontant à la période protobyzantine[6]. En témoignent par exemple les vestiges de l'église Saint-Donat à Glyki, en Thesprotie, dont l'édification est attribuée à l'évêque Donat au cours du règne de l'empereur Théodose Ier[7]. Les fondations d'un ambon subsistent dans la partie sud-est de la nef. Deux chapiteaux dont le lit d'attente a été creusé à la pointe sur une largeur de 10 cm et une profondeur de 1,5 à 3 cm semblent avoir revêtu une fonction particulière[8]. L'angle droit décrit par la bande ravalée sur le lit d'attente de l'un de ces chapiteaux laisse penser qu'il supportait un dais qui faisait peut-être partie d'un ciborium[9].

D'après la description laissée par Théodore Pediasimos au XIVe siècle, la cathédrale de Serrès était également dotée d'un ambon, situé au centre de la nef principale, d'un ciborium surmontant l'autel et d'un synthronon[10]. Dans son analyse architecturale de l'édifice, A. Orlandos avait d'ailleurs identifié plusieurs éléments – synthronon,

3. Les éléments de ciboria sont souvent réutilisés. C'est par exemple le cas des trois encadrements d'arcs couronnant les peintures de l'église de la Nativité de la Vierge à Lison, en Vénétie. M. Bonfioli a bien montré que ces arcs sculptés en marbre de Proconnèse appartenaient à un ciborium protobyzantin d'origine constantinopolitaine, cf. M. BONFIOLI, *Tre arcate marmoree protobizantine a Lison di Portogruaro*, *Ricuperi bizantini in Italia* 1, Rome, 1979, p. 101-103, fig. 5-7. Voir aussi le compte rendu de cet ouvrage par L. HADERMANN-MISGUICH, *Antiquité classique* 52, 1983, p. 600-602.

4. Au sujet de la transformation de l'architecture religieuse à la période mésobyzantine, voir notamment : R. OUSTERHOUT, *Master Builders of Byzantium*, Princeton 1999, p. 7-38.

5. P. VOKOTOPOULOS, *ArchDelt* 31, 1976, B' 2, p. 210, pl. 154 ; C. VANDERHEYDE, *La sculpture architecturale byzantine dans le thème de Nikopolis du xe au début du XIIIe siècle (Épire, Étolie-Acarnanie et Sud de l'Albanie)*, *BCH suppl.* 45 (sous presse), fig. 6-8.

6. En Grèce par exemple, N. Moutsopoulos répertorie plusieurs églises mésobyzantines de plan basilical qui ont été reconstruites sur les ruines d'édifices paléochrétiens, cf. N. MOUTSOPOULOS, 'Ανασκαφὴ τῆς βασιλικῆς τοῦ 'Αγίου 'Αχιλλείου, τετάρτη περίοδος ἐργασιῶν (1969),' *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίδα τῆς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς*, 5, 1971-1972, Thessalonique 1972, p. 275, n. 184.

7. C. VANDERHEYDE, Les reliefs de l'église Saint-Donat à Glyki (Épire), *BCH* 121/II, 1997, p. 697-719.

8. *Ibid.*, fig. 10 a-b et 11 a-b.

9. *Ibid.*, fig. 10 a-b.

10. A. ORLANDOS, 'Η Μητρόπολις τῶν Σερρῶν κατὰ τὴν ἔκφρασιν τοῦ Πεδιασίμου, *EEBS* 19, 1949, p. 259-271.

colonnes du rez-de-chaussée et bases du ciborium – ayant appartenu à un édifice proto-byzantin antérieur qui, selon lui, fut reconstruit à partir du XIe siècle[11].

Dominant la ville de Kalambaka et la plaine de Thessalie, située au pied du rocher d'Hagia, le plus haut des Météores, l'église de plan basilical à trois nefs dédiée à la Dormition de la Vierge appartient à cette même catégorie d'édifices puisqu'elle présente deux grandes phases de construction et demeure, aujourd'hui encore, la cathédrale de l'évêché de Stagoi et des Météores[12].

La question des origines de l'évêché de Stagoi

Selon A. Avraméa, la plus ancienne mention de l'évêché de Stagoi date du début du Xe siècle[13]. À cette époque, ce dernier dépend de l'archevêché de Larissa[14]. Certains documents administratifs révèlent les liens étroits entretenus entre cet évêché et la capitale byzantine : durant le dernier quart du XIe et dans le courant du XIIe siècle, des privilèges et des donations lui furent en effet accordés par plusieurs empereurs, tels Nicéphore Botaniate, Alexis et Manuel Comnène[15]. Sur le mur nord du narthex de cette église sont peintes les copies des textes de deux autres documents importants – le chrysobulle de l'empereur Andronic III Paléologue émis en mars 1336 et le sigillion du Patriarche de Constantinople Antoine IV, daté de 1393 – qui attestent le maintien de ces contacts à une époque plus tardive. Ces deux documents confirment entre autres les droits et privilèges de l'évêché de Stagoi, de son clergé et de ses dépendances[16].

Les sources écrites nous renseignent principalement sur l'histoire de l'évêché de Stagoi à partir du Xe siècle mais nous savons peu de choses sur sa fondation et sur l'implantation du christianisme dans cette région. C'est en cela que l'église de la Dormition de la Vierge est importante, car elle présente des vestiges qui placent sa construction à la période paléochrétienne. En témoignent l'encadrement de la porte menant de l'exonarthex à l'esonarthex, les bases et les colonnes de la nef et du tribèlon, la profonde cuve située au sud de l'esonarthex, certaines parties de l'ambon

11. A. Orlandos, Ἡ Μητρόπολις τῶν Σερρῶν, *ABME* 5, 1939-40, p. 153-166.

12. L'étude la plus complète sur cet édifice demeure celle de G. A. Sotiriou, Ἡ βασιλικὴ τῆς Κοιμήσεως τῆς Θεοτόκου ἐν Καλαμπάκα, *EEBS* 6, 1929, p. 290-315. Stagoi est le nom ancien de la ville de Kalambaka, peut-être issu d'une contraction des mots « εἰς τοὺς ἁγίους », cf. D. M. Nicol, *Meteora. The Rock Monasteries of Thessaly*, Londres 1963, p. 79. Toutefois, nombreuses et partagées demeurent les hypothèses concernant l'étymologie du toponyme de Stagoi, cf. D. Z. Sofianou, Acta Stagorum. Τὰ ὑπὲρ τῆς Θεσσαλικῆς ἐπισκοπῆς Σταγῶν παλαιὰ βυζαντινὰ ἔγγραφα (τῶν ἐτῶν 1163, 1336, καὶ 1393). Συμβολὴ στὴν ἱστορία τῆς ἐπισκοπῆς, *Τρικαλινά* 13, 1993, p. 7-67, et spécialement p. 8-9.

13. A. Avraméa, *Ἡ βυζαντινὴ Θεσσαλία μέχρι τοῦ 1204. Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορικὴν γεωγραφίαν*, Athènes 1974, p. 158-160.

14. J. Darrouzès, *Notitiae Epicopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris 1981, p. 284.

15. C. Astruc, Un document inédit de 1163 sur l'évêché thessalien de Stagi, Par. Supp. Gr. 1371, *BCH* 83, 1959, p. 234-238 ; Sofianou, Acta Stagorum (cité n. 12), p. 7-67.

16. Miklosich-Müller, V, p. 270-273 ; L. Heuzey, *Excursion dans la Thessalie turque en 1858*, Paris 1927, p. 127-128 ; Sofianou, Acta Stagorum (cité n. 10), p. 27-54.



Fig. 1 – Ciborium de l'église de la Dormition de la Vierge à Kalambaka (cliché EFA, Ph. Collet).

et du ciborium, le synthronon à trois gradins dont le centre est occupé par un trône épiscopal et une partie de pavement en mosaïque exhumée à 25 cm sous le niveau actuel du sanctuaire[17]. Des travaux de restauration, menés en 1970, ont permis de découvrir dans les collatéraux d'autres parties du pavement en mosaïque de l'église paléochrétienne. Dans la nef centrale, un pavement dallé antérieur au sol actuel vient buter contre le niveau du pavement paléochrétien en mosaïque des collatéraux qui semble avoir été conservé lors de la reconstruction de l'église. Ces travaux ont aussi montré que la nef centrale ainsi que les bas-côtés de l'édifice paléochrétien présentaient des dimensions identiques à celles de ces mêmes espaces dans l'église actuelle[18]. Une étude architecturale fournirait assurément plus d'informations sur la phase initiale de construction de cet édifice et sur ses aménagements successifs au cours des siècles. Il serait intéressant en effet de pouvoir dater la construction de cette première église qui est peut-être à mettre en rapport avec la fondation de l'évêché de Stagoi. Cette église initiale constitue un témoignage crucial sur la pénétration du christianisme dans cette région assez reculée de l'Empire, et son étude permettrait d'étayer la thèse selon laquelle une bourgade succédant à la ville antique d'Aiginion se serait développée à cet endroit[19].

Description du ciborium

Dans le sanctuaire, l'autel est surmonté d'un ciborium en marbre composé de quatre colonnes supportant quatre chapiteaux à la forme et au décor similaires (fig. 1). Ceux-ci soutiennent quatre encadrements d'arcs sculptés dont le sommet est surmonté d'une corniche à la surface lisse, et sur lesquels repose un dais octogonal de bois au sommet couronné d'une sphère. Les chapiteaux et les encadrements d'arcs sont peints en bleu, jaune, rouge et vert. Ces couleurs sont identiques à celles utilisées pour l'exécution des décors végétaux peints sur les surfaces intérieure et extérieure des encadrements d'arcs. L'ensemble de ces peintures apparaît postérieur à la période mésobyzantine et daterait du XVII[e] siècle[20]. Cette chronologie n'exclut

17. Illustrations de certains de ces vestiges dans I. S. Pispa, *Ὁ Ἱερὸς Ναὸς τῆς Κοιμήσεως Θεοτόκου ἐν Καλαμμπάκα*, Kalambaka 1994, p. 13, 23, 28-29.

18. N. Nikonanos, *ArchDelt* 25, 1970, B', p. 290-291, pl. 246 β-γ.

19. Cette ville antique occupait une position dominante, au croisement de deux routes importantes conduisant en Épire et en Macédoine. D'après la chronique de J. Skylitzès, une forteresse (dont plus aucune trace ne subsiste aujourd'hui) était établie à cet endroit, cf. I. Koder, F. Hild, *Hellas und Thessalien*, TIB I, Vienne 1976, p. 262-263.

20. Les peintures décorant le ciborium sont très semblables à celles de l'ambon qui ont été datées de 1699 par G. Sotiriou, cf. Sotiriou, Καλαμπάκα (cité n. 12), p. 304. Cette datation issue de la lecture d'une inscription située sur la partie ouest de l'ambon n'est plus conservée et pose problème car la transcription correcte de la date mentionnée dans l'inscription relevée par Sotiriou (ΖΡΜΘ) est 1641. Comme le suggère S. Sdrolia, cette erreur résulte probablement d'un mauvais calcul de la part de G. Sotiriou, plutôt que d'une maladresse dans la transcription de la date de cette inscription, cf. S. Sdrolia, *Ο ζωγραφικός διάκοσμος του άμβωνα στη Κοίμηση Καλαμπάκας*, Thèse de doctorat, Université de Thessalonique, 1988, p. 2, n. 2. Je remercie vivement Yannis Varalis de m'avoir rendu accessible ce travail.

cependant pas que les sculptures aient pu être peintes à une époque antérieure, comme semblent l'indiquer les traces de dorure sur certaines faces des chapiteaux (fig. 2). Une analyse des pigments utilisés sur ces derniers permettrait de s'en assurer. Le fait que les reliefs mésobyzantins étaient souvent peints apparaît comme une évidence au fur et à mesure des découvertes : plusieurs sculptures mésobyzantines présentent en effet des traces de peinture[21] et il paraît de plus en plus certain, grâce aux analyses de pigments effectuées, que ce rehaussement du marbre par la couleur date de l'époque de leur réalisation[22].

Les bases des colonnes du ciborium se caractérisent par une plinthe circulaire moulurée (diam. 27 cm) et un tore bombé (haut. 8 cm) couronné d'un listel (haut. 3 cm), marquant la limite avec le bourrelet inférieur de la colonne. La hauteur respective de ces plinthes par rapport au niveau du sol diffère légèrement : la plinthe sud-ouest atteint 5 cm de haut, celle du nord-ouest 8 cm, et celle du nord-est 6 cm.



Fig. 2 – Chapiteau SO du ciborium
(cliché EFA, Ph. Collet).

21. Le chapiteau sud-est de l'église de la Vierge du monastère d'Hosios Loukas présente des traces de peinture qui incitent L. Boura à penser que ces chapiteaux furent peut-être peints dès le Xe siècle, cf. L. Boura, *Ο γλυπτός διάκοσμος του ναού της Παναγίας στο μοναστήρι του Οσίου Λουκά*, Athènes 1980, p. 61. Des traces de dorure ont également été repérées sur un encadrement d'icône en marbre daté du XIIe siècle faisant partie du templon de la même église, cf. Ch. Bouras, L. Boura, *Η ελλαδική ναοδομία κατα τον 12ο αιώνα*, Athènes 2002, p. 218, fig. 244.

22. La première étude scientifique réalisée dans ce domaine est celle effectuée sur les sculptures d'Amorium. Elle permet de confirmer que la polychromie des sculptures étudiées date de la période mésobyzantine, cf. E. A. Ivison, Polychromy in the Lower City Church: An Overview, dans *Amorium Report II. Research Papers and Technical Reports,* C. S. Lightfoot éd., BAR International Series 1170, Oxford 2003, p. 119-128, et E. A. Hendrix, Painted Polychromy on Carved Stones from the Lower City Church, *ibid.*, p. 129-137.

La colonne sud-est du ciborium s'adapte particulièrement mal à sa base qui présente une exécution moins soignée que les trois autres : comparée à ces dernières, la plinthe est en effet plus large (36 cm) et de forme carrée. Elle n'est pas soulignée par une fine moulure dans sa partie supérieure, tandis que son tore est grossièrement sculpté et aplati (fig. 1). Les quatre colonnes présentent le même diamètre et une hauteur d'environ 1,70 m. Leur partie supérieure, légèrement plus étroite que leur partie inférieure, se termine par un bandeau souligné par un listel.

Chacune des faces des quatre chapiteaux (haut. 20 cm, 35 x 35 cm) est décorée en son centre d'une feuille de vigne dont la tige se sépare en deux rameaux qui se prolongent sur les angles du chapiteau et se terminent chacun par une pomme de pin (fig. 2). La forme et le décor de ces chapiteaux sont à rapprocher d'un groupe de chapiteaux corbeilles protobyzantins présentant les mêmes motifs. Dans une de ses études, K. Krumeich recense trente exemplaires de ce type qui se répand à Constantinople à partir du règne de l'empereur Justin Ier (518-527)[23]. Néanmoins, les motifs des chapiteaux du ciborium de Kalambaka sont sculptés de manière beaucoup plus schématique que ceux ornant les chapiteaux protobyzantins. La comparaison entre l'exécution de certaines feuilles de vigne (fig. 2 et 3) montre que plusieurs mains ont pris part à la réalisation des chapiteaux du ciborium : les feuilles de vigne sculptées de manière plus schématique dénotent en effet le travail d'un sculpteur moins compétent. De plus, les motifs de ces chapiteaux sont sculptés en bas-relief ; aucune tentative n'a été faite pour les détacher du fond de la surface comme le permet la technique de la sculpture ajourée utilisée pour les exemplaires du VIe siècle. D'une manière générale, relativement nombreuses sont les variantes de ce type de chapiteau entre le IXe et le XIIe siècle, comme l'a bien observé M. Dennert[24]. Les chapiteaux du ciborium de Kalambaka présentent des copies éloignées de leur modèle, qui n'atteignent pas la même qualité technique que d'autres chapiteaux réalisés au cours de la période mésobyzantine, tels ceux du templon du monastère d'Hosios Loukas[25], le chapiteau conservé dans la Rotonde Saint-Georges à Thessalonique ou celui réutilisé dans l'église Saint-Pierre-et-Paul à Tarnovo, en Bulgarie[26]. En revanche, d'autres chapiteaux, tel celui conservé dans le monastère d'Hosios Mélétios, en Béotie, et celui provenant de Serrès[27], présentent un décor encore plus stylisé que ceux du ciborium de Kalambaka.

23. K. KRUMEICH, Spätantike Kämpferkapitelle mit Weinblatt- und Pinienzapfen-Dekor, *IstMitt.* 47, 1997, p. 277-314. Quant à la fonction initiale de ces chapiteaux retrouvés hors de leur contexte architectural, l'auteur suggère qu'ils appartenaient à des templa ou à des clôtures hautes de sanctuaires. Leurs caractéristiques spécifiques, à savoir leur faible hauteur comparée à leur importante largeur, laissent également penser qu'ils pouvaient être utilisés dans les ciboria, comme le démontre l'exemple de Kalambaka.

24. M. DENNERT, *Mittelbyzantinische Kapitelle. Studien zur Typologie und Chronologie,* Asia Minor Studien 25, Bonn 1997, p. 93-99, pl. 36-38, n° 200-211.

25. A. GRABAR, *Sculptures byzantines du Moyen Âge II (XIe-XIVe siècle),* Bibliothèque des Cahiers Archéologiques XII, Paris 1976, pl. XXIV a-b.

26. G. A. SOTIRIOU, Παλαιοχριστιανικὰ καὶ βυζαντινὰ κιονόκρανα μετὰ φύλλων ἀμπέλου, *EEBS* 11, 1935, p. 452, fig. 1 et 4.

27. *Ibid.*, p. 455, fig. 7, et p. 457, fig. 11.



Fig. 3 – Chapiteau NO du ciborium
(cliché EFA, Ph. Collet).

Les arcs du ciborium reposant sur ces chapiteaux présentent également un décor sculpté. Ce dernier est similaire sur les encadrements d'arcs est, sud et nord (fig. 4-5) et consiste en trois croix inscrites dans des cercles. Au sommet des arcs nord et sud, une croix latine fleurie, inscrite dans un cercle formé par les enroulements des bandeaux d'encadrement inférieur et supérieur, a été sculptée. Chaque écoinçon est orné d'une croix grecque, marquée en son centre d'un x et dont les bras se terminent par un petit disque. Un cercle, noué au bandeau de l'encadrement d'arc par trois entrelacs, entoure chacune de ces croix. L'encadrement d'arc situé du côté est comporte un décor sculpté à peu près identique : seule la croix centrale est à double traverse (fig. 6). Un décor plus chargé et plus élaboré orne l'encadrement d'arc ouest qui constitue la face principale du ciborium, orientée vers la nef centrale. Un large bandeau ornemental limité par deux listels souligne la partie supérieure de l'arc. Au sommet de ce dernier est sculptée une croix fleurie inscrite dans un cercle. De part et d'autre de ce motif, se déploie un rinceau de petites feuilles d'acanthe enroulées sur elles-même. Ces enroulements ne sont pas disposés de manière exactement symétrique (on en dénombre six à gauche et six et demi à droite) alors que pour l'ensemble des autres motifs on observe une symétrie parfaite. Chaque écoinçon contient une croix aux branches incisées avec palmettes centripètes. Le contour des cercles qui renferment ces croix est ciselé de manière à former une couronne de laurier stylisée. Le reste de la surface des écoinçons est occupé par des rinceaux comportant feuilles de vigne, palmettes et grenades.

Curieusement, chacun des encadrements d'arc a été scié à une même hauteur, à environ 22 cm de leur base. Deux agrafes en métal, visibles sur les faces extérieures nord, sud et est du ciborium, assurent la jonction des deux parties de chaque

encadrement (fig. 4, 5 et 6). Un enduit, encore partiellement visible, recouvrait ces éléments en métal. Du côté ouest, les crampons ont été placés sur la paroi intérieure et ne gênent donc pas la lisibilité du décor. L'encadrement d'arc faisant face au synthronon est fissuré dans sa partie gauche. Une agrafe étroite consolide cette partie et recouvre une partie du décor sculpté, au niveau du cercle de l'écoinçon gauche. La régularité des entailles des encadrements d'arcs est similaire à celle observée sur les plaques flanquant les escaliers de l'ambon (fig. 9) et sur l'encadrement de la porte de l'esonarthex. Tous ces éléments semblent avoir été soigneusement taillés afin de faciliter leur agencement lors de leur réutilisation.

Comparaisons et hypothèse de datation

Signalons tout d'abord une analogie décorative bien marquée entre certaines feuilles de vigne sculptées sur les chapiteaux du ciborium (fig. 2) et un motif très similaire ornant l'une des faces d'un chapiteau provenant de Constantinople et actuellement conservé à Berlin. Sur base d'arguments stylistiques, M. Dennert attribue ce chapiteau au complexe du monastère du Christ Pantocrator, ce qui permet de supposer qu'il fut réalisé entre 1118 et 1136[28]. Si l'on observe attentivement la composition des feuilles de vigne ornant les chapiteaux de Kalambaka, on peut affirmer qu'elle est presque identique au relief de Constantinople même si ce dernier présente une réalisation plus aboutie : les nervures sont bien marquées et entre chacunes d'elles est inséré un lobe ponctué d'un trou de trépan dans sa partie supérieure. Dans les deux cas, la tige de la feuille de vigne se divise en deux rameaux qui se rejoignent aux angles du chapiteau et supportent une pomme de pin. À Kalambaka comme à Constantinople, le sommet de la tige de cette pomme de pin est marqué d'un étroit bandeau.

Si ces éléments décoratifs communs entre le chapiteau provenant du monastère du Pantocrator à Constantinople et ceux du ciborium de Kalambaka sont significatifs, on peut relever encore d'autres analogies avec les sculptures constantinopolitaines. Le motif de la croix aux branches rainurées avec palmettes centripètes, sculpté dans les écoinçons de l'encadrement d'arc ouest du ciborium de Kalambaka, est analogue au décor de certaines faces de deux des quatre chapiteaux de l'exonarthex de l'église du monastère de Chora[29]. Ces quatre chapiteaux ont été mis en relation avec la première phase de construction du katholikon, placée entre 1077 et 1081. Comme l'a suggéré H. Belting, ces chapiteaux supportaient très probablement la retombée de la coupole de cette église en croix grecque inscrite[30]. Les enroulements d'acanthes, de même que les rinceaux auxquels pendent des feuilles de vigne et des grenades, sculptés dans les écoinçons de l'encadrement d'arc ouest du ciborium, sont très semblables au décor de deux encadrements d'icône en marbre

28. Dennert, *Mittelbyzantinische Kapitelle* (cité n. 24), p. 98, n° 210.
29. Ø. Hjort, The Sculpture of Kariye Camii, *DOP* 33, 1979, p. 237-242, fig. 41, 44, 53.
30. H. Belting, Eine Gruppe konstantinopler Reliefs aus dem 11. Jahrhundert, *Pantheon* 30, 1972, p. 263-271.



Fig. 4 – Encadrement de l'arc S du ciborium
(cliché EFA, Ph. Collet).



Fig. 5 – Encadrement de l'arc N du ciborium
(cliché EFA, Ph. Collet).



Fig. 6 – Face orientale du ciborium
(cliché EFA, Ph. Collet).

datés du XIIe siècle appartenant à l'église de la Vierge du monastère d'Hosios Loukas en Phocide (fig. 8)[31]. Un autre parallèle déjà repéré par L. Boura entre le matériel sculpté de cette église et celui de Kalambaka convient d'être signalé : il s'agit d'un petit chapiteau trouvé dans l'église de Kalambaka, qui rappelle les chapiteaux de l'encadrement d'icône conservé dans l'église de la Vierge du monastère d'Hosios Loukas[32]. Hormis ce chapiteau et un petit groupe de sculptures repérés par L. Boura, on peut aussi mentionner parmi les pièces faisant partie du même ensemble sculpté, trois reliefs fragmentaires ornés d'un décor végétal, réutilisés au dos de la paroi peinte de l'ambon.

Des parallèles stylistiques ont aussi été observés avec des sculptures mésobyzantines appartenant à d'autres édifices. Plusieurs sculptures, datées du XIIe siècle et réutilisées dans l'église postbyzantine du monastère de Daou-Pendeli en Attique, partagent des détails décoratifs communs avec le décor du ciborium de Kalambaka : l'un des chapiteaux du templon de Daou-Pendeli[33] est par exemple orné d'une croix aux branches rainurées dont les extrémités latérales sont prolongées par un disque ; ce même motif se retrouve sur l'encadrement de l'arc ouest du ciborium de Kalambaka (fig. 7). Une plaque du même monastère est décorée d'une croix marquée d'un x en son centre[34]. Ce même détail décoratif apparaît aussi sur les croix ornant les écoinçons des arcs nord, sud et est du ciborium (fig. 4, 5 et 6).



Fig. 7 – Encadrement de l'arc O du ciborium
(cliché EFA, Ph. Collet).

31. Boura, *Ο γλυπτός διάκοσμος* (cité n. 21), p. 105-109, fig. 174 et 176 ; Bouras, Boura, *Η ελλαδική ναοδομία* (cité n. 21), p. 216-219, fig. 244.
32. Boura, *Ο γλυπτός διάκοσμος* (cité n. 21), p. 103, fig. 178.
33. Bouras, Boura, *Η ελλαδική ναοδομία* (cité n. 21), fig. 289.
34. *Ibid.*, fig. 293.

Ces divers éléments de comparaisons nous conduisent à placer la réalisation du décor sculpté du ciborium de Kalambaka entre le dernier quart du XIe et le courant du XIIe siècle et non pas à la période protobyzantine comme l'avait suggéré G. Sotiriou[35]. Même s'il ne le formule pas de manière explicite, son hypothèse de datation tenait probablement compte du fait que ce meuble liturgique est davantage associé aux églises protobyzantines qu'aux églises mésobyzantines (cf. *supra*). L'auteur n'insiste curieusement pas sur le traitement naturaliste des motifs sculptés de ce ciborium, qui fait pourtant davantage penser à des sculptures réalisées à la période paléochrétienne qu'à des réalisations des siècles ultérieurs. En revanche, il attire l'attention sur les quatre chapiteaux du ciborium, qu'il compare à divers exemplaires analogues réalisés, selon lui, pas avant le VIIe siècle[36].

Il convient de réexaminer en détail les motifs et caractéristiques stylistiques du ciborium de l'église de Kalambaka. Si l'enroulement d'acanthes ornant ce dernier est un motif déjà présent au début du Ve siècle dans certaines sculptures à Constantinople, tel les propylées de Sainte-Sophie[37], celui-ci connaît également une réelle renaissance à partir de la fin du XIe siècle. On le retrouve par exemple sur certaines faces de deux des quatre chapiteaux ornés d'archanges situés dans l'exonarthex de l'église du monastère de Chora et datés du XIe siècle[38]. Le même motif s'adapte parfaitement aux arcs surmontant les icônes, comme on peut l'observer sur deux fragments sculptés provenant du monastère de Daphni (XIIe s.)[39] ainsi que sur deux encadrements d'icône datés du XIIe siècle, conservés dans l'église de la Vierge du monastère d'Hosios Loukas (fig. 8)[40]. Le choix du décor des quatre chapiteaux renvoie également à un type de chapiteau qui se répand à Constantinople dès le premier quart du VIe siècle[41]. Enfin, le traitement naturaliste de certains motifs, tel le rinceau de feuilles de vigne et de grenades, fait penser au rendu du décor des arcs des niches provenant de l'église Saint-Polyeucte à Constantinople[42].

Ces mêmes caractéristiques, à savoir la reprise d'éléments décoratifs sculptés protobyzantins et le goût pour un traitement naturaliste du décor, plus proche de la réalité que de l'abstraction, s'observent sur plusieurs sculptures de Constantinople au XIIe siècle. À titre d'exemple, signalons le linteau surmontant la porte principale du naos du katholikon du monastère de Chora[43]. Les motifs de ce linteau (rinceau de feuilles de vigne, canthares,...) et leur rendu naturaliste font à première vue penser à une composition sculptée à la période paléochrétienne. C'est pour cette raison que

35. Sotiriou, Καλαμπάκα (cité n. 12), p. 300.
36. *Ibid.*, p. 300, n. 2.
37. Boura, *Ο γλυπτός διάκοσμος* (cité n. 21), p. 106.
38. Hjort, Kariye Camii (cité n. 29), p. 237-242, fig. 41-53.
39. A. Orlandos, Νεώτερα εὑρήματα εἰς τὴν Μονὴν Δαφνίου, *ABME* 8, 1955-56, p. 81-82, fig. 14-15.
40. Cf. n. 31.
41. Cf. *supra*.
42. M. Harrison, *A Temple for Byzantium. The Discovery and Excavation of Anicia Juliana's Palace-Church in Istanbul*, Londres 1989, fig. 31, 34, 86, 87, 88, 89, 95, 160.
43. Hjort, *Kariye Camii* (cité n. 29), p. 224-225, fig. 24 a-b.



Fig. 8A – Encadrement d'icône conservé dans l'église de la Vierge du monastère d'Hosios Loukas (cliché : BOURA, *Ο γλυπτός διάκοσμος* [cité n. 21], fig. 176).

Ø. Hjort a daté ce linteau du VIe siècle. Néanmoins, l'attitude dans laquelle sont sculptés les oiseaux est loin d'être figée, comme sur les reliefs paléochrétiens décorés de zodia : certains oiseaux ont leurs ailes déployées comme s'ils venaient de se poser, d'autres tournent brusquement la tête ou picorent le sol. De telles attitudes sont davantage répandues sur les reliefs mésobyzantins que sur les sculptures protobyzantines. De plus, ces éléments figuratifs sont sculptés en haut relief par rapport au rinceau de feuilles de vigne. Cette maîtrise de la sculpture en haut et bas-relief est aussi caractéristique de la sculpture du XIIe siècle. Certains éléments figuratifs peuvent côtoyer des motifs ajourés ou sculptés en bas-relief, comme en témoignent les deux architraves des encadrements d'icône de la Kalenderhane Camii[44]. La technique de la sculpture ajourée, très répandue durant la période protobyzantine, connaîtra aussi une renaissance en Grèce au XIIe siècle[45].

44. U. PESCHLOW, Architectural Sculpture, dans *Kalenderhane in Istanbul. The Buildings, their History, Architecture and Decoration*, éd. C. L. STRIKER, Y. D. KUBAN, Mayence 1997, pl. 88-92.

45. Ch. BOURAS, Διάτρητα μαρμάρινα μεσοβυζαντινά γλυπτά στήν Ελλάδα, dans *Résumés des communications du colloque sur la sculpture byzantine, VIIe-XIIe siècle*, Athènes, 6-8 septembre 2000, p. 48 ; ID., Διάτρητα μαρμάρινα μεσοβυζαντινά γλυπτά στήν Ελλάδα, dans *Actes du colloque sur la sculpture byzantine, VIIe-XIIe siècle* (Athènes, 6-8 septembre 2000), éd. Ch. PENNAS et C. VANDERHEYDE, *BCH Suppl.* (sous presse).

Cette tendance caractérisée par des emprunts d'ordre technique et décoratif au passé, que l'on observe en sculpture à partir du dernier quart du XIe siècle à Constantinople et qui se répand surtout dans le courant du XIIe siècle, se retrouve dans d'autres domaines de l'art byzantin. En peinture, par exemple, L. Hadermann-Misguich a souligné que « le XIIe siècle innova souvent par la reprise d'images anciennes »[46]. L'exemple du ciborium de l'église de la Dormition de la Vierge à Kalambaka démontre que les sculpteurs reprennent aussi des motifs et des compositions ornementales appartenant au passé. Ces derniers ne sont pas simplement reproduits dans un souci de fidélité par rapport à leurs modèles originaux ; au contraire ces anciens motifs sont volontairement intégrés au sein de compositions où ils sont combinés à des formes novatrices. La réalisation de ce type de décor suppose un savoir-faire de haut niveau qui n'était pas l'apanage de toutes les équipes de sculpteurs. Celle qui sculpta le décor du ciborium de Kalambaka était particulièrement expérimentée : l'examen du décor des chapiteaux laisse entrevoir le travail de plusieurs mains distinctes et révèle très peu de maladresses. De plus, plusieurs éléments appartenant à ce ciborium sont des remplois paléochrétiens, tels les colonnes et leur bases. Les entailles rectilignes observées sur les encadrements d'arcs semblent aussi indiquer une réutilisation d'éléments qui appartenaient peut-être au mobilier liturgique de l'église paléochrétienne qui précéda celle que nous connaissons. L'ensemble de ces observations montre aussi que les sculpteurs étaient capables de réaliser un ensemble architectural harmonieux en agençant et en parant d'un beau décor sculpté divers éléments architecturaux de récupération.



Fig. 8B – Encadrement d'icône conservé dans l'église de la Vierge du monastère d'Hosios Loukas (cliché : BOURA, *Ο γλυπτός διάκοσμος* [cité n. 21], fig. 174).

46. L. HADERMANN-MISGUICH, La peinture monumentale tardo-comnène et ses prolongements au XIIIe siècle, dans *Actes du Congrès International d'Études Byzantines, Athènes, septembre 1976, I : Art et Archéologie*, Athènes 1979, p. 281-282, n. 61.

L'étude du décor sculpté du ciborium de Kalambaka indique par ailleurs un lien évident avec la capitale. La conception de l'ensemble de la composition décorative, le choix des motifs témoignant des emprunts au passé et l'excellente exécution technique de l'ensemble suggèrent l'intervention d'au moins un sculpteur issu de Constantinople. Sa participation à la réalisation du décor du ciborium est d'autant plus probable que des liens entre plusieurs empereurs régnant et la cathédrale de Stagoi sont confirmés par les textes dans le dernier quart du XIe et le courant du XIIe siècle[47]. Sur base des analogies stylistiques mentionnées ci-dessus, il semble permis de penser que c'est à cette époque, et plus probablement dans le premier quart du XIIe siècle, que fut réalisé le décor sculpté du ciborium.



Fig. 9 – Plaque NE de l'ambon de l'église de la Dormition de la Vierge à Kalambaka (cliché EFA, Ph. Collet).

47. Cf. *supra* n. 15.

A NOTE ON SOME MYTHOLOGICAL RELIEFS CARVED IN CHAMPLEVÉ

by Susan A. BOYD

Résumé : Dans le vaste corpus des placages muraux en champlevé, les sujets païens et mythologiques sont rares. Un groupe de huit plaques d'Italica (Espagne) représentant les Travaux d'Hercule en tire donc une valeur remarquable à la fois comme document iconographique et comme attestation d'une diffusion de la technique du champlevé en Occident jusqu'en Espagne. On propose une nouvelle datation de ces plaques, fin IV[e] ou début V[e] s., et non plus II[e] s.

Over the past 30 years, the discovery of carved champlevé revetments at numerous sites in Cyprus and Syria has greatly increased our knowledge of this distinctive and once-colorful technique of interior decoration. Recent excavations at several sites in Cyprus have revealed that the island was a prolific center of champlevé production at an earlier date than in Syria. Substantial finds of early vth century revetments have been uncovered at Kourion (and Episkopi)[1], Amathus[2], and Carpasia[3]. The technique continued to flourish, and groups of fragments dating

1. S. BOYD, A Little-known Technique of Architectural Sculpture : Champlevé Reliefs from Cyprus, *Akten des XVI. Internationaler Byzantinistenkongress Wien, 1981*, II, pt. 5 = *JÖB* 32/5, 1982, p. 313-325 ; EADEM, The Decorative Program of the Champlevé Revetments from the Episcopal Basilica at Kourion in Cyprus, in *Actes du XI[e] CIAC, 1986* = Studi di Antichità Cristiana 42, 1989 (Collection de l'École Française de Rome 123, 1989), p. 1821-1840 ; EADEM, Champlevé Production in Early Byzantine Cyprus, in *Medieval Cyprus : Studies in Art, Architecture, and History in Memory of Doula Mouriki*, ed. N. P. ŠEVČENKO and C. MOSS, Princeton 1999, p. 49-70, esp. p. 56-61. A catalogue of the Kourion revetments is forthcoming : S. BOYD, The Champlevé Revetments, in A. H. S. MEGAW, *Kourion : Excavations in the Episcopal Precinct* (in production).

2. A. PRALONG, Une plaque sculptée en champlevé découverte sur l'acropole d'Amathonte, *RDAC* 1994, p. 211-214, pl. XLVIII ; for other champlevé plaques from Amathus, see Rapports sur les travaux de l'École française à Amathonte, *BCH* 104, 1980, p. 806-807, fig. 4 ; *BCH* 109, 1985, p. 979, fig. 20 ; *BCH* 110, 1986, p. 884-899, figs. 25-30 ; *BCH* 114, 1990, p. 994, figs. 9, 10 ; *BCH* 115, 1991, p. 759-766, figs. 14-20. For the dating, see A. PRALONG, La basilique de l'acropole d'Amathonte (Chypre), *RivAC* 70, 1994, p. 444-455.

3. J. DU PLAT TAYLOR and A. H. S MEGAW, Excavations at Ayios Philon, the Ancient Carpasia, Part II : The Early Christian Buildings, *RDAC* 1981, p. 248-50 (for the date) and p. 231, nos. 26-29, pl. XLI, figs. 4, 4c, 5, 6 (champlevé).

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 443-454.

to the V[th] and VI[th] century have been found at Soloi[4], Salamis[5], and Paphos, as well as at other sites on the island. During this same period, champlevé revetments have been found at a great many new sites in Syria and Palestine as well as in Asia Minor[6]. These finds greatly expand our knowledge of the technique which, until the 1970's, had been known almost exclusively from the large number of revetments found in the late 1930's at several sites in and around Antioch in Syria[7].

Because the preponderance of champlevé has been found in countries at the eastern end of the Mediterranean — Syria, Palestine, Asia Minor, and Cyprus — it is likely that the principal centers of production were located in these areas. But the technique was disseminated over a broad geographical area covering the whole of the Mediterranean basin. It has been found at multiple sites in Greece, Croatia, Italy, and North Africa. It has also been found as far west as Spain[8] and as far north as the Crimea[9]. Curiously, no champlevé has yet been found in Egypt, despite the popularity of a related technique in bone carving of this period, in which colored waxes were inlaid into the bone plaques[10]. Its absence can perhaps be explained either by the lack of marble in the region or because the local limestone was too soft and friable for the technique[11].

4. J. DES GAGNIERS, T. T. TINH, *Soloi : Dix campagnes de fouilles (1964-1974)*, I, Sainte Foy 1985, p. 79, 93, nos. 49-53, figs. 164-166, 170, 188. On the date of Basilica B, see A. H. S MEGAW, The Soloi Basilica Reconsidered, *Πρακτικά του Τρίτου Διεθνούς Κυπριολογικού Συνεδρίου (Λευκωσία, 16-20 Απριλίου 1996)*, Nicosie 2001, vol. B′, p. 171-180.

5. G. ROUX, *La basilique de la Campanopétra, Salamine de Chypre* XV, Paris 1998, p. 212-215, figs. 266-269, 270-274 ; p. 273, figs. 322, 332-333; IDEM, Tables chrétiennes en marbre découvertes à Salamine, in *Anthologie Salaminienne*, *Salamine de Chypre* IV, Paris 1973, p. 152-158, figs. 70, 73, 75, pl. 36.

6. Based on published accounts, champlevé has been found at twenty-three sites in Syria and Palestine and ten sites in Asia Minor. An Appendix to my catalogue of the Kourion revetments (see note 1) lists all champlevé fragments known to me, by country and site. There are likely many unpublished fragments in museum and archeological storerooms.

7. *Antioch-on-the-Orontes*, III : *The Excavations of 1937-1939*, ed. R. STILLWELL, Princeton 1941 (hereafter *Antioch*, III) : from Antioch, p. 169, nos. 216-218, pl. 43 ; Daphne-Harbie, p. 123, nos. 333-335, pl. 13 ; p. 155, no. 49, pl. 34 ; and p. 169, nos. 220-229, 232a-b, 234, 235, pl. 43 ; Narlidja, p. 153, no. 34, pl. 34 ; Seleucia Pieria, p. 124-134, nos. 385, 386, 390-511, 515-516, pls. 19-29.

8. H. SCHLUNK, Arte Visigodo, *Ars Hispaniae* 2, 1947, p. 242, fig. 244.

9. I. S. CHICHUROV, *Byzantine Cherson. Catalogue of exhibition*, Moscow 1991, nos. 7-9 ; *Crimean Chersonesos. City, Chora, Museum and Environs*, Austin 2003, p. 163, fig. 11.6 and figs. on p. 204 ; see also V. ZALESSKAYA in *Soobscheniia Gosudartvennogo Ermitaza* 41, 1976, p. 35-38, figs. 1-5.

10. See, for example, K. WEITZMANN, *Catalogue of the Byzantine and Early Mediaeval Antiquities in the Dumbarton Oaks Collection*, III : *Ivories and Steatites*, Washington D.C. 1972, nos. 6 and 16, pls. VII and XIII ; R. RANDALL, JR., *Masterpieces of Ivory from the Walters Art Gallery*, New York 1985, nos. 134, 135, col. pls. 43, 44 ; nos. 143 and 151-153. The bone technique differs from that in marble in that the figures (or garments) are carved in intaglio, not the background.

11. A finer and harder limestone was successfully utilized for some of the VI[th] century champlevé revetments in a church at Gata (Croatia) : J. JELIČIĆ-RADONIĆ, *Gata : Crkva Justinijanova doba (A Church from Justinian's Time)*, Split 1994, p. 72-87, 100-106, cat. nos. 1-83, 98-107, figs. on p. 119-132 and 135-136.

The majority of champlevé comes from a Christian or a domestic context (i.e. the villas at Daphne-Harbie) but pagan[12] and Jewish[13] contexts are also known. The only specifically Jewish image found to date is a fragmentary relief with a menorah from Horvat Quoshet, near Haifa[14]. Whatever the provenance, the same repertoire of motifs was used almost everywhere. The images tended to be neutral, with geometric and vegetal motifs predominating, but they also included inhabited vine rinceaux filled with a wide variety of birds and animals. Although Christian symbols, such as the cross or the Chrismon, appeared occasionally on church revetments in the early V[th] century, more overt Christian imagery, especially figural images, remained relatively rare with the notable exception of the well-known reliefs from the tetraconch church at Seleucia (the " Martyrion "), which included Old and New Testament scenes[15]. There are surprisingly few other Christian figural representations on champlevé carvings[16]. As for pagan or mythological subjects, their numbers are even fewer : the fragments of a marine thiasos from the Temple of Zeus at Aizanoi (Asia Minor)[17], a pilaster capital with the figure of Poseidon, from Thessaly[18], and two plaques with standing figures of Muses, from Crete[19]. In view of the rarity of mythological subjects, it seemed useful to present in this brief note a group of eight little-known figural plaques from Spain depicting the Labors of Heracles (figs. 1-8).

12. The Temple of Zeus at Aizanoi : T. DOHRN, Crustae, *Römische Mitteilungen* 72, 1975, p. 136-138, pl. 58, fig. 2.1 ; pl. 59, fig. 1, 2.1 ; R. NAUMANN, *Der Zeustempel zu Aizanoi : nach den Ausgrabungen von Daniel Krenker und Martin Schede*, Berlin 1979, p. 56-59 and 78, pl. 72.

13. The Synagogue at Sardis was partly decorated with champlevé : G. M. A. HANFMANN, *Letters from Sardis*, Cambridge, MA, 1972, figs. 212, 215, col. pl. V. The final report on the excavations of the synagogue is still in preparation : L. MAJEWSKI, Interior Decoration of the Synagogue, in A. R. SEAGER, *The Synagogue at Sardis. Archaeological Exploration of Sardis, Report* 5.

14. G. FOERSTER, Some Menorah Reliefs from Galilee, *Israel Exploration Journal* 24, 1974, p. 190-193, fig. 1 and pl. 39, B.

15. *Antioch*, III (cited n. 7), s.v. Seleucia Pieria.

16. These mostly isolated finds are dated to the late V[th] and VI[th] centuries : Daniel in Lions' Den, from Lapithos (M. SOLOMIDOU-IERONYMIDOU, Un « champlevé » paléochrétien, *RDAC* 1989, p. 167-170, pl. XLV) ; two plaques from Lebanon, now in the Louvre, The Empty Throne flanked by Angels, and a capital with St. Leontios (C. METZGER, Exemples d'iconographie de mosaïque appliquée à la sculpture. À propos de deux plaques à décor « champlevé » du Musée du Louvre, *MEFRA* 92.1, 1980, p. 545-561, figs. 2, 11, 13, 14 ; two plaques from Chersonesos, St. Phocas of Sinope and St. Jerome and the Lion (ZALESSKAYA [cited n. 9], p. 35-38, figs. 1-2) ; and an impost capital with St. Mamas from near Sebaste in Asia Minor (unpublished). I am grateful to Dr. Nezih Fıratlı for kindly sending me the photograph.

17. NAUMANN, *Der Zeustempel* (cited n. 12), p. 56-59 and 78, pl. 72 ; DOHRN, Crustae (cited n. 12), p. 137-138, pl. 58). A date in the late III[rd] or early IV[th] century for the reliefs is preferred to one in the VI[th] century as was suggested by DOHRN (*ibid.*) and NAUMANN (*op. cit.*, p. 78). The later dating was proposed because the only champlevé known to the authors at the time they were writing were the Antioch reliefs and a few other late examples. It seems to have been on the basis of the champlevé comparanda that they assigned the reliefs to the period when the Temple of Zeus was transformed into a church.

18. E. VON MERCKLIN, *Antike Figuralkapitelle*, Berlin 1962, p. 287, no. 450, fig. 877. A date in the late IV[th] or early V[th] century is proposed here for this capital which is otherwise undated.

19. Agios Nikolaos, Archeological Museum (unpublished). They are from a Roman house dated to the II[nd] or III[rd] century, but they may well be later. I wish to thank Christine Kondoleon for bringing these interesting plaques to my attention and for sending me photographs.

These eight marble plaques, carved in a rough provincial style, were found in 1892 at Italica, near Seville[20]. They do not come from an excavated site and their actual findspot is unknown. Although they had all been broken into smaller fragments, each plaque is virtually complete. What is unusual is their irregular shape : two are rectangular, three appear to be nearly square, and three are distinctly trapezoidal. The heights range from 39-42 cm and the widths range from 44-50 cm[21]. All are 5 cm thick and they are carved in very low relief, with the details of facial features, hair, beard and musculature summarily incised. Only the shallow, roughly-picked background would have been filled with colored mastic. Each plaque is framed by a narrow border on all four sides indicating that they were not part of a continuous frieze. The small difference in their heights would not have been noticeable if they were set slightly apart, but their irregular shapes make identifying their original layout problematic (figs. 3, 5, 6). Assuming the original series of twelve Labors was complete, four are missing : the Lernian Hydra (II), the Cretan Bull (VII), the Horses of Diomedes (VIII) and Geryon (X)[22].

Describing the Labors in their usual order, the first plaque (39 x 50 cm) begins with Heracles and the Nemean Lion (fig. 1). The nude, bearded hero, his club raised behind him in his right hand, is shown lunging toward the lion which he grasps around its (missing) head with his left arm in order to strangle it. The lion's left foreleg straddles the hero's upper thigh. That Heracles wields



Fig. 1 – Heracles and the Nemean Lion
(Seville, Museo Arqueológico)

20. They are now in the Museo Arqueológico, Seville ; see A. García y Bellido, Relieves con los Trabajos de Heracles, in *Esculturas Romanas de España y Portugal*, Madrid 1949, I, p. 390-391 (with earlier bibliography) ; II, pls. 278-279. The illustrations in *ibid.* show the plaques glued together but without the later restorations that obscure the cracks and make the plaques more difficult to read. The new photographs published in this article are, unfortunately, not always an improvement on those published in 1949. For a brief history of Italica, see García y Bellido, *Colonia aelia augusta Italica*, Madrid 1960.

21. The measurements are taken from García y Bellido, Relieves (cited n. 20).

22. For the history and iconography of the dodecathlos, see H. J. Rose, *A Handbook of Greek Mythology*, London 1928, p. 209 ff. ; *Lexicon iconographicum mythologiae classicae*, V, pt. 1, Zurich and Munich 1990, p. 5-100. For the Labors in Late Antique art, see P. Romanelli, La Decorazione in Avorio, in *La cattedra lignea di S. Pietro in Vaticano. Atti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, ser. III, *Memorie*, X, Vatican City 1971, p. 191 ff. ; K. Weitzmann, The Heracles Plaques of St. Peter's Cathedra, *Art Bulletin* 55, 1973, p. 1 ff.

a club in his struggle with the lion is unusual because it contradicts the myth that the lion was invulnerable to weapons. In most versions of the scene in the late Roman period, the club has been placed on the ground, as it is on a late III[rd] to IV[th] century mosaic from Liria, Spain[23]. This mosaic, with the complete cycle of the Labors, provides a great many parallels for the champlevé reliefs. Among the rare examples of Heracles using the club is a IV[th] century ivory plaque in Baltimore on which the image is reversed[24].

On the second plaque (42 x 45 cm), Heracles, his head in profile, carries the Erymanthian Boar over his left shoulder, supporting its head with his left hand while holding his club in his raised right hand, an image that follows the usual iconography (fig. 2). The hero's legs are slightly bent at the knees from the weight of the boar. In the lower right hand corner is a small male figure representing Eurystheus hiding in the crater, who is seen from the back, head in profile, with his hands raised[25]. The composition is virtually the same on the Liria mosaic, except Heracles' club lies on the ground. On the relief, the hero's short hair and beard are summarily defined by a few short incisions. His face, in sharp profile, is more deeply incised, outlining his long nose, ear and distinctly almond-shaped eye (drawn as if seen in frontal view), above which is a long curving eyebrow ; the pupil is marked with a dot. This distinctive profile head occurs on the first six plaques.



Fig. 2 – The Erymanthian Boar (Seville, Museo Arqueológico)

The Capture of the Ceryneian Hind is the subject of the third plaque (trapezoidal, 42 x 45 cm) (fig. 3). With the lion skin worn over his head and extending down his back, Heracles steps forward, his left leg bent as if kneeling on the back

23. Now in the Museo Arqueológico Nacional, Madrid : G. LIPPOLD, Herakles-Mosaik von Liria, *JDAI* 37, 1922, p. 1 ff., pl. 1 ; B. TARACENA, Arte Romano, in *Ars Hispaniae* 2, Madrid 1947, p. 161, fig. 152 ; WEITZMANN, The Heracles Plaques (cited n. 22), fig.19.

24. K. WEITZMANN, ed., *Age of Spirituality. Late Antique and Early Christian Art, Third to Seventh Century, Catalogue of the exhibition at the Metropolitan Museum of Art,* New York 1979, no. 206, B ; RANDALL, *Masterpieces* (cited n. 10), no. 84, col. pl. 32.

25. ROSE, *Handbook* (cited n. 22), p. 212 ; *Lexicon* (cited n. 22), V, pt.1, p. 46, no. 8, a.



Fig. 3 – The Ceryneian Hind (Seville, Museo Arqueológico)

quarters of the hind ; the pose is spatially ambiguous because Heracles is actually standing beside the animal, kneeling against it, yet his left leg impossibly passes behind the deer's left rear leg[26]. He grasps one of the deer's antlers with his left hand, pulling back its head, and with the right, he holds the club above his shoulder. A notable detail on this relief is that the hind's left rear leg extends onto the lower frame. On the Liria mosaic, Heracles is shown in a similarly ambiguous half-kneeling position beside, rather than on, the hind's rear quarters, and he grasps the head and antlers of the hind with both hands ; again the club is placed prominently in the background.

The surface on the fourth plaque is so degraded that the subject is difficult to read. It represents the sixth labor, the Killing of the Stymphalian Birds (42 x 49 cm) (fig. 4). Heracles bears little resemblance to the image on the first three plaques. Here he is shorter and more thickset, with sturdy, chunky legs. With the lion skin hanging from his left shoulder, he steps forward, holding a bow in front of him with both hands, to shoot at the uppermost of three birds ; the bird is shown upside



Fig. 4 – The Stymphalian Birds (Seville, Museo Arqueológico)

26. Cf. the more convincing representations on a VI[th] century marble relief in Ravenna (F. W. DEICHMANN, *Ravenna. Hauptstadt des spätantiken Abendlandes*, I. *Geschichte und Monumente*, Wiesbaden 1969, fig. 130), and a later ivory plaque in the Vatican (WEITZMANN, The Heracles Plaques [cited n. 22], fig. 11).



Fig. 5 – The Cleaning of the Augean Stables
(Seville, Museo Arqueológico)

down, its wings spread, apparently dead and falling to the ground.

The Cleaning of the Stables of Augeas is found on the fifth plaque (trapezoidal, 42 x 44 cm) (fig. 5). With neither his club nor his lion skin, Heracles leans into his difficult task, holding a long-handled two-pronged pick in both hands as he attacks the heap of refuse in the shape of a rocky hillock ; a large basket to hold the dung lies against the bottom of the hill. In the background behind the hero is his quiver, the only non-essential detail on these plaques. This scene compares quite closely to that on the Liria mosaic in its layout ; the principle difference on the latter is that the hero raises the pick over his head in a more vigorous action, and the bucket is filled by a stream of water from the diverted river Alpheios – a common variant of the iconography.

Because the two intervening Labors are missing (VII, VIII), the sixth plaque (trapezoidal, 40 x 46 cm) represents the ninth Labor, the Girdle of Hippolyte, queen of the Amazons (fig. 6). Striding to the right with his lion skin swinging out behind him, Heracles raises his club over his head with his right hand and grasps the hair of the Amazon queen with his left. Hippolyte, wearing a short chiton girdled beneath her breasts, sits erectly on her horse with both arms outstretched, her left hand just overlapping the frame. The scene on the mosaic is based



Fig. 6 – The Girdle of the Amazon Queen
(Seville, Museo Arqueológico)

27. Cf. *Lexicon* (cited n. 22), I, pt. 2, nos. 485 and 501 (Roman period) ; for Classical examples from the IVth century B.C., see nos. 92, 435, 449, 480.

on a more classical image derived from scenes of the Amazonamachy, where the Amazon is pulled backward by her hair and raises one arm over her head to fight off her attacker[27].

The next plaque (40 x 48 cm.) shows a youthful, beardless Heracles standing almost frontally, lion skin over his left forearm and club resting against his shoulder, as he leads the three-headed Cerberus out of Hades (fig. 7). The animal's pose, with its heads lowered and legs firmly planted, suggests it is straining against the rope held by Heracles, yet the hero's pose is quiet, and only a slight sense of movement is suggested by his extended right leg. In contrast to the strict profile head of the earlier plaques, the hero's youthful face is frontal. As noted already on two other plaques (nos. 3 and 6), the frame here is not respected, and Cerberus' hindquarters and tail extend over it. The image on the mosaic chooses the more dynamic episode just preceding that on the relief ; Heracles, knees bent and leaning back with his club raised, prepares to battle the infernal watch-dog that sits guarding the mouth of the cave. The image is also reversed, with Heracles at the left.



Fig. 7 – The Capture of Cerberus (Seville, Museo Arqueológico)

The twelfth Labor, on the last plaque (41 x 44 cm), depicts the youthful Heracles in the garden of the Hesperides (fig. 8) having killed the serpent Ladon, still entwined around the tree. He stands almost frontally in a relaxed pose, with his club resting against his left



Fig. 8 – The Apples of the Hesperides (Seville, Museo Arqueológico)

shoulder ; his head is turned slightly toward the tree as he reaches up with his right hand to pick one of the golden apples. The representation of Heracles here contrasts with that on the other plaques ; his body is far better proportioned, and his relaxed, slightly contrapposto pose reveals a naturalism absent elsewhere. Exceptionally, his hair is bound with a fillet, a detail that often appears on this final labor, and his face is almost idealized. This plaque represents the last stage of the Labor, when Heracles has completed his task. The mosaic, on the other hand, shows the earlier phase, when Heracles, in a vigorous pose with his club raised, is prepared to fight the serpent ; the Hesperides are also present at the right.

Each relief is a self-contained two-figure scene with no narrative or landscape elements other than those required by the Labor. The only added detail is Heracles' quiver in the background of the Cleaning of the Augean Stables. The hero is nude throughout, except for his lion skin, and he wields his club in most of the Labors. The ubiquitous use of the club (especially in the contest with the Nemean Lion) is one of the few deviations from the otherwise traditional Roman iconography, best known from sarcophagi of the IInd and IIIrd centuries[28]. A more immediate source for the imagery on the champlevé is, however, the aforementioned mosaic from Lira. It provides evidence of the currency of the Heracles iconography in Spain in the late IIIrd to IVth century in a form fairly close to that of the marble reliefs. There can be little doubt that a work like the mosaic served as the model for the reliefs, and it thus provides some evidence for their date. Further, despite the obvious differences of style between the mosaic and the champlevé plaques, they share two distinctive features. On both works the figures are set within large framed compartments, and on both there is a significant amount of plain background around them.

When published by García y Bellido, the reliefs were dated only " época imperial "[29]. The provincial style of these rather crudely executed plaques, carved in a technique that itself requires simplification, is extremely difficult to date in the absence of any archeological evidence. Nevertheless, the proposed date in the IInd to IIIrd century seems decidedly too early, especially considering the spatial ambiguity noted on one relief and what can only be described as a debased figure style. While comparisons with the Lira mosaic provided a number of iconographic parallels for the reliefs, they also revealed the substantial stylistic distance between them. The mosaic remains strongly rooted in the classical style of Late Antique art even if there is evident a certain hardening and abstraction of the figure style typical of the late IIIrd and early IVth centuries. Such classical norms are only faintly reflected on the marble reliefs where the awkward figures are almost a caricature of their distant models. Certain

28. Cf., for example, the group of Heracles sarcophagi : C. ROBERT, *Die Antiken Sarkophag-Reliefs*, III, pt. 1 : *Einzelmythen*, Berlin 1897, no. 103, pl. 29, no. 120, pl. 33, no. 126, pls. 34-35, no. 127, pl. 37.
29. GARCÍA Y BELLIDO, Relieves (cited n. 20), p. 391.



Fig. 9 – Silver Spoon (Cleveland, Museum of Art)

details, such as the treatment of the hero's profile head combined with a frontal view of his eye, might suggest a fairly late date. However, this feature is found on works of the IVth century in a variety of media — from a mosaic at Merida, to Roman gold glass and Egyptian bone carving[30]. Further supporting a IVth century date is the rather sturdy figure-style with its heavier proportions which finds parallels in Roman art of the IVth century. While it is risky to compare the style of these plaques to more sophisticated works in other media, one may suggest that the summarily incised detailing of the hero's musculature has less in common with works of the IInd century[31] than with those of the IVth, such as a nude figure on a silver spoon in Cleveland (fig. 9)[32] and the figure of Poseidon on a pilaster capital in Berlin, probably dating to the late IVth to early Vth century (fig. 10)[33]. Further, the heavy-set figures of Heracles on a pair of IVth century ivory plaques in Baltimore[34] (one of which was mentioned as a parallel for the iconography of the Nemean Lion relief), bear some relationship in their proportions to those on the marble relief, despite their superior quality.

Even more telling for the date of the plaques, however, is the relationship of the figures to the frame. It was noted above that the figures were sometimes not contained within the frame and that parts of the image overlap it (figs. 3, 6, 7). This is a feature that is unlikely to occur in the IInd or IIIrd centuries but it does appear in the IVth and Vth. Using ivories of the Late Antique period as a benchmark, the beginning of this phenomenon, in which parts of a figure or an attribute extend onto the frame, occurs early in the second half

31. Cf., for example, a mosaic of Heracles and Achelous from Anzio : H. P. L'ORANGE and P. J. NORDHAGEN, *Mosaik. Von der Antike bis zum Mittelalter,* Munich 1960, p. 16, pl. 22a (Rome, Terme Museum).

32. W. D. WIXOM, A Mystery Spoon from the Fourth Century, *Bulletin of the Cleveland Museum of Art* 57, 1970, p. 141 ff., figs. 1-3 ; WEITZMANN, *Age* (cited n. 24), p. 336-337, no. 316.

33. VON MERCKLIN, *Antike Figuralkapitelle* (cited n. 18), p. 287, no. 450.

34. RANDALL, *Masterpieces* (cited n. 10), nos. 83, 84, col. pl. 32.

35. J. KOLLWITZ, *Die Lipsanothek von Brescia*, Berlin 1933, pls. 1-5 ; W. F. VOLBACH, *Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters,* Mainz 1976, no. 107, pl. 57.

36. For ivories from the late IVth century, see *ibid.*, no. 55, pl. 29, no. 62, pl. 34, no. 107, pl. 57, no. 108, pl. 58 and no. 111, pl. 60 ; for Vth century ivories, see *ibid.*, no. 5, pl. 3, no. 56, pl. 28, no. 60, pl. 32, no. 67, pl. 39, and no. 119, pl. 63.

of the IV[th] century on ivories such as the Brescia casket[35]. It appears more frequently in the late IV[th] and V[th] centuries[36]. On the basis of this feature, along with the general aspects of the figure style, the plaques should probably be dated in the later IV[th] century although an early V[th] century date cannot be excluded. Such a date would place the reliefs in the context of the larger corpus of champlevé revetments.

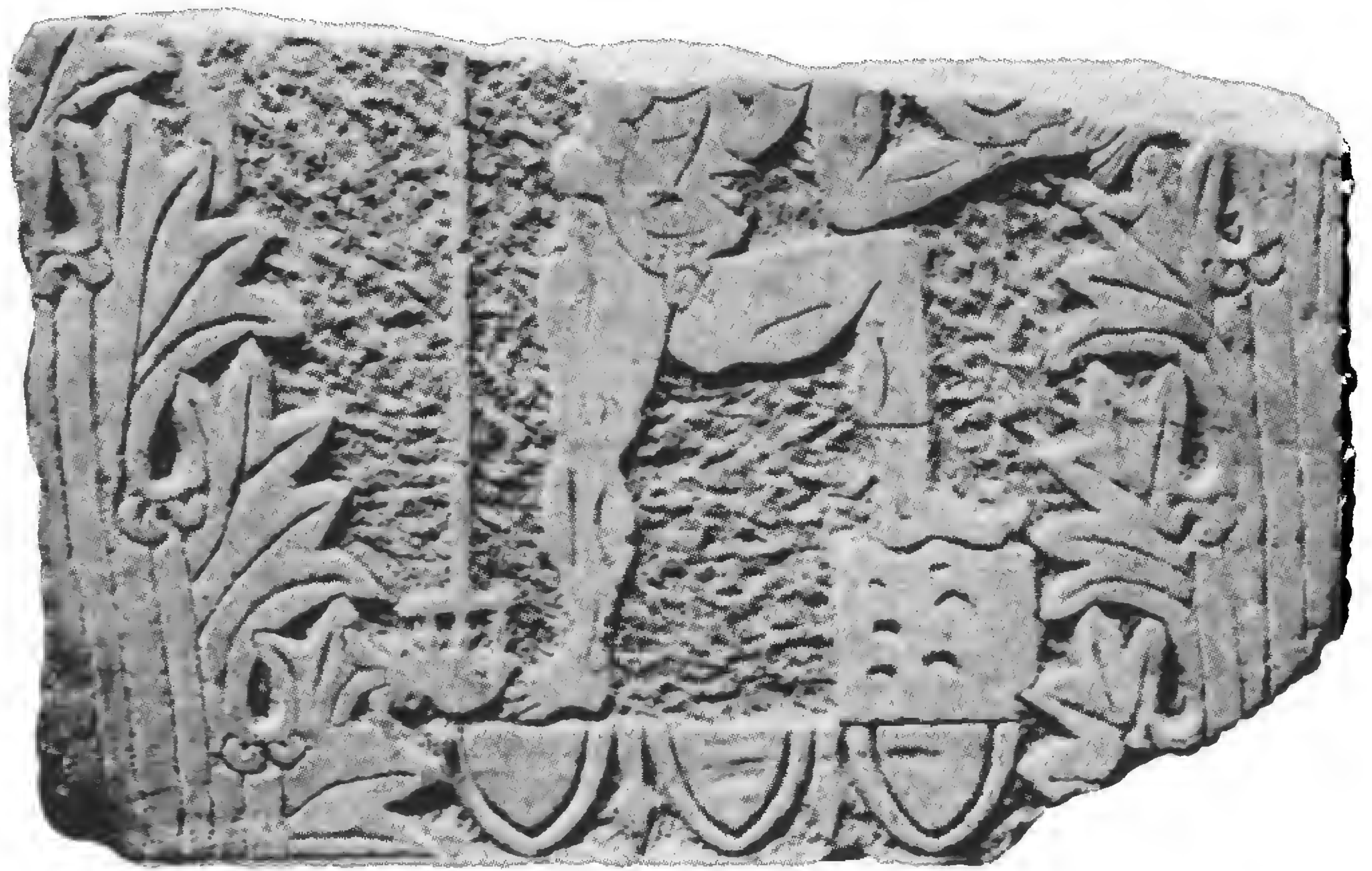


Fig. 10 – Pilaster capital with Poseidon (Berlin, Staatlich Museum)

Despite their status as provincial works of very modest quality, this group of plaques with the Labors of Heracles is an interesting addition to the small group of champlevé reliefs with pagan and mythological subjects. Further, they provide evidence of the dissemination of the technique to the westernmost province of the Late Roman Empire in the late IV[th] or early V[th] century.

ANCORA SUI CAPITELLI DELLA MEDRESE DI DAVUD PAŞA A ISTANBUL

par Alessandra GUIGLIA GUIDOBALDI

Résumé : La medrese bâtie en 1485 par Davud Paşa à Istanbul, l'un des premiers monuments ottomans édifiés après la conquête, revêt un intérêt spécial à cause des nombreux éléments sculptés d'époque byzantine réutilisés dans les structures de la cour, en particulier des chapiteaux de types variés. On dresse ici un état de la question sur l'état de conservation de l'ensemble, hélas en voie de dégradation, et surtout sur les quatre chapiteaux à trois zones, de la première moitié du VIe siècle, dont un parallèle est localisé à la Sokollu Mehmet Paşa Camii.

Sono trascorsi ormai molti anni da quando ebbi modo di occuparmi dei quattro singolari capitelli a tre zone reimpiegati nella medrese di Davud Paşa a Istanbul[1]. In tale occasione credo di aver messo sufficientemente in evidenza l'originalità di quei manufatti e la loro importanza in rapporto allo straordinario complesso scultoreo della chiesa di San Polieucto e alla plastica costantinopolitana dei primi decenni del

1. A. GUIGLIA GUIDOBALDI, Scultura costantinopolitana del VI secolo : i capitelli reimpiegati nella medresa della moschea di Davut Pasha, in *Atti della giornata di studio del Gruppo Nazionale di Coordinamento C.N.R. «Storia dell'Arte e della Cultura Artistica Bizantina»*, ed. C. BARSANTI, A. GUIGLIA GUIDOBALDI, A. IACOBINI (Milion, Studi e ricerche d'arte bizantina, 1), Rome 1988, p. 231-255, ove i capitelli sono considerati coevi o di poco posteriori al San Polieucto. Fino a quel momento essi erano stati oggetto di sporadiche menzioni o di limitate analisi, comunque tutte orientate verso una datazione nell'ambito del VI secolo. Ricordo ad esempio : R. KAUTZSCH, *Kapitellstudien. Beiträge zu einer Geschichte des spätantiken Kapitells im Osten vom vierten bis ins siebente Jahrhundert*, Berlin-Leipzig 1936, n° 530, p. 165, tav. 32 (è il capitello 3s della nostra tav. I) ; E. KITZINGER, The Horse and Lion Tapestry at Dumbarton Oaks, *DOP* 3, 1946, p. 1-72, in part. n° 78, p. 69, fig. 108 (è il capitello 3n) ; W. E. BETSCH, *The History, Production and Distribution of the Late Antique Capital in Constantinople*, Univ. of Pennsylvania Ph. D. Diss. 1977, Ann Arbor 1979, p. 281 ; W. MÜLLER-WIENER, in B. BRENK, *Spätantikes und frühes Christentum* (Propyläen Kunstgeschichte, Supplementband I), Francfort-Berlin-Vienne 1977, n° 105a, p. 152 (è il capitello 2s) ; J.-P. SODINI, K. KOLOKOTSAS, *Aliki II : La basilique double* (Études Thasiennes X), Paris 1984, p. 41-42 ; CH. STRUBE, *Polyeuktoskirche und Hagia Sophia. Umbildung und Auflösung antiker Formen, Entstehen des Kämpferkapitells* (Bayerische Akademie der Wissenschaften, Phil-hist. Klasse, Abh. N. F. 92), Munich 1984, p. 41, n. 181.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 455-464.

VI secolo[2]. Da allora non sono stati invero numerosi i riferimenti ai quattro capitelli e, tranne in un caso[3], essi si riducono per lo più a brevi citazioni[4].

Non riprenderò dunque, per il momento, l'analisi iconografica e stilistica dei quattro esemplari, ma dedicherò piuttosto questo breve contributo ad un aggiornamento sulla consistenza del gruppo di sculture e sulle alterne vicende da esse subite negli ultimi anni[5].

Il complesso della moschea di Davud Paşa, edificato dal Gran Vizir del sultano Beyazıt II nel 1485, costituisce una delle testimonianze più significative, ancorché non troppo numerose, dell'architettura ottomana della nuova capitale sul volgere del XV secolo[6]. Poco distante dalla moschea sopravvivono parzialmente le interessanti strutture della medrese, articolata in tre ali porticate con cupolette in laterizio

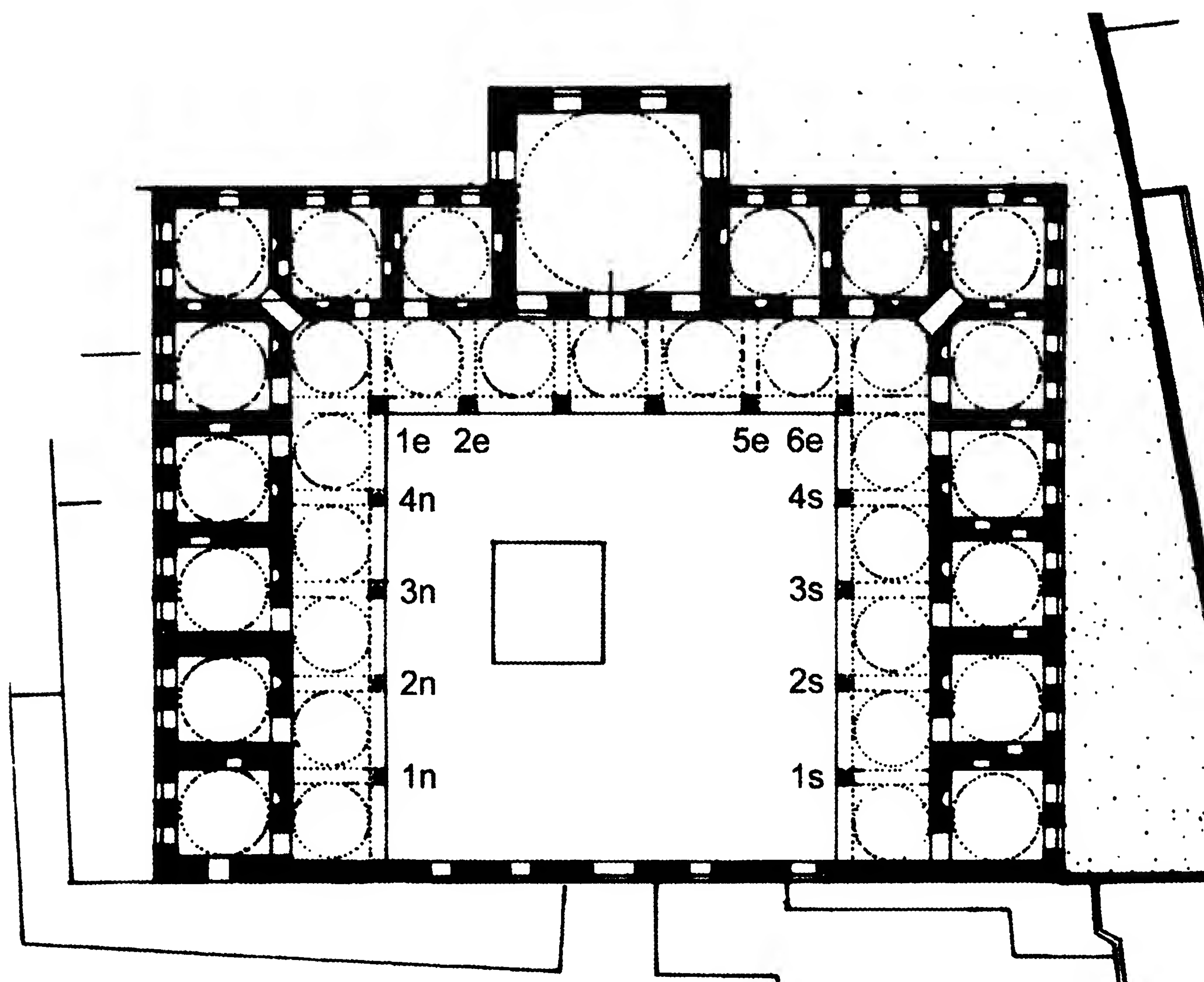
2. Contributo stranamente menzionato solo di sfuggita nel recente saggio di E. RUSSO, La scultura di S. Polieucto e la presenza della Persia nella cultura artistica di Costantinopoli nel VI secolo, in *Atti del Convegno internazionale «La Persia e Bisanzio» (Roma, 14-18 ottobre 2002)* (Atti dei Convegni Lincei 201), Rome 2004, p. 737-826, in part. p. 777-778, il quale si sofferma piuttosto a discutere la proposta cronologica della Strube che giudica i capitelli precedenti al San Polieucto. Atteggiamento critico davvero singolare dal momento che la Strube accenna a quei manufatti solo in una nota, mentre chi scrive ha dedicato ad essi un intero articolo, con considerazioni tutt'altro che distanti da quelle espresse assai più tardi dallo studioso a proposito della presenza dei « temi » sasanidi nel repertorio decorativo dei capitelli.

3. TH. ZOLLT, *Kapitellplastik Konstantinopels vom 4. bis 6. Jahrhundert n. Ch.* (Asia Minor Studien, Band 14), Bonn 1994, n° 652-655, p. 227-230, fig. 23, tav. 46 (è il capitello 2n), ove tuttavia la bibliografia citata si arresta alla nota della Strube. La datazione proposta è « circa alla prima metà del VI secolo » (e non « circa alla metà del VI » come indicato da RUSSO, Scultura (cit. n. 2), p. 778, n. 145).

4. F. GUIDOBALDI, I capitelli e le colonnine riutilizzati nel monumento funebre del cardinal Venerio, in F. GUIDOBALDI, C. BARSANTI, A. GUIGLIA GUIDOBALDI, *San Clemente. La scultura del VI secolo* (San Clemente Miscellany IV,2), Rome 1992, p. 54, fig. 65 (è il capitello 2s) e p. 64, n. 117 ; C. BARSANTI, *s.v.* Capitello. Area bizantina, *EAM*, vol. IV, Rome 1993, p. 200-214, in part. p. 202 ; C. BARSANTI, A. GUIGLIA GUIDOBALDI, Premessa ad un catalogo della scultura della Santa Sofia di Costantinopoli, in *Bisanzio e l'Occidente: Arte, archeologia, storia. Studi in onore di Fernanda de' Maffei*, Rome 1996, p. 79-104, in part. p. 82 ; J. KRAMER, Bemerkungen zu den Methoden der Klassifizierung und Datierung frühchristlicher oströmischer Kapitelle, in *Spätantike und byzantinische Bauskulptur, Beiträge eines Symposions in Mainz, Februar 1994*, Stuttgart 1998, p. 43-58, in part. p. 46, n. 10 ; J.-P. SODINI, C. BARSANTI, A. GUIGLIA GUIDOBALDI, La sculpture architecturale en marbre au VIe siècle à Constantinople et dans les régions sous influence constantinopolitaine, in *Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae, Split-Poreč 25.9.-1.10.1994* (Studi di Antichità Cristiana pubblicati a cura del Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana, LIV), Cité du Vatican 1998, vol. II, p. 301-376, in part. p. 317, n. 81 ; J.-P. SODINI, Le commerce des marbres dans la Méditerranée (IVe-VIIe s.), in *V Reunió d'Arqueologia Cristiana Hispànica, Cartagena 16-19 d'abril de 1998* (Monografies de la Secció Històrico-Arqueòlogica, VII), Barcelone 2000, p. 423-446 , in part. p. 432 ; RUSSO, Scultura (cit. n. 2), p. 777-778.

5. In più di un'occasione Jean-Pierre Sodini non ha mancato di menzionare i capitelli della medrese : è dunque per questo che dedico a lui con simpatia e profonda stima una un po' insolita « *mise à jour* » su quelle sculture costantinopolitane.

6. G. GOODWIN, *A History of Ottoman architecture*, Londres 1971, p. 115 ; W. MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon zur Topographie Istanbuls*, Tübingen 1977, p. 395-397 ; S. EYICE, S.V. Davud Paşa Külliyesi, in *Istanbul Ansiklopedisi*, vol. 3, Istanbul 1994, p. 7-8 ; S. YERASIMOS, *Constantinople. De Byzance à Istanbul*, Paris 2000, p. 248-249.



Tav. I – Istanbul, medrese di Davud Paşa : pianta (da W. MÜLLER-WIENER 1977, con aggiunte).

sostenute, verso l'interno della corte, da colonne e capitelli che sono, appunto, in buona parte di spoglio. E' questo un esempio davvero notevole di reimpiego di capitelli protobizantini in una costruzione ottomana che a Costantinopoli non ha molti confronti[7], soprattutto per la consapevole e studiata distribuzione delle sculture, disposte simmetricamente nei colonnati con l'alternanza di diverse tipologie.

In origine lo spazio del cortile centrale era definito da quattordici colonne (tav. I) in gran parte di marmo bianco, verosimilmente di proconnesio, tranne due di

7. W. MÜLLER-WIENER, Spoliennutzung in Istanbul, in *Beiträge zur Altertumskunde Kleinasiens, Festschrift für Kurt Bittel*, Mayence 1983, p. 369-382, in part. p. 379-380. Oltre alla medrese di Davud Paşa lo studioso registra altri due casi : il portico della Burmalı Minare Mescidi, non lontano dalla moschea di Şehzade, e quello della Kürkçübaşı Camii, nei pressi delle mura teodosiane e della Porta di Topkapı ; in entrambi sono comunque reimpiegati solo capitelli di tipo corinzio e composito in diverse varianti. A proposito del primo caso citato è degna di nota la segnalazione della sostituzione, in occasione del restauro degli anni sessanta del XX secolo, dei quattro capitelli originali assai degradati con altri marmi analoghi prelevati dal Museo Archeologico : H. SUMNER-BOYD, J. FREELY, *Strolling through Istanbul*, Istanbul 1973, p. 201. Al reimpiego di sculture bizantine in contesti islamici era dedicato il Colloquio Internazionale *Byzantinische Spolien in islamischen Monumenten*, tenutosi a Berlino dal 31 ottobre al 3 novembre 2003 e curato da N. Asutay-Effenberger. Si veda infine il contributo di A. B. YALÇIN, Constantinople after the Fall : the Use of Byzantine Spolia Sculpture in Early Ottoman Buildings (1453-1500), in *Constantinople : 550 Years after the Fall*, 9th Scientific Forum on Greece, Granada 4-6 December 2003, in corso di stampa.



Fig. 1 – Istanbul, medrese di Davud Paşa : il portico settentrionale nel 1987.



Fig. 2 – Istanbul, medrese di Davud Paşa, portico settentrionale : il capitello 1n.



Fig. 3 – Istanbul, medrese di Davud Paşa, portico meridionale : il capitello 1s.



Fig. 4 – Istanbul, medrese di Davud Paşa : capitello fuori opera.



Fig. 5 – Istanbul, medrese di Davud Paşa, portico settentrionale : il capitello 4n.

pavonazzetto sul lato est, in corrispondenza dei capitelli 2e e 5e, e forse altre due, oggi mancanti in corrispondenza del centro dello stesso colonnato, che potrebbero essere identificate con quelle di breccia verde di Tessaglia tuttora fuori opera nell'ala nord del porticato[8] (fig. 1). E' ipotizzabile che le colonne non fossero quelle pertinenti in origine ai capitelli poiché quasi tutte presentano segni evidenti di adattamento per accogliere un manufatto di circonferenza diversa. Sulle prime colonne a nord e sud (1n e 1s), entrando da ovest, si trovano due capitelli corinzi del cosiddetto tipo « a medaglione » (fig. 2-3), attribuibili probabilmente alla seconda metà del V secolo[9] ; i due esemplari, in parte danneggiati nelle emergenze angolari e rilavorati alla base della corona di foglie, differiscono un poco nelle proporzioni e più sensibilmente nella forma degli pseudocalici e delle volute che generano un « medaglione » di profilo piuttosto diverso. Sulle due successive coppie di colonne si trovavano (l'imperfetto, come si vedrà, è d'obbligo) i quattro capitelli trizonali con colombe (2n, 2s, 3n, 3s); sulla quarta coppia era collocato a sud (4s) con tutta probabilità un altro capitello « a medaglione », che è da tempo fuori opera nell'area della medrese, molto rovinato nella parte superiore (fig. 4) mentre a nord (4n) è tuttora *in situ* un capitello fortemente rilavorato ed allisciato, con profilo quasi

8. GUIGLIA GUIDOBALDI, Scultura (cit. n. 1), p. 232, n. 3, tav. I,1. In realtà una fotografia scattata da A. M. Schneider nel 1943 e conservata presso l'Istituto Archeologico Germanico di Istanbul (Neg. KB 01467) mostra la colonna 3e ancora *in situ*, ma riesce difficile identificare con certezza il tipo del marmo. Anche la quarta colonna del portico sud è fuori opera da molto tempo e può essere individuata ugualmente tra il materiale accatastato sotto il portico settentrionale.

9. KAUTZSCH, *Kapitellstudien* (cit. n. 1), n° 164, p. 52-53, tav. 12 (è il capitello 1n della nostra tav. I) : questo esemplare ed altri simili vengono considerati come un'evoluzione del più antico tipo II ed attribuiti agli anni 460-490 circa ; H. SCHLUNK, Byzantinische Bauplastik aus Spanien, *Madrider Mitteilungen* 5, 1964, p. 234-254, in part. p. 241, tav. 74a (il capitello è lo stesso pubblicato dal Kautzsch) ; ZOLLT, *Kapitellplastik* (cit. n. 3), n° 328-330, p. 126 : lo studioso tratta in dettaglio tutti e tre i capitelli corinzi superstiti (senza illustrazioni), ma attribuisce erroneamente l'esemplare pubblicato dal Kautzsch al colonnato sud, anziché a quello nord. La datazione alla seconda metà del IV-primo terzo del V secolo sembra un po' troppo precoce. Cf. anche GUIGLIA GUIDOBALDI, Scultura (cit. n. 1), p. 232, n. 3 ; C. BARSANTI, L'esportazione di marmi dal Proconneso nelle regioni pontiche durante il IV-VI secolo, *Rivista dell'istituto Nazionale di Archeologia e Storia dell'Arte* s. III, XII, 1989, p. 91-220, in part. p. 136 e 137 dove viene evidenziata, all'interno della tipologia, una variante con morfologia non ancora standardizzata, e quindi individuabile come prototipo, che ben si attaglia agli esemplari della medrese, soprattutto all'1n. Sui capitelli « a medaglione » cf. inoltre C. BARSANTI, A. GUIGLIA GUIDOBALDI, Un capitello corinzio « a medaglione », in GUIDOBALDI, BARSANTI, GUIGLIA GUIDOBALDI, *San Clemente* (cit. n. 4), p. 239-247 ; A. PRALONG, La typologie des chapiteaux corinthiens tardifs en marbre de Proconnèse et la production d'Alexandrie, *RA* 2000, 1, p. 81-101, in part. p. 85 ; EADEM, Les chapiteaux de la mosquée El Omari de Beyrouth : remploi et fabrication, in *Utilis est lapis in structura. Mélanges offerts à Léon Pressouyre* (Mémoires de la section d'archéologie et d'histoire de l'art 9), Paris 2000, p. 313-327, in part. p. 321-323 : i capitelli vengono indicati come tipo I/c secondo la innovativa classificazione proposta dalla studiosa in base ad una metodologia che utilizza diversi e più numerosi parametri ; si veda infine anche C. BARSANTI, Capitelli di manifattura costantinopolitana a Roma, in *Ecclesiae Urbis, Atti del Congresso Internazionale sulle chiese di Roma (IV-X secolo), Roma 4-10 settembre 2000*, ed. F. GUIDOBALDI, A. GUIGLIA GUIDOBALDI (Studi di Antichità Cristiana pubblicati a cura del Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana LIX), Cité du Vatican 2002, vol. III, p. 1443-1478, in part. p. 1464-1472.

campaniforme, alla cui sommità sopravvivono le parti terminali di quattro foglie d'acanto angolari[10] (fig. 5). Quest'ultimo particolare suggerisce l'appartenenza del capitello — genericamente corinzio — ad una tipologia diversa da quella « a medaglione », forse individuabile con quella cosiddetta « a lira »[11]. Il braccio est del portico, infine, presenta due coppie di capitelli ottomani del tipo a losanghe sulle colonne 1e, 2e, 5e, 6e, mentre al centro, in corrispondenza del dershane, non restano oggi né capitelli né, come si è detto, colonne. Sembra tuttavia che si trattasse di una seria omogenea, come testimonia, almeno per il capitello 3e, una vecchia foto dello Schneider[12], e come confermebbero i due capitelli simili oggi erratici nella medrese, mescolati ad altri materiali eterogenei.

Il ritrovamento di un esemplare confrontabile senza alcun dubbio con i quattro trizonali, ma in una situazione di forte degrado, presso la Sokollu Mehmet Paşa Camii[13] (fig. 6) — e dunque in un'altra zona di Istanbul — condurrebbe ad almeno due ipotesi. Esso potrebbe provenire dalla medrese ed essere stato in opera in altra collocazione, da dove poi, in epoca imprecisata, sarebbe stato trasportato altrove e di conseguenza danneggiato. Ma si potrebbe anche supporre che proprio questo esemplare si trovi ancora oggi non lontano dall'ignoto monumento bizantino di provenienza e che, date le sue condizioni, non sia stato prescelto per il riutilizzo nella medrese ma piuttosto abbandonato nei dintorni. Ipotesi queste che, senza ulteriori ritrovamenti, possono essere suscettibili di ogni modifica o contraddizione. Quel che



Fig. 6 – Istanbul, dintorni della Sokollu Mehmet Paşa Camii : capitello erratico.

10. ZOLLT, *Kapitellplastik* (cit. n. 3), n° 570, p. 197. Un'analoga operazione di « rasatura » (segnalatami da Claudia Barsanti che ringrazio) è stata effettuata su di un capitello corinzio « a lira » riutilizzato, forse ancora alla fine del XIV secolo, nel portico della Zawiye di Jakub Çelebi a Iznik-Nicea (K. OTTO-DORN, *Das islamiche Iznik* [Istanbuler Forschungen 13], Berlin 1941, p. 62, tav. 29,3) : qui tuttavia è stato risparmiato tutto l'apparato della zona superiore, a partire dalla sinuosa linea delle volute.

11. Questa è appunto l'interpretazione di ZOLLT, *Kapitellplastik* (cit. n. 3). Sui capitelli « a lira », il tipo V-VI del KAUTZSCH, *Kapitellstudien* (cit. n. 1), p. 59-60, cf. anche BARSANTI, L'esportazione (cit. n. 9), p. 125-135 ; A. GUIGLIA GUIDOBALDI, Scultura bizantina in Lombardia : i capitelli di Leggiuno, in *Arte d'Occidente. Temi e metodi. Studi in onore di Angiola Maria Romanini*, Rome 1999, vol. I, p. 287-298 ; PRALONG, La typologie (cit. n. 9), p. 88, fig. 7b e EADEM, Les chapiteaux (cit.. n. 9), p. 323-324, ove la studiosa propone per essi, in base alla nuova classificazione, la denominazione di tipo IV (a, b, c, d).

12. Cf. n. 8. Analoghi capitelli, detti anche a « baklava » o a « chevron » (cf. GOODWIN, *History* [cité n. 6], p. 115, 125 e *passim*) sono utilizzati anche nel portico della moschea.

13. Il capitello frammentario fu fotografato nel 1994 da Andrea Paribeni (cf. BARSANTI, GUIGLIA GUIDOBALDI, Premessa [cit. n. 4], p. 82, fig. 3) e nel 1995 da Claudia Barsanti (la foto qui pubblicata). Nel 2003 ho potuto individuare ciò che resta del capitello, in condizioni ancor più precarie, in un ammasso di marmi nel cimitero accanto alla moschea.

è certo è che la comparsa di un quinto esemplare toglie ogni valore alla proposta, che avevo, pur se con ampio margine di dubbio, a suo tempo avanzato[14], della pertinenza dei quattro trizonali ad un ciborio. Non è escluso dunque che l'inesauribile terreno della moderna Istanbul restituisca un giorno anche un sesto capitello (od altri ancora) che possa aggiungersi ai precedenti a formare una serie omogenea la quale, per l'estrema originalità del decoro, non può che appartenere ad un unico contesto di provenienza.

Tornando ora alla medrese, va comunque osservato che, tranne la parziale eccezione del capitello 4n, il reimpiego fu realizzato con studiata coerenza : una posizione di rilievo è stata inoltre attribuita proprio ai quattro capitelli trizonali del VI secolo, la cui eccezionalità non era sfuggita agli ideatori del complesso architettonico. Per questa collocazione privilegiata non era stata di ostacolo l'insistita presenza del simbolo della croce, che appare reiterato ben sedici volte su ogni capitello. Ciò non deve comunque meravigliare dal momento che, per rimanere a Costantinopoli, nella stessa Santa Sofia le numerosissime croci che decoravano i plutei delle gallerie sono rimaste intatte fino al XVIII secolo, se non fino alla metà del secolo seguente, e molte di esse sono ancora visibili, soprattutto se collocate in posizioni meno esposte[15].

La medrese di Davud Paşa costituisce quindi un monumento di indubbio interesse, sia come espressione dell'architettura ottomana nel secolo della conquista della città, sia come testimonianza del reimpiego di sculture protobizantine. Infatti, oltre ai capitelli corinzi e trizonali, giace erratico nel cortile della medrese un grande capitello ionico a imposta di semplice fattura e privo di ornati, se si eccettua una croce latina ad estremità patenti, in



Fig. 7 – Istanbul, medrese di Davud Paşa, capitello ionico a imposta.

14. GUIGLIA GUIDOBALDI, Scultura (cit. n. 1), p. 244.

15. Cf. in proposito A. GUIGLIA GUIDOBALDI, C. BARSANTI, *Santa Sofia di Costantinopoli. L'arredo marmoreo della Grande Chiesa giustinianea* (Studi di Antichità Cristiana pubblicati a cura del Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana LX), Cité du Vatican 2004, in part. il capitolo di M. DELLA VALLE alle p. 768-771.

16. Tra i balustri, decorati da semplici foglie lanceolate, si dispongono su un lato dell'echino due elementi gigliati contrapposti e sull'altro un ovolo di forme alquanto appiattite; una collocazione nell'ambito del VI secolo sembra plausibile : cf. ad esempio i capitelli costantinopolitani pubblicati da ZOLLT, *Kapitellplastik* (cit. n. 3), n° 63, p. 35, tav. 16 e n° 75, p. 39, tav. 19, e, più in generale, V. VEMI, *Les chapiteaux ioniques à imposte de Grèce à l'époque paléochrétienne* (*BCH* Suppl. XVII), Athènes-Paris 1989, p. 57, 64-65. Sull'abaco è incisa una sigla in parte danneggiata, composta da una o forse due lettere greche, di interpretazione non chiara, probabilmente **Φ**.



Fig. 8 – Istanbul, medrese di Davud Paşa, lastra frammentaria con croce entro clipeo.

parte abrasa, scolpita su uno dei lati brevi[16] (fig. 7). Sono inoltre stati segnalati già da tempo una lastra frammentaria con croce equilatera incisa entro un clipeo (fig. 8)[17], come pure un frammento di architrave con soffitto decorato da una coppia di pesci[18].

Risulta perciò, a maggior ragione, penoso assistere ad un progressivo, e neppure troppo lento, degrado del complesso, che, già nei primi decenni del XX secolo, era stato in parte occupato da abitazioni precarie, poi eliminate[19]. E' tuttavia soprattutto negli ultimi vent'anni che la situazione è andata via via peggiorando, in particolare nella parte meridionale del porticato. Nel 1982 erano infatti ancora discretamente conservate le arcate e parte delle cupolette, almeno per le prime due campate più ad ovest (fig. 9) ; solo cinque anni più tardi, nel 1987, tutte le arcate del



Fig. 9 – Istanbul, medrese di Davud Paşa : il portico meridionale nel 1982.

17. GUIGLIA GUIDOBALDI, Scultura (cit. n. 1), p. 232, n. 3.

18. EADEM, *ibid.* ; BARSANTI, GUIGLIA GUIDOBALDI, Premessa (cit. n. 4), p. 87, fig. 17 ; A. B. YALÇIN, I soffitti decorati degli architravi delle finestre, in GUIGLIA GUIDOBALDI, BARSANTI, *Santa Sofia* (cit. n. 15), p. 276, fig. 147.

19. Come risulta dalle fotografie conservate presso l'Istituto Archeologico Germanico di Istanbul. Ringrazio amichevolmente Annie Pralong, dell'Institut Français d'Études Anatoliennes, per le ricerche fatte in proposito e per un recentissimo sopralluogo di controllo nella medrese (dicembre 2004). Di quest'ultimo e della relativa documentazione fotografica sono grata anche a Kerim Altuğ.

portico sud erano scomparse, pur se i tre capitelli, uno « a medaglione » e due trizonali, erano ancora *in situ*[20] (fig. 10). Sette anni più tardi, nel 1994, solo la prima colonna con il capitello corinzio era ancora in piedi, mentre la seconda e la terza, con i rispettivi capitelli trizonali 2s (fig. 11) e 3s, erano a terra, tra la vegetazione e i detriti. In occasione di un successivo sopralluogo, altri sette anni dopo, nel luglio del 2001, mentre il terzo capitello (3s) giaceva ancora allo stesso posto, in parte collegato alla colonna (fig. 12), del secondo (2s) non sembrava esserci più traccia.

La recente comparsa sul mercato antiquario — segnalatami con alcune fotografie — di un capitello marmoreo trizonale con colombe angolari riporta ora l'attenzione sulla serie dei manufatti costantinopolitani : siamo dunque di fronte al fantomatico sesto capitello, la cui esistenza era stata poco fa ipotizzata ? Un rapido confronto tra le foto del reperto (fig. 13-14) e quelle del capitello 2s della medrese[21] (fig. 15-16), tuttora mancante all'appello, suscita piuttosto considerazioni di altra natura. Infatti, alle evidenti analogie compositive si aggiungono anche particolari per così dire secondari, relativi sia a dettagli iconografici, sia a localizzate fratture della superficie marmorea lavorata « a giorno », che lasciano pochi dubbi sulla coincidenza dei due manufatti.

Per chiudere questa breve nota, invero un po' dolente, prendo volentieri a prestito le parole, quasi profetiche pur se purtroppo inascoltate, che alla medrese di Davud Paşa dedicava, oltre trent'anni fa, un « classico » come *Strolling through Istanbul* : « The courtyard must have been extremely handsome — indeed it still is — with its re-used Byzantine columns and capitals, but it is in an advanced state of ruin. Here immediate restoration is urgently needed to save it before it is too late, for this is the only one of the fifteenth-century vezirial medreses which survives in something like its original form »[22].



Fig. 10 – Istanbul, medrese di Davud Paşa : il portico meridionale nel 1987.

20. GUIGLIA GUIDOBALDI, Scultura (cit. n.1), tav. I,2.

21. Il capitello 2s è peraltro quello riprodotto più di frequente : MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon* (cit. n. 6), fig. 464 ; MÜLLER-WIENER, in BRENK, *Spätantikes und frühes Christentum* (cit. n. 1), n° 105a ; GUIGLIA GUIDOBALDI, Scultura (cit. n. 1), tav. III,1 ; GUIDOBALDI, in GUIDOBALDI, BARSANTI, GUIGLIA GUIDOBALDI, *San Clemente* (cit. n. 4), fig. 65.

22. SUMNER-BOYD, FREELY, *Strolling through Istanbul* (cit. n. 7), p. 361.



Fig. 11 – Istanbul, medrese di Davud Paşa, portico meridionale : il capitello 2s nel 1994.



Fig. 12 – Istanbul, medrese di Davud Paşa, portico meridionale : il capitello 3s nel 2001.



Fig. 13 – Mercato antiquario : capitello trizonale.

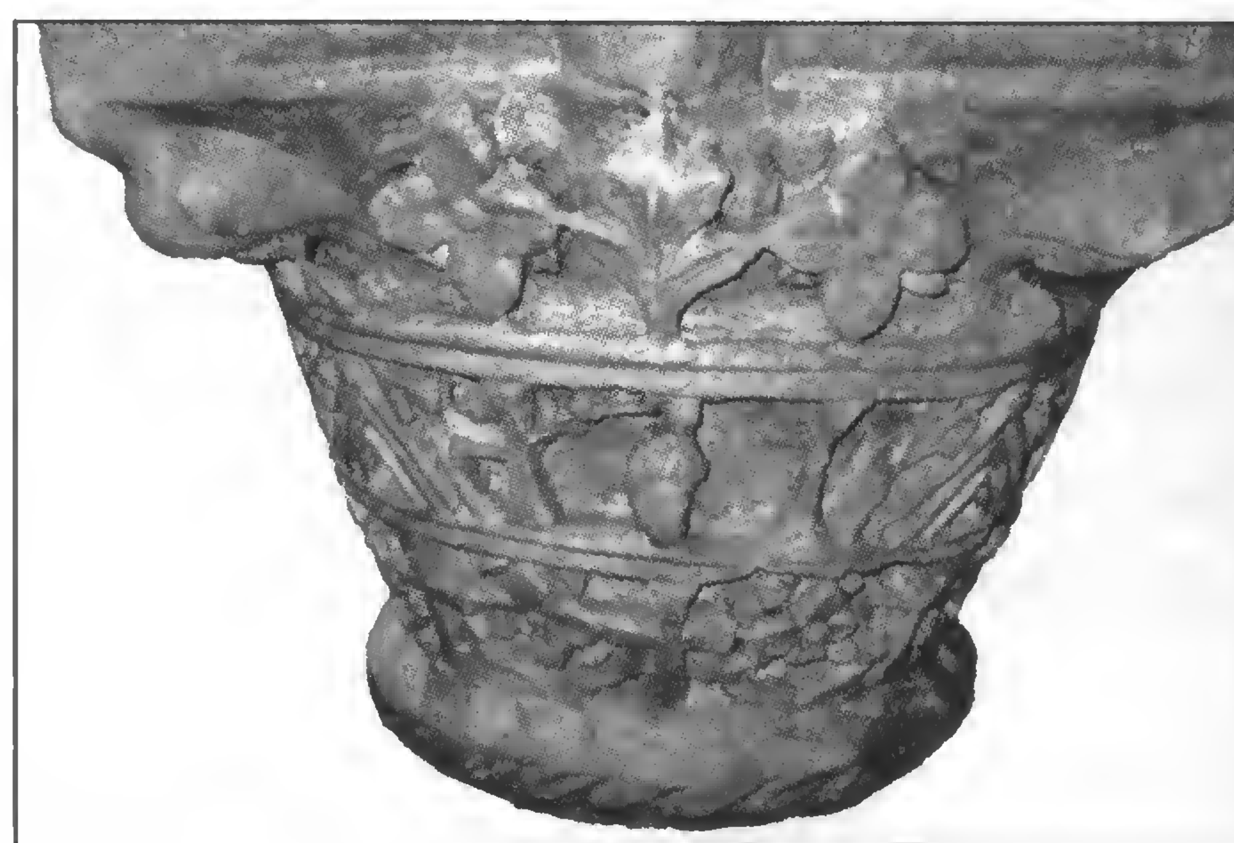


Fig. 14 – Mercato antiquario : capitello trizonale.



Fig. 15 – Istanbul, medrese di Davud Paşa, portico meridionale : il capitello 2s nel 1987.



Fig. 16 – Istanbul, medrese di Davud Paşa, portico meridionale : il capitello 2s nel 1987.

LES CARRIÈRES DE MARBRE À THASOS À L'ÉPOQUE PROTO-BYZANTINE[1]

EXTRACTION ET PRODUCTION

par Tony KOZELJ et Manuela WURCH-KOZELJ[2]

Summary: Studies undertaken on remains in the quarries dated from the Early Byzantine period point out the technique of extraction used at this time, the productions of nearly finished shaped blocks ready to be put in place, and also the indicators of how they were transported. Many markings can still be seen, either carved or as red paintings. Researches in marble identification allow to realize just how important the exports of marble from the South-East quarries of Thasos in Early Byzantine times were: Thasian marble can be found widely spread from the Occident right across to the Middle East.

De nombreuses carrières de marbre présentent des vestiges d'extraction de l'époque proto-byzantine (fig. 1). Certaines carrières ont été exploitées dès l'Antiquité et sont restées longtemps en activité, de manière constante (ex. presqu'île d'Aliki), ou ré-ouvertes après une période d'abandon (ex. Archangelos II). D'autres carrières ne présentent que des traces d'extraction de l'époque proto-byzantine et n'ont été ouvertes qu'alors (ex. Aghia Barbara, Livadia).

Aucune carrière de Thasos, exceptées celles de la presqu'île d'Aliki[3], n'a été réellement fouillée. Les carrières proto-byzantines de Thasos n'ont pas encore livré toutes les caractéristiques de leur organisation spatiale, par exemple l'emplacement de leurs ateliers de préparation des blocs, voire de taille. Par ailleurs, quelques blocs abandonnés en carrière et d'autres trouvés intacts sur des sites autorisent quelques hypothèses sur l'élaboration des produits exportés et sur les modes de transport (cf. *infra* 3.).

1. Répondre à l'invitation de F. Baratte, C. Jolivet-Lévy et C. Morrisson à participer au volume de Mélanges en l'honneur de Jean-Pierre Sodini est pour nous un grand honneur, qui nous donne l'occasion d'exprimer notre profonde reconnaissance à Jean-Pierre Sodini. C'est avec passion, mais en toute modestie, que nous poursuivons cette recherche sur les vestiges « proto-byzantins » dans les carrières de marbre à Thasos, sur l'impulsion donnée par J.-P. SODINI, A. LAMBRAKI, T. KOZELJ, Les carrières de marbre à l'époque paléochrétienne, *Aliki* I, Études Thasiennes IX, 1980, p. 81-137.

Nous remercions M.-F. Billot qui a relu ce texte et nous a fait profiter de ses remarques.

2. Architectes, recherches personnelles. M. Wurch-Kozelj prépare une thèse sur *Les Carrières à Thasos*.
3. Fouille de J.-P. Sodini. Cf. SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1).

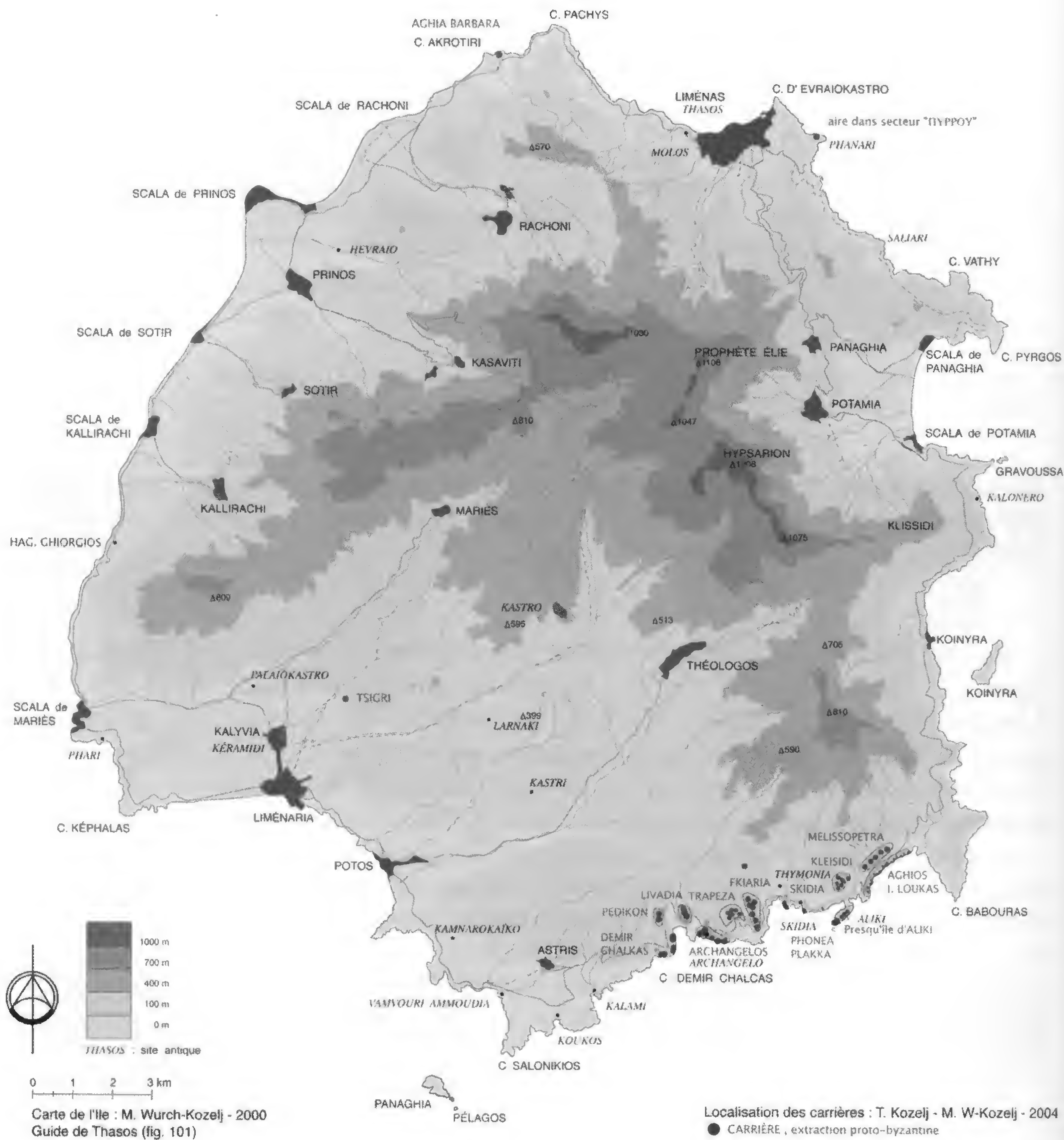


Fig. 1 – Localisation des carrières où l'extraction est d'époque proto-byzantine.

1. L'extraction à l'époque proto-byzantine

Les techniques d'extraction sont différentes d'une époque à l'autre[4] et les traces laissées par les outils se distinguent nettement.

1.1. Les traces spécifiques laissées par les outils

Rappelons la pérennité de l'emploi des outils usuels dans toute carrière[5] : pointe, pic, marteau-têtu, ciseau, maillet, gradine. Cependant, sur les fronts de taille des carrières proto-byzantines de Thasos, seuls la pointe et le pic ont laissé des traces visibles :

- la pointe est l'outil de base ; ses traces dépendent de son utilisation, de son inclinaison[6] ; un piquetage fin et régulier lorsqu'elle sert à égaliser des parois ; des petits trous circulaires alignés, lorsqu'elle est employée pour creuser des canaux ; des enfonçures[7], de 3 à 4,5 cm de diamètre et jusqu'à 4 cm de profondeur, qui, alignées (fig. 2) permettent de détacher le bloc ou la dalle.
- le pic : des stries parallèles, allongées[8], légèrement courbes selon le mouvement de l'outil (fig. 3) sur les parois verticales, indiquent les phases du travail et la hauteur des blocs extraits. De petits creux répartis irrégulièrement sur une surface



Fig. 2

4. T. Kozelj, M. Wurch-Kozelj, Les traces d'extraction à Thasos de l'Antiquité à nos jours, dans *Thasos. Matières premières et technologie de la préhistoire à nos jours, Actes du Colloque International, Thasos, Liménaria (26-29.9.1995)*, éd. H. Koukouli-Chrisanthaki, A. Muller, S. Papadopoulos, EFA Athènes 1999, p. 49-55, fig. 9.

5. J.-C. Bessac, *L'outillage traditionnel du tailleur de pierre, de l'Antiquité à nos jours*, *RAN Suppl.* 14, Paris 1993, p. 25-39 (têtu), p. 109-115 (pointe / broche / poinçon), p. 121-137 (ciseau) ; Sodini, Lambraki, Kozelj, Aliki (cité n. 1), p. 117-118.

6. P. Pensabene, *Le vie del marmo, itinerari ostiensi* VII, Rome 1995, p. 352, fig. 367.

7. « Enfonçure » est le terme que nous utilisons pour définir la petite cavité tronconique, taillée à la pointe, dans laquelle le tailleur introduit la pointe pour la percuter avec le maillet ; de même, le coin se loge dans son emboîture.

8. L'escoude, le pic et le têtu peuvent laisser le même type de traces selon l'angle de frappe de l'outil sur la paroi. J.-C. Bessac, Problems of Identification and Interpretation of Tool marks on Ancient Marbles and Decorative Stones, dans *Classical Marble : geochemistry, technology and Trade, NATO ASI Series E : Applied sciences 153 (1988)*, ASMOSIA I, *Proceedings of the first international Conference on the Association for the Study of Marble and Other Stones in Antiquity (Il Giocco, Lucca, May 9-13)*, éd. N. Herz, M. Waelkens, Dordrecht/Boston 1988, p. 42.

quasi-horizontale (fig. 4) signalent l'emploi du pic pour l'aplanir.

En outre, à proximité de constructions paléochrétiennes, des blocs réutilisés en tant que matière première portent les traces d'autres outils, comme la scie (fig. 5).



Fig. 3



Fig. 5

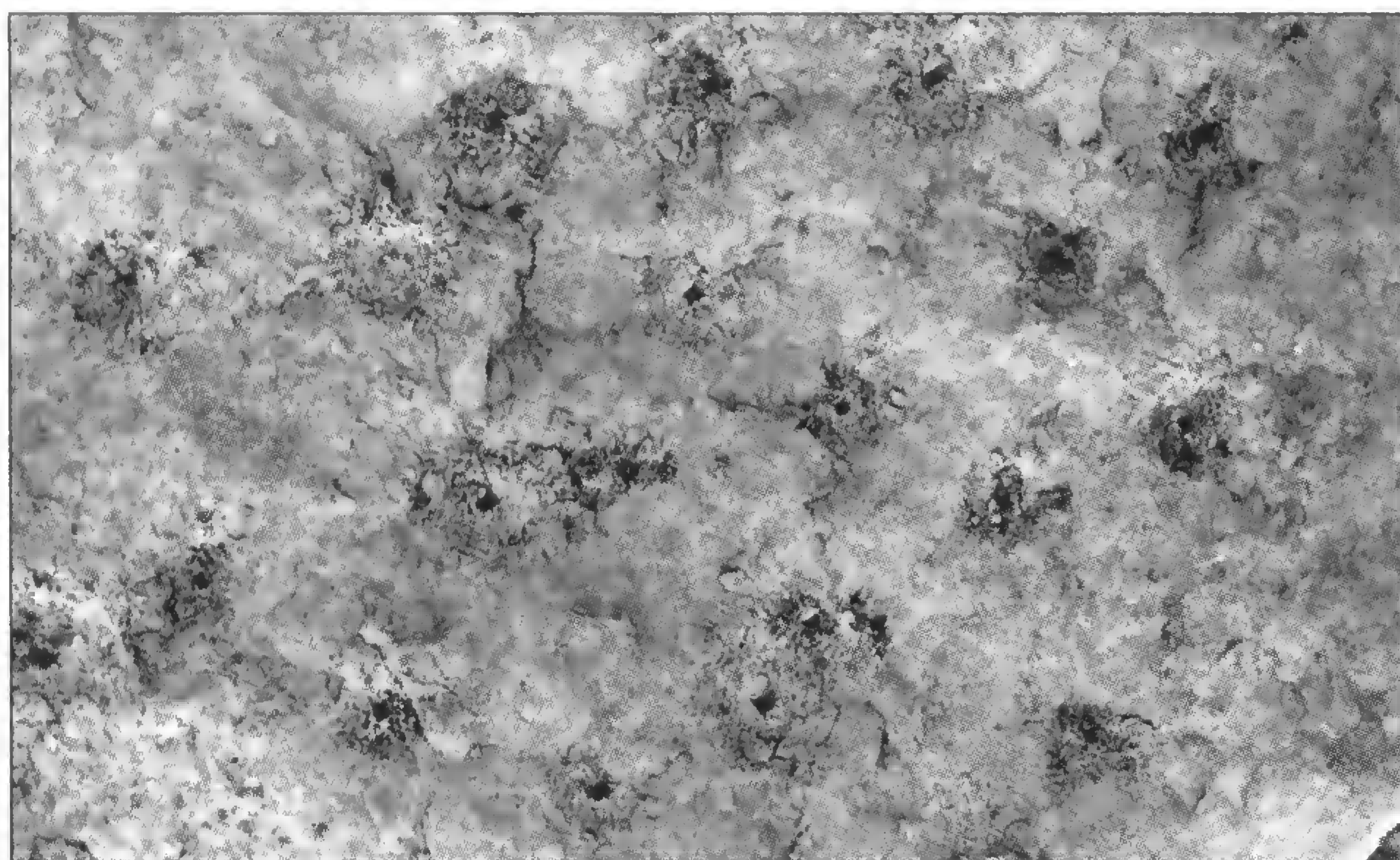


Fig. 4

Fig. 6



1.2. La technique d'extraction

Bien qu'il s'agisse toujours d'enlever un bloc de la roche-mère selon un plan de détachement, la technique utilisée à l'époque proto-byzantine diffère des pratiques antérieures, comme en témoignent les marques sur les fronts de taille : des alignements presque réguliers d'enfonçures (fig. 6). En effet, chaque ligne (d'enfonçures) détermine un plan de détachement, et ce sont les ondes de choc produites par le maillet sur les pointes qui rompent la stabilité moléculaire du marbre et permettent la rupture, le détachement du bloc. Le carrier connaît le marbre et ses filons ; il utilise les micro-fissures et surtout le sens des veines pour faciliter la scission dans la roche-mère.

Le procédé mis en œuvre[9] consiste donc à creuser un canal périphérique de quelques centimètres plus profond que l'épaisseur du bloc souhaité, de piqueter une ligne d'enfonçures au pied du bloc, et à exercer sur les pointes une force de frappe qui permet le détachement du bloc (fig. 7). Le plan de détachement est théoriquement uni, mais dans la pratique il ne l'est pas souvent, à voir certains fonds ou négatifs de blocs dont les surfaces sont irrégulières[10].

9. SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 117 ; T. KOZELJ, Les carrières des époques grecque, romaine et byzantine : techniques et organisation, dans *Ancient Marble Quarrying and Trade. Colloquium of San Antonio 1986*, éd. J.C. FANT, BAR IS 453, Oxford 1988, p. 4-8 ; KOZELJ, WURCH-KOZELJ, Les traces d'extraction (cité n. 4), p. 50 et p. 55 fig. 9 ; T. KOZELJ, M. WURCH-KOZELJ, Les carrières antiques, techniques et organisation, (texte en grec), dans *Interdisciplinary Workshop. The Building stone in monuments. Ο Δομικός Λίθος στα Μνημεία, Actes du Colloque, Athènes (9 novembre 2001), Mytilène (11 novembre 2001)*, éd. M. VARTI-MATARANGAS, Y. KATSIKIS, Athènes 2002, p. 107.

10. SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 118 : « L'empreinte qu'il laisse sur la roche-mère présente une légère cavité du côté où a été exercée la pression, tandis qu'inversement, à l'autre extrémité, on observe un léger renflement : vue de profil, la surface de l'empreinte décrit ainsi souvent une sorte de S allongé caractéristique. »

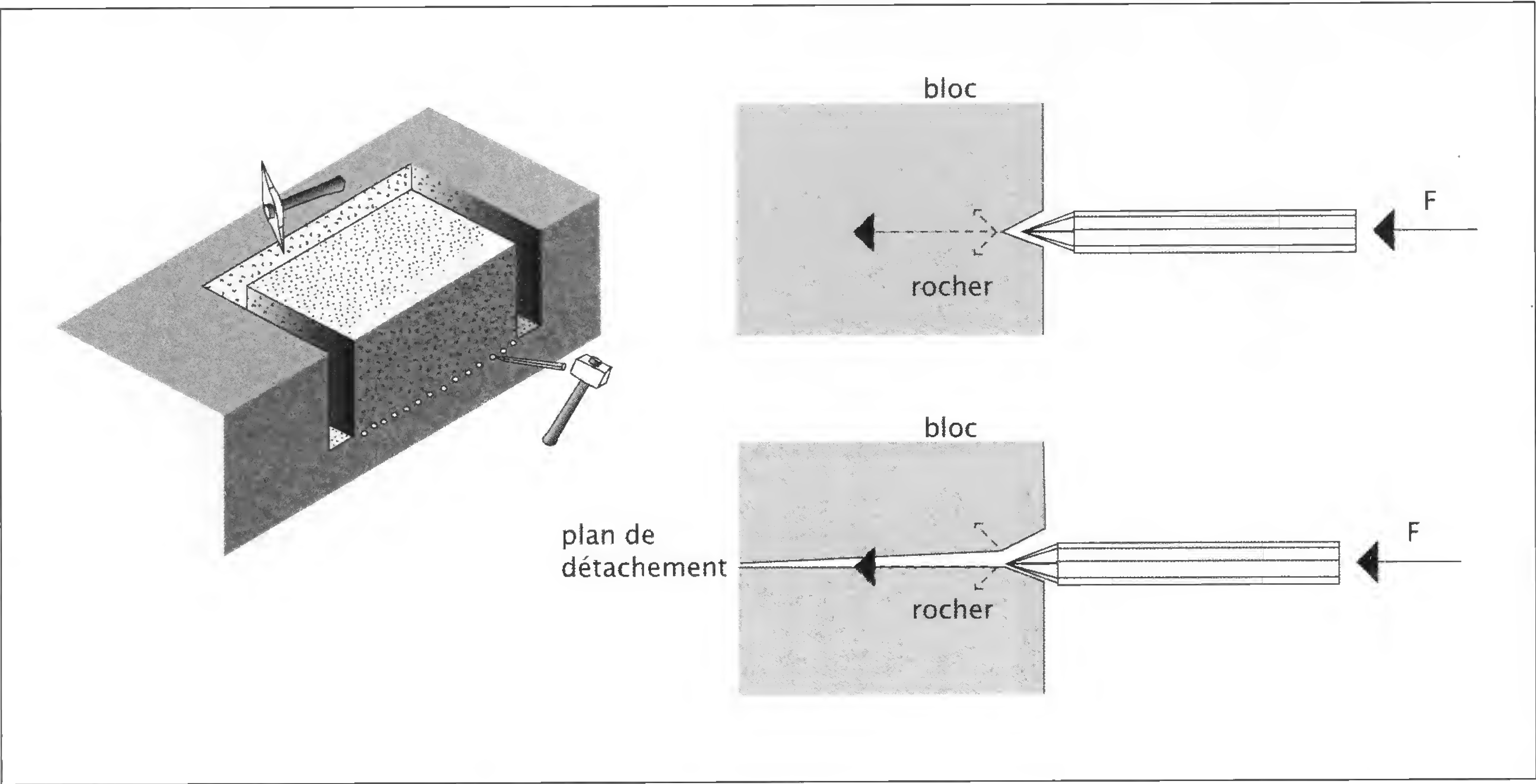


Fig. 7 : Schéma-type d'extraction proto-byzantine (canal périphérique et enfonçures pour pointe).

Rares ou quasi inexistantes sont les traces d'emboîture, ce qui indique que le coin est, à cette époque, d'emploi moins fréquent[11], voire abandonné.

2. Les carrières de marbre à l'époque proto-byzantine

Il ne s'agit pas de présenter le catalogue des fronts de carrière, de toutes les traces d'outils et des marques diverses, des blocs abandonnés, etc., mais de permettre de saisir l'ampleur des carrières et leurs productions.

L'étude met en évidence une concentration de carrières au Sud-Est de l'île, une seule carrière au Nord-Ouest et quelques endroits d'extractions ponctuelles (cf. fig. 1).

2.1. Extractions ponctuelles

Quelques négatifs de blocs conservant des lignes d'enfonçures sont les vestiges d'extractions ponctuelles à l'époque proto-byzantine. Certains se trouvent en des endroits inattendus, par ex. Tsigri[12], d'autres dans des carrières anciennes : ainsi, dans le secteur « ΠΥΡΡΟΥ »[13] de la carrière de Phanari[14], plusieurs négatifs de blocs définissent une aire d'extraction proto-byzantine[15] (fig. 8).

Vu le nombre de négatifs, ces extractions sont ponctuelles : il ne s'agit pas de véritable carrière, ni de réouverture de carrière ancienne. Ces traces sont les témoins d'exploitations sporadiques.

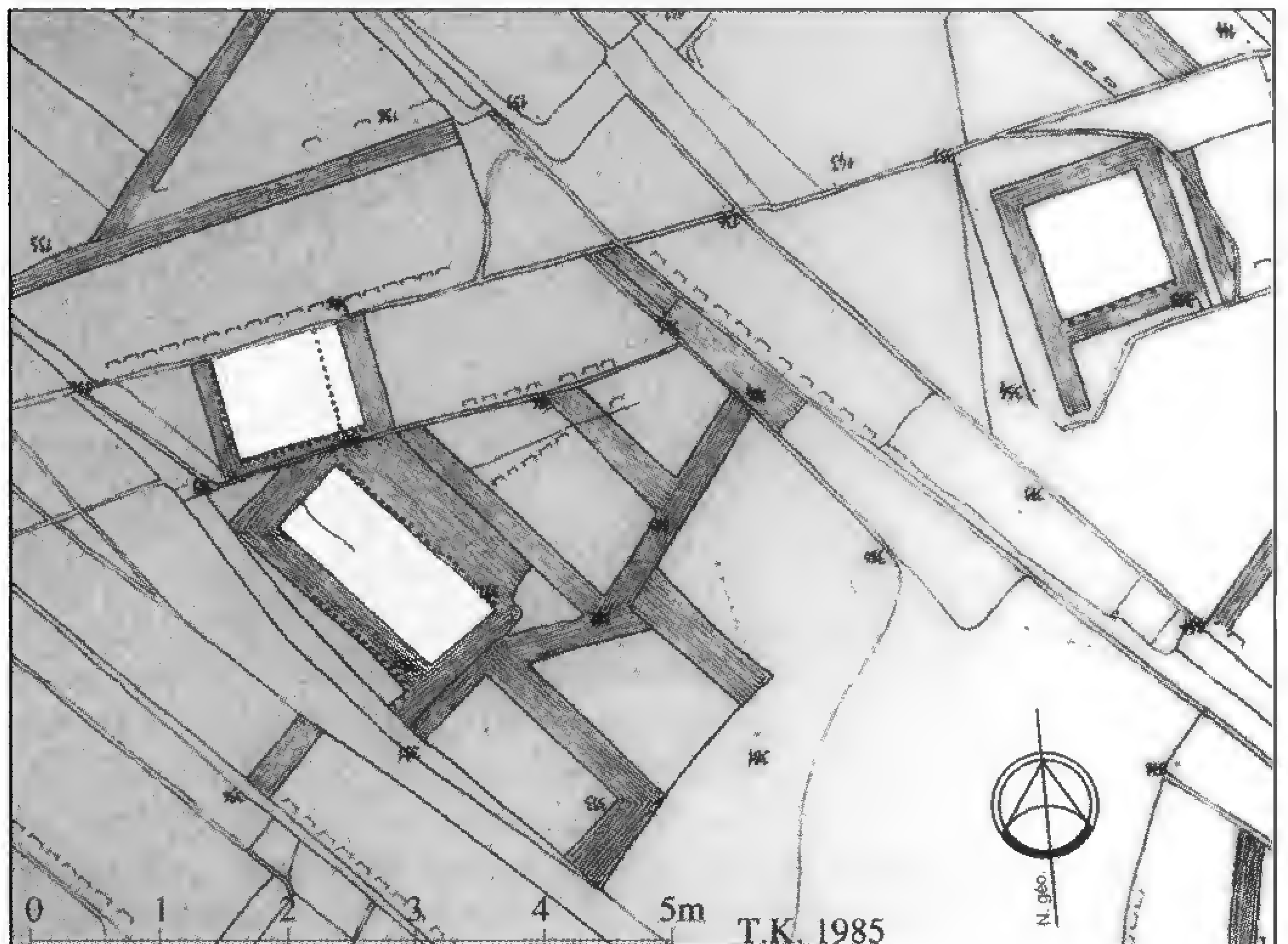


Fig. 8

11. L'utilisation des coins est quasi abandonnée à l'époque proto-byzantine. Mais, dans des cas bien précis d'extraction de monolithes de dimensions importantes, des traces d'emboîture attestent encore l'emploi des coins.

12. Cette petite carrière proto-byzantine sera décrite dans la thèse de M. Wurch-Kozelj.

13. À Phanari, des traces d'époques archaïque, romaine, proto-byzantine (et même bulgare) sont visibles dans différents secteurs d'extraction. Le secteur « ΠΥΡΡΟΥ » est une aire d'extraction de l'époque romaine. T. Kozelj, A. Muller, J.-P. Sodini, Les carrières de marbre, *BCH* 106, 1982, p. 676 ; Kozelj, Les carrières des époques (cité n. 9), p. 36, pl. 13, n. 2.

14. W. Deonna, Θασιακά, *Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογικὴ* 3, 1909, p. 11-12 ; A. Bon, Les ruines antiques dans l'île de Thasos, *BCH* 54, 1930, p. 151 ; M. Brunet, 5. Phanari. La carrière de marbre, *BCH* 111, 1987, p. 626-627 ; T. Kozelj, M. Wurch-Kozelj, Phares de Thasos, *BCH* 113, 1989, p. 161-172 et p. 180-181 (bâtiment circulaire au-dessus de Phanari).

15. Identifiée par T. Kozelj en 1985, cf. Kozelj, Les carrières des époques (cité n. 9), p. 7 et p. 65, pl. 27, fig. 22.



Fig. 9

2.2. Carrière isolée au Nord-Ouest de Thasos

Au Cap d'Aghia Barbara, le marbre est gris clair (parfois avec des nuances plus soutenues), de granulométrie moyenne, avec de très nombreuses diaclases[16]. Les fronts de taille d'une carrière isolée s'échelonnent jusqu'à la mer. Les traces sont multiples — alignements d'enfonçures (fig. 9), parois entaillées, négatifs de bloc — et sont caractéristiques de l'époque proto-byzantine. Aucun graffito n'a été

16. Cette carrière, identifiée par T. Kozelj et M. Wurch-Kozelj, n'a pas fait l'objet d'échantillonnage. De quel marbre s'agit-il ? Il se situe aux confins des marbres du Prophitis Ilias (au Nord) et de Kastri (au Sud). Est-il dolomitique ou calcitique ? SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 84 : « Une ligne de séparation entre les deux qualités » a été faite séparant ainsi l'île en deux (p. 84, fig. 5) ; elle n'exclut pas des enclaves. Cf. D. S. HELLER, N. HERZ, Weathering of dolomitic marble and the role of oxalates, dans *The Study of Marble and Other Stones Used in Antiquity, ASMOSIA* III, *(17-19.05.1993)*, éd. Y. MANNIATIS, N. HERZ, Y. BASIAKOS, Athènes 1995, p. 267, fig. 1.

repéré. Au bord du rivage, des cavités quadrangulaires révèlent l'emplacement d'une machine de levage et indiquent que les blocs étaient transportés par voie maritime.

Aucune trace d'extraction antérieure n'a été décelée à ce jour. D'après la configuration de l'espace, il semble que la carrière d'Aghia Barbara n'ait été exploitée qu'à l'époque proto-byzantine[17]. Malgré les imperfections du marbre, dont le carrier a su tirer parti, l'exploitation semble relativement importante pour une carrière « isolée ». Située à 7 km environ de la ville de Thasos par la mer, donc proche, elle offrait l'avantage de pouvoir approvisionner aisément les marchés locaux.

2.3. Carrières du Sud-Est de l'île

Le marbre y est calcitique, gris[18], souvent veiné de gris plus soutenu[19], de granulométrie moyenne. Chaque carrière est composée de nombreux secteurs d'extraction, où les fronts de taille jouxtent des monticules[20] de débris de marbre. Les limites entre carrières sont souvent constituées par des bancs de marbre non rentables.

2.3.1. Exploitations dans des carrières anciennes

Certaines exploitations s'implantent dans des carrières anciennes, comme en témoignent les traces d'extraction des époques antérieures, visibles sur les fronts de taille aux endroits délaissés à l'époque proto-byzantine (fig. 10), ainsi dans les carrières de la presqu'île d'Aliki[21], Phonéa Plaka[22], Agios Ioannis Loukas, Skidia[23], Archangelos II[24], etc. et Demir Chalkas I[25].

17. Excepté dans un petit secteur, où quelques traces de marteau-piqueur trahissent une extraction ponctuelle à l'époque moderne.

18. Observation subjective : gris moyen à Archangelos, gris plus clair mais souvent veiné à Aliki.

19. D'où parfois certaines confusions avec le marbre de Proconnèse. Cf. S. WALKER, K. MATTHEWS, A tale of two islands, dans *The Study of Marble* (cité n. 16), p. 113-120.

20. Sauf à Mélissopétra, Trapeza, Livadia et Pédikon, où les débris sont rejetés dans la pente.

21. SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 85-126 ; T. KOZELJ, M. WURCH-KOZELJ, Les Pariens et les Carrières à Thasos, dans *Paria Lithos. Parian quarries, marble and workshops of sculpture. Proceedings of the first international Conference on the Archaeology of Paros and the Cyclades, Paros (2-5 october 1997),* éd. D. U. SCHILARDI, D. KATSONOPOULOU, Athènes 2000, p. 419. Sur les fronts de taille de la presqu'île d'Aliki se décèlent des traces d'extraction de différentes époques : « parienne » (VIe-VIIe siècle), archaïque, classique, romaine, proto-byzantine et moderne. Pour information, la liste des traces « pariennes » s'est beaucoup allongée depuis 1998.

22. A. CONZE, *Reise auf den Inseln des Thrakischen Meeres*, Hanovre 1860, p. 32 ; A. COULIÉ, Nouvelles inscriptions érotiques à Thasos, *BCH* 122, 1998, p. 445-453.

23. La morphologie de ces carrières est différente : Aghios Ioannis Loukas, Phonéa Plaka et Skidia sont des « carrières de bord de mer », des exploitations limitées par de nombreuses diaclases. Les fronts de taille sont très abîmés par le déferlement des vagues.

24. La carrière d'Archangelos II a été ouverte pour extraire les blocs de construction de la tour ronde. Puis elle a été à nouveau exploitée à l'époque proto-byzantine.

25. Demir Chalkas I : traces de l'époque romaine. Sur les carrières de l'époque impériale au Sud de l'île, cf. T. KOZELJ, M. WURCH-KOZELJ, The military protection of the quarries of the Aliki area during the Byzantine period, dans *The Study of Marble and Other Stones Used in Antiquity,* ASMOSIA II, *(16-20.10.19 90),* éd. M. WAELKENS, N. HERZ, Louvain 1992, p. 43-44 et fig. 1-2. L'espace d'environ 7 km² de superficie englobant la presqu'île d'« Alki » correspond à une entité d'exploitation, ceinturée de tours/miradors situés aux points clefs de passage. Certaines tours contrôlent les mouvements sur la mer, mais d'autres les passages vers l'espace logistique, d'environ 123 km², qui



Fig. 10

Ces exploitations prennent des dimensions considérables. L'extraction de blocs et de plaques est massive et méthodique. Des aménagements nouveaux sont effectués, par exemple pour y installer une machine de levage (fig. 11). Plusieurs graffiti gravés se trouvent sur des parois rocheuses, à proximité des carrières.

D'autres au contraire ne présentent que des traces d'extraction proto-byzantine, ce qui ne signifie pas qu'une carrière plus ancienne n'ait pas existé sous des dimensions plus réduites. Elle a pu disparaître complètement lorsque l'exploitation nouvelle a repoussé les fronts de taille, ainsi, probablement, pour certains secteurs des carrières de Kleisidi et Fkiaria.

---

lui aussi est ceinturé de tours/miradors hiérarchisés, maintenant une sorte de « frontière infranchissable » entre le monde de la production de marbre et celui du reste de l'île. Cf. les « drakospita » en Eubée qui sont les équivalents des tours/miradors thasiens. Cf. J. P. Franklin, The Dragon-houses of the Southern Euboea, *AJA* 29, 1925, p. 398-412 ; J. Carpenter, D. Boyd, Dragon-houses : Euboia, Attika, Karia, *AJA* 81, 1977, p. 19 ; D. P. S. Peacock, *Rome in the Desert : a symbol of Power*, Southampton 1992, spécialement p. 17-18 ; T. Kozelj, M. Wurch-Kozelj, Dragon-houses of Southern Euboia, Military Guard-Places of the quarries, dans *The Study of Marble* (cité n. 16), p. 17-31.

Pour la dénomination « Alki », cf. G. Perrot, *Mémoire sur l'île de Thasos*, Paris 1864, p. 86 : « une pointe connue dans le pays sous le nom vraiment grec d'*Alki* (la force) » et p. 93 ; Th. Bent, Inscriptions from Thasos, the Temple at Alki, *JHS* 8, 1887, p. 434-435 : « Alki is the promontory to the south of Thasos, where the marble quarries were, ... » ; Ch. Dubois, *Étude sur l'administration et l'exploitation des carrières, marbres, porphyres, granit, etc. dans le monde romain*, Paris 1908, p. 127-129 : « les carrières s'étendent du Cap d'Alki... » ; Deonna, Θασιακά (cité n. 14), p. 13 : « τὰ λατομεῖα 'Αλκὶ καὶ τοῦ Δεμὶρ Χαλκᾶ » ; J. F. F. Baker-Peynore, Thasos, *JHS* 29, 1909, p. 236, note également « Alki », mais suggère qu'il s'agit de la mauvaise prononciation de Aliki.

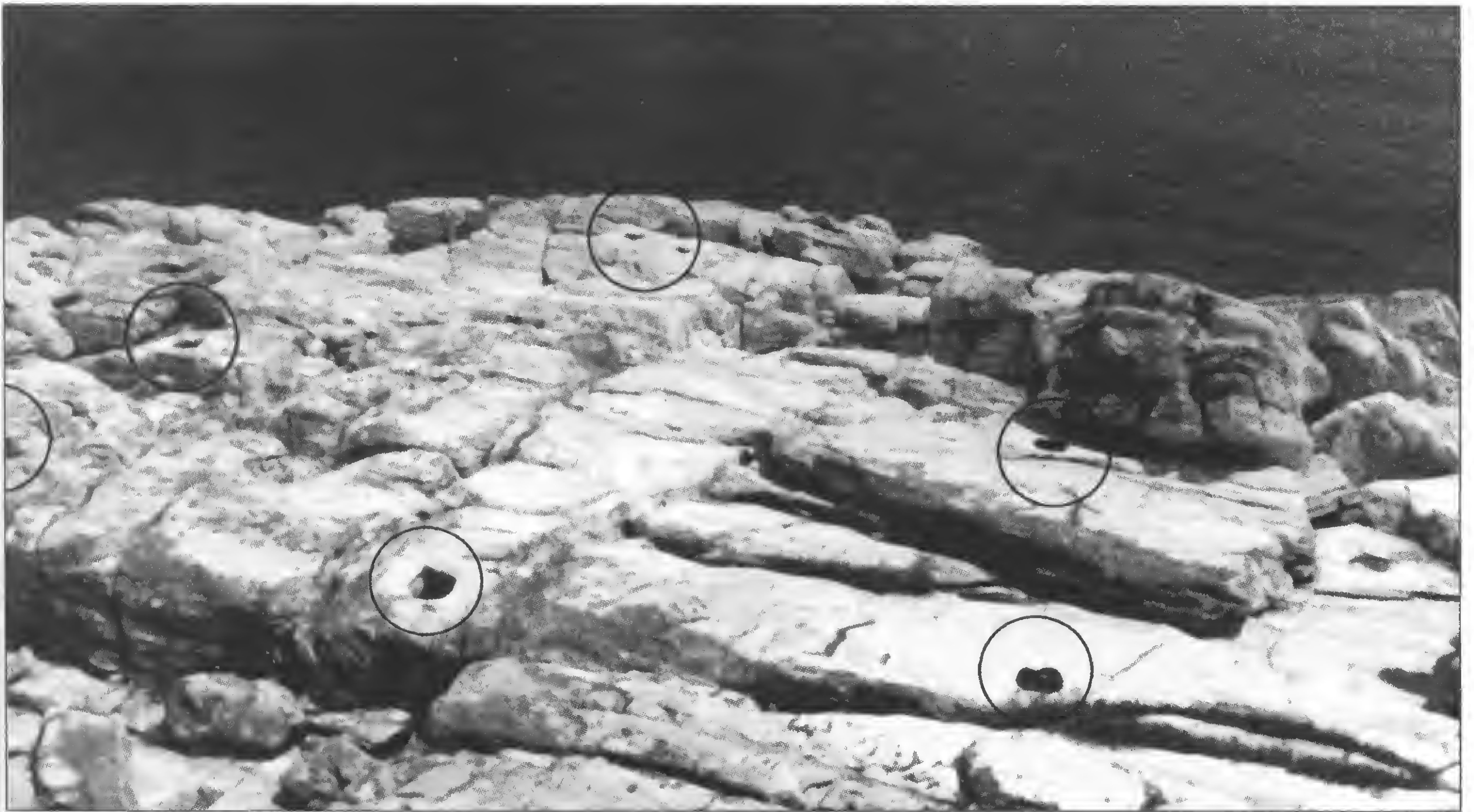


Fig. 11

2.3.2. Nouvelles carrières à l'époque proto-byzantine

Par contre, d'autres ne peuvent être que des carrières ouvertes à l'époque proto-byzantine, comme par exemple Archangelos I, Mélissopétra, Livadia ou Demir Chalkas III.

Plusieurs méthodes d'exploitation se distinguent et se reconnaissent dans les différentes morphologies du paysage.

- La première se révèle par des successions de fronts de taille séparés par des monticules de débris de taille (fig. 12). La majorité de ces exploitations sont de moyennes et petites dimensions et les traces indiquent l'extraction de blocs et de plaques. À Archangelos I, bien qu'engloutie dans la masse des autres, une exploitation se signale par sa grande longueur, son profil en U et ses extrémités ouvertes (fig. 13). Les deux fronts se font face, des traces indiquent l'extraction de blocs conséquents, évacués dans le sens du pendage et par l'extrémité qui fait face à la mer. Il pourrait s'agir de colonnes monolithes.

  Les emplacements de machine de levage sont difficiles à repérer dans la masse des débris. Néanmoins, à Demir Chalkas III, des cavités quadrangulaires et un anneau creusé en prouvent l'existence, sur une plate-forme qu'il convient d'interpréter comme un quai de chargement[26].
- La seconde se distingue par des fronts de taille abrupts et de hauteur considérable (fig. 14). Certains sont couverts de haut en bas de bandes régulières de

26. KOZELJ, Les carrières des époques (cité n. 9), p. 42, fig. III.23 et p. 43, pl. 16 (erratum : il s'agit bien de Demir Chalkas III et non d'Archangelos).

stries parallèles. Elles révèlent la progression systématique de la taille et permettent de déterminer la hauteur des blocs extraits. Aucun aménagement n'a été repéré pour le transport de ces blocs extraits en grand nombre. D'autres fronts, au contraire, ne conservent qu'une surface érodée, fouettée par les intempéries, ainsi les « falaises » d'Archangelos et de Demir Chalkas. Plusieurs blocs de grandes dimensions[27] gisent encore dans la mer, tout à la fois témoins de l'activité impressionnante de ces carrières et indices d'une technique de transport entre deux bateaux[28].

– La troisième méthode se reconnaît par des « sols » de carrière qui ne sont autres que des fronts de taille horizontaux. Ils sont en général recouverts d'éboulements de débris de taille et, à moins d'une fouille, il n'est pas possible d'en connaître l'état. La carrière C de la presqu'île d'Aliki[29] (fig. 15) est à cet égard exceptionnelle. Cette plate-forme rocheuse, actuellement sous le niveau de la mer[30], est constituée d'une multitude de petits bassins qui sont autant de « négatifs » de blocs. Ils indiquent une extraction systématique de toute l'extrémité Sud de la presqu'île jusqu'à l'important front de taille Nord des carrières A ; elle a fait disparaître la paroi Nord-Est séparant C de B11. Les débris de taille[31] n'ont pas été jetés à la mer, mais comblent en partie les anciennes carrières A. De très nombreux blocs parallélépipédiques et circulaires[32] ont été extraits de cette carrière. La première estimation a été donnée par Perrot[33] : « à peu près neuf mille mètres cubes de marbre tiré morceau à morceau ». D'autres estimations sont en cours[34].

Dans toutes ces nouvelles exploitations (carrières proto-byzantines), l'aspect « quasi-industriel » est frappant.

27. Demir Chalkas : dim. des blocs (L x l x ép.) 2 x 0,80 x 0,80 m et 2,50 x 1 x 1 m.

28. A. K. ORLANDOS, *Τὰ ὑλικὰ δομῆς τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων καὶ οἱ τρόποι ἐφαρμογῆς αὐτῶν κατὰ τοὺς συγγραφεῖς, τὰς ἐπιγραφὰς καὶ τὰ μνημεῖα*, Athènes 1994 (2e éd), p. 98, fig. 89 ; G. RAEPSAET, Transport de pierres en Grèce Ancienne. De la carrière au chantier, dans *Marbres helléniques. De la carrière au chef d'œuvre*, éd. J. DERAEVE, J.-M. DUVOSQUEL, Bruxelles 1988, p. 40, fig. 5 ; T. KOZELJ, M. WURCH-KOZELJ, Les transports dans l'Antiquité, dans *Archeologia delle attività estrattive e metallurgiche 9-21.09.1991*, éd. R. FRANCOVICH, Edizioni all'insegna del giglio firenze 1993, Florence 1993, p. 116-120.

26. KOZELJ, Les carrières des époques (cité n. 9), p. 42, fig. III.23 et p. 43, pl. 16 (erratum : il s'agit bien de Demir Chalkas III et non d'Archangelos).

27. Demir Chalkas : dim. des blocs (L x l x ép.) 2 x 0,80 x 0,80 m et 2,50 x 1 x 1 m.

29. SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 108-117.

30. La plate-forme se trouve actuellement entre 0,20 et 1 m sous le niveau de la mer. Cf. PERROT, *Mémoire sur l'île de Thasos* (cité n. 23), p. 89 : « une espèce de bas-fond formé par une carrière de marbre au niveau de la mer ». À l'époque de son exploitation, elle était hors d'eau.

31. SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 126 et fig. 87.

32. SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 108-117 : « longueur varie entre 120 et 190 cm, largeur entre 50 et 90 cm, ép. 25 à 40 cm. Bloc plus important 150 x 173 cm. »

33. PERROT, *Mémoire sur l'île de Thasos* (cité n. 23), p. 90.

34. P. TSOMPOS, N. EPITROPOU, CH. SKILODIMOU : étude présentée à Asmosia VII (2003). Les volumes extraits de la presqu'île d'Aliki sont estimés « in land » à 8 000 m³ [carrières A] et « coastal » à 80 000 m³ [carrières B et C] et les déblais évalués à 132 000 m³, soit 220 000 m³ de marbre.

Fig. 12



Fig. 13



Fig. 14

Les blocs : levage et transport

Les blocs abandonnés[35] dans les carrières sont peu nombreux. Quelques blocs sont restés en cours d'extraction dans la carrière à Aliki[36], trois autres à Skidia et un à Livadia[37]. Plusieurs blocs parallélépipédiques et/ou cylindriques ont été abandonnés en carrière à Aliki[38], à Skidia[39], à Livadia[40], un exemplaire à Mélissopétra, et un autre à Kleisidi, sans oublier la dizaine de blocs gisant dans la mer en contre-bas des fronts de Demir Chalkas. Peu nombreux sont les blocs

35. Extraits ou en cours d'extraction à l'époque proto-byzantine.

36. Sodini, Lambraki, Kozelj, Aliki (cité n. 1), B8 : « spécimens [de colonnes] sont demeurés *in situ*, à demi-dégagées » p. 104-105, fig. 47 ; C : « une colonne à demi-extraite » p. 108-109, fig. 57.

37. Bloc trapézoïdal de dimensions irrégulières L x l x ép. : 2,06/1,60 x 0,90/0,94 x 0,40/0,60 m.

38. Sodini, Lambraki, Kozelj, Aliki (cité n. 1), B6 : « grand bloc 3,50 x 1,10 x 0,50 m, bloc 80-65 cm », p. 101 ; C : « pilier ou architrave mal dégrossie » et blocs extraits pris dans les concrétions, p. 108 ; carrière B5 : « Bloc circulaire non dégrossi d'un diamètre max. de 1,40 m pour une hauteur de 50 cm env. », p. 100-101.

39. Des « plaques » de grand format, abandonnées car mal détachées de la roche-mère. Dim. L x l x ép. : 1,70 x 1,50 x 0,30 m ; 2,50 x 1,30 x 0,30 m ; 2,10 x 1,80 x 0,40 m.

40. Dont un bloc ovoïde (sans aucune arête), grand axe de l'ovale 1,40 min. x ép. 1,00 m.



Fig. 15

abandonnés épannelés, à Aliki C[41]. Ces vestiges épars montrent que toute la production a été expédiée. Mais sous quelles formes et par quels moyens ?

Les plaques peuvent être transportées brutes d'extraction. Elles seront transformées en tables, en plaques de chancel, en plaques de dallage, très probablement sur les lieux mêmes de leur utilisation. Les autres blocs ont généralement des « formes approchées », tout à la fois pour alléger au maximum le poids pour le transport et garantir le produit (proche de l'état fini).

Toutefois, à ce jour, aucun indice caractéristique ne permet d'identifier l'emplacement d'un atelier de taille, où les blocs sont transformés en éléments architecturaux[42]. Or les quelques blocs épannelés trouvés dans les carrières et les débris de taille, de différentes dimensions, accumulés près des fronts d'extraction laissent supposer que la préparation des blocs était effectuée immédiatement, sur le lieu même de l'extraction.

D'énormes quantités de débris de taille ont été évacuées à proximité des fronts d'extraction (fig. 16), entassés en monticules de part et d'autre du front en exploitation, ou dispersés dans les pentes en contre-bas du front ou déversés dans d'anciens secteurs de carrières délaissés. De plus des murets sont construits avec les gros débris pour parer aux éboulements.



Fig. 16

41. Sodini, Lambraki, Kozelj, Aliki (cité n. 1), « entre B5 et B6 : base épannelée (fig. 40, p. 100-101) ; base très érodée 1,05 x 0,45 m ht (fig. 41), deux colonnes 1,20 x 0,30 m diam. et 2 x 0,50 m diam. ».

42. Aucune fouille n'a permis une investigation détaillée.

Le transport[43] des blocs jusqu'à leur destination est une opération délicate. Les leviers, les cordages et les roules sont employés. Mais d'autres techniques sont aussi mises en œuvre. Dans presque toutes les carrières[44], des cavités quadrangulaires désignent les emplacements de cabestans, de treuils et de différentes machines de levage[45], nécessaires pour le déplacement des blocs.

Des voies de communication et/ou de transport des blocs ont été aménagées. Certains tronçons sont encore visibles, reliant par ex. les carrières de Archangelos I, II et III, ou celui de Livadia (fig. 17). Aucune trace d'usure ne permet d'affirmer l'usage de chariots.



Fig. 17

Les transports maritimes sont certains. La présence de machines de levage au bord du rivage et d'anneaux d'amarrage ne s'explique que par l'accostage de bateaux et de leur chargement. Identifié par T.K. en 1982, un graffito de bateau peint au minium orne une des parois de la carrière de Demir Chalkas I : il mesure 1 m de long, 0,43 m de haut et est surmonté d'une inscription[46] (fig. 18).

Graffiti et dipinti

D'autres graffiti et dipinti ont été recensés sur les parois rocheuses, les fronts de carrière et aussi sur des blocs abandonnés. Susceptibles d'avoir été apposés après l'exploitation, ils ne peuvent donner d'indication ferme sur la date de leur support. Les croix sont nombreuses. Certaines sont gravées, isolées ou groupées,

43. ORLANDOS, *Τὰ ὑλικὰ δομῆς* (cité n. 28), *μεταφορά* p. 88-98 ; RAEPSAET, Transport de pierres (cité n. 28), p. 34-45 ; M. WURCH-KOZELJ, Methods of transporting blocks in Antiquity, dans *Classical Marble* (cité n. 8), p. 55-64 ; KOZELJ, WURCH-KOZELJ, Les transports (cité n. 28), p. 97-142.

44. Aliki : SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 112 (fig. 67) et restitution p. 120-121 (fig. 83, 84 et 85). Demir Chalkas III : KOZELJ, Les carrières des époques (cité n. 9), p. 42, pl. 16. Skidia (ici fig. 11).

45. KOZELJ, Les carrières des époques (cité n. 9), p. 3-79, pl. 27, fig. 22-26 ; WURCH-KOZELJ, Methods of transporting blocks (cité n. 43), p. 57.

46. Le graffito et l'inscription, inédits, seront étudiés par M. Wurch-Kozelj dans sa thèse.



Fig. 18

Fig. 19





Fig. 20

associées à des formes humaines et/ou animales[47]. Cinquante-quatre croix inventoriées dans les carrières d'Aliki sont déjà publiées[48]. En outre, nous en avons personnellement repéré et relevé une quinzaine dans les carrières de Mélissopétra, Kleisidi, Archangelos I (fig. 19) et Archangelos II. D'autres sont peintes au minium, isolées ou liées à des inscriptions. T. K. en a identifié une douzaine, plusieurs isolées à Archangelos II, Demir Chalkas et Mélissopetra (une, notamment, sur un bloc abandonné), et sept précédant une inscription se trouvent sur des fronts d'extraction, à Skidia, Fkiaria (fig. 20) et Trapeza[49]. Elles sont à mettre en parallèle avec les inscriptions au minium découvertes et publiées

47. KOZELJ, Les carrières des époques (cité n. 9), p. 44, pl. 17, III.25, p. 45 fig. A.
48. SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 123-125.
49. Les croix et inscriptions inédites, gravées et peintes, seront présentées par M. Wurch-Kozelj dans sa thèse.

par J.-P. Sodini[50] et peut-être avec les énigmatiques « rothgefärbte Buchstaben » notés par A. Conze[51].

3. Le marbre : identification, marchés

Après les destructions violentes au IIIe siècle[52], Thasos, du moins la ville, connaît une renaissance. Avec l'avènement du christianisme, de nombreuses basiliques sont construites, souvent sur les emplacements des anciens temples, et les édifices civils fleurissent. Les vestiges archéologiques, nombreux et importants[53], témoignent d'un dynamisme certain.

Certes, les matériaux de base de ces édifices sont des marbres[54] et des gneiss de bâtiments abandonnés et/ou démontés ; la brique y est souvent mêlée. Mais les éléments d'architecture, chapiteaux, colonnes, dalles de revêtement mural, dallages, plaques de chancel et autres éléments spécifiques (de fontaine, d'ambon etc.) proviennent directement des carrières locales[55]. Néanmoins, certains sols d'édifices paléochrétiens (opus sectile et/ou mosaïques) sont réalisés avec des marbres de couleur, vert, rose, noir, importés de Karystos, Chios et Lesbos. Plus surprenante est

50. Sodini, Lambraki, Kozelj, Aliki (cité n. 1), p. 127-137. Nous nous permettons de préciser le nom des carrières où ont été trouvées les inscriptions : Kleisidi pour l'« inscription à l'O. d'Aliki » (p. 127-133) et Fkiaria pour l'« inscription près de Moni Archangelou » (p. 135-136).

51. Conze, *Reise* (cité n. 22), p. 32 sa note 1 : « Man erzählte mir in Theologo von einer Inschrift in den Steinbrüchen von Leprin, namentlich wusste der fette Proestos des Dorfes sehr genau von den γράμματα μὲ τὰ κόκκινα μπούια (rothgefärbte Buchstaben) Bescheid. Damit nicht vielleicht noch einmal ein Reisender irre geführt wird, bemerke ich, dass die angebliche Inschrift nur ein Ansatz von farbigem Moos an der Wand eines Steinbruches ist. » Lettres rouges ou mousses de couleur ? D'après la description du trajet effectué par A. Conze (*op. cit.*, p. 32), le front de taille « bis nahe an eine Kirche des Michaïl Archistratigos » est un de ceux de la carrière Fkiaria. Or, le front de taille où se trouve l'inscription publiée par J.-P. Sodini (dans Sodini, Lambraki, Kozelj, Aliki [cité n. 1], p. 136 et fig. 95), « à moins d'un km du couvent (Moni Archangelou) » se situe également à Fkiaria. C'est aussi, en amont de celui-ci, à environ 70 m, sur un autre front de taille de Fkiaria, que T. Kozelj a découvert la croix précédant une inscription, toutes deux peintes au minium (ici, fig. 20). Il semble donc que les « rothgefärbte Buchstaben » aient réellement existé.

52. Peut-être à la suite des invasions des Hérules en 267-270.

53. Citons, à titre d'exemples, les basiliques, dont les plus anciennes sont celles d'Évraiokastro, de l'Agora ou « Akakios », Aghios Vassilis α, les édifices civils, tels le Nymphée « Divanaki », la « structure architecturale » comprenant la maison « Valma », et les vestiges des sondages « Delcos », « P. Bernard » et « Kokkinos » (fouillés en 2004), et les aménagements dans le quartier Sud-Ouest de l'Agora, comme l'ouvrage doublant la façade Est du bâtiment Sud-Ouest du Macellum, les extensions des magasins sur l'égout bordant la voie dallée, etc. À l'exception de Aghios Vassilis α, qui est publié dans l'*AEMTh*, la bibliographie se trouve dans les *BCH*.

54. M. Deffner, Τὰ ἀρχαῖα λατομεῖα τῆς Σκύρου, *Ἐφημερίς Ἀρχαιολογική* 1923, p. 108. Tous les marbres des temples païens sont récupérés pour la construction des basiliques soit sous la forme de blocs conservés ou retaillés, soit transformés en chaux. T. Kozelj, Les carrières de marbre dans l'Antiquité : techniques et organisation, dans *Marbres helléniques* (cité n. 28), p. 31.

55. L'identification des marbres dans les vestiges des bâtiments paléochrétiens reste à faire.

l'importation de marbre gris à veines bleuâtres de Proconnèse[56] alors que des marbres d'Aliki sur « le modèle de Proconnèse »[57] sont exportés.

Les recherches sur l'identification des marbres de sculptures et de pièces architecturales contribuent à mieux évaluer l'importance des carrières de Thasos à l'époque paléochrétienne. En effet, de nombreux chapiteaux ioniques, des bases et des colonnes en marbre de Thasos ont été retrouvés dans tout le bassin méditerranéen, non seulement en Grèce, mais aussi en Italie[58], et même en Asie Mineure et au Moyen-Orient[59]. Ils sont « épannelés », ce qui pose à nouveau la question de l'emplacement de l'atelier de taille où les blocs sont transformés en éléments architecturaux. Le fait qu'au port d'Ostie se trouvent des chapiteaux[60] et des bases[61] épannelés prouve qu'ils ont été transportés dans cet état. Ces éléments épannelés sont quasi-terminés : seuls manquent les détails de sculpture ; ils sont prêts-à-être-posés. L'épannelage se fait donc à la carrière. Supposer l'existence de plusieurs ateliers se justifie car « ces variantes [de chapiteaux] traduisent également différents points de taille dans les carrières mêmes d'Aliki »[62].

56. Lorsque le marbre est gris à veines bleuâtres, il est souvent dit marbre de Proconnèse, donc importé, alors qu'il peut provenir d'Aliki et être un produit local. Il convient de rester prudent dans l'identification de ce marbre, car elle est lourde de conséquences (échanges économiques, etc.). Cf. WALKER, MATTHEWS, A tale of two islands (cité n. 19), p. 113-120. J.-P. SODINI, K. KOLOKOTSAS, *Aliki, II : La Basilique Double*, Études Thasiennes X, Paris 1984, p. 134 : « Tous ces fragments [de colonnes des tribunes de la Basilique Sud] semblent être en marbre de Proconnèse. Plusieurs autres sont en marbre local. Deux sont d'un marbre veiné que l'on voit, aujourd'hui encore, sur des parois près d'Aliki ».

57. J.-P. SODINI, Le commerce des marbres à l'époque protobyzantine, dans *Hommes et Richesses dans l'Empire Byzantin, IVe-VIIe siècle*, I, éd. J. LEFORT et C. MORRISSON, Paris 1989, p. 165 : « C'est ainsi que Thasos, et sans doute d'autres carrières, ont imité au VIe siècle les productions proconnésiennes qui étaient les plus demandées », et note : « Basiliques A et B de Latrun : chapiteaux ioniques à imposte et plaques de chancel en marbre d'Aliki (Thasos) ». SODINI, KOLOKOTSAS, *Aliki, II* (cité n. 56), p. 68 : « En Roumanie également se trouvent des exemplaires [de chapiteaux ioniques à imposte inachevés] proches des nôtres ... l'auteur [I. Barnea] ne voit comme centre d'exportation que Thasos ou l'île de Proconnèse. » Il semble que « le modèle de Proconnèse » prenne en compte non seulement l'imitation des produits semi-finis mais aussi la qualité visuelle du marbre.

58. L. LAZARINI, M. MARIOTTINI, M. PECARARO, P. PENSABENE, Determination of the provenance of marbles used in some ancient monuments in Rome, dans *Classical Marble* (cité n. 8), p. 406.

59. J.-J. HERRMANN, J.-P. SODINI, Exportations de marbre thasien à l'époque paléochrétienne : le cas des chapiteaux ioniques, *BCH* 101, 1977, p. 471-511.

60. Port d'Ostie, fin IVe s.-début Ve s., cf. HERRMANN, SODINI, Exportations de marbre thasien (cité n. 59), p. 503-504 ; PENSABENE, *Le vie del marmo* (cité n. 6), p. 22, fig. 11 : « capitello ionico in marmo tasio ».

61. PENSABENE, *Le vie del marmo* (cité n. 6), p. 24, fig. 13, 14 ; p. 26, fig. 17, et des fûts de colonne p. 36.

62. HERRMANN, SODINI, Exportations de marbre thasien (cité n. 59), p. 498 ; TSOMPOS, EPITROPOU, SKILODIMOU (cité n. 34). 80 000 m^3 de marbres extraits des carrières B et C de la presqu'île d'Aliki semblent insuffisants pour avoir donné tant de pièces architecturales. Il faut considérer que le « marbre d'Aliki » ne provient pas que des carrières de la presqu'île d'Aliki, mais également des carrières voisines, là où la qualité de marbre est fort similaire à celle d'Aliki.

Cette large diffusion[63] des marbres de Thasos prouve que « la production dépassait le cadre du marché local »[64], et « que la majeure partie de la production des carrières [était] réservée à l'exportation »[65].

*
* *

L'étude des traces dans les carrières proto-byzantines met en lumière les outils (pointe et maillet) nécessaires à la technique d'extraction (enfonçures), les productions (blocs, éléments architecturaux prêts-à-monter) et les moyens de transport (machines de levage, bateaux). Mais ce n'est qu'un aspect d'une recherche plus large sur les carrières qui doit, à terme, permettre de saisir l'organisation spatiale des carrières en intégrant les lieux d'extraction, les villages, les sanctuaires et les basiliques, les tours, les voies de circulation.

À l'époque proto-byzantine, le marbre de Thasos reste toujours aussi apprécié, la production des carrières du Sud-Est de l'île est importante et la diffusion des marbres étendue, de l'Occident à l'Orient.

Se posent alors d'innombrables questions sur l'organisation politique, le statut des carrières, la transition entre le mode d'exploitation à l'époque impériale et celui de l'ère proto-byzantine, l'économique d'ensemble (commandes, marchés locaux et lointains, fonctionnement des exportations) et bien évidemment sur l'organisation « sociale ». Ces éléments font partie de l'éco-système des carrières.

63. HERRMANN, SODINI, Exportations de marbre thasien (cité n. 59), p. 482 : « c'est bien évidemment aux carrières d'Aliki qu'il faut attribuer toute la série » [de chapiteaux]. Pour les autres formes, bases, colonnes, cf. note 63.

64. HERRMANN, SODINI, Exportations de marbre thasien (cité n. 59), p. 471-511.

65. SODINI, LAMBRAKI, KOZELJ, Aliki (cité n. 1), p. 122-123 ; N. ASGARI, Observations on two types of quarry-items from Proconnesus : column-shafts and column-bases, dans *The Study of marble* (cité n. 25), p. 73 ; *Guide de Thasos* 2000 (2e édition), p. 33 et 180.

ORIGINE DES CHAPITEAUX-CORBEILLE « À CÔTES DE MELON »

par Annie PRALONG

Summary: The architectural sculpture of the Justinianic century stands out by the innovative spirit of its carvers, particularly striking in the so-called "watermelon-shaped" capitals. Is it, however, an ex nihilo creation? This study attempts to trace the evolution of late Corinthian capitals that possibly produced this new type.

Lorsque l'on parle de la sculpture du premier âge d'or byzantin, le siècle de Justinien, on fait immédiatement référence à la sculpture architectonique des deux monuments les plus impressionnants par leur qualité et leur originalité : Sainte-Sophie et Saints-Serge-et-Bacchus. Les prouesses des sculpteurs dans l'art du maniement du trépan leur ont permis d'envelopper d'une véritable dentelle de pierre ces chefs d'œuvre de la sculpture à jour aux formes inusitées. À Sainte-Sophie, c'est un noyau en forme de cône renversé, couronné par deux énormes volutes, qui forme les chapiteaux-corbeilles de la nef centrale et des galeries[1]. Dans les galeries, les voûtes d'arêtes des baies occidentales, centrales et orientales sont soutenues par des chapiteaux ioniques à imposte[2] dont la partie ionique est éclatée en quatre volutes semblant soutenir les angles de l'imposte, énorme tronc de pyramide renversé aux arêtes bien marquées, aux côtés tapissés de bouquets d'acanthes enroulées qu'encadrent des vases stylisés d'où jaillissent des feuilles schématisées[3]. À Saints-Serge-

1. R. L. VAN NICE, *St Sophia in Istanbul; an Architectural Survey*, 2d ed., Washington 1986, pl. 31 et 33, coupes longitudinales vers le sud, et pl. 36, coupe transversale ; R. KAUTZSCH, *Kapitellstudien, Beiträge zu einer Geschichte des spätantiken Kapitells im Osten vom vierten bis ins siebente Jahrhundert,* Berlin-Leipzig 1936, pl. 38, n° 644 a et b, et p. 195 ; TH. MATHEWS, *The Byzantine Churches of Istanbul, a Photographic Survey*, University Park 1976, fig. 31-50, 31-51, p. 297, et 31-53, 31-54, 31-55, p. 298.

2. KAUTZSCH, *Kapitellstudien* (cité n. 1), n° 558 et 559, et p. 173-174 ; C. MANGO, *Architettura bizantina,* Milan 1978, fig. 90, p. 65.

3. Pour une explication fonctionnelle de ces nouveautés liées au plan des monuments dans lesquels prennent place ces chapiteaux (basiliques à coupoles et plans centrés), cf. J.-P. SODINI, CL. BARSANTI et A. GUIGLIA-GUIDOBALDI, La sculpture architecturale en marbre au VIe siècle à Constantinople et dans les régions sous influence constantinopolitaine, *Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae* (Split-Poreč, 25.9 -1.10 1994), II, Cité du Vatican-Split 1998, p. 312-313).

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 487-498.

et-Bacchus, les chapiteaux des galeries[4] sont des chapiteaux presque identiques à ceux de Sainte-Sophie[5], tandis qu'au rez-de-chaussée les chapiteaux soutenant l'architrave[6] laissent deviner un volume plus complexe sous cette sculpture à jour : un tronc de cône renversé dont la surface polylobée est scandée par des godrons, ce qui leur vaut le qualificatif de chapiteaux « à côtes de melon »[7] (fig. 1). Ces trois



Fig. 1 – Chapiteaux de Saints-Serge-et-Bacchus (MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon* [cité n. 6], fig. 190).

4. A. VAN MILLINGEN, *Byzantine Churches in Constantinople, Their History and Architecture*, Londres, 1912, pl. XII ; KAUTZSCH, *Kapitellstudien* (cité n. 1), p. 172-173, et pl. 34, n° 557. Voir aussi C. STRUBE, *Polyeuktoskirche und Hagia Sophia, Umbildung und Auflösung antiker Formen, Entstehen des Kämpferkapitells*, Munich 1984, fig. 95, 97 et 98, p. 93.

5. À signaler un chapiteau de même type encore en place dans la façade du palais du Boukoléon, cf. E. MAMBOURY et TH. WIEGAND, *Die Kaiserpaläste von Konstantinopel zwischen Hippodrom und Marmara Meer*, Berlin-Leipzig 1934, pl. XXVII ; et un autre inédit, dans l'enceinte de Rumeli Hisar, S. EYICE, *Bizans Devrinde Boğaziçi*, Istanbul 1976, fig. 38, p. 133 ; un chapiteau provenant de Saraçhane, conservé au musée archéologique, inv. n° 2655, cf. G. MENDEL, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, Constantinople 1914, vol. III, n° 1242, p. 466-467.

6. MATHEWS, *Byzantine Churches* (cité n. 1), fig. 29-25, p. 258 et 29-28, p. 259 ; W. MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon zur Topographie Istanbuls*, Tübingen 1977, vues générales, fig. 189, 190 et 192 ; KAUTZSCH, *Kapitellstudien* (cité n. 1), n° 591, p. 188, et pl. 37 ; bonne photo donnée par STRUBE, *Polyeuktoskirche* (cité n. 4), fig. 86, pl. 22 et p. 85.

7. Définition donnée par G. T. RIVOIRA, *Le origini dell'architettura lombarda*, Rome 1901, p. 74 et rappelée par A. GUIGLIA-GUIDOBALDI, Reimpiego di marmi bizantini a Torcello, *Milion* 3, Rome 1995, n. 30, p. 614. L'importance de cette production fut certainement notoire, puisque A. Guiglia-Guidobaldi a recensé plus de quatre-vingts pièces, cf. p. 606 à 609 et l'abondante bibliographie des notes 30 à 65. Nous nous contenterons ici de renvoyer à quelques spécimens. À Istanbul, deux chapiteaux remployés dans le tribelon de l'exonarthex de la Kalenderhane Camii, cf. *Kalenderhane in Istanbul, the Buildings, their History, Architecture, and Decoration*, éd. C. L. STRIKER et Y. DOĞAN KUBAN, Mayence 1997, p. 102-103 et pl. 82 (cat. n° 19) et pl. 83 (cat. n° 20), deux autres errants, pl. 84 (cat. n° 21) et pl. 85 (cat. n° 22) ; deux chapiteaux inachevés remployés dans le mur ouest de l'exonarthex de la Vefa Kilise Camii, cf. MATHEWS, *Byzantine Churches* (cité n. 1), fig. 40-1 et 40-16, p. 395 ; deux chapiteaux conservés dans les jardins de Sainte-Sophie, cf. GUIGLIA-GUIDOBALDI, Reimpiego (*op. cit.*), fig. 19, p. 626 (= sur la colonne inv. 204), et fig. 24, p. 628 (= inv. 188), un spécimen dans le passage entre Sainte-Sophie et le baptistère, fig. 25, p. 625 ; deux se trouvent dans la cour de la bibliothèque du Palais

ensembles conduisent à conclure qu'avec le règne de Justinien a sonné le glas des formes traditionnelles[8] : les sculpteurs semblent jouer avec les modèles classiques dont ils choisissent certains éléments pour les utiliser dans un contexte nouveau, sans respecter la filiation typologique que l'on s'attendrait à trouver, mais en leur conservant les caractères qui permettent d'en identifier aisément l'origine. Ainsi les volutes des chapiteaux-corbeilles de Sainte-Sophie évoquent les baudriers des chapiteaux ioniques, celles des chapiteaux ioniques à imposte de Saints-Serge-et-Bacchus me semblent empruntées aux chapiteaux composites théodosiens. Les chapiteaux « à côtes de melon » échappent à ce repérage : s'agit-il, dans ce cas, d'une création *ex nihilo* ou bien peut-on y voir l'aboutissement d'une évolution dont toutes les étapes n'auraient pas conservé de témoignages tangibles ? L'examen de l'évolution des chapiteaux corinthiens tardifs ouvre peut-être la voie à l'amorce d'une réponse. En tout cas, un chapiteau mixte composé d'une moitié corinthienne et d'une moitié polylobée peut servir de point de départ à la question suivante : la fabrication des chapiteaux est-elle ou non passée de la juxtaposition de deux épannelages différents (corinthien et corbeille) à leur fusion[9] ? Il s'agit d'un chapiteau remployé dans la Grande Mosquée de Kairouan[10] (fig. 2), dont la moitié corinthienne porte une couronne de feuilles d'acanthe épineuse et la moitié corbeille, très détruite, peut cependant être restituée comme une partie de chapiteau « à côtes de melon », très légèrement polylobée.

de Topkapı, dont l'un provient de fouilles effectuées entre Saint-Sophie et Sainte-Irène, cf. H. TEZCAN, *Topkapı Sarayı ve çevresinin bizans devri arkeolojisi,* Istanbul s. d. (1989), p. 149 et fig. 169 (= GUIGLIA-GUIDOBALDI, Reimpiego, fig. 33), et l'autre servait de moellon dans le mur situé devant la Beşir Ağa Camii (quartier de Cağaloğlu), *ibid*., fig. 455-456, et p. 322 (= GUIGLIA-GUIDOBALDI, Reimpiego, fig. 28) ; deux chapiteaux du musée archéologique, inv. 188 et 5383, cf. STRUBE, *Polyeuktoskirche* (cité n. 4), fig. 86, pl. 22. Quelques spécimens ont été trouvés sur la côte bithynienne, à Yalova/Termal, (GUIGLIA-GUIDOBALDI, Reimpiego, fig. 30, p. 629), et au musée archéologique d'Iznik (*ibid.* fig. 21, p. 627). En Italie, un grand nombre sont remployés dans Saint-Marc de Venise (F. W. DEICHMANN, *Corpus der Kapitelle der Kirche von San Marco zu Venedig,* Wiesbaden 1981) ; quatre sont remployés dans l'église Santa Fosca de Torcello (GUIGLIA-GUIDOBALDI, Reimpiego, fig. 17 et 18, p. 626, fig. 22-23, p. 627). En Tunisie, la grande mosquée de Kairouan en possède neuf (cf. N. HARRAZI, *Chapiteaux de la grande Mosquée de Kairouan,* Institut National d'Archéologie et d'Art [Bibliothèque Archéologique IV]), Tunis 1982, n° 391 à 399, et p. 170-171). Autres spécimens connus : en Grèce, dans Saint-Démétrius de Thessalonique, (GUIGLIA-GUIDOBALDI, Reimpiego (*op. cit.*), fig. 32, p. 630, et KAUTZSCH, *Kapitellstudien* [cité n. 1], n° 592, p. 188) ; à Néa Anchialos (KAUTZSCH, *Kapitellstudien* [cité n. 1], n° 593, p. 188) ; au Proche-Orient, dans la cour de la mosquée des Ommeyades de Damas (cf. J.-P. SODINI, Le commerce des marbres dans la Méditerranée (IV[e]-VII[e] s.), *V Reunió d'Arqueologia Cristiana Hispanica*, Carthagène 1998, Barcelone 2000, fig. 24, p. 436) ; deux sur l'esplanade du Temple à Jérusalem (KAUTZSCH, *Kapitellstudien* [cité n. 1], n° 597, p. 189 et pl. 37), un au musée islamique (cf. GUIGLIA-GUIDOBALDI, Reimpiego, fig. 20, p. 627), et sur l'esplanade du Temple, *ibid*., fig. 26, p. 628) ; au Caire, dans le musée copte, cf. KAUTZSCH, *Kapitellstudien* (cité n. 1), n° 600, p. 189.

8. Présentant des caractéristiques étrangères à notre propos, la sculpture architectonique de Saint-Polyeucte a été volontairement omise, ce qui ne minimise en rien son rôle de promoteur de la fabrication des chapiteaux-corbeille. Cf. SODINI, Le commerce des marbres (cité n. 7), p. 435.

9. SODINI, Le commerce des marbres (cité n. 7), p. 437, et fig. 26, évoque cette possibilité à propos d'un chapiteau-corbeille remployé dans la mosquée d'Alaeddin de Bursa : « Certains chapiteaux corinthiens paraissent proches des chapiteaux-corbeille et réciproquement... ».

10. HARRAZI, *Chapiteaux de la grande Mosquée de Kairouan* (cité n. 7), n° 374, p. 165. Chapiteau qualifié d'imposte à tailloir I (à double feuilles).



Fig. 2 – Chapiteau mixte remployé dans la mosquée Sidi Oqba de Kairouan (AP815).

Sans remonter aux origines du chapiteau corinthien « normal »[11], mais en se fondant sur les différentes étapes de fabrication que N. Asgari[12] a pu reconstituer à partir des spécimens inachevés qu'elle a mis au jour dans les carrières antiques de l'île de Marmara (fig. 3), on constate qu'à l'époque protobyzantine la fabrication des chapiteaux s'est simplifiée. Des témoignages attestant douze étapes bien codifiées pour la fabrication des chapiteaux corinthiens d'époque impériale ainsi que pour les chapiteaux colossaux protobyzantins, on passe à cinq phases avec une majorité de spécimens dont la zone des hélices et de l'abaque est terminée alors que la corbeille n'est pas du tout façonnée. S'attachant aux premières phases de l'épannelage, N. Asgari montre que le processus de fabrication des chapiteaux-corbeilles n'est pas différent de celui des chapiteaux corinthiens et qu'il n'est pas possible d'identifier le type prévu : chapiteau corinthien ou chapiteau-corbeille[13]. L'étude morphologique des chapiteaux corinthiens tardifs a montré que les différents types résultent de

11. VITRUVE, *De architectura,* 4, I, 9 à 12, texte établi, traduit et commenté par P. GROS, Les Belles Lettres, Paris 1992 ; voir aussi P. GROS, Situation stylistique et chronologique du chapiteau corinthien de Vitruve, *L'acanthe dans la sculpture monumentale de l'Antiquité à la Renaissance,* Actes du Colloque international tenu à la Sorbonne du 1er au 5 octobre 1990, CTHS (Mémoires de la section d'archéologie et d'histoire de l'art IV), Paris 1993, p. 27-37.

12. N. ASGARI, The Stages of Workmanship of the Corinthian Capital in Proconnesus and its Export Form, *Actes du Colloque de l'OTAN*, éd. N. HERZ et M. WAELKENS, *Classical Marble: Geochemistry, Technology, Trade*, Lucca mai 1988, Dordrecht 1988, p. 115-125 ; EAD., Zwei Werkstücke für Konstantinopel aus prokonnesischen Steinbrüchen, *IstMitt.* 39, 1989, p. 49-62 ; EAD., Prokonnesos-1992 Çalışmaları, *XI Araştırmaları Toplantısı*, Ankara, mai 1993, p. 483-505 ; EAD., The Proconnesian Production of Architectural Elements in the Late Antiquity, based on Evidence from the Marble Quarries, dans *Constantinople and its Hinterland*, éd. C. MANGO et G. DAGRON, Aldershot 1995, p. 263-288, et tout particulièrement les schémas montrant les différentes phases d'épannelage des chapiteaux : 12 phases pour les chapiteaux corinthiens classiques (fig. 11, p. 275), 5 phases pour les chapiteaux protobyzantins (fig. 12, p. 278), et 4 phases pour les chapiteaux-corbeille (fig. 19, p. 283).

13. N. Asgari démontre que la phase B de fabrication des chapiteaux corinthiens tardifs (la plus fréquemment attestée dans la carrière) au cours de laquelle la partie haute des chapiteaux est terminée tandis que la corbeille n'est pas du tout travaillée (cf. ASGARI, The Proconnesian Production [cité n. 13], p. 277 et fig. 12, p. 278), n'est pas fondamentalement différente de la phase 3 de fabrication des chapiteaux-corbeille (EAD., p. 285 et fig. 19, p. 283) ; elle illustre son propos à l'aide de deux chapiteaux inachevés provenant d'une des carrières de Saraylar (Oc. 394-395) dont on ne peut déterminer le type, fig. 21, p. 284.

modifications opérées dans leur mode de fabrication[14]. En effet, d'un point de vue technologique tout se passe comme si les sculpteurs avaient, au fil des décennies, bouleversé l'ordre canonique de juxtaposition des différentes parties qui les composent. Le décor s'est dépouillé : les caulicoles d'où jaillissaient les calices fusionnent pour former des feuilles engainantes ou disparaissent totalement, tout comme les hélices internes ; les hélices externes cessent d'être détachées de la corbeille pour se souder aux angles de l'abaque ; les couronnes inférieures réduisent de 8 à 7, 6, 5, voire 4, le nombre des feuilles qui les composent. Quant à la couronne supérieure, elle tend à perdre la moitié de ses feuilles, ne conservant que les feuilles d'angle. Cet appauvrissement de la panoplie décorative dont dispose le sculpteur s'accompagne d'un autre phénomène : un déplacement des centres d'intérêt. Ce n'est plus le réalisme des feuilles qui compte mais leur schématisation ; ce ne sont plus les feuilles qui importent, mais les points de contact qui les relient et qui sont matérialisés par l'empilement de figures géométriques dessinées avec précision et fortement creusées pour permettre les effets d'ombre et de lumière. Autre conséquence : le chapiteau cesse d'être la superposition parfaitement articulée de zones indépendantes les unes des autres. La zone des hélices est l'espace le plus concerné par cette évolution : c'est là que se combinent les deux volumes qui le composent, cylindre de la corbeille et coussinet de l'abaque, et le hiatus entre ces deux volumes, dissimulé traditionnellement par les hélices aux enroulements détachés de la corbeille, impose un remodelage des volumes pour leur assurer une jonction cohérente.

Les chapiteaux possédant une seule couronne de feuilles d'acanthe épineuse surmontée de quatre feuilles d'angle, seules survivances de la couronne supérieure, sont très révélateurs de cette évolution et sont peut-être le fil d'Ariane qui nous conduira aux chapiteaux-corbeille « à côtes de melon ». Ce sont les chapiteaux des types 5 et 6 de Kautzsch et de mon type IV[15] (fig. 4-7). L'examen d'un corpus



Fig. 3 – Chapiteaux inachevés découverts par l'exploitation moderne de la carrière de Silinte dans l'île de Marmara (ASGARI, Proconnesian Production [cité n. 12], fig. 1, p. 265).

14. A. PRALONG, *Recherches sur les chapiteaux corinthiens tardifs en marbre de Proconnèse*, thèse de doctorat de l'université de Paris I, 1997 (à paraître).

15. Ce sont les chapiteaux à échancrure en « V » (type 5) ou en « lyre » (type 6), cf. KAUTZSCH, *Kapitellstudien* (cité n. 1), p. 59-61, et pl. 14. Mon type IV compte 4 sous-types déterminés en fonction du point d'ancrage des hélices et non pas de la forme de leur tracé, cf. A. PRALONG, La typologie des chapiteaux corinthiens tardifs en marbre de Proconnèse et la production d'Alexandrie, *RA* 2000, 1, p. 88 et fig. 7b, p. 87. Ces quatre sous-types n'ont pas eu le même succès : les 2/3 du corpus rassemblé appartiennent aux sous-types IV/b (108 chap.) et IV/c (155 chap.). Le type IV/a peut être considéré comme les débuts balbutiants du type (59 chap.) et le type IV/d (25 chap.) comme la fin de son évolution.

rassemblant 347 spécimens, dont la couronne inférieure est très fréquemment composée de seulement 4 ou 5 feuilles[16], a permis de suivre les effets de la disparition des feuilles centrales de la couronne supérieure sur la partie haute du chapiteau et de relever les variantes qui traduisaient une évolution plus morphologique que décorative. En effet les sculpteurs eurent deux problèmes à résoudre : donner aux tiges des hélices un ancrage qui a disparu avec les feuilles centrales et en même temps gérer l'espace qu'elles ont libéré. La solution trouvée traduit la poursuite d'une logique antérieure : les tiges des hélices plongent jusqu'à leur butoir habituel (le sommet d'une feuille), et donc s'appuient sur la couronne inférieure, ce qui s'accompagne de l'apparition de nouveaux motifs décoratifs et d'une modification partielle du volume du chapiteau. Un large éventail de variantes apparaît : indépendantes l'une de l'autre (type IV/a, fig. 4[17]), les tiges finissent par se souder, formant un ruban continu qui s'appuie sur la couronne inférieure (type IV/b, fig. 5[18]) puis, devenu peu à peu indépendant de celle-ci (type IV/c, fig. 6[19]), remonte progressivement vers l'abaque jusqu'à épouser les contours (type IV/d, fig. 7[20]). Quant à l'espace laissé vide par la disparition de la feuille médiane, il va tout naturellement être tributaire, dans son volume et dans sa décoration, de l'évolution du ruban des hélices et du bouton d'abaque. C'est le bossage du bouton d'abaque qui impose sa loi en conférant sa convexité au large espace libre qui le prolonge et est dessiné par le ruban des hélices. L'échancrure, bien délimitée, prend ainsi la forme d'une section de cône ou d'ellipsoïde assez fortement saillante où se confondent son décor et celui du bouton médian (fig. 8[21]). Dans le même temps, les hélices se modifient : les enroulements s'atrophient, les spirales deviennent imperceptibles, comme absorbées par les angles de l'abaque (fig. 9[22]). Autre partie concernée : les feuilles d'angle, survivance de la deuxième couronne, s'étalent, se développent en largeur et tendent à se joindre au milieu des faces du chapiteau (fig. 7 et 10[23]), au fur et à mesure que le ruban des hélices se libère de son ancrage sur la couronne inférieure. Leur surface perd sa concavité, se galbe et adopte un profil convexe (fig. 8). Insensiblement le volume du chapiteau change : le tronc de pyra-

16. 156 chapiteaux à 4 feuilles, 135 à 5 feuilles, 31 à 6 feuilles, 3 à 7 feuilles et 3 à 8 feuilles.

17. Dimensions : H. 40 cm – lit de pose 37 cm – lit d'attente 60 cm (AP490).

18. Dimensions : H. 36 cm – lit de pose 33 cm – lit d'attente 45 cm (AP629).

19. Dimensions : H. 49 cm – lit de pose 39,5 cm – lit d'attente 65 cm (AP668).

20. Dimensions : H. 50 cm – lit de pose 46 cm – lit d'attente 66 cm, (AP808 = type IV/d). Cf. A. Pralong, Recherches sur les chapiteaux corinthiens tardifs en marbre de Proconnèse, dans *L'acanthe dans la sculpture monumentale* (cité n. 11), fig. 13, p. 140. Voir aussi un bon exemple remployé dans une maison génoise de Galata restaurée en 1963, à côté de l'Arap Camii (ancienne église Saint-Paul de Galata) [AP664], cf. J. Cramer et S. Düll, Baubeobachtungen an der Arap Camii in Istanbul, *IstMitt.* 35, 1985, catalogue, n° 27, p. 320 et pl. 72, 4.

21. Dimensions : H. 49 cm – lit de pose 39,5 cm – lit d'attente 62 cm (AP677 = type IV/c), cf. Pralong, La typologie des chapiteaux corinthiens tardifs (cité n. 15), fig. 6, p. 84.

22. Dimensions : H. 50 cm – lit de pose 41 cm – lit d'attente 65 cm (AP676 = type IV/c), cf. Pralong, Recherches (cité n. 20), fig. 9, p. 139).

23. La figure 10 montre un chapiteau utilisant la technique de la sculpture « à jour », ce qui est rare. Dimensions : H. 34 cm – lit de pose 32 cm – lit d'attente 47 cm (AP814 = type IV/d).



Fig. 4 – Type IV/a, devant Sainte-Irène (AP490).



Fig. 5 – Type IV/b, Musée archéologique de Bursa, inv. n° 2711 (AP 629).



Fig. 6 – Type IV/c, jardins du musée de Sainte-Sophie, posé sur la base n° 506 sans n° d'inv. (AP668).



Fig. 7 – Type IV/d, Musée archéologique, sans n° d'inv. (AP808).



Fig. 8 – Chapiteau devant Saraçhane (AP 677).



Fig. 9 – Musée archéologique d'Istanbul, inv. n° 3181 (AP 676).



Fig. 10 – Musée de Sainte-Sophie, chapiteau sculpté « à jour » (AP814).



Fig. 11 – Chapiteau du musée de Sainte-Sophie, inv. n° 303 (AP674).

mide, qui servait d'interface entre le cylindre de la couronne inférieure et le coussin et vaguement parallélépipèdique de l'abaque, et dont les feuilles d'angle délimitaient les faces, est remplacé par un tronc de cône : les arêtes formées par la nervure médiane des feuilles s'estompent sous les angles de l'abaque ; les lobes des feuilles d'angle, de plus en plus ramassés sur eux-mêmes, présentent une surface uniformément arrondie qui vient buter contre l'échancrure médiane dessinée par la tige des hélices (fig. 9 et 11[24]). Ce phénomène s'associe à une transformation subtile de l'abaque dont les angles cessent d'être saillants et effilés pour se raccourcir, s'épaissir et s'arrondir en même temps, sans pour autant adopter le tracé parfaitement rectiligne qui caractérise le plus grand nombre des chapiteaux corbeille. Tout

24. Dimensions : H. 43 cm – lit de pose 35 cm – lit d'attente 53 cm (AP674 = type IV/c).



Fig. 12 – Chapiteau du portique devant la mosquée d'Alaeddin à Bursa (d'après BARSANTI, Materiali [cité n. 26], fig. 13, p. 68).

se passe comme si la convexité imposée par le bouton d'abaque et son prolongement, au milieu des faces des chapiteaux, était imitée par les angles du chapiteau, parachevant une évolution perçue depuis le début du Ve siècle, et destinée à faire disparaître tout ce qui concourait à les fragiliser : angles de l'abaque très protubérants et hélices aux enroulements détachés de la corbeille.

Que reste-il encore à changer, puisque la partie supérieure du chapiteau, hormis l'abaque dont les contours n'ont pas été modifiés, a acquis la morphologie désirée ? Il faut faire disparaître, ou plutôt ne pas faire apparaître la couronne inférieure. Grâce aux témoignages archéologiques livrés par les fouilles menées dans les carrières antiques de l'île de Marmara, N. Asgarı[25] a reconstitué l'enchaînement des différentes phases de fabrication des chapiteaux et prouvé que la partie haute des chapiteaux corinthiens était exécutée en premier. Celle-ci présente, aux angles et sur le milieu des faces, des protubérances destinées à être ultérieurement sculptées pour former les angles de l'abaque et le bouton médian, mais qui à un premier stade, comme le montrent quelques chapiteaux inachevés mis au jour dans la carrière de Silinte (fig. 2), ne sont pas fondamentalement éloignées du volume des chapiteaux « à côtes de melon » : il suffira de prolonger cette zone jusqu'au lit de pose du chapiteau. Si aucun témoignage inachevé n'a été encore trouvé, en revanche deux chapiteaux remployés dans le portique de la mosquée d'Alaeddin à Bursa[26] (fig. 12) sont une sorte de synthèse tout à fait exceptionnelle ou un savant compromis de trois types de chapiteaux : ils possèdent la couronne de huit feuilles d'acanthe épineuse d'un chapiteau corinthien tardif surmontée d'une corbeille très légèrement polylobée sculptée à jour et couronnée de l'abaque rectiligne du chapiteau-corbeille.

25. Cf. n. 13.

26. CL. BARSANTI, Materiali bizantini poco noti o inediti della Bitinia, *Corso Rav* 42, 1995, p. 65-69 et fig. 11, 13 et 14, classe ces chapiteaux dans la famille des chapiteaux à double zone, ce qui n'est pas contradictoire avec mon propos.

Ils résument de façon magistrale l'évolution du chapiteau qui, avant la suppression de la couronne inférieure et après abandon de l'abaque aux faces échancrées, est encore un peu corinthien, mais pas tout à fait corbeille. Le chapiteau mixte de la mosquée de Kairouan signalé plus haut montrait la juxtaposition des deux épannelages (corinthien de type IV et corbeille « à côtes de melon »), ceux de Bursa constituent une étape vers leur fusion.

Si l'on admet cette génèse du chapiteau-corbeille « à côtes de melon », à partir de la modification du processus d'épannelage et de l'évolution du chapiteau corinthien de type IV, peut-on en fixer le point de départ, bien que cette évolution ne puisse être suivie qu'en pointillé avant son accomplissement dans les chapiteaux de Saints-Serge-et-Bacchus ? Deux chapiteaux de type IV/c, conservés dans le lapidaire



Fig. 13 – Musée de Sainte-Sophie, inv. n° 108, chapiteau provenant des fouilles de l'atrium de Théodose (AP673).

du musée de Sainte-Sophie (fig. 13[27] et 14[28]), nous fournissent une borne chronologique : le début du ve siècle, car ils proviennent des fouilles effectuées par A. M. Schneider dans l'atrium de la Sainte-Sophie de Théodose. Cette évolution fut donc longue et certainement aléatoire. Morphologiquement, elle constitue une étape intermédiaire entre deux types d'épannelage : celui des chapiteaux corinthiens, et celui des chapiteaux-corbeilles, le chapiteau « à côtes de melon » ne conservant de sa filiation avec les premiers que l'abaque au profil échancré et les rondeurs accentuées de leur partie haute étendues à l'ensemble de la corbeille.



Fig. 14 – Musée de Sainte-Sophie, inv. n° 48, chapiteau provenant des fouilles de l'atrium de Théodose (AP 675).

27. Dimensions : H. 41 cm – lit de pose 36 cm – lit d'attente 60 cm (AP673 = type IV/c).
28. Dimensions : H. 40 cm – lit de pose 35 cm – lit d'attente 58 cm (AP675 = type IV/c).

L'AMBON DE LA BASILIQUE DE « SAINT-TITE » À GORTYNE

par Christina TSIGONAKI

Summary: The study of architectural sculpture and liturgical furniture from the basilica of Aghios Titos at Gortyna in Crete illuminates the modes of production and the exchange networks for this category of objects. A new graphic reconstruction of the ambo, produced by a local workshop, shows its close affinity with the type widely attested throughout Phrygia and beyond. The mid-6th – early 7th century dating for the ambo accords with the date proposed for the first phase of the basilica.

Un siècle après sa redécouverte par la communauté scientifique, la basilique de « Saint-Tite » à Gortyne occupe une place particulière dans l'histoire de l'architecture byzantine[1]. Des traits morphologiques novateurs de cette basilique à coupole, comme les absides qui percent les murs extérieurs des nefs et le plan triconque du sanctuaire, continuent à susciter les discussions des spécialistes. La maçonnerie soigneuse de l'édifice, construite exclusivement de blocs bien taillés en calcaire, provenant probablement de monuments antiques, échappe aux normes communes de la région. Cette étude vise à montrer le caractère aussi original des sculptures architecturales de la basilique, et plus particulièrement de l'ambon.

Le monument se situe au pied de la colline de l'acropole de la ville, à l'ouest de la rive du Mitropolitianos et au sud de l'Odeum où la fameuse inscription juridique de Gortyne a été découverte par F. Halbherr en 1884. La zone entre l'Odeum et la basilique correspond à l'espace occupé par la première agora civile de Gortyne[2]. Les fouilles gréco-italiennes récentes dans le village moderne de Mitropolis ont mis au jour une basilique monumentale à cinq nefs ainsi qu'une rotonde au nord, ces deux bâtiments faisant partie d'un vaste groupe de bâtiments ecclésiastiques qui est selon

1. Le monument a été fouillé en 1900 par G. Gerola et par St. Xanthoudidès en 1901. Gerola a brièvement présenté les résultats des fouilles, tandis que Xanthoudidès n'a publié que les inscriptions : G. GEROLA, *Monumenti veneti nell'isola di Creta*, vol. II, Venise 1908, p. 31-39 ; ST. A. XANTHOUDIDÈS, Χριστιανικαὶ ἐπιγραφαὶ ἐκ Κρήτης, *Ἀθηνᾶ* 15, 1903, p. 125-127. Les témoignages des voyageurs ainsi que le bilan des recherches archéologiques sont présentés dans I. BALDINI LIPPOLIS, La basilica di S. Tito a Gortina, *Corso Rav* 44, 1998, p. 43-82.

2. L. PERNIER, L'« Odeum » nell'« Agora » di Gortina presso il Leteo, *Annuario* 8-9, 1925-1926, p. 58-69 ; A. DI VITA, Gortina bizantina, *Studi tardoantichi* 4, 1987, p. 341-351 ; IDEM, Gortina, *Rendiconti dell'Accademia nazionale dei Lincei*, s. 9, t. 11, 2000, p. 639-669.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 499-519.

toute apparence le centre ecclésiastique de la ville protobyzantine[3]. La basilique de « Saint-Tite » se situe assez loin à l'ouest de ce noyau. Toutefois l'orientation identique de l'abside de la basilique de « Saint-Tite » et de la basilique de Mitropolis indique probablement que ces deux monuments sont implantés dans un tissu urbain commun. En outre, l'implantation de la basilique de « Saint-Tite » semble respecter dans les grandes lignes le tissu urbain préexistant, comme le suggère le fait que l'axe perpendiculaire du monument est exactement parallèle au portique nord de l'agora civile, dont le dernier remaniement date du IIIe siècle av. J.-C.[4]

L'article de A. Orlandos sur la basilique de « Saint-Tite », paru en 1926, représente de nos jours encore le point de départ de toute discussion sur l'architecture du monument[5]. En réalité, A. Orlandos s'abstient de traiter en détail la complexité des phases de construction et les remaniements architecturaux que les différentes parties de l'édifice ont subis[6]. Ainsi, la chronologie des phases architecturales est fondée essentiellement sur l'étude des sculptures architecturales. Selon A. Orlandos, ces sculptures appartiennent à deux groupes majeurs : les sculptures paléochrétiennes et les sculptures médiobyzantines. Des fragments d'ambon et de plusieurs plaques ainsi que deux chapiteaux ioniques à imposte font partie du premier groupe. Les chapiteaux portent sur l'une des faces de l'imposte un monogramme cruciforme que A. Orlandos a cru pouvoir lire comme « τοῦ βίνκας » en suggérant que cette acclamation fait allusion à l'empereur Justinien[7]. La datation des sculptures du premier groupe sous le

3. R. FARIOLI CAMPANATI, La basilica di Mitropolis a Gortyna. Campagne di scavo 1991-1997 (SAIA, Eforìa Bizantina di Creta), *Corso Rav* 44, 1998, p. 83-121 ; EADEM, La basilica di Mitropolis a Gortina: tipologia e articolatione degli spazi liturgici, dans *Creta Romana e Protobizantina, Atti del convegno internazionale, Iraklion, 23-30 settembre 2000*, Padoue 2005 (sous presse). A. Di Vita a suggéré à juste titre que la basilique de Mitropolis était l'église métropolitaine de Gortyne, ce qui implique qu'elle était dédiée à saint Tite. Selon lui, après la destruction de la métropole vers 670, cette dédicace a été reportée sur le bâtiment situé au pied de l'acropole, connu aujourd'hui sous le nom de « basilique de Saint-Tite » : A. DI VITA, Atti della Scuola 1990-1991, Gortina, La grande basilica cristiana di Mitropolis, *Annuario* 68-69, n. s. 51-52, 1990-1991, p. 486. Il faut toutefois signaler que le témoignage de Chr. Buondelmonti (1415), selon lequel le monument au pied de l'acropole était identifié comme l'église de Saint-Tite, n'est confirmé par aucune autre source. Selon la tradition locale, sur laquelle nous disposons de témoignages écrits à partir de 1828, l'église était connue sous le nom de Panaghia (Kera) : cf. St. XANTHOUDIDÈS, Περὶ τῆς Μητροπόλεως Κρήτης καὶ τοῦ μητροπολιτικοῦ ναοῦ τοῦ 'Αγίου Τίτου κατὰ τὴν Β. Βυζαντ. Περίοδον (961-1204), *Χριστιανικὴ Κρήτη*, Β', fasc. Α, Iraklion 1913, p. 332-335.

4. Voir le plan topographique de la ville : *Gortina V.1*, vol. 1*** tavole, Padoue 2000, pl. I et aussi A. DI VITA, Atti della Scuola 1996-1997, Gortina, L'agorà greca, *Annuario* 74-75, n. s. 68-69, 1996-1997, p. 522-552 et part. fig. 67 ; IDEM, *ArchDelt* 51, 1996, B2, p. 645-647 ; IDEM, *Κρητικὴ 'Εστία* 4e per., 7, 1999, p. 284-291.

5. A. ORLANDOS, Νεώτεραι ἔρευναι ἐν 'Αγίῳ Τίτῳ τῆς Γορτύνης, *EEBS* 3, 1926, p. 301-328.

6. Cf. le plan du monument publié par dans TH. FYFE, The Church of St. Titus at Gortyna in Crete, *Architectural Review*, vol. 22, August 1907, p. 60-67 et particulièrement fig. 1. La distinction des phases architecturales proposée récemment par BALDINI LIPPOLIS (cité n. 1) n'est pas fondée sur des arguments convaincants.

7. ORLANDOS (cité n. 5), p. 303-304, 322, fig. 3 ; V. VEMI, *Les chapiteaux ioniques à imposte de Grèce à l'époque paléochrétienne*, Paris 1989, p. 53-54, 206, pl. 95. V. Vemi a daté les chapiteaux de « Saint-Tite » pour des raisons morphologiques dans la deuxième moitié du VIe s. et plutôt dans le dernier quart. Deux autres chapiteaux ioniques à imposte portant le même monogramme ont été remployés dans l'église rupestre de Panaghia à Matalla : FARIOLI CAMPANATI (cité n. 3), p. 121, fig. 16 ; XANTHOUDIDÈS (cité n. 3), p. 334, pl. H, 2.

règne de Justinien constitue un des arguments essentiels de A. Orlandos pour placer la construction de l'église à cette époque. Les sculptures médiobyzantines – plaques, architraves et frises – ne font pas l'objet de cette étude et correspondent, selon A. Orlandos, à une phase de réédification qui a suivi la réoccupation de la Crète par les Byzantins. Les plaques portant une décoration en champlevé sont réunies par A. Orlandos dans un troisième groupe qu'il a daté, non sans hésitations, au Xe siècle. Sur la question de la datation de l'édifice les avis des spécialistes ne sont pas unanimes. Des comparaisons avec d'autres monuments à traits morphologiques analogues, méthode qui présuppose une évolution linéaire des formes architecturales, ont amené P. Lemerle à dater le monument au VIIe ou au VIIIe siècle[8], P. Vokotopoulos au VIIe[9], tandis que J. Christern l'a attribué à la deuxième moitié du Xe siècle[10]. Ce dernier, en insistant sur le caractère non homogène des sculptures antérieures à cette date, les a considérées comme des *spolia* en remploi, les rendant ainsi impropres à la datation du monument.

Un nouvel examen des sculptures protobyzantines de « Saint-Tite » se heurte aujourd'hui au fait qu'une grande partie du matériel, connu uniquement par les photos des archives de G. Gerola et celles publiées par A. Orlandos, a disparu. Lors des travaux de restauration des salles d'exposition des fonds provenant de « Saint-Tite » du Musée Historique d'Héraklion, nous avons constaté que plusieurs fragments de cette collection faisaient partie de l'ambon. Parmi eux, un élément appartenant à la plate-forme de l'ambon ainsi qu'une plaque fragmentaire de parapet avaient été déjà commentés par A. Orlandos, qui a proposé une reconstitution de l'ambon qui reproduit le type commun de l'ambon à double escalier axial avec deux avancées rectilignes de part et d'autre de la partie centrale circulaire de la plate-forme. Sur les deux avancées se posent des plaques latérales qui flanquent les plaques incurvées du parapet. La plate-forme est portée par quatre piliers arrondis sur un de leurs côtés[11]. Le type en question, créé apparemment dans les ateliers de Constantinople, a connu au cours du VIe siècle une large diffusion dans tout l'empire[12]. Cependant, J.-P. Sodini a signalé à plusieurs reprises que l'ambon de « Saint-Tite » correspond

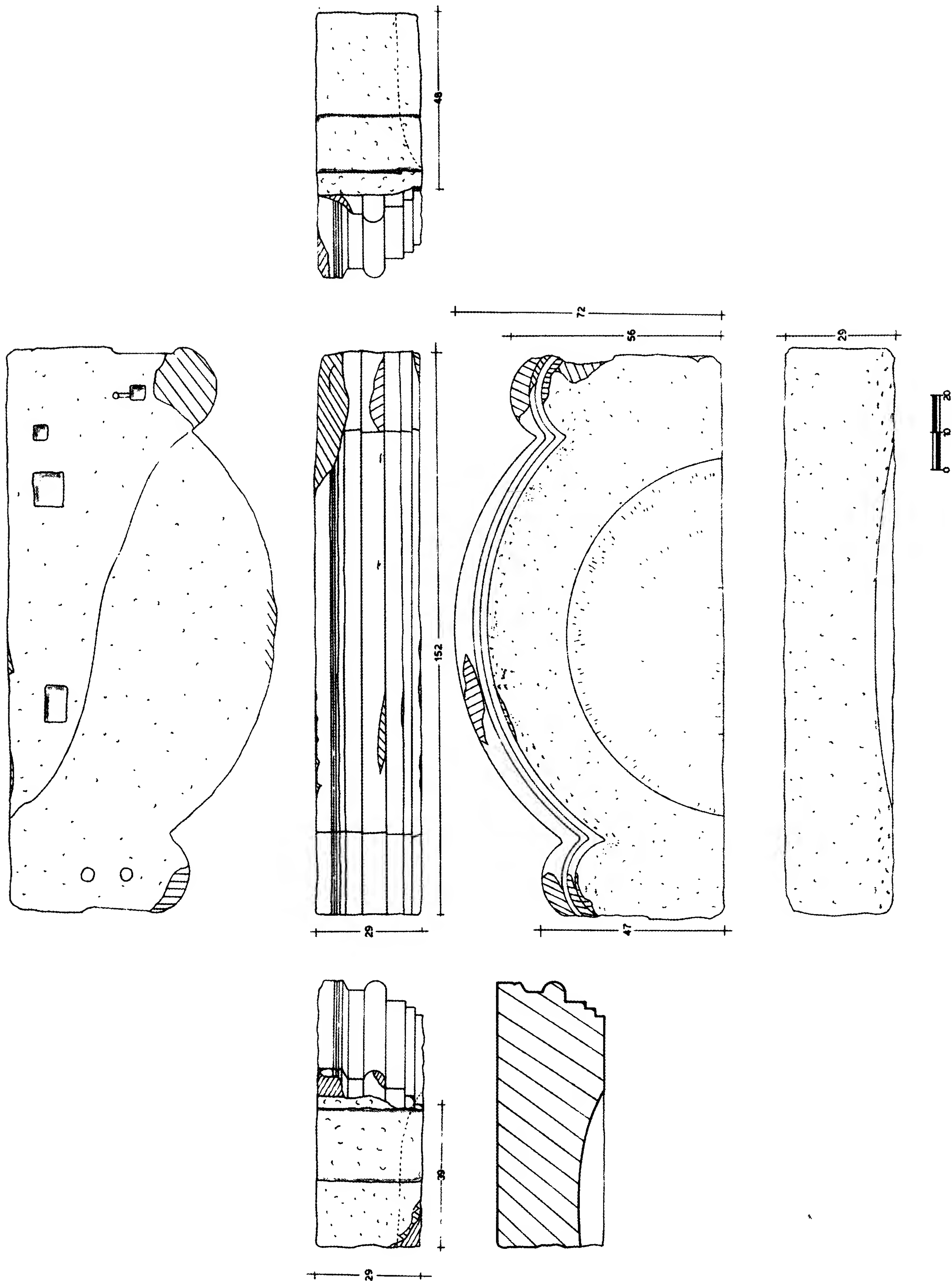
8. P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne et byzantine. Recherches d'histoire et d'archéologie*, Paris 1945, p. 479-480.

9. P. VOCOTOPOULOS, Παρατηρήσεις στὴ λεγόμενη βασιλικὴ τοῦ 'Αγίου Νίκωνος, *Πρακτικὰ τοῦ Α' Διεθνοῦς Συνεδρίου Πελοποννησιακῶν Σπουδῶν, Σπάρτη 7-14 Σεπτεμβρίου 1975*, II, Athènes 1976-1978, p. 273-285.

10. J. CHRISTERN, Die Datierung von A. Titos in Gortys (Kreta), *Πεπραγμένα τοῦ Γ' Διεθνοῦς Κρητολογικοῦ Συνεδρίου (Ρέθυμνο 1971),* Athènes 1974, vol. B, p. 37-43, pl. 3-8.

11. ORLANDOS (cité n. 5), p. 310-313, fig. 7-9.

12. J.-P. SODINI, K. KOLOKOTSAS, *Aliki II : La basilique double*, Paris 1984, p. 106-112 ; P. JAKOBS, *Die frühchristlichen Ambone Griechenlands,* Bonn 1987, p. 44-50 (type I) et p. 267-268. Depuis les recensements faits par J.-P. Sodini et P. Jakobs, peu d'exemples de ce type d'ambon ont été publiés : A. B. BIERNACKI, The Pulpit in the Episcopal Basilica at Novae (Svištov). (An Attempt at a Reconstruction), *Balcanica Posnaniensia. Acta et studia* 7, 1995, Poznań, p. 315-332 ; G. ROUX, *La basilique de la Campanopétra,* Salamine de Chypre XV, Paris 1998, p. 141-144, fig. 172-179 ; U. PESCHLOW, Architectural sculpture, dans *Kalenderhane in Istanbul. The Buildings, their History, Architecture, and Decoration*, éd. C. L. STRIKER, Y. DOĞAN KUBAN, Mainz am Rhein 1997, p. 108, pl. 126-130. Sur le matériel provenant du littoral de la Mer Noire, voir CL. BARSANTI, L'esportazione di marmi dal Proconneso nelle regioni pontiche durante il IV-VI secolo, *Rivista dell'Istituto nazionale d'Archeologia et storia dell'Arte,* s. 3, 12, 1989, p. 192-197.



Dessin a – Ambon de « Saint-Tite » : plate-forme.

à un autre type d'ambon, probablement d'origine phrygienne car la majorité des exemples connus se concentre dans la région de Phrygie[13]. Malgré l'absence d'une publication systématique des sculptures issues des ateliers phrygiens, on reconnaît aujourd'hui qu'elles étaient comparables en qualité à celles de la capitale. Les carrières de Dokimeion où, à part le fameux *pavonazetto*, différentes qualités de marbre de couleurs jaunâtre et bleuâtre ont été extraitès, furent exploitées au moins jusqu'au VIIIe siècle[14].

La reconstitution révisée que nous allons présenter, documentée par de nouveaux dessins[15], confirme la suggestion de J.-P. Sodini. Voici le catalogue de sept éléments (nos a-g) que nous attribuerons à l'ambon :

a) Un des deux grands éléments constituant la plate-forme de l'ambon, Musée Historique d'Héraklion (fig. 1 et dessin a)[16].

Marbre blanc, jaunâtre ; diam. de la partie centrale : 0,72 m ; long. : 1,52 m ; haut. : 0,29 m.



Fig. 1 – Ambon de « Saint-Tite » : plate-forme et plaque incurvée (nos a et d).

13. J.-P. SODINI, L'Ambon de la Rotonde Saint-Georges : remarques sur la typologie et le décor, *BCH* 100, 1976, 1, p. 494, 496 ; SODINI, KOLOKOTSAS (cité n. 12), p. 113 et n. 535 ; M. ÖZSAIT, J.-P. SODINI, Sarcophages à colonnes et église byzantine dans la région de Néapolis de Pisidie, *RA* 1991, fasc. 1, p. 56-57.

14. J. RÖDER, Marmor Phrygium. Die antiken Marmorbrüche von Iscehisar in Westanatolien, *JDAI* 86, 1971, p. 253-295 et pl. 2 ; D. MONNA, P. PENSABENE, *Marmi dell'Asia Minore*, Rome 1977, p. 35-44 ; J.-P. SODINI, Marble and Stoneworking in Byzantium, Seventh-Fifteenth Centuries, dans *EHB*, vol. 1, p. 130. Voir aussi BARSANTI (cité n. 12), p. 144-145, n. 226.

15. Les dessins sont réalisés avec la collaboration de l'architecte Eugenia Papanikola, que nous remercions vivement. Le matériel a été traité pour la première fois dans la thèse que l'auteur a soutenue à l'Université de Paris I sous la direction du professeur J.-P. Sodini : Ch. TSIGONAKI, *La sculpture architecturale en Crète à l'époque protobyzantine (IVe-VIIe siècles)*, Paris 2002.

16. ORLANDOS (cité n. 5), p. 311-312. Cet élément de plate-forme, illustré sur une photographie des archives de G. Gerola au moment de sa découverte, était remployé dans la nef nord : S.-A. CURUNI, L. DONATI, *Creta Veneziana. L'Istituto Veneto e la Missione Cretese di Giuseppe Gerola. Collezione fotografica 1900-1902*, Venise 1988, p. 63 et p. 382, fig. 1417.

Dessin b – Ambon de « Saint-Tite » : support de l'ambon.



Fig. 2 – Ambon de « Saint-Tite » : support (n° b).

Intact, sauf légères cassures sur les appendices. Le lit supérieur présente deux grandes mortaises de scellement rectangulaires assurant la fixation de l'autre moitié de la plate-forme, et des mortaises cylindriques pour l'encastrement des piliers du parapet.

La partie hémisphérique principale de l'élément est flanquée de deux appendices rectangulaires qui se terminent en demi-cercles sur les petits côtés. L'appendice droit est plus long que celui de gauche. La face de la plate-forme est décorée d'un corps de moulures présentant au milieu un épais bourrelet surmonté d'une rainure et d'un bandeau parcouru d'une incision ; au-dessus du bourrelet prennent place trois listels en retrait progressif. Les faces latérales sont pourvues de rainures, larges de 0,18 m, pour l'encastrement des plaques de l'escalier. La cavité habituelle est aménagée au centre du lit inférieur, qui porte des traces de pic, le lit supérieur et les faces latérales étant simplement dégrossis.

b) Plaque rectangulaire constituant l'un des supports de la plate-forme, Musée Historique d'Héraklion (fig. 2 et dessin b)[17].

Marbre bleuâtre à veines grises ; dim. : 1,23 x 0,97 x 0,20 m.

Deux fragments jointifs sont conservés. Angle supérieur et inférieur droit de l'élément brisé, ainsi qu'une partie de la décoration centrale en coquille. Une mortaise cylindrique avec canal de coulée sur le lit d'attente.

Deux demi-colonnettes, surmontées de chapiteaux ornés de feuilles d'acanthe stylisée, sont intégrées aux faces latérales. Entre elles, la partie supérieure du panneau rectangulaire est ornée d'une coquille en bas-relief sous un arc formé par un bandeau plat. La lettre *oméga*, avec une croix latine montée sur l'antenne médiane et la lettre « N », surmontée par une croix latine, sont gravées respectivement à gauche et à droite de la coquille. Le reste de la surface est soigneusement poli. Une cavité est aménagée sur la face arrière.

c) Fragment appartenant au deuxième support de la plate-forme, Collection Archéologique de Gortyne (fig. 3 et dessin c)[18].

Marbre blanc à veines grises ; dim. cons. : 0,38 x 0,29 x 0,23 m.

Un fragment provenant de l'angle supérieur gauche du membre.

Ce fragment est conservé dans la Collection Archéologique de Gortyne sans indice de provenance. Pourtant, la similitude entre ses dimensions et celles du support précédent laisse supposer qu'ils appartenaient au même ambon.

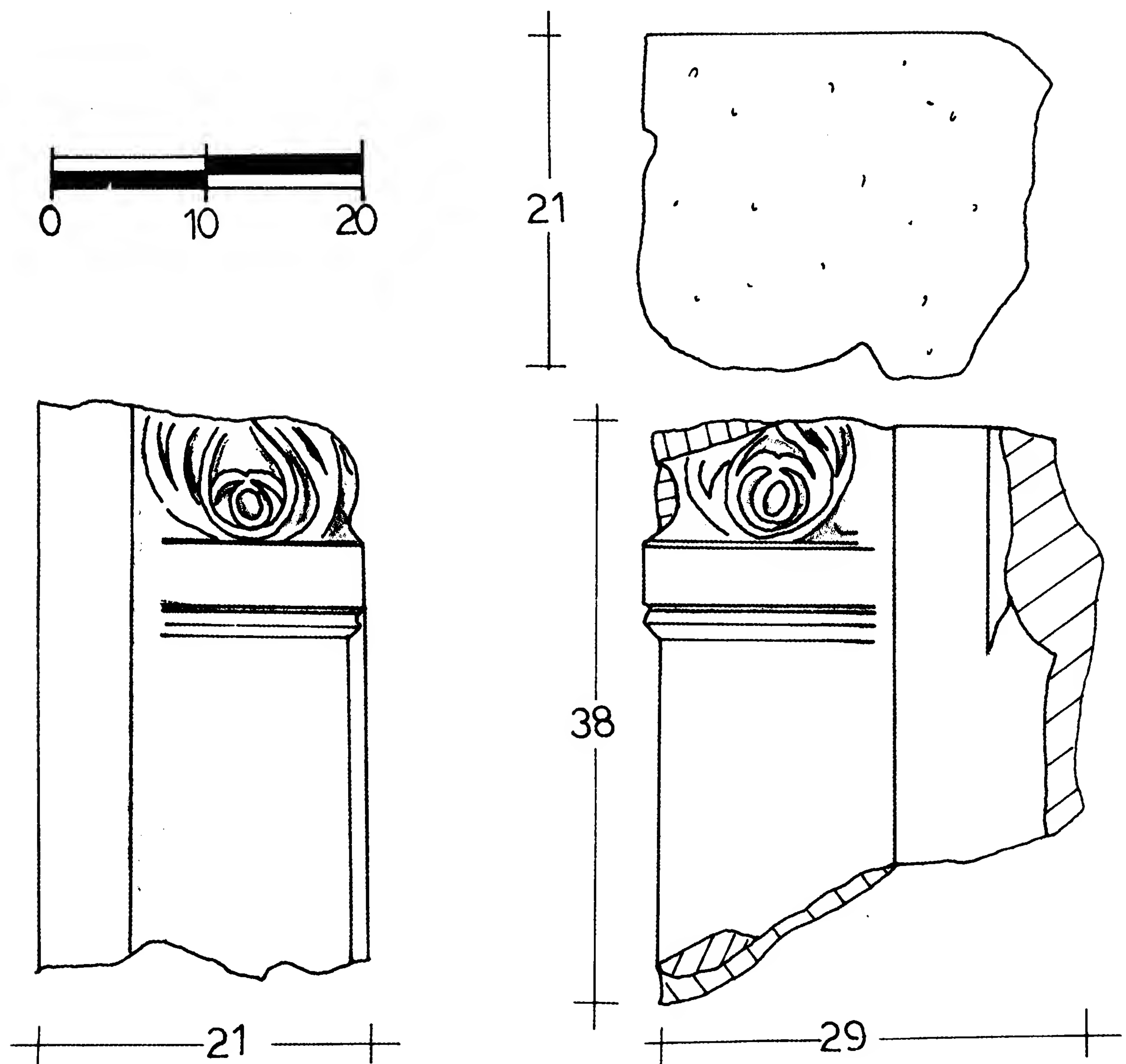
d) Plaque incurvée de parapet de la plate-forme, Musée Historique d'Héraklion (fig. 1 et dessin d)[19].

Marbre bleuâtre ; dim. : voir dessin.

17. ORLANDOS (cité n. 5), p. 313 et fig. 10. A. Orlandos avait supposé que ce membre constitue le côté d'un trône épiscopal. Toutefois, dans son ouvrage sur la basilique paléochrétienne à charpente, il l'interprète comme un support de l'ambon : A. ORLANDOS, *Ἡ ξυλόστεγος παλαιοχριστιανικὴ βασιλικὴ τῆς μεσογειακῆς λεκάνης*, vol. B, Athènes 1954, p. 557.

18. Inédit. En revanche, voir ORLANDOS (cité n. 5), fig. 10, où est illustré un fragment, probablement de l'angle droit supérieur du même support, actuellement perdu.

19. ORLANDOS (cité n. 5), p. 310-313, fig. 7, 9.



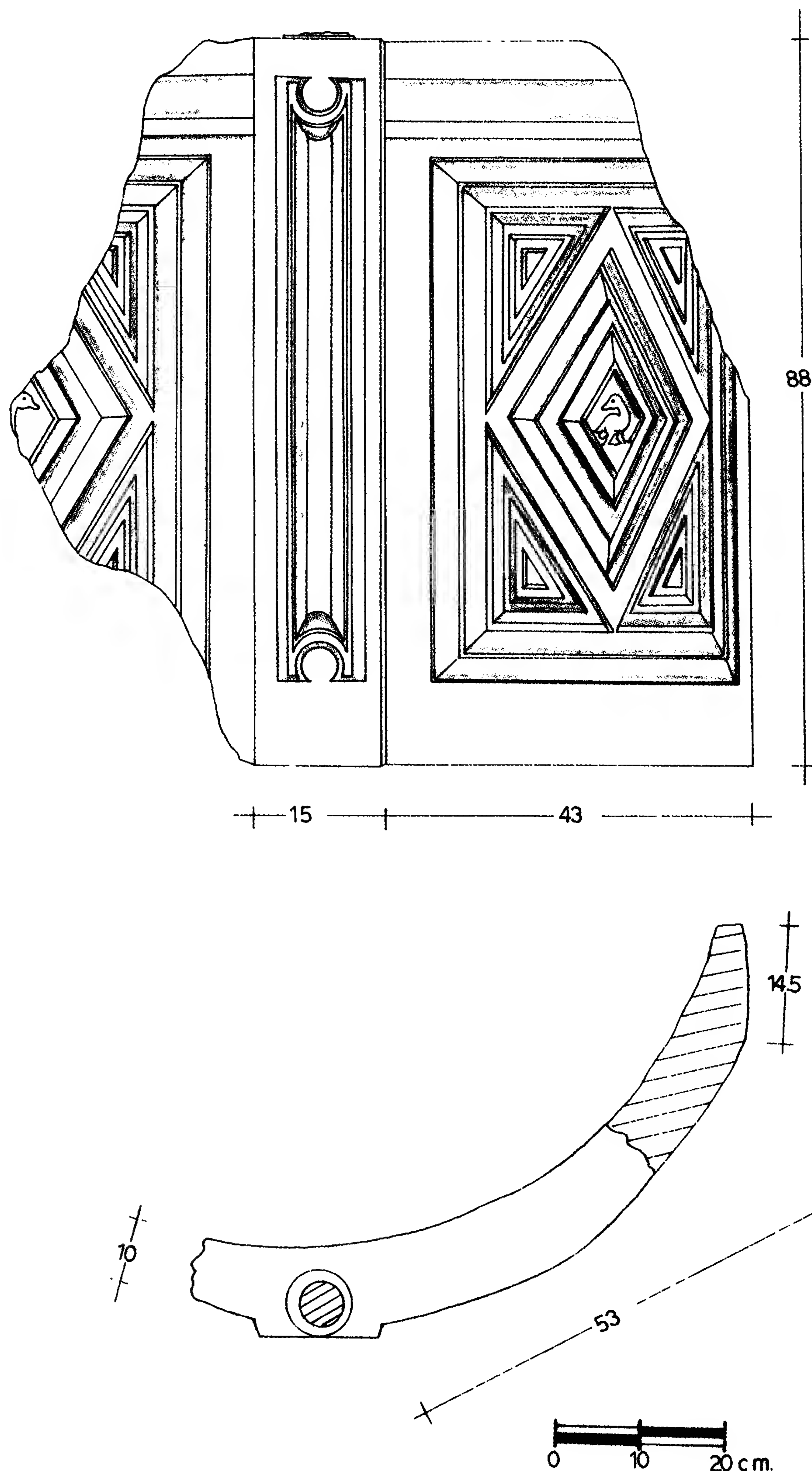
Dessin c – Ambon de « Saint-Tite » : support de l'ambon.



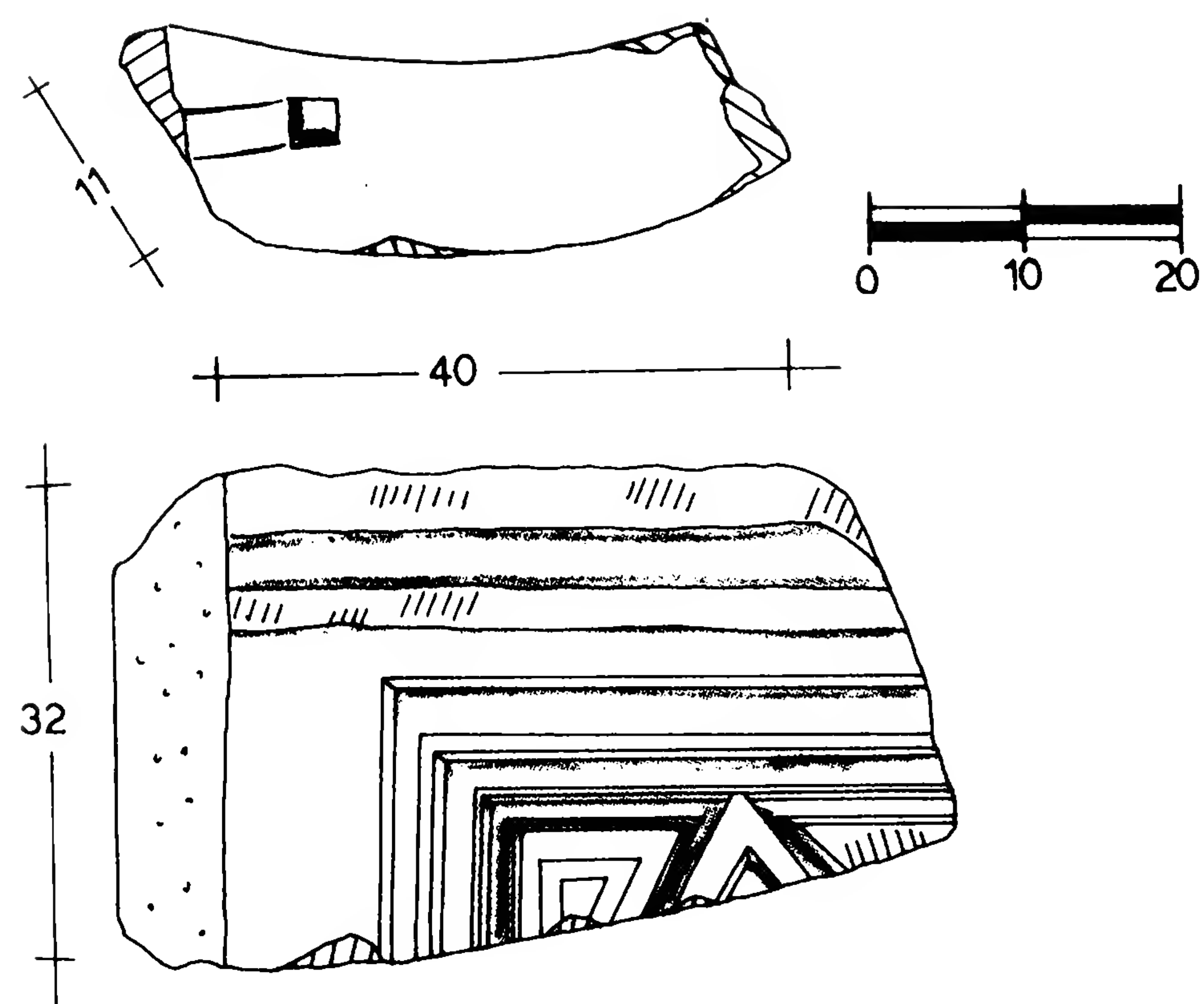
Fig. 3 – Ambon de « Saint-Tite » : support (n° c).

L'angle supérieur du panneau droit et la majeure partie du panneau gauche sont brisés ; légères cassures sur les triangles de remplissage ; pommeau arasé.

La plaque est composée de deux panneaux identiques de part et d'autre d'un pilier. Ce dernier, autrefois surmonté d'un pommeau, porte des moulures verticales. Chaque panneau est décoré de losanges emboîtés inscrits dans un cadre formé de trois rectangles en retrait progressif. Un oiseau est représenté dans le losange intérieur, alors que les triangles de remplissage contiennent un triangle plus petit en saillie. Le joint de la plaque, taillé en biais, présente une surface traitée à la gradine.



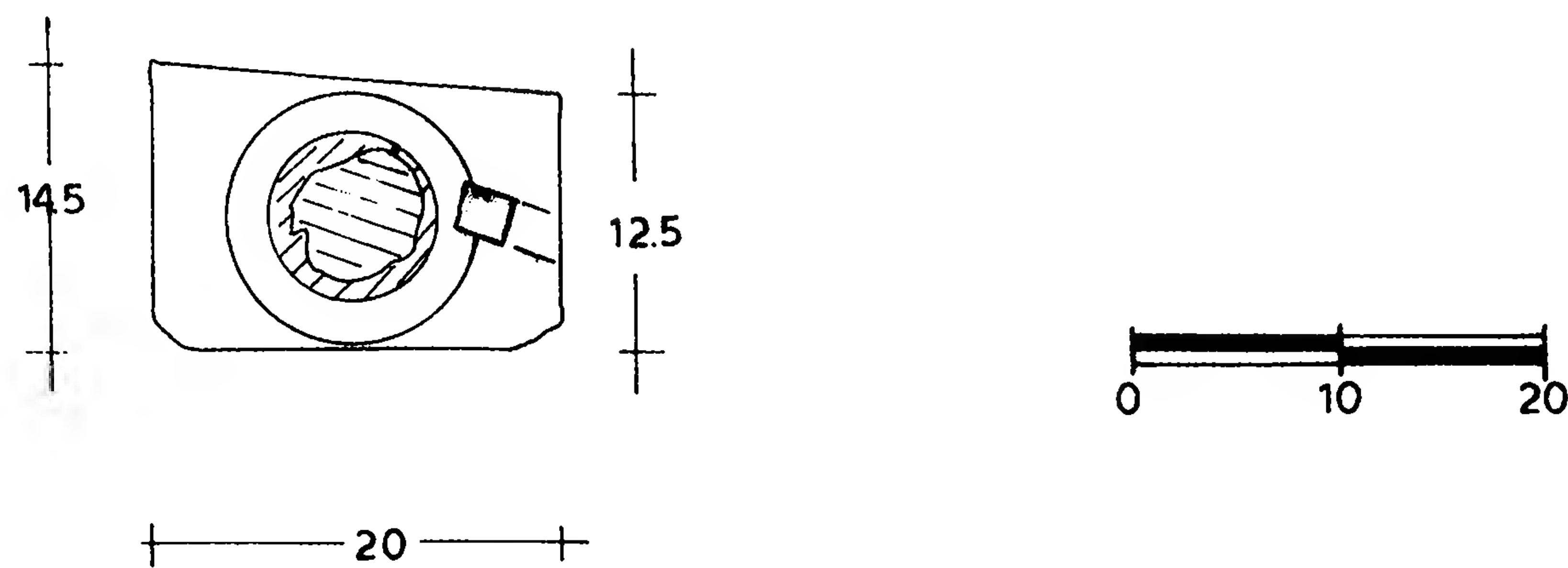
Dessin d – Ambon de « Saint-Tite » : plaque incurvée.

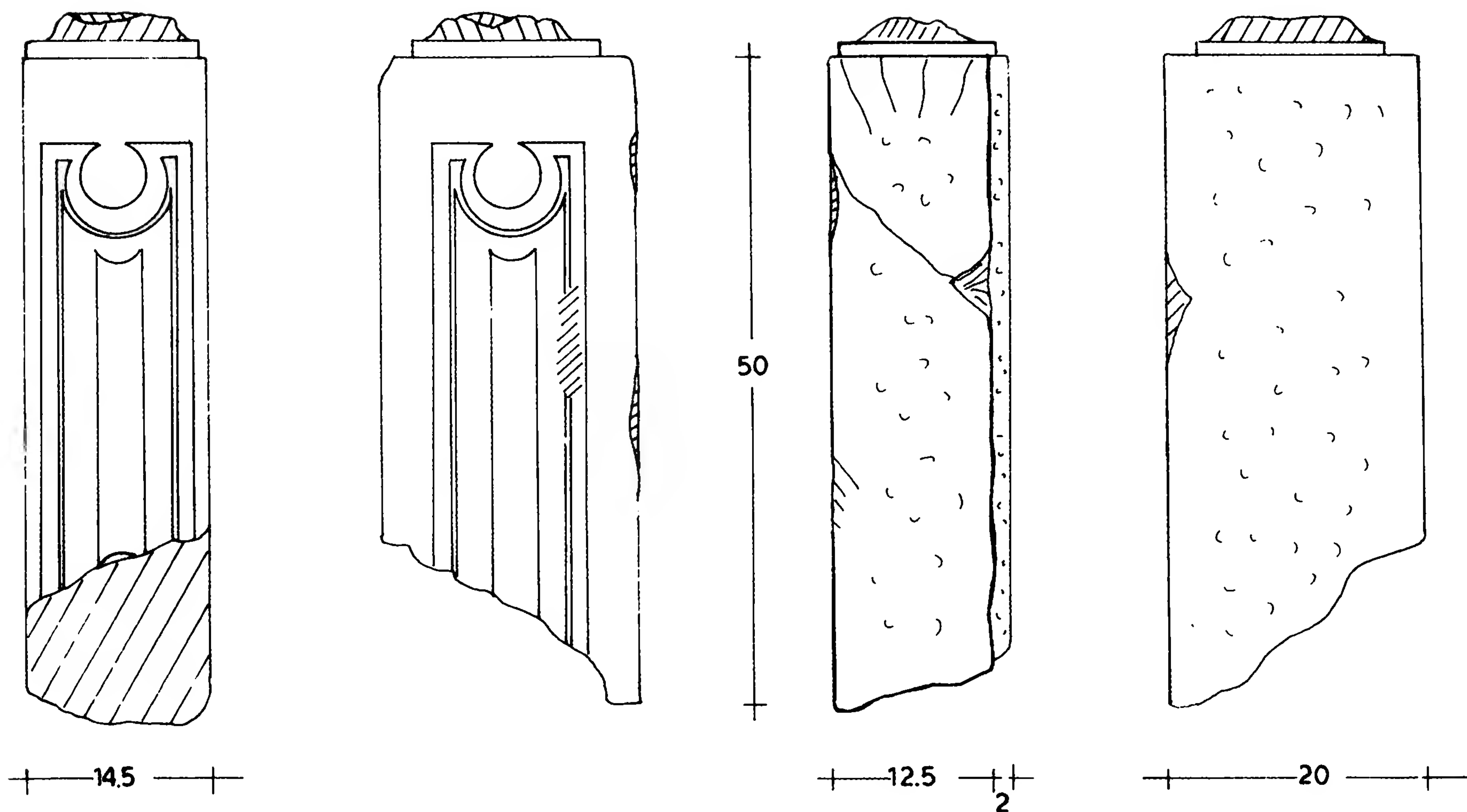


Dessin e – Ambon de « Saint-Tite » :
plaque incurvée.



Fig. 4 – Ambon de « Saint-Tite » :
plaque incurvée et pilier (nos e et f).





Dessin f – Ambon de « Saint-Tite » : pilier.

e) Fragment de la seconde plaque incurvée du parapet de la plate-forme, Musée Historique d'Héraklion (fig. 4 et dessin e).

Marbre blanc ; dim. : voir dessin.

Un fragment provenant de l'angle supérieur gauche de l'élément. Sur le lit supérieur, au-dessus du joint taillé en biais, une mortaise carrée avec rainure oblique.

La plaque portait probablement une décoration identique à celle de la précédente.

f) Fragment d'un pilier à section trapézoïdale, Musée Historique d'Héraklion (fig. 4 et dessin f)[20].

Marbre blanc-jaunâtre ; haut. cons. : 0,50 m ; section : 0,20 x 0,125/0,145 m.

Partie supérieure du pilier. Le pommeau sphéroïdal est brisé. À la base de celui-ci, une mortaise carrée avec rainure oblique est conservée.

Le pilier est décoré sur deux faces contiguës de moulures verticales. Le décor de la face latérale se terminait plus haut que celui de la face principale.

g) Fragment d'un pilier à section trapézoïdale, Musée Historique d'Héraklion (fig. 5 et dessin g).

Marbre blanc-jaunâtre ; haut. cons. : 0,38 m ; section : 0,18 x 0,13/0,15 m.

Partie inférieure du pilier ; sur le lit de pose, mortaise carrée (côté : 0,035 m).

Une seule face du pilier était décorée de moulures verticales habituelles.

La reconstitution que nous proposons se différencie de celle de A. Orlandos en deux points essentiels (voir dessins h-j) :

1) Les plaques du parapet de la plate-forme sont flanquées de piliers et non de plaques latérales, puisque la plate-forme de l'ambon n'offre pas l'espace nécessaire à la mise en place de ces dernières. En revanche, l'espace sur les deux appendices de la plate-forme coïncide avec la largeur de la face principale des deux piliers conservés. La mortaise carrée sur le lit de pose d'un des piliers (**n° g**) coïncide avec la mortaise conservée sur l'un des appendices de la plate-forme. En outre, le second pilier (**n° f**) semble avoir été en connexion avec la plaque du parapet (**n° e**) dont un crampon métallique assurait leur jonction. Un élément caractéristique est la ciselure de la mortaise sur le lit d'attente du pilier, oblique, afin de s'aligner avec la mortaise conservée sur la tranche supérieure de la plaque.

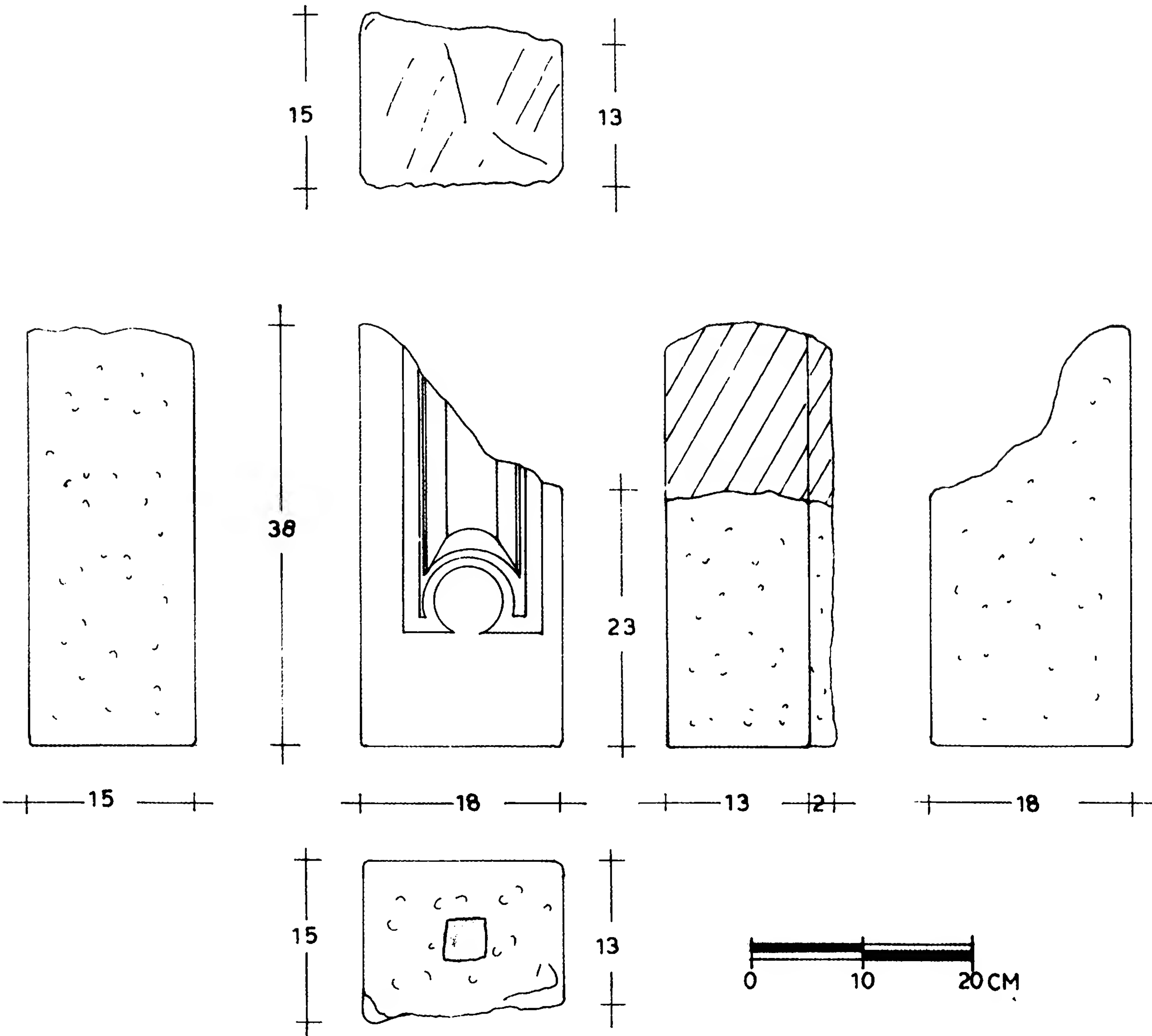
2) La plate-forme était portée par deux supports rectangulaires qui se placeaient transversalement sous les appendices courts de la plate-forme. Ainsi, la hauteur totale de l'ambon atteint 2,40 m, dont 1,52 m correspond à la hauteur de l'escalier de la plate-forme.

Il n'existe pas d'indices pour la reconstitution des parapets trapézoïdaux de l'escalier. En considérant pourtant que le point où s'arrêtent les moulures verticales sur le côté étroit du pilier **n° f** correspond au point de départ de la plaque trapézoïdale, nous avons calculé la hauteur maximale de cette dernière à environ 1,88 m. Quant au degré de l'angle choisi pour la reconstitution, il est purement hypothétique.

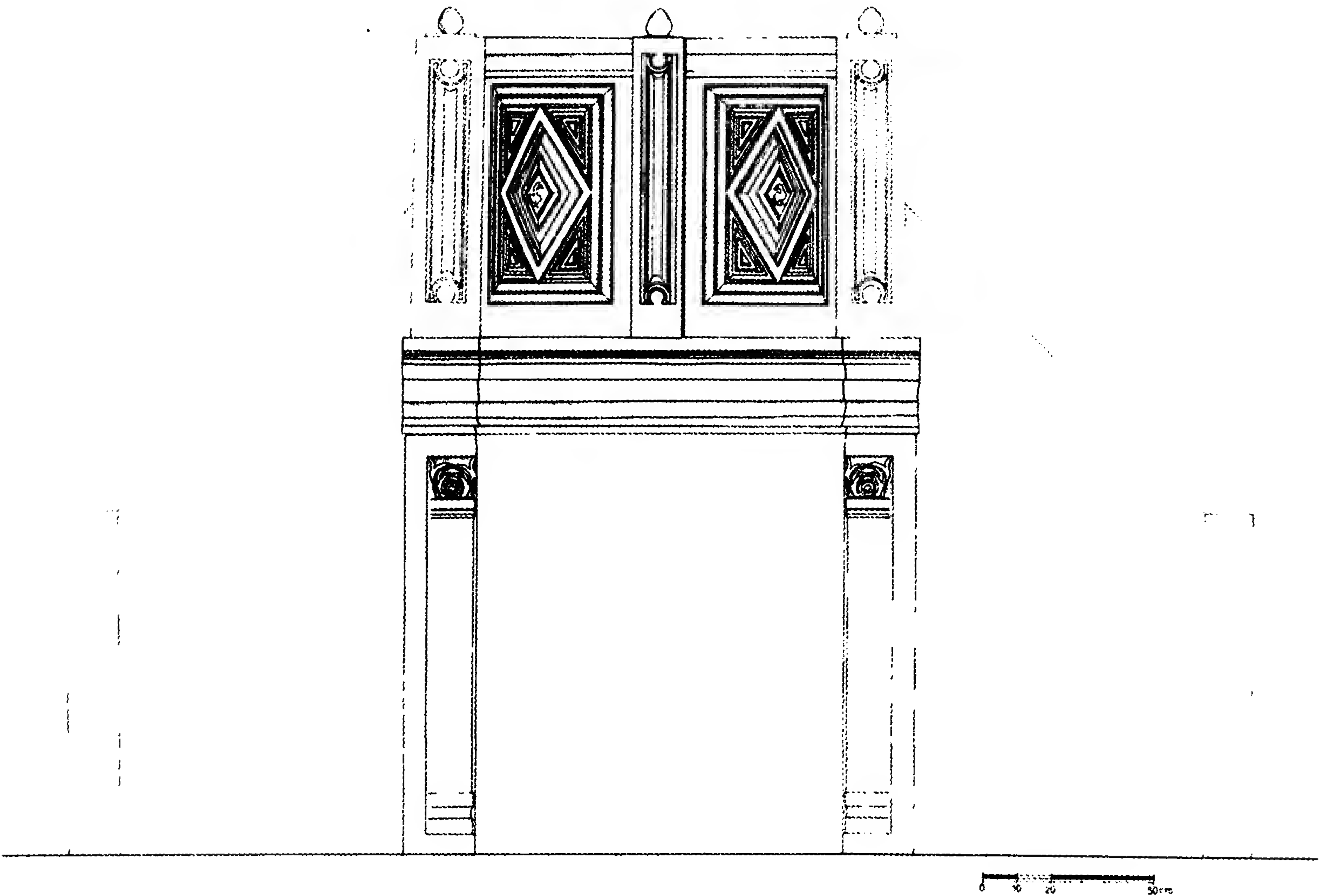
20. ORLANDOS (cité n. 5), p. 310, fig. 6.



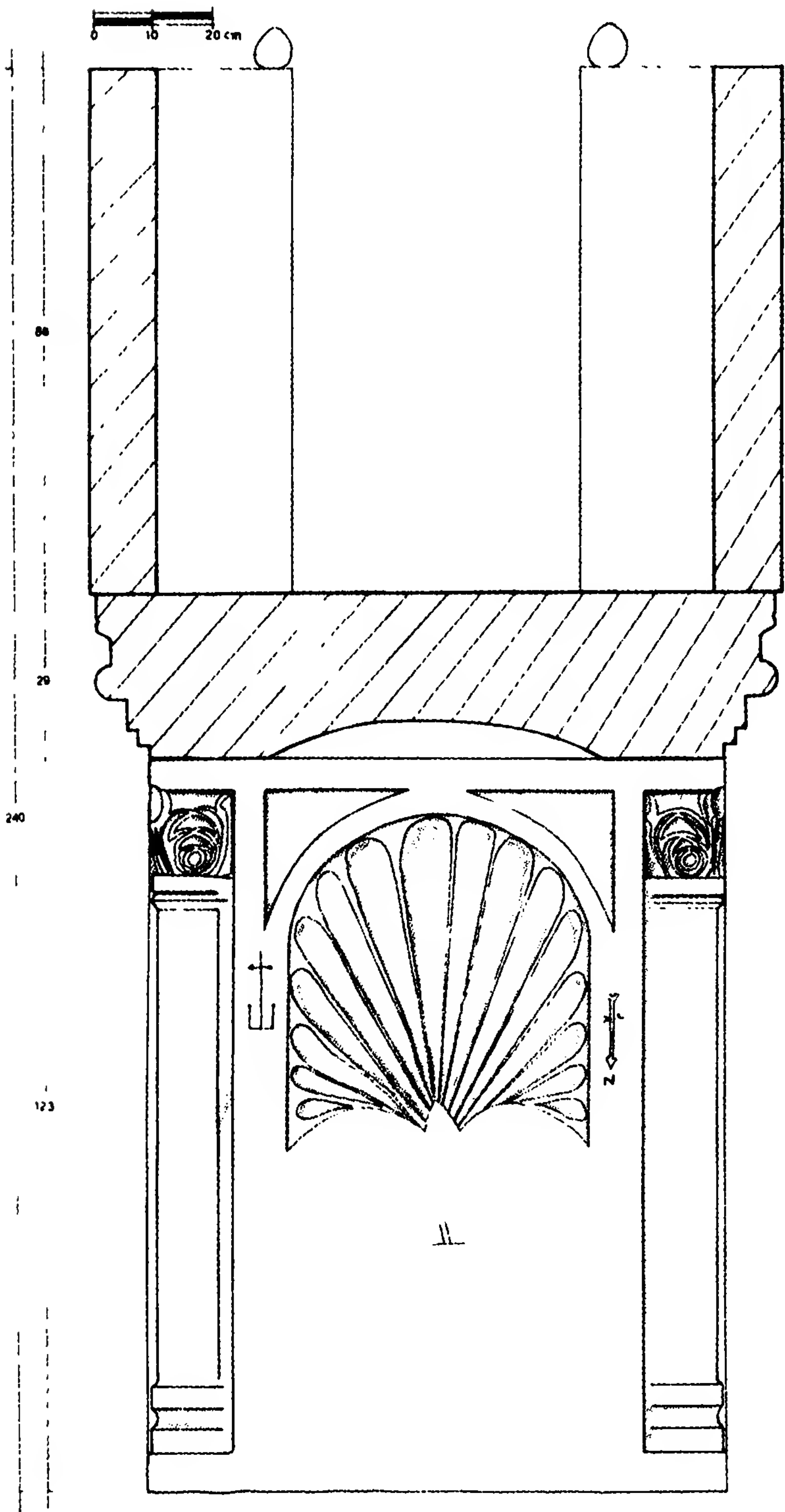
Fig. 5 – Ambon de « Saint-Tite » : pilier (n° g).



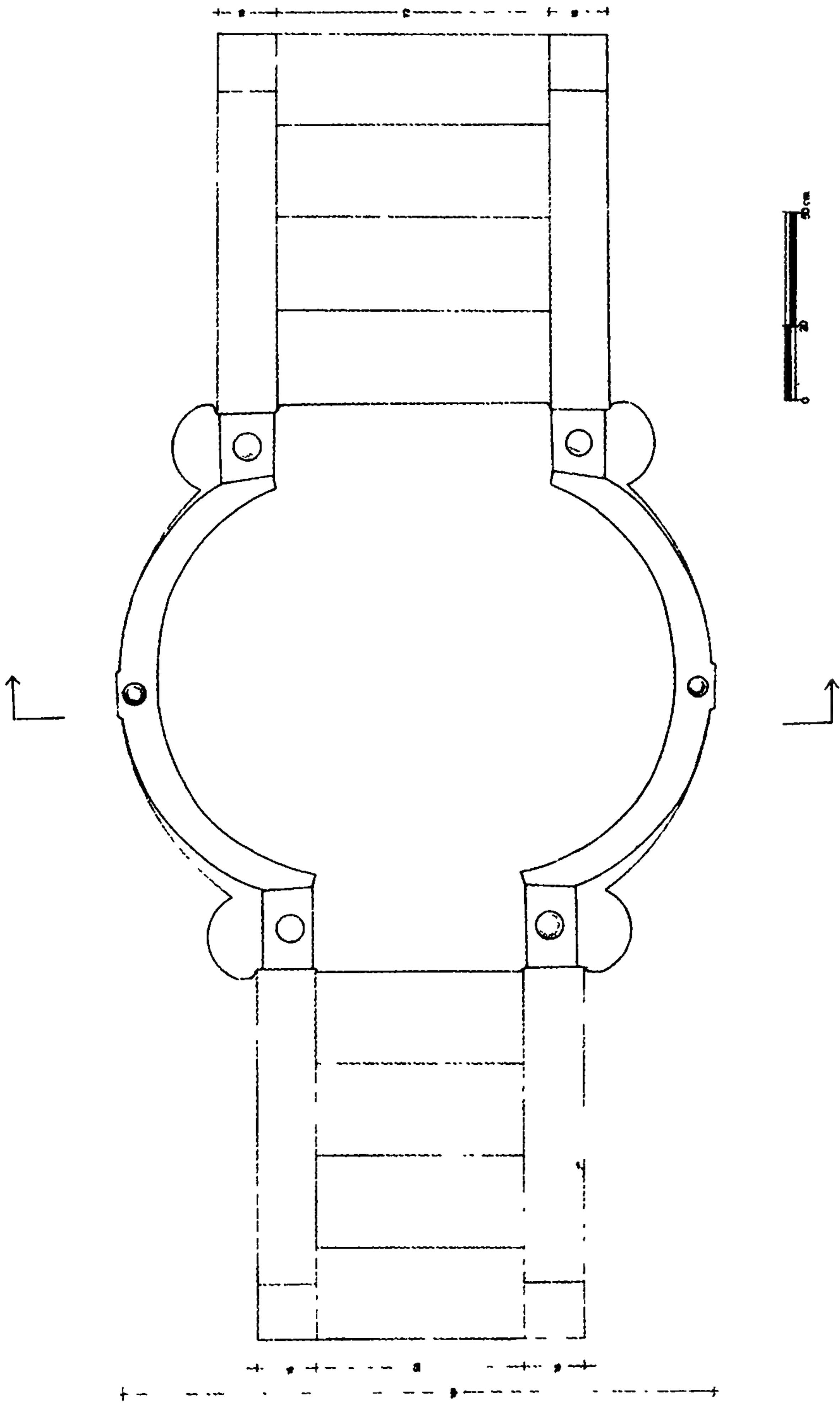
Dessin g – Ambon de « Saint-Tite » : pilier.



Dessin h – Reconstitution de l'ambon de « Saint-Tite » (élévation).



Dessin i – Reconstitution de l'ambon de « Saint-Tite » (coupe).



Dessin j – Reconstitution de l'ambon de « Saint-Tite » (plan).

La reconstitution du plan de l'ambon présente également des difficultés, puisqu'on ignore les dimensions du second élément qui composait la plate-forme. Notons que la largeur de l'appendice gauche sur l'élément conservé est plus étroite que celle de l'appendice droit. Si l'on supposait symétriques les deux éléments qui composaient la plate-forme, la largeur des marches de l'escalier équivalente à la largeur de l'appendice gauche serait à peine de 0,36 m et par conséquent cet escalier ne serait pas fonctionnel. Pour cette raison, notre reconstitution attribue à l'élément qui n'est pas conservé une largeur plus importante, que nous avons calculée à partir de la largeur du support **nº b** quand celui-ci est posé sous l'appendice droit de la plate-forme. La largeur des marches qui résulte de cette solution est de 0,55 m et 0,72 m respectivement pour les escaliers gauche et droit.

D'après l'analyse qui précède, il est évident que l'ambon de « Saint-Tite » s'inscrit dans un sous-type de l'ambon à deux escaliers, dont deux caractéristiques morphologiques sont dignes de commentaire : les deux courts appendices rectangulaires de la plate-forme, qui s'achèvent en demi-cercles sur les petits côtés, et les supports en forme de dalles rectangulaires qui prennent place au-dessous de ceux-ci. Dans l'état actuel de nos connaissances, la majorité des ambons présentant ces traits se concentre dans la région de Phrygie. Le cas le plus représentatif est l'ambon découvert lors des fouilles de la basilique sud de Sébaste/Selçikler. La plate-forme polygonale de celui-ci adopte la solution des deux courts appendices en question (fig. 6)[21]. Les deux dalles rectangulaires qui supportent la plate-forme rappellent, en



Fig. 6 – Basilique sud de Sébaste : plate-forme de l'ambon (photo Cl. Barsanti).

21. N. Firatli, *TAD* XIX-II, 1970, p. 112 et p. 127, fig. 8 ; M. J. Mellink, *AJA* 79, 1975, p. 221-222, pl. 46, fig. 37. Je remercie vivement le professeur Cl. Barsanti de m'avoir procuré les photos de l'ambon de Sébaste.



Fig. 7 – Basilique sud de Sébaste : support de l'ambon (photo Cl. Barsanti).

raison des colonnettes engagées dans les angles et du décor de coquille, les supports de l'ambon de « Saint-Tite » (fig.7). Des plates-formes ayant la même morphologie sont attestées à Zemme[22], Uğurluca[23], Kutahya[24] et probablement à Hiérapolis[25]. En outre, une plate-forme provenant de Néapolis de Pisidie, datée du Xe-XIe siècle, témoigne de la survivance du type jusqu'à cette époque tardive[26]. Des supports de plate-forme analogues à ceux de l'ambon de Gortyne sont également fréquents en Phrygie. Mis à part les supports de l'ambon de Sébaste, citons un exemple provenant de Kümbett Tekke[27]. Un autre exemplaire découvert à Éphèse appartient au mobilier de Saint-Jean[28].

En dehors de l'Asie Mineure, un exemple de plate-forme à appendices courts est attesté en Chypre, provenant de la basilique d'Haghios Spyridon à Trimithonte[29]. Le fragment d'une dalle avec chapiteau engagé découvert dans la basilique d'Haghios

22. K. BELKE, N. MERSICH, *Phrygien und Pisidien*, TIB 7, Vienne 1990, fig. 88.

23. BELKE, MERSICH (cité n. 22), fig. 89.

24. D. H. FRENCH, *IX Araştirma Sonuçlari Toplantisi* 1991, p. 151 et fig. 5.

25. N. GULLINO, La basilica sopra il teatro, dans *Hierapolis, Scavi e Ricerche IV, Saggi in onore di Paolo Verzone*, éd. D. DE BERNARDI FERRERO, Rome 2002, p. 212, fig. 10.

26. ÖZSAIT, SODINI (cité n. 13), p. 55-57, fig. 11 (l'auteur mentionne d'autres exemples non publiés provenant de Doğanaslan, Cevrepinar, Örencik, Çukurca, et Ulubolu).

27. E. HASPELS, *The Highlands of Phrygia : Sites and Monuments*, Princeton 1971, p. 223, fig. 381 et 470.

28. G. SOTIRIOU, 'Ανασκαφαὶ τοῦ βυζαντινοῦ ναοῦ 'Ιωάννου τοῦ Θεολόγου ἐν 'Εφέσῳ, *ArchDelt* 7, 1921-22, p. 182, fig. 57. Le fragment d'une dalle avec colonnette engagée surmontée d'un chapiteau-imposte découvert à Kalenderhane Camii a aussi été identifié comme un support d'ambon : PESCHLOW (cité n. 12), n° 177, p. 108, pl. 127. Toutefois, la faible épaisseur du fragment nous fait plutôt penser à l'élévation d'un ciborium.

29. A. PAPAGEORGIOU, Ἔρευνα εἰς τὸν Ναὸν τοῦ 'Αγίου Σπυρίδωνος ἐν Τρεμετούσιᾳ, *Κυπριακαὶ Σπουδαί* 30, 1966, p. 30, pl. XI, 1.

Philon, également en Chypre, a été décrit comme un support rectangulaire[30]. Par ailleurs, deux dalles appartenant sans doute au type de support examiné sont encastrées à l'Heptapyrgion de Thessalonique, sur la paroi extérieure de l'enceinte, à gauche de la porte centrale[31].

Du point de vue stylistique les plaques de la plate-forme de l'ambon présentent un modelé serré, mais d'aspect aplati et linéaire. Le relief est composé d'un corps de moulures en dégradation comprenant de larges listels plats, de minces filets et des rainures étroites. Les triangles à côtés curvilignes qui occupent les écoinçons présentent deux niveaux de relief. Une exécution de relief comparable est attestée sur des plaques de parapet d'escaliers provenant d'Afyon[32], Hasanköy (Akmonia)[33] et Néapolis[34], datées du VIe au VIIe siècle.

La comparaison des plaques du parapet de l'ambon de « Saint-Tite » avec les plaques provenant du même monument révèle des affinités stylistiques. Un grand nombre de plaques fragmentaires, connu uniquement par les anciennes photos, était décoré de losanges ou de carrés emboîtés ; l'espace intérieur contenait des motifs cruciformes composés de fleurons. Le modelé aplati et serré de ces plaques rappelle celui des plaques de l'ambon. On le retrouve sur des plaques décorées de losanges ou de carrés sur la pointe emboîtés provenant de Constantinople[35], Nicée (Iznik)[36], Hissar[37], Amphipolis[38], Thessalonique[39] et Kaissariani[40]. La majorité des exemples précités est datée, pour des raisons de style, dans la seconde moitié du VIe siècle.

Plusieurs plaques encore découvertes à « Saint-Tite » présentent un relief également aplati mais espacé. Citons l'exemple d'un fragment qui appartenait à une plaque décorée de carrés sur la pointe emboîtés (fig. 8)[41]. Le carré extérieur s'ouvrait

30. J. Du Plat Taylor, A. H. S. Megaw, Excavations at Ayios Philon, the ancient Carpasia. Part II. The Early Christian buildings, *RDAC* 1981, n° 14, p. 231, pl. XL, 8.

31. Ces supports de l'Heptapyrgion m'ont été signalés par le professeur A. Mentzos, que je tiens à remercier pour ses remarques pertinentes.

32. Th. Ulbert, Untersuchungen zu den byzantinischen Reliefplatten des 6. bis 8. Jahrhunderts, *IstMitt* 19/20, 1969/1970, n° 23, p. 355-356, pl. 68, 2 ; U. Peschlow, Der mittelbyzantinische Ambo aus archäologischer Sicht, dans *Θυμίαμα στη μνήμη της Λασκαρίνα Μπούρα*, Athènes 1994, p. 259-260, pl. 150, 16.

33. W. H. Buckler, W. M. Calder, *Monuments and documents from Phrygia and Caria, MAMA VI*, Manchester 1939, n° 349, p. 119, pl. 61 ; Peschlow (cité n. 32), p. 259-260, pl. 151, 21.

34. Özsait, Sodini (cité n. 13), p. 58-59, fig. 13.

35. Fatih Camii : Ulbert (cité n. 32), p. 342-343, pl. 67, 3 ; N. Firatli, *La sculpture byzantine figurée au Musée archéologique d'Istanbul, Catalogue revu et présenté par C. Metzger, A. Pralong, J.-P. Sodini*, Paris 1990, n° 315a, p. 159, pl. 97. Sainte-Euphémie : St. Westphalen, *Die Odalar Camii in Istanbul*, IstMitt, Beiheft 42, Tübingen 1998, n° 7b, p. 144, pl. 36-37.

36. Y. Ötüken, *Forschungen im Nordwestlichen Kleinasien. Antike und Byzantinische Denkmäler in der Provinz Bursa*, IstMitt, Beiheft 41, Tübingen 1996, p. 98, pl. 14, 1.

37. B. Filow, La forteresse de Hissar-Bania et sa basilique, *Bulletin de la Société Archéologique Bulgare* II, 1911, p. 135, fig. 26.

38. E. Stikas, *PraktAE* 1978, p. 61-62, fig. 2, pl. 56c.

39. Th. Pazaras, Κατάλογος χριστιανικῶν ἀναγλύφων πλακῶν ἐκ Θεσσαλονίκης μὲ ζῳομόρφους παραστάσεις, *Βυζαντινά* 9, 1977, n° 16, p. 44-45, pl. IX, 16.

40. F. Zuliani, *I marmi di San Marco*, Alto Medioevo 2, Venise 1971, fig. XLI.

41. Orlandos (cité n. 5), p. 309, fig. 5. Conservée dans la Collection Archéologique de Gortyne.



Fig. 8 – Fragment de plaque provenant de « Saint-Tite ».

vraisemblablement sur les côtés en demi-cercles. La surface du carré intérieur était plane. Le relief est ménagé par l'alternance de listels plats et de rainures de largeur presque égale, peu profondes. Seul un mince filet interrompt cette alternance en bordant le listel qui détermine le carré intérieur. On retrouve des exemples d'un rendu très similaire en Asie Mineure : citons les plaques provenant de Saint-Jean d'Éphèse[42], de Hiérapolis[43], d'Işikli en Phrygie (datée de 563/4 selon une inscription gravée sur le rebord)[44] et de Myra (datées dans la deuxième moitié du VIe ou le début du VIIe siècle)[45]. En Grèce, des plaques d'une exécution analogue ont été découvertes à Saint-Démétrius de Thessalonique. Elles sont datées soit du VIe, soit du VIIe siècle[46].

Le relief a un aspect pareillement espacé et aplati sur une plaque de « Saint-Tite » décorée de trois rectangles emboîtés dont les petits côtés sont convexes (fig. 9). Des listels plats en alternance avec des rainures peu profondes définissent les rectangles. La surface du rectangle intérieur est restée lisse. Le trait distinctif de cette plaque est la frise à décor figuré, exécuté en champlevé sur le rebord. Des rinceaux de feuilles à digitations allongées, enrichis de vrilles et de grenades, et habités d'oiseaux sont représentés. Cette plaque a été datée de façon erronée par A. Orlandos au Xe siècle.[47]

42. E. Russo, La scultura a Efeso in età paleocristiana e bizantina. Primi lineamenti, dans *Efeso paleocristiana e bizantina - Frühchristliches und Byzantinisches Ephesos*, éd. R. Pillinger, O. Kresten, Fr. Krinzinger, E. Russo, Vienne 1999, p. 45, pl. 22, fig. 52.

43. Idem, p. 52, fig. 74 ; G. Ciotta, L. Palmucci Quaglino, La cattedrale di Hierapolis, dans *Hierapolis* (cité n. 25), p. 187, fig. 14.

44. Remarques de J.-P. Sodini dans Th. Drew-Bear, *Nouvelles inscriptions de Phrygie*, Zutphen 1978, p. 111, pl. 36, IV 50.

45. O. Feld, Die Innenausstattung der Nikolaoskirche in Myra, dans *Myra, eine Lykische Metropole in antiker und byzantinischer Zeit*, éd. J. Borchhardt, Berlin 1975, n° 35, 36, p. 372-373, pl. 120D, E, F.

46. G. et M. Sotiriou, *'Η βασιλική τοῦ 'Αγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης*, Athènes 1952, p. 172-173, pl. 48b et pl. 49b.

47. Exposée au Musée Historique d'Héraklion. Orlandos (cité n. 5), p. 319-321, fig. 18 ; Curuni, Donati (cité n. 16), p. 383, fig. 1419. A. Orlandos a également publié le dessin d'un rebord orné d'une frise décorée de sarments entre lesquels prennent place de petites croix : Orlandos (cité n. 5), fig. 19.

Cependant, une décoration en champlevé très similaire est attestée sur le rebord d'une série de plaques, ornées sur le champ de losanges ou de carrés emboîtés, découvertes dans deux autres monuments de Gortyne, la basilique de Mitropolis[48] et la basilique de Mavropapas[49], ainsi que sur une plaque provenant du village de Vourvoulitis dans la même région[50]. Sur ces plaques on retrouve le modelé aplati, linéaire mais serré qui caractérise les plaques de parapet de l'ambon. La technique du champlevé, bien documentée quant aux revêtements muraux de l'époque protobyzantine[51], apparaît rarement sur des plaques. Une plaque provenant d'Afyon[52] et la plaque de parapet d'ambon provenant de Hasanköy[53], datées dans la seconde moitié du VI[e] siècle, portent sur le rebord une frise en champlevé. Des piliers de chancel



Fig. 9 – Fragment de plaque provenant de « Saint-Tite ».

48. M. Borboudakis, R. Farioli Campanati, Scavi e richercha della Scuola, Gortina, La basilica di Mitropolis, *Annuario* 80, serie III, 2-tomo II, 2002, p. 925, fig. 24 ; I. Baldini, La basilica di Mitropolis : problemi di scultura architettonica, dans *Creta Romana e Protobizantina* (cité n. 3).
49. G. De Sanctis, L. Savignoni, Nuovi studii e scoperte in Gortyna. II. L'antica basilica cristiana, *Mon. Ant. Lincei* 18, 1907, p. 294, n[os] 45 et 46, fig. 50 en haut.
50. Curuni, Donati (cité n. 16), p. 392, fig. 842.
51. S. Boyd, Champlevé Production in Early Byzantine Cyprus, dans *Medieval Cyprus. Studies in Art, Architecture and History in Memory of Doula Mouriki*, éd. N. Patterson Ševčenko, Ch. Moss, Princeton 1999, p. 49-62 ; A. Pralong, A propos d'un bloc de marbre d'Iznik, dans *Εὐψύχια, Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, II, Byz. Sorb. 16, Paris 1998, p. 606-608.
52. Ulbert (cité n. 32), n° 22, p. 343, 355, pl. 68, 1.
53. Buckler, Calder (cité n. 33).

découverts à Sébaste[54], qui datent vraisemblablement de l'époque protobyzantine, sont dotés également d'une décoration en champlevé. En Illyricum, des plaques portant un décor analogue sur le rebord sont attestées à Nicopolis[55] et dans le couvent de Vatopédi[56]. Cette dernière est pourtant datée de l'époque médiobyzantine.

En dépit de leurs divergences quant au rendu du relief, l'ambon et les plaques de « Saint-Tite » font sans doute partie d'un même ensemble. La plaque à rectangles emboîtés (fig. 9) peut être considérée comme le chaînon entre plusieurs plaques, qui s'insèrent en raison du type du décor ou du modelé du relief dans des séries différentes d'une production pourtant contemporaine.

L'examen du matériau dans lequel l'ambon est taillé fournit des indices significatifs pour identifier l'atelier qui l'a fabriqué. Faute d'analyses de marbre, nous nous contentons de quelques remarques préliminaires. Différentes qualités de marbre ont été employées. La plate-forme (**n° a**) et les deux piliers (**n°s f, g**) sont taillés dans un marbre jaunâtre qui pourrait être identifié à du marbre pentélique. L'un des supports (**n° b**) est taillé dans un marbre bleuâtre à veines grises, le second (**n° c**) l'est dans un marbre blanc à veines grises, alors que la plaque du parapet la mieux conservée (**n° d**) est taillée dans un marbre bleuâtre à nuages blancs : il s'agit probablement des trois variantes du marbre extrait des carrières de Proconnèse. La seconde plaque de parapet (**n° e**) est taillée dans un marbre blanc, probablement un marbre de Paros[57]. L'hétérogénéité du matériau ainsi attestée renforce l'hypothèse que l'ambon n'a pas été importé, mais fabriqué sur place en utilisant des *spolia* disponibles qui ont été retaillés. La même constatation est valable pour les plaques examinées plus haut, également taillées dans des qualités de marbre différentes. Les sculptures architecturales de « Saint-Tite » s'inscrivent donc dans la production d'un atelier actif dans la région de Gortyne. Les produits de cet atelier local présentent des affinités avec des œuvres issues des ateliers phrygiens. L'adoption d'un prototype d'origine phrygienne par les artisans de l'ambon de « Saint-Tite » est incontestable. Le décor en champlevé sur le rebord des plaques découvertes à « Saint-Tite » et dans d'autres monuments de la région de Gortyne émane également de la tradition de l'école phrygienne. Le modelé aplati et espacé attesté sur plusieurs plaques de « Saint-Tite » trouve des parallèles sur des exemples provenant de Phrygie et d'autres régions de l'Asie Mineure.

Le rapprochement entre les sculptures de « Saint-Tite » et des œuvres des ateliers de Phrygie amène bien sûr à les dissocier des produits des ateliers de Constantinople. Cela explique leur caractère original par rapport aux sculptures provenant des autres monuments crétois qui sont dans leur majorité importées des carrières de Proconnèse ou qui, dans le cas d'une production locale, imitent fidèlement les produits de la capitale[58]. Il est plus difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, d'expliquer la

54. FIRATLI (cité n. 21), p. 117-118 et p. 143-144, fig. 44, 45 ; IDEM, *Yayla* 1978-79, p. 18, fig. 3-4, 6.
55. Basilique A : A. PHILADELPHEUS, Νικοπόλεως ἀνασκαφαί, *ArchEph* 1918, p. 34, fig. 1a.
56. TH. PAZARAS, Το μαρμάρινο τέμπλο του Καθολικού της μονής Βατοπεδίου, *DChAE,* 4e sér., 18, 1995, p. 19, 30, fig. 9.
57. Communication orale de P. Pensabene et de L. Lazzarini, que je remercie vivement.
58. CH. TSIGONAKI, Εισηγμένα αρχιτεκτονικά γλυπτά και τοπικά εργαστήρια στην παλαιοχριστιανική Κρήτη, dans *Creta Romana e Protobizantina* (cité n. 3).

transmission des influences artistiques de l'aire phrygienne en Crète. Le fait que, en dehors de l'Asie Mineure, un autre exemple assuré de ce type d'ambon a été découvert à Trimithonte incite à se demander si Chypre a servi de pont pour la propagation des modes de sculptures phrygiennes en Crète. Même pendant la deuxième moitié du VIIe siècle, époque où les incursions arabes perturbent la vie insulaire dans la mer Égée, la communication entre la Crète et Chypre n'a jamais été interrompue. En décembre 655, Paul archevêque de Crète assiste à Trimithonte à la fête de la commémoration de saint Spyridon, au cours d'une escale à Chypre, pendant son voyage d'Égypte à Constantinople[59]. L'aire de diffusion du type d'ambon « phrygien » semble assez étendue, comme en témoignent les supports de plate-forme attestés à Thessalonique. Une question intéressante, mais à laquelle il serait encore prématuré de répondre, serait de voir si la production de ce type est contemporaine du type constantinopolitain – l'ambon à double escalier axial et plate-forme avec deux avancées rectilignes – ou si elle lui succède.

Les exemples comparés au cours de cette étude pour leur morphologie ou pour leur style avec les sculptures de « Saint-Tite » sont datés par les spécialistes dans la deuxième moitié du VIe ou le début du VIIe siècle. L'argument décisif pour cette datation est la simplification du relief qui renonce aux moulures arrondies. Cependant, comme aucune étude systématique des caractéristiques des sculptures issues des ateliers de l'Asie Mineure n'a vu jusqu'ici le jour, il est difficile de décider si ce trait constitue un indice chronologique ou reste un trait stylistique propre à une école régionale de sculpture. En outre, la tendance parmi les spécialistes est d'attribuer au VIIe siècle tout ce qui n'est pas « beau », ou qui est difficile à insérer dans des catégories de sculpture bien connues, sans tenir compte d'autres paramètres[60].

Malgré toutes ces réserves, la datation de l'ambon et des plaques examinées de « Saint-Tite » dans la deuxième moitié du VIe ou les premières décennies du VIIe siècle demeure la plus appropriée puisqu'elle est confortée par les nouvelles données historiques fournies par les fouilles de Gortyne. Selon une inscription mise au jour dans la basilique de Mitropolis, c'est à l'archevêque *Vetranios*, inconnu par d'autres sources, que revient la rénovation des mosaïques de la basilique. Suite à cette découverte, il paraît évident que la lecture correcte du monogramme cruciforme qui orne l'imposte de deux chapiteaux ioniques à imposte de « Saint-Tite » est *Vetraniou*[61]. L'archevêque avec ce nom peu courant avait participé tant à la décoration de la basilique de Mitropolis qu'à celle de la basilique de « Saint-Tite ». Il en résulte que ces deux monuments coexistaient dans la ville pendant une période de leur histoire. Bien qu'elle reste à prouver, notre suggestion que les deux églises ont été implantées dans un tissu urbain commun renforce cette constatation. On ignore la période

59. P. VAN DEN VEN, *La légende de S. Spyridon évêque de Trimithonte*, Louvain 1953, chap. 20, p. 89.

60. C. MANGO, Storia dell'arte, dans *La civiltà bizantina dal IX all'XI secolo, Corsi di Studi di Bari* 2, 1977, p. 307-315.

61. FARIOLI CAMPANATI (cité n. 3), p. 117-121.

exacte pendant laquelle Vetranios a rempli ses fonctions[62], néanmoins, d'après les données de la recherche, la rénovation de la mosaïque mentionnée par l'inscription a probablement eu lieu dans la deuxième moitié du VIe siècle et avant le séisme qui a détruit la basilique de Mitropolis vers les années 618-621[63]. La ville qui a été reconstruite sous le patronage de l'empereur Héraclius est de nouveau dévastée par un tremblement de terre daté vers 670. La nouvelle basilique de Mitropolis bâtie sur le tracé de la précédente n'a pas été épargnée alors. Selon les fouilleurs, la ville n'a jamais retrouvé son aspect monumental. Des maisons datées des VIIe-VIIIe siècles construites sur les ruines du Pretorium, mais aussi dans la zone entre l'Odeum et la basilique de « Saint-Tite », appartiennent à de petits noyaux d'habitation qui ont survécu à cette catastrophe[64]. Un témoignage supplémentaire sur les travaux édilitaires dans le VIIIe siècle est fourni par la *Vie d'André de Crète*. André, métropolite de Crète déjà en 711 et jusqu'à sa mort en 740, a construit un hospice, une église dédiée à la Vierge des Blachernes, tandis qu'il a restauré plusieurs autres églises de la ville[65]. L'église de « Saint-Tite » pourrait être parmi celles-ci. Cependant seules de nouvelles recherches peuvent élucider les différentes restaurations qu'a subies le monument.

Dans ce contexte historique la construction de la basilique de « Saint-Tite » dans la deuxième moitié du VIe ou le début du VIIe siècle paraît la plus probable. L'ambon faisait partie du mobilier liturgique de « Saint-Tite » dans sa première phase de construction. Les chapiteaux ioniques à imposte et les plaques que nous avons examinées étaient employés dans cette même phase. L'étude de l'ambon de « Saint-Tite » a illustré la « langue commune » qui rattache la production d'un atelier de sculpture crétois à celle des ateliers lointains de Phrygie, et par là l'étendue des échanges artistiques dans le monde protobyzantin durant cette époque post-justinienne.

62. En 536 et 553 le siège était occupé par Théodoros, tandis qu'en 597 et 599 il l'était par Ioannis. Entre 599 et 668, date à laquelle l'archevêque était Paul, il y a une lacune dans la liste des archevêques de Crète : M. GUARDUCCI, *Inscriptiones Creticae, IV Tituli Gortynii*, Rome 1950, p. 30.

63. A. DI VITA, Earthquakes and civil life at Gortyn (Crete) in the period between Justinian and Constant II (6-7th century AD), dans *Archaeoseismology*, éd. S. STIROS, R. E. JONES, British School at Athens, Fitch Laboratory Occasional Paper 7, Exeter 1996, p. 45-50.

64. A. DI VITA, *Rendiconti* (cité n. 2), p. 661-669 ; IDEM, *Κρητική Ἑστία* 4e per., 7, 1999, p. 290 ; IDEM, Gortina. L'agorà greca (cité n. 4), p. 536-537.

65. M.-F. AUZÉPY, La carrière d'André de Crète, *BZ* 88, 1995, p. 1-12 et part. p. 3.

Céramique

LES SIGILLÉES AFRICAINES À ZEUGMA

par Catherine ABADIE-REYNAL[1]

Summary: Excavations at Zeugma (1996-2000) brought forth some sherds of African D Sigillata; without dominating the samples, these products are regularly present from the 3rd to the 7th c., the first imports (Hayes 50A) dating of the 2nd quarter of the 3rd. Many sherds of the Hayes 50B shape attest their quick success, in spite of the paucity of preserved contexts at Zeugma till ca 400 AD. Thereafter, in spite of a strong concurrence of Late Cypriot and Phocean Sigillata, African fine wares maintain a presence during all the 6th c. Despite its inland location, the city keeps a trace of the Mediterranean sea trade with its ramifications along the main land routes.

Le site de Zeugma qui a donné lieu, entre 1996 et 2000, à des fouilles d'urgence conduites grâce à l'appui financier du Ministère français des Affaires étrangères[2], se trouvait sur une grande route reliant le domaine méditerranéen à la Mésopotamie et, au-delà, à l'Asie centrale ou, vers le sud, au Golfe persique[3]. L'importance de cet axe fut politique, stratégique, mais aussi commerciale. Il ne fait aucun doute que nombre de denrées transitaient par cette voie. Au fur et à mesure de l'exploitation scientifique du matériel mis au jour à Zeugma, nous pouvons espérer cerner un peu mieux quelle fut la nature de ces échanges. La présentation des sigillées africaines trouvées dans les fouilles françaises de Zeugma constitue une étape, tout à fait préliminaire, de ce travail.

Les sigillées africaines tardives trouvées à Zeugma, dans les fouilles de l'équipe française, sont relativement peu nombreuses. Cette catégorie compte, en effet, un total de 145 fragments, parmi lesquels 30 sont des tessons de paroi qui ne peuvent être attribués à une forme précise. Pour donner un ordre de grandeur, il suffit de signaler que nous avons pu comptabiliser, dans les mêmes fouilles, 577 fragments de sigillée phocéenne ou encore 140 fragments de sigillée chypriote tardive. Les sigillées africaines ne sont donc pas prédominantes, mais elles sont pourtant bien présentes sur le site.

1. Université de Nancy 2, UFR des Sciences historiques et géographiques, département d'Archéologie et d'Histoire de l'Art, CNRS, EA 1132.

2. Des rapports annuels sur ces fouilles ont été publiés dans *Anatolia Antiqua* 5-9, 1997-2001.

3. Voir, par exemple, M. SARTRE, *D'Alexandre à Zénobie. Histoire du Levant antique, IVe siècle av. J.-C. IIIe s. ap. J.-C.*, Paris 2001, p. 1011.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 523-546.

Deux types de production semblent regrouper l'ensemble des exemples de sigillée africaine. Tout d'abord, la production C (ateliers du centre de la Tunisie) constitue les premières importations observées à Zeugma (forme HAYES 50, par exemple). Ensuite, les productions D (surtout D1 et D2), venant du nord de la Tunisie, de la région d'El Mahrine et d'Oudhna[4], prennent le relais dès la deuxième moitié du IVe s. (avec, par exemple, les formes HAYES 59 A, ou encore 67) pour être importées jusqu'au VIIe s.

Les premières importations de sigillée africaine peuvent être datées, à Zeugma, du deuxième quart du IIIe s. (forme HAYES 50 A, représentée par 3 bords différents). Cette forme, en sigillée claire C originaire d'ateliers situés au centre de la Tunisie, est généralement datée entre 230/240 et 325, et souvent attestée dans des contextes de la première moitié du IIIe s.[5] et plutôt du deuxième quart du IIIe s. Elle paraît être la première forme de sigillée africaine fréquemment importée dans le bassin oriental de la Méditerranée[6], et à Zeugma. Les contextes dans lesquels cette forme a été trouvée sur ce site confirment son apparition avant le milieu du IIIe s. Un fragment[7] provient d'une couche de destruction datée de 252/253 fouillée par l'équipe anglaise. De même, dans une autre couche de destruction bien datée, elle aussi, par des monnaies et par la stratigraphie, du milieu du IIIe s., et fouillée par l'équipe française[8], un autre vase (**3**) vient confirmer cette datation. Un contexte proche doit être attribué à l'US 10212 qui, là encore, par les monnaies, est postérieure à 251 et qui contient un autre exemplaire de cette forme (**2**). On la trouve aussi (**1**, **4**) dans une couche de démolition probablement consécutive à la destruction de la maison des *Synaristôsai* au milieu du IIIe s. Elle fait donc certainement partie de la vaisselle de table en usage au moment des raids sassanides. Certes, ces importations africaines ne sont pas abondantes, mais elles apparaissent déjà régulièrement. En revanche, cette forme ne paraît guère avoir été utilisée dans les niveaux postérieurs à cette destruction : **5** trouvé dans un contexte du début du IVe s. est peut-être résiduel.

4. Pour la situation de ces ateliers, voir, en dernier lieu, M. BONIFAY, La céramique africaine, un indice du développement économique ?, *AnTard* 11, 2003, p. 117, fig. 1.

5. G. P. CARRATELLI, *Atlante delle forme ceramiche* I, *Ceramiche fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo impero), supp. EAA*, Rome 1981, p. 65.

6. Voir, par exemple, B. TEKKÖK-BICKEN, *The Hellenistic and Roman Pottery fom Troia: the second century B.C. to the sixth century A.D.*, Ann Arbor 1996, p. 139-140, G82 et fig. 87 ; F. F. JONES, The Pottery, dans *Excavations at Gözlü Kule, Tarsus* I, *The Hellenistic and Roman Periods*, éd. H. GOLDMAN, Princeton 1950, p. 276, fig. 165, n° 812 et fig. 207, n° 813 ; F.O. WAAGÉ, *Antioch-on-the-Orontes* IV, 1, *Ceramics and Islamic Coins*, Princeton 1948, p. 49, pl. IX, n° 836u ; D. H. COX, *The Greek and Roman Pottery, The Excavations at Dura-Europos, Final Report 4,1*, New Haven 1949, p. 15, n° 90 ; J. LUND, A Fresh Look at the Roman and Late Roman Fine Wares from the Danish Excavations at Hama, Syria, dans *Hellenistic and Roman Pottery in the Eastern Mediterranean. Advances in Scientific Studies, Acts of the II Nieborow Pottery Workshop*, éd. H. MEYZA, J. MLYNARCZYK, Varsovie 1995, p. 13, n° 15 ; J. P. OLESON *et alii*, *The Harbours of Caesarea Maritima. Results of the Caesarea Ancient Harbour Excavation Project 1980-1985*, II, *The Finds and the Ship*, BAR IS 594, Oxford 1994, p. 54, RG 57 et fig. 17, p. 112, RG 127-139 et fig. 37-39.

7. PT 327. Je remercie P. Kenrick de m'avoir communiqué cette information.

8. C. ABADIE-REYNAL *et alii*, *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 249.

D'autres sites orientaux montrent la même date approximative d'apparition pour les premières sigillées africaines ; la forme de sigillée claire C Hayes 50 est, avec la forme Hayes 45 (absente jusqu'à présent de Zeugma), la première production à être régulièrement importée en Grèce, à Argos[9], mais aussi, par exemple, à Éleutherna[10] ou encore à Corinthe[11], ainsi qu'au Proche et au Moyen-Orient, par exemple, à Anemurium[12], Beyrouth[13] ou Jérash[14]. Il apparaît donc que le site de Zeugma, bien qu'il soit à plus de 120 km de la Méditerranée, est très largement tributaire, dans son approvisionnement en céramique fine, du commerce méditerranéen, tout comme d'ailleurs d'autres sites de l'intérieur des terres comme Hama.

Les raisons du développement de ces importations africaines sont probablement variées. Tout d'abord, on peut noter que, dans certaines régions concernées (comme la région de Zeugma), le IIIe s. est une période pendant laquelle aucune autre production importante de céramique fine ne s'impose ; les sigillées orientales A ont disparu sans qu'une autre production orientale ne prenne le relais. Cela dit, cette raison est loin d'être suffisante puisque, sur les bords de la mer Égée, les productions de Çandarlı sont encore florissantes (bien que de formes très répétitives), alors même que les céramiques africaines font leur apparition. On peut remarquer, d'autre part, que ces importations de céramiques fines africaines, ne vont pas de pair avec une augmentation significative des importations d'amphores africaines[15] qui sont attestées en très petit nombre à Zeugma, tout comme en Orient, plus généralement. Ce décalage entre importations d'amphores et de céramiques de table africaines a déjà été noté ailleurs[16] : les sigillées claires C et les amphores africaines exportées ne proviennent pas de la même région de Tunisie ; les sigillées claires C auraient été fabriquées en Tunisie centrale, alors que les amphores auraient plutôt été produites le long de la côte orientale de Tunisie. S'il apparaît donc que ces importations de céramiques fines africaines doivent être dissociées du commerce de l'huile africaine, cela ne règle pas véritablement le problème de leurs importations en Orient : avec quels produits étaient-elles apportées ? Si le développement des ateliers de production de ces céramiques paraît devoir être lié à la culture céréalière[17], en revanche, cela ne permet

9. Eadem, *La céramique romaine d'Argos*, Études péloponnésiennes XIII (sous presse).

10. A. Giagkaki, *La céramique des IVe-VIIIe siècles ap. J.-C. d'Éleutherna*, Athènes 2005, p. 106.

11. Voir, par exemple, K. Slane, *The Sanctuary of Demeter and Kore. The Roman Pottery and Lamps, Corinth* XVIII, 2, Princeton 1990, p. 54-55.10.

12. C. Williams, *Anemurium. The Roman and Early Byzantine Pottery*, Subsidia Mediaevalia 16, Crescent East 1989, p. 38.

13. M. Bonifay, Bey 002. Les sigillées tardives, *Bulletin d'Archéologie et d'Architecture libanaises* 1, 1996, p. 85 (avec aussi, dans les niveaux du IIIe s., des sigillées africaines de type A tardif et culinaires).

14. A. Uscatescu, Les céramiques byzantines tardives du *macellum* de Jérash (Jordanie), dans *La céramique byzantine et proto-islamique en Syrie-Jordanie (IVe-VIIIe siècles apr. J.-C.). Actes du colloque tenu à Amman les 3,4 et 5 décembre 1994*, éd. E. Villeneuve, P. M. Watson, Beyrouth 2001, p. 60.

15. Pour un rapide bilan des importations d'amphores à Zeugma, voir C. Abadie-Reynal, Les amphores méditerranéennes d'importation trouvées à Zeugma : présentation préliminaire, *Transport Amphorae and Trade in the Eastern Mediterranean. Actes du colloque sur les amphores méditerranéennes, Athènes, septembre 2002*, éd. J. Eiring et J. Lund, Athènes 2004, p. 15-21.

16. C. Abadie-Reynal, Céramique et commerce dans le bassin égéen du IVe au VIIe s., dans *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin, IVe-VIIe s.*, éd. C. Morrisson, J. Lefort, Paris 1989, p. 147-148 ; en dernier lieu, voir Bonifay, La céramique africaine (cité n. 4), p. 116-119.

17. *Ibid*, p. 119.

pas de préciser quels produits africains pouvaient accompagner ces céramiques fines. L'hypothèse du blé peut être évoquée[18], mais rien ne vient définitivement prouver que la Syrie eut à subir au IIIe s. une crise frumentaire qui aurait pu être compensée, pour l'approvisionnement d'Antioche, par des importations africaines[19].

À Zeugma, il faut noter le succès remporté par ces sigillées claires africaines, en particulier au IVe s., ce qui n'est pas étonnant au Moyen-Orient[20]. On trouve, sur ce site, les formes HAYES 50 A/B, HAYES 50 B, HAYES 57, HAYES 59 A, HAYES 65 (?) et HAYES 67 (en particulier la variante la plus ancienne).

La forme HAYES 50 A/B succède à la forme HAYES 50 A. Elle est représentée à Zeugma par 3 bords différents (et 4 NMI[21]). Fabriquée aussi en sigillée claire C, elle serait datée du IVe s. et plus particulièrement des années 300-360. Les contextes de trouvaille de cette forme, déjà attestée en Orient[22], permettent d'en revoir la datation. Tout d'abord, un exemplaire a été trouvé à Corinthe dans un dépôt datant des environs de 250 ; de plus, toujours sur le même site, un autre exemplaire appartenant à cette variante de transition provient d'un groupe daté du IIIe s.[23]. Cela est corroboré par les contextes de trouvaille d'Argos[24]. Autrement dit, il paraît probable que cette forme est apparue au cours de la seconde moitié du IIIe s. pour continuer tout au moins pendant le début du IVe s. Le site de Zeugma, grâce à plusieurs contextes significatifs, vient confirmer également ces propositions. On trouve, en effet, un exemplaire de cette forme (**7**) dans un niveau d'occupation dont le *terminus post quem* est donné par une monnaie de 211, ainsi qu'une couche comportant une monnaie de 244. L'usage de cette forme a continué au IVe s. (**6**). En revanche, elle est probablement résiduelle dans les contextes de la fin du IVe s. (**8** et **10**).

La forme HAYES 50 B est la plus représentée des formes de sigillée claire africaine à Zeugma où l'on compte 15 bords différents (et 16 NMI). Cette forme en sigillée claire C et D est donc fréquente à Zeugma, comme d'ailleurs dans l'ensemble du bassin oriental de la Méditerranée[25]. La datation habituellement proposée permet de la situer dans la seconde moitié du IVe s. Pourtant, plusieurs éléments montrent qu'elle fit probablement son apparition avant cette date. Ainsi, à

18. C. PANELLA, Gli scambi nel Mediterraneo occidentale, dans MORRISSON, LEFORT, *Hommes et richesses* (cité n. 16), p. 133.

19. Sur ce problème, voir SARTRE, *D'Alexandre à Zénobie* (cité n. 3), p. 760-762.

20. Voir, par exemple, J. W. HAYES, Late Roman Fine Wares and their Successors : a Mediterranean Perspective, dans VILLENEUVE, WATSON, *La céramique byzantine* (cité n. 14), p. 279.

21. NMI = nombre minimum d'individus.

22. C. ABADIE-REYNAL, La céramique romaine de Porsuk, dans *XI. KST, Antalya 18-23 Mayıs 1989, I,* Ankara 1990, p. 224 et 228, fig. 15 (2 exemplaires).

23. C. K. WILLIAMS II, O. H. ZERVOS, *Hesperia* 52, 1983, p. 94, fig. 7, n° 1 ; *IIDEM*, *Hesperia* 54, 1985, p. 62-63, fig. 23, n° 75-76 (?).

24. ABADIE-REYNAL, *La céramique d'Argos* (cité n. 9).

25. JONES, The Pottery (cité n. 6), fig. 165, n° 812, fig. 207, n° 813 ; WILLIAMS, *Anemurium* (cité n. 12), p. 38, n° 219-220 ; S. PÜLZ, Milet/Keramik, Zwei Keramikkomplexe aus dem Heroon III, *MDAI(I)* 37, 1987, p. 63, fig. 23, n° 75-76 (?) ; TEKKÖK-BICKEN, *The Hellenistic and Roman Pottery* (cité n. 6), p. 139, G79 et fig. 87 ; J. LUND, T. E. GREGORY, *RDAC* 1987, p. 272, n° 70.8.2.13 et p. 268, fig. 4, 30 ; LUND, A Fresh Look (cité n. 6), p. 13, n° 13-14 et fig. 4 b ; WAAGÉ, *Antioch* (cité n. 6), p. 49, pl. IX, n° 836 w,x ; USCATESCU, Les céramiques byzantines (cité n. 14), *loc. cit.*

Éleutherna, un exemplaire complet qui appartient à la couche de destruction de 365 montre que cette forme était déjà présente sur le site au cours de la première moitié du IVe s.[26]. À Split, un fragment de cette variante a été trouvé dans un contexte de la fin du IIIe ou du début du IVe s. ; sur le même site, un autre fragment proviendrait d'un contexte des années 310-330[27]. Il n'est donc pas inconcevable d'attribuer l'apparition de cette forme à la première moitié du IVe s. Les contextes de Zeugma nous apprennent que cette forme est majoritairement associée à des monnaies du IVe s. (**23, 24, 25, 33, 37, 38, 40, 41, 42, 45, 46, 52, 56**). Pourtant, on la trouve aussi dans des couches de démolition qui sont postérieures à la destruction du milieu du IIIe s. (**21-22, 27**), où elle peut être la marque de passage et d'activités ayant suivi la destruction des maisons, à la fin du IIIe ou au début du IVe s. La durée d'utilisation de cette forme paraît longue, en tout cas dans sa version proche par la pâte de la sigillée claire D : on peut noter sa présence dans un groupe daté des années 420-430 à S. Giacomo degli Schiavoni (Molise) ainsi qu'à Porto-Torres[28] et qu'à Marseille dans la première moitié du Ve s[29]. De même, à Zeugma, elle apparaît assez régulièrement dans des groupes en association avec des monnaies de la fin du IVe et du Ve s. (**31, 48, 57**).

L'importance quantitative de cette forme à Zeugma est d'autant plus remarquable qu'après le raid sassanide du milieu du IIIe s., la ville connaît des difficultés certaines et rares sont les niveaux du IVe s. qui ont pu être identifiés[30]. De plus, l'étude de la provenance des fragments de forme HAYES 50 B nous permet de dresser approximativement une carte de Zeugma au IVe s. : on se rend compte, en particulier, que presque tous les fragments proviennent des chantiers 10[31] et ZAP 14[32]. Autrement dit, l'occupation de la ville, à cette époque, se limiterait à la moitié ouest du site, avec en particulier la région du chantier 10, qui se trouvait à l'extérieur de la ville, tandis que dans la ville même, seul le vallon 1 paraît avoir été occupé.

On a également trouvé, à Zeugma, un bord correspondant à la forme HAYES 57. Elle est datée de la fin du IVe s.-début du Ve s.[33] et apparaît fréquemment sur l'Agora d'Athènes ainsi qu'à Ostie. Sa chronologie est également confirmée par le site de Beyrouth où cette forme a été trouvée dans un contexte que l'on peut situer à la fin

26. GIAGKAKI, *La céramique des IVe-VIIIe siècles* (cité n. 10), p. 106.

27. I. D. SCHRUNK, *Late Roman Red slipped Wares from Diocletian's Palace at Split, Yugoslavia*, Ann Arbor 1984, p. 148-149, nº 36 et 55.

28. F. VILLEDIEU, *La fouille de l'enceinte romaine tardive de Turris Libisonis et les structures antérieures*, thèse de IIIe cycle dactylographiée, Aix-en-Provence 1982, p. 229.

29. M. BONIFAY, J.-P. PELLETIER, Éléments d'évolution des céramiques de l'Antiquité tardive à Marseille d'après les fouilles de La Bourse, *RAN* 16, 1983, p. 308.

30. Sur l'abandon de certains quartiers de la ville après le milieu du IIIe s., voir C. ABADIE-REYNAL *et alii*, *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 247 et 292, par exemple.

31. C. ABADIE-REYNAL *et alii*, *Anatolia Antiqua* 7, 1999, p. 323-331.

32. C. ABADIE-REYNAL *et alii*, *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 275-292, où ont été repérés des murs tardifs (p. 275), qui correspondent peut-être à ces niveaux du IVe s.

33. *Atlante* I (cité n. 5), p. 66.

du IVe s.[34] Elle est également présente en Anatolie, à Chypre, à Antioche[35] et en Israël. L'exemplaire de Zeugma (**60**), par sa pâte, paraît se rattacher à la production de sigillée claire C, originaire du centre de la Tunisie. Il ne provient pas d'un contexte significatif.

Un fragment de bord (**61**) appartient à la forme HAYES 59 A, qui est couramment datée au IVe s., entre 320 et 400/420[36]. La chronologie proposée par J. W. Hayes, qui situe entre 320 et 380/400 le type A, auquel appartient l'exemple de Zeugma avec sa décoration d'encoches à l'extérieur de sa paroi, a été légèrement modifiée par M. Mackensen qui propose de dater l'apparition de la forme HAYES 59 A vers 330-340[37]. Cette forme caractéristique de la deuxième moitié du IVe s. est fréquemment présente au Moyen-Orient[38]. Le tesson de Zeugma semble appartenir à la production D1, fabriquée dans les ateliers de la vallée de la Mejerda. Il ne provient pas d'un contexte fiable.

On trouve également à Zeugma un fragment (**62**) que nous avons attribué, avec hésitation, à la forme HAYES 65. Il s'agit, en fait, probablement d'une variante de la forme HAYES 59, en sigillée claire D1. Elle appartient principalement à la deuxième moitié du IVe s. Ce vase est associé à une monnaie des Ve-VIe s. dans un groupe assez hétérogène.

Enfin, une forme fréquente à Zeugma peut être datée entre le IVe et le Ve s. Il s'agit de la forme HAYES 67, qui est attestée par 11 bords différents (et 11 NMI) (**63-73**). Cette forme est produite en sigillée claire D et l'atelier d'El Mahrine paraît être un important centre de fabrication. Elle a d'abord été datée entre 360 et 470[39]. En fait, actuellement, M. Mackensen propose de situer sa première apparition plutôt vers le milieu du IVe s., voire vers 340[40], ce qui est confirmé par des contextes d'Éleutherna[41]. La forme ne serait plus produite après le milieu du Ve s.[42]. L'évolution est difficile à déterminer. Pourtant, un groupe plus ancien semblerait pouvoir être défini

34. BONIFAY, Bey 002 (cité n. 13), p. 85.
35. Par exemple TEKKÖK-BICKEN, *The Hellenistic and Roman Pottery* (cité n. 6), p. 140, G83 et fig. 87 ; WAAGÉ, *Antioch* (cité n. 6), pl. VIII, n° 820 a, k ; J. LUND, T. E. GREGORY, *RDAC* 1987, p. 272, n° 53.2.1.29 et p. 268, fig. 4, n° 28.
36. *Atlante* I (cité n. 5), p. 82-83.
37. M. MACKENSEN, *Die spätantiken Sigillata- und Lampentöpferei von El Mahrine (Nordtunisien)*, Münchener Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 50 (= *El Mahrine*), Munich 1993, p. 399-401.
38. Par exemple, WAAGÉ, *Antioch* (cité n. 6), pl. IX, n° 817-818 ; JONES, The Pottery (cité n. 6), p. 276, n° 819, C-D et fig. 207 ; G. BASS, F. VAN DOORNINCK, A Fourth-Century Shipwreck at Yassi Ada, *AJA* 75, 1971, p. 34-35 et pl. 2, n° 14 a-c ; P. HELLSTRÖM, *Pottery of Classical and Later Date, Terracotta Lamps and Glass, Labraunda : Swedish Excavations and Researches* II, 1, Lund 1965, p. 74, n° 324 et pl. 37 ; W. VOIGTLÄNDER, *MDAI(I)* 32 (1982), p. 97, n° 359 ; C. MEYER-SCHLICHTMANN, Aizanoi. Die Keramik aus dem Stadion, *AA* 1993, p. 462-463, n° 3 et pl. 29 ; J.W. HAYES, *The Pottery, Excavations at Saraçhane* 2, Princeton 1992, p. 151, fig. 30, dépôt 4, n° 1 ; LUND, A Fresh Look (cité n. 6), p. 15, n° 32-36 ; BONIFAY, Bey 002 (cité n. 13), p. 85.
39. *Atlante* I (cité n. 5), p. 88-89.
40. MACKENSEN, *El Mahrine* (cité n. 37), p. 403-404.
41. GIAGKAKI, *La céramique des IVe-VIIIe siècles* (cité n. 10), p. 108-109.
42. MACKENSEN *El Mahrine* (cité n. 37), p. 405.

par un bord peu épaissi, des parois plutôt fines (**66**), alors qu'un second groupe présente un bord et des parois plus épais, avec un sillon placé plus loin de l'extrémité du bord qui est de section plutôt triangulaire (**63**). Enfin, un troisième groupe aurait un bord arrondi et souvent pendant (**64**, **65**, **67**, **70**, **72**). Si la première variante est attestée dans la seconde moitié du IVe s., la deuxième variante apparaît dans la première moitié du Ve s.[43], tandis que la troisième serait plutôt attestée vers le milieu du Ve s.[44]. Cette forme est courante au Moyen-Orient[45]. Les contextes de Zeugma permettent de confirmer la chronologie établie : **66** est associé à une pièce de la deuxième moitié du IVe s., tandis que **67** et **68-69** appartiennent à des niveaux du Ve s. datés par des monnaies et du matériel céramique trouvé en association. Les autres fragments proviennent de couches perturbées.

Pour le Ve s., on trouve également un fragment de la forme HAYES 73 A (**74**). Cette forme, qui est fabriquée le plus souvent en sigillée claire C, comme c'est le cas pour le fragment de Zeugma, serait datée entre 420 et 475[46], alors que les vases avec une décoration de petites cannelures à l'extrémité du bord pourraient être antérieurs aux exemples sans décoration. Cette forme, déjà attestée au Moyen-Orient (Israël, Syrie), apparaît également à Carthage dans des contextes allant de la fin du IVe s. jusqu'au second quart du Ve s.[47]. L'exemplaire de Zeugma provient d'une couche de colluvions, sans signification chronologique.

Un fragment de bord (**75**) et 2 NMI attestent peut-être la présence de la forme HAYES 81. Cette forme est datée de la seconde moitié du Ve s.[48]. Deux des tessons mis au jour à Zeugma (**75**, **76**) sont associés avec des monnaies de la deuxième moitié du IVe s. Mais il est difficile d'en conclure quoi que ce soit dans la mesure où la petite taille des fragments ne permet pas une identification certaine.

La fin du IVe s. voit peut-être l'arrivée à Zeugma de la forme HAYES 91 A qui, fréquente à Zeugma (6 bords différents et 6 NMI) (**78-83**), se distingue de la variante B en étant plus évasée, moins profonde et en ayant un listel, de forme plutôt

43. M. BONIFAY, La céramique de la fosse B 846, dans *Byrsa* IV, éd. J.-P. MOREL, Rome (à paraître).

44. BONIFAY, PELLETIER, Éléments d'évolution (cité n. 29), p. 305-309.

45. Par exemple, WAAGÉ, *Antioch* (cité n. 6), pl. VIII, n° 819 et pl. IX, n° 868-871 ; JONES, The Pottery (cité n. 6), p. 276-277, fig. 207 A ; M. MACKENSEN, *Resafa I. Eine befestigte spätantike Anlage vor den Stadtmauern von Resafa* (= *Resafa* I), Mayence 1984, p. 40, pl. 32, n° 12 ; V. MITSOPOULOS-LEON, *Die Basilika am Staatsmarkt in Ephesos. Kleinfunde. 1.Teil : Keramik hellenisticher und römischer Zeit,* Forschungen in Ephesos IX, 2/2, Vienne 1991, p. 142, M1 et pl. 197 ; HELLSTRÖM, *Pottery of Classical and Later Date* (cité n. 38), p. 74, pl. 37, n° 326 ; WILLIAMS, *Anemurium* (cité n. 12), p. 38 ; J. LUND, Pottery of the Classical and Roman Periods, dans *The Land of the Paphian Aphrodite* II, *The Canadian Palaipaphos Survey Project. Artifact and Ecofactual Studies,* Studies in Mediterranean Archaeology 104, 2, éd. L. W. SÖRENSEN, D. RUPP, Copenhague 1993, p. 107 ; J. LUND, T. E. GREGORY, *RDAC* 1987, p. 272, n° 47. 4. 1. 1 ; LUND, A Fresh Look (cité n. 6), p. 9, n° 43-55 (comprenant aussi des formes HAYES 68) ; OLESON *et alii*, *The Harbours* (cité n. 6), p. 54, RG 56 et fig. 17 ; USCATESCU, Les céramiques byzantines (cité n. 14), *loc. cit.*

46. *Atlante* I (cité n. 5), p. 72-73.

47. M.G. FULFORD, The Red-Slipped Wares, dans *The Avenue du Président Habib Bourguiba, Salammbo: the Pottery and other Ceramic Objects from the Site*, éd. M. G. FULFORD, D. P. S. PEACOCK, Sheffield 1984, p. 55 ; BONIFAY, dans *Byrsa* IV (cité n. 43).

48. *Atlante* I (cité n. 5), p. 104-105 ; MACKENSEN, *El Mahrine* (cité n. 37), p. 406.

angulaire, placé très haut, tout près de l'extrémité du bord ; cela dit, lorsque l'on ne dispose que du bord, il est parfois difficile de la distinguer de la variante B. D'autre part, cette forme pose de nombreux problèmes de datation. D'abord située dans la deuxième moitié du ve s., l'apparition de cette variante paraît devoir être avancée à la fin du IVe s., comme le montrent les fouilles de Carthage[49], bien que Mackensen repousse au début du ve s. l'apparition des variantes A et B[50] pour situer leur disparition vers le milieu du VIe s. Cette forme semblerait avoir été produite principalement en sigillée claire D. Sa chronologie peut certainement être précisée par des fouilles récentes : ainsi, cette forme apparaît dans un contexte de la première moitié du ve s. à Marseille[51] et semble continuer à être présente pendant tout le ve s. sur ce site, voire peut-être au début du VIe s.[52]. Un contexte de Zeugma confirme cette datation au ve s. On trouve un exemplaire de la forme (**80**) associé à une monnaie datée de 393 et à de la céramique (**67**, entre autres, avec aussi de la sigillée phocéenne de forme HAYES 3 C et de la sigillée chypriote de forme HAYES 2) qui montrent que nous sommes probablement dans un contexte de la première moitié du ve s. En revanche, Zeugma ne nous permet pas de préciser la durée d'utilisation de cette forme qui n'apparaît guère que dans des contextes qui comprennent du matériel du ve s.

La forme HAYES 91 B, produite en sigillée claire D, présente la même chronologie que la variante A dont elle se différencie d'ailleurs difficilement, en particulier quand on ne dispose que des bords. Elle est représentée par 4 bords différents (**85-88**). Elle paraît avant tout appartenir au ve s. et le contexte de Zeugma le confirme : parmi les exemplaires qui proviennent de contextes significatifs, l'un (**86**) est associé à trois monnaies du IVe s. et à du matériel céramique datant clairement du ve s. (sigillée chypriote, sigillée phocéenne) et plutôt des trois premiers quarts du ve. Un autre (**85**) est aussi associé à du matériel qui est principalement de la même époque. Elle est assez courante en Orient[53]. La variante LAMBOGLIA 24/25 de cette forme HAYES 91 se distingue des vases précédents par un listel peu recourbé ainsi que par un sillon à l'intérieur de la vasque, au niveau du listel. Cette forme, qui n'apparaît que sur un seul exemplaire à Zeugma (**90**), semble avoir un diamètre d'ouverture de petite taille et pourrait être postérieure aux exemplaires de forme 91 B ou appartenir à une variante tardive de la forme 91 B. Le petit diamètre de ce vase, de plus, permet de le rapprocher de la variante 91 C qui est datée du milieu du VIe s. Cet exemplaire pourrait donc dater de l'extrême fin du ve ou plutôt de la première moitié du VIe s. Il est, en effet, associé à Zeugma à du matériel datant clairement du VIe s.

49. *Atlante* I (cité n. 5), p. 106 ; J. W. HAYES, North African Flanged Bowls : a problem in fifth century chronology, dans *Roman Pottery Studies in Britain and Beyond: papers presented to John Gillam, July 1977*, BAR supp. serie 30, éd. R. VASI, J. DORE, K. GREENE, Oxford 1977, p. 282-283.

50. MACKENSEN, *El Mahrine* (cité n. 37), p. 430-431.

51. BONIFAY, PELLETIER, Éléments d'évolution (cité n. 29), en particulier p. 307-309 ; M. BONIFAY, Le puits de la rue du Bon-Jésus, dans *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (Ier-VIIe s. ap. J.-C.)*, éd. M. BONIFAY, M.-B. CARRÉ, Y. RIGOIR, Paris 1998, p. 200-203 et 364.

52. *Ibid.*, p. 312-314.

53. Entre autres, WAAGÉ, *Antioch* (cité n. 6), p. 50, fig. 28.7, pl. X, forme 883m ; MACKENSEN, *Resafa* I (cité n. 45), p. 40 et 81, pl. 22, n° 31 ; USCATESCU, Les céramiques byzantines (cité n. 14), p. 60.

La forme HAYES 98 A (**91-92**) produite en sigillée claire D est datée de la fin du Ve et du début du VIe s.[54]. Cela dit, cette forme pourrait avoir subsisté, dans sa variante tardive, avec un diamètre de petite dimension (ce qui n'est pas le cas des deux exemplaires trouvés à Zeugma), jusqu'au milieu du VIe s., voire au-delà, comme le montrerait un exemplaire provenant de Sainte-Propice[55]. Un fragment à diamètre encore important, trouvé à Zeugma (**92**), est probablement résiduel et provient d'un contexte dont le matériel ne paraît pas pouvoir être plus tardif que le milieu du VIe s. Ce type de bol est assez rare en Orient[56].

Avec la forme HAYES 99 A, qui est fabriquée en sigillée claire D et qui n'est représentée que par un bord (**93**), nous nous trouvons devant des difficultés de datation que le site de Zeugma ne peut aider à résoudre. En effet, située tout d'abord entre 530 et 580, cette forme fut ensuite repoussée entre 560/580 et 620[57] avant que les fouilles de Conimbriga et de Carthage n'amènent à proposer une date dans le troisième quart du Ve s. pour son apparition[58]. Finalement, actuellement, on tend à l'attribuer aux dernières années du Ve s.[59]. Le contexte dans lequel fut trouvé le fragment à Zeugma n'est pas significatif.

La variante B de la forme HAYES 99, qui est attestée par 2 fragments de bord (**94-95**), paraît pouvoir être placée vers le milieu du VIe s.[60] mais elle continue à être présente au moins jusqu'à la fin du VIe, voire au début du VIIe s.[61] Elle est assez largement diffusée en Orient[62]. Malheureusement, les exemplaires trouvés à Zeugma proviennent de contextes très mêlés et ne peuvent apporter d'information sur ce problème de datation.

La forme HAYES 99 C en sigillée claire D, fréquente en Orient[63], paraît être tardive. Elle est assez bien représentée à Zeugma avec 4 fragments de bords différents (**96-99**). Elle a longtemps été considérée comme pouvant dater des années

54. *Atlante* I (cité n. 5), p. 112.

55. M. BOIXADERA, M. BONIFAY *et alii*, L'habitat de hauteur de Sainte-Propice, *Documents d'Archéologie Méridionale* 10, 1987, p. 94, n° 17.

56. Par exemple, WILLIAMS, *Anemurium* (cité n. 12), p. 41, n° 235 ; U. EISENMENGER, Late Roman Pottery on Limyra (Lycia), dans *Les céramiques en Anatolie aux époques hellénistique et romaine*, *Varia Anatolica* 15, éd. C. ABADIE-REYNAL, Istanbul 2003, p. 194 et pl. CIX, 1a.

57. *Atlante* I (cité n. 5), p. 109.

58. M DELGADO, F. MAYET, A. MOUTINHO DE ALARCAO, *Fouilles de Conimbriga,* IV. *Les sigillées*, Paris 1975, p. 305 ; FULFORD, The Red-Slipped Wares (cité n. 47), p. 71.

59. MACKENSEN, *El Mahrine* (cité n. 37), p. 416-417.

60. Datation proposée par M. Bonifay pour un four trouvé à Oudhna : voir M. BONIFAY *et alii*, L'industrie céramique de l'Antiquité tardive, dans *Oudhna (Uthina). La redécouverte d'une ville antique de Tunisie*, éd. H. BEN HASSEN, L. MAURIN, Bordeaux-Paris-Tunis 1998, p. 157-159.

61. J. A. RILEY, The Pottery from the Cisterns 1977.1, 1977.2 and 1977.3, dans *Excavations at Carthage 1977 conducted by the University of Michigan* VI, éd. J.H. HUMPHREY, Ann Arbor 1981, p. 102, fig. 5, n° 10, 12, 13 ; M.-T. CAVAILLÈS-LLOPIS, Céramiques de l'Antiquité tardive à Marseille, *Documents d'archéologie méridionale* 9, 1986, fig. 27, n° 290.

62. Voir, entre autres, USCATESCU, Les céramiques byzantines (cité n. 14), *loc. cit.* ; EISENMENGER, Late Roman Pottery (cité n. 56), *loc. cit.*

63. Par exemple, voir WAAGÉ, Antioch (cité n. 6), pl. X, forme 878k (variante de la forme HAYES 99 C) ; MACKENSEN, *Resafa* I (cité n. 45), p. 40, pl. 11, n° 18-19, p. 77, FP 72/73, n° 51, FP 97, n° 13, pl. 20, n° 8, p. 78, FP 126, n° 36-38, pl. 20, n° 25-26, p. 79, FP 128, n° 29, pl. 21, n° 22 ; WILLIAMS, *Anemurium* (cité n. 12), p. 42, n° 237.64. *Atlante* I (cité n. 5), p. 109.

560/580-620[64]. En fait, il semble qu'elle ait fait son apparition à la fin du VIe s.[65] pour être utilisée avant tout au cours du VIIe s.[66]. Les exemplaires trouvés à Zeugma ne proviennent pas de contextes significatifs.

Parmi les formes tardives de sigillée claire africaine, la forme HAYES 104 est la mieux représentée à Zeugma. Présente avec 2 bords différents pour sa variante B, cette forme produite en sigillée claire D, aurait été fabriquée dans le nord de la Tunisie. Elle est assez fréquemment attestée en Orient[67] et pourrait être datée entre 550/570 et 600. Certes, on a tenté d'élargir cette fourchette chronologique en situant la forme entre le deuxième quart du VIe et le début du VIIe s.[68]. Pourtant, les contextes fiables récemment publiés semblent montrer qu'elle fut surtout utilisée dans la seconde moitié du VIe s. Un exemplaire trouvé à Marseille provient en effet d'un contexte daté du milieu ou du troisième quart du VIe s.[69]. L'exemplaire **101** de Zeugma provient d'un contexte de la fin du VIe s. Le fragment **100**, qui a été trouvé en association avec un fragment de sigillée phocéenne de forme HAYES 3 F, paraît pouvoir être situé dans un contexte du milieu et de la deuxième moitié du VIe s.

La forme HAYES 104 C est une des plus fréquentes de Zeugma puisque nous avons pu lui attribuer 10 fragments de bords différents (**102-111**). Elle est bien représentée, plus généralement, au Moyen-Orient[70]. La datation couramment proposée pour cette forme qui a été produite en Tunisie du nord, est située entre le milieu du VIe et le début du VIIe s.[71]. Certes, elle est attestée à Carthage dès 533[72]. Pourtant, quelques contextes publiés plus récemment permettent de situer l'apparition de cette forme plutôt vers le milieu du VIe s. Ainsi, elle apparaît dans les fouilles de la basilique sud de Sidi Jdidi, dans un contexte de la fin du VIe s.[73], ou encore dans les fouilles de Marseille, dans des contextes de la deuxième moitié du VIe s. On doit également

65. RILEY, The Pottery from the Cisterns (cité n. 61), n° 11.

66. BONIFAY *et alii*, L'industrie céramique (cité n. 60), p. 159-160 (four n° 1) ; L. SAGUI, Il deposito della Crypta Balbi : una testimonianza imprevidibile sulla Roma del VII secolo ?, dans *Ceramica in Italia : VI-VII secolo. Atti del Convegno in onore di John W. Hayes, Roma, 1995,* éd. L. SAGUI, Florence 1998, p. 308 ; *contra*, MACKENSEN, *El Mahrine* (cité n. 37), p. 417, qui situe la fin de cette forme vers 575.

67. Par exemple, WAAGÉ, *Antioch* (cité n. 6), pl. VIII, n° 805k ; S. LOFFREDA, *Cafarnao,* II. *La Ceramica*, Jérusalem 1974, p. 73, fig. 21, n° 11, 14 ; MACKENSEN, *Resafa* I (cité n. 45), p. 74, FP 72, n° 14 ; USCATESCU, Les céramiques byzantines (cité n. 14), *loc. cit.*

68. MACKENSEN, *El Mahrine* (cité n. 37), p. 428-429.

69. BONIFAY *et alii*, Le mobilier de l'Antiquité tardive, dans *Fouilles à Marseille* (cité n. 51), p. 357 (faciès C3).

70 . Par exemple, J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, Londres 1972, p. 165 ; *Atlante* I (cité n. 5), p. 95 ; WILLIAMS, *Anemurium* (cité n. 12), p. 42-43, n° 242-243 ; MACKENSEN, *Resafa* I (cité n. 45), p. 40-41, pl. 11, n° 17, 20, pl. 16, n° 16, pl. 17, n° 13, pl. 19, n° 23, pl. 22, n° 1 et 30, pl. 23, n° 17 et 21, pl. 24, n° 18 et 21, pl. 31, n° 7-8 ; USCATESCU, Les céramiques byzantines (cité n. 14), *loc. cit.*

71. *Atlante* I (cité n. 5), *loc. cit.*

72. FULFORD, The Red-Slipped Wares (cité n. 47), p. 73, n° 65.

73. M. BONIFAY, A. BEN ABED, M. FIXOT, Note préliminaire sur la céramique de la basilique orientale de Sidi Jdidi (Tunisie) (Ve-VIIe s.), dans *La céramique médiévale en Méditerranée. Actes du VIe Congrès de l'AICM2 (Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995)*, Aix-en-Provence 1997, p. 16-17, fig. 3, n° 19 ; BONIFAY, Le mobilier de l'Antiquité tardive (cité n. 69), p. 357.

mentionner la présence de cette forme à Éleutherna (Crète), dans des niveaux datant des premières décennies du VIIe s.[74]. Le site de Zeugma nous fournit quelques informations complémentaires. Les vases **104-106**, en particulier, proviennent d'une intéressante couche de démolition dans laquelle dominent les sigillées phocéennes de forme HAYES 3 F et où apparaît la forme HAYES 10 A : le faciès de cette US est donc très proche du faciès C3 de Marseille qui peut être daté du milieu et du troisième quart du VIe s.[75]. De même, le vase **109** a été trouvé dans un niveau d'occupation pauvre en matériel. Cependant, il est recouvert par une couche de démolition tout à fait significative, dans laquelle, là encore, dominent les sigillées phocéennes de forme HAYES 3 F, qui peuvent être datées du VIe s. Autrement dit, à Zeugma, pour l'instant, si nous avons confirmation que cette forme HAYES 104 C date bien de la seconde moitié du VIe s., nulle part elle n'apparaît comme sûrement associée à des formes datées du VIIe s.

La forme HAYES 105, fréquente en Orient[76], n'est guère attestée, à Zeugma, que pas un fragment de bord (**113**). Cette forme ne présente pas de variante claire. Pourtant l'exemple de Zeugma, avec son bord épais, plus haut que large, est caractéristique des exemples les plus anciens, que Hayes date entre la fin du VIe s. et le premier quart du VIIe s. Cette datation paraît confirmée, mais devoir aussi être légèrement étendue jusqu'au milieu du VIIe s. par des trouvailles qui ont été faites, aussi bien en Occident, à Marseille[77], dans des contextes de la fin du VIe et de la première moitié du VIIe s., qu'en Orient, à Éleutherna (Crète), par exemple, où beaucoup d'exemplaires paraissent provenir de contextes datés de la même période[78]. L'unique fragment trouvé à Zeugma provient d'une couche de surface et ne peut apporter d'information supplémentaire.

Enfin, on a mis au jour à Zeugma 2 bords différents appartenant à la forme HAYES 109 (**114-115**). Cette forme, déjà attestée en Orient[79] et habituellement datée principalement du VIIe s., présente plusieurs variantes[80]. Les exemplaires trouvés à Zeugma, avec leur paroi épaisse, paraissent faire partie d'une des variantes anciennes[81] de la forme qui comporte également un bord arrondi. Les contextes dans

74. GIAGKAKI, *La céramique des IVe-VIIIe siècles* (cité n. 10), p. 112-113.
75. Voir plus haut, n. 69.
76. Par exemple, HAYES, *Late Roman Pottery* (cité n. 70), p. 166-169 ; *Atlante* I (cité n. 5), p. 96 ; J.-P. SODINI, E. VILLENEUVE, Le passage de la céramique byzantine à la céramique omeyyade en Syrie du nord, en Palestine et en Transjordanie, dans *La Syrie de Byzance à l'Islam (VIIe-VIIIe s.), Actes du colloque international (Lyon, Paris, sept. 1990)*, éd. P. CANIVET, J.-P. REY-COQUAIS, Paris/Damas 1992, p. 205-206 ; MACKENSEN, *Resafa* I (cité n. 45), p. 77, FP 72/73, n° 55, pl. 19, n° 16, p. 81, FP 135, n° 14 ; BONIFAY, Bey 0002 (cité n. 13), p. 86 ; WILLIAMS, *Anemurium* (cité n. 12), p. 43, n° 244-245 ; USCATESCU, Les céramiques byzantines (cité n. 14), *loc. cit.*
77. BONIFAY *et alii*, Le mobilier de l'Antiquité tardive (cité n. 69), p. 357-358, faciès D.
78. GIAGKAKI, *La céramique des IVe-VIIIe siècles* (cité n. 10), p. 113-114.
79. *Atlante* I (cité n. 5), p. 214 ; SODINI, VILLENEUVE, Le passage (cité n. 76), p. 206 ; BONIFAY, Bey 002 (cité n. 13), p. 86 et 88-89, n° 4 ; WILLIAMS, *Anemurium* (cité n. 12), p. 43, n° 248-249.
80. *Atlante* I (cité n. 5), *loc. cit.*
81. HAYES (cité n. 70), p. 170 et 172, n° 2.

lesquelles cette variante a été trouvée à Marseille[82] semblent montrer qu'elle appartient à la fin du VIe et au début du VIIe s. Cela dit, à Éleutherna, deux fragments appartenant à la variante A de la forme ont été trouvés dans des couches du VIIe s.[83] et semblent montrer que cette variante fut utilisée pendant la première moitié de ce siècle. À Zeugma, le fragment **115** provient d'une couche de démolition dans laquelle aucune monnaie n'a été retrouvée. En revanche, il est associé à des sigillées phocéennes de forme HAYES 3 F et surtout HAYES 10 C qui montrent que la couche doit pouvoir être située à la fin du VIe et dans la première moitié du VIIe s.

*
* *

La structure des importations de sigillées claires africaines est tout à fait particulière : les formes représentées sont peu nombreuses (au total, 20 formes ou variantes de forme). De plus, la plupart des formes ne sont attestées que par un ou deux fragments. En revanche, quelques formes dominent nettement l'ensemble. Il s'agit des formes HAYES 50 B (datée principalement de la première moitié du IVe s. et du début du Ve s.), HAYES 67 (deuxième moitié du IVe s. - première moitié du Ve s.) et HAYES 104 C (milieu du VIe s. - fin du VIe s.), tandis que les formes HAYES 91 (Ve s.) et HAYES 99 (VIe et première moitié du VIIe s.) sont aussi bien présentes. Ces mêmes formes paraissent dominer généralement les importations de sigillées claires africaines en Orient, lorsque des quantifications sont tentées : ainsi à Anemurium[84], les quatre formes les plus fréquemment trouvées sont les formes HAYES 50, 67, 99 et 105. De même, à Hama[85], on retrouve régulièrement les formes HAYES 50, 67, 91 et 104, bien que cette dernière soit moins fréquente. On peut donc observer que Zeugma correspond au profil habituel des importations de sigillées claires africaines au Moyen-Orient. De plus, comme sur les autres sites de cette région, les sigillées claires africaines sont les seules céramiques fines présentes au IVe s. ; ensuite, à partir du Ve s., elles sont en concurrence avec la sigillée chypriote tardive et surtout la sigillée phocéenne.

Finalement, il convient de remarquer que ces importations africaines, à Zeugma, ne semblent pas diminuer au VIe s. De plus, grâce, en particulier, au nombre relativement élevé des fragments de forme HAYES 104 C, on peut noter que les importations de sigillée africaine paraissent même se maintenir au cours de la deuxième moitié du VIe s., alors que sur d'autres sites de la région le déclin commencerait dès le milieu de ce siècle ou peu après, comme on peut le voir, par exemple, à

82. M. BONIFAY, Sur quelques problèmes de datation des sigillées africaines à Marseille, dans *Ceramica in Italia* (cité n. 66), p. 77-79 ; BONIFAY *et alii*, Le mobilier de l'Antiquité tardive (cité n. 69), p. 357-358 et 365.

83. GIAGKAKI, *La céramique des IVe-VIIIe siècles* (cité n. 10), p. 115 ; voir aussi CH. VOGT, The Early Byzantine Pottery, dans *Éleutherna protobyzantine* (en grec) 2, éd. P. G. THÉMÉLIS, Réthymnon 2000, p. 54, fig. 3, 9.

84. WILLIAMS, *Anemurium* (cité n. 12), p. 38.

85. LUND, A Fresh Look (cité n. 6), p. 139-140.

Hama[86] ou encore à Apamée de Syrie[87]. Cependant, les chiffres des importations de sigillée phocéenne trouvées à Zeugma pour la même période, ainsi qu'une rapide étude de la dispersion du matériel, permettent de préciser le propos. En effet, à côté de la stabilité apparente des importations de sigillées claires africaines au cours de la deuxième moitié du VIe s., il faut remarquer une évolution sensible des importations de sigillée phocéenne. Alors que, pour cette dernière production, la forme HAYES 3 F qui paraît caractéristique du milieu du VIe s. est fréquente à Zeugma, en revanche, la relative rareté de la forme HAYES 10 A qui serait apparue au cours de la deuxième moitié du VIe s. est remarquable. Malgré la quantité significative des importations de la forme de sigillée africaine HAYES 104 C, il semble que la deuxième moitié du VIe s. et surtout le dernier tiers de cette période aient vu une diminution sensible des importations de céramique fine de table, qui se manifeste avant tout par un net recul de la sigillée phocéenne ; elle reste, malgré tout, nettement dominante, alors que les importations de céramique fine africaine tendent à se maintenir[88]. Zeugma se ferait donc l'écho de ce dynamisme des exportations africaines vers l'Orient au cours de la fin du VIe s. ap. J.-C. qui a été déjà été signalé[89].

D'autre part, il se peut que ce maintien des importations de sigillées africaines tardives à Zeugma soit d'autant plus notable que leur lieu de trouvaille paraît dans l'ensemble limité à une zone restreinte : la grande majorité des fragments qui peuvent être datés de cette époque provient du chantier 9[90], ce qui semblerait montrer que la ville a effectivement connu, à cette époque, un déclin qui en a limité l'extension principalement à ce vallon, alors que, si l'on considère les formes du Ve et du début du VIe s., on peut constater qu'elles proviennent de l'ensemble des zones fouillées : dans l'Antiquité tardive, Zeugma aurait donc connu sa phase de développement maximum au Ve s. et au début du VIe s. tandis qu'elle aurait dû faire face à une diminution importante de l'occupation après le début du VIe s. qui pourtant ne va pas de pair avec une modification sensible des importations de vaisselle de table africaine. Autrement dit, le déclin urbain de la ville semble précéder son déclin économique, sans que l'on puisse proposer, à l'heure actuelle, d'explication satisfaisante, en dehors de circonstances exceptionnelles, comme la série de tremblements de terre qui toucha la Syrie en 526 et 528[91] et dont il reste encore à trouver les traces sur le terrain.

86. *Ibid.*, p. 146.

87. On a proposé de fixer le début du déclin de la ville à 573 ; voir J.-CH. BALTY, Apamée au VIe siècle. Témoignages archéologiques de la richesse d'une ville, dans MORRISSON, LEFORT, *Hommes et richesses* (cité n. 16), p. 91-93.

88. Ce maintien est confirmé par les fouilles de l'équipe anglaise : le seul groupe dans lequel la présence de sigillées claires africaines est sensible (groupe F) est daté de la première moitié du VIIe s. par Ph. Kenrick, que je remercie pour cette information.

89. En dernier lieu, voir M. BONIFAY, *AnTard* 11, 2003, p. 127-128.

90. En dernier lieu, D. FRASCONE, Chantier 9, *dere* 2, dans C. ABADIE-REYNAL *et alii*, Zeugma. Rapport préliminaire des campagnes de fouilles de 2000, *Anatolia Antiqua* 9, 2001, p. 249-256.

91. G. L. DOWNEY, *A history of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest*, Princeton, 1961, p. 521, n. 79 et p. 528, n. 111.

Finalement, les importations de céramiques sigillées africaines disparaissent au cours de la première moitié du VII[e] s. alors que, pour les sigillées phocéennes, la présence régulière de formes HAYES 10 C semblerait montrer que ces importations, tout en déclinant, se maintiennent, malgré tout, au moins jusqu'au milieu du VII[e] s.

*
* *

La ville de Zeugma, bien qu'elle soit située à l'intérieur des terres, loin de la côte méditerranéenne, se fait l'écho fidèle des principales tendances qui ont animé les importations de céramiques fines africaines vers l'Orient. Bien sûr, pour en cerner véritablement l'ampleur, il nous faudra replacer ce matériel africain dans l'ensemble du matériel céramique mis au jour sur le site, afin de pouvoir affiner nos quantifications. De même, il nous faudra tenir compte des spécificités du site et de son histoire. Pourtant, la présence de ces sigillées africaines nous montre que Zeugma a gardé, jusqu'à la fin de l'Antiquité, la vocation de ville d'échanges et de commerce qui fut à l'origine de sa richesse.

CATALOGUE[92]

1. ZAP 6121.33 : fragment de bord et départ de paroi. Argile très dure et fine, rose (7,5 R 7/8), avec des inclusions blanches assez fréquentes, de taille petite à moyenne. Engobe rouge clair (10 R 6/8), fin, mat. D. bord : 30 cm ; hteur cons. : 4,2 cm ; épaisseur de la paroi : 0,2 cm. Forme HAYES 50 A.

2. 10212.2 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rose (2,5 YR 7/4), avec de petites inclusions blanches, peu nombreuses. Engobe rouge clair (10 R 6/6), fin et mat, présent à l'intérieur et, à l'extérieur, uniquement sur le bord. D. bord : 31 cm ; hteur cons. : 3,7 cm. Forme HAYES 50 A.

3. 12537.1+2+12543.15 : fragment de bord et de paroi. Argile très dure et très fine, rouge clair (10 R 6/8), avec de très rares inclusions blanches, de taille moyenne à petite. Engobe rouge clair (10 R 6/6), fin et mat. D. bord : 30 cm ; hteur cons. : 4,5 cm. Forme HAYES 50 A par la production très fine, bien que la paroi assez évasée puisse plutôt évoquer la forme HAYES 50 A/B.

4. ZAP 6121.30 : fragment de fond, de pied et départ de paroi. Argile très dure et fine, rose (7,5 R 7/8), avec des inclusions blanches assez fréquentes, de taille petite à moyenne. Engobe rouge clair (10 R 6/8), fin. Hteur cons. : 2,2 cm. Forme HAYES 50 A.

5. 10005.12 : fragment de fond et départ de paroi. Argile fine, rouge faible (7,5 R 4/4), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), assez épais, mat. D. pied : 20 cm ; hteur cons. : 2 cm. Forme HAYES 50 A.

6. 9585.5 : fragment de bord. Argile dure, fine, rouge pâle (7,5 R 6/4), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 5/8), fin et mat. D. bord : 22 cm ; hteur cons. : 2 cm. Forme HAYES 50 A/B.

7. 9705.2 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, compacte, rouge clair (10 R 6/6), avec de rares inclusions blanches, très petites. Engobe rouge faible (7,5 R 5/4), mat. D. bord : 25 cm ; hteur cons. : 2,9 cm. Forme HAYES 50 A/B.

92. Les dessins sont de Michèle Dohet et Sylvie Fontana. Ils sont reproduits à l'échelle 1/2.

8. ZAP 14079.2 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, fine, rouge clair (10 R 6/6), avec de rares inclusions blanches de taille petite à moyenne. Engobe rouge (7,5 R 5/6), fin et mat, qui, à l'extérieur, n'est présent qu'en haut du bord. D. bord : 34 cm ; hteur cons. : 3,2 cm. Forme HAYES 50 A/B.

9. 10192.10+9+6+7+8 : fragments de fond, de paroi et de bord, ne recollent pas mais appartiennent sans doute au même vase. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (2,5 YR 6/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8). D. bord : 46 cm ; d. fond : environ 13 cm ; épaisseur de la paroi : 0,4 cm ; hteur : 5,3 cm. Forme HAYES 50 A/B.

10. 6046.26 : fragment de fond, de pied et départ de paroi. Argile dure, rouge (7,5 YR 5/6), très compacte et homogène. Engobe rouge (2,5 YR 4/6), mat. D. pied : 24 cm ; hteur cons. : 1,2 cm ; épaisseur de la paroi : 0,6 cm. Forme HAYES 50 A/B.

11. 10219.8 (?) : fragment de fond. Argile dure, fine, homogène, rouge pâle (7,5 R 6/4). Engobe rouge (7,5 R 5/6), assez épais, int. Longueur max. cons. : 5 cm ; hteur cons. : 0,5 cm.

12. 10219.9 (?) : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, rouge clair (10 R 6/6), assez homogène, avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 5/8), mat, assez épais, int. D. fond : 25 cm ; hteur cons. : 1,1 cm.

13. 10219.5 : fragment de paroi. Argile dure, compacte, rouge (10 R 5/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), plus épais à l'int. qu'à l'ext. Épaisseur de la paroi : 0,4 cm.

14. 10219.6 : fragment de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rose (7,5 R 7/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rose (7,5 R 7/8), fin, mat. Longueur max. cons. : 4,7 cm.

15. 10219.7 (?) : fragment de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rose (7,5 R 7/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rose (7,5 R 7/8), mat. Longueur max. cons. : 4,1 cm ; hteur cons. : 0,3 cm.

16. 10219.10 : fragment de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rose (7,5 R 7/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rose (7,5 R 7/8), plus épais à l'int. Longueur max. cons. : 4,4 cm ; hteur cons. : 0,2 cm.

17. 10219.11 : fragment de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rose (7,5 R 7/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rose (7,5 R 7/8), mat, fin. Longueur max. cons. : 4,7 cm ; hteur cons. : 0,2 cm.

18. 10219.12 : fragment de paroi. Argile dure, très homogène, rouge clair (10 R 6/6). Engobe rouge (10 R 6/8), fin. Longueur max. cons. : 0,3 cm ; hteur cons. : 0,3 cm.

19. 10219.14 : fragment de paroi. Argile dure, rouge clair (10 R 6/6), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 5/8), int. Longueur max. cons. : 4,5 cm ; hteur max. cons. : 4,5 cm.

20. 9501.4 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, homogène, rouge pâle (7,5 R 6/4), avec quelques rares inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), fin, mat. D. bord : env. 27 cm ; hteur cons. : 2,5 cm. Forme HAYES 50 B.

21. 10136.6 : fragment de bord et de paroi. Argile dure, homogène, rouge clair (10 R 6/6), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (10 R 6/8), fin, mat. D. bord : 20 cm ; hteur cons. : 4 cm. Forme HAYES 50 B.

22. 10136.8 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, compacte, rouge (10 R 5/8), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (10 R 6/6). D. bord : environ 16 cm ; hteur cons. : 2,6 cm. Forme HAYES 50 B.

23. 10138.22 : fragment de bord. Argile dure, compacte, rouge clair (7,5 R 6/6), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (10 R 6/6). D. bord : environ 25 cm ; hteur cons. : 1,6 cm. Forme HAYES 50 B.

24. 10138.29 : fragment de bord et de paroi. Argile dure, dense, rouge (10 R 5/8), avec de petites inclusions blanches assez nombreuses. Engobe rouge clair (10 R 6/6), mat. D. bord : 24 cm ; hteur cons. : 2,8 cm. Forme HAYES 50 B.

25. 10138.33 : fragment de bord. Argile dure, homogène, rose (7,5 R 7/8), avec de rares petites inclusions blanches, de forme arrondie. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), fin, mat. D. bord : indéterminé ; hteur cons. : 1,2 cm. Forme HAYES 50 B.

26. 10161.3 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, compacte, sans inclusion visible, rouge (10 R 5/6). Engobe rouge (10 R 5/8), fin, mat. D. bord : 25 cm ; hteur cons. : 2,2 cm. Forme HAYES 50 B.

27. 10212.6 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rose (7,5 R 7/8), avec de petites inclusions blanches, assez peu nombreuses. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8), mat, int. et ext. du bord. D. bord : 37 cm ; hteur cons. : 2,8 cm. Forme HAYES 50 B.

28. 10219.30 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, rouge clair (10 R 6/6), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 5/8), fin. D. bord : 40 cm ; hteur cons. : 4,5 cm. Forme HAYES 50 B.

29. 10227.8 : fragment de bord. Argile dure, homogène, rouge pâle (7,5 R 6/4), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), mat. D. bord : 25 cm ; hteur cons. : 2,9 cm. Forme HAYES 50 B.

30. ZAP 14075.2 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, rouge (7,5 R 5/6), avec de petites inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), int. et ext. du bord. D. bord : 26 cm ; hteur cons. : 5,5 cm. Forme HAYES 50 B.

31. ZAP 14079.1 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, fine, rouge clair (10 R 6/6), avec de rares inclusions blanches, très petites. Engobe rouge clair (10 R 6/6), fin. D. bord : 5 cm ; hteur cons. : 30 cm. Forme HAYES 50 B.

32. ZAP 14135.1 : fragment de bord. Argile dure, rouge (7,5 R 5/6), avec de petites inclusions blanches, peu nombreuses. Engobe rouge (10 R 5/6), mat. D. bord : 34 cm ; hteur cons. : 3,2 cm. Forme HAYES 50 B.

33. ZAP 14155.3 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, compacte, avec de petites inclusions blanches, peu nombreuses. Engobe rouge clair (10 R 6/6), fin, mat. D. bord : 28 cm ; hteur cons. : 4,9 cm. Forme HAYES 50 B.

34. ZAP 14230.1 : fragment de bord et départ de paroi. Argile fine, dure, compacte, rose (7,5 R 6/6), avec de rares très petites inclusions blanches. Engobe rose (7,5 R 6/6), int. et ext. du bord. D. bord : 28 cm ; hteur cons. : 2,8 cm. Forme HAYES 50 B.

35. 5228.22 : fragment de fond. Argile dure, homogène, rose (7,5 YR 7/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), mat. Épaisseur du fond: 0,8 cm. Forme HAYES 50 B.

36. 10004.1 : fragment de fond. Argile dure, rouge (7,5 R 5/6), avec quelques rares petites inclusions blanches, de forme arrondie. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), mat. Épaisseur du fond : 0,4 cm. Forme HAYES 50 B.

37. 10005.11 : fragment de fond. Argile dure, homogène, rose (7,5 YR 7/8), avec de rares inclusions blanches, de petite dimension. Engobe rouge (7,5 R 5/6), mat, int. Épaisseur du fond : 0,4 cm. Forme HAYES 50 B.

38. 10063.6 : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, compacte, rouge (7,5 R 5/6), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), int. D. pied : 22 cm ; hteur cons. : 5 cm. Forme HAYES 50 B.

39. 10136.12 : fragment de paroi et de fond. Argile dure, homogène, rouge (7,5 R 5/6). Engobe rouge clair (10 R 6/8), int. D. fond : 18 cm ; hteur cons. : 1,5 cm. Forme HAYES 50 B.

40. 10138.21 (?) : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, homogène, rouge clair (10 R 6/8), avec de petites inclusions blanches, de forme arrondie, peu nombreuses. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8), fin, mat, int. D. fond : 14 cm ; hteur cons. : 0,7 cm. Forme HAYES 50 B.

41. 10138.26 : fragment de fond. Argile dure, homogène, rose (7,5 R 7/8), avec de petites inclusions blanches, peu nombreuses. Engobe rouge clair (10 R 6/8), int. Épaisseur du fond : 0,3 cm. Forme HAYES 50 B.

42. 10138.27 : fragment de fond. Argile dure, homogène, rouge (2,5 YR 5/8), avec d'assez nombreuses inclusions blanches, très petites, de forme arrondie. Engobe rouge clair (10 R 6/8), int. Forme HAYES 50 B.

43. 10192.3 (?) : fragment de fond. Argile dure, compacte, rouge (7,5 R 5/6), avec quelques petites inclusions blanches visibles. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), int. L. max. cons. : 5 cm.

44. 10192.4 : fragment de pied et départ de paroi. Argile dure, très fine, rose (7,5 R 7/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rose (7,5 R 7/8), int. D. pied : 16 cm ; épaisseur de la paroi : 0,3 cm. Forme HAYES 50 B.

45. ZAP 14061.8 : fragment de paroi et départ de fond. Argile dure, compacte, rouge (7,5 R 5/6), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), int. Hteur cons. : 2 cm ; épaisseur de la paroi : 0,2 cm. Forme HAYES 50 B.

46. ZAP 14061.9 : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure et compacte, rouge (7,5 R 5/4), avec de petites inclusions blanches, peu nombreuses. Engobe rouge (7,5 R 5/6), int. D. fond : environ 15 cm ; hteur cons. : 4 cm. Forme HAYES 50 B.

47. ZAP 14078.5 : fragment de fond et départ de paroi. Argile très dure, rouge (10 R 5/8), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 5/6), int. D. pied : environ 14 cm ; hteur cons. : 1,5 cm. Forme HAYES 50 B.

48. ZAP 14081.2 : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, très compacte, rouge clair (10 R 6/6), avec de très fines inclusions blanches, peu nombreuses. Engobe rouge (10 R 5/8), mat, int. Hteur cons. : 0,5 cm ; épaisseur de la paroi : 0,3 cm. Forme HAYES 50 B.

49. ZAP 14117.1 : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, rouge (7,5 R 5/6), avec de très fines et rares inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 5/6), int. Hteur cons. : 3,3 cm ; épaisseur de la paroi : 0,5 cm. Forme HAYES 50 B.

50. ZAP 14121.2 : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, rouge (10 R 5/6), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (10 R 6/6), fin, mat, int. Hteur cons. : 1,3 cm ; épaisseur de la paroi : 0,5 cm. Forme HAYES 50 B.

51. ZAP 14135.9 : fragment de fond. Argile dure, rouge (7,5 R 5/6), avec de petites inclusions blanches, peu nombreuses. Engobe rouge (10 R 5/6), int. Hteur cons. : 0,4 cm. Peut-être même vase que **32**. Forme HAYES 50 B.

52. ZAP 14142.6 : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, fine, rose (7,5 R 7/8), avec d'assez nombreuses inclusions blanches de taille petite à moyenne. Engobe rouge clair (10 R 6/6), fin, mat, int. Hteur cons. : 1,6 cm. Forme HAYES 50 B.

53. ZAP 14151.1 : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, compacte, rouge clair (10 R 6/6), avec d'assez nombreuses inclusions blanches, très petites. Engobe rouge (7,5 R 5/6), mat, int. D. pied : 15 cm ; hteur cons. : 0,6 cm. Forme HAYES 50 B.

54. 5240.2 : fragment de paroi. Argile dure, homogène, avec quelques rares petites inclusions blanches, de forme arrondie. Engobe rouge (7,5 R 5/6), mat, int. Épaisseur de la paroi : 0,3 cm.

55. 10138.28 : fragment de paroi. Argile dure, homogène, rouge clair (10 R 6/6), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), fin, int. Épaisseur de la paroi : 0,5 cm.

56. 10138.31 : fragment de paroi. Argile dure, rouge (7,5 R 5/6), avec de nombreuses inclusions blanches, parfois assez grosses. Engobe épais, assez mat, rouge clair (10 R 6/8). Épaisseur de la paroi : 0,4 cm.
57. 10227.9 : fragment de paroi. Argile dure, homogène, rose (7,5 R 7/8), avec de très rares petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8), int. Longueur max. cons. : 4 cm.
58. ZAP 14061.13 : fragment de paroi. Argile dure, rouge clair (10 R 6/6), avec de très petites inclusions blanches, très rares. Engobe rouge pâle (7,5 R 6/4), int. Hteur cons. : 2,5 cm.
59. ZAP 14130.1 : fragment de paroi. Argile dure, rouge pâle (7,5 R 6/4), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge pâle (7,5 R 6/4). Longueur max. cons. : 1,2 cm.
60. 9074.3 : fragment de bord et départ de paroi. Argile très dure et fine, rose (7,5 R 7/8), avec de rares inclusions blanches de taille moyenne à petite. Engobe rouge clair (7,5 R 6/6), fin, présent à l'intérieur et à l'extérieur. D. bord : 22 cm ; hteur cons. : 0,7 cm. Forme HAYES 57.
61. 5004.6 : fragment de paroi. Argile très dure et fine, rose (7,5 YR 7/4), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rose (2,5 YR 7/8), mat, légèrement écaillé. D. bord : environ 24 cm ; hteur cons. : 2,9 cm. À l'extérieur de la paroi, décoration de nervures alternées avec une impression ronde. Forme HAYES 59 A.
62. 9707.17 : fragment de bord. Argile assez dure, très compacte, rose (5 YR 7/4). Engobe rouge (2,5 YR 4/6), mat. D. bord : 24 cm ; hteur cons. : 0,6 cm. Forme HAYES 65 (?).
63. 5007.8 : fragment de bord. Argile dure, rouge (7,5 R 5/6), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), fin et mat. D. bord : environ 26 cm ; hteur cons. : 1 cm. Forme HAYES 67.
64. 5137.2 : fragment de bord. Argile dure, granuleuse, rose (7,5 YR 7/8), avec d'assez nombreuses inclusions blanches de taille variée. Engobe rouge (7,5 R 5/6), fin et mat. D. bord : 32 cm ; hteur cons.: 1 cm. Forme HAYES 67.
65. 5233.20 : fragment de bord. Argile dure, compacte, rose (7,5 YR 7/8), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), assez épais, mais mat. D. bord : 43 cm ; hteur cons. : 1,3 cm. Forme HAYES 67.
66. 6005.4 : fragment de bord. Argile dure, granuleuse, rouge (7,5 R 5/6), avec d'assez nombreuses inclusions blanches, petites à moyennes. Engobe rouge (7,5 R 5/6), fin et mat. D. bord : 28 cm ; hteur cons. : 0,9 cm. Forme HAYES 67.
67. 6046.24 : fragment de bord et de paroi. Argile dure, granuleuse, rouge clair (10 R 6/8), avec d'assez nombreuses inclusions blanches de taille variée. Engobe rouge (7,5 R 5/6), fin, assez mat. D. bord : 34 cm ; hteur cons. : 2,3 cm. Forme HAYES 67.
68. ZAP 6125.1 : fragment de bord. Argile dure, compacte, rouge clair (10 R 6/6), avec de nombreuses petites inclusions grises et blanches. Engobe rouge (7,5 R 5/6), mat. D. bord : 38 cm ; hteur cons. : 1,6 cm. Forme HAYES 67.
69. ZAP 6125.4 : fragment de bord. Argile dure, compacte, rouge clair (10 R 6/8), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches et grises. Engobe rouge clair (10 R 6/8), mat. D. bord : 40 cm ; hteur cons. : 1,4 cm. Forme HAYES 67.
70. 9205.4 : fragment de bord. Argile dure, finement granuleuse, rose (10 R 7/3), avec de petites inclusions blanches, peu nombreuses. Engobe rouge clair (10 R 6/8), assez lustré à l'intérieur. D. bord : environ 30 cm ; hteur cons. : 1,3 cm. Forme HAYES 67.
71. 9222.2 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, granuleuse, avec de nombreuses petites inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 5/8), mat. D. bord : 25 cm ; hteur cons. : 1,4 cm. Forme HAYES 67.

72. 9877.3 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, granuleuse, rouge (2,5 YR 5/8), avec de petites inclusions blanches de taille variable, peu nombreuses. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), mat. D. bord : env. 25 cm ; hteur cons. : 2,1 cm. Forme HAYES 67.

73. ZAP 14072.1 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, rouge clair (10 R 6/6), avec quelques rares petites inclusions blanches et grises. Engobe rouge clair (10 R 6/6), mat. D. bord : 30 cm ; hteur cons. : 1,5 cm. Forme HAYES 67.

74. ZAP 6000.68 : fragment de bord et de paroi. Argile dure, rouge clair (10 R 6/8), avec de petites inclusions blanches, peu nombreuses. Engobe rouge clair (10 R 6/6), fin et mat. D. bord : 18 cm ; hteur cons. : 5 cm. Décor de cannelures à l'extrémité du bord. Forme HAYES 73 A.

75. 6005.5 : fragment de bord. Argile dure, compacte, rouge clair (10 R 6/6), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 6/6), fin et mat. D. bord : environ 14 cm ; hteur cons. : 1,6 cm. Forme HAYES 81 (?).

76. 10138.34 : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, homogène, rouge pâle (7,5 R 6/4), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8), mat. D. pied : 12 cm ; hteur cons. : 2 cm.

77. 10191.2 : fragment de fond et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge (7,5 R 5/6), sans inclusion visible à l'examen macroscopique. Engobe rouge (7,5 R 5/6), mat. D. max. : 13 cm ; d. pied : 10 cm ; hteur cons. : 0,5 cm. Forme HAYES 81 (?).

78. 5014.2 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (7,5 R 6/6), avec de petites inclusions blanches de taille variée. Engobe rouge clair (10 R 6/8), assez épais, int. et ext. du bord. D. bord : 18 cm ; hteur cons. : 2,5 cm. Forme HAYES 91 A.

79. 6001.23 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, compacte, rouge clair (2,5 YR 6/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 5/6), assez épais et mat, int. et ext. du bord. D. bord : 26 cm ; hteur cons. : 3,4 cm. Forme HAYES 91 A.

80. 6046.32 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, granuleuse, rouge (7,5 R 5/6), avec des inclusions blanches, de taille variée, mais assez peu nombreuses. Engobe rouge clair (10 R 6/8), assez épais, mat, int. et ext. du bord. D. ouverture : 19 cm ; hteur cons. : 3,2 cm. Forme HAYES 91 A.

81. 9233.7 : fragment de bord. Argile dure, granuleuse, rose (7,5 R 7/8), avec de petites inclusions blanches et grises, peu nombreuses. Engobe rouge clair (10 R 6/8), assez mat, int. et ext. du bord. D. ouverture : 25 cm ; hteur cons. : 2,2 cm. Forme HAYES 91 A.

82. 9233.10 : fragment de bord. Argile dure, granuleuse, rouge clair (2,5 YR 6/8), avec de petites inclusions blanches et grises, peu nombreuses. Engobe rouge clair (10 R 5/8), assez mat, int. et ext. du bord. D. ouverture : 23 cm ; hteur cons. : 1,7 cm. Forme HAYES 91 A.

83. ZAP 16014.1 : fragment de bord. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (10 R 6/6), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches et grises. Engobe rouge clair (10 R 6/6), assez fin, int. et ext. du bord. D. ouverture : 31 cm ; hteur cons. : 2,2 cm. Forme HAYES 91 A.

84. ZAP 6144.6 : fragment de listel. Argile dure, assez compacte, granuleuse, rose (7,5 R 7/8), avec d'assez nombreuses inclusions blanches et grises, de taille très variable. Engobe rouge clair (10 R 6/8), assez mat, int. et ext. du bord. D. du listel : 26 cm ; D. bord : moins de 22 cm ; hteur cons. : 2 cm. Forme HAYES 91 A.

85. 12003.1 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (10 R 6/6), avec de nombreuses inclusions blanches de taille moyenne. Engobe rouge pâle (7,5 R 6/4), assez épais, int. et ext. du bord. D. ouverture : 23 cm ; hteur cons. : 3,1 cm. Forme HAYES 91 B.

86. ZAP 14157.26 : fragment de bord et départ de paroi. Argile assez compacte, dure, rouge clair (2,5 YR 6/8), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8), mat, int. et ext. du bord. D. ouverture : 23 cm ; hteur cons. : 3,7 cm. Forme HAYES 91 B.

87. ZAP16001.6+11 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, rose (7,5 R 7/8), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches et grises. Engobe rouge pâle (7,5 R 6/4), assez épais et mat, int. et ext. du bord. D. ouverture : 24 cm ; hteur cons. : 2,5 cm. Forme HAYES 91 B.

88. ZAP 16011.6 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, rouge clair (10 R 6/6), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches et grises. Engobe rouge pâle (7,5 R 6/4), assez épais, mat. D. ouverture : 24 cm ; hteur cons. : 2 cm. Forme HAYES 91 B.

89. 9237.1+2+8 : fragment de fond, de pied et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rose (7,5 R 7/8), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (10 R 6/6), mat. D. pied : 9 cm ; hteur cons. : 2 cm. Décor à la roulette sur le fond. Forme HAYES 91 B.

90. 9105.2 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, granuleuse, rose (7,5 R 7/4), avec quelques rares petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8), mat, int. et ext. du bord. D. ouverture : environ 17 cm ; hteur cons. : 3,9 cm. Forme HAYES 91, variante LAMBOGLIA 24/25.

91. 9225.2 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rose (2,5 YR 7/8), avec des inclusions blanches, plutôt peu nombreuses, de taille petite à moyenne. Engobe rouge clair (10 R 6/8). D. bord : 19 cm ; hteur cons. : 2,4 cm. Forme HAYES 98 A (?).

92. 9676.5 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, rouge clair (10 R 6/6), avec quelques rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), assez mat. D. bord : 18 cm ; hteur cons. : 2,8 cm. Forme HAYES 98 A (?).

93. 9001.7 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, rouge clair (10 R 6/8), avec de rares petites inclusions blanches et grises. Engobe rouge (10 R 5/6), assez brillant. D. bord : 18 cm ; hteur cons. : 2 cm. Forme HAYES 99 A.

94. 9071.10 : fragment de bord et de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (7,5 R 6/6), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches. Engobe rose (7,5 R 7/8), à l'intérieur et à l'extérieur, en haut de la paroi. D. bord : 20 cm ; hteur cons. : 4 cm. Forme HAYES 99 B.

95. 9234.3 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (2,5 YR 6/6), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (10 R 6/8), écaillé à l'extérieur. D. bord : 20 cm ; hteur cons. : 2,8 cm. Forme HAYES 99 B.

96. 9042.1+9043.1 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure et compacte, rouge (2,5 YR 5/6), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), épais, int. et ext. du bord. D. bord : 18 cm ; hteur cons. : 3,2 cm. Forme HAYES 99 C.

97. 9060.28 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (10 R 6/8), avec d'assez nombreuses inclusions blanches et grises, de taille variée. Engobe rouge clair (10 R 6/8), assez brillant, int. et ext. du bord. D. bord : 21 cm ; hteur cons. : 3 cm. Forme HAYES 99 C.

98. 9060.29 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (10 R 6/8), avec d'assez nombreuses inclusions blanches et grises, de taille variée. Engobe rouge clair (10 R 6/8), brillant, épais, int. et ext. du bord. D. bord : 24 cm ; hteur cons. : 2,3 cm. Forme HAYES 99 C.

99. 9060.35 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (10 R 6/8), avec d'assez nombreuses inclusions blanches, de taille variée. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8), assez épais, int. et ext. du bord. D. bord : environ 16 cm ; hteur cons. : 2,8 cm. Forme HAYES 99 C.

100. 8240.3 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, compacte, granuleuse, rouge (7,5 R 5/6), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches. Engobe rouge (10 R 5/8), plutôt mat, épais. D. bord : 40 cm ; hteur cons. : 3,3 cm. Forme HAYES 104 B.

101. 9108.6 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, fine, rose (2,5 YR 7/8), avec d'assez rares inclusions blanches de taille petite à moyenne. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8), assez brillant. D. bord : 26 cm ; hteur cons. : 2,3 cm. Forme HAYES 104 B.

102. 5091.3 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, compacte, rouge (,5 YR 5/8), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), épais. D. bord : environ 24 cm ; hteur cons. : 3 cm. Forme HAYES 104 C.

103. 9001.4 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, compacte, rouge clair (10 R 6/6), avec de rares petites inclusions blanches et grises. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), épais et brillant à l'int. D. bord : 39 cm ; hteur cons. : 2 cm. Forme HAYES 104 C.

104. 9060.7+19 : fragment de bord et de paroi. Argile très dure et granuleuse, rose (10 R 7/3), avec de rares petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (10 R 6/8), épais, brillant. D. bord : environ 32 cm ; hteur cons. : 5,5 cm. Un sillon à l'intérieur de la paroi, sous le bord. Forme HAYES 104 C.

105. 9060.24 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, granuleuse, rouge clair (10 R 6/8), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches, beiges et grises. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), épais. D. bord : 20 cm ; hteur cons. : 1,8 cm. À l'intérieur, un léger sillon, sur le bord et un sillon sur la paroi. Forme HAYES 104 C.

106. 9060.27 : fragment de bord et de paroi. Argile dure, granuleuse, rose (10 R 7/3), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge clair (2,5 YR 6/8), assez brillant. D. bord : 32 cm ; hteur cons. : 3,9 cm. Un sillon sous le bord, à l'intérieur de la paroi. Pourrait appartenir au même vase que **104**, mais il n'y a pas de recollage. Forme HAYES 104 C.

107. 9508.3 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge pâle (7,5 R 6/4), avec d'assez nombreuses inclusions blanches de taille moyenne à petite. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), épais et brillant à l'int. D. bord : 30 cm ; hteur cons. : 3,5 cm. Forme HAYES 104 C.

108. 9533.1 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (7,5 R 6/6), avec d'assez rares inclusions blanches de taille petite à moyenne. Engobe rouge clair (10 R 6/8), brillant. D. bord : 27 cm ; hteur cons. : 1,2 cm. Un léger sillon sur le bord, à l'intérieur. Forme HAYES 104 C.

109. 9574.1 : forme complète. Argile dure, finement granuleuse, rouge clair (10 R 6/6), avec de nombreuses petites inclusions blanches et grises, de taille variée. Engobe rouge (10 R 5/8), assez fin et mat, surtout à l'ext. D. bord : 36 cm ; d. pied : 12 cm ; hteur : 6,3 cm. Sur le fond, timbre entouré de deux sillons. Timbre *Atlante* I, n° 31 (= HAYES, n° 230 B, p. 265 ?), style E(ii) mais les motifs latéraux sont indistincts. Forme HAYES 104 C.

110. 9634.8 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, granuleuse, compacte, rose (7,5 R 7/8), avec de rares inclusions blanches et grises, de taille moyenne. Engobe rouge (10 R 5/6), assez épais. D. bord : 29 cm ; hteur cons. : 2,9 cm. Forme HAYES 104 C.

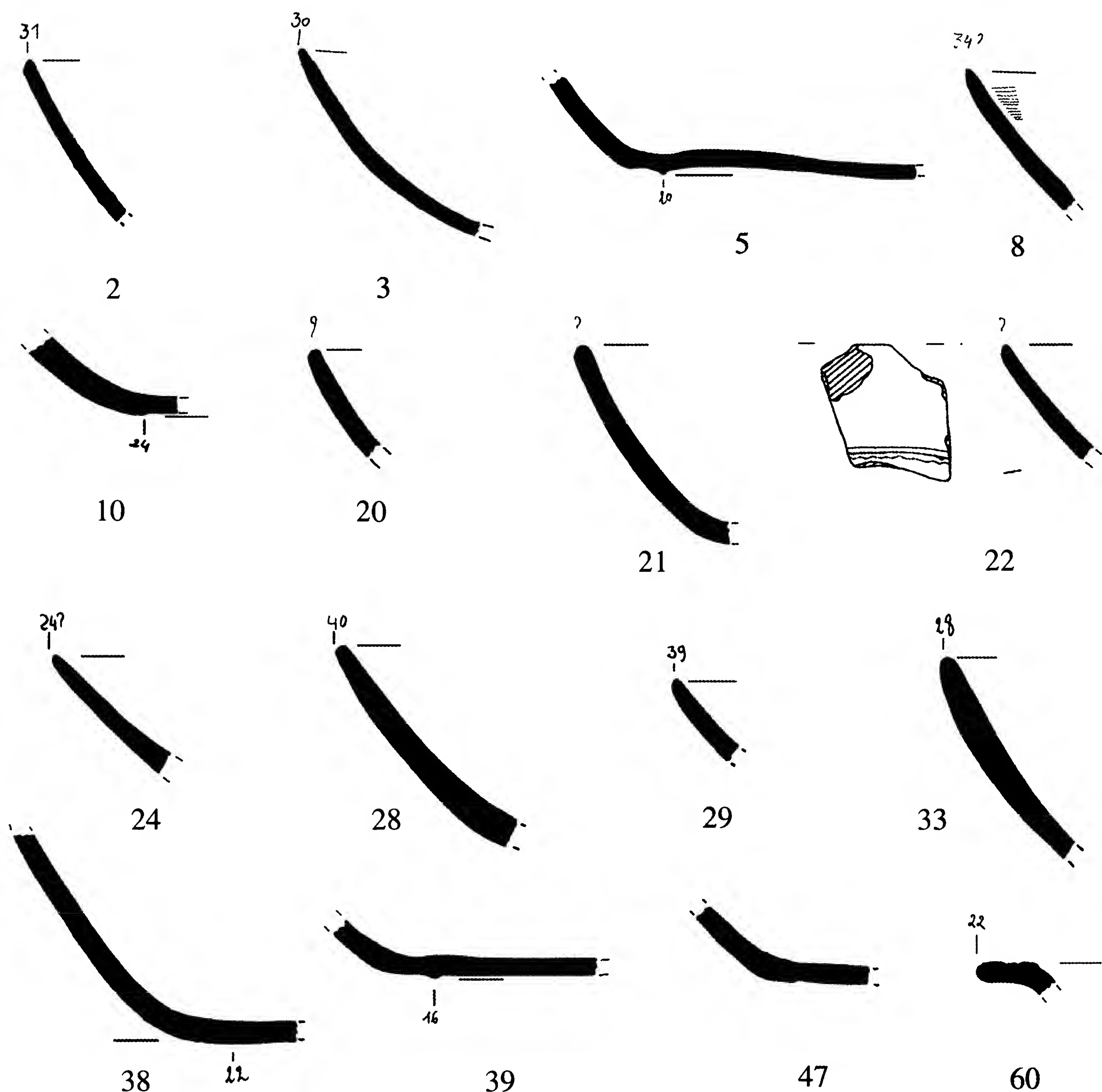
111. 9903.3 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, compacte, rouge (2,5 YR 5/6), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches et grises. Engobe rouge (10 R 5/6), brillant à l'int. D. bord : 32 cm ; hteur cons. : 1,6 cm. Forme HAYES 104 C.

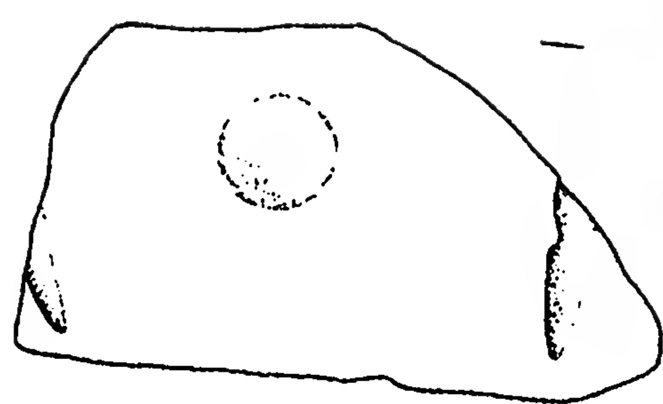
112. ZAP 16001.10 (?) : fragment de pied, de fond et départ de paroi. Argile dure, compacte, rouge (2,5 YR 5/8), avec quelques petites inclusions blanches et grises. Engobe rouge (2,5 YR 5/8), épais et brillant à l'int. D. pied : environ 15 cm ; hteur cons. : 4,3 cm.

113. ZAP 6000.81 : fragment de bord et départ de paroi. Argile assez dure, assez fine, rose (2,5 YR 7/8), avec de rares petites inclusions blanches et grises. Engobe variant de rouge (2,5 YR 5/6) à rouge clair (2,5 YR 6/8), très écaillé. D. bord : 40 cm ; hteur cons. : 2,5 cm. Forme HAYES 105.

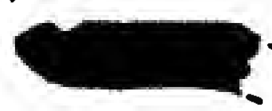
114. 8241.1 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, assez compacte, rouge pâle (10 R 6/4), avec quelques petites inclusions blanches. Engobe rouge faible (10 R 5/3), très écaillé à l'ext. D. bord : 31 cm ; hteur cons. · 2,2 cm. Forme HAYES 109.

115. 9643.17 : fragment de bord et départ de paroi. Argile dure, granuleuse, rose (7,5 R 7/8), avec d'assez nombreuses petites inclusions blanches et grises. Engobe rose (7,5 R 7/8), très fin à l'ext., plus épais à l'int. D. bord : 29 cm ; hteur cons. : 2,3 cm. Forme HAYES 109.





61



62



63



64



65



66



67



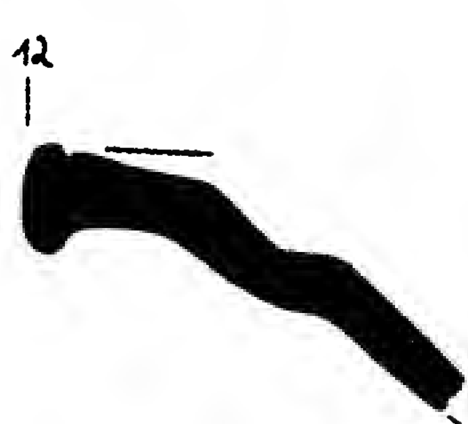
68



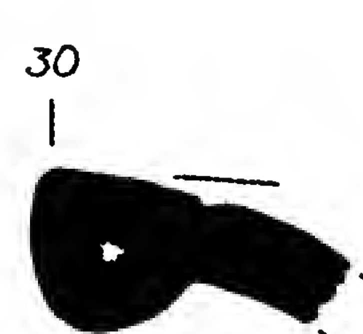
70



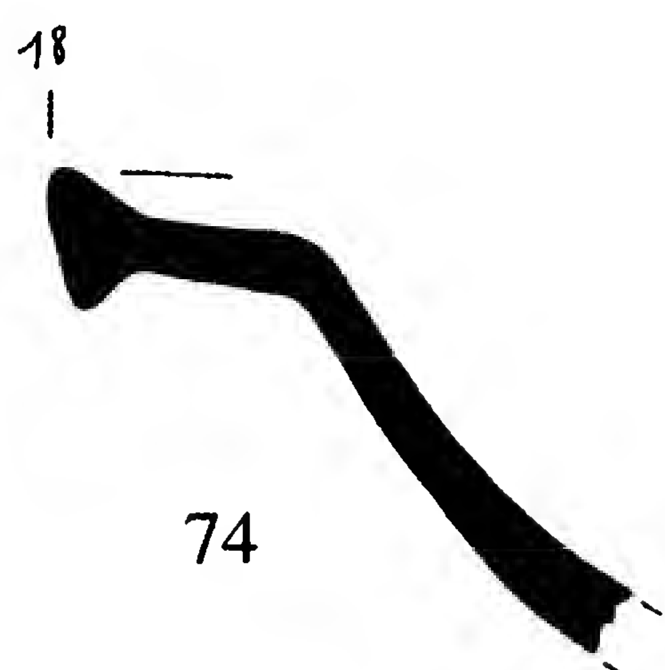
71



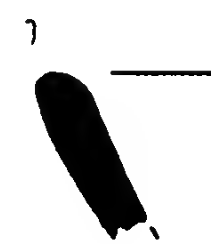
72

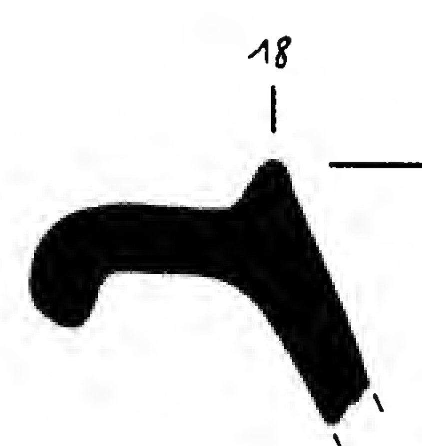


73

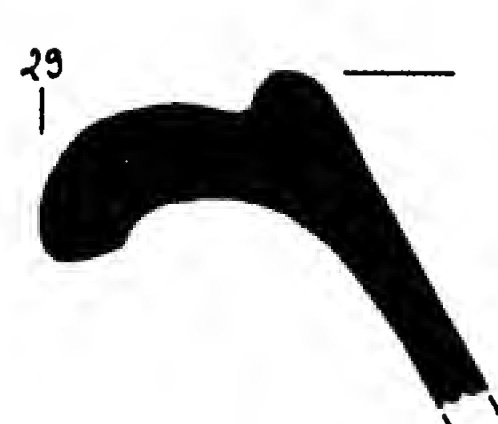


74


75



78



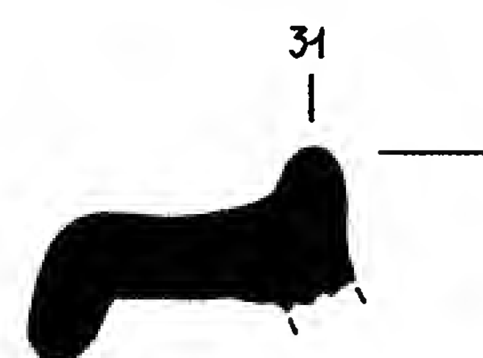
79



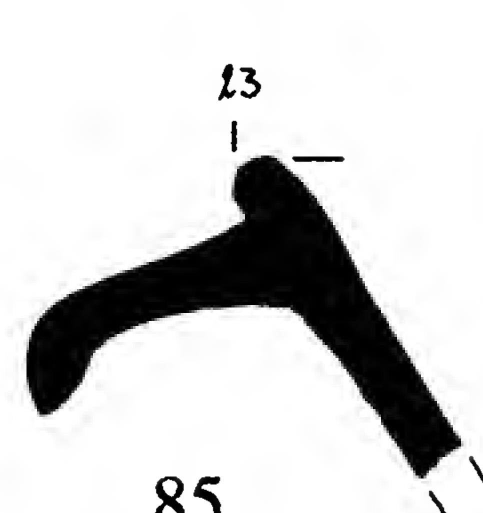
80



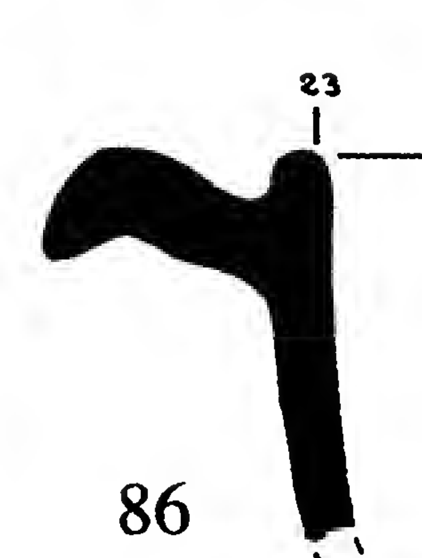
81



83



85



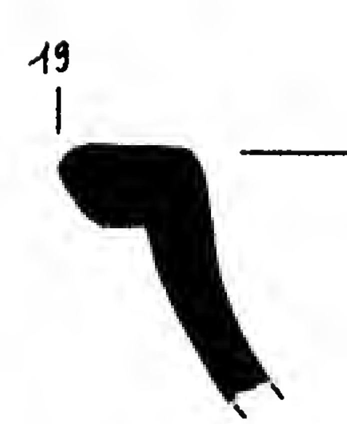
86



87



90



91



93



95



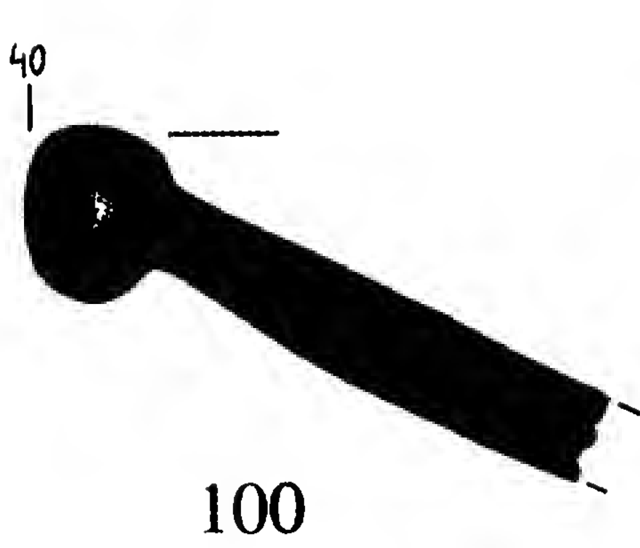
96



97



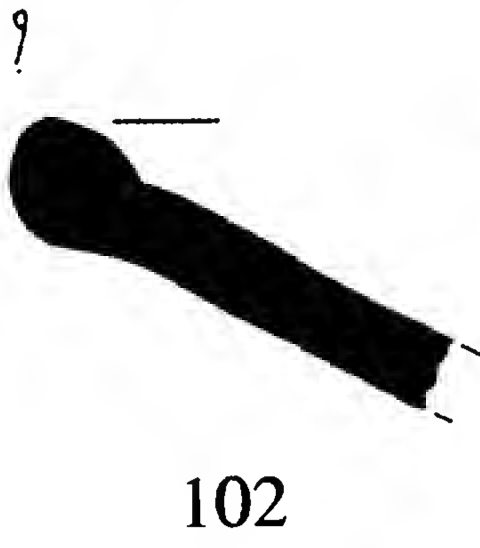
98



100



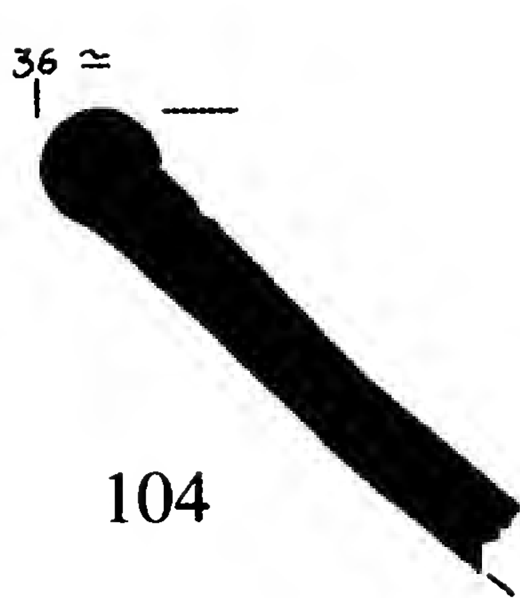
101



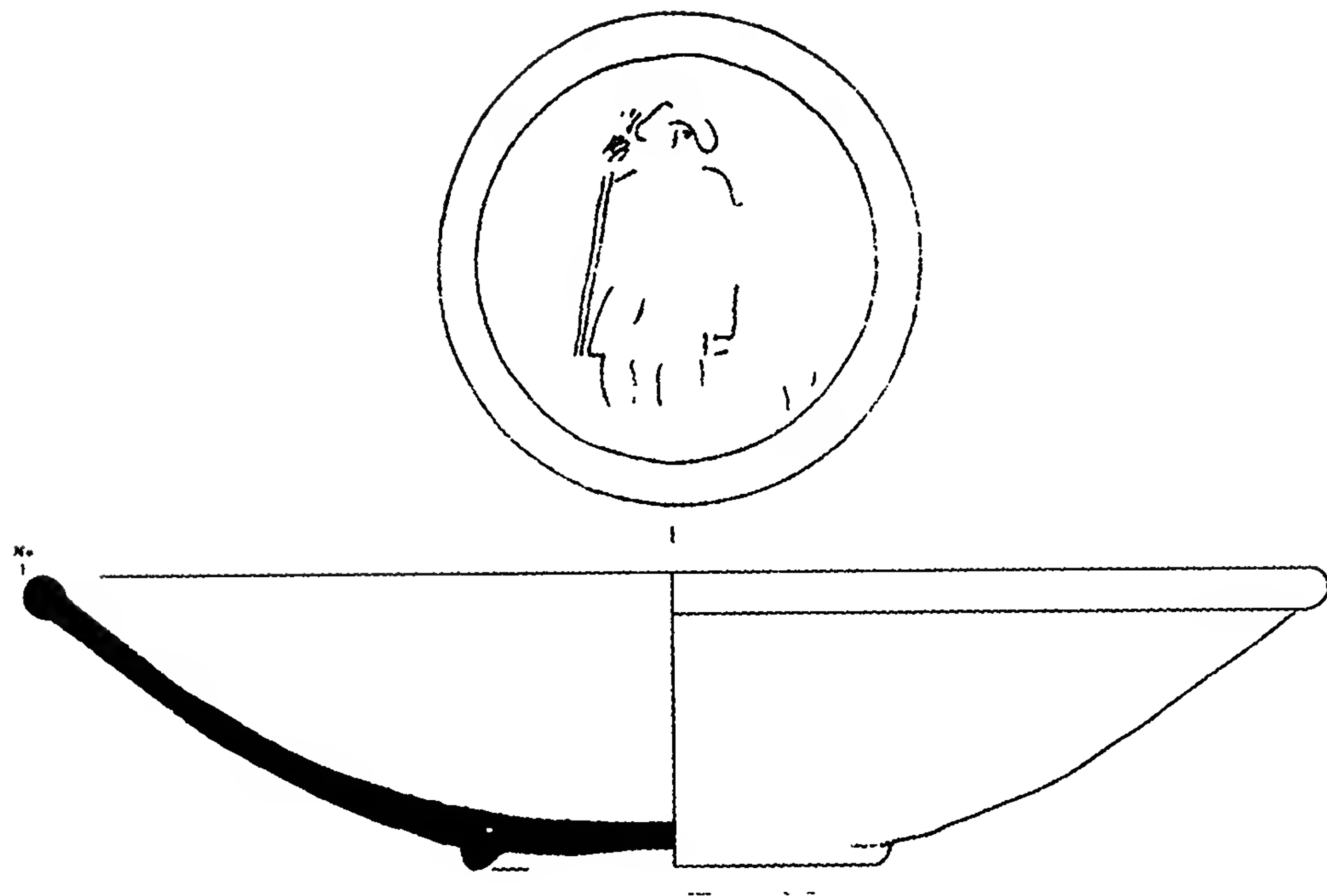
102



103



104



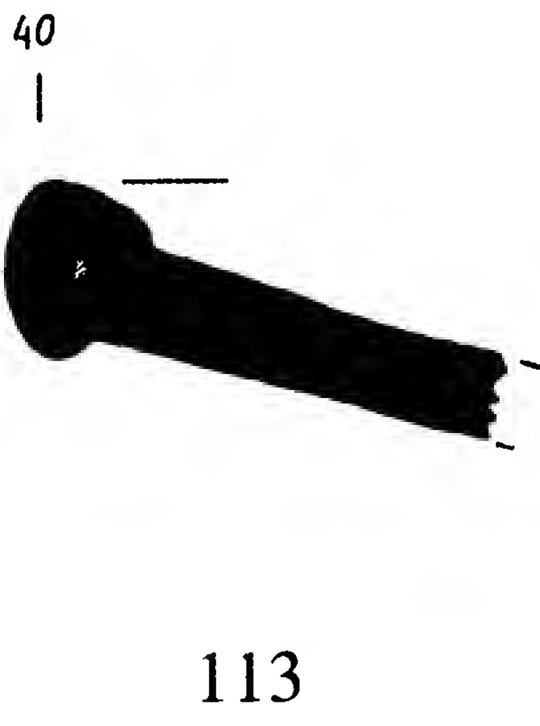
109 (Échelle 1/6)



110



111



113



114

THE CONSTRUCTION DATE OF THE BAPTISTERY AT XANTHOS

by Pamela ARMSTRONG

Résumé : La chronologie du baptistère de la cathédrale de Xanthos reste mal connue. Dans l'attente de la publication complète, cet article traite les données de la céramique. Avant ou peut-être pendant la construction fut creusée une grande fosse avec des fragments d'amphores permettant la restitution de formes complètes. Les exemplaires les plus tardifs, milieu du IVe s., fournissent donc un *terminus post quem* pour la construction, le *terminus ante* étant fourni par la conversion en église au XIe s.

Excavation of the baptistery and early Christian cathedral at Xanthos in Lycia was undertaken by Professor Sodini from 1970 onwards.[1] Subsequently I was invited to study the ceramics from his excavations of both the basilica and the baptistery, as a contribution to the publication of the final report. Presented here, in advance of that publication, is a summary of the ceramic evidence associated with the construction of the baptistery. Clarifying the known facts about the chronology and bringing them to public notice has some urgency, especially since the publication of Ristow's comprehensive catalogue of early Christian baptisteries, in which the foundation of the Xanthos baptistery is given as medieval, possibly tenth to eleventh centuries.[2] The ceramics associated with the baptistery show that though a medieval date is possible, in fact the building could have been constructed at any point from the mid-fourth century on.

The tetraconch baptistery is located without the east end of the north nave of the cathedral. Professor Sodini's excavations revealed that, after a period of abandonment

1. Interim reports of the excavations can be found in: *TAD* 19, 1970, p. 171; 20, 1973, p. 119-121; 21, 1974, p. 133-134; 25, 1980, p. 193-195; *AJA* 75, 1971, p. 181; 76, 1972, p. 188; 77, 1973, p. 192-193; 80, 1976, p. 288-289; 81, 1977, p. 320; 82, 1978, p. 336-338. For the baptistery see: J.-P. SODINI, Les Groupes épiscopaux de Turquie à l'exception de la Cilicie, *Actes du XIe CIAC. Lyon, Vienne, Grenoble, Genève, Aoste 1986*, Stud. Ant. Cristiana 52, 1995, p. 410 - 411. There is a plan of the baptistery on p. 414, fig. 6.
2. S. RISTOW, *Frühchristliche Baptisterien*, JAC Ergänzungsband 27, 1998. Xanthos is catalogue no. 695, p. 252.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 547-553.

and decay, the early Christian cathedral was reused early in the tenth century and the north nave occupied as domestic habitation, possibly as part of a monastery. The tenth-century date is based on pottery found in that part of the site, in particular on a number of polychrome white ware ceramics. The baptistery was renovated and reused as a small church in the first half of the eleventh century, when the font was filled in and covered over with an *opus sectile* floor, on which an iconostasis was constructed.[3] The eleventh-century date, based on the wall-paintings of the church, provides a *terminus ante quem* for the construction of the baptistery.[4]

At some period before, or possibly during, the construction of the baptismal font, a pit was excavated over which the basin of the cruciform font came to rest. Amongst the debris of the fill of this pit were a number of almost complete amphorae, very large sherds of other amphorae, some of which could be reconstructed to form a complete profile of the vessel, and more than half of a red-slipped bowl. There were also small, well-worn fragments of pottery of Hellenistic and Imperial Roman date. The size and worn nature of these suggest that they were residual. On the other hand the large size of the later material and its homogeneous character indicate that it was probably contemporary with, or close to, the date of the original excavation of the pit and therefore provides a *terminus post quem* for the date of construction of the font and baptistery. A representative sample of the latest material selected from the complete assemblage of the pit fill is given here. Full presentation will appear in the final publication, together with a discussion of the deposit, and the architecture of the baptistery itself. The present article is concerned with chronology alone.

The Pottery

Catalogue (measurements in cm)

1. Bowl. (514/15) Fig. 1. Complete profile. D. rim = 18.0; D. foot = 6.8; H. = 5.6.

Vertical plain rim sharply offset from an almost horizontal floor; wide, small ring foot. There is a matt-red slip in and out and under the base. The fabric is fine, hard and medium red with some sparkling inclusions and small, grey grits.

2. Tanaïs-type amphora. (514/1) Fig. 2. Almost complete. Rim and stump missing. Pres. H. = 55.0; max. d. of body = 35.0.

Vertical neck on an almost horizontal shoulder sharply offset from almost cylindrical body. Handles spring from neck just below rim to shoulder. Pronounced finger-grooving on body. The fabric is soft, pale-brown, and fine. It is very micaceous, with occasional slivers of schist visible and very occasional red-purple

3. J.-P. Sodini, Une iconostase byzantine à Xanthos, *Actes du Colloque sur la Lycie antique*, Paris 1980, p. 119-148.

4. C. Jolivet-Lévy, Peintures byzantines à Xanthos [Lycie], *XVI Int. Byzantinistenkongress*, Akten II/5, *JÖB* 32.5, 1981, p. 73-84.

grits. Lime accretion on exterior.

3. Piriform amphora. (514/8) Fig. 3. Pres. H. = 68.5; max. d. (at shoulder) = 36.0. Simple, slightly inturned rim on vertical neck; sloping shoulder sharply offset from body narrowing into stump. Large handles spring from neck just below rim to lower shoulder. The fabric, hard and semi-coarse, is pale red, with dark grey inner surface. It has many dark grey grits and quartz inclusions. The outer surface is smoothly textured.

4. Pamphylian amphora (514/10) Fig. 4. Complete. H. = 54.5; max. d. (at lower belly) = 29.7.

Simple, thickened rim on splaying neck; shallow shoulder opening to broad, cylindrical body; pointed stump. Small handles spring from the middle of the neck to shoulder. The fabric is hard, fine, and dark-red, with a small quantity of gold mica. It has many specks of lime, some of which have spalled, and an occasional grey grit. Smooth texture.

5. Gaza amphora (514/11) Fig. 5. Body fragment. (max. d. below handle = 26.8). A small, circular handle attached to a large fragment from the shoulder, with sharp-edged, deep ridging preserved around the body in the handle zone. The fabric is semi-coarse, hard, brown with a grey-brown inner surface. The section shows laminated faces. It is vesicular and slightly micaceous. There are many specks of grey grits on the surfaces but not in the section. There are occasional large grey grits, and fragments of quartz and lime.

6. Kapitän II amphora (514/14) Fig. 6. Body fragment. Rim and neck. D. of rim = 6.0.

Rounded rim with deep horizontal groove and ledge on outer face below rim; splaying neck. The fabric is a striking brick-red colour. It is hard and semi-fine, though with a rough texture. It is slightly micaceous with occasional lime and quartz inclusions. There are a significant number of sharp, angular, medium to large grits in different colours.

Discussion

Amongst the large fragments from the deposit under the baptistery came the substantial remains of a red-slipped Çandarlı ware bowl (no. **1**). It was restored from 10 joining fragments; there were also 2 non-joining fragments from the same vessel. Çandarlı ware was manufactured at Pitane on the Aegean coast near Pergamon, where it originated in the mid to late first century AD, becoming particularly prolific in the third century, though at that time its area of distribution contracted, as some of its previous markets began to favour African red slip.[5] Production of Çandarlı ware continued into the fourth century.[6] **1** corresponds to Hayes' Çandarlı form 4.[7] It

5. S. Loeschke, Sigillata-Töpfereien in Tschandarli, *AthMitt* 37, 1912, p. 350 ff.

6. See the important article by J.W. Hayes in: *Enciclopedia dell'arte antica, classica e orientale. Atlante delle forme ceramiche* vol. 1. *Ceramica fine romana nel bacino mediterraneo (medio e tardo Impero)*, Rome 1981.

7. J.W. Hayes, *Late Roman Pottery*, London 1972, p. 321-322.

is significant that one of the examples used by Hayes for this type is from Xanthos, showing that the bowl from the baptistery deposit is not an isolated example of the ware at the site.[8] **1** should be dated at the end of the third or early in the fourth century.[9]

From the amphorae under the baptistery there are two Tanaïs-type amphorae preserved, one of which is presented here (**2**). This particular type of amphora was originally identified from the excavations at Tanaïs on the river Don in southern Russia.[10] It is easily distinguished by its idiosyncratic handle section: a pinched triangle with a sharp groove along the upper edge. Although **2** does not preserve its rim or stump it is about the same height as an illustrated complete example from Tanaïs (about 69 cms.), but the Xanthos vessel is significantly wider (35:26).[11] They share the same fabric, and the distinctive heavy grooving all down the length of the body. The Tanaïs example is dated to the third century.

An Aegean piriform amphora was almost completely restored (**3**) from large fragments which had old breaks with lime accretion on the broken edges. Only the edge of the stump is missing, so the original vessel was not much bigger than the preserved form. The same type of amphora was first identified from a homogeneous deposit of the mid-third century in the Athenian agora.[12] The deposit, described as containing « typical household equipment ca AD 250 », is securely dated.[13] It also contains a Kapitän II amphora as does the Xanthos baptistery deposit (no. **6** here).[14]

Two cylindrical Aegean, or Pamphylian, amphorae were also in the baptistery deposit. A complete one (**4**) was restored from large fragments with ancient breaks. This type of amphora is widespread in the Eastern Mediterranean. It has most recently been identified at Ephesos.[15] It is also common in Cyprus.[16] It first appeared in the second century, but it is most common in the mid-third century, as identified at Miletos and Corinth.[17] A lower limit for its chronology has yet to be established.

In addition to these complete or almost amphorae there was a large fragment

8. *Ibid.* p. 322, no. 4. It is from the Letoon.

9. *Ibid.*, arguments for the chronology can be found on p. 37; the slightly later dating than that suggested by Hayes is based on evidence that came to light after his publication.

10. For recent reports of these excavations see the latest issues of *Donskaya Arkheologiya.*

11. T.M. ARSEN'EVA and D.B. ŠELOV, *Raskopki jugo-zapadnogo učastka Tanaisa (1964-1972)* [*Excavations in the south-west sector of Tanaïs, 1964-1972*], Arheologičeskie pamjatniki Nižnego Podon'ja I, [Archaeological sites in the region of the lower Don, vol. I], Moscow 1974, p. 123-171, pl. x.

12. H.S. ROBINSON, *The Athenian Agora* V *Pottery of the Roman Period*, Princeton 1959, pl. XV, K109.

13. *Ibid.* deposit K, dating for which is on p. 59.

14. *Ibid.* illustrated on pl. XV, K113.

15. As type V: *Das Hanghaus 2 von Ephesos. Studien zu Baugeschichte und Chronologie*, ed. F. KRINZINGER, Archäologische Forschungen 7, 2002, p. 36, pls. 14, abb. 31 and 15, abb. 36.

16. J.W. HAYES, *Paphos III. The Hellenistic and Roman Pottery*, Nicosia 1991, p. 91-92, type III. The Xanthos specimens are the later red fabric ones.

17. Miletos: S. PÜLZ, Zwei Keramikkomplexe aus dem Heroon III, in W. MÜLLER-WIENER et al., Milet 1986, *IstMitt* 37, 1987, p. 67 fig. 29; Corinth: C.K. WILLIAMS and O.H. ZERVOS, Excavations at Corinth, *Hesperia* 51, 1982, fig. 20.

from a Gaza-type amphora (**5**). These amphorae are numerous in southern Israel, western Negev, Sinai and Egypt. The quantity in which they have been found at Gaza has linked them with that site as their source though no production centre has yet been located.[18] They fall into two distinct types based on the form of their rim.[19] Although the rim of **5** is not preserved, its fabric and body width suggest that it belongs to the earlier group of Gaza amphorae, that is, dated to the third and fourth centuries.[20] The Xanthos fragment corresponds closely to a complete example of the earlier form from Caesarea.[21] It has the same body width, and the complete Caesarea form indicates that the Xanthos fragment came from one of the short, wide Gaza amphorae, rather than the more frequently found long, cylindrical type.

The rim and neck only of a Kapitän II amphora (**6**) is preserved but the distinctive groove under the rim, and its fabric, leave its identification in no doubt. Its origin is uncertain, but distribution suggests an Aegean location.[22] It first appeared at the end of the second century, and was numerous throughout the third and fourth centuries.

CONCLUSIONS

The pit beneath the baptismal font contains large fragments and whole vessels of mainly third century date, but some may be of up to mid-fourth-century date. Therefore it seems likely that the pit was dug just before or around about the middle of the fourth century. It is unclear where such debris would have come from, since the general area of the cathedral was probably part of the public space of the Roman and late Roman city. The exact relationship of the pit to the font is also unclear, that is, whether the pit predates or is part of the construction of the baptistery.

From an integrated study of the pottery of both baptistery and cathedral with the architectural sequences of the respective buildings, further refinements of the chronology will be possible. Meanwhile the narrow chronological range assigned by Ristow can be expanded, and it can be concluded that the baptistery may have been constructed at any time after the mid-fourth century but before its conversion to a church in the mid-eleventh century.

18. A. ZEMER, *Storage Jars in Ancient Sea Trade*, Haifa 1977, p. 61.

19. The early form has an everted, thickened rim, while the later ones have a sharp, vertical rim: ZEMER, *Storage Jars* (cit. n. 18), p. 61; classes 47 and 49 in D.P.S. PEACOCK and D.F. WILLIAMS, *Amphorae and the Roman Economy*, London 1986, p. 193 and 196-198.

20. Rather than their similar class 49: *ibid.*, p. 196-8.

21. ZEMER, Storage jars (cit. n. 18), pl. XIX no. 53.

22. J.A. RILEY, The coarse pottery from Benghazi, in *Sidi Khrebish Excavations, Benghazi (Berenice)* ed. J.A. LLOYD, vol. 2, Tripoli 1979; PEACOCK AND WILLIAMS, *Amphorae* (cit. n. 19), class 47, p. 193.



Fig. 1

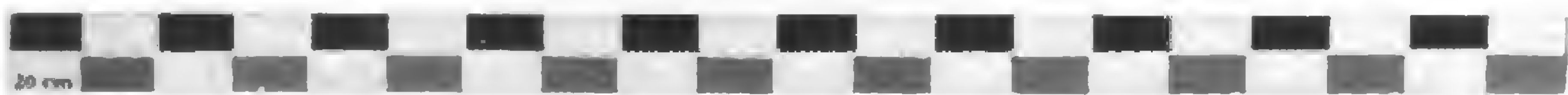






Fig. 3



Fig. 2



Fig. 4



Fig. 6



Fig. 5

UNE CÉRAMIQUE LUXUEUSE TROUVÉE À QAL'AT SEM'AN (SYRIE) DANS LES PHASES VIIIe-IXe SIÈCLES VIENDRAIT-ELLE DE AL-HIRA (IRAK) ?

par Pierre-Marie BLANC et Dominique ORSSAUD

Summary: A paper about pottery produced at al-Hira gives the opportunity to push further the study of similar fine pottery found at Qal'at Sem'an, with incised decoration and closed shapes, or with moulded decoration and open shapes, in contexts of the 8th and 9th centuries. It remains to ascertain whether those ceramics were imported from al-Hira or produced in Syria in imitation of those coming from Iraq.

Les actes du colloque d'Amman présentent deux articles portant sur des céramiques dont les techniques de mise en œuvre et le style paraissent identiques. Les céramiques proviennent les unes de niveaux d'occupation fouillés sur le site de Qal'at Sem'an[1], les autres d'un ramassage de surface sur leur lieu de production à al-Hira[2]. Les premières sont glaçurées sur le décor moulé de petites formes ouvertes ou sur la paroi lisse de petites formes fermées. Les secondes comprennent également des décors moulés et glaçurés, mais aussi des décors incisés sans glaçure. Toutes deux sont réalisées dans une pâte fine de couleur blanchâtre et leur datation se situe dans la même fourchette chronologique.

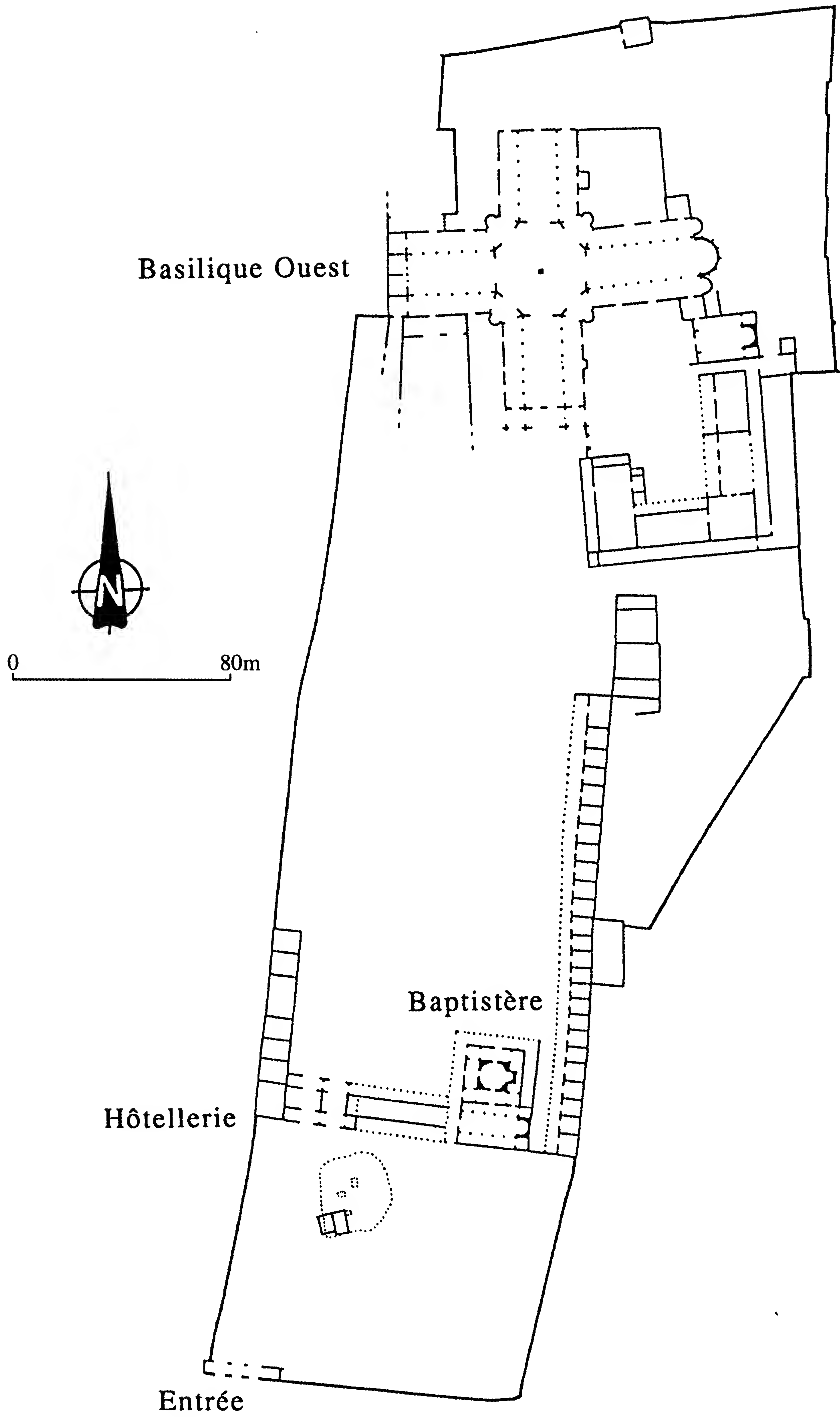
Le rapprochement de ces deux études favorise donc un complément d'interprétation. Des éléments à décor incisé sont contenus dans le corpus non publié des céramiques de Qal'at Sem'an et ont été recueillis dans le même sondage (plan 1) que la céramique glaçurée étudiée[3]. D'autre part, le décor incisé de al-Hira, dont la production sur place

1. D. ORSSAUD, Les céramiques à glaçure monochrome de Qal'at Sem'an (VIIIe-IXe siècle), dans *Les céramiques byzantine et proto-islamique en Syrie-Jordanie (IVe-VIIIe siècles apr. J.-C.). Actes du colloque tenu à Amman les 3, 4 et 5 décembre 1994*, BAH 159, Beyrouth 2001, p. 215-220.

2. M.-O ROUSSET, La céramique de Hira à décor moulé, incisé ou appliqué. Technique de fabrication et aperçu de la diffusion, dans *Les céramiques* (cité n. 1), p. 221-230.

3. Les tessons glaçurés et à décor incisé de Qal'at Sem'an ont été recueillis lors de la fouille du Portique Ouest du Baptistère (zone Po), dans le sous-sol créé sur le côté ouest du baptistère par l'extraction de pierres de construction. Sur le fond de carrière qui servit de couloir ont été observés successivement une couche de destruction du portique (bois carbonisé et tesselles), les vestiges d'un petit habitat, puis trois phases de remblaiements entre lesquelles s'intercalent des occupations. Ces remblais (phases 119 à 116) sont composés de terres rouges prélevées certainement dans les environs,

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 555-564.



Plan 1

ne fait aucun doute, semble également attesté sur plusieurs sites syriens[4]. Cette présentation de céramiques de Qal'at Sem'an issues de contextes datables des VIII[e]-IX[e] siècles nous permettra de mettre en évidence les fragments qui pourraient provenir de al-Hira et que caractérise leur décor.

1. Les formes et leur décor

Parmi les céramiques de Qal'at Sem'an, un premier lot (A), le plus important, se définit par la couleur de la pâte et la grande finesse des parois. Il comprend des tessons décorés d'incisions, mais aussi sans décor, provenant des mêmes petites formes fermées à une anse, col rectiligne, base à fond plat, que celles des petits vases glaçurés précédemment étudiés.

Dès les premiers remblais situés sur les niveaux de destruction de la mosaïque du baptistère et de l'habitat qui lui succède (phases 117-116, abbasside, VIII[e]-IX[e]), nous trouvons des fragments à paroi fine représentant les trois catégories de pâtes observées[5]. Ont été recueillis des tessons de bords à col haut proche de la verticale et à lèvre plus ou moins amincie, deux anses de section ovale arrondie de catégorie 2 dont une pâte beige à inclusions blanches. Trois des bords présentent un décor incisé offrant des compositions différentes, mais tous les trois ont un diamètre de 6 cm. Le premier col, dont la pâte est la plus blanche (catégorie 1), est décoré d'incisions verticales à obliques groupées trois par trois et réparties sur deux registres horizontaux (cf. fig. 1 : 7). Le registre supérieur du second col, limité par des cannelures plus larges, est occupé par des groupes de quatre lignes obliques que croisent des traits incisés plus profonds (fig. 1 : 16). Le troisième col, dont la surface est beige verdâtre et la tranche ocre (catégorie 3), présente un décor rythmé d'environ dix registres verticaux occupés de traits doubles en S et de traits doubles rectilignes recoupés d'incisions (fig. 1 : 8 et 4 : 5). Ces remblais les plus anciens (phase 116), ont également livré les premiers tessons de céramiques glaçurées. Trois fragments de panse proviennent vraisemblablement du même objet en pâte blanchâtre glaçurée vert émeraude sur leur face externe et sont des éléments de la seule forme fermée recueillie ayant été décorée à l'aide d'un moule. Un des tessons peut être situé à la hauteur du diamètre maximum de la panse de 10 cm ; il correspond au raccord des parties basse et haute du vase et indique une forme moulée en deux parties. Une anse de section ronde et d'un diamètre de 1,5 cm, surmontée d'un petit poucier composé

dans lesquelles les tessons à décor incisé sont présents dès le premier apport (phase 116). Ils sont datés du milieu VIII[e] et du IX[e] siècle par les monnaies qui s'y trouvent (m8 : Omeyyade, fals post-réforme ; m35 : Abbasside, Dirham d'argent ; m143 : Abbasside, fals 750-IX[e] s). Les numéros des tessons illustrés se lisent de haut en bas et de gauche à droite.

4. Dans la vallée de l'Euphrate, à Raqqa, Resafa, Mayadine... cf. Rousset, La céramique de Hira (cité n. 2), p. 221.

5. Po219, Po251, Po277, Po280, Po314, Po317, Po339, Po416, Po421, Po425, Po478. La catégorie 1 paraît correspondre à une pâte plus crayeuse, blanchâtre ou pigmentée jaune avec parfois dans ce cas une surface plus claire ; elle peut montrer de petites inclusions blanches ainsi qu'une surface lissée ou polie au chiffon. La catégorie 2 correspond à une pâte moins compacte, à petites vacuoles et généralement de couleur beige verdâtre. La catégorie 3 paraît légèrement moins fine et surtout seule la surface a une couleur blanchâtre sur une tranche beige ocré à ocre rose.

de trois pastilles en rondelles décroissantes superposées, est également glaçurée vert émeraude. Un autre tesson appartient, pour sa part, à une forme ouverte en pâte siliceuse recouverte à l'intérieur comme à l'extérieur d'une glaçure blanche.

Dans les niveaux du remblaiement intermédiaire (phase 118 (abbasside, IXe) : Po273, Po301, Po432, Po440, Po443) qui contiennent aussi des tessons à pâte fine glaçurée (Po301, Po443 collant avec Po242), se trouve un col de profil légèrement concave de 4,5 cm de diamètre, dans une pâte de catégorie 1, et décoré d'une succession de fines incisions verticales à obliques groupées par cinq (fig. 3 : 3). Ce fragment peut être associé à un autre élément de col montrant le départ d'une anse particulièrement fine (0,4 cm) fixée sur le col (fig. 4 : 2).

Dans le troisième niveau de remblaiement rapporté (phase 119 (abbasside, X^e^) : Po229, Po241, Po286, Po291, Po302, Po436, Po437, Po493), ce sont, dans une pâte quasi blanche de la catégorie 1, un fragment de base plane de 8,5 cm de diamètre pour une paroi de bas de panse de 0,25 cm d'épaisseur et dans une pâte de catégorie 2, deux bases arrondies de 5 et 7 cm de diamètre. Un bord et deux épaules de panse sans décor ont été recueillis. Deux anses de section ronde, au diamètre moyen de 1 cm, proviennent également de ces couches, l'une en pâte 2 avec un poucier estampé d'un motif unique composé de deux parties symétriques d'inspiration végétale, l'autre en pâte 3.

Le second lot (B) rassemble une vingtaine de fragments d'épaules de panses à décor incisé dont les parois sont nettement plus épaisses. Un seul d'entre eux provient des remblaiements étudiés et de la phase la plus récente (119). Il est décoré de traits incisés obliques qui se croisent à intervalles réguliers ; sa paroi a 0,7 cm d'épaisseur et sa pâte paraît être celle de la catégorie 2 (fig. 7 : 7). Deux bases planes, nettement plus épaisses que les précédentes sont également présentes dans ces remblais (phases 118-119). On trouve aussi, dans les niveaux immédiatement au-dessus, une base arrondie de 5,8 cm de diamètre montrant un bas de panse d'une épaisseur de 0,8 cm. Quelques fragments de cols légèrement évasés et sans décor, dont la paroi plus épaisse indique une appartenance à ce lot, paraissent provenir en revanche de cols plus évasés de diamètre supérieur (8 à 9 cm).

L'examen des éléments à décor incisé rencontrés dans les niveaux les plus profonds du portique du baptistère de Qal'at Sem'an et de ceux issus des couches déposées plus tardivement met en évidence la similitude des profils des lots A et B. Les deux types de bases ont des profils terminés par tournassage[6] : l'un rectiligne et peu divergent, sans liaison marquée avec la panse quand la base est plane (fig. 5), l'autre arrondi et à liaison anguleuse avec une panse plus divergente quand la base est arrondie (fig. 6). Les bords à paroi fine se caractérisent toujours par une lèvre droite, amincie, au-dessus d'un col haut qui paraît aussi se subdiviser en deux groupes. Le premier, plus important en nombre, comprend des cols légèrement évasés (diamètre compris entre 5 et 7 cm) que recouvre totalement le décor quand il est présent. Le second groupe, qui comprend les cols verticaux et plus étroits (moins de 5 cm) avec un décor réparti en deux ou trois registres horizontaux, n'est pas

6. Le tournassage se fait sur le tour en mouvement dans une pâte qui a la consistance du cuir ; il détache de petites inclusions dont les traces caractéristiques sont visibles sur la surface.

présent dans le lot B. Les anses, toujours de section ronde à ovale, ont un profil haut et rectiligne, assez fortement arrondi avant fixation sur la lèvre. Le poucier, collé au sommet de l'anse, a une forme cylindrique dont le haut est aplati par le poinçon circulaire. On trouve aussi quelques anses de diamètre légèrement supérieur. Il se peut que les bords lisses soient associés aux anses à poucier rapporté qui semblent toujours fixées sur la lèvre. Le deuxième groupe de cols, à la paroi verticale avec ressaut médian, présente quant à lui une anse attachée au-dessus du ressaut (fig. 4 : 1, 3-4).

Les décors, situés sur le col et la partie convergente de la panse des vases, sont incisés à main levée et hors du tour avec deux sortes de traits créant un jeu de hachures plus ou moins fines et plus ou moins rapprochées. Il s'agit tantôt d'incisions, obliques à verticales et presque jointives, exécutées à l'aide d'une sorte de peigne à deux, trois ou cinq pointes fines, tantôt d'incisions plus profondes et plus rectilignes faites à l'aide d'un stylet. Certains motifs des tessons du lot A utilisent exclusivement le peigne ; d'autres associent le peigne et le stylet, les traits au peigne étant alors coupés par les traits plus accentués du stylet. Tous les tessons à paroi plus épaisse (lot B) présentent un troisième motif exécuté au stylet seul et composé de lignes plus espacées qui se croisent obliquement.

2. Les éléments comparables aux tessons de al-Hira

La pâte des tessons incisés de Qal'at Sem'an, le plus souvent sans inclusions visibles, semble identique à celle des tessons glaçurés étudiés précédemment. Mais sur l'ensemble des tessons à décor incisé, beaucoup plus nombreux, les tonalités variées, blanc jaune à beige verdâtre et parfois ocre rose lorsque la surface est blanchâtre, correspondent à plusieurs densités de pâte qui pourraient indiquer des qualités d'argile diverses ou tout au moins des préparations différentes de celle-ci. Les tessons de al-Hira montrent une pâte fine à rares mais grosses particules blanches de dégraissant de quartz, les tessons moulés et glaçurés une pâte sans inclusions visibles. Les couleurs claires peuvent être beige verdâtre et parfois beige rosé.

Les formes de Qal'at Sem'an ne sont connues qu'à partir de trois éléments que sont la base, le col et l'anse, ce qui n'est pas suffisant pour savoir si la panse et le col ont un profil qui diffère en fonction des deux types de base identifiés. Nous avons dit que les fragments en pâte fine décorée ou non d'incisions étaient comparables aux éléments de petites formes fermées glaçurées trouvées dans les mêmes contextes. Mais parmi ces formes glaçurées, seule la base arrondie est attestée et, si les anses ont également un poucier, elles ont aussi deux types de section, ronde et bifide. D'autre part, des formes de al-Hira reconstituées par le dessin[7], l'une avec une base plane, l'autre avec une base arrondie, montrent des panses de profil différent. La panse qui surmonte la base plane est peu évasée et rectiligne jusqu'à l'épaulement, tandis qu'au-dessus de la base arrondie, le départ de la panse plus convergent correspond soit à un profil globulaire, soit à un profil à double carène.

7. D. Talbot Rice, The Oxford Excavations at Hira, *Antiquity* 6, 1932, p. 276-281.

Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3

Fig. 4



Fig. 5

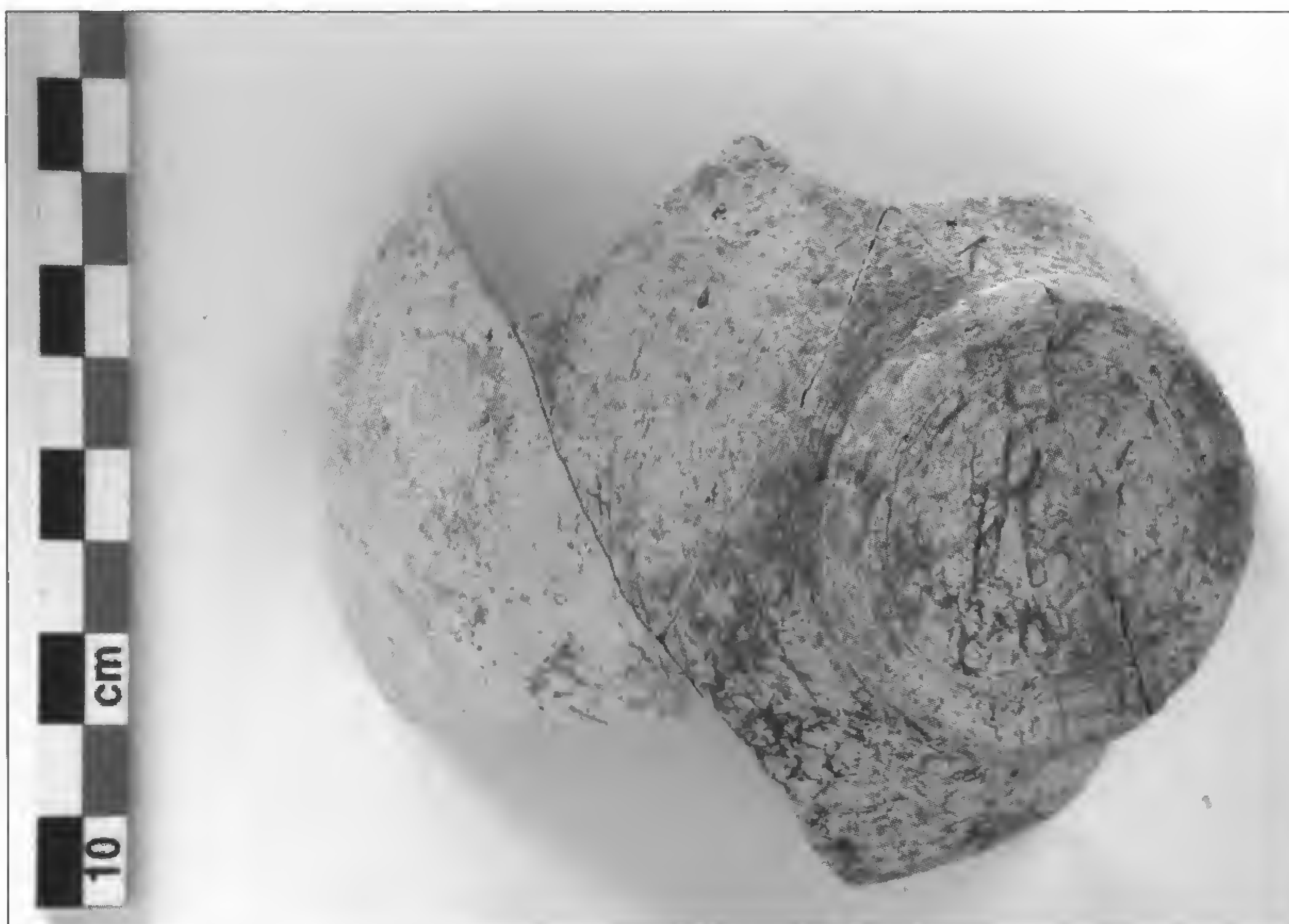


Fig. 6



Fig. 7

Pour ce qui concerne les tessons du lot B, aucun élément de forme n'a pu être associé aux éléments décorés puisqu'il ne s'agit que de fragments d'épaule de panse. Cependant, nous avons pu prendre en compte dans ce lot des bases des deux types, quelques cols rectilignes et évasés et des anses. Les profils sont les mêmes pour les deux lots, mais les dimensions sont différentes, l'épaisseur des parois variant en fonction de la taille de l'objet. Les tessons décorés d'incisions croisées appartiennent donc vraisemblablement à des vases à liquide de taille moyenne. À al-Hira, la plupart des tessons illustrés paraissent provenir également de formes de taille moyenne, certaines d'entre elles montrent ce décor qui caractériserait le lot B (fig. 1 : 4).

Les traits incisés sur paroi fine des tessons, de Qal'at Sem'an comme de al-Hira, ont été effectués à l'aide de deux outils semblables. Cependant, bien que la technique d'exécution soit similaire, aucun des motifs réalisés n'est totalement identique. D'autre part, il nous semble qu'il s'agit à Qal'at Sem'an exclusivement de vases de petite taille lorsque les parois sont fines. On trouve aussi dans le lot A des tessons issus de couches archéologiques plus récentes au décor identique, accompagné cependant de petites pastilles de pâte rapportée (fig. 4 : 1). Ce décor appliqué à la barbotine est bien attesté à al-Hira et à Samarra[8]. Dans ces couches supérieures également, quatre tessons du lot A, issus du même objet appartenant à

8. Où il est présent également sur un col : F. SARRE, *Die Ausgrabungen von Samarra' 1911-13*, Berlin 1925, pl. IV, n° 9.

une épaule de panse très convergente, montre la même association qu'à al-Hira[9] de fines incisions obliques au peigne et de petites excisions arrondies qui suivent les traits incisés (fig. 3 : 6).

Enfin, le décor moulé est représenté, à al-Hira comme à Qal'at Sem'an, par deux petites formes ouvertes glaçurées ou coupelles, à pâte fine tournée dans le moule afin d'obtenir un décor sur la totalité de la face externe et du fond. À al-Hira, tandis que les formes moulées sans glaçure n'ont pas de parallèles à Qal'at Sem'an, les deux coupelles (fig. 6 : 61-62) ont un module, un profil, un décor et une glaçure similaires à celles de Qal'at Sem'an. Une coupelle de al-Hira présente un fond décoré d'une sorte de résille que l'on retrouve sur un fragment de Qal'at Sem'an également glaçuré vert[10].

*
* *

Pour conclure, il paraît assez difficile, sans analyse de pâtes, de trancher quant à l'origine des tessons de Qal'at Sem'an. Ne peut-il y avoir eu d'autres centres de production plus proches ? Cette céramique en pâte fine se distingue cependant incontestablement des formes et des décors du reste des productions associées par sa qualité d'exécution et ne peut, nous semble-t-il, être le produit de copies locales. L'unité de style des décors sur pâte fine correspondant à notre dizaine de vases pourrait signifier soit une autre origine que celle de al-Hira, soit une antériorité, car les rapprochements les plus significatifs correspondent à nos phases les plus tardives. Une évolution des formes et des décors pourrait alors être discernée, allant vers l'augmentation des tailles, l'épaississement des objets et la simplification des décors (y compris pour le décor des coupelles glaçurées de al-Hira).

Certains des tessons, remarquables par leur pâte très épurée permettant de tourner des formes d'une grande finesse, pourraient justifier le terme de « coquille d'œuf » qui leur est parfois attribué. Ils correspondent à notre catégorie 1, qui regroupe quelques bases planes dont la panse semble avoir été polie au chiffon après tournassage. Ils dénotent un grand savoir-faire des potiers maîtrisant différentes techniques de décor et proposant à la diffusion un large éventail de motifs d'un grand raffinement. Il est probable qu'il faille reconnaître dans ces productions d'objets liés à la réception un substitut à une vaisselle métallique ou en verre de plus grand luxe.

D'autres trouvailles d'éléments comparables ont été réalisées sur le territoire syrien, mais il s'agit ici de l'ensemble le plus occidental. Il reste à expliquer leur présence à Qal'at Sem'an, site rural, mais également grand centre de pèlerinage pouvant recevoir des hôtes de marque. Ce matériel provient uniquement du sondage de la zone du Portique qui se trouve en relation étroite avec l'une des auberges (celle édifiée par des maçons du village de Tell Aquibrin) dont les rejets ont pu être prélevés avec les terres environnantes pour former, à leur tour, les niveaux de remblaiement étudiés.

9. ROUSSET, La céramique de Hira (cité n. 2), fig. 18.
10. ORSSAUD, Les céramiques (cité n. 1), fig. 1 : 11.

OBSERVATIONS SUR LA DIFFUSION DES CÉRAMIQUES AFRICAINES EN MÉDITERRANÉE ORIENTALE DURANT L'ANTIQUITÉ TARDIVE

par Michel BONIFAY

Summary: The diffusion of the African ceramic wares in the Eastern Mediterranean during Late Antiquity presents three outstanding features: a "boom" of imports of African Sigillata wares in the second half of the 4th c., b) a sharp separation between the transport of the fine wares and that of the amphoras, c) a manifest influence of the African wares upon the Eastern productions.

Tout récemment[1], Jean-Pierre Sodini a mis en valeur l'apport des céramiques à l'histoire du commerce méditerranéen des IVe-VIIe siècles. Il a notamment souligné les progrès réalisés dans la *Pars Orientis* où, longtemps, nos connaissances ont reposé sur l'étude de J. W. Hayes[2], consacrée aux vaisselles fines, et sur la synthèse de C. Abadie-Reynal[3], embrassant un plus large éventail de productions, mais centrée sur la Grèce méridionale. On saisit mieux, désormais, les lieux de fabrication des sigillées tardives et des amphores orientales, ainsi que le détail de leur circulation dans les deux grandes zones d'échange de la Méditerranée orientale définies par Jean-Pierre Sodini, que sont l'Égée et la mer Noire d'une part, et le Proche-Orient (Antioche, Palestine-Arabie et Égypte) d'autre part. Parallèlement, la présence des céramiques africaines est confirmée tout au long de la période, avec cependant un particularisme évident dans la diffusion des objets et des modèles.

De cette synthèse ressortent trois idées-forces sur la diffusion des céramiques africaines en Méditerranée orientale aux IVe-VIIe s. :
- le « boom » des arrivages de sigillées africaines dans la deuxième moitié du IVe s.,
- le découplage dans le transport des vaisselles fines et des amphores,
- l'influence de la céramique africaine sur les productions orientales.

1. J.-P. SODINI, Productions et échanges dans le monde protobyzantin (IVe-VIIe s.) : le cas de la céramique, dans *Byzanz als Raum. Zu Methoden und Inhalten der historischen Geographie des Östlichen Mittelmeeraumes*, éd. K. BELKE, F. HILD, J. KODER, P. SOUSTAL, Vienne 2000 (TIB 7), p. 181-196.
2. J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, Londres 1972, p. 417-421[ci-après abrégé *LRP*].
3. C. ABADIE-REYNAL, Céramique et commerce dans le bassin égéen du IVe au VIIe siècle, dans *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin, I, IVe-VIIe s.*, Paris 1989 (Réalités byzantines 1), p.143-159.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 565-581.

Je vais réexaminer tour à tour ces trois propositions en tentant de me placer d'un double point de vue méditerranéen occidental (quelles sont les différences dans la diffusion des produits africains entre l'Est et l'Ouest du bassin méditerranéen ?) et africain (quelles régions d'Afrique exportent en Orient ?).

1. Les fluctuations des exportations de sigillée africaine en Méditerranée orientale

Les premières productions de sigillée africaine, celles de la catégorie A de Lamboglia-Carandini[4] (« Late Roman B early phase » de Waagé)[5], bien que mal représentées, sont présentes dès le IIe s. en Méditerranée orientale (fig. 1, n° 1). Il en est ainsi notamment à Corinthe[6], à Delphes[7], à Chypre[8], en Crète[9], où il arrive même de trouver des formes précoces ou rares[10].

C'est au milieu du IIIe s. que se produisent les premiers arrivages significatifs[11] : la production C (« Late Roman A » de Waagé), originaire de la Byzacène intérieure[12], est attestée sur de nombreux sites orientaux en Grèce[13], Turquie[14], Syrie (fig. 1, n° 2)[15], Égypte[16]. En cela, la situation de la Méditerranée orientale ne diffère guère de celle de régions occidentales éloignées des côtes méditerranéennes. Le même panorama se

4. A. Carandini, L. Anselmino, C. Pavolini, L. Saguì, S. Tortorella, E. Tortorici, *Atlante delle forme ceramiche, I, Ceramica fine romana nel Bacino mediterraneo (medio e tardo impero)*, Enciclopedia dell'arte antica, Rome 1981.

5. F. O. Waagé, Hellenistic and Roman Tableware of North Syria, dans *Antioch-on-the-Orontes IV, 1, Ceramics and Islamic Coins*, Princeton 1948, p. 1-60.

6. K. W. Slane, *Corinth XVIII, 2, The Sanctuary of Demeter and Kore, The Roman Pottery and Lamps*, Princeton 1990, fig. 9, n° 116 : Hayes 8A ; K. W. Slane, East-West trade in fine wares and commodities : the view from Corinth, *RCRF Acta* 36, 2000, p. 300 : Hayes 8 et 9.

7. P. Petridis, *La céramique paléochrétienne de Delphes*, Thèse inédite de l'Université de Paris I, Paris 1995 (Hayes 2).

8. J. W. Hayes, *Paphos, III, The Hellenistic and Roman Pottery*, Nicosie 1991, fig. XXI, n° 18 (Hayes 8).

9. J. W. Hayes, The villa Dionysos Excavations, Knossos, The pottery, *ABSA* 78, 1983, p. 104 et fig. 4, n° 34-38 : Hayes 34, 147, 8A, 9A ; L. H. Sackett, Roman pottery, dans *Knossos from Greek city to Roman colony, Excavations at the unexplored mansion II*, éd. L. H. Sackett, Oxford 1992, Pl. 190, n° 1 : Hayes 8A précoce.

10. Exemple : Hayes, The villa Dionysos (cité n. 9), fig. 4, n° 35 : gourde Hayes 147.

11. Hayes, *LRP* (cité n. 2), p. 418-420.

12. Notamment l'atelier de Sidi Marzouk Tounsi, à l'ouest de Kairouan : M. Mackensen, G. Schneider, Production centres of African red slip ware (3rd-7th c.) in northern and central Tunisia : archeological provenance et reference groups based on chemical analysis, *JRA*, 15, 2002, p. 131.

13. Exemples : Argos (Abadie-Reynal, Céramique et commerce [cité n. 3], fig. 1 : Hayes 45) ; Corinthe (Slane, Corinth XVIII [cité n. 6], fig. 9, n° 110-111 : Hayes 50A) ; Athènes (Hayes, *LRP* [cité n. 2], fig. 12, forme 50.7-8).

14. Exemples : Ephèse (V. Gassner, *Das Südtor der Tetragonos-Agora, Keramik und Kleinfunde*, Vienne 1997 (Forschungen in Ephesos XIII/1/1), Pl. 49, n° 590-1 : Hayes 45 et 50) ; Assos (M. Zelle, Funde spätantike Sigillata in Assos, dans *Römische Keramik, Herstellung und Handel*, éd. B. Liesen, U. Brandl, Kolloquium Xanten (15-17 juin 2000), Mayence 2003 (Xanten Berichte 13), fig. 11 : Hayes 50).

15. Notamment à Doura Europos : D. H. Cox, *The Excavations at Dura-Europos, Final Report IV, part I, fasc. 2, The Greek and Roman Pottery*, New Haven 1949, p. 15, n° 90-93 : Hayes 50, 49, 45.

16. M. Rodziewicz, *Alexandrie I, La céramique romaine tardive d'Alexandrie*, Varsovie 1976, A1, A7 : Hayes 45 et 509).

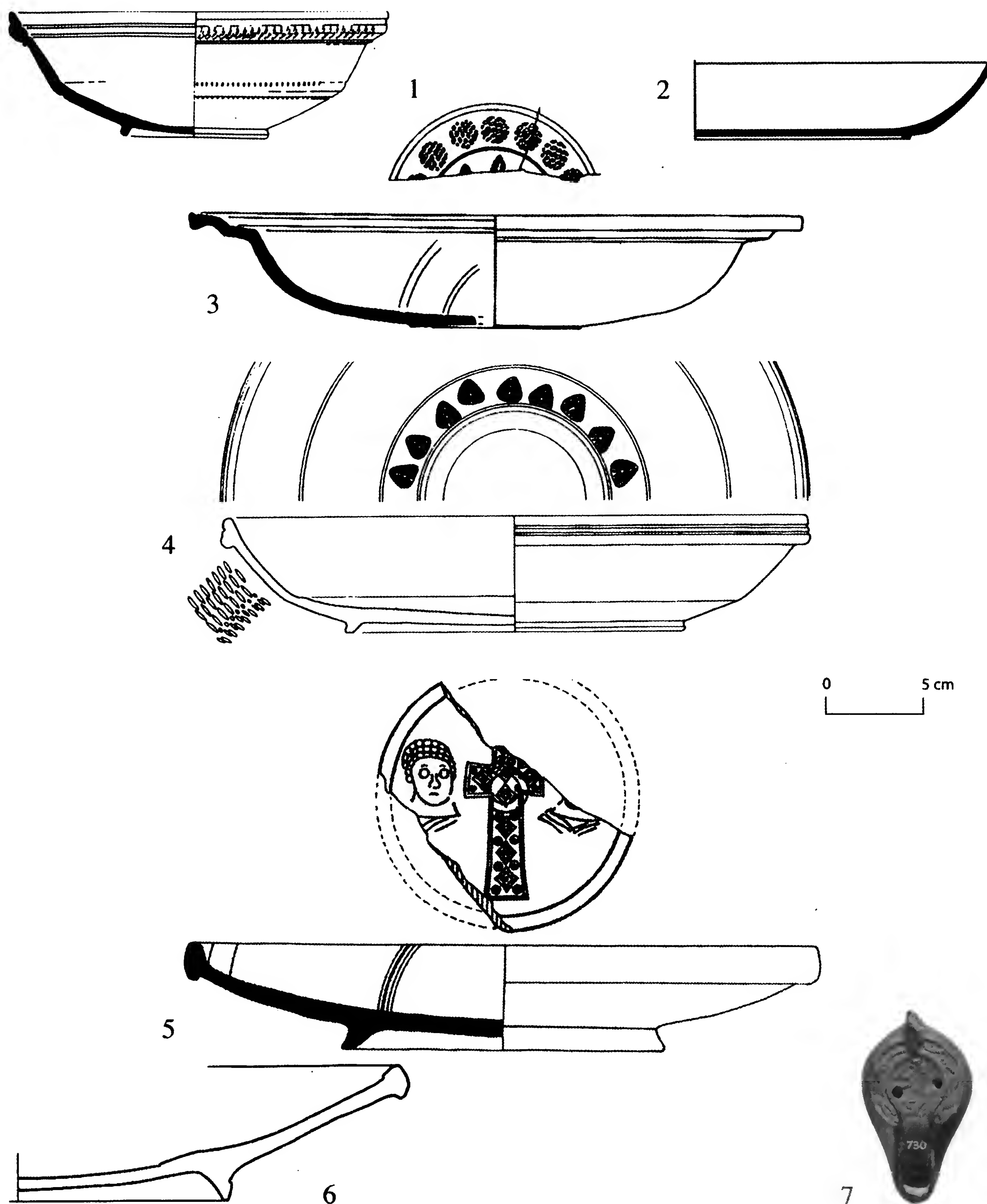


Fig. 1 – Céramiques sigillées africaines. 1 : catégorie A, forme Hayes 8 (Paphos : HAYES, *Paphos* [cité n. 8]). 2 : catégorie C, forme Hayes 50 (Doura-Europos : COX, *The Excavations*, [cité n. 15]). 3 : catégorie D1, forme Hayes 67 (Caesarea de Palestine : R. TOMBER, Pottery from the sediments of the Inner Harbour (area I 14), dans *Caesarea Papers* 2, éd. K. G. HOLUM, A. RABAN, J. PATRICH, Portsmouth 1999 [JRA Suppl. Ser. 35, p. 293-322). 4 : catégorie C5, forme Hayes 84 (Tôd : LECUYOT, PIERRAT-BONNEFOIS, Corpus [cité n. 22]. 5 : catégorie D2, forme Hayes 104 (Capidava : OPAIT, *Local and Imported Ceramics* [cité n. 20]). 6 : catégorie D tardive, forme Hayes 105 (Chios : BOARDMAN, The Finds [cité n. 30]). 7 : lampe de la catégorie C (Cnide : BAILEY, *A Catalogue of the Lamps* [cité n. 42], Q1751).

retrouve en effet, à des degrés divers, dans des villes reliées à la mer par un fleuve navigable, comme Lyon ou Saragosse, ou encore dans des régions non méditerranéennes, comme la Lusitanie, la vallée du Rhin ou la Grande-Bretagne.

Les sigillées africaines deviennent réellement abondantes en Méditerranée orientale dans la deuxième moitié du IVe s. et au début du Ve siècle. Certes, c'est le moment où les productions de Tunisie septentrionale (catégorie D de Lamboglia-Carandini, « Late Roman A middle phase » de Waagé), notamment celles de la basse vallée de la Mejerda[17], atteignent la plupart des régions sous domination romaine, même les plus reculées. Mais c'est aussi le seul moment de l'histoire où la Méditerranée orientale est pleinement intégrée au reste du bassin méditerranéen du point de vue de ses approvisionnements en céramique fine. Tout comme en Méditerranée occidentale, la sigillée africaine D (fig. 1, n° 3) devient ainsi majoritaire sur beaucoup de sites de Grèce, de Turquie ou du Levant.

Le « boom » des importations de sigillées africaines[18] dans la deuxième moitié du IVe s. et au début du Ve s. est d'autant plus frappant qu'il est suivi d'un fléchissement très net des arrivages à partir du milieu du Ve siècle. J. W. Hayes l'a bien démontré à Athènes[19]. D'une manière générale, les sites orientaux livrent peu de formes attribuables à la production africaine d'époque vandale[20]. Ce phénomène est particulièrement évident pour les productions de Tunisie centrale (catégorie C) qui avaient marqué au IIIe s. le véritable départ des importations de vaisselle africaine en Méditerranée orientale et dont les formes tardives (catégorie C5, formes Hayes 82-84), caractéristiques de l'époque vandale, ont une diffusion assez restreinte[21]. Au regard de cette situation, l'Égypte, où ces productions sont en revanche abondantes[22], constitue une exception

17. Atelier d'El Mahrine : M. MACKENSEN, *Die spätantiken sigillata- und Lampentöpfereien von El Mahrine (Nordtunesien)*, Munich 1993 (Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte 50).

18. ABADIE-REYNAL, Céramique et commerce (cité n. 3), p. 144, parle « d'explosion des sigillées africaines ».

19. « Around the middle of the fifth century, (...) a sharp decline occurs in the importation of the African wares » (HAYES, *LRP* [cité n. 2], p. 417).

20. Exemples : Argos : « Entre 450 et 500, elles [les importations africaines] atteignent leur niveau le plus bas depuis la première moitié du IIIe s. » (ABADIE-REYNAL, Céramique et commerce [cité n. 3], p. 150). Roumanie : « North African tableware is (...) decreasing in the second half of the 5th c. » (A. OPAIT, *Local and Imported Ceramics in the Roman Province of Scythia (4th-6th centuries AD)*, Oxford 2004 (BAR IS 1274), p. 100). Beyrouth : « Vandal 5th century ARS rare » (P. REYNOLDS, Lebanon, dans : De Rome à Byzance ; de Fostat à Cordoue : évolution des faciès céramiques en Méditerranée (Ve - IXe s.), dans *VIIe Congrès International sur la Céramique Médiévale en Méditerranée*, (Thessalonique, 11-16 octobre 1999), éd. Ch. BAKIRTZIS, Athènes 2003, p. 536). Jerash :« As far as the ARS imports are concerned, they seem to diminish during the second half of the 5th century » (A. USCATESCU, Levant, dans : De Rome à Byzance..., p. 551).

21. Exemples : Corinthe (J. W. HAYES, *LRP* [cité n. 2], fig. 23, forme 84.1) ; Athènes (*ibid.*, p. 418) ; Thasos (C. ABADIE-REYNAL, J.-P. SODINI, *La céramique paléochrétienne de Thasos (Aliki, Delkos, fouilles anciennes)*, Athènes 1992 (Études Thasiennes XIII), fig. 12, CF167 : Hayes 83 ?) ; Assos (ZELLE, Funde spätantike sigillata [cité n. 14], p. 101-102, n° 1 : Hayes 85) ; aucun exemple publié à Antioche (WAAGÉ, Hellenistic and Roman [cité n. 5]) alors que l'auteur avait rencontré cette catégorie à Athènes (IDEM, The Roman and Byzantine Pottery, dans The American Excavations in the Athenian Agora, First Report, *Hesperia* II, 1933, fig. 2, n° 129-135).

22. « Unlike elsewhere in the East, there is here no visible decline in imports from North Africa in the fifth century (...) the fine-ware types Forms 82-84 make up a large proportion of the known

notable (fig. 1, n° 4), même par rapport au reste du bassin méditerranéen. En effet, dans des proportions variables selon les endroits, les importations de vaisselles africaines semblent fléchir au même moment dans l'ensemble de la Méditerranée[23].

La reprise des importations de céramique sigillée africaine en Méditerranée orientale est évidente au VI[e] siècle. Les productions de Tunisie septentrionale (catégorie D2) sont à nouveau bien attestées, notamment celles de l'atelier d'Oudhna (formes Hayes 96-99)[24] et celles d'un atelier voisin (?), non encore repéré[25], qui a produit les décors du style E(ii) (formes Hayes 103 et 104)[26]. Ces

---

pieces » (HAYES, *LRP* [cité n. 2], p. 421). Exemple dans la moyenne vallée du Nil : Tôd (G. LECUYOT, G. PIERRAT-BONNEFOIS, Corpus de la céramique de Tôd, Fouilles 1980-1983 et 1990, *Cahiers de la Céramique égyptienne* 7, 2004, pl. 17, n° 231-236).

23. Péninsule ibérique : « Vandal 5th century ARS forms rare » (REYNOLDS, Spain, Portugal and the Balearics, dans De Rome à Byzance ; de Fostat à Cordoue [cité n. 20], p. 572) ; Marseille : « les céramiques africaines (..) apparaissent en faible proportion au sein de la vaisselle en usage à Marseille dans la seconde moitié du V[e] s. ; c'est la proportion la plus faible enregistrée dans cette ville entre le second quart du V[e] s. et le milieu du VII[e] s. » (M. BONIFAY, M.-B. CARRE, Y. RIGOIR, *Fouilles à Marseille, Les mobiliers (I[er]-VII[e] s.)*, Paris 1998, Études Massaliètes 5, p. 204) ; Italie : P. REYNOLDS, *Trade in the Western Mediterranean AD 400-700 : The Ceramic Evidence,* Oxford 1995 (BAR IS 604), p. 22-24 : diffusion hétérogène.

24. Exemples : Corinthe (HAYES, *LRP* [cité n. 2], fig. 28, forme 99.18) ; Athènes (*ibid*., fig. 28, forme 99.13) ; Halmyris (F. TOPOLEANU, Roman and Roman-Byzantine pottery from Halmyris, North-Africa importation and local imitation, dans *Istro-Pontica, Muzeul tulcean la a 50-a aniversare,* Tulcea 2000, Pl. III, n° 24-25 : Hayes 99B) ; Crimée (A. SAZANOV, Red-lacquered pottery of the northern Black sea coast of the early-Byzantine period, dans *Materials in archaeology, history and ethnography of Tauria, IV,* Simferopol 1994 [en russe, résumé en anglais], fig. 2, n° 11-15) ; Sardis (M. T. RAUTMAN, Two Late Roman Wells at Sardis, *Annual of the American Schools of Oriental Research* 53, 1995, fig. 11, n° 2.8-9 : Hayes 91C et 99) ; Antioche (WAAGÉ, Hellenistic and Roman Tableware [cité n. 5], Pl. X, n° 878a-p et fig. 29, n° 16-20) ; Beyrouth (M. BONIFAY, Annexe 1, Les sigillées tardives, dans C. AUBERT, Bey 002, Rapport préliminaire, *Bulletin d'Archéologie et d'Architecture du Liban*, 1, 1996, p. 89, n° 1-2 : Hayes 99B) ; Alexandrie (M. BONIFAY, Alexandrie, Chantier du théâtre Diana, Note préliminaire sur les sigillées tardives (IV[e]-VII[e] s.), dans *Alexandrina 1*, éd. J.-Y. EMPEREUR, Le Caire 1998 (Études Alexandrines 1), fig. 1, n° 1 : Hayes 99B ; P. BALLET, avec la coll. de C. HARLAUT, Introduction à la céramique de Gabbari, dans *Nécropolis 1*, éd. J.-Y. EMPEREUR, D. NENNA, Le Caire 2001 (Études Alexandrines 5), fig. 9.133 : Hayes 99B ; J.-C. TREGLIA, La céramique impériale et romaine tardive, Secteur 5 de la fouille de Gabbari, dans *Nécropolis 2*, éd. J.-Y. EMPEREUR, M.-D. NENNA, Le Caire 2002 (Études Alexandrines 7), fig. 79 : Hayes 97) ; Kellia (P. BALLET, La céramique, Contextes et classification, dans *Kellia, II, L'ermitage copte QR 195, La céramique, les inscriptions, les décors,* éd. P. BALLET, N. BOSSON, M. RASSART-DEBERGH, Le Caire, 2003 : fig. 3, n° 1-2 : Hayes 99 et 91C) ; Antinoe (L. GUERRINI, Materiali ceramici, dans *Missione Archeologica in Egitto dell'Università di Roma – Antinoe (1965-1968)*, Rome 1974, fig. 15, n° 2 : Hayes 99A) ; Assouan (R. D. GEMPELER, *Elephantine X, Die Keramik römischer bis früharabischer Zeit*, Mayence 1992, fig. 2, n° 11 : Hayes 99B) ; Gortyne (A. DELLO PREITE, Sigillata africana, dans *Gortina II. Pretorio. Il materiale degli scavi Colini 1970-1977*, éd. A. DI VITA, A. MARTIN, Padoue 1997 (Monografie della Scuola Archeologica di Atene e delle missioni italiane in Oriente VII), fig. 11 et Pl. XV : Hayes 97 et 99).

25. M. MACKENSEN, Centres of African red slip ware production in Tunisia from the late 5th to the 7[th] Century, dans *Ceramica in Italia : VI-VII secolo*, Atti del Convegno in onore di John W. Hayes (Rome, 11-13 mai 1995), éd. L. SAGUÌ, Florence 1998, p. 23-40.

26. Exemples : Corinthe (J. C. BIERS, *The great Bath on the Lechaion road* (Corinth XVII), Princeton 1985, Pl. 34c : décor style E[ii]) ; Athènes (HAYES, *LRP* [cité n. 2], fig. 30, forme 104.13) ; Thasos (ABADIE-REYNAL, SODINI, *Thasos* [cité n. 21], fig. 12, CF168-170 : Hayes 104) ; Halmyris (TOPOLEANU, Roman and Roman-Byzantine pottery [cité n. 24], Pl. III, ° 28-30 : Hayes 104) ; Crimée (SAZANOV, Red-lacquered pottery [cité n. 26], fig. 3, n° 10 : décor style E[ii]) ; Hierapolis (D. COTTICA, Late Roman imported and locally produced pottery from Hierapolis (Pamukkale, Turkey) :

formes sont présentes (fig. 1, n° 5) même sur les sites où la céramique sigillée africaine est rare[27] ; ailleurs, elles peuvent parfois se révéler « tout aussi abondantes, sinon plus, que les anciennes »[28]. Là encore, cette reprise des importations de vaisselle africaine au VIe s. est générale en Méditerranée mais elle se voit seulement avec plus de netteté en Orient.

Enfin, c'est en Méditerranée orientale que la poursuite des importations de sigillée africaine au cours du VIIe s. a été tout d'abord mise en évidence[29]. Les sites orientaux livrent un certain nombre de formes tardives (Hayes 105 et 109) (fig. 1, n° 6), aussi bien en Égée[30] et en mer Noire[31] qu'à Chypre[32] et au Proche-Orient[33]. Les ultimes productions, de mauvaise qualité, ont parfois été confondues avec des imitations locales[34]. On sait maintenant que les importations africaines se poursuivent jusqu'à la fin du VIIe s. ou au début du VIIIe s. dans la majeure partie du bassin méditerranéen[35].

Cette évolution ne tient pas compte des objets de « prestige »[36] commercialisés pour leur valeur propre, tels les plats rectangulaires à décor moulé, de production centro-tunisienne, dont les exemples, disséminés tout autour du bassin méditerranéen[37], sont

---

preliminary evidence, *RCRF Acta* 36, 2000, fig. 1, n° 8 : Hayes 104A) ; Antioche (WAAGÉ, Hellenistic and Roman Tableware [cité n. 5], Pl. VIII, n° 803-804 et fig. 32, n° 1-5 : Hayes 104 et décors E[ii]) ; Jerash (A. USCATESCU, *La cerámica del Macellum de Gerasa (Yaras, Jordania)*, Madrid 1996 (Informes Arqueologicos 5), fig. 44, n° 107 : Hayes 104) ; Karanis (HAYES, *LRP* [cité n. 2], fig. 29, forme 103.6) ; Gortyne (A. DELLO PREITE, Sigillata africana [cité n. 24], Pl. XVI, n° 3-6 : Hayes 104).

27 Exemple : Démétrias (J. EIWANGER, Demetrias IV, *Keramik und Kleinfunde aus der Damokratia-Basilika in Demetrias*, Bonn 1981, Pl. 2, n° 1-13 : Hayes 104).

28. J.-P. SODINI, E. VILLENEUVE, Le passage de la céramique byzantine à la céramique omeyyade en Syrie du Nord, en Palestine et en Transjordanie, dans *La Syrie de Byzance à l'Islam* (VIIe-VIIIe s.), Actes du Colloque international (Lyon-Paris, septembre 1990), éd. P. CANIVET, J.-P. REY-COQUAIS, Paris/Damas 1992, p. 206.

29. J. W. HAYES, *LRP* (cité n. 2), p. 463, carte 30.

30. Exemple : Chios (J. BOARDMAN, The finds, dans *Excavations in Chios 1952-1955, Byzantine Emporio*, éd. M. BALLANCE, J. BOARDMAN, S. CORBETT, S. HOOD, Oxford 1989, fig. 30, n° 133-150 : Hayes 105-106).

31. Exemples : Constantinople (J. W. HAYES, *Excavations at Saraçhane, II, The Pottery,* Princeton 1992, fig. 40, n° 30.40-43 : Hayes 105 et 109) ; Chersonèse (A. I. ROMANCUK et A. SAZANOV, *Krasnolakovaja keramika rannevizantiskogo Chersona, Srednevekovyj Cherson, Istorija, Stratigrafija, Nachodki,* Sverdlovsk 1991 [en russe], fig. 22, n° 217-220 : Hayes 105).

32. M. RAUTMAN, *A Cypriot Village of Late Antiquity, Kalavasos-Kopetra in the Vasilikos Valley*, Portsmouth 2003 (JRA, Supp. Series Nr 52), fig. 5.6, n° 74-78 : Hayes 105.

33. Même postérieurement à la conquête arabe (?). Exemples : Antioche (WAAGÉ, Hellenistic and Roman Tableware [cité n. 5], Pl. VIII, n° 805x et fig. 28, n° 13-15 : Hayes 109) ; Jerash (USCATESCU, *La cerámica del Macellum* (cité n. 26), fig. 44, n° 109 : Hayes 105) ; Alexandrie (M. RODZIEWICZ, *Alexandrie III. Les habitations romaines tardives d'Alexandrie à la lumière des fouilles polonaises à Kôm el-Dikka*, Varsovie 1984, Pl. 34, n° 116 : Hayes 109).

34. C'est probablement le cas de la catégorie « Egyptian C » qui pourrait correspondre, au moins en partie, aux productions africaines de la fin du VIIe s.

35. Voir notamment le contexte de la Crypta Balbi à Rome : L. SAGUÌ, Il deposito della Crypta Balbi : una testimonianza imprevidibile sulla Roma del VII secolo ?, dans *Ceramica in Italia : VI-VII secolo*, Atti del Convegno in onore di John W. Hayes (Rome, 11-13 mai 1995), éd. L. SAGUÌ, Florence 1998, p. 305-330.

36. SODINI, *Productions et échanges* (cité n. 1), p. 187.

37. Un exemple à Resafa (SODINI, *Productions et échanges* [cité n. 1], note 67) alors que la céramique sigillée africaine est relativement rare sur ce site (M. MACKENSEN, *Resafa I, Eine befestigte spätantike Anlage vor den Stadtmauern von Resafa,* Mayence 1984, p. 41).

cependant si nombreux en Égypte qu'on les a crus un temps de fabrication locale[38]. Enfin, malgré l'existence d'ateliers régionaux très actifs[39], le bassin oriental de la Méditerranée ne reste pas non plus à l'écart de « l'expansion de la lampe africaine »[40]. Il semble que les ateliers de Tunisie centrale[41] soient les mieux représentés au sein des exportations en Orient (fig. 1, n° 7)[42].

Il ressort de cet examen que les céramiques sigillées africaines sont bien attestées en Méditerranée orientale, lieu où elles furent tout d'abord classées avant même que leur origine géographique ne soit reconnue. Les rythmes de l'importation de cette céramique suivent une évolution normale qui correspond aux six grandes phases de la production des vaisselles de tables africaines[43].

La diffusion de la sigillée africaine en Orient suit, dans ses grandes lignes, le modèle général de la circulation de cette céramique en Méditerranée, avec tout au plus quelques phénomènes d'exagération des tendances lorsqu'elles sont à la baisse (époque vandale) et, à l'inverse, d'atténuation des courbes lorsqu'elles sont en hausse. On voit également que cette diffusion n'est pas homogène du point de vue géographique. Les arrivages du IVe s. semblent privilégier la voie maritime qui longe les côtes méridionales du Péloponnèse, tandis que le commerce de l'époque byzantine paraît mieux réparti. L'exception présentée par l'Égypte au Ve s. s'explique peut-être par l'utilisation de moyens de transport différents (voies terrestres). Les côtes de la mer Ionienne[44] et de la Cyrénaïque[45] semblent se rattacher plus étroitement aux circuits occidentaux.

Finalement, une des particularités les plus évidentes de la diffusion des productions africaines en Orient concerne la vaisselle culinaire africaine. Alors qu'elle est diffusée en masse dans toute la Méditerranée occidentale, y compris sur des sites éloignés de la mer, la vaisselle culinaire africaine est rarissime sur les côtes orientales[46]. Or, il

38. A. J. B. WACE, Late Roman Pottery and Plate, *Bulletin de la Société Royale d'Archéologie d'Alexandrie* 37, 1948, p 47-57.

39. A. KARIVIERI, The Athenian Lamp Industry and Lamp Trade from the Fourth to the Sixth Century, dans *Acta XIII Congressus Internationalis Archaeologiae Christianae II,* (Split-Poreč, 25 septembre - 1er octobre 1994), Cité du Vatican 1998 (Studi di Antichità Cristiana LIV), p. 421-428.

40. SODINI, *Productions et échanges* (cité n. 1), p. 183.

41. Groupes C2-5 (M. BONIFAY, *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, Oxford 2004 [BAR IS 1013], p. 80-81).

42. Exemples : Athènes (J. PERLZWEIG, *Lamps from the Athenian Agora*, Princeton 1963, fig. 67 : groupe C3) ; Halmyris (TOPOLEANU, Roman and Roman-Byzantine pottery [cité n. 24], Pl. VI, n° 44-48, 51, 54 : groupe C3) ; Éphèse (D. BAILEY, *A Catalogue of the Lamps in the British Museum, III, Roman Provincial Lamps*, Londres 1988, Q1838 : groupe C3) ; Égypte (*ibid*., Q1799 : groupe C2).

43. BONIFAY, *Études* (cité n. 41), fig. 269.

44. Amphores africaines des Ve-VIIe s. abondantes à Shkodra (G. HOXHA, Amfora antike te vona nga qyteti i shkodres (Shek. v-fillimi i shek. VII), *Iliria* 1-2, 1992, p. 209-243).

45. Exemple : Benghazi (J. A. RILEY, The Coarse Pottery from Berenice, dans *Excavations at Sidi Khrebish-Benghazi (Berenice)*, éd. J. A. LLOYD, Tripoli 1979 (Libya Antiqua, supp. II), p. 91-467).

46. Quelques exemples pour les IIe-IIIe s. : Knossos (HAYES, The villa Dionysos [cité n. 9], fig. 4, n° 39 : Hayes 197) ; Paphos (HAYES, *Paphos* [cité n. 8],fig. XXI, n° 19-20 : Hayes 23 et 196) ; Beyrouth (P. REYNOLDS, Pottery production and economic exchange in second century Berytus : some preliminary observations of ceramic trends from quantified ceramic deposits from the AUB-Leverhulme excavations in Beirut, *Berytus* XLIII, 1997-98, fig. 138.84 : Hayes 184).

apparaît que cette céramique, en Occident, voyage parfois avec des chargements d'amphores.

2. Le découplage entre la commercialisation des sigillées africaines et des denrées transportées en amphores

« Les amphores africaines sauf les "*spatheia*" ont moins de succès que l'ARS dans la *Pars Orientis* »[47]. De fait, « cette impression de rareté du matériel amphorique africain »[48] est constante durant toute l'Antiquité.

Sauf exception, les amphores puniques ne sont guère exportées vers l'Orient avant le IIe s. av. J.-C.[49]. Les premières amphores africaines d'époque romaine semblent provenir de Tripolitaine : Tripolitaine II ancienne[50], Dressel 26 (fig. 2, n° 8)[51], Tripolitaine I[52]. Tout au long des IIe et IIIe s., la présence des amphores africaines classiques reste assez anecdotique : amphores Africaines I (fig. 2, n° 9)[53] et II A « con gradino » (fig. 2, n° 10) de Salakta[54], amphores Africaines II C de Nabeul (?)[55], amphores Africaines II D[56].

On aurait pu s'attendre « à ce que les importations de denrées africaines suivent l'évolution subie par les importations de sigillée vers le bassin égéen »[57] ; il n'en est rien. Au IVe s., les amphores africaines cylindriques de moyennes dimensions (type Keay 25) (fig. 2, n° 11-12)[58] sont toujours aussi mal représentées, sauf peut-être au

47. Sodini, Productions et échanges (cité n. 1), p. 191.
48. Abadie-Reynal, Céramique et commerce (cité n. 3), p. 147.
49. S. R. Wolff, Punic Amphoras in the Eastern Mediterranean, dans *Transport Amphorae and Trade in the Eastern Mediterranean*, éd. J. Eiring, J. Lund, Aarhus 2004 (Monographs of the Danish Institute at Athens 5), p. 451-457 : amphores Maña D à Rhodes, Maña C2b post 146 (?) à Délos (fig. 2).
50. Exemple : Jerusalem (*ibid*., fig. 3).
51. Exemples : Alexandrie (Bonifay, *Études* [cité n. 41], fig. 52) ; Pétra (G. Pascual Berlanga, A. Ribera y Lacomba, Las ánforas tripolitanas antiguas en el contexto del Occidente Mediterráneo : un contenidor poco conocido de la época republicana, dans *Vivre, produire, échanger : reflets méditerranéens*, Mélanges offerts à Bernard Liou, éd. L. Rivet, M. Sciallano, Montagnac 2002 (Archéologie et histoire romaine, 8, p. 309).
52. Exemples : Paphos (Hayes, *Paphos* [cité n. 8], fig. XXXIX, n° 14-15) ; Al-Zarqa (J.-P. Brun, Le faciès céramique d'Al-Zarqa, Observations préliminaires, *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* 94, 1994, fig. 6).
53. Exemple : Musée de Bodrum (T. Alpözen, A. H. Özdaş, B. Berkaya, *Commercial amphoras of the Bodrum Museum of Underwater Archaeology*, Bodrum 1995, p. 74). Assez abondantes à Alexandrie (observation personnelle).
54. Exemples : Beyrouth (Reynolds, Pottery production and economic exchange [cité n. 46], fig. 203 : timbre *PAS*) ; Knossos (Hayes, The villa Dionysos [cité n. 9], fig. 24, n° 72 : timbre *SM*).
55. Exemples : *Caesarea* de Palestine (J. Riley, The pottery from the first session of excavation in the Cesarea Hippodrome, *BASOR* 218, 1975, p. 38, n° 52 ; M. Peleg, M. Reich, Excavations of a Segment of the Byzantine City Wall of Caesarea Maritima, *Atiqot* XXI, 1992, fig. 15, n° 16) ; Athènes (V. R. Grace, *Amphoras and the ancient Wine Trade*, Princeton 1961, fig. 37).
56. Exemples : Athènes (H. S. Robinson, *The Athenian Agora, Volume V, Pottery of the Roman Period, Chronology*, Princeton 1959, K116-117 : timbre de *Sullecthum*).
57. Abadie-Reynal, *Céramique et commerce* (cité n. 3), p. 147.
58. Que je propose d'appeler désormais « Africaines III » (Bonifay, *Études* [cité n. 41], p. 119).

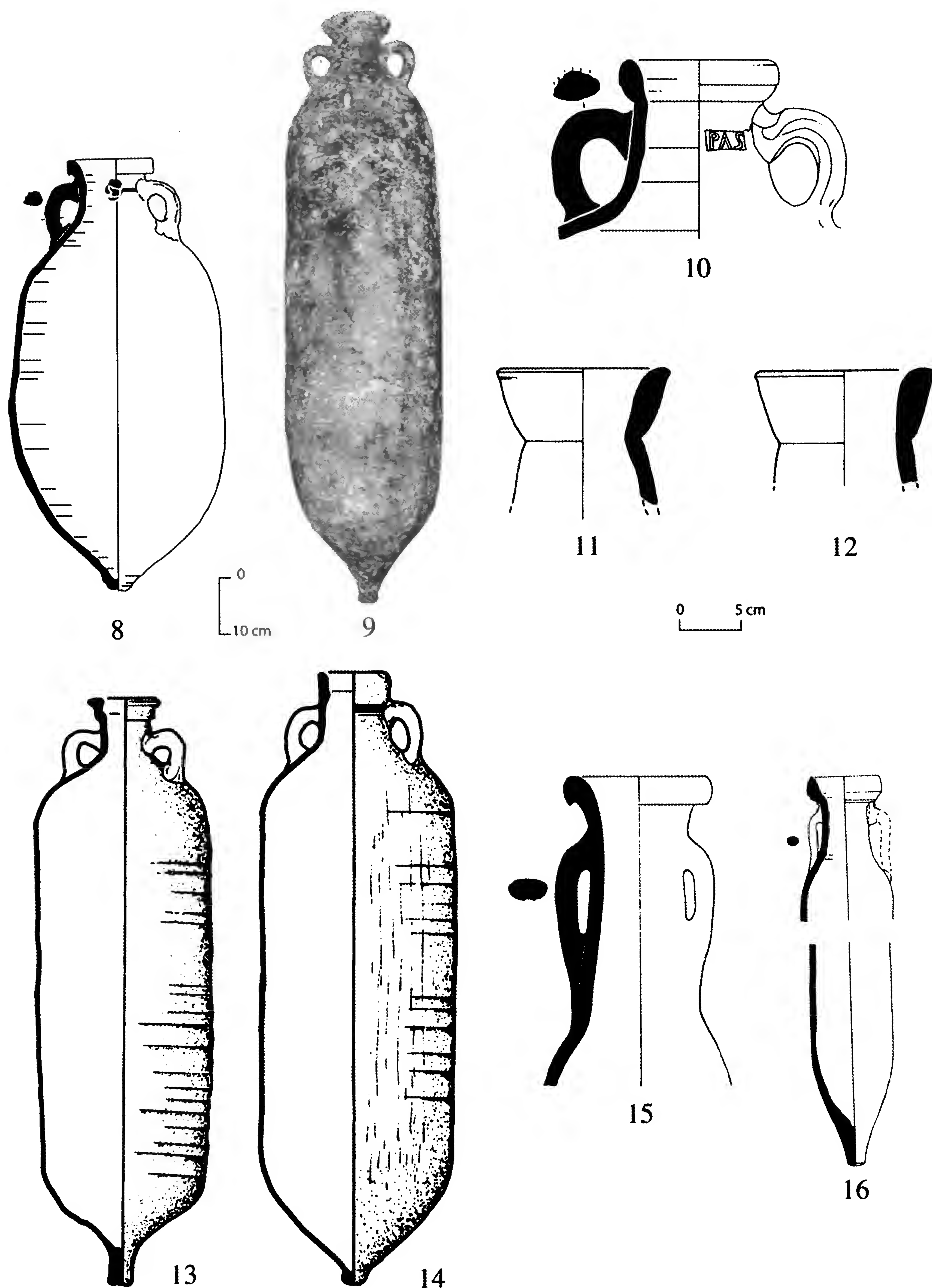


Fig. 2 – Amphores africaines. 8 : type Dressel 26 (Alexandrie, fouilles J.-Y. Empereur, dessin B. Leffy). 9 : africaine I (Musée de Bodrum : ALPÖZEN, ÖZDAH, BERKAYA, Commercial amphoras [cité n. 53]). 10 : africaine II A « con gradino » (Beyrouth : REYNOLDS, Pottery production and economic exchange [cité n. 54]). 11-12 : type Keay 25 (Caesarea de Palestine : PELEG, REICH, Excavations of a Segment [cité n. 55]). 13-14 : types Keay 8B et 55 (Tomis : OPAIT, North African and Spanish Amphorae [cité n. 64]). 15 : « spatheion » classique (Paphos : MEGAW, Supplementary Excavations [cité n. 61]). 16 : « spatheion » miniature (Constantinople : HAYES, *Excavations at Saraçhane* [cité n. 31]).

Levant[59]. Quelques « *spatheia* »[60] de première génération (première moitié du Ve s.) apparaissent cependant de manière plus régulière (fig. 2, n° 15)[61].

Dans ce panorama, et compte tenu du fléchissement des importations de vaisselles dans la deuxième moitié du Ve s. et au début du VIe s., on ne peut qu'être étonné de constater la présence d'amphores africaines cylindriques de grandes dimensions, en nombre non négligeable, sur plusieurs sites orientaux. Il s'agit principalement de productions du sud de la Byzacène (types Keay 59/8B)[62] (fig. 2, n° 13) et du cap Bon (types Keay 55-57)[63] (fig. 2, n° 14), caractéristiques de l'époque vandale et du tout début de l'époque byzantine en Afrique. Ces objets se rencontrent principalement en mer Noire[64], sur les côtes méridionales d'Asie Mineure[65] et en Égypte[66]

Enfin, la dernière particularité des importations d'amphores africaines en Méditerranée orientale consiste dans la relative abondance, maintes fois constatée, des « *spatheia* » miniatures du VIIe s. (fig. 2, n° 16)[67]. Les incertitudes sur l'origine

59. Exemples : Beyrouth (REYNOLDS, Lebanon (cité n. 20), p. 542 ; chantier Bey 027, observations personnelles) ; *Caesarea* de Palestine (PELEG, REICH, Excavations [cité n. 55], fig. 15, n° 17-18).

60. Appellation proposée par V. Grace (GRACE, *Amphoras* [cité n. 55]) mais probablement usurpée aux amphores égyptiennes bitronconiques (BONIFAY, *Études* [cité n. 41], p. 125).

61. Exemples : Argos (ABADIE-REYNAL, *Céramique et commerce* [cité n. 3], fig. 6) ; Athènes (GRACE, *Amphoras* [cité n. 55], fig. 67) ; Roumanie (OPAIT, *Local and Imported Ceramics* [cité n. 20], Pl. 22, n° 2-3) ; *Iatrus* (S. CONRAD, Zu Typologie und Funktionsbestimmung der Amphoren aus dem Kastell Iatrus, dans *Der Limes an der unteren Donau von Diokletian bis Heraclios*, Actes du congrès international (Sofia, 1-5 septembre 1978), Sofia 1999, fig. 1, III.3) ; Éphèse (GASSNER, *Das Südtor* [cité n. 14], Pl. 60, n° 764 ; Paphos (A. H. S. MEGAW, Supplementary Excavations on a Castle Site at Paphos, Cyprus, 1970-1971, *DOP* 26, 1972, p. 328, B) ; Gortyne (P. RENDINI, Anfore, dans *Gortina, I*, éd. A. DI VITA, Rome 1988 [Monografie della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente III], fig. 217 et 225 ; ID., Anfore, dans *Gortina II, Pretorio, Il materiale degli scavi colini 1970-1977*, éd. A. DI VITA, A. MARTIN, Padoue 1997 [Monografie della Scuola Archeologica di Atene e delle missioni italiane in Oriente VII], Pl. CXLII, c-d ; E. C. PORTALE, I. ROMEO, Contenitori da trasporto, dans *Gortina, V, 3. Lo scavo del Pretorio (1989-1995), I materiali*, éd. A. DI VITA, Padoue 2001 [Monografie della Scuola Archeologica Italiana di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente XII], Pl. LVIII, e-g).

62. BONIFAY, *Études* (cité n. 41), fig. 71, types 37-38.

63. *Ibid.*, fig. 73, types 42-44.

64. Exemples : Constantinople (HAYES, *Excavations at Saraçhane* [cité n. 31], fig. 22, n° 1) ; Bulgarie (R. K. FALKNER, The Pottery, dans *Nicopolis ad Istrum : A Roman to Early Byzantine City, The Pottery and Glass*, éd. A. G. POULTER, Leicester 1998, fig. 9.53, n° 1076-79) ; Roumanie (A. OPAIT, North African and Spanish Amphorae in Scythia Minor, dans *Il Mar Nero, Annali di archeologia e storia* III, 1997/98, n° 17 à 26, 27 : types Keay 59/8B ; n° 13-15, 28-30 : types Keay 55-57).

65. Exemples : Milet (M. BERNDT, *Funde aus dem Survey auf der Halbinsel von Milet (1992-1999), Kaiserzeitliche und frühbyzantinische Keramik*, Rahden 2003 [Internationale Archäologie 79], Pl. 45, A467-8, Pl. 46, A469 : types Keay 59/8B ; Pl. 47, A521-2, Pl. 48, A523 : type Keay 57).

66. Exemples : Alexandrie (M. BONIFAY, R. LEFFY, avec la coll. de C. CAPELLI et D. PIERI, Les céramiques du remplissage de la citerne du Sérapéum à Alexandrie, dans *Alexandrina 2*, éd. J.-Y. EMPEREUR, Le Caire 2002 (Études Alexandrines 6, fig. 6, n° 51-53) ; El-Ashmunein (D. M. BAILEY, *Excavations at El-Ashmunein, V, Pottery, Lamps and Glass of the Late Roman and Early Arab Periods*, Londres 1998, Pl. 76, T8 : type 59 ou 8B [non Africaine I]) ; Sinaï (P. ARTHUR, E. D. OREN, The North Sinai survey and the evidence of transport amphorae for Roman and Byzantine trading patterns, *JRA* 11. 1998, fig. 4, n° 8 : type 55).

67. Exemples : Constantinople (HAYES, *Excavations at Saraçhane* [cité n. 31], fig. 49, n° 30.187) ; Sadovec (M. MACKENSEN, Amphoren und spatheia von Golemanovo Kale, dans *Die spätantiken*

africaine de ces objets, notamment ceux à pâte blanche, tendent aujourd'hui à s'estomper[68]. Ces arrivages, associés à la présence continue, même en faible quantité, d'amphores cylindriques de grandes dimensions des VIe-VIIe s.[69], s'accordent mieux avec ce qu'on connaît des importations de vaisselles.

Il n'en reste pas moins que le découplage est manifeste entre les arrivages de vaisselle et d'amphores en Méditerranée orientale, surtout durant la montée en puissance de l'économie africaine, du IIe au IVe siècle. Ne doit-on pas alors s'interroger sur les besoins réels des marchés orientaux ou sur les impératifs du système annonaire, et donc également sur la nature des denrées transportées par ces amphores ?

La question du contenu des amphores africaines est loin d'être résolue mais il est clair que l'on a peut-être accordé une trop grande importance à l'huile[70]. Les seuls conteneurs certainement dévolus au transport de l'huile sont les amphores Tripolitaines (sauf le type II) et les amphores Africaines I. En Orient, on observe que ces objets se rencontrent principalement à des époques hautes (type Tripolitaine I) et/ou dans des zones géographiques ne produisant pas ou peu d'huile d'olive (Égypte). La plupart des autres types classiques sont généralement poissés et ont dû transporter d'autres denrées : salaisons de poissons (Africaines II) et peut-être vin (Africaines III ?). La situation n'est pas claire pour les formes tardives mais le seul récipient susceptible d'avoir eu un contenu oléagineux est le type Keay 59/8B, dont on a vu qu'il était bien attesté à Constantinople, en Bulgarie et en Roumanie, ainsi, semble-t-il, qu'en Égypte. En revanche, malgré des indications souvent discordantes, il parait probable que les « *spatheia* » de petites dimensions, si bien diffusés sur le *limes* danubien au VIIe s.[71], étaient des conteneurs à vin (ou à *garum*).

La faible proportion des amphores africaines en Méditerranée orientale pourrait ainsi s'expliquer tout simplement par une faible demande de denrées produites en Afrique. Excepté peut-être en mer Noire et en Égypte, les ressources locales en huile étaient en effet probablement suffisantes pour éviter de faire appel, comme à Rome

---

Befestigungen von Sadovec (Bulgarien), éd. S. UENZE, Munich 1992 (Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte, 43), Pl. 53, n° 2-15) ; Halmyris (TOPOLEANU, Roman and Roman-Byzantine pottery [cité n. 24], Pl. V, n° 38-40) ; Chios (BOARDMAN, *The Finds* [cité n. 30], fig. 37, n° 234-5) ; Samos (W. HAUTUMM, *Studien zu Amphoren der spätrömischen und frühbyzantinischen Zeit*, Fulda 1981, fig. 310-313) ; Yassi Ada I (G. BASS, F. VAN DOORNICK, *Yassi Ada, I : a seventh century shipwreck*, Texas 1982, fig. 8.18, P66-67) ; Gortyne (RENDINI, *Gortina* I [cité n. 61], fig. 143-144 ; IDEM, *Gortina II* [cité n. 61], Pl. CXLII, e-f).

68. BONIFAY, *Études* (cité n. 41), p. 129. Des traces de production viennent d'être mises en évidence à Nabeul : *ibid.*, p. 39 et fig. 40.

69. Exemples : Constantinople (P. TURNOVSKY, Amphoren, dans *Mosaikenforschung im Kaiserpalast*, éd. W. JOBST, H. VETTERS, Vienne 1992, p. 43-54 : type Keay 62) ; Roumanie (OPAIT, North African and Spanish Amphorae [cité n. 64], n° 11-12 : type Keay 62) ; Chersonèse (A. SAZANOV, Amfornii kompleks pervoï tchetverti VII v. n. e. iz severo-vostotchnogo raïona khersonesa (Les amphores de l'ensemble du premier quart du VIIe s. du quartier nord-est de Chersonese), dans *Materiali po arkheologii, istorii, i etnografii tavrii. Bilousk II*, Simferopol 1991 (en russe), Pl. 13, n° 6 : type Keay 62) ; Chios (BOARDMAN, The Finds [cité n. 64], fig. 36, n° 227 : type Keay 62 ; Pl. 24, n° 231 : type Keay 8A) ; Samos (HAUTUMM, *Studien* [cité n. 67], fig. 301-302 : type Keay 61).

70. BONIFAY, *Études* (cité n. 41), p. 463-473 et Tabl. IV.

71. L. BJELAJAC, *Amfore gornjomezijskog Podunavlja (Amphorae of the Danubian Basin in upper Moesia)*, Belgrade 1996 (Posebna Izdanja 30), Pl. 90.

ou en Europe du Nord, à la production africaine. On peut imaginer que les *salsamenta* et le vin (?) africains pouvaient en revanche trouver quelques modestes débouchés, dans le cadre d'un commerce normal et, peut-être, à la fin de la période, dans le cadre de l'approvisionnement des troupes (petits « *spatheia* » ?).

On en revient dès lors à cette question lancinante : si les céramiques sigillées n'ont pas voyagé avec les cargaisons d'amphores, comment expliquer leur présence et même, au IVe s., leur abondance, en Méditerranée orientale ? Une hypothèse a été suggérée par plusieurs auteurs[72] : et si les céramiques sigillées africaines avaient voyagé avec les cargaisons de blé ? On a remarqué en effet que la date de la création des ateliers de céramique sigillée africaine D dans la base vallée de la Mejerda coïncidait avec celle de l'accroissement probable des besoins en blé de l'Empire, à la suite de la fondation de Constantinople. Même si le blé d'Égypte a été détourné de Rome vers la nouvelle capitale, il n'est pas impossible que du blé africain ait continué à alimenter les grandes métropoles d'Orient, comme Thessalonique ou Antioche, et à drainer ainsi un flux de vaisselles de table. Mais peut-être faut-il se demander s'il y a réellement des preuves, ailleurs en Méditerranée, du transport conjoint des amphores et des vaisselles de table africaines ? La maigre documentation de Méditerranée occidentale en matière d'épaves de navires africains indique plutôt que les amphores sont rarement associées à des cargaisons de vaisselle. S'il existe, aux IIIe-IVe s., un chargement complémentaire de vaisselle, alors il s'agit plutôt de vaisselle culinaire[73] ; quand il s'agit de vaisselle de table, alors l'épave est généralement plus tardive[74]. Il est ainsi possible que le transport en accompagnement des céréales soit, en Orient comme en Occident, le mode normal de commercialisation des sigillées africaines[75], les centres secondaires étant alors alimentés à l'occasion des escales[76] ou par redistribution à partir des ports principaux.

Ce découplage général entre la commercialisation des sigillées africaines et des denrées transportées en amphores est encore suggéré par la situation de villes de

72. T. CLAY, Carthage et son commerce dans l'Antiquité tardive, dans *Afrique du Nord Antique et Médiévale. Spectacles, vie portuaire, religions,* Actes du Ve Colloque international sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord (Avignon, 9-13 avril 1990), Paris 1992, p. 353 ; C. PANELLA, Merci e scambi nel Mediterraneo tardoantico, dans *Storia di Roma, III, 2,* Turin 1993, p. 639 : « è possible pertanto supporre che il frumento costituisse l'elemento trainante delle esportazioni africane verso Est e che la concentrazione di vasellame fine nel Peloponneso segnali gli scali nella rotta del grano africano verso l'Oriente ». À propos de la commercialisation des lampes africaines : KARIVIERI, The Athenian Lamp Industry (cité n. 39), p 425. Cf. aussi, pour une période antérieure : WOLFF, Punic Amphoras [cité n. 49], p. 456-457.

73. Exemple : épave de Trincere (Tarquinia), avec un chargement d'amphores Africaines IIA et de plats à cuire, de marmites et de couvercles Hayes 23, 197 et 196 (L. PENTACOLONE, M. INCITTI, Un relito con carico di merci africane di età imperiale alle Trincere (Tarquinia), dans *L'Africa Romana VIII,* Sassari 1991, pp. 543-570).

74. Exemple : épave du Dramont E (C. SANTAMARIA, *L'épave Dramont E à Saint Raphaël (Ve s. ap. J.-C.),* Archaeonautica 13, Paris 1995).

75. M. BONIFAY, La céramique africaine, un indice du développement économique ?, *AnTard* 11, 2003, p. 113-128).

76. PANELLA, Merci et scambi (cité n. 72), p. 639. On suggèrera que si le Code Théodosien interdit aux navires de l'annone de faire escale en Méditerranée orientale pour vendre des marchandises (CTh. 13.5.33), c'est précisément qu'ils le font...

Germanie, comme Augst, où cette fois ce sont les amphores africaines qui, toutes proportions gardées, sont plus abondantes que la vaisselle de table de même origine[77]. De la même façon, en Orient, des amphores (à huile ?) de la deuxième moitié du Ve s. arrivent en Scythie, à une époque où les importations de céramique sigillées africaines sont en déclin.

Ainsi la conquête vandale en Afrique n'aurait pas provoqué l'arrêt brutal de toutes les relations commerciales avec l'Orient, puisqu'un commerce libre semble subsister (amphores), principalement en provenance des régions éloignées de la Carthage vandale, comme la Byzacène centrale et méridionale. Mais, avec la cessation des fournitures massives et obligatoires de blé, c'est peut-être simplement le vecteur normal de la diffusion des vaisselles sigillées, petite parcelle de négoce privé (?) greffée sur le système annonaire, qui aurait été interrompu.

3. L'influence de la céramique africaine sur les productions orientales

Dans ce modèle fragile où l'on est contraint de faire jouer à la céramique un rôle de premier plan, il est toutefois difficile d'apprécier la part qui revient aux conditions économiques générales et celle qui relève de situations microéconomiques. Ainsi, on pourrait objecter aux explications fournies plus haut de faire fi des conditions du marché local : les statistiques que nous évoquons reflètent tout autant les fluctuations du commerce interprovincial que celles de la production locale[78].

En somme, le déclin des importations de céramiques sigillées africaines en Orient dans la deuxième moitié du Ve s. et au début du VIe s. est-il la conséquence des conditions économiques générales exposées plus haut, ou bien est-il plus simplement dû à la concurrence des vaisselles de table locales ? En d'autres termes, est-ce que les sigillées phocéennes et chypriotes comblent le vide laissé par les sigillées africaines[79], ou bien est-ce qu'elles « chassent » ces dernières[80] ? Les archéologues provençaux se sont posé la même question à propos des Dérivées-de-Sigillées Paléochrétiennes (DS.P) dont le développement à Marseille dans la deuxième moitié du Ve s. paraît coïncider avec une réelle baisse des importations africaines.

Force est de constater cependant que ces productions locales sont de moins bonne qualité que les productions africaines, lesquelles, avec les sigillées C5 de Byzacène centrale, disposent d'un excellent produit, tout à fait comparable aux meilleures réalisations du IIIe siècle. D'autre part, les productions locales sont directement influencées par les modèles africains. Si une des formes principales des productions provençales (Rigoir 18) ne trouve pas de contrepartie dans la sigillée africaine, en revanche, les productions phocéennes et chypriotes sont très proches, par le schéma

77. Communication personnelle de Mme Stefanie Martin-Kilcher.

78. C'est le sens des remarques de C. Bémont, Rapport, dans Abadie-Reynal, Céramique et commerce (cité n. 3), p. 161 : « les fluctuations du marché paraissent tributaires de la concurrence entre produits similaires plus qu'elles ne sont provoquées par des bouleversements politiques ».

79. C'est l'opinion de J. W. Hayes (Hayes, *LRP* [cité n. 2], p. 423).

80. C. Bémont, Rapport (cité n. 78), p. 161-162. Cf. également Panella, Merci et scambi (cité n. 72), p. 645.

décoratif (phocéenne) et par la forme (forme Hayes 2 de la sigillée chypriote) des modèles africains : la forme Hayes 2 de la sigillée chypriote et, dans une moindre mesure, les variantes tardives de la forme Hayes 3 de sigillée phocéenne sont des imitations de la forme Hayes 84 de sigillée africaine C5 (fig. 3, n° 17-18). Il en est de même des productions égyptiennes de la vallée du Nil et d'Assouan ; ces dernières imitent de façon très convaincante un large éventail de formes africaines et, notamment, celles appartenant à la catégorie C5 d'époque vandale (fig. 3, n° 19). On pourrait également citer, parmi d'autres, l'exemple des productions de mer Noire (« Pontic Red Slip ware »)[81] (fig. 3, n° 20). Ainsi, ces productions ne développent pas de concepts originaux, mais constituent le plus souvent de simples sous-produits dont le seul avantage est peut-être leur prix de vente moins élevé (?).

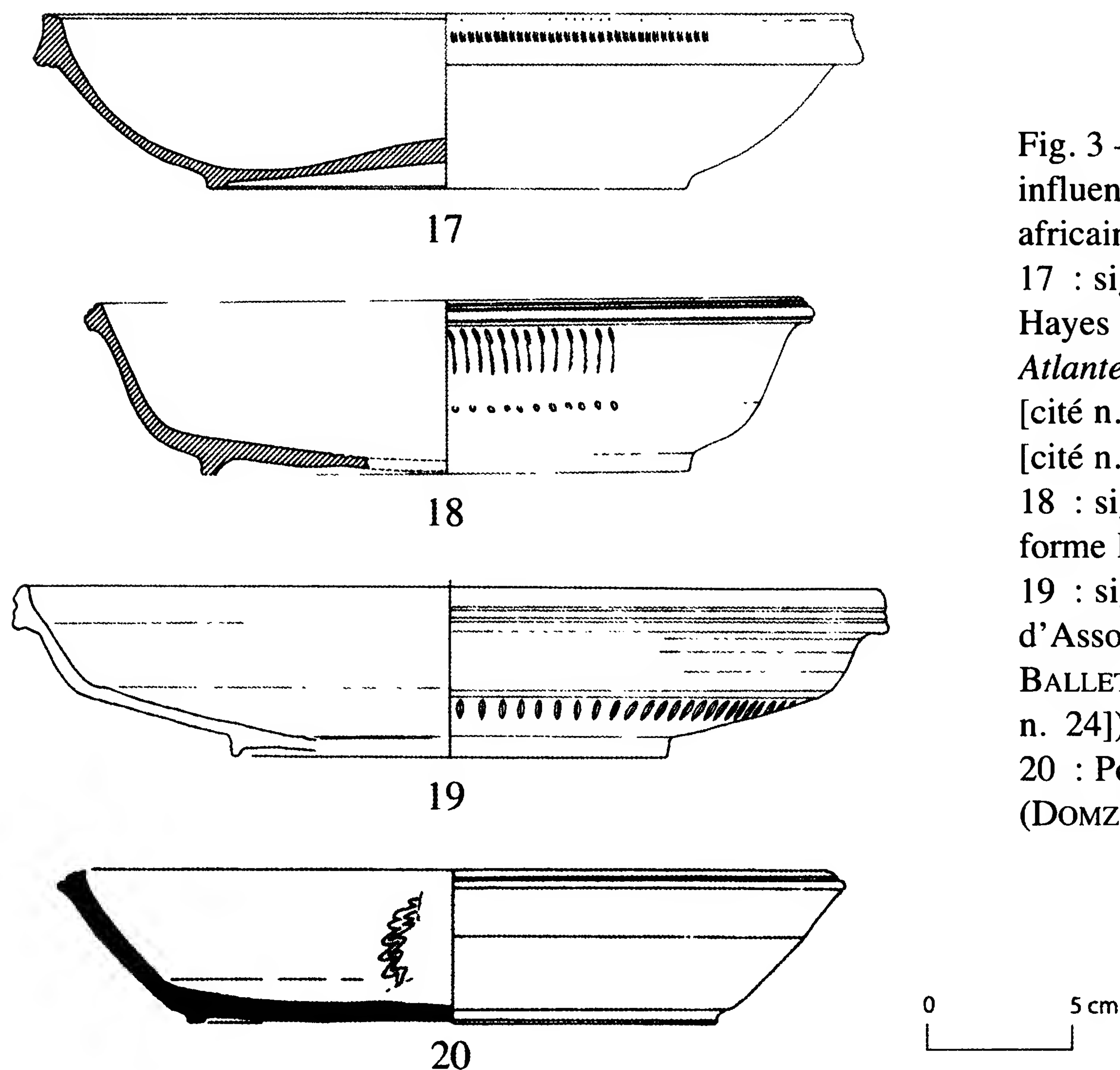


Fig. 3 – Productions régionales influencées par la céramique africaine.
17 : sigillée phocéenne, forme Hayes 3 (CARANDINI ET AL., *Atlante delle forme ceramiche* [cité n. 4] d'après HAYES, *LRP* [cité n. 2.]).
18 : sigillée chypriote tardive, forme Hayes 2 (*ibid.*).
19 : sigillée égyptienne A d'Assouan (Alexandrie : BALLET, Introduction [cité n. 24]).
20 : Pontic Red Slip ware (DOMZALSKI, Notes [cité n. 81]).

81. K. DOMŽALSKI, Notes on late Roman red slip wares in the Bosphoran Kingdom, *RCRF Acta* 36, 2000, p. 161-168.

Le même phénomène se rencontre avec les imitations de lampes africaines à Athènes[82] et à Corinthe[83]. À compter de l'introduction des lampes africaines en Orient, beaucoup d'ateliers d'Égée et de mer Noire[84] ne produisent plus de modèles originaux mais des imitations de lampes africaines, principalement calquées sur les modèles de Tunisie centrale.

Ainsi, du Ve au VIIe s., le modèle à suivre pour les productions de vaisselle de table et de lampes en Méditerranée orientale reste celui de la céramique africaine, ce qui me fait douter de l'explication selon laquelle la « mauvaise céramique » aurait pu spontanément chasser la « bonne ». Tout au plus, le dynamisme des productions phocéennes et chypriotes, et donc leur moindre coût, a-t-il pu jouer en leur faveur entre le milieu du Ve s. et le second tiers du VIe s., dans une situation de raréfaction et donc de renchérissement des arrivages africains.

En revanche, s'il est des domaines où la tradition locale ne subit pas d'interférences, ce sont bien ceux de la céramique culinaire et des amphores. Bien plus, ces productions fournissent à leur tour des modèles à suivre dans l'ensemble de la Méditerranée, et notamment en Afrique où l'on fabrique, au courant du VIIe s., des imitations de marmites de Constantinople et des amphores globulaires à la mode byzantine.

Certes, ces observations restent très schématiques. On sait finalement peu de choses du tracé des routes maritimes (à commencer par celle de l'annone)[85] et terrestres (pistes caravanières), de la composition des cargaisons de navires (peu d'épaves fouillées exhaustivement), ainsi que de la localisation et du rôle des ports redistributeurs (Alexandrie, Antioche, Éphèse, Thessalonique ?).

Cependant, à l'issue de ce rapide réexamen des données actuellement disponibles, il apparaît que la Méditerranée orientale ne constitue pas réellement un hapax dans la diffusion des céramiques africaines dans le monde de l'Antiquité tardive. On y retrouve, tantôt atténués, tantôt exacerbés, les mêmes rythmes qu'en Méditerranée occidentale, eux-mêmes reflets des conditions changeantes de la production et de la diffusion des denrées africaines. Bien plus, alors même qu'elle pouvait faire figure de paradoxe, « la dissociation » observée en Orient « entre les vaisselles fines (et les lampes) et les amphores africaines »[86] révèle peut-être un modèle de diffusion applicable à l'ensemble du bassin méditerranéen : le blé d'Afrique pourrait avoir été le principal vecteur de l'exportation des céramiques sigillées.

Par ailleurs, en se plaçant du point de vue des régions exportatrices, on peut observer un complexe jeu de balancier entre les différentes zones de l'Afrique

82. K. GARNETT, Late Roman Lamps from the Fountain of the Lamps, *Hesperia* 44, 1975, p. 173-206.

83. K. W. SLANE, *Corinth XVIII, 2* (cité n. 6) ; B. LINDROS WOHL, Lamps from the excavations at Isthmia by UCLA, dans *The Corinthia in the Roman period*, éd. T. E. GREGORY, Ann Arbor 1993, p. 130-138 (JRA Suppl. Series 8).

84. Exemples : Delphes (P. PETRIDIS, Delphes dans l'Antiquité tardive : première approche topographique et céramologique, *BCH* 121, 1997, p. 690 et fig. 13) ; Démétrias (EIWANGER, Demetrias [cité n. 27], Pl. 74-85) ; Constanta (M. BUCOVALA, Raport preliminar privind certetarile arheologice cu caracter de salvare din Constanta, strada Sulmona nr. 7, *Pontica* XXXI, 1998, p 171-200) ; Halmyris (TOPOLEANU, Roman and Roman-Byzantine pottery [cité n. 24], Pl. VII).

85. SODINI, *Productions et échanges* (cité n. 1), p. 195 et n. 115.

86. *Ibid.*, p. 193.

romaine, dans lequel le rôle de Carthage n'apparaît pas forcément exclusif. On a vu que la région productrice peut-être la plus précocement attestée en Orient était la Tripolitaine (exportations d'huile en Égypte et en Crète). C'est ensuite la Byzacène qui est à l'origine du véritable décollage de la présence commerciale africaine en Méditerranée orientale au IIIe s., avec de l'huile (en Égypte) et probablement des salaisons de poissons (en Grèce, au Levant et en Crète) notamment en provenance de Salakta, mais surtout avec les arrivages significatifs de céramique sigillée africaine C (dont la diffusion est générale), peut-être liés aux livraisons de blé. La Byzacène jouera également un rôle important dans la deuxième moitié du Ve s., restant peut-être la seule région du royaume vandale d'Afrique à maintenir des

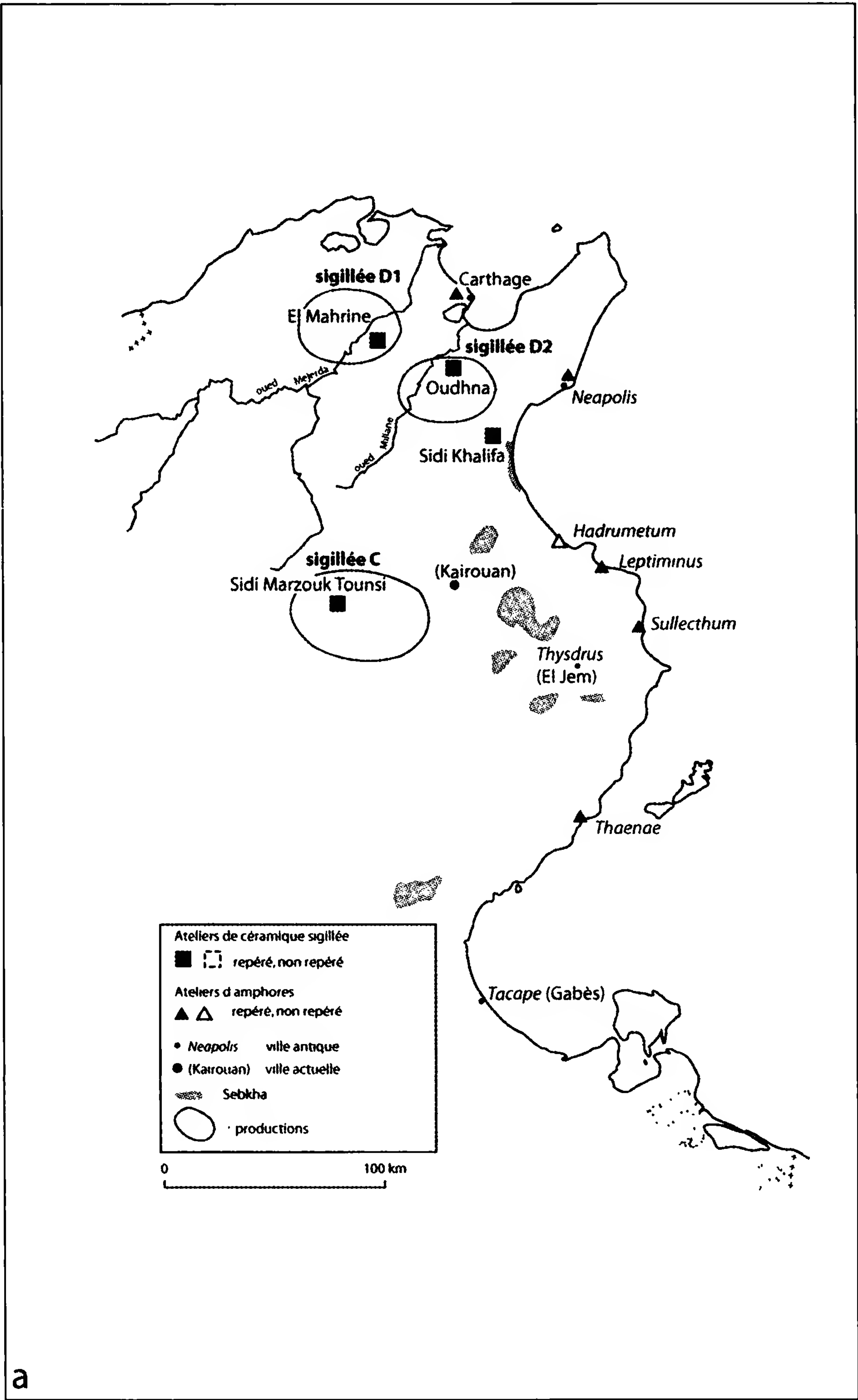


Fig. 4 a – Cartes des ateliers africains cités dans le texte.

contacts réguliers avec l'Empire d'Orient, par l'exportation d'huile (mer Noire, Égypte) et de quantités généralement assez faibles (sauf en Égypte) de céramiques sigillées et de lampes. Enfin, la région de Carthage est probablement à l'origine d'exportations massives de blé, peut-être dans le cadre de mesures fiscales, dont pourrait témoigner le « boom » des importations de sigillées africaines D au IVe s. et leur reprise au VIe s.

Il resterait enfin à affiner la carte des attestations de céramiques africaines en Méditerranée orientale en prenant en compte non seulement les données chronologiques et l'origine précise de ces objets, mais également les conditions locales de la production et du marché.

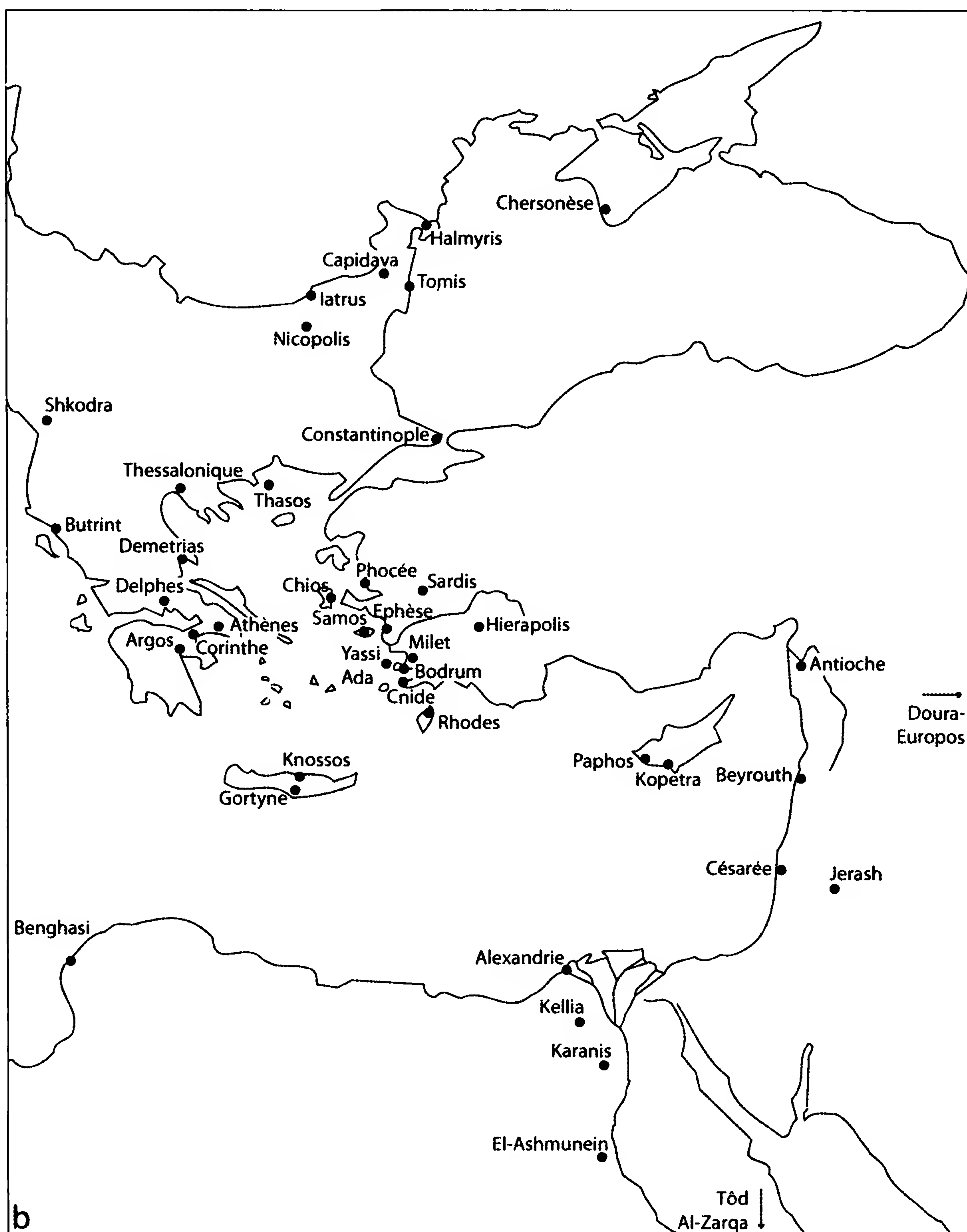


Fig. 4 b – Carte des noms de lieux cités dans le texte.

NOUVELLES PRODUCTIONS D'AMPHORES DE SYRIE DU NORD AUX ÉPOQUES PROTOBYZANTINE ET OMEYYADE

par Dominique PIÉRI

Summary: During the last years, archaeological excavations in several sites of North Syria not only gave many ceramic finds in stratigraphical contexts, but also advanced our knowledge concerning production in this region. A remarkable recent result is the discovery of two new amphora types unknown till now. These amphoras, characteristic of the later protobyzantine and Umayyad contexts, coul be the sign that North Syria continued to have a significant participation in the trade patterns of the Near East even after Arab conquest.

Les collections de céramiques qui font actuellement l'objet d'études en Syrie du Nord comme à Qal'at Sem'an et Sergilla ont permis de mettre au jour de nombreuses nouvelles formes de vases, non répertoriées dans les typologies existantes[1]. Parmi ces nouveaux vases figurent deux types d'amphores dont l'identification récente permet de renouveler nos connaissances sur la diffusion des biens de consommation dans la Syrie intérieure (fig. 1).

Ces amphores, déjà repérées dans quelques publications[2], n'ont jamais véritablement attiré l'attention des chercheurs. Formant pourtant des groupes typologiquement homogènes, elles présentent des caractéristiques communes : une allure générale sphéroïde, un épaulement caréné, un col cylindrique, ainsi qu'une pâte homogène de matrice calcaire composée essentiellement de quartz et de nodules ferreux. Un décor peint à l'ocre rouge parcourt fréquemment le haut de la panse et la base du col, consistant essentiellement en spirales, enroulements et motifs floraux stylisés. Quelques rares *dipinti* en caractères grecs permettent de rattacher ces productions amphoriques à la tradition protobyzantine : par exemple, un *titulus pictus* en grec peint à

1. Je remercie très chaleureusement Jean-Pierre Sodini et Georges Tate pour m'avoir confié l'étude des amphores protobyzantines des sites de Qal'at Sem'an et Sergilla.

2. J.-P. SODINI et E. VILLENEUVE, Le passage de la céramique byzantine à la céramique omeyyade, dans, *La Syrie de Byzance à l'Islam (VIIe-VIIIe siècles), Actes du Colloque International (Lyon, 11-15 septembre 1990)*, Publications de l'IFEAD 137, éd. P. CANIVET et J.-P. REY-COQUAIS, Damas 1991, p. 199, fig. 3.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 583-596.

l'ocre rouge, mentionnant une invocation prophylactique, figure sur un col provenant de Dibsi Faraj[3].

À l'heure actuelle, deux formes principales caractérisent ces productions inédites.

Il s'agit tout d'abord d'un premier type qui se démarque essentiellement par son fond bombé sans pied et un col cylindrique ou tronconique surmonté d'une lèvre triangulaire simple (fig. 2 et 3). L'origine de cette amphore est encore inconnue mais plusieurs indices nous permettent de suggérer une origine euphratéenne, peut-être la *chôra* de Zeugma[4].

Ce type, qui a été repéré pour l'instant sur plusieurs sites de Syrie du Nord et du Moyen-Euphrate, semble présent uniquement dans des niveaux caractéristiques de la transition protobyzantine et omeyyade, dans une fourchette chronologique restreinte, comprise entre le début et la fin du VIIe siècle comme à Apamée[5], Déhès[6], Sergilla[7], Qal'at Kalota[8], Qal'at Sem'an[9], Halabiyya[10], Ta'as[11] et Résafé-Qseir es-Seile[12].

3. R. P. HARPER, Athis-Neocaesareia-Qasrin-Dibsi Faraj, dans *Le Moyen Euphrate. Zone de contacts et d'échanges, Actes du Colloque de Strasbourg (Strasbourg, 10-12 mars 1977),* éd. J.-C. MARGUERON, Strasbourg 1980, fig. 69.

4. C. ABADIE-REYNAL, Les amphores méditerranéennes d'importation trouvées à Zeugma : présentation préliminaire, dans *Transport Amphorae and Trade in the Eastern Mediterranean, Actes du Colloque International de l'Institut Danois (Athènes, 26-29 sept. 2002)*, éd. J. EIRING et J. LUND, Copenhague 2004, p. 16, fig. 2.

5. J. NAPOLEONE-LEMAIRE et J.-Ch. BALTY, *Fouilles d'Apamée de Syrie I. L'église à atrium de la Grande Colonnade*, Bruxelles 1969, fig. 29.

6. D. ORSSAUD, Le passage de la céramique byzantine à la céramique islamique : quelques hypothèses à partir du mobilier de Déhès, dans *La Syrie de Byzance à* l'Islam (cité n. 2), p. 224, fig. B14 ; B. BAVANT et D. ORSSAUD, Stratigraphie et typologie. Problèmes posés par l'utilisation de la céramique comme critères de datation : l'exemple de la fouille de Déhès, dans *La céramique byzantine et proto-islamique en Syrie-Jordanie (IVe-VIIIe siècles apr. J.-C.), Actes du colloque d'Amman (3-5 décembre 1994)*, BAH 159, éd. E. VILLENEUVE et P. WATSON, Beyrouth 2001, fig. 5 n° 25.

7. Matériel en cours de publication sous la direction de G. Tate. Deux missions d'expertises réalisées en 2003 et 2004 m'ont permis d'identifier, parmi le matériel de Sergilla, plusieurs exemplaires situés dans des niveaux stratigraphiques correspondant à la phase de transition des époques byzantine et omeyyade.

8. Une amphore quasi complète issue des fouilles d'O. Callot est conservée dans les réserves de la maison de fouille de Saint Syméon. Je remercie M.-O. Rousset pour m'avoir indiqué l'existence de cet exemplaire inédit.

9. Matériel en cours de publication sous la direction de J.-P. Sodini.

10. D. ORSSAUD, *Halabiyya-Zenobia, II. Place forte du limes oriental et la Haute-Mésopotamie au VIe siècle*, BAH 138, Paris 1991, fig. 123 n° 35.

11. VAN DER LEEUW, Sondages a Ta'as, Hadidi et Jebel Aruda, *Antiquités de l'Euphrate,* Alep 1976, p. 76-82 (production T).

12. M. MACKENSEN, Amphoren und Krüge, dans *Resafa I, Eine befestigte spätantike Anlage vor den Stadtmauern von Resafa: Ausgrabungen und spätantike Kleinfunde eines Surveys im Umland von Resafa-Sergiupolis*, Mayence 1984, pl. 28.1 ; M. KONRAD, Umayyad Pottery from Tetrapyrgium (Qseir as-Seileh), North Syria. Traditions et innovations, dans *La céramique byzantine et proto-islamique* (cité n. 6), p. 164-165, fig. 5.

L'amphore porte fréquemment sur le haut de sa panse un décor peint en rouge assez sophistiqué composé d'un bandeau de volutes ainsi que de spirales (fig. 2 n° 1-5 et fig. 3 n° 7-18). Ce type de décor qui apparaît sur les vases de transport vinaires dès le courant du VI[e] siècle principalement en Palestine[13], semble connaître un développement assez généralisé à l'ensemble du vaisselier de table proche-oriental durant l'époque omeyyade[14].

Certains de ces décors sont accompagnés d'abréviations en caractères grecs et de symboles chrétiens, laissant présumer un mode de production encore largement ancré dans les traditions potières protobyzantines. L'amphore de type 1 correspond aux dernières générations d'amphores traditionnelles produites en Orient dont le schéma évolutif nous est maintenant connu : au VII[e] siècle, apparaissent en Méditerranée de nouvelles formes d'amphores, généralement sphériques, produites en mer Égée, en Crète, à Chypre, en Égypte, en Italie et en Afrique du Nord[15].

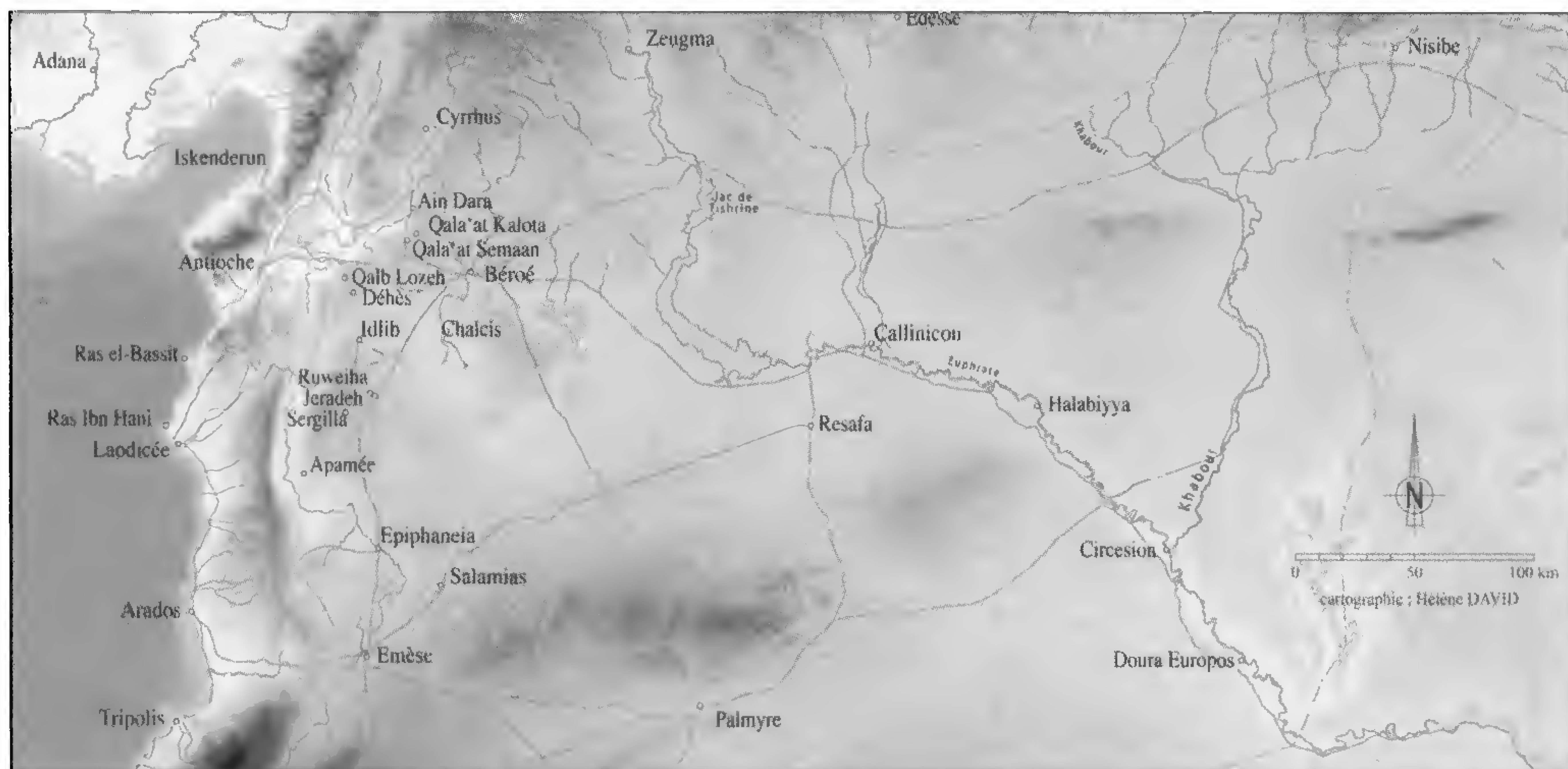


Fig. 1

13. Je pense notamment aux amphores sphériques *bag-shaped* produites dans les environs de Césarée Maritime et Beisan.

14. Jean-Baptiste Humbert pense que ces motifs peints se retrouvent sur l'ensemble des vases destinés à la consommation du vin par les Chrétiens. Ces motifs auraient disparu à l'époque abbasside avec l'interdiction du vin et le durcissement des mesures anti-chrétiennes : « il serait logique que la raréfaction de la poterie peinte, liée à la consommation du vin, ait accompagné la régression des rangs chrétiens ; puis par crainte de représailles, son extinction » ; J.-B. HUMBERT, Arguments chronologiques pour expliquer le déclin de Khirbet es-Samra et de Mafraq : des jarres, du vin et des images, dans *La céramique byzantine et proto-islamique* (cité n. 6), p. 154.

15. Ces dernières générations d'amphores sont aujourd'hui communément dénommées *globular amphoras*.

La circulation de ce premier type paraît circonscrite à un triangle régional compris entre Apamée, Qal'at Sem'an et les villes du Moyen Euphrate (Zeugma, Halabiyyé-Zenobia). Limitée donc à l'intérieur des terres, cette diffusion semble parallèlement suivre les filières de distribution de la Brittle Ware, céramique commune à pâte rouge dont plusieurs centres de production ont été récemment individualisés en Syrie du Nord[16]. Aucune amphore de ce type n'a pour l'heure été repérée sur les sites

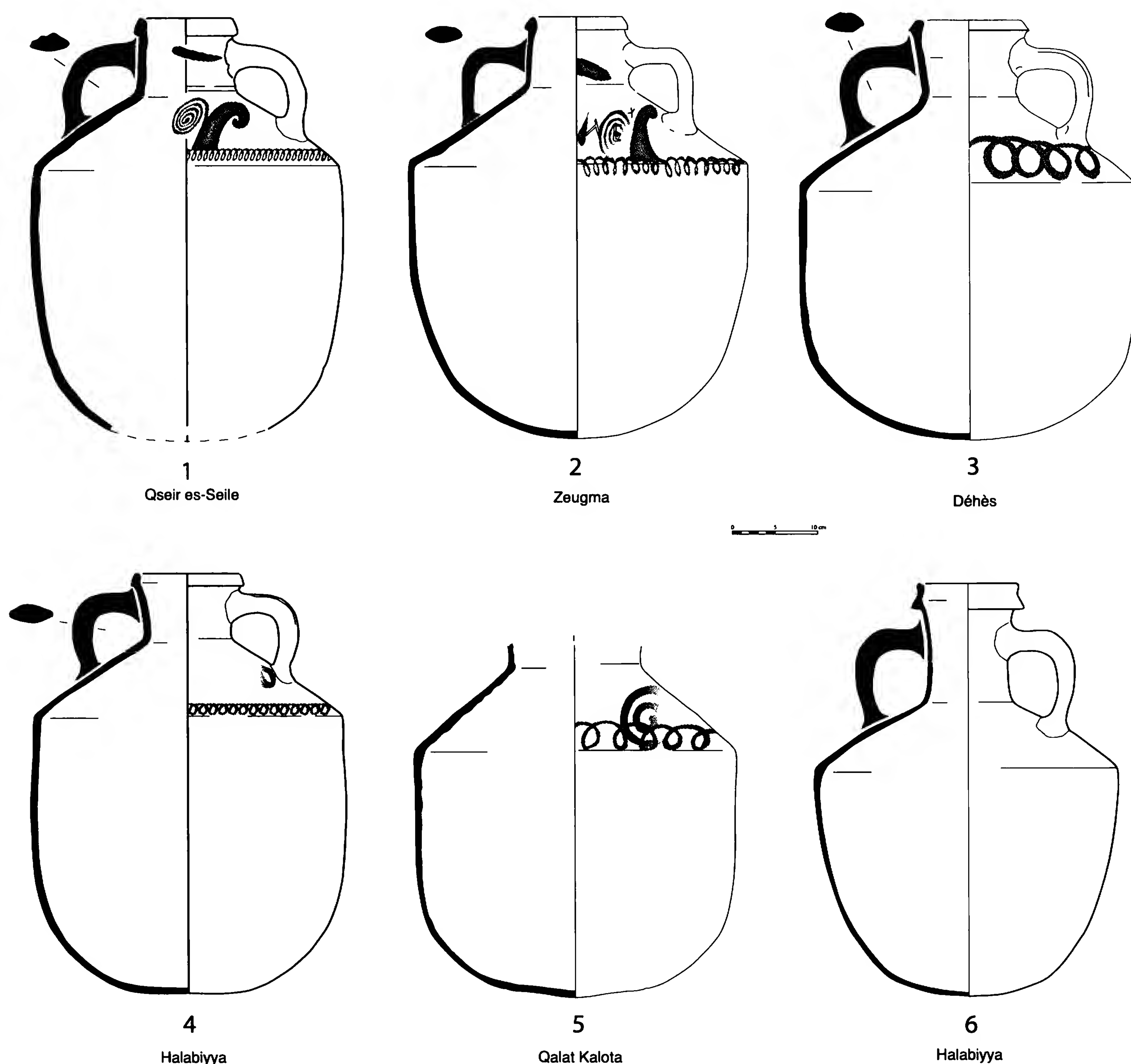


Fig. 2

16. J.-P . Sodini et D. Orssaud, Le « Brittle Ware » dans le Massif Calcaire (Syrie du Nord), dans *Actes du VIIe Congrès International sur la Céramique Médiévale en Méditerranée (Thessalonique, 11-16 octobre 1999)*, éd. Ch. Bakirtzis, Athènes 2003, p. 491-504 ; A. Vokaer, Typological and technological study of Brittle Ware in Syria, dans *Late Roman Coarse Ware 1*, BAR IS 1340, Oxford 2005, p. 697-709 ; A. Vokaer, *La Brittle Ware en Syrie : étude d'une production, de l'époque romaine à l'époque omeyyade*, thèse de doctorat dactylographiée, 2 vol., Bruxelles 2005.

côtiers du littoral syro-phénicien comme à Beyrouth. Des variantes du type 1 existent mais paraissent appartenir au corpus des cruches plutôt qu'à celui des amphores (n° 6 et n° 19).

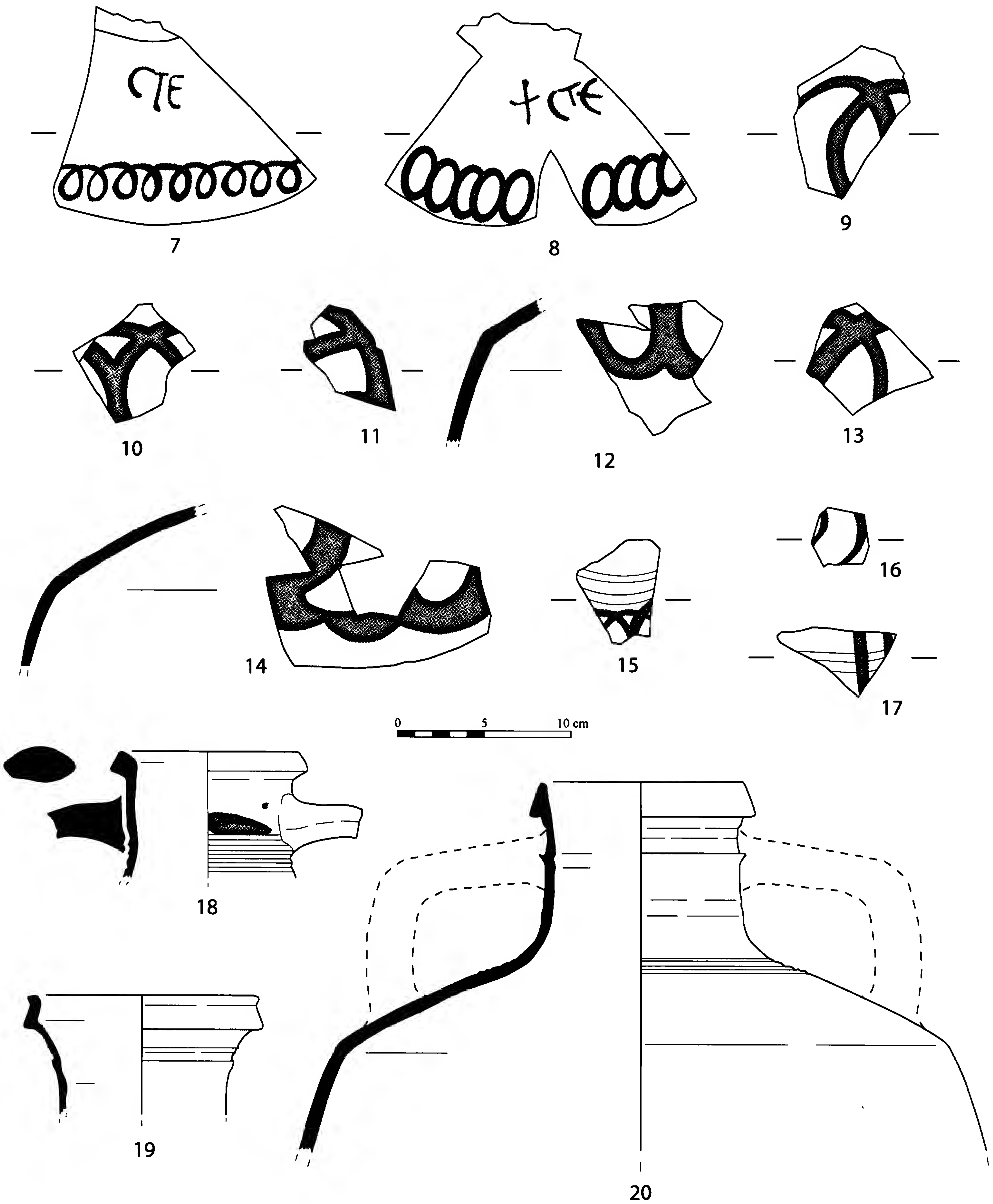


Fig. 3

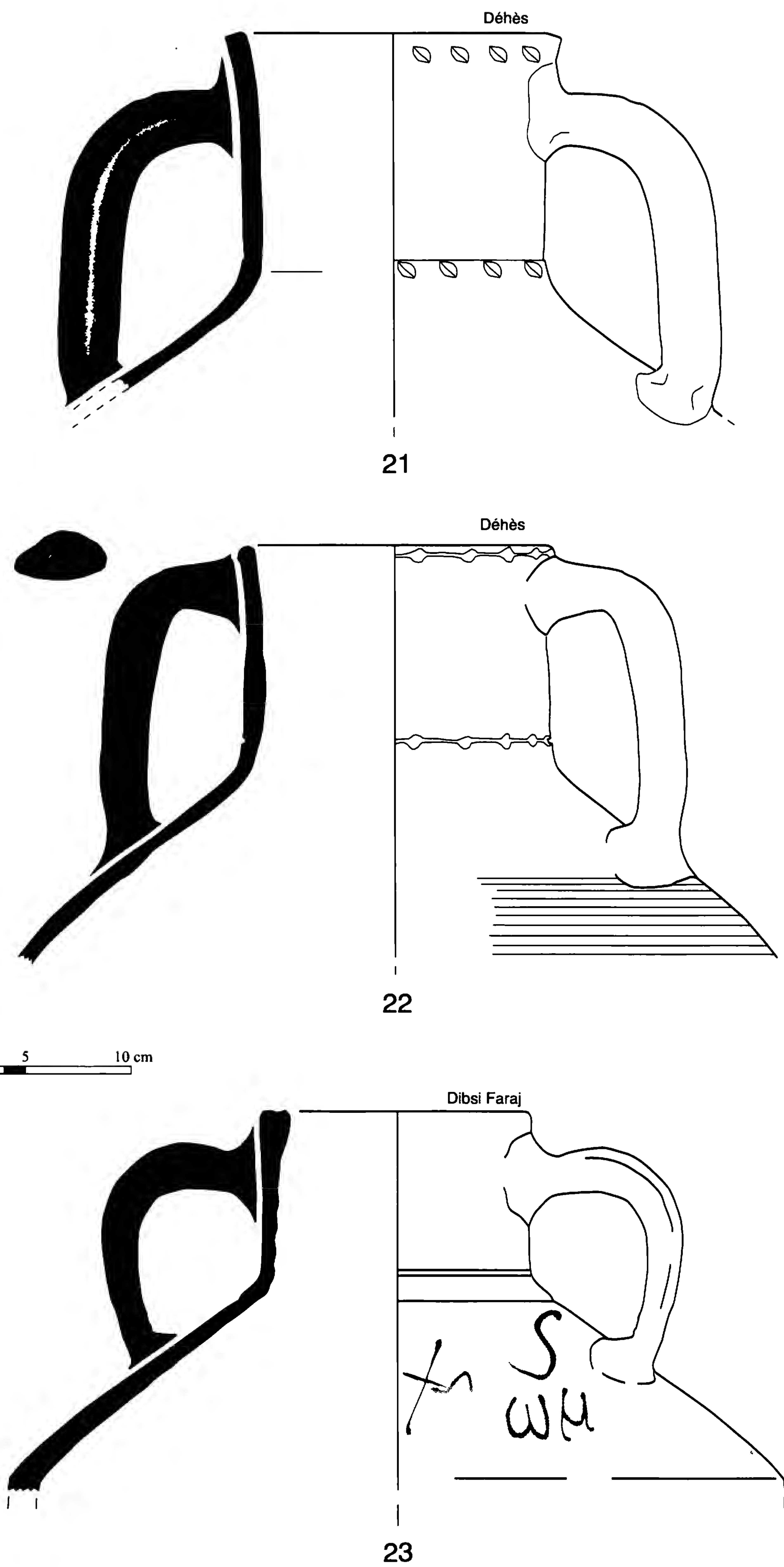


Fig. 4

La seconde forme d'amphore (type 2) couramment rencontrée en Syrie du Nord se démarque de la précédente par des différences morphologiques notables, comme un fond plat à pied annulaire et des bords aux formes hétéroclites (fig. 4-6). Il est à noter pour ce second type, d'aspect général également sphérique, des évolutions chronologiques et des distinctions entre centres de production, révélées par les profils de lèvres variés. Les cols sont souvent décorés de grènetis et de cannelures simples ou en gradins (fig. 4-5).

Le système métrologique utilisé pour ce conteneur semble se différencier aussi des systèmes protobyzantins puisque les contenances sont supérieures à celles enregistrées pour les types traditionnels[17]. Deux variantes principales semblent se succéder dans le temps. Il s'agit tout d'abord de la variante à bord en méplat. Très saillant à la fin de l'époque protobyzantine (n° 25), le bord devient plus massif sur les variantes récentes des VIIIe et IXe siècles (n° 24 et 29). La seconde variante regroupe des amphores à col tubulaire surmonté d'une lèvre verticale à peine prononcée (n° 21-23). Cette variante semble caractéristique des niveaux de transition byzantino-omeyyade. L'amphore illustrée fig. 4 n° 23 porte sur son épaulement une inscription chrétienne peinte en grec caractéristique des VIe et VIIe siècles.

Mieux diffusée que le type 1, l'amphore 2 semble également connaître une période de production sur une plus longue durée, comprise entre le début du VIIe s. et le IXe siècle. On la rencontre sur de nombreux sites de Syrie septentrionale comme à Sergilla, Qal'at Sem'an, Apamée[18], Résafé[19], Déhès[20], Androna[21], Dibsi Faraj[22]. L'argile, également à matrice calcaire, blanchâtre ou orange clair, correspond aux catégories de pâtes couramment rencontrées en Syrie du Nord pour de nombreux types de céramiques comme les mortiers et les cruches (n° 38) issus de mêmes ateliers. De très nombreux exemplaires de type 2 ont pu être repérés dans les réserves du dépôt de fouille de la mission belge d'Apamée[23]. Aussi, il paraît fortement envisageable que ces amphores proviennent des ateliers d'Apamée ou de sa proche région. Une campagne d'analyses physico-chimiques menée par A. Vokaer devrait permettre de préciser rapidement cette hypothèse.

17. 30 litres en moyenne pour l'amphore de type 2 contre 17-25 litres pour la plupart des amphores produites en Orient (D. Piéri, *Le commerce du vin à l'époque byzantine*, BAH 175, Beyrouth, 2005, p. 169).

18. Napoleone-Lemaire et Balty, *Fouilles d'Apamée* (cité n. 5), fig. 33.1.

19. M. Konrad, Flavische und spätantike Bebauung unter der Balisilika B von Resafa, *Dam.Mitt.* 6, 1992, fig. 10. Mackensen, *Amphoren und Krügen*... (cité n. 12), pl. 12-14.

20. D. Orssaud, La céramique, dans J.-P. Sodini *et al.*, *Déhès. Campagnes I-III (1976-1978). Recherches sur l'habitat rural*, Paris, 1980, fig. 303 et 304 ; Bavant et Orssaud, Stratigraphie et typologie (cité n. 6), fig. 7 et 8.

21. M. Mundell Mango, Excavations and Survey at Androna, Syria: The Oxford Team 1999, *DOP* 56, 2002, fig. 19 n° 7.

22. Harper, *Athis-Neocaesareia* (cité n. 3), fig. E n° 69.

23. Je tiens à exprimer ma gratitude à Agnès Vokaer pour m'avoir permis de consulter le matériel céramique des fouilles de la mission belge d'Apamée.

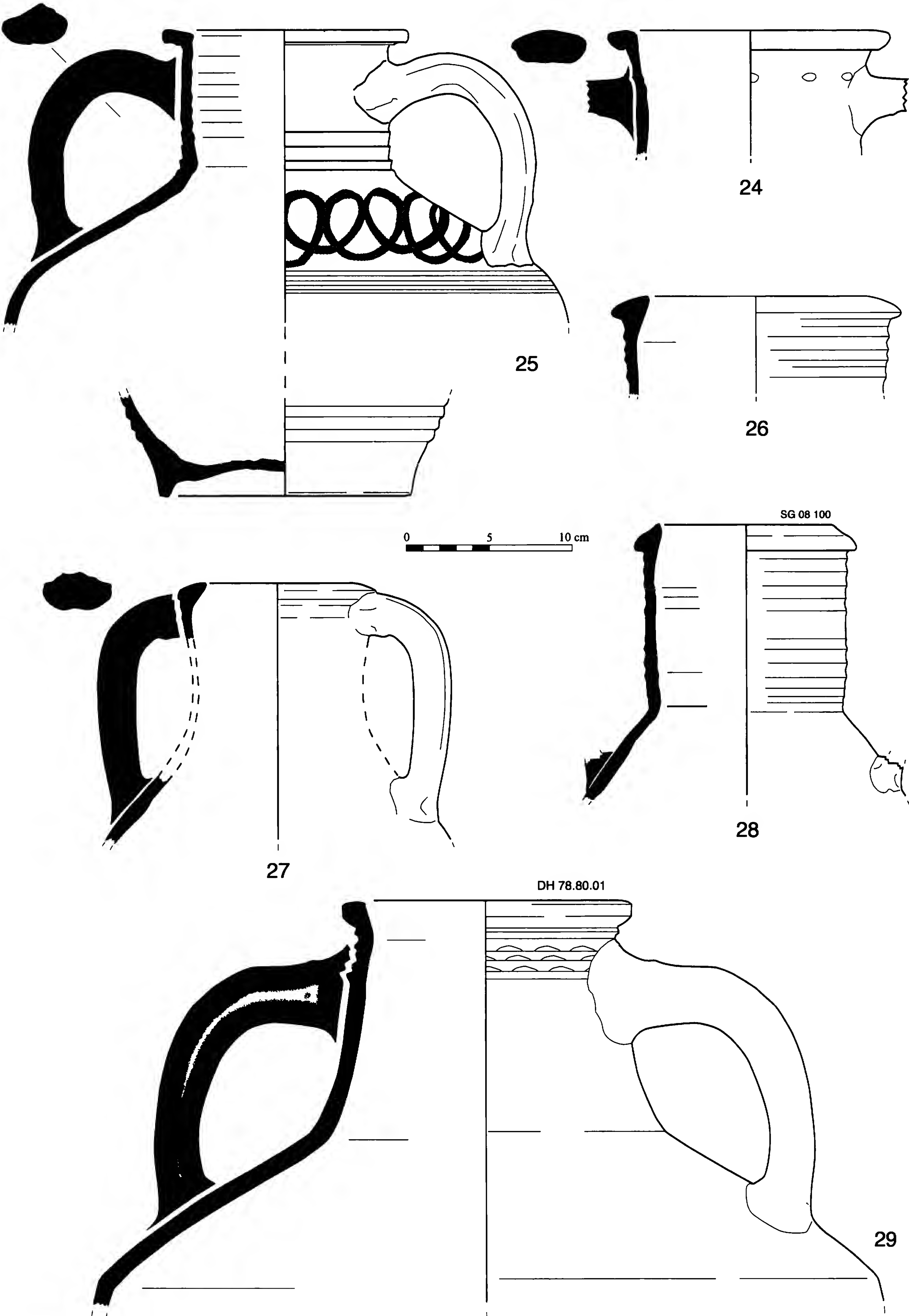


Fig. 5

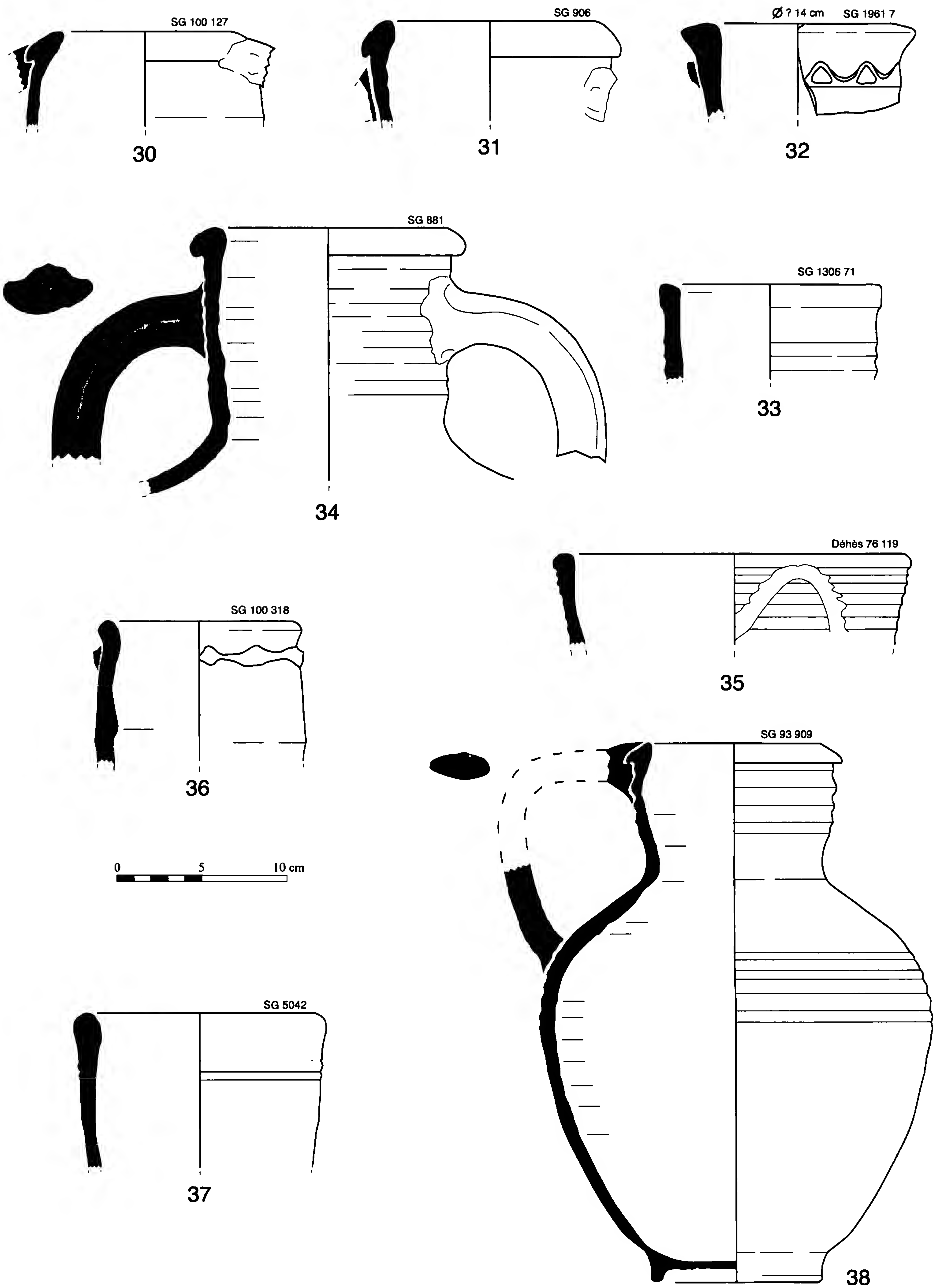
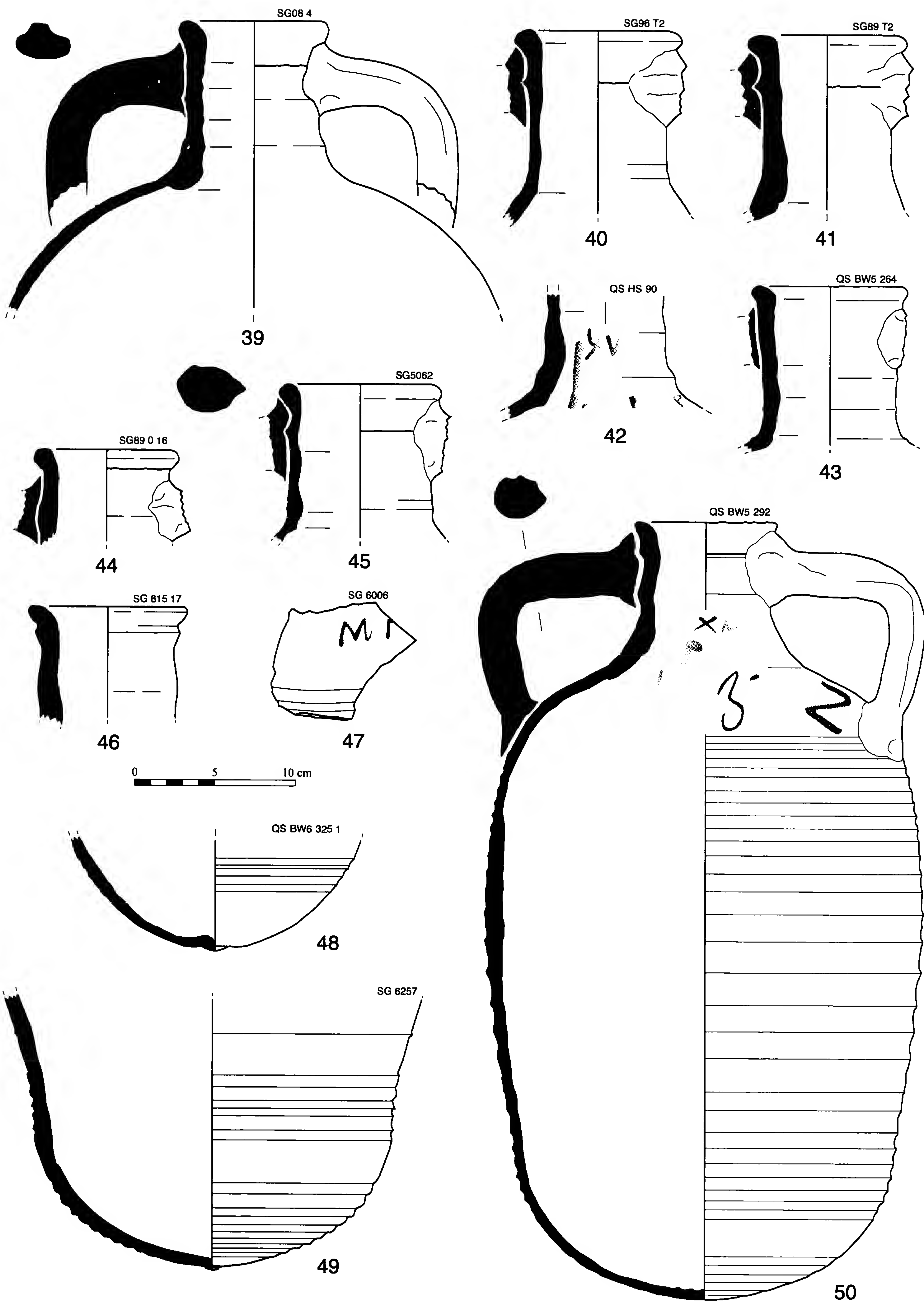

SG 100 127
30
SG 906
31
Ø ? 14 cm
SG 1961 7
32
SG 881
34
SG 1306 71
33
Déhès 76 119
35
SG 100 318
36
0
5
10 cm
SG 5042
37
SG 93 909
38

Fig. 6



SG08 4
39
SG96 T2
40
SG89 T2
41
QS HS 90
42
QS BW5 264
43
SG89 0 16
44
SG5062
45
SG 615 17
46
SG 6006
47
0
5
10 cm
QS BW6 325 1
48
SG 6257
49
QS BW5 292
50

Fig. 7

À côté de ces deux types qui constituent des séries homogènes, il est à noter la présence d'autres variantes de lèvres qui pour certaines doivent être rattachées au type 2 (n° 32, 36 et 34). Cette grande variété de bord peut vraisemblablement s'expliquer par la chronologie et par l'établissement de distinction d'ateliers de production, cependant les études de céramiques menées sur les grands centres de consommation de Syrie du Nord n'en sont qu'à leur début, et ces hypothèses devront être précisées par des classements typologiques plus fins associés à des analyses physico-chimiques.

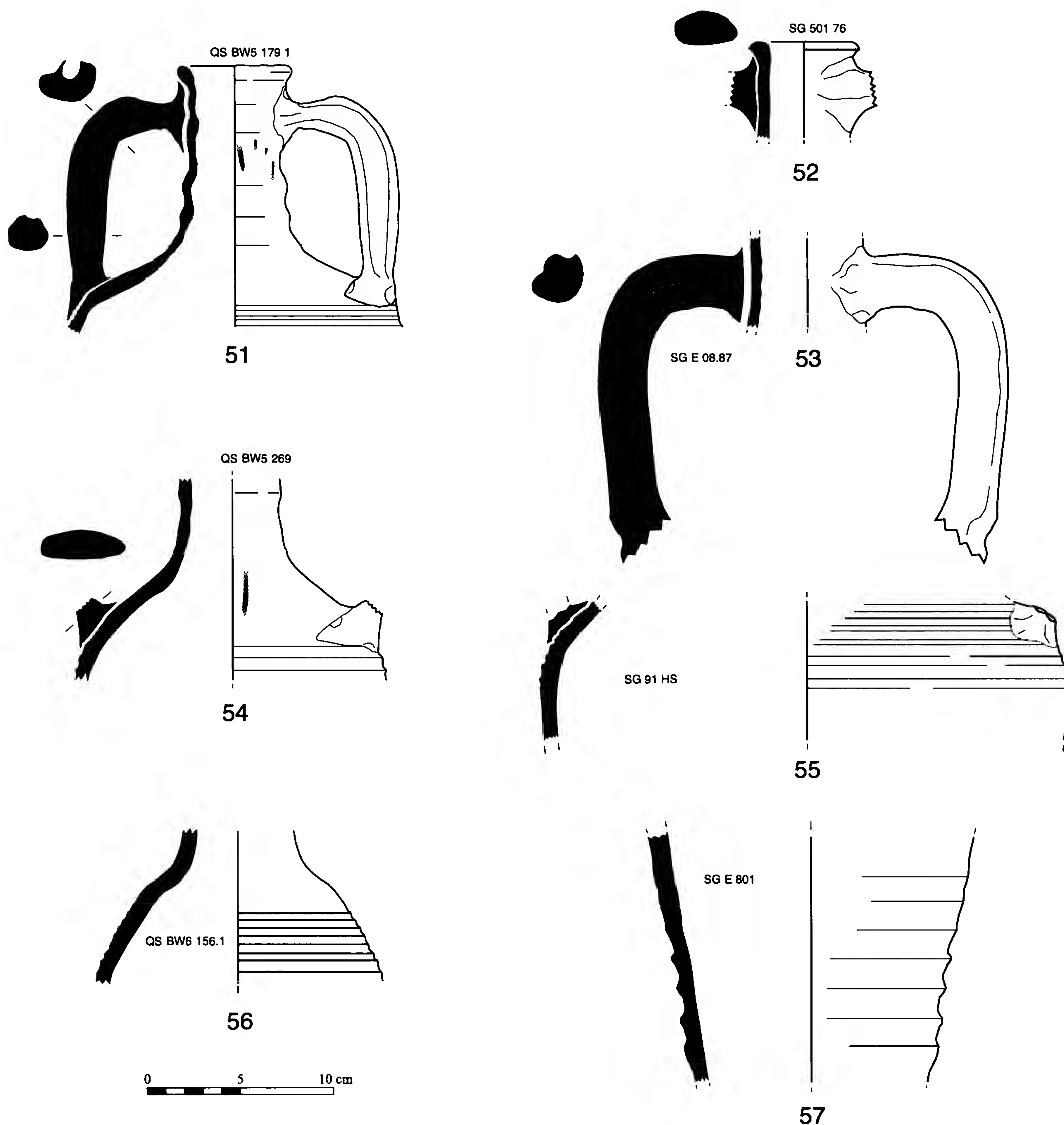


Fig. 8

Du point de vue des formes associées à ces nouvelles amphores, il est frappant de constater des phénomènes récurrents, à savoir l'association quasi-systématique de deux autres types d'amphores : les *Late Roman Amphora* 1 et les amphores de Sinope (fig. 7-8). Ces associations se rencontrent dans les niveaux archéologiques datés entre la fin du VIe et le milieu du VIIe siècle comme c'est le cas à Dibsi Faraj, Résafé, Qal'at Sem'an, Déhès et Sergilla.

L'amphore LRA 1B, c'est-à-dire sa variante la plus tardive dont la majorité de la production se situe à Chypre au VIIe siècle, se rencontre fréquemment sur les sites méditerranéens. C'est une amphore qui a connu un tel succès commercial qu'on la retrouve jusque dans les endroits les plus reculés, en Grande-Bretagne, dans les oasis du sud égyptien, et en Extrême-Orient[24]. En revanche, la présence des amphores de Sinope pose quelques problèmes d'interprétation. Produite sur la frange méridionale de la mer Noire, cette amphore connaît une diffusion assez restreinte au Proche-Orient à l'exception des sites de Syrie du Nord[25]. Cette production de Sinope, qui apparaît dans le second quart du VIe s. et qui connaît une diffusion relativement importante vers le dernier quart de ce siècle, semble s'exporter surtout vers la région de l'Euphrate et de Syrie du Nord et pourrait correspondre à un besoin d'approvisionnement lié aux établissements de défense des frontières orientales.

*
* *

En conclusion, la typologie des amphores protobyzantines, en perpétuelle évolution, se voit dotée de deux nouveaux types, l'un produit vraisemblablement dans la région de Zeugma (type 1) et l'autre en Syrie du Nord, peut-être à Apamée (type 2). Compte tenu de la chronologie de ces deux types d'amphores, dont le début de la production se situe dans la première moitié du VIIe siècle et des lieux de découvertes qui se répartissent principalement dans les villes à garnisons militaires, il est tentant de faire le lien entre ces amphores et le système de ravitaillement des armées byzantines stationnées ou en opération dans la région. Le fait de retrouver ces amphores sur des sites militaires tels qu'Apamée, Résafé, Zeugma, Halabiyya et Dibsi Faraj, permet de penser que la production de ces amphores est étroitement liée à l'*annona militaris* instaurée sur le *limes* oriental de l'Empire. Le contenu de ces conteneurs ne nous est pas encore connu. Cependant, les inscriptions ainsi que les décors peints, bien connus par ailleurs sur d'autres types d'amphores, laisse supposer que le vin constituait le principal produit transporté. Il semblerait donc que la Syrie du Nord, comme Chypre et les îles de la mer Égée, ait participé activement

24. PIÉRI, *Le commerce du vin* (cité n. 17), p. 69-85.
25. Sur la diffusion des amphores de Sinope au Proche-Orient : D. PIÉRI, Béryte dans le grand commerce méditerranéen, à paraître prochainement dans *Topoi*. 26. Comme en témoigne le chargement de l'épave Yassi Ada 2, dont le naufrage est daté autour de 625, et qui comprenait environ 900 amphores, destinées à l'approvisionnement des troupes byzantines en opération contre les Perses.

à l'effort de guerre en fournissant notamment les armées d'Héraclius en vin[26]. Cette implication de la Syrie du Nord dans la fourniture aux armées se retrouve sur de nombreux sites de garnisons frontalières, ce qui tendrait à montrer que le vin transporté dans ces deux types d'amphores faisait partie des produits de consommation courante des troupes. L'Empire, sur le modèle de la *Questura Exercitus*, devait réquisitionner une partie de la production de vin nord-syrien. Cependant, les conteneurs de type 1 et 2 retrouvés sur des sites de consommation ruraux, comme Déhès, Qalat Kalota et sur le sanctuaire de Saint-Syméon, viennent démontrer que la diffusion de ce vin aux civils se poursuit, que la fourniture des armées n'est pas l'unique motivation de la production et que le commerce ne connaît pas la réduction drastique qu'on lui prête habituellement à cette époque.

La poursuite de la production au-delà des événements liés à l'expansion arabe constitue un témoignage particulièrement intéressant du maintien de certaines structures agricoles dans cette région.

LES LAMPES PALÉOCHRÉTIENNES DE LA COLLECTION PRIVÉE DE LA FAMILLE POCHÉ[1]

par May TOUMA

Summary: A private collection of 33 Early Byzantine lamps at Alep provides new insights on their production, reveals a new lamp type and sheds some light on the so-called "Syro-Palestinian" lamps.

Nous ne connaissons malheureusement pas de provenance pour cette collection privée très riche en informations « lychnographiques ». Le membre[2] de la famille le plus assidu dans l'acquisition des objets d'art étant décédé, M[me] J. Poché ne pouvait pas nous aider dans notre enquête. Pour situer approximativement le lieu de fabrication de ces lampes, nous avons dû les étudier d'une part en tenant compte de leurs pâtes, de leurs formes et de leur décor, et d'autre part en consultant les références bibliographiques pertinentes.

La collection comprend 33 lampes paléochrétiennes complètes, toutes moulées sauf deux (n[os] 30 et 31) qui sont tournées. Elles sont présentées en huit types. Nous avons isolé à la fin de notre étude deux lampes rares ou inconnues ailleurs, du moins à notre avis (n[os] 32 et 33)[3], pour lesquelles l'artisan a voulu donner à son ouvrage un tour plus artistique.

1. Cette étude porte sur une collection de lampes de la famille Poché, originaire de France, venue à Alep au début du XIX[e] s. de Hongrie. Nous tenons à remercier Mme Jenny Marrache Poché de nous avoir souvent reçue chez elle (dans le khan al-Nahassine qui grâce à elle est devenu un petit musée) et de nous avoir prêté aimablement la collection en question pour compléter l'étude et les illustrations des lampes.

2. Guillaume Poché (1845-1931) ; de son côté, Albert Poché avait préparé des photos excellentes, mais qui ne furent pas utilisées, pour le volume du marquis M. DE VOGÜÉ, *Syrie centrale, architecture civile et religieuse du I[er] au VII[e] siècle*, 2 vol., Paris 1865-1877. Adolphe Poché était le Président de la Société Archéologique d'Alep (al-Ádiaat) (1969-1973).

3. Les illustrations de cet article sont dues à B. Badaoui que nous remercions de ses beaux dessins effectués dans l'esprit de ceux qui étaient réalisés au XIX[e] siècle pour les collectionneurs éclairés dont M. Poché faisait partie.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 597-616.

Ces lampes se répartissent dans les types suivants :

A. Lampes moulées

Type I. – Lampe ronde à décor en relief (ve-début vie siècle).
Type II – Lampe ronde à décor en creux dite « en galet » (vie siècle).
Type III – Lampe arrondie à bec cordiforme (ive-vie siècle).
Type IV – Lampe « en forme de poire » (ive-vie siècle).
Type V – Lampe allongée « en forme de trou de serrure », à tenon large et engobe rouge (ive-viie siècle ?).
Type VI – Lampe allongée à tenon conique incliné et engobe rouge (vie-viie siècle ?).
Type VII – Lampe allongée à bec pointu dite « syro-palestinienne » (fin ive / ve-viiie siècle).

B. Lampes tournées

Type VIII – Lampe ronde (vie / viie-ixe siècle).
Divers : – Lampes rares, inclassables.

A. Lampes moulées

Types I et II (fig. 1, nos 1, 2)

Avec ces deux types antiochéens[4] nous avons la preuve de la survivance des lampes à disque rond (imitation des lampes italiennes) après le ive siècle. L'énorme contenu du dépôt d'Antioche (Bain E) et le site lui-même ont permis de voir non seulement les premières productions (du ier au ive siècle), mais aussi de constater la naissance, à la fin du ive et aux ve et vie siècles, de nouveaux styles de la même forme[5].

Ces lampes sont de forme ronde, presque ovale pour le type I, et sont dépourvues d'anse ainsi que de pied. Le trou de mèche est incorporé dans la lampe alors que le trou d'alimentation est petit dans le type I, et plus large dans le type II, dit « en galet »[6]. Le médaillon est légèrement déprimé dans le type I et complètement plat dans le type II.

La pâte est claire (rose, rose beige ou beige), assez fine/assez grossière, peu sableuse, et friable. La décoration de ces types s'est inspirée de celle de leurs prototypes, mais en stylisant les motifs ou en les rendant abstraits ou linéaires. Le type I est décoré en relief alors que le type II est décoré en creux[7]. Les lampes du type II portent un décor en creux sur leurs bases (fig. 1, no 2).

4. J. J. Dobbins, *Terracotta Lamps of the Roman Province of Syria*, Ann Arbor 1977, *Appendix I.*

5. F. O. Waagé, Lamps, *Antioch-on the-Orontes*, III, *The Excavations of 1937-1939*, Princeton 1941, p. 70 ; Dobbins, *Lamps* (cité n. 4), p. 62 avec tableau.

6. Th. Oziol, *Salamine de Chypre VII. Les lampes du musée de Chypre*, Paris 1977, p. 279-286.

7. Les dessins figurant sur les deux types sont parfois identiques, v. pour plus de détails du décor, Dobbins, *Lamps* (cité n. 4), p. 230-232, et p. 68, 226, 230. Pour ce procédé détaillé par cet auteur, v. comme exemples les lampes 138 de type I et 140 de type II, de Ras Ibn Hani : M. Touma, *La céramique byzantine de la Syrie du Nord du IVe au VIe siècle*, Thèse de l'Université de Paris I, 1984.

Répartition : en dehors d'Antioche qui est donc leur centre de fabrication, Ras Ibn Hani, Apamée[8] pour le type I. Le type II est plus largement répandu en Syrie (Ras Ibn Hani[9] très fréquent, Ras el-Bassit, et Dibsi Faraj[10]), mais aussi à Chypre[11], en Cilicie, à Rhodes, ainsi que dans des musées[12].

Datation : Type I : Ve-début VIe siècle ; Type II : VIe siècle.

Type III (fig. 1, no 3 et fig. 2, no 4)

Classées dans le type III, ces lampes, en raison de leur forme arrondie, viennent s'introduire dans une des phases du développement (IVe-VIe siècle) des lampes de Syrie du Nord. Imitant une forme italienne, elles présentent un disque rond, une forme générale ronde ou arrondie à large trou d'alimentation, un bec cordiforme, et un tenon de préhension. C'est le cas de notre type ici[13]. C'est la Syrie du Nord (ces lampes sont fréquentes sur les sites de l'Euphrate) et non pas Antioche (elles sont absentes sur le littoral, notamment à Ras Ibn Hani et à Ras el-Bassit) qui est le centre de fabrication de ces lampes.

La pâte est claire, grossière ou fine, les surfaces sont légèrement rugueuses. Le décor est moulé. Nos deux exemplaires sont décorés d'une grande rosace autour du large trou d'alimentation qui est cerné d'un bourrelet. I. Modrzewska-Marciniak[14] distingue six types de compositions décoratives. Les bases portent un décor incisé (Roumeila)[15] et peuvent être signées[16]. Nos spécimens ne portent ni incision ni signature. Nous avons présenté à la fin de ce type une lampe (no 5) à laquelle nous n'avons pas trouvé de parallèle. Sa forme, plutôt ovale, est proche de notre type IV, alors que son décor stylisé rappelle celui de notre type III, dont les parallèles, surtout pour le décor, nous viennent d'Ánab es-Safina (voir ci-dessus)[17].

8. J.-Ch. BALTY, J. NAPOLEONE-LEMAIRE, *Fouilles d'Apamée de Syrie*. I, 1, *L'église à atrium de la grande colonnade*, Bruxelles 1969, fig. 32, no 11.

9. TOUMA, *La céramique byzantine* (cité n. 7), p. 172-177, vol. I, et p. 170-183, vol. 2.

10. Visite effectuée en 1982 ; nous remercions Mme Courbin de nous avoir montré son matériel de lampes de Ras el-Bassit. Pour Dibsi Faraj (3 fragments seulement), v. DOBBINS *Lamps* (cité n. 4), p. 233.

11. M. TOUMA, Chypre : céramiques et problèmes, dans *The Dark Centuries of Byzantium (7th-9th c.)*, International Symposium 9, National Hellenic Foundation, Institute for Byzantine Research, Athènes 2001, p. 275, n. 30.

12. DOBBINS, *Lamps* (cité n. 4), no 144. D. KASSAB et T. SEZER, Présentation des lampes en terre cuite du musée archéologique d'Istanbul, dans *Varia Anatolica* 1, *Anatolia Antiqua, Eski Anadolu,* 1987, p. 35-38, fig. 13.

13. DOBBINS, *Lamps* (cité n. 4), type 24, p. 140-143.

14. I. MODRZEWSKA-MARCINIAK, Lampes d'Anab Safina (Syrie), étude typologique et chronologique, *Archeologia* 28, p. 138-140, fig. 12.

15. TOUMA, *La céramique byzantine* (cité n. 7), vol. 2, fig. 141, 142 (en haut).

16. *Ibid.*, vol. 1, p. 180, vol. 2, fig. 140, vol. 2.

17. DOBBINS, *Lamps* (cité n. 4), type 16, forme 4 (large filling-hole ; decorated rim), p. 115-119, nos 312 (15 rounded petals), 313 (17 pointed petals and 2 incomplete at handle attachment).

Répartition : très présent au bord de l'Euphrate, à Dibsi Faraj, Ánab es-Safina, Roumeila et vers le Nord-Ouest de l'Euphrate à Membij. Des musées comme celui de Damas, d'Adana, et le musée Bénaki en possèdent des exemplaires[18].

Datation : IVe-VIe siècles.

Type IV (fig. 2 no 6)

Le type IV dérive du type III, mais avec un corps piriforme. Il possède un tenon conique ou pincé, un bourrelet autour du trou de mèche, un autre bourrelet soulignant le canal et le bec, un pied annulaire. La pâte est claire, souvent rose ou beige, fine, sableuse à peu sableuse, dure. Un décor moulé figure sur les flancs autour du trou central (rameau ou épi de blé), qui est parfois stylisé sous forme d'une ou deux rangées de minuscules globules. Sur la base du canal on peut trouver une croix en relief[19] qui fournit un élément de datation précise. Les bases portent parfois un décor (floral ou stylisé) moulé, en relief.

Répartition : comme le type III.

Datation : IVe-VIe siècles.

Types V et VI (fig. 2 et 3, nos 13-16)

Alors que la Syrie du Nord produisait des lampes des types III et IV, à Antioche, à côté des lampes rondes, on imitait les lampes d'Afrique de Nord, de forme allongée (en forme « de trou de serrure » pour son type 20)[20], à engobe rouge, mais en y introduisant de nouveaux éléments. O. Waagé et J. J. Dobbins distinguent deux types de lampes pour cette période (IVe/VIe siècle). Ils sont contemporains entre eux ainsi que des lampes d'Afrique du Nord. J. J. Dobbins propose une production antiochéenne et une autre ailleurs en Syrie. La production d'Antioche est en pâte rose, alors que des exemplaires sont en pâte blanche, comme à Déhès[21].

La forme de ces lampes est allongée, le bec aussi, le disque est absent, le tenon est proéminent (rectangulaire ou en tête humaine pour le type V et conique pointu pour le type VI), un bourrelet fait le contour du trou central du canal et du bec. Le trou de la mèche est plus large dans le type VI. La pâte est claire, celle de nos exemplaires est rose ou beige, fine et tendre. Le décor est une croix sur le canal, floral stylisé sur le médaillon, sur la base et sur le tenon (v. catalogue).

18. *Ibid.*, p. 289.

19. TOUMA, *La céramique byzantine* (cité n. 7), p. 181, vol. 1 et fig. 143, 145, vol. 2.

20. DOBBINS, *Lamps* (cité n. 4), p. 24 -127.

21. D. ORSSAUD, La céramique, dans J.-P. SODINI et alii, Déhès, Campagnes I-III (1976-1978), *Syria* 57, 1980, fig. 310 type I. Serions-nous autorisée, en utilisant le critère de la pâte (blanche), à chercher le deuxième lieu de production de ce type quelque part dans l'Apamène ? Les fouilles de cette région (Homs, Apamée, Huarté, et plus au nord, Déhès) en ont livré plusieurs exemplaires.

Répartition : Syrie du Nord et Intérieure (Huarté, Apamée et catacombes d'Émèse[22]), le type est moins représenté au bord de l'Euphrate (Dibsi Faraj, Roumeila). En Palestine, à Chypre et dans des musées[23].

Datation : VIe-VIIe siècles.

Type VII (fig. 3-5, n°s 17- 29)

Nous proposons ce type comme intermédiaire, qui paraît être morphologiquement le successeur de notre type IV. La lampe devient plus longue, la forme devient plus allongée. Le tenon pyramidal, petit ou grand, remplace définitivement l'anse.

Le décor du type IV, l'épi de blé (ou rameau), stylisé, se réduit à une ou deux rangées de globules, minuscules ou gros, séparées par un bourrelet. Des rayons sur le Groupe 1 (v. ci-dessous) remplacent ce rameau en le schématisant, un autre bourrelet fait le tour du trou central qui devient plus large. Le décor peut être plus élaboré (floral ou animalier) comme sur le Sous-groupe (a). Le flanc s'élargit, le bec devient pointu et le décor plus fin sur le Groupe 3. Et comme pour le type IV, les bases sont décorées de motifs stylisés : roue schématisant une croix (?), cupules ou autres (voir catalogue).

La pâte est claire : rose à rouge faible, rose beige à beige, sauf dans les n°s 26 et 29, où elle est plus sombre. Elle est assez fine, peu sableuse à assez peu sableuse, sauf dans les n°s 20-22 du Sous-groupe (a) où elle est plutôt grossière.

Nous avons été amenée à répartir en trois groupes les 13 lampes que nous classons dans le type VII :

1) forme ovoïde, décor à rayons (barres), n°s 17-19

a) Sous-groupe : forme ovoïde, décor élaboré, n°s 20-22

2) forme allongée, canal cintré, décor à rayons (barres), n°s 23-26

3) forme ovale élargie, bec pointu, décor fin et soigné, n°s 27-28

b) Sous-groupe : forme ovale galbée, large trou d'alimentation, n° 29.

Procéder ainsi pour peu de lampes dites « syro-palestiniennes »[24] peut paraître compliqué, mais pour trouver des parallèles dans les publications à nos spécimens nous nous sommes trouvée devant une multitude de lampes faites dans des pâtes différentes et dans des moules différents[25]. Toutefois, comme elles ont un pied rond ou ovale, un tenon, et qu'elles ne sont pas vernies ou engobées, on les appelle toutes

22. M. TOUMA, Quelques témoignages de la céramique sur les échanges syro-chypriotes à la période byzantine, dans *La céramique byzantine et proto-islamique en Syrie-Jordanie (IVe-VIIIe siècles apr. J.-C.), Actes du colloque tenu à Amman les 3, 4 et 5 décembre*, éd. E. VILLENEUVE et P. M. WATSON, Beyrouth 2001, p. 52-53 et n. 27, et fig. 6. Pour Apamée : BALTY et NAPOLEONE-LEMAIRE, *Apamée* (cité n. 8), fig. 35, n° 27. Émèse (catacombes fouillées par A. Bounni et N. Saliby) : A. BOUNNI, Les catacombes (Homs) en Syrie, *Archéologia* 37, 1970, p. 42-49 (voir p. 49).

23. En Palestine, B. BAGATTI, Lucerne fittili di Palestina dei secoli 7-8, *RivAC* 40, 1964, p. 253-269 (voir fig. 2, n°s 3-5, et fig. 3, n°s 5-6). À Chypre, TOUMA, Témoignages (cité n. 22), p. 53 et n. 28.

24. WAAGÉ, Lamps (cité n. 5), type 56, p. 67-68 et fig. 81, n° 174.

25. Ceci n'est pas surprenant quand on sait que sur les 63 lampes de ce type du site de Dibsi Faraj il n'y en avait pas deux qui sortaient du même moule, v. DOBBINS, *Lamps* (cité n. 4), v. p. 149-152.

syro-palestiniennes, ou encore de transition ou musulmanes, et on les date des VIe, VIIe et VIIIe siècles. Cette confusion dure depuis 1942, l'année où F. Day a modifié la date des trouvailles de la tombe d'el-Bassa (fouillée par J. H. Iliffe et datée de 396), ainsi que celle de la sépulture de Sidon, jusqu'aux fouilles récentes de Pella et celles encore plus récentes de Jerash[26]. De surcroît, encore maintenant on ne connaît pas le centre de fabrication ni l'origine de ces lampes, mais on s'est contenté malheureusement de les appeler depuis 1941 syro-palestiniennes.

TABLEAU[27]

Provenance	*Sites*	*Auteurs et références*	*Datation*
Palestine	el-Bassa	ILIFFE (cité n. 26), fig. 3, 5-10 et 15	396 A.D.
	Shavei Zion	PRAUSNITZ (cité n. 26), fig. 15.14,16-17 396 A.D.	
Jordanie	Pella	SMITH (cité n. 26), pl. 67 et 87, n° 190.	Longtemps av. 650.
Liban	Sidon	MEURDRAC (cité n. 26), pl. XXV, XXVI 3, 4, 6, 8, pl. XXVII 1, 4-7, pl. XXVIII 3, 5-9, pl. XXIX 1-5, 7-9	396 A.D.
	Tyr	REY-COQUAIS (cité n. 26), pl. IX, 38 et 39	Chrétiennes
	Khaldé	SAIDAH (cité n. 26), fig. 4	2e 1/2 du VIe s.
Syrie	Musée de Damas	TOUMA, La céramique byzantine (cité n. 6), fig. 152	Ve-VIe s.
Cilicie	Anamur	WILLIAMS, Taylor (cité n. 26), Forme II, fig. 3-6	2e 1/2 du VIIe s.
Chypre	Salamine	OZIOL et POUILLOUX, Les lampes (cité n. 37), pl. X et XIX, 466	Fin IIIe-Ve s.
	Musée de Nicosie	OZIOL, Lampes du musée (cité n. 5), pl. 44, 798-800	Av. VIIe-VIIIe s.

26. F. DAY, Early Islamic and Christian Lamps, *Berytus* 7, 1942, p. 65-79, pl. IX-XIX, v. p. 74-79 ; J. H. ILIFFE, A Tomb at el-Bassa of c. A.D. 396, dans *Quaterly of the Department of Antiquities in Palestine* 3, 1934, p. 81-91, fig. 1-27, v. fig. 3-10, 13, 15. En 1937, M. Meurdrac adoptait cette datation pour les lampes de cette tombe : M. MEURDRAC, Une sépulture chrétienne à Sidon, *Berytus* 4, 1937, p. 130-143, pl. XXIV-XXX, v. p. 141 ; R. H. SMITH et autres, *Pella of the Decapolis*, I, College of Wocestor, 1973, p. 217, 219-222, pl. 67 et 84, no 190 ; T. SCHOLL, The Chronology of Jerash Lamps. A Preliminary Report, dans *Jerash Archaeological Project, 1981-1983*, I, Amman 1986, p. 163-166, fig. 1, v. groupes V et V: 1,2, p. 165 et 1, nos 8-11.

27. Nous puisons largement la substance de ce paragraphe dans notre chapitre sur la céramique byzantine, dans : J.-Y. EMPEREUR, F. ALLABE, M. TOUMA, *Amathonte*, X, *Le port*, à paraître. Ouvrages

Nous proposons de regrouper certaines lampes de cette famille, distinguées par un décor plus soigné, un très petit tenon pyramidal non fonctionnel et surtout un petit trou d'alimentation, entouré d'un bourrelet prolongé jusqu'au trou de la mèche. Le type doté de ces critères peut être daté de la fin du IVe ou du Ve siècle (cf. notre lampe no 29). Dans ce groupe, nous sélectionnons les lampes qui sont plus proches les unes des autres et nous écartons les parallèles abusifs.

Il est intéressant de remarquer d'après le tableau que la majorité des exemplaires vient du Sud (Syrie, Liban, Palestine et Jordanie). Ce type est absent à Antioche comme ailleurs dans le Nord. Le moule de lampes du musée de Damas (voir tableau ci-dessus) est encore un élément qui nous vient du Sud. La lampe étudiée ici – no 29, classée comme sous-groupe du Groupe 3 – est un parallèle de ces spécimens. Fabriquée en pâte sombre, notre lampe peut indiquer une autre aire de production, possédant un large trou d'alimentation, ce qui peut suggérer une imitation tardive[28] du type, dans le Nord de la Syrie probablement. Ainsi ce type, daté dans une large fourchette chronologique – de 396 à el-Bassa jusqu'à la dernière date (VIIe-VIIIe siècle) donnée par Salamine de Chypre – laisse entrevoir que le problème des lampes dites syro-palestiniennes est loin d'être compris ou résolu.

Délimités à l'intérieur de la vaste famille des lampes syro-palestiniennes, ces groupes se prêtent-il à une meilleure détermination de leurs dates et de leurs lieux de fabrication ?

Répartition : Le groupe **1** trouve de très proches parallèles à Déhès[29]. Les meilleurs parallèles du sous-groupe **a** viennent de Palestine[30]. Le groupe **2** est présent en Syrie, à Antioche, à Apamée et à Huarté[31], alors que le groupe **3** a des parallèles[32] datés du VIe siècle.

cités dans le tableau : M. W. PRAUSNITZ, *Excavations at Shavei Zion : The Early Christian Church,* chapitre, II.The Pottery, Rome 1967 ; J.-P. REY-COQUAIS, Lampes antiques de Syrie et du Liban, *MUSJ* 39, 1963, p. 147-165 ; R. SAIDAH, Porphyréon du Liban : une Pompei byzantine enfouie sous le sable, *Archeologia* 104, 1977, p. 38-43, v. fig. 4, p. 41 ; H. WILLIAMS, P. TAYLOR, A Byzantine Hoard from Anamur (Cilicia), *Anat. St* 25, 1975, p. 77-84, fig. 3-6.

28. Car cette pâte est comme celle de nos deux exemplaires nos 30 et 31 du type VIII qui date des VIIe-VIIIe siècles.

29. ORSSAUD, La céramique (cité n. 21), type 2a, fig. 310, et 313. D. Orssaud rapproche ces lampes de celles des fouilles de D. Baramki à Khirbet al-Mefjer, type 1, qui étaient en usage lors du tremblement de terre de 746 : D. ORSSAUD, La céramique, dans J. LAUFFRAY, *Halabiyya-Zenobia, place forte du limes oriental, et la Haute-Mésopotamie au VIe siècle*. II, *L'architecture publique, religieuse, privée et funéraire*, BAH CXXXVIII, Paris 1991, fig. 124, no 48, p. 269.

30. C. A. KENNEDY, The development of the Lamp in Palestine, *Berytus* 14, 2, 1963, type 23 pl. 28, surtout no 766, daté du VIIe s.

31. BALTY et NAPOLEONE-LEMAIRE, *Apamée* (cité n. 8), fig. 28, no 1 ; fig. 35 no 30 ; TOUMA, *La céramique byzantine* (cité n. 7), p. 201-202.

32. WAAGÉ, Lamps (cité n. 5), à Antioche, type 56.

B. Lampes tournées

Type VIII (fig. 5-6) (nos 30, 31).

Le type VIII, des lampes tournées rondes, est tardif[33]. Les deux exemplaires étudiés ici sont probablement parmi les premières productions du type (c'est-à-dire des VIe, VIIe et VIIIe siècles) dont la durée s'est prolongée jusqu'au début du Xe siècle, et même au-delà du XIIIe siècle[34]. La pâte de nos spécimens est rouge sombre, assez fine à assez grossière dure, sableuse, comme la pâte des « terre à feu »[35] (ou *BrittleWares*).

Le vrai centre de fabrication de ce type n'a pas été localisé, faute de recherches des fours et aussi faute de moules, puisque ces lampes sont tournées. Il est probable que nos deux lampes sont de fabrication locale (syrienne), mais on n'en connaît pas précisément le lieu de fabrication à l'origine. Ceci ne nous empêche pas de croire que nos exemplaires soient locaux, ou, au moins, quelque part dans la région de la côte, puisque leur pâte sombre est celle des céramiques culinaires — les lampes tournées d'Antioche sont également en pâte rouge sombre. Le procédé d'enfumage appliqué aux surfaces de la céramique culinaire de Ras Ibn Hani et de Ras el-Bassit se retrouve aussi sur notre exemplaire n° 30.

Par ailleurs la lampe n° 29 de notre type VII est faite dans la même pâte que les nos 30 et 31 : est-ce un indice pour penser que ces trois lampes ont été produites à la même période et dans le même atelier ? Si éloignés qu'ils soient, les sites chypriotes d'Amathonte et de Salamine confirment cette hypothèse par leurs matériels respectifs. Les lampes d'Amathonte sont faites en pâte claire locale[36] comme celle des amphores et de plusieurs types de céramique commune, ainsi qu'à Salamine Constantia où les lampes sont faites dans une pâte rouge claire (commune), comme celle mentionnée par J. W. Hayes.[37]

Répartition : ces lampes sont très répandues dans la région méditerranéenne sur la côte comme dans les sites de l'intérieur, au Liban à Tell Árqa, en Palestine[38], en

33. On les appelle syriennes ou chypriotes, mais pendant plusieurs siècles on les a fabriquées et utilisées partout : en Égypte comme en Palestine, en Syrie ou à Chypre, ce qui pousse à chercher une fabrication locale pour chaque site, probablement grâce à un examen de la pâte, bien entendu.

34. Waagé, Lamps (cité n. 5), p. 68, types 58 et 60 a, fig. 81 ; J. W. Hayes, *Ancient Lamps in the Royal Ontario Museum,* vol. I. *Greek and Roman Clay Lamps,* Toronto 1980, p. 85, probablement VIIe s.

35. Touma, *La céramique byzantine* (cité n. 7), vol. 1, Catégorie C, p. 39.

36. M. Touma, *BCH* 113, 1989, p. 871-875, en part. p. 875.

37. Th. Oziol et J. Pouilloux, *Salamine de Chypre.* I. *Les lampes,* Paris 1969, pl. XI, nos 476, 477, pl. XX, no 479 non illustré ; Oziol, *Lampes du musée* (cité n. 5), p. 287-289, pl. 48 nos 880-882 ; Hayes, *Ancient Lamps* (cité n. 33), pl. 41, no 349.

38. J.-P. Thalmann, Tell Árqa (Liban Nord), campagnes I-III (1972-1974), *Syria* 55, p. 46-48 et fig. 40, nos 2, 9 ; Kennedy, Lamp in Palestine (cité n. 29), type 23, pl. XXIX, p. 797 ; Orssaud, La céramique (cité n. 20), p. 258 et fig. 318, type 5.

Syrie à Antioche, Déhès, Amrit, Huarté[39]. À Chypre, elles sont attestées à Salamine-Constantia, à Amathonte (dans la basilique et dans les puits du port).

Lampes rares

Nous avons laissé pour la fin de l'étude deux lampes (n°s 32 et 33) auxquelles nous n'avons pas trouvé de parallèles.

La première (n° 32), est proche de notre type I, de par son aspect et sa forme, mais le trou d'alimentation est plus large, et une anse existe sur ce spécimen. Le décor moulé, animalier, est très fin, alors que le fond est décoré par un motif abstrait répété, comme sur le type II. La pâte est claire comme la majorité de la collection, mais ce n'est pas un indice suffisant pour parler de fabrication locale (antiochéenne). La croix de Malte stylisée près du bec peut indiquer que la lampe est chrétienne.

La deuxième (n° 33), est ronde, dépourvue d'anse ou de tenon, le bec proéminent rappelle les lampes rondes ou à disque rond d'avant le IVe siècle, voire les types 46 et 48 de F. O. Waagé.[40].

Pour conclure : cette collection privée de « jolies lampes » sans provenances connues a pu néanmoins nous fournir des éléments de décor nouveaux, comme la croix ancrée de notre type I, motif qu'on ne connaît ni parmi les lampes d' Antioche ni parmi ses moules de lampes, ni sur le site, ni dans le fameux Bain E cher à J. J. Dobbins.

Pour les types V et VI, leur pâte rose et non pas blanche peut indiquer qu'ils sont de fabrication antiochéenne et non apaméenne, v. ci-dessus note 20. La pâte des lampes n°s 29 moulée, 30 et 32 tournées, est celle de la céramique culinaire, ce qui peut aussi indiquer une production locale (antiochéenne ? ou autre ?), ou au moins peut suggérer que la production des deux types était contemporaine.

Enfin, les treize lampes du type VII nous ont permis une meilleure compréhension des lampes dites « syro-palestiniennes » (absentes à Ras Ibn Hani, ou représentées par deux fragments à Amathonte) et une meilleure analyse typologique que mérite cette grande famille de lampes paléochrétiennes intéressantes.

39. M. AL MAQDISSI, dans la Chronique des activités archéologiques en Syrie, *Syria* 70, fasc. 3 et 4, 1993, p. 444 -576, v. p. 452, fig. 17, des lampes tournées (les 2 lampes du bas), byzantines et non pas hellénistiques. Pour Huarté, information aimablement donnée par Mlle Demaux en juillet 1984.

40. WAAGÉ, Lamps (cité n. 5), p. 46, fig. 78.

CATALOGUE[41]

A. Lampes moulées

Types I et II

N° 1 (127/133) (fig. 1)

Dim. : L. 8,6 cm. lar. 7 cm. H. 2 cm. Pâte : rose, APS, AF, T. Décor : le médaillon est décoré en creux. Deux cercles concentriques forment la couronne, contenant un zigzag circulaire, des petits cercles entourent les 2 trous d'alimentation. Une croix ancrée en relief occupant tout le médaillon, décorée de cercles en creux (2 motifs floraux ? Ou les A et Ω ?) qui sont près des branches inférieures de la croix, le fond est marqué par un cercle en creux. Descr. : la forme ronde devient légèrement ovale au niveau du bec, dépourvue de tenon.

N° 2 (127) (fig. 1)

Dim. : D. (max. avec bec) 8,7. D. 8,4 cm. H. 1,2 cm. Pâte : beige rosé, TPS, APG, D. Décor : des motifs abstraits (floraux ?), demi-cercles, petits points en creux, se trouvent sur le médaillon et sur le fond. Descr. : forme ronde « en galet ».

Type III

N° 3 (163) (fig. 1)

Dim. : L. 9,6 cm. lar. 7,8 cm. H. 3,1 cm. Pâte : rose, S, G, AD. Décor : rosace autour du trou d'alimentation. Descr. : forme arrondie, aplatie, tenon pyramidal, sans pied.

N° 4 (147/163).

Dim. : L. 9,7 cm. lar. 7,4 cm. H. 3 cm. Pâte : gris-beige, TPS, F, D. Décor : rosace sur la couronne des deux côtés extrêmes de la couronne (trèfle ?), deux volutes entourent le trou de la mèche, séparées par deux petits cercles (décor plus élaboré que sur la précédente). Descr. : comme la précédente, mais le pied existe, marqué par deux cercles en creux (tige) ou probablement inscription (?) au milieu des cercles.

N° 5 (163) (fig. 2)

Dim. : L. 8,2 cm. lar. 5,9 cm. H. 3 cm. Pâte : rose, TPS, APG, T. Décor : couronne décorée par des motifs géométriques, ou floraux stylisés, deux cercles entourent le trou de la mèche. Descr. : forme ovale, petit tenon pyramidal, trou d'alimentation rond entouré d'un bourrelet. Un faible bourrelet circulaire forme le pied.

Type IV

N° 6 (59) (fig. 2)

Dim. : L. 8,3 cm. lar. 6,3 cm. H. 4 cm. Pâte : beige, S, G/F, D. Décor : un épi de blé ou un rameau stylisé ; deux rangées de petits traits obliques séparées par un léger bourrelet plus ou moins circulaire décorent les deux flancs. Fond décoré par un trèfle en relief. Descr. : forme ovale arrondie, tenon plus grand que dans le type précédent, un bourrelet forme le pied.

41. Code de description de la pâte : S = dégraissant, de Peu Sableuse à Très Sableuse ; F = finesse, de Peu Fine à Assez Grossière ; D = dureté, T = tendresse, de Très Dure à Très Tendre.

N° 7 (127,77)

Dim. : L. 8 cm. lar. 6,3 cm. H. 3,5 cm. Pâte : beige rosé, PS, PF, D. Décor : comme n° 6, mais le décor est très mal exécuté, une cupule au milieu du fond. Descr. : comme les précédents, mais la forme est moins arrondie.

N° 8 (2/200,92)

Dim. : L. 8,2 cm. lar. 5,7 cm. H. 2,5 cm. Pâte : beige, PS, F, D. Décor : une rangée de traits obliques entourés d'une cannelure sur la partie inférieure des flancs. Un bourrelet fait le tour du trou central, le canal et le bec. Deux autres bourrelets circulaires autour du trou de l'alimentation. Fond décoré par un cercle. Descr. : forme ovale, tenon petit et pyramidal. Grand trou central. Un bourrelet circulaire forme le pied.

N° 9 (127)

Dim. : L. 8,6 cm. lar. 6 cm. H. 3,2 cm. Pâte : rose, PS, PF, T. Décor : peu visible (moule probablement usé), des épis de blé (?) se trouvent sur les flancs. Une croix décore le fond. Un bourrelet marque le trou central, le canal et le bec. Descr. : comme les précédents.

N° 10 (127)

Dim. : L. 8,4 cm. lar. 5,5 cm. H. 3,2 cm. Pâte : beige sombre, PS, AF, D. Décor : comme n° 8, mais deux rangées de traits séparées par une cannelure, un motif de demi-cercle décore le bec des deux côtés. Un bourrelet marque le trou central, le canal et le bec. Un seul autre petit bourrelet entoure le trou central. Descr. : forme allongée, canal cintré. Tenon petit, pyramidal, pied formé par un grossier bourrelet.

N° 11 (61)

Dim. : L. 7,9 cm. lar. 5,5 cm. H. 2,5 cm. Pâte : rose-beige, PS, F, D. Décor : comme nos 8 et 10, mais les deux flancs sont décorés par un autre décor floral. Descr. : comme nos 9 et 10, mais le canal n'est pas cintré.

N° 12 (127)

Dim. : L. 8,1 cm. lar. 6 cm. H. 3 cm. Pâte : beige, incrustée de terre, AS, F, AT. Décor : peu visible, mal exécuté, mais probablement floral stylisé (?). Fond formé par un bourrelet et par des traits parallèles. Descr. : forme ovale, grand trou d'alimentation, flancs aplatis. Tenon pyramidal.

Types V et VI

N° 13 (127) (fig. 2)

Dim. : L. 9,6 cm. lar. 6 cm. H. 4,5 cm. Pâte: beige, PS, APG, TT. Décor : couronne décorée par des motifs floraux, un peu effacés à gauche. Canal décoré par 3 incisions circulaires. Une tête humaine (féminine ?) dont le visage à la chevelure tassée forme le tenon dans sa partie supérieure, alors que la partie inférieure présente un décor usé (quatre disques avec cercles concentriques disposés en croix). Descr. : lampe piriforme allongée, trou d'alimentation rond, entouré d'un bourrelet ainsi que le canal (cassé), un pied en bourrelet peu prononcé et mal exécuté.

N° 14 (163) (fig. 3)

Dim. : L. 11 cm. lar. 6,4 cm. H. 4,5 cm. Pâte : rose, APS, PG, T. Décor : tenon marqué par 4 cannelures (godrons). Couronne décorée par des épis de blé stylisés, des « cupules » décorent le contour du médaillon, sur le canal une croix relie le trou d'alimentation à celui de la mèche. Un épi de blé stylisé, avec un nœud à la base, décore la face externe du tenon.

Descr. : lampe piriforme allongée, tenon pyramidal non pointu, couronne arrondie, marquée ainsi que le canal et le trou de la mèche par un bourrelet. Traces de peinture rouge.

N° 15 (127/75) (fig. 3)

Dim. : L. 12 cm. lar. 6 cm. H. 5 cm. Pâte : rose, PS, PG, D/T. Décor : deux cannelures décorent la face externe du tenon, deux incisions sur sa partie inférieure, couronne décorée par un épi de blé sur chaque bord ; au-dessus un globule dans un arc de cercle. Deux traits parallèles bordent le canal. Descr. : lampe piriforme, couronne entourée d'un bourrelet, ainsi que le canal. Pied marqué par une incision circulaire.

N° 16 (127/78)

Dim. : L.11,5 cm. lar. 5,3 cm. H. 5,5 cm. Pâte : beige, APS, PG/PF, D/T. Décor : comme n° 27, mais des motifs géométriques décorent la couronne. Canal décoré par deux traits parallèles. NB Traces de peinture rouge sur l'extérieur. Descr. : comme le précédent mais le pied est plus prononcé.

Type VII

Groupe 1

N° 17 (127) (fig. 3)

Dim. : L. 8,7 cm. lar. 7,7 cm. H. 3,5 cm. Pâte : rose faible, AS, PF, AT. Décor : géométrique, traits obliques rayonnants, fond décoré d'une croix stylisée en « roue ». Descr. : forme ovale élargie. Trou central et bec entourés d'un bourrelet, séparés par deux traits sur le canal qui est court. Tenon pyramidal. Un bourrelet circulaire forme le pied.

N° 18 (127)

Dim. : L. 8,9 cm. lar. 7 cm. H. 2,5 cm (sans le tenon qui est cassé). Pâte : rouge faible, AS, PF, T. Décor : comme n° 17, mais sans décor sur le canal, ni sur le fond. Descr. : forme ovale, fabrication moins soignée que n° 17.

N° 19 (127)

Dim. : L. 9,6 cm. lar. 7 cm. H. 4 cm. Pâte : rose, PS, F, AT. Décor : les deux flancs sont décorés par deux rangées de traits obliques séparés par une cannelure. La rangée proche du trou central est bordée par une cannelure. Deux bourrelets entourent le trou d'alimentation, l'un marque le canal, décoré par un motif de zigzag. Fond décoré par une « roue » ou une croix (?) stylisée à plusieurs branches. Descr. : ovale arrondie, tenon pointu, grand trou central, pied en bourrelet circulaire.

Sous-groupe a

N° 20 (127) (fig. 4)

Dim. : L. 8,7 cm. lar. 7,5 cm. H. 3 cm. Pâte : rose, AS, AG, TT. Décor : floral et animalier, un lièvre de chaque côté des deux flancs. Fond décoré par une roue ou une croix (?). Descr. : comme la suivante. Tenon cassé. NB Traces de peinture rouge.

N° 21 (163/138) (fig. 4)

Dim. : L. 8,5 cm. lar. 7,4 cm. H. 4 cm. Pâte : rose, AS, AG, AT. Décor : floral et animalier, un paon de chaque côté des deux flancs, se faisant face de part et d'autre d'une vigne, canal décoré par un motif floral, fond pourvu d'un décor assez élaboré — roue ? Descr. : forme ovale, tenon pyramidal, deux bourrelets circulaires entourent le trou central, et l'un des deux marque le canal et le bec.

N° 22 (60)

Dim. : L. 9,1 cm. lar. 7 cm. H. 3,6 cm. Pâte : rose, AS, AG, TT. Décor : des cercles concentriques de plusieurs tailles décorent les deux flancs. Un bourrelet circulaire décore le trou central, deux autres entourent encore le trou central, le canal et le bec. Descr. : forme ovale, petit tenon à peu près pyramidal, pointu. Pied circulaire en bourrelet.

Groupe 2.

N° 23 (127)

Dim. : L. 9 cm. lar. 6,3 cm. H. 3,5 cm. Pâte : rouge faible, AS, PF, AT. Décor : géométrique et floral stylisé, traits parallèles sur tous les flancs de la lampe. Une branche de palme sur le canal, un bourrelet fait le contour. Une croix (?) « roue » décore le fond. Descr. : forme pyramidale, tenon pointu. Pied en bourrelet circulaire.

N° 24 (127)

Dim. : L. 10,5 cm. lar. 6, 2 cm. H. 3,5 cm. Pâte : gris foncé, (surcuisson ?) AS, G, AD/D. Décor : comme n° 23, mais une croix non stylisée à quatre branches décore le canal. Deux « cupules » arrondies (pastilles) de pâte se trouvent au fond. Descr. : comme n° 23, mais de forme plus allongée, deux bourrelets entourent le trou central.

N° 25 (127)

Dim. : L. 10,2 cm. lar. 6,5 cm. H. 3,4 cm. Pâte : rose, AS, PF, AT/AD. Décor : comme n° 24, mais les traits sur les flancs sont plus courts. Fond creux décoré d'une croix. Un trait surmonte le bec et atteint le canal. Descr. : comme n° 26.

N° 26 (127) (fig. 4)

Dim. : L. 9,8 cm. lar. 6,1 cm. H. 3,5 cm. Pâte : rouge, AS, PF, D. Décor : comme n°s 23 et 24, mais les traits qui décorent les flancs sont très minces. Une croix sur le canal. Fond décoré au milieu par une seule « cupule » arrondie (ou pastille de pâte). Descr. : comme n° 24, mais trois bourrelets entourent le trou central, dont un fait le contour du canal et du bec.

Groupe 3.

N° 27 (127)

Dim. : L. 8,9 cm. lar. 6,4 cm. H. 3 cm. (tenon cassé). Pâte : beige rosé, PS, AF, AT. Décor : comme n°s 16 et 17, mais décor moins soigné, trois rangées de traits sur les flancs. Canal décoré par deux rangées de traits obliques séparées par 2 cannelures parallèles. Fond décoré par une rosace. Descr. : ovale arrondie, tenon pointu, grand trou central, pied en bourrelet circulaire, forme plus allongée.

N° 28 (127)

Dim. : L.(sans le bec, cassé) 8,8 cm. lar. 7,2 cm. H. 3,7 cm. (tenon cassé). Pâte : rose-beige, S, PF, D. Décor : comme n° 16, mais décor plus fin, bourrelets moins importants. Fond est décoré par une « cupule » au milieu. Canal décoré par des traits obliques, en deux rangées surmontées par une « cupule », et soulignées au-dessus du bec par deux « cupules ». Descr. : comme n° 27, mais canal plus large et flancs plus aplatis.

N° 29 (127) (fig. 5)

Dim. : L. 9,8 cm. lar. 6,5 cm. H. 2,5 cm. Pâte : rouge, AS, PF, D. Décor : des motifs géométriques (croix entourées de cercles) décorent les flancs de la lampe. Descr. : forme en « amande », tenon très petit et triangulaire, très grand trou central, bec pointu, canal simple. Fond plat (sans pied).

B. Lampes tournées

N° 30 (56) (fig. 5)

Dim. : L. 8,2 cm. lar. 7,3 cm. H. 4 cm. Pâte : rouge sombre, S, AF/AG, D/TD. Décor : anse cannelée (3 cannelures fines exécutées à l'aide d'un outil fin et tranchant). Descr. : forme ronde, bec en forme de « cœur », trou central entouré d'un bourrelet, un tenon sur le flanc supérieur, d'une fonction difficile à déterminer. Fond aplati, pied peu prononcé. Surface enfumée.

N° 31 (57) (fig. 6)

Dim. : L. 9 cm. lar. (ou Diam.) 8 cm. H. 4 cm. Pâte : comme la précédente. Décor : sans. Descr. : partie supérieure creuse, le trou central est cerné par un bourrelet haut. Bec proéminent, anse simple, à section ronde. Fond aplati.

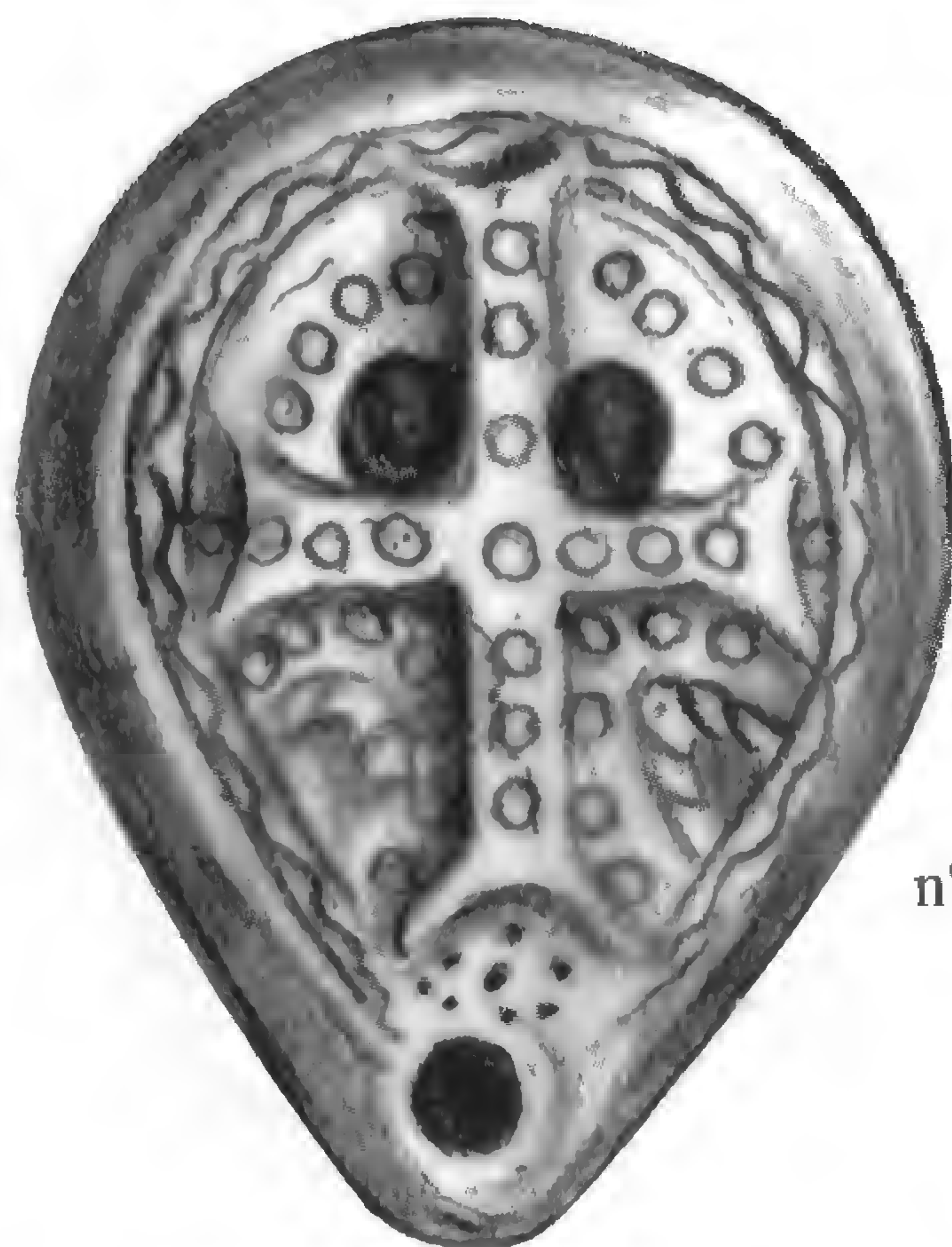
Lampes rares

N° 32 (127) (fig. 6)

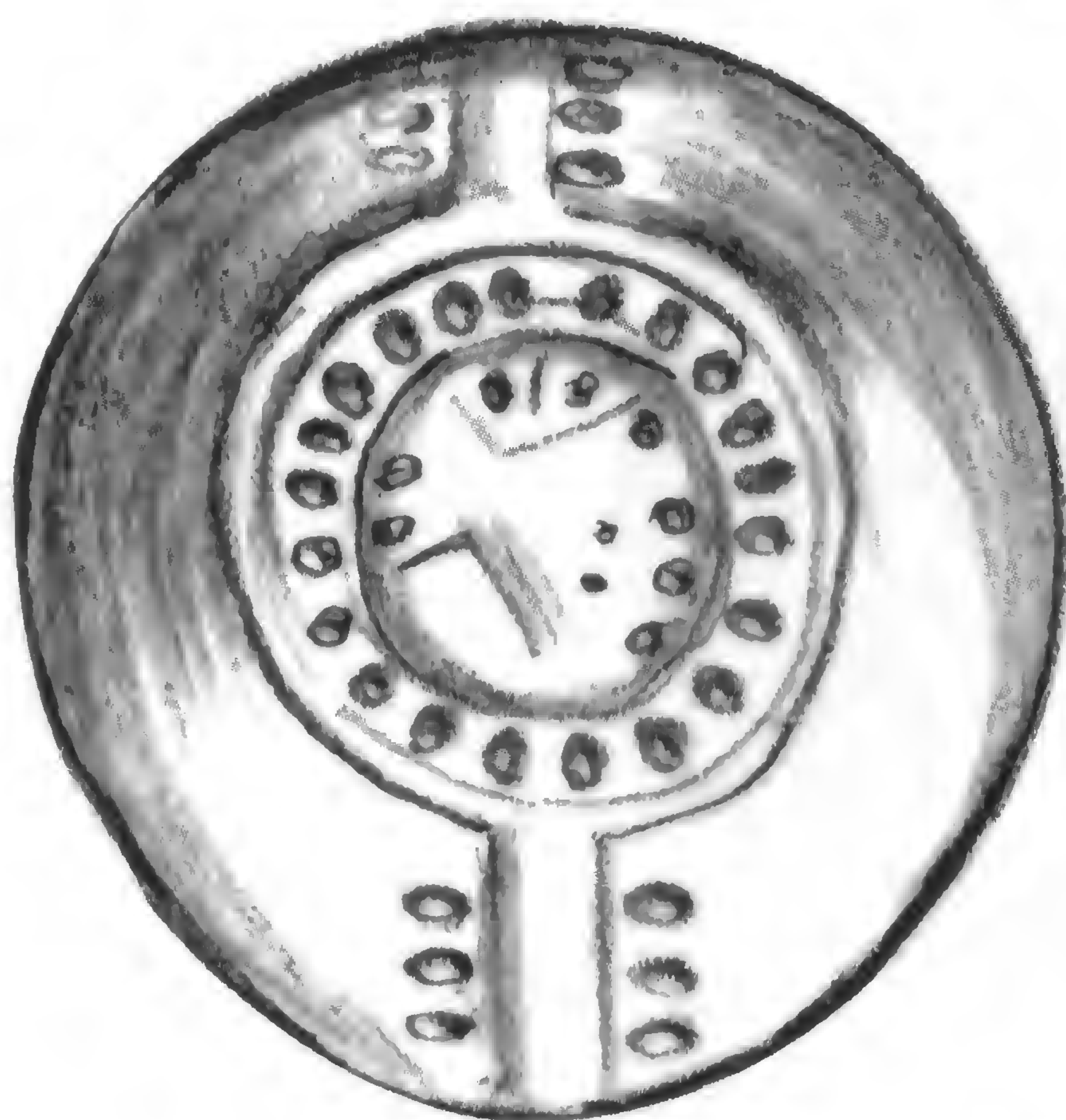
Dim. : L. 8,2 cm. lar. 7,2 cm. H. 3,5 cm. Pâte : rose, AS, AF, AT/AD. Décor : animalier, un oiseau sur chaque bord, trou central entouré de petits traits parallèles. Bec surmonté d'une croix. Fond décoré par des petits cercles en creux disposés en croix. Descr. : anse ronde, trou d'alimentation entouré d'un bourrelet épais, bec rond et petit.

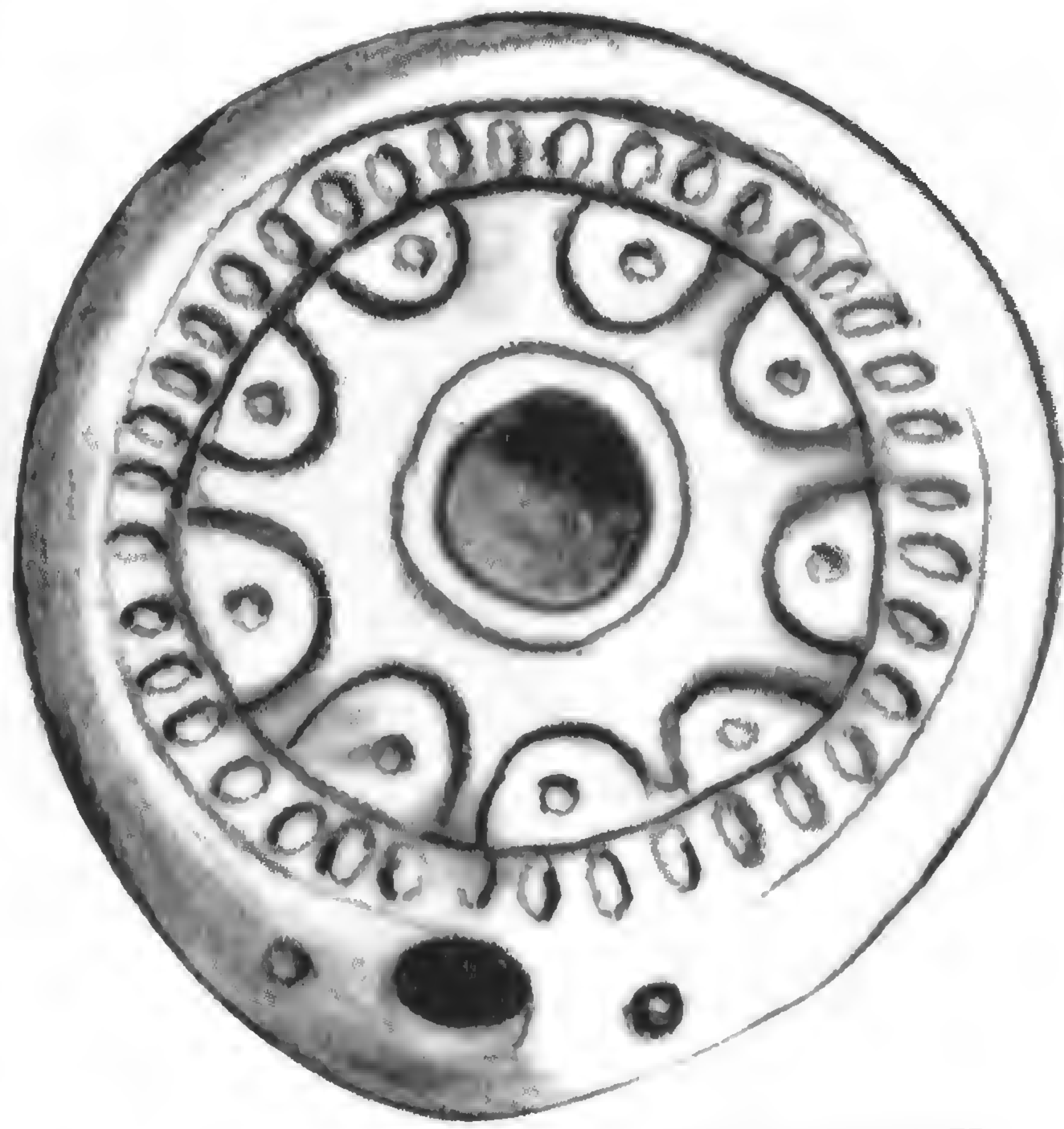
N° 33 (22) (fig. 6)

Dim. : D. 6,7 cm. D. avec bec 7,7 cm. H. 1,3 cm. Pâte : beige, APS, AF, AT/AD. Décor : 4 rangées circulaires de points en relief, dont une à la périphérie, décorent le médaillon, première rangée formée par un bourrelet. Descr. : forme ronde, aplatie, dépourvue de tenon et de pied. Le bec dépasse de très peu le corps de la lampe.

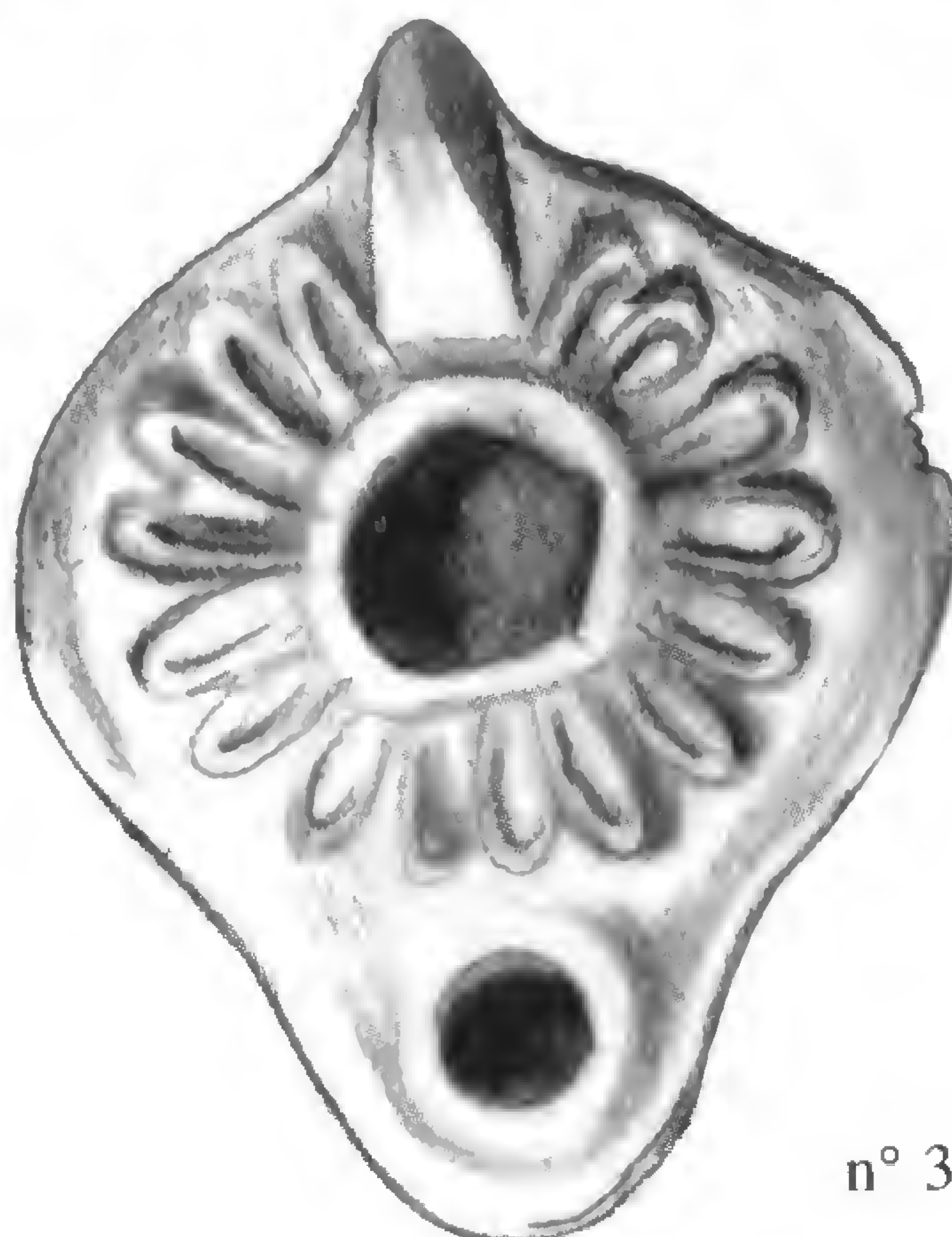


n° 1 : type I



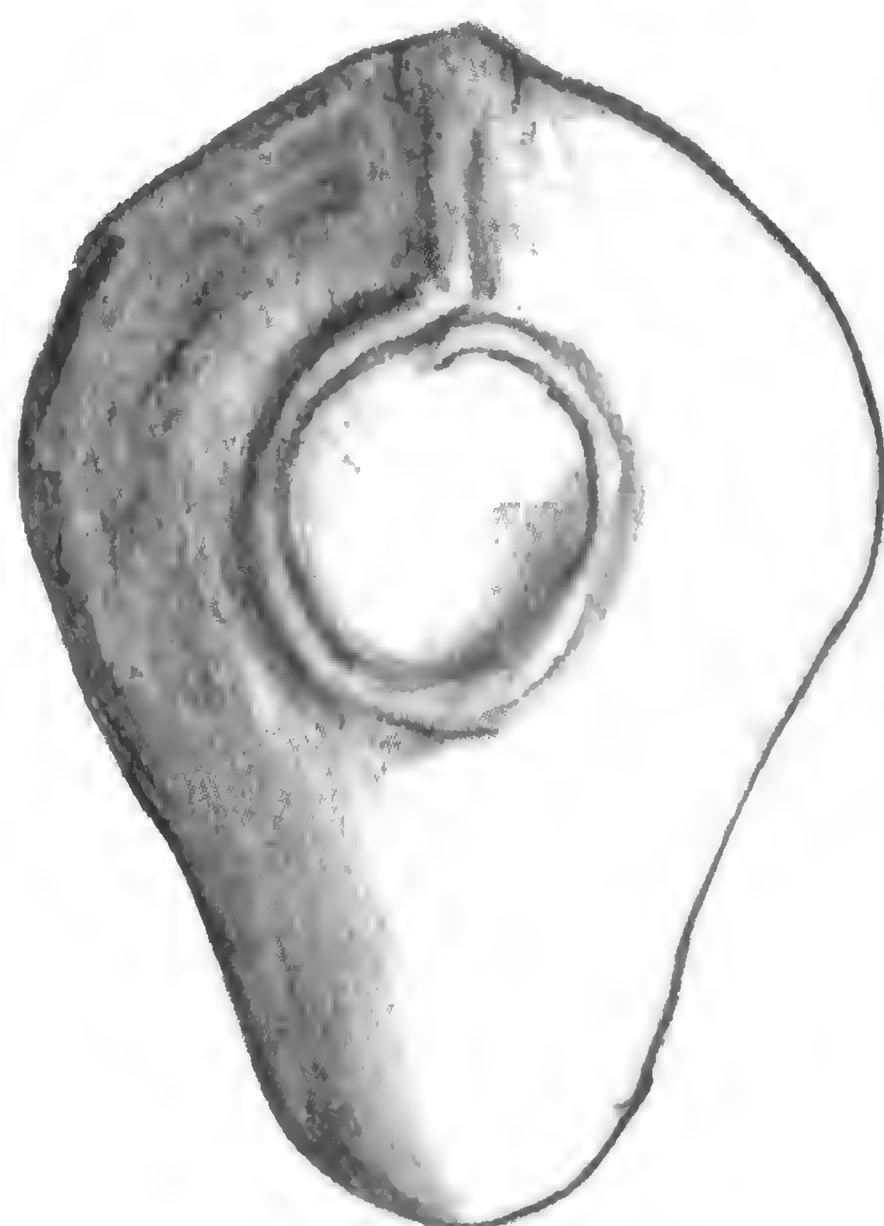


n° 2 : type II

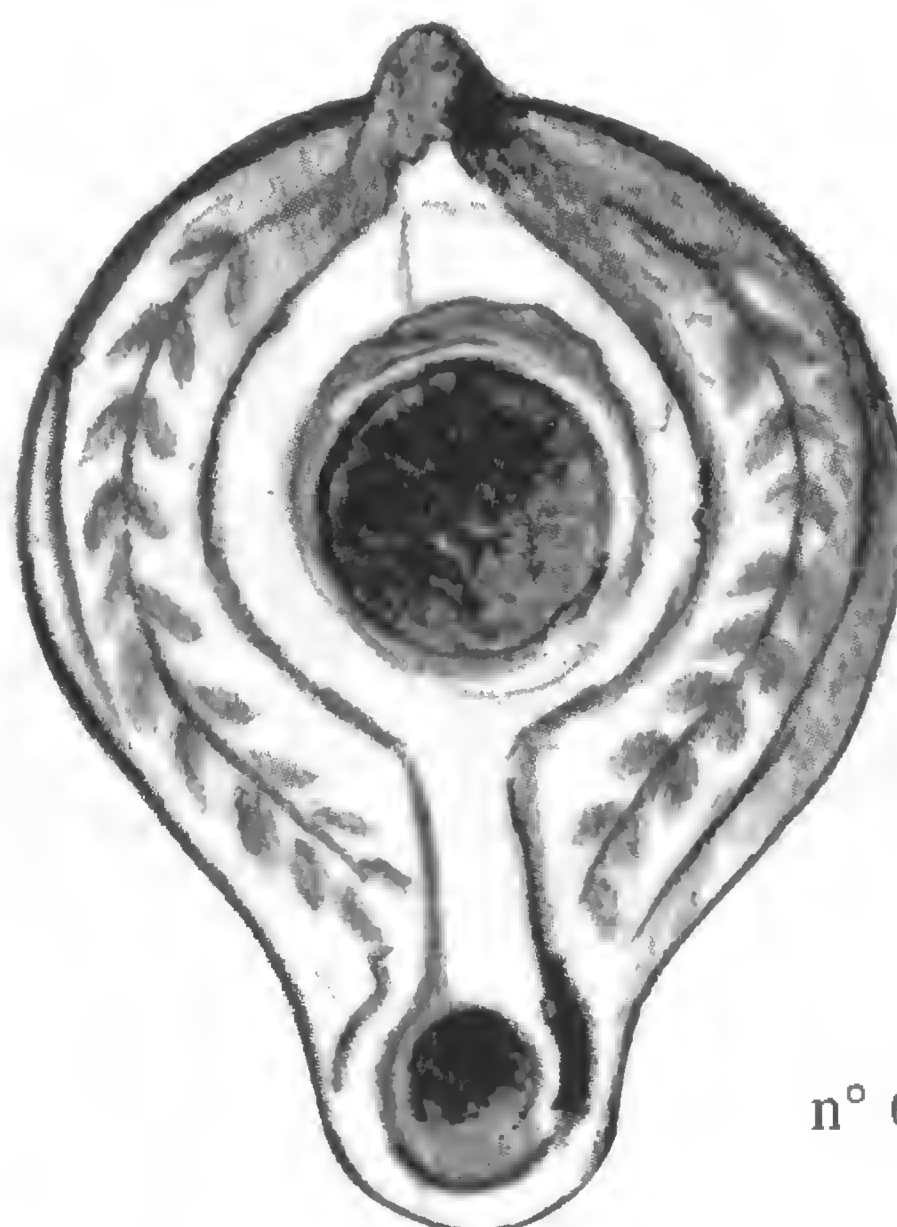


n° 3 : Type III

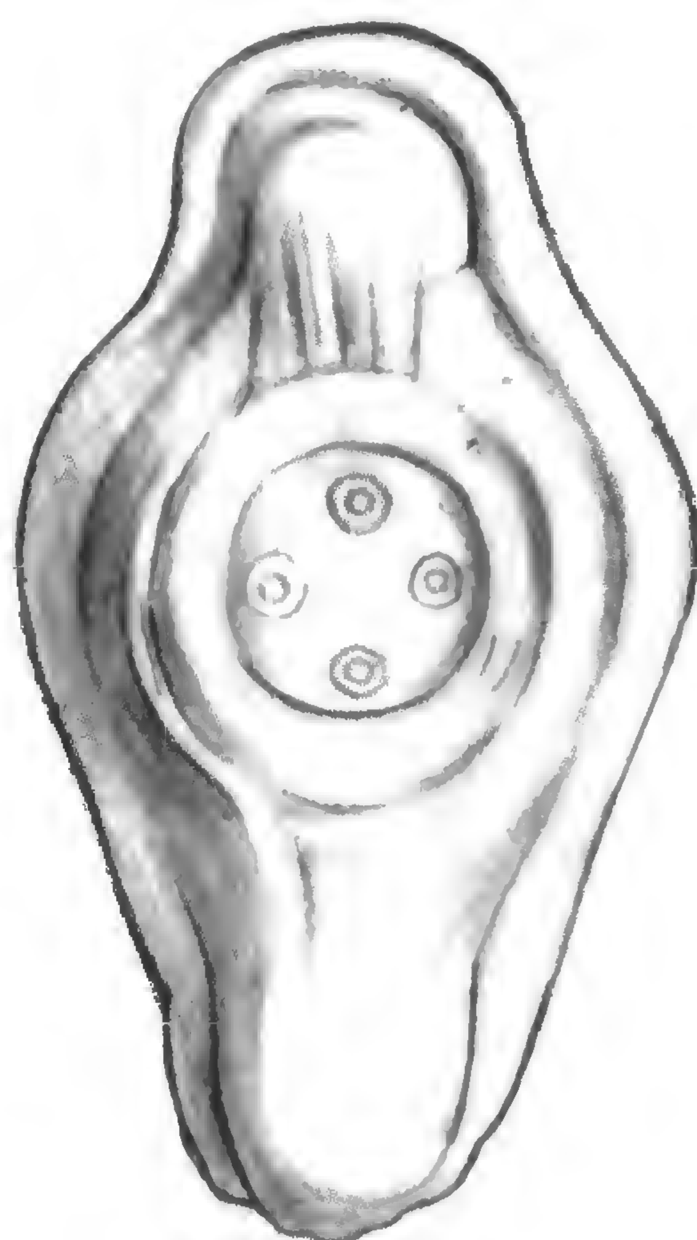
Fig. 1 – Types I, II, III (nos 1-3).




n° 5 : Type III

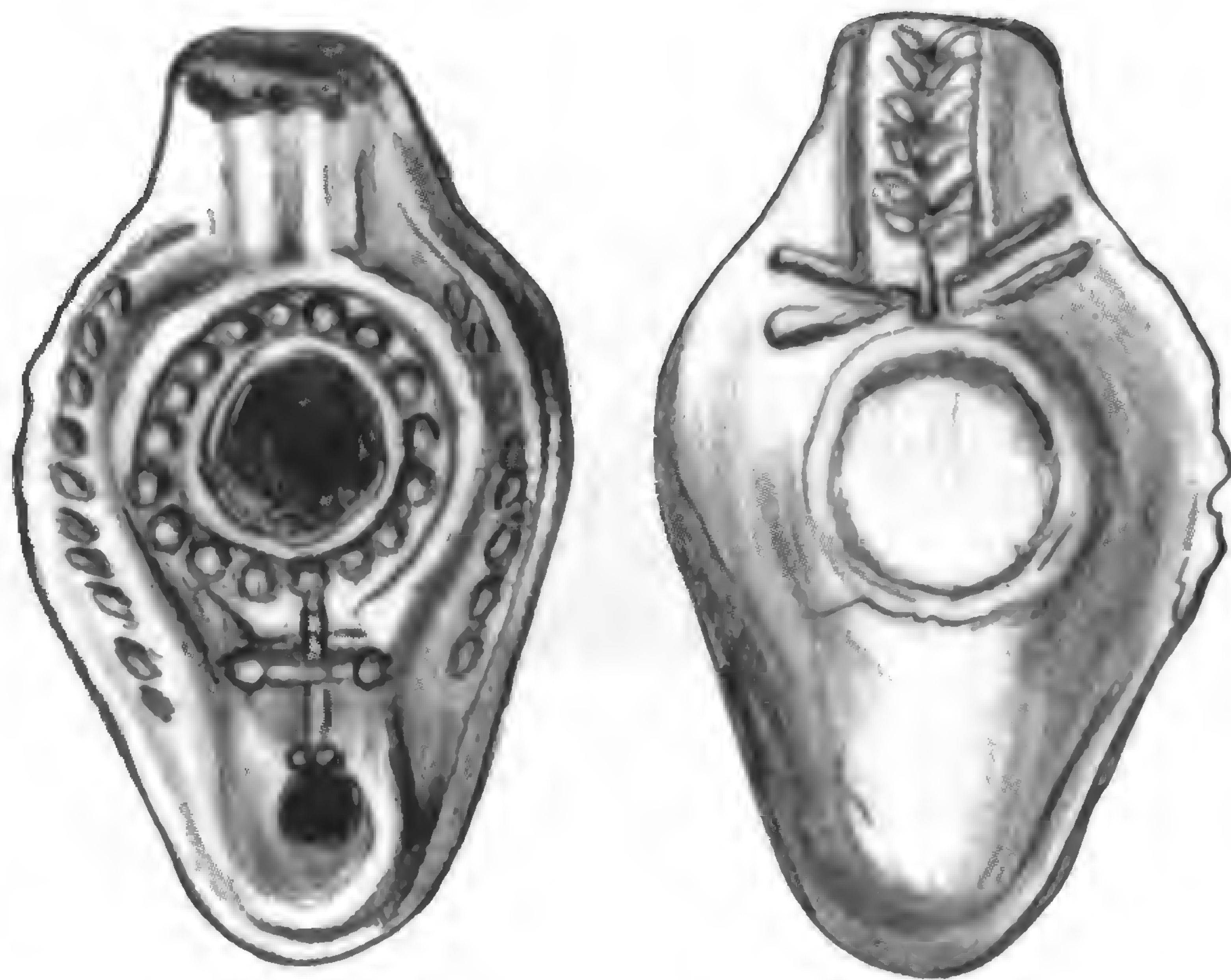



n° 6 : Type IV




n° 13 : Type V

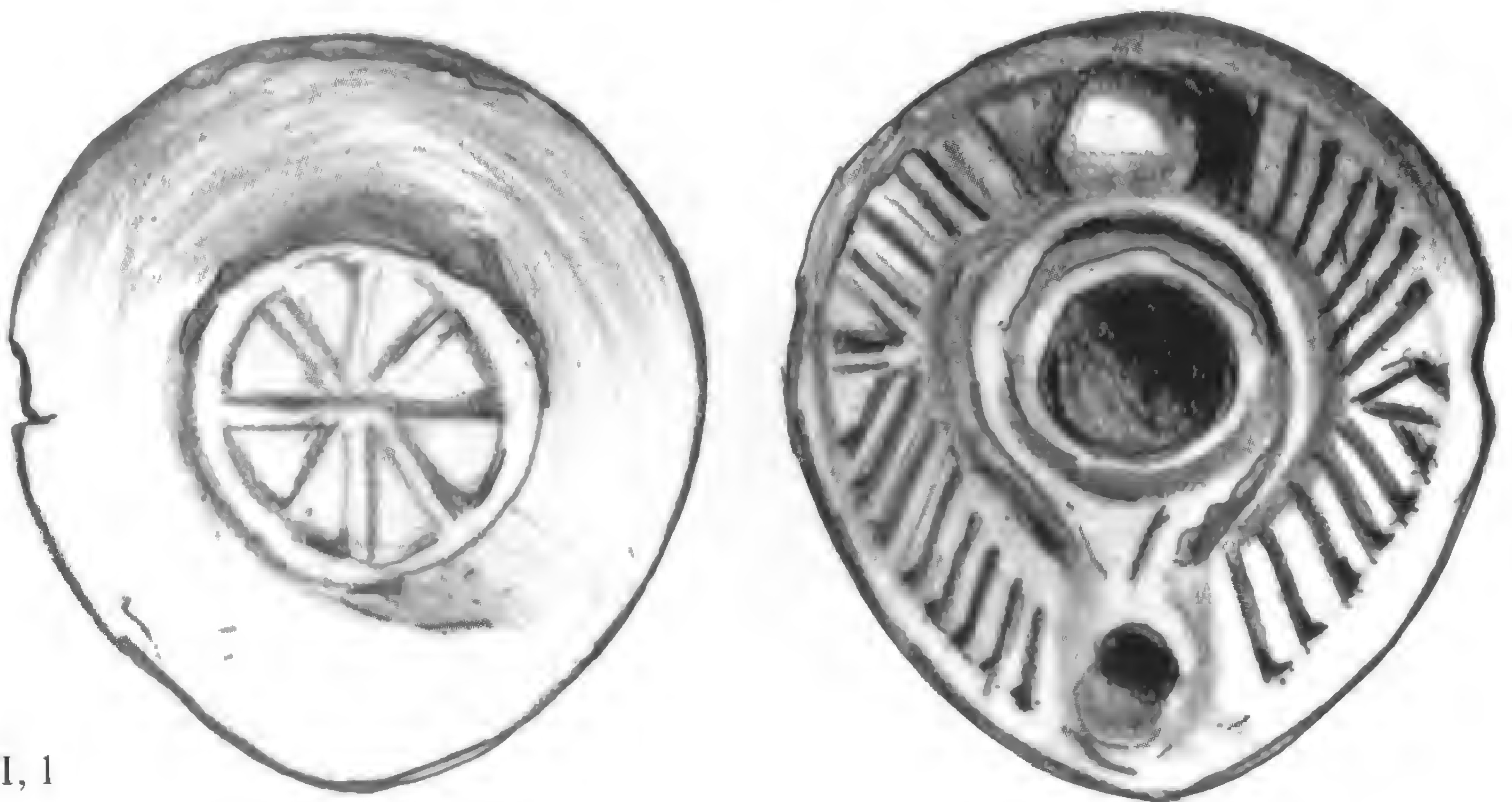
Fig. 2 – Types III (n° 5), IV (n° 6) et V (n° 13).



n° 14 : Type V



n° 15 : Type VI



n° 17 : Type VII, 1

Fig. 3 – Types V (n° 14), VI (n° 15) et VII (n° 17, gr.1)

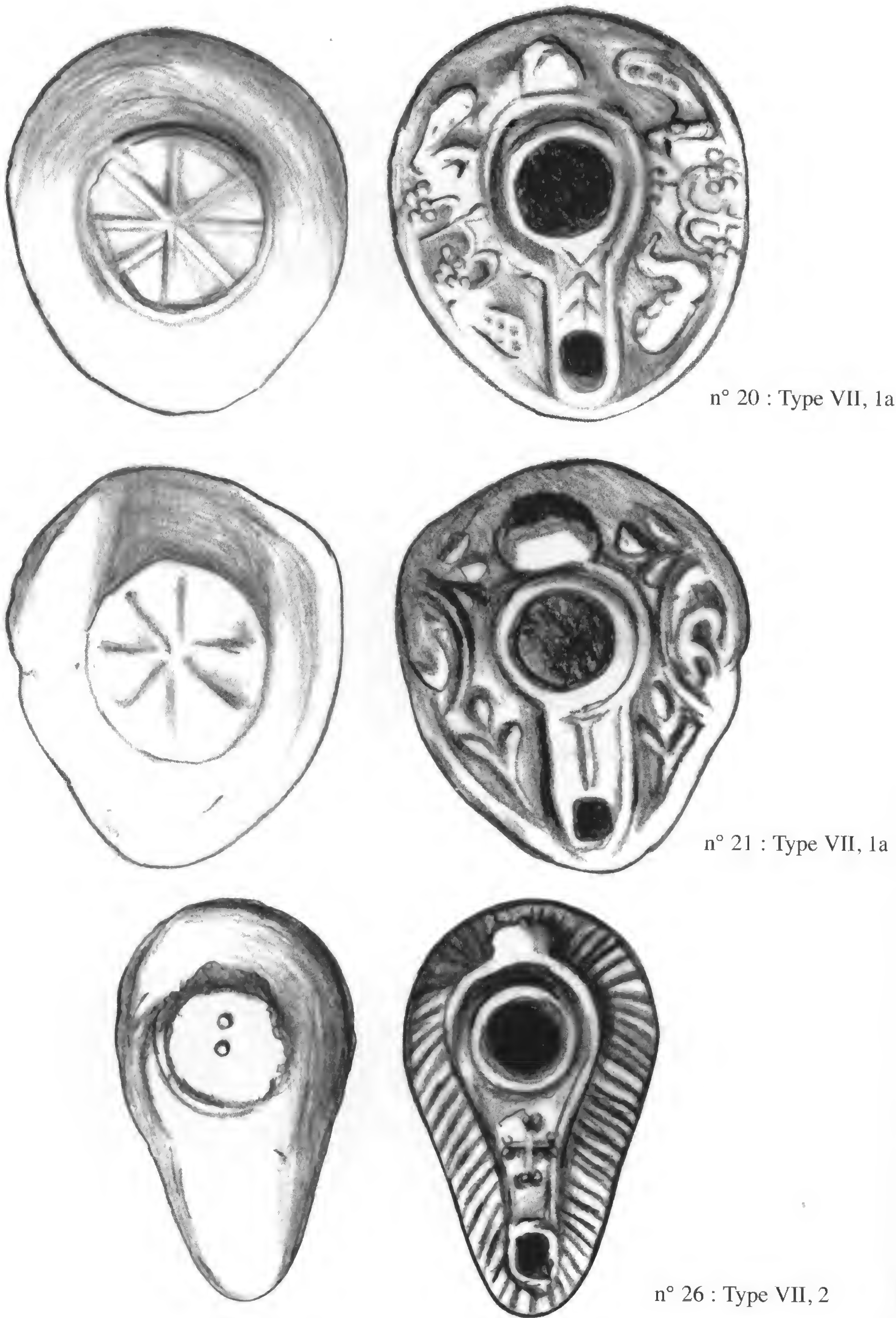
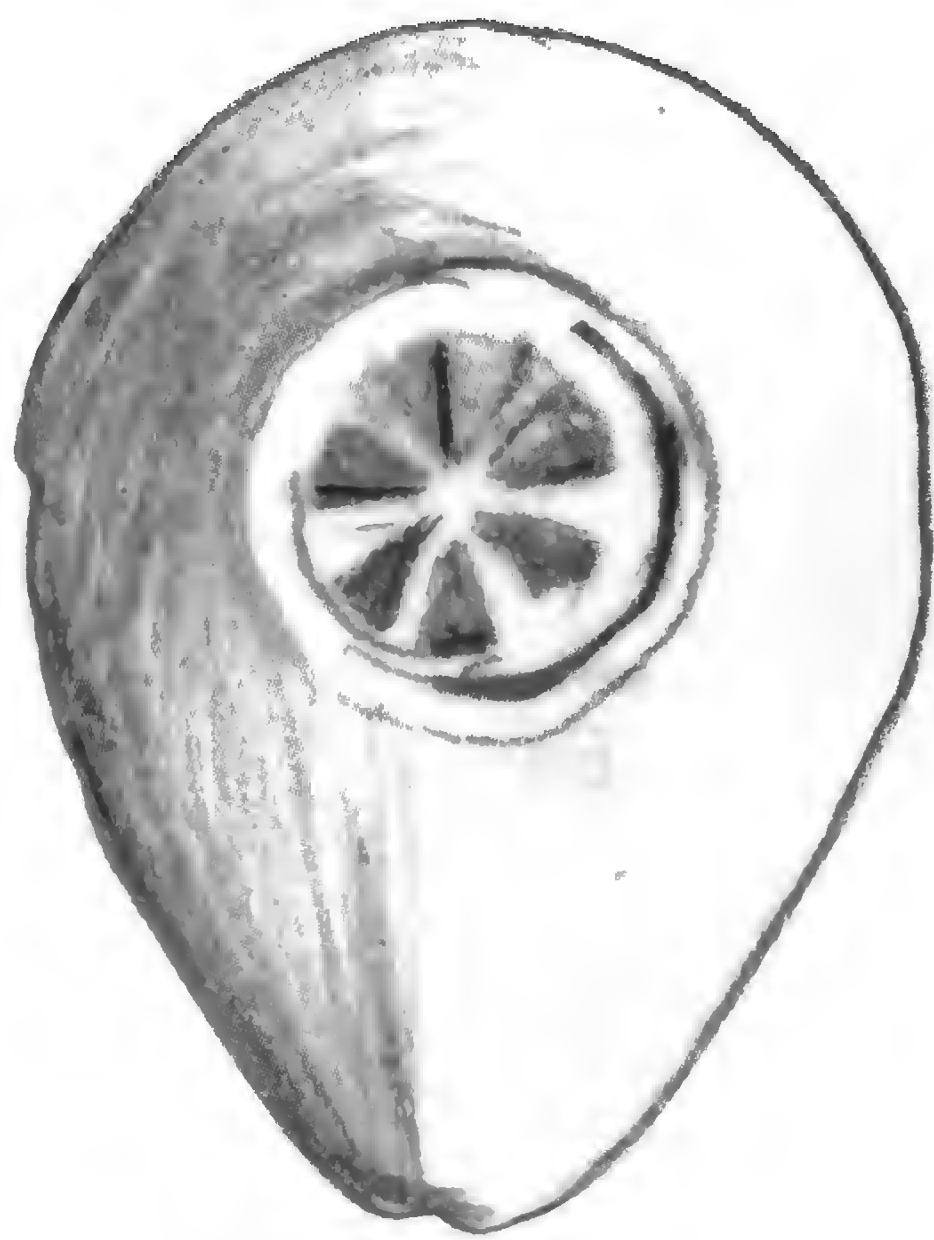
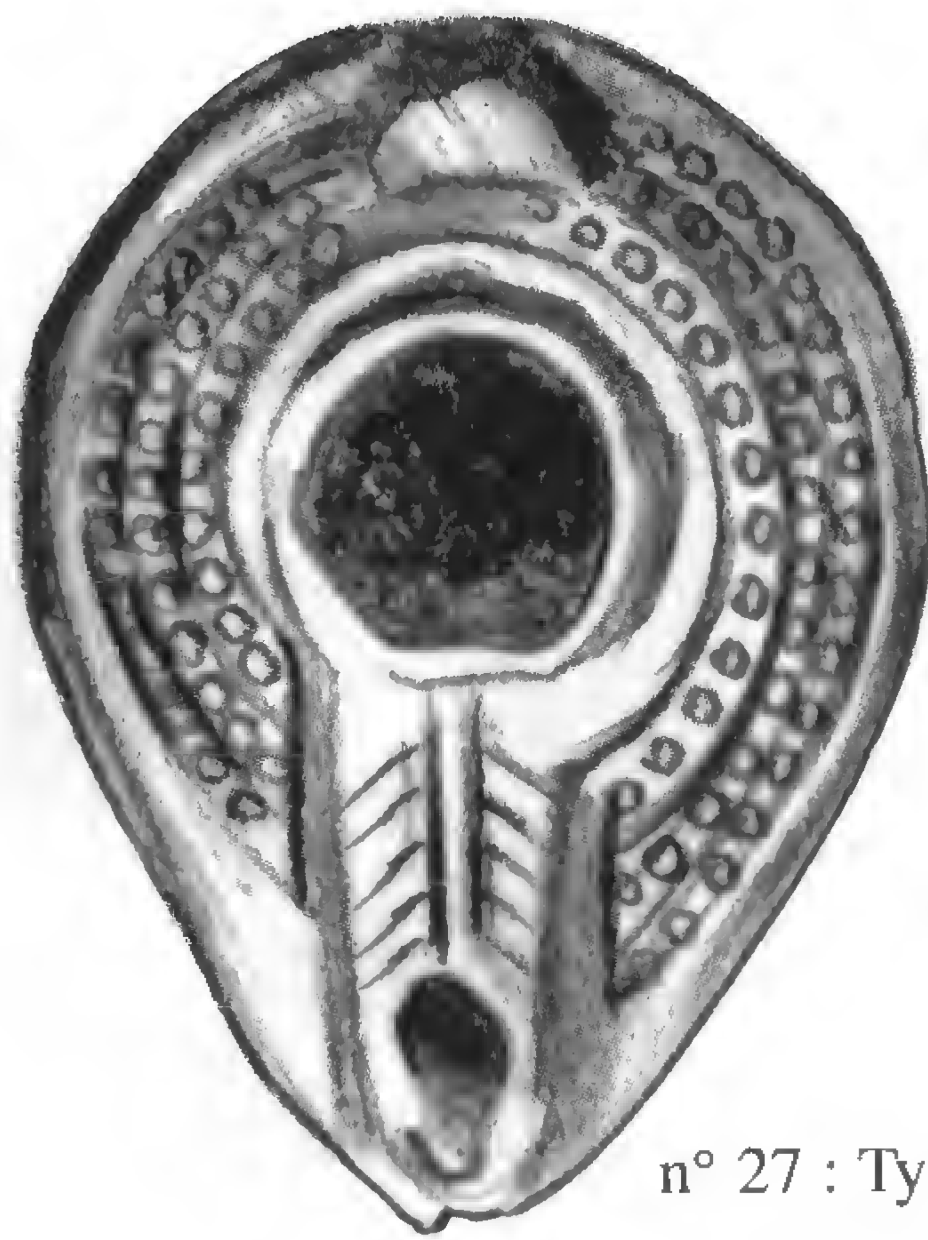


Fig. 4 – Types VII (n°s 20 et 21 sous-gr. a, n° 26, gr. 2).

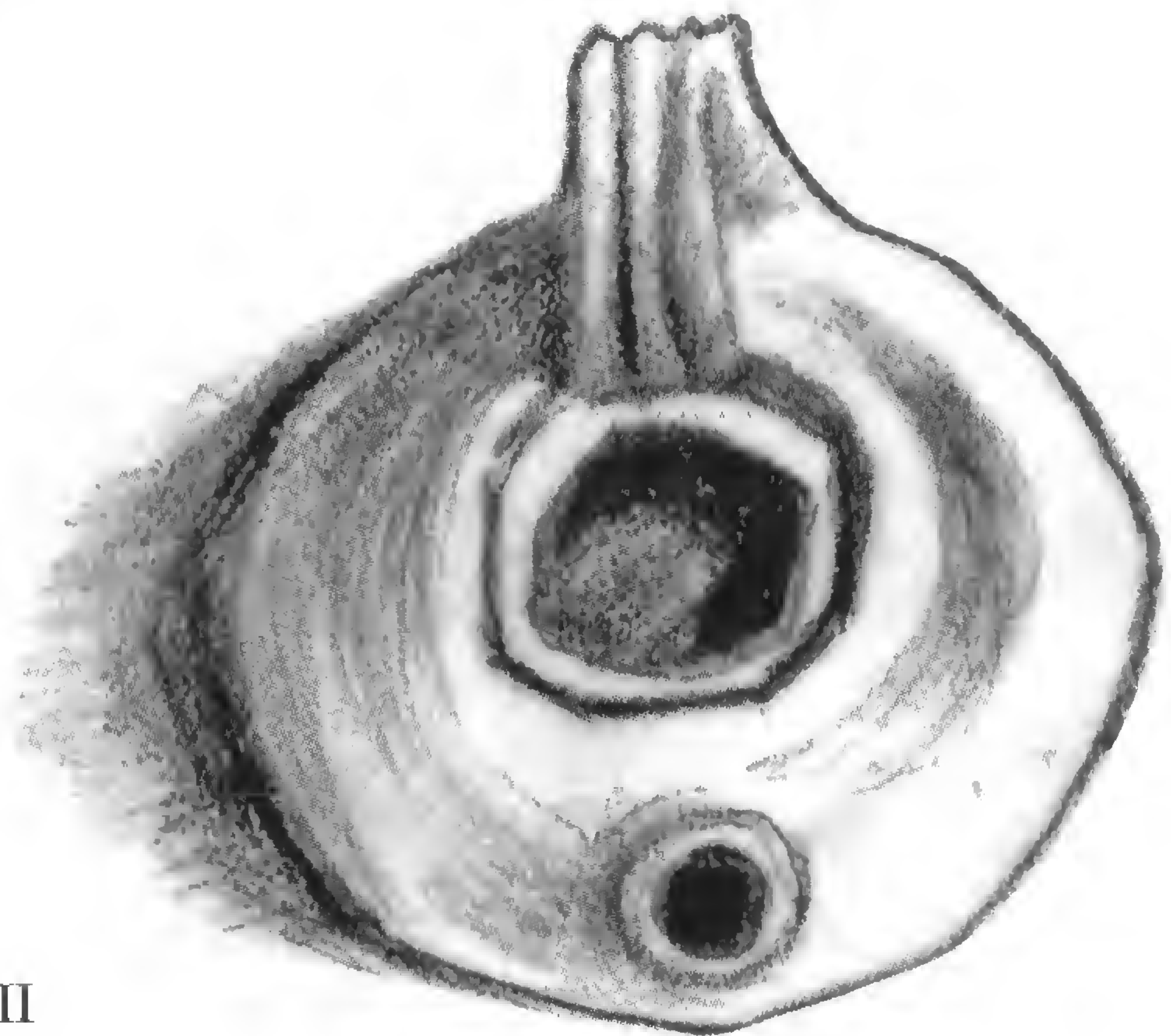




n° 27 : Type VII, 3

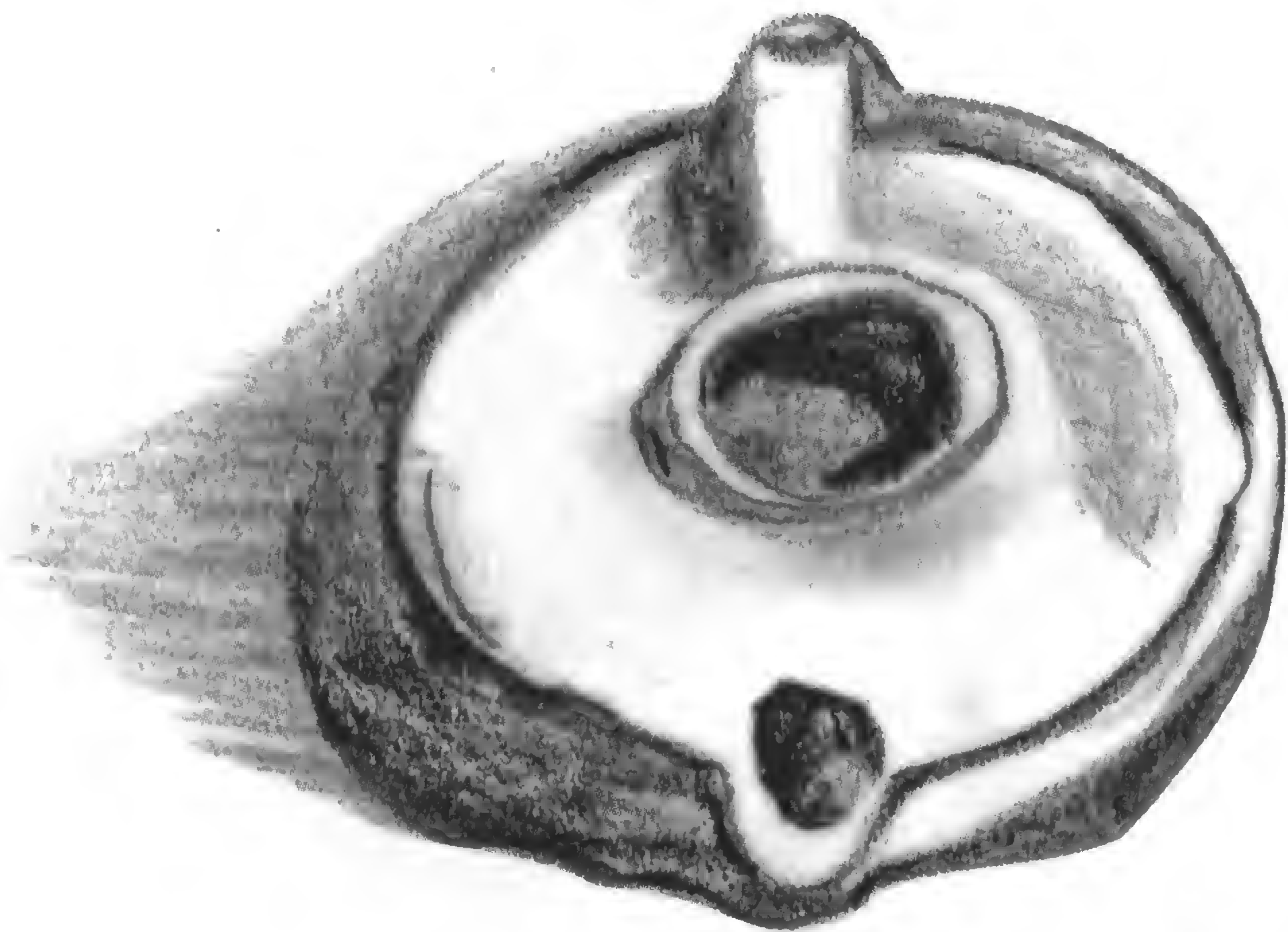


n° 29 : Type VII, 3b

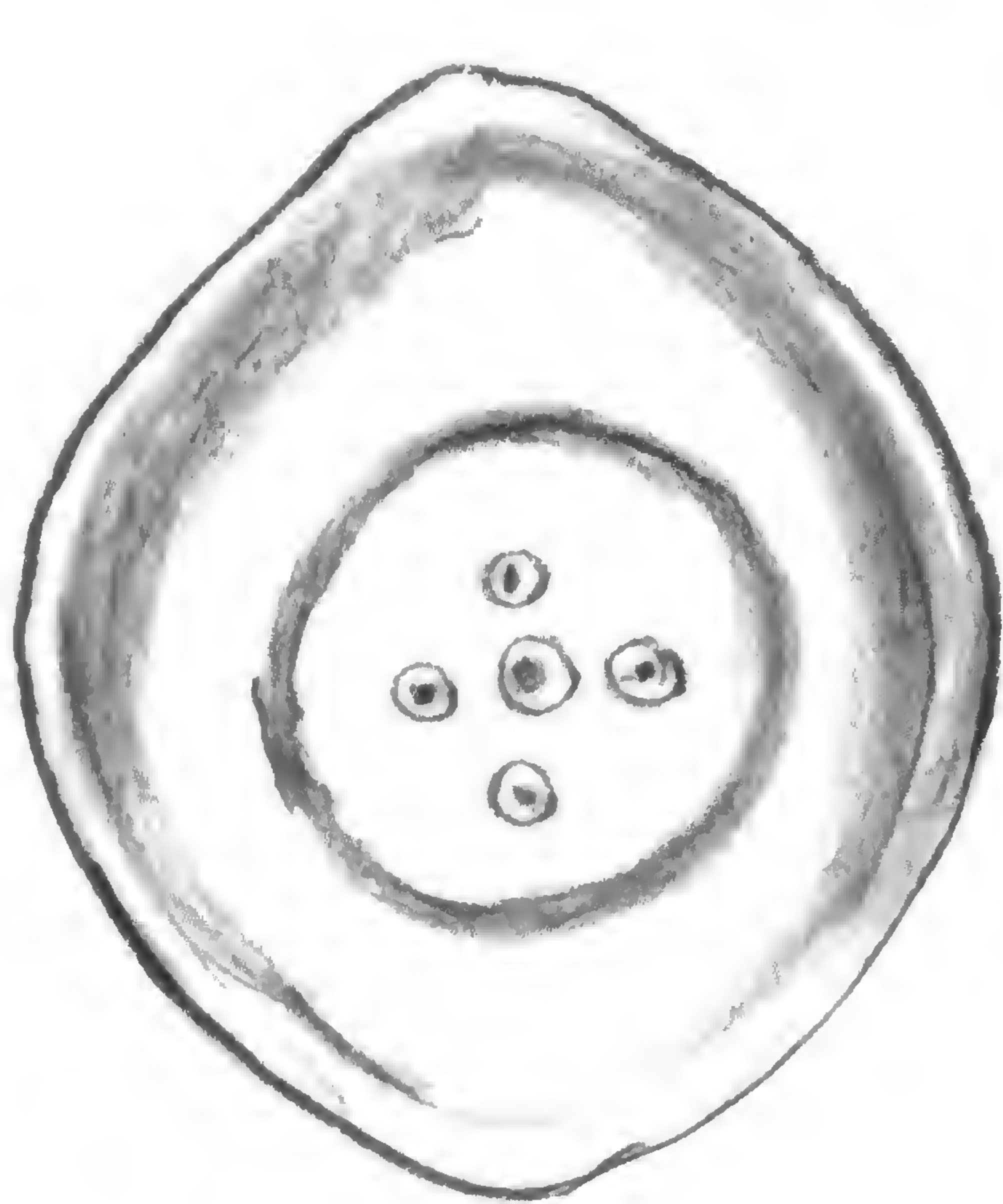


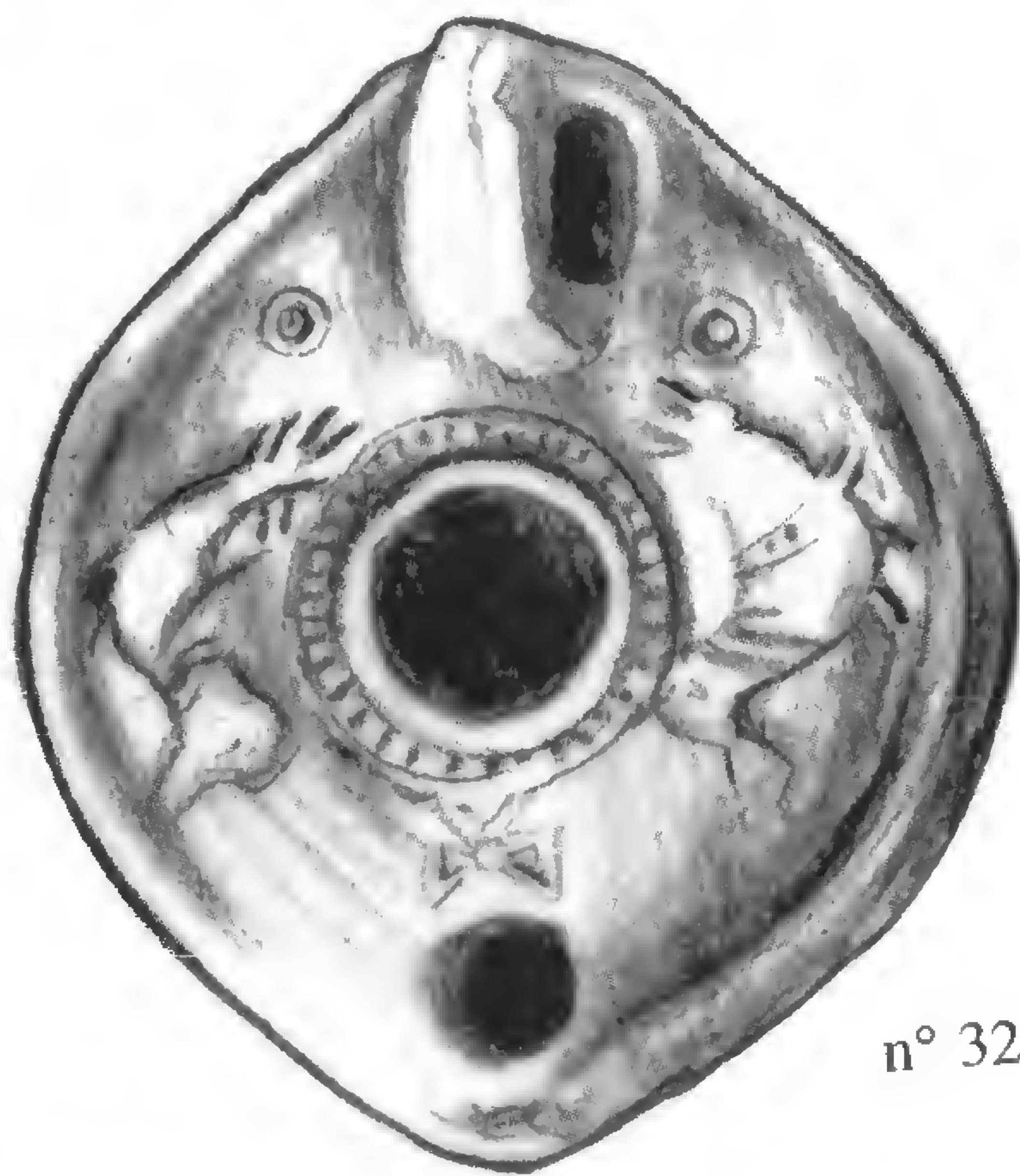
n° 30 : Type VIII

Fig. 5 – Types VII (n° 27, gr. 3 ; n° 29 sous- gr. b) et VIII (n° 30).

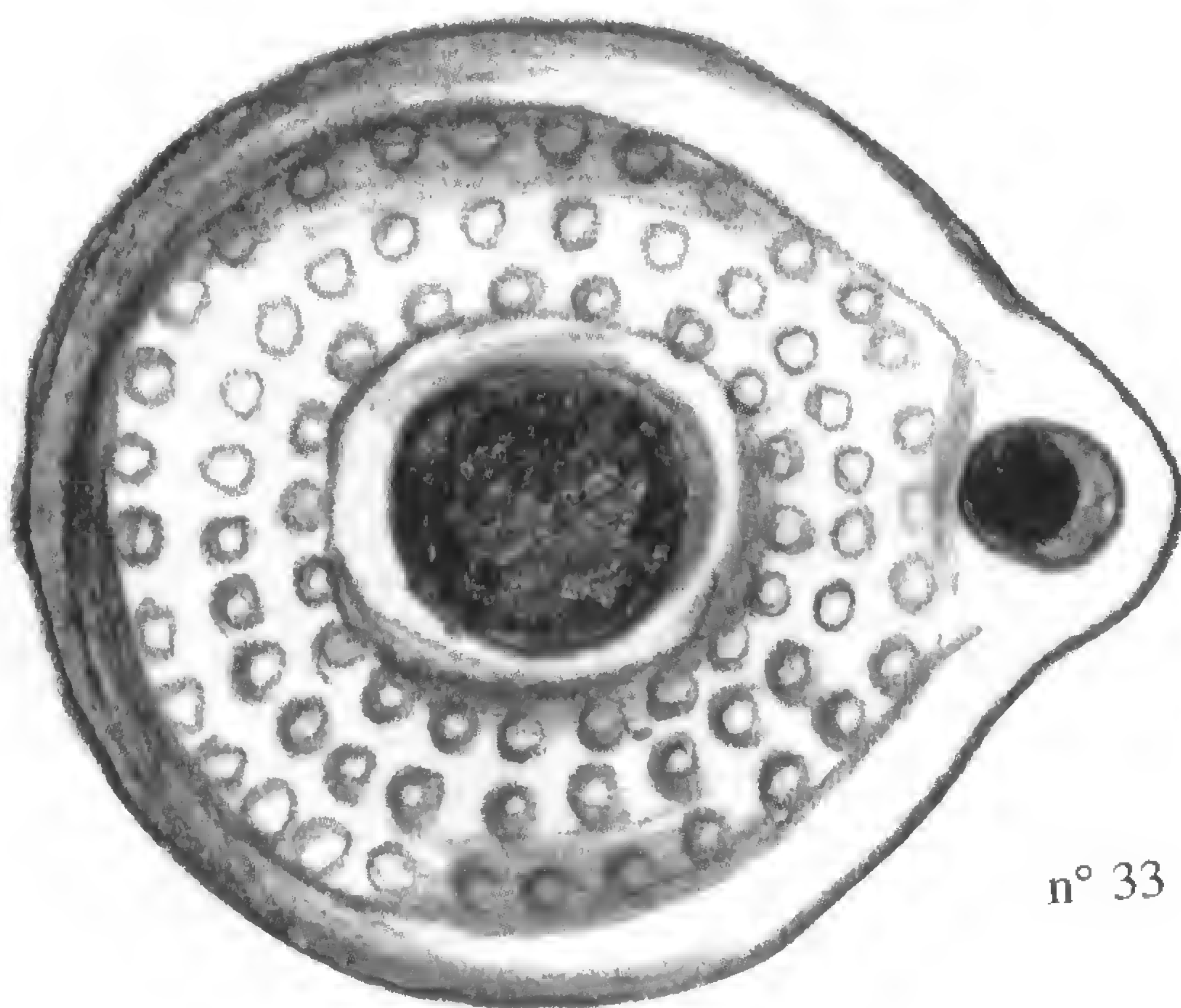


n° 31 : Type VIII





n° 32



n° 33

Fig. 6 – Types VIII (n° 31) et lampes rares (n°s 32 et 33).

MIDDLE BYZANTINE CERAMIC FINDS FROM LIMYRA IN LYCIA

by Dr. Joanita VROOM

Résumé : Cet article présente de la vaisselle culinaire mésobyzantine (env. Xe-XIIe siècle), à pâte rouge sans glaçure, trouvée en Lycie (SE de la Turquie) dans des fouilles récentes, et s'attache plus spécialement à deux exemplaires de cette catégorie trouvés sur le site de Limyra, dans l'est de la Lycie.

INTRODUCTION

With his work on Byzantine architecture, sculptures, marble – and stone – working, amulets and coarse pottery (from places such as Saint-Syméon, Xanthos, Argos, Thasos and Byllis), Jean-Pierre Sodini has inspired many archaeologists and art historians. It is more than a pleasure to count myself among them.

In various recent articles Sodini (together with his co-authors E. Villeneuve and Dominique Orssaud) also drew attention to a group of red-bodied cooking wares and lamps of the so-called "Brittle Ware", which was mostly recovered during excavations in the Near East.[1] These publications showed that the production of Brittle Ware lasted from the Hellenistic period to the 10th century after Christ, and that the ware has been found especially on Byzantine-Early Islamic sites in Syria, in Iraq and in eastern Turkey.

As a modest addition to his work on Byzantine red-bodied cooking wares as well as to his work in Xanthos in Lycia, I will present here two finds of a red-bodied cooking ware of the Middle Byzantine period, which were recovered at the site of Limyra on the Lycian coast. The excavations in Limyra have been carried out since 1969 under the direction of Prof. Jürgen Borchardt, and since 2002 under the direction of Dr. Thomas Marksteiner, both from the Archaeological Institute at the University of Vienna, Austria (*Österreichisches Archäologisches Institut*). The black-and-white drawings of the ceramic finds were made by Ms. Manuela Gessl. Their support is gratefully acknowledged.

1. E.g., SODINI and VILLENEUVE 1992; ORSSAUD and SODINI 1997; ORSSAUD and SODINI 2003.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 617-624.

THE SITE

Limyra is a multi-period site on the Lycian coast near the modern port of Finike (ancient Phoenix). Human activity has been established on the site from Subgeometric/Archaic to Ottoman times. The earliest finds consist of pottery with geometric motives, which should be dated in the 6th century before Christ. These last finds originate mainly from excavation pits (*Sondages*) 9, 30 and 31 in the western part of the city[2]. The latest finds consist, for instance, of Marbled Ware and tobacco pipe fragments of the 17th-18th centuries after Christ, which were mostly found in the western part of the city, near the Cenotaph of Gaius Caesar (fig. 1).

The site of ancient Limyra covers a substantial territory which includes an acropolis, several cemeteries and a lower city in the plain of Finike. In the lower city the Late Antique walls form two enclosures on both sides of the stream Limyros, which runs through the ancient town and separates the site in a western and an eastern part (fig. 1). The double-scaled walls of the eastern city of Limyra were probably built during the 5th or 6th century after Christ[3].

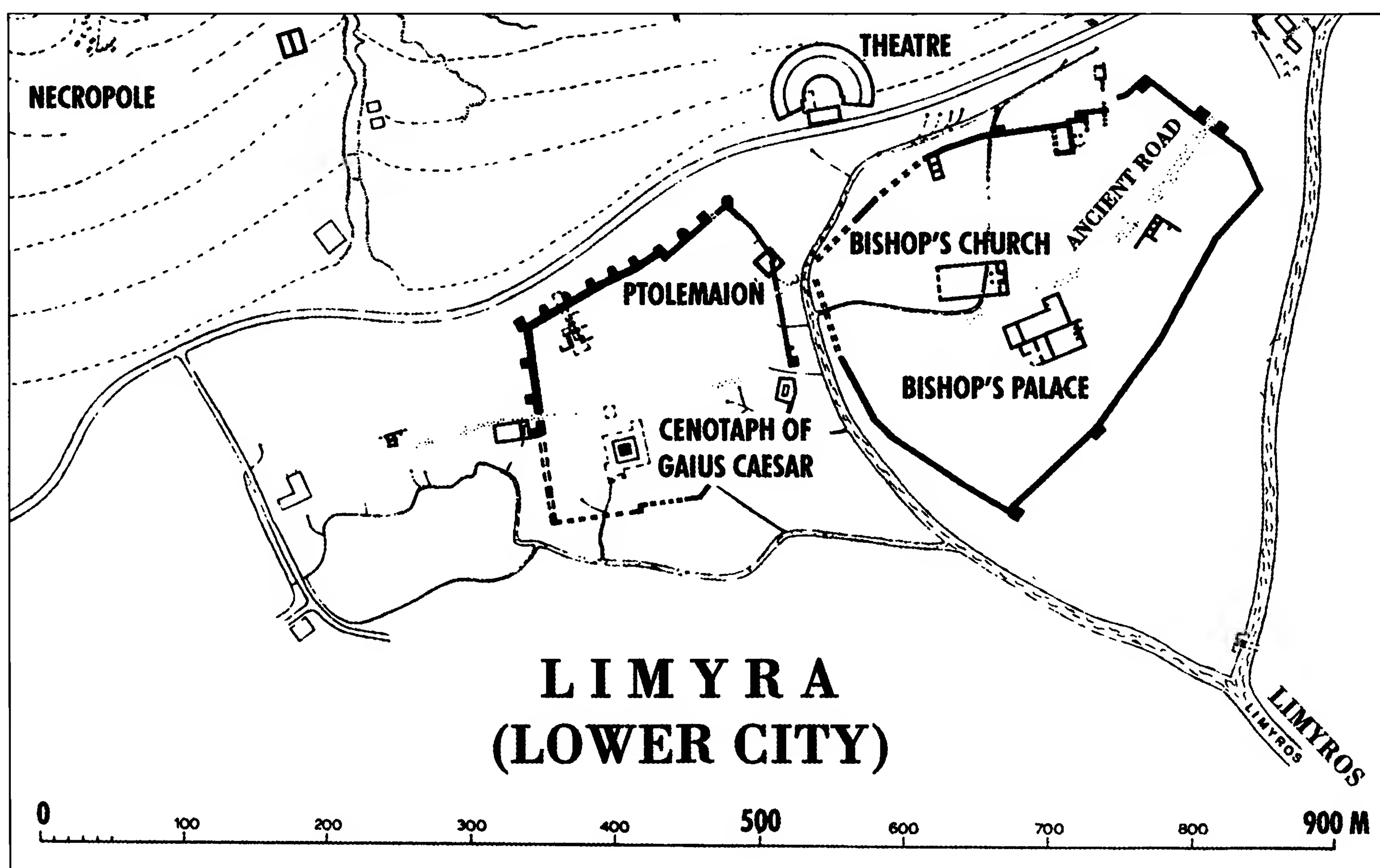


Fig. 1

2. RÜCKERT forthcoming.
3. PESCHLOW and JACOBEK 1993, p. 65, pl. 8.5.
4. JACOBEK 1993, p. 111.

The written sources indicate that Limyra was the seat of a suffragan bishop from the end of the 4th until the end of the 9th centuries[4]. Nowadays, one can still observe the remains of a Bishop's church in the eastern part of Limyra, as well as the remains of a structure which has been tentatively identified as an "*Episkopion*" or "Bishop's palace" by the Austrian excavators (although it is not sure yet what its function really was)[5]. Recent excavations in this part of the town yielded large quantities of ceramic finds from Late Antique and Early Byzantine times.

At the request of the Archaeological Institute of the University of Vienna, I started in 1997 with the diagnosis, documentation and dating of the Post-Roman pottery fragments excavated in the eastern city of Limyra[6]. That is to say: the pottery which can be dated after the Roman period, approximately from the 5th/6th century to Medieval (and even Ottoman) times. Until now, most of the studied material was excavated in the years between 1993 and 1999 near a circa 8 metres wide paved column street (the so-called "*Säulenstrasse*"), as well as near the Bishop's church and the "Bishop's palace" of Limyra[7].

The two ceramic finds presented in this paper, however, were recovered during the excavation year 2003 in the western part of Limyra. The two finds came from excavation pit (*Sondage*) 9 East 3. Unfortunately, they were found in a disturbed context, where they were mixed with material of the 4th century before Christ. As a consequence, I had to rely on parallel finds in the region to establish a date more specific than "Middle Byzantine".

Catalogue

1. Jar with one or two handle(s), profile (LI 03-So 38, nr 703/1074) (figs. 2-3).
H: 0.164; Diam. Rim: 0.138; Diam. Base: 0.122; Th.: 0.062; W. handle: 0.057-62.
Fabric: Moderately soft, medium coarse, with an orange-reddish surface colour and a dark grey interior (5 YR 6/6; grey int.: 10 YR 5/1; ext.: 2.5 YR 6/4 to 7/4). The fabric is somewhat gritty, with some fine to medium limestone, many fine to medium red grog as well as many fine to medium black and grey mineral inclusions.
Shape: Flat base with rounded transition; convex symmetrical walls; vertical strap handle, running from rim to body; everted rim.
Surface treatment and decoration: Wet-smoothed on the outside. The exterior shoulder is painted in pale yellow slip (10 YR 8/3) with one incised wavy and two incised straight lines.

2. Closed vessel (jug?), rim fragment (LI 03 – 490, nr 478) (fig. 4).
L.: 0.032; est. Diam. Rim: 0.090; Th.: 0.048.
Fabric: Moderately soft, medium coarse, with a dull orange-reddish surface colour (2.5 YR 6/3) and a dark grey interior (5 YR 5/1). The fabric has many fine black and white mineral inclusions, many fine red grog and a few fine limestone inclusions.

5. Jacobek 1991-92, p. 173.
6. Vroom 1998 ; Vroom 2004; Vroom, forthcoming.
7. Ruggendorfer 1995; Pülz and Ruggendorfer 1995; Alanyali, Pülz and Ruggendorfer 1997.



Fig. 2

Shape: Straight symmetrical neck; straight rim with direct lip.

Surface treatment and decoration: The outside is painted in pale yellow slip (5 YR 7/3) with one incised straight line and one incised wavy line.

DISCUSSION

Until now, coarse unglazed ceramic finds of the Middle Byzantine period have been scarcely published from Lycian sites. For instance, during the intensive survey in the region around the fort at Dereağzi (inland Lycia) only one rim-neck fragment of a "9th to 10th century" transport amphora was found in the mortar of the Byzantine gate of the fort[8]. Furthermore, two rim-neck-shoulder fragments of Byzantine transport amphorae were published from excavations at the northern annex of the Basilica of St. Nicholas in Myra (modern Demre)[9]. Also "jugs, amphorae and cooking pots" dating "between the 11th and early 13th centuries" were mentioned in this publication, but no drawings or photographs were published.

8. GREGORY 1993, p. 138, no. 18, fig. 38.
9. ÖTÜKEN, ALPASLAN and ACARA 1999-2000, p. 239, fig. 11.

The Balboura survey and the French excavations in Xanthos, on the other hand, yielded several fragments of a red-bodied cooking ware. This ware was named "Pattern Burnished Ware" by Pamela Armstrong, because it has a decoration of burnished parallel lines made by a blunt tool across the wet-smoothed surface[10]. The fabric is fairly hard, fine and brick-red in colour, and reminds of the fabrics of "Brittle Ware cooking pots" found in eastern Turkey and in northern Syria. Shapes include two-handled jars, one-handled pots, chafing dishes and their lids, chalices and lamps. The origin of this "Pattern Burnished Ware" is not yet known, nor its exact date. The ware was initially dated in the late 13th century and connected to the migration of nomadic Seljuks in Lycia[11]. However, the shapes and decoration technique are of a Middle Byzantine character and seem rather to indicate a 10th-11th century date.

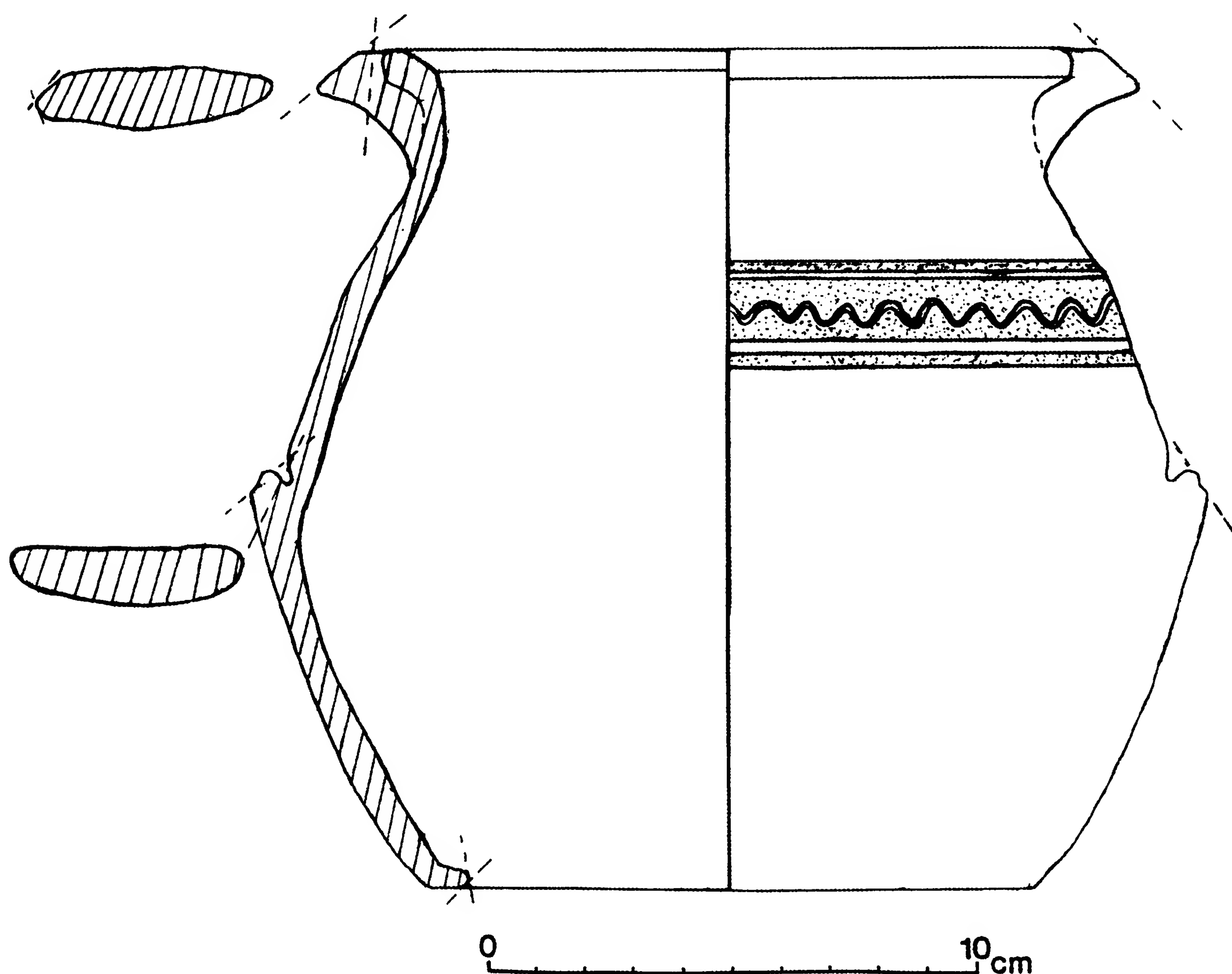


Fig. 3

10. Armstrong 1998.
11. Armstrong 1998, p. 330.

Just recently, Emmanuel Pellegrino has published two groups of coarse unglazed wares from excavations at the Acropolis of Xanthos[12]. The first group is the same as Armstrong's "Pattern Burnished Ware"; the second one has a hard-fired siliceous grey-blue fabric. Shapes of this last group include mostly large jugs with one handle, running immediately from the rim, obviously for the serving and pouring of liquids. However, both groups were dated by Pellegrino (based on Armstrong's dating) in the Seljuk period, and not in Middle Byzantine times[13].

In short, all the above described fabrics of Middle Byzantine pottery finds on Lycian sites do not correspond to the rather coarse and gritty sherds from Limyra. One has, therefore, look further away from the Lycian area to find parallels for the Limyra finds.

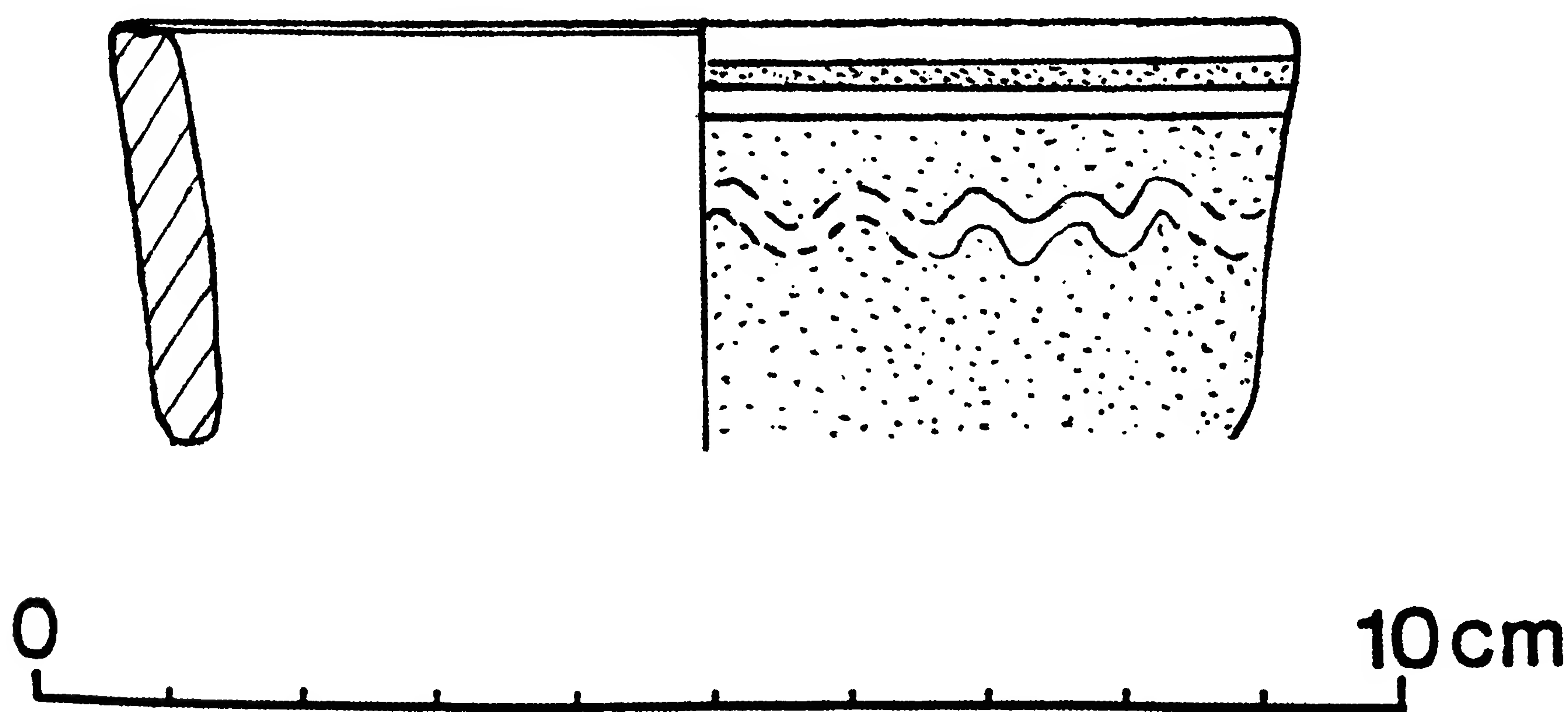


Fig. 4

In fact, the fabric, shape and decoration technique of the two Middle Byzantine pottery finds from Limyra look very similar to excavated examples from Hierapolis (modern Pamukkale) in western Turkey[14]. These vessels were recovered during 1990-1998 by an Italian team of the University of Venice from the so-called "House of the Ionic Capitals" (*Casa dei capitelli Ionici*) near the Roman theatre of Hierapolis. The shape of the jar from Limyra (cat. no. **1**) looks quite identical to jars from Hierapolis, while the shape of the rim sherd (cat. no. **2**) looks very much like a jug fragment with straight rim and neck from Hierapolis[15]. The decoration technique of both finds (painted slip combined with incised wavy or straight lines) can also easily be recognized at several vessels in the Hierapolis assemblage[16].

12. Pellegrino 2003, figs. 1-2.
13. Pellegrino 2003, p. 215.
14. Cottica 1998.
15. See Cottica 1998, fig. 1, nos. 1-5 for the jar; fig. 4, no. 15 for the jug.
16. Cottica 1998, fig. 2, nos. 7-9; fig. 3, no. 12; fig. 4, nos. 14-15.

The Middle Byzantine pottery finds from Hierapolis were considered by Daniela Cottica to be locally or regionally produced[17]. The fabric of the vessels is reddish-grey and gritty, with inclusions of fine and medium dimensions (e.g., quartz, limestone, grog, mica)[18]. The shapes include small and large one-handled jars, pithoi and two-handled jugs (or small table amphorae) ; the handles being oval in section. A decoration of straight or wavy lines is painted in white or yellow (or incised through the paint) on the exterior surface, on the rim and on the handles. The painted coarse wares from Hierapolis are generally dated in the late 9th to late 10th centuries[19].

According to Cottica, she was not able to find close parallels among contemporary material from other sites in the eastern Mediterranean[20]. Only recently she has discovered similar fragments in the area around Hierapolis: for instance, on the site of Laodikeia (modern Denizli) and at a survey near the castle of Çardak[21]. The identical looking pottery finds in Limyra are, therefore, extremely important as evidence of the distribution of this ware in other parts of Turkey.

Finally, a similar shape and decoration technique with the Limyra and Hierapolis finds can, according to me, also be noticed at a published "jar with incised decoration" from the excavations at the Byzantine site of Amorium in east Phrygia, central Turkey[22]. It may be, therefore, hoped that this paper will draw other archaeologists, working in Turkey, to the attention of this probably somewhat neglected Middle Byzantine coarse ware.

BIBLIOGRAPHY

H. ALANYALI, A. PÜLZ and P. RUGGENDORFER, Urbanistische Forschungen in der Oststadt von Limyra, *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien* 66, 1997, p. 374-384.

P. ARMSTRONG, Nomadic Seljuks in "Byzantine" Lycia: New evidence, in *I Bizantini Mikra Asia*, Athens 1998, p. 321-338.

H. BARNES and D. WHITTOW, The survey of Medieval castles of Anatolia (1992-1996): the Maeander region, in *Ancient Anatolia*, ed. R. MATTHEWS, Ankara 1998, p. 347-358.

D. COTTICA, Ceramiche bizantine dipinte ed unguentari tardo antichi dalla "casa dei capitelli ionici" a Hierapolis, *Rivista di Archeologia* 22, 1998, p. 81-90.

S. GELICHI and C. NEGRELLI, Ricognizione del 1999: Laodicea in età tardoantica e bizantina, in *Laodicea di Frigia I*, ed. G. TRAVERSARI, Rome 2000, p. 125-164.

17. COTTICA 1998, p. 81, n. 4.

18. The micaceous particles in the fabric of the Hierapolis vessels are, however, not existent in the fabric of the Limyra finds, which perhaps suggests another production centre.

19. D. Cottica, pers. comm.

20. COTTICA 1998, p. 82.

21. D. Cottica, pers. comm.; see also GELICHI and NEGRELLI 2000, p. 161; BARNES and WHITTOW 1998, p. 350.

22. HARRISON 1992, fig. 3, no. 9; 1993, fig. 3, no. 9.

T. GREGORY, Additional pottery, in *The Fort at Dereağzi and Other Material Remains in its Vicinity: From Antiquity to the Middle Ages,* Istanbuler Forschungen 40, ed. J.MORGANSTERN, Tübingen 1993, p. 135-139.

R. M. HARRISON, Amorium excavations 1991, *Anat. St.* 42, 1992, p. 207-222.

R. M. HARRISON, Amorium 1991, *KST* 14, 1993, p. 247-259.

R. JACOBEK, Bericht über die byzantinischen Aktivitäten in Limyra von 1986-1990, *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien* 61, 1991-92, p. 171-176.

R. JACOBEK, Limyra als Sitz byzantinischer Bischöfe, in *Die Steine von Zémuri*, ed. J. BORCHHARDT, Vienna 1993, p. 111-115.

D. ORSSAUD and J.-P. SODINI, Les lampes tournées de Qalát Semán et leurs parallèles dans le bassin méditerranéen, in *La céramique médiévale en Méditerranée. Actes du VIe congrès international sur la céramique médiévale en Méditerranée,* Aix-en-Provence 1997, p. 63-72.

D. ORSSAUD and J.-P. SODINI, Le "brittle ware" dans le massif calcaire (Syrie du nord), in *La céramique mediévale en Méditerranée. Actes du VIIe congrès international sur la céramique médiévale en Méditerranée,* Thessaloniki 2003, p. 491-504.

S.Y.ÖTÜKEN, S. ALPASLAN and M. ACARA, A new evaluation of the northern annex of the Basilica of St. Nicholas in Demre (Myra) (in Turkish), *Adalya* 4, 1999-2000, p. 221-242.

E. PELLEGRINO, Présentation des céramiques issues des fouilles menées en 1998-1999 sur l'acropole lycienne de Xanthos, *Anatolia Antiqua* 11, 2003, p. 215-221.

U. PESCHLOW and R. JACOBEK, Spuren des byzantinischen Mittelalters in Lykien, in *Akten des II. Internationalen Lykien-Symposions II*, eds. J. BORCHHARDT and G. DOBESCH, Vienna 1993, p. 59-67.

A. PÜLZ and P. RUGGENDORFER, Forschungen zum Strassennetz in der byzantinischen Oststadt von Limyra (Lykien), *Mitteilungen zur Christlichen Archäologie* 1, 1995, p. 66-70.

B.RÜCKERT, Remarks on archaic and classical pottery in Central Lycia. Questions of import and local production, in *Les produits et les marchés. Céramique antique en Lycie (VIIe s. av. J.-C.-VIIe s. ap. J.-C.),* ed. S.LEMAÎTRE, Poitiers forthcoming.

P. RUGGENDORFER, Die Grabung an der Säulenstrasse (So 17), *KST* 16, 1995, p. 233-235.

J.-P. SODINI and E. VILLENEUVE, Le passage de la céramique byzantine à la céramique omeyyade en Syrie du Nord, en Palestine et en Transjordanie, in *Actes du colloque international. La Syrie de Byzance à l'Islam, VIIe-VIIIe siècles*, eds. P. Canivet, J.-P .Rey-Coquais, Damascus 1992, p. 195-218.

J. VROOM, The Late Roman-Early Byzantine finds from the excavations at the eastern city of Limyra (Turkey), XX. *KST* 20, 1998, p. 143-145 and 149, figs. 5-6.

J. VROOM, Late Antique pottery, settlement and trade in the east Mediterranean: A preliminary comparison of ceramic finds from Limyra (Lycia) and Boeotia, in *Recent Research on the Late Antique Countryside* (Late Antique Archaeology 2*)*, eds. W. BOWDEN, L. LAVAN and C. MACHADO, Leiden 2004, p. 281-331.

J. VROOM, Limyra in Lycia: Byzantine/Umayyad pottery finds from excavations in the eastern part of the city, in *Les produits et les marchés. Céramique antique en Lycie (VIIe s. av. J.-C.-VIIe s. ap. J.-C.),* ed. S. LEMAÎTRE, Poitiers forthcoming.

MÉTAL - EULOGIES

UN MOULE D'ORFÈVRE PROTOBYZANTIN AU BRITISH MUSEUM

par Bernard BAVANT

Summary: The Early Byzantine mould WA 77814 in the British Museum, found at Kayseri, was designed to produce belt garnitures, probably with 4 strings. The forms and the decorations of the moulded artefacts, compared with the moulds from Caričin Grad and several close specimens of belt garniture, allow to date the mould between the end of the 5th and the 2nd third of the 6th century. This would suggest that production of such garnitures in Asia Minor began earlier than previously believed.

Les « ceintures à lanières multiples » étaient des ceinturons militaires assez minces, munis d'une plaque-boucle et souvent d'un ferret, et auxquels pendaient des lanières annexes, elles-mêmes décorées d'appliques à leur jonction avec la courroie principale et de ferrets à l'autre extrémité [1]. Elles ont surtout été en usage du deuxième tiers du VIe s. à la seconde moitié du VIIe s.[2], bien que leur apparition plus précoce ait été soupçonnée[3] et qu'elles aient pu se maintenir au moins jusqu'au milieu du VIIIe s.[4]. Leur port est attesté tant dans l'Empire byzantin que chez beaucoup de ses voisins : Perses sassanides, peuples du Caucase, Slaves et Finnois, nomades de la steppe et Germains.

1. Bibliographie essentielle sur ces ceintures : A. K. AMBROZ, Problèmes liés à la chronologie du Haut Moyen-Âge en Europe orientale (en russe), dans *Sovetskaja Arheologija*, 1971/2, p. 96-123 et 1971/3, p. 106-132 ; J. WERNER, Nomadische Gürtel bei Persern, Byzantinern und Langobarden, dans *La civiltà dei Longobardi in Europa (Convegno internazionale, Roma e Cividale del Friuli, 24-28 maggio 1971)*, Rome 1974, p. 109-139 ; P. SOMOGYI, Typologie, Chronologie und Herkunft der Maskenbeschläge. Zu den archäologischen Hinterlassenschaften osteuropäischer Reiterhirten aus der pontischen Steppe im 6. Jahrhundert, dans *Archaeologia Austriaca* 71, 1987, p. 121-154 ; A. I. AJBABIN, La chronologie des nécropoles de Crimée de l'époque romaine tardive et du haut Moyen-Âge (en russe), *Materialy po Arheologii, Istorii i Etnografii Tavrii* 1, 1990, p. 4-87 ; Cs. BALINT, Kontakte zwischen Iran, Byzanz und der Steppe. Das Grab von Üc Tepe (Sowj. Azerbajdzan) und der beschlagverzierte Gürtel im 6. und 7. Jahrhundert, dans *Awaren Forschungen* I, éd. F. DAIM, Vienne 1992, p. 309-496 ; I. O. GAVRITUHIN, A. I. OBLOMSKIJ et alii, *Le trésor de Gaponovo et son contexte culturel et historique* (en russe), Moscou 1996 ; M. KAZANSKI, *Qal'at Sem'an* IV/3 : *Les objets métalliques*, Beyrouth 2003.
2. KAZANSKI, *Qal'at Sem'an* (cité n. 1), p. 41.
3. BALINT, Kontakte (cité n. 1) ; M. SCHMAUDER, Vielteilige Gürtelgarnituren des 6.-7. Jahrhunderts : Herkunft, Aufkommen und Trägerkreis, dans *Die Awaren am Rand der byzantinischen Welt*, éd. F. DAIM, Vienne 2000, p. 15-44.
4. A. RETTNER, Zu einem vielteiligen Gürtel des 8. Jahrhunderts in Santa Maria Antiqua (Rom), dans DAIM, *Die Awaren* (cité n. 3), p. 267-281.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 627-644.

L'origine byzantine de cette mode internationale, supposée par A. K. Ambroz dès 1971, paraît de plus en plus vraisemblable, bien que l'hypothèse « nomadique », jadis avancée par J. Werner, trouve encore des défenseurs. Le plus utile, à l'heure actuelle, est de préciser la typologie et la chronologie des plaques-boucles, appliques et ferrets qui, en plus de deux siècles et sur une aire géographique aussi vaste, ont connu de nombreuses formes et ont été fabriqués selon plusieurs techniques (au moule, en tôle gravée ou au repoussé). Comme pour d'autres catégories de matériel, l'une des principales difficultés de cette recherche est que la distribution dans l'espace de la documentation dépend d'abord des coutumes funéraires. L'immense majorité des garnitures publiées provient en effet de régions où l'on enterrait les guerriers avec leur équipement, d'où une distorsion des cartes de répartition, qui n'est corrigée que lentement par les fouilles d'habitat en territoire byzantin et perse.

Le but de cet article est d'apporter une nouvelle pièce à ce dossier. Il s'agit d'un moule en stéatite, ou plutôt d'une plaque de moule fragmentaire, conservée aujourd'hui au British Museum (fig. 1)[5]. Cet objet fait partie d'un lot acquis par W. M. Ramsay à Kayseri, et aurait été trouvé sur place, soit à Kayseri même, soit sur le site de Mazaca, quelque 2 km plus au Sud. Que ce moule vienne bien de l'antique Césarée de Cappadoce ou de ses environs immédiats est d'ailleurs confirmé par les autres objets du lot : « un sceau bi-face hittite du XIIIe s. av. J.-C., et cinq tablettes et fragments cunéiformes du type dit "cappadocien", provenant sans doute du site de Kültepe, à une vingtaine de kilomètres au Nord-Est de Kayseri »[6]. Cet ensemble chronologiquement disparate, mais géographiquement homogène, fut vendu par W. M. Ramsay au British Museum peu après, en 1884. Notre moule entra ainsi au Department of the Ancient Near East sous le numéro d'inventaire WA 77814. Il fut naguère exposé dans la Raymond and Beverly Sackler Gallery of Ancient Anatolia, ce qui explique qu'il n'ait pas attiré l'attention des spécialistes du haut Moyen-Âge.

Les moules de ce genre étaient constitués de deux plaques rectangulaires, qui avaient chacune une face bien plane, de façon à pouvoir s'appliquer parfaitement l'une contre l'autre. Le volume de chaque objet à fabriquer se trouvait ménagé en creux entre les deux plaques lorsque celles-ci étaient jointives et était alors relié à l'un des bords du moule par une sorte de canal conique, plus ou moins évasé, par lequel était versé le métal en fusion. La correspondance des deux plaques était généralement assurée grâce à de petites cavités hémisphériques (que nous appelons cavités de calage), au nombre de deux pour chaque plaque, dans lesquelles on plaçait une bille de métal avant de fermer le moule.

5. Je tiens à remercier chaleureusement Mmes Alexandra Irving et Dominique Collon, du Department of the Ancient Near East, qui m'ont permis d'obtenir une photographie de l'objet et m'ont fourni toutes les informations disponibles sur les conditions de sa découverte et de son acquisition par le British Museum, ainsi que M. Chris Entwistle, du Department of Prehistory and Europe, qui a bien voulu m'écrire qu'il partageait mon opinion sur son origine protobyzantine.

6. Lettre de Mme Dominique COLLON (20 mai 2004), qui ajoute : « Ce seraient parmi les toutes premières sur le marché et le site en fournit encore en moyenne 1000 à chaque saison de fouille ! Ce sont les archives des marchands assyriens installés à Kanesh, un faubourg de la ville de Nesa, entre 1950 et 1750 av. J.-C. ».



Fig. 1 – Le moule du British Museum (éch. 2/1).

Description

La plaque du British Museum est épaisse d'environ 0,8 cm. Une cassure en oblique lui donne la forme d'un trapèze rectangle. Le seul côté intact (en haut comme l'objet est présenté sur la fig. 1) mesure 6,8 cm. Les deux côtés adjacents ne sont conservés que partiellement, celui de droite sur 4,5 cm, celui de gauche sur 3,4 cm. Ce dernier est fortement ébréché : vers le bas, une cassure secondaire passe par une cavité de calage, qui se trouvait à 0,6 cm du bord gauche, avant de rejoindre la cassure principale. La partie conservée présente en négatif les faces antérieures de cinq objets qui étaient sans doute fabriqués en alliage cuivreux (nous parlerons de bronze par convention).

En haut à gauche se trouve une boucle dont le bord extérieur est rectangulaire (2,8 x 1,5 cm), tandis que le bord intérieur, réniforme, est souligné d'une bande de stries large de 0,2 cm. Cette bande s'interrompt au milieu de chacun des longs côtés, sur 1,2 cm du côté où le bord intérieur est rectiligne, sur 0,2 cm du côté où il est convexe. Ces deux segments, où la section n'est plus aplatie mais arrondie,

correspondent respectivement à l'attache de la ceinture et de l'ardillon, et à l'endroit où se rabattait l'ardillon. Le canal de coulée de cette boucle est du côté gauche.

En bas à gauche, une plaque scutiforme n'est conservée qu'aux trois-quarts : large de 1,9 cm, elle devait être longue d'environ 2,3 cm. Elle est rectiligne à l'avant, semi-circulaire à l'arrière, et ses côtés dessinent des courbes concaves tangentes à ce demi-cercle. Le canal de coulée, visible à gauche le long de la cassure, est anormalement long, la présence de la cavité de calage ayant obligé à déporter l'objet vers la droite. Le décor, entièrement en relief sur le moule, est ajouré. Il se compose d'abord d'un rectangle allongé (1,2 x 0,25 cm) proche du bord antérieur. Un peu en retrait, un second rectangle, parallèle au premier et de même taille, est relié à un cercle de 0,65 cm de diamètre, qui occupe le centre de l'objet. Enfin à l'arrière, un évidement en croissant, qui longeait le bord postérieur, n'est conservé qu'à droite, son extrémité gauche apparaissant juste au ras de la cassure. Le caractère massif de l'objet exclut qu'il ait pu recevoir des rivets rapportés : il devait être fixé à la ceinture, comme les objets suivants, par des tenons à œillets ou des rivets coulés, sans doute au nombre de trois, qui étaient situés sur sa face postérieure et dont la forme était creusée dans l'autre partie du moule. Le fait que cette plaque ne possède aucun dispositif d'attache vers l'avant indique d'autre part qu'elle ne s'articulait pas avec la boucle, contrairement à ce que suggère sa position sur le moule. En d'autres termes, il ne peut s'agir que d'une contre-plaque.

Le troisième objet, à droite des deux précédents, est une applique scutiforme munie d'un appendice en T renversé (que nous appellerons simplement « élément en T »). La forme de l'écusson est exactement celle de la contre-plaque que nous venons de décrire, mais en réduction (longueur 1,4 cm, largeur 1,3 cm). Le décor se compose d'une bande de stries soulignant la convexité du bord supérieur, et d'un évidement central de forme complexe, évoquant deux ailes de cigales. L'appendice en T porte la longueur de l'objet à 2,6 cm. Sa branche verticale est ornée d'une nervure axiale qui rejoint l'évidement de l'écusson, et sa branche horizontale a des extrémités bouletées. Le canal de coulée de cet objet part du bord supérieur du moule.

Le quatrième objet, en haut à droite, est un ferret long de 2,3 cm et large de 1,1 cm. Sa forme est apparentée à celle des deux objets précédents : circulaire vers le bas, avec un petit appendice triangulaire, et évasée vers le haut. Mais les concavités latérales sont ici redoublées, ce qui détermine des pointes saillantes au quart supérieur de la hauteur. Deux bandes striées décoratives dessinent une croix, dont la branche verticale se confond avec l'axe de symétrie de l'objet, tandis que sa branche horizontale est au niveau des pointes latérales. Le canal de coulée se situe vers le haut. La largeur de ce ferret ne convenant pas à la courroie principale, il s'adaptait certainement à une lanière annexe.

Le cinquième objet visible sur notre fragment de moule, dans l'angle inférieur droit, n'est conservé qu'à moitié, mais est aisément restituable par symétrie : c'est un élément en T, long au total de 1,9 cm, et qui devait être large de 1,1 cm. Il est donc sensiblement plus petit que celui qui a été décrit plus haut. Sa forme est pourtant presque identique (seule la courbure sommitale est légèrement aplatie), et son décor est le même (l'évidement a d'ailleurs gardé la même taille, si bien qu'il est plus près des bords). Cet objet est disposé perpendiculairement aux autres, et son

canal de coulée est à droite. La présence sur un même moule de deux objets semblables, mais de taille différente, ne doit pas surprendre, car les éléments en T pouvaient prendre place soit sur la ceinture même, soit à l'extrémité des lanières secondaires, en place d'un ferret[7]. Le plus petit de nos deux exemplaires ayant la même largeur que le ferret conservé, on peut supposer qu'il était destiné à une lanière annexe, et le plus grand à la courroie principale.

Restitution

Si ce moule servait bien à fabriquer la totalité d'une garniture, on peut tenter d'en restituer la partie manquante, car les formes gravées sont homogènes, et un effort a été fait pour réduire la place perdue au minimum, ce qui suggère une disposition assez régulière des objets. Comme la cavité de calage proche du bord gauche n'a pas de pendant visible à droite, les deux cavités de calage n'étaient pas symétriques par rapport à l'un des axes du moule, mais sans doute par rapport à son centre. Le côté intact du rectangle étant donc une largeur, le fragment conservé représente moins de la moitié de la plaque.

D'autre part, la « mise en page » indique que les objets les plus encombrants étaient regroupés sur le long côté gauche, ce qui permettait, en disposant les objets plus petits sur les autres côtés, d'utiliser au mieux la largeur du moule. La longueur de ce dernier dépendait donc notamment du nombre d'éléments de la garniture appartenant en propre à la courroie principale, ce qui nous conduit à poser la question du raccord de la boucle à la ceinture.

Trois systèmes peuvent être *a priori* envisagés. On pourrait d'abord imaginer que la bande de cuir ait été divisée à son extrémité en deux parties, repliées de part et d'autre de l'ardillon et fixées par des rivets. Mais ce mode de raccord ne coexiste jamais, à ma connaissance, avec une contre-plaque. On pourrait aussi supposer deux plaquettes indépendantes munies de pattes d'attache, et fixées à la courroie par des rivets ou des tenons à œillets[8]. L'association de telles plaquettes à une contre-plaque est peut-être attestée par la tombe 67 de Suuk-Su[9], et éventuellement par une garniture du musée de Tokyo provenant du Nord-Ouest de l'Iran[10], mais elle est en tout cas très rare. Reste la troisième solution, la plus simple et la plus normale : une véritable plaque pourvue de pattes d'attache, et qui devait constituer l'exact pendant de la contre-plaque (même taille, même fixation par tenons à œillets ou rivets coulés, et forme et décor voisins, sinon identiques).

7. Cf. par exemple la restitution de la ceinture de la tombe 3 de Cibilium dans Balint, Kontakte (cité n. 1), pl. 38, 1-16.

8. M. Schulze-Dörrlamm, *Byzantinische Gürtelschnallen und Gürtelbeschläge im römisch-germanischen Zentralmuseum*. I : *Die Schnallen ohne Beschläg, mit Laschenbeschläg und mit festem Beschläg des 5. bis 7. Jahrhunderts*, Mayence 2002, type B15, p. 70-72.

9. Gavrituhin et Oblomskij, *Le trésor de Gaponovo* (cité n. 1), fig. 42, 33-34, considèrent comme une contre-plaque un élément que Ajbabin, La chronologie (cité n. 1), pl. 49, 39, présentait comme une applique ordinaire.

10. Balint, Kontakte (cité n. 1), p. 324 et pl. 2-3. Cette garniture compte quatre appliques décorées de griffons, dont la plus large (*ibid.*, pl. 2, 2) pourrait être une contre-plaque.

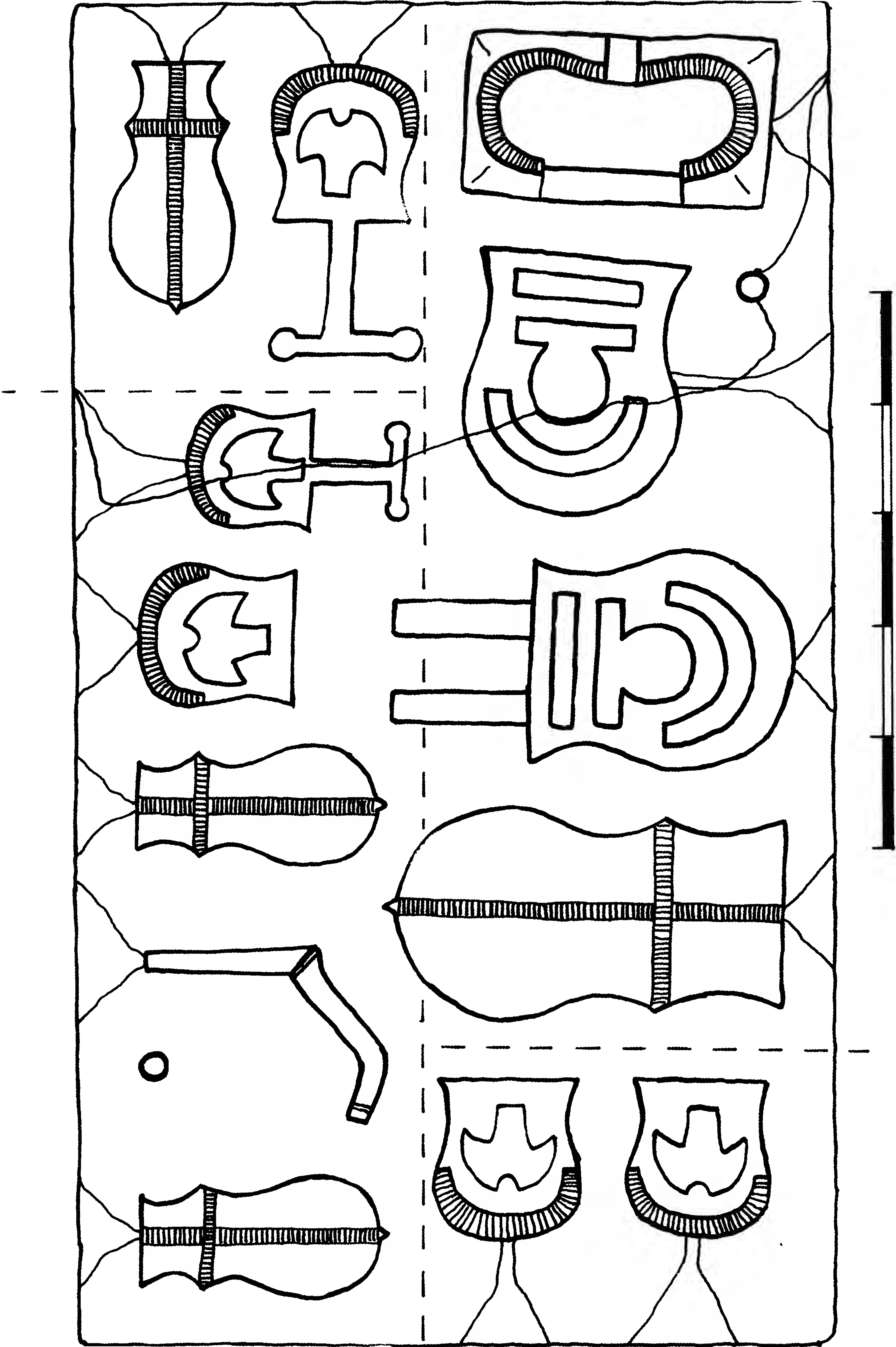


Fig. 2 – Proposition de restitution du moule du British Museum (éch. 1/1).

Notre garniture se rattacherait donc à la tradition antique tardive des ceinturons à trois éléments principaux (plaque-boucle articulée, contre-plaque scutiforme et ferret)[11]. Dans ce cas, il faut restituer un grand ferret, dont la largeur antérieure nous est donnée par la contre-plaque, et dont la forme devait être la même que celle des ferrets annexes. La présence sur le côté gauche du moule des quatre objets les plus volumineux réservait alors assez de place pour disposer sur les autres côtés neuf objets (ardillon compris), mais pas davantage. Cela permettait, avec un moule long d'environ 12 cm, de fabriquer une garniture à quatre lanières.

Bien entendu, une traduction graphique de cette restitution (fig. 2) n'est proposée ici qu'*exempli gratia*, car elle comporte une large part d'arbitraire : la position de chaque objet est inconnue, et surtout nous ignorons si toutes les appliques avaient la même forme (celles de l'arrière pouvant être plus hautes) et combien d'entre elles étaient munies d'un appendice en T. Mais nous avons sans doute bien affaire à une garniture à quatre lanières. En effet, pour que les appliques et les ferrets soient plus nombreux, il n'aurait pas suffi que le moule soit sensiblement plus long. Il aurait aussi fallu, afin d'éviter les vides, que certains éléments soient répartis sur trois rangs et que les canaux de coulée des objets médians passent entre les objets placés près des bords. Une ordonnance d'ensemble en quatre champs inégaux, mais organisés par rapport au centre du moule, est plus vraisemblable.

Cadre chronologique

Pour dater ce moule, nous ne pouvons nous fonder, faute de renseignements sur son contexte archéologique, que sur la forme, le décor et le mode d'assemblage des objets moulés.

Le mode d'attache de la boucle constitue un premier indice, car il a subi plusieurs mutations du ve au viie s.[12]. Les pattes d'attache larges, repliées autour de la boucle et qui couvraient à l'origine toute la face inférieure de la plaque, reçurent d'abord au ve s. la forme de bandes fixées par des rivets rapportés. Ces derniers furent parfois remplacés à partir du milieu du ve s. par des rivets coulés en même temps que la plaque, et dont les pointes étaient martelées au revers de la courroie. Puis, dans la première moitié du vi^e s., les ateliers byzantins inventèrent de substituer à ces rivets des tenons à œillets, qu'on glissait par des fentes de la courroie et dans lesquels passaient des chevilles ou un simple lien. Ce nouveau dispositif, qui permettait de retirer facilement la plaque-boucle pour la nettoyer ou la réutiliser, devint vite dominant. Les pattes d'attache ne servant plus qu'à relier la plaque à la boucle, elles furent fortement raccourcies ou prirent l'aspect d'anneaux entourant le cadre, et gardèrent cette forme jusqu'à ce que les véritables charnières, apparues sporadiquement dans la seconde moitié du vi^e s., se généralisent au viie s. Les éléments de notre garniture étant sans doute, comme nous l'avons vu, munis de tenons à œillets ou

11. Gavrituhin et Oblomskij, *Le trésor de Gaponovo* (cité n. 1), p. 30 ; Kazanski, *Qal'at Sem'an* (cité n. 1), p. 43. La continuation de cette tradition est attestée aussi bien au vi^e s. (Piatra-Frecatei, Tropaeum Traiani et Suuk-Su) que dans le deuxième tiers du viie s. (Gaponovo sur le Dniepr).

12. Cf. Schulze-Dörlamm, *Byzantinische Gürtelschnallen* (cité n. 8), p. 82-83, dont je résume ici les conclusions.

de rivets coulés, la plaque que nous avons restituée devait être munie de pattes d'attache courtes. Bien que ce système d'attache reste attesté au VIIe s. au Nord de la Mer Noire[13], il indique pourtant plutôt la fin du Ve s. et le VIe s. comme cadre chronologique large où situer notre moule.

Pour les formes et les décors, il n'existe aucune typologie d'ensemble des garnitures multiples à laquelle il suffise de nous référer. Le classement esquissé par A. K. Ambroz et publié en 1973[14] mêle des objets provenant de régions diverses, et propose souvent des datations trop basses[15]. Remarquons que l'élément en T de Sadovec[16], à écusson allongé et pointu, y est rangé dans la tranche chronologique la plus ancienne (550-600), alors que les appliques et ferrets à courbes latérales tangentes y apparaissent respectivement dans la première moitié (tombe 67 de Suuk-Su[17]) et dans la seconde moitié du VIIe s. (tombe 17 de Čmi et grand ferret de Mala Pereščepina[18]). La typologie de I. O. Gavrituhin et A. I. Oblomskij a au contraire l'intérêt de reposer sur des séquences régionales, mais les territoires byzantins sont peu représentés dans la synthèse. Il est pourtant notable que ces auteurs penchent pour une chronologie plus haute : ils datent la tombe 67 de Suuk-Su du VIe s., relèvent qu'une applique semblable de Tropaeum Traiani provient d'une couche antérieure à 582[19], et classent la tombe 17 de Čmi dans la première période de cette nécropole (fin du VIe s.)[20].

Formes et décors des objets

Il nous faut donc rechercher les critères de datation que sont susceptibles de nous fournir chacun des objets figurant sur le moule de Césarée.

La boucle se caractérise à la fois par son bord extérieur rectangulaire et son bord intérieur réniforme et strié. L'association de ces deux formes fait difficulté. Certes, les boucles rectangulaires oblongues sont bien connues, notamment sur le bas Danube, en Crimée et au Caucase du Nord, et elles sont d'ordinaire datées de la seconde moitié du VIe s. ou du début du VIIe s., justement parce qu'elles font souvent partie de garnitures à lanières multiples[21]. Par ailleurs, les boucles réniformes

13. Notamment dans les « trésors des Antes » : cf. par exemple GAVRITUHIN et OBLOMSKIJ, *Le trésor de Gaponovo* (cité n. 1).

14. A. K. AMBROZ, compte-rendu de I. ERDELYI, E. OJTOZI et V. F. GENING, *Das Gräberfeld von Newolino*, *Sovetskaja Arheologija*, 1973/2, p. 289, fig. 1.

15. Cf. la critique de BALINT, Kontakte (cité n. 1), p. 395-399.

16. S. UENZE et alii, *Die spätantiken Befestigungen von Sadovec*, Munich 1992, pl. 11, 8.

17. AJBABIN, La chronologie (cité n. 1), p. 178, date lui aussi cette tombe de 600-625. Pour l'interprétation de l'élément en question (applique ou contre-plaque ?), cf. *supra*, n. 9.

18. Ce ferret date pourtant, si l'on accepte l'identification de la sépulture dont il provient avec la tombe de Kuvrat, du moment où celui-ci reçut d'Héraclius le consulat honoraire et le patriciat (635 environ). Il ne saurait être postérieur à la mort de Kuvrat, survenue vers 650 (J. WERNER, *Der Grabfund von Malaja Pereščepina und Kuvrat, Kagan der Bulgaren*, Munich 1984, p. 38-40).

19. GAVRITUHIN et OBLOMSKIJ, *Le trésor de Gaponovo* (cité n. 1), p. 243, fig. 64.

20. *Ibid.*, p. 264, fig. 82 ; p. 265, fig. 83.

21. Aux exemples mentionnés par SCHULZE-DÖRRLAMM, *Byzantinische Gürtelschnallen* (cité n. 8), p. 79 (pour ses types B19 et B20), on peut ajouter : Histria, tumulus XVI (U. FIEDLER, *Studien zu Gräberfeldern des 6. bis 9. Jahrhunderts an der unteren Donau*, Bonn 1992, p. 61, fig. 7c) ; Skalistoe,

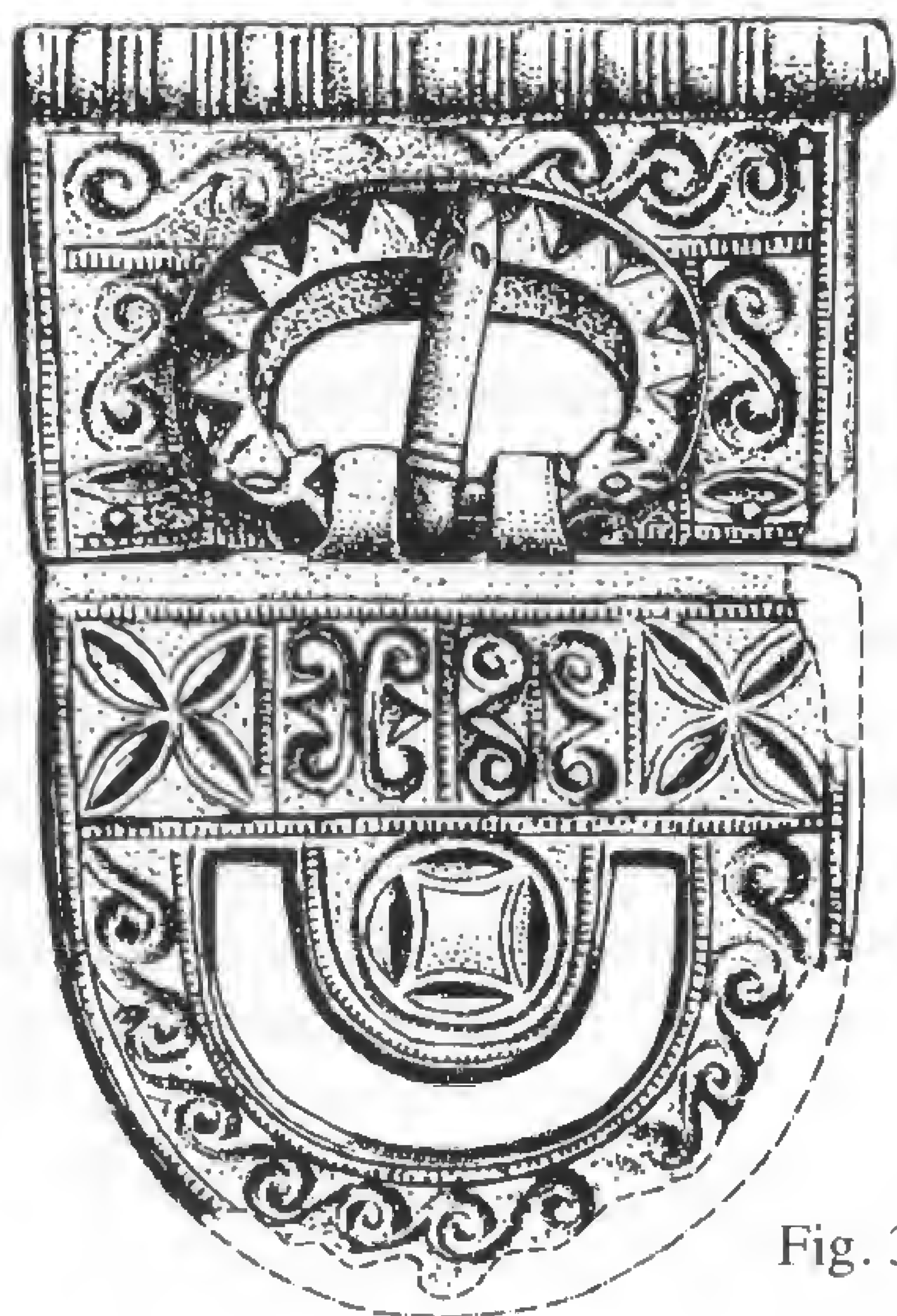




Fig. 3 – Les plaques-boucles de Sahlenburg (a) et de Krefeld-Gellep (b) (éch. 1/2).

striées ou godronnées, apparues au plus tard au début du ve s., sont surtout fréquentes dans les nécropoles mérovingiennes de la fin du ve et de la première moitié du VIe s. Mais elles existent aussi en milieu byzantin, où elles se rencontrent au moins jusqu'à la fin du VIe s.[22], comme nous le confirmera l'un des moules de Caričin Grad (*infra*, fig. 5). En revanche, on ne connaît guère de parallèle ou d'antécédent à l'imbrication d'une forme ovoïde dans une forme rectangulaire, à moins bien sûr d'y voir une descendance lointaine, et à échelle réduite, des grandes plaques-boucles à décor biseauté des années 350-450 dont la plaque, en une ou deux parties, enveloppait entièrement la boucle. Cette dérivation est d'autant plus

tombe 420 (E. V. Vejmarn et A. I. Ajbabin, *La nécropole de Skalistoe* [en russe], Kiev 1993, p. 102, fig. 72, 14) ; Lučistoe, tombe 10 (Ajbabin, La chronologie [cité n. 1], pl. 46, 2) ; Cibilium, tombe 3 (Balint, Kontakte [cité n. 1], pl. 38, 1).

22. Pour la première moitié du ve s., cf. J. Werner, *Beiträge zur Archäologie des Attila-Reiches*, Munich 1956, pl. 41, 7-10 ; 43, 10-17 ; 51, 4. B. Haas et R. Schewe (Byzantinische Gürtelbeschläge im Germanischen Nationalmuseum, dans *Anz. German. Nationalmus.* 1993, p. 262-263. 265) ont publié deux boucles godronnées provenant du Liban (Byblos ou Tyr) et d'Égypte (Achmim). Selon la typologie de I. A. Bažan et S. J. Kargopolcev (Les plaques-boucles en B godronnées comme repère chronologique [en russe], *Kratkie Soobščenija Instituta Arheologii* 198, 1989, p. 28-35), seul leur type XII (Iatrus), à larges godrons, subsisterait après 550. Pour la boucle godronnée de Sadovec, cf. Uenze, *Sadovec* (cité n. 16), p. 176-180. Pour les boucles de ce genre dans la seconde moitié du VIe s., cf. M. Kazanski, Les plaques-boucles méditerranéennes des ve-VIe siècles, *Archéologie médiévale* 24, 1994, p. 165-166.

23. H. W. Böhme, *Germanische Grabfunde des 4. bis 5. Jahrhundert zwischen unteren Elbe und Loire*, Munich 1974, p. 59, signale trois exemplaires de plaques à partie postérieure semi-circulaire : un pour son type A où la plaque est en deux pièces (Sahlenburg, tombe 32 : pl. 40, 4) et deux pour son type B où la plaque est d'une seule pièce (l'un appartient à la collection Diergardt et vient sans doute de Dunapentele ; l'autre provient de Krefeld-Gellep : pl. 81, 9).

plausible qu'il existe des variantes des types A et B de H. W. Böhme dont la partie postérieure de la plaque n'est pas rectangulaire, mais semi-circulaire (fig. 3)[23]. Mais si cette hypothèse est exacte, il faut reconnaître que des maillons intermédiaires font pour l'instant défaut.

Notre contre-plaque fait partie de la vaste famille des « plaques en U » de Z. Vinski[24]. L'agencement de ses courbes semble dériver d'un archétype géométrique facile à tracer au compas et à la règle : un cercle amputé d'un tiers, prolongé par deux arcs tangents de même rayon, qui représentent chacun un sixième de circonférence (fig. 4). Cette forme existe, plus ou moins altérée, dès le VI[e] s., comme on l'a vu par les exemples de Tropaeum Traiani et de Suuk-Su (tombe 67), auxquels on peut ajouter entre autres une plaque-boucle articulée de Skalistoe (tombe 449)[25], une autre du musée de Mayence provenant d'Asie Mineure[26], et deux plaques-boucles rigides à décor « à masque », l'une dans la collection Diergardt[27], l'autre au musée Allard Pierson d'Amsterdam, provenant de Syrie[28]. Mais elle est aussi attestée en

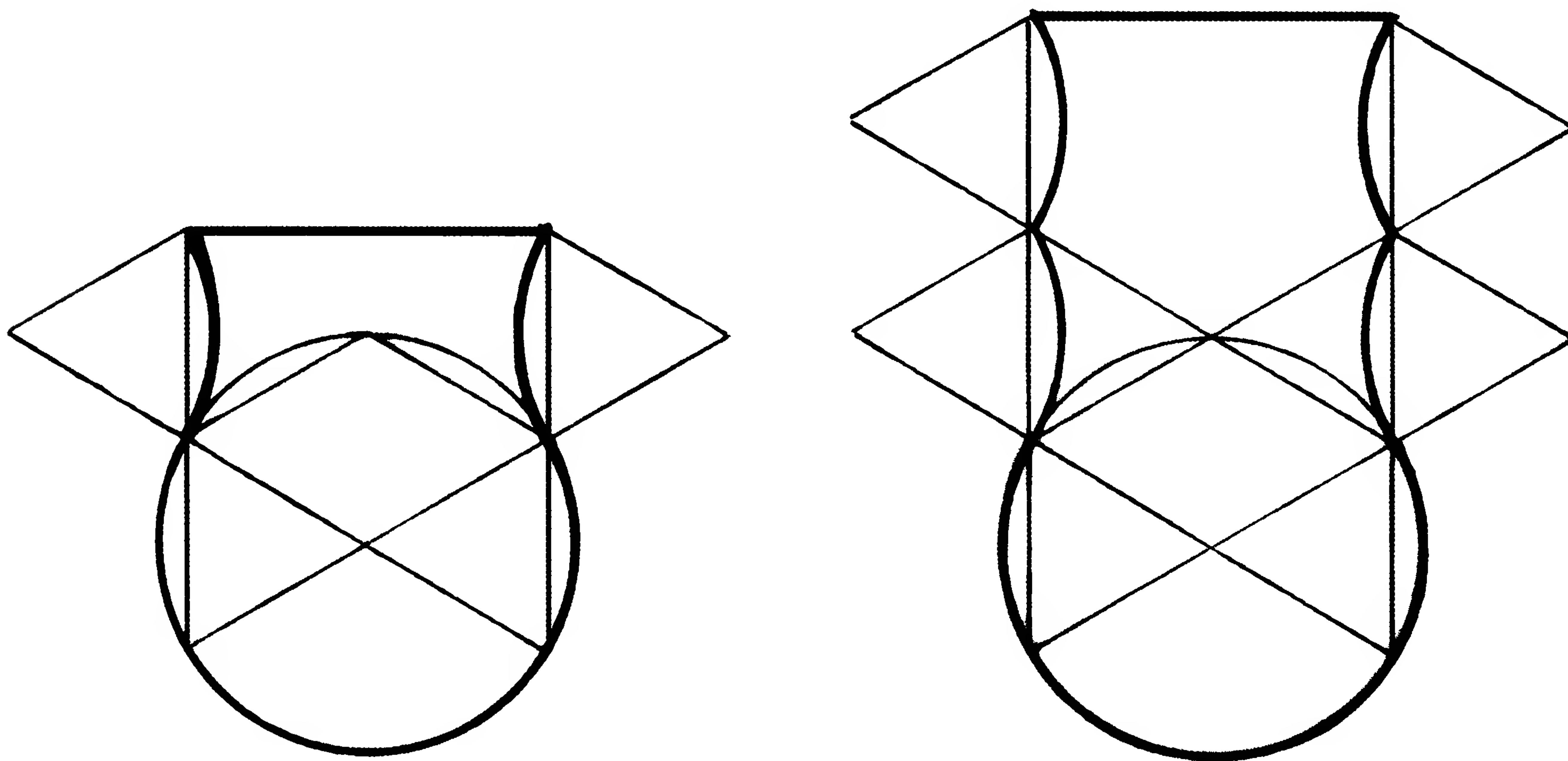


Fig. 4 – Schémas de construction théorique des formes de la contre-plaque et du ferret.

24. Z. VINSKI, La population indigène de l'Antiquité tardive dans la région de Salone d'après les vestiges archéologiques du substrat pré-slave (en serbo-croate), *Vjesnik za arheologiju i historiju dalmatinsku* 69, 1967 (1974), p. 29-33.

25. VEJMARN et AJBABIN, *Skalistoe* (cité n. 21), p. 111 et fig. 80, 20.

26. SCHULZE-DÖRRLAMM, *Byzantinische Gürtelschnallen* (cité n. 8), n° 71, p. 79 : la datation dans la seconde moitié du VI[e] s. se fonde sur la forme rectangulaire de la boucle.

27. J. WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen des 6. und 7. Jahrhunderts aus der Sammlung Diergardt, *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte* 1, 1955, pl. 5, 6.

28. KAZANSKI, *Qal'at Sem'an* (cité n. 1), fig. 2, 6.

29. VINSKI, La population (cité n. 24), pl. 23, 9.

30. J. WERNER, Slawische Bügelfibeln des 7. Jahrhunderts, dans *Reinecke Festschrift*, Mayence 1950, p. 169 et pl. 43, 2 ; AJBABIN, La chronologie (cité n. 1), pl. 39, 23 ; G. F. KORZUHINA, Les trésors et les découvertes fortuites d'objets du type « des antiquités des Antes » dans la région du Dniepr moyen. Catalogue des sites (en russe), *Materialy po Arheologii, Istorii i Etnografii Tavrii* 5, 1996, pl. 21, 1.

plein VII[e] s., ainsi par une plaque-boucle à charnière de Balgota (tombe 10)[29] et par plusieurs objets faisant partie des « trésors des Antes », comme ceux de Hački[30] et de Sudža[31]. Bien d'autres plaques scutiformes, dont certaines ne sont pas précisément datées, peuvent avoir la même origine, rendue presque méconnaissable par des déformations variées (partie postérieure tassée ou triangulaire, face antérieure élargie, courbes latérales raidies, sécantes ou remplacées par de petits segments droits, etc.). À l'inverse, nous ne connaissons aucun objet aussi fidèle à l'archétype supposé que le moule de Césarée.

Par ailleurs, le décor évidé de cette contre-plaque rappelle celui des plaques-boucles du type Sucidava classique[32]. Il s'agit de plaques-boucles coulées, rigides, ayant une boucle rectangulaire ou ovale et une plaque scutiforme, en demi-cercle prolongé de segments droits, munie d'un petit appendice et de trois tenons. Une gorge encadrée de bourrelets sépare normalement la plaque de la boucle. Le décor ajouré se compose souvent d'un croissant surmonté d'une croix dont la branche inférieure et les branches latérales peuvent être circulaires[33]. Ce type est répandu dans presque tout l'espace méditerranéen, avec un net centre de gravité sur le moyen et le bas Danube[34], et est daté du milieu et de la seconde moitié du VI[e] s. (540-600 environ)[35]. Moins fréquentes que les plaques-boucles, des contre-plaques portant le même décor sont attestées dans les Balkans, en Crimée et en Asie Mineure[36].

Le motif central de notre contre-plaque, qui peut se lire comme une croix sans branche supérieure (J. Werner appelle ce motif « Halbkreuz »[37], et nous parlerons

31. KORZUHINA, Les trésors (cité n. 30), pl. 70, 4.

32. Sur le type Sucidava, cf. WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen (cité n. 27), p. 39-40 ; D. CSALLANY, Byzantinische Schnallen und Gürtelbeschläge mit Maskenmuster, *AAASH* 10, 1962, p. 55-77 ; VINSKI, La population (cité n. 24), p. 37-38 ; UENZE, *Sadovec* (cité n. 16), p. 184-187 et p. 598-600 (listes) ; KAZANSKI, *Qal'at Sem'an* (cité n. 1), p. 40-41 ; SCHULZE-DÖRRLAMM, *Byzantinische Gürtelschnallen* (cité n. 8), p. 146-151.

33. Les exemplaires à branche supérieure circulaire sont rares : Česava (VINSKI, La population [cité n. 24], pl. 30, 4) ; Chersonèse (AJBABIN, La chronologie [cité n. 1], pl. 46, 16).

34. Les cartes de répartition ont été progressivement complétées : WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen (cité n. 27), p. 46 ; VINSKI, La population (cité n. 24), annexe B ; FIEDLER, *Studien zu Gräberfeldern* (cité n. 21), p. 72, fig. 9 ; SCHULZE-DÖRRLAMM, *Byzantinische Gürtelschnallen* (cité n. 8), p. 150, fig. 54.

35. SCHULZE-DÖRRLAMM, *Byzantinische Gürtelschnallen* (cité n. 8), p. 152-155, a proposé de considérer comme deux types distincts la variante classique (son type D1, ou Sucidava proprement dit) et la variante « à masque » (son type D2), centrée sur les Balkans, la Mer Noire et l'Asie Mineure, qui serait plus précoce (510/520-560 environ). Notons pourtant que le type D2 fait parfois partie, comme le type D1, de garnitures à lanières multiples (*infra*, Kertch-Bosporos, tombe 180/7). Même si on adopte la chronologie traditionnelle des ceintures à lanières, l'un des arguments de M. Schulze-Dörrlamm pour situer vers 560 la disparition du type D2 n'est donc pas recevable.

36. À la liste dressée par UENZE, *Sadovec* (cité n. 16), p. 600, on peut ajouter : cinq exemplaires du Musée de Mayence, dont trois viennent d'Asie Mineure et un de Constantinople (SCHULZE-DÖRRLAMM, *Byzantinische Gürtelschnallen* [cité n. 8], p. 147-148) ; un exemplaire d'Heraclea Lyncestis (J. WERNER, Byzantinisches Trachtzubehör des 6. Jahrhunderts aus Heraclea Lyncestis und Caričin Grad, *Starinar* 40-41, 1989-1990, p. 274, fig. 1, 8) ; deux découvertes récentes de Caričin Grad (*MEFRM* 114, 2002, p. 1099 ; 115, 2003, p. 1025).

37. Byzantinische Gürtelschnallen (cité n. 27), p. 45, liste 1, n° 6.

38. Belaja : contre-plaque d'Ufa-Novikovka (BALINT, Kontakte [cité n. 1], pl. 60A, 13). Égypte : plaque-boucle du musée Benaki (CSALLANY, Byzantinische Schnallen [cité n. 32], pl. V, 4). Crimée : plaque-boucle de Saharnaya Golovka, tombe 2 (AJBABIN, La chronologie [cité n. 1], pl. 46, 20) ; plaque-boucle de Suuk-Su, tombe 153 (*ibid.*, pl. 40, 15) ; plaque boucle de Kertch-Bosporos (*ibid.*,

de demi-croix), se rencontre dans tout l'Orient, des bords de la Belaja à l'Égypte en passant par la Crimée, le bas Danube, Constantinople et la Syrie[38]. Cette demi-croix orne le plus souvent des plaques-boucles rigides, mais on la trouve aussi sur des contre-plaques (Ufa, Ibida) et sur au moins une plaque articulée (Resafa). De taille très variable, elle est tantôt seule (Ufa, Resafa), tantôt accompagnée du motif en croissant, et à Saharnaya Golovka sa branche horizontale est surmontée, comme sur le moule de Césarée, d'un évidement rectangulaire. Toutes ces plaques-boucles sont datées de la seconde moitié du VIe s. ou de la première moitié du VIIe s., mais elles ne sont pas typologiquement homogènes. Seule celle de Saharnaya Golovka peut vraiment être rattachée au type Sucidava, bien qu'elle n'ait pas de gorge entre la plaque et la boucle. Les autres se situent en marge du type : leur plaque est soit plus courte (Suuk-Su), soit au contraire allongée en forme d'ovale ou d'écusson pointu.

La question se pose de savoir si la demi-croix dérive de la croix des plaques-boucles de type Sucidava, ou au contraire figurait sur les prototypes de ces dernières. La seconde hypothèse me semble préférable pour deux raisons. D'une part, s'il s'agissait d'une simplification, il serait peu probable qu'elle soit passée d'un type régional cohérent à des pièces aussi diverses et dispersées. D'autre part, on voit mal comment un motif cruciforme compris comme symbole chrétien aurait pu « perdre » sa branche supérieure. La diffusion de la demi-croix aurait donc précédé l'apparition du type Sucidava. Comme le décor ajouré présentait, pour la production en série, le double avantage de laisser voir à travers la plaque le cuir coloré de la ceinture et de faire une économie de matière, le succès de ce motif s'explique aisément, car il s'adaptait bien à toute la variété des plaques scutiformes. L'ajout ultérieur d'une barre supérieure évita de devoir prévoir une perforation spéciale pour le passage de l'ardillon, et ne survint donc que sur les plaques-boucles rigides. On serait ainsi parvenu à une forme évoquant la croix, qui aurait été chargée après coup d'un contenu symbolique. Bien entendu, la fortune du motif cruciforme n'a pas entraîné aussitôt la disparition du décor en demi-croix. Notre contre-plaque peut donc être soit contemporaine du type Sucidava, soit quelque peu antérieure.

Les éléments en T apparaissent dès les premières garnitures à lanières, mais leur fonction n'est pas claire. On y a vu des sortes de crochets permettant de suspendre un carquois ou une épée[39], ce que leur petite taille et leur fragilité semblent exclure, mais ils pouvaient servir à attacher à la ceinture des objets plus légers, comme une bourse ou un couteau. Cs. Balint a pourtant noté que la seule ceinture connue dont le cuir ait été conservé, celle de Taš-Tjube, comportait un tel élément à l'envers, c'est-à-dire avec la branche horizontale du T tournée vers le haut[40], et il tend à considérer ces objets comme purement décoratifs. Quoi qu'il en soit, le répertoire

---

pl. 40, 16). Bas Danube : contre-plaque d'Ibida (A. OPAIŢ, O sapatura de salvare în orasul antic Ibida, *Studii şi Cercetări de Istorie Veche* 42, 1991, p. 46, 55). Constantinople : plaque-boucle (VINSKI, La population [cité n. 24], pl. 23, 8). Syrie : plaque mobile de Resafa (M. MACKENSEN, *Resafa* I, Mayence 1984, pl. 9, 14 ; KAZANSKI, *Qal'at Sem'an* [cité n. 1], fig. 1, 2) ; plaque-boucle du musée d'Alep (*ibid.*, fig. 2, 2 ; 9, 4) ; plaque-boucle de 'Anab as Safinah (*ibid.*, fig. 3, 8).

39. SOMOGYI, Typologie (cité n. 1), p. 128.

40. AMBROZ, Problèmes (cité n. 1), fig. 12, 28 ; BALINT, Kontakte (cité n. 1), p. 383-384. pl. 35A.

formel est le même que celui des appliques ordinaires : la forme en écusson est la plus répandue, suivie de la variante rectangulaire et de celle à partie supérieure en « queue de poisson ». Comparés aux nombreux exemples réunis par Cs. Balint, puis I. O. Gavrituhin et A. I. Oblomskij[41], les éléments en T du moule de Césarée se distinguent par deux traits : la branche verticale du T est plus longue que d'ordinaire, et surtout elle se raccorde à l'écusson non par des courbes, mais à angle droit. Il semble donc que l'évolution de ces objets ait tendu assez tôt à en intégrer les deux parties, alors qu'elles sont encore, sur notre moule, comme accolées.

Les évidements de nos éléments en T sont à notre connaissance sans parallèle exact. Le tracé de leur partie supérieure, en demi-cercle échancré au milieu, interdit l'identification avec le décor en « queue de poisson ». On pourrait y voir une variante du thème des deux têtes de rapaces opposées, ornement sans doute d'origine byzantine ou pontique, bien connu chez les Avars et les nomades de la steppe, au Caucase du Nord et en Iran, comme en Syrie[42]. Mais il est sans exemple qu'un seul arc de cercle figure le crâne et le bec de chaque oiseau. Le meilleur rapprochement est plutôt avec les fibules en forme de cigales de l'époque hunnique, dont les ailes, largement déployées en éventail, étaient parfois séparées par une sorte d'échancrure[43]. Pourtant, ce motif n'est pas autrement attesté dans le décor à jour.

Notre ferret doit dériver, comme on l'a vu, du même genre d'épure géométrique que la contre-plaque et les écussons des éléments en T. C'est la forme la plus courante, avec celle des ferrets à bords rectilignes parallèles. Les exemples rassemblés par I. O. Gavrituhin et A. I. Oblomskij[44] permettent de se rendre compte des déformations ultérieures : aplatissement des courbes, raccourcissement, ou au contraire élongation, allant de pair avec un développement de la pointe, et parfois avec l'autonomie de la partie supérieure. Ici encore, aucun objet ne se rapproche autant du modèle originel que le ferret du moule de Césarée. Quant à la croix ornant ce ferret, elle n'a pas non plus de parallèle connu. La présence de motifs chrétiens sur les appliques et ferrets des garnitures à lanières est d'ailleurs rare : le large ferret trouvé à Achmim (Panopolis), orné en son centre d'une petite croix ajourée à bras égaux, est une autre exception[45].

COMPARAISONS

En résumé, les formes et les décors des objets du moule de Césarée suggèrent une date haute, à tel point qu'à deux reprises nous avons dû rechercher des antécédents dans la première moitié du V[e] s. Il reste à voir si la comparaison avec les moules et

41. BALINT, Kontakte (cité n. 1), p. 426-428 (liste) ; pl. 47-48. 50A (carte) ; GAVRITUHIN et OBLOMSKIJ, *Le trésor de Gaponovo* (cité n. 1), fig. 37-38.

42. BALINT, Kontakte (cité n. 1), p. 322. 346-347 ; pl. 1B (carte) ; 5, 45 ; 31, 1-9 ; KAZANSKI, *Qal'at Sem'an* (cité n. 1), fig. 6, 8 ; 27, 17-18. 20-27 ; 28, 3. 5. 24 ; 29, 1.

43. Cf. par exemple un couple de fibules du trésor de Katchin en Volhynie : M. KAZANSKI, *Les Goths (I[er]-VII[e] siècles ap. J.-C.)*, Paris 1991, p. 67 (en bas à gauche).

44. GAVRITUHIN et OBLOMSKIJ, *Le trésor de Gaponovo* (cité n. 1), fig. 43-45.

45. WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen (cité n. 27), pl. 7B, 6 ; CSALLANY (*cité* n. 32), pl. 5, 2 ; GAVRITUHIN et OBLOMSKIJ, *Le trésor de Gaponovo* (cité n. 1), fig. 43, 51.

les garnitures coulées datables de la seconde moitié du VIe s. confirme cette impression.

Les moules de garnitures à lanières restent des découvertes rares[46] : seuls ceux qui ont été trouvés à Caričin Grad en 1978 nous offrent des points de comparaison utiles (fig. 5). Il s'agit de trois plaques fragmentaires qui appartenaient à un atelier d'orfèvre installé dans une poterne du rempart sud de la Ville Haute, à proximité d'un bâtiment où nous avons proposé de reconnaître des *principia*[47]. Comme elles étaient sur le sol en usage lors de l'incendie du secteur qui fut suivi de l'abandon de la ville vers 615, et comme l'une d'elles porte les traces d'une utilisation assez longue (les canaux de coulée de deux objets oblitèrent les formes de deux appliques antérieures), on peut les dater de la fin du VIe s. ou des environs de 600. L'une présente une boucle réniforme striée et les deux autres plusieurs éléments rappelant ceux du moule de Césarée. Mais les appliques scutiformes et les ferrets sont pourvus d'un appendice pointu ou trapézoïdal assez développé. Des bandes striées bordent entièrement les appliques, et soulignent le sommet et les concavités supérieures des ferrets. Le décor ajouré est partout présent : les évidements sont bilobés sur les appliques, en amande sur les ferrets. Enfin, les évasements au bas des appliques sont rectilignes, et la partie supérieure des ferrets est comme indépendante de leur partie inférieure ovale. Ces formes sont donc, par rapport à celles du moule de Césarée, des formes dérivées.

Les garnitures considérées comme les plus anciennes ne le sont pas tant parce que leurs éléments paraissent les plus précoces dans leur type, mais en raison de leur boucle (souvent une plaque-boucle du type Sucidava) ou de leur matériel d'accompagnement. Plus fréquentes que les moules, elles sont généralement datées entre le milieu du VIe et le début du VIIe s. En nous limitant à celles qui comprennent des éléments scutiformes à décor ajouré, coulés en bronze et relevant du type « à concavités latérales »[48], nous pouvons prendre en compte les cinq exemplaires suivants (fig. 6) :

– La garniture de la tombe 180/7 de Kertch-Bosporos[49], sans doute à six lanières, est presque complète. Elle se composait d'une plaque-boucle rigide du type « à masque » (type Schulze-Dörrlamm D2), de trois appliques à partie supérieure « en queue de poisson », de trois appliques scutiformes, de trois ferrets annexes à bords parallèles et de deux éléments en T. Les appliques scutiformes, pourvues d'évidements circulaires, sont de forme ramassée, et les écussons évidés des éléments en T sont reliés aux barres horizontales par des tiges courtes et évasées.

46. Pour les moules de Bernachevka (Podolie) et de Zimno (Ukraine), cf. M. KAZANSKI, *Les Slaves*, Paris 1999, p. 66. 92-94.

47. B. BAVANT, V. KONDIĆ, J.-M. SPIESER, *Caričin Grad* II : *Le quartier sud-ouest de la Ville Haute*, Belgrade-Rome 1990, p. 220-224.

48. D'autres garnitures de la même époque, mais dont les éléments appartiennent à d'autres types, sont recensées par KAZANSKI, *Qal'at Sem'an* (cité n. 1), p. 41.

49. A. K. AMBROZ, La Crimée du Sud-Ouest. Nécropoles des IVe-VIIe s. (en russe), *Materialy po Arheologii, Istorii i Etnografii Tavrii* 4, 1995, fig. 3 ; I. P. ZASECKAJA, Datation et provenance des fibules digitées des nécropoles de Bosporos au haut Moyen-Âge (en russe), *Materialy po Arheologii, Istorii i Etnografii Tavrii* 6, 1998, pl. XIX, 9-21.

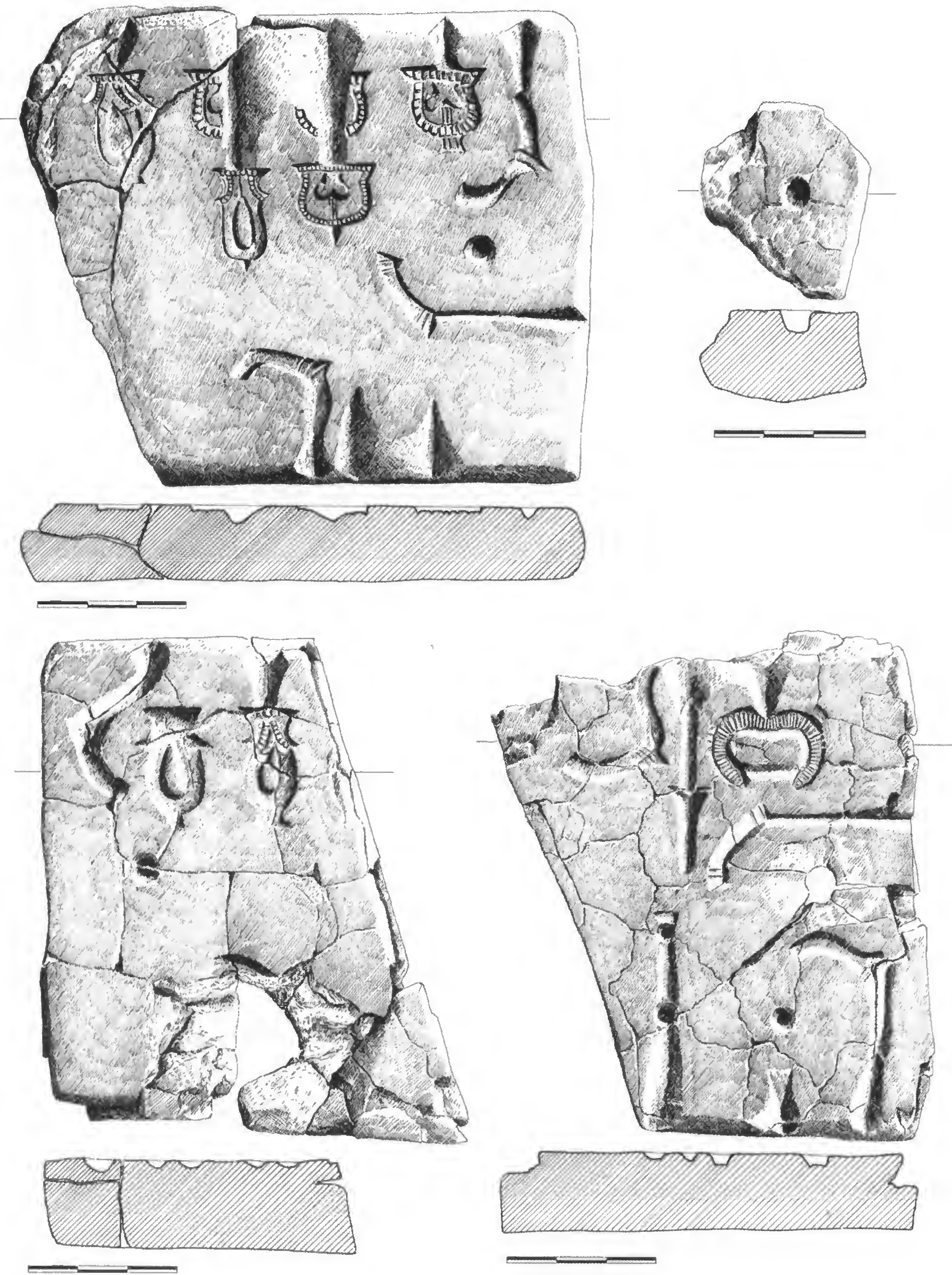


Fig. 5 – Les moules de Caričin Grad (éch. 2/3).

– La garniture de la tombe 74/1 de Lučistoe[50], sans doute à huit lanières, comprenait notamment une boucle en B, munie de deux plaquettes d'attache indépendantes, un grand ferret à bords parallèles, quatre appliques à extrémité supérieure « en queue de poisson », quatre appliques scutiformes trapues, un élément en T à écusson haut et tige courte, et sept ferrets annexes dont les concavités latérales sont reliées non par de simples pointes, mais par des encoches encadrées de deux pointes.
– La garniture égyptienne conservée au Musée Benaki d'Athènes[51], très incomplète, était proche de la précédente : il en reste un grand ferret à bords parallèles, une applique « en queue de poisson », une applique ornée de têtes d'oiseaux opposées, trois appliques scutiformes trapues, et un ferret annexe à concavités latérales reliées par des encoches.
– La garniture de la tombe 107 de Skalistoe[52], sans doute incomplète, a conservé une plaque-boucle de type Sucidava (type Schulze-Dörrlamm D1), une grande applique (ou contre-plaque) scutiforme à courbes latérales sécantes, deux petites appliques bi-scutiformes, trois éléments en T à écussons évidés et évasés vers le bas, et deux ferrets annexes à concavités latérales reliées par des encoches.
– De la garniture de la tombe 29 de Szentes-Nagyhegy[53], il ne reste qu'une plaque-boucle de type Sucidava (type Schulze-Dörrlamm D1) et un ferret annexe du type déjà rencontré à Lučistoe, au Musée Benaki et à Skalistoe.

Typologiquement, toutes ces garnitures sont donc moins homogènes et surtout paraissent plus évoluées que celle du moule de Césarée. Même en tenant compte de décalages probables d'une région à l'autre dans le développement des formes, cela rend une datation de notre moule vers la fin du VIe ou le début du VIIe s. improbable : selon la chronologie couramment admise, il se situerait plutôt vers le milieu ou dans le deuxième tiers du VIe s.

Pourtant, cette relative précision est sans doute illusoire, car elle suppose que les ceintures à lanières multiples n'ont été connues dans l'Empire byzantin qu'à partir des années 530-540, alors que la date de leur apparition est loin d'être assurée et pourrait être plus précoce. Cs. Balint a en effet montré que les premières trouvailles archéologiques pouvaient remonter aux premières décennies du VIe s.[54], et récemment M. Schmauder a établi que ces ceintures étaient attestées sur quelques monuments figurés dès l'extrême fin du Ve ou le début du VIe s.[55] : elles étaient alors portées par des chasseurs – sans doute des barbares –, et pouvaient être entièrement en matériaux organiques. Il est donc très tentant de penser qu'à un moment difficile à situer entre le règne d'Anastase et la première partie du règne de Justinien, elles ont été trans-

50. E. Chajredinova, Die Tracht der Krimgoten im 6. und 7. Jahrhundert, dans *Krim. Archäologische Schätze aus drei Jahrtausenden*, Heidelberg 1999, p. 91.
51. Csallany, Byzantinische Schnallen (cité n. 32), pl. 1.
52. Vejmarn et Ajbabin, *Skalistoe* (cité n. 21), fig. 5, 2-6. 8-22 ; Kazanski, *Qal'at Sem'an* (cité n. 1), fig. 22, 4-24.
53. D. Csallany, *Archäologische Denkmäler der Gepiden im Mitteldonaubecken (454-568 u. Z.)*, Budapest 1961, pl. 25, 13-14. Cette tombe est justement datée du VIe s. par M. Kazanski, *RA* 1995, p. 168.
54. Balint, Kontakte (cité n. 1), p. 401-405.
55. Schmauder, Gürtelgarnituren (cité n. 3), p. 19-21 : les documents les plus anciens seraient deux mosaïques de Carthage (Bordj-Djedid).

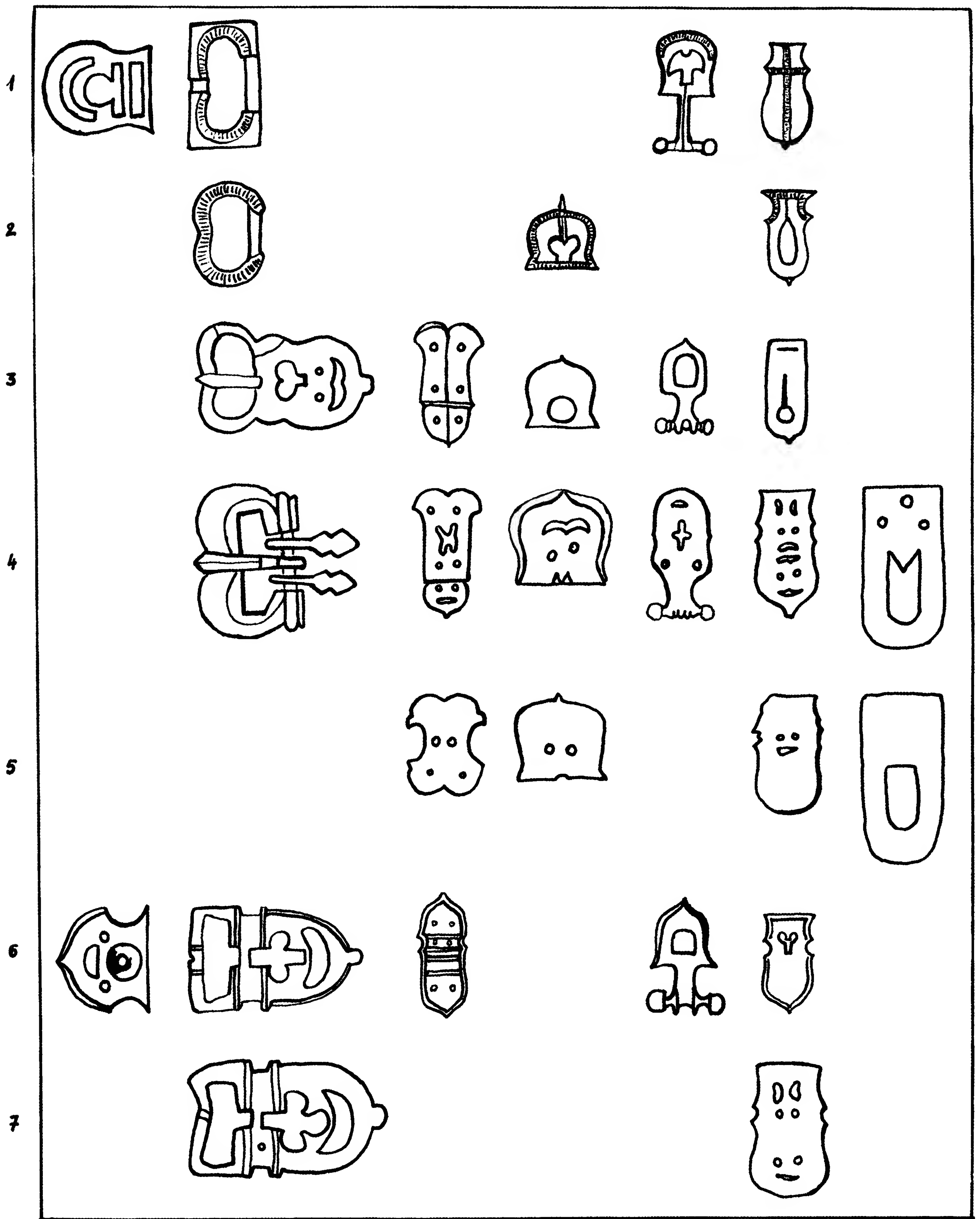


Fig. 6 – Les éléments de la garniture de Césarée comparés à ceux de quelques autres garnitures datables du VIe s.
(1 : moule de Césarée ; 2 : moules de Caričin Grad ; 3 : Kertch-Bosporos, tombe 180/7 ; 4 : Lučistoe, tombe 74/1 ; 5 : Égypte (Musée Benaki) ; 6 : Skalistoe, tombe 107 ; 7 : Szentes-Nagyhegy, tombe 29).

férées du costume de la chasse au costume militaire. Leur introduction dans l'équipement des troupes montées légères a dû marquer en tout cas une étape décisive de leur diffusion : c'est sans doute alors qu'elles ont été munies d'appliques et de ferrets métalliques et qu'elles ont été fabriquées en grande quantité, d'où leur attestation dans la documentation archéologique. On comprend aussi sans peine qu'une fois adoptées par l'armée byzantine, ces garnitures se soient répandues comme une mode chez les fédérés (en Crimée par exemple) et au-delà. Mais en toute rigueur, et faute d'un *terminus post quem* sûr plus tardif, on ne peut proposer pour la date du moule de Césarée qu'une fourchette chronologique large : de la fin du Ve au deuxième tiers du VIe s.

Conclusion

Bien que son contexte archéologique soit inconnu et que sa date ne puisse être déterminée que de façon approximative, notre moule doit surtout son importance au lieu de sa découverte. Alors que J. Werner croyait encore en 1971 que les ceintures à lanières multiples n'avaient été introduites en Asie Mineure qu'au VIIe s.[56], nous tenons pour la première fois une preuve que leur production en série y commença au plus tard au VIe s., sans doute en milieu militaire et à peu près au même moment que dans d'autres régions de l'Empire.

Il est d'ailleurs remarquable qu'au VIe s., Césarée de Cappadoce et Justiniana Prima (Caričin Grad), seules villes byzantines ayant pour l'instant livré des moules pour la fabrication des garnitures multiples, présentent plus d'un point commun, bien que l'une ait un passé multi-millénaire et que l'autre soit une création récente. Il s'agit de villes de dimensions modestes (9 ha *intra muros* pour Justiniana Prima, 15 ha environ pour Césarée après les travaux de Justinien[57]), mais jouissant d'un statut supérieur à celui d'une simple cité (Césarée comme capitale provinciale, Justiniana Prima comme siège d'un archevêque ayant juridiction sur tout le diocèse dacique). Elles sont au centre de régions peu urbanisées, où les domaines impériaux sont étendus, où l'élevage (des chevaux notamment en Cappadoce) est important, et où l'exploitation des mines et la métallurgie relèvent d'une longue tradition. Enfin, l'une et l'autre possèdent des garnisons (Césarée depuis le IVe s. au moins[58], Justiniana Prima depuis sa fondation), mais se trouvent en retrait du *limes* (respectivement d'Arménie et de Dacie ripuaire). Elles représentaient donc des lieux d'implantation tout indiqués pour des unités de cavalerie susceptibles de se porter sur un point menacé de la frontière ou d'intercepter des adversaires ayant pu la franchir.

Il est fort possible qu'au VIe s., la production byzantine des garnitures de ceintures à lanières soit restée localisée dans de telles villes de garnisons, et qu'elle ne se soit étendue aux grands centres urbains qu'au début du VIIe s., lorsque apparurent des exemplaires en métaux précieux, qui servaient désormais à indiquer le statut social élevé de leur propriétaire[59].

56. Werner, Nomadische Gürtel (cité n. 1), p. 119. 121-125.
57. F. Hild et M. Restle, *Kappadokien*, TIB 2, Vienne 1981, p. 130.
58. *Ibid*., p. 67-68.
59. Rettner, Santa Maria Antiqua (cité n. 4), p. 279-280.

À PROPOS D'UNE COUPE EN ARGENT DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE :
REMARQUES SUR LA NATURE ET LE RÔLE DES INSCRIPTIONS SUR LA VAISSELLE PRÉCIEUSE

par François BARATTE

Summary: Inscriptions on metal tableware are often considered as less important than the decoration. Nonetheless, they are sometimes the only ornamentation of a piece. They may be placed to attract attention or hidden on the back or under a foot, executed with care or haphazardly, but in all cases they offer important clues about the nature of the artifact and the way it was fabricated, its function and its owner.

Facilement négligées — elles semblent secondaires par rapport au décor — les inscriptions jouent pourtant un rôle essentiel sur les pièces d'argenterie romaine. Souvent discrètes, elles sont alors cantonnées au revers des objets. Mais elles peuvent être aussi plus ostentatoires : apposées avec soin sur les parties visibles, tantôt très simples, tantôt plus complexes, elles apportent une contribution fondamentale à la signification de l'objet. La plupart d'entre elles apparaissent sous forme de graffiti ; plus soignées, elles sont gravées ou en lettres pointillées. Dans quelques cas exceptionnels, qui étaient peut-être plus nombreux dans la réalité, mais dont l'usure a fait disparaître les restes, ces inscriptions étaient tracées à l'encre : c'est ce qu'on observe sur deux coupes du trésor d'Hermoupolis[1]. Certaines d'entre elles, enfin, n'étaient ni gravées ou ni incisées, mais frappées au moyen de poinçons ; sur certaines coupes commémorant des anniversaires impériaux, par exemple, l'effigie de l'empereur, frappée comme par un coin monétaire, est accompagnée d'une légende dont les lettres sont en relief. Leur contenu, enfin, est divers : lorsqu'il ne s'agit pas de la signature de l'orfèvre, ce sont souvent des textes à caractère technique, des indications pondérales ou le nom du propriétaire. Il existe de nombreux

1. E. PERNICE, *Hellenistische Silbergefässe im Antiquarium der Königlichen Museen*, 58. BWPr, Berlin, 1898 ; W. BRASHEAR, dans H. MIELSCH, B. NIEMEYER, *Römisches Silber aus Ägypten in Berlin*, Berlin 2001, p. 54-55, fig. 55-56.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 645-654.

exemples de cette manière de faire : nous y reviendrons plus loin, après avoir examiné un premier cas particulièrement significatif.

Il s'agit d'un petit plat circulaire, en faible creux, sans pied, de dimensions moyennes[2]. Une moulure très simple en constitue le rebord (fig. 1). Nous n'avons pas remarqué de graffiti au revers lorsque nous l'avons examiné. Il n'y a pas de décor, à l'exception d'une inscription au centre de l'objet, réalisée en lettres soigneusement gravées, puis niellées[3]. Le texte, rédigé en latin, se lit de la manière suivante :

(croix grecque) THALASINPORTUNAVIVITEFELECISINDEO

On peut en proposer sans difficulté la restitution suivante :

(croix grecque) *Thalas(si) Inportuna vivite felecis in Deo*
« Thalassius (ou Thalassus), Inportuna, vivez heureux en Dieu »

On note quelques particularités dans la rédaction, banales en fait dans des inscriptions de la fin de l'Antiquité : la contraction des deux premiers noms propres s'explique aisément par la chute d'un des i en hiatus, et l'inversion du e et du i de *felecis*, à comprendre *felices*, est elle aussi courante

Le texte lui-même ne pose aucun problème, tant les parallèles sont nombreux sur les supports les plus divers ; les verres dorés, notamment ceux sur lesquels sont représentés des couples, sont particulièrement féconds en formules de ce genre[4], chrétiennes ou païennes, par lesquelles des personnages se confient à une divinité, par exemple *Orfitus et Costantia in nomine Herculis Acerentino felices vivatis*[5]. Rappelons seulement, pour la vaisselle d'argent, l'inscription du coffret de l'Esquilin, *Secunde et Proiecta vivatis in Christo*[6], ou celle de la coupe en étain trouvée dans la Saône à Montbellet, *Vincenti Zeses in Christo Domino*[7], qu'on rapprochera de celle qui figure sur une coupe en verre de Cologne, *Pie Zeses G(audias) in Deo*[8]. D'une manière plus générale, la vaisselle, quelle qu'en soit la matière, métal, verre ou terre-cuite, porte souvent des inscriptions brodant plus simplement sur un même thème légèrement épicurien, celui d'une vie immédiatement heureuse : *vita bona fruamur*

2. Diamètre 0, 25 m. L'objet est conservé dans une collection privée. Je dois à l'amabilité de M. Philippe Carlier d'avoir pu l'examiner à loisir et de disposer de la photographie qui est reproduite ici. Le plat a été publié dans le catalogue *Brimo de Laroussilhe. Sculptures et objets d'art précieux du VIe au XVIe siècle* (rédigé par E. BERTRAND), Paris 1992, n° 1, p. 10-11.

3. Le nielle a disparu de certaines lettres.

4. C. R. MOREY, *The Gold-Glass Collection of the Vatican Library, with additional catalogues of the other gold-glass collections*, Catalogo del Museo sacro della Biblioteca Vaticana Apostolica Vaticana, Cité du Vatican 1959.

5. D. B. HARDEN, *Glas der Caesaren*, catalogue d'exposition, Cologne, Römisch-Germanisches Museum, 16. April – 28. August 1988, Milan 1988, n° 155, p. 182 ; A. CAMERON, Orfitus and Constantius : a note on Roman gold-glasses, *JRA* 9, 1996, p. 295-301.

6. K. J. SHELTON, *The Esquiline Treasure*, Londres 1981, n° 1, p. 72.

7. P. GRAS, La coupe en étain de Montbellet, *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône* 54, 1974, p. 39-45. La coupe n'a pas nécessairement une fonction liturgique.

8. *Gallien in der Spätantike. Von Kaiser Constantin zu Frankenkönig Childerich*, catalogue d'exposition, Römisch-Germanisches Zentralmuseum, Mayence 1980, p. 115, n° 138.



Fig. 1

felices[9], proclame un gobelet en verre dans une collection privée. Il s'agit évidemment du développement et de la combinaison de deux des formules les plus banales, répandues sur toutes sortes d'objets de la vie quotidienne : *utere felix* d'une part, *pie zeses* d'autre part.

L'évocation du coffret de l'Esquilin et des verres dorés suffit à expliciter le caractère du plat en argent : il s'agit bien évidemment d'un cadeau de mariage offert à un couple, Thalassius, ou Thalassus, et Importuna. Les deux noms ne font d'ailleurs aucune difficulté, bien représentés dans l'Antiquité tardive[10] : plusieurs Thalassius ont fait une belle carrière entre le milieu du IVe et celui du Ve siècle. L'un

9. *Ibid.*, n° 115, p. 207.

10. Pour Thalassius : H. SOLIN, Die innere Chronologie des römischen Cognomens, dans *L'onomastique latine. Paris, 13-15 octobre 1975*, Paris 1977, p. 135 ; Inportuna est moins fréquent, pour la raison évidente que le nom était sans doute difficile à porter : *ibidem*, p. 121.

d'eux a été préfet du prétoire pour l'Orient entre 351 et 353, un autre proconsul d'Afrique en 378 ; un troisième, préfet du prétoire pour l'Illyricum en 439, devient même évêque de Césarée[11]. De la même manière, plusieurs Thalassus nous sont connus[12]. Si nous n'avons pas trouvé d'attestation d'Inportuna, Inportunus en revanche est connu : un Fl. Inportunus, membre de la famille des Decii, est ainsi consul en 509[13]. On note le caractère soigné de l'inscription, aux lettres élégamment pattées. Il semble difficile toutefois de tirer de la paléographie des indications chronologiques. On rapprochera volontiers le texte, dans sa graphie, de nombreuses cuillers inscrites de la fin du IVe au VIe siècle : le trésor de Thetford, par exemple, en fournit un lot important, sans rapport direct toutefois avec l'inscription du plat étudié ici[14] puisqu'il s'agit de dédicaces au dieu Faunus. On est aussi très loin de l'écriture des inscriptions latines qui figurent sur trois cuillers du trésor de Lampsaque, à la fin du VIe ou au début du VIIe siècle, qui, tout en n'étant pas semblables entre elles, ont toutes une graphie bien plus maniériste[15]. La fourchette chronologique dans laquelle on peut inscrire le plat restera donc large.

Il est intéressant enfin d'observer la sobriété du plat qui vient d'être présenté. Même en parfait état, impeccablement poli, il devait apparaître relativement modeste ; mais cette appréciation dépendait évidemment des destinataires : suivant leur place dans la société, ils considéraient sans doute cet objet de manière différente. Quatre petits plats circulaires sur pied haut du trésor de l'Esquilin, donc de la fin du IVe siècle, constituent des points de comparaison intéressants : ils n'ont pas d'autre décor qu'un monogramme niellé en leur centre, inscrit dans une couronne de laurier. Le rapprochement est instructif : la simplicité des plats, dans le cas de l'Esquilin, met bien en valeur le nom du possesseur, l'emploi d'un monogramme ajoutant un piquant supplémentaire qui devait retenir particulièrement l'attention de l'observateur[16]. Quatre autres plats rectangulaires du trésor présentent le même monogramme que les précédents ; mais leur forme est un peu plus compliquée, agrémentée par le décor du rebord, en forme de peltes ajourées[17].

La simplicité des plats de Thalassius et de Projecta toutefois n'est pas caractéristique de la seule antiquité tardive : on rappellera le cas du trésor de Rudnik en Serbie, dans lequel quatre plats, de formes diverses mais sans décor particulier, portent en leur centre une inscription niellée, un nom, Simplici(ius), abrégé dans un cas en Sim[18]. Les objets de Rudnik ne sont pas facile à dater, étant donné la simplicité même des formes et l'absence de décor, mais on peut sans doute les placer dans le courant du IIe siècle.

11. A. H. M. Jones, J. R. Martindale, J. Morris, *PLRE*, I, p. 886-889 ; J. R. Martindale, *PLRE*, II, p. 1060-1061.
12. *PLRE* I, p. 889 ; *PLRE* II, p. 1061
13. *PLRE* II, p. 592.
14. C. Johns-T. Potter, *The Thetford Treasure. Roman Jewellery and Silver*, Londres 1983, en particulier p. 41-42.
15. F. Baratte, Vaisselle d'argent, souvenirs littéraires et manières de table : l'exemple des cuillers de Lampsaque, *CArch* 40, 1992, p. 6, fig. 3 et fig. 8.
16. Shelton, *Esquiline Treasure* (cité n. 6), n° 5-8, p. 80, pl. 26. On notera que sur le pied de l'un des plats a été inscrit assez sommairement le graffito suivant : *vivas in Deo Marciana vivas*.
17. *Ibid.*, n° 9-12, p. 80-81, pl. 27.
18. *Antique Silver from Serbia*, éd. I. Popovič, Belgrade 1994, n° 205-208, p. 291-293.

Si l'objet qui vient d'être présenté ne modifie guère ce que l'on sait de la vaisselle d'argent, il vient opportunément compléter le dossier épigraphique, en apportant une attestation supplémentaire des échanges de cadeaux à l'occasion d'un événement familial important : par exemple un mariage[19] ou bien une nouvelle magistrature[20]. Il montre sans équivoque que c'est parfois le texte qui donne à la pièce d'argenterie sa valeur et son sens. Si l'on prend en compte les plats impériaux, on observe aussi que dans de nombreux cas — mais pas dans tous — une inscription précise le sens de l'image, ou tout au moins les circonstances de sa réalisation : ainsi sur le *missorium* de Théodose[21], celui de Valentinien à Genève[22] et sur les nombreux plats préparés à l'occasion des décennales de Licinius. Sur un des plats de Kertch en revanche[23] ou sur celui, fragmenté, de Groß Bodungen[24], il n'y a aucun texte. On devait juger l'image impériale suffisamment explicite. Mais sur quelques objets préparés pour les distributions impériales, les plats de la trouvaille de Niš par exemple ou plusieurs autres appartenant au trésor conservé aujourd'hui à Munich, seule l'inscription permet de savoir ce dont il s'agit puisqu'il n'y a aucun décor[25]. Le cas le plus spectaculaire est sans doute celui du grand plat du trésor de Kaiseraugst exécuté en vue des distributions faites par Constance II[26] à l'occasion de ses décennales : si le décor présent au centre du plat fait impression, il est purement géométrique ; le texte, lui, est très élaboré, et sa qualité était un élément supplémentaire de valorisation de l'objet aux yeux de ceux qui le recevaient: « *Augustus Constans dat laeta decennia victor spondens omnibus ter tricennalia faustis* ».

Lorsqu'il s'agit de personnes privées qui étaient les commanditaires, on comprend aisément que l'inscription était indispensable : il eût été autrement sans doute bien difficile d'identifier ceux qui étaient représentés. Sur le *missorium* d'Aspar, à Florence, un des rares exemples connus de cette catégorie de pièces, chaque figure est ainsi accompagnée de son nom et de sa fonction[27]. Sur deux cuillers qui appartenaient à un petit ensemble découvert au XVIIIe siècle à San Canziano d'Isonzo, accompagnées d'une grosse *bulla* en argent, inscrite elle aussi et de deux cuillers à décor figuré chrétien, c'est la *dignitas* de la famille des

19. AUSONIUS, *Cento nuptialis*, v. 61 : *ingens argentum mensis* (*Aen.* I, 640).

20. C'est évidemment le cas du fils de Symmaque, connu par la correspondance de son père, qui est le plus éclairant : SYMMAQUE, *Ep.*, II, 81.

21. *El disco de Teodosio*, éd. M. ALMAGRO-GORBEA, J. M^a. ÁLVAREZ MARTÍNEZ, J. M^a. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ, S. ROVIRA, Madrid 2000 ; compte rendu par F. BARATTE, *Bonner Jahrbücher* 201, 2001, p. 589-591.

22. W. DEONNA, Notes d'archéologie suisse. VI. Le missorium de Valentinien, *Anzeiger für schweizerische Geschichte und Altertumskunde* 22, 1920, p. 18-32 et 98-104.

23. A. EFFENBERGER, B. MARŠAK, V. ZALESSKAJA, I. ZASECKAJA, *Spätantike und frühbyzantinische Silbergefässe aus der Staatlichen Ermitage Leningrad*, Berlin 1978, n° 1, p. 78-81.

24. W. GRÜNHAGEN, *Der Schatzfund von Gross Bodungen*, Berlin 1954.

25. *Spätantike zwischen Heidentum und Christentum*, éd. H. DANNHEIMER, Munich 1989, p. 47-68, et plus particulièrement p. 52-53.

26. *Der spätrömische Silberschatz von Kaiseraugst. Die neuen Funde*, éd. M. GUGGISBERG, Augst 2003, p. 178-180.

27. *Ori e argenti nelle collezioni del Museo Archeologico di Firenze*, Florence 1990, n° 235, p. 17, planche p. 17.

Eusebii qui est explicitement célébrée, illustrée en même temps par les personnages qui figurent au fond de chaque cuiller, qu'il serait impossible de reconnaître sans leur désignation claire. On ajoutera enfin à ces objets le grand plat du trésor de Seuso, même s'il était plutôt destiné à un usage familial qu'à un cadeau. Sur celui-ci, images et inscription se combinent : le banquet de chasse en plein air est certes un poncif, que l'on retrouve sur le plat de Cesena, mais il est situé dans un contexte géographique précis que désigne la mention du *Pelso* antique, le lac Balaton. Quant au texte qui entoure le médaillon central — *H(a)ec Sevso tibi durent per saecula multa / posteris ut prosint vascula digna tuis* —, s'il est avant tout célébration familiale, il témoigne par ses réminiscences vergiliennes de la culture — réelle ou supposée — du maître de maison et affirme avec éclat et de manière originale la confiance de ce dernier dans la pérennité de sa famille[28].

Il est inutile d'insister encore sur la fonction des inscriptions dans le cas d'objets votifs, puisque ce sont elles qui permettent de préciser deux points essentiels : la divinité à laquelle l'objet est offert d'une part, l'identité du donateur d'autre part, et parfois, en outre, les circonstances de l'offrande. Les exemples en sont nombreux sur la vaisselle d'argent du Haut Empire : il suffira de citer ici le trésor de Berthouville, intéressant puisqu'on y rencontre à la fois des pièces dont le décor — une représentation de Mercure — donnait immédiatement une idée du destinataire, et d'autres qui, offertes par leur possesseur après avoir servi d'abord au service de la table, réclamaient nécessairement une inscription pour être identifiée comme votives. Celle-ci, on le notera, figure au revers et n'était donc pas immédiatement visible. Les trésors d'Hagenbach ou de Notre-Dame-d'Allençon ont livré des pièces semblables. Pour la fin de l'Antiquité, les procédés sont analogues : le trésor de Thetford, déjà cité, a livré tout un lot de cuillers de la fin du IVe ou du début du Ve siècle, offertes au dieu Faunus comme le précise l'inscription qui figure au fond du cuilleron. Mais cette façon de faire n'est pas non plus étrangère aux chrétiens : les objets découverts en Syrie, ceux du « trésor de Kaper Koraon » notamment, un peu plus tardifs, sont désormais suffisamment connus pour qu'il soit inutile de s'y attarder[29]. Rappelons seulement que les inscriptions qu'ils portent permettent de connaître le nom et l'origine des donateurs, et l'église à laquelle ils sont destinés. C'est encore le cas du grand plat retrouvé dans le mobilier de la tombe de Malaja Perescepina, offert par l'évêque Paternus à son église : l'inscription, qui court soigneusement tout autour de la partie centrale, en lettres gravées et dorées, précise les conditions dans lesquelles l'objet a été réalisé : « *ex antiquis renovatum est* », une formule qui a suscité de nombreux commentaires, l'hypothèse la plus vraisemblable étant que ce sont des pièces plus anciennes qui ont fourni le métal utilisé par l'orfèvre[30]. Il en va de même en Occident pour le plat offert par l'évêque Exsuperius à une « *ecclesia Bogiensi* » dont l'identification reste incertaine[31], et pour les objets

28. M. Mundell Mango, The Sevso Treasure Hunting Plate, *Apollo*, juillet 1990, p. 2-11.
29. M. Mundell Mango, *Silver from Early Byzantium. The Kaper Koraon and Related Treasures*, Baltimore 1986.
30. *Frühbyzantinische Silbergefässe* (cité n. 23), p. 138-141.
31. « Lanx » de Risley Park : J. M. C. Toynbee, K. Painter, Silver Picture Plates of Late Antiquity : A.D. 300 to 700, *Archaeologia* 108, 1986, n° 50, p. 41-42.

du trésor de Galognano[32] ou le plat inscrit du trésor de Canoscio, dont l'inscription, on peut le noter, avait été regravée à un moment donné, en dépit des difficultés techniques, pour en modifier le contenu : elle donne, dans sa version finale, le nom des martyrs auxquels l'objet était dédié, accompagné de la mention déjà relevée : *Vtere felix*[33]. Quant aux reliquaires, on ne s'étonnera pas d'en rencontrer beaucoup inscrits. Mentionnons seulement, à titre d'exemple, celui de Sainte-Euphémie de Grado : la pyxide en argent, de forme ovale, présente sur son pourtour une série de huit médaillons à l'intérieur desquels apparaissent les bustes du Christ entre Pierre et Paul, sur une face, d'une jeune femme et de quatre saints locaux, désignés par leur nom ; ce sont les saints Cantius, Cantianus, Quirinus, Latinus et sainte Cantianilla[34] ; s'y ajoute saint Laurent, sans qu'on puisse savoir s'il existait une correspondance précise entre texte et médaillons. Il s'agit donc de préciser les reliques que renfermait la boîte ; mais l'inscription fait aussi connaître le saint auquel la pyxide avait été offerte en accomplissement d'un vœu, Laurent, et le donateur, un certain Jean Nicéphore, *vir spectabilis* : autant d'informations indispensables à une compréhension correcte de l'objet par ceux qui le voyaient.

Pour rester dans le domaine chrétien, les inscriptions peuvent aller plus loin encore, comme on le constate à l'examen des pièces du trésor de Water Newton en Grande-Bretagne[35]. L'une des coupes présente un texte votif, qui rappelle le nom des deux femmes qui ont offert l'objet : *Innocentia et Viventia ... [offer]unt*. Mais une seconde proclame : *Sanctum altare tuum Domine subnixus honoro*. K. Painter a suggéré de manière convaincante que ce dernier texte devait faire référence directement à la liturgie. On peut évidemment objecter que le rappel d'une phrase à connotation liturgique n'implique pas nécessairement l'usage effectif dans la célébration de la messe, d'autant plus que le texte de l'inscription s'applique aussi parfaitement à une offrande faite au trésor d'une église. Il n'empêche qu'on va ici plus loin qu'une simple formule votive.

Le cas le plus étonnant d'inscriptions sur une pièce d'argenterie d'époque romaine, il est vrai bien plus ancienne que celles qui viennent d'être mentionnées, reste toutefois celui des quatre coupes (?) de forme cylindrique — des sortes de *modioli* en forme de milliaire comme l'a noté justement E. Künzl — découvertes dans le sanctuaire d'*Aquae Apollinares*, Bagni di Vicarello, sur la paroi desquelles sont inscrites, en plusieurs colonnes, les différentes étapes de la route de Cadix à Rome[36], avec les

32. O. VON HESSEN, W. KURZE, C. A. MASTRELLI, *Il tesoro di Galognano*, Florence 1977 ; *Silver from Early Byzantium* (cité n. 29), p. 250-253.

33. Un rappel des différentes interprétations, jusqu'à celle, correcte, de A. de Capitani d'Arzago, est donné par Y. DUVAL, Loca sanctorum Africae. *Le culte des martyrs en Afrique du IVe au VIIe siècle*, Rome 1982, p. 441-443.

34. H. BUSCHHAUSEN, *Die spätrömischen Metallscrinia und frühchristlichen Reliquiare. I. Katalog*, Vienne 1971, B 18/19, p. 246-249, pl. 54-57.

35. K. S. PAINTER, The Water Newton Treasure : votive or liturgical ?, *Journal of the British Archaeological Association* CLII, 1999, p. 1-23.

36. G. MARCHI, *La stipe tributata alle divinità delle Acque Apollinari scoperta al cominciare del 1852*, Rome 1852 ; CIL XI 3281-3284 ; J. HEURGON, La date des gobelets de Vicarello, *Revue des Études anciennes*, 1952, p. 27-38 ; E. KÜNZL-S. KÜNZL, Aquae Apollinares/Vicarello (Italien), dans *Les eaux thermales et les cultes des eaux en Gaule et dans les provinces voisines, Actes du colloque*

distances correspondantes. Objets votifs ? mais aucune inscription ne mentionne le sanctuaire ou une divinité. Souvenirs de voyage ? Peut-être, mais on a du mal néanmoins à imaginer comment avait pu germer dans l'esprit de l'orfèvre ou de son commanditaire l'idée d'un tel décor, constitué par les seules inscriptions.

Dans un contexte profane, quelques inscriptions enfin, tout en jouant toujours un rôle important dans l'ornementation de l'objet, semblent introduire un dialogue entre lui et celui qui l'utilise : c'est le cas d'une coupe découverte à Malaga[37], datable sans doute du IVe siècle. Le décor niellé est réparti à l'intérieur entre une frise au sommet des parois et un médaillon central, qu'entoure une inscription prometteuse : *Accipe me sitiens, forte placebo tibi*. On ne sait trop si elle s'applique au récipient lui-même ou à son contenu. Mais on observe que, située au fond de la coupe, elle était nécessairement cachée par le liquide qui la remplissait tant que celui-ci n'avait pas été bu : on la découvrait alors progressivement, de la même manière qu'on découvrait l'effigie du roi Chosroès au fond d'une coupe sassanide décrite par le poète abbasside Abu Nawas[38]. L'inscription est liée directement au déroulement du banquet, conçu comme un moment privilégié de convivialité : le dialogue qui s'est ainsi instauré entre le convive et la coupe se prolonge en fait en une conversation entre tous les banqueteurs, l'image ou le texte devenant prétexte à un échange entre eux. Il n'en allait pas différemment avec les cuillers du trésor de Lampsaque, du début du VIIe siècle. Pour les avoir longuement commentées ailleurs, nous n'y reviendrons pas ici, sinon pour rappeler que certaines sont mises en rapport avec les Sept Sages de la Grèce et avec leurs maximes, agrémentées de quelques commentaires pleins d'humour allant dans le sens d'un épicurisme de bon aloi[39] ; deux autres, inscrites en latin, présentaient aux convives des citations de Virgile, elles aussi complétées par des textes analogues aux précédents. Il ne fait guère de doute que la raison d'être de la présence de ces textes sur les cuillers était à la fois de témoigner de la culture de leur possesseur, et, en détournant la signification habituelle des passages cités, de susciter réactions et commentaires parmi les convives. Eléments parfois essentiels du décor, les inscriptions interviennent donc aussi bien souvent dans l'usage même des objets qui les portent et dans leur fonction.

Mais toutes n'étaient pas directement visibles. Certaines, parce qu'elles avaient avant tout un caractère technique, se trouvaient au revers de l'objet, près du pied. Quelques-unes sont soignées dans leur exécution, réalisées en lettres pointillées, d'autres ne sont que des graffiti, plus ou moins rapidement tracés, parfois presque

---

28-30 septembre 1990. Aix-les-Bains, éd. R. CHEVALLIER, *Caesarodunum* XXVI, p. 273-296, en particulier p. 282 et fig. 15.

37. *Archivo Español de Arqueologia* 36, 1963, p. 187-188, n° 15, fig. 15 ; F. BARATTE, *La vaisselle d'argent en Gaule dans l'Antiquité tardive*, Paris 1993, p. 112, fig. 37.

38. H. RITTER, *Orientalia I*, Abû Nuwâs, Die Trinkschale, *IstMitt* 1, 1933, p. 1-2 ; J.-J. KRACKOVSKIJ, La coupe sassanide dans les vers du poète abbasside Abū Nawās, dans *Seminarium Kondakovianum. Recueil d'études, archéologie, histoire de l'art, études byzantines*, II, Prague, 1928, p. 114-125, en russe, résumé français p. 126.

39. F. BARATTE, Vaisselle d'argent, souvenirs littéraires et manières de table : l'exemple des cuillers de Lampsaque, *CArch* 40, 1992, p. 5-20. Au même moment et indépendamment, S. R. HAUSER, *Spätantike und frühbyzantinische Silberlöffel. Bemerkungen zur Produktion von Luxusgütern im 5. bis 7. Jahrhundert*, JAC, Ergänzungsband 19, 1992, p. 70-76.

évanescents et illisibles. Trois catégories d'informations sont données de cette manière : des poids, le nom du possesseur, celui de l'orfèvre. Les poids sont souvent en lettres pointillées, mais ce n'est pas toujours le cas. Ils s'appliquent à l'objet lui-même, ou bien à un groupe d'objets analogues, une paire, trois ou quatre pièces, suivant les formes, dont le nombre pouvait être parfois explicitement indiqué, comme sur l'une des patères du trésor de Thil (Haute-Garonne), sur laquelle l'inscription pondérale commence par la précision « (poids de) huit (pièces) » en grec[40]. Si un objet résulte d'un montage complexe, le poids de chacune des parties peut être détaillé, avant que ne soit signalé le poids total : c'est le cas de la coupe au buste d'Afrique du trésor de Boscoreale[41]. Sur le plat de Paternus déjà mentionné, l'inscription pondérale au revers, pointillée, prend bien soin de distinguer le poids d'argent, le poids d'or « pur » et le poids d'or « mélangé »[42] . On observe même sur un plat du trésor de Thil[43] une double inscription, donnant deux poids différents, qui correspondent probablement à une pesée avant exécution du décor et au poids final, précision qui s'explique par la volonté de faire apparaître clairement la quantité de métal précieux retirée par l'orfèvre du plat brut, dont la matière première lui aurait été apportée par son client ; il en va de même, dans la première moitié du IVe siècle, pour le plat d'Achille du trésor de Kaiseraugst[44]. Cette double pesée est attestée pour les orfèvres par exemple par une anecdote plus tardive, du VIe siècle, qui rapporte comment un apprenti trop zélé, lors de l'exécution d'une croix, avait ajouté de l'or pour mieux glorifier Dieu ; il avait été accusé ensuite d'avoir falsifié le métal lorsqu'on s'était rendu compte du surcroît de poids[45].

Le nom du possesseur de l'objet est évidemment un élément important, parfois pour des raisons de prestige, on l'a vu précédemment : c'est ainsi qu'on expliquera la présence de monogrammes sur certains plats du trésor de l'Esquilin, ou sur des cuillers, à Lampsaque par exemple, sur lesquelles on a voulu reconnaître le nom d'un évêque[46]. Mais bien souvent il doit s'agir d'une marque de propriété, tracée avec soin ou très rapidement, sous forme de graffiti, ou en lettres pointillées. Plusieurs noms peuvent apparaître sur l'objet, correspondant sans doute à une succession de propriétaires, le cas extrême étant représenté par une petite coupe en argent de Niederbieber, d'un type caractéristique du IIIe siècle, sur laquelle n'apparaissent pas moins de onze graffiti qui s'enchevêtrent[47], au point qu'on a pu penser non pas à une succession de possesseurs, mais à une propriété commune, comme on en connaît par exemple chez les soldats[48].

40. M. Feugère, M. Martin, Le trésor d'argenterie gallo-romaine de Thil (Haute-Garonne), dit « trésor de Caubiac », dans *Argenterie romaine et byzantine. Actes de la table ronde Paris 11-13 octobre 1983*, p. 67 et p. 75 (M. Martin).

41. A. Héron de Villefosse, *Le trésor de Boscoreale*, Mon. Piot 5, 1899, p. 42-43.

42. *Frühbyzantinische Silbergefässe* (cité n. 23), p. 140.

43. Martin (cité n. 40), p. 75.

44. M. Martin, dans H.A. Cahn, A. Kaufmann-Heinimann, *Der Silberschatz von Kaiseraugst*, Derendingen 1985, p. 382-383.

45. Joh. Moschus, *Pratum Spirituale*, chap. 200, PG 87/3, col. 2851-3112.

46. Hauser, *Silberlöffel* (cité n. 39), p. 63-67.

47. H. U. Nuber, Graffiti auf einer Silberschale aus Niederbieber, dans K. Wilhelmi, Zwei besondere Gefässformen aus Niederbieber, Kr. Neuwied, *Germania* 50, 1981, p. 327-330.

48. J. Wahl, *Fundberichte aus Hessen* 15, 1975, p. 283-288.

Restent les signatures d'orfèvres. Celles qui sont avérées sont rares. Elles sont en règle générale soignées, parfois mises en évidence : on pense à Sabeinos, dont le nom apparaît au Ier siècle, en grec, sur deux des coupes à *xenia* de Boscoreale, à Polygnos, qui signe un miroir du même trésor[49], ou bien encore à Euporos, auteur d'un autre miroir conservé au Badisches Landesmuseum de Karlsruhe[50]. Pour l'antiquité tardive, deux noms ont depuis longtemps été mis en avant, plus discrètement présentés : celui d'Euticius de Naissus, sur un plat de Kaiseraugst, et celui de Pausyllypos, au revers du plat d'Achille du même ensemble[51]. La découverte récente de nouvelles pièces du trésor, dont certaines portaient des poinçons notamment au nom du dernier orfèvre nommé, ont renouvelé la discussion sur le rôle exact de ces artisans — mais il s'agit d'un autre débat[52]. Elles ont en tout cas attiré l'attention sur un type particulier de poinçons, qui paraît désigner des orfèvres ou des responsables d'ateliers[53] — publics ou privés — plutôt qu'ils ne manifestent un contrôle officiel sur la production. Nous ne rentrerons pas ici dans l'analyse de ce dossier particulier, qui a déjà suscité maintes discussions, mais nous soulignerons seulement que certains d'entre eux, au moins, offrent bien des inscriptions, frappées avec un poinçon et non pas inscrites directement lettre par lettre sur l'objet : marques soignées parfois visibles, parfois plus discrètes, au revers, même si leur présence confère un surcroît de valeur à l'objet. Mais peut-être les signatures d'orfèvres sont-elles plus nombreuses qu'on ne l'imagine en l'absence d'information explicite (« un tel a fait ») : on pourrait penser, notamment, que les noms en lettres pointillées, plus soignés dans leur graphie, ont été apposés dans les ateliers, et désignent l'artisan lui-même ; mais il n'y en a aucune preuve formelle, et rien n'interdit qu'il ne s'agisse aussi de marques de propriété. Les textes cependant, qui évoquent parfois l'importance des signatures d'orfèvres sur les objets pour assurer leur valeur (signatures fausses parfois, déjà dans l'antiquité) suggèrent leur fréquence.

Fournissant à la recherche moderne des informations essentielles, les inscriptions jouaient déjà sur la vaisselle d'argent un rôle important : contribuant à la valeur de chaque pièce, elles participaient à son décor, tout en attestant le nom du légitime propriétaire. On s'explique donc leur présence dans bien des cas. D'une certaine manière, c'est leur absence qui pourrait étonner.

49. Héron de Villefosse, *Boscoreale* (cité n. 41), p. 90, fig. 20 : *M. Domitius Polygnos fece* ; p. 80 et p. 82 (pour les deux coupes signées par Sabeinos). D'une manière générale, le trésor de Boscoreale fournit de nombreux exemples d'inscriptions de toute sorte, graffiti ou textes pointillés, indications pondérales ou signatures d'artisans, et légendes explicatives, sur les deux *modioli* aux squelettes en particulier, sur lesquels apparaissent à la fois le nom des personnages représentés, et les sentences qu'ils prononcent : Héron de Villefosse, *ibid.*, p. 58-68.

50. M. R. Alföldi, Silberspiegel mit Domitiansporträt in Karlsruhe, *Festoen Zadoks-Josephus Jitta*, Groningue s. d., p. 15-22.

51. Martin (cité n. 44)., p. 387 ; plus généralement, Baratte, *Vaisselle d'argent* (cité n. 37), p. 207-231.

52. H. Lieb, M. A. Speidel, Die Inschriften, dans *Kaiseraugst* (cité n. 26), p. 171-178.

53. On pense au poinçon d'Abalatos, sur une coupe à Berlin : F. Baratte, Les ateliers d'argenterie au Bas-Empire, *Journal des Savants*, 1975, p. 193-212.

PRÉCISIONS SUR UN TYPE DE CEINTURE BYZANTINE : LA PLAQUE-BOUCLE DU TYPE CORINTHE AU HAUT MOYEN ÂGE

par Etleva NALLBANI

Summary: The Byzantine belt buckles of the Corinth type, very common in Byzantium, were also frequently worn by other peoples around the Mediterranean, including the different communities on the eastern shore of the Adriatic between Epirus and Dalmatia, especially around Dyrrachion. Both subtypes of these buckles, mobile and rigid, were produced locally during the 7th and the 8th centuries; the lower 9th-century dating of these objects proposed by Russian scholars should be used with caution for finds originating outside of Crimea.

Les recherches sur les ceintures de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge n'ont pas cessé de se développer durant ces dernières années. Toutefois, la plupart de ces études ont été consacrées aux éléments composants fondamentaux, à savoir les boucles et les plaques-boucles. La ceinture byzantine a été mise en relation, à juste titre, avec l'appartenance sociale de ses possesseurs, qui ne sont pas exclusivement de hauts dignitaires impériaux. Elle a été adoptée au sein de plusieurs peuples comme les Goths, les Gépides, les Huns, les Avars, les Slaves et les Lombards qui lui ont attribué une signification sociale similaire.

À partir de la seconde moitié du XXe siècle, plusieurs travaux ont témoigné un intérêt particulier pour les plaques-boucles dites « méditerranéennes ». En premier lieu, les études de J. Werner[1] et de D. Csallány[2], réalisées entre 1954 et 1962, ont rassemblé en majorité les trouvailles issues du territoire de l'Empire et de toute la Méditerranée. Ils ont abouti aux premiers regroupements, élaboré des typologies, délimité des répartitions et proposé des datations pour ces productions. Il s'agit plutôt d'un matériel se situant entre la fin de l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, puisque c'est au cours des VIe-IXe siècles que la « mode » byzantine devient dominante dans une vaste zone, depuis l'Espagne jusqu'au Caucase.

Outre l'Empire, d'autres territoires où cette ceinture « méditerranéenne » constitue un élément courant et essentiel du costume tant masculin que féminin ont fait l'objet

1. J. WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen des 6. und 7. Jahrhunderts aus der Sammlung Diergardt, *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte* 1, 1955, p. 36-48.

2. D. CSALLÁNY, Pamjatniki vizantijskogo metallo-obrabatyvajuscego iskusstva (Les monuments de l'industrie byzantine du métal I), *AAASH* 2/3-4, 1954, p. 311-348 ; ID., Les monuments de l'industrie byzantine des métaux II, *AAASH* 4/1-4, 1956, p. 261-291 ; ID., Byzantinische Schnallen und Gürtelbeschlage mit Maskenmuster, *AAASH* 10, 1962, p. 55-77.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 655-671.

d'études régionales. C'est le cas pour la Crimée avec les travaux d'A. K. Ambroz[3] et d'A. Ajbabin[4] qui ont notamment revu la datation originelle de J. Werner et D. Csallány. La publication de Z. Vinski[5] est consacrée au matériel provenant des Balkans occidentaux, avec de nombreuses réflexions sur d'autres régions. Pour le Proche-Orient, les études récentes sur les plaques-boucles byzantines des Ve-VIe siècles[6] viennent d'être complétées par la parution du catalogue des objets métalliques dans la série des fouilles de la Mission Française de Qal'at Sem'an[7]. Cette publication réunit, outre les plaques-boucles mises au jour sur le site même, des trouvailles de plusieurs collections des musées de Syrie datant des VIe-IXe siècles, période postérieure à celle traitée dans les travaux plus anciens.

Les abondantes découvertes réalisées pendant plusieurs campagnes de fouilles en Russie méridionale, dans les Balkans, en Europe centrale, en Italie et jusque dans la péninsule ibérique ont largement enrichi la collection des découvertes récentes de plaques-boucles « méditerranéennes »[8], et ont suscité des publications entre autres sur l'Espagne[9], la Croatie[10], l'Albanie[11], la Hongrie[12] et la Crimée[13]. Cependant, dans ces régions frontalières de l'Empire, hormis de nombreuses publications régionales, il n'existe aucune étude d'ensemble.

3. A. K. AMBROZ, Problemy rannesrednevekovoj hronologii Vostočnoj Evropy (Problèmes chronologiques de l'Europe orientale du début du Moyen Âge), *Sovetskaja Arheologija* 1971/2, p. 96-121.

4. A. I. AJBABIN, Poyrebenijaija konca VII-pervoj poloviny VIII v. v Krymu (Les tombes datées de la fin du VIIe et de la première moitié du VIIIe siècle en Crimée), *Drevnosti èpohi velikogo preselenija narodov V-VIII vekov (Les antiquités de l'époque des Grandes Migration du Ve-VIIIe siècle)*, Moscou 1982, p. 165-192.

5. Z. VINSKI, Kasnoantički starosjedioci u salonitanskoj regiji prema arheološkoj ostavštini predslavenskog supstrata (Die altsässige Bevolkerung der Spätantike im salonitanischen Bereich gemäss der archäologischen Hinterlassenschaft des vorslawischen Substrats), *Vjesnik za Arheologiju i Historiju Dalmatinsku* (Bulletin d'Archéologie et d'Histoire dalmate), 69, 1967 (1974).

6. M. KAZANSKI, Les plaques-boucles méditerranéennes des Ve-VIe siècles, *Archéologie médiévale* 24, 1994, p. 137-198 ; D. QUAST, Schmuckstein- und Glasschnallen des 5. und frühen 6. Jahrhunderts aus dem östlichen Mittelmeergebiet und dem « Sasanidenreich », *Archäologisches Korrespondenzblatt* 26, 1996, p. 333-345 ; ID., Ein byzantinischer Gürtelbeschlag des Zeit um 500 aus Weingarten (Lkr. Ravensburg) Grab 189, *Fundberichte aus Baden-Würtemberg* 21, 1996, p. 527-539.

7. *Qal'at Sem'an*, vol. IV, *Rapport final*, Fasc. 3, *Les objets métalliques*, dir. M. KAZANSKI, Beyrouth 2003 (Institut français du Proche-Orient, BAH 167).

8. V. VARSIK, Byzantinische Gürtelschnallen im Mittleren- und Unteren- Donauraum im 6. und 7. Jahrhundert, *Slovenska Archeologia* 40, 1992, p. 77-106.

9. G. RIPOLL, Problèmes de chronologie et de typologie à propos du mobilier funéraire hispano-wisigotique, *Les derniers Romains en Septimanie IVe-VIIIe siècles*, 1978, p. 101-108 ; EAD., *Toréutica de la Bética (Siglos VI y VII d. c.)*, Barcelone 1998.

10. VINSKI, Kasnoantički starosjedioci... (cité n. 5).

11. E. NALLBANI, Objekte bizantine në Shqipëri : tokëzat e rripit tip Korinth (Byzantine objets in Albania: the belt fastener of *Corinth* type) (en albanais avec résumé en anglais), *Arkeologjia*, Tirana 1996, p. 47-53 ; EAD., *La civilisation de « Komani » de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge*, Thèse de Doctorat, Université Paris I – Panthéon Sorbonne, 2002. Tous les types de plaques-boucles mis au jour dans les tombes du territoire de l'Albanie ont été intégrés à une étude plus large de ces catégories d'objet.

12. U. IBLER, Pannonische Gürtelschnallen des späten 6. und 7. Jahrhunderts, *Arheološki Vestnik* 43, 1992, p. 135-148.

13. AMBROZ, Problemy hronologii... (cité n. 3) ; AJBABIN, Poyrebenijaija konca... (cité n. 4).

Ces fouilles ont enrichi la recherche par la diversité des aspects que revêt la mise au jour des spécimens dans le cadre d'« ensembles clos ». Elles ont fourni davantage d'éléments permettant de préciser la datation et d'élaborer d'autres attitudes quant à l'appartenance sociale et aux modes vestimentaires du début du haut Moyen Âge. Cela a conduit parallèlement à la compréhension des différenciations de la mode vestimentaire chez ces peuples divers, des influences réciproques, de l'élaboration des réseaux d'échanges économiques et de l'influence politique.

Dans la multitude des plaques-boucles byzantines, datant des VIIe et VIIIe siècles, l'un des types les plus significatifs ayant soulevé de nombreux problèmes de datation est constitué par la plaque-boucle du type dit Corinthe (d'après la dénomination empruntée à J. Werner). C'est sur cet ensemble que nous allons nous arrêter en raison de ses conséquences sur le costume du haut Moyen-Âge, d'autant plus que dans l'état actuel de la recherche sa datation reste encore sujette à caution. Ce sera l'occasion de présenter trois autres exemplaires provenant du territoire actuel de l'Albanie (Durrës et Kruja), qui demeuraient jusqu'à présent inédits.

*
* *

Jusqu'à présent, les plaques-boucles du type Corinthe ont été classées dans la catégorie des plaques-boucles à structure articulée. Or quelques découvertes récentes de plusieurs exemplaires à morphologie rigide (fig. 1)[14] permettent de les classer parmi des éléments plus complexes au sein de la catégorie des plaques-boucles « méditerranéennes ». Désigné par J. Werner comme une représentation « à masque humain », le type Corinthe a été suivi du type Bal-Gota et d'un groupe très large de plaques-boucles en forme de lyre dites Boly-Zelovce, constituant la ceinture à la mode « byzantine » au cours des VIIe-VIIIe siècles (fig. 2).

L'objet est composé d'une plaque ajourée formant un « masque » triangulaire avec deux grands cercles et un appendice triangulaire se terminant par un disque. Le revers est muni de deux à trois tenons. Sur la boucle ovale se fixe un ardillon recourbé et massif, fréquemment orné de petites croix. Des monogrammes sont souvent gravés sur le disque, le plus fréquent étant KB, c'est-à-dire K(ύριε) B(οήθει), *Seigneur*, *viens en aide* ! On trouve aussi des croix simples, des pentagrammes et des animaux aquatiques. Dans la variante rigide, le triangle de la plaque est beaucoup plus allongé et le disque de taille très modeste.

La carte de distribution de ce type de plaque-boucle indique une répartition inégale dans le territoire de l'Empire et dans les régions voisines (fig. 3). Sur le territoire impérial, une concentration nette dans le Péloponnèse signale une population qui au cours du VIIe siècle ornait sa ceinture de telles plaques-boucles. Cette présence affirme, d'après A. Avramea, la continuité byzantine de la péninsule pendant l'installation slave dans les Balkans[15]. Les exemplaires connus sont de provenances

14. NALLBANI, *La civilisation de « Komani »*... (cité n. 11), p. 118-125, pl. I/1-9 ; II/1-6.
15. A. AVRAMEA, *Le Péloponnèse du IVe au VIIIe siècle. Changement et persistance*, Paris 1997.

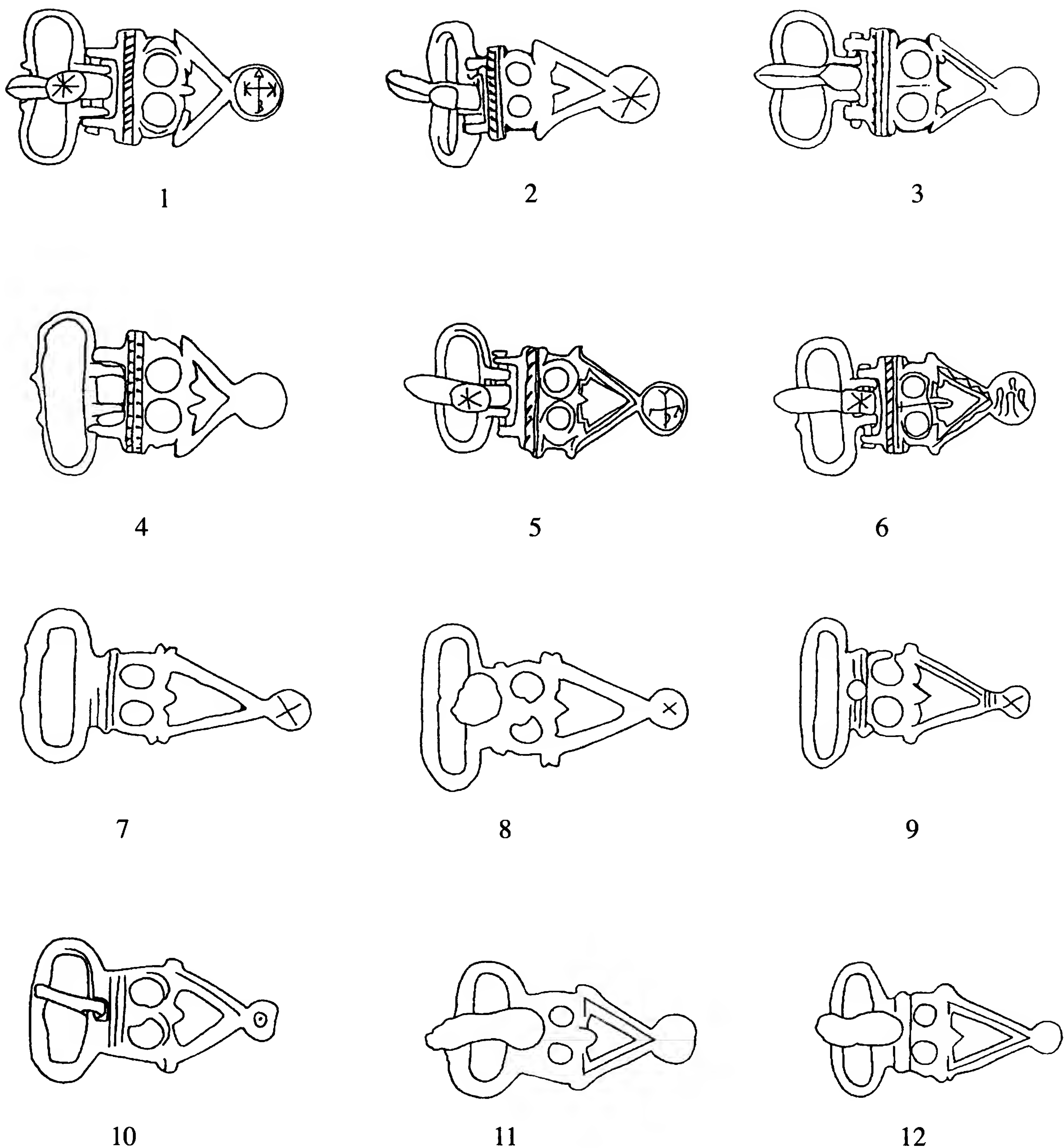
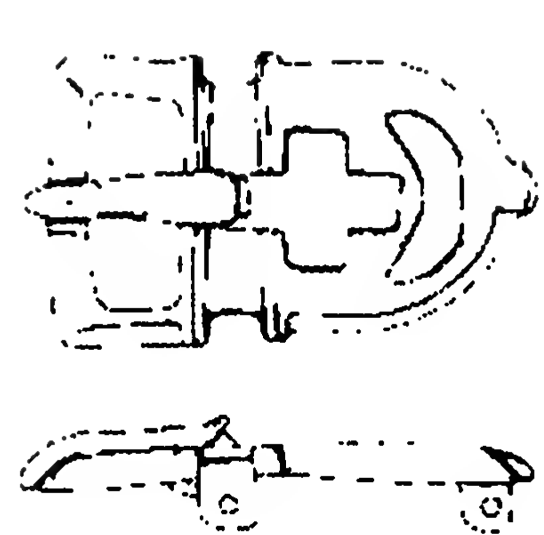
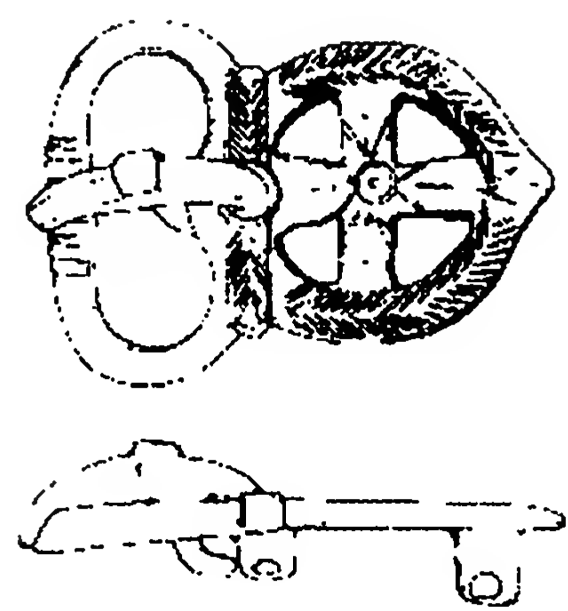
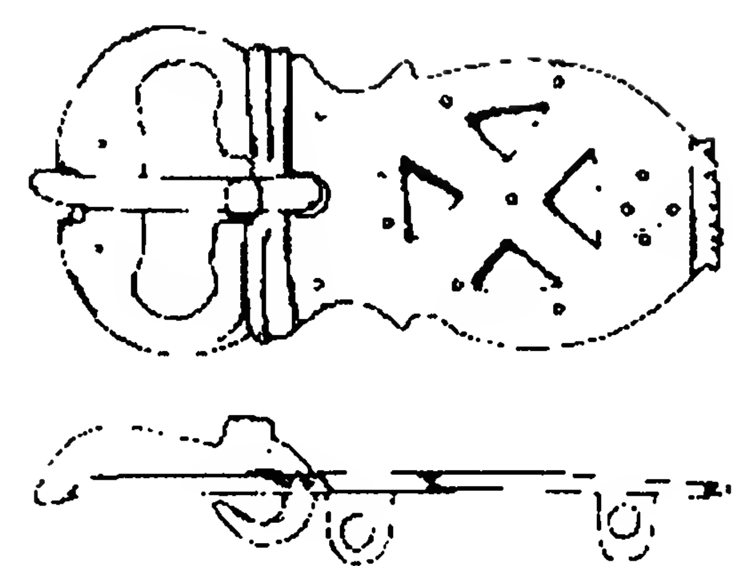
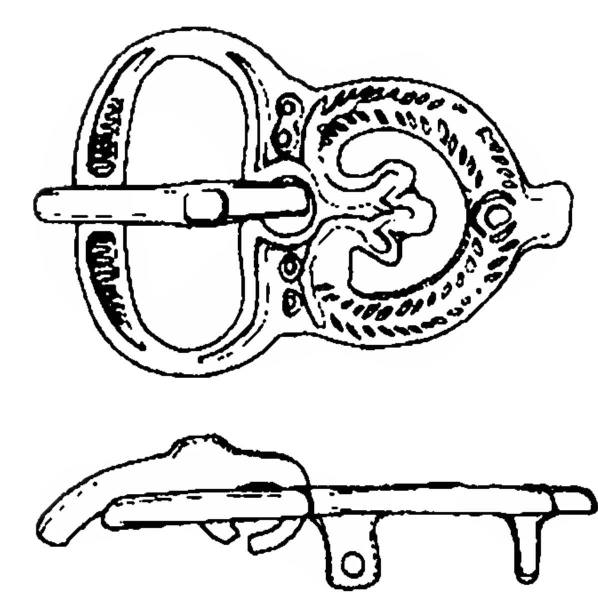


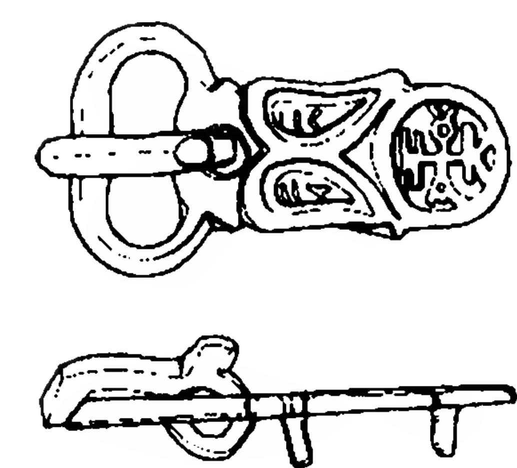
Fig. 1 – Plaques-boucles du type Corinthe, de structure articulée ou rigide, provenant d'Albanie. Structure articulée : 1. Krujë (tombe n° 28) ; 2. Durrës (tombe n° 29) ; 3. Durrës (tombe n° 28) ; 4. Dalmace (trouvaille funéraire) ; 5. Durrës (trouvaille funéraire) ; 6. Durrës (trouvaille funéraire). Structure rigide : 7. Krujë (trouvaille funéraire) ; 8. Krujë (trouvaille funéraire) ; 9. Durrës (tombe n° 29); 10. Lezhë (tombe n° 30); 11. Lezhë (tombe n° 11); 12. Krujë (trouvaille funéraire).

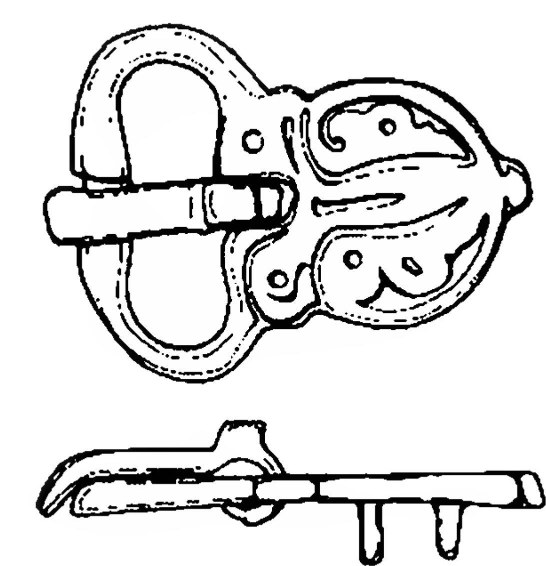

Fig. 2a

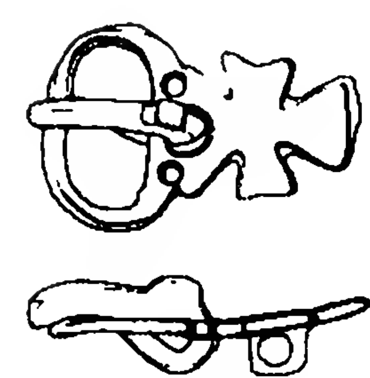

Fig. 2b

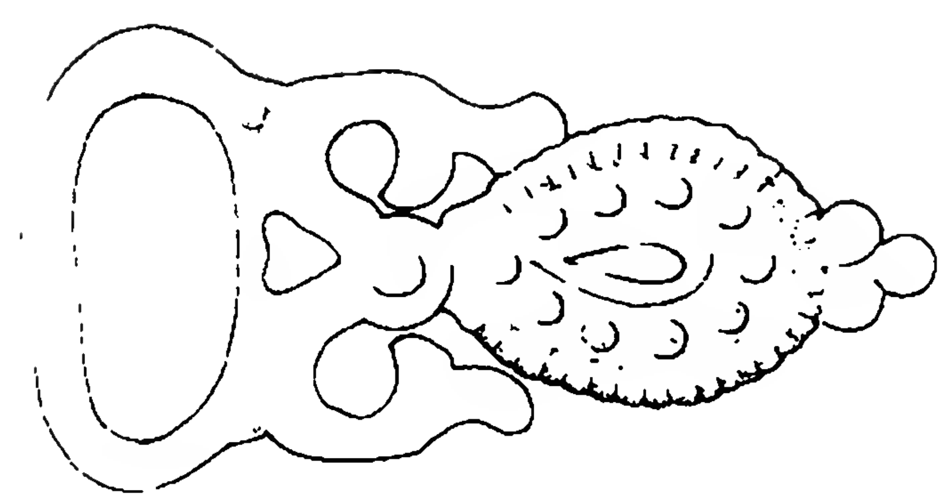

Fig. 2c


Fig. 2d


Fig. 2e


Fig. 2f


Fig. 2g


Fig. 2i

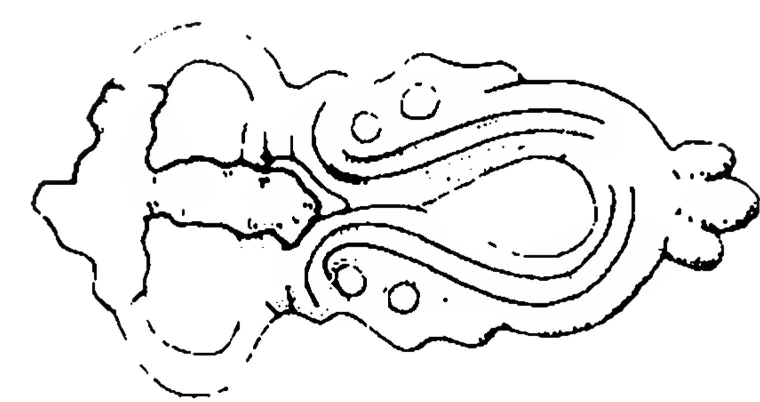

Fig. 2j

Fig. 2 – Types de plaques-boucles byzantines au cours des VII[e]-VIII[e] siècles.

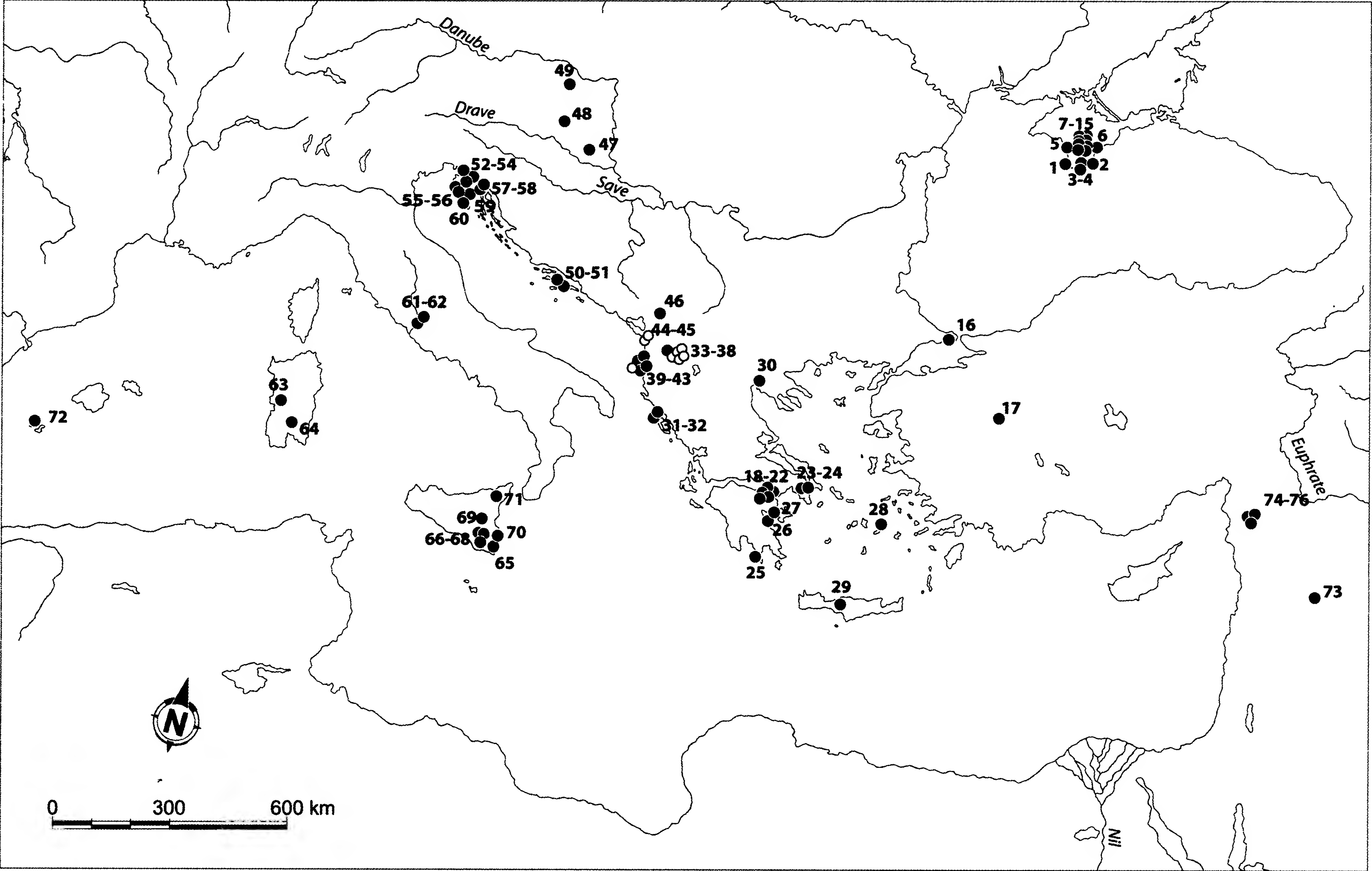


Fig. 3 – Carte de la distribution des plaques-boucles du type Corinthe : structure articulée, structure rigide. Légende détaillée à la page suivante.

Fig. 3 – Carte de la distribution des plaques-boucles du type Corinthe : structure articulée, structure rigide.

1. Chersonèse [WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen... (cité n. 1), p. 47, liste 3, n° 9] ;
2. Suuk-Su [AMBROZ, Problemy hronologii... (cité n. 3), fig. 7/13] ;
3-4. Uzen-Bash [AJBABINA, On the attribution of the Cemetery... (cité n. 35), p. 361, fig. II/2 ; p. 364, fig. V/1] ;
5. Ćufut-Kale [AJBABIN, Mogil'niki VIII-načala X vv. v... (cité n. 35), p. 367, fig. 2/22] ;
6. Lučistoe [AJBABIN, *ibid.*, p. 367, fig. 2/22] ;
7-15. Skalistoé [AJBABIN, *ibid.*, p. 367, fig. 2/22 ; VEJMARN et AJBABIN, *Skalistinskij*... (cité n. 35), p. 15, fig. 7 ; p. 35, fig. 20 ; p. 54, fig. 34 ; p. 63, fig. 41 ; p. 67, fig. 44 ; p. 140, fig. 103 ; p. 160, fig. 119 ; p. 163, fig. 122] ;
16. Istanbul [CSALLÁNY, Pamjatniki vizantijskogo... (cité n. 2), p. 325, pl. 6/4] ;
17. Musée d'Afion [LIGHTFOOT, Belt Buckles from Amorium... (cité n. 21), p. 86, pl. VI/21] ;
18-22. Corinthe [Davidson, *Corinth XII*... (cité n. 19), p. 271-272, pl. 114, n° 2192-2196] ;
23-24. Athènes [FRANTZ, From Paganism to... (cité n. 17), p. 198, fig. 12] ;
25. Tigani (Magne) [AVRAMEA, *Le Péloponnèse*... (cité n. 15), pl. III] ;
26. Île de Daskaleio - Argolide [AVRAMEA, *ibid.*, pl. IV/a2] ;
27. Île de Plateia - Argolide [AVRAMEA, *ibid.*, pl. IV/c2] ;
28. Délos [WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen ... (cité n. 1), p. 47, liste 3, n° 5] ;
29. Eleftherna - Crète [POULOU-PAPADÉMÉTRIOU, Οι χάλκινες πόρπες (cité n. 25), p. 237, 6, M2501] ;
30. Thessalonique [WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen... (cité n. 1), p. 47, liste 3, n° 3] ;
31-32. Corfou [BULLE, Ausgrabungen bei Aphiona... (cité n. 24, p. 221, fig. 26/20-21] ;
33-38. Krujë [S. ANAMALI et H. SPAHIU, Une nécropole albanaise à Krujë, *Iliria* 9/10, 1979-1980, p. 47-104, pl. 11/1, 2 ; NALLBANI, *La civilisation de « Komani »*... (cité n. 11), pl. 1/7, 8 ; pl. 2/12] ;
39-43. Durrës [F. TARTARI, Un cimetière du haut Moyen-Âge à Durrës, *Iliria* 1, 1984, p. 227-250, tombes 28 et 29 ; NALLBANI, *ibid.*, pl. 1/5, 6] ;
44-45. Lezhë [PRENDI, Une nécropole haute médiévale... (cité n. 51), p. 144-145, pl. V/11, pl. XI/30] ;
46. Dalmace [NALLBANI, *ibid.*, pl. 1/4] ;
47. Pécs-Gyárváros [FETTICH, Archäologische Studien... (cité n. 42), pl. XLV/1] ;
48. Keszthely [GARAM, *Funde Byzantinischer Herkunft*...(cité n. 39), p. 313, pl. 62/1] ;
49. Gyor [HAMPEL, Altertümer... (cité n. 41), p. 811, pl. 479/1] ;
50-51. Île de Majsan [VINSKI, Kasnoantički starosjedioci ... (cité n. 5), pl. XIX/1, 2; 52-54]. Istrie- Veli Mlun [VINSKI, *ibid.*, pl. XVIII/1, 2] ; MARUŠIĆ, Nekropole VII. i VIII. stoljec'a ... (cité n. 45), pl. 6/9] ;
55-56. Brkač-Vrh [MARUŠIĆ, Ranosrednjovjekovna nekropola...(cité n. 45), p. 118, pl. VI/2 ; VINSKI, *ibid.*, pl. XVIII/4] ;
57-58. Novigrad [VINSKI, *ibid.*, pl. XVIII/5, 6] ;
59. Čelega [MARUŠIĆ, Zgodnjesrednjeveško grobišče ...(cité n. 45), p. 286, pl. VI/2]; 60. Sisak [VINSKI,*ibid.*, pl. XVIII/7] ;
61-62. Crypta Balbi [RICCI et LUCCERINI, Oggetti di abbigliamento ... (cité n. 53), cat. II.4.593-594] ;
63. Nurachi San Giovanni [SPANU, *La Sardegna Bizantina* ... (cité n. 63), p. 150, fig. 153] ;
64. Serri, Santa Vittoria [SPANU, *ibid.*, p. 182, fig. 179/141] ;
65. Monte Renna [ORSI, *Sicilia* ... (cité n. 60), p. 185, fig. 88b] ;
66-68. San Mauro di Sotto [ORSI, *ibid.*, p. 114, fig. 39/e ; F. MAURICI, Ancora sulle fibbie da cintura di eta bizantina in Sicilia, *Byzantino-Sicula* IV, Palerme 2002, p. 537-538] ;
69. Cottomino [ORSI, *ibid.*, p. 189] ;
70. Syracuse [ORSI, *ibid.*, p. 189] ;
71. Taormine [ORSI, *ibid.*, p. 189, fig. 95] ;
72. Ibiza [RIPOLL, Toréutica de la Bética ... (cité n. 9), p. 179, fig. 34/120] ;
73. Palmyre [KAZANSKI, Les plaques-boucles ... (cité n. 6), p. 112, fig. 4/4 ; p. 118, fig. 10/5] ;
74-76. Qal'at Sem'an [KAZANSKI, *ibid.*, p. 118, fig. 10/4, 6, 7].

diverses, découverts fortuitement ou bien mis au jour dans des sépultures utilisées par de petites communautés. La majeure partie du mobilier d'un groupe de tombes de l'agora d'Athènes est constituée de plaques-boucles, dont deux du type Corinthe[16]. Les sépultures ont été mises en relation avec les troupes de la garnison byzantine défendant l'acropole de la ville[17]. La majorité des tombes livrant ces plaques-boucles date du VIIe siècle[18], sur la base des monnaies de Constant II (641-668) qui accompagnent le mobilier et servent de *terminus post quem* à ces inhumations. L'objet, dans sa forme ajourée, a été trouvé en plusieurs exemplaires à Corinthe[19]. Un autre exemplaire similaire est originaire d'Istanbul[20], tandis que dans la riche collection de plaques-boucles du Musée d'Afyon en Turquie, une est de type Corinthe de provenance non connue[21].

Outre celles qui ont été réalisées sur le continent[22], les découvertes faites sur les îles sont aussi de plus en plus nombreuses[23]. Elles ont débuté par une fouille allemande, dans le premier quart du XXe siècle, qui découvrit au Nord de Corfou le cimetière d'Aphiona dont une partie des tombes, dotées d'un matériel du VIIe siècle, contenait entre autres des boucles de ceinture. On en a recueilli deux du type Corinthe, respectivement dans les tombes 16 et 19[24]. Quant aux nouvelles découvertes, les trouvailles plus récentes ont été faites en Crète, là encore, dans des couches du VIIe siècle[25]. Il s'agit du petit cimetière de neuf tombes (dont 5 contenaient du mobilier), installé près de l'église protobyzantine d'Eleftherna au Nord de la Crète. Un exemplaire du type Corinthe a été découvert dans la tombe 18, située près du narthex et datée dans la seconde moitié du VIIe siècle[26], ce qui correspond à la dernière phase de l'habitat. Appartiennent à un contexte tout à fait similaire, cémétérial, en relation avec des églises protobyzantines, les découvertes de Tigani

16. O. M. DALTON, *Catalogue of Early Christian Antiquities and Objects from the Christian East... in the British Museum*, Londres 1901, p. 115, 586 ; WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen... (cité n. 1), p. 47, pl. VIII/13.
17. A. FRANTZ, From paganism to christianity in the temples of Athens, *DOP* 19, 1965, p. 198, fig. 12, deux dans la deuxième rangée.
18. K. M. SETTON, The Bulgars in the Balkans and the occupation of Corinth in the seventh century, *Speculum* 4/25, 1950, p. 523-524.
19. G. R. DAVIDSON, The Avar invasion of Corinth, *Hesperia* VI, 2, 1937, fig. 3 ; ID., *Corinth XII : The Minor Objects*, Princeton 1952, p. 271-272, pl. 114, 2192-2194 ; WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen... (cité n. 1), p. 47, pl. VIII/15-16 ; Z. VINSKI, Kasnoantički starosjedioci... (cité n. 5), pl. XVII/9.
20. CSALLÁNY, Pamjatniki vizantijskogo... (cité n. 2), p. 325.
21. M. LIGHTFOOT, Belt Buckles from Amorium and in the Afyon Archaeological Museum, dans *Amorium Reports II, Research Papers and Technical Reports*, éd. C. S. LIGHTFOOT, BAR IS 1170, Oxford 2003, p. 86, pl. VI/ 21.
22. Une plaque-boucle provenant de Thessalonique, cf. WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen... (cité n. 1), p. 47, liste 3, n° 3.
23. *Ibid.*, p. 47, liste 3, n° 5, pour une plaque-boucle provenant de Délos.
24. H. BULLE, Ausgrabungen bei Aphiona auf Korfu, *AthMitt* 59, 1934, p. 221, fig. 26/20-21.
25. N. POULOU-PAPADEMETRIOU, Οι χάλκινες πόρπες, dans *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα* I, éd. P. G. THÉMÉLIS, Athènes 2004, p. 231-252.
26. *Ibid.*, p. 237, 6, M2501. Là aussi, les monnaies de Constant II servent de référence chronologique pour la trouvaille.

du Magne (extrémité de la péninsule du Péloponnèse)[27]. Deux plaques-boucles aussi de même type ont été trouvées dans des îles de l'Argolide, Daskaleio et Plateia[28].

La comparaison des formes au sein de ce vaste groupe révèle plusieurs variantes qui doivent s'expliquer par leur distribution parmi différentes populations. Si l'on considère le procédé de fabrication ajourée et le dessin des croix, ces plaques-boucles révèlent une technique typiquement romano-byzantine[29]. Le Musée du Moyen-Âge de Cluny, à Paris, expose un exemplaire d'apparat[30], témoin de la production de modèles luxueux à Byzance. Tout en or, avec une plaque triangulaire allongée, cette plaque-boucle se termine par un disque gravé d'une croix monogrammatique. D'un point de vue stylistique, les exemplaires issus du Proche-Orient, en particulier une plaque-boucle de Palmyre[31], sont les plus conformes à cet exemplaire, offrant ce même caractère d'apparat. Des trois objets de Qal'at Sem'an, l'un se rapproche davantage sur le plan stylistique du modèle de référence (fig. 4)[32].



Fig. 4a

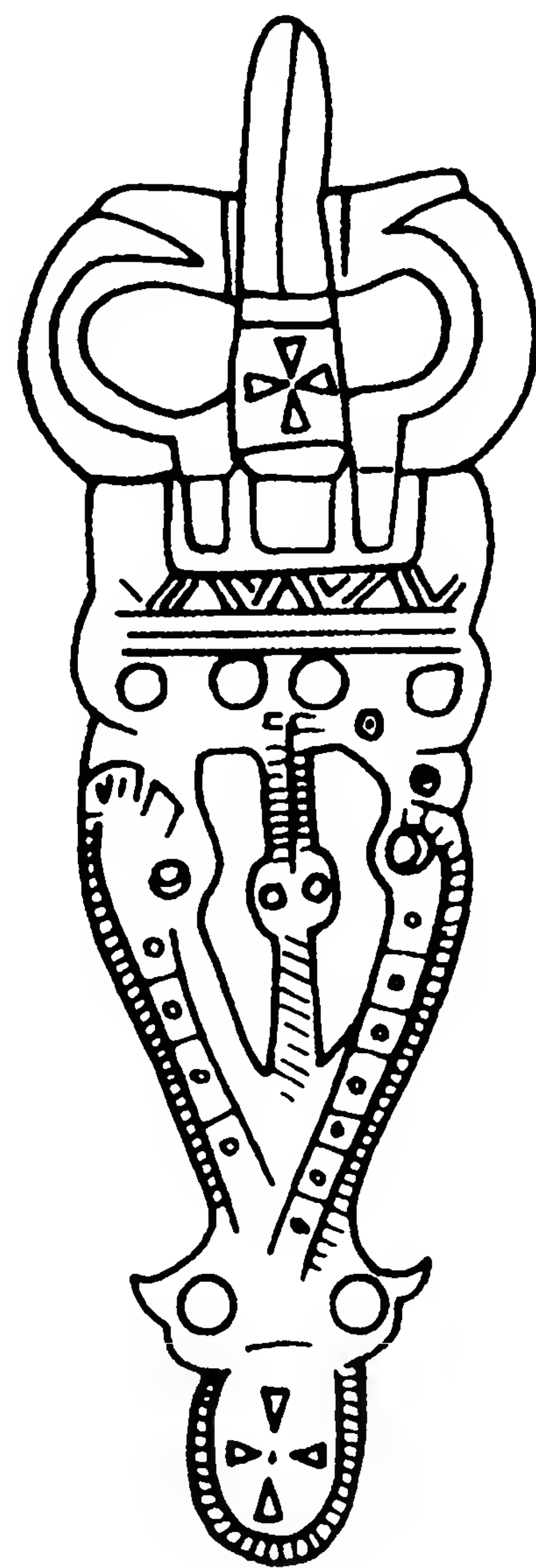


Fig. 4b

Fig. 4 – Variantes de plaques-boucles du type Corinthe provenant de Syrie [d'après KAZANSKI, *Qal'at Sem'an*... (cité n. 7)], a) Qal'at Sem'an ; b) Palmyre.

27. N. B. DRANDAKIS, *Greek Jewellery. 6,000 Years of Tradition*, éd. E. KYPRAIOU, Athènes 1997, p. 186, n° 205. Six exemplaires mis au jour dans des sépultures sont illustrés.

28. AVRAMEA, *Le Péloponnèse*... (cité n. 14), pl. IVa2 et IVc2.

29. V. BIERBRAUER, Archeologia degli Ostrogoti in Italia, dans *I Goti*, Milan 1994, p. 198-199.

30. Elle porte le numéro d'inventaire CI. 23273.

31. KAZANSKI, *Qal'at Sem'an*... (cité n. 7), fig. 4/4 et 10/5.

32. *Ibid.*, p. 38, fig. 10/4, 6, 7.

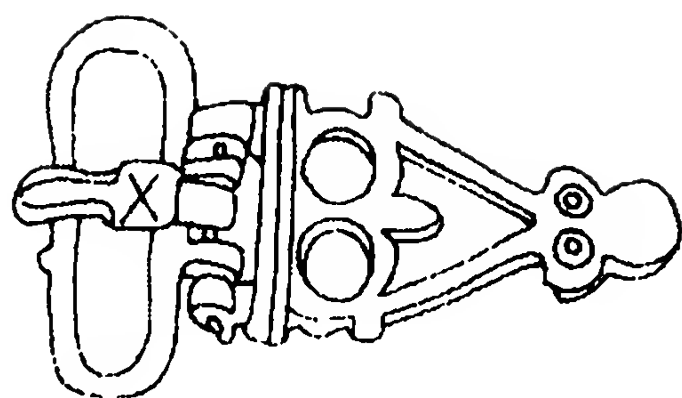


Fig. 5a

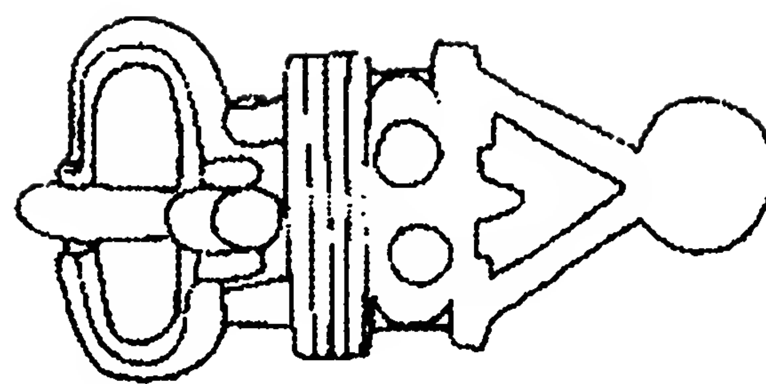


Fig. 5b

Fig. 5 – Les deux variantes de plaques-boucles du type Corinthe provenant de Crimée :
a) avec deux têtes zoomorphes stylisées près de l'extrémité terminée par le disque (dernier quart du VII[e] – première moitié du VIII[e] siècle) ;
b) sans têtes zoomorphes près de l'extrémité terminée par le disque (seconde moitié du VIII[e] – fin du IX[e] siècle), [d'après AJBABIN, Poyrebenijaija konca...(cité n. 4)]

En fait, c'est la diversité de la forme et du décor qui fournit la base de la classification des plaques-boucles du type Corinthe précisée par A. I. Ajbabin (fig. 5)[33]. Reprenant la classification et la datation proposées par A. K. Ambroz[34] pour des objets provenant des nécropoles du sud et du sud-ouest de la Crimée[35], A. I. Ajbabin montre que l'objet continue d'être porté parallèlement à des objets apparus avec la culture de Saltov liée aux Khazars (fig. 6)[36]. Cependant, la première variante, caractérisée par une plaque munie de deux têtes zoomorphes stylisées près du disque de

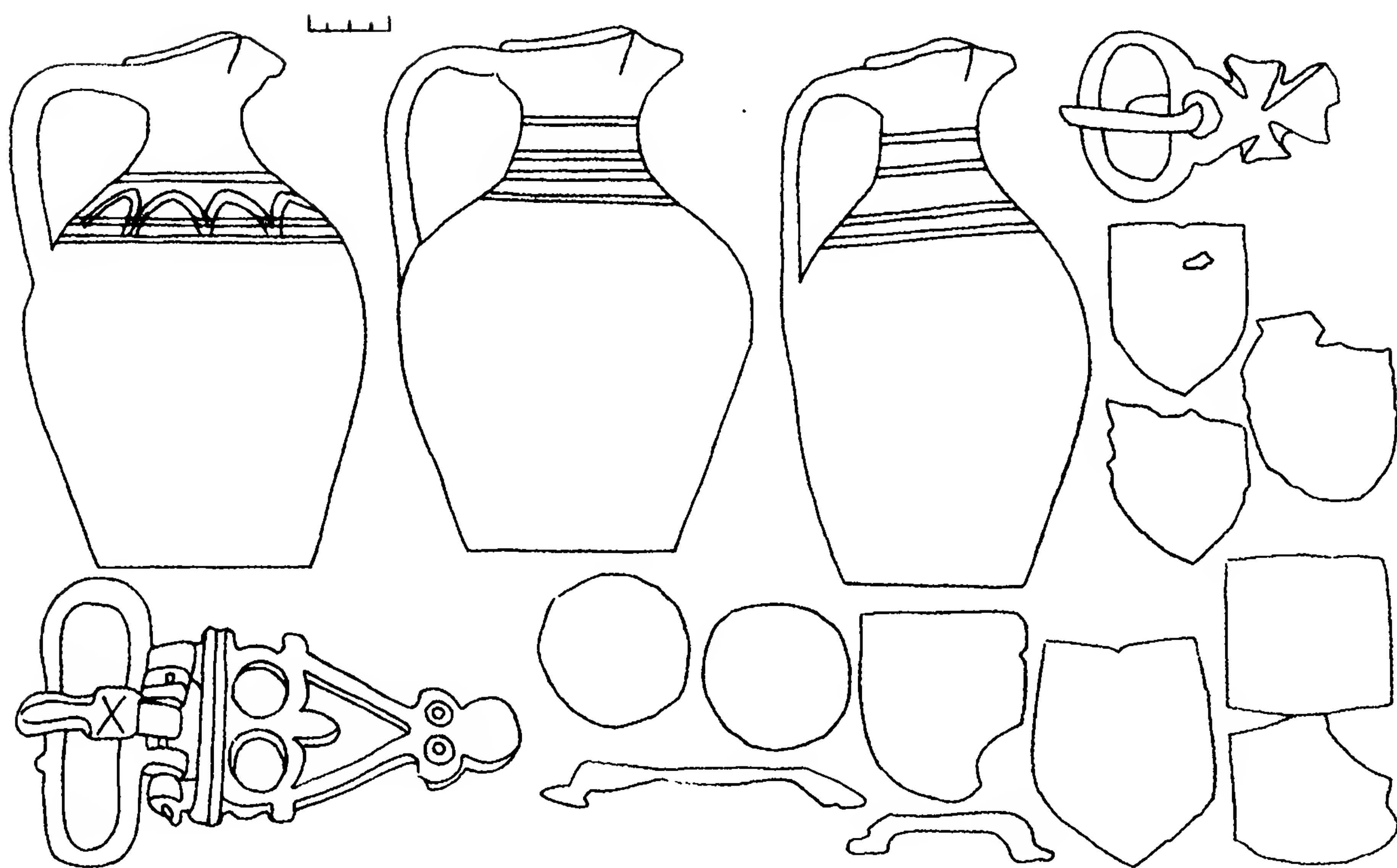
33. AJBABIN, Poyrebenijaija konca... (cité n. 4)

34. AMBROZ, Problemy hronologii... (cité n. 3), p. 113, pl. II, situe la plaque-boucle du type Corinthe dans la cinquième phase, c'est-à-dire vers la fin du VII[e]-première moitié du VIII[e] siècle.

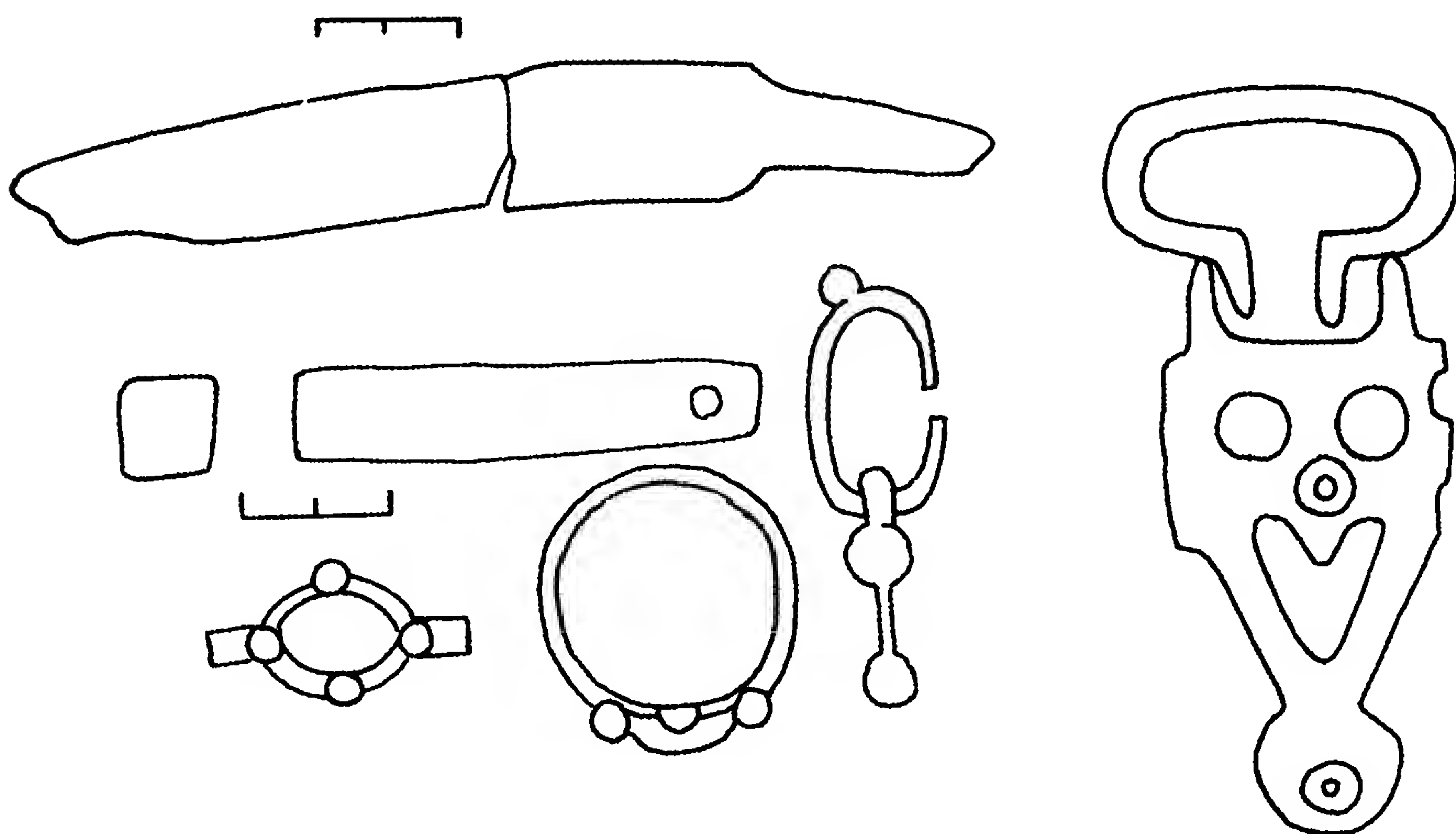
35. La plaque-boucle du type Corinthe ainsi que d'autres qui sont typiques du Bassin Méditerranéen constituent « la mode byzantine », qui remplace les objets de la « mode danubienne » dominant en Crimée dès l'époque hunnique, du milieu du V[e] jusqu'à la fin du VII[e] siècle, et est représentée *grosso modo* dans les mêmes nécropoles. D'après A. BORTOLI-KAZANSKI et M. KAZANSKI, Les sites archéologiques datés du IV[e] au VII[e] siècle au nord et au nord-est de la Mer Noire : état des recherches, *TM* 10, 1987, p. 461, il est probable que cette nouvelle « mode » soit liée à la migration de populations grecques en Crimée supposée par I. A. BARANOV, O vosstanii Ioanna Gotskogo (À propos de la révolte de Jean de Gothie), *Feodal'naja Tavrika* (La Taurique à l'époque féodale), Kiev 1974, p. 154, 156. Elles ont été mises au jour dans une série de tombes : à Skalistoe, les sépultures 129, 205, 284a, 203, 307a, 625, 767 et 772, voir E. V. VEJMARN et A. I. AJBABIN, *Skalistinskij mogil'nikij*, Moscou 1993, p. 15, fig. 7/24 ; p. 35, fig. 20/1 ; p. 54, fig. 34/23 ; p. 63, fig. 41/21 ; p. 67, fig. 44/4 ; p. 140, fig. 103/11 ; p. 160, fig. 119/3 ; p. 163, fig. 122/1 ; dans la nécropole de Uzen-Bash des fouilles de 1907 et 1926, voir E. A. AJBABINA, Ob etničeskoj atribucii mogil'nika Uzen'-Baš (On the attribution of the Cemetery of Uzen-Bash, *Materialy po Arheologii, Istorii, Etnografii Tavrii (Materials in Archaeology, History and Ethnography of Tauria)* III, 1993, p. 361, fig. II/2 ; p. 364, fig. V/1, 10 ; à Suuk-Su dans la tombe 53, voir AMBROZ, Problemy hronologii... (cité n. 3), fig. 7/13 ; la tombe 1-5 de la nécropole de Bakla, voir A. I. AJBABIN, Mogil'niki VIII-načala X vv. v Krumy (Les nécropoles du VIII[e]-début du X[e] siècle en Crimée), *Materialy po Arheologii, Istorii, Etnografii Tavrii* III, 1993, p. 367, fig. 2/22 ; la tombe 37 de Ćufut-Kale, *ibid.*, p. 367, fig. 2/22 ; la tombe 54-1 de Lučistoe, *ibid.*, p. 367, fig. 2/22.

36. BORTOLI-KAZANSKI et KAZANSKI, Les sites archéologiques... (cité n. 31), p. 460.

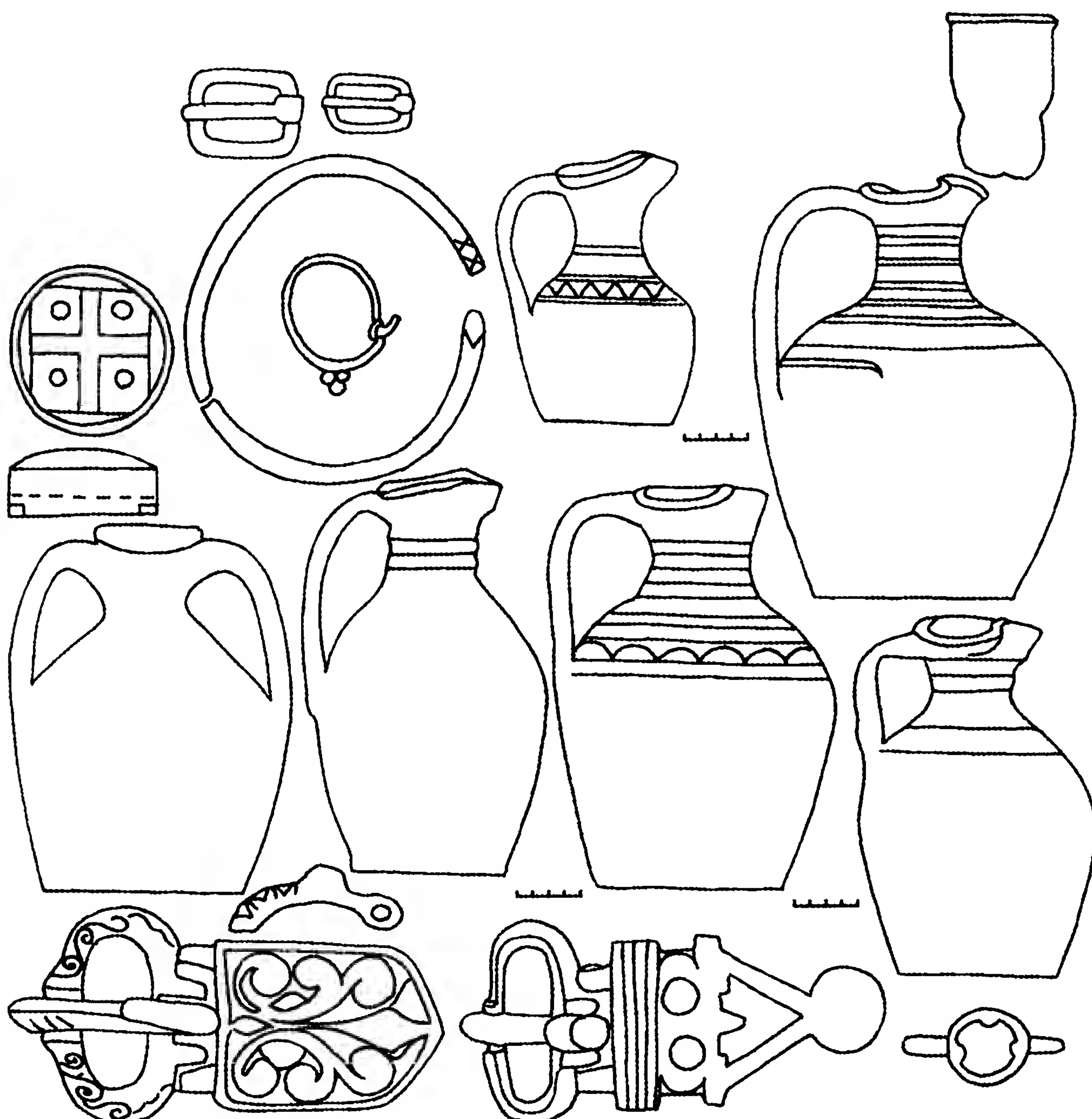
Fig. 6 – Ensembles clos de la nécropole de Skalistoé, contenant des plaques-boucles du type Corinthe des deux variantes d'après VEJMARN et AJBABIN, *Skalistinskij mogil'nikij*...(cité n. 35) :



a) tombe n° 625



b) tombe n° 129



c) tombe n° 303

l'extrémité, est datée entre la fin du VIIe et la première moitié du VIIIe siècle[37]. La deuxième variante, sans têtes animales près du disque, va de la seconde moitié du VIIIe au IXe siècle et accompagne des boucles d'oreilles portées par les Khazars[38]. Pourtant, cette dernière variante correspond stylistiquement aux plaques-boucles trouvées majoritairement dans les Balkans, que l'on peut dater avec certitude du VIIe au début du VIIIe siècle.

Une autre concentration de plaque-boucles byzantines apparaît clairement dans la région des Carpates[39]. Les importations ainsi que les imitations locales de la ceinture « byzantine » chez les Avars dominent à partir de la période méso-avare, soit entre la seconde moitié du VIIe et la première décennie du VIIIe siècle. L'élite de l'Empire avar a dû embrasser la mode byzantino-méditerranéenne, témoignant ainsi de l'expansion politique de Byzance dans ces territoires, comme l'atteste l'envoi d'une ambassade avare à Constantinople en 678-679[40]. Une plaque-boucle du type Corinthe provient du site de Keszthely (culture de Keszthely), appartenant à la région la plus importante du bassin des Carpates au temps des Lombards et des Avars. Elle fait partie de cette variante barbarisée des plaques-boucles du type Corinthe, comme celles du Péloponnèse du VIIe siècle et celles de la deuxième période en Crimée du VIIIe et IXe siècle. Deux variantes de l'objet en question ont été mises à jour dans le même territoire, l'une dans la tombe n° 94 de Gyor[41], l'autre à Pécs-Gyárváros[42]. Elles sont considérées comme des importations de plaques-boucles danubiennes travaillées dans des ateliers pannoniens[43].

Toutefois, les plaques-boucles de ce type ont généralement été examinées dans le cadre des productions byzantines destinées aux Romains chrétiens ou aux Barbares christianisés[44]. C'est en effet parmi la population chrétienne des IVe-VIIe siècles de l'ouest des Balkans que l'on a repéré une concentration de plaques-boucles byzantines où domine le type Corinthe. Le type a été associé à la population du VIIe siècle. Parmi les tombes de petites nécropoles d'Istrie[45], celle de Čelega contient une plaque

37. Par ex. la tombe 284a de la nécropole de Skalistoe, VEJMARN et AJBABIN, *Skalistinskij mogil'nikij* (cité n. 29), p. 54, fig. 34/19-23. Dans la tombe n° 625 de la même nécropole, elle a été accompagnée d'une garniture de ceinture datant de la seconde moitié du VIIe à la première moitié du VIIIe siècle, *ibid*., fig. 103/5-15.

38. AJBABIN, Poyrebenijaija konca... (cité n. 4), p. 172-174 ; VEJMARN et AJBABIN, *Skalistinskij mogil'nikij* (cité n. 35), fig. 7/23, 24.

39. E. GARAM, *Funde Byzantinischer Herkunft in der Awarenzeit vom Ende des 6. bis zum Ende des 7. Jahrhunderts*, Budapest 2001, p. 97-99, pl. 62/1.

40. F. DAIM, Avars and Avar archaeology, an introduction, dans *«Regna and Gentes». The relationship between Late Antique and Early Medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the Roman World*, éd. H.-W. GOETZ, J. JARNUT, W. POHL, Leiden-Boston 2003, p. 488.

41. J. HAMPEL, *Altertümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, Braunschweig 1905, p. 811, pl. 479/1.

42. N. FETTICH, Archäologische Studien zur Geschichte der späthunnischen Metallkunst, *Archaeologia Hungarica* 31, 1951, pl. XLV/1.

43. VARSIK, Byzantinische Gürtelschnallen... (cité n. 8), p. 83.

44. VINSKI, Kasnoantički starosjedioci... (cité n. 5), p. 25-27 ; RIPOLL, *Toréutica de la Bética*... (cité n. 9), p. 307. À Corinthe, voir DAVIDSON, *Corinth XII*... (cité n. 18), p. 273, pl. 114, n° 2195 et 2196.

45. Dans la nécropole de Veli Mlun, dans les tombes 51, 32, voir VINSKI, Kasnoantički starosjedioci... (cité n. 5), p. 25, pl. XVIII/1, 2 ; et dans la tombe 16, voir B. MARUŠIĆ, Nekropole VII. i VIII.

datée de 650 environ, tandis que les spécimens mis à jour à Brkač-Vrh ont été placés entre la seconde moitié du VIIe et au VIIIe siècle[46].

Le territoire de l'Albanie septentrionale indique une concentration assez importante d'objets, surtout du modèle « barbarisé » correspondant à la deuxième variante dans la typologie du matériel de Crimée. Elles s'inscrivent dans le cadre de la population tant urbaine que de communautés rurales des provinces de Prévalitane et d'Épire Nouvelle, autour de la culture archéologique dite de Komani, considérée comme la région-carrefour la plus importante de la côte orientale de l'Adriatique au temps des Avars, des Slaves mais aussi de la restauration byzantine pendant tout le haut Moyen Âge[47]. On remarque une homogénéisation dans certains éléments de la culture matérielle : la ceinture est ainsi presque entièrement représentée par des boucles de ceinture de mode « méditerranéenne »[48], et devient caractéristique du costume des tombes dont l'horizon date du VIIe et du début du VIIIe siècle.

Les 37 tombes fouillées au cours des années 1970 dans la ville côtière de Lezha (l'antique *Lissus*) ont été complétées par de nouvelles prospections et des fouilles réalisées ces deux dernières années. Elles révèlent l'existence d'un cimetière très étendu aussi bien dans l'espace que dans le temps[49], et fortement marqué par la culture matérielle méditerranéenne. Pourtant, quelques indices laissent supposer que la ville était entre les mains des Avars à la fin du VIe siècle et que l'organisation ecclésiastique avait périclité[50].

Dans le mobilier funéraire du cimetière de cette ville, on a découvert des plaques-boucles du type Corinthe à morphologie rigide[51]. Des exemplaires encore inédits

---

stoljeća u Istri (Die Nekropolen des VII. und VIII. Jh in Istrien), *Arheološki Vestnik* 18, 1967, pl. 6/9 ; dans la tombe 8 de la nécropole de Brkać-Vrh, ID., Ranosrednjovjekovna nekropola na Vrhu kod Brkača, *Histria Archaeologica*, 10, 1979, p. 118, pl. VI/2 ; ID., Staroslovanske in neke zgodnjesrednjeveške najdbe v Istri (Altslawische und einige frühmittelalterliche Funde in Istrien), *Arheološki Vestnik* 6/1, 1955, p. 111, pl. V/6 ; à Čelega, ID., Zgodnjesrednjeveško grobišče v Čelegi pri Novem gradu v Istri, *Arheološki Vestnik* 9-10, 1958-1959, p. 287, pl. VI/ 2 ; pour Novigrad, Sisak et Čelega, voir VINSKI, Kasnoantički starosjedioci... (cité n. 5), pl. XVIII/2, 4-8 ; voir également B. MIGOTTI *Evidence for Christianity in Roman southern Pannonia (northern Croatia). A catalogue of finds and sites*, Oxford 1997, p. 62, V.b.1.

46. MARUŠIĆ, Ranosrednjovjekovna nekropola... (cité n. 45), p. 141.

47. NALLBANI, *La civilisation de « Komani »*... (cité n. 11).

48. *Ibid.*, p. 118-125, pl. 2/1-2.

49. EAD., Rapport des fouilles du cimetière de Lezha, *Archives de l'Institut Archéologique de Tirana*, Tirana 2004, p. 5.

50. Jean, chassé de la ville de *Lissus* par les Avars, occupe ensuite le siège épiscopal de Squillace en Calabre, d'après une lettre du pape Grégoire le Grand rédigée en 592, voir V. POPOVIĆ, Les témoins archéologiques des invasions avaro-slaves dans l'Illyricum byzantin, *MEFRA* 87, 1975, p. 211 ; W. LIEBESCHUETZ, The refugees and evacuees in the age of migrations, *The construction of communities in the early Middle Ages*, éd. R. CORRANDINI, M. DIESENBERGER, H. REIMITZ, Leiden-Boston 2003, p. 72 ; E. NALLBANI, Transformation et continuité dans l'Ouest des Balkans : la civilisation de Komani, *L'Illyrie Méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, IV, Actes du IVe colloque international de Grenoble (10-12 octobre 2002), éd. P. CABANES et J.-L. LAMBOLEY, Paris 2004, p. 484.

51. Tombes n° 11 et n° 30. Cf. F. PRENDI, Une nécropole haute médiévale albanaise à Lezha, *Iliria* 9-10, 1979-1980, p. 123-142 ; NALLBANI, *La civilisation de « Komani »*... (cité n. 11), p. 96 et p. 118-125, pl. II/1-2. L'ensemble clos de la tombe n° 11 était constitué d'objets, entre autres un

sont issus d'autres cimetières dont celui de Kruja (fig. 1)[52]. Contrairement aux cimetières de la culture de Komani, où le type est bien représenté dans ses deux variantes, articulée et rigide, les autres sites à l'intérieur et à l'extérieur de l'Empire n'ont révélé que des plaques-boucles articulées. Ce fait souligne apparemment la spécificité de la fabrication de ce type dans les territoires de la culture en question, bien que pour le moment un tel atelier n'ait pas été identifié à l'instar de celui supposé près de la Crypta Balbi[53]. Des exemplaires parmi les plus significatifs de la structure articulée ont été mis à jour dans les cimetières de Dalmace[54] et de Kruja[55]. La femme enterrée dans la tombe n° 28 du cimetière de Kruja portait des boucles d'oreilles d'argent en panier et le reste de son mobilier est daté à partir de la seconde moitié du VIIe siècle[56]. Il est important de souligner que le décor de la partie arrondie de sa ceinture contient un monogramme cruciforme en relief avec les lettres K(ύριε) B(οήθει), *Seigneur, viens en aide* ! De telles formules, bien répandues sur d'autres sujets, notamment sur la majorité des plaques-boucles provenant de l'Albanie, de Durrës (*Dyrrachium*) et de Dalmace, témoignent du caractère bénéfique de l'objet. À l'origine probablement apotropaïque, il prend ensuite l'aspect d'un emblème de la vie chrétienne, uni chez différents groupes barbares avec le masque, spécifique de la mode de ces derniers[57].

Des découvertes réalisées en Grèce (Athènes)[58], en Croatie (Brkač-Vrh)[59] et en Italie (Sicile – San Mauro Sotto, Monte Renna, Taormina)[60] portent des monogrammes similaires. D'autres signes, le plus souvent des croix de formes variées, ornent les autres exemplaires. Dans la ville même de Durrës, un nombre important de plaques-boucles du type Corinthe a été exhumé. Elles ont été trouvées en grande quantité dans le

---

pendentif avec des animaux stylisés qui, à notre connaissance, ne peut pas être daté avant la seconde moitié du VIIe s. L'autre exemplaire, mis au jour dans la tombe n° 30, n'était accompagné que par deux couteaux en fer ; on ignore s'ils faisaient partie du même mobilier, puisque la sépulture contenait deux inhumations successives.

52. La trouvaille de la nécropole de Kruja a été faite en 1978. L'objet porte le numéro d'inventaire 7562 (Réserves du Musée Archéologique de Tirana), mais son contexte précis est inconnu : NALLBANI, *La civilisation de « Komani »*... (cité n. 11). Le cimetière de Durrës a aussi fourni des plaques-boucles de structure rigide, dans la tombe n° 28.

53. E. GIANNICHEDDA, T. MANNONI, M. RICCI, Ricerche sui cicli produttivi nell'*atelier* della *Crypta Balbi*, *Roma dall'antichita al medioevo, archeologia e storia nel Museo Nazionale Romano, Crypta Balbi*, Rome 2001, p. 331-335 ; M. RICCI, F. LUCCERINI, Oggetti di abbigliamento et ornamento, *ibid*., cat. II.4.593-594.

54. Le contexte précis de cette plaque-boucle de structure articulée est inconnu, comme c'est une découverte ancienne.

55. S. ANAMALI et H. SPAHIU, Le cimetière Arbëre de Krujë (en albanais avec résumé français), *Iliria* 9-10, 1979-1980, p. 54, tombe n° 28. La plaque-boucle a disparu des vitrines du Musée Archéologique de Tirana. Elle est actuellement conservée dans la collection Georges Tsolosidès à Thessalonique ; voir *Συλλογή Γεωργίου Τσολοσίδη. Το Βυζάντιο με τη ματιά ενός συλλέκτη*, Athènes 2001, n° 104, p. 86.

56. NALLBANI, *La civilisation de « Komani »*... (cité n. 11), p. 119, pl. I/1.

57. BIERBRAUER, Archeologia degli Ostrogoti... (cité n. 23), p. 198-199.

58. VARSIK, Byzantinische Gürtelschnallen... (cité n. 8), p. 93, pl. II/ 13.

59. MARUŠIĆ, Staroslovanske in neke zgodnjesrednjeveške... (cité n. 45), p. 110, pl. V/ 6.

60. P. ORSI, *Sicilia Bizantina* I, Rome 1942, p. 189, fig. 95 ; p. 188 ; p. 114, fig. 39 e ; p. 126 ; p. 185, fig. 88 b.

cimetière *extra muros* tardo-antique (5 plaques-boucles dans les deux tombes collectives nº 28 et nº 29), accompagnées de plusieurs autres plaques-boucles de la « mode » byzantine (fig. 7). Au cours de ces dernières années, des sondages et des fouilles systématiques dans divers quartiers de cette ville ont permis de découvrir régulièrement des tombes isolées ou intégrées dans des zones funéraires de la ville, qui contenaient entre autres objets des plaques-boucles byzantines, particulièrement du type Corinthe[61]. La zone de concentration des trouvailles de ce type, notamment dans les régions côtières, confirme l'existence d'un commerce maritime avec les centres urbains de l'Empire, en particulier en direction du sud de l'Italie et de la côte dalmate. Ceci prouve que la ville de Durrës et les territoires du littoral de l'Albanie du Nord étaient bien intégrés au « milieu » méditerranéen de commerce et de productions et formaient des voies d'acheminement des produits vers les populations de l'intérieur des terres.

Si les Avars sont bien arrivés à Lezha vers 592, ce fut sans doute pour une brève période, bien que l'archevêque Iohannes se soit réfugié avec les habitants de la ville à Squillace, en Calabre[62]. Les Avars et les Slaves ne sont restés en Istrie qu'entre 599 et 611, alors que le pouvoir byzantin s'est maintenu en Istrie jusque dans le dernier quart du VIIIe siècle. *Pola*, *Parentium* et *Tergeste* restent sous domination byzantine jusqu'à la fin du VIIIe siècle, mais de petites communautés slaves s'installent à l'Est et au Nord-Est dans l'arrière-pays istrien probablement dès avant cette date. Des indices archéologiques de plus en plus nombreux indiquent que Durrës a dû se trouver dans la même situation même s'il manque encore des indices précis sur l'histoire de la ville aux VIIe-VIIIe siècles. Des communautés de diverses composantes culturelles sont présentes dans l'arrière-pays de la cité.

La datation des plaques-boucles du type Corinthe de Lezha et de Kruja a été fixée dans une fourchette chronologique comprise entre la seconde moitié du VIIe et probablement la première moitié du VIIIe siècle. Cette date a été confirmée par la découverte dans la tombe nº 28 du cimetière de Durrës de plaques-boucles Corinthe accompagnées d'une monnaie de Constant II (641-668), sans que l'on puisse fournir une datation plus fine.

La Sicile byzantine et la Sardaigne du VIIe siècle fournissent un cadre semblable pour la culture matérielle. Une série de petits cimetières, liés à des églises ou à des forteresses, témoignent incontestablement de la présence de la culture matérielle byzantine, en livrant un mobilier constitué principalement de nombreuses plaques-boucles byzantines, certaines du type Corinthe[63]. Là aussi, ces objets accompagnent les sépultures des sujets christianisés, tant masculins que féminins. Souvent, le mobilier des femmes est complété par des bijoux de goût oriental ou bien « adriatique ».

61. Nous présentons ici ces deux exemplaires pour la première fois. À part les indices sur la construction des coffrages, en dalles de pierre, et ses objets, nous ne savons rien ni sur le reste du mobilier, ni sur la localisation de ces zones funéraires dans le plan général de la ville. Les plaques-boucles sont actuellement exposées au Musée Historique de Kruja, cf. NALLBANI, *La civilisation de « Komani »*... (cité n. 11), p. 8, pl. 1/3-4.

62. LIEBESCHUETZ, The refugees and evacuees... (cité n. 47), p. 72.

63. De nombreux exemplaires ont été trouvés en Sicile, notamment à Taormine, Syracuse, San Mauro Sotto (Caltagirone), Cotomino et à Monte Renna, voir ORSI, *Sicilia*... (cité n. 60), p. 189, fig. 95 ; p. 188 ; p. 114, fig. 39 ; p. 126 ; p. 185, fig. 88b. Pour la plaque-boucle de Taormina, voir



Fig. 7A – Ensembles clos du cimetière de Durrës : tombe nº 28
[d'après TARTARI, Un cimetière… (cité fig. 3)]

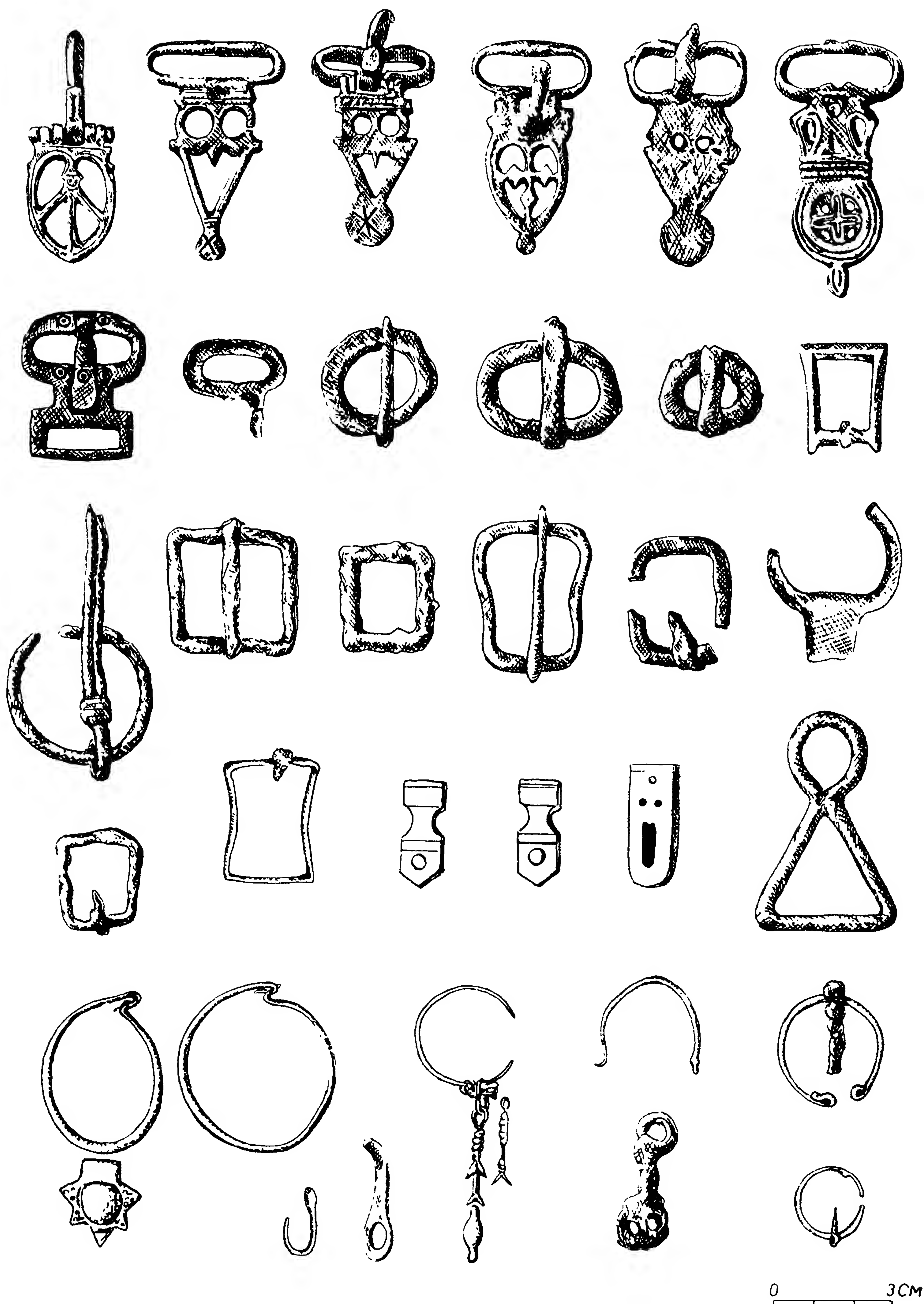


Fig. 7B – Ensembles clos du cimetière de Durrës : b) tombe nº 29
[d'après TARTARI, Un cimetière… (cité fig. 3)]

L'objet que nous venons d'analyser s'inscrit dans le cadre plus large de la ceinture byzantine, l'un des éléments les plus représentatifs de la mode « méditerranéenne », qui compose le costume de plusieurs populations qu'elles soient à l'intérieur de l'Empire ou en rapport avec lui. Il est quasi impossible, au stade actuel des recherches, de déterminer si de tels objets constituent des fabrications d'ateliers impériaux, ou bien si cette mode vestimentaire byzantine de plaques-boucles s'exprime comme un « style » de prestige impérial, tout en étant gagnée par des spécificités locales résultant des productions locales. Il est cependant évident que des zones de concentration de ce « style », et de grandes quantités de plaques-boucles du type Corinthe, se font jour dans des zones géographiques assez distinctes, portées par des peuples divers. Si dans le costume des « Byzantins », les plaques-boucles méditerranéennes constituent généralement le seul « costume » du défunt, chez différents peuples « barbares », installés dans les terres de l'Empire ou bien en contact étroit avec lui, ces plaques-boucles étaient une des composantes du « costume » beaucoup plus élaboré des défunts.

La période précise de leur utilisation reste encore sujette à caution. Nous ne pouvons pas appliquer à l'ensemble du matériel le découpage chronologique que les chercheurs ont établi pour la Crimée, malgré son caractère très détaillé et le fait qu'elle représente l'étude chronologique la plus récente sur ce matériel. Si nous nous fondons sur les seules différences stylistiques, ce découpage n'est pas pertinent hors de Crimée. En effet, la plaque-boucle du type Corinthe, dans toutes ses variantes connues, à l'intérieur du territoire byzantin et chez les peuples barbares du haut Moyen Âge, se maintient pendant le VII[e] et le début du VIII[e] siècle. Que ce soit dans les territoires des Balkans, en Croatie, Albanie ou Grèce, ou en Europe centrale, aussi bien qu'en Italie, le matériel date du VII[e] siècle et probablement du début du VIII[e] siècle. Cependant la variante des plaques-boucles de tous ces territoires, du point de vue stylistique, correspond à la version des plaques-boucles du type Corinthe datée plus tard par les chercheurs russes, soit la seconde moitié du VIII[e] et le IX[e] siècle. Y aurait-il un décalage chronologique d'un siècle prouvant que cette mode byzantine évolue en Crimée et ne fait partie du mobilier khazar qu'un siècle après celui des autres peuples de la Méditerranée ? Il est intéressant de noter pourtant que, parmi plusieurs variantes de la plaque-boucle du type Corinthe, les deux les plus proches de celles classifiées par les chercheurs russes coexistent dans la région de l'Adriatique au cours du VII[e] siècle (la Croatie en est un exemple). Enfin, ne serait-il pas encore plus prudent de revoir les bases de la chronologie établie sur le mobilier de la Crimée, à moins d'admettre que l'usage et la production de ces objets se maintiennent exceptionnellement sur la Mer Noire ?

WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen... (cité n. 1), p. 38, fig. 3/1. Les sites de Sardaigne qui ont donné le même matériel sont le cimetière de l'église San Giovanni (tombe gamma) de Nourachi et les tombes du sanctuaire de Santa Vittoria di Serri, voir P. G. SPANU, *La Sardegna Bizantina tra VI e VII secolo*, Oristano 1998, p. 150, fig. 153 ; p. 181, fig. 179/138 ; 141. Une autre plaque-boucle qui se trouve au Musée de Turin est originaire de Sardaigne, mais sans contexte connu, voir WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen... (cité n. 1), p. 48, n° 19.

SURVIVANCE D'UN TYPE DE VAISSELLE ANTIQUE À BYZANCE :
LES *AUTHEPSAE* EN CUIVRE DES Ve-VIIe SIÈCLES

par Brigitte PITARAKIS*

Summary: This paper studies a group of Anatolian copper *authepsae*, illustratring the continuous use of these self-heating vases, which occupied a place of pride in the Roman banquets, into the Early Byzantine period. By their shape and interior arrangement, the *authepsae* fall into two different types that also share common features with the copper-alloy jugs produced in the 6th-7th centuries. The geographical distribution of finds points to the localisation of the workshops on the Aegean coast of Asia Minor between Ephesus and Sardis.

Il y a quelques années, lors d'une visite au musée d'Éphèse, j'avais eu l'occasion d'assister à l'arrivée d'un vase de cuivre étrange, traversé par une cheminée cylindrique, qui avait été trouvé dans la région (fig. 1)[1]. Mes recherches récentes sur la vaisselle de bronze paléochrétienne, sujet sur lequel M. Sodini avait attiré mon attention, m'ont incitée à retourner à Éphèse pour étudier cette pièce inédite en vue d'aborder la question, peu connue, de la survivance des *authepsae*, pièces maîtresses du banquet romain, à Byzance. Peu de temps après, j'ai eu la surprise d'en découvrir deux autres dans une collection privée à Istanbul, matériel anatolien inédit que j'ai ajouté à des trouvailles issues de fouilles archéologiques et à des pièces conservées dans des collections occidentales. Cette enquête m'a permis de définir une production d'*authepsae* proto-byzantines qui, par certains détails morphologiques, se rapprochent aussi d'une catégorie de cruches en alliage cuivreux des VIe-VIIe siècles[2]. Au sein

* Mes remerciements s'adressent à la Direction générale de l'Héritage culturel et des Musées auprès du Ministère de la Culture et du Tourisme à Ankara pour m'avoir accordé les autorisations nécessaires à l'étude de l'*authepsa* du musée de Selçuk/Éphèse ainsi qu'à Mme Ayşe Zülkadiroğlu et à M. Mustafa Büyükkolancı. Je voudrais remercier aussi M. Halûk Perk à Istanbul d'avoir mis à ma disposition les pièces de sa collection et M. Burhan Gülkal, qui en a effectué les dessins. Je tiens également à exprimer ma gratitude à M. Klaus Jakobus de m'avoir aimablement fourni la documentation sur l'*authepsa* conservée au Weinbaumuseum à Stuttgart-Ulbach.

1. Musée archéologique de Selçuk/Éphèse, n° d'inv. 340/15/82. H. 34,5 cm ; h. avec trépied 47 cm ; diam. base 17 cm (inédite) ; provenance : Torbalı, district d'Izmir.

2. B. PITARAKIS, Une production caractéristique de cruches en alliage cuivreux (VIe-VIIe siècles) : typologie, techniques et diffusion, dans *AnTard*, sous presse.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 673-686.

de ces *authepsae* protobyzantines, il est possible par ailleurs de distinguer deux types en fonction de leur aménagement intérieur. Mon objectif sera de voir comment les artisans byzantins ont adapté l'agencement des exemplaires anciens à des formes nouvelles et de réfléchir sur leurs usages.

Les origines du type

L'*authepsa* est un vase de conception ingénieuse qui, comme le samovar des temps modernes, était destiné à chauffer et à préserver la chaleur du liquide conservé. Le nom αὐθέψης, littéralement « qui bout ou chauffe tout seul », indique la fonction de ces vases de façon explicite. Ce terme d'origine grecque, attesté uniquement dans les sources latines, s'apparente au *caldarium* latin dans lequel on préparait la *calda* ou *calida aqua*, eau chaude agrémentée de substances aromatiques et d'herbes que l'on mélangeait au vin[3]. Terme chargé d'exotisme, l'*authepsa* renvoie d'emblée aux fastes du banquet romain. Même si les prototypes romains qui nous sont parvenus sont en bronze, il est vraisemblable que ces vases sophistiqués ont également été confectionnés en métal précieux. En effet, décrivant les fastes de l'empereur romain Antonin Héliogabale (218-222 ap. J.-C.), l'historien Lampride ne manque pas de mentionner ses *authepsae* en argent[4]. Les fouilles de Pompei ont livré différents types d'*authepsae* en bronze, dont le dispositif intérieur a servi de modèle aux exemplaires protobyzantins[5]. Mais après ces prototypes datés du Ier siècle, les premiers témoignages archéologiques ne semblent pas être antérieurs au IIIe siècle. Les trouvailles se concentrent essentiellement en Occident, mais une *authepsa* a également été récemment découverte à Césarée/Kayseri, en Anatolie, dans un contexte du IIIe siècle[6]. Dans sa monographie récente (2003) consacrée au banquet romain, Katherine Dunbabin établit une confrontation intéressante entre les *authepsae* romaines en bronze et les sources iconographiques contemporaines, qui développe l'article de 1993[7] où elle confrontait des sources iconographiques et des témoignages textuels avec des exemples archéologiques[8]. Les témoignages illustrés par K. Dunbabin montrent que les *authepsae* romaines sont habituellement des objets volumineux posés sur le sol ou sur un haut trépied. La représentation, sur certains exemples, d'une flamme qui s'échappe de l'ouverture latérale du récipient

3. Cf. *Le Vin, Nectar des Dieux, L'Archéologue (Archéologie Nouvelle),* Numéro spécial, N° 74 octobre-novembre, 2004. Je remercie M. Dominique Pieri de m'avoir signalé cette référence.

4. *Scriptores Historiae Augustae : Aeli Lampridi Antoninus Heliogabalus*, 19, 3 : Primus deinde authepsas argenteas habuit. Cf. *Histoire Auguste*, Tome III, 1re partie, éd., trad et comm. R. Turcan, Paris 1993 (Collection des Universités de France).

5. E. Pernice, *Gefässe und Geräte aus Bronze*, Berlin-Leipzig 1925, Die hellenistische Kunst in Pompei IV, pl. II, VII.

6. M. Yazici, C. S. Lightfoot, Two Roman Samovars (*Authepsae*) from Caesarea in Cappadocia, *Antiquity* 63, 1989, p. 343-349.

7. K. M. D. Dunbabin, *The Roman Banquet. Images of Conviviality*, Cambridge 2003, p. 149-150, 164-169, 178-185.

8. K. M. D. Dunbabin, Wine and Water at the Roman convivium, *JRA* 6, 1993, p. 126-127, fig. 15a-b ; d'après *Heronis Alexandrini opera omnia quae supersunt* I, éd. W. Schmidt, Leipzig 1899, fig. 78a et c.

en précise la fonction[9]. Des scènes de banquets peintes dans les catacombes romaines sont pourvues d'inscriptions qui commentent la fonction et l'usage de ces vases. Une composition récurrente est celle d'une jeune fille, placée près d'une *authepsa*, accompagnée de la formule : « mélange le vin » ou « apporte la *calda* »[10].

La bibliographie sur les *authepsae* romaines s'est enrichie en 2002 de l'article de Teodora Tomasević Buck qui se fonde sur une *authepsa* du milieu du IIIe siècle qu'elle a découverte en 1974 à Kaiseraugst (Augusta Raurica), Argovie, en Suisse pour proposer une typologie des *authepsae* romaines. La trouvaille de Kaiseraugst, issue d'un contexte qui a livré un lot d'instruments médicaux, suggère, par ailleurs, que l'eau chaude conservée dans les *authepsae* pouvait aussi servir à un usage médical. Tomasević a recensé dix-huit *authepsae*, datées entre le Ier et le Ve siècle, qu'elle a réparties en deux grands types : les *authepsae* mobiles (type A) et celles qui sont fixées sur un socle (type B)[11]. Le type A est subdivisé à son tour en trois catégories suivant la forme de la chambre chauffante. De façon tout à fait intéressante, l'une des variantes du type A, conservée au Weinbaumuseum de Stuttgart-Ulbach (fig. 2) et supposée provenir de Konya en Anatolie, est quasiment identique à l'*authepsa* du musée d'Éphèse (fig. 1). Un autre lot intéressant, que Tomasević Buck associe à l'*authepsa* de Stuttgart, provient du trésor de Stara Zagora en Bulgarie, mis au jour fortuitement en 1907. Ce trésor, de composition hétérogène, a livré trois *authepsae* de formes diverses en même temps qu'une multitude d'autres objets en bronze, à usage domestique et ecclésiastique, qui s'échelonnent entre le Ier et le VIe siècle[12]. L'une de ces *authepsae*[13], en forme de cruche, s'apparente à celles de Stuttgart et d'Éphèse, qui se rapprochent à leur tour de deux autres exemplaires mis au jour à Sardes dans des contextes du VIIe siècle. Les trouvailles de Sardes, que nous présenterons ci-dessous, nous conduisent à situer ce petit lot d'*authepsae*, que nous désignerons comme le type I, dans la période proto-byzantine.

LES *AUTHEPSAE* PROTO-BYZANTINES EN CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE

Les fouilles de Sardes ont livré trois *authepsae* en cuivre. Les trouvailles monétaires permettent de dater avec précision le niveau de destruction des structures ayant livré ces pièces, qui semble coïncider avec l'attaque perse de 616[14]. Deux

9. *Ibid.*, pl. II et fig. 97.

10. *Ibid.*, fig. 104-105.

11. T. TOMASEVIĆ BUCK, Römische *Authepsae*, auch ein Instrument der ärtzlichen Versorgung ?, dans *From the Parts to the Whole, Volume 2, Acta of the 13th International Bronze Congress, held at Cambridge, Massachussetts, May 28-June 1, 1996*, éd. C. C. MATTUSCH, A. BRAUER, et S. E. KNUDSEN, Portsmouth, Rhode Island 2002 (JRA, Supplementary Series Number 39), type A1.5.2, fig. 1/5, p. 214.

12. Le trésor de Stara Zagora a récemment fait l'objet d'une communication par P. Ilieva et I. Cholakov dans le cadre du colloque sur la vaisselle de bronze paléochrétienne, organisé par Fr. Baratte et J.-P. Sodini, à Paris en novembre 2004. Les actes de ce colloque sont actuellement sous presse dans la revue *Antiquité Tardive* 13, 2005.

13. TOMASEVIĆ BUCK, Römische *Authepsae* (cité n. 11), fig. 11, p. 230.

14. Voir J. C. WALDBAUM, *Metalwork from Sardis*, Cambridge, Mass. 1983 (Archaeological Exploration of Sardis, Monograph 8), p. 2-3, 11. Pour une remise en question récente de la date de



Fig. 1 – *Authepsa* du type Ia, Musée archéologique de Selçuk/Éphèse.

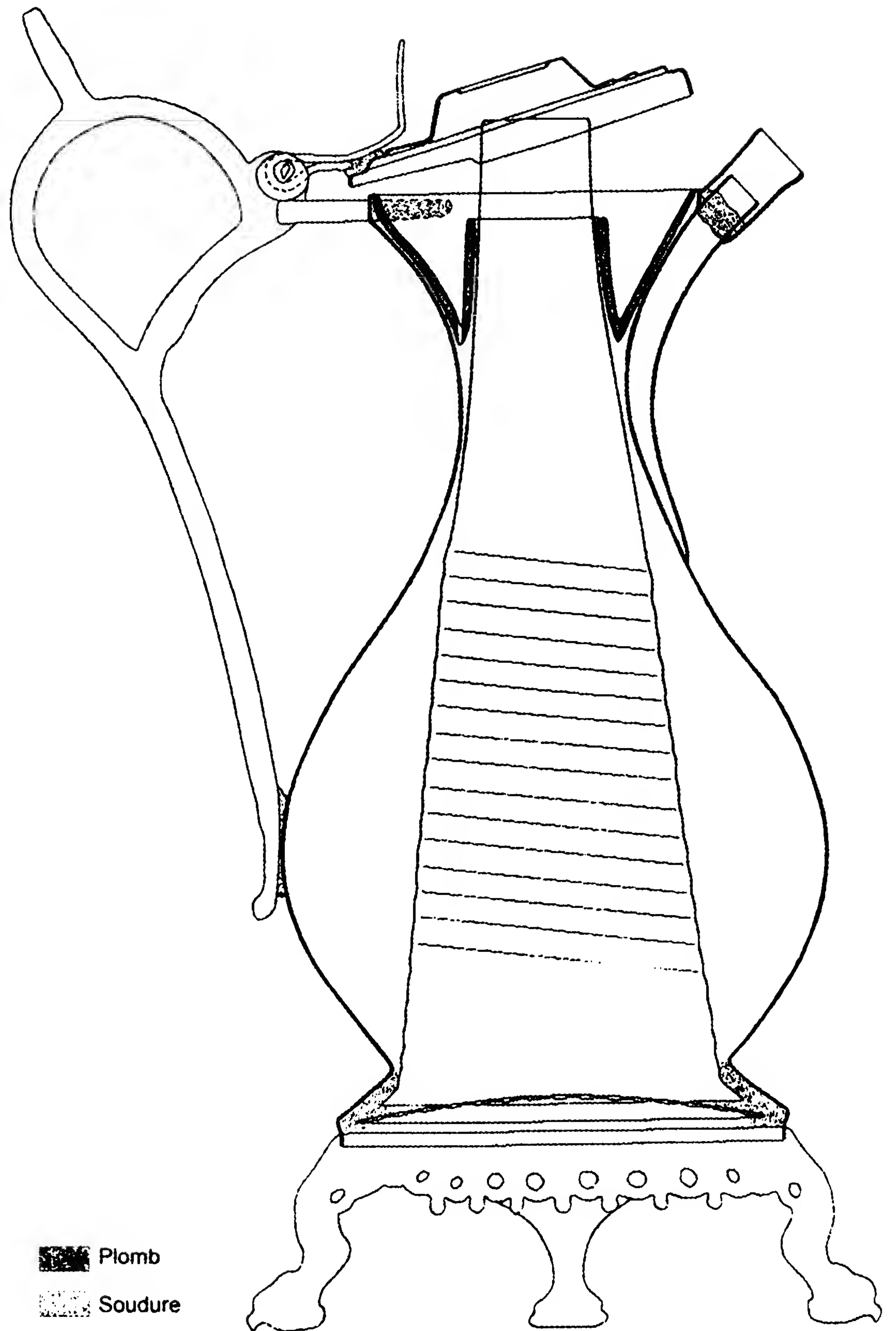


Fig. 2 – *Authepsa* du type Ia, Weinbaumuseum de Stuttgart-Ulbach (dessin fourni par la Municipalité de Stuttgart).

authepsae de types distincts, une du type I et une seconde que nous désignerons comme le type II, proviennent de la « House of Bronzes », située sur l'ancienne place de marché lydienne[15], tandis qu'une troisième, également du type I, a été retrouvée dans une boutique de la colonnade (boutique E6), que les archéologues ont nommée « boutique de *l'authepsa* »[16]. Située dans une localisation privilégiée, l'élégante « House of Bronzes » était connectée à la grande route voisine par une rampe inclinée pavée de briques. La rampe menait au rez-de-chaussée de la maison, qui servait d'entrepôt, où l'on a également trouvé les traces d'une activité artisanale liée

---

destruction de Sardes, voir J. RUSSELL, The Persian Invasions of Syria/Palestine and Asia Minor in the Reign of Heraclius : Archaeological, Numismatic and Epigraphic Evidence, dans *Οι σκοτεινοί αιώνες του Βυζαντίου (7ος-9ος αι.)*, Athènes 2001, p. 63-71.

15. WALDBAUM, *Metalwork* (cité n. 14), n°s 521-522, p. 90-93, pl. 34.

16. *Ibid.*, n° 520, p. 90, pl. 34 ; J. S. CRAWFORD, *The Byzantine Shops at Sardis*, Cambridge, Mass. 1990 (Archaeological Exploration of Sardis, Monograph 9), fig. 281-282, p. 62.

à la teinture. Même le rez-de-chaussée de cette maison, que l'on suppose destiné aux esclaves, présentait un caractère luxueux ; les plus grandes pièces avaient un pavement *d'opus sectile* fait de marbre coloré. La vaisselle de bronze, qui a donné son nom à cette maison, a également été retrouvée dans ce secteur, dans une salle servant de dépôt. Les trouvailles incluent une cruche, deux *authepsae*, des encensoirs, et une pelle décorée d'une croix. Les fouilleurs pensent que la maison a appartenu à un prélat, probablement l'évêque de Sardes[17]. L'*authepsa* de la boutique E6, du type I, a été découverte parmi les débris du sol. La présence, dans cette foulonnerie, d'un nombre important de petites tasses en terre-cuite a incité les fouilleurs a suggérer l'exercice parallèle d'un commerce de boissons chaudes. Il est également précisé, néanmoins, que par contraste avec la plupart des autres boutiques, le nombre des monnaies retrouvées dans celle-ci, qui semble avoir appartenu à un juif nommé Jacob, est restreint. Il paraît donc tout aussi vraisemblable de penser que ce vase auto-chauffant était destiné à l'usage privé des ouvriers et artisans de la boutique[18].

À ces trois *authepsae* retrouvées à Sardes s'ajoute un exemplaire, du type II, qui provient d'une tombe du Ve-VIe siècle, mise au jour à Ballana en Nubie[19]. Le rapprochement entre ces deux découvertes montre qu'il s'agissait d'un type répandu en Méditerranée orientale aux Ve-VIIe siècles. En effet, un vase à ouverture latérale circulaire, qui semble correspondre à une *authepsa* du type II, apparaît sur une mosaïque du Ve siècle, découverte dans les thermes de Sidi Ghrib en Tunisie, qui montre la scène de toilette d'une élégante dame de l'aristocratie accompagnée de deux servantes[20]. L'ouverture latérale circulaire, caractéristique de ce type, se retrouve aussi cependant sur une pièce plus tardive, attribuée au IXe-Xe siècle, découverte dans les eaux de la baie d'Isolabella à Taormine. La trouvaille de Taormine pourrait illustrer la continuité de l'usage des *authepsae* aux IXe-Xe siècles, également confortée par des trouvailles de céramique. Les fouilles d'Amorium, Phrygie, menées en 1998 dans les murailles de la Ville Basse, au nord-ouest de la porte principale, ont mis au jour une pièce rectangulaire munie d'un foyer autour duquel étaient dispersés des cendres et des tessons de céramique qui ont permis la reconstitution de nombreux pots à anses multiples munis d'une chambre intérieure cylindrique. Il s'agit d'un type inhabituel, étrange même, sans rebord et sans lèvre, mais avec une série d'ouvertures circulaires que l'on retrouve à l'identique au sommet et au fond du pot, qui est également perforé. Ces pots, qui proviennent de niveaux du début du IXe siècle, sous une couche de destruction datée de 829-830, semblent dériver des *authepsae* en métal. Mais leur fonction reste obscure[21].

17. C. Foss, *Byzantine and Turkish Sardis*, Cambridge, Mass. 1976 (Archaeological Exploration of Sardis, Monograph 4), p. 43-44, fig. 196.

18. Crawford, *The Byzantine Shops* (cité n. 16), p. 60-61.

19. L'*authepsa* provient de la pièce n° 4 de la tombe 80. Voir W. B. Emery, L. P. Kirwan, *The Royal Tombs of Ballana and Qustul*, Le Caire 1938, n° 790, p. 357, fig. 114, pl. 93 D.

20. M. Blanchard-Lemée, M. Ennaifer, H. et L. Slim, *Sols de l'Afrique romaine*, Paris 1995, fig. 116, p. 162. La mosaïque est également illustrée dans Tomasević Buck, Römische *Authepsae* (cité n. 11), fig. 4, p. 219.

21. C. S. Lightfoot, E. A. Ivison *et al.*, The Amorium Project : The 1998 Excavation Season, *DOP* 55, 2001, p. 379-381, fig. 12.

TYPOLOGIE ET MÉCANISME DE FONCTIONNEMENT

Les *authepsae* découvertes à Sardes et à Ballana conduisent à distinguer deux types enrichis de variantes. Ancêtres des samovars modernes, les *authepsae* sont des cruches composites, dont le corps renferme un conduit ou une chambre intérieure où l'on plaçait des charbons incandescents. Le fonctionnement de ces vases nécessite un dispositif complexe avec des ouvertures multiples et deux couvercles, le tout étant destiné à recueillir le liquide, le verser, préserver sa chaleur en évitant son évaporation, introduire les charbons et évacuer les cendres, activer la combustion ou la ralentir, permettre l'échappement de la fumée. Un exemplaire du Ve siècle conservé à Genève[22], entièrement coulé, peut être consideré comme un prototype des *authepsae* du Type I, qui sont habituellement obtenues par assemblage de tôles de cuivre martelées à l'exception de l'anse et du trépied, qui sont en bronze coulé ou en fer. Sur certains exemplaires, la grille sur laquelle on posait les charbons est également en fer.

TYPE I

Le type I, caractérisé par sa cheminée tronconique verticale, a une panse bulbeuse (type Ia), ou en forme d'urne (type Ib), qui repose sur un pied court au profil oblique. Un large col concave s'évase vers le rebord rectiligne muni d'un bec verseur. À l'instar des cols pincés en céramique, le bec est obtenu en repliant la tôle de cuivre. Une anse latérale arquée, munie d'un poucier à son sommet, est rivetée sur le rebord du col. La partie courbée de l'anse est traversée par une barre oblique qui renforce sa fixation au col tout en facilitant son maintien. Il s'agit d'une forme très répandue sur les cruches en cuivre datées des VIe-VIIe siècles, dont de nombreux exemplaires ont été découverts sur la côte égéenne de la Turquie (fig. 3)[23]. L'extrémité inférieure de l'anse est soudée à mi-hauteur de la panse. La cheminée est soudée contre les parois obliques du pied. Le tuyau élancé, qui dépasse le niveau du col, est doté d'un couvercle mobile dirigé par une languette recourbée montée sur charnières et rivetée sur l'anse. Un couvercle supplémentaire, en forme d'entonnoir à fond ouvert, est logé sur le pourtour du tuyau, de manière à ce que la partie contenant le liquide soit couverte sans qu'il soit nécessaire d'obturer la cheminée, laquelle ne fermait que lorsqu'on rabattait le couvercle monté sur une charnière. Une grille amovible, faite d'une tôle de fer ou de cuivre perforée, est logée dans l'ouverture inférieure du vase, au-dessus d'un trépied. Maintenue par deux tiges métalliques qui se croisent, elle sert d'assise aux charbons et à l'échappement des cendres et des flammes tout en assurant l'arrivée d'air frais.

L'*authepsa* du type Ia, retrouvée dans une boutique de la colonnade de Sardes, se distingue de celles d'Éphèse et de Stuttgart par des détails mineurs (fig. 4)[24]. La panse bulbeuse dessine une courbe continue jusqu'aux épaules arrondies, sans carène. Le trépied a une bordure ajourée qui dessine des triangles. L'exemplaire d'Éphèse, que nous avons pu observer, nous permet de remarquer des détails intéres-

22. W. DEONNA, Quelques monuments antiques du Musée de Genève, *Genava* 11, p. 49-73.
23. B. PITARAKIS, Une production (cité n. 2).
24. H. 33,3 cm.; diam. base 12,5 cm (WALDBAUM, *Metalwork* [cité n. 14], n° 522, p. 92-93, pl. 34).



Fig. 3 – Cruche du Musée archéologique d'Éphèse, VIe-VIIe siècle (d'après PITARAKIS, Une production [cité n. 2], fig. 8).



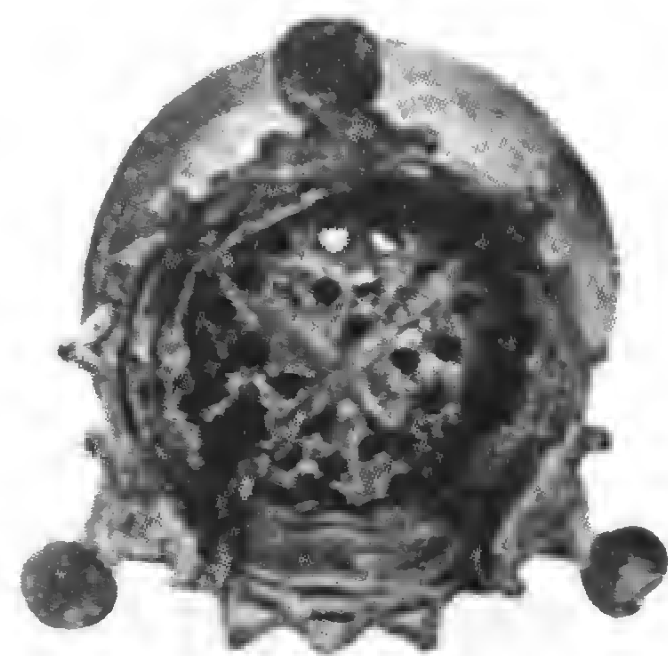


Fig. 4 – *Authepsa* du type Ia issue de la boutique E6 à Sardes (d'après WALDBAUM, *Metalwork* [cité n. 14], no 520, pl. 34).



Fig. 5 – Procédé de fixation de l'anse au col (détail de la fig. 1).



Fig. 6 – Anse à protomè d'animal de l'*authepsa* du Musée archéologique d'Éphèse (fig. 1).



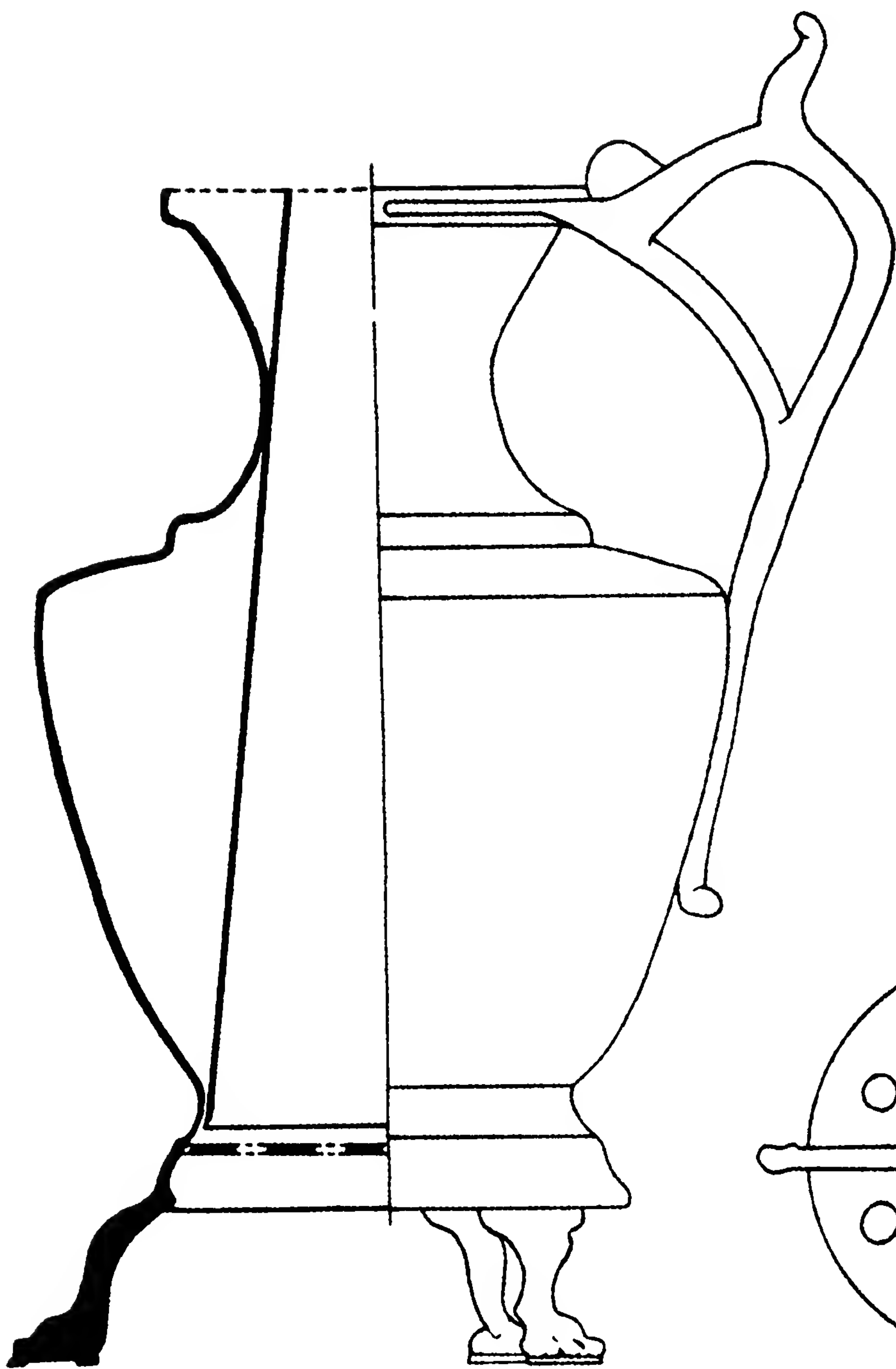
Fig. 7 – Anse à protomè d'animal de l'*authepsa* du type Ib découverte à Sardes (d'après WALDBAUM, *Metalwork* [cité n. 14], no 521, pl. 34).

sants sur le procédé de fixation de l'anse sur le col. Un tenon en fer à cheval, coulé dans la masse, qui prolonge la courbe de l'anse, s'encastre sur le rebord du col où il est fixé par des rivets (fig. 5). Ce procédé pratique et efficace est couramment attesté sur la vaisselle de bronze de l'Antiquité Tardive. On le retrouve sur les *authepsae* de Type II, mais on peut également citer, par exemple, les anses métalliques de l'épave de de Plemmyrion, qui fut découverte au large de Syracuse en Sicile[25]. La partie inférieure de l'anse, fixée sur la panse, dessine une *protomè* d'animal (fig. 6), quasi identique à l'exemplaire du type Ib de Sardes (fig. 7)[26]. Le bec verseur, bien conservé, est à gouttière. La jonction de la panse et du col et le point de diamètre maximal de la panse sont mis en valeur par un décor de lignes concentriques gravées au tour. La panse partiellement écrasée porte une déchirure qui laisse entrevoir la cheminée qui la traverse. La bordure ajourée du trépied, plus élaborée que sur l'exemplaire de Sardes, dessine un motif de fleuron. L'*authepsa* du musée d'Éphèse est quasiment identique à celle du Weinbaumuseum de Stuttgart, dite provenir de Konya et mentionnée ci-dessus[27]. Un dessin de cette pièce (fig. 2), que nous n'avons pas eu l'occasion de prendre en main, montre que l'eau était introduite par une ouverture ménagée au fond de l'entonnoir. Nous retrouvons le bouchon soudé au bec de l'*authepsa* de la collection Halûk Perk, du type Ib, que nous présentons ci-dessous (fig. 9). Enfin, les traits principaux des *authepsae* du type Ia, sauf la bordure ajourée du trépied, se retrouvent sur un exemplaire du trésor

25. M. MUNDELL MANGO, Beyond the Amphora : Non-Ceramic Evidence for Late Antique Industry and Trade, dans *Economy and Exchange in the East Mediterranean during Late Antiquity*. Proceedings of a conference at Sommerville College, Oxford-29th May, 1999, éd. S. KINGSLEY et M. DECKER, Oxford 2001, fig. 5. 10 ; G. KAPITÄN et A. M. FALLICO, Bronzi tardoantichi dal Plemmyrion presso Siracusa, *Bolletino d'Arte* 52, 1967, fig. 10.

26. WALDBAUM, *Metalwork* (cité n. 14), n° 521, p. 92, pl. 34.

27. Stuttgart-Ulbach, Weinbaumuseum, n° d'inv. III-4.047. H. 50,6 cm ; diam. base 16,7 cm (TOMASEVIĆ BUCK, Römische *authepsae* [cité n. 11], p. 230-231, fig. 11/5).



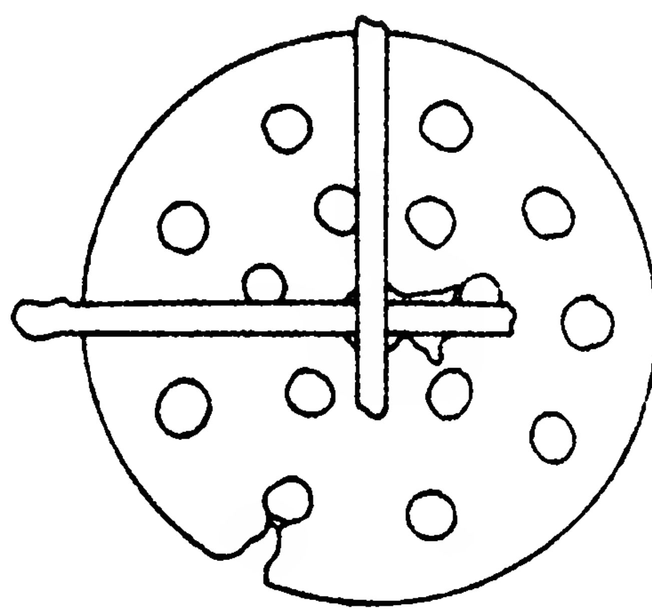
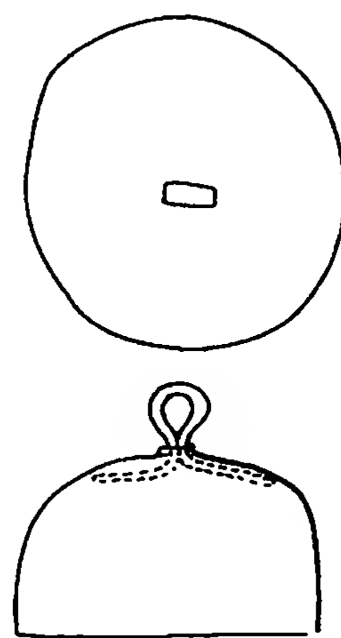


Fig. 8 – *Authepsa* du type Ib issue des fouilles de la « House of Bronzes » à Sardes (d'après WALDBAUM, *Metalwork* [cité n. 14], nº 521, pl. 34).



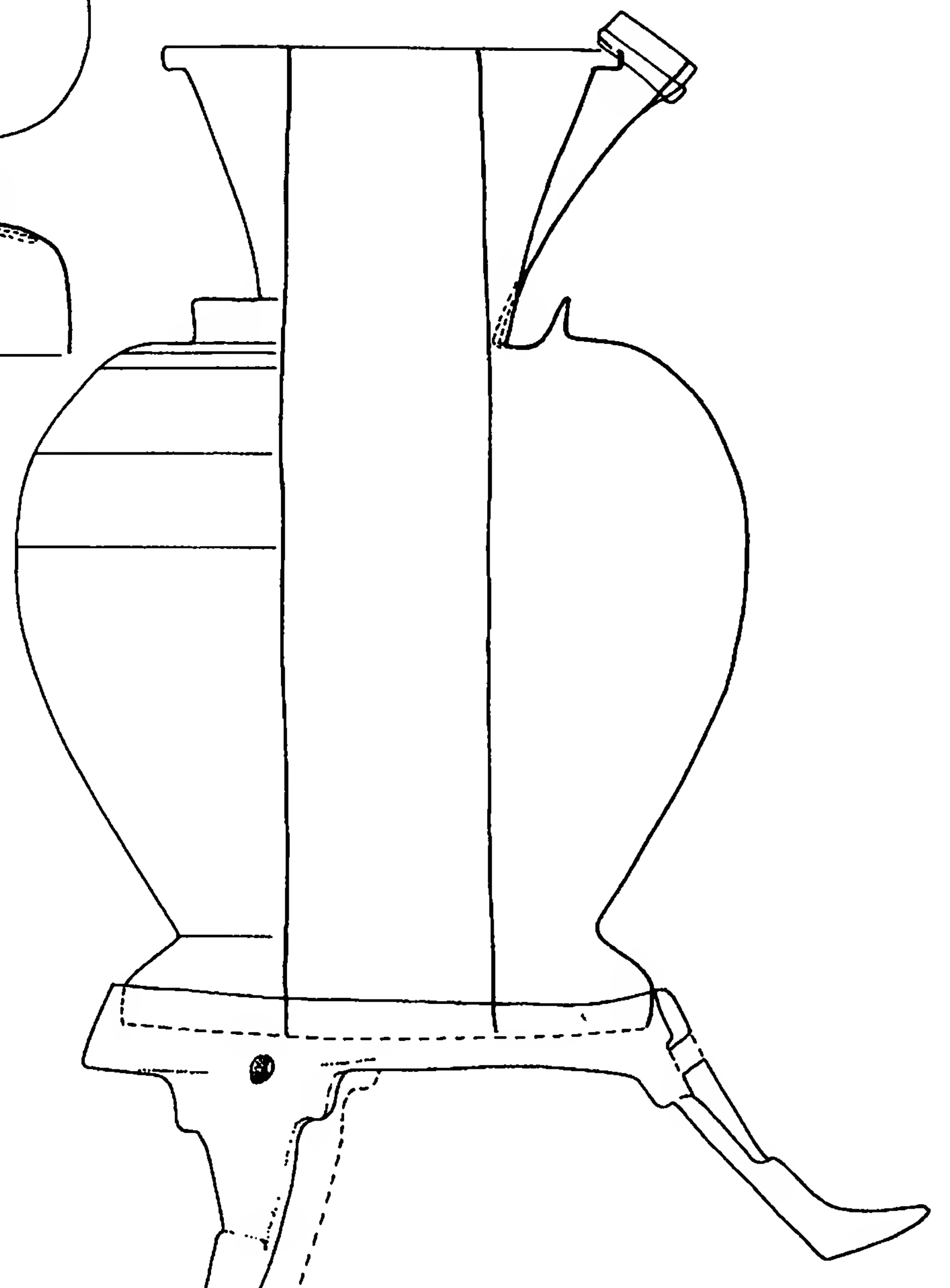


Fig. 9 – *Authepsa* du type Ib, collection Halûk Perk à Istanbul (dessin de Burhan Gülkal).

de Stara Zagora, dépourvu d'anse, qui pourrait également être daté de la période proto-byzantine[28].

La variante Ib, caractérisée par une panse en forme d'urne, est illustrée par l'une des deux *authepsae* de la « House of bronzes» de Sardes (fig. 8). La panse est enrichie d'une moulure à la jonction du col et des épaules, légèrement carénées[29]. L'anse arquée, qui se termine par une *protomè* d'animal stylisé se retrouve sur les deux variantes du type I. Le trépied, fait d'une couronne lisse avec des pieds en forme de patte d'animal, se fixe sur le récipient par deux barres en fer qui servent également à maintenir la grille faite d'une plaque en fer perforée de cercles. Le même type de trépied accompagnait une autre *authepsa* du type Ib (fig. 9), conservée dans la collection Halûk Perk, à Istanbul, qui nous est malheureusement parvenue complètement écrasée[30]. Le bec de cette pièce est doté d'un bouchon cylindrique mouluré. Elle est également accompagnée d'un couvercle doté d'un petit tenon, fait d'une tige métallique recourbée, correspondant à un type répandu sur des cruches en cuivre datées des VIe-VIIe siècles[31].

TYPE II

Les *authepsae* du type II se caractérisent par la subdivision de leur corps en deux parties distinctes : le réservoir en haut, en contact direct avec le col, et une chambre intérieure hémisphérique, au fond ouvert, qui recevait la grille amovible où l'on déposait des charbons. Ce dispositif de double paroi renforce le fond du récipient et assure son étanchéité. La forme hémisphérique de la chambre intérieure, sorte de plaque-chauffante, favorise la circulation de l'air chaud et permet un chauffage homogène du récipient supérieur.

Deux *authepsae* du type II ont été retrouvées respectivement à Ballana en Nubie[32] (fig. 10) et à Sardes (fig. 11)[33]. La ressemblance entre ces deux exemplaires avait déjà attiré l'attention de Marlia Mundell Mango dans son étude consacrée à la production et aux échanges d'objets métalliques dans l'Antiquité Tardive[34]. Leur col étroit et élancé repose sur une panse bulbeuse dotée d'une chambre intérieure qui a pour fond une grille perforée en fer, fixée sur un trépied, fait d'une couronne lisse qui repose sur trois pattes d'animal stylisées. Le trou d'aération circulaire ménagé sur le côté de la panse a une bordure arrondie. Sur l'exemplaire de Ballana, le sommet du col dessine une sorte de vase cintré, tandis que le col de l'exemplaire de Sardes est décoré d'une succession de lignes gravées obtenues au tour et de moulures concentriques interrompues par un tore au niveau de la fixation de l'anse. L'anse arquée avec poucier,

28. Sofia, musée archéologique, n° d'inv. 4818. H. 44,2 cm ; diam. base 16,7 cm (TOMASEVIĆ BUCK, Römische *authepsae* [cité n. 11], fig. 11/3, p. 230).

29. H. 34,3 cm ; diam. base 15,3 cm (WALDBAUM [cité n. 14], n° 521, p. 92, pl. 34).

30. H. 27 cm (inédite).

31. PITARAKIS, Une production (cité n. 2).

32. H. 43 cm (EMERY-KIRWAN, *The Royal Tombs* [cité n. 19], n° 790, p. 357, fig. 114, pl. 93 D).

33. H. 34,3 cm ; diam. panse 21,1 cm ; diam. base 15,3 cm (WALDBAUM, *Metalwork* [cité n. 14], n° 522, p. 92-93, pl. 34).

34. MUNDELL MANGO, Beyond the Amphora (cité n. 25), fig. 5.6, p. 91-92.

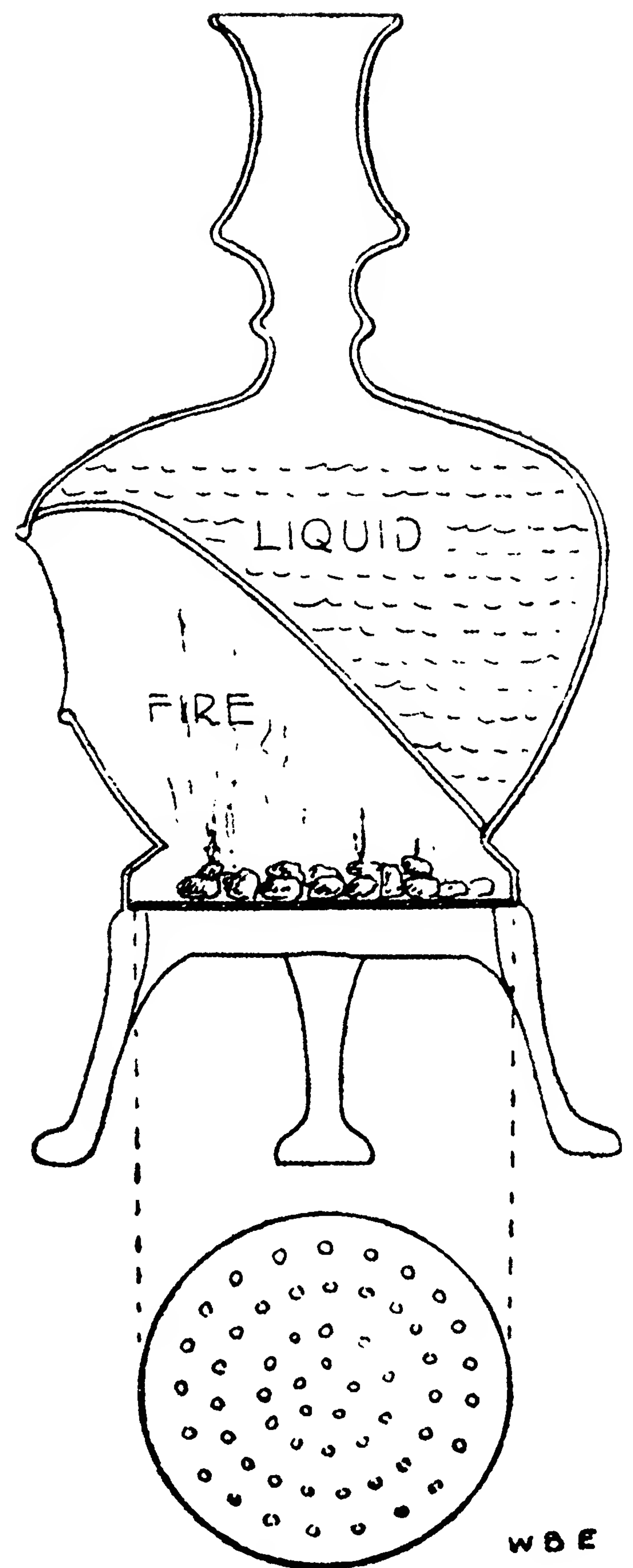


Fig. 10 – *Authepsa* du type II découverte à Ballana en Nubie (d'après EMERY-KIRWAN, *Royal Tombs* [cité n. 19], fig. 114, p. 357).

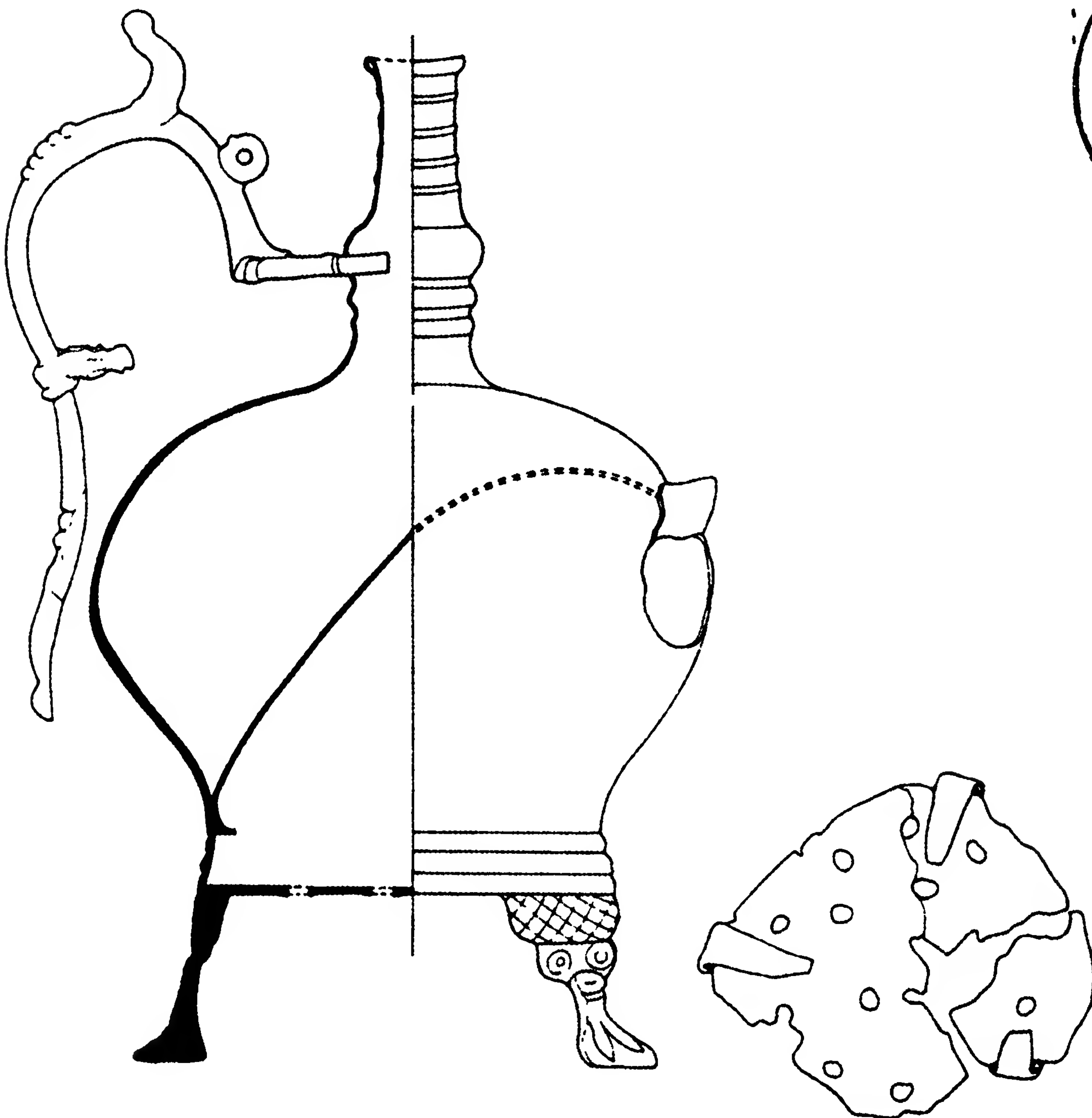


Fig. 11 – *Authepsa* du type II issue des fouilles de la « House of Bronzes » à Sardes (d'après WALDBAUM, *Metalwork* [cité n. 14], n° 522, pl. 34).

coulée en bronze, est également enrichie de moulures. Elle s'encastre au col par un tenon semi-circulaire que nous avons également remarqué sur les *authepsae* du type I. L'extrémité inférieure de l'anse, soudée à mi-hauteur de la panse, là où elle atteint son diamètre maximal, est décorée d'une *protomé* d'animal, peut-être le dauphin également attesté sur les *authepsae* du type Ia.

L'aménagement intérieur des *authepsae* de Ballana et de Sardes se retrouve sur une pièce, beaucoup plus petite, de 23 cm de haut, conservée dans la collection Halûk Perk à Istanbul (fig. 12a-c)[35]. Le col trilobé a le rebord épaissi en bourrelet. Un couvercle hémisphérique, obtenu par une mince tôle de cuivre repliée, est pourvu d'une chaîne qui s'attache à l'anse. Le col est ceint d'une bande métallique, fendue pour contourner le galbe du bec verseur, dont les extrémités ont été perforées pour l'insertion de deux fils métalliques que l'on a croisés en les étirant pour les attacher à l'anse qui est en fer comme le trépied (fig. 13). L'observation de la surface métallique de la panse, suite à la restauration récente de l'objet, apporte une illustration de la technique de mise en forme de ce vase, qui peut être élargie à l'ensemble du groupe. Le corps de ce petit récipient est obtenu par assemblage de deux tôles de cuivre martelées. Les bords de ces tôles, découpés en dents de scie, sont emboîtés de manière à ce que la languette pleine de l'un vienne s'imbriquer dans le creux correspondant de l'autre. Le raccord horizontal, consolidé par soudure, est visible à mi-hauteur de la panse. Cette technique de façonnage, couplée au dispositif destiné à renforcer le col et à assurer la fixation de l'anse et de la chaîne, associent cette *authepsa* à une production stéréotypée de cruches en cuivre des VIe-VIIe siècles, qui ont connu une diffusion importante de Constantinople, à la côte égéenne et la Méditerranée orientale[36]. Ces cruches métalliques ont probablement servi de modèles à une production de cruches en céramique blanche non glaçurée qui a vu le jour à Constantinople au VIIe siècle. Leur trait caractéristique est un anneau horizontal qui part du couvercle, passé, avant cuisson, dans un anneau qui se dresse au sommet de l'anse principale[37].



Fig. 13 – Anse et trépied en fer de l'*authepsa* de la fig. 12.

35. H. 23 cm ; diam. bouche 6 cm ; diam. base 9 cm (inédite).

36. PITARAKIS, Une production (cité n. 2).

37. J. W. HAYES, *Excavations at Saraçhane in Istanbul, Volume 2, The Pottery*, Oxford 1992, p. 38, pl. 2 k, l et fig. 39, p. 160.

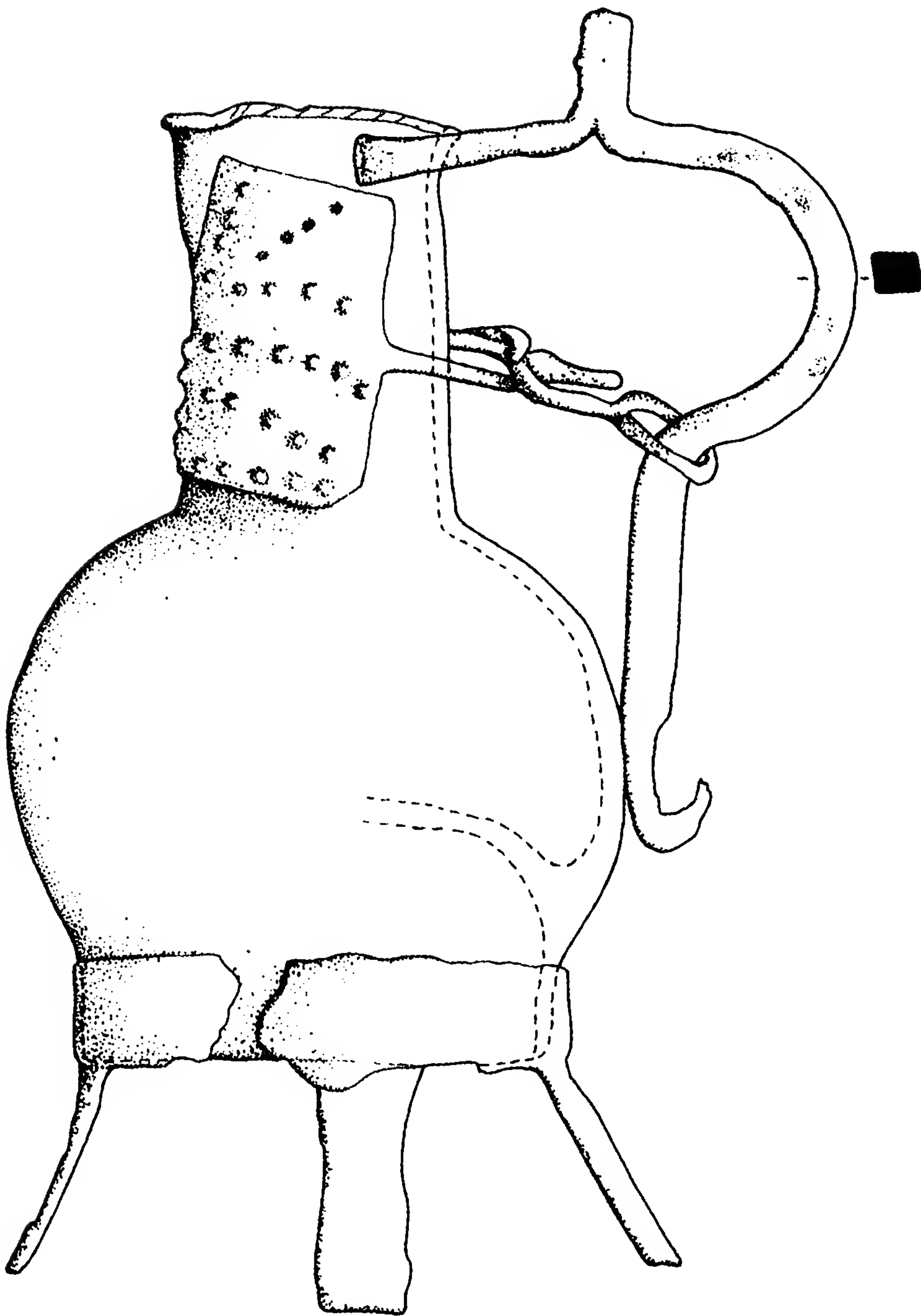


Fig. 12 a

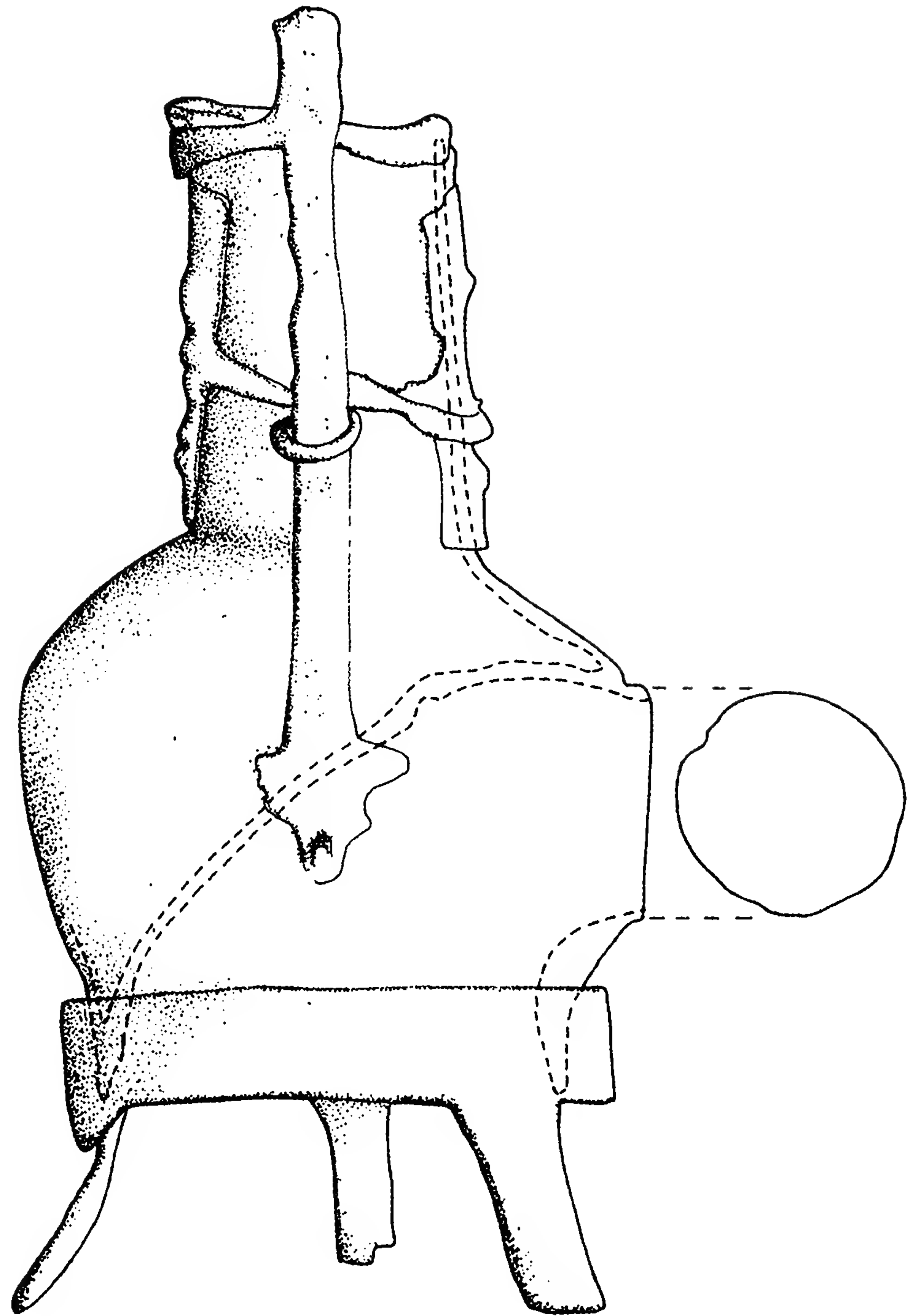
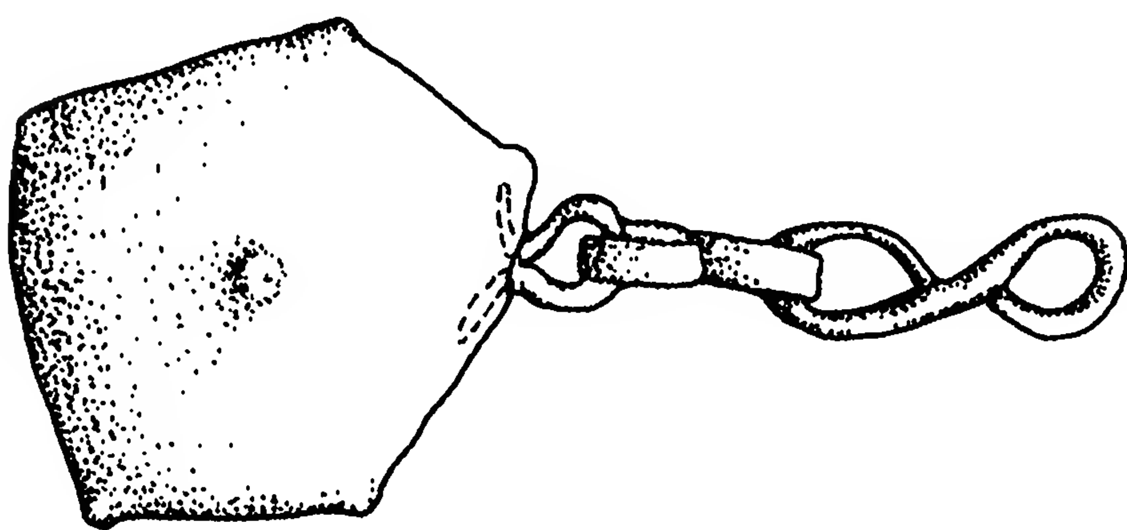


Fig. 12 b



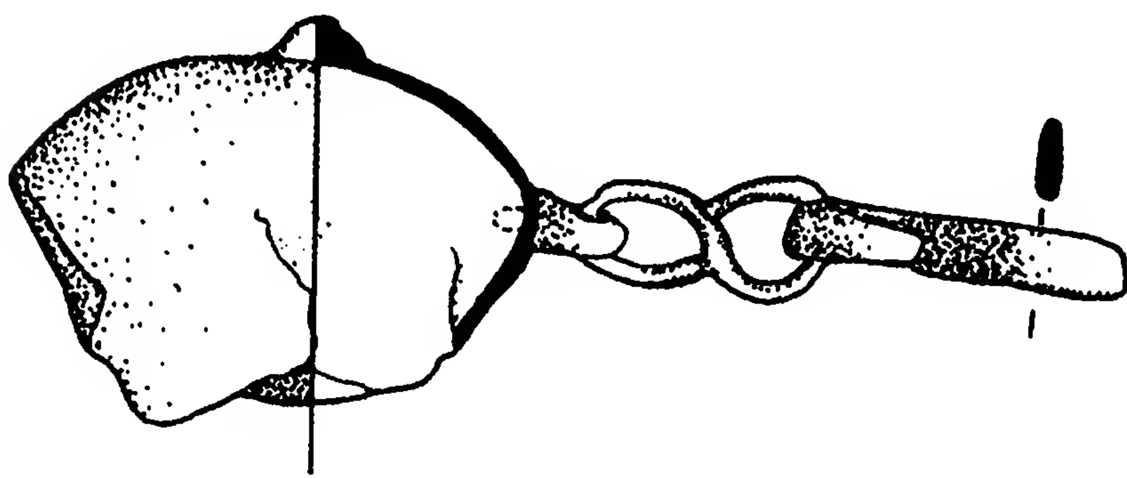


Fig. 12 c

Fig. 12 a-b-c –Petite *authepsa* du type II, collection Halûk Perk à Istanbul (dessins de Burhan Gülkal).

Conclusion

À ce jour, nous avons ainsi réuni neuf *authepsae* datées du Ve au VIIe siècle réparties en deux grands types avec des variantes. Notre datation se fonde aussi bien sur les contextes archéologiques qui ont livré ces pièces que sur de nombreux détails morphologiques, notamment sur les accessoires comme l'anse, le trépied et le couvercle, qui se retrouvent sur une production de cruches contemporaines qui a connu une diffusion étendue dans le bassin de la Méditerranée. La production des *authepsae* proto-byzantines, attestées en Anatolie, dans les Balkans et la Nubie, a vraisemblablement connu une diffusion analogue. La survivance de ce type de vase à l'époque protobyzantine et peut-être même au-delà, jusqu'au IXe-Xe siècle, témoigne de la continuité de la coutume de couper le vin avec de l'eau chaude (θερμὸν), également attestée dans les sources hagiographiques de la période[38]. La permanence de cette coutume est aussi probablement à l'origine de l'introduction du rite eucharistique du *zéon* à Byzance[39]. Mais le dispositif ingénieux des *authepsae* les destinait aussi vraisemblablement à des usages multiples comme, par exemple, pour les ablutions. L'eau chaude, qu'elles préservaient, en quantité parfois très limitée, pouvait aussi servir à divers usages culinaires comme, par exemple, pour liquéfier des sauces ou des mets concentrés. Les *authepsae* pourraient alors apporter un pendant intéressant aux « chafing-dishes » (« plats chauffants ») en céramique, émanant des ateliers constantinopolitains du VIIe siècle[40]. Les contextes archéologiques permettent aussi de suggérer, enfin, leur usage dans l'exercice de certains métiers comme la médecine ou dans des opérations artisanales, sans oublier leur rôle comme instruments de toilette[41].

38. Relevons un passage de la vie de Syméon le Fou, où l'on apprend que le saint homme gagnait son pain en apportant de l'eau chaude dans un cabaret à Émèse (θερμοδότης). Voir L. Rydén, *Das Leben des heiligen Narren Symeon von Leontios von Neapolis*, Uppsala 1963, p. 147, 8. Pour un commentaire sur cet usage de mélanger le vin avec de l'eau chaude voir aussi Idem, *Bemerkungen zum Leben des heiligen Narren Symeon von Leontios von Neapolis*, Uppsala 1970 (Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Graeca Upsaliensia 6), p. 91-93. Un autre exemple, daté du Xe siècle, provient de la vie de de Syméon le nouveau Théologien. Dans un passage consacré à un évêque occidental nommé Hiérothée, devenu moine au monastère Saint-Mamas à Constantinople, nous apprenons que l'évêque appelle son neveu en lui demandant de faire un mélange de vin dans un verre. Mais en goûtant ce mélange l'évêque a la nausée parce que le mélange était tiède. Voir *Un grand mystique byzantin. Vie de Syméon le Nouveau Théologien (949-1022) par Nicétas Stethatos*, éd. et trad. I. Hausherr et P. G. Horn, Rome 1928 (Orientalia Christiana 45), ch. 52, p. 68-69 ; éd. et trad. en grec moderne S. Koutsa, Athènes 1994, p. 150-151.

39. Le rite du *zéon* consiste à ajouter de l'eau chaude (θερμὸν) dans le calice consacré juste avant la communion. Pour un commentaire sur les origines de ce rite voir R. Taft, Water into Wine, *Le Muséon* 100, 1987, p. 323-324. Taft cite une homélie de Théodore de Mopsueste (*Homélie* 15, 14) où le lien entre la pratique profane et le rite eucharistique est évoqué de façon explicite (*Les homélies catéchétiques de Théodore de Mopsueste*, éd. R. Tonneau et R. Devreesse, Vatican 1949, p. 483).

40. J. W. Hayes, *Excavations at Saraçhane in Istanbul, Volume II, The Pottery*, Washington, D.C. 1992, p. 17.

41. Tomasević Buck, Römische *Authepsae* (cité n. 11), fig. 11, p. 230.

LES PLAQUES-BOUCLES BYZANTINES DE L'ÎLE DE CRÈTE (FIN IVe-IXe SIÈCLE)*

par Nathalie POULOU-PAPADIMITRIOU

Summary: The present paper studies the Byzantine belt buckles found in archaeological context on different sites in Crete, in particular in Eleutherna and Pseira. The data collected on the 34 known pieces (6 types of rigid and 3 types of articulated buckles) provides new insights on the date and distribution of the buckles, on their users and, more generally, on the daily life in the 7th-8th centuries.

Les plaques-boucles, objets liés à la culture vestimentaire, constituent un des vestiges les plus intéressants de l'activité humaine relevés sur un site byzantin. Leur étude et leur publication nous aident à mieux comprendre leur usage, leur diffusion dans les différentes régions de l'empire byzantin ainsi qu'au-delà de ses *limes*, et surtout, dans le cas où elles proviennent d'un site archéologique bien daté, elles nous fournissent des éléments typologiques et chronologiques plus sûrs. Ces données contribuent à mieux comprendre leur emploi et, par là, à avancer des interprétations intéressantes de certains aspects de la vie économique et culturelle.

Bien qu'aujourd'hui tous les chercheurs admettent l'origine byzantine de ces objets métalliques[1], nous devons rappeler que pendant plusieurs décennies les plaques-boucles comptaient parmi le matériel archéologique qui, avec la céramique

* Tout au long de mes études doctorales à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, débutées en 1980, le Professeur Jean-Pierre Sodini a non seulement suivi de près mon parcours, mais m'a également introduite dans une sphère peu connue de la recherche archéologique, celui des petits objets d'usage quotidien. En me faisant découvrir l'importance pour la recherche archéologique de ces objets qui avaient jusqu'alors trop peu intéressé les chercheurs, il m'a menée à m'intéresser aux trouvailles modestes et à première vue insignifiantes (céramique, métaux), sans pour autant oublier le grandiose et l'imposant (architecture, sculpture). Il a ainsi déterminé mon parcours scientifique, tout au long duquel il m'a généreusement fait profiter de ses connaissances et de son soutien moral. Que la présente étude sur les plaques-boucles byzantines de la Crète soit considérée comme une infime preuve de ma profonde gratitude.

1. J. WERNER, Byzantinische Gürtelschnallen des 6. und 7. Jahrhunderts aus der Sammlung Diergardt, *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte* 1, 1955, p. 36-48 ; D. CSALLANY, Les monuments de l'industrie byzantine des métaux I, *AAASH* 2, 1954, p. 311-348 ; D. PALLAS, Αἱ « βαρβαρικαὶ » πόρπαι τῆς Κορίνθου, *Ἑλληνικά* 7, 1954, p. 87-104 ; D. PALLAS, Données nouvelles sur quelques boucles et fibules considérées comme avares et slaves et sur Corinthe entre le VIe et le IXe s., *Byzantinobulgarica* 7, 1981, p. 295-318.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 687-704.

non tournée, ont le plus préoccupé archéologues et historiens à cause de l'origine ethnique particulière que leur attribuaient certains chercheurs[2].

Matériel archéologique peu publié, notamment pour tout ce qui vient des sites du bassin oriental de la Méditerranée, les plaques-boucles ne font que très rarement l'objet de publication sur les sites fouillés autour de la mer Égée. La majorité des plaques-boucles qui ont été mises au jour nous sont parvenues des collections de musées[3], et de ce fait, nous sommes dépourvus des données de fouille, si importantes pour dresser une typologie et avancer avec certitude des limites chronologiques. En Asie Mineure et en Chypre, bien que nous disposions d'un nombre important de publications de sites protobyzantins[4], le probième est loin d'être résolu. Deux publications récentes, celle de M. Lightfoot consacrée aux plaques-boucles du site d'Amorium et au matériel de la collection du musée archéologique d'Afyon, et l'étude que M. Kazanski a consacrée aux objets métalliques de Qal'at Sem'an, nous donnent des renseignements intéressants non seulement sur la région de l'Asie Mineure et du Proche-Orient qui font l'objet de l'étude, mais pour toutes les régions de la Méditerranée orientale[5]. Les recherches des archéologues russes dans les nécropoles sud et sud-ouest de la Crimée nous ont fourni des éléments importants pour l'apparition et la durée de diffusion de certains types et pour leur datation[6], tandis que les archéologues hongrois nous ont informés sur la distribution de ces objets métalliques parmi les Avars, distribution qui prouve des relations et des échanges très denses entre ces populations et les Byzantins durant la période envisagée[7]. Enfin, nous pouvons constater un troisième groupe constitué d'objets métalliques qui viennent des fouilles de sauvetage ou de prospections de terrain et ne sont publiés que d'une manière peu systématique.

2. Sur ce problème voir notre analyse dans III, Interprétations. Pour la céramique non tournée, voir E. ANAGNOSTAKIS, N. POULOU-PAPADIMITRIOU, Πρωτοβυζαντινή Μεσσήνη (5ος-7ος αιώνας) και προβλήματα της χειροποίητης κεραμικής στην Πελοπόννησο, *Σύμμεικτα* 11, 1997, p. 230-322, et spéc. p. 242-291.

3. Voir la publication récente de M. SCHULZE-DORRLAMM, *Byzantinische Gürtelschnallen und Gürtelbeschlage im Römisch-Germanischen Zentralmuseum*, I, Mayence 2002.

4. M.-J. CHAVANE, *Salamine de Chypre* IV. *Les petits objets*, Paris 1975 ; J. WALDBAUM, *Metalwork from Sardis: The Finds through 1974*, Cambridge Mass., Harvard University Press 1983 ; J. RUSSELL, Byzantine Instrumenta Domestica from Anemurium: the Significance of Context, dans *City, Town and Countryside in the Early Byzantine Era*, éd. R. L. HOHLFELDER, New York 1982, p. 133-163 ; M. V. GILL, The Small Finds, dans R. M. HARRISON, *Excavations at Saraçhane in Istanbul* I, Princeton University Press 1986, p. 264-266.

5. M. LIGHTFOOT, Belt buckles from Amorium and the Afyon Archaeological Museum dans *Amorium Reports* II, *Research Papers and Technical Reports*, éd. C. S. LIGHTFOOT, BAR International Series 1 170, 2003, p. 81-103 ; M. KAZANSKI, *Qal'at Sem'an. Vol. IV: 3, Rapport final, Les objets métalliques,* BAH 167, Beyrouth 2003.

6. A. K. AMBROZ, Problemy rannesrednevekovoj khronologij vostcnoj Evropy, *Sovetskaya Arkheologija* 2, 1971, p. 96-123 et 3, 1971, p. 106-132 ; A. I. AJBABIN, *Progrebenija konca VII- pervoj poloviny VIIIv. V Krymu,* Moscou 1982, p. 165-192. Voir aussi A. BORTOLI-KAZANSKI et M. KAZANSKI, Sites archéologiques au Nord et au Nord-est de la Mer Noire, *TM* 10, 1987, p. 458-461.

7. E. GARAM, *Funde byzantinischer Herkunft in der Awarenzeit vom Ende des 6. bis zum Ende des 7. Jahrhunderts,* Budapest 2001.

En Grèce, les seuls objets métalliques publiés provenant de fouilles systématiques étaient pendant plusieurs années ceux de Corinthe, d'Athènes et plus récemment de Samos[8]. Mais depuis bientôt une décennie la publication des objets métalliques a suscité l'intérêt des chercheurs. La mise au jour des plaques-boucles trouvées en surface dans les îlots et les côtes est d'Argolide[9] et de celles retrouvées en contexte à Messène de Péloponnèse[10] et à Éleutherna en Crète[11] nous a fourni des éléments très importants concernant leur distribution et leur datation, et nous a menée à des interprétations sur leurs usagers ainsi que, dans certains cas, sur la cohabitation de populations différentes et leurs interférences culturelles[12].

Nous nous proposons de présenter ici les plaques-boucles – 34 exemplaires – jusqu'à présent retrouvées sur différents sites de l'île de Crète (fig. 1). La Crète, province éloignée de Byzance, a pourtant joué, par sa place géographique, un rôle très important dans l'histoire de l'empire. Il serait intéressant de découvrir des éléments nouveaux sur l'apparition et la durée de diffusion de ces objets métalliques dans les différents sites de l'île, éléments d'ailleurs disponibles lorsqu'il s'agit d'objets trouvés en contexte.

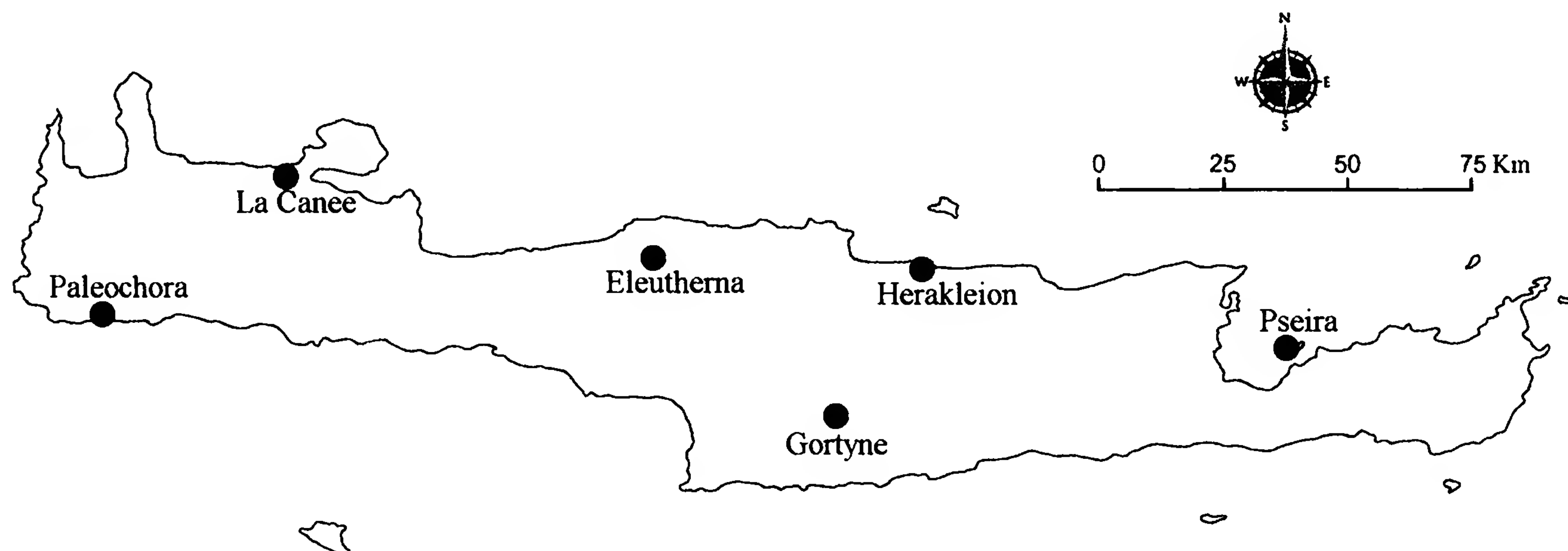


Fig. 1

8. G. Davidson, *Corinth* XII. *The Minor Objects*, Princeton 1952 ; J. Travlos, A. Frantz, The Church of St. Dionysius the Aeropagite and the Palace of the Archbishop of Athens in the 6th century, *Hesperia,* 34, 1965, p. 137-202 ; W. Martini, C. Steckner, *Das Gymnasium von Samos. Das frühbyzantinische Klostergut,* Samos XVII, Bonn 1993, p. 119-139.

9. A. Avramea, *Le Péloponnèse du IVᵉ au VIIIᵉ siècle, Changements et Persistances*, Byzantina Sorbonensia 15, Paris 1997, p. 86-87.

10. Anagnostakis, Poulou-Papadimitriou, Πρωτοβυζαντινή Μεσσήνη (cité n. 2), p. 243-250, pour l'étude détaillée d'une plaque-boucle dérivée du type Emling, attestée aussi à Athènes et à Délos, que nous avons appelée type « Messène ». N. Poulou-Papadimitriou, Βυζαντινές πόρπες· η περίπτωση της Μεσσήνης και της Ελεύθερνας, dans *Πρωτοβυζαντινή Μεσσήνη και Ολυμπία. Αστικός και αγροτικός χώρος στη Δυτική Πελοπόννησο. Πρακτικά του Διεθνούς Συμποσίου, Αθήνα 29-30 Μαΐου 1998*, éd. P. G. Themelis, V. Konti, Athènes 2002, p. 125-136.

11. N. Poulou-Papadimitriou, Οι χάλκινες πόρπες, dans *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα, Τομέας I, I,* éd. P. G. Themelis, Athènes 2004, p. 230-252.

12. Poulou-Papadimitriou, Πόρπες (cité n. 10), p. 126-128, pour l'étude d'une fibule du type dit « ante » et l'analyse sur les interférences culturelles entre les différents peuples pendant le Moyen Âge.

Nous avons jugé utile, avant de procéder à la présentation des différents types, d'apporter quelques remarques concernant deux sites archéologiques où un bon nombre de plaques-boucles a été mis au jour en contexte, Éleutherna, évêché et ville très importante, et Pseira, îlot avec un habitat rural de caractère monastique possible ; dans ces deux sites provinciaux de caractère bien différent, les données archéologiques nous laissent entrevoir le passage de l'antiquité tardive au Haut Moyen Âge byzantin. L'étude des plaques-boucles de Crète nous a permis de faire des rapprochements intéressants pour les datations et interprétations, dont nous faisons état à la fin de notre étude.

I. Données archéologiques

Ia. Éleutherna protobyzantine

Éleutherna antique était naturellement fortifiée, construite dans une région fertile de la Crète centrale[13]. Durant la période protobyzantine, la ville s'étendait sur plusieurs agglomérations comme l'attestent les documents de fouille dans la région. Plus précisément, un grand ensemble d'habitations occupait le terrain Katsivélos, dans le secteur I des fouilles[14]. Dans ce secteur, seuls la partie centrale ainsi que la basilique et quelques édifices importants ont survécu. Les quartiers qui ont dû accueillir une occupation dense n'ont pas encore été fouillés, et ils se trouvent sans doute sur le versant de la colline au sud de la basilique[15]. Les fouilles du secteur II, sur la colline dite Pyrgi, ont mis au jour une église tétraconque protobyzantine ainsi que des habitations au sommet de la colline, qui ont dû constituer la deuxième agglomération d'Éleutherna[16]. Sur les deux emplacements est attestée une deuxième phase d'occupation durant laquelle plusieurs édifices ont été abandonnés et d'autres changent de fonction. Les données archéologiques et numismatiques, permettent de proposer une datation de cette deuxième phase dans le VIIe siècle, voire dans la deuxième moitié. Les monnaies de Constantin IV (*follis*, 669–674) trouvées dans le secteur I nous donnent notre *terminus post quem*[17]. En 670 est attesté un séisme qui a détruit un grand nombre de villes crétoises, Gortyne en particulier[18]. Dans plusieurs

13. Les fouilles menées par l'Université de Crète depuis 1985 ont mis au jour sur trois secteurs (I, II, III) différentes parties de la ville antique qui recouvrent sa phase néolithique et vont jusqu'à la période post-byzantine ; voir en dernier lieu le catalogue de l'exposition *Ελεύθερνα. Πόλη. Ακρόπολη. Νεκρόπολη*, éd. N. Stambolidis, Athènes 2004, avec bibliographie détaillée.

14. Sur les fouilles du secteur I, dirigées par le Professeur P. Themelis, voir *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα, Τομέας I, II*, éd. P. G. Themelis, Réthymno 2000, et le catalogue de l'exposition *Ελεύθερνα* (cité n. 13), p. 46-80 avec bibliographie.

15. P. G. Themelis, *Αρχαία Ελεύθερνα, Ανατολικός Τομέας*, Athènes 2002, p. 80-111.

16. Sur les fouilles du secteur II, dirigées par le Professeur A. Kalpaxis, voir A. Kalpaxis *et al.*, *Ελεύθερνα II. 2 · Ενα Ελληνιστικό σπίτι (« Σπίτι Α ») στη θέση Νησί*, Réthymno 1994, et A. Kalpaxis, Οι ακροπόλεις, dans Ελεύθερνα (cité n. 13), p. 104-115 avec la bibliographie antérieure.

17. K. Sidiropoulos, dans Νομίσματα-Μολυβδόβουλα, dans *Ελεύθερνα* (cité n. 13), p. 169, n° 52.

18. A. di Vita, I terremoti a Gortina in eta Romana e Protobyzantina. Una nota, *Annuario* 57-58, 1979-1980, p. 440 ; *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα* (cité n. 14), p. 11.

édifices du secteur I, il y a des traces de destruction, d'abandon précipité ainsi que des traces d'incendie[19], sans pour autant garantir que cette destruction est due au séisme attesté ailleurs en Crète.

Néanmoins cette catastrophe n'a pas entraîné la fin de l'occupation de la ville. On doit noter que la partie sud-est de la nef centrale de la basilique (secteur I) a été déblayée et son usage poursuivi à des fins liturgiques même durant le VIIIe siècle. Il reste probable qu'au long de cette dernière phase étaient également en usage certains des autres édifices qui nous livrent des témoignages d'occupation tardive[20], tandis qu'un certain nombre de tombes ont dû être creusées pendant cette période.

Au même moment, d'autres tombes prennent place dans l'église tétraconque du secteur II, et le sceau du VIIIe siècle mis au jour dans l'espace de l'église témoigne également que la vie à Éleutherna n'a pas cessé tout au long de ce siècle[21]. Par ailleurs les sources écrites nous donnent un renseignement de premier ordre sur Éleutherna au VIIIe siècle : l'évêque d'Éleutherna, *« ἀνάξιος Ἐπιφάνειος »*, participa au concile de Nicée en 787 apr. J.-C.[22]. Ce témoignage littéraire est corroboré par les données archéologiques : les fouilles de ces dernières années, dans le secteur II, ont mis au jour de la céramique qui date de la fin de la période protobyzantine et des débuts de la période médiobyzantine (fin VIIe/début VIIIe – IXe siècle) et notamment les amphores de type « byzantin », considéré comme une survivance du type LRA 2[23]. Ces témoignages d'une importance significative nous font dire qu'Éleutherna n'a pas été abandonnée à la fin du VIIe siècle. Bien au contraire la vie n'a pas cessé de mener son cours malgré les changements, certainement tout au long du VIIIe siècle, et probablement jusque dans le IXe.

Ib. Habitat rural de caractère monastique (?) de l'îlot de Pseira

L'îlot de Pseira est situé à proximité des côtes nord-est de la Crète, à la pointe du golfe de Mirabello (fig. 1). Dans sa partie sud, dominant la calanque, et à l'extrémité du secteur d'habitations minoen, un habitat rural protobyzantin avec une église à nef unique a été fouillé ; les données archéologiques nous ont menée à supposer que cet habitat rural avait un caractère monastique possible[24]. Pendant les travaux de

19. K. SIDIROPOULOS, Νομισματικά ευρήματα, dans *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα* (cité n. 14), p. 270.

20. THEMELIS, *Αρχαία Ελεύθερνα* (cité n. 15), p. 106-107. Il reste toutefois probable que quelques-unes de ces structures ont aussi été utilisées durant le siècle suivant (VIIIe s.).

21. CH. TSIGONAKI, dans Νομίσματα-Μολυβδόβουλα, dans *Ελεύθερνα* (cité n. 13), p. 172, no 60.

22. D. TSOUGARAKIS, *Byzantine Crete. From the 5th Century to the Venetian Conquest*, Historical Monographs 4, Athènes 1988, p. 354 et 394 ; MANSI XIII, col. 145, 369 et 391 (voir en dernier lieu E. LAMBERZ, *Die Bischofslisten des VII. Ökumenischen Konzils*, Munich 2004, p. 62).

23. N. POULOU-PAPADIMITRIOU, Βυζαντινή κεραμική από τον ελληνικό νησιωτικό χώρο και από την Πελοπόννησο (7ος-9ος αι.)· μία πρώτη προσέγγιση, dans *Οι σκοτεινοί αιώνες του Βυζαντίου (7ος-9ος αι.)*, Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών, Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών, Διεθνή Συμπόσια 9, éd. E. KOUNTOURA-GALAKI, Athènes 2001, p. 246, n. 75 ; A. YIANGAKI, dans *Ελεύθερνα* (cité n. 13), p. 193, no 106-107.

24. P. BETANCOURT, C. DAVARAS, Excavations at Pseira, 1985 and 1986, *Hesperia* 57, 1988, p. 207-225 ; J. ALBANI, Das Kloster auf Pseira. Die Architektur, *Akten des XII. Internationalen Kongresses für*

fouilles, nous avons pu distinguer trois phases d'occupation du site, la phase I n'étant pas éloignée chronologiquement de la phase II ; c'est la couche correspondant à sa phase II qui nous a livré, entre autres, une plaque-boucle du type « Corinthe »[25]. Étant donné l'absence de monnaies, l'étude de la céramique a représenté le seul moyen de dater ce site protobyzantin. Les données archéologiques nous ont permis de constater qu'à la fin de la phase II (fin VIII[e] / début IX[e] siècle), cet ensemble a subi une destruction partielle et fut abandonné.

Si l'on accepte l'idée que ces types de plaques-boucles, plus complexes, appartenaient à des dignitaires de l'armée ou de l'administration, il en résulte que la présence de ce type de « Corinthe » à Pseira doit être mise en relation avec la présence occasionnelle d'un dignitaire sur l'îlot, dont la morphologie offre jusqu'à nos jours un abri naturel aux navires de petite taille lorsque la houle ne permet point de jeter l'ancre aux rivages du nord de la Crète. Ces îlots dont la mer Égée est parsemée devaient être des refuges connus des marins pour faire face au gros temps, et de surcroît ont dû représenter des points cruciaux pour les expéditions de la flotte byzantine, et pour contrôler un secteur plus large contre les incursions ennemies[26].

II. Les types et leur diffusion

Les trente-quatre plaques-boucles que nous allons présenter ont été trouvées dans les fouilles d'Éleutherna (treize exemplaires), de Gortyne (un), de l'îlot de Pseira (un), d'Héraklion (un) et de la Canée (un). À ce matériel on a rajouté une plaque-boucle trouvée en Crète[27] ; un groupe assez important (seize), aujourd'hui au Musée archéologique d'Héraklion, vient des fouilles clandestines effectuées dans l'île. Nous avons distingué deux groupes, selon que la plaque-boucle est rigide ou articulée[28].

Christliche Archäologie, Bonn 22.-28. September 1991, 1, Munster 1995, p. 466-471 ; N. Poulou-Papadimitriou, Le monastère byzantin à Pseira-Crète : La céramique, *Akten des XII. Internationalen Kongresses für Christliche Archäologie, Bonn 22.-28. September 1991,* 2, Munster 1995, p. 1119-1131.

25. Poulou-Papadimitriou, Monastère (cité n. 24), p. 1125, fig. 10.

26. E. Malamut, *Les îles de l'empire byzantin VIII[e]-XII[e] siècles*, II, Byzantina Sorbonensia 8, Paris 1988, p. 536-546, note à juste titre l'importance de ces petites îles et îlots non seulement comme repaires ou abris éventuels pour les petits navires, mais également pour la flotte byzantine à partir du moment ou l'on devait traverser l'Égée.

27. Je remercie le Directeur de l'Ashmolean Museum à Oxford, le Prof. M. Vickers, de m'avoir accordé l'autorisation de publier cette plaque-boucle en or trouvée en 1909 en Crète qui appartient aux collections du musée. Mes remerciements vont aussi à M. M. Andrianakis, éphore des antiquités byzantines, et à l'archéologue M[me] Liana Starida qui ont bien voulu m'autoriser la publication des plaques-boucles des fouilles de sauvetage dans la région de la Canée et d'Héraklion.

28. Nous avons adopté la typologie de J. Werner pour la majorité des plaques-boucles et de M. Kazanski pour certains exemplaires. Les trois boucles de type simple qui ont été trouvées à Éleutherna (secteur I) ne font pas poartie de la présente étude ; pour les plaques-boucles d'Éleutherna, voir Poulou-Papadimitriou, Χάλκινες πόρπες (cité n. 11), 7α.

II.i. Plaques-boucles rigides

II.i.1. Plaques-boucles à décor ajouré (type Maskenschnallen de Csallany)

Un seul exemplaire de ce type a été trouvé en Crète pendant les fouilles d'Éleutherna (secteur I) (fig. 2). J. Werner est le premier à avoir étudié les plaques-boucles à décor ajouré en forme de croix et « à masque » et il les a regroupées sous le type « Sucidava »[29]. Quelques années plus tard, D. Csallany a étudié en détail ce type, sous le nom de « Maskenschnallen », et a même complété le catalogue de J. Werner avec des objets de Constantinople, d'Égypte et de Crimée[30]. Des plaques-boucles analogues viennent d'Asie Mineure[31], tandis que d'autres datées du VIIe siècle ont été retrouvées à Sardes et à Anemurium[32]. Des objets très similaires ont été aussi mis au jour en Syrie[33]. La datation de ces plaques-boucles est sujette à discussion. J. Werner les a attribuées à la deuxième moitié du VIe siècle, en soulignant que leur emploi ne devait pas se prolonger dans le VIIe [34]. D. Csallany propose une datation vers la fin du VIe siècle, mais souligne en même temps que certains sous-types devaient rester en usage durant la première moitié du VIIe [35]. La plaque-boucle d'Éleutherna a été retrouvée dans le remblai d'une citerne avec des monnaies d'Héraclius (*follis*, 613/614) et de Constant II (*follis*, 642-668). Nous sommes donc en mesure de proposer pour l'exemplaire de Crète une datation dans le VIIe siècle, voire dans sa deuxième moitié. Ces observations nous donnent les limites chronologiques de ce type : de la fin du VIe jusqu'au troisième tiers du VIIe siècle.

II.i. 2. Plaques-boucles de type « Syracuse »

Nous connaissons, jusqu'à présent, deux exemplaires mis au jour en Crète : le premier vient des fouilles de sauvetage dans la région de la Canée (fig. 3), le deuxième des fouilles du tétraconque protobyzantin à Éleutherna (secteur II) (fig. 4)[36]. Ce type a été étudié pour la première fois par J. Werner, qui a démontré sa diffusion dans les différentes régions de l'Empire, mais aussi à l'extérieur de ses

29. Des plaques-boucles de ce type proviennent d'Olympie, Constantinople, Égypte, Crimée, des Balkans, des régions danubiennes, d'Italie et de France, voir WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 39-40, 42, 45-46 ; sur la même collection, voir E. V. RIEMER, Byzantinische Gürtelschnallen des 6. und 7. Jahrhunderts aus der Sammlung Diergardt im Römisch-Germanischen Museum Köln, *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte* 28, 1995, p. 777-809.

30. D. CSALLANY, Byzantinische Schnallen und Gürtelbeschlage mit Maskenmuster, *AAASH* 10, 1962, p. 55-77.

31. SCHULZE-DORRLAMM, Gürtelschnallen (cité n. 3), p. 146-151 (le sous-type D1 type Sucidava), p. 152-155 (le sous-type D2 = Maskenschnallen), p. 155-156 (le sous-type D3), p. 159 (le sous-type D5).

32. WALDBAUM, *Metalwork* (cité n. 4), p. 119, nº 693, 695, pl. 44 ; RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), p. 139 (type 6), p. 143, fig. 6, 13.

33. KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 41, fig. 3 : 3, 5, fig. 9 : 5, 6, 8.

34. WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 39-40, 42, 45-46.

35. CSALLANY, Schnallen (cité n. 30), p. 62-65.

36. Fouille du Professeur A. Kalpaxis ; M. XANTHOPOULOU, dans *Ελεύθερνα* (cité n. 13), p. 227, nº 234.

limes[37]. Cette première carte de diffusion a été très vite complétée par d'autres sites, notamment des villes de l'Empire comme Constantinople, Sardes, Pergame, Samos, Anemurium, Salamine de Chypre, Amorium et le naufrage de Yassi Ada[38]. La collection du Römisch-Germanisches Zentralmuseum Mainz possède un nombre considérable d'objets analogues provenant d'Asie Mineure[39]. Les sites archéologiques du Bospore Cimmérien ont également donné un nombre important de plaques-boucles de ce type[40]. En territoire grec, outre Samos, des plaques-boucles analogues ont été retrouvées à Édesse, Corinthe et Athènes, et dans les îlots du golfe d'Argolide[41]. J. Werner les a attribuées à la première moitié du VIIe siècle alors que les recherches d'A. K. Ambroz et A. I. Ajbabin ont permis de préciser la datation de ce type dans la deuxième moitié du VIIe siècle et le début du VIIIe. Les éléments de datation fournis par les objets métalliques trouvés en contexte en territoire grec sont à noter : à Édesse, une plaque-boucle du type « Syracuse » a été retrouvée dans une tombe avec deux fibules du type « ante » datées de la fin du VIe siècle et de la première moitié du VIIe [42], à Samos avec des monnaies d'Héraclius (follis, 613/16, 611/12) et de Constant II (la plus récente de 659-665), à Corinthe avec un follis de Constant II[43]. Les plaques-boucles de l'île de Crète, trouvées en contexte, datent du VIIe siècle. Nous pouvons donc supposer que ces objets étaient en usage sur une durée de près d'un siècle – fin VIe / fin VIIe siècle.

II.i. 3. Plaques-boucles du type Balgota

Deux plaques-boucles de ce groupe appartiennent au type *Balgota* : une retrouvée dans la tombe 7 d'Éleutherna (fig. 5), et une autre lors des fouilles de sauvetage dans la ville d'Héraklion (fig. 6). La plaque scutiforme de l'exemplaire d'Héraklion porte un décor gravé et son ardillon est à saillie rectangulaire. Il s'agit d'un type très répandu : on le connaît dans les pays méditerranéens, dans les Balkans[44], ainsi qu'en Europe orientale et en Syrie[45]. Des plaques-boucles analogues ont été retrouvées en Asie

37. WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 37, en Hongrie, en Allemagne, dans les régions sud de la Grande-Bretagne, en Espagne et à Carthage.

38. CSALLANY, Monuments (cité n. 1), p. 344, pl. III 1-2 ; WALDBAUM, *Metalwork* (cité n. 4), p. 118, n° 689, pl. 44, 689 ; MARTINI, STECKNER, *Gymnasium* (cité n. 8), p. 123-124, 126, pl. 36,6 ; 37,3 ; 38,4 ; RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), p. 133, fig. 7, 14-16, p. 142, fig. 9 ; LIGHTFOOT, Belt buckles (cité n. 5), p. 82, 85, fig. VI/1. n° 1, pl. VI/1 ; CHAVANE, *Petits objets* (cité n. 4), p. 162, n° 466, pl. 46, 466 ; pl. 69, 466 ; G. F. BASS, F. H. VAN DOORNINCK, *Yassi Ada. A Seventh-Century Byzantine Shipwreck*, Dallas 1982, p. 276-277, fig. 12-15, pl. 12-16 ; RIEMER (cité n. 29), p. 778-779, 793-794, n° 1-5, p. 798-801, fig. 30.

39. SCHULZE-DORRLAMM, Gürtelschnallen (cité n. 3), p. 171-179.

40. BORTOLI-KAZANSKI, KAZANSKI, Sites (cité n. 6), p. 459-460, fig. 8-9.

41. F. PETSAS, Edessa, *ArchDelt* 24, 1969, p. 305, pl. 320 ; DAVIDSON, *Minor Objects* (cité n. 8), p. 271, n° 2185, pl. 114 ; PALLAS, Données (cité n. 1), p. 298, fig. 5 ; A. FRANTZ, From Paganism to Christianity in Athens, *DOP* 19, 1965, p. 198, fig. 12 ; TRAVLOS, FRANTZ, Church (cité n. 8), p. 168, pl. 43 ; AVRAMEA, *Péloponnèse* (cité n. 9), p. 90, pl. VIa, 1, pl. VIc, 1.

42. KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 46.

43. Voir n. 38 et 41.

44. WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1) p. 38, n. 24, fig. 2, 4.

45. Pour une bibliographie complète voir KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 45-46.

Mineure[46], à Salamine de Chypre[47], à Athènes[48]. Leur datation a mené à des propositions différentes : si J. Werner et A. Frantz attribuent ces objets au VIIe siècle, A. I. Ajbabin, se fondant sur les découvertes des nécropoles en Crimée, les date de la première moitié du VIIIe siècle[49]. La plaque-boucle d'Éleutherna vient d'une tombe creusée dans le remblai de l'atrium sud de la basilique, qui témoigne d'un changement de fonction de cet endroit pendant la dernière phase du site. Les données archéologiques nous permettent de proposer pour l'exemplaire d'Éleutherna une datation entre la deuxième moitié du VIIe siècle et la première moitié du VIIIe. Notre datation s'accorde avec celle proposée par M. Kazanski pour ce type de plaque-boucle, soit le VIIe et la première moitié du VIIIe siècle[50].

II.i.4. Plaques-boucles lyriformes (type Boly-Zelovce = Csallany groupe 16)

Nous connaissons un seul exemplaire en Crète : la plaque – la boucle manque – retrouvée dans la couche de surface de l'habitat protobyzantin à Éleutherna (fig. 7). Le trait caractéristique de ce type est la bande bipartite ou tripartite, qui en s'incurvant crée le corps de chaque plaque. Les extrémités s'achèvent soit en bec d'oiseau soit en tête de serpent – selon D. Csallany[51] – ou souvent aussi en goutte, et se replient sur le corps rond, ovoïde ou en forme d'amande. Certaines variantes de ce type emploient des motifs stylisés semblables[52].

Les pièces de ce type, découvertes d'abord dans la région danubienne-balkanique[53], étaient considérées comme une production de l'Albanie du Nord[54]. Toutefois les pièces semblables retrouvées en Grèce, en Syrie, en Iran[55], et surtout les plaques-boucles en or de Mytilène, Chypre et Constantinople[56] – dont les pièces en bronze

46. WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 38, pl. 8, 1-4 (un exemplaire de Pergame).
47. CHAVANE, *Petits objets* (cité n. 4), pl. 46, 467.
48. PALLAS, Données (cité n. 1), p. 306, fig. 8 ; A. FRANTZ, From Paganism (cité n. 41), p. 198, fig. 12.
49. WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 38, n. 24, fig. 2, 4, pl. 8, 1-4. Pour la Crimée voir A. I. AJBABIN, Mogil'niki VIII-nacala X vv.v Krymu, *Materialy po Arheologii, Istorii i Etnografii Tavrii* 3, 1993, p. 122 ; KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 46.
50. KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 45-46, fig. 2:14, 15:1, 15:9, 15:15-18.
51. D. CSALLANY, Les monuments de l'industrie byzantine des métaux II, *AAASH* 4, 1956, p. 261-291, pl. VI. 1-6, I. 2 – 3, II. 4, III. 1, V. 7, VIII.1 et 6.
52. DAVIDSON, *Minor objects* (cité n. 8), p. 267, n° 2187-2189 ; G. GOUNARIS, Χάλκινες πόρπες από το Οκτάγωνο των Φιλίππων και την κεντρική Μακεδονία, *Βυζαντιακά* 4, 1984, p. 57, fig. 1b, 2 c, e.
53. Le type est aussi attesté dans la région de la Hongrie : GARAM, *Funde* (cité n. 7), p. 99-102, pl. 64-68.
54. U. IBLER, Pannonische Gürtelschnallen des späten 6. und 7. Jahrhunderts, *Arheoloski vestnik* 43, 1992, p. 138.
55. KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 37.
56. *Το Ελληνικό κόσμημα. 6000 Χρόνια Παράδοση, 21 Δεκεμβρίου - 21 Φεβρουαρίου 1998*, Thessalonique 1997, p. 204, n° 232 ; CSALLANY, Monuments II (cité n. 51), pl. VI.5 ; *Age of Spirituality, Late Antique and Early Christian Art, 3rd to 7th Century, Catalogue of the Exhibition at the Metropolitan Museum of Art*, New York 1979, n° 304 ; *Land of Civilizations, Turkey*, Tokyo 1985, n° 289 ; M. KAZANSKI, J-P. SODINI, Byzance et l'art « nomade » : remarques à propos de l'essai de J. Werner sur le dépôt de Malaja Pereščepina (Pereščepino), *RA* 1987, p. 80, fig. 11.

étaient sûrement des copies moins chères – témoignent en faveur d'une production byzantine et d'un groupe caractéristique de la Méditerranée orientale.

La plaque-boucle en or retrouvée dans le trésor de Mytilène (Lesbos) avec trente-deux monnaies en or de Phokas et d'Héraclius a une grande importance pour la datation de ce type : on peut conclure que les années 630 sont le *terminus post quem* tandis que le type continue à être attesté dans la deuxième moitié du VIIe siècle et même au début du VIIIe [57]. La pièce d'Éleutherna retrouvée avec une monnaie d'Héraclius confirme cette datation.

II.i. 5. Plaques-boucles cruciformes

Il s'agit de petites plaques-boucles spécifiquement byzantines, très répandues dans l'Empire. Elles apparaissent chronologiquement après les plaques-boucles cruciformes plus grandes, datées du début au troisième quart du VIIe siècle[58]. L'absence du type dans les régions en dehors des frontières de l'empire byzantin a été liée à la présence de milieux religieux non chrétiens.

Une petite plaque-boucle de ce type vient des fouilles de Gortyne[59], un exemplaire a été trouvé dans la couche de la dernière phase d'habitation à Éleutherna (secteur I ; fig. 8), un autre au tétraconque protobyzantin d'Éleutherna (secteur II), et deux autres, dont le contexte est inconnu, font partie de la collection du Musée archéologique d'Héraklion. En territoire grec, elles ont été trouvées à Samos dans une tombe avec des monnaies d'Héraclius, à Athènes, datées du VIIe siècle, dans les îlots du golfe d'Argolide et dans l'île de Kythéra[60]. Des plaques-boucles analogues ont été inventoriées à Constantinople, à Anemurium dans des couches de la seconde moitié du VIIe s.[61], tandis que dans la collection du Römisch-Germanisches Zentral-museum Mainz figurent seize exemplaires qui viennent d'Asie Mineure[62]. Ces plaques-boucles, trouvées dans les nécropoles du Sud et du Sud-ouest de la Crimée, sont datées de la première moitié du VIIIe siècle, comme l'ont confirmé les recherches d'A. K. Ambroz et de A. I. Ajbabin[63]. L'exemplaire d'Éleutherna, trouvé dans la dernière couche de l'habitat avec des monnaies de Constant II (*follis* 642/43 et 652/3), nous permet de confirmer l'usage de ce type au cours de la deuxième moitié du VIIe siècle, usage qui peut éventuellement se prolonger dans la première moitié du VIIIe siècle comme en témoignent les données archéologiques de la Crimée.

57. IBLER, Gürtelschnallen (cité n. 54), p. 140 ; KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 37.

58. KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 46. Les dépôts funéraires indiquent que ce type d'objet était utilisé par des hommes, femmes et enfants comme agrafe de ceinture ou comme plaque-boucle de petits sacs, voir SCHULZE-DORRLAMM, Gürtelschnallen (cité n. 3), p. 196-197, fig. 70.

59. *Gortina* I, vol. III, éd. A. DI VITA, Rome 1988, p. 292, fig. 232.

60. MARTINI, STECKNER, *Gymnasium* (cité n. 8), p. 122, 127-128, fig. 36 (2.5), fig. 39 (5.4) ; FRANTZ, From Paganism (cité n. 41), fig. 12 ; AVRAMEA, *Peloponnèse* (cité n. 9), p. 90-91, pl. IV ; b. 1, b2, b3, pl. IV, c5 ; Kythéra : matériel en cours de publication du site Agios Georgios sto Vouno.

61. RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), p. 139, 142, fig. 7.18-20, et n. 41 pour les plaques-boucles de Constantinople dans la collection Menil (C9-C18) en cours de publication par G. Vikan.

62. SCHULZE-DORRLAMM, Gürtelschnallen (cité n. 3), p. 193-199.

63. BORTOLI-KAZANSKI, KAZANSKI, Sites (cité n. 6), p. 459-460, fig. 8-9 ; KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 46.

II.i. 6. Petites plaques-boucles à décor gravé

Il s'agit de plaques-boucles de dimensions restreintes à décor gravé, qui devaient tenir des lanières étroites des ceintures ou de petits sacs. Les exemplaires de Crète sont nombreux : trois objets de ce type ont été mis au jour pendant les fouilles d'Éleutherna (fig. 9 et 10) et dix autres font partie de la collection du Musée archéologique d'Héraklion.

Ces petites plaques-boucles ont été retrouvées sur bon nombre des sites de la mer Égée ainsi que dans d'autres régions de l'empire byzantin. Elles sont attestées à Messène[64], à Corinthe – basilique de Kraneion avec une monnaie de Constant II[65] –, dans des îlots de l'Argolide[66], à Samos dans une tombe avec une monnaie d'Héraclius[67]. Des objets métalliques analogues attestés à Anemurium, à Constantinople et à Antioche sont datés du VIIe siècle[68]. Les exemplaires provenant des nécropoles de la Crimée sont datés du VIIIe siècle[69].

Sur le site d'Éleutherna, la première plaque-boucle (fig. 9) a été trouvée dans l'habitat protobyzantin daté par des monnaies de Constant II (*follis*, 651/54 et 652/55), dans la dernière période d'occupation du site, c'est-à-dire entre le milieu du VIIe siècle et le début du VIIIe. La seconde (fig. 10) vient de la tombe 37, creusée dans le remblai de l'atrium sud[70], et la troisième vient du tétraconque protobyzantin (secteur II). Une datation dans la deuxième moitié du VIIe siècle et le début du VIIIe nous semble donc probable.

II.ii. Plaques-boucles articulées

II.ii.1. Plaques-boucles à disque

La pièce la plus intéressante des garnitures de ceinture de Crète est sans doute la plaque-boucle en or, trouvée en 1909, à Kastelli de Palaiochora (éparchie de Selinos) – un *Κάστρον* sur la cote Sud-ouest de l'île – et aujourd'hui à l'Ashmolean Museum d'Oxford[71] (fig. 11). Comme l'on a déjà soutenu, ces exemplaires en or, peu nombreux, avaient dû appartenir à des dignitaires qui les ont probablement reçus de

64. POULOU-PAPADIMITRIOU, Πόρπες (cité n. 10), p. 129-130, fig. 4.
65. PALLAS, Données (cité n. 1), p. 298, fig. 5,a.
66. AVRAMEA, *Péloponnèse* (cité n. 9), p. 90-91, pl. IV b, 4, IV c, 4.
67. MARTINI, STECKNER, *Gymnasium* (cité n. 8), p. 127, fig. 39, 5.5.
68. RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), p. 138-139, fig. 7. 22, p. 143, n. 43 ; SCHULZE-DORRLAMM, Gürtelschnallen (cité n. 3), p. 189-192.
69. A. I. AJBABIN, La fabrication des garnitures de ceintures et des fibules à Chersonèse, au Bospore Cimmérien et dans la Gothie de Crimée aux VIe – VIIIe siècles, *Outils et ateliers d'orfèvres des temps anciens*, Antiquités Nationales, Mémoires 2, Paris 1993, p. 166, fig. 7.5.
70. Pour les données stratigraphiques, voir plus haut notre discussion du type *Balgota*, en II.i.3, et POULOU-PAPADIMITRIOU, Χάλκινες πόρπες (cité n. 11), p. 232-233. Pour l'étude des tombes du secteur I, voir A. YIANGAKI, Οι Τάφοι, dans *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα* (cité n. 11), p. 115-183.
71. H. PEIRCE, R. TYLER, *L'Art Byzantin* II, Paris 1934, p. 141, pl. 208g.

l'empereur byzantin lui-même comme marque d'une dignité importante[72]. La grande plaque est arrondie, terminée par un petit bouton. Une charnière ornée de quatre sphères se trouve entre la plaque et la boucle ovoïde ; l'ardillon, de section carrée à sa base, est recourbé et épaissi près de son extrémité. Le décor de la plaque consiste d'un grand disque, à l'extrémité, qui porte gravé le monogramme N(I)K(OΛ)AOY et deux gouttes plus petites près de la boucle, ces dernières ornées du motif caractéristique de l'artisanat byzantin dit « point-virgule »[73]. Il s'agit d'un objet dont la forme et le décor sont indéniablement byzantins. Les parallèles de cette plaque-boucle – également en or – sont au Walters Art Museum de Baltimore et au musée de Cleveland ; bien que de fabrication plus soignée, ils présentent la même forme ainsi que des analogies dans le décor[74]. Ces derniers objets sont reliés à la très grande plaque-boucle en or trouvée à Peresçepino et publiée par J. Werner[75]. L'exemplaire publié de Sardes et la plaque-boucle trouvée à Yassi Ada offrent des contreparties en bronze[76]. D'autres copies en bronze de cette pièce précieuse ont été mis au jour sur plusieurs sites : dans la région danubienne[77], en Syrie[78], en Asie Mineure, en Égypte, en Espagne, en Albanie et en Sicile[79]. Ces pièces sont apparentées aux plaques-boucles lyriformes qui présentent également des exemplaires en or (voir II.ii.3).

La datation de ces plaques-boucles peut être précisée grâce à la découverte de Peresçepino, du deuxième tiers du VIIe siècle, au trésor de Mytilène, daté par les monnaies d'or d'Heraclius, et à l'exemplaire de Yassi Ada, épave naufragée vers 630. Les années 630 peuvent alors être considérées comme le *terminus post quem* pour ce type de plaques-boucles.

II.ii.2. Plaques-boucles du type Corinthe

Six exemplaires de ce type ont été mis au jour en Crète : une plaque dont la boucle et l'ardillon manquent a été trouvée pendant la fouille du petit complexe monastique de l'îlot de Pseira ; le disque de la plaque porte un monogramme gravé : ΓΕΩΡ(ΓΙ)ΟΥ (?) (fig. 12)[80]. La deuxième vient de la tombe 18 d'Éleutherna (fig. 13) ; quatre autres exemplaires appartiennent à la collection du Musée archéologique d'Héraklion.

72. J. WERNER, *Der Grabfund von Malaja Pereščepina und Kurvat, Kagan der Bulgaren*, Munich 1984, p. 21-24, pl. 26 ; KAZANSKI, SODINI, Art « nomade » (cité n. 56), p. 80.

73. KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 45, 47.

74. *Early Christian and Byzantine Art, An Exhibition held at the Baltimore Museum of Art*, Walters Art Gallery, Baltimore 1947, n° 469 ; KAZANSKI, SODINI, Art « nomade » (cité n. 56), p. 78-79, fig. 7, 9 ; KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 37-38, 45.

75. WERNER, Grabfund (cité n. 73), p. 21-24, pl. 26.

76. WALDBAUM, *Metalwork* (cité n. 4), no 691, pl. 44 ; BASS, VAN DOORNINCK, *Yassi Ada* (cité n. 38), p. 278, n° 20, fig. 12-7.

77. GARAM, *Funde* (cité n. 7), p. 102, pl. 59.5, pl. 64.4.

78. KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 37, fig. 4 :7, 4 :11, 9 :1.

79. SCHULZE-DORRLAMM, Gürtelschnallen (cité n. 3), p. 184-185.

80. POULOU – PAPADIMITRIOU, Monastère (cité n. 24), p. 1125, fig. 10.

Les premières plaques-boucles retrouvées à Corinthe appartenaient à ce type, d'où la terminologie proposée par J. Werner[81]. G. R. Davidson les a considérées comme des indices incontestables de la présence des Avaroslaves à Corinthe[82], mais l'on a vite prouvé l'origine byzantine de ces objets[83]. A. I. Ajbabin, d'après les objets analogues mis au jour en Crimée, où le type a connu une imitation locale, a pu distinguer deux variantes selon l'existence (variante I) ou non (variante II) des têtes zoomorphes stylisées près du disque de la plaque ajourée. La première, très rare en territoire grec, date de la fin du VIIe-première moitié du VIIIe siècle ; la deuxième variante, très répandue en Grèce, est datée de la seconde moitié du VIIIe et du IXe siècle[84]. La boucle de ces objets est ovale et l'ardillon long recourbé vers le bas. La plaque porte très souvent un décor gravé, à motifs géométriques et linéaires, tandis que sur le disque sont fréquemment gravés des étoiles, des croix et des monogrammes.

Il s'agit d'un type largement diffusé en Méditerranée : M. Kazanski a publié des plaques-boucles dérivées du type Corinthe attestées en Syrie et a donné les régions de diffusion de ce type[85]. Un exemplaire semblable vient du musée d'Afyon[86]. En Grèce, il est attesté, outre Corinthe, à Tigani[87], Daskaleio[88], Athènes[89], Délos[90], Corfou et Thessalonique[91]. Comme l'on a déjà souligné, la céramique qui provient de la couche qui renfermait l'exemplaire de Pseira est datée du VIIIe siècle et s'étend jusqu'aux débuts du IXe : la céramique peinte du VIIIe siècle de Gortyne, le plat à réchaud des VIIIe-IXe siècles, ainsi que des amphores de type « byzantin » – survivances du LRA 2 – qui appartiennent à la même période constituent les exemples les plus caractéristiques de vases qui ont partagé la même couche que la plaque-boucle retrouvée[92]. À Éleutherna, la tombe qui renfermait la plaque-boucle a été creusée devant le narthex de la basilique dans la voie principale et date de la phase tardive de l'habitat (deuxième moitié du VIIe-début VIIIe siècle)[93]. Les données archéologiques des sites égéens nous donnent les limites chronologiques de ce type : de la deuxième moitié/fin du VIIe siècle au début du IXe.

81. WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 37-38, 47-48.
82. G. R. DAVIDSON, The Avar Invasion of Corinth, *Hesperia 6*, 1937, p. 227-239, fig. 3-5.
83. WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 37-38 ; CSALLANY, Monuments II (cité n. 51), p. 340.
84. BORTOLI-KAZANSKI, KAZANSKI, Sites (cité n. 6), p. 460 ; AJBABIN, Fabrication (cité n. 69), p. 166, fig. 7.4,5.
85. Pour la diffusion du type voir KAZANSKI, *Objets métalliques* (cité n. 5), p. 38 ; RIEMER (cité n. 29), p. 784-786, fig. 22.
86. LIGHTFOOT, Belt buckles (cité n. 5), p. 86, n° 15, pl. VI/21.
87. N. B. DRANDAKIS, N. GIOLES, Ανασκαφή στο Τιγάνι της Μάνης, *PraktAE* 1980, p. 256, pl. 149e. Voir aussi *Το Ελληνικό κόσμημα* (cité n. 56), n° 205.
88. AVRAMEA, *Peloponnèse* (cité n. 9), p. 90, pl. IV a 2.
89. FRANTZ, From Paganism (cité n. 41), fig. 12.
90. W. DEONNA, Le mobilier délien, *Délos XXVIII,* Paris 1938, n° 638, pl. 77.
91. H. BULLE, Ausgrabungen bei Aphiona auf Korfu, *AthMitt* 59, 1934, p. 282 et p. 226, fig. 27 ; WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 47-48.
92. POULOU-PAPADIMITRIOU, Βυζαντινή κεραμική (cité n. 23), p. 236-239, p. 245-248, fig. 3, 9, 24-25.
93. Pour les données stratigraphiques, voir la discussion du type *Balgota* en II.i.3 et III. Interprétations.

II.ii.3. Plaques-boucles du type Bologna

Il est important de préciser que la plus large diffusion de ce type est relevée dans les régions autour de la mer Égée et en Asie Mineure, c'est-à-dire les régions du centre de l'Empire[94]. Les trois exemplaires de Crète viennent de deux tombes (n° 41 et 27) (secteur I) à Éleutherna (fig. 14 et 15), et du tétraconque du secteur II (fig. 16). Des plaques-boucles identiques ont été mises au jour à Corinthe, à Chinitsa d'Ermione, datée du VIIe siècle[95], à Athènes, à Samos (dans des tombes, associées à des monnaies, dont la plus récente est de Constant II, follis 652/3)[96], à Constantinople, à Anemurium datée du VIIe siècle[97], en Chypre[98], en Italie du Nord, en Hongrie et en Crimée, ces dernières datées par A. I. Ajbabin de la deuxième moitié du VIIe au VIIIe siècle[99]. Les tombes d'où proviennent les plaques-boucles d'Éleutherna furent creusées dans le remblai de l'atrium, respectivement au nord (n° 41) et au sud (n° 27) de la basilique. Leur datation dans le courant du VIIe siècle et probablement les débuts du VIIIe est déduite des indices archéologiques[100].

III. INTERPRÉTATIONS

Les plaques-boucles figurent parmi les objets métalliques byzantins qui ont longuement préoccupé aussi bien archéologues qu'historiens. Le fait que les premiers exemplaires retrouvés provenaient en majorité de régions extérieures à l'Empire ou en bordure des frontières a conduit certains chercheurs à les rattacher aux ensembles de populations qui habitaient ces régions pendant le haut Moyen Âge[101]. On a cru bon de relier en même temps tous les objets similaires provenant des provinces de Byzance à la présence de ces mêmes groupes culturels, étrangers aux populations locales. Et même si pour certains cas, comme le Péloponnèse, les événements historiques fournissaient une justification, il semblait impossible d'envisager ce rapport dans d'autres régions comme Athènes, Sardes ou Anemurium et

94. WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 48, carte 2 ; MARTINI, STECKNER, *Gymnasium* (cité n. 8), p. 196, fig. 45.

95. DAVIDSON, *Minor Objects* (cité n. 8), pl. 114, n° 2191 ; AVRAMÉA, *Peloponnèse* (cité n. 9), p. 90, pl. IVd 1.

96. TRAVLOS, FRANTZ, Church (cité n. 8), p. 167, n° 4, 5, 6, pl. 43 α ; FRANTZ, From Paganism (cité n. 41), fig. 12 ; MARTINI, STECKNER, *Gymnasium* (cité n. 8), p. 120-121, fig. 35, 1.5, p. 124-125, fig. 37, 3.2.

97. RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), n. 38, des plaques-boucles de la collection Menil ; p. 139-140, 142, fig. 7.25.

98. CHAVANE, *Petits objets* (cité n. 4), p. 164, n° 470-471, pl. 46.

99. WERNER, Gürtelschnallen (cité n. 1), p. 47-48 carte 2 ; CSALLANY, Monuments (cité n. 1), p. 325, 327, pl. 6, 10-11, pl. 7,5 ; BORTOLI-KAZANSKI, KAZANSKI, Sites (cité n. 6), p. 460, fig. 9, 5.

100. Pour les données stratigraphiques, voir la discussion du type *Balgota* en II.i.3 et III. Interprétations.

101. Voir n. 1 ; DAVIDSON, Avar Invasion (cité n. 82), p. 227-239, fig. 3-5 ; K. SETTON, The Bulgars in the Balkans and the Occupation of Corinth in the Seventh Century, *Speculum* 25, 1950, p. 502-543 ; ID., The Emperor Constans II and the Capture of Corinth by the Onogur Bulgars, *Speculum* 27, 1952, p. 351-362.

même Constantinople[102]. Très vite, la recherche a prouvé qu'il n'est plus possible de mettre en question l'origine byzantine de ce type d'objets[103]. Malgré l'ample diffusion des types examinés, la ressemblance des traits et l'uniformité des éléments spécifiques ont conduit certains chercheurs à conclure que ces plaques-boucles sont dues à un atelier central de production[104], sans être non plus en mesure d'écarter l'hypothèse de la présence d'ateliers de production dans plus de régions que celles enregistrées jusque là, voire dans la région égéenne[105].

Les plaques-boucles de Crète corroborent l'avis de J. Russell, exprimé déjà en 1982, qui pensait à un usage par une vaste part de la population d'une ville protobyzantine, et pas seulement par les *federati* de l'armée byzantine[106]. Pendant la période transitoire du VIIe siècle, des changements se reflètent aussi dans les habitudes vestimentaires des citadins à Byzance. Les plaques-boucles, objet lié par excellence au vêtement, nous renvoient à une culture vestimentaire qui se différencie des habitudes qui l'ont précédé, lorsque par exemple on retenait les tuniques à l'aide de fibules. Le type de *βράκιον* (culotte), probablement répandu à l'origine chez des ethnies barbares[107], se retrouve généralisé pendant le VIIe siècle et adopté par de larges pans de populations, qui utilisent les plaques-boucles afin d'agrafer une ceinture en cuir[108]. D'ailleurs, le fait qu'il existe un très large éventail de types et dimensions pour les plaques-boucles, et surtout l'existence d'exemplaires fabriqués en fer et en bronze aussi bien qu'en argent, ou même en or, confirme la thèse selon laquelle ces objets étaient en usage dans des couches de la population dont faisaient partie éventuellement des soldats ou *federati*, mais sans pour autant exclure des dignitaires de l'administration[109]. Les villes protobyzantines telles qu'Éleutherna, Gortyne, Samos, Anemurium ou Sardes, n'étaient pas peuplées uniquement d'une garnison pendant l'époque de transition que fut le VIIe siècle. Des dignitaires de l'armée, de l'administration et du clergé devaient composer la population pendant la période

102. Bien sûr, on a avancé des explications différentes, et ceux à qui ont appartenu les plaques-boucles, qu'on n'a pas cessé de considérer comme des produits étrangers à la culture matérielle byzantine, ont fait figure de soldats de l'Empire qui les auraient obtenues comme butin de combat, voir : FRANTZ, From Paganism (cité n. 41), p. 198 ; A. FRANTZ, *The Athenian Agora in the Late Antiquity 267-700,* The Athenian Agora 24, Princeton 1988, p. 119.

103. Voir n. 1 et récemment AVRAMEA, *Péloponnèse* (cité n. 9), p. 86-87 ; POULOU-PAPADIMITRIOU, Πόρπες (cité n. 11), p. 240-241.

104. RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), p. 145 ; MARTINI, STECKNER, *Gymnasium* (cité n. 8), p. 133.

105. H. S. ROBINSON, S. WEINBERG, Excavations at Corinth, 1959, *Hesperia* 29, 1960, p. 235, pl. 60.b, c, d ; J. S. CRAWFORD, *The Byzantine Shops at Sardis*, Cambridge Mass. 1990, p. 73-74, 77, 132.

106. RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), p. 145. Le rapprochement entre les plaques-boucles et les mercenaires barbares, les *federati*, est dû à E. A. IVISON, Burial and Urbanism at Late Antique and Early Byzantine Corinth (c. 400-700), dans *Towns in Transition*, éd. N. CHRISTIE et S. T. LOSEBY, Aldershot 1996, p. 116-119, et à MARTINI, STECKNER, *Gymnasium* (cité n. 8), p. 133-136.

107. RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), p. 145 ; LIGHTFOOT, Belt buckles (cité n. 5), p. 81-82.

108. Des inscriptions funéraires d'Aphrodisias, de Korykos et de Sardes, nous informent que la confection de *βράκια* était un métier à part entière pendant l'époque protobyzantine, voir RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), p. 146, n. 58.

109. On trouvera des interprétations intéressantes sur ce sujet dans l'étude de A. CUTLER, Art in Byzantine Society: Motive Forces of Byzantine Patronage, *JÖB* 31/2, *XVI. Internationaler Byzantinisten-kongress,* Wien 1981, p. 772-776.


Fig. 2

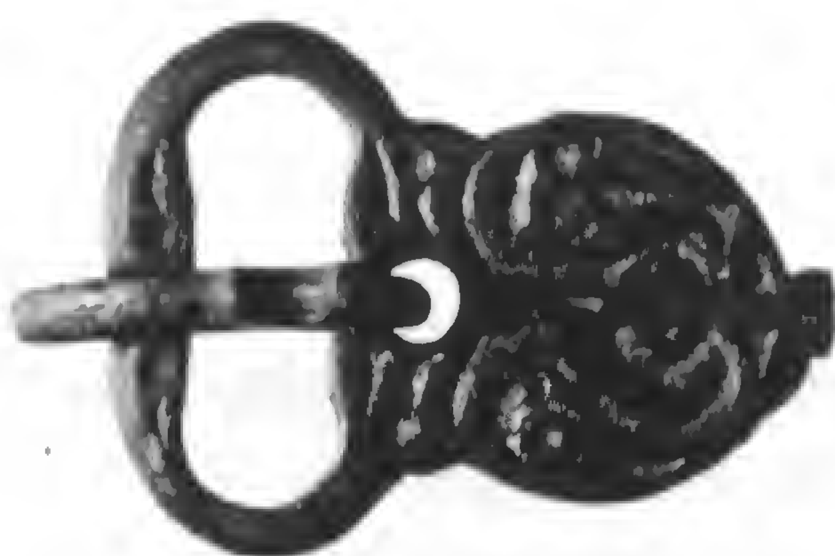

Fig. 3


Fig. 4


Fig. 5

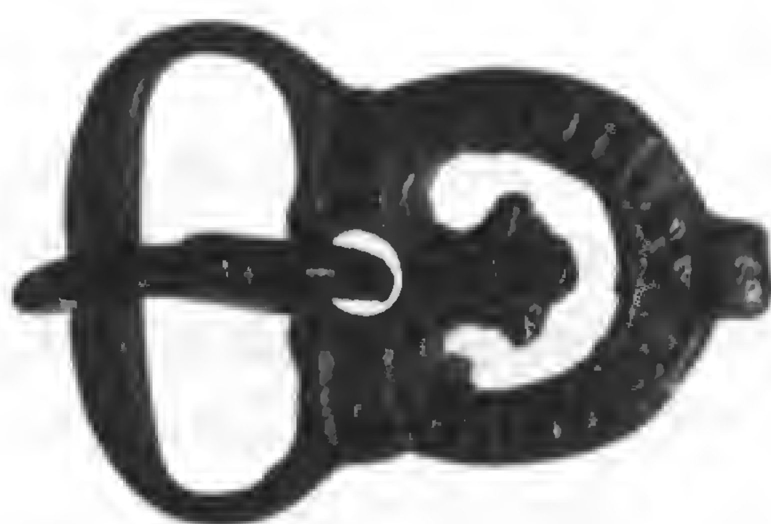
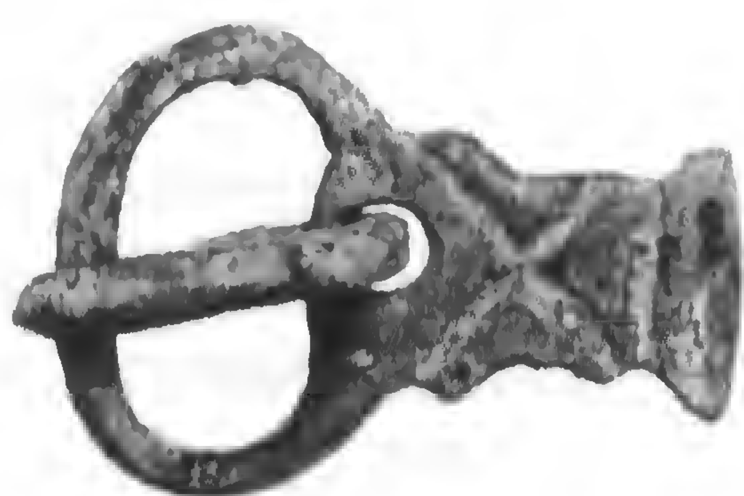

Fig. 6


Fig. 7


Fig. 8


Fig. 9


Fig. 10

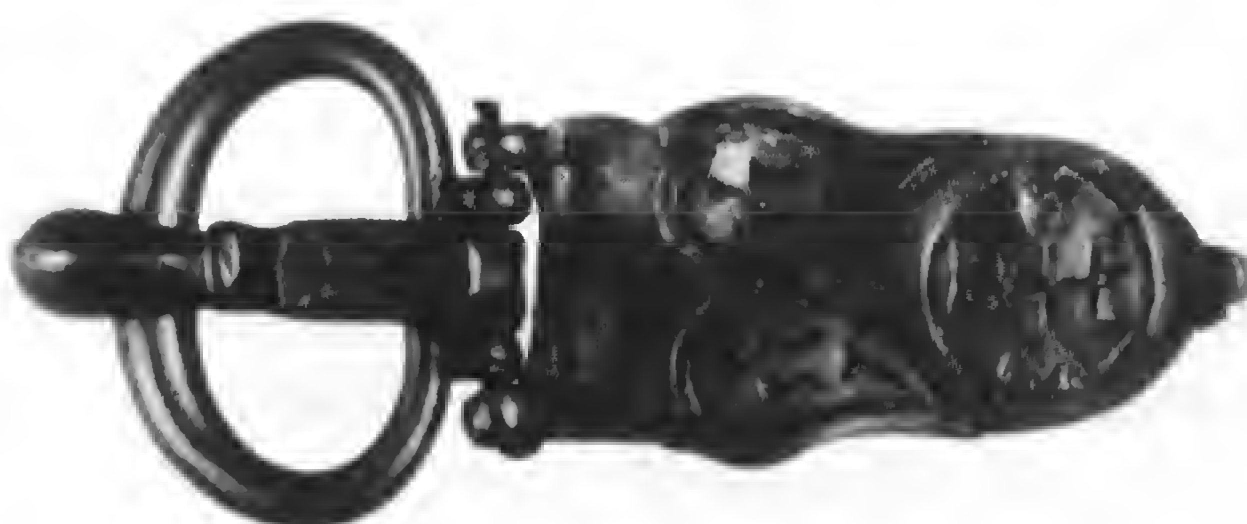

Fig. 11


Fig. 12


Fig. 13


Fig. 14


Fig. 15


Fig. 16

étudiée. L'apport du matériel archéologique est d'une importance significative pour la connaissance de cette période de Byzance[110]. L'étude des sites protobyzantins (Gortyne, Éleutherna, Pseira...) et du matériel que l'on y a retrouvé révèle quelques aspects de la vie quotidienne pendant la période envisagée. La présence de plaques-boucles de types et de qualités divers (en bronze, en or) dans les différents sites de l'île de Crète peut être liée à la présence des dignitaires (de l'armée, de l'administration...), présence également indiquée par les sceaux des VIIe et VIIIe siècle qui ont été mis au jour à Éleutherna, mais aussi ailleurs en Crète[111]. La présence des dignitaires dans les villes du VIIe siècle était, selon J. Haldon, un phénomène général, expliqué par les changements de structure des villes qui ont lieu dans ces années[112].

Certaines garnitures de ceintures, en Crète comme ailleurs, étaient des dépôts funéraires ; l'étude du contenu de ces tombes montre des phases d'inhumations successives et une diversité de dépôts funéraires ; ces deux constatations nous permettent de comprendre que l'ensemble de la population d'un site fut enterré pour une longue série d'années dans le cimetière local. L'emplacement des tombes, très souvent dans les églises ou dans des endroits dont la fonction était différente (Éleutherna : nefs de la basilique, atrium nord et sud, voie principale de la cité, église tétraconque ; Gortyne : tombes autour des habitations), va de pair avec la constatation que dans les cités du VIIe siècle grand nombre de bâtiments ou d'espaces publics changent de fonction[113].

La découverte des plaques-boucles, surtout celles des types tardifs, en contexte avec des monnaies, des sceaux ou de la céramique – dont nous relevons peu à peu les caractéristiques – nous aide à dater les couches tardives de ces sites que l'on n'a pas abandonnés pendant le VIIe siècle. À Gortyne les habitants continuèrent à vivre dans la cité, où les potiers n'ont pas cessé leur activité tout au long du VIIIe siècle. C'est après le séisme de 796 qu'ils se retirent sur les hauteurs de l'ancienne acropole[114]. À Éleutherna, même si une partie de la population cesse d'habiter le nucleus de la cité romaine (secteur I) au début du VIIIe siècle, les traces d'habitations sur les collines avoisinantes (secteur II) indiquent que la majorité d'entre eux continua à cultiver la terre, dont les produits ont été transportés dans les amphores du type « byzantin », datées de la fin du VIIe au IXe siècle, et que les potiers poursuivirent leur activité, en

110. J.-P. SODINI, La contribution de l'archéologie à la connaissance du monde byzantin (IVe-VIIe siècles), *DOP* 47, 1993, p. 139-184.

111. Voir n. 21. Pour le sceau du VIIe s. (+Φωτεινοῦ ἀπὸ ὑπάτων), voir *Ελεύθερνα* (cité n. 13), p. 172, no 59. Sur ce sujet voir aussi D. TSOUGARAKIS, The Byzantine Seals of Crete, *DOP* 1990, p. 137-152.

112. J. F. HALDON, *Byzantium in the seventh century. The transformation of a culture*, Cambridge 1990, p. 97-99 ; ID., The idea of the Town in the Byzantine Empire, dans *The Idea and Ideal of the Town between Late Antiquity and the Early Middle ages*, éd. P. BROGIOLO et B. WARD-PERKINS, Leyde, Boston et Cologne 1999, p. 19.

113. J. RUSSELL, Transformations in Early Byzantine Urban Life: The Contribution and Limitations of Archaeological Evidence, *The 17th International Byzantine Congress, Major Papers*, New York 1986, p. 144, 147. RUSSELL, Instrumenta (cité n. 4), p. 138 ; HALDON, *Seventh century* (cité n. 112), p. 108.

114. A. DI VITA, Il Pretorio fra il I secolo a. C. e l'VIII d. C., dans *Gortina* V. 1. *Lo scavo del Pretorio (1989-1995)*, éd. A. DI VITA, Padoue 2000, p. 35-74.

adoptant même des techniques nouvelles comme la glaçure[115]. Enfin, à Pseira, dont l'emplacement sur les voies maritimes est-ouest est à noter, la diversité de la poterie datée de la fin du VIIe au début du IXe siècle indique une petite communauté ouverte aux contacts et aux échanges du monde égéen. Ces témoignages d'une vraie importance nous font déduire que, aussi bien dans les cités au centre de l'île que dans les sites sur les côtes et les îlots, la vie a suivi son cours tout au long du VIIIe s., et, dans certains cas, du IXe s. aussi.

Néanmoins tout ce que les sources sont incapables de décrire est entrevu par l'étude des indices archéologiques : à partir du VIIe siècle dans les villes de Crète, on observe les mutations qui, ressenties dans la plupart des villes de l'Empire, sont caractéristiques du passage de l'antiquité tardive au haut Moyen Âge ; les structures d'organisation des villes, où la présence de dignitaires est incontestable, sont en train de changer, son nucleus post-romain se restreint, grand nombre d'espaces changent de fonction ou sont abandonnés[116]. En même temps les habitants, dont le mode de vie change aussi, en adoptant de nouvelles techniques de fabrication de poterie comme de nouvelles habitudes vestimentaires, s'adaptent aux nouvelles conditions de vie. La contribution de la culture matérielle s'est néanmoins avérée déterminante pour permettre ces remarques.

115. POULOU-PAPADIMITRIOU, Βυζαντινή κεραμική (cité n. 23), p. 236-240, 245-248, fig. 3-4, 7-12, 21-24 ; N. POULOU-PAPADIMITRIOU, Η εφυαλωμένη κεραμική. Νέα στοιχεία για την εμφάνιση της εφυάλωσης στο Βυζάντιο, dans *Πρωτοβυζαντινή Ελεύθερνα* (cité n. 11), p. 208-226.

116. RUSSELL, Transformations (cité n. 113), p. 147.

ENCORE DES EULOGIES DE SAINT SYMÉON L'ALÉPIN...

Déhès 2004*

par Olivier CALLOT

Summary: The paper presents 8 clay ampullae recently excavated at Dehes, the first find of such artifacts in a village. They are made from 3 different moulds, one of which, unknown till now, provides new information about St Symeon's pillar.

La fouille conduite à Déhès (Djebel Barisha, Massif Calcaire de la Syrie du Nord) en septembre et octobre 2004 par Bernard Bavant avait pour but le dégagement d'un bâtiment attenant à l'église ouest de ce village. C'est une construction rectangulaire assez vaste orientée est-ouest aux murs en appareil de moellons à double parement et boutisses. Il abritait une citerne surmontée d'une margelle taillée dans le roc ainsi que plusieurs jarres dont l'une était enterrée jusqu'au col. Si son utilisation comme habitation paraît exclue, sa destination reste encore difficile à préciser (dépôt à usage domestique ou artisanal ?). Dans les couches supérieures ainsi que dans la citerne, on a recueilli huit eulogies en terre cuite, complètes ou fragmentaires[1]. Sept sont à l'effigie de saint Syméon sur sa colonne et correspondent à deux matrices légèrement différentes. Une huitième eulogie, très incomplète, mais beaucoup plus curieuse, provient d'une troisième matrice.

LA MATRICE A (fig. 1 à 5)

Sur cette matrice, la représentation est entourée par un grènetis circulaire (diam. 19 mm).

Au centre, on voit le saint sur sa colonne. La base de cette dernière est trapézoïdale et légèrement arrondie en bas. Les lignes qui la soulignent à l'extérieur se prolongent pour devenir le croisillon qui orne le fût. Au centre, il y a un élément

* C'est à moins de cent mètres de la fouille de Jean-Pierre Sodini à Déhès (1976-1978) que fut trouvé, en septembre 2004, un petit lot d'eulogies de saint Syméon. C'est un plaisir pour moi de lui dédier sans plus attendre cette courte étude sur ces petits objets dont il est si friand.

1. Je remercie très chaleureusement Bernard Bavant de m'avoir cédé l'étude de ces objets qui proviennent de son chantier.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 705-712.

circulaire, peut-être orné d'un croisillon (?). Le fût est délimité par deux lignes verticales extérieures et orné de deux croisillons superposés. Cette colonne est surmontée par le buste du saint. Les coudes, assez pointus, sont saillants et les mains probablement jointes[2]. Sur les coudes et les épaules, les plis du vêtement sont indiqués par quelques lignes inclinées. La tête est coiffée d'un grand capuchon enveloppant la figure et surmontée par une petite croix. Les détails de la figure du personnage sont très nets : yeux, sourcils, nez et une longue barbe qui masque plus ou moins la bouche. Ce buste est accosté par deux anges nimbés, vêtus de longues robes. Les ailes sont représentées, les unes le long du corps derrière l'ange et les autres levées de chaque côté de la tête du saint. Leurs bras sont tendus vers le bas et touchent les coudes du stylite comme s'ils allaient le soulever pour l'élever vers le ciel. L'échelle est à droite de la colonne. Elle est inclinée et son sommet rejoint le coude du saint. Elle a environ six barreaux inclinés vers la gauche. Dans le champ à gauche, il y a un vase du type cratère. Son col, muni de deux anses, est étroit et s'évase vers le haut. La panse est cannelée et le pied assez haut. À gauche, il y a un élément allongé, peut-être une palme (?).

Eulogies de Déhès provenant de la matrice A :

1 – A.04.14 (bâtiment), *fig. 1*

Incomplète, cassures antiques, terre noire (18 x 13 mm). Seuls subsistent le buste du saint, une partie des deux anges et du grènetis supérieur. Revers bombé (ép. max. 8 mm) avec les traces des empreintes digitales de l'ouvrier qui l'a modelée.

2 – A.04.15 (citerne), *fig. 2*

Complète, terre grise (diam. max. 22 mm). Elle est très bien conservée et tous les détails sont bien lisibles. Revers bombé et irrégulier (ép. max. 10 mm) avec des traces d'empreintes digitales.

3 – A.04.18 (citerne), *fig. 3*

Complète, terre noire (diam. max. 21 mm). Petite cassure au sommet, décor empâté, mais lisible. Revers bombé et irrégulier (ép. max. 8 mm) avec des traces d'empreintes digitales.

4 – A.04.20 (citerne), *fig. 4*

Incomplète et brisée en quatre fragments très dégradés et empâtés. Les cassures sont antiques et concrétionnées. Terre noire (diam. max. 25 à 28 mm).

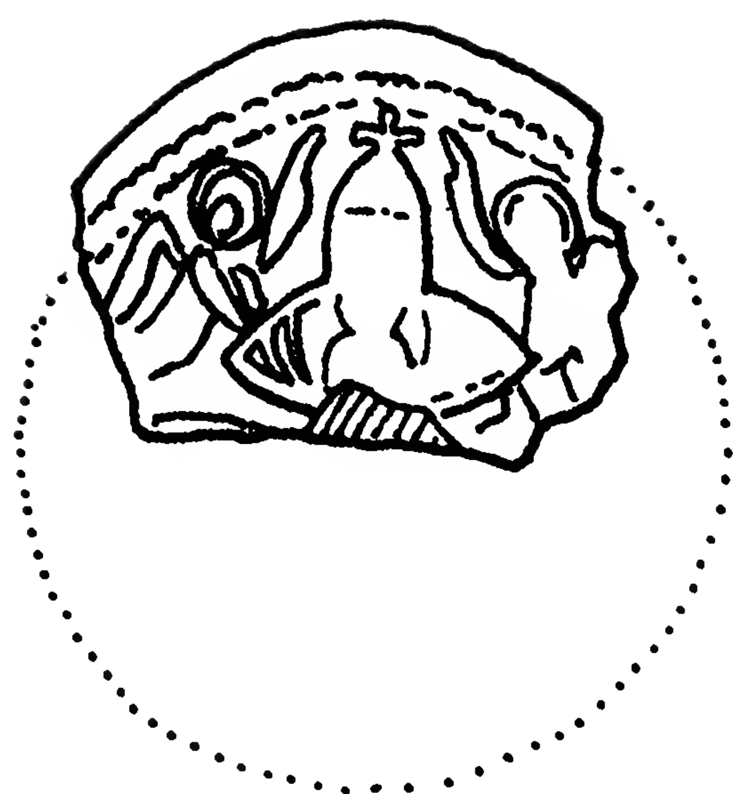
Fragment a : colonne, buste du saint, ange de droite et échelle (c'est en particulier la position de l'échelle qui permet l'attribution à la matrice A).

Fragment b : une partie du vase, partie inférieure de l'ange de gauche, grènetis (recolle avec a).

Fragments c et d : deux fragments jointifs du rebord inférieur avec grènetis.

Revers bombé (ép. max 9 mm) avec des traces d'empreintes digitales.

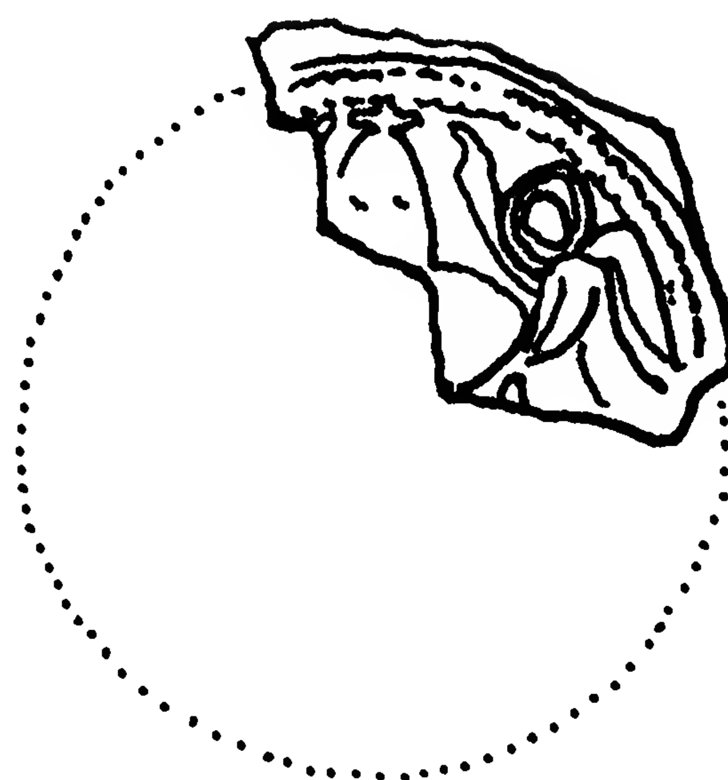
2. Une eulogie de la collection Thierry (Sodini 1989, fig. 15) représente le buste du saint avec un « pectoral circulaire » (p. 44). J'y verrais plus volontiers des mains jointes. C'est aussi le cas sur une eulogie de Beyrouth (Callot 1989, fig. 3).


1

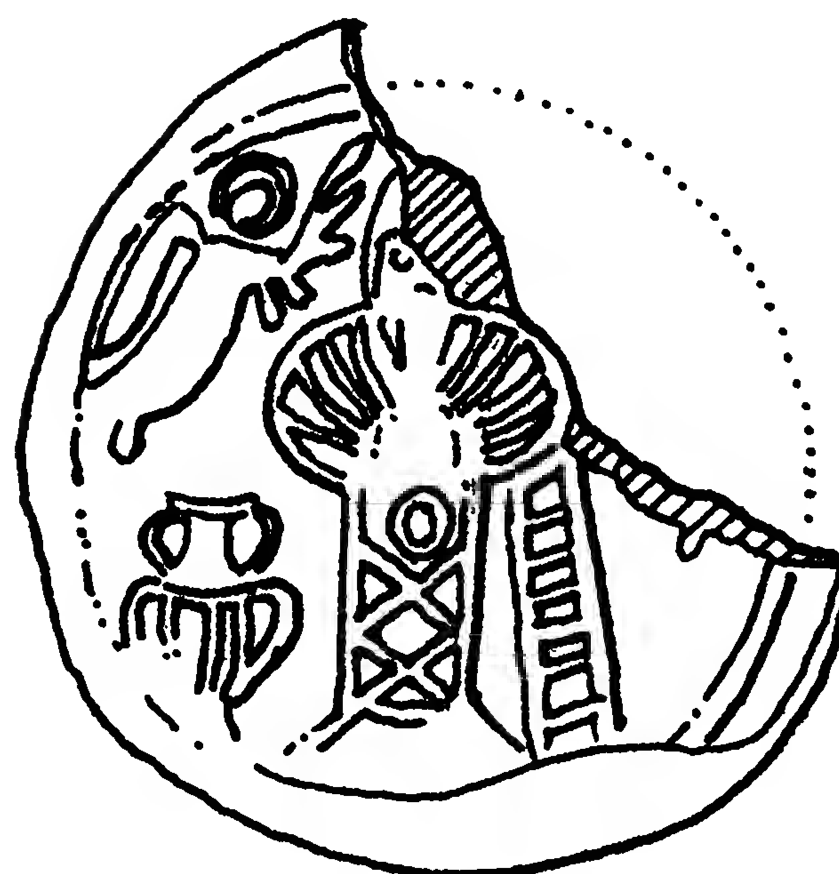

2

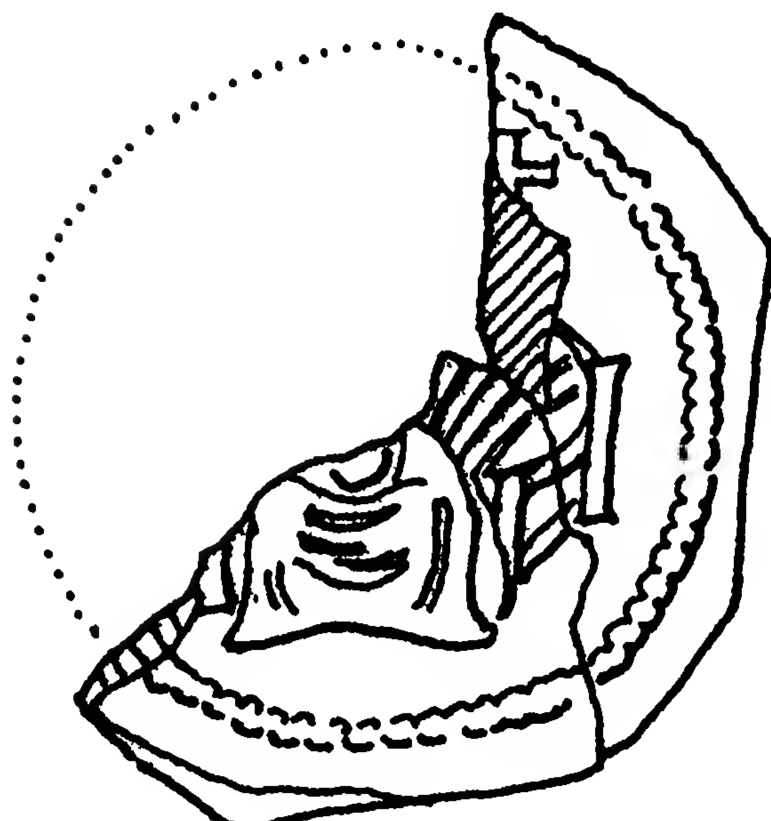

3


4


5


6


7


8

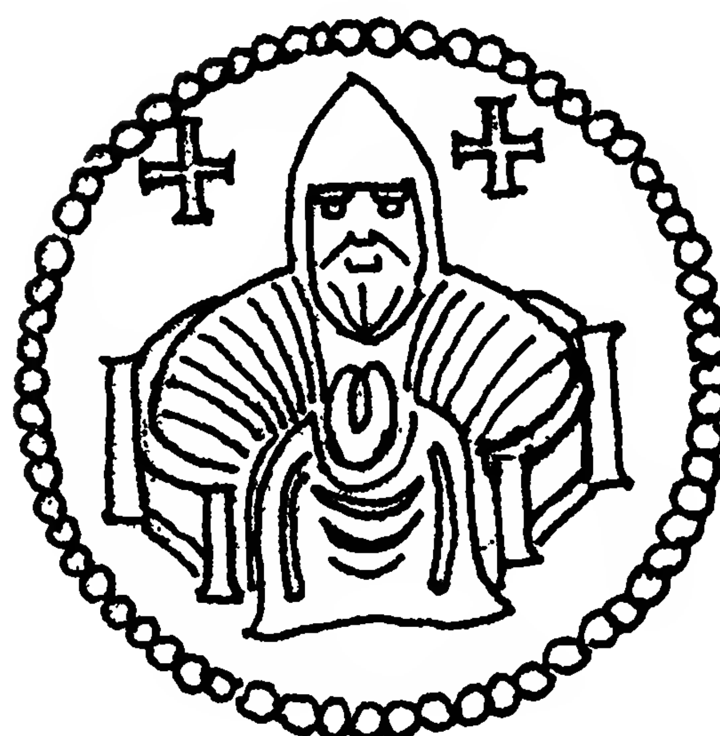

9

Fig. 1 à 9

5 – A.04.21 (citerne), *fig. 5*

Incomplète, cassures antiques, terre grise très foncée, presque noire (18 x 9 mm). Seuls subsistent la tête du saint, son coude droit, l'ange de droite et le grènetis correspondant. Revers bombé (ép. max. 7,5 mm) avec des traces d'empreintes digitales.

LA MATRICE B (fig. 6 et 7)

Sur cette matrice, la représentation est entourée d'un grènetis circulaire (diam. 21 mm) et elle est très voisine de celle de la matrice A. La base de la colonne est la même, mais sa partie inférieure est plate. Quant au décor intérieur, il est indistinct. Le fût est orné de deux croisillons dans sa partie inférieure avec, au-dessus, un élément de forme ovale qui pourrait correspondre à la petite niche que l'on retrouve sur des représentations et même sur certains fûts de colonnes de stylites en Syrie du Nord[3]. Au-dessus, la figure du saint est la même avec des coudes plus arrondis et un traitement un peu plus élaboré du drapé. Les mains ne sont plus très nettes, mais elles paraissent tout de même jointes. Les anges latéraux sont du même type. Leurs bras, eux aussi tendus vers le stylite, semblent vouloir le saisir à la hauteur des épaules. À droite, l'échelle est un peu moins inclinée et elle compte neuf barreaux penchés sur la gauche. Enfin à gauche, le cratère est presque le même que celui de la matrice A, mais rien ne figure à côté de lui.

Eulogies de Déhès provenant de la matrice B :

1 - A.04.08 (bâtiment), *fig. 6*

Complète, terre noire (diam. max. 25 mm). Le décor est usé et empâté, toutefois l'attribution à la matrice B est sûre grâce à la position de l'échelle et la présence de l'élément ovale (niche ?) au sommet du fût. Revers bombé et irrégulier (ép. max. 10 mm), traces d'empreintes digitales.

2 – A.04.19 (citerne), *fig. 7*

Incomplète, terre noire (diam. max. 24 mm). Il y a une cassure antique en haut à droite, ce qui fait qu'il manque une partie de la tête du saint et de l'ange de droite. L'impression est décentrée et on ne voit plus le pied du cratère et la partie inférieure de la base de la colonne. Le reste de la représentation est très bien conservé et tous les détails sont parfaitement lisibles. Revers bombé et irrégulier (ép. max. 10 mm), traces d'empreintes digitales.

Par leurs représentations, les eulogies issues de ces deux matrices se rattachent à des séries bien connues et ne présentent aucun caractère vraiment original[4]. On

3. C'est par exemple le cas à Mousrasras (Djebel Wastani). Ce site a été identifié comme un temple (PEÑA *et alii* 1999, p. 132 s et fig. 108). En fait il s'agit uniquement d'une installation de stylite (CALLOT, GATIER, 2004). On voit aussi une « niche » sur le relief d'un pilier de chancel à Qalblozé (PEÑA *et alii* 1990, p. 261 et fig. 101).

4. On ne reprendra pas ici toutes les publications d'eulogies qui sont très dispersées. On mentionnera simplement les deux articles de J.-P. Sodini (SODINI 1989, SODINI 1993) dans lesquels on retrouvera l'ensemble de la bibliographie sur la question.

remarquera néanmoins que les anges qui accostent le stylite et qui semblent vouloir le soulever ont une posture peu fréquente. En effet, sur la plupart des exemplaires connus, ils tiennent chacun une couronne tendue vers le saint[5].

La matrice C (fig. 8 et 9)

Deux fragments jointifs aux cassures antiques et concrétionnées trouvés dans la citerne ; l'un avec A.04.19 (matrice B) et l'autre avec 1.04.21 (matrice A). Ils appartiennent à une huitième eulogie issue d'une matrice qui semble nouvelle ou, tout au moins, qui ne figure pas dans les inventaires de J.-P. Sodini[6]. La représentation est complètement différente des précédentes (diamètre d'origine du grènetis : environ 18 mm). Toutefois, la terre noire dont elle est faite nous ramène à la même production que les sept autres. Sur le fragment a (A.04.21, *fig. 8*), on distingue la trace d'un drapé. Au-dessus à droite, quelques lignes arrondies suggèrent elles aussi un drapé. Au-dessous on distingue quelques lignes confuses, verticales et courbes. Sur le fragment b (A.04.19, *fig. 8*), on voit la suite du drapé et une ligne verticale. Plus haut, deux branches d'une petite croix. Avec l'aide de ces deux fragments, mais aussi en les comparant avec les eulogies des matrices A et B (fig. 1 à 7), il est possible de proposer, avec naturellement des réserves, la reconstitution que nous donnons à la *fig. 9*. On pourrait y voir le buste du saint, qui ressemblerait beaucoup à ceux des matrices A et B, en particulier pour la disposition du drapé et la forme des coudes. Le personnage paraît être assis de face sur un siège, la tête accostée par deux petites croix. Cependant, deux détails sont troublants dans cette représentation. Il y a tout d'abord ce qui pourrait être un siège, mais qui est vraiment très large et de forme apparemment arrondie. Aussi, plutôt qu'un siège, je serais tenté d'y voir la balustrade en bois qui couronnait la plateforme où se tenait le saint au sommet de sa colonne. Ensuite, le drapé qui se trouve sous le buste ; il pourrait bien sûr s'agir des jambes repliées du saint assis. Toutefois la différence de proportions entre ces dernières et le buste tel qu'on peut le reconstituer paraît bien grande. J'y verrais plus volontiers un élément de drapé : soit les manches de son vêtement, soit un objet qu'il tient dans un tissu retombant par dessus la balustrade[7]. Une eulogie de la collection Thierry[8] montre une balustrade faite d'un treillage assez serré. Sur une autre on voit des lignes verticales qui pourraient évoquer des planches formant la balustrade[9]. L'eulogie de Déhès (*fig. 9*) est plus détaillée et probablement plus proche de ce qui a pu être la balustrade de la colonne de Syméon. On y voit des

5. Sodini 1993 mentionne un exemplaire (n° 4, fig. 4), très voisin de ceux de notre matrice A, où les anges ont la même position.

6. Sodini 1989 et 1993.

7. Cette différence de proportions entre le buste et ce qui pourrait être les jambes peut s'expliquer d'une autre façon. Le graveur de la matrice a commencé son travail à partir du haut, c'est à dire par la tête, puis le buste qu'il a représentés un peu trop grands. Ainsi, par manque de place, il a dû réduire la taille des jambes. Ce genre d'erreur est assez fréquent sur des coins monétaires. Toutefois je doute que ce soit le cas ici.

8. Sodini 1989, fig. 15.

9. Callot 1989, fig. 3.

montants verticaux reliés entre eux par une double rangée de traverses horizontales courbes : il s'agirait donc d'une barrière ajourée. Une anecdote racontée par Théodoret de Cyr[10] pourrait en apporter la confirmation. En effet, il raconte qu'un de ses amis a essayé de compter les prosternations du saint. Si la barrière n'avait pas été ajourée, jamais il n'aurait pu voir le saint s'incliner en haut de sa colonne haute de près de 18 mètres[11].

On connaissait déjà de nombreuses eulogies avec le saint sur sa colonne comme celles des matrices A et B. Il y en a d'autres, beaucoup plus rares, avec le seul buste du saint[12]. Nous aurions ici un type intermédiaire avec le saint à mi-corps s'appuyant sur la balustrade de sa plateforme[13]. Comme on vient de le voir, mise à part celle de la matrice C qui paraît très rare, ces eulogies de Déhès sont bien connues. On soulignera cependant les points suivants : la terre utilisée – noire ou gris foncé – et le mode de cuisson sont les mêmes pour les eulogies des trois matrices. Quant aux matrices A et B, elles sont identiques à quelques détails près[14]. Tout cela laisse à penser qu'elles pourraient toutes provenir d'un même atelier qu'il faudrait situer dans la région et, très probablement, du côté du couvent de Saint-Syméon à Qal'at Sem'an.

On remarquera aussi que, jusqu'à présent, aucune eulogie n'avait été trouvée dans un village. Mais il faut rappeler que ceux-ci n'ont guère fait l'objet de fouilles systématiques. Aussi, la présence d'eulogies à Déhès ne doit pas être considérée comme surprenante. Le culte du grand saint régional devait certainement être vivace aux Ve et VIe siècles dans les campagnes voisines de Qal'at Sem'an. On connaît d'ailleurs, dans plusieurs villages, des représentations de stylites qui se trouvent toujours dans des églises. Il y en a sur des portes, des reliquaires et surtout sur des piliers de chancels dont la forme se prêtait bien à ce type d'ornementation. Une liste, assez complète, a déjà été dressée par Sodini[15], on y rajoutera quelques autres exemples :

10. *Histoire des moines de Syrie*, XXVI, 22. Voir aussi DELEHAYE 1923, p. XXVIII.

11. Je ne résiste pas à la tentation de citer ce passage : « Une fois, une des personnes qui m'accompagnaient, après en avoir dénombré mille deux cent quarante-quatre (inclinations), relâcha son attention et cessa de compter. En s'inclinant il approche toujours son front de ses doigts de pied. En effet, son estomac qui ne reçoit de nourriture qu'une seule fois par semaine, et en petite quantité, permet à son dos de se courber facilement » .

12. LASSUS 1932, p. 75 et pl. XIX. J.-P. Sodini en présente un second exemplaire (SODINI 1993, n°1).

13. SODINI 1989, fig. 15, mentionne une eulogie de la collection Thierry représentant le même thème ; elle est toutefois assez différente de la nôtre.

14. On aimerait bien connaître la nature de la terre de l'eulogie « Temple » présentée par SODINI 1993, fig. 4, qui est issue d'une matrice vraiment très proche de notre type A.

15. 1989, p. 30. On signalera que le beau linteau de la porte sud-est de l'église orientale de Déhès a été brisé et en partie volé en 2003. Il y a aussi des graffiti qui sont souvent interprétés abusivement comme des représentations de stylites. De même, les R.P. Peña, Castellana et Fernandez (PEÑA *et alii* 1975, p. 195 s.), mentionnent toute une série de colonnettes sculptées tant sur des reliquaires que sur des portes ou des fenêtres qu'ils considèrent comme des représentations de stylites. Cette interprétation est elle aussi abusive.

– à Abreita (Djebel il A'la), fragment de dé (?) remployé dans un mur moderne[16],

– le pilier de chancel en basalte signalé par les R. P. Peña, Castellana et Fernandez[17] provenant de Bnane, village de la région d'Alep (collection privée),

– à Bourdj el Qas (Djebel Sem'an), un fragment de pilier (?) de chancel remployé dans un mur moderne, inédit (photo dans les archives Tchalenko à l'IFPO de Damas),

– à Kimar (Djebel Sem'an), un dé de la balustrade du bêma, à droite du trône[18].

Comme la plupart de celles que l'on connaît, les eulogies de Déhès doivent dater de la fin du Ve ou du début du VIe siècle. Elles ont pu faire partie du mobilier de la petite église occidentale du village que l'on s'accorde à dater de la première moitié du VIe siècle (vers 530 ?). Cependant la fouille a montré qu'elles ont été trouvées dans la couche d'effondrement de la toiture d'une dépendance de cette église. Elles devaient donc être mêlées à la terre qui était disposée sous les tuiles de la couverture[19] : il faut donc exclure toute idée de dépôt volontaire. On sait que ce bâtiment à caractère utilitaire était encore en activité au début du VIIe siècle[20], mais son existence a certainement été beaucoup plus longue, peut-être même au-delà de l'époque omeyyade. Ce serait lors d'une réfection que ces eulogies, privées de leur caractère sacré et mises au rebut, se sont retrouvées mêlées à la terre utilisée dans la toiture.

16. PEÑA *et alii* 1990, fig. 2.

17. PEÑA *et alii* 1975, pl. 34, 1 ; SODINI 1993, p. 30.

18. TCHALENKO 1979-1990, Planches, p. 105 n° 181 et Album, p. 34 n° 10. Il existe dans ce village un petit couvent de stylite mentionné pour la première fois par LASSUS 1947, p. 272. Toutefois il paraît raisonnable de supposer que celui qui est représenté ici est saint Syméon le protostylite, plutôt que le stylite local.

19. Sur cette technique, voir J.-L. BISCOP dans SODINI *et alii* 1980, p. 207 s.

20. On y a trouvé un *follis* de Maurice Tibère de l'année 20 (601-602) frappé à Antioche.

BIBLIOGRAPHIE

CALLOT 1989 = O. CALLOT, À propos de quelques colonnes de stylites syriens, dans *Architecture et poésie, Hommage à Georges Roux*, Lyon 1989, p. 107-122.

CALLOT, GATIER 2004 = O. CALLOT et P. L. GATIER, Les stylites de l'Antiochène, *Topoi* Suppl. 5, 2004, p. 573-596.

DELEHAYE 1923 = H. DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, Bruxelles–Paris 1923.

LASSUS 1932 = J. LASSUS, Images de stylites, *BÉO* 2, 1932, p. 67-82 et pl. XVII-XXII.

LASSUS 1947 = J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie* (BAH 42), Paris 1947.

PEÑA *et alii* 1975 = I. PEÑA, P. CASTELLANA, R. FERNANDEZ, *Les stylites syriens*, Milan 1975.

PEÑA *et alii* 1990 = I. PEÑA, P. CASTELLANA, R. FERNANDEZ, *Inventaire du Jebel el-A'la*, Milan 1990.

PEÑA *et alii* 1999 = I. PEÑA, P. CASTELLANA, R. FERNANDEZ, *Inventaire du Jebel Wastani*, Milan 1999.

SODINI *et alii* 1980 = J.-P. SODINI, G. TATE, B.et S. BAVANT, J.-L. BISCOP, D. ORSSAUD, Déhès (Syrie du Nord), campagnes I-III (1976-1978). Recherches sur l'habitat rural, *Syria* 57, 1980, p. 1-304.

SODINI 1989 = J.-P. SODINI, Remarques sur l'iconographie de Syméon l'Alépin, le premier stylite, *Monuments Piot* 70, 1989, p. 29-53.

SODINI 1993 = J.-P. SODINI, Nouvelles eulogies de Syméon, *Les saints et leur sanctuaire à Byzance*, éd. C. JOLIVET-LÉVY, M. KAPLAN et J.-P. SODINI, Paris 1993, p. 25-33.

TCHALENKO 1979-1990 = G. TCHALENKO, *Églises de villages de la Syrie du Nord. Églises syriennes à bêma* (BAH 105), Planches et Album, Beyrouth 1979 et 1990.

THÉODORET de CYR, *Histoire des moines de Syrie*, texte édité par P. CANIVET et A. LEROY–MOLINGHEN, SC 234, Paris 1977.

A STYLITE AMPULLA AT SARDIS

by Marcus RAUTMAN

Résumé : Une ampoule de terre cuite mise au jour récemment à Sardes combine un décor chrétien conventionnel avec le buste d'un saint encapuchonné sur une colonne. L'apparition de cette iconographie typique de la Syrie sur un vase fabriqué dans l'ouest de l'Asie Mineure atteste la diffusion de l'ascétisme monastique et l'iconographie de la dévotion fin VIe-début VIIe siècle.

Visual forms and social lives converge in the work of Jean-Pierre Sodini, who has taught us to observe patterns and expect surprises in the monuments of the past. This small, recently discovered object brings to western Asia Minor an image that originated far away, at a site he has done much to help us understand.

Sardis is one of the key cities of late antiquity, an urban center distinguished both by its status as metropolitan capital of Lydia and by fifty years of modern archaeological research[1]. The site lies on the south side of the Hermus river valley, about 90 km inland from the Mediterranean coast. The past is one's constant companion at Sardis, where the remains of Roman, Hellenistic, and Archaic habitation still shape the landscape and the lives of local residents. Recent investigations have focused on the western part of the settlement area. Sustained work at Sector MMS has revealed part of the Archaic city's fortifications as well as a residential neighborhood of Roman date. Located across the colonnaded main road from the great bath-gymnasium and synagogue, the quarter includes broad streets, shops, and houses that were continuously occupied, expanded, and remodeled as late as the early 7th century. A sense of urban complexity emerges from the changing uses and gradual abandonment of this part of the ancient city.

Recent excavations at the sector recovered a small ceramic ampulla or flask of the well-known Asia Minor type (figs. 1-2)[2]. As often happens during archaeological fieldwork, this important object comes not from a well-defined habitation context but

1. Howard Crosby Butler initiated excavations at Sardis from 1910 to 1914. Work at the site was resumed by George M. A. Hanfmann in 1958 with the sponsorship of Harvard and Cornell Universities and the Corning Museum of Glass, and since 1974 has been directed by Crawford H. Greenewalt, Jr. My thanks to Professor Greenewalt for permission to publish this interesting piece.

2. P03.309:11762. Height 5.5 cm, maximum width 3.7 cm, 2.0 cm thick. Photographs and drawing provided by the Archaeological Exploration of Sardis.

Mélanges Jean-Pierre Sodini, Travaux et Mémoires 15, Paris 2005, p. 713-721.

rather a large stratum of domestic debris that had been left in an open area between neighboring houses. Previously excavated parts of this dump have yielded a great deal of pottery, glass, bone, brick, and rooftile. Fine wares, lamps, and coins date mainly from the 5th through 7th centuries, with the latest forms assignable to the early 600s. The flask forms a minuscule part of an enormous, incompletely excavated deposit that was laid down around this time[3].

Like other Asia Minor ampullas, the tiny vessel is lentoid or oval in shape with a narrow mouth at the top. Two summarily pierced holes form simple handles flanking the mouth. The clay fabric is light red in color and has a medium grained texture. Minute particles of mica are clearly visible on the surface. The flask was originally cast in a pair of matching molds, which formed the relief decoration that covers both faces. No trace of a separate slip survives on the worn surface. Most but not all of the plain vertical rim and part of one handle were broken off in antiquity. A patchy layer of lime incrustation covers much of the surface.

The front of the oval body is decorated with a large cross with flaring arms. The elongated shaft preserves fine herringbone hatching, a pattern that appears faintly on the other arms. At the center of the cross is a recessed circle with raised point. Two similar circular forms surrounded by short radiating lines fill the upper quadrants of the cross. The lower quadrants are occupied by two symmetrically paired animals. The long bodies, thick necks, large heads, and short forelegs suggest these represent quadrupeds, which are most plausibly interpreted as sheep kneeling at the base of the cross. The basic composition draws on common visual themes of the 6th and 7th centuries. Ornamental crosses are often found on Asia Minor ampullas. Recumbent quadrupeds kneel beside a gemmed cross on a flask in Paris[4].



Fig. 1– Ampulla from Sardis, Sector MMS (PO3.309:11762), front and back.

3. For earlier work in the area see C.H. Greenewalt, M.L. Rautman et N.D. Cahill, The Sardis campaign of 1985, *BASOR, Supplement* 25, 1988, p. 61-62.

4. C. Metzger, *Les ampoules à eulogie du musée du Louvre*, Paris 1981, p. 50-51, n° 130, figs. 8, 110, said to come from the region of Smyrna (Izmir).

The appearance of the reverse is more unusual. At the center is a thick vertical shaft, shorter but similar in form to the cross on the front. The flaring upper and lower ends, which are diagonally hatched, reinforce the impression of a freestanding column with separate base and capital. Above the shaft is a human bust enclosed by a large triangular cowl. A short neck clearly sets off the head from the upper shoulders, which are differentiated from the supporting capital. The figure appears to wear a pointed cap. Possible features include eyes and a mouth, but these cannot be distinguished reliably from surface scratches or incrustation. To the left of the shaft is a small human figure standing on two legs and extending one or both arms toward the column. To the right is a small cross with four equal, slightly flaring arms, each scored by a central grove.

This scene draws on a visual source not previously reported on Asia Minor ampullas: the stylite or pillar saints of north Syria. Such imagery is best known from the many small tokens that were distributed as pilgrimage blessings or *eulogia* to visitors of stylite shrines. The most famous of these ascetic monks was Symeon the Elder (ca. 388-459), who came from Aleppo and spent the latter part of his life living atop a succession of tall columns at Qal'at Sem'an, about 60 km northeast of Antioch. Attracted by his example, Symeon the Younger (521-592) occupied a column on the Miraculous Mountain (*Mons Admirabilis*) overlooking the port of Seleucia Pieria about 16 km southwest of his hometown of Antioch. Within a few years of their deaths these places had become major pilgrimage destinations with large cruciform churches built around their celebrated columns. Pilgrims to these shrines were not disinterested admirers. Earth taken from the holy site, "the dust of his *eulogia*", could be used in different ways to miraculous ends, from curing diseases to calming

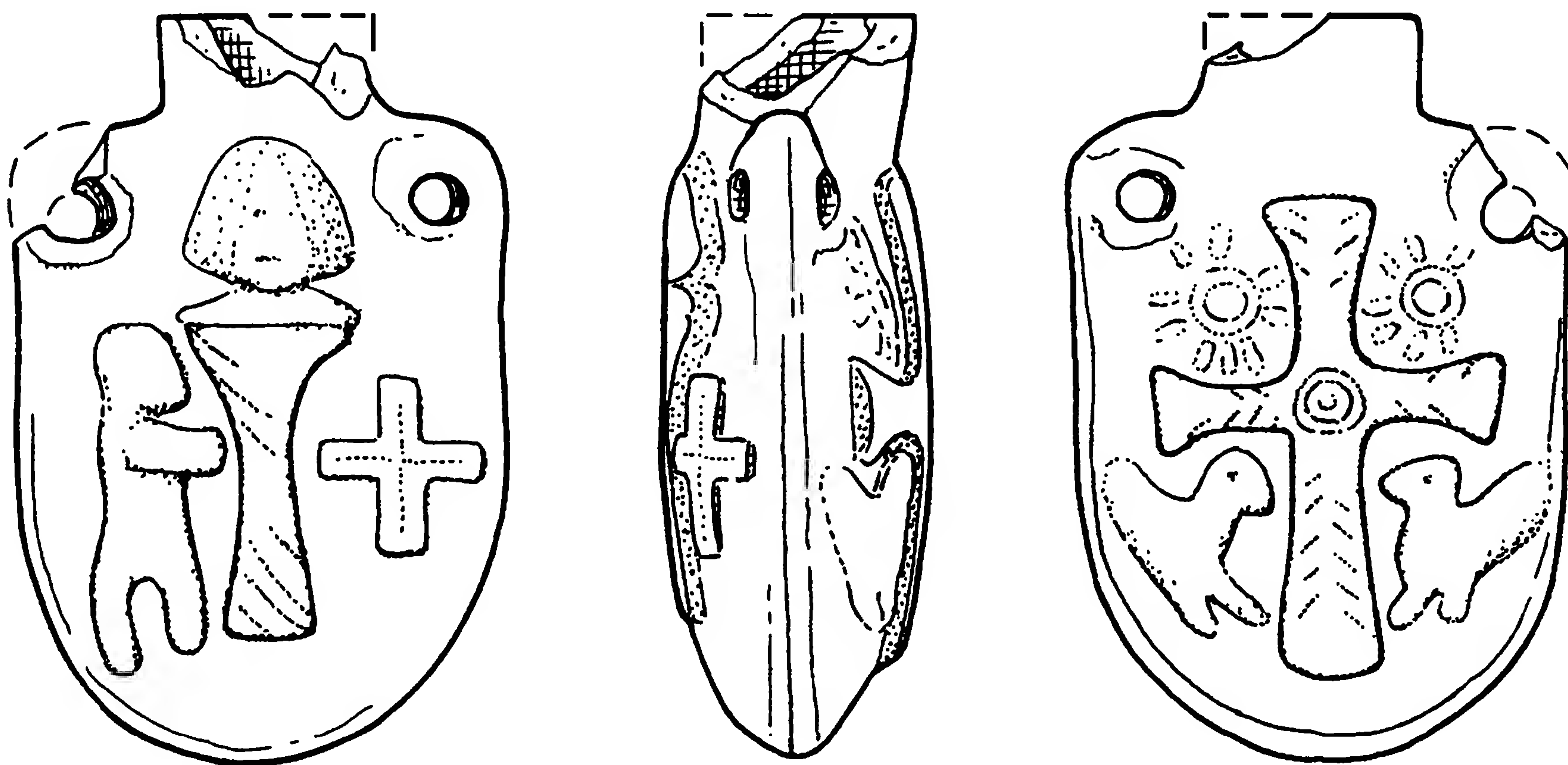


Fig. 2 – Ampulla from Sardis, drawing.

stormy seas. The reputation of both men as spiritual healers and protectors was effectively promoted by sculptural reliefs, wall paintings, *ex voto* offerings, and especially small mold-impressed disks of unfired clay, ceramic, or metal. Some of these *eulogia* apparently were made at the pilgrimage site itself; others were formed elsewhere and distributed to visitors who sought to extend their blessings in time and space. Together with contemporary written *vitae*, these tangible souvenirs helped stimulate the vogue for stylite asceticism across the east Mediterranean during the following centuries[5].

The popularity of the Syrian stylites owes much to the consistent use of a limited range of images on small, portable objects. The invariable elements include a column supporting a bust-length image of the saint. The base and capital of the column might be further elaborated when space permitted. The head of the saint is presented frontally, bearded, and wearing a monastic hood (*koukoullion*). Other details vary. Many examples include a ladder leaning against the column. One or two flying angels often appear near the saint. One, two, or more suppliants stand near the base of the column. In some cases a single figure carries an incense censor while climbing the ladder; in other examples he holds out a censor while kneeling or standing on the ground. Small birds, crosses, vines, and even narrative vignettes complete the more elaborate compositions[6].

The Syrian stylites occupy a special place in the early development of Christian devotional imagery. The consistent deployment of reductive visual elements forged a singular image whose meaning and power came to be instantly recognized by viewers across the late empire. Yet the clay *eulogia* present many questions. The two Symeons cannot always be distinguished. The place of production is in most cases uncertain. The chronological development, if any, is poorly understood. The original iconographic formulation of the older cult apparently was reinvigorated by images of the younger Symeon made in the later 6th and early 7th centuries[7].

While objects with stylite images eventually traveled as far west as Rome, their distribution in late antiquity is unclear. The vast majority of stylite *eulogia* are small clay, glass, and metal tokens, presumably made in Syria but usually without archaeological provenience. Only two other ceramic ampullas are known. Both are tall,

5. H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, Bruxelles 1923; P. VAN DEN VEN, *La Vie ancienne de S. Syméon stylite le Jeune (521-592)*, Bruxelles 1962-70; and I. PEÑA, P. CASTELLANA et R. FERNÁNDEZ, *Les stylites syriens*, Milan 1975.

6. J. LASSUS, Images de stylites, *BÉO* 2, 1932, p. 67-82. For further discussion see J. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Itinéraires archéologiques dans la région d'Antioche. Recherches sur le monastère et sur l'iconographie de S. Syméon stylite le Jeune*, Bruxelles 1967; and J.-P. SODINI, Remarques sur l'iconographie de Syméon l'Alépin, le premier stylite, *Monuments et mémoires, Fondation Piot* 70, 1989, p. 29-53.

7. J.-P. SODINI, Nouvelles eulogies de Syméon, *Les saints et leur sanctuaire à Byzance. Textes, images et monuments*, ed. C. JOLIVET- LÉVY, M. KAPLAN, et J.-P. SODINI, Paris, 1993, p. 25-33: M. GÉRARD, C. METZGER, A. PERSON et J.-P. SODINI, Argiles et eulogies en forme de jetons: Qal'at Sem'an en est-il une source possible?, *Materials analysis of Byzantine pottery*, ed. H. MAGUIRE, Washington, D.C., 1997, p. 9-24.

rectangular vessels very different from the Asia Minor type. One of these, reportedly from Antioch but its present whereabouts unknown, depicts a stylite saint between flanking crosses on tall stands; the opposite side, like the Sardis flask, carries a large central cross ornamented with dotted circles (fig. 3)[8]. A similarly shaped flask with a far more abstract stylite image on both sides has recently been published from a private collection[9]. Stylites also have been identified on a few ceramic plates, terracotta lamps, and two slender glass vessels[10]. The best known representative is the gilded silver votive plaque in Paris, which has been associated with the monastery of the younger Symeon[11]. The essential iconography preserved by these objects would survive the Arab advance and iconoclasm, and reemerge in later Byzantine art[12].



Fig. 3 – Ampulla reportedly from Antioch, after *BÉO* 2, 1932, reprinted by courtesy of Institut français du Proche-Orient.

8. Maximum height 9 cm, maximum width 6.3 cm, 2.5 cm thick. LASSUS, Images de stylites, p. 75-76, n° XI, pl. XX ("actuellement partie de la collection de M. Serrafian à Beyrouth (n° 1262)"); V. H. ELBERN, Eine frühbyzantinische Reliefdarstellung des älteren Symeon Stylites, *JDAI* 80, 1965, p. 296-297 fig. 11. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Itinéraires archéologiques* (cit. n. 6), p. 173 identifies this as an "ampoule provenant d'Antioche, anc. Collection Sarafyan (sic) Beyrouth, act. Collection Elderkin, Princeton". It was not among the twelve ampullas held by the Princeton University Art Museum in July 2004 (S. Kenfield, personal communication).

9. Height 13 cm. *Rom und Byzanz. Archäologische Kostbarkeiten aus Bayern*, ed. L. WAMSER and G. ZAHLHAAS, Munich 1998, p. 105, n° 105.

10. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Itinéraires archéologiques* (cit. n. 6), p. 173, figs. 83, 115.

11. J. LASSUS, Une image de saint Syméon le Jeune sur un fragment de reliquaire syrien du musée du Louvre, *Monuments et mémoires, Fondation Piot* 51, 1960, p. 129-148; SODINI, Remarques (cit. n. 6), p. 52-53.

12. LAFONTAINE-DOSOGNE, *Itinéraires archéologiques* (cit. n. 6), p. 196-209; C. JOLIVET-LÉVY, Contribution à l'étude de l'iconographie mésobyzantine des deux Syméon stylites, *Les saints et leur sanctuaire* (cit. n. 7), p. 35-47.

The appearance of a stylite on an Asia Minor ampulla marks an important stage in the westward diffusion of this image. Although no production center has been established for such vessels, the light, micaceous fabrics in which they were made generally resemble the clays and pottery of western Turkey. Ampullas of this type are most frequently found in this region; significantly, they are not very common in either Greece or the Near East[13]. Many of the unexcavated examples in the Louvre are said to have been obtained in the environs of Smyrna, modern Izmir. While the Sardis flask may be the first reported example of an Asia Minor ampulla with a stylite figure, it surely was not unique. Like similarly-sized lamps, such vessels were made in durable, reusable clay molds. Most examples are broadly consistent in size and shape while carrying a range of figural and ornamental decoration. Variations in clay fabric, production quality, and subject matter suggest that Asia Minor ampullas were made at several locations and served a broad regional market rather than any single place of pilgrimage. Their importance in late antiquity must have been greater than the small number of published examples implies[14].

At Sardis ceramic ampullas are not infrequently found during excavation of late Roman levels. Most examples belong to the class of fusiform unguentaria, slender, wheel-made vessels left undecorated apart from a partial slip and an occasional stamped monogram[15]. Of the mold-made flasks, the vast majority are small fragments that cannot always be distinguished from lamps. Most of these are of two sizes: the smaller are 3-4.5 cm tall, and the more common, larger flasks are 5-7 cm tall. Both are a convenient size for holding in the hand or hanging by a string around the neck. The flat, lentoid shape and invariable presence of two pierced suspension holes make clear that these are personal objects intended to be worn. The sagging, bag-like shape resembles water skins or canteens long used by regional travelers. Yet the small size and unsealed clay body were more appropriate for carrying the non-liquid commodities of pilgrimage: consecrated ashes, sanctified earth, and the molded image itself[16].

Most of the mold-made ampullas found at Sardis bear non-figural ornament like circles, shells, and scrolling vines. The largest number are decorated with crosses: a simple equal-arm cross on the smaller flanks, a taller, ornamented cross set within a wreath or ring of tiny circles on the larger examples. An ampulla from a nearby

13. A recent survey found that Asia Minor flasks constitute over 80% of all ampullas assignable to western Asia Minor, but only 5-7% of those found on Syro-Palestinian or west Mediterranean sites; see C. Lambert and P. Pedemonte Demeglio, Ampolle devozionali ed itinerari de pellegrinaggio tra iv e vii secolo, *AnTard* 2, 1994, p. 218-219.

14. H. Leclercq, Ampoules d'Asie-Mineure, *DACL* 1, 1924, p. 1734-1735; Metzger, *Ampoules à eulogie* (cit. n. 4), p. 41-54; L. Robert, Ampoules chrétiennes, *BCH* 108, 1984, p. 458-467.

15. J.W. Hayes, A new type of early Christian ampulla, *ABSA* 66, 1971, p. 243-248. Examples in M.L. Rautman, Two late Roman wells at Sardis, *Annual of the American Schools of Oriental Research* 53, 1995, p. 63 nos 2.83-84, fig. 16.

16. For canteen-size flasks at Sardis, see J.S. Crawford, *The Byzantine Shops at Sardis*, Sardis M9, Cambridge, MA, 1990, p. 59, figs. 258-259 (P68.174:7885), p. 76, fig. 372 (P67.83.7477), p. 81, fig. 420 (P64.177:6222); and Rautman, Two late Roman wells (cit. n. 15), p. 47-49 n° 1.27, fig. 8.

commercial district known as the Byzantine Shops has on both sides a cross with flaring arms, impressed with circles and with four dotted circles between the arms[17]. A more fragmentary example in a pale, non-local fabric came from the bottom of a domestic well at Sector MMS[18]. At least four other, largely intact examples have been found in 6th and early 7th century contexts in the vicinity[19]. Related cross-decorated ampullas have been reported from Aphrodisias, Didyma, Ephesus, Pergamon, and elsewhere in the region[20]. A slightly larger flask from a second well at Sardis is covered on both sides with dotted circles, a magically charged motif commonly used for protective purposes and known on other Asia Minor ampullas[21].

Four other Sardis ampullas preserve substantial figural decoration. An example of the well-known seated scribe or evangelist type was found in an area west of Sector MMS. Similar flasks are known from Ephesus, Aphrodisias, Neapolis in Caria, and Antioch in Syria, and usually are associated with the evangelist John[22]. A flask with a donkey carrying a gemmed cross, surrounded by dotted circles and on one side accompanied by a bulging cushion or orb, was recovered from a cemetery district at Sardis. The unparalleled iconography, as George Hanfmann showed, likely refers to an equid-related theme like the Flight into Egypt or the Entry into Jerusalem[23].

17. CRAWFORD, *Byzantine Shops* (cit. n. 16), p. 43, figs. 155-156 (P58.428:397; fill above early 7th century floor).

18. RAUTMAN, Two late Roman wells (cit. n. 15), p. 73 n° 3.29, fig. 26 (early 7th century deposit).

19. For example, an unpublished ampulla from room F in the townhouse at Sector MMS/S (P96.105: 10415; mid to late 6th century deposit). For the building see C.H. GREENEWALT and M.L. RAUTMAN, The Sardis campaigns of 1996, 1997, and 1998, *AJA* 104, 2000, p. 646-655. A similar cross-decorated ampulla (P70.33:8120) was found at the Southwest Gate in the city walls; see G.M.A. HANFMANN et J.C. WALDBAUM, *A survey of Sardis and the major monuments outside the city walls*, Sardis R1, Cambridge, MA, 1975, p. 47, figs. 52-53.

20. O. WULFF, *Königliche Museen zu Berlin. Beschreibung der Bildwerke der christlichen Epochen* 2. *Altchristliche und mittelalterliche byzantinische und italienische Bildwerke* 3, 1. *Altchristliche Bildwerke*, Berlin 1909, p. 265 n[os] 1354-1356, pl. LXVII (n° 1354 attributed to Smyrna; E. GRIFFING, JR., An early ivory plaque in Cyprus and notes on the Asiatic ampullae, *Art Bulletin* 20, 1938, p. 277-278, fig. 23); METZGER, *Ampoules à eulogie* (cit. n. 4), p. 50-53, n[os] 130-147; G. DE LUCA, *Altertümer von Pergamon XI. Das Asklepieion 4. Teil. Via Tecta und Hallenstrasse. Die Funde*, Berlin 1984, p. 35 n[os] 300-303; U. WINTERMEYER, Didyma. Katalog ausgewählter Keramik und Kleinfunde, *IstMitt* 30, 1980, p. 159 n° 247, pl. 67.

21. RAUTMAN, Two late Roman wells (cit. n. 15), p. 63 n° 2.82, fig. 62 (P87.1:9381; late 6th century deposit). ROBERT, Ampoules chrétiennes (cit. n. 14), p. 459, fig. 2, reports a nearly identical flask from Telmessos. Cf. also WULFF, *Altchristliche Bildwerke* (cit. n. 20), p. 273 n° 1408, pl. LXVII attributed to Alexandria (GRIFFING, An early ivory plaque [cit. n. 20], p. 277-278, fig. 22); and S. CAMPBELL, Armchair pilgrims. Ampullae from Aphrodisias in Caria, *Mediaeval Studies* 50, 1988, p. 544 n° 11.

22. G. M. A. HANFMANN, The eighth campaign at Sardis (1965), *BASOR* 182, 1966, p. 16-18, figs. 12-13 (P65.1:6588, from mixed fill). Cf. METZGER, *Ampoules à eulogie* (cit. n. 4), p. 45-46 n[os] 113-115; ROBERT, Ampoules chrétiennes (cit. n. 14), p. 461, fig. 4; and CAMPBELL, Armchair pilgrims (cit. n. 21), p. 541, figs. 3a-c. For two examples reportedly found at Antioch see *Byzantium at Princeton*, ed. S. ĆURČIĆ and A. St. CLAIR, Princeton 1996, p. 120-21 n[os] 147-148.

23. G.M.A. HANFMANN, The tenth campaign at Sardis (1967), *BASOR* 191, 1968, p. 11, fig. 8 (P67.90:7492, from mixed fill); IDEM, The donkey and the king, *Harvard Theological Review* 78, 1985, p. 421-430, figs. 1-2, 4. Cf. WULFF, *Altchristliche Bildwerke* (cit. n. 20), p. 264 n° 1349, pl. LXVII; O. BRONEER, Eros and Aphrodite on the north slope of the Acropolis in Athens, *Hesperia* 1, 1932, p. 48 n° 5 fig. 17; METZGER, *Ampoules à eulogie* (cit. n. 4), p. 41-43 n[os] 98-103; ROBERT, Ampoules chrétiennes (cit. n. 14), p. 462-467, figs. 6-12 (examples from Athens, Smyrna, and Ovacik in eastern Caria).

A small ampulla from the Byzantine Shops shows on one face the upper body of a standing figure with raised right hand; the uncertain image on the other side apparently includes a figure behind whose nimbed head protrude three arms of a cross[24]. Less ambiguous is a remarkable intact flask found at Sector MMS. On the front is an image of the Virgin holding her child. On the reverse stands a full-length bearded figure. Unusually for Asia Minor ampullas, the flask is inscribed: the legend ΒΟΕΙΘΕ Τ(Ο)ΥΣ ΞΕΝ(Ο)ΥΣ surrounds the figures on the front, while the standing figure on the back is identified as ΑΓΗΙΕ ΙΟΑΝΝΗ ΒΑ(ΠΤΙΣΤΑ). A closely related if not identical example of this ampulla was found twenty-five years earlier at Knidos[25].

While the religious subject matter on most of these vessels is clear, their relation to contemporary pilgrimage is less readily established. Seated evangelist ampullas have traditionally been associated with Ephesus, where the tomb of the evangelist John was emerging as a key destination of pilgrims in the 6th and 7th centuries[26]. It is possible also to associate the Virgin and child ampulla with Ephesus, the site of the third ecumenical council (431), but the identification of John the Baptist on the reverse does not support the connection. Of greater importance is the *xenous* inscription on the front, which makes clear that the flask was intended to serve as an amulet and safeguard the one who carried it. The unidentified figures, solitary or riding, found on other ampullas probably functioned in the same way as generic images for the aid of travelers while on the road[27]. The crosses and dotted circles on the non-figural flasks were ubiquitous parts of the visual environment of late antiquity, widely used for protective purposes at home and abroad[28].

The stylite ampulla found at Sardis documents the arrival of a new, powerful image in the heartland of the late empire. Its place of manufacture remains uncertain. The clay fabric is typical of the area, but without compositional evidence there is no reason to assume it was made at the site. More likely it came from one of the busy

24. CRAWFORD, *Byzantine Shops* (cit. n. 16), p. 89, figs. 488-492 (P62.49:4240, from drain below 7th century floor). The bust-length figure resembles METZGER, *Ampoules à eulogie* (cit. n. 4), p. 43-44 n[os] 104-108, but the raised hand is unusual.

25. C.H. GREENEWALT et M.L. RAUTMAN, The Sardis campaigns of 1994 and 1995, *AJA* 102, 1998, p. 486, fig. 13 (P95.46:10267; lower fill near floor of Room D in the MMS/S townhouse, early 7th century). Cf. I. C. LOVE, A preliminary report of the excavations at Knidos, 1970, *AJA* 76, 1972, p. 75 n. 36, pl. 20 fig. 32.

26. C. FOSS, *Ephesus after antiquity: A late antique, Byzantine and Turkish city*, Cambridge 1979, p. 43, 88; M. DUNCAN-FLOWERS, A pilgrim's ampulla from the shrine of St. John the Evangelist at Ephesus, *The blessings of pilgrimage*, ed. R. OUSTERHOUT, Urbana 1990, p. 125-139. Ephesus is not the only place with strong connections to the evangelist. John traveled throughout western Asia Minor during his life and his cult became established early on the island of Patmos.

27. The identification of *ὁ ἅγιος Ἀνδρέας ἀπόστολος* on a few Asia Minor flasks might imply a connection with Constantinople, but the apostle's relics were housed in the Apostoleion, not a separate shrine. The wider popularity of donkeys and horses on other ampullas evokes the normal mode of land travel; see G. VIKAN, "Guided by land and sea". Pilgrim art and pilgrim travel in early Byzantium, *Tesserae. Festschrift für Josef Engemann, JAC, Ergänzungsband* 18, 1991, p. 74-92.

28. G. VIKAN, Art, medicine, and magic in early Byzantium, *DOP* 38, 1984, p. 65-8; E. DAUTERMAN MAGUIRE, H.P. MAGUIRE et M.J. DUNCAN-FLOWERS, *Art and holy powers in the early Christian house*, Urbana 1989, p. 5-7.

ports along the Mediterranean coast, where an artist saw some of the *eulogia* carried by travelers returning from distant Syria. The reputation of these holy men spread together with the monasteries that grew around and supported them. The earliest and best known stylite in Asia Minor was the monk Daniel (ca. 409-493), a follower of the elder Symeon, who from 460 attracted considerable attention atop his column in Anaplous on the Asian side of the Bosphorus. Later stylites in the vicinity of Constantinople, a city not lacking in monumental freestanding columns, were recognized by imperial statute and granted protection during times of crisis[29].

Possibly the maker of the Sardis ampulla intended to refer to Daniel or another stylite in the region, although it seems significant that no similar pilgrimage artifact has been associated with any of these local figures. More likely the omission of an identifying text allowed the image to operate as a broad invocation of spiritual potency, not limited to a single saint but conveying the power of all these "martyrs during times of peace". To those who first saw it in the late 6th or early 7th century, the little flask might have appeared something of a novelty, its curious, compressed image a source of conversation, reflection, even awe. Regardless where it was acquired – whether in Ephesus or Smyrna, at a shrine, in the agora, or as a gift – the ampulla would have brought its new owner a measure of assurance while following the long road back home.

29. S. VAILHÉ, Les stylites de Constantinople, *Échos d'Orient* 1, 1897-1898, p. 303-307; DELEHAYE, *Les saints stylites* (cit. n. 5), p. XXXV-LVIII, LXXVI-CV; and I. PEÑA, Martyrs du temps de paix, in *Les stylites syriens* (cit. n. 5), 63, p. 79-84. The connection between imperial and stylite columns is developed by A. EASTMOND, Body vs. column: The cults of St. Symeon Stylites, *Desire and denial in Byzantium*, ed. L. JAMES, Aldershot 1999, p. 97-100.

TABLE DES MATIÈRES

SITES ET RÉGIONS

ÉPIGRAPHIE

PIERRE ET SCULPTURE

CÉRAMIQUE

MÉTAL - EULOGIES